This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

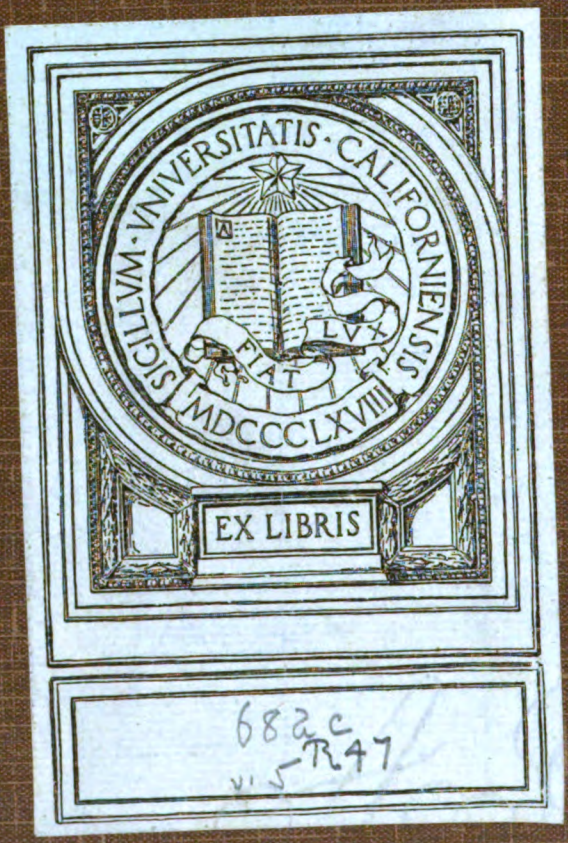
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google



682c
R47
v. 5

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Revue germanique

Digitized by Google

COULOMMIERS
Imprimerie PAUL BRODARD.

Digitized by Google

Revue germanique

ALLEMAGNE — ANGLETERRE
ÉTATS-UNIS — PAYS-BAS — SCANDINAVIE

CINQUIÈME ANNÉE. — 1909.

UNIV. OF CALIFORNIA

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, boulevard Saint-Germain, Paris, 6e.

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

LA LANGUE ET LE STYLE DE HERDER

Dans l'*Extrait d'une correspondance sur Ossian* et dans *Shakespear*.

INTRODUCTION

Il est sans doute à propos de justifier brièvement cette étude en indiquant le but vers lequel elle tend et en expliquant quelle méthode l'a inspirée.

A côté de la critique purement littéraire, qui se préoccupe surtout des idées et n'accorde à l'expression verbale qu'une distraite attention, il y a place pour un genre de recherches qui s'attacherait uniquement à la forme dont l'écrivain revêt sa pensée et s'appliquerait à en faire valoir les détails. C'est par le style surtout qu'agit un auteur, comme le peintre agit par son coloris, et l'étude des moyens d'expression d'un écrivain paraît un des pressants devoirs de l'histoire littéraire, comme l'étude de la « technique » du peintre s'impose avant tout à l'attention du critique d'art.

Mais cette étude ne sera utile que si elle est entreprise avec un souci d'extrême précision. En vérité il ne manque pas d'ouvrages où il est question de la langue et du style d'un auteur, où les procédés d'un écrivain sont examinés; mais presque jamais on n'y voit dans quelle mesure ces procédés ont été employés, dans quelle porportion ils apparaissent. Et n'est-ce pas là l'essentiel? A quoi nous sert d'apprendre que Wieland a créé de nouvelles expressions, si nous ignorons la quantité de ces néologismes et n'en pouvons apprécier le caractère? Que nous importe de savoir que Grillparzer offre, dans sa langue, des *exemples* d'allitération? Ce qui est utile, instructif, c'est de nous informer du nombre de ces allitérations, et, afin que nous puissions en juger la nature, de les citer. L'examen du style d'un

287364

Digitized by Google

UNIV. CALIFORNIA

écrivain aura une véritable valeur s'il permet, par une comparaison avec le style d'autres auteurs, de préciser son originalité, d'analyser ses qualités de précurseur ou de dévoiler ses imitations. Pour cela il faut des recherches minutieuses et exactes, de patientes statistiques qui faciliteront les parallèles. C'est l'essai d'un travail de ce genre qui a été tenté dans les pages suivantes.

Une étude ainsi comprise manque, certes, d'agrément pour le lecteur. Elle offre aussi un étalage de documentation qui rend l'auteur suspect de pédantisme. Peut-être le chercheur trouvera-t-il que ces défauts peuvent être pardonnés en raison de quelques substantiels avantages.

*
* *

S'il est une révolution littéraire qui ait été aussi une révolution de la forme, c'est celle qui porte dans l'histoire de la littérature allemande le nom de *Sturm und Drang*. L'œuvre qui, par excellence, est représentative de ce mouvement, le *Gœtz de Berlichingen* de Gœthe, offre, à côté de nouveautés diverses, de très fortes hardiesses de langue. Le drame qui en quelque sorte clôt la période, les *Brigands* de Schiller, est d'une singularité verbale qui ne laissa pas de frapper les contemporains. L'initiateur du mouvement, Herder, savait d'ailleurs quelles intimes relations unissent la pensée et l'expression. Il écrivit un jour — et ce n'est pas une boutade, mais le résumé de longues réflexions : « Le génie de la langue d'une nation est aussi le génie de sa littérature [1] ».

De quelle façon Herder a-t-il envisagé la révolution du *Sturm und Drang* à l'égard de l'expression verbale? Un coup d'œil jeté sur ses théories nous renseignera.

Herder a distingué, avec un soin peut-être excessif et une rigueur parfois douteuse, dans le monde des choses immatérielles la pensée, qui est née de l'exercice de la raison, et l'émotion, qui est produite par le sentiment. A son estime, c'est la raison qui l'emporte — bien à tort — dans notre état de civilisation. C'est elle qui a l'ascendant, à qui tout se subordonne, en littérature et dans les arts. Il ne se lasse pas de répéter que « nous ne voyons et ne sentons plus, mais

1. *Herders Sämmtliche Werke*, Suphan, I, p. 138.

Digitized by Google

ne faisons que penser et méditer »[1]. Aussi bien, l'on conçoit que l'idéal d'art, mis à la mode par Voltaire, Gottsched et la foule des inintelligents imitateurs du classicisme français n'ait pu satisfaire son esprit prime-sautier et son âme sensible. De ce chef, on prévoit déjà que l'auteur d'*Ossian* revendiquera les droits du sentiment et préférera une mélodie naïve, un refrain simple, mais touchant, à un poème composé suivant les règles de l'art, s'il est froid et insipide. On ne s'étonnera pas que le critique Herder estime que les qualités essentielles de la langue soient non pas la clarté, l'élégance et la correction, mais la spontanéité, le naturel, l'originalité, la fidélité dans la reproduction des effets sensibles.

D'un autre côté, Herder — en ceci l'élève de Hamann — réprouve la séparation habituellement faite entre l'esprit et le corps, ne souffrant entre l'un et l'autre qu'une distinction de degré, et admettant une évolution de la sensation au sentiment, puis à la pensée[2]. La conséquence de cette théorie s'aperçoit aisément. L'expression verbale doit s'adresser à la fois à tout l'être humain, éviter par conséquent les intellectuelles divisions ou autres procédés qui aident le lecteur à comprendre. Ces théories furent appliquées par Hamann, et aidèrent à l'éclosion de son style fumeux, rendu inintelligible par le pêle-mêle de pensées isolées et de sentiments confus. Gœthe a sévèrement jugé le mode d'écrire de Hamann[3]. Herder, de son côté, n'a pas poussé son zèle de disciple au point d'imiter les défauts de son maître. Cependant, de son désir de faire prédominer le sentiment sur la raison et de l'influence de Hamann sur lui sont nés quelques caractères qui se remarquent dans son style à partir de 1769 environ.

Jusqu'à cette époque, Herder, sauf quelques écarts romantiques, a suivi la route classique[4]. C'est alors que se manifeste dans sa langue

1. *Ossian* 31 : 17 s. et pass. C'est sous cette dénomination *Ossian* que sera, au cours de cette étude, désigné l'opuscule intitulé *Extrait d'une correspondance sur Ossian*.

2. *Vom Erkennen und Empfinden der menschlichen Seele*. Cet ouvrage parut en vérité en 1778, soit quelques années après que furent écrites les œuvres qui sont examinées ici, mais les idées qui y sont exprimées étaient depuis longtemps acquises par Herder.

3. *Dichtung und Wahrheit*, XII. Buch.

4. M. Haussmann a étudié — un peu sommairement — dans un livre récent (*Untersuchungen über Sprache und Stil des jungen Herder*, Leipzig, 1907) la langue de Herder avant cette période. Quant à M. Naumann, il n'a examiné que l'une

Digitized by Google

l'application des théories qui lui sont personnelles ou qui dérivent de Hamann. Le décousu de la forme, l'irrégularité grammaticale, la tendance à l'archaïsme, le caractère populaire de l'expression et la chaleur de l'exposition caractérisent les œuvres de 1771 à 1774. C'est ici qu'on trouve à proprement parler, à l'égard de la forme, les débuts du *Sturm und Drang*[1], c'est-à-dire un style tendant à échapper à l'allure régulière et correcte de la prose claire et raisonnable, mais cherchant à agir sur l'âme et se préoccupant moins d'une intelligible expression des idées que d'un éveil confus des sentiments. A ce moment, Herder s'éloigne autant qu'il le peut de ce qu'il appelle le « style académique aux périodes longues comme des paragraphes » et le « psittacisme d'école », pour arriver à une élocution riche en effets, mouvementée, soucieuse de frapper l'imagination, bref au style des « génies ».

Les contemporains ne s'y trompèrent pas. Lorsque parurent les deux opuscules de Herder sur *Ossian* et sur *Shakespear*, les critiques s'accordèrent à en railler le style sibyllin et l'originalité « herdérienne »[2]. L'auteur lui-même avait conscience de troubler des habitudes chères aux écrivains de son temps. Il s'excusa, non peut-être sans ironie, dans le *Supplément* joint à *Ossian* (77 : 10-13) de la forme de son œuvre, forme qu'il dit ne pas être un modèle. Ce qui cependant permet de croire que cette excuse est sincère en quelque mesure, c'est qu'il s'efforça plus tard de se corriger. M. Naumann a fait voir que Herder prêta l'oreille aux avertissements de la critique, et que, à partir de 1775, il s'appliqua à écrire avec moins d'emportement et de passion désordonnée[3].

Il importe de rechercher avec toute l'attention et la rigueur qu'il est possible d'apporter en ces matières quels sont les divers caractères qui distinguent la langue et le style de Herder en 1772-1773 alors qu'il franchissait le seuil du *Sturm und Drang*.

des œuvres de Herder (*Aelteste Urkunde des Menschengeschlechts*) dans son ouvrage *Ueber Herders Stil*, Berlin, 1884.

1. Haym a déclaré que ce n'est pas avant l'année 1773, ni dans les œuvres antérieures à celles qu'elle produisit (à savoir *Auch eine Philosophie der Geschichte*, *Aelteste Urkunde des Menschengeschlechts*, *die Provinzialblätter an Prediger*) qu'on trouve pleinement les caractères du *Sturm und Drang* chez Herder (Haym, *Herder*, I, p. 595). Seule une étude de ces œuvres comparée à celle qui est faite ci-dessous d'*Ossian* et de *Shakespear* pourra décider de la vérité de cette assertion.

2. V. Lambel, *Von deutscher Art und Kunst*, p. XL.

3. *Op. c.*, p. 225.

Digitized by Google

*
* *

C'est en 1773 que furent publiés les quelques articles réunis par Herder sous le titre commun *Von deutscher Art und Kunst* et parmi lesquels se trouvaient l'*Extrait d'une correspondance sur Ossian*, suivi d'un *Supplément*[1] (*Nachschrift*) et *Shakespear*. Ils avaient été composés, *Ossian* dans l'été de 1771, le *Supplément* au cours de 1772 et *Shakespear*[2] au début de 1773.

Si l'on néglige le *Supplément*, qui est sans importance, on constatera que *Ossian* est un éloquent plaidoyer en faveur des chansons et poésies populaires — ce qui fait de Herder un des fondateurs du folk-lore — et que *Shakespear* est à la fois la critique la plus acerbe, sinon la plus intelligente, de la tragédie classique française, et la défense la plus chaleureuse du grand poète dramatique anglais.

Ces œuvres, dont l'histoire littéraire a depuis longtemps estimé la valeur, et dont l'influence a été incalculable, furent plusieurs fois publiées.

L'édition qui a servi à ce travail est celle de H. Lambel, parue dans la collection des *Deutsche Litteraturdenkmale des 18. und 19. Jahrhunderts*, Stuttgart, 1892[3]. C'est à elle que se réfèrent les citations qui sont faites et dont le premier chiffre indique la page et le second la ligne. Seront envisagés : I. l'usage des mots étrangers ; II. les archaïsmes ; III. les irrégularités grammaticales ; IV. le caractère personnel du style ; V. le décousu du plan ; VI. la concision, l'éner-

1. Le *Supplément* a été étudié avec *Ossian* et les citations en suivent celles qui sont faites d'*Ossian* sans indication spéciale.

2. Il est question ici de la troisième version de cet opuscule.

3. Comme cette édition présente des fautes d'impression imputables en partie à l'imprimeur ancien, et dont quelques-unes peuvent nuire à l'intelligence du texte, il est à propos de les corriger d'abord. Supprimer la virgule après *Gesänge* 29 : 14, *schwachhändig* 31 : 31, *schlaftrunken* 47 : 2, *Romanze* 48 : 29, *Gott* 71 : 11. Ajouter une virgule après *ausfliessende* 21 : 31, *Romanze* 48 : 24, *über* 53 : 12, 16. Fermer les guillemets après *vorgeben* 59 : 27 et non après *hat* 59 : 28, fermer aussi les guillemets après *war* 61 : 21 (la correction de Suphan étant d'une évidente légitimité). Remplacer le ? par un ! 37 : 19, le . par un ! 58 : 14, le ? par un . 7 : 26, supprimer le ! 72 : 4 et le . 58 : 2 et 76 : 27. Lire *Himmelan* au lieu de *Himmel an* 26 : 3, *dahinein gedichtet* au lieu de *dahin eingedichtet* 66 : 17 (avec Suphan et malgré les scrupules de Lambel, à cause surtout de *dahinein zu bringen*, 57 : 12), *Perioden-Deklamation* au lieu de *Perioden Deklamation* 78 : 20. Remplacer *ihr* par *Ihr* 10 : 10, *ihnen* par *Ihnen* 38 : 7, *sie* par *Sie* 14 : 21, 17 : 2, *da* par *dass* 54 : 20 et *Herr* par *Herrn* 21 : 10 (le renvoi au *Dictionnaire* de Grimm, Lambel, p. XLIV, ne justifie pas la forme *Herr*).

Digitized by Google

gie, la vivacité et l'obscurité de l'expression; VII. la couleur populaire de la langue; VIII. le pathétique de l'exposition, IX. le caractère poétique du style.

I. — USAGE DES MOTS ÉTRANGERS

Dans les *Lettres sur la littérature*, qui exercèrent sur Herder une si forte influence, plusieurs écrivains — parmi lesquels Abt et Nicolai — avaient blâmé l'abus des mots étrangers dans la langue allemande [1].

Herder, lui aussi, s'est prononcé dès 1768 contre l'inutile mélange des idiomes [2]. Mais, en même temps, il considérait, avec son intelligence pénétrante, que s'il est vrai que l'esprit allemand dépende étroitement de l'esprit étranger, la langue allemande doit subir la forme des choses venues du dehors. Si l'on tient à une exacte précision il convient, pense notre auteur, que le nom des choses reste adhérent aux choses elles-mêmes, et, parmi les huit mots et plus qu'un complaisant traducteur offre à Herder pour rendre le terme étranger « génie », il ne s'en trouve pas un qui ne soit la caricature du mot étranger, une sorte de déguisement qui rend également méconnaissables le mot et la chose [3].

Ces idées de Herder ont été appliquées par lui dans ses œuvres. Il n'a pas reculé devant l'usage du mot étranger quand celui-ci lui paraissait exprimer sa pensée avec une exactitude qu'un terme allemand ne lui offrait point. Nombreux sont les mots étrangers qui se trouvent dans les deux opuscules : 180 environ dans *Ossian* et 130 à peu près dans *Shakespear*. Faut-il cependant souscrire au jugement des critiques contemporains de Herder qui blâmèrent l'auteur d'*Ossian* de mêler son style de « bribes étrangères »? Une citation des formes exotiques permettra de répondre à cette question.

Avant tout, il est essentiel de savoir ce qu'il faut entendre par mots étrangers, et de déterminer quels sont, parmi les termes que

1. W. Feldmann, *Zeitschrift für deutsche Wortforschung*, VII, 152 ss.
2. *Sämmtliche Werke*, Suphan, II, 295 ss.
3. On se demande si ces vues auraient l'approbation des réformateurs réunis sous la bannière de l'*Allgemeiner deutscher Sprachverein*, dont on connaît les tendances germanisantes à l'excès.

Digitized by Google

recèle le trésor allemand, ceux à qui convient cette désignation.

Il est dans la langue allemande une couche de vocables empruntés à une époque ancienne, et qui sont entrés si profondément dans l'usage qu'ils semblent définitivement incorporés et assimilés. Tels sont *Natur*, *Element*, *Charakter*, *Papier*, *Probe*, *Staat*. Quelques-uns même de ces termes ont perdu l'aspect exotique, et, sous l'influence des mutations organiques auxquelles est soumis tout idiome, ont revêtu une forme qui dissimule leur origine. Nul, en effet, sinon le philologue aux yeux exercés, ne reconnaîtrait dans *Brief*, *Abentheuer*, *Insel*, *dichten* les primitifs *brevis*, *aventure*, *insula*, *dictare*. Des termes de cette nature ne peuvent être regardés comme importés.

Que reste-t-il donc comme mots étrangers et qu'on puisse déclarer tels dans la langue de Herder? Ce sont d'abord des termes techniques introduits dans la langue à diverses époques et relatifs à la littérature, à la philosophie, à l'art, à la grammaire. Ces termes, d'un usage courant, abondent très naturellement dans des traités où les questions littéraires jouent le principal rôle. Ce sont ensuite des mots que Herder a empruntés à des langues étrangères, surtout au français, parce qu'ils exprimaient l'idée d'une manière plus forte, ou plus fine, ou plus exacte, ou plus claire que le mot allemand correspondant — quand il existait.

Voici, par ordre alphabétique, les mots étrangers appartenant à ces deux catégories. Ceux de la seconde sont en italique[1].

1° *Mots étrangers* :

Ossian :

Abstracta,	Arie,	Cantate,
Accent,	Artikel,	*castigirt*,
aerugo,	Authenticität,	† chanson,
amusant,	Autor,	* Charakter,
αοιδοις,	Autorität,	Choral,
Analogie,	Ballade,	conson,
analytisch,	Bibliothek,	*Contour*,

1. Il est évident que la distinction entre les mots incorporés à la langue et non cités ici, aussi bien que la différenciation entre les termes techniques qui sont usuels et ceux que l'on peut désigner comme personnels, c'est-à-dire délibérément imposés par Herder à son texte, ne va pas sans quelque arbitraire. Il suffit que,

Digitized by Google

* conventionnel,
corrigirt,
* *Deklamation*,
* *Detail*,
Dialog,
Disproportion,
Distichon,
* dithyrambisch,
dogmatisch,
* dramatisch,
Elegie,
elegisch,
* Element,
elidiren.
Elision.
Enthusiasmus,
* episch,
Epopöist,
Exercitium,
* Fabel,
† Fetwa,
Figur,
* *Fiktion*,
Form,
Generation,
* Genesis [1],
* Genie,
Grotte,
Harmonie,
Hexameter,
Hymne,
* Ideal,
* idealisiren,
* Idee,
Idylle,
imaginiren,
Impromptu,
Improvisator,
* individuell,
Interesse,
Inversion,
Katheder,
Kolorit,
komisch,
Komposition,
Korrektur,
* Kostume,
* Kritik,
Kritiker,
kritisch,
* Kultur,
Lecture,
* *Letter*,
Litteratur,
locus,
lyrisch,
* Manier,
Maske,
Materie,
Melodie,
Menuet,
methodisch,
* Metaphysik,
metrisch,
Minstrel,
* Moment,
momentarisch,
Monument,
Moral,
moralisch,
† Mufti,
Muse,
* Musik,
musikalisch,
Naivetät,
† Nänie,
* Nation,
* national,
Nüance,
Ode,
Orakel,
Pantomime,
Partikel,
Pedant,
Penia,
* Periode,
Persönlichkeit,
Phänomen,
Phantasie,
* Philosoph,
* Philosophie,
phraseologisiren [2],
Plan,

d'une façon générale, les résultats signalés soient certains. Le lecteur, d'ailleurs, pourra rectifier la répartition faite entre les mots généralement usités et ceux qui sont plutôt particuliers à Herder. Sont pourvus d'un astérisque les mots rencontrés à la fois dans *Ossian* et dans *Shakespear*. On distinguera en les faisant précéder d'une † les mots qui sont des citations.

1. A aussi la forme *Genese* dans *Shakespear* (55 : 10).

2. *Phraseologisiren* (9 : 26) et, au même endroit, *skandiren* semblent viser à ridiculiser le pédantisme.

Digitized by Google

Poesie,
poetisch,
Pol,
Policey,
Politik,
populär,
Prämeditation,
* Prophet,
Proportion,
Prose,
Prosodie,
prosodisch,
Provinz (ial),
Psalm,
Psychologie,
psychologisiren,
Publicum,
Quantität,
Recitativ,
Refrain,
* Regel,
Region,
Republik,
Resonnanz,
Rhythmik,
Rhythmus,
Ritornell,
Romanze,
* Scene,
simpel,
Situation,
scholastisch,
skandiren,
† song,
Sonnet,
Sopha,
Spekulation,
Strophe,
studiren,
Styl,
Subjekt,
Substantialität,
suppliren,
symbolisch,
Symmetrie,
symmetrisch,
sympathetisch,
Takt,
Textur,
Thema,
* Ton,
tragisch,
transcendent,
Transgression,
translatiren,
Tumult,
* Vers,
Vokal.

SHAKESPEAR [1] :

† Absolvo,
Akteur,
Aktion,
allegorisch,
Ceremonie,
(Schul) chrie,
Dame,
Decence,
Definition,
demonstriren,
disparat,
Dithyramb,
dithyrambisch,
Divertissement,
Drama,
Dramatist,
enfiliren,
existiren,
Existenz,
Fatalität,
fabelhaft,
Fakta,
filiren,
† Fishmonger,
Fresko,
galant,
Galimathias,
gräcisiren,
Gruppe,
gruppiren,
Historie,
historisch,
heroisch,
Illusion,
Kaklogallinier,
Kapitel,
Karrikatur,
Klasse,
Klassification,

1. On ne trouvera pas dans cette liste les mots étrangers signalés dans la liste precédente et qui se rencontrent à la fois dans *Ossian* et dans *Shakespear*.

Digitized by Google

klassisch,
Kommentator,
Komödie,
Kompensiren,
Kopirung,
Koulisse,
Labyrinth,
Linie,
Lokal,
Majestät,
Marionette,
mimisch,
mythologisch,
Novelle,
nuanciren,
Original,
philosophisch,
philosophiren,
† play,
Prophezeyung,
Puppe,
Quästion,
Quintessenz,
relativ,
Resultat,
Rhapsodist,
Romanze,
romantisch,
Savoyarde,
Sentenz,
Sentiment,
Simplicität,
simplifiziren,
Statüe,
Theater,
theatralisch,
Theodicee,
Theorie,
thönen,
Tradition,
Tragödie,
Universum,
versifiziren,
Vision,
Visite.

2° *Locutions étrangères* :

Ossian :

in fæce Romuli, 5 : 11 ;
hinc illæ lacrymæ, 6 : 11 ;
que de choses dans un menuet, 16 : 12, 18 : 23 s. ;
favete linguis, 77 : 4 ;
vulgus et arceo, 78 : 8 ;
locus communis, 79 : 30[1] ;

Shakespear :

toto divisis ab orbe Britannis, 62 : 24[2] ;
pullulus Aristotelis, 62 : 27 ;
ordine successivorum und *simultaneorum*, 73 : 19 ;
plentiful lak of wit together with weak Hams, 74 : 32 ;
locos communes, 75 : 5 ;
(eines) *Stobaei*, *Florilegii*, *Cornucopiæ*, 75 : 8 ;

1. L'abréviation z. E. (zum Exempel) a été employée 7 fois par Herder, alors que z. B. (zum Beispiel), forme allemande, ne se rencontre qu'une fois 39 : 11. Herder a cité de façon erronée et avec une faute de français le titre *Recueil de Romances historiques, tendres et burlesques*, etc., dont il a fait *Choix des Romances anciennes et modernes*.
2. Citation inexacte de Virgile (v. Suphan, V, p. 722).

Digitized by Google

why Day is Day, *Night Night and Time is Time*, 75 : 21;
voluit! quiescit! 76 : 30;
Tragedy, *Comedy*, etc., 75 : 24-31.

Ces listes sont édifiantes. Elles persuadent que Herder a usé sans scrupule du mot étranger quand sa langue ne lui fournissait pas le terme adéquat à sa pensée. Elles font voir aussi que ce n'est pas par recherche d'effet extérieur, ni prétention de pédant, ni satisfaction de snob qu'il recourt aux emprunts. Une étude attentive de son style démontre son souci de rigoureuse exactitude. Il n'a pas cru, par exemple, que *Zeichensprache* fût synonyme de *pantomime*, puisqu'il a juxtaposé les deux mots dans une énumération (13 : 12). Il a également vu une différence entre *Scene* et *Auftritt* (56 : 32), *Aktion* et *Handlung* (64 : 10). Il n'a pas admis l'équivalence de *simpel* et de *einfach* ou *einfältig*, puisqu'il se sert tantôt de l'un (22 : 2, 34 : 12), tantôt de l'autre mot (63 : 9, 63 : 10).

Certes, il ne faudrait pas trop donner de crédit à cette opinion, et il convient de reconnaître que Herder a parfois obéi, en faisant usage de mots étrangers, à des préoccupations autres que le désir d'exprimer justement sa pensée. S'il emploie *translatiren* (77 : 10), c'est évidemment pour ne pas se servir de *übersetzen*, le mot *Uebersetzung* étant employé deux fois peu auparavant. Par un semblable besoin de variété d'expression il a fait usage de *populär* (20 : 17, etc.) à côté de *volksmässig* (35 : 5, etc.), de *Nation* à côté de *Volk* (pass.), de *Dramatist* (55 : 9) à côté de *Schauspieldichter* (53 : 23), d'*Autor* (77 : 9) près de *Verfasser* (59 : 11), etc.

Il est assez curieux, d'un autre côté, de trouver sous la plume de Herder, près du mot étranger, des formes allemandes peu courantes. Ainsi *Musik* est doublé de *Tonkünstler* (80 : 16) et *Tonschöpfer* (80 : 14), dont le premier a eu une éclatante fortune, *Insel* (15 : 29) de *Eiland* (15 : 14) qui est un mot poétique, *Vers* (passim) de *Reihe* (41 : 9) qui est dialectal.

Au total, l'auteur d'*Ossian* et de *Shakespear* ne s'est montré dans l'emploi des mots étrangers ni xénophobe ni xénophile. Il fait un usage plus fréquent des mots d'emprunt que Lessing, mais il ne va pas, dans sa tendance, jusqu'à la manière. Créateur de mots, parce qu'il était créateur d'idées, il a dû sortir des chemins battus pour formuler des pensées inédites. Qui lui reprocherait d'avoir allégé sa

Digitized by Google

tâche en prenant dans le vocabulaire étranger des moyens d'expressions qu'il n'aurait pu aisément tirer du néant ou qui auraient donné le change sur le sens de sa pensée[1] ?

II. — ARCHAÏSMES

Dans l'*Extrait de la correspondance sur Ossian*, Herder loue Klopstock de s'être appliqué à rester *altdeutsch* en écrivant sa *Bataille d'Hermann* (21 : 32). En d'autres endroits, il révèle son goût pour les choses du passé, non seulement à l'égard des vieilles chansons, mais aussi de tout ce qui rappelle le souvenir des actes, des pensées et des paroles d'autrefois[2]. S'étonnera-t-on qu'il préfère aux néologismes les locutions, les formes ou les termes consacrés par un antique usage et qui sont un pieux souvenir d'un lointain passé?

En vérité, Herder n'a pas entendu donner à son œuvre une empreinte archaïque en lui imposant, en abondance, des éléments surannés. Les archaïsmes paraissent dans son style, ils n'y foisonnent pas.

1° Déclinaison de l'adjectif.

En moyen haut allemand, l'adjectif se déclinait, sauf après *dirre* (*dieser*), à peu près comme en allemand moderne. Au XVIIIe siècle un certain arbitraire régna dans l'emploi des formes faibles et fortes après un déterminatif, au Nom. et à l'Acc. pluriel.

On a étudié à l'aide de « sondages » l'usage de Herder avant 1769[3]. Voici dans *Ossian* et *Shakespear* les faits qui s'offrent à l'attention.

A. Dans *Ossian*, après l'article ou un déterminatif pluriel, on trouve les cas suivants de déclinaison forte :

a. après *die* : *die zerstreute Leser* (14 : 29);

b. après *diese* et *jene* : *diese gelehrte Leute* (30 : 8); *diese schleppende Artikel* (42 : 12); *jene... halbe Wunderwerke* (30 : 21); *jene beyde... verbrannte* (47 : 36);

1. Ces réflexions sur les mots étrangers employés par Herder n'épuisent pas le sujet. Il y aurait, entre autres choses, grand intérêt à savoir quels sont parmi les mots ci-dessus ceux que Herder est le seul parmi les auteurs de son temps à utiliser.
2. V. par ex. *Fragmente*, I. *Sammlung*. Suphan, I, p. 164.
3. Haussmann, *op. c.*, p. 29 ss.

Digitized by Google

c. après un indéfini ou un possessif : *keine zwo verschiednere* (6 : 19); *meine skaldische Gedichte* (29 : 10); *seine vorwandernde Gedanken* (18 : 22); *unsere Halbgelehrte* (30 : 3); *unsere lahme Kunstrichter* (34 : 13); *unsere alte Kirchenlieder* (46 : 16); *unsere neuere schöngedrukte Dichter* (37 : 18); *unsere eigentliche Kirchenmusiken* (79 : 20); *ihre alte Chansons* (37 : 19); *ihre alte songs* (37 : 19).

Si, à ces cas de déclinaison forte, nous opposons ceux où Herder a usé de la déclinaison faible, et qui sont :

après *die* au nombre de 10,
après *diese, jene* — 0,
après un possessif — 7 (pas de cas après l'indéfini),

on obtient les rapports suivants :

après *die*	il se rencontre pour	1	cas de déclin. forte,	10	cas de déclin. faible,
après *diese, jene*	—	4	—	0	—
après l'indéfini ou un possessif		10	—	7	—

Ainsi la déclinaison faible est préférée par Herder après *die;* elle n'est pas employée après *diese, jene*, mais le nombre des exemples est restreint; enfin, après l'indéfini et le possessif, il y a plutôt tendance en faveur de la forte. En totalité, les cas de déclinaison faible sont dans la proportion de 53 pour cent.

Dans *Shakespear*. Il n'existe pas de cas où, après *die* et *diese*, Herder ait employé la déclinaison forte. Il a usé de la faible 5 fois après *die*. Après *kein* on trouve une fois la déclinaison forte (*keine andre Regeln*, 58 : 8) et aussi une fois après le possessif (*ihre so verschiedne Kinder*, 66 : 8) alors qu'il n'existe pas d'exemples de cas offrant la déclinaison faible après l'indéfini et le possessif.

Ces résultats ne concordent pas avec ceux de M. Haussmann, qui, pour les œuvres antérieures à 1769, constate que Herder a fait emploi de la déclinaison faible dans 72,6 pour cent des cas examinés (p. 29 s.). On serait tenté de conclure à une préférence archaïque dans *Ossian* et *Shakespear* si le nombre des cas offert à l'examen était plus considérable.

B. Après *ein*, Herder, qui a auparavant laissé parfois l'adjectif invariable au Nom. et à l'Acc. neutre singulier [1], n'a fait usage de cette

1. V. Haussmann, *op. c.*, p. 31.

Digitized by Google

liberté qu'une seule fois dans *Ossian*, où il a écrit *ein solch Gefühl* (14 : 25). Encore cette constatation perd-elle de son importance quand on songe que Herder aime employer *solch* sans désinence de flexion (*solch Geschwätz*, 77 : 10). Partout ailleurs, c'est-à-dire 15 fois après *ein* et 2 fois après *kein* l'adjectif neutre suit la déclinaison forte [1].

De même, dans *Shakespear*, il n'existe qu'un seul cas d'adjectif invariable au neutre après *ein* (*ein ander Ding*, 63 : 25) alors que 8 fois l'adjectif est décliné.

Fait curieux. On lit *unser jetzige... Poesienbau* (79 : 14). Ce n'est pas un cas isolé dans Herder [2].

C. Le mot *viel*, tantôt invariable comme en allemand ancien, tantôt fléchi, suivant l'usage moderne, est le plus souvent décliné chez Herder. Contre 8 cas où il est fléchi dans *Ossian* on n'en rencontre que 3 où il est invariable.

2° Formes du participe passé et du présent indicatif 3e personne du singulier.

Dans la plupart des verbes, la langue ancienne (le moyen haut-allemand) avait conservé avant le *t* du participe passé et de la 3e pers. sing. du prés. ind. un *e*, représentant d'une voyelle plus ancienne encore. Cet *e* a toujours été conservé jusqu'à nos jours dans les cas où la rencontre de deux sons dont la prononciation successive serait difficile en justifie le maintien (par ex. après les dentales explosives *red-e-t*, *arbeit-e-t*). Partout ailleurs il a disparu. Tel n'était pas encore l'usage au XVIIIe siècle, et, fréquemment, l'*e* ancien est maintenu. Considérons l'habitude de Herder.

A. *Participes passés.*

Ossian :

On trouve 8 participes passés ayant la forme ancienne en *-et*. Ce sont les participes de *führen*, *füllen*, *hören*, *lernen*, *stellen*, *streuen*, *wecken* et *wirren* [3].

Tous ces participes sont en fin de proposition.

1. Herder déclare que l'usage contraire est une « licence » (*Sämmtliche Werke*, Suphan, IV, p. 304).
2. V. *unser kleine Anfang* (Naumann, *op. c.*, p. 16).
3. La forme *gefeyret* (9 : 21) peut être considérée comme offrant la métathèse de *r*.

Digitized by Google

Le nombre des participes à forme moderne, c'est-à-dire en *t*, est de 37, en négligeant les répétitions[1], : *brauchen*, *castigiren*, *drucken*, **fassen*, **folgen*, *führen-*, **führen*, **glauben*, *haben-*, **haben*, *häufen*, *hören-*, **hören*, *idealisiren-*, **idealisiren*, *leben*, **legen*, **lernen*, *machen-* **machen*, *mahlen-*, **mahlen*, **meinen*, **merken*, **mischen*, **nachahmen*, *reimen*, **sagen*, *schildern*, **schränken*, *setzen-*, **setzen*, **skandiren*, *spülen*, **stellen*, *stimmen-*, **stimmen*, **streben*, **studiren*, **stützen*, **wählen*, **wünschen*, **zählen*, **zieren*, **zücken*.

SHAKESPEAR :

Les participes passés à forme ancienne sont au nombre de 7 : *bauen*, *begnügen*, *erben*, *säen*, *staunen*, *umarmen*, *zeihen*, qui tous se trouvent également en fin de proposition.

Sont au nombre de 32 les participes passés sans *e*[2] : *erinnern*, **filiren*, *fühlen-*, **fühlen*, *füllen*, *glänzen*, **haben*, **handeln*, **klemmen*, **leben*, *lieben*, *machen-*, **machen*, **passen*, *regen-*, **regen*, *reichen-*, **reichen*, *reimen*, *sagen-*, **sagen*, *schätzen*, **schöpfen*, **schuldigen*, *setzen-*, **setzen*, *spielen*, **stellen*, *sticken*, **stürzen*, **täuschen*, **träumen*, **versificiren*, **wachen*, **wandeln*, **wickeln*, **wittern*, *zeigen*.

Quels enseignements ressortent de cette statistique? Voici ceux qui ont été aperçus.

1° Le nombre des participes passés à forme ancienne est peu considérable, s'élevant, coïncidence curieuse, à 22 pour cent dans chacun des deux opuscules (8 : 37, 7 : 32)[3].

2° Les participes à forme ancienne sont tous en fin de proposition.

3° Cependant bon nombre de participes à forme moderne (plus de moitié) sont également en fin de proposition. Si, de plus, on considère qu'un même participe peut avoir indifféremment les deux formes

1. Sont précédés d'un astérisque les verbes en fin de proposition. De là la nécessité de signaler deux fois le même verbe, quand il arrive qu'il est tantôt à la fin de la proposition, tantôt ailleurs. On ne cite que le verbe simple et non le composé entier.

2. Les participes des verbes à *Rückumlaut* : *bringen*, *denken*, *nennen*, *wenden* ne sont pas cités.

3. Une légère inexactitude est causée du fait que les verbes se présentant à la fois comme simples et comme composés ne sont cités qu'une fois, et que les verbes qui paraissent à diverses reprises ne sont aussi signalés qu'une seule fois. En faisant le compte total, le nombre des verbes à forme moderne paraissant dans *Ossian* est de 60, et dans *Shakespear* de 50, ce qui donne comme proportion pour *Ossian* 13 pour cent et pour *Shakespear* 14 pour cent.

Digitized by Google

à la finale (*angeführet*, 37 : 7, *angeführt*, 17 : 26; *gestellet*, 16 : 33, *gestellt*, 5 : 19, 34 : 15; *gehöret*, 38 : 2, *gehört*, 9 : 32, 16 : 11; *gelernet*, 44 : 25, *gelernt*, 46 : 29), on hésitera à accepter les conclusions des critiques qui pensent que Herder a obéi à un désir d'harmonie en mettant en chute de proposition la forme pleine et nombreuse du participe. On ne peut davantage croire que Herder se soit astreint à une règle ayant sa source dans la nature de la consonne terminant le radical : bien qu'il semble préférer la forme en *et* après une liquide (*l*, *r*) ou une nasale (*m*, *n*), ou une voyelle, il en use aussi après d'autres sons.

En somme, il ne paraît pas que Herder se soit imposé une règle certaine dans l'emploi des formes participiales.

B. *Présents de l'indicatif.*

OSSIAN :

Le nombre des présents de l'indicatif à forme ancienne (*-et*) est de 21[1] : **bannen*, **castigiren*, **fehlen*, **fliessen*, *führen*, **füllen*, **gönnen*, **herrschen*, *kennen-*, **kennen*, **leben*, **leihen*, **pfropfen*, **scheinen*, **schweben*, **singen*, *sinnen*, *stellen*, **stellen*, **strömen*, **stützen*, **wirren*, **ziehen*.

De ces verbes 4 ne sont pas en fin de proposition.

Les verbes à forme moderne au présent de l'indicatif sont 47 : **bohren*, **dünken*, **fallen*, *fangen*, *fehlen-*, **fehlen*, *fodern-*, **fodern*, *folgen-*, **folgen*, *fühlen-*, **fühlen*, *geben-*, **geben*, **gefallen*, *gehen*, **glauben*, **grünen*, **halten*, *hangen*, **heben*, *heissen-*, **heissen*, **klagen*, *kommen-*, **kommen*, *lassen-*, **lassen*, **liefern*, **liegen*, **loben*, *machen-* **machen*, **mahlen*, **nennen*, **phraseologisiren*, *rathen*, **rufen*, **scheinen*, *schlafen*, *schlagen-*, **schlagen*, **schreiben*, **sehen*, *singen-*, **singen*, *sinken*, **skandiren*, **sprechen*, **stehen*, *stellen*, **stimmen*, **streben*, *suchen*, *vervielfältigen*, **wurzeln*, *zählen-*, **zählen*, **zaubern*, *zeigen-* **zeigen*.

SHAKESPEAR :

On trouve ici 18 présents de l'indicatif à forme ancienne : **äffen*, **drehen*, **ehren*, **eilen*, **existiren*, **füllen*, **herrshen*, **hören*, **neigen*,

1. Ici encore les formes anciennes en fin de proposition sont signalées par un astérisque, et c'est le verbe simple — non le composé — qui est donné.

Digitized by Google

**rollen*, **rufen*, **schauen*, **schreien*, *sehen*, **springen*, **staunen*, *stehen*, **thönen*.

Il n'y a que 2 de ces verbes qui ne soient pas en fin de proposition.

Ont la forme moderne 51 verbes : **ändern*, *bleiben-*, **bleiben*, *brauchen-*, **brauchen*, **denken*, *drücken*, *dünken*, **fallen*, **fassen*, *fehlen*, **fühlen*, **führen*, **gaffen*, **geben*, *gehen*, **gehören*, **geschehen*, *glauben*, **greifen*, **handeln*, **herrschen*, *holen*, **höhnen*, *irren*, **kommen*, **laufen*, **leben*, **lehren*, *liegen*, **narren*, *nuanciren*, **reichen*, **reissen*, *ruhen*, **rühren*, *scheinen*, **schenken*, *schlagen*, *sehen-*sehen*, *sprechen*, **sprudeln*, **stehen*, **stellen*, *sterben-*, **sterben*, **strömen*, **stürzen*, **suchen*, **wanken*, *wischen*, *zeigen*, **ziehen*, *zweifeln*.

L'examen de ces listes conduit à des réflexions analogues à celles qui ont été suggérées à l'occasion des participes passés.

1° Le nombre des présents à forme ancienne est inférieur à celui des présents modernes, soit 45 pour cent dans *Ossian* et 36 pour cent dans *Shakespear*[1].

2° La plupart des présents à forme ancienne sont en fin de proposition (17 sur 21 dans *Ossian* et 16 sur 18 dans *Shakespear*) ; il faut cependant bien voir que tous ne s'y trouvent pas, et que, par suite, on ne saurait affirmer que Herder a employé cette forme seulement quand le participe était en cette position. Il est à remarquer encore que, des 47 verbes dans *Ossian* et des 51 dans *Shakespear* dont le présent affecte la forme moderne, 39 et 35 sont en fin de proposition, et que, dans un passage d'*Ossian*, la forme syncopée (*mahlt*, 43 : 10) se rencontre en fin de proposition, alors que la forme intacte (*mahlet*, 43 :7) précède le régime, cas trouvé aussi dans *Shakespear* (*sieht*, 62 22, et *siehet*, 55 : 25, etc. ; *steht*, 63 : 37, etc. ; *stehet*, 54 : 3, etc.).

A ces cas on peut ajouter : un prétérit faible en *-ete* (*anführete*, 30 : 13), un impératif pluriel en *-et* (*knüpfet*, 26 : 35) et de rares superlatifs en *-este*, *-esten* (ex. *schnelleste*, 7 : 20, *gesetztesten*, 42 : 3, *dummeste*, 71 : 17) qui rentrent dans la même catégorie de faits. Par contre on lit *mindste* (49 : 30), où l'on attendrait *e* entre les deux dentales, et qui paraît être involontaire (cf. *mindesten*, 54 : 13).

1. Si l'on tenait compte du nombre absolu de fois où les verbes en question se présentent, la proportion serait de 33 pour cent dans *Ossian* et de 28 pour cent dans *Shakespear*.

Digitized by Google

La conclusion à tirer de ces faits est aisée. Herder ne s'est voulu astreindre à aucune loi. Il semble manifester quelque préférence pour les formes archaïques. Mais, seule une statistique comparant le nombre des cas relevés chez lui et la quantité de ceux trouvés dans d'autres auteurs de son temps permettra de juger s'il se conforme à l'usage courant ou s'il occupe une situation isolée.

3° Autres formes grammaticales archaïques.

Quelques verbes forts présentent chez Herder un aspect archaïque. *Ossian* montre : *geschahe* (15 : 29) pour *geschah*, *sah'* (24 : 4)[1] pour *sah*, *erhub* (24 : 9) pour *erhob*, *beschwur* (24 : 6) pour *beschwor*, (*du*) *sollt* (26 : 6) pour *sollst*, *dörfen* (38 : 6) pour *dürfen*, *dörfe* (78 : 3)[2] pour *dürfe*, *kömmt* (13 : 12, etc.) pour *kommt* qui, en vérité, paraît quelquefois (34 : 2, etc.).

Dans *Shakespear* il ne se trouve qu'une forme archaïque[3] : (*du*) *willt* (66 : 3, 70 : 18). Mais elle a de l'intérêt à l'égard de l'histoire littéraire. Gœthe — ce fait est signalé partout — l'a usitée dans son *Werther*, et Nicolai l'a voulu ridiculiser en la reproduisant à satiété dans sa parodie de *Werther*.

Pour les substantifs, à part peut-être quelques cas de déclinaison de mots étrangers[4] et le Datif singulier *Erden* (10 : 27), il n'y a rien qui soit à ranger sous la rubrique archaïsmes.

Avec les noms de nombre paraissent des formes anciennes très différentes des formes usitées de nos jours : *zwo* (6 : 19) et *zween* (21 : 24, etc.) remplacent en effet le *zwei*[5] moderne.

Quant à l'emploi du Datif avec *ohne* (15 : 3)[6] et du Génitif après (*ge*) *brauchen* (21 : 17, 62 : 9), il est impossible d'y voir un indice du goût de Herder pour des formes anciennes.

1. L'apostrophe, qui indique l'apocope de l'*e* final, manque dans l'édition Suphan.
2. Lambel imprime *dürfe*, Suphan *dörfe*.
3. La forme *gezeihet* (74 : 20) est peut-être un participe passé irrégulier de *zeihen* (v. Heyne : *Deutsches Wörterbuch* s. *zeihen*); Lambel conjecture *gezeiget*.
4. *Interesse* (29 : 34), *Publikum* (77 : 3) et *Drama* (55 : 8, etc.), invariables au Génitif (v. *Herder sämmtliche Werke*, Suphan, IV, p. 303); formes du pluriel : *Drama* (74 : 24) et *Drama's* (58 : 14), *Dames* (60 : 20, etc.), *Sentimens* (62 : 2), *Divertissements* (70 : 19).
5. La forme *zwey* (55 : 5) est régulière à l'égard de la langue ancienne.
6. L'explication de M. Haussmann, qui, pour un cas analogue, suppose l'influence de *mit* (*op. c.*, p. 51), ne peut être prise en considération.

Digitized by Google

4° Formes phonétiques archaïques [1].

On ne saurait s'attendre à recueillir dans les quelque 75 pages dont se composent *Ossian* et *Shakespear* une grande quantité de formes archaïques. Elles n'y sont, en effet, pas assez nombreuses pour qu'on puisse affirmer que l'auteur s'en soit servi avec prédilection.

Dans Ossian on relève : *fodern* (32 : 9, etc.), *itzt* (16 : 19, *jetzt* partout ailleurs), *hiebey* (49 : 36), *hiemit* (47 : 6), *hie und da* (49 : 32, etc., mais *hiervon*, 49 : 36, etc.), *würken* et dérivés (passim), *ohngeachtet* (39 : 12, 47 : 15), *dreust* (38 : 5), *Prose* (21 : 34). Shakespear est plus pauvre : *Viertheilstunde* (73 : 9), *Knaul* (54 : 17, mais *Knäuel* 57 : 17, etc.), *einfältig* (63 : 9), *Eräugniss* (64 : 13, etc.).

Un *e* final est aussi traditionnel dans *frühe* (32 : 24), *gerne* (47 : 8), *dürre* (47 : 23), *Geräste* (59 : 17, etc.), *fremde* (60 : 1). Mais ce fait ne peut être invoqué comme preuve de tendance archaïsante prononcée de Herder.

Il en est de même de l'usage de *e* dans l'entourage d'une liquide ou nasale. Que Herder ait écrit *unsre* ou *unsere*, *eigne* ou *eigene*, c'est là chose d'orthographe qui n'importe pas plus que d'apprendre s'il a préféré *Innhalt* (49 : 30) à *Inhalt* (60 : 10).

5° Vocabulaire archaïque.

En revanche, il y aurait grand intérêt à pouvoir déterminer dans quelle mesure Herder, qui disait qu'il « faut dans quelques cas isolés seulement » retourner à la langue des *Minnesänger* [2], a jugé bon de se servir de termes pris chez les anciens auteurs. Des raisons externes s'opposaient à ce qu'il en fît un large usage. La littérature des *Minnesänger* lui était peu familière et il connaissait mal le vieux fonds linguistique de l'Allemagne. Aussi peu nombreux et peu frappants sont ces emprunts au passé.

Ossian : *denn* (12 : 13, etc., pour *dann*, qui d'ailleurs se rencontre 22 : 4), confusion de *für* et *vor* (36 : 28, 40 : 28, 49 : 2), *als* (33 :

1. Il ne saurait être question de rassembler les graphies archaïques, l'orthographe d'*Ossian* ayant été très négligée. Ainsi on y lit *Voltair* (59 : 12) et *Voltär* (60 : 13), *Klassification* (74 : 27) et *Classification* (75 : 35), *Ton* (64 : 29) et *thönen* (64 : 33).

2. *Sämmtliche Werke*, Suphan, IV, p. 300.

Digitized by Google

33, etc., pour *wie*), *nachgeben* (10 : 7 pour *zugeben*), *dafür* (3 : 5, pour *wofür*), *so viel möglich* (16 : 21 pour *so viel als möglich*)[1].

SHAKESPEAR : *Leim* (63 : 36 pour *Lehm*)[2], *Mördergrube* (68 : 29)[3], *Dollmetscher* (64 : 35; mais v. *Uebersetzer* 21 : 18, etc.), *Aergerniss* (71 : 17), *Othem* (70 : 28), *darauf* (54 : 15 pour *worauf*), *künstlich* (61 : 28 pour *kunstvoll*), *Zunge* (64 : 35 pour *Sprache*).

Faire la somme de ces observations c'est aboutir à la conviction que Herder a quelque prédilection pour les éléments anciens. Mais si l'on songe d'une part que la vétusté de ces éléments était moins apparente à son époque que de nos jours (quand elle était apparente), et que, de l'autre, l'usage qu'en a fait Herder était modéré, on n'ira pas jusqu'à dire qu'il y ait une recherche archaïsante dans *Ossion* et dans *Shakespear*. Herder n'a pas voulu faire campagne en faveur des mots ou des formes d'autrefois.

III. — IRRÉGULARITÉS GRAMMATICALES

« La régularité grammaticale appauvrit la langue. » Celui qui répétait ces mots[4] et donnait son assentiment à cette pensée, Herder, devait se préoccuper peu de la correction et mettre bien au-dessus l'énergie et l'éclat. Il chercha à exprimer son idée de la façon la plus intense, mais ce ne fut pas toujours la plus claire parce que les rapports grammaticaux manquent de justesse en quelques-unes de ses phrases. S'appliquant à écrire pour le lecteur « qui entend » et à agir sur sa sensibilité plus que sur son intelligence, il n'hésita pas à se permettre des hardiesses qui se révèlent dans les ellipses, les accords sylleptiques, les inversions. C'est cela surtout ce qui valut à son style le reproche de « magique », c'est-à-dire sibyllin, qui ne lui fut pas épargné par les puristes.

1. *In Absicht auf* (75 : 11) dans le sens de « à l'égard de », qui est vieilli aujourd'hui, n'était pas un archaïsme à l'époque de Herder.
2. *Lehm* avait déjà supplanté *Leim* à la fin du XVIIIe siècle.
3. Terme biblique (v. Längin, *Die Sprache des jungen Herder in ihrem Verhältnis zur Schriftsprache*, Tauberbischofsheim, 1891, p. 102.
4. Citation des *Literaturbriefe*, *Fragmente*, I. Sammlung, Suphan, I, p. 166.

Digitized by Google

1° Ellipses.

Il y a deux sortes d'ellipses à distinguer. Les unes sont d'un usage courant, comportent des suppressions de mot faciles à rétablir et ne confèrent au style nul caractère qui le distingue nettement. Les autres, plus fortes, donnent une marque plus personnelle à la langue de l'écrivain, dont elles permettent aussi de mesurer la hardiesse.

Dans la première catégorie rentrent les cas suivants [1].

Ellipse de l'auxillaire *avoir* en rejet, accompagnant un participe passé, exemple : *Auch Denis Uebersetzung verräth so viel Fleiss... dass ich auch sie gleich unter die Lieblingsbücher meiner Bibliothek gestellt, und Deutschland zu einem Barden Glück gewünscht, den der schottische Barde nur gewecket.* Il faut suppléer *habe* après *gewünscht* [2], et *hat* après *gewecket.*

Cette ellipse est de celles qui se rencontrent le plus communément. Mais l'usage qu'en fait Herder paraît dépasser l'habitude commune. Les chiffres vont nous édifier, et particulièrement le rapport des cas où *haben* est supprimé avec ceux où il est conservé (cette dernière étude est faite seulement sur *Shakespear*).

Si l'on distingue les cas où *haben* est supprimé après un participe simple de ceux où il disparaît après un participe accompagnant un infinitif on trouve que

dans Ossian : *haben* manque après un participe passé 11 fois [3],
dans Shakespear : id. 10 fois [4],
dans Shakespear : *haben* est conservé après un participe passé 7 fois [5].

Ainsi, dans le petit traité qu'est l'*Extrait*, l'ellipse de *haben* se manifeste 11 fois. Détail plus instructif encore : dans *Shakespear* la comparaison nous enseigne que *haben* est supprimé plus souvent qu'il n'est conservé, à savoir 10 fois contre 7.

Mais, si Herder montre une tendance à favoriser l'ellipse de *haben* après un participe passé simple, il éprouve quelque répugnance à

1. Il n'est pas tenu compte des phrases exclamatives, où, naturellement, le verbe fait défaut.
2. On ne doit pas faire état ici de l'ellipse de *habe* après *gestellt*, puisque *habe* dans ce cas est simplement sous-entendu pour éviter une répétition disgracieuse.
3. 5 : 20, 5 : 20, 12 : 27, 16 : 11, 16 : 12, 16 : 22, 20 : 35, 31 : 33, 37 : 7, 38 : 2, 41 : 27.
4. 53 : 27, 54 : 8, 54 : 10, 54 : 15, 54 : 21, 54 : 24, 56 : 10, 57 : 31, 63 : 31, 76 : 18.
5. 57 : 29, 59 : 7, 61 : 4, 64 : 17, 72 : 16, 74 : 29, 75 : 19.

Digitized by Google

l'éliminer quand il se trouve avec un participe accompagnant un infinitif. Le fait ne s'est pas produit dans *Ossian*, Herder n'offrant pas ici de phrase où l'auxiliaire en rejet avec un participe et un infinitif disparaîtrait. Mais dans *Shakespear*, on remarque que *haben* a été supprimé 2 fois seulement[1], exemple : *die man.... zum Papiergerüste der Bühne machen wollen* (58 : 6), et conservé 5 fois[2]. Cette proportion semble autoriser à croire que Herder recule le plus souvent devant l'ellipse hardie de *haben*, encore que le maintien de ce verbe donne de la lourdeur à l'expression.

Rarement le verbe *être* se rencontre en rejet avec un participe passé chez Herder. *Ossian* ne nous offre qu'un exemple d'ellipse de *sein* dans cette position[3]. *Shakespear* présente 4 cas d'ellipse[4] (ex. : *Im Norden ists also nicht was es in Griechenland gewesen* (55 : 3-4) contre 3 cas de maintien[5].

Du verbe *werden* accompagnant un participe, il y a également peu d'enseignement à attendre. Il n'a pas été supprimé dans *Ossian*. Dans *Shakespear* il a été éliminé 2 fois[6] et gardé 4 fois[7].

En somme, on peut constater que Herder aime recourir à l'ellipse des auxiliaires *avoir*, *être* et *devenir*. Il est certain que chez lui les cas de suppression sont presque aussi nombreux que les cas de maintien, proportion qui paraît supérieure à celle qu'offrent la plupart des auteurs.

Les autres cas d'ellipses incolores sont peu nombreux. On trouve dans *Ossian* des ellipses de verbes dans 6 cas : *steht* (ou *ist*, etc., après *hier*, 6 : 2), *das lässt sich* (avant *in solchem Ton*, 7 : 2), *lässt sich* (après *was*, 7 : 12, ellipse que l'on pourrait ne pas signaler, car il s'agit d'une locution à compléter dans une répétition), *erreicht* (après *Scene*, 22 : 30), *wurden* (après *Gedichte*, 31 : 5)[8], *wollte sie* (après *wer*, 37 : 15). Si l'on signale que l'on doit suppléer un verbe dans la phrase 13 : 25-31, le pronom *es*, 33 : 33, le pronom *ihrer*, 38 : 6, on aura

1. 55 : 27, 58 : 6.
2. 63 : 23, 71 : 20, 71 : 31, 74 : 11, 75 : 10.
3. 11 : 17.
4. 55 : 4, 59 : 1, 73 : 37, 76 : 29.
5. 56 : 14, 57 : 24, 57 : 29.
6. 53 : 13, 73 : 37.
7. 65 : 18, 67 : 30, 70 : 33, 70 : 34.
8. Ce qui légitime la citation de cette forme, c'est la différence du nombre du mot exprimé et du mot à suppléer, *ward* étant exprimé et *wardena* suppléer.

Digitized by Google

sans doute mis en lumière tous les cas intéressants d'ellipse faible dans *Ossian*.

Ceux qu'il faut montrer dans *Shakespear* (abstraction faite, ici encore, des phrases exclamatives) sont très rares. Ils se bornent à la suppression de *herrschen* (après *so*, 64 : 30) et de *kann* (après *spielen*, 67 : 9, cette ellipse paraissant plus naturelle que celle de *muss*, qu'on pourrait à la rigueur supposer d'après la construction 67 : 12).

A ces faits il convient d'ajouter les ellipses de verbe avec un adverbe de mouvement et qui sont :

dans *Ossian* : 13 : 32 (*Zu den Schotten! Zu Macferson!*), 13 : 37 (*nach England zurück*), 15 : 12 (*hier die Klippen Olaus vorbey*), 15 : 18 (*über dem Sandlande hin*), 15 : 21 (*die Küsten vorbey*), 40 : 29 (*Aber zu unserm Zweck*);

dans *Shakespear* : 71 : 14 (*Da ist Weltbegebenheit schon vorbey*), 74 : 1 (*das Maass der Zeit ist hinweg*).

Ces tours elliptiques n'offrent rien d'aventureux, rien qui pique l'attention ou déconcerte le lecteur. Ce sont des formes rencontrées partout et qu'il n'est utile de mentionner qu'en raison de leur fréquence, qui contribue à donner au style de Herder sa nuance. Il en est d'autres où l'ellipse est plus hardie, où le jet de l'expression, par son laconisme, par l'arbitraire de certaines lacunes verbales, reproduit avec fidélité le mouvement d'une pensée tumultueuse, et donne à l'élocution une allure saccadée, heurtée, hachée, mais extraordinairement vive.

En voici l'énumération.

...aber freylich, weil Sie doch Einmal selbst darauf gekommen sind, der Klopstocksche Hexameter bey Ossisan? (6 : 9). Il faut sans doute ajouter *wäre vorhanden* ou quelque chose d'approchant après *Hexameter*.

Ich will den Sinn noch immer bleiben lassen; aber Ton? Farbe? die schnelleste Empfindung von Eigenheit des Orts, des Zwecks? (7 : 19). On sous-entend *wo bleibt* avant *Ton*.

... übersetzen Sie was und wie schön Sie es wollen (9 : 12). L'ellipse de *Sie wollen* après *was* a quelque dureté, au moins à la réflexion, parce que *es*, qui convient après *wie schön*, ne peut se justifier après *was*.

Bey allen Gelegenheiten des Bardengesanges sind sie (les poèmes

Digitized by Google

d'Ossian) *einem andern Volk so ähnlich....* (12 : 32). La correction exige qu'on supplée *denen* avant *einem andern Volk.*

... *sie* (les poèmes norrois) *mögen so einförmig, so trocken seyn : andere Nationen sie so sehr übertreffen* (29 : 12). L'ellipse déconcerte le lecteur qui réfléchit, car *mögen* exprimé a pour sujet *poèmes*, alors que, sous-entendu, il a pour sujet *Nationen.*

Was meinen Sie zu der Fabel? Nicht lieber zehn solche gemacht, als alle ... sche? (40 : 10). Ici l'ellipse frappe, mais elle donne un mouvement très vif à la phrase, sans être cependant une cause d'obscurité.

... *das Volk.... fühlt sie* (les inversions) *zumal von Jugend auf gelernt, und sich gleichsam nach ihnen gebildet, so innig und übereinstimmend, dass ich...* (46 : 27). Le sujet de *gelernt* n'est pas *sie* qui précède, mais, contre toute attente, *das Volk* et l'auxiliaire à rétablir est *hat* et non *ist.*

Alle unsere alte Kirchenlieder sind voll dieser Würfe und Inversionen : keine aber fast mehr und mächtiger als die von unserm Luther (46 : 16-18). L'ellipse est inquiétante, *mehr* et *mächtiger* exigeant une construction différente.

... *fast alle* (romances) *so gemein, so sehr auf ein Einmaliges lesen — dass, nach weniger Zeit, wir fast Nichts wieder, als die Gleimschen übrig haben werden* (49 : 10-12). Le verbe à compléter après *lesen* aurait dû être écrit par Herder[1]

wir dichten nicht über und in lebendiger Welt (31 : 18). L'ellipse ici encore est dure à cause de la différence des cas voulus par *über* et *in.*

Wieland sucht sie zu verbinden, ob er gleich immer doch mehr, aus dem Fach der Weltkenntniss seines Herzens zu schreiben scheint, Gerstenberg zu verbinden (33 : 4). On rétablit *sucht sie* après Gerstenberg, mais non sans quelque réflexion, à cause de la distance de *sucht sie.*

On rétablit également *wie kann man* après *darauf* dans la phrase suivante, où l'ellipse donne une singulière rapidité au mouvement.

...*denn wozu kann man sich nicht gewöhnen, wenn man nichts anders hat und kennet? Da wird uns im kurzen die Hütte zum Pallast,*

1. Ajoutons encore que la phrase 78 : 11-23 fournit une série de gérondifs (*zu liefern*, etc.), qu'on ne sait à quoi rattacher.

Digitized by Google

und der Fels zum ebnen Wege — aber darauf kommen? Es als eigne Natur so lieben können? Das ist die Frage (42 : 24).

Alle Grabbegleiter und Freunde des Verstorbnen sitzen im Trauerhause, den Kopf zwischen die Hände, die Arme aufs Knie gestützt : die Weiber auf dem Angesicht, und schluchzen und weinen in der Stille (43 : 21). On peut hésiter sur le verbe à ajouter après *Weiber*.

Wie würde ein neuer analytischer, dogmatischer Kopf den Satz ausgeführt haben, und nun der alte Sänger? (45 : 11). Évidemment, on rétablit *wie hat der alte Sänger ihn ausgeführt?*

Enfin, très nuisible à l'intelligibilité du passage est l'ellipse de *davon zu sagen* qn'il faut rétablir avant *wider* (68 : 20).

Les ellipses hardies dans *Shakespear* sont moins nombreuses que dans *Ossian*.

... so wird man die erstaunliche Kunst sehen, die ihn dahinein zu bringen gelang. Aber niemals Kunst aus Vielem ein Eins zu machen (57 : 11). Le flux de la pensée ne peut, si rapide qu'il soit, ne pas être arrêté après *Aber*, où il faut ajouter *diese Kunst war*.

Plus forte est l'ellipse dans la même phrase avant *die vorige Dithyrambische Empfindung* (57 : 18), ellipse qui surprend, venant à la suite d'un long développement, par l'obscurité qu'elle produit.

... hier ist kein Dichter! ist Schöpfer! ist Geschichte der Welt (68 : 10). En ne répétant pas *hier* devant *ist* Herder n'a pas manqué à la clarté, et il a donné une rapide allure au mouvement.

Moins coulant est le rétablissement de *lässt sich beschreiben* avant *die Empfindung* dans la phrase suivante : *Kein elendes Farbengemälde lässt sich durch Worte beschreiben oder herstellen, und wie die Empfindung Einer lebendigen Welt in allen Scenen... der Natur* (70 : 14).

Enfin il reste à faire voir qu'il faut rétablir *wo du* devant *im Himmel* dans la phrase 72 : 26-33, *hat er ihm nicht* avant *Schuld* dans la phrase 74 : 19-22, et qu'il y aurait lieu de suppléer une pensée plutôt qu'un mot après *je mehr* dans le passage 73 : 27-29.

La conclusion ressort très claire des faits exposés. Herder a aimé faire usage de l'ellipse. Ce procédé stylistique s'impose à l'écrivain qui s'adresse à la sensibilité et qui suggère des sentiments et éveille des idées plutôt qu'il ne produit et appuie des arguments. La phrase de Herder, débarrassée des impedimenta grammaticaux

Digitized by Google

qui, à son avis, alourdissaient la phrase allemande est certainement d'une célérité et d'une vivacité qu'on admire... quand la clarté reste suffisante.

2° Syllepses.

On a signalé chez Herder une sorte d'irrégularité grammaticale résidant en un accord sylleptique du verbe, qui se met au pluriel après un sujet collectif, lorsque celui-ci a sous sa dépendance un Génitif partitif. Ex. : *ein guter Teil seiner Einwendungen* SIND *verflogen*[1].

Si c'est là l'unique hardiesse sylleptique qu'offrent les œuvres de Herder avant 1770, il faut convenir que notre auteur s'est, par la suite, plus largement affranchi des règles. Ici, en effet, l'accord sylleptique se produit, même quand le collectif ne commande pas un Génitif partitif, et parfois il n'est même pas nécessaire qu'un collectif justifie la syllepse, comme les cas suivants en témoignent.

Ossian :

Aus Lapp- und Esthland, Lettisch und Polnisch, und Schottisch und Deustch, und DIE *ich nur kenne, je älter, je volksmässiger, je lebendiger* (35 : 2).

Eine ganze jugendliche Seele zu füllen, Gesänge in sie zu legen, die... lebenslang in IHNEN *bleiben, und den Ton* DERSELBEN *anstimmen, und* IHNEN *ewige Stimme zu Thaten und Ruche, zu Tugenden und zum Troste seyn* SOLL... *welch ein Zweck!* (47 : 37).

Bei allen Gelegenheiten des Bardengesanges sind sie (les poèmes d'Ossian) *einem andern Volk so ähnlich, das noch jetzt auf der Erde lebet, singet und Thaten thut; in* DEREN *Geschichte ich also... die Geschichte Ossians... erkannt habe* (12 : 33).

Zuerst muss ich Ihnen also... sagen, dass Nichts in der Welt mehr Sprünge... hat, als Lieder des Volks und eben die Lieder des Volks haben deren am meisten, die selbst in IHREM *Mittel gedacht... sind und die sie daher mit so viel Aufwallung und Feuer singen* (34 : 1).

Es (le peuple) *weiss von der Lehrart und dem Gange eines dogmatischen Locus nicht, und es schläft gewiss ein, wenn es* DENSELBEN *geführt werden soll* (44 : 34).

1. Haussmann, *op. c.*, p. 22.

Digitized by Google

Seine beyden andern Stücke neigten Sich ins Komische; die Nachsinger stürzten sich mit ganzem plumpen Leibe hinein, und so haben wir jetzt eine Menge des Zeugs, und ALLE *nach einem Schlage, und* ALLE *in der uneigentlichsten Romanzenart, und fast* ALLE *so gemein... dass...* (49 : 6).

SHAKESPEAR :

Das Künstliche IHRER *Regeln war — keine Kunst! war Natur!* (56 : 23). Le mot *ihrer* s'applique par syllepse à *Grecs*, qui n'apparait pas auparavant, mais est représenté par l'adjectif *griechisch* (56 : 21).

DAS ALLES KÖNNEN *vortreffliche... Zwecke... werden* (60 : 28).

Ces accords sylleptiques caractérisent bien la nouvelle manière du style de Herder. Ils manifestent son mépris de la règle, et, en même temps, son souci d'agir directement sur l'esprit du lecteur (de l'auditeur, eût-il dit), qui saisit par un effort collectif de ses facultés — et non pas de sa seule raison — la pensée que l'auteur lui présente directement et, en quelque sorte, sans le détour de la logique.

3° AUTRES IRRÉGULARITÉS GRAMMATICALES.

Le « jet hardi » de la pensée, que Herder admire dans la poésie primitive ou populaire, se rencontre dans sa prose, et la forme de l'expression trahit parfois ce caractère prime-sautier.

Ainsi on trouve un Nominatif pour un Accusatif dans cette phrase :

DER *Geist, der sie erfüllet... und* DER *freye Wurf, mit dem der Eindruck gemacht wird — nur das wolte ich... anführen* (29 : 15).

La même hardiesse, favorisée par l'usage du dialecte parlé par Herder[1], a permis à notre auteur de laisser au Nominatif le régime dépendant de *lassen* :

Lass in Deutschland etwa DER *Einzige Lessing sich um die Logaus und Scultetus und Bardengesänge bekümmern!* (37 : 21).

Deux sujets, dont l'un est au pluriel, n'imposent pas au verbe la forme du pluriel :

Da doch eben der Ursprung dieses Leistens, die Umstände, unter welchen er entstanden u. s. w. wo nicht Jedermann, so doch gewiss uns Deutschen zurufen müste (80 : 17).

1. V. Haussmann, *op. c.*, p. 23 s.

Digitized by Google

Toujours la raison de ces irrégularités réside dans la rapidité avec laquelle Herder exprime sa pensée. Il y a autant de négligence que de réflexion — et sans doute plus — dans ces cas et dans d'autres où nous voyons l'auteur, par une contraction hardie, employer le superlatif, *parteyischte* (59 : 24), faire de *überschätzen* (61 : 19) un verbe séparable sous l'effet d'un mot précédent (*gleich=oder ü berge-schätzt*), enfin de former un composé tel que *Hahnkräh* alors qu'il emploie au contraire volontiers les composés en *en*[1].

4° Inversions.

Herder fut un ardent partisan de l'inversion, et, dans les *Fragments*[2] aussi bien que dans *Ossian*[3], il s'est ingénié à proclamer la valeur de cette forme d'expression qui donne à la langue de la force, de l'harmonie, de la variété, et qui est nécessaire à l'écrivain « qui écrit pour l'œil, pour l'imagination et qui, par l'imagination, veut exciter l'attention, la sensibilité et la même passion ». Il fut à tel point fidèle à sa théorie qu'on a pu dire : « Dans les œuvres de jeunesse de Herder l'inversion a pris un tel développement qu'il est presque surprenant d'y trouver une phrase à construction directe[4] ».

Ni *Ossian*, ni *Shakespear* ne manifestent un aussi constant usage de l'inversion. Le procédé cher à Herder y est cependant fréquent. Une comparaison statistique faite sur des sondages pratiqués en divers endroits le montre clairement.

Dans *Ossian*, sur 58 phrases, 32 accusent la construction directe et 26 l'inversion. Les proportions, dans le détail, sont les suivantes[5]. Page 5 : 1 à 6 : 35, 8 constructions directes contre 7 inversions; page 10 : 4 à 11 : 36, 4 contre 6; page 20 : 22 à 21 : 29, 7 contre 6; page 30 : 15 à 31 : 34, 5 contre 3; p. 42 : 1-30, 5 contre 4; p. 79 : 20 à 80 : 25, 3 constructions directes et pas d'inversion.

La proportion serait un peu plus favorable aux inversions si l'on tenait compte que certaines propositions sont des formes tradition-

1. V. Längin, *op. c.*, p. 75.
2. *Sämmtliche Werke*, Suphan, I, p. 190-197.
3. 46 : 16 ss.
4. Haussmann, *op. c.*, p. 98.
5. Ni les propositions interrogatives, ni les exclamatives, ni les impératives, ni celles où une évidente raison exige soit la construction directe, soit l'inversion ne sont prises en considération.

Digitized by Google

nelles qui ne sauraient être modifiées. Telle, par exemple, la proposition *Das ist die Frage* (42 : 28).

Dans *Shakespear* on trouve sur 37 phrases 25 à construction directe et 12 à inversion, soit : page 55 : 1-35, 10 constructions directes contre 4 inversions; page 57 : 3- 26, 4 contre 2; page 65 : 13-35, 4 contre 1 et page 71 : 18 à 74 : 24, 7 contre 5.

Sans doute la valeur numérique de ces calculs n'est pas, malgré toutes les précautions prises, au-dessus de toute objection, surtout pour *Shakespear*, où la forme rhétorique et pathétique prédomine, et où, par suite, la comparaison instituée est difficile à poursuivre. Il est cependant permis d'affirmer avec certitude, en se fondant sur l'ensemble des faits relevés, que Herder est, dans les œuvres soumises à notre examen, partisan de l'inversion, mais qu'il s'y garde de l'excès. Il se serait donc, à cet égard, assagi depuis ses débuts comme écrivain.

5° Autres irrégularités ou particularités de construction.

a. Sans qu'il soit spécialement herdérien, il est un procédé que Herder a volontiers employé afin de donner à son style plus de vigueur et de légèreté. C'est l'usage, sans doute imité du français, du participe passé ou du participe présent en fonction d'une proposition subordonnée. Exemples :

Der sollte nicht mein Freund seyn, der bey diesem so einfältigen, Nichtssagenden Liede, INSONDERHEIT LEBENDIG GESUNGEN, *nichts mit fühlte* (8 : 34).

Sehen Sie nun, was unter den Händen des guten flinken Lateiners aus der rührenden Stelle geworden ist, da Oscar fällt UND DER DICHTER PLOETZLICH ABBRECHEND, *sich an seine Geliebte wendet* (9 : 33).

Il est arrivé que Herder a prodigué ce procédé. Dans la pittoresque page où il évoque les paysages et les incidents de sa traversée, tous les traits du tableau sont présentés sous cette forme (14 : 34 — 15 : 34). De même la fiévreuse analyse des pièces de Shakespeare est presque toute en phrases participiales (65 : 28 ss.).

b. Abstraction faite des traductions en vers, où les irrégularités de construction sont nombreuses et se justifient aisément, on ren-

Digitized by Google

contre çà et là des phrases dont la construction n'est pas conforme à la règle ni à la logique.

De ce nombre sont : la phrase 32 : 22-30, qui n'est ni paratactique ni syntactique; la phrase 10 : 12-16, dont la construction reste singulière; la phrase 29 : 35-30 : 1, où un effet d'opposition (des deux *müssen*) a triomphé de la régularité de la disposition ; la phrase 43 :9 s., où l'inversion, postulée par la grammaire, de *er lobt* n'a pas été effectuée; la phrase 49 : 28 — 31, où le désir de mettre en évidence le nom des auteurs de romance a amené une construction qui exige qu'on sous-entende *Sehen Sie*, sans qu'on puisse reconnaître l'endroit où il conviendrait de le placer; la proposition initiale 35 s., dont le caractère interrogatif surprend; la proposition 66 : 2-5, où l'opposition *nicht blos* et *sondern* ne porte pas sur des faits de même nature.

IV. — CARACTÈRE PERSONNEL DU STYLE

L'un des incontestables mérites de Herder c'est l'originalité de son esprit. Il fut un de ceux qui, dans un temps où régnait le poncif, eurent des idées nouvelles et que n'emprisonna pas le goût du temps. On voit se dessiner ses qualités de précurseur dans son style, où éclate si souvent la note personnelle. Divers sont les moyens qu'il employa pour donner à sa langue l'aspect du nouveau.

a. Il supprima le préfixe des verbes composés, écrivant, dans *Ossian* : *ziehen* (16 : 20, pour *anziehen*) [1], *singen* (49 : 1, pour *besingen*), *darf* (78 : 5, pour *bedarf*) [2], et dans *Shakespear* : *brechen* (68 : 20, pour *einbrechen*, *setzen* (73 : 15, pour *versetzen*).

b. Au contraire il a ajouté un préfixe à un verbe simple. Au lieu de *sagen* il a écrit *zusagen* (6 : 33) et au lieu de *gerathen*, *abgerathen* (10 : 16).

c. Il a créé des substantifs en —*er*, —*erin* [3]. On trouve dans *Ossian* : *Umschafferin* (18 : 10), *Briefwechsler* (77 : 14) et *Nachsinger* (49 : 7);

1. V. 16 : 17, *anzog* dans le même sens que *ziehen*.
2. V. *Sämmtliche Werke*, Suphan, V, p. 722, ligne 12, en corrigeant une faute d'impression, à savoir 204 en 205.
3. M. Weise, dans son *Aesthetik der deutschen Sprache*, n'a pas rendu justice à Herder en omettant, p. 169, de le citer parmi les créateurs de mots en —*er*. Ce mérite lui a été reconnu par ceux qui ont étudié son style (v. Längin, *op. c.*, p. 91 s.; Haussmann, *op. c.*, p. 20 s.).

Digitized by Google

dans *Shakespear* : *Ausleger* (64 : 25), *Verzeiherin* (65 : 35) et *Trauerspieler* (53 : 23), qui paraissent avoir été édités par Herder.

d. Il a formé des composés nouveaux ou rares comme les suivants :

Ossian[1] : *allweit* 15 : 14, *Andringlichkeit* 31 : 2, *Befremdnisse*[2] 78 : 16, *Blattseite* 7 : 34, *Büchergelehrter* 11 : 24, *Endtöne* 77 : 14, *Fabelreise* 77 : 7, *fortgefühlt* 66 : 36, *freyherrlicher maassen* 42 : 18, *furchtsamschleichend* 29 : 29, *Gemüthserholung* 10 : 15, *Halbidee* 29 : 26, *herbeygerissen* 43 : 12, *hineinpfropfen*[3] 46 : 34, *Hüttenfest* 5 : 15, *Leichenlob* 43 : 9, *Letternart* 10 : 23, *Nachzirkeln* 31 : 27, *Rangespossen* 14 : 35, *seligunwissend* 29 : 31, *Sprachfügung* 6 : 17, *Theilvorfälle* 42 : 34, *Tonkünstler* 80 : 16, *Tonschöpfer* 80 : 14, *Wortansicht* 77 : 9, *Wortbau* 22 : 1.

Composés de *Lied* : *Grablied* 13 : 2, *Handwerkslied* 38 : 26, *Marterlied* 13 : 4, *Populärlied* 20 : 17, *Rachlied* 13 : 5, *Spruchlied* 10 : 31, *Sterbelied* 13 : 1, *Volkslied*[4] 20 : 23, 37 : 8, 41 : 28.

Composés de *zwischen* : *Zwischengedanke* 47 : 22, *Zwischenpartikel* 47 : 22 (cf. ci-dessous *Zwischenverwirrung*, dans *Shakespear*).

Shakespear : *Baumleben*[5] 72 : 34, *Bilderwirtschaft* 60 : 10, *Brettergrube* 72 : 5[6], *erreden* 54 : 1, *Fabelhistorie* 74 : 10, *Geschichtbau* 74 : 14, *Hauptelement* 71 : 32, *Hauptempfindung* 70 : 3, *Hauptfreude* 72 : 1, *Nachtsuchen* 70 : 6, *Regelnkram* 72 : 3, *Schicksalsbrief* 68 : 23, *Schicksalsthat* 69 : 1, *Schonhaben* 57 : 22, *Sprachart* 64 : 5, *Trauerbegebenheit* 70 : 13, *Unwort* 69 : 28, *Wurmgang* 72 : 37, *Wurmleben* 72 : 34, *Zwischenverwirrung* 69 : 13.

L'un des caractères du style de Herder est même la tendance aux

1. Ces listes ne prétendent pas à une entière exactitude. Les mots qu'elles signalent ne se trouvent pas dans le dictionnaire de Grimm ni dans celui de Sanders, ou, si on les y rencontre, ils n'ont pas le sens que leur attribue Herder ou existent d'abord chez Herder. C'est là tout ce qui peut être affirmé.

2. *In Betracht* (55 : 6, etc.) ne doit pas figurer ici, le mot étant une création de Wieland et ayant été employé par d'autres que par Herder.

3. Le simple *pfropfen* existe avant Herder au sens figuré.

4. V. K. Reuschel : *Volkskundliche Streifzüge* (1903), p. 47, où il est admis que Herder est le créateur du mot, qui a eu une si étonnante fortune. Quant à la raison de son adoption par Herder, le mot *Populärlied* (20 : 17) qui précède de peu le groupe *Lieder des Volks* (20 : 20) et *Volkslieder* (20 : 23) semble témoigner que Herder a pensé traduire, en formant le composé *Volkslied*, soit le français « chanson populaire », soit l'anglais « popular song ».

5. Cf. *Pflanzenleben* (W. Feldmann, *Modewörter des 18. Jahrhunderts, Zeitschrift für deutsche Wortforschung*, VI, p. 113).

6. *Bretterngerüste* 59 : 17 et pass. ne doit pas être regardé comme un composé : c'est une graphie défectueuse pour *brettern Gerüste*, où *brettern* est un adjectif non décliné. (Cf. supra, p. 15. V. aussi *National*...)

Digitized by Google

composés nombreux. Voici la série la plus copieuse qui se rencontre dans les deux opuscules : (*zu einem*) *Vater- und Kinder- Königs- und Narren- und Bettler- und Elend-Ganzen* (*zusammen geordnet*) (66 : 18). D'autres faits caractéristiques sont fournis 21 : 20, 56 : 26.

Très lourd est le composé *allegorisch-mythologisch-halb episches Gemälde* (56 : 11), de même, le composé *Königsmordswelt* (69 : 10). Curieux, à cause du néologisme, est *Schicksals- und Sternenphilosophie* (66 : 23).

e. Afin de donner plus de vivacité à son élocution et d'alléger son style de toute inutile lourdeur, Herder a le plus souvent possible éliminé l'article. Si nous négligeons les cas où la suppression de l'article est régulière, c'est-à-dire dans les énumérations, après une préposition, dans les oppositions et enfin dans les exclamations, nous trouverons 14 cas où l'article est supprimé dans *Ossian*[1] et 21 dans *Shakespear*[2].

Particulièrement frappants sont les cas où quelque irrégularité ressort de la suppression de l'article, comme dans... *wo ja keine Zwischenpartikel und Zwischengedanke ausgelassen ist* (*Ossian*, 47 : 22) où *keine*, qui est féminin, ne peut, sans choquer, faire fonction d'article devant *Zwischengedanke*, comme aussi dans *Geschichte der Entstehung*, *Fortgangs* (67 : 4) et *Uebung im Ausdruck*, *Stellung und Wohlstande* (60 : 29), qui présentent la même dureté.

f. Plus rares sont les cas de suppression du sujet. On ne peut en citer que 3, dans *Ossian*[3], et, dans *Shakespear*, que 5[4].

g. Représentant des tendances nouvelles, et réagissant contre le mouvement général, Herder devait peu sacrifier à la mode régnante. Si l'on trouve chez lui quelques termes qui furent adoptés par les snobs du temps, c'est que ces termes s'appliquaient à des choses qu'il contribua lui-même à mettre à la mode. C'est en quelque sorte le vocabulaire du *Sturm und Drang*, naissant alors et grâce à lui, que l'on distingue parmi les mots en vogue[5] qu'il accueillit. On trouve *fühlen* 18 fois, *fortfühlen*, *mitfühlen* et *fühlbar* chacun

1. 7 : 17, 7 : 19, 10 : 22, 11 : 10, 11 : 11, 16 : 1, 30 : 37, 31 : 1, 37 : 19, 47 : 22, 49 : 34, 79 : 1, 79 : 5, 79 : 10.
2. 54 : 2, 54 : 10, 55 : 19, 55 : 21, 55 : 32, 56 : 15, 56 : 34, 59 : 29, 60 : 29, 61 : 26, 62 : 8, 62 : 30, 62 : 12, 64 : 8, 66 : 21, 66 : 30, 67 : 4, 68 : 3, 69 : 36, 71 : 14, 73 : 36.
3. 12 : 11, 12 : 13 et 13 : 17.
4. 59 : 14, 64 : 15, 64 : 17, 70 : 29, et 73 : 8.
5. V. W. Feldmann, *op. c.*, p. 101 ss. et p. 299 ss.

Digitized by Google

une fois, *Gefühl* 4 fois, *Empfindung* 10 fois, *Hauptempfindung* une fois, *empfinden(d)* 5 fois. Il a employé une fois *Sturm* dans la locution *Sturm und Zusammenstrom*, 4 fois *süss* et une fois *sympathetisch*.

En revanche on ne voit dans ses deux opuscules ni *unendlich*, ni *alltäglich* ou autre composé *de Alltag*, ni aucun autre terme signalé parmi les mots à la mode au XVIIIe siècle.

h. L'originalité de Herder s'accuse dans les faits qui viennent d'être mis en évidence. On la trouverait dans un certain nombre d'autres cas qu'il est impossible d'énumérer exactement. Une telle énumération comporterait en effet une comparaison suivie avec les formes et les mots des prédécesseurs de Herder, et ce travail ne peut se faire avec les éléments dont on dispose aujourd'hui.

Tout ce qu'on est en état de signaler ce sont quelques acceptions nouvelles — ou paraissant nouvelles — données par Herder à des mots, comme *Ton* (6 : 7, 21 : 7), qui est employé avec la signification de *sens* ou *sentiment*, ou encore le rajeunissement de certains tours, tel *eine fremde böhmische Sache* (33 : 32), qui modifie heureusement la locution *böhmische Dorfer*, vulgaire selon Klopstock, des rencontres inattendues comme *sklavische Erwartungen* (29 : 29), l'usage de néologismes comme *retten* (53 : 29), mot récemment mis à la mode par Lessing, ou enfin des formes poétiques telles que le masculin *Quell* (77 : 23, etc.) ou le pluriel (*Engel*) *gesichte* (78 : 28).

V. — DÉCOUSU DU PLAN

Les « génies » — autre nom que se donnèrent les adeptes du *Sturm und Drang* — ne visèrent pas toujours à mettre de l'ordre dans leurs pensées. A Herder, dans sa période de *Sturm und Drang*, on reprocha le pêle-mêle de son exposition [1]. Ce n'était pas impuissance, mais surtout dessein s'il n'enchaînait pas logiquement les diverses parties de son développement. D'Ossian et aussi de Klopstock il vante — dans *Ossian* — le style coupé (*abgebrochen*, 6 : 13, 21 : 32). En vérité, Ossian et Klopstock sont des poètes et Herder est un prosateur. Mais ses œuvres de cette période ont une couleur poétique, et, dans sa prose, se montre fréquemment l'allure lyrique.

1. Haym, *Herder*, I, p. 595 s.

Digitized by Google

Des deux opuscules parus dans *Von deutscher Art und Kunst* c'est *Ossian* qui a l'aspect le plus désordonné. *Shakespear* ayant été soumis à une triple rédaction est, malgré tout, d'une cohérence plus forte. Le fil directeur y apparaît à première vue, et, si l'on y rencontre quelques digressions qui troublent la régularité de l'allure, du moins on va aisément du début à la fin. Il n'en est pas de même d'*Ossian*, où l'absence de plan se manifeste de façon si éclatante que Herder lui-même n'a pu fermer les yeux à l'évidence, et, en dépit de sa préférence pour le style « coupé », s'est vu parfois contraint à une manière d'excuse. Il a, dit-il en un endroit, tellement embrouillé le fil de la correspondance — forme sous laquelle a été rédigé *Ossian* — qu'il ne sait où le reprendre (22 : 21). Ailleurs, il constate qu'on le ramène à son sujet, dont il s'est éloigné (42 : 20). La digression est, en effet, copieuse : elle comporte cinq pages environ. Cette digression n'est pas la seule. On en peut signaler une de deux pages sur la poésie de réflexion comparée à la poésie de sentiment (31-33), une autre, plus courte, sur le rôle de l'élision, et qui a coupé tout un développement sur l'origine des bonds hardis de la poésie populaire (41-42), une dernière sur la décadence de la romance (48-50).

Rien ne diffère davantage d'un exposé dogmatique et logiquement construit que *Ossian*. Certaine formule banale : *ich bleibe hier in meinem Felde* (33 : 22) dissimule mal un heurt d'exposition. Le supplément (*Nachschrift*) n'est rattaché à l'opuscule que par un frêle lien. La rédaction est loin d'avoir été mise au point. On trouve deux fois un *zuerst* (33 : 28 et 34 : 1) laissant attendre un *dann* qui n'apparaît point. Certaines phrases défient toute règle de construction [1], d'autres ne sont pas terminées [2], d'autres enfin ont leur cours suspendu [3].

Ce défaut de conduite est parfois dû à la hâte de la rédaction. Cette précipitation a aussi donné lieu à quelques négligences. L'une d'elles est la répétition à cinq pages d'intervalle de la même pensée

1. *Ossian*, 78 : 34-36, 79 : 37-80 : 1 ; *Shakespear*, 63 : 20-24, 66 : 26-36, 68 : 17-22.
2. *Ossian*, 10 : 6-8, 13 : 15 s., 13 : 23 ss., 38 : 4, 40 : 23.
3. *Ossian*. 7 : 11, 14 : 5, 15 : 23, 22 : 7, 22 : 23, 29 : 36, 37 : 12 (avant *auf Strassen*), 49 : 11 ; *Shakespear*, 54 : 19, 58 : 14, 62 : 32, 63 : 1, 64 : 3, 66 : 32, 69 : 19. Le rejet est rompu 32 : 14 et 75 : 19 ; la construction est trouble 70 : 32-36, et la construction directe vient contrarier le rejet 75 : 16-22.

Digitized by Google

sous une forme presque semblable. *Unsere Kritiker die ja so gut Sylben zählen und skandiren können* (37 : 16) et *unsere Kunstrichter zählen ja Sylben und können so gut skandiren* (42 : 15) forme une redite malaisément inexcusable.

VI. — CONCISION, ÉNERGIE, VIVACITÉ ET OBSCURITÉ DE L'EXPRESSION

Herder cite dans son *Ossian* la fable du coucou et du rossignol, où l'âne, pris pour arbitre par les deux chanteurs, donne la palme au coucou, parce que celui-ci exécute le plain-chant en mesure, alors que le rossignol brouille tout. Et Herder de se moquer des puristes qui, à l'exemple de l'âne, blâment « toute élocution quelque peu concise et animée » et réclament la pureté grecque, l'éloquence cicéronienne, les périodes latino-allemandes longues d'une aune (40 : 19).

C'est sa cause que plaidait Herder, quand il faisait l'éloge de la concision. Son style est serré, ramassé, nerveux. Il l'est au point de devenir obscur parfois. C'est ce que le bon Nicolai avait déjà remarqué, qui s'efforçait de donner de l'air aux phrases de son collaborateur[1]. La tendance concise de Herder s'accentua pendant sa période de *Sturm und Drang*, et, dans *Ossian* et *Shakespear*, on trouve d'assez nombreuses phrases qui auraient sollicité le zèle correcteur de Nicolai. Ici, il ne peut, naturellement, être question de complètes énumérations, et quelques exemples seuls assureront mon assertion. Lorsque Herder, parlant de l'oreille, écrit : *Einmal tief gefasst, wie lange behält dasselbe* (11 : 29) il a supposé que le complaisant lecteur suppléerait *wenn es... hat*, ce qu'on fait en vérité, mais non sans quelque effort. L'expression *wenn er* (il s'agit d'une couronne que Herder veut jeter à Klopstock) *nicht dahin verdorrte*. (77 : 22) est très serrée. La phrase *und da sie also Seele und Mund in den festen Bund gebracht hatten, sich einander nicht zu verwirren, sondern zu unterstützen* (30 : 18) est assez peu claire à première lecture à cause de la dépendance de la proposition infinitive. On voit aussi que la concision excessive dans l'usage de l'infinitif rend obscure la phrase 68 : 17-22, ou encore,... mais il convient de s'en tenir là

1. *Sämmtliche Werke*, Suphan, V, p. xxv.

Digitized by Google

et de ne pas assumer plus longtemps le rôle de l'arbitre qui admira le plain-chant du coucou.

Afin de donner à son style un peu de la vivacité qu'il enviait à notre langue, Herder évita l'emploi de mots longs et lourds comme *derjenige*; il restreignit celui de *welcher* qu'il remplaça le plus souvent par *der*; il simplifia *so dass* en *dass* [1]. En revanche *derselbe*, condamné depuis [2], a trouvé grâce à ses yeux. On rencontre ce composé 8 fois dans *Ossian*.

Non sans quelque obscurité, Herder a fait usage de formules ramassées où un substantif est suivi d'un régime inattendu. Deux cas de cette espèce sont à signaler, l'un dans *Ossian* : *Philosophen über Menschheit und Sitten* (14 : 16) et l'autre dans *Shakespear : ein philosophischer Kopf über das Drama* (71 : 20).

L'obscurité n'était pas d'ailleurs pour Herder un défaut dont il ait obstinément essayé de se corriger. On trouve dans *Von deutscher Art und Kunst* certaine allusion peu claire (73 : 11-13), tel mot dont l'origine et le sens précis se cachent obstinément [3], et, assez fréquemment, des images, locutions ou termes dont l'interprétation est malaisée, sinon impossible.

VII. — COULEUR POPULAIRE DE LA LANGUE

Herder a le respect du peuple. Il l'a proclamé dans une phrase mémorable d'*Ossian* « .... la grande et respectable partie du public qui s'appelle le peuple » (46 : 35).

Ossian a pour but prochain de remettre en honneur la forme populaire de la poésie. Mais Herder ne se contente pas de réclamer pour la poésie populaire la place qui lui doit revenir et d'en montrer les qualités. Il prétend que seuls peuvent viser à l'éloquence forte et naïve les sauvages, ou, parmi les civilisés, les gens « de bon sens formés par l'action plutôt que par la spéculation » (20 : 9), c'est-à-

1. 32 : 1, 54 : 5, 55 : 11, 67 : 27, 78 : 1.
2. O. Schrader, *Vom papiernen Stil*², p. 49 ss.
3. Il s'agit de *Kaklogallinier* (74 : 2) qui a résisté à mes efforts, ce qui n'est point pour surprendre, mais sur lequel l'érudit éditeur de Herder lui-même, M. Suphan, n'a pu me renseigner exactement. Qu'est-ce d'ailleurs au juste que *flirt und enflirt* (72 : 7)? On voit bien quelque chose, mais .... Que faut-il apercevoir derrière l'image *mit heiler* FRISCHER *Haut in den fünften Akt kommen* (74 : 3)? On le devine, sans doute, mais pas sur-le-champ.

Digitized by Google

dire les gens du peuple. Si la source du bon langage est dans le peuple, il est clair que l'écrivain devra s'inspirer du langage du peuple et en imiter les formes caractéristiques. A ces formes appartiennent les « élisions » (terme compréhensif embrassant les contractions, apocopes et syncopes), que la langue littéraire, à tort, a bannies.

Herder a mis ses théories à exécution.

Il a, dans *Ossian*, contracté *es* avec le pronom 12 fois : *sies* (*Sies*) 6 : 29, 7 : 29, 8 : 15, 16 : 34, 33 : 32, *ichs* 18 : 32, 22 : 27, *dus* 26 : 20, *ers* 32 : 3, *mans* 32 : 25, *ders* 34 : 37, *wirs* 78 : 17, et dans *Shakespear* 5 fois : *sies* 59 : 27, 60 : 1, 67 : 29, *ichs* 61 : 15, *ers* 65 : 32;

avec les verbes auxiliaires ou prétérito-présents 11 fois dans *Ossian* : *bins* 22 : 12, *bists* 35 : 19, *ists* 7 : 4, 7 : 32, 48 : 32, 50 : 1; *wars* 78 : 9, *wirds* 26 : 30, 46 : 12, *wards* 32 : 22, *hasts* 19 : 15, et 23 fois dans *Shakespear* :

ists 53 : 6, 55 : 3, 59 : 21, 61 : 6, 61 : 7, 61 : 10, 62 : 7, 67 : 32, 68 : 33, *wars* 55 : 2, 56 : 16, 58 : 26, 63 : 26, *wirds* 65 : 28, *werdens* 59 : 14, *hasts* 60 : 36, *habens* 59 : 14, *wills* 59 : 25, *solls* 62 : 9, 71 : 22, *kanns* 62 : 12, 62 : 16, *müssens* 59 : 18;

avec les autres verbes 1 fois dans *Ossian* : *beklagens* 48 : 24, et 2 fois dans *Shakespear* : *thuns* 59 : 14, *erscheints* 69 : 23;

avec des prépositions ou la conjonction *wenn* 8 fois dans *Ossian* : *aufs* 28 : 13, 43 : 23, *durchs* 30 : 4, 79 : 33, *fürs* 10 : 24, *ins* 49 : 7, 77 : 14, *wenns* 77 : 28, et 7 fois dans *Shakespear* : *ans* 70 : 11, *aufs* 59 : 17, 67 : 32, *durchs* 69 : 34, *fürs* 71 : 12, *ins* 75 : 32, *wenns* 63 : 22.

Herder s'est cependant imposé quelque réserve dans la contraction. Ainsi il n'a pas contracté *es* devant le verbe être (*s'ist*), liberté qu'il a prise dans ses traductions en vers (36 : 9) ou devant le verbe devenir (*s'wird*). Il n'a pas davantage contracté *es* après d'autres verbes que les auxiliaires ou les prétérito-présents, excepté dans 3 cas.

D'un autre côté il est juste de remarquer qu'il n'y pas une absolue rigueur dans les contractions. A côté de *wirds* on trouve *wird es* (65 : 25), de *habens*, *waren es* (30 : 15), de *hats*, *hat es* (8 : 37), de *wenns*, *wenn es* (8 : 36, 10 : 21, 34 : 1, 38 : 27, 60 : 18, 62 : 21), de *ins*, *in das* (59 : 18, 66 : 7), de *durchs*, *durch das* (69 : 8), de *sies*, *sie es* (7 : 14, 9 : 12, 15 : 34).

Digitized by Google

Ces faits montrent que Herder n'a pas appliqué ses théories avec une absolue rigueur. Il a agi avec quelque négligence, avec l'incertitude d'un écrivain improvisant et non l'attention d'un grammairien s'astreignant assidûment à la règle. Nous le voyons de même en user de façon flottante avec les syncopes. Si l'on peut relever *drein* (36 : 32), *dies* (70 : 25, etc.), *dein's* (19 : 5), *drum* (18 : 4), *gnug* (32 : 25, etc.) [1], *dran* (27 : 7), *drauf* (24 : 33, etc.), on rencontre d'autre part *daran* (59 : 11) et *darauf* (72 : 2, 75 : 23). Dans *Shakespear* il n'y a d'ailleurs d'autre cas de syncope que *gnug* (55 : 23, etc.) et *dies* (70 : 25, etc.).

Peut-être est-il légitime de considérer aussi comme cas de syncope l'assimilation *Nachtwanderin* (pour *Nachtwandererin*, 69 : 5) [2]?

Trois seuls cas d'apocope sont à signaler dans la prose de Herder (les traductions en vers fournissent de plus grandes quantités) : deux se rencontrent dans *Ossian* : *könnt'* (11 : 34) et *glaub'* (32 : 26); l'autre dans *Shakespear* : *konnt* (71 : 6).

Étant très près du peuple par sa naissance, Herder a adopté quelques termes populaires. Ceux-ci paraissent les plus significatifs : *Schmiererey* (31 : 34), dans *Ossian*, et *scheusslich* (66 : 10), *abscheulich* (66 : 10), *Läpperey* (58 : 5), ainsi que la locution *dass ich immer wetten will* (47 : 17) dans *Shakespear*.

Les mots dialectaux sont rares : *Thaten thun* (12 : 35), *auseinander hangen* (pour *hängen*, 45 : 5), *Schlaube* (54 : 32). A signaler aussi les composés réunis par un *s* dialectal, comme *Fastnachtsspiel* (62 : 19), *Königsmordswelt* (69 : 10).

VIII. — PATHÉTIQUE DE L'EXPOSITION

Ce qui fait l'une des nouveautés du style de Herder dans *Ossian* et dans *Shakespear*, ce qui par-dessus tout le rapproche du style du *Sturm und Drang* c'est, sans conteste, la vibrante passion qui l'anime. Ces œuvres n'ont rien d'un discours sèchement et paisi-

1. En fin de proposition Herder a préféré *genug* (47 : 35), ce qui paraît naturel.
2. La forme *ander* pour *anderer* (19 : 16) ne doit pas être citée ici, puisqu'elle se rencontre dans une traduction en vers. Il faut la signaler cependant pour détruire une erreur de M. Längin, qui pense que cette assimilation ne se trouve que devant une voyelle (*op. c.*, 28). Elle est ici devant une consonne (*ein ander Schmerz*).

Digitized by Google

blement dogmatique. Elles sont une éloquente protestation en faveur d'une thèse chère à l'auteur : supériorité de la poésie naïve sur la poésie savante et de l'art de Shakespeare sur l'art des classiques français. Les convictions de Herder s'y font jour avec ardeur, et la flamme de la pensée y paraît toute vive, à nu en quelque sorte. L'expression y est directe, immédiate. Elle suit fidèlement les mouvements d'une âme impétueuse.

Les interrogations, les exclamations, les suspensions d'idée se suivent ou se mêlent. Herder n'affirme pas qu'il faut croire telle ou telle chose, penser de telle ou telle façon, mais, tout en fièvre et en proie à la passion oratoire, il demande s'il est possible de croire autrement [1], s'indigne qu'on puisse penser différemment. Il ne déclare pas qu'une chose est belle, qu'un fait est juste, mais s'extasie, par une exclamation, sur la beauté de la chose, sur la vérité du fait [2]. Il présentera un argument non de façon directe, mais en questionnant le lecteur [3].

1° Phrases interrogatives et exclamatives.

Une comparaison faite sur diverses pages des deux opuscules montre dans quel rapport sont les phrases de forme affirmative, ou interrogative, ou exclamative.

Ossian :

Page	5 : 1 — 7 : 35	se trouvent	13	phrases affirm.	12	interrog.	6	exclam.
—	10 : 4 — 11 : 36	—	7	—	4	—	12	—
—	20 : 22 — 21 : 36	—	11	—	4	—	9	—
—	30 : 15 — 31 : 34	—	15	—	1	—	0	—
—	42 : 1 — 34	—	9	—	6	—	4	—
—	79 : 1 — 80 : 25	—	4	—	9	—	24	—

Sur un total de 150 phrases il y a donc 58 phrases affirmatives, 37 phrases interrogatives et 55 phrases exclamatives, c'est-à-dire près de 2 fois plus de phrases « pathétiques » que de phrases d'exposition directe.

Ce résultat n'est pas tout à fait sincère, diverses raisons ayant

1. V. 39 : 7 s., 40 : 10, 46 : 9 s., etc.
2. V. 40 : 29 ss., 47 : 25 ss., etc.
3. V. 9 : 31 s.

Digitized by Google

fait enfler le chiffre des phrases « pathétiques[1] ». Il n'en est pas de même de celui que donne l'enquête faite sur *Shakespear :*

Page 53 : 3 — 54 : 34	se trouvent	15	phrases affirm.	1	interrog.	8	exclam.
— 58 : 16 — 59 : 20	—	12	—	1	—	2	—
— 64 : 25 — 65 : 36	—	11	—	2	—	5	—
— 68 : 12 — 70 : 2	—	5	—	2	—	19	—

Soit, sur un total de 83 phrases examinées, 43 affirmatives, 6 interrogatives et 34 exclamatives.

En général, et tout compte fait, on sera très près de la vérité en affirmant qu'il y a chez Herder environ autant de phrases « pathétiques » que de phrases directes. Cette proportion est de nature à surprendre dans deux œuvres purement critiques, où la passion n'a aucun rôle.

2° Adverbes d'intensité et comparaisons.

Surprenant, pour la même raison, est l'usage d'adverbes d'intensité parfaitement inutiles, mais qui trahissent l'ardeur de l'écrivain. Ainsi Herder dit : *Ossian*, so *kurz*, *stark* (6 : 13), *so ist... der Wortbau* so *dramatisch*, so *deutsch* (22 : 1).

Ailleurs Herder recourt au superlatif quand le positif aurait suffi, comme lorsqu'il dit : *ich liefre Ihnen doch nur die stammlendsten, zerrissensten Reste* (18 : 24) ou même quand ce superlatif est d'une logique contestable : *aus dem entgegen* GESETZTESTEN *Grunde* 42 : 2, *aus dem entgegen* GESETZTESTEN *Stoff* (63 : 27)[2], ou bien il fait appel à un comparatif également suspect à l'égard de la logique : *ewiger* (47 : 21).

3° Exclamations et vocatifs.

Plus apparente est une autre forme du pathétique : ce sont les exclamations et les vocatifs, par où, de temps à autre, se manifeste la passion de l'écrivain. Le nombre en est assez grand, surtout dans *Shakespear.*

1. Il a fallu porter en ligne de compte toutes les propositions exclamatives si elliptiques qu'elles soient; en outre le sondage 79 : 1 — 80 : 25 est pris dans un passage pathétique à l'excès; enfin Herder a parfois mis un! à la fin d'une proposition simplement affirmative, condamnant ainsi à fausser les résultats de l'investigation.

2. Cf. *nahm den entgegen gesetzten Weg* (57 : 4).

Digitized by Google

Ossian : *auf* (8 : 15), *heil uns* (78 : 27)[1], *leider* (76 : 33), *wehe* (14 : 14, etc.), *mein Freund* (6 : 30, etc.), *o Freund* (13 : 24), *mein Gott* (47 : 23).

Shakespear : *siehe* (65 : 24), *wohl* (63 : 35), *wehe* (68 : 16), *Himmel* (62 : 33, 66 : 35), *o Aristoteles* (64 : 13), (*ach*) *Gott* (65 : 27, 66 : 1), *o König* (68 : 28), *mein Leser* (70 : 17), *Gottlob* (75 : 10), *mein Freund* (76 : 16).

4° Forme épistolaire et discours au lecteur.

A son traité sur *Ossian* Herder a donné la forme d'une correspondance, mieux, de l'extrait d'une correspondance. On pense que le motif de cette disposition est le désir d'imiter les « Lettres » de Gerstenberg[2]. Il est certain qu'elle a eu pour effet de donner à l'opuscule un tour personnel et favorise les explosions véhémentes. A chaque instant apparaissent les exhortations, les adjurations impératives, les réponses à de feintes observations[3]. Et lorsque cette ressource a manqué à Herder, dans *Shakespear*, il s'est adressé à un interlocuteur fictif, à « l'ami lecteur », dont il fait parfois un contradicteur qu'il a plaisir à vaincre et à convaincre (56 : 1, 54 : 16, 65 : 4, 66 : 5, 68 : 14, 70 : 17).

Ces colloques avec le lecteur ont pour effet de donner au style de Herder l'allure du discours, d'un discours animé, véhément, enflammé. Et c'est cette chaleur qui est le trait le plus caractéristique et, au fond, l'irrésistible charme du style de Herder.

IX. — CARACTÈRE POÉTIQUE DU STYLE[4]

Ossian et *Shakespear* sont des traités critiques. Il semble donc à première vue qu'on n'ait pas à y chercher de poésie ni dans les

1. Cette interjection a été blâmée par des grammairiens tels que Gottsched et Schönaich. V. Längin, *op. c.*, p. 101.
2. V. Lambel, *op. c.*, p. XII.
3. Il faut bien avouer qu'il y a quelque fiction dans l'émotion de Herder. Quand il s'écrie, plein d'indignation, que son correspondant devrait épargner à certains peuples l'injure de barbares (10 : 9), nous n'avons pas à le prendre au sérieux, l'injure n'existant pas plus que le correspondant. Il en est de même de « l'objection » faite par son ami (20 : 25) et de ses feintes contradictions (7 : 8).
4. Diverses raisons, dont la principale est la difficulté de déterminer l'originalité de Herder, ont détourné d'examiner les traductions qu'il a données dans *Ossian* de poésies étrangères. Il ne sera donc question ici, comme auparavant, que de sa prose.

Digitized by Google

idées ni dans la forme. Mais l'âme sensible et ardente de Herder savait animer tous les sujets. Malgré l'aridité de la matière il a, dans quelques passages, donné à son style le chaud coloris de l'exposition poétique. Il faut relever celui où l'auteur d'*Ossian* rappelle les souvenirs de sa traversée (14 : 32), un autre où il vante l'abrupte beauté de la poésie scandinave (11 : 7), un troisième où le commentateur de Shakespeare, haletant d'émotion, a « pointillé » les tragiques événements qui composent le *Roi Lear* ou *Macbeth* (65 : 13). Ici abondent les mots énergiques et évocateurs, les épithètes fortes et neuves, les images vives et rapides.

Mais, si ces pages sont plus particulièrement lyriques, il est vrai de dire que toutes celles qui s'offrent à notre examen ont un caractère poétique plus ou moins prononcé. Divers procédés ont contribué à ce résultat.

1° Allitérations et assonances.

L'allitération formait le principe essentiel de l'ancienne poésie germanique. Herder, qui étudia assidûment la prosodie scandinave, ne l'ignorait pas. Mais s'il consentait à recourir à cette forme de rythme dans ses traductions en vers de poésies étrangères, il n'en faisait pas usage dans sa prose, sauf dans les passages où se montre quelque élan. Si l'on élimine les cas où il semble bien qu'il s'agisse de rencontre accidentelle [1], on ne trouve en effet d'allitération que dans les passages dont le caractère poétique a été indiqué tout à l'heure. On ne découvre pas non plus, ailleurs, de trace d'assonance intentionnelle. Voici les résultats qu'un examen du texte a donnés.

Felsen und Eis und gefrorner Erde (11 : 11), ***Anfangsbuchstaben zum Anstoss*** (11 : 20), ***Schallen des Bardengesanges in die Schilde*** (11 : 20), ***und Stiess und Schallte zusammen*** (12 : 11).

Sternebet Sirnten Stieren (15 : 15), *einer* ***lebenden*** *und* ***webenden Natur*** (15 : 6), *auf Scheiterndem Schiffe, das kein Sturm...* (15 : 31), ***Mit Meer bespült und Mit Mitternachtwind umschauert*** (15 : 33).

1. *Schwunges und Stärke* (5 : 24), *der Sinn der Seite* (7 : 35), *Sehnlich sinnet* (18 : 16). On peut se demander si l'allitération *ewige Stimme zu Thaten und Ruhe, zu Tugenden und zum Troste seyn soll* (47 : 30) a été cherchée par Herder. Quant à l'assonance *Wahn und Ahndungsglauben* (77 : 19), elle est sans doute voulue, mais l'auteur n'a eu probablement en vue qu'une succession harmonieuse de sons.

Digitized by Google

Ces deux groupes de citations appartiennent à *Ossian*, et le souci d'allitération y est manifeste. Il est moins sûr dans ces cas extraits de *Shakespear* : ***Bittend***, ***Betend***, ***Bettelnd*** (65 : 26), ***Saft** und **Kraft*** (70 : 26) et ***Thurm** und **Tempel*** (72 : 10).

2° Dérivations.

La figure poétique appelée dérivation, ou aussi figure étymologique, n'est pas sans quelque rapport avec l'assonance, puisque son effet repose en partie sur une consonance.

Le nombre des dérivations constatées dans *Ossian* est de 5 : *Thaten Thut* (12 : 35)... *eines lebenden Volks lebendig hören* (13 : 33), *unsere sittlichen und gesitteten Vorzüge* (14 : 11), *gelehrten und ungelehrten Zeitungen* (15 : 3), *gebraucht oder vielmehr gemissbraucht* (48 : 27).

Dans *Shakespear* on en rencontre 7 : *Werth und Unwerth* (61 : 12), *Wort und Unwort* (69 : 27), *glücklich oder unglücklich* (63 : 4), *Glück und Unglück* (66 : 12), *gebildet*, *umgebildet* (67 : 30), *Unglaube und Glaube* (69 : 22), *filirt und enfilirt* (72 : 7).

3° Alliances de mots.

Dans *Shakespear* seulement se trouvent des oxymora, ou alliances de mots. Ces alliances sont en petit nombre et peu vigoureuses d'ailleurs : *edelschwach* (65 : 20), *abscheulich glücklich* (66 : 9), *dieses edlen Unglück seligen* (67 : 6) *im Plane der Trunkenheit und Unordnung* (65 : 17).

4° Prosopopées et personnifications.

La vivacité d'imagination de Herder est bien connue, ainsi que l'ardeur de son esprit. Cette vivacité et cette ardeur se sont manifestées dans quelques prosopopées et personnifications qui, à cause du caractère élevé du style herdérien, ne détonnent pas : ... *der* (l'esprit de l'œuvre) *uns mit weissagender Stimme zusagte* (6 : 32),... *wo Zeit und Ortwechsel... am lautesten rufen* (68 : 9), *o Aristoteles*, *wenn du erschienest*, *wie würdest du...* (64 : 13), *Da doch eben der Ursprung dieses Leistens... uns Deutschen zurufen muste* (80 : 17) [1].

1. Sur l'impropriété de cette personnification, v. plus loin *Images et comparaisons*.

Digitized by Google

5° Répétitions.

Un autre indice de la vivacité propre à Herder est la répétition. Sous l'impulsion de l'émotion, et pour donner plus d'énergie ou de force persuasive à sa pensée, il la reprend, soit sans y rien ajouter, soit en la renforçant. Il est inutile d'énumérer les répétitions du premier genre ou répétitions simples. Voici l'une d'elles : *Haben Sie es wohl diesmal bedacht, was Sie so oft, oft und täglich fühlen* (7 : 14).

Le plus souvent la répétition est croissante, c'est-à-dire que le terme répété est renforcé par un mot ou un groupe de mots : *davon und davon allein hängt das Wesen* (10 : 32), *häufig und zu häufig* (42 : 8), *hörten... von Jugend auf hörten* (11 : 26), *die menschliche Seele, die Seele eines Kindes* (47 : 24), *Lieder, Lieder des Volks; Lieder eines ungebildeten sinnlichen Volks* (6 : 26), ... *gefolgt; indessen doch gefolgt* (30 : 26).

6° Parallélismes, anaphores, épiphores.

Dans la classe des répétitions rentrent les parallélismes, les anaphores et les épiphores, qui, comme les répétitions, donnent au style un caractère poétique. Les parallélismes sont assez rares [1], plus nombreuses sont les anaphores [2], et de nouveau assez rares les épiphores [3].

7° Asyndètes et polysyndètes.

Le style de Herder étant un style vif, emporté d'un mouvement nerveux, il faut nous attendre à y rencontrer l'asyndète, procédé qui accélère la pensée et la martèle. Mais, comme ce style est aussi celui d'un passionné, il offrira des exemples de polysyndète, qui semble multiplier les arguments.

1. 30 : 27-35, 64 : 29-65 : 2, 79 : 1-5, 80 : 22-25.
2. Anaphore de *so etwas ... so was* (6 : 34), de *was* (7 : 10), de *wehe* (14 : 14), de *sie mögen* (29 : 12), de *wer* (37 : 15), de *da ich weiss* (38 : 21), de *die Herrn die* (40 : 14), de *wurdest* (64 : 14), de *nichts* (68 : 17).
3. *Wahrhaftig nicht (fort) singen* (7 : 2), *bekümmre* (37 : 11), *Veranlassung zu solchen Römischen und Griechischen Sylbenmaassen* (21 : 6), *wie weit von Griechenland weg* (62 : 33), *ists nicht* (61 : 6), *kanns... nichts... haben* (62 : 12).

Digitized by Google

La proportion entre les cas de coordination régulière et ceux d'asyndète ou de polysyndète fait mesurer la tendance de Herder à se servir de ces procédés [1].

Ont été examinées 17 pages d'*Ossian* et 7 pages de *Shakespear*. Voici le tableau des résultats :

Pages.	Coordination régulière.	Asyndètes	Polysyndètes.
	OSSIAN		
5	4		1
6	3	5	
7	5	6	
8-9	3	4	1
10	8	4	
11	6	7	2
12	7	2	2
13	5	4	3
14	6	1	1
15	8	6	
30	6	4	
31	9	3	1
32	7	1	1
33	5	3	1
34	3		1
42	6	3	
43	9	4	1
Total	100	57	15
	SHAKESPEAR		
53	7	3	
54	8	3	
57	5	2	
62	7	4	1
63	4	2	1
70	7	3	2
71	5	3	
Total	43	20	4

Ainsi, dans *Ossian*, pour 100 cas de coordination régulière se présentent 57 cas d'asyndète et 15 de polysyndète. Cette proportion est, à peu de chose près, celle qui se trouve dans *Shakespear*, sauf pour les cas de polysyndète, qui sont un peu moins nombreux.

1. Ici encore il convient de ne pas attribuer aux résultats signalés une valeur mathématique absolue. L'importance des cas reconnus vaut parfois plus que leur nombre et celui-ci même ne se laisse pas toujours sûrement déterminer.

Digitized by Google

8° Images et comparaisons.

Les images sont fréquentes dans *Von deutscher Art und Kunst*. On peut s'attendre à cette abondance si l'on a lu les *Fragments*. Ici, en effet, Herder déplore que les modernes, rivés aux livres, aient perdu le secret des images concrètes, empruntées à la nature. Lui aussi est un moderne, dont la vie se passe dans un cabinet de travail, et non au milieu des champs et des bois. Lui aussi a perdu le don de l'observation immédiate et aiguë. Les images et comparaisons qu'il a pu trouver dans la nature extérieure sont en petit nombre et généralement de pauvre effet, il est aisé de s'en convaincre [1].

A. *Emprunts à la nature.*

Ossian :

wie sie Wellen schlagen, sich legen und wiederkommen (6 : 16), *wir kleben steif und fest an der Erde* (13 : 22), *der Grund... auf dem seine Oden nur Blumen sind* (20 : 31), *der... ausfliessende, ausströmende Dichter* (21 : 31), *sie* (les Reliques de Percy) *brechen immer... nur die Blumen ihrer Moral* (45 : 3), *es ist kein anderer Zusammenhang unter den Theilen des Gesanges, als unter den Bäumen und Gebüschen im Walde, unter den Felsen und Grotten der Einöde* (43 : 2), (par la force de l'habitude) *wird uns in kurzem die Hütte zum Pallast und der Fels zum ebnen Wege* (42 : 25), *ich bleibe hier in meinem Felde* (33 : 22), *ein blosses Meergespenst* (16 : 4).

L'image *das sausende Kind der Lüfte* (77 : 17), représentant le vent, est une périphrase poétique de même nature que celles trouvées par Herder dans la littérature scandinave, où elles portent le nom de *kenningar*. Herder a d'ailleurs reproduit une *kenning* norroise quand il a écrit *Rosse des Erdgürtels* (pour signifier « vaisseaux »). Il ne se doutait pas que les périphrases de cette nature,

1. Pour donner quelque clarté à cette étude il a fallu réunir les images en divers groupes. Il est assez difficile parfois de discerner les images à signaler, c'est-à-dire celles qui ont réellement la valeur d'images personnelles, parmi les images passées dans la langue et devenues le bien commun de tout homme se servant de la parole. Ni *Würfe* (43 : 1), ni *Schleyer* (78 : 16), ne sont certainement des images pour Herder et pour nous. Mais dans *ich bleibe hier in meinem Felde* (33 : 22) il est déjà plus douteux de savoir si l'on a affaire à une image personnelle ou non.

Digitized by Google

figées dans la poésie du Nord par une longue tradition, n'avaient guère la fraîcheur de vision qu'il croyait leur reconnaître.

SHAKESPEAR :

wenn bey einem Mann mir jenes ungeheure Bild einfällt : « hoch auf einem Felsengipfel sitzend! zu seinen Füssen, Sturm, Ungewitter und Brausen des Meers; aber sein Haupt in den Strahlen des Himmels! » so ists bey Shakespear (53 : 1)[1], *eine Wolke von den Augen zu nehmen* (54 : 11), *der Kern würde ohne Schlaube nicht wachsen, und sie werden auch nie den Kern ohne Schlaube bekommen* (54 : 30, cf. 55 : 34), *angeglänzt vom letzten Strahle Hoffnung* (65 : 34), *statt nachzuäffen und mit der Wallnussschaale davon zu laufen* (62 : 6, cf. 58 : 26), *ist ärger, als dass ein Schaaf Löwen gebären solle* (62 : 29), *Sprache, wie in einem höhern Aether thönet* (66 : 33), *lauter einzelne im Sturm der Zeit wehende Blätter* (65 : 3), *wie vor einem Meere von Begebenheit, wo Wogen in Wogen rauschen* (65 : 13), *eine Welt dramatischer Geschichte, so gross und tief wie die Natur* (66 : 36), *Zeit und Ort, wie Hülsen um den Kern* (67 : 21), *wehe Shakespear, dem verwelkten Blatte in deiner Hand* (68 : 16), *Menschen wie Fliegen fallen* (71 : 15), *wie ein Herbst von Blättern*[2] *welken und absinken* (76 : 6), *unter deinem Gebäude der Boden wankt* (76 : 24).

B. *Emprunts aux arts plastiques et à la musique.*

Peu de temps avant d'écrire *Ossian* et *Shakespear*, Herder s'était occupé dans ses *Sylves critiques* de l'art ancien. Ce domaine lui était familier lorsqu'il rédigea les deux opuscules parus dans *Von deutscher Art und Kunst*. Il y sut trouver d'assez nombreuses images et dont quelques-unes ne sont ni sans nouveauté ni sans grâce.

OSSIAN :

... ists nicht, als wenn Sie die Noten in einer Melodie von Pergolese, oder die Lettern auf einer Blattseite umwürfen? (7 : 32), *das* (les qualités des chansons des sauvages) *sind die Pfeile dieses wilden Apollo, womit er Herzen durchbohrt* (10 : 35), (la traduction est) *der verzogenste Kupferstich von einem schönem Gemälde* (12 : 16), (nous

1. Cette prétentieuse comparaison est bien dans le ton du *Sturm und Drang*.
2. V. *Sämmtliche Werke*, Suphan, IV, p. 298.

Digitized by Google

atteignons les anciens aussi peu) *als ein todtes momentarisches Gemälde eine fortgehende, handelnde, lebendige Scene* (22 : 29), *Verse die er gleichsam als Mosaische Arbeit in seiner Seele gebildet hatte* (32 : 23), *durch Schnitzeley kann da je ein Bratspiess zur marmornen Bildsäule Apolls werden?* (39 : 4), *die vorterffliche, so vielsaitige Goldharfe... ist in den Händen des Uebersetzers eine hölzerne Trommel mit zween Schlägen geworden* (21 : 19), *Homer und Ossian würden wir... gewiss nicht anders vorkommen, als einem Raphael oder Apelles... der schwachhändig krizzelnde Lehrknabe* (31 : 27), (une longue comparaison met en parallèle la poésie lyrique et la peinture, et Klopstock, déclaré supérieur à Rembrandt, est placé au même rang que Guide, Corrège et Raphaël (78 : 11 — 34).

SHAKESPEAR :

... den Gesichtspunkt verändern, dass sein Bild in ein volleres Licht kommt (54 : 5), *das Bild besser stellen..... ohne... etwas im Auge oder im Bilde zu ändern* (54 : 12), (le drame était une) *Statue, in der nur der andächtigste Kopf den Dämon finden konnte* (58 : 28), *würdest* (Herder s'adresse à Aristote) *zu Sophokles sagen : mahle das heilige Blatt dieses Altars! und du o nordischer Barde alle Seiten und Wände dieses Tempels in dein unsterbliches Fresko!* (64 : 21), *er bildete aus... Leim das herrliche Geschöpf* (63 : 35), *alle Charaktere,... so viel... nöthig sind, den Hauptklang seines Concerts zu bilden* (64 : 30), *Menschengeist, der auch jede Person... in das Gemälde ordnete* (66 : 5), *kein elendes Farbengemälde lässt sich durch Worte beschreiben* (70 : 14) (une telle pièce) *ist ein Bild vom Geschöpf* (70 : 29), *die Farben aber schweben da so ins Unendliche hin* (75 : 31).

c. *Emprunts à la Bible, à la mythologie et à la littérature.*

C'est la lecture des odes de Klopstock parues en 1771, qui a déterminé Herder à écrire son *Supplément*. Il se sentait pressé d'exprimer son admiration pour le divin poète dont les odes l'avaient transporté. Il se pénétra si bien de ces poésies que, dans les quatre pages de ce supplément, paraissent d'assez nombreuses images tirées de la mythologie. On n'en rencontre pas une dans *Ossian*[1] et *Shakespear* n'en offre que deux, qui sont peu caractéristiques :

1. Comme toujours, les citations tirées du *Supplément* sont rangées sous la rubrique *Ossian*.

Digitized by Google

OSSIAN :

könnte der Brudermord Kains in einem Populärliede mit grausendern Zügen geschildert werden? (20 : 17), *wie Shakespear's Launcelots Polizeydiener und Todtengräber* (30 : 5), *alle Fässer der Danaiden geben Wasser, wo kein Quell ist — und es ist und wird ewig allein jener wunderthätige Huf des Flügelrosses von Genie bleiben, der anschlägt und der siebenfache Quell strömet* (77 : 23), *dass die Göttin Harmonie... noch Einmal mit der Asträa oder Uranischen Venus unser tiefes Cimmerien besuchen würde* (77 : 29), (la poésie) *eine Götterer-scheinung auf dem Blumengürtel der Grazien und Genien des menschlichen Geschlechts* (78 : 3).

SHAKESPEAR :

ein schönes Labyrinth von Scenen... an der verwickeltsten Stelle des Labyrinths (57 : 14), *Jago, der Teufel in Menschengestalt* (67 : 8), *das Ganze mag jener Riesengott des Spinoza « Pan! Universum! » heissen* (71 : 3), *es ist gleichsam Ende seiner Welt, jüngster Tag* (73 : 35), *dürfte dir Mahomeds Traum, als Traum, noch Einen Augenblick ungereimt seyn!* (73 : 11).

D. *Emprunts à l'organisme humain et à ses fonctions.*

De ces images les unes sont peu originales, les autres, en revanche, très hardies.

OSSIAN :

denn wie kann ein Lahmer gehen? (31 : 24, cf. 34 : 14), *seine Seele schläft* (46 : 15, cf. 46 : 33 et 47 : 1), *in einer Reihe todter schlaftrunken nickender Reime* (47 : 2), *mit dem innern Ohre* (6 : 12), *Wohlklang! er wird... Tanz!* (79 : 14), *die Hand konnte verschönern*, 17 : 32.

Dans la classe des images hardies rentrent :

was mir andrer Accent, BLICK, *Stimme der Rede* (7 : 17), *dass sie* (les poésies de Klopstock) *seltner ganze Pflichten, Thaten und* GESTALTEN *des Herzens besingen* (47 : 9).

SHAKESPEAR :

die Achsel ziehen (54 : 2), *da wird sich jeder Franzose winden oder vorbey singen müssen* (61 : 21), *der... mit dem Arm umfasst*

Digitized by Google

mit dem Blick ordnet (66 : 27), *die ganze Welt ist zu diesem grossen Geiste allein Körper : alle Auftritte der Natur an diesem Körper Glieder, wie alle Charaktere und Denkarten zu diesem Geiste Züge* (70 : 37), *das Jugendspiel der Handlung* (69 : 34), *in einen... Traum setzen* (73 : 13), *wie geflügelter die Seelen* (73 : 29), *der Tod der Kinder... unter den Flügeln ihrer einsamen Mutter* (69 : 3).

On peut considérer comme hardie l'image :

weder HAND NOCH FUSS VOM ZWECK *des griechischen Theaters* (60 : 34) et obscure : *der* (un spectateur) MIT HEILER FRISCHER HAUT *in den fünften Akt käme* (74 : 3).

E. *Emprunts aux actes et aux relations de la vie sociale ou de la famille.*

OSSIAN :

ich muss... wie ein türkischer Mufti sein Fetwa hinzetzen (6 : 15), les allitérations sont) *gleichsam Losungen zum Schlage des Takts, Anschläge zum Tritt, zum Gange des Kriegsheers* (11 : 18)... *einer alternden Einbildung, die sich auf Eindrücke dieser Art, als auf alte bekannte und innige Freunde stützet* (15 : 35), *die Dichtkunst, die stürmendste, sicherste Tochter der menschlichen Seele sein sollte* (31 : 3), *dass jener Titel und dieser Kragen* (homme titré et homme de tenue correcte) *doch das Ding verstehen müsste* (40 : 15).

SHAKESPEAR :

so sind ganze Nationem in Allem, was sie lernen, noch weit mehr Kinder (54 : 29), *in der Höle eines tollen Bettlers Wahnsinn* (65 : 30) *in der... Majestät seines Elends* (65 : 32).

F. *Emprunts aux diverses manifestations de l'activité humaine.*

OSSIAN :

Herzen rühren, die auch in der armen Schottischen Hütte zu leben wünschen und ihre Häuser zu solchem Hüttenfest einweihen (5 : 13), *eine... Webertheorie vom Plan und den Sprüngen der Ode* (43 : 17), *da sie* (les poètes anciens) *also Seele und Mund in den festen Bund gebracht hatten...* (30 : 28), *alle, die den Gelehrten durchs Haus laufen* (= qui pratiquent l'intimité des savants, 30 : 14), *schöne*

Digitized by Google

Kunstsprünge der Ode (43 : 16), *da er mit Pindarischem Schwunge seinen Kranz zuwerfen wollte* (77 : 21).

Dans ce groupe rentrent quelques images très hardies, voire incohérentes : *der* FADEN *unseres Briefwechsels* VERVIELF¨LTIGT *sich so, dass ich kaum weiss, wo ich ihn angreifen soll, um ihn* FORTZUF HREN (22 : 21), *den* ZWECK, *zu dem sie reden, unmittelbar und genau* F¨HLEND (29 : 24), *wenn es* (une chanson) *ein Gleim... nur etwas* EINLENKTE (38 : 27), *blos des künstlich* ANGELEGTEN *und so wohl* UNTERHALTENEN GESICHTSPUNKTS... *wegen* (78 : 12), *und nun wie bearbeiten unsere Tonkünstler das Alles nach dem einmal hergebrachten Leisten? Da doch eben der* URSPRUNG DIESES LEISTENS *die Umstände, unter welchen er entstanden... uns...* ZURUFEN *muste* (80 : 16), *es* (une chanson) *ist.* VERWORFEN, *und wer mag* ZETTEL *suchen?* (18 : 27).

SHAKESPEAR :

den Knaul... der Gelehrsamkeit auf- und abwinden (54 : 17, cf. *den Knäuel ihrer Empfindungen... loszuwinden* (57 : 17), et *der Knäuel von Ort- und Zeitquästionen (wäre)... aus seinem Gewirre gekommen* (71 : 18), *dies höllische Weben* (54 : 19) *den Weg nehmen* (54 : 23, cf. 57 : 4, 63 : 8), *ein Ganzes zukneten* (56 : 8), *zu Ruheplätzen der Handlung* (57 : 20), *die Schranken ihrer* (de la fable) *Länge... und Raum des Baues* (58 : 10), (le drame était) *Puppe* (58 : 27, cf. 58 : 34, 59 : 17, 61 : 7, 61 : 8), *Stelzengang der Sentenzen* (60 : 26), *wie ist der Boden? worauf ist er zubereitet? was ist in ihm gesaët? was sollte er tragen können* (62 : 31), *dass aus dem Boden der Zeit, eben die andre Pflanze erwuchs* (63 : 15, cf. *nimm dieser Pflanze ihren Boden, Saft und Kraft, und pflanze sie in die Luft*, 70 : 26), *wie aus zwey Punkten des Dreyecks Linien ziehen zu können, die sich oben in Einem Punkte des Zwecks, der Vollkommenheit begegnen!* (64 : 19), (Shakespeare est) *Dollmetscher der Natur in all' ihren Zungen* (64 : 35), *im Sturm der Zeiten wehende Blätter aus dem Buch der Begebenheiten* (65 : 3), *damit die Absicht des Schöpfers* (Shakespeare), *der alle im Plan der Trunkenheit und Unordnung gesellet zu haben schien erfüllt werde* (65 : 16), *dunkle kleine Symbole zum Sonnenriss einer Theodicee Gottes* (65 : 19), *Lear... trägt schon allen Saamen seiner Schicksale zur Ernte der dunkelsten Zukunft in sich* (65 : 20), *und in welcher Fülle, und Zusammenlauf der Räder zu Einem Werke!* (67 : 6),

Digitized by Google

in den Wurf kommen (67 : 13) *er sie... als mit der Kette des Schicksals... leitet* (67 : 18), *man trabe alle Oerter und Zeiten durch* (68 : 34), (à toi, poète) *schlägt keine Uhr auf Thurm und Tempel* (72 : 10), *als er aus Hand in Mund braucht* (75 : 15) [1], *da... sein Drama... eine Trummer von Kolossus, von Pyramide seyn wird* (76 : 13, cf. 76 : 25), *bis der Kranz dort oben hange* (76 : 22).

On regardera sans doute comme risquées les images suivantes qui se rangent sous la même rubrique : *die Kunst... nahm ganz den entgegentgesetzten* WEG, *den mau uns...* ZUSCHREYET (57 : 3), *Läppereyen...*, *die man aus ihm* (Aristote) *später zum* PAPIERGERÜSTE *der Bühne machen wollen* (58 : 5), DER AUGENBLICK DER WEGSCHEIDE *des Glücks* (66 : 15), (Polonius) *also auch hier einen* KREISEL *theatralischer Worte drehet* (75 : 22).

Si l'on prend en considération le petit nombre de pages dont se composent *Ossian* et *Shakespear*, si, d'un autre côté, on totalise les images rencontrées dans ces deux œuvres on ne pourra se refuser à reconnaître que Herder avait l'image facile, sinon toujours heureuse, et qu'il a fait usage de ce procédé de style davantage dans *Shakespear* que dans *Ossian*.

CONCLUSION

Le lecteur qui a eu la patience de suivre cet exposé en retiendra sans doute trois impressions essentielles.

Il aura reconnu que l'auteur d'*Ossian* et de *Shakespear* n'est pas un réformateur violent et obstiné. Formé par une culture large et raffinée, pénétré d'un juste sentiment des conditions dans lesquelles se développe une langue, il sut se garder de tout excès et éviter toute grossière erreur. Il agit avec modération et sans s'engager à fond toutes les fois qu'il eut à appliquer des procédés de style discutables ou auxquels s'attache une moindre importance. Ainsi, il a cru que la langue allemande ne pouvait, sans préjudice, se passer de mots étrangers : il accueillit les termes exotiques qui revêtent des idées inexprimables en allemand, mais il apporta à cet usage une suffi-

1. Sur cette expression obscure, voir Lambel, p. L, Grimm, *Deutsches Wörterbuch*, IV, p. 339 et suiv.

Digitized by Google

sante discrétion. Il a eu une prédilection visible pour les termes désuets et les formes anciennes : il mêla à sa prose les vocables passés de mode et les habitudes de langage archaïques, sans que, pour cela, sa langue devînt un pastiche de celle des *Minnesänger*, comme il disait. Il pensait que l'écrivain doit s'adresser au peuple et parler de façon à être compris de lui : il a donné volontairement à son style une couleur populaire, mais sans aller jusqu'à la trivialité plébéienne.

Herder possédait un tempérament et il était possédé par son tempérament. Ce tempérament se révèle dans son style, dont on peut dire que c'est l'homme. De cette remarque naît une seconde série d'observations.

Herder était un nerveux. Ses relations avec Gœthe, avec Merk, avec sa fiancée et bien d'autres le montrent susceptible, irritable, aisément emporté et injuste.

La promptitude du nerveux se révèle dans sa façon d'écrire primesautière. Il n'est pas l'homme des corrections. Plutôt que de raturer, il compose à nouveau. C'est ainsi que *Shakespear* a été écrit sous trois formes, dont la dernière n'est pas toujours la meilleure. Nécessairement, cette promptitude a dû avoir comme conséquence des négligences de rédaction. L'incohérence du plan, l'incorrection et l'impropriété de quelques expressions, le manque de justesse de certaines images ont leur source partie dans la volonté de Herder de ne pas se plier à la logique de l'école, mais aussi partie dans son incapacité à obtenir, dès le premier jet, un métal pur de toute scorie. Une autre conséquence de ce tempérament nerveux est la passion qui emporte l'écrivain. Son exposition est tourmentée, tumultueuse. Elle bondit en fougueuses cascades. Dédaigneuse de la forme directe, elle recourt à l'interrogation, à l'exclamation, à l'interpellation, à la suspension de l'idée. Ce n'est point une didactique et calme exposition, mais un plaidoyer d'une brûlante ardeur et d'une prenante véhémence que ces traités critiques.

Enfin, Herder était un poète. Il n'était pas, à vrai dire, un poète d'une grande puissance et d'une rare originalité, encore que ses traductions, le *Romancero du Cid* en particulier, témoignent d'une certaine force. Cependant il avait le talent créateur et l'abondance verbale. Si ses images ne sont pas toujours très vives, ni très cor-

Digitized by Google

rectes, elles sont d'habitude fortes et saisissantes. Son expression est concise, vigoureuse et, à certains endroits, très colorée. Il a instinctivement usé des ressources qui, comme l'allitération et l'anaphore, donnent à la langue l'élan, la variété et l'harmonie poétiques.

De ces caractères de la langue de Herder, les uns, aisés à imiter et nés d'un état d'esprit d'où sortit le *Sturm und Drang*, passèrent dans la langue des *Stürmer und Dränger*. Dans quelle mesure? L'influence de Herder sur Gœthe et les autres *Stürmer* ne pourra être appréciée sûrement que lorsque d'exactes recherches nous auront renseignés sur le style des ouvrages de Herder publiés en 1774 et celui des œuvres du *Sturm und Drang*.

F. Piquet.

Digitized by Google

UN MORALISTE PROLÉTAIRE AUX ÉTATS-UNIS

La crise financière qui éclata récemment aux États-Unis de l'Amérique du Nord a fixé l'attention de l'Europe sur la situation sociale et morale dont cette secousse n'est que le symptôme. L'attitude agressive du président Roosevelt à l'égard des grands trusts et de leurs magnats fut un des éléments les plus discutés du problème. Puisqu'un homme à ce point représentatif des aspirations de la démocratie américaine crut devoir marquer et accentuer une telle attitude, c'est qu'il s'y sentit poussé par des courants d'opinion d'une irrésistible puissance. Il se produit donc au delà de l'Atlantique une évolution politique et morale du plus haut intérêt. Le pays où l'initiative privée et l'effort d'expansion du capital suffisent aujourd'hui encore à des fonctions dont notre vieille Europe fit dès longtemps le monopole du corps social dans son ensemble, la citadelle de l'individualisme en un mot commence à réagir contre certains abus du principe excellent, qui a fait jusqu'ici sa grandeur. M. Chevrillon étudiait hier dans des pages brillantes et profondes les causes d'une telle évolution [1], essayant d'entrevoir ses lendemains probables. Nous voudrions pour notre part verser au procès, un document important, parce qu'il est sincère et de première main : les confessions d'un prolétaire nord-américain dont les écrits ont eu récemment le plus éclatant succès et ont atteint un grand nombre d'éditions.

I

Comme tant d'autres parmi ses compatriotes, M. Hugo Bertsch n'a pas vu le jour sur le sol de la grande république dont il est aujourd'hui citoyen. C'est un Souabe, né dans un district wurtem-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 février 1907.

Digitized by Google

bergeois de la Forêt Noire, en 1851. Son père, maître d'école à Margrethausen, ne voulut pas que l'aîné de ses huit enfants suivît, à son exemple, la carrière de l'enseignement. Il avait trop durement peiné pour élever sa nombreuse famille. « Mon garçon, dit-il au jeune Hugo, apprends un bon métier manuel : c'est de l'or en barre. Ensuite, tu iras par le monde et tu chercheras ta fortune. Tu ne pourras jamais être plus misérable, Dieu le sait, que nous autres pédagogues de village! » L'adolescent fut donc, vers sa quinzième année, mis en apprentissage chez un maître pelletier. Il en apprit à couper et à coudre les fourrures; mais une occupation aussi sédentaire convenait mal à son tempérament aventureux : il se rendit bientôt à Londres pour y chercher un travail plus conforme à ses goûts. C'est à ce moment qu'éclata la guerre franco-allemande. Trop jeune pour agir sans l'agrément de ses parents, M. Bertsch ne put contracter un engagement avant la conclusion de la paix, comme il en avait le désir. Il revêtit du moins l'uniforme au lendemain du traité de Francfort et s'arrangea pour faire partie de l'armée d'occupation sur le sol français. Il séjourna successivement à Sézanne en Champagne, à Châlons et à Verdun. Puis il retourna à Londres pour passer peu après en Amérique.

A New-Jersey, il fut briquetier, à Albany et à Buffalo, garçon de ferme; dans les White Mountains, il fit sauter des rochers pour frayer la voie d'un chemin de fer et cet épisode a fourni son cadre à l'un des ouvrages dont nous parlerons plus loin. A Montréal, il devint docker, à Ottawa, terrassier. Puis ayant traversé à pied et sans argent les forêts de pins de la Caroline et les plantations de la Géorgie, il s'embarqua comme matelot au cap Fear sur un brick allemand qui faisait voile vers l'Écosse. — Arrivé à Glasgow, il déserta et retourna à Londres où il s'arrêta deux ans pour apprendre le métier de boulanger. Après quoi l'inquiétude le reprit! Il s'engagea pour cuire le pain d'abord sur un vapeur qui se rendait à Buenos-Ayres, puis sur un voilier qui faisait le voyage de la Nouvelle-Zélande. Arrivé là, il déserta de nouveau, et, pendant une année fut bûcheron dans les forêts vierges des Antipodes, jusqu'à ce que, fatigué de cette dernière robinsonade, il retournât à Londres et de là à New-York vers 1880.

Alors commença pour lui une véritable existence de « chemineau »

Digitized by Google

durant laquelle il donna libre cours à ses instincts de liberté farouche. Il parcourut, dit-il, vingt-six États de l'Union, tantôt à pied, tantôt voyageur dissimulé (blinder Passagier), se cachant dans quelque coin d'un wagon. Il fut de nouveau par intervalles bûcheron, mineur, briquetier, vacher, le plus souvent terrassier. — Vers sa trente-troisième année, la santé de fer, dont ses parents l'avaient doté à défaut d'autre héritage, finit par fléchir sous le poids des épreuves auxquelles il la soumettait sans relâche; il contracta la fièvre dans les marais du Sud et cette crise physique eut en lui une répercussion morale. Il fit son examen de conscience, reconnut qu'il marchait à une mort misérable, sinon à la prison ou au bagne, et prit la résolution de mener dorénavant une existence régulière. Retourné à New-York, qu'il fit vœu de ne plus quitter, il s'acclimata péniblement dans l'atmosphère fumeuse de la grande ville où il devint colporteur, boulanger, domestique chez un millionnaire de la cinquième Avenue. Il reprit enfin son métier de fourreur qu'il avait presque oublié et se résigna, tant bien que mal, à manier de nouveau l'aiguille. Son salaire s'éleva : il se prit à songer au mariage et épousa une Américaine catholique, d'origine irlandaise, qui lui donna deux charmants enfants.

A peine l'horizon s'éclaircissait-il de la sorte à ses regards qu'il dut subir une nouvelle crise matérielle et morale. Une dépression générale des affaires s'étant quelque peu prolongée, l'entreprise de fourrures où M. Bertsch était employé fit faillite et il se trouva du jour au lendemain sans ressources, mais non plus, comme au temps de sa vagabonde jeunesse, sans devoirs et sans besoins d'aucune sorte, assuré que ses bras vigoureux et sa tête avisée le tireraient bientôt d'embarras; tout au contraire, il avait désormais charge d'âmes et surtout charge d'estomacs. — Dans son esprit (que nous verrons imaginatif et sensitif à un très haut degré), la perspective inattendue des misères et des souffrances endurées par des êtres chers, l'incertitude du lendemain, le sentiment de son impuissance contre le destin adverse produisirent une exaltation sans mesure, un de ces affolements qui mettent, dit-il lui-même, la bombe à la main de l'anarchiste. Il sentit s'élever en son cœur, contre des institutions sociales qu'il jugeait marâtres et criminelles, cette indignation qui fait les poètes et qui le fit écrivain.

Digitized by Google

« C'est donc ainsi qu'il me faut échouer au port! » criait-il sans être entendu de personne dans le fracas des voitures, parmi le fourmillement des humains tandis qu'il parcourait les rues interminables de New-York afin de trouver du travail; et chose singulière dans ce naufrage de ses espérances, il regrettait surtout de n'avoir pu donner sa mesure intellectuelle : il sentait, dit-il, se lamenter désespérément en son âme un espoir qu'il avait nourri jusque-là en secret, réservé pour des temps de sécurité et de loisir : celui de la notoriété littéraire. Trop souvent et trop haut, poursuit-il, pour que ces mots ne parvinssent pas à son oreille, on avait murmuré autour de lui : « La Muse favorise ce poète en vêtements du travail ». Il se sentit soudain pénétré d'une indicible compassion pour sa destinée littéraire manquée, d'une inexprimable aspiration vers l'idéal qui menaçait de lui échapper sans retour. Essayer, je dois essayer d'écrire, se dit-il, essayer à l'heure la plus défavorable et dans les conditions les plus ennemies! Ah, que ne l'ai-je fait plus tôt! Que n'ai-je déchargé ma poitrine oppressée de tout ce qui pesait sur mon cœur.

Alors durant les heures de la soirée et de la nuit, épuisé par ses courses vaines et bientôt par les besognes grossières qu'il dut accepter provisoirement pour vivre, l'ouvrier rédigea un long manuscrit dans sa langue maternelle, l'allemand. La saison était torride, le feu du fourneau mal éteint chauffait plus encore la pièce, la maison et la rue s'emplissaient de vacarme; les enfants allaient et venaient par la chambre étroite, troublant de leurs questions l'écrivain. Sa femme le raillait ou même secouait tristement la tête en priant Dieu pour son pauvre Hugo qui lui semblait menacé par la folie. — Son œuvre première fut achevée dans ces conditions. C'était une tragédie sociale en cinq actes intitulée *le Voleur*, à laquelle il joignit une série d'esquisses intitulées : *Fantaisies sur la corde raide.*

Avec le sens des affaires qu'il avait acquis sur le sol américain, M. Bertsch songea dès lors à préparer de son mieux la destinée de ses écrits. « Je les enverrai, se dit-il, à un auteur allemand connu, à un homme du métier dont j'accepterai le jugement, qu'il me soit ou non favorable, à un vétéran de l'art qui, se reposant désormais sur ses lauriers, trouvera le temps de lire mon grimoire. » — Mais qui donc choisir? Poursuivait-il en son monologue anxieux. Il est tant

Digitized by Google

d'écrivains célèbres et je ne connais aucun d'entre eux. Mon sort dépend pourtant de mon choix : si je tombe mal, je suis perdu. Si au contraire, je trouve un homme qui sache percevoir les battements d'un cœur de poète à travers les phrases sans expérience qui sont sorties de ma plume, je puis encore être sauvé.

La Providence guida ce désespéré : il adressa son œuvre à M. Adolphe Wilbrandt dont la longue carrière de romancier, de dramaturge, de directeur de théâtre a rendu le nom très populaire en Allemagne, à fort juste titre. L'ouvrier nord-américain avait vu jouer une pièce de cet auteur par une troupe allemande de passage à New-York, et il avait cru trouver des ressemblances entre quelques scènes de ce drame et l'intrigue de sa propre tragédie [1].

Comme vous le verrez, écrivit-il à son juge, je suis un de ces déshérités du sort dont la tête et le cœur bouillonnent, un homme qui se hasarde sur des chemins défendus, puisque, je le reconnais, c'est un privilège de ceux qui ont étudié que de prendre la plume... Que néanmoins je sache *presque* écrire, comme je le crois, je l'ai reconnu lorsque j'ai cherché à décrire mes voyages en de longues lettres. Plus tard, frappé par ce livre retentissant *Dans la plus sombre Angleterre*, je tentai une peinture analogue : *Dans les ténèbres de Londres*. Mais je vis bientôt qu'il m'était impossible d'écrire un ouvrage d'aussi longue haleine. Je travaillais durement tout le jour, et, après le souper il est tard : les os, rompus ramènent vers le sol, vers le lit de repos l'esprit qui voudrait prendre son vol. En outre, mon entourage est si gênant, qu'il me faut parfois rire sur les conditions originales au sein desquelles se déploie mon effort poétique. J'ai donc été amené à choisir la forme la plus concise pour procurer quelque soulagement à mon âme accablée...

Mais, voici le comble de mon importunité. O modestie, voile-toi la face, car ton adorateur le plus ardent te trahit en cet endroit! Jamais, jamais, m'écriai-je vingt fois en rédigeant ces pages je n'essayerai de nouveau d'écrire dans ces conditions impossibles. Je n'essayerai encore que si j'ai la perspective de gagner mon pain avec ma plume, et non dans le cas contraire. Je sais vivre heureux et content comme ouvrier, mais je serais plus heureux comme écrivain, parce que j'aurais la joie de décharger mon cœur. Demeurer dans l'incertitude entre ces deux voies me rend très malheureux.

1. Nous avons deux récits de ce curieux début d'une tardive vocation littéraire : l'un par M. Wilbrandt, en tête de *die Geschwister* (Stuttgart, 1903), le premier livre de son protégé : l'autre par M. Bertsch lui-même au début de *Bilderbogen aus meinem Leben* (Stuttgart, 1906), la troisième de ses publications. Nous nous servirons de l'un et de l'autre.

Digitized by Google

Cher et honoré Monsieur, soyez mon juge, mon conseiller, mon rédempteur. Quel est votre avis? Quel qu'il soit, dites-le, brièvement, sèchement. Je suis un véritable virtuose du renoncement et, en outre, la religion, la foi dans la vie future me donneront plus de courage qu'il n'en faut pour m'enfermer en moi-même, me tisser une enveloppe où je resterai seul, s'il le faut, avec mes visions aimées.

M. Wilbrandt raconte dans la préface qu'il a mise au premier livre de Bertsch son étonnement, ses impressions incertaines, son hésitation tragique à la lecture des feuillets venus vers lui de si loin. Le drame du *Voleur* était, dit-il, une peinture farouche, crue et noire des bas-fonds de la société : peinture rédigée parfois avec l'éloquence entraînante de la passion qui ne raisonne pas, mais, à vrai dire tout à fait « impossible ». Il faudrait en effet, pour s'en faire une idée, évoquer les œuvres farouches de certains néoromantiques russes, ces fruits d'une exaltation toute maladive de la personnalité blessée, ces témoignages d'une indifférence et d'un mépris absolu pour les conventions et les disciplines sociales qui permettent seules la vie en commun à l'homme lentement dégagé de la bête. — La réponse que rédigea l'écrivain célèbre fait pourtant le plus grand honneur à la délicatesse de son âme et à la bonté de son cœur. Il accordait sans restriction le don poétique à son correspondant, mais il lui signalait franchement, en revanche, son défaut total de maturité littéraire et de correction grammaticale. « Si je pensais, ajoutait-il, qu'on pût tirer quelque chose de votre tragédie, je m'offrirais aussitôt à vous y aider. Mais c'est un trop noir chaos; pour le dire en un mot, on en est suffoqué, on aspire vers des sentiments plus humains. Si vous pouviez rédiger quelque chose de moins exalté, quand même vous y mêleriez çà et là quelque élan sauvage.... Mais c'est en quoi votre situation m'apparaît vraiment tragique, en vérité. Vous reconnaissez vous-même que vous ne pouvez continuer d'écrire dans les conditions où vous avez composé ce drame, et vous avez raison. Sans loisir et sans liberté, on n'atteint pas à l'art. Cher et honoré Monsieur, j'espère que Dieu vous donnera quelque inspiration pour vous tirer de peine. De tels miracles se sont produits déjà. »

Digitized by Google

II

Le miracle se produisit en effet. M. Bertsch s'était maintenu sur l'eau tant bien que mal, durant la crise économique qui l'avait privé de son travail ordinaire ; il avait servi comme auxiliaire dans une fabrique de machines pendant l'été et trouvé quelque occupation dans son propre métier durant l'hiver. Lorsqu'il reçut la réponse de M. Wilbrandt, il possédait de nouveau une situation assurée dans la pelleterie et n'était plus tenté, dit-il, de tendre follement les bras vers le moindre brin de paille sur la surface d'une mer agitée. En secouant la tête, il se prit donc à sourire de l'audace que son désespoir lui avait inspirée et se promit de ne plus écrire désormais. Résolution moins facile à tenir qu'à prendre; il avait goûté d'un fruit auquel il lui fallut revenir. Le paradis mystique de la rêverie sociale au sein duquel il avait porté si hardimeut son vol lui laissait le mal du pays. Il y retourna donc; il jeta cette fois sur le papier les terribles pensées qui l'avaient assailli pendant son chômage forcé et nomma ce récit *le Pauvre Tom*.

Les impressions qu'il connut à ce moment lui causèrent une stupéfaction véritable. Ce sont celles dont les mystiques qui se croient serviteurs d'un dieu favorable à leur cause ont été de tout temps visités. Ainsi Mme Guyon écrivit ses *Torrents*, Rousseau ses *Discours* et Nietzsche son *Zarathustra*. Cela est assez proche de l'écriture « automatique », issue des catalepsies partielles; c'est l'inspiration à son degré le plus inconscient. « Je reconnus vite, écrit M. Bertsch, que devant mon papier seulement les esprits enchaînés dans mon sein déployaient toute leur puissance. En effet ma main et ma plume tremblaient d'émotion: je pleurais en écrivant et je priais en ces termes : Dieu des *pauvres*, ne me retire pas ton inspiration! » Nous verrons bientôt que, pour une partie du moins de son œuvre, l'ouvrier de New-York s'est cru l'interprète inspiré du dieu des prolétaires.

Quand le *Pauvre Tom* fut à demi rédigé, l'auteur envoya ce début à son conseiller cordial, M. Wilbrandt, afin de ne pas se laisser oublier de lui par un trop long silence. Il s'excusait de son mieux pour s'être montré si vite infidèle à sa résolution de ne plus écrire :

Digitized by Google

J'ai chassé et maudit l'idéal qui, pareil aux flots orageux de l'Océan, minait ma paisible existence de travail : mais, en dépit de ma résistance, j'ai dû, j'ai véritablement dû écrire et raconter. Tel fut le début du miracle que vous souhaitiez à mon profit, et ce n'en fut que le début. Ce que j'écris maintenant, et *comment* je l'écris, voilà le miracle qui me tirera de peine, aussi vrai que Dieu m'aime et que je l'aime en retour! Peut-être secouerez-vous la tête si je dis que je suis non pas satisfait, plutôt étonné, stupéfait de mon œuvre. Je suis devant ce manuscrit comme devant une merveille pressentie et pourtant nouvelle. Que je puisse penser et sentir si profondément, héberger en moi sans le savoir un tel paradis d'esprits purs, et cela depuis tant d'années, ce prodige me semble un don de Dieu, une consolation pour les difficultés écrasantes qui entravent mon travail intellectuel. Souvent j'ai l'illusion qu'un être bien plus haut que l'homme parle par ma bouche, que mes mains durcies et calleuses ne sont qu'un instrument conduit par l'encre et par la plume. Et ne croyez pas que ces phrases exaltées expriment de l'exagération, de la vanité, du délire; ce ne sont que les cris de joie d'une âme heureuse qui espère avoir rencontré un ami capable de la comprendre et de l'estimer.

Ces confidences sont précieuses : les psychologues y peuvent trouver plus d'un renseignement sur les caractères qui marquent toute littérature d'inspiration.

M. Wilbrandt lut donc le début de l'œuvre nouvelle et constata que le talent de son protégé mûrissait rapidement en effet : « Cela est saisissant, poétique, répondit-il, cela parle au cœur. Mais *de la mesure*, mon impétueux ami, de la mesure dans les tourments que que vous imposez à votre héros. Il faut absolument qu'après toutes ses souffrances vous accordiez quelque rayon de soleil au *Pauvre Tom* Faites cela et tout ira bien! » — M. Bertsch promit de le faire, l'essaya et ne le fit pas. Fatigué de corps et d'esprit par son travail manuel, il se laissa entraîner à des accès de fureur, à des projets de vengeance contre la société qui considérait d'un œil si indifférent sa lutte désespérée contre le sort. Son œuvre, dit-il, avorta et se perdit dans l'horreur. A son héros, Tom Pratt, il ne donna ni répit ni rayon de soleil, mais l'anéantissement et la nuit : il extermina tout autour de ce martyr, ses enfants, sa femme, sa sœur et envoya néanmoins à son ami allemand ce récit « monstrueux ».

La réponse qu'il reçut de son correspondant est peut-être plus émouvante encore que celle dont il avait été favorisé tout d'abord. Pour apprécier à leur valeur ces lignes, on doit songer à l'abîme

Digitized by Google

qui séparait la philosophie morale et sociale de ces deux hommes; le vétéran de la littérature modérée, bourgeoise, applaudie des familles, et le prolétaire enfiévré par son effort d'expansion, exaspéré par l'âpreté de lutte vitale. De la main la plus délicate, M. Wilbrandt s'efforçait à panser d'avance la plaie qu'il lui fallait ouvrir au flanc de cet amour-propre, si saignant déjà sous les outrages de l'universelle indifférence :

Vous n'avez pas tenu votre promesse d'éclaircir votre œuvre et surtout de la terminer de façon plus douce, plus affirmatrice de la vie. Vous nous menez d'effroi en effroi, de misères en misères jusqu'au bout et vous nous laissez cette impression finale que le monde est odieux, qu'il n'aurait jamais dû sortir du néant. Pardonnez-moi, mais vous avez, Dieu sait par quel entraînement, donné de la société une caricature à laquelle vous ne pouvez croire vous-même. Avec votre talent, qui m'étonne toujours davantage, avec votre imagination, votre culture, car vous avez lu, médité, assimilé beaucoup de belles et nobles pages, avec votre bonheur domestique, votre santé, vos dons de poète qui fleuriront un jour, vous ne pouvez voir le monde en réalité tel qu'il apparaît dans votre livre. Il renferme, infiniment plus que vous n'en voulez voir, de bonté, de grandeur et de beauté. Quelles tortures et quelles terreurs vous entassez! En cela vous agissez, à ce qu'il me semble dans l'espoir de devenir de la sorte émouvant « à fendre le cœur »; c'est votre propre expression. Et bien, cher Monsieur, il n'en est pas ainsi. La violence sans borne, sans lumière, sans soleil ne fend pas le cœur; elle accable ou elle repousse, ou encore produit ces deux résultats à la fois. L'écrivain apparaît alors au lecteur comme un ennemi qui veut le priver de sa santé morale et le dégoûter de la vie. Aussitôt, il se met en défense : il possède en effet une arme terrible, car il peut mettre le livre au rebut, ou encore le jeter au feu.

Voyez, c'est là ce qui me rend vraiment malheureux : moi qui me serais si fort réjoui d'appuyer de tout mon pouvoir à son premier pas devant le public un talent remarquable, doublement attirant par sa destinée et par sa situation sociale, je ne puis présenter aux lettrés ce livre *tel qu'il est en ce moment* : c'est impossible. Son contenu et la philosophie qui s'en dégage enlèveraient à l'éditeur les lecteurs dont il ne peut se passer. Mais ne croyez pas que ce résultat regrettable me fasse douter de vous. Il n'est pas question de cela. Je ne comprends pas très bien, certes, pourquoi vous n'avez pu réaliser votre bonne résolution, mais à votre force intime, à votre rayon de soleil interne sans lequel un écrivain ne peut vraiment s'épanouir, je persiste à croire comme auparavant. Je crois qu'un jour — car, à présent, vous en êtes trop fatigué sans doute, — vous reviendrez à votre *pauvre Tom*. Vous lui donnerez alors des couleurs plus voisines de la réalité sous lesquelles il plaira au public, le troublera, l'abattra et le consolera

Digitized by Google

tour à tour. Mais, que vous rentriez avec *Tom* ou avec quelque autre ouvrage dans le chemin qui vous est marqué par Dieu, vous devez y rentrer et vous y rentrerez. Vous n'avez pas le droit d'enterrer votre trésor. *Je vous en adjure* à titre d'ami, et, en cela, je me regarde comme un instrument de Dieu! A ce moment, je vous en prie de tout cœur, revenez à moi avec ce que vous aurez créé. Toute mon amitié vous attend pour vous accueillir!

C'est en ces termes qu'un homme guéri du romantisme social par le spectacle de la vie prêchait un romantique d'occasion et de nécessité dont le tempérament sain devait prendre rapidement le dessus sur des rêveries maladives, issues d'un passager — et combien excusable — effroi!

III

Cette lettre d'Allemagne fut pour M. Bertsch un coup comme ceux que l'on entend, dit-il, dans les ménageries lorsque le dompteur fouette de la verge de fer un lion qui refuse le saut. Le lion secoua une fois encore sa crinière hérissée par la résistance, mais il prit enfin son élan, si bien que les feuilles du manuscrit volèrent à tous les vents de la publicité et que l'assistance applaudit, « Dieu merci, ajoute-t-il, je suivis le conseil de M. Wilbrandt, je remaniai mon œuvre et du *Pauvre Tom*, je fis *Frère et sœur* ». Ce livre [1], publié par un des premiers éditeurs d'Outre-Rhin à la fin de 1903, eut un grand succès et atteignit rapidement sa douzième édition. Nous en dirons brièvement le contenu.

Il faut l'avouer dès à présent, l'œuvre se ressent de la double influence et des inspirations antagonistes qui ont présidé à sa naissance. L'auteur l'a plus tard caractérisée lui-même en ces termes, dans une lettre à son protecteur : « Qui aurait pu prévoir un tel succès! Lorsque ce monstre estropié, affreusement rapiécé, recoupé, trois fois baptisé, mainte fois jeté dans un coin, puis repris et embrassé avec transport, fut accepté par la maison Cotta, je considérais déjà ce résultat comme un miracle du ciel! » Le jugement est sévère, mais il a quelque vérité.

1. Le titre allemand est *die Geschwister*. Il vient d'être habilement traduit en français par M. de Komar (Perrin, Paris) et chaleureusement recommandé au lecteur dans une belle préface de Coppée.

Digitized by Google

Un ouvrier de New-York, Tom Pratt, écrit à sa sœur Jennie, mariée à un mineur de Pilot Knob, dans l'Ouest [1], pour lui faire part de la catastrophe qui vient de bouleverser son existence. Il a eu la main gauche emportée par une scie mécanique dont il avait la surveillance. La peinture de l'accident est puissante.

Je mis ma machine en mouvement, la scie à ruban, ce froid et luisant serpent, cette vipère sifflante, chatoyante, aux cent dents. Jamais je n'ai pu voir étinceler cette rébarbative mangeuse de bois sans me rappeler comment elle avait mordu mon prédécesseur au pouce : comment elle avait amputé quatre doigts, en travers, au prédécesseur de celui-là : à un troisième déchiré la main gauche, puis emporté tout entière la droite qui venait à l'aide. Ce monstre ne mange dans la main de personne sans mordre enfin les os à l'occasion. De personne, et de moi pas plus que des autres! je le savais, je l'attendais. Mais la faim m'enchaînait à ce poste et le devoir au danger. Le malheur eut peu de peine à m'atteindre. Oh, ma main!

Comment cela arriva-t-il, et pourquoi? Ce n'est plus en moi qu'une vision de songe. Peut-être ai-je glissé sur mes souliers récemment ressemelés, c'est le plus probable, oui, c'est cela sans doute. Je glissai donc sur le sol uni, et, faisant un geste brusque du bras gauche pour reprendre l'équilibre, j'atteignis d'un coup violent les dents d'acier de la scie et alors? quoi? un cri farouche et lamentable « Ooooooo! » Glace et feu réunis, une sensation qui traverse mon corps comme la foudre et s'arrête à la racine des cheveux, sous la peau du crâne, y déchaînant la folie. Je vis les scies, les engrenages, les poutres, les parois, les fenêtres se mouvoir en cercles, se culbuter, s'effondrer sur moi. Je vis un amas de chair rouler dans les copeaux de la scie et s'y blottir; c'était ma main. Je vis du sang, du sang partout où je pouvais atteindre. J'entendis mille voix s'élever, se confondre criant : « Le docteur, l'ambulance, il perd tout son sang. A l'aide, à l'aide! » Des figures pourvues chacune de cent yeux et de cent mains se jetèrent sur moi de toutes parts, me saisirent, me relevèrent, m'emportèrent, m'assirent sur une chaise, me jetèrent de l'eau au visage, entourèrent mon bras de cordes, de serviettes et de mouchoirs.

Et maintenant se dessinaient à mes yeux dans leur réalité tous ces tableaux d'effroi qui m'avaient si souvent angoissé dans la veille et dans le sommeil : Tom la main sciée, Tom sans travail, Tom un estropié, un mendiant; l'avenir de Tom détruit, la femme et l'enfant de Tom sans appui, séparés de lui, devenus des étrangers; le seul bonheur du pauvre Tom, celui de son

1. A la fin de son plus récent ouvrage, *Bilderbogen aus meinem Leben*, M. Bertsch a raconté l'aventure personnelle dont le souvenir lui a fourni les deux personnages principaux de son premier livre.

Digitized by Google

foyer, qui compensait à ses yeux une vie de travail épuisant, perdu, perdu, perdu!

Et, là, elle tourne toujours comme si rien ne s'était passé, la scie, le serpent, la meurtrière. Une fureur sans bornes me dressa sur mes pieds et je criai : « La machine, assommez la machine! » Ce fut sans doute un cri terrifiant car tous me lâchèrent. Je fis deux ou trois pas en avant. Puis ce fut la nuit...

La seconde lettre de Tom est plus apaisée déjà : il a été transporté dans son home de Brooklyn où il reçoit les soins de sa chère femme Éva. — La correspondante de l'infortuné, sa sœur Jennie, se révèle dans ses premières réponses aux lettres de son frère comme une âme religieuse et confiante : elle allume dès lors, dans la nuit du sombre récit, cette petite lueur d'espérance que M. Wilbrandt demandait à son correspondant d'y faire luire à l'horizon : « Être tout à fait heureux, écrit-elle, cela nous ne le pouvons ni ne le devons en ce monde. Même ceux à qui l'on porte envie ont des désirs qui les torturent. Même quand il a gardé ses deux mains, l'homme doit sécher des larmes sur son visage. La mission de notre vie, c'est de *mûrir des âmes.* » Et elle ajoute ailleurs, avec un humour mélancolique : « Les riches sont encore plus à plaindre que nous, car il leur faut *se faire eux-mêmes leurs soucis*, tandis que nous les recevons tout faits, et comme en cadeau, de la Providence! »

Cette femme d'élite est l'épouse d'un rude et grossier mineur qui passe dix heures par jour à piocher, sur le ventre ou sur le dos, dans la poussière ou dans l'eau boueuse et noirâtre, dans l'obscurité, dans l'air lourd et méphitique, « la nuit et la roche aussi près de la poitrine que le vêtement et la chemise humide ». Elle a déjà sept enfants, mais elle considère cette lourde charge comme un contrepoids à son imagination exaltée et sans frein, car elle n'est pas sans nourrir, elle aussi, quelques velléités de révolte et quelques aspirations aristocratiques. Elle conseille à son frère de revenir à Dieu comme l'Enfant prodigue à son père, mais si, pour sa part, dit-elle joliment, elle quittait la garde des porcs et des truies, ce bétail démocratique, ce serait pour prodiguer ses soins à des troupeaux plus nobles, aigles, daims ou lions.

Sur son conseil, Tom essaye des consolations de la religion et se rend à la grand'messe dans une église catholique du voisinage. Tout

Digitized by Google

d'abord les pompes du culte agissent sur son imagination vibrante et sur ses nerfs trop tendus : les souvenirs de sa pieuse enfance lui reviennent en foule, et les larmes montent à ses paupières. Mais le sermon gâte ces dispositions favorables : l'ouvrier assure qu'il n'y est parlé que des dollars nécessaires à l'entretien du culte et des moyens propres à en rassembler le plus possible. Il regarde alors plus attentivement autour de lui et voit briller des pierres fines sur l'ajustement des belles assistantes. Aussitôt la révolte étouffe en son cœur ardent la prière, et sa sœur pourra bien lui reprocher son âpreté critique, lui représenter qu'on ne va pas à l'église pour morigéner le prêtre, mais pour s'examiner soi-même; nous ne voyons pas que Tom ait renouvelé par la suite sa tentative de dévotion. — Il paraît que ces pages amères ont fait grand tort au succès du premier livre de M. Bertsch près des Américains de race anglo-saxonne : seuls les Allemands immigrés lui ont fait fête, et il ne s'est pas trouvé un éditeur transatlantique pour en imprimer la traduction anglaise, trop choquante à des esprits respectueux de l'autorité ecclésiastique.

Cependant la blessure de Pratt se cicatrise tant bien que mal; mais il lui faut alors trouver une occupation à laquelle sa main unique puisse suffire, et il se passe quelque temps avant que le sort le favorise. On peut lire en cet endroit une quarantaine de pages qui sont les plus significatives du roman et qui expriment clairement le sentiment exalté dont il est issu : ce sont les réflexions d'un « sans-travail », de haute valeur intellectuelle, tandis qu'il bat en vain le pavé de New-York à la recherche de quelque ouvrage. Tom essaye le colportage des livres à domicile comme M. Bertsch le tenta jadis : il doit cesser au bout de cinq jours un métier qui ne nourrit pas son homme. Il tombe alors à l'emploi d'homme-affiche devant un restaurant dont il reçoit pour salaire les reliefs de cuisine. Il a là de beaux cris d'orgueil blessé et achève de nous démontrer que nous n'avons nullement affaire en sa personne à un prolétaire du commun, mais à un homme de valeur, presque à un homme de génie passagèrement éprouvé par les événements. En effet, la crainte d'être *reconnu* dans cet abaissement le fait, dit-il, souffrir au point qu'il serait devenu fou s'il avait subi plus d'un jour un pareil tourment. Longtemps encore il reverra dans ses cauchemars cette journée de

Digitized by Google

torture indicible et croira porter en guise d'affiches deux harengs gigantesques, deux cochons de lait braillards ou même deux pierres sépulcrales. « Être mangé tout vif, avec les affiches par-dessus le marché, sur le haut Nil ou l'Arrouwimi, ne m'effrayerait pas moitié autant qu'un si odieux supplice infligé à mon sentiment de l'honneur. » Au surplus, il reconnaît que le comble du malheur est de philosopher sur le train du monde dans la situation déplorable où il se trouve : mais comment s'en abstenir quand on possède la culture de l'esprit et de l'âme?

Il a un paragraphe effrayant sur la mendicité, à laquelle il est sur le point d'être réduit :

Le mendiant est le plus terrible épouvantail que les gens puisse rencontrer en chemin. Ces pieux chrétiens, qui possèdent la crainte de Dieu, sont placés par le mendiant dans le plus extrême embarras. Je doute qu'ils maudissent davantage le brigand des grands chemins. Si le mendiant est un inconnu, cela va encore. Le plus léger mouvement de la prunelle suffit pour tirer d'embarras, et l'étalage de droite retient plus naturellement l'attention que le chapeau vide de l'estropié vers la gauche. Si le mendiant est très dégradé, tombé, usé, fané, râpé, élimé, passé au rouleau par le destin et à l'évier par le malheur, la compassion chrétienne fait la culbute devant une telle détresse et se met les jambes en l'air. Dans cette position, elle verra naturellement les choses sous un tout autre aspect que celui de la réalité. Le pauvre Lazare lui-même ne sera plus à ses yeux qu'un vaurien; la cause de sa misère est évidemment dans sa légèreté coupable; sa démarche, chancelante d'épuisement, vient de la boisson.

Mais si le mendiant est une connaissance, un ami, un parent même, oh! alors commence cette danse des œufs que le pied de l'homme essaye entre son avarice et sa conscience. Regardez-le, le pleutre, comme il se ratatine, sue, rougit, grommelle, murmure, se plaint, se débat et *ment*. Comme il louche de côté pour échapper au mendiant vers une voiture qu'il doit éviter, vers une goutte de pluie qu'il va fuir, vers n'importe quoi, un cheval effrayé, un chien enragé. Et, afin d'appuyer ces mensonges voyez-le frotter de sa main la région de son cœur comme s'il en avait un! Mephisto! Si, devant ce spectacle d'hypocrisie, fausseté, imprudence et cruauté le diable ne rit pas à secouer sa barbe de chèvre comme un plumeau poudreux, c'est que le vieux n'a plus le sens du détail en affaires. J'ai dit!

Et voici maintenant la rue de New-York, vue par les yeux d'un « sans-travail » :

Digitized by Google

C'est un fait! Le monde devient chaque jour meilleur et plus beau! Un sans-travail, poussé par le fouet de la faim le long de l'immense rue Schulbank jusqu'à ce qu'il se soit imprimé dans la cervelle le « Une fois Zéro » et le « Ah, oh, hélas! » au point de le crier dans son sommeil, — cet homme-là sait combien le monde est beau, combien plus magnifique et plus parfait il devient chaque jour.

Les maisons surgissent de terre comme les châteaux magiques des *Mille et une nuits*, et le sans-travail a le privilège imprescriptible de se promener devant leur façade à la pluie, sous la neige, sous le soleil brûlant et d'y essayer des considérations sur le bien-être des occupants. On bâtit des temples aux Muses, des jardins d'été ou d'hiver, des palais, tels que les anges, époussetant les appartements célestes, se sentent honteux devant le mobilier démodé du Bon Dieu. Et le sans-travail a le privilège imprescriptible de se promener devant leur façade à la pluie, sous la neige, sous le soleil brûlant...

Dans le parc, il y a des bancs sous l'ombre des arbres : le sans-travail a le droit de s'y asseoir, de s'y reposer, de s'y rafraichir, d'y aspirer et d'y expirer l'air, de regarder autour de lui, au-dessus et au-dessous. S'il a soif il y a là une fontaine pour lui : une coupe d'étain pend à une petite chaîne : il peut boire de l'eau jusqu'à ce que son estomac gargouille comme une gourde à moitié pleine. S'il a faim, des étalages sans nombre sont à sa disposition, montrant de bons morceaux cuits ou crus : il a le droit de les dévorer de l'œil en montant par échelon à travers tous les sentiments, depuis le dégoût jusqu'au désir, à l'aspiration, à l'extase, à l'envie, à la fringale, à la faim de loup, tant qu'enfin son menton dégoutte comme un petit Niagara.

Si le sans-travail désire variété, amusement, distraction, les riches vont en voiture à la promenade et paradent sous ses yeux tout le jour. Le sans-travail a le droit non pas de stationner, non pas même de s'asseoir longtemps, mais de regarder timidement à travers les palissades le spectacle des équipages. Il voit combien ces messieurs portent du linge propre, avec des manchettes et des cols droits, des cravates piquées d'épingles en diamant, des gants du chèvreau le plus fin, des bottines qu'on dirait léchées, des vestes, des gilets et des pantalons repassés au fer et façonnés par le bon tailleur. Quant aux dames, voyez-les fleurir, briller : comme elles ont le regard langoureux : comme elles sont fatiguées de ne rien faire : comme elles sont gâtées par un entourage courtisan, rampant, servile. Le temps et la brise sont examinés, les rayons de soleil comptés, les nuages pesés avant que la peau de Mademoiselle ou le chapeau de Madame se hasardent à sortir en voiture dans la magnifique nature créée par Dieu. — Les trotteurs passent comme des flèches par des allées ombreuses. Un vent frais flatte ces visages bien soignés. S'il fait froid, les fourrures précieuses enveloppent les membres comme de chaudes couvertures : et les roues tournent, tournent toujours...

Digitized by Google

Oooooooo! combien de milliers de filles et de mères, de fils et de pères à demi nourris doivent mourir à la peine pour couvrir la table de ces parvenus, etc.

M. Berstch n'a jamais eu le loisir de réfléchir très longuement sur les problèmes économiques : il en est resté longtemps à la conception simpliste de la vie que trahissent les lignes précédentes. Pour lui, les chefs des puissantes entreprises américaines dont il contemple les femmes et les filles à la promenade sont des fainéants qui « reçoivent cent mille dollars pour dormir dans leur fauteuil [1] ». Une autre circonstance fait quelque tort à ces émouvantes satires, c'est qu'elles sont trop souvent coupées de vagues effusions mystiques, de conversations nocturnes avec un dieu qui se montre vraiment trop complaisant aux illusions sociales de son fidèle. Mais nous avons assez dit quelles circonstances particulières et passagères ont dicté ces pages exaltées, nous apprendrons assez qu'elles n'expriment pas tout entière l'âme de leur auteur, pour qu'il nous soit permis d'en goûter les traits heureux sans nous laisser rebuter par leur prévention naïve.

Cependant Tom Pratt obtient, par l'entremise de son ancien patron, une place de veilleur de nuit dans une usine. Cette occupation est bien rétribuée, mais elle conserve un caractère provisoire : en effet, l'estropié remplace un malheureux Irlandais chargé d'enfants qui est fort malade, et ses fonctions ne lui seront définitivement attribuées que si son infortuné prédécesseur succombe. Cette pensée lui gâte la satisfaction d'avoir enfin trouvé du travail. La vie, songe-t-il, est donc un perpétuel fratricide et l'homme ne se soutient que par l'égorgement de ses frères? Il faut que sa sœur Jennie vienne encore placer en cet endroit une parole de bon sens, et l'on croirait entendre de nouveau la voix lointaine du sage conseiller de l'auteur. Critiquer ainsi ses semblables avec étroitesse, sans but et sans mesure, écrit-elle, cela conduit à la haine, au pessimisme et à la folie. L'esprit de l'homme doit regarder plus loin devant lui et contempler Dieu après avoir considéré le ver de terre qui se roule dans la fange : par là seulement, il devient capable de volonté droite, et d'effort tenace vers la liberté.

1. *Bob der Sonderling*, p. 204.

Digitized by Google

En effet, Tom Pratt semble engagé sur la voie de la démence, et sa femme Éva confie à sa belle-sœur ses poignantes inquiétudes à ce sujet : l'ouvrier ne peut plus ni manger ni dormir : il est rongé par l'idée qu'il ne gardera pas la place de l'Irlandais, si ce dernier ne succombe. Un peu plus tard, lorsque, sur le conseil de Jennie, il aura pris la plume et porté un manuscrit chez un éditeur, il verra grandir encore autour de lui les craintes de sa femme et de son enfant devant l'exaltation de sa pensée : et nous avons dit qu'il y avait des souvenirs personnels de l'auteur dans cette tragique situation.

Le veilleur s'est mis en effet à utiliser ses loisirs nocturnes pour jeter ses idées sur le papier : il s'installe dans le bureau désert du patron de l'usine, et laisse courir sa plume au gré de son inspiration. Il dit alors de singuliers rêves métaphysiques et mystiques, qui font songer parfois aux écrits de Jacob Boehme, le cordonnier de Goerlitz, le favori des romantiques allemands. Il explique lui-même par une comparaison pittoresque l'état d'esprit qui lui dicte ces effusions étranges. Le secret consiste, dit-il, à percer de son crâne un trou dans le mur qui arrête l'intelligence humaine, puis à regarder au delà de ce mur; on y discernera plus ou moins de merveilles selon la violence de la secousse cérébrale provoquée par le choc. — Il est probable que M. Bertsch reproduit ici les pages qu'il écrivit, nous l'avons vu, poussé par une sorte d'automatisme inconscient. Les productions de cette nature se distinguent le plus souvent par un spiritualisme diffus — sans doute issu pour la plus grande part des siècles d'éducation chrétienne qui ont façonné notre pensée subconsciente — et les vues de Tom Pratt sont marquées en effet de ce caractère.

Après cet intermède philosophique, l'horizon s'assombrit de toutes parts autour du frère et de la sœur. L'ouvrier infirme perd sa place par la guérison de celui qu'il suppléait. Jennie voit son fils aîné tué par une explosion de mine et meurt bientôt elle-même d'un refroidissement gagné au cours d'un accès de piété exaltée. Son mari, brutal et sans moralité, donne alors à ses nombreux enfants une belle-mère indigne qui les martyrise et les avilit. Tout est donc sur le point de finir dans le désespoir et dans la nuit lorsque enfin l'influence de M. Wilbrandt détourne le bras de l'Ange irrité du

Digitized by Google

Seigneur. Nous avons dit que Tom, sur le conseil de sa sœur, s'est mis à écrire afin d'occuper son esprit agité. Elle lui a rappelé, pour l'encourager, que leur père, simple mineur, était plus intelligent à lui seul qu'ingénieurs et que directeurs réunis : « *Le Génie* est dans notre sang, dit-elle. Ce que d'autres doivent tirer péniblement de leur apprentissage scolaire, nous l'avons sucé en dormant avec le lait de notre mère. » Et certes, cette histoire nous présente des prolétaires tellement doués, tellement supérieurs à leur situation sociale qu'on se demande s'ils pourraient être heureux ailleurs qu'au rang suprême. Que tous leurs frères de classe leur ressemblent quelque peu, et la question sociale serait rapidement résolue, — pour renaître bientôt, il est vrai, de la concurrence vitale entre ces esprits pénétrés d'aspirations aristocratiques inconscientes.

Tom a donc rédigé un livre qu'il appelle *l'Étoile de la mer*. Le succès en est foudroyant et l'argent qu'il en tire lui permet non seulement de donner le bien-être à sa femme et à son enfant, mais encore de prendre auprès de lui ses neveux et de mettre un terme à leurs tortures. Cela ressemble au dénouement d'un conte de fée, l'enchanteur favorable étant ici l'éditeur intelligent qui imprime *l'Étoile de la Mer*. M. Bertsch escomptait de la sorte le succès de son propre récit, et peut-être cette allusion discrète aux conséquences qu'il espérait, pour son avenir, de sa tentative littéraire, contribua-t-elle à lui assurer la sympathie de ses lecteurs.

Nous terminerons par une anecdote reposante l'analyse de cette œuvre trop souvent amère. Il y a dans *Frère et sœur* une page d'humour populaire qui raconte l'entrevue du héros avec saint Pierre à la porte du Paradis et prête à l'apôtre toutes les opinions chères à l'ouvrier sur l'état de la société américaine. Près de saint Pierre, son interlocuteur aperçoit une corbeille qui renferme deux énormes prunes, des tartines de beurre, une rave salée et une petite cruche de bière « étonnamment démocratique ». Tom interrompt au bout de quelque temps la conversation pour dire : « Cher et saint Monsieur, allez-vous pour moi oublier votre repas et laisser aigrir votre bière? — D'abord les affaires, ensuite le plaisir, répond le bienheureux, et d'ailleurs la bière peut attendre : elle est d'Anhaeufer ». — La maison Anhaeufer est une gigantesque brasserie allemande-américaine de Saint-Louis. Aussitôt que se marqua le succès

Digitized by Google

de *Frère et sœur*, M. Bertsch reçut de cette fabrique une caisse renfermant quarante-huit bouteilles de la meilleure bière : hommage de gratitude pour la réclame gratuite dont sa plume avait fait profiter l'établissement. — Ces capitalistes-là, tout au moins, ne lui ont pas gardé rancune?

IV

Le succès des *Geschwister* eut pour leur auteur des conséquences plus substantielles encore. M. Bertsch devint du jour au lendemain célèbre à New-York — tout au moins dans les milieux d'origine allemande — et la curiosité attira de nombreux clients à la maison de commerce où il était occupé. C'est un grand magasin de nouveautés dont le directeur nomma peu après son modeste employé chef de tout le rayon de pelleterie. Ainsi se réalisait en quelques heures un désir que l'ouvrier avait toujours entrevu, dit-il, comme une très lointaine possibilité, lors de ses rêveries les plus téméraires. Sa situation matérielle était dès lors entièrement assurée; et, bien que plus occupé par son métier qu'auparavant, il trouva le temps de reprendre la plume.

Son premier soin fut de s'accorder un luxe que le souci du succès immédiat ne lui avait permis de se donner d'abord. Il voulut exprimer tout entière sa philosophie religieuse et sociale, et il écrivit *Bob l'original*. « J'étais assuré, a-t-il dit plus tard, qu'un livre si lourd de pensée, si chargé de rêveries philosophiques, ne plairait qu'à quelques raffinés et non pas à la foule. C'est ce que je confiai à M. Wilbrandt en ces termes : Je mets maintenant sur le papier ma conception du monde. Que ce fatras confus soit compris, qu'il trouve même un éditeur et soit imprimé, je ne m'en soucie guère. Il me *faut* dire une bonne fois tout ce que je pense sur ces sujets; je n'aurai pas de repos auparavant. » L'écrivain se montrait d'ailleurs trop défiant de ses propres attraits, car *Bob* a rapidement atteint sa quatrième édition en Allemagne. Ce n'en est pas moins sa profession de foi philosophique et religieuse, rédigée, il est vrai, sur un ton plus calme et plus rassis qu'elle ne l'eût été sans doute au temps du *Voleur*, des *Fantaisies sur la corde raide* et du *Pauvre Tom*, car le succès matériel et intellectuel est un calmant très efficace. Mais ces

Digitized by Google

pages sincères sont néanmoins fort intéressantes par tout ce qu'elles enseignent encore à l'observateur attentif sur les illusions du mysticisme social.

Le cadre du récit est très adroitement choisi : nous sommes emmenés bien loin cette fois de la grande ville, embrumée de vapeurs, vers les âpres rochers, l'atmosphère pure et glaciale des White Moutains. M. Bertsch travailla dans cette région à la voie d'un chemin de fer : ce sont ses souvenirs qu'il utilise, et dans ce livre, écrit à la première personne, le narrateur lui ressemble comme un frère. — Un travailleur d'origine allemande se laisse embaucher à New-York pour une tâche qu'il prévoit rude et peut-être meurtrière, mais qu'il accepte volontiers par attrait pour les spectacles de la nature : car ce manœuvre est un romantique passionné : il lui suffit d'avoir sous les yeux un paysage grandiose pour oublier la fatigue et le froid. Nous goûtons donc tout d'abord une pittoresque description de la vie ouvrière dans ces conditions exceptionnelles, car l'existence dans les « shantys » de la montagne est fort heureusement décrite et nous lions connaissance avec de rudes compagnons. La panthère rugit dans les fourrés, l'ouragan de neige fait rage sur les sommets inviolés tandis que le travail de la mine ou de la pioche fraye lentement la voie de la civilisation dans ces solitudes alpestres.

Au point culminant du futur chemin de fer, est une caverne percée à travers le roc et les terres meubles pour former l'amorce d'un tunnel, où vit dans l'isolement un vieil ouvrier yankee du nom de Bob. Il a accepté une tâche pénible, celle qui consiste à entretenir toutes les nuits un feu vif dans le tunnel commencé, afin d'éviter que les parois argileuses ne gèlent et ne rendent presque impossible la continuation des terrassements. Il doit veiller sans cesse, car des éboulements partiels menacent à chaque instant d'éteindre le brasier et même d'engloutir ce nouveau prêtre du feu qui est aussi le prêtre du travail moderne : telle sera précisément sa fin et le dénouement de l'aventure. — Bob est un grand savant, bien qu'un autodidacte, et, de plus, un profond philosophe, un sage mûri par les luttes et les douleurs de sa rude existence. L'ouvrier allemand qui tient la parole en ce récit s'empresse de lier connaissance avec cet original dont il pressent la supériorité d'esprit, et souvent il se

Digitized by Google

rend le soir auprès de lui pour écouter ses leçons devant le feu que nourrissent ses mains diligentes. — Aussi, le taciturne vieillard se laisse-t-il enfin apprivoiser; bientôt, il raconte à son jeune ami, dans lequel il reconnaît une âme parente, la tragédie de son existence.

Le récit de sa jeunesse est une page charmante que M. Bertsch a certes composée pour une part de ses propres souvenirs d'adolescence. Fils illégitime d'une servante de ferme, Bob a dans la vie des débuts difficiles et sent bouillonner de bonne heure en lui des velléités de révolte. Il se dit, après Jean-Jacques : Pourquoi les *mauvais* sont-ils riches et les *bons* déshérités? L'homme a-t-il donc été fait par Dieu « de limonade et de glace » que son sang ne prenne pas flamme au spectacle de l'injustice? Il déserte le service de son premier patron, s'embarque sur un bateau pêcheur; et voici toute une confession de romantisme prolétarien qui est d'un haut intérêt pour la psychologie sociale du temps présent.

Combien de fois, lorsque le navire restait à l'ancre sur les bancs ou glissait silencieusement, comme un grand cygne, sur le golfe sans rides, suis-je demeuré le soir en contemplation devant l'eau sombre et murmurante? Je levais aussi les yeux vers le monde muet des étoiles et je parlais aux éléments comme s'ils eussent été des êtres de chair. Un souffle de vent venait-il gonfler un instant les voiles alanguies, j'interpellais aussitôt le vent, ce mol et paresseux camarade. Le navire s'inclinait-il d'un flanc sur l'autre, je le raillais en ces termes : « As-tu donc mal aux côtes sur lesquelles tu reposais, vieux dormeur? » Lorsque la vergue gémissait, je lui demandais si elle prétendait secouer son fardeau. Un poisson bondissait du sein de l'onde nocturne marquant de gerbes phosphorescentes la trace de son élan; je disais alors en riant : Jouez-vous à la poursuite, ô sirènes joyeuses. Un météore traçait dans l'espace un trait d'étincelles : je m'effrayais et je priais pour ma bonne mère absente...

Oh! il faut l'avoir connue — et je crois que les élus seuls peuvent la connaître — cette extase douce et inquiétante dans l'air tiède chargé d'effluves salins, lourd d'esprits mystérieux. Quoi donc d'étonnant si le capitaine m'éveilla un jour en sursaut me demandant d'un ton sévère pourquoi j'avais embrassé de mes bras le bordage et sangloté bruyamment dans mon sommeil? Je ne sus que répondre.

Voilà le « mal du siècle » : il n'est donc plus aujourd'hui le privilège des Renés aristocratiques ou des bourgeois Obermann : l'homme du peuple, qui en souffre à son tour, a vite fait de l'inter-

Digitized by Google

préter, lui aussi, comme une faveur avérée du ciel, comme un gage d'alliance divine sur lequel on ne saurait se méprendre.

Le jour, c'était le soleil sans voiles, inondant de lumière ardente ce monde si riche en couleurs éclatantes : le flot bleu couronné d'écume, les blanches voiles des autres navires, le rivage vert et paisible, les mouettes aux cris aigres, les aigles au vol circulaire. Les nuages brodés d'argent s'approchaient sur les routes célestes comme des pèlerins venus de bien loin, chargés de bénédictions et de légendes : quels souffles et quelles ardeurs, quels chants et quels soupirs, quels baisers sur mes joues brûlantes, quelle fraîcheur d'éventail sur ma poitrine dégagée du vêtement! On eût dit que la Nature, éprise du beau jeune homme, se voulût perdre en son embrassement!

N'est-ce pas le ton qu'affecte Werther amoureux, en attendant qu'il commande à cette même nature de prendre le deuil devant le trépas de son fils, de son ami, de son *bien-aimé*. N'est-ce pas Stendhal retrouvant dans les lignes de l'horizon le profil d'une maîtresse irritée, et tout le subjectivisme foncier que suppose le sentiment romantique de la nature, si proche de l'animisme originel?

A l'exemple de ses grands ancêtres du romantisme germanique, Bob se fait peu après catholique :

Troublé, égaré par la recherche de Dieu, j'entrai une fois par hasard dans une cathédrale et je fus transporté par cette atmosphère de féerie, ces voix unies, ces accents de l'orgue déferlant comme les flots de la mer. En vérité, lorsque l'homme se sent incapable de dépasser par son propre effort les pensées et les sentiments vulgaires, lorsqu'il a besoin d'un rite pour vivifier la part d'esprit qu'il a reçue, l'église catholique lui semble l'endroit le plus favorable à la prière. Car le milieu est tout-puissant dans son action sur notre faible Moi; si des fleurs et des massifs de roses, des cyprès et des statues de marbre peuvent changer en asile de paix le lieu le plus angoissant de la terre, pourquoi ne pas égayer partout le vide et la platitude de notre vie au moyen de l'illusion artistique. Abuser doucement n'est pas mentir, c'est bercer la vérité d'un chant mélodieux.

Puis Bob connaît la nostalgie du soleil et, comme Bernardin, respire avidement dans le sud le parfum des oléandres ou des magnolias, et connaît les nuits enchantées du tropique. Enfin la femme fait son apparition dans ses rêves, et l'on dirait la Sirène de Combourg. Il a, comme Pétrarque, ce grand préromantique,

Digitized by Google

baptisé Laura, la figure idéale et imaginaire qui hante le songe enfiévré de ses vingt ans.

Éveillé, les yeux ouverts et les bras tendus, je voyais la figure adorée s'approcher en volant de moi. La nuit devenait plus sombre et l'apparition plus lumineuse. Ses bras blancs comme la neige, les flots de sa chevelure d'or poussés en avant par la brise, se tendaient vers moi tour à tour. Ses yeux pareils aux violettes, ses lèvres, son front et ses joues — tels du sang mêlé au lait — s'offraient à mes caresses passionnées. Un dernier pas vainement retenu, et Laura reposait sur ma poitrine... Ami, ce fut là le premier et aussi le dernier amour de Bob pour une femme.

effet, cet idéaliste se satisfait longtemps de ses poèmes vécus et atteint l'âge de quarante-deux ans avant de songer au mariage. — Il se marie enfin, mais sans amour, par pure compassion, par désir de procurer du bonheur à une créature humaine qui n'en a plus à prétendre. Il épouse une servante dépourvue de beauté, d'éducation, de pureté même; une naufragée de la vie. Cette femme s'éprend d'une passion ardente pour l'homme qui l'a si inopinément élevée jusqu'à lui. Mais, en dépit de ses efforts, Bob ne parvient ni à oublier Laura, ni à rendre à Bessie l'amour qu'elle a pour lui, il fait seulement les gestes de la passion et cherche à la tromper de son mieux sur ces sentiments véritables.

J'avais souvent entendu parler des déchaînements de l'amour féminin, mais je fus pourtant effrayé devant celui de ma femme. Combien longtemps ce pauvre être devait avoir eu faim pour qu'il me dévorât à ce point de caresses, de gentillesses et de baisers. Et moi? Je ne pouvais rien lui donner que de l'amour simulé. N'était-ce pas à devenir enragé? Voir et sentir combien elle avait soif des douces paroles que je laissais couler de ma bouche avec une dissimulation péniblement soutenue. Elle était contente pour tout le jour d'une froide étreinte, d'un baiser contraint, à l'heure de mon départ matinal.

N'était-ce pas là une malheureuse union? Lorsque j'hésitais en rentrant, lorsque je reprenais haleine à la porte, plein d'anxiété sur ce qui m'attendait, lorsque Bessie avec un cri de joie volait dans mes bras et posait sur les miennes ses lèvres ardentes comme le feu, je comptais les secondes jusqu'à ce que la fin de son baiser me délivrât de son amour. — Je cherchais pourtant de toutes mes forces à éveiller la passion dans mon cœur : j'évoquais ce qu'on pouvait découvrir de bon, de noble, d'agréable en Bessie et je le triplais par la pensée : je voilais ses défauts, j'éperonnais ma compassion, je m'exhortais à remplir mon devoir : je traitais ma Laura de

Digitized by Google

monstre, minant la paix de mon foyer! Peine perdue! L'amour est suspendu aussi haut au-dessus de la volonté humaine que la couronne impériale au-dessus de la tête d'un mendiant.

La mort de sa femme délivre bientôt Bob de la comédie qu'il s'épuise à jouer : Bessie succombe en mettant au jour une fille. Cette enfant, à laquelle son père fait donner une éducation soignée, et qui devient un miracle de beauté, incarne un instant pour lui la Laura qui a hanté de tout temps son imagination de voyant. C'était donc en réalité un rêve paternel et non point conjugal qui avait embelli son existence austère : trait singulier, qui donne à M. Bertsch l'occasion d'écrire une fois de plus un hymne à l'Enfant, dépositaire de l'avenir — un de ses thèmes favoris. — Mais l'aventure paternelle de Bob est beaucoup plus banale que son aventure conjugale; elle tourne court, car la jeune fille exquise qui promettait d'être le soleil de sa veillesse périt peu après dans un accident et le laisse seul en ce monde avec ses souvenirs.

C'est alors qu'il se façonne à son usage une philosophie spiritualiste dont son interprète voudrait nous faire goûter la vertu consolante. Le visiteur allemand de Bob est en effet un « moniste » décidé, un partisan des théories de son compatriote Haeckel. Le vieil idéaliste combat en son jeune ami des opinions si desséchantes et leurs conversations abordent les questions métaphysiques les plus abstruses. Au moyen de raisonnements, très hasardeux, sur l'infiniment grand et l'infiniment petit, Bob est en effet parvenu à une théorie de l'être qui rappelle la monadologie de Leibniz. Il l'expose longuement à son auditeur, mais s'il veut faire partager à ce dernier sa foi dans l'immortalité de l'âme et dans les devoirs de l'au-delà, il paraît plus préoccupé encore de lui révéler un Dieu qui est celui des prolétaires, l'allié du quatrième état dans la lutte sociale. — Déjà, dans *Frère et sœur*, on entrevoyait la figure de ce Dieu sans morgue, qui mène, lui aussi, la lutte pour la vie, qui a besoin de l'homme pour réaliser ses fins et lui tend à cet effet une main égalitaire. A ce prix seulement, Tom Pratt se sentait capable d'accorder son amour à cet être supérieur, de le traiter de père et lui jurer fidélité.

Bob l'original est encore plus précis dans sa théologie romantique. Il fait appel plus volontiers, dit-il, à la justice de Dieu qu'à son amour

Digitized by Google

parce que sur le terrain du juste, on peut réclamer son *dû* à un allié trop indolent. Au surplus, il n'imagine pas volontiers ce Dieu tout-puissant, mais seulement immensément puissant, et tendant encore à augmenter sa puissance, ce qui le préserve de l'immobilité. On se sent de la sorte avec lui épaule à épaule, on peut marcher *côte à côte contre l'ennemi commun* qui est la mort, la paresse, l'immobilité, la nuit et le froid. Une divinité ainsi comprise n'est plus un colosse contre nature, un fantôme incompréhensible : il est notre père et nous sommes la chair de sa chair. Un amour indicible nous attache désormais à lui. C'est, on le voit, le Dieu du socialisme romantique, celui du mysticisme prolétarien comme il fut auparavant celui de tous les mystiques impérialistes du temps passé : un allié, qu'on rapproche de soi autant qu'il est possible, tout en lui attribuant, aussi large qu'il faut la souhaiter à cet effet, la puissance contre « l'ennemi commun ». O mon Créateur, s'écrie Bob, dans un élan suprême, quelle jouissance de combattre à ton côté, de *verser son sang sous ton étendard*, de tomber près de toi sur le champ de bataille et de sentir avant d'expirer, sur son front en feu, ton baiser paternel[1] !

V

Ce tribut payé aux convictions de sa jeunesse, M. Bertsch a repris la plume et rédigé cette fois un livre tout à fait charmant. *Les Feuillets illustrés de ma vie* retracent les étapes principales de son existence si remplie de spectacles et d'expériences variées.

Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage,

chantait le poète de la Pléiade : M. Bertsch a fait plus d'un beau voyage et parcouru cinquante fois plus de chemin sans doute que l'ingénieux chef d'Ithaque : il sait narrer aussi agréablement ses aventures de terre et de mer.

Le début de ses confessions ressemble un peu à celui de Jean-Jacques. L'auteur reconnaît qu'il fut parfois très mauvais sujet, mais il ne s'en repent nullement, dit-il, parce que le monde est un assez

1. *Bob der Sonderling*, p. 212 et 219.

Digitized by Google

vaste théâtre et qu'il a le sentiment d'y avoir toujours bien tenu ses rôles. Un vagabond, ajoute-t-il, qui ne mendierait pas, ou ne plumerait pas de temps à autre quelque volaille dérobée ne jouerait pas bien son rôle. — Nous sommes dans le ton humoristique et l'on peut sourire à ces déclarations joviales, d'autant qu'elles sont nettement contredites par certains passages du livre où l'auteur raconte très sincèrement ses examens de conscience, ses remords, les pénitences qu'il s'est imposées de sa propre autorité. Il est certain que M. Bertsch le plus souvent alerte, courageux et avisé sur le théâtre de la vie s'y fit applaudir dans les rôles les plus ingrats; sur le tard, il arrive à la vedette, et c'est justice.

Il faut lire ses souvenirs d'apprentissage où il a tracé un portrait d'enfant malheureux, une caricature de petit bourgeois oppresseur et maniaque, vraiment dignes de Dickens, ou de M. Courteline dont *l'Œil de veau* est dans toutes les mémoires, — ou devrait y être. — Il faut goûter ses souvenirs militaires qui le montrent excellent soldat, patriote convaincu, et cependant observateur bienveillant de ses hôtes français en Champagne et en Lorraine : il sait leur payer un tribut d'estime et même de sympathie qui nous est allé au cœur. Un bien curieux chapitre est celui où il décrit ses sensations de voyage lorsque, pour la première fois, il entreprit de se faire transporter en fraude, couché sur la poutre de bois transversale qui relie entre eux les freins de roue, sous les wagons américains.

Mainte fois, avant d'avoir fait ce premier voyage sous le train en marche, je m'étais posé cette question : que se passe-t-il dans l'âme d'un suicidé qui a sauté dans un abime et compte avec angoisse les lentes secondes qui le séparent du choc mortel : quelles épouvantes assaillent un noyé, un empoisonné, un blessé épuisé par la perte de son sang, avant que s'achève le passage de la vie au trépas ? — A ce moment, je l'appris, mais je ne puis le décrire. La plume et l'encre ne sauraient peindre que d'une façon brumeuse ce que j'éprouvai durant cette folle équipée. La première angoisse me saisit lorsque, par une oscillation de la poutre, le frein d'acier frappa bruyamment contre la roue et que ma jambe droite fut brutalement arrachée de sa position instable. Vite, je la tendis de nouveau et l'assurai par la pointe de ma botte gauche... La roue, séparée par quelques pouces de mon visage, ronflait comme un rouet : un cliquetis, un battement de chaînes ou de cloches, que je n'avais jamais perçu avec cette acuité, assourdissait mon oreille gauche : dans l'oreille droite sifflait le courant d'air glacé de la marche : comme poussé par un soufflet de forge, il courait sous les voitures,

Digitized by Google

m'arrachant presque de mon refuge... Puis, ce fut un nouvel effroi. Le chauffeur attisa le feu et une pluie brûlante de charbons ardents étincela sous le train marquant des traits de lumière. Plusieurs de ces projectiles enflammés m'atteignirent aux mains : je tournai la tête et serrai les dents pour étouffer la douleur. Mais si les étincelles enflamment mes vêtements, pensai-je : peut-être est-ce fait déjà et devrai-je me laisser brûler vif... Puis, un péril nouveau : le train fréna : le manchon, tout près de ma joue, se colla sur la roue, glissa d'abord en grinçant, puis serra davantage : des étincelles volèrent alentour et une odeur de brûlé, un torrent de gaz carbonique étouffant pénétra dans mes poumons.

Chose étrange, je n'éprouvais que peu de regret de la folle pensée qui m'avait jeté dans ce péril : je ne réfléchis pas un instant sur ma vie passée, sur le monde que je pouvais à peine espérer de revoir. Je ne sais vraiment pas si je pensais, ni à quoi je pensais... Mes idées volaient et passaient en éclairs comme les étincelles et le sol au-dessous de moi : je ne puis en fixer ni en évoquer à présent une seule..... Le plus fort, c'est que j'ai recommencé souvent cette équipée par la suite mais non pas en hiver, ni juste derrière la locomotive.

En pénétrant de notre mieux dans l'intimité morale de cet intéressant autodidacte, nous avons songé souvent aux débuts littéraires d'un autre écrivain allemand, jadis étudié par nous de fort près, le nouvelliste styrien Pierre Rosegger. — Tous deux, sortis du milieu agricole, ont débuté dans la vie en artisans : tous deux ont trouvé comme par miracle, à l'heure propice, un protecteur et un patron parmi les lettrés de leur pays. Jusque dans la tournure mystique de leur esprit et dans le ton de leur narration, il serait facile de noter des ressemblances. *Bob l'original* est proche parent du *Chercheur de Dieu*, et le pelletier Reineke, premier patron du jeune Souabe, est un « maître Natz » qui aurait tourné à l'aigre. Seulement M. Hugo Bertsch a vécu trente ans du travail de ses mains, tandis que M. Rosegger n'exerça que durant quatre années son métier de tailleur rustique. Le premier n'a donc pas encore trouvé le loisir de développer une fécondité intellectuelle aussi surprenante que le second : il n'a pas écrit la matière de cent volumes ni mérité une aussi vaste, une aussi juste popularité que l'écrivain autrichien. En outre, il a plus de santé physique et ses premiers gestes ont été plus capricieux : mais son dernier livre le montre engagé précisément dans la même voie que son célèbre confrère : et c'est là une voie excellente. Il nous a dit lui-même que ses matériaux d'observations

Digitized by Google

et de souvenirs sont considérables : « Dans mes innombrables voyages par terre et par mer, écrit-il, j'ai rencontré des hommes sur la vie desquels on pourrait écrire maint roman. » Qu'il écrive donc ces romans; qu'il nous donne les « Originaux du travail international » comme le romancier styrien nous a peint *les Originaux de la région des Alpes*, la seule qu'il ait parcourue pour sa part en artisan voyageur.

Lorsqu'il eut publié son premier livre, M. Bertsch reçut une lettre d'un admirateur dont la sympathie s'exprimait de façon peu encourageante. Était-ce un confrère peut-être? « Je crois que vous avez tout dit, écrivait ce correspondant. Vous avez achevé de vous exprimer dans *Frère et sœur*, et vous n'avez plus rien à raconter au monde désormais : votre développement intellectuel a été trop particulier pour vous permettre l'assimilation d'idées nouvelles, et vous êtes en outre trop âgé maintenant pour cela. » M. Bertsch a déjà prouvé qu'il n'en était rien, car il est permis de prétendre, sans trop de paradoxe, que la jeunesse n'est pas une question d'âge mais de caractère et de santé? Qu'il nous donne encore longtemps chaque année, vers la Noël [1], un nouveau témoignage de la verdeur de son esprit, et des généreuses qualités de son cœur.

ERNEST SEILLIÈRE.

1. Nous estimons que les *Feuillets détachés* de M. Bertsch seraient une excellente lecture pour la jeunesse française et qu'une de nos grandes maisons d'édition devrait les faire traduire et même illustrer à cet effet. — Il ne faudrait pas en rayer le récit des batailles lorraines de 1870, car il est sain de connaître sur des événements si décisifs dans la vie des peuples, le sentiment d'un loyal adversaire. Nous espérons que ce vœu sera réalisé et nous nous ferions volontiers l'introducteur et le préfacier de l'ouvrier de Brooklyn auprès de ses lecteurs adolescents.

Digitized by Google

NOTES ET DOCUMENTS

UNE POÉSIE DE HEINE ET UNE NOUVELLE DE MÉRIMÉE

Il ne se trouve, à ma connaissance, dans les œuvres ni dans la correspondance de Heine, aucune mention de Prosper Mérimée. Il y eut cependant entre les deux auteurs quelques rapports personnels signalés dans la plupart des biographies; quant à l'influence littéraire de l'écrivain français sur le poète allemand, elle est attestée par la romance *Spanische Atriden* dont le sujet est tiré de l'*Histoire de Don Pèdre* [1] et par des analogies qui ne sauraient être accidentelles entre le *Sklavenschiff* de Heine [2] et une des nouvelles les plus connues de Mérimée, *Tamango* [3].

Je ne crois pas que ce dernier rapprochement ait encore été fait; il me paraît cependant s'imposer bien plus nécessairement que celui qu'indique Karpeles avec une assurance quelque peu excessive [4]. C'est dans une chanson de Béranger, *les Nègres et les Marionnettes* ou dans sa traduction allemande par Chamisso que Heine aurait « sans aucun doute » cherché le motif du *Sklavenschiff*; le titre même qu'il donna à cette poésie dans l'édition française serait un aveu de l'emprunt [5].

Rappelons le sujet de la chanson de Béranger, publiée pour la première fois dans le 2e volume de la grande édition des *Chansons* illustrée par Devéria et H. Monnier (tome II, 1828, chansons *inédites*, p. 195).

1. Cf. Hel. Herrmann, *Studien zu Heines Romanzero*, 1906.
2. Cette poésie a été publiée pour la première fois dans les *Vermischte Schriften*, 1854, t. I, p. 136.
3. Cf. Mérimée, *Mosaïque*, éd. Calmann-Lévy, p. 61 sqq.; en particulier, p. 76 sq.
4. *Die Nation*, XVI, 1899, *Anlehnungen und Entlehnungen*. M. le Professeur Elster a eu la bienveillance de me signaler cet article.
5. « ... Dieses Lied gab ohne Zweifel den Stoff zu dem bekannten Gedicht « das Sklavenschiff », Hier ist Heine zuverlässig der Entlehner. In der französischen Ausgabe seiner letzten Dichtungen hat er dem Gedicht sogar den Titel « Le Négrier » gegeben, einen Anklang an Béranger also keineswegs verchmäht?... »

Digitized by Google

Sur son navire un capitaine
Transportait des noirs au marché.
L'ennui les tuait par vingtaine.
Peste! dit-il; quel débouché!
Fi, que c'est laid, sots que vous êtes!
Mais j'ai de quoi vous guérir tous.
Venez voir mes marionnettes,
Bons esclaves, amusez-vous.

Et le capitaine fait défiler sous les yeux émerveillés de ses passagers noirs la série des marionnettes classiques. Polichinelle, le Commissaire, l'Ange, le Diable.

Ainsi, voguant vers l'Amérique
Où s'aggraveront leurs destins,
De leur humeur mélancolique
Il sont tirés par des pantins.
Tout roi que la peur désenivre
Nous prodigue aussi les joujoux.
N'allez pas vous lasser de vivre.
Bons esclaves, amusez-vous.

La ressemblance des motifs du *Sklavenschiff* et de la chanson de Béranger est incontestable et mérite d'être signalée; ce n'est cependant qu'une ressemblance générale. L'analogie entre la poésie de Heine et la nouvelle de Mérimée est, à mon avis, beaucoup plus frappante et s'étend jusqu'à des détails qui permettent de conclure, presque avec certitude, à une imitation consciente et voulue[1].

Karpeles fait justement ressortir le contraste entre le faible « capitaine » de Béranger et Mynheer van Koek, dont Heine trace un si vigoureux portrait. Mais le capitaine Ledoux, l'un des héros de *Tamango*, supporte très bien la comparaison avec l'excellent Superkargo. Ces deux personnages ont un air de parenté qu'un simple hasard ne suffirait point à expliquer. Même conscience et mêmes scrupules dans l'exercice de leur métier; mêmes procédés de trafic : ils échangent contre de solides esclaves noirs quelques ballots de pacotille et surtout des bouteilles d'eau-de-vie, car entre tous les produits de la civilisation européenne les Africains préfèrent celui-

1. La chanson de Béranger est antérieure d'une année à la nouvelle de Mérimée. Celui-ci en avait-il connaissance? je serais assez disposé à l'admettre.

Digitized by Google

là[1]. Du Sénégal aux Antilles françaises ou à Rio-de-Janeiro la traversée est longue; le « bois d'ébène » est entassé dans des casemates savamment distribuées, mais où l'air est à peine respirable[2]; quant aux capitaines, ils restent dans leur cabine et calculent leurs bénéfices probables[3]. Comme ils ont tout intérêt à préserver leurs nègres des épidémies et que d'ailleurs ils sont philanthropes, ils font parfois respirer l'air frais aux malheureux; afin de les maintenir en bonne santé et en bonne humeur[4]; tant bien que mal les marins du bord improvisent un concert[5], alors, oubliant leurs chaînes, qu'on a pris soin de ne pas défaire[6], les Africains dansent sous le ciel étoilé, tandis que les coups de fouet de leurs gardiens claquent dans l'air pour stimuler leur ardeur[7].

1. Mérimée, p. 69 : « De mauvaises cotonnades, de la poudre, des pierres à feu, trois barriques d'eau-de-vie, cinquante fusils mal raccommodés furent donnés en échange de cent soixante esclaves, etc. » Heine, str. 3 :

« Sechshundert Neger tauschte ich ein
Spottwohlfeil am Senegalflusse...
Ich hab' zum Tausche Branntewein.
Glasperlen und Stahlzeug gegeben... »

2. Mérimée, p. 62 sq., Heine, str. 17, etc.

3. Mérimée, p. 76 : « Déjà... le capitaine ne pensait plus qu'aux énormes bénéfices qui l'attendaient dans les colonies vers lesquelles il se dirigeait... », Heine, str. 1 :

« Der Superkargo Mynheer van Koek
Sitzt rechnend in seiner Kajüte;
Er kalkuliert der Ladung Betrag
Und die probabeln Profite... »

4. Mérimée, p. 76 : « Tour à tour un tiers de ces malheureux avait une heure pour faire sa provision d'air de toute la journée... L'exercice est nécessaire à la santé; aussi l'une des salutaires pratiques du capitaine Ledoux, c'était de faire souvent danser ses esclaves, comme on fait piaffer des chevaux embarqués pour une longue traversée », Heine, str. 18 :

« Durch etwas Luft, Musik und Tanz
Lässt sich die Krankheit heilen... »

5. Mérimée, p. 76 : « Quelquefois un matelot qui savait jouer du violon les régalait d'un concert », Heine, str. 25 :

« Die Fiedel streicht der Steuermann,
Der Koch, der spielt die Flöte.
Ein Schiffsjung' schlägt die Trommel dazu,
Der Doktor bläst die Trompete. »

6. Mérimée, p. 76 : « ... d'ailleurs on avait soin de ne jamais ôter entièrement les fers », Heine, str. 26 :

« Sie jauchzen und hopsen und kreisen
Wie toll herum; bei jedem Sprung
Taktmässig Klirren die Eisen. »

7. Mérimée, p. 77 : « Allons, mes enfants, dansez, amusez-vous », disait le capi-

Digitized by Google

Heine a cependant conservé toute sa liberté vis-à-vis de l'auteur français. Le docteur van der Smissen, chirurgien de Mynheer van Koek, est un personnage de son invention; mais il doit peut-être à Mérimée l'idée de donner un confident et un complice à son capitaine (chez Mérimée c'est le lieutenant qui joue ce rôle). Il n'a donc point trouvé de modèle au long dialogue du Superkargo et de van der Smissèn; l'admirable tableau du vaisseau glissant silencieusement dans la nuit, les voiles pendantes n'est pas davantage dans *Tamango*[1]; les deux complaisantes descriptions des requins qui suivent le navire dans l'espoir d'avoir leur ration de viande humaine[2] et la prière finale de Superkargo[3] sont entièrement de l'invention de Heine.

Si Mynheer van Koek a avec le capitaine Ledoux des ressemblances incontestables de caractère et de langage, Heine l'a néanmoins marqué de traits originaux. Notons d'abord qu'il a changé la nationalité du capitaine négrier, jugeant sans doute que sa profession et sa mentalité convenaient mieux à un Hollandais qu'à un Français. Nous ne nous étonnerons point que le Superkargo soit avant tout un marchand, tandis que le capitaine Ledoux est un vieux loup de mer, aussi peu scrupuleux, mais plus féroce : Heine avait évidemment une plus grande expérience de la bassesse mercantile que de la brutalité militaire.

Il est à peine besoin de faire remarquer la différence entre l'élégant laisser aller de Heine et le laconisme cinglant de Mérimée. Le poète allemand s'abandonne tout à loisir à des digressions dont l'absence est une des principales caractéristiques du style de l'écrivain français : le tableau de la danse des esclaves noirs, auquel Heine consacre plusieurs fort belles strophes, est esquissé par

taine d'une voix de tonnerre, en faisant claquer un énorme fouet de poste. — Et aussitôt les pauvres noirs sautaient et dansaient », Heine, str. 21 et 28 :

« Musik! Musik! Die Schwarzen solln
Hier auf dem Verdecke tanzen
Und wer sich beim Hopsen nicht amüsiert,
Den soll die Peitsche kuranzen...
Der Büttel ist Maître des plaisirs
Und hat mit Peitschenhieben
Die lässigen Tanzer stimuliert,
Zum Frohsinn angetrieben. »

1. Cf. str. 22-25.
2. Cf. str. 12-16 et 29-34.
3. Cf. str. 35 et 36.

Digitized by Google

Mérimée en une seule phrase. Il semble cependant que Heine ait essayé de donner aux dialogues, dans certaines parties, un peu de la concision ironique du style de son modèle. L'auteur de *Tamango* n'aurait certes pas désavoué l'éloquence pratique de Superkargo : « J'ai de la poudre d'or et de l'ivoire; mais la marchandise noire vaut mieux. J'ai échangé six cents nègres pour un prix dérisoire sur les bords du fleuve Sénégal. La chair est ferme, les nerfs sont solides comme du fer fondu de première qualité[1] »; et il eût assurément approuvé le docteur van der Smissen de tenir une comptabilité sérieuse des décès des passagers noirs et de faire soigneusement jeter leurs cadavres à la mer, non sans en avoir retiré les chaînes.

Nous laissons au lecteur le soin de pousser plus loin la comparaison entre la manière littéraire des deux auteurs, l'un et l'autre ironistes éminents quoique de qualités assez dissemblables.

ANDRÉ MEYER.

1. Heine, str. 2 et 3.

Digitized by Google

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Langue et littérature allemandes.

W. Streitberg. — **Die Gotische Bibel**; erster Teil. Heidelberg, C. Winter, 1908, XLVI-484 p. Mk. 4,70.

Sous le titre de *la Bible gothique*, M. Streitberg a fait paraître ce printemps chez Winter à Heidelberg une édition modèle de tous les documents gothiques qui nous sont parvenus, Évangiles, Épîtres de l'apôtre Paul, débris de l'Ancien Testament, Skeireins et petits fragments divers. Justement convaincu qu'une traduction n'est vraiment utilisable et n'est réellement intelligible que si l'on a à côté d'elle l'original qu'elle rend avec plus ou moins de rigueur et si l'on peut comparer l'un à l'autre de façon continue, il a pris le parti de disposer parallèlement le texte grec et la version gothique[1]. Des recherches longues et minutieuses, parmi lesquelles il est impossible de ne pas mentionner celles de MM. Kaufmann et von Soden, ont en effet permis de déterminer avec une exactitude très suffisante quel est l'original de la traduction de l'Ancien et du Nouveau Testament, ainsi que des Épîtres de Saint Paul. On a reconnu de plus que les divergences que l'on remarque entre le texte grec et la version gothique remontent à des causes définies, principalement à l'influence de la Bible latine et à des corrections de la main de clercs goths. C'est ainsi que les altérations dues à l'influence des parallèles ne remontent pas toutes au grec; elles proviennent en partie des versions latines, qui en présentent déjà un nombre bien plus considérable et en partie aussi des scribes et commentateurs de langue gothique. On voit que M. Streitberg a pu véritablement disposer en face de la Bible gothique son texte original[2].

On voit dès maintenant que le seul souci du nouvel éditeur a été de reproduire le plus exactement possible, dans leur intégrité et aussi avec leurs caractères propres, les documents attestés. Il s'est abstenu soigneusement de toute tentative en vue de rétablir la forme première du texte gothique ou de reconstruire quoi que ce soit. Tout son ouvrage tend uniquement à fournir aux étudiants et aux spécialistes les instruments de travail

1. Cela seul suffirait à faire préférer l'édition de M. W. Streitberg à celle de Heyne-Wrede, si répandue et qui a atteint déjà sa 11e éditton.

2. C'est ce qui fait la supériorité de la nouvelle édition sur celle de Bernhardt (Halle, 1875) qui ne donne qu'un texte grec approximatif et insuffisant.

Digitized by Google

les plus sûrs et les plus abondants possible. Là où il existe deux versions gothiques du même original grec, elles sont disposées côte à côte en face de lui; le fragment de l'Épître aux Romains provenant du Codex Carolinus de Wolfenbüttel, qui est bilingue, est reproduit intégralement et le latin figure à côté du gothique. Enfin pour épuiser ce qui concerne l'excellente disposition du livre, il convient de signaler qu'il comporte deux séries de notes : les unes, placées sous l'original grec, sont critiques et portent sur l'établissement du texte, les autres sont explicatives, destinées à faciliter l'intelligence de la version gothique au bas de laquelle elles figurent.

Mais le livre de M. Streitberg est plus encore qu'une édition modèle de matériaux connus. Il nous apporte de l'inédit. M. W. Braun, de Milan, a disposé en faveur de M. Streitberg des résultats non encore publiés jusqu'ici de sa longue étude des palimpsestes ambrosiens. Déjà on lui était redevable de corrections diverses et de lectures nouvelles touchant le texte des Skeireins (voir *Zeitschrift für deutsche Philologie*, XXX, p. 433 et suiv., XXXI, p. 429 et suiv.); maintenant il faut y joindre celles qui concernent les Épîtres de Saint Paul. Comme les premières, elles permettent d'établir plus d'un point intéressant, en même temps qu'elles confirment que le premier éditeur des manuscrits milanais, C. O. Castiglione, les avait déchiffrés avec un tout autre soin et un succès tout autre que plus tard Uppström, dont le nom pourtant a effacé le sien.

On voit que l'édition de M. W. Streitberg est dès maintenant indispensable à qui étudie le gothique. Disposée avec clarté et de la façon la plus commode, elle est sûre et complète. Il est presque inutile d'ajouter que là où M. W. Streitberg laisse paraître, au cours du commentaire explicatif quelque idée personnelle, elle est digne en tout point de l'auteur de l'*Urgermanische Grammatik* et du *Gotisches Elementarbuch*. Aussi ne saurait-on faire mieux, en l'occasion, que de remercier l'auteur d'avoir fourni aux linguistes et aux philologues un si bel instrument de travail.

R. GAUTHIOT.

FRIEDRICH WILHELM. — **Deutsche Legenden und Legendare**. Texte und Untersuchungen zu ihrer Geschichte im Mittelalter. Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1907. In-8°, XVI-234-59 pp., 8 M.

Qu'on ne s'imagine pas, sur la foi du titre, trouver dans ce travail une étude complète des légendes dans la littérature allemande du moyen âge. Une telle étude ne se pourrait enfermer dans un ouvrage de 300 pages environ. En vérité M. Wilhelm — qui s'est fait connaître par un livre paru il y a quatre ans sur l'histoire des manuscrits du *Charlemagne* de Stricker — a eu des visées moins ambitieuses. Il a étudié les destinées de la légende de saint Thomas en Allemagne. A cette occasion, il a jeté un coup d'œil sur l'histoire d'autres légendes et examiné l'aspect et l'origine de quelques

Digitized by Google

légendaires. En outre il a publié quelques textes inédits de la légende de saint Thomas.

Tout n'est pas neuf, ni d'un égal intérêt dans cette étude, qui touche à beaucoup de sujets. Mais par cela même qu'elle se déroule sur un vaste terrain et aborde des questions fort diverses, elle est abondante en recherches variées. A une esquisse du développement de la légende de saint Thomas en Occident succède un chapitre sur la même légende dans le *Passional* (chapitre qui a déjà été publié par M. Wilhelm sous forme de travail « d'habilitation » en 1905), un autre sur le saint Thomas d'un manuscrit de Munich, un quatrième sur la traduction alsacienne de la *Légende dorée*, un cinquième sur la légende de saint Thomas dans le *Légendaire* de Hermann de Fritzlar; enfin, un sixième et un septième examinent encore la même légende dans un recueil appelé par M. Wilhelm le *Passional* de Wenzel et dans le *Légendaire* de Bebenhausen. Peut-être M. Wilhelm pêche-t-il contre la modestie quand il réclame qu'on le traite en précurseur et signale-t-il trop complaisamment ses propres mérites et les défauts d'autrui : il serait injuste, pour cela, de méconnaître les réelles qualités de son livre, qui constitue une très utile contribution à la connaissance de la légende de saint Thomas et donne de multiples renseignements sur beaucoup de questions intéressant la littérature allemande du moyen âge.

F. PIQUET.

Deutsches Wörterbuch, von FR. L. K. WEIGAND. 5. Auflage in der neusten für Deutschland, Oesterreich und die Schweiz gültigen amtlichen Rechtschreibung. Nach des Verfassers Tode vollständig neu bearbeitet von KARL VON BAHDER, HERMAN HIRT, KARL KANT, herausgegeben von HERMANN HIRT. Giessen, Alfred Töpelmann, 1908. 2., 3., 4. Lieferung.

Le *Dictionnaire allemand* de Weigand paraît actuellement en 5e édition. Le fait a été constaté ici même en quelques mots annonçant la première livraison[1]. Depuis lors ont été publiées trois livraisons nouvelles. Il est donc possible maintenant de porter un jugement à peu près certain sur l'œuvre. Il est inutile de revenir sur les avantages qu'offre le *Dictionnaire* Weigand et qui ont été signalés. A cause de ces mérites l'ouvrage est appelé à rendre des services très précieux aux étudiants — et aux professeurs — d'allemand. Ce sera un manuel commode et sûr s'offrant à quantité de recherches, surtout d'étymologie. A cet égard il ne saurait être trop recommandé.

Certaines des critiques que suscite l'ouvrage ne pouvaient être évitées étant donné son format. D'abord, il est incomplet. Ainsi, on regrette que des termes comme *erreden* n'y figurent pas. On regrette aussi que le sens des mots ne soit pas toujours épuisé et que, par exemple, à côté de *feist* ne

1. Voir *Revue Germanique*, n° de mars-avril 1908, p. 226 et suiv.

Digitized by Google

paraisse pas la signification « ferme et rude », qui est assez fréquente en allemand moderne. A cela, les éditeurs du *Weigand* répondront qu'il leur fallait se restreindre, et on ne saurait leur donner tort. Mais il est certains défauts dont la suppression n'eût pas coûté de place. De ce nombre est la figuration de la prononciation des syllabes nasales. On s'étonne qu'un phonéticien de la valeur de M. Hirt écrive qu'on doit prononcer *Ballóng* (pour *Ballon*). Il y a plus. Une économie de place eût été réalisée — et une disposition plus méthodique adoptée — si au lieu de répéter certains faits grammaticaux à propos des mots où ils se manifestent, les auteurs avaient en quelques pages, au début du *Dictionnaire*, donné un sommaire résumé de grammaire historique. Voici un exemple. Sous *Erbse* on lit « ... mit *b* für ursprüngliches *w* aus mhd. *arweiz*... » Cette indication relative à la mutation de *w* en *b* est répétée sous *gar* (*gerben*), *gelb*, *falb*. Elle le sera sans doute sous *Sperber* et ailleurs encore. On se fût épargné ces redites en renvoyant chaque fois à un paragraphe d'une introduction (comme dans le *Dictionnaire général*), où le fait aurait été expliqué complètement, où l'on aurait dit que cette mutation n'a lieu qu'après *l* ou *r*, alors que la sèche indication donnée à chaque occasion laisse croire à une mutation arbitraire. Enfin, puisque les éditeurs du *Dictionnaire* de Weigand se sont imposé la tâche de figurer parfois l'accentuation, ils auraient, sans inconvénient, pu l'indiquer partout. On ne se rend pas toujours compte d'ailleurs des raisons qui ont déterminé le choix des mots à accentuer. Pourquoi *Garánt* et *Ganasche*?

F. P.

Neuere Sprachen, von Univ.-Prof. Dr Emil Hausknecht in Lausanne (Sonderabdruck aus *Die deutsche Schulerziehung* von W. Rein, Iéna). München, J. F. Lehmanns Verlag, 1907.

Dans cette brochure, M. Hausknecht, qualifié par une longue expérience et des études nombreuses, donne des conseils pédagogiques aux professeurs de langues vivantes. Il a une foi peut-être trop vive au succès de l'enseignement en langue étrangère et va certainement trop loin quand il affirme que « la traduction d'un texte étranger dans la langue maternelle n'est pas toujours une preuve certaine qu'il a été compris » (p. 391), s'il veut dire par là que l'explication dans la langue enseignée est un critère plus probant. Mais les indications qu'il donne en vue de rendre efficace l'enseignement sont à méditer et, pour la très grande partie, à mettre en pratique.

F. P.

E. Vierling. — **Zacharias Werner (1768-1823). La Conversion d'un romantique.** Avec une correspondance et des documents inédits. Paris, 1908.

Peu d'écrivains ont joui en Allemagne d'une aussi belle impopularité que

Digitized by Google

Zacharias Werner. L'auteur de *Martin Luther* endossant sur le tard la soutane de prêtre catholique, ne représentait-il pas la pire réaction dans l'Allemagne protestante et moderne? Son abjuration ne devait-elle pas apparaitre à ses contemporains comme un scandale public? On se rappelle à cette occasion l'invective grossière de Gœthe. Varnhagen, qui a assisté à Vienne aux sermons du prêtre nouvellement converti, n'en a rapporté que le souvenir de quelques capucinades bouffonnes et cyniques. Hoffmann a accrédité certaine légende d'après laquelle la mère de Werner aurait été atteinte dans ses vieux jours de folie mystique et se serait imaginé être la Sainte Vierge. Dans son « École romantique » Heine s'est emparé de ce racontar et l'a arrangé à sa manière : c'est pendant sa grossesse (on voit la circonstance aggravante) que Mme Werner aurait cru mettre au monde le Messie. Il était réservé à Brandes d'échafauder sur cette variante toute une interprétation pathologique du caractère de Werner, lequel apparait désormais comme un dégénéré incurable, mûr pour l'hôpital.

Il faut savoir gré à M. Vierling d'avoir ramené à leurs justes proportions ces racontars et ces exagérations, car « la folie de Mme Werner n'est rien moins que prouvée » (p. 9). Le Zacharias Werner tel qu'il ressort de son enquête fut sans doute un caractère faible, versatile, désuni, au moins pendant la première partie de sa vie — un « pauvre homme opprimé » comme il aimait à le répéter lui-même, sans cesse ballotté entre les convoitises de la chair et les aspirations de l'esprit, tourmenté à la fois par une immense vanité et par le sentiment de son irrémédiable faiblesse; — mais en même temps c'était un cœur sincère, ardent et délicat, un « pèlerin d'amour » en quête d'idéal et qui s'est cru dès l'origine investi d'un vague apostolat, avec quelque chose de communicatif, de séduisant, presque d'attachant dans sa personne, qui faisait qu'en dépit de ses grands défauts, dont il ne se cachait du reste guère, on ne pouvait s'empêcher de l'aimer, tout au moins d'éprouver pour lui un sentiment de profonde commisération. Comment expliquer autrement l'accueil qu'il reçut d'Iffland, de Gœthe, de Mme de Staël et de tant d'autres? Tout particulièrement les rapports de Werner avec « Gœthe-Hélios » constituent un des chapitres les plus attachants de cette vie aventureuse.

C'est peut-être dans le livre de William James sur l'Expérience religieuse qu'on trouverait la formule la plus exacte d'un pareil caractère. « Pour toute une catégorie d'esprits à un certain degré de leur développement — écrit le psychologue américain — une amélioration et même une transformation morale s'opère plus aisément si, au lieu de suivre les règles traditionnelles de la morale ordinaire, ils font juste le contraire... Ces hommes s'aperçoivent que tous leurs efforts n'aboutissent qu'à la défaite et à l'irritation perpétuelle. Ils enfoncent toujours plus dans le mal. La tension constante de leur volonté ne produit en eux que fièvre et que torture. Pour triompher de cette douloureuse situation une seule voie leur est ouverte. Il faut tourner le dos aux préceptes de la morale, cesser d'agir, cesser de

Digitized by Google

vouloir, se laisser aller au gré des forces supérieures qui gouvernent notre destinée. » C'est proprement « faire naufrage pour arriver au port. C'est mourir pour naître à la vie véritable ». Nul doute que Zacharias Werner n'ait appartenu à cette famille morale. Tout au moins y avait-il là un problème psychologique dont l'étude non seulement nous fournissait la clé d'un caractère bizarre et déconcertant, mais en même temps nous permettait de comprendre comment le même homme a pu être successivement le créateur du drame fataliste en Allemagne et plus tard un des grands apôtres de la pénitence dans la société viennoise. Le travail de M. Vierling apporte-t-il une solution à ce problème? En a-t-il tout au moins nettement envisagé les termes?

L'auteur a donné comme sous-titre à son livre : *la Conversion d'un romantique*, et il nous avertit dans son introduction qu'il ne s'attachera à l'œuvre littéraire de Zach. Werner que « dans la mesure où elle exprime les inquiétudes de sa pensée ». C'est donc bien une étude de psychologie religieuse et non une biographie ou une monographie littéraire qui nous est présentée. — Avouerai-je qu'il m'a paru qu'en abordant le problème de ce biais — et c'était assurément la manière la plus intéressante — M. V. s'aventurait sur un terrain qui ne lui semble ni bien familier ni bien sympathique? Et je ne parle pas seulement de certaines sorties polémiques contre le mysticisme religieux, bien oiseuses, qui nuisent plutôt à l'exposition impartiale des faits. Je songe surtout à certaines lacunes dans l'information psychologique et à certains vices de méthode qui éclatent à tout instant. M. V. n'a pour se guider dans l'étude des phénomènes mystiques et religieux que les notions courantes, tout à fait superficielles et insuffisantes, d'une psychologie classique et combien surannée! Il semble ignorer totalement les travaux récents sur le mysticisme et sur le sentiment religieux paru soit en France (Murisier, Ribot, Godfernaux, Dumas, Delacroix, etc.) soit surtout en Amérique où Leuba, Starbuck, William James se sont fait comme une spécialité précisément des phénomènes de conversion. — De là les contradictions et les confusions qui trahissent sans cesse l'embarras de l'auteur et son incertitude en face de problèmes auxquels il n'a été préparé, semble-t-il, ni par ses réflexions personnelles ni par une initiation aux méthodes psychologiques nouvelles. Tantôt la conversion de Werner nous est présentée comme un « naufrage », comme un acte impulsif, irréfléchi, accompli par le poète dans le désarroi le plus complet de tout son être (p. 323), tantôt comme la conclusion logique, inévitable, de son évolution philosophique (p. 322). Il nous est parlé « des signes irrécusables du progrès d'une *affection mentale* (?) que rien désormais ne saurait guérir » (p. 230) et pourtant on nous avertit « qu'il n'est pas nécessaire de recourir à l'hypothèse d'un dérangement mental pour expliquer la conversion du Fils de la Vallée » (p. 302). La conversion marque-t-elle le point extrême dans l'évolution de ce délire, devenu pour ainsi dire systématique et immuable — ou apporte-t-elle au contraire la crise libératrice, la guérison de cette pré-

Digitized by Google

tendue affection mentale? Est-elle une folie aiguë ou au contraire le retour à la santé, à un état stable et normal? On trouverait dans le livre de M. V. tour à tour des arguments en faveur de l'une et de l'autre thèse. Le catholicisme, nous est-il dit, est devenu pour le poète « une sorte d'hallucination, d'idée fixe, qui le poursuivait et s'imposait à sa volonté comme l'idée de la mort dans la folie du suicide » (p. 314). Ailleurs il semble au contraire que par le fait de sa conversion « l'éternel inconstant ait enfin trouvé le repos et le calme. Le changement était intime et c'est au fond du cœur qu'il fallait le chercher » (p. 313). — La plus déconcertante confusion règne pareillement dans les définitions théologiques qu'on nous propose du nouveau Credo de Werner. Tantôt c'est une sorte de catholicisme philosophique et libéral, comme une variante romantique de la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, et « ainsi, jusque dans le principe de sa foi religieuse, Werner restait soumis à l'influence de son premier maître Rousseau » (p. 321). Tantôt c'est un retour à la doctrine primitive de Luther : « Le catholicisme du nouveau converti a beaucoup plus de points de ressemblance avec le protestantisme, tel qu'il était à ses origines, qu'avec la religion des évêques catholiques du début du XIXe siècle » (p. 317). « En se réfugiant dans la foi catholique le poète converti était plus près de Luther que tous les protestants de son temps » (p. 322). Tantôt au contraire l'aboutissement logique de cette conversion nous apparaît sous les espèces de « l'ultramontanisme absolu » — « Zacharias Werner fut un de ces zélés et l'église romaine put le compter au nombre de ses plus fougueux défenseurs avec Frédéric Schlegel et Gœrres » (p. 323)... Et je veux bien que ces solutions contradictoires soient toutes partiellement vraies ou fausses, mais j'estime que la contradiction tient moins au sujet lui-même qu'à la méthode défectueuse de l'auteur, à ses définitions arbitraires ou imprécises, trop verbales surtout, « trop littéraires », et aussi à ses partis pris dogmatiques. Il ne suffit pas de reprocher aux mystiques d'être des mystiques (M. V. a parfois des sorties bien amusantes : « adopta-t-il — se demande-t-il à la page 314 — *les yeux fermés* le dogme catholique, *après en avoir pris une connaissance complète?* »). Encore faudrait-il essayer de pénétrer cette logique particulière. C'est ce travail de pénétration qui manque au livre de M. V. et qui lui donne souvent l'aspect d'une mosaïque de détails biographiques, de développements littéraires et de jugements décousus et contradictoires plutôt que d'un essai d'interprétation psychologique et critique.

Je dirai peu de chose des pages où, brisant les cadres de la monographie individuelle, l'auteur ouvre encore quelques échappées sur l'époque, le milieu et le mouvement général des idées. Je crains qu'ici son érudition ne soit un peu de seconde main et n'aboutisse encore à des simplifications par trop schématiques et arbitraires. Je regrette toutefois qu'il soit si souvent question d'un « système wernérien », sans que jamais on nous fasse voir cette espèce d'hippogriphe mystérieux. Il est vrai que M. V. nous apprend que « les théories de Werner, *son système* (?) d'un amour *actif* (?)

Digitized by Google

moitié idéal, moitié sensuel, cette idée de l'absorption dans l'infini, but de la religion et qui s'accomplit dans la mort, ne sont que des échos de conceptions bizarres, de rêveries maladives qui *flottent dans l'air* » (p. 206). Mais je ne puis voir dans cette dernière métaphore qu'une formule commode pour ajourner à des temps meilleurs une enquête plus précise. C'est ici qu'il eût fallu s'attacher à l'œuvre même du poète, serrer de près l'interprétation philologique de textes parfois horriblement obscurs et s'engager dans un labyrinthe de doctrines occultistes, maçonniques, cabalistiques, théosophiques, parmi lesquelles il eût été parfois difficile de s'orienter et de se frayer une issue. Voici donc un second problème — et des plus ardus — que M. V. a laissé presque intact à ceux qui s'occuperont de Werner après lui. Et son livre est instructif pour tout ce qu'il laisse encore à découvrir, autant que pour les résultats positifs qu'il nous apporte.

E. SPENLÉ.

Otto der Schütz in der Literatur, von GUSTAV NOLL (*Tüb. phil. Inaug.-Dis.*) — Strassburg i. E., K.-J. Trübner, 1906, 143 p. in-8°. 3 M. 50.

S'il faut en croire une remarque de M. E. Schröder, professeur à Göttingen, ce serait à ce germaniste, alors professeur à Marburg, que l'auteur de la dissertation ci-dessus serait redevable et de l'idée de son travail et de « die eine und die andere literarische Seltenheit » citées par lui au cours de son enquête. M. E. Schröder n'est même pas sûr de ne pas avoir « auch die ersten Schritte des Suchenden geleitet ». Nous devions à l'impartialité de mentionner ces détails, contenus au t. XXX de la *Ztschft. des Vereins für hessische Gesch. u. Landeskunde, N. F.*, p. 184-187, et dont on chercherait vainement une mention sous la plume de l'auteur. Celui-ci s'est proposé d'étudier les divers aspects du personnage légendaire Otto der Schütz dans la littérature. Sa tâche se trouvait singulièrement limitée du fait qu'Alexandre Dumas père semble avoir été le seul écrivain étranger — sa narration en prose : *Othon l'Archer* (réimprimée récemment par *la Lecture rétrospective*), parue à Paris en 1840 sur 324 p. in-8, offre une bizarre contamination de divers thèmes épiques inconnexes — qui se soit occupé de cette matière, dont l'examen restait, de la sorte, strictement limité aux pays de langue allemande[1].

1. M. G. Noll n'a pas eu connaissance des trois lettres de G. Kinkel publiées par « Rm. » — la rédaction n'a pu me dire quel était ce personnage — dans le *Berliner Tageblatt* du 25 décembre 1882. Il y eût appris qu'avant le départ de Kinkel de Londres pour Zurich, il existait plusieurs versions anglaises d'*Otto der Schütz*, à la publication desquelles s'était opposé Kinkel, et qui sont, de la sorte, restées manuscrites. Bien que cette indication n'intéressât pas directement le sujet de son étude, elle méritait cependant d'être consignée, ne fût-ce que comme trait de caractère de ce même Kinkel. Enfin, je crois que M. Noll n'a pas assez approfondi l'examen de l'influence probable qu'eut sur la genèse d'*Otto der Schütz* la narration de Dumas père. Il nous dit bien, p. 109 et 110,

Digitized by Google

Si l'épopée de Kinkel, qui, publiée originairement à la fin de la première édition de ses *Gedichte*, en 1843, en est aujourd'hui à sa 84e édition, a rendu familiers à la masse du public, du moins en Allemagne, le nom et l'aventure amoureuse d'*Otto der Schütz*, aucun érudit ne s'était jusqu'à présent soucié de scruter méthodiquement l'origine et les aspects littéraires successifs de la fable qu'elle incarne. Quelques indications des frères Grimm (*Deutsche Sagen*, Berlin, 1818, n° 562), reprises par Wolfgang Menzel (*Gesch. der deutschen Dichtung*, II, 63) laissaient soupçonner, cependant, la possibilité de déployer autour de ce thème d'intéressantes recherches, de fructueuses investigations. Le Dr G. Noll a su mener à bien une partie au moins de la tâche qu'il s'était imposée. Son livre se divise en deux sections fort inégales. La première, qui comprend 28 pages, étudie, si je puis dire, le substratum pseudo-historique de la légende d'Othon dans les Chroniques hessoises, tandis que la seconde examine, en 109 pages, l'évolution de cette légende dans la littérature, à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, où elle devient matière littéraire. Cette disproportion dans l'ordonnance du livre est conditionnée objectivement par le fait que les sources anciennes touchant Othon sont beaucoup moins copieuses que les développements en prose ou en vers auxquels il a donné naissance. Il n'était, d'autre part, point trop difficile pour l'auteur de découvrir, puis de reproduire, les témoignages de Johannes Nuhn, ou Nohe (1442-1523), dont Senckenberg avait publié en 1739 à Francfort-sur-le-Mein la *Hessische Chronik* au t. V des *Selecta juris et historiarum*, et sur la personne et l'œuvre duquel la laborieuse étude de J. Pistor au t. XVIII de la *Ztschft. für hess. Gesch. N. F.*, p. 113-186, renseignait avec toute l'ampleur souhaitable, et les continuateurs de Nuhn n'étaient pas d'un accès plus ardu : l'anonyme chroniqueur dont le récit a été également imprimé par Senckenberg, *op. cit.* III (Fkft. a.

que plusieurs points d'analogie se découvrent dans certains détails des deux œuvres, mais il a oublié de marquer qu'antérieurement à 1841 Kinkel s'occupait activement de Dumas et que le cahier autographe des compositions du *Maikäfer* contient précisément — c'est la 23e contribution de Kinkel — une traduction d'une ballade de *Catherine Howard* cette même année 1841. D'ailleurs, n'est-il pas notable que la rhapsodie de Karl Egon Ebert, dont l'*Otto der Schütz* parut en 1843 (*Poet. Werke* [Prag., 1877], II, 86-89), manifeste, elle aussi, quelque analogie avec l'*Othon l'Archer* de Dumas, qui est allé inspirer — étranges répercussions d'influences — l'opéra romantique en trois actes de Schmezer, représenté en 1853 à Brunswick et à Wolfenbüttel, et dont l'instrumentation émane du chef de musique Carl Zabel? Nul n'ignore de quelle popularité jouissaient alors en Allemagne les productions du fécond romancier français, et il n'est, de la sorte, nullement invraisemblable que son volume, si plein de réminiscences du cycle de romances : *Otto der Schütz*, de l'aimable philistin G. Schwab — paru dans la 2e édition [Bonn, 1837, p. 19-32] des *Rheinsagen aus dem Munde des Volks und deutscher Dichter* de Simrock — ne soit, à son tour, allé influencer le choix du thème du concours poétique du *Maikäfer* en 1841. A la fin de son histoire (éd. originale, p. 324 [*Bibl. Nat. : Y² 30591*]), Dumas affirme qu'il reproduit « l'histoire d'Othon l'Archer telle que je l'ai entendu raconter sur les bords du Rhin ». Cet aveu prouverait que l'auteur avait peut-être annoncé son intention à l'avance à ses amis rhénans et suscité, de la sorte, en ceux-ci le vif désir de connaître son œuvre.

Digitized by Google

M. 1735); Wigand Lauze, dont la Chronique hessoise manuscrite est conservée à la *Landesbibliothek* de Cassel; Joseph Imhoff, dont la *Hessische Chronik*, éditée par H. Müller, se lit au t. XVIII de feu la *Ztschft. für preuss. Gesch. u. Landesk.*; ainsi que son continuateur W. Buch, dont la partie de la *Hessische Chronik* relative à Othon a été imprimée par Ernestus Christophorus Arnoldus en appendice à son *Specimen Paræmiarum historicarum ad res Germaniae illustrandas comparatarum* (Gissae, 1715). Les délaiements postérieurs de la légende dans Spangenberg (1594), le landgrave Maurice de Hesse — sa *Comœdia Otto Schütz* en allemand a été, précisément, publiée en 1894 par M. E. Schröder — W. Schäffer (Dilich), Adelarius Erichius (1611), J.-J. Winckelmann (1697) passés rapidement en revue, il restait à apprécier à sa valeur — et nous croyons que M. G. Noll a été trop bref sur ce point — la posthume *Historische Untersuchung von des Otto Schützen Gebohrnen Printzen von Hessen Begebenheiten am Clevischen Hof* (Cassel, 1746), où la légende d'Othon telle que la relatent les chroniques est dépouillée de ses contradictions sans que l'auteur ait osé révoquer en doute la réalité historique de la fable. « Und war es, écrit M. G. Noll, p. 28, die Absicht Schminckes gewesen, durch sein Werk die Sage als eine Ausgeburt « des verderbten Geschmacks in denen Unwissenheits-Jahrhunderten » (S. 2) ein-für allemal aus der Welt zu schaffen, so hat die Ironie des Schicksals es gewollt, dass gerade sein Werk den Anlass und Ausgangspunkt zu der Fülle der bald danach beginnenden poetischen Bearbeitungen des Stoffes bildete ». L'enquête se clôt sur cette phrase, et, si elle satisfait par la netteté avec laquelle son exactitude est démontrée dans la seconde partie du travail, l'on n'en regrette pas moins que l'auteur se soit borné à être purement reproductif, encore qu'avec beaucoup de sens critique, et n'ait pas songé à élucider quelque peu l'origine même de la légende d'Othon, où deux motifs au moins — celui du voyage en quête d'une fiancée et celui de l'épreuve (le concours de tir couronné par le *Meisterschuss* d'Othon pour conquérir cette fiancée — nous paraissent en relation avec des thèmes légendaires dont il eût été assez instructif de rechercher les incarnations littéraires dans divers pays au moyen âge. M. G. Noll n'a guère fait autre chose que reprendre les maigres données consignées dès 1836 par G. Landau à l'article *Otto der Schütz* de l'*Allg. Encycl.* de Ersch et Gruber, où étaient résumées, de façon d'ailleurs incomplète, les connaissances historiques relatives au fils du landgrave Henri II de Fer (1328-1376), dont on ignore la date de naissance et dont le règne agité se termina par la mort subite de ce rude guerrier à Mayence, le 10 décembre 1366. Évidemment, l'ouvrage pèche, de ce côté, par une insuffisance manifeste, et M. E. Schröder entreprendra une besogne méritoire en lui donnant les compléments promis, et qui sont nécessaires. Malheureusement, aucune bibliothèque publique parisienne — y compris la Bibliothèque nationale — ne reçoit la *Ztschft. des Vereins für hess. Gesch. u. Landesk.*, où paraîtra vraisemblablement son travail.

Digitized by Google

De la seconde partie d'*Otto der Schütz in der Literatur*, il serait, croyons-nous, difficile de dire autre chose que du bien. Très sévèrement, mais aussi très justement, l'auteur passe en revue les vingt-quatre compositions : cinq drames, six opéras — dont l'un polonais — cinq récits en prose, huit poèmes épico-lyriques, qui s'inspirent de la légende d'Othon et dont quatre appartiennent au XVIIIe siècle, les dix-neuf autres remontant au siècle dernier et onze d'entre eux au crépuscule du romantisme, puisqu'ils parurent de 1837 à 1847. Si peu d'intérêt que présentent le plus grand grand nombre, ils n'en impliquent pas moins une frappante leçon de choses littéraire, en ce sens qu'ils permettent de suivre, sur un terrain délimité avec rigueur, le processus de génération des œuvres de l'esprit et de constater — une fois de plus — que sa marche oscille invariablement entre le plagiat direct, l'imitation intelligente, la refonte habile, ou l'emprunt tout simple de l'idée première. Un travail comme celui que nous venons d'examiner possède donc un double mérite : celui, intrinsèque, d'avoir — ne fût-ce que partiellement — résolu un problème littéraire jusqu'alors négligé, et celui de dégager une philosophie, amère ou seulement amusante, selon la nuance d'esprit du lecteur. Il nous a permis, en outre, de nous livrer à une innocente confrontation, non dépourvue, toutefois, d'enseignement. Comme, en somme, deux œuvres d'un mérite relatif certain étaient ici en présence : le drame d'Achim von Arnim : *der Auerhahn* (Berlin, 1813) et l'épopée de Kinkel : *Otto der Schütz*, n'importait-il pas de savoir si les critiques allemands du livre du Dr Noll contresigneraient le jugement formulé par ce dernier touchant ces deux œuvres, et, plus spécialement, la seconde? A notre connaissance — mais il se peut qu'elle soit défectueuse — ces critiques ont été les suivants : MM. E. Schröder, *loc. cit.*, J. Joesten, *Deutsche Literaturzeitung*, 1907, n° 21, col. 1319-1320, R.-M. Meyer, *Archiv für das Stud. der neueren Sprach. u. Lit. N. S.*, XVIII, 3. u. 4. Hft. p. 405, L. Fränkel, *Liter. Centralblatt*, 1907, n° 27, p. 866, Carl Enders, *Das liter. Echo*, 1907, col. 212-213, O. Mausser, *Frankf. Ztg.* 1907, n° 305^IV (*Literaturblatt* du 3 novembre). Or, si M. L. Fränkel — dont la prédilection pour Simrock est connue de ceux qui ont lu ses études dans la *Ztschft. für den deutschen Unterricht* 1896 et 1906 — est d'avis que Kinkel n'occupe nullement l'avant-poste parmi les hérauts de la gloire d'*Otto* et que ce fut Simrock le connaisseur et le rénovateur le plus aimable de la « Fabelsippe Otto des Schützen », si M. J. Joesten profite de la circonstance pour recommander au Dr Noll son propre « ouvrage » sur Kinkel, si MM. C. Enders et O. Mausser opinent que Kinkel — n'eût-il que ce seul titre à l'indulgence des lettrés — a su rendre populaire la vieille légende d'Othon, si M. E. Schröder confesse, lui aussi, que ledit Kinkel « unserer heimischen Sage... die wirksamste lyrisch-epische Gestaltung gibt », M. R.-M. Meyer écrit, Minos impitoyable : « Von der fast überall notwendigen ironischen Ablehnung erholt sich Noll durch eine starke Ueberschätzung von Arnim's « Auerhahn », *wogegen Kinkel mit verdienter kühler Ruhe abgefertigt wird...* » M. R.-M. Meyer

Digitized by Google

nous a jadis reproché (cf. *Revue germanique*, 1907, n° 5) d'avoir dépensé une peine inutile « à interpréter d'une façon qui ne compromette pas notre opinion » certaine lettre de Freiligrath (p. 607). Que ceux qui voudraient se renseigner sur la manière dont M. R.-M. Meyer fait, lui aussi, parler les textes, lisent le passage consacré à Kinkel dans le livre du Dr G. Noll, p. 105-117. Nous reviendrons, d'ailleurs, plus amplement sur cette matière dans notre biographie de Kinkel assez prochainement [1].

CAMILLE PITOLLET.

Magister F. Ch. Laukhards Leben und Schicksale, bearb. v. Dr. v. PETERSEN, Stuttgart, Robert Lutz. 2 vol. in-8° XXXII-316-352 p. Broch 11 M. Rel. 13 M. 1908.

C'est une réédition. L'ouvrage parut pour la première fois en six volumes

1. Pour ceux qui ne pourraient, toutefois, lire le passage en question, j'en transcrirai ici les conclusions. Après avoir discuté les sources de Kinkel, le Dr G. Noll écrit : « Indessen muss ausdrücklich betont werden, dass die meisten aufgeführten Momente seiner Vorläufer für Kinkel nicht den Zweck der Verstopfung eigener Lücken hatten, vielmehr den Wert dichterischer Anregung. Er liess sich befruchten, nicht beschenken » (p. 110). Touchant le pittoresque extérieur, la description de la nature dans *Otto* : « Seine Landschaften oder besser gesagt seine Landschaft, die Rheinlandschaft, ist das, was am meisten an seiner Dichtung fesselt und befriedigt. Ein nimmermüder Bewunderer, weiss er nicht nur in allen Jahreszeiten, sondern auch Tageszeiten ihren besonderen Reiz zu erfassen » (p. 112). Relativement à la langue : « Was die Form und den Umfang seiner Dichtung angeht, so haben Kinkel offenkundig die kleineren mittelhochdeutschen Verserzählungen vorgeschwebt... Im übrigen hat sich Kinkel wohl gehütet, die klare Sprache seines Werks durch archaische Schnörkel und Spielereien zu entstellen » (p. 113-114). M. R.-M. Meyer affirmera-t-il que le § final, enfin, justifie son interprétation : « So steht man Kinkels Werk mit zwiespältigen Gefühlen gegenüber und begreift das Schwanken im Urteil der literarischen Kritik, die von bedingungsloser Anerkennung zu ebenso unbedingter Ablehnung herüber-und hinübergeht... Für uns steht Kinkels Bedeutung als Sagenbearbeiter schon deshalb ganz ausser Frage, weil er einerseits nahezu alle zeitlich hinter ihm liegenden Bearbeitungen unter seinen Einfluss gezwungen hat und weil er andererseits durch sein Werk der Sage neben weitester Verbreitung zu ungeahnter Volkstümlichkeit verholfen hat? » (p. 115). — Notons que le Dr Noll n'aurait pas commis l'erreur (sans doute transcrite de l'article de G. Landau, qui parlait de « Trinkgefäss ») d'écrire, p. 2, que le musée de Cassel conserve la « Jagdflasche » d'Otto der Schütz (cette gourde est en réalité un pulvérin portant les armes de Lorraine, postérieur, par conséquent, à l'époque d'Othon) s'il avait connu l'article du Dr W. Henkel : *Gottfried Kinkels Beziehungen Hessen-Kassel* (*Hessenland*, XIV, n° 18, p. 228-230), où l'aventure de Kinkel avec le chapeau d'Othon au même musée est contée. Enfin, on pourrait s'étonner de lire, à la suite du nom de A.-W. Schreiber (p. 35) les dates : *1761?-1804*, que contredisent — du moins la dernière des deux — les Œuvres de cet écrivain citées p. 36 et de date postérieure. A.-W. Schreiber (12 oct. 1763, 21 oct. 1841), l'éditeur de cet almanach pour les femmes allemandes : *Cornelia* (1816-1840), si lu en son temps, et l'auteur de ce Guide du touriste aux bords du Rhin, si longtemps classique, est encore assez connu aujourd'hui pour qu'une telle erreur soit imputable au compositeur et non à l'auteur d'*Otto der Schütz in der Literatur*.

Digitized by Google

de 1792 à 1802. On a pu dire qu'il était avec les mémoires du théologien rationaliste K. F. Bahrdt la plus intéressante des nombreuses *Histoires de ma vie* léguées par les écrivains de l'Aufklärung.

Le personnage est curieux : étudiant dévoyé, privat docent ivrogne, libre penseur, tombant peu à peu dans la vie crapuleuse et finissant enfin par se vendre, devenant soldat. « Au demeurant, le meilleur fils du monde. » Il sert dans l'armée prussienne, fait la campagne de 1792, assiste à la canonnade de Valmy, passe à la suite d'aventures singulières dans le camp français, visite en déserteur allemand Mâcon et Lyon, descend jusqu'à Avignon, remonte ensuite à Dijon, est libéré, s'en va à Bâle, à Fribourg, où il s'engage dans l'armée émigrée, déserte encore, prend du service dans un régiment souabe de l'armée impériale et obtient enfin son congé. Il raconte ses longues tribulations avec bonne humeur et sincérité, avec un peu trop de franchise parfois, car il est fanfaron du vice.

La première partie abonde en renseignements sur la vie universitaire au XVIIIe siècle, à Giessen, Iéna, Göttingen, Heidelberg, Halle, Leipzig; sur les débauches absurdes des « Burschen », sur les sociétés d'étudiants, les « Landmannschaften » et surtout les « Orden » qui apparurent vers 1765 et contribuèrent à la constitution des « Corps » actuels. Ce sont les pages les plus originales de son œuvre. Les deux premiers tomes de l'édition de 1792 portaient en sous titre « Ein Beitrag zur Charakteristik der Universitäten in Deutschland. — Zur Warnung für Elterun nd studierende Jünglinge. » Malgré son désir de moralisation le livre fut mal accueilli par les Dozenten; J. G. en fit dans les Göttinger Anzeigen un compte rendu bref et mécontent.

Son récit de la campagne de France n'est à aucun point de vue comparable à celui de Gœthe; c'est le journal d'un soldat qui ne voit que quelques bataillons de la grande armée d'invasion et ne parle guère que des incidents de la route. Cependant, après la narration atténuée, stylisée de Gœthe, son récit cru ne manque pas de saveur. Rien de plus poignant que sa description de l'horrible « Drecklager » en Champagne, sous la pluie incessante, dans la détresse de la dysenterie « die Abtritte waren voll Blut und Eiter, und einigemal sah man sogar Unglückliche darin umgekommen ».

L'historien de la Révolution peut apprendre quelques détails intéressants des chapitres consacrés à son séjour en France, notamment sur la tentative du prince Louis de Prusse devant Landau pour corrompre le représentant Dentzel. Laukhard n'a pas été à Paris et n'a pas approché de personnage important; il nous peint la province française sous la Terreur, paysans, soldats, petits bourgeois. En vieil Aufklärer, qui a lu Voltaire et Rousseau, il parle avec sympathie de l'incrédulité religieuse grandissante et de la foi naïve en la République libre. Il sent la beauté de ce puissant mouvement populaire; son cynisme est agréablement rafraichi par le souffle salubre de l'enthousiasme révolutionnaire. « Oh, Laukhard! s'écrie-

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

t-il avec un désespoir comique en quittant la France, tu étais entré dans ce pays pour y renverser la liberté, cette liberté dont tu as éprouvé la bienfaisante influence; n'es-tu pas honteux? »

L'éditeur v. Petersen a pratiqué de nombreuses coupures dans l'œuvre originale et a supprimé toute la dernière partie. Il place en tête du volume une bonne table des matières; peut-être aurait-il pu, afin de faciliter l'orientation, mettre une date en haut de chaque page et accompagner le second tome d'un index.

P. COMERT.

Eduard Mörikes Brautbriefe, hgg. v. W. E. WINDEGG, München, Beck, 1908, XVIII-221 pages in-8°. 3 M. 60.

Le recueil renferme la meilleure part des lettres à Luise Rau (1829-33) et à Margarete von Speeth (1846-51). La première série est la plus intéressante. Excellent commentaire de certaines poésies (Scherz) et du Maler Nolten, elle nous révèle, mieux que bien des études l'âme songeuse de Mörike. Elle nous le montre menant dans un coin du pays souabe la vie étroite et pauvre de pasteur campagnard. Dans ce monde borné, où les moindres voyages sont des entreprises, les moindres dépenses ruineuses, son esprit se replie sur lui-même et trouve dans la contemplation intérieure l'espace et la liberté dont il a besoin. La méditation de son amour devient comme l'axe autour duquel se groupent ses aspirations idéales, ses désirs de vie meilleure, ses espérances de jeune homme. Peu à peu, à la chaleur généreuse de la passion, Mörike se transforme, prend conscience de sa force : « Ich bin ruhiger geworden, écrit-il à sa fiancée, weil ich mich sichrer in mir selbst fühle. » Devons-nous regretter la rupture qui se produisit sans éclat en 1833? Le poète avait déjà tiré de cet amour ce qu'il pouvait lui donner de meilleur. Il fut long pourtant à se consoler et bien des années après, envoyant à un ami ses lettres à Luise, il écrivait « Es schwindelt mir, wenn ich hineinblicke und denke, wir sind auseinander. » Les lettres à Margarete sont moins attrayantes. A part quelques belles pages elles nous peignent un Mörike vieilli, malade, écrivant dans son lit, parlant médecines, remèdes, ventouses et interrompant la lettre commencée pour manger un Butterbrot.

Le volume est orné de deux dessins : la reproduction d'un croquis par Mörike de sa chambre à Owen et un portrait de Margarete. L'éditeur a supprimé les notes et s'est borné à donner entre parenthèses, dans le corps même du texte, les renseignements indispensables à l'intelligence de certaines lettres. En vacances le petit in-octavo est le bienvenu; lire un livre sans commentaire, sans références, c'est un peu comme voyager en « fahrender Schüler » sans guide ni Bædeker.

P. C.

Digitized by Google

UNIV. MICHIGAN

Gœthe und die Seinen. Quellenmässige Darstellungen über Gœthes Haus, v. Lud. Geiger, R. Voigtländers Verlag, 1908, Preis, geb. M. 6.

Gœthe et les Siens, titre bien choisi d'un excellent ouvrage que L. Geiger vient de publier. Ce ne sont pas les disciples ou les partisans de Gœthe qu'il faut chercher dans ce livre, ce n'est pas non plus sa famille seulement, mais les personnes qui vécurent sous son toit dans son intimité. L'auteur ne parle donc pas de Gœthe jeune, avant qu'il ait eu sa propre habitation; il ne nous entretient ni de ses parents, sur lesquels il n'y a peut-être plus de renseignements nouveaux à donner, ni de Charles-Auguste ou de la duchesse Amalie qui ont été l'objet de travaux récents; laissant de côté Francfort et la cour de Weimar il nous fait vivre dans la demeure où Gœthe se retira avec Christiane Vulpius en 1792, et qui fut assez spacieuse pour abriter ses enfants, ses petits-enfants, des serviteurs et des amis. On la connaissait déjà cette maison de Gœthe *am Frauenplan*, mais surtout aux heures de réceptions, alors que les appartements du premier étage s'ouvraient pour accueillir un illustre visiteur; on y avait peu vécu de la vie de tous les jours du poète au milieu des siens. Geiger nous y arrête longuement; il nous dit quelles furent les conditions matérielles d'une existence que l'on se représente presque toujours idéalement, les habitudes quotidiennes, les relations des êtres groupés sous ce même toit; il le fait en un récit très vivant où les citations abondent mais si bien amenées qu'on ne remarque plus leur abondance; il écarte toute fausse admiration, il procède sans réticences mais en même temps avec choix, en évitant tout ce qui de près ou de loin peut toucher à du commérage. Il semblait qu'il n'y eût plus rien à écrire sur Gœthe; pourtant il a suffi à Geiger pour nous apporter du nouveau de suivre de près sa correspondance, son journal et ses conversations.

Le chapitre le plus important est celui qui ouvre le livre et qui est consacré à la compagne de Gœthe depuis 1888, Christiane Vulpius. Quelle fut son influence sur Gœthe, quelle fut sa place dans la société weimarienne avant et après son mariage, c'est ce que Geiger dégage avec précision : loin d'apporter une entrave au développement de son génie elle fut, suivant lui, l'inspiratrice inconsciente de plus d'une œuvre à une époque où le talent de Gœthe apparaît comme plus riche encore que dans ses premières années de Weimar; elle rendit le poète heureux parce qu'elle fut à côté de lui la joie de vivre. Que d'ailleurs cette joie de vivre ait souvent été chez elle portée à l'excès, Geiger ne le cache point.

Voici maintenant à côté de Christiane Vulpius, l'entourage immédiat de Gœthe : son fils Auguste, bon fonctionnaire qui souvent mit ses qualités d'ordre au service de son père; Odile, nature vive et artiste, qui très jeune avait épousé Auguste; leurs trois enfants, Alma, Wolfgang, Walter. Aucun de ces descendants n'eut la moindre part du génie de Gœthe; Alma, de santé délicate, mourut dès 1845; Wolfgang et Walter, héritiers des papiers de leur grand-père les gardèrent jalousement et souvent maladroitement

Digitized by Google

jusqu'à leur mort (1883 et 1885); leur seul mérite est de les avoir légués à l'état de Weimar. Plus intéressants sont les amis de Gœthe reçus dans le cercle familial : Schiller que des raisons matérielles et morales empêchèrent pourtant d'être jamais un intime de la maison, Meyer, le préféré de Gœthe peut-être, son guide en matière d'art depuis le voyage en Italie, Zelter, « le plus fidèle entre les fidèles », nature robuste auprès de laquelle Gœthe retrouvait une nouvelle vigueur intellectuelle, Riemer qui initia Auguste aux études latines et grecques et dont les connaissances philologiques furent souvent utiles à Gœthe, Eckermann le confident qui sut recueillir la pensée du maître.

A paraître ainsi dans l'intimité au milieu de ses amis, Gœthe n'est pas amoindri. On le savait despote et impérieux (et c'est la raison sans doute pour laquelle il aimait à s'entourer moins d'esprits supérieurs que de personnes d'un savoir précis); on ne savait peut-être pas assez qu'il était serviable, très attaché à ceux qui l'entouraient; ce livre de Geiger le montre pour son fils Auguste père plus tendre et plus dévoué qu'il ne semblait jusqu'à ce jour.

K. Gutzkows ausgewählte Werke, herausgegeben v. H. Houben. Leipzig, M. Hesse, 1908.

L'actif et entreprenant éditeur de Leipzig, Max Hesse, nous donne pour le 30e anniversaire de la mort de Gutzkow une édition commode et bon marché de ses ouvrages. Elle ne renferme qu'un choix et même assez restreint; mais ce serait vraiment trop exiger que de réclamer l'édition complète d'un auteur dont l'œuvre dépasse en étendue celle de Gœthe; rappelons-nous que l'édition Costenoble, aujourd'hui épuisée, contenait à peine le tiers des écrits de Gutzkow, que ses romans ont toujours été publiés à part et que bien des pages de sa jeunesse n'ont jamais été réimprimées.

On peut se demander toutefois si ce choix qui est offert au public a été bien compris, je veux dire s'il est vraiment propre à faire connaître Gutzkow, à marquer sa place dans la littérature allemande et dans la pensée européenne. Le critique chargé de cette publication, le docteur Houben, a entrepris une « réhabilitation ». Il nous avertit dans la préface qui ouvre le premier volume que la véritable nature de Gutzkow est restée obscure et qu'il n'est point d'écrivain envers qui la postérité ait été aussi injuste. A Gutzkow plus qu'à tout autre s'est appliquée, nous dit-il, dans toute sa cruauté cette parole de Gœthe : « Tel un homme est parti de ce monde, tel il vit dans la mémoire des générations futures ». Houben rejette donc, sans les discuter d'ailleurs, les jugements sévères qui ont été portés sur Gutzkow; ce qui a plu dans son œuvre il le porte aux nues, ce qui a été blâmé, il l'excuse. On ne saurait imaginer préface plus élogieuse.

Digitized by Google

Je devrais pour ma part me réjouir d'entendre ainsi célébrer un écrivain que j'ai lu moi-même avec plaisir et dont je pouvais craindre d'avoir paru trop partisan. Pourtant je suis loin d'être ravi de cette apologie : ce n'est pas tout de louer, il faut faire apprécier; et malheureusement ce qui me frappe avant tout et m'inquiète c'est que ni la préface, ni le choix de la présente édition ne mettront en lumière le véritable mérite de Gutzkow.

L'objet de la préface composée par Houben c'est de nous retracer la vie et l'œuvre de Gutzkow; et il faut entendre par « œuvre » toute la pensée active et créatrice de l'écrivain, ce que les Allemands résument dans le mot *Schaffen* : *Gutzkows Leben und Schaffen*, dit le titre. Or la vie je la suis bien dans cette préface, et décrite par le menu, mais la pensée je la cherche vainement; je ne trouve qu'une énumération chronologique à peu près complète des ouvrages de Gutzkow, accompagnée parfois d'une appréciation superficielle et banale. Quel est le caractère de Gutzkow? Comment son esprit s'est-il formé? Quels sont ses principes? Nous l'ignorons totalement, ou peu s'en faut, quand nous sommes arrivés à la fin de cette préface. Nous lisons çà et là quelques remarques sur ses idées littéraires, nous en trouvons quelques-unes, plus rares, sur ses idées religieuses, mais nous n'en rencontrons aucune sur ses idées morales, politiques ou sociales. Une fois seulement Houben nous dit en passant, en courant plutôt, à la page 106, que Gutzkow n'aimait pas précisément la Prusse et qu'il était démocrate. C'est la seule indication de ce genre que nous ayons, et l'on dirait que l'auteur a peur de nous la donner. Partout ailleurs il ne nous présente qu'un Gutzkow exsangue et décoloré, sans rien de caractéristique ni de personnel. Ce que Houben dit de Gutzkow il pourrait le dire de bien d'autres écrivains du temps; c'est du même ton et avec les mêmes formules que dans l'édition de Laube, précédemment publiée par la maison Hesse, il a parlé du compagnon et rival de Gutzkow. Le Gutzkow vigoureux et combatif, révolutionnaire et créateur, celui qui voulut intimement unir la vie sociale et la littérature, qui aura sa place et sa grande place dans le XIXe siècle allemand comme représentant des idées de 1830 et de 1848, ce Gutzkow n'existe pas, absolument pas, dans cette biographie de Houben; nous n'avons pas même son ombre. Telle est la réhabilitation de Gutzkow!

Je me hâte de dire que cette préface ne me surprend pas. Les derniers travaux de Houben sur la Jeune Allemagne la faisaient prévoir. On y retrouve les qualités et les défauts habituels de l'auteur : la recherche du menu fait et la précision dans le détail, choses très louables d'ailleurs, mais aussi le manque de personnalité et de force dans la pensée. Il y avait plus de chaleur et de vie dans les tout premiers articles de Houben, dans ceux par exemple qu'il a recueillis sous le titre *Gutzkow Funde*. Mais on ne fait pas impunément de la bibliographie et uniquement de la bibliographie comme l'a fait Houben depuis quelques années; le défaut d'une telle habitude intellectuelle éclate dès que le bibliographe veut faire œuvre d'historien; il croit être critique impartial parce qu'il ne nous donne que des faits

Digitized by Google

et des titres d'ouvrages; il oublie que l'historien n'a de valeur qu'autant qu'il sait relier les faits par les idées, que là est la tâche, difficile et périlleuse d'ailleurs mais nécessaire, que le bon historien enfin est celui qui fait comprendre la pensée de l'époque et de l'homme dont il parle.

Mais je dirai plus. Comme il est impossible, absolument impossible d'exposer les faits sans les enchaîner par une idée consciente ou inconsciente, j'imagine que si Houben n'a pas fait comprendre Gutzkow et son temps, c'est qu'il ne l'a pas voulu; et cela est grave. Pour réhabiliter Gutzkow il a cru qu'il convenait de l'accommoder au goût de l'Allemagne contemporaine, qu'il ne tient pas sans doute, à tort ou à raison, pour très favorable aux idées de 1830. Lui-même assurément n'est pas très partisan de certaines tendances de Gutzkow malgré l'admiration qu'il affiche pour ses écrits; il lui manque pour les accueillir avec sympathie la compréhension, la largeur de vues et la hauteur de sentiments que l'on rencontre chez quelques historiens allemands d'aujourd'hui qu'il me serait facile de nommer. Parce qu'il est devenu bibliographe sec et rigide et rien de plus, parce que ses idées ne s'élèvent pas au-dessus d'une certaine opinion moyenne, il a en voulant réhabiliter Gutzkow passé sous silence ce qui fait l'originalité même de Gutzkow. On ne peut être à la fois plus banal et plus pusillanime, tout en ayant l'air de faire preuve d'originalité et de courage. Lisez cette préface; vous ignorerez après l'avoir lue que Gutzkow fut le véritable représentant de la Jeune Allemagne, vous ne saurez rien des principes de 1830, des idées françaises qu'il a faites siennes, du Saint-Simonisme qui si longtemps a inspiré son œuvre, du mouvement social français qu'il a suivi de si près; tout cela n'est pas même mentionné. Une chose indéniable c'est que Gutzkow a toujours été attiré par la France, alors même qu'il l'a jugée avec sévérité. Voilà certes une tendance qui doit souverainement déplaire à Houben; si tout ce qui vient de France ne le froissait pas jusqu'au fond de l'âme il ne garderait pas en pareille matière ce silence absolu, même pour réhabiliter son auteur (l'Allemagne contemporaine, en admettant qu'elle n'aime pas les idées de 1830, est plus généreuse que lui). Houben ne la nie pas cette tendance prédominante de Gutzkow; il fait plus, il ne la mentionne pas; il faut qu'elle soit ignorée. Tirons un voile sur cette faute impardonnable d'un auteur que l'on veut faire aimer.

Ce que j'écris ici de la préface de l'édition Hesse n'est pas inspiré par un esprit d'hostilité et de partialité contre les ouvrages de Houben; ses travaux antérieurs m'ont servi et beaucoup, je l'ai dit plus d'une fois; mais vraiment je suis peiné de voir le critique qui a consacré quinze années de sa vie à des recherches dont j'estime tout le prix nous apporter comme résultat des pages aussi médiocres sur Gutzkow; je ne puis admettre qu'un auteur de la valeur de Gutzkow soit ainsi rapetissé, dénaturé, sous prétexte de réhabilitation; j'ose prétendre que Houben avec une pareille mentalité est incapable de comprendre ou tout au moins d'exposer le mouvement littéraire de 1830 à 1848. Les écrivains de ce groupe littéraire, Gutzkow,

Digitized by Google

Mundt, Laube arrivent dans les articles récents de Houben à se confondre totalement; on connaît mieux leur vie, mais on ignore de plus en plus leur caractère et leur pensée; on ne sait quel fut le plus vigoureux, le plus original, le plus vivant. Peut-être même Houben préfère-t-il Laube ou Mundt à Gutzkow parce que leurs idées sont moins dangereuses.

Il me serait facile de prouver ce que j'avance là, mais je ne veux pas parler des travaux de Houben avec trop de sévérité, et parce qu'ils ont malgré tout une valeur documentaire, et aussi parce qu'il me faut me tenir en garde contre moi-même. On pourrait m'objecter qu'étant Français je suis disposé à grandir l'influence de la France sur Gutskow. Je ne crois pourtant pas avoir cédé au plaisir de rattacher étroitement la Jeune Allemagne à la France lorsque j'ai écrit il y a quatre ans mon livre sur *Gutzkow et la Jeune Allemagne*; si j'ai marqué l'origine française de certaines idées que je rencontrais dans la littérature de 1830 je me suis empressé d'ajouter que ces emprunts faits à l'étranger ne nuisaient nullement à l'originalité des écrivains de cette période, surtout de Gutzkow. Mais il faut être volontairement aveugle pour ne pas voir d'où viennent ces emprunts; il faut être d'une partialité extrême pour oser les passer sous silence. Treitschke avait bien marqué quelle était l'origine de certains principes de Gutzkow, lorsqu'il les dénonça pour les combattre dans son *Histoire de l'Allemagne au XIXe siècle*; elle n'avait pas échappé non plus à Johannes Proelss lorsqu'il les exposa avec une parfaite impartialité dans son ouvrage sur la *Jeune Allemagne*, et récemment encore Geiger l'a mise en pleine lumière en étudiant les jugements de la censure prussienne sur la Jeune Allemagne (*Das junge Deutschland und die preussiche Censur*). On peut penser ce que l'on voudra des idées de 1830, partager même l'opinion de Treitschke à ce sujet, on n'a pas le droit de les ignorer; rejetez-les si elles vous déplaisent, mais faites-le franchement en les exposant telles qu'elles sont, sans les mêler de considérations actuelles; surtout n'allez pas fausser la pensée de celui qui les représente le mieux, sous prétexte de le « réhabiliter ». Gutzkow n'a pas besoin d'être défendu. Disons simplement ce qu'il fut, montrons-le tel qu'il est, et il apparaîtra très grand. Certes il ne plaira pas à tout le monde, mais il n'est pas de ceux qui plaisent à la moyenne; mieux vaudrait pour lui être encore attaqué, plutôt que d'être défendu par des apologistes tels que Houben; ses adversaires lui font plus de bien, car ils ne voilent point sa pensée.

J'avoue donc préférer à la préface de Houben les pages mêmes si haineuses que Treitschke a écrites sur Gutzkow, car Treitschke fut un adversaire digne de Gutzkow, et Houben n'est pas un apologiste digne de lui. Plus Treitschke s'acharnait à lutter contre certaines idées de Gutzkow, plus il leur donnait de relief et d'éclat, et ce sont précisément ces idées que Houben s'efforce de laisser dans l'ombre. Houben passe pour être en Allemagne l'historien de la Jeune Allemagne, parce qu'il a remué pendant des années la poussière des Archives et lassé de ses requêtes les détenteurs de

Digitized by Google

lettres et de manuscrits; il s'est raillé de Prœlss qui avait commis quelques erreurs et oublié quelques documents, mais ce même Prœlss reste meilleur historien que Houben, parce qu'il s'est mieux que lui servi des documents dont il disposa et surtout parce qu'il a su mieux que lui lire les œuvres de l'écrivain dont il parle; et je citerai encore comme bien supérieur à Houben le professeur de Berlin, Geiger, qui ne craint pas, lui non plus, la poussière des Archives mais que la documentation n'empêche pas de penser et de juger. C'est que pour Geiger la documentation, comme la bibliographie n'est que le travail préparatoire de l'historien; pour Houben au contraire la bibliographie est une fin en soi, ou plutôt, car l'expression est ici trop élevée, la bibliographie est un métier véritable, métier qu'il exerce avec acrimonie, souverainement, dont il prétend sur certaines questions faire un monopole, par morgue, et parce que, sans doute, il y trouve son profit.

A une pareille préface répond malheureusement le choix des œuvres.

Je ne trouve pas dans cette édition les *Briefe eines Narren an eine Närrin*. Il est vrai que Gutzkow lui-même ne les avait pas recueillies dans les œuvres qu'il publia chez Costenoble; mais il y a dans l'édition présente plus d'une page que Gutzkow avait laissée de côté. Et d'ailleurs Gutzkow avait pu en 1872 être forcé à une prudence que nous ne devons pas imiter aujourd'hui; ne disait-il pas en 1859, dans l'autobiographie qu'il avait écrite pour Gœdecke qu'il désirait que l'historien lût ses premiers écrits dans le texte original? Si l'on songe que les *Briefe eines Narren*, qui n'ont jamais été réimprimées en leur entier depuis 1832, sont introuvables aujourd'hui, qu'elles sont le premier ouvrage important de Gutzkow, que d'ailleurs elles renferment la plupart de ses principes politiques, on regrettera de ne pouvoir les lire, tout au moins en partie, dans cette édition Hesse.

Je ne trouve pas le deuxième ouvrage de valeur de Gutzkow, celui qui attira particulièrement sur l'auteur encore anonyme l'attention du monde politique dans le sud de l'Allemagne : *Divination auf den nächsten würtembergischen Landtag*, petit livre très court qu'il aurait été facile de reproduire *in extenso*, et qui est devenu plus rare encore que les *Briefe eines Narren an eine Närrin* (il n'en reste à ma connaissance qu'un exemplaire actuellement déposé à la bibliothèque royale de Stuttgart). Les quelques lignes que lui consacre Houben dans la préface sont absolument insuffisantes; elles n'en laissent pas même deviner le contenu.

Je ne trouve rien des *Säkularbilder* dont Houben dit dans la préface que c'est une œuvre capitale de Gutzkow. C'est sans doute que ce livre trahit par trop une influence saint-simonienne d'origine française. Je ne trouve pas l'ouvrage de Gutzkow sur la *Philosophie de l'Histoire*, où il s'oppose à la théorie hégélienne au nom de la liberté individuelle et du hasard (*Zur Philosophie der That und des Ereignisses*). Je ne trouve pas la vie de Börne (*Börnes Leben*) qui, de l'avis de Houben lui-même, est encore aujourd'hui le meilleur ouvrage qui ait été écrit sur Börne. Ce livre étant épuisé dans l'édition Costenoble et ne pouvant plus être acheté, ne convenait-il

Digitized by Google

pas de lui donner place dans une édition nouvelle? Je ne trouve pas *Deutschland am Vorabend seines Falles oder seiner Grösse*, où Gutzkow donnait à ses contemporains des avertissements si salutaires au lendemain de la révolution de 1848. Que d'autres écrits encore je ne trouve pas dans l'édition Hesse!

L'éditeur a été obligé de se restreindre, cela est vrai; aussi ne veux-je point dire que tous les ouvrages cités auraient dû entrer en entier dans cette édition; je remarque seulement que tous ceux qui révèlent une certaine tendance trop accusée de leur auteur ont été laissés de côté; et je ne peux m'empêcher de conclure au parti pris. Ces ouvrages étaient-ils donc trop dangereux pour la mémoire de Gutzkow? Parmi ces ouvrages dangereux il n'y en a qu'un que je rencontre, c'est *Vergangenheit und Gegenwart* au livre XII de la présente édition; et vraiment je m'étonne autant que je me réjouis de pouvoir relire ces belles pages et je m'empresse d'attirer sur elles l'attention du lecteur. Gutzkow les avait publiées en 1839 dans le *Jahrbuch der Literatur*; elles n'ont jamais été réimprimées depuis; elles renferment une excellente histoire très brève de la Jeune Allemagne et les admirables pensées écrites par Gutzkow dans sa prison en 1835. Mais comment des pages aussi brûlantes ont-elles pu trouver place ici?

L'édition que nous donne la maison Hesse est donc un choix très arbitraire. Sans grossir le nombre ni l'épaisseur des volumes on aurait pu réimprimer des ouvrages de Gutzkow qui ont fait sa réputation et que l'on ne peut plus se procurer. Il aurait suffi pour cela de laisser de côté quelque nouvelle très anodine ou quelque pièce de théâtre qu'on ne lira point. Quand l'espace est restreint il faut résolument écarter ce qui ne peut plus aujourd'hui arrêter le lecteur, afin de faire une place large aux grandes œuvres. Le critique auquel la maison Hesse a confié le soin de faire un choix, a procédé avec le despotisme superbe qu'il apporte maintenant en matière littéraire dans un domaine qu'il s'est approprié. Ne lui demandez pas quelles règles il s'est fixées pour recueillir ou écarter tel ou tel ouvrage. N'exigez pas non plus de références. Houben tient pour admis qu'il doit être cru sur parole, son autorité étant suffisamment établie par les articles qu'il a précédemment publiés. Avec la même indépendance souveraine il néglige tout travail critique; il ne nous dit pas où il puisa ses textes, sur quelle publication précédente il s'appuie, s'il est remonté à l'édition princeps. Cela sans doute ne nous regarde pas. Il publie *in extenso* le roman qui fit condamner la Jeune Allemagne *Wally die Zweiflerin*, mais il se garde bien de nous le donner sous sa forme primitive. Nous n'avons là que les pages retouchées par Gutzkow. Ce qui nous intéresse pourtant est le roman de 1835 tel qu'il était lorsqu'il fut condammé; *Wally* n'ayant plus qu'une valeur historique, il nous est nécessaire de l'avoir sous sa forme originale. Heureusement que l'éditeur Costenoble nous a donné il y a deux ans une bonne édition critique de ce roman, édition que d'ailleurs Houben veut ignorer, car ce n'est pas lui qui en fut chargé.

Digitized by Google

Quels que soient les défauts de cette édition il faut pourtant lui faire bon accueil : elle rend Gutzkow accessible au grand public et quelque soin que l'on apporte à voiler sa pensée, celle-ci apparait toujours à qui sait lire; on a beau faire, il est impossible d' « expurger » son œuvre. Ne lirait-on que ses souvenirs on arriverait à le bien connaître tant il s'y montre et vivant et spontané. Je recommande tout particulièrement la lecture du dernier tome (10-12) qui renferme tous les Mémoires de Gutzkow composés à différentes époques de sa vie; la partie la plus importante de ces Mémoires les *Rückblicke* n'avait encore jamais été recueillie dans ses œuvres. Pour terminer j'émets un vœu c'est qu'un éditeur allemand nous donne un jour ces ouvrages de Gutzkow dont j'ai parlé pour regretter de ne pas les trouver ici, les *Briefe eines Narren*, les *Säkularbilder* et le *Börne* surtout : le premier a le mérite d'être un document, un *Literaturdenkmal*, les autres sont des ouvrages qui méritent d'être lus et qui le seront sûrement dès qu'on les mettra dans une édition bon marché à la disposition du grand public; ils répandront de bonnes et fortes pensées.

Gustav Freytag und das junge Deutschland, von Dr OTTO MAYRHOFER, Marburg, Elwert'sche Verlagsbuchhandlung, 1 M. 20.

Gustav Freytags Romantechnik, von Dr PAUL ULRICH, Marburg, Elwert'sche Verlagsbuchhandlung, 2 M. 40.

Gustav Freytag, von HANS LINDAU, Leipzig, Hirzel, 8 M.

Il semble que Freytag dont la renommée fut grande, il y a une trentaine d'années et qui passa chez nous pour un des écrivains les plus importants de l'Allemagne ait maintenant, après une éclipse, un regain de faveur; trois ouvrages lui ont été consacrés en 1907 : les deux premiers ont paru dans la collection des études publiées sous la direction du professeur Elster (*Beiträge zur deustchen Literaturwissenschaft*); le dernier est un livre d'ensemble sur la vie et l'œuvre de Freytag.

Gustav Freytag und das junge Deutschland traite une question bien déterminée, celle des rapports de Freytag avec la Jeune Allemagne. Un premier chapitre présente un aperçu rapide des tendances de la Jeune Allemagne; deux surtout sont à juste titre mises en valeur : 1° l'attirance française; 2° le besoin d'unir la littérature et la vie sociale. Pour réaliser cette union les écrivains tentent de créer un nouveau drame et un nouveau roman.

De ces deux tendances de la Jeune Allemagne il semble que Freytag n'en ait jamais accepté qu'une seule, le désir d'unir la littérature et la vie sociale; c'est ce que Mayrhofer s'attache à démontrer d'après ses souvenirs et ses œuvres.

Freytag suivant Mayrhofer aurait toujours été à la fois un esprit très libre et très allemand : en tant que protestant il n'avait pas besoin d'aller chercher en France des principes libéraux, en tant que Prussien il a tou-

Digitized by Google

jours accepté comme une chose naturelle la subordination de l'individu à l'État. Il n'a donc jamais partagé ce que Mayrhofer appelle « l'admiration aveugle » de la Jeune Allemagne pour la France libre. Sa nature calme s'opposait dès l'abord aux théories radicales représentées par le Saint-Simonisme. Même dans ses premières pièces de théâtre où il est un élève de la Jeune Allemagne, les sentiments patriotiques l'emportent sur les idées libérales; jamais le sentiment national chez Freytag ne s'est effacé devant le libéralisme, jamais il ne s'est aigri comme chez un Heine ou un Börne.

Ce qui le rattache à la Jeune Allemagne, particulièrement à Gutzkow et à Laube, c'est la tendance réaliste de son esprit : il fut l'ennemi du romantisme plus que Gutzkow encore dont toute l'œuvre malheureusement a gardé maint défaut du romantisme allemand sans en posséder les brillantes qualités. Comme Laube, Freytag doit aux Français la technique de ses drames; l'influence de Scribe sur *Valentine* est très visible. Mais il ne leur doit que la technique; le génie français, ce qu'il appelait la « nature celtique » lui déplaisait infiniment; jamais dans ses œuvres il ne donne à un Français un rôle important ou sympathique.

Il ne tarda pas d'ailleurs à rompre toute attache avec la Jeune Allemagne. Suivant Mayrhofer la révolution de 1848 aurait achevé de le « mûrir » intellectuellement : Freytag aurait été préservé du radicalisme par ses sentiments d'allemand et ses goûts d'historien; il aurait su trouver la juste mesure entre ses aspirations libérales et la réalité. C'est alors qu'il devint rédacteur à la revue célèbre *Die Grenzboten*, où il prend à partie à la fois le républicanisme, le romantisme et les tendances françaises de la Jeune Allemagne.

Il n'eut pas alors de plus grand ennemi que Gutzkow avec lequel il avait eu autrefois des rapports assez étroits. Parmi les auteurs de la Jeune Allemagne Laube seul trouva grâce devant lui, car il joignait, selon Freytag, à l'intelligence de la vie réelle toutes les qualités du cœur allemand. Mayrhofer ne cache point ses sympathies pour Freytag adversaire de la Jeune Allemagne; il expose nettement et franchement sa pensée dans la conclusion et je suis loin de lui en vouloir. Son livre dont on peut ne pas accepter la tendance ni l'argumentation reste utile par la solidité des recherches dont il apporte le résultat.

L'ouvrage du docteur Paul Ulrich, sur la technique du roman de Freytag, *Gustav Freytags Romantechnik* est un travail consciencieux, méticuleux et un peu sec. L'auteur indique rapidement les sources auxquelles a puisé Freytag pour ses romans historiques; il dégage bien l'influence de W. Scott, et étudie moins celle de Balzac, ce qui est regrettable car nous aurions été heureux d'apprendre jusqu'à quel point Balzac a pu lui servir de modèle. D'ordinaire Freytag part dans ses romans d'une idée générale; puis pour la présenter il la mêle à une action empruntée au temps présent ou reposant sur des recherches historiques. Il tient moins à faire ressortir le caractère d'un seul homme que celui de toute une époque. Un principe

Digitized by Google

qui était cher à la Jeune Allemagne et qu'il a fait sien, c'est que l'homme est un produit de son temps; il peint donc une époque avec une grande fidélité technique, ayant soin d'écarter de ses romans les personnages célèbres qu'il est trop difficile de faire agir (seuls Luther, Frédéric-Guillaume Ier et Napoléon apparaissent dans ses romans). Tout cela est bien exposé par le docteur Ulrich, toutefois d'une façon un peu schématique; il faudrait relier et approfondir ces observations, montrer combien un W. Scott et un Balzac ont plus de génialité et de vie. Freytag est avant tout un esprit pondéré, qui à tout instant fait apparaître le contraste existant entre la raison et le sentiment, la froide réalité et la poésie; il procède dans son œuvre avec une parfaite tranquillité d'esprit et se plaît surtout à mettre en lumière le rôle d'une volonté encore plus patiente que forte. Son roman se développe très logique et généralement bien équilibré; il n'y a point d'inconséquences dans les caractères assez simplement tracés; les actions secondaires rentrent bien dans l'action principale; c'est bien le roman des concomitances, du *Nebeneinander* tel que Gutzkow l'avait créé en Allemagne, mais avec plus de mesure et de symétrie, plus de vraisemblance aussi. Freytag évite les procédés romantiques, le jeu des forces invisibles et surnaturelles; il ne mêle pas les lettres au récit; il cherche à ne pas fatiguer le lecteur (sans d'ailleurs y réussir toujours). Il sait ce qui peut plaire au public; même en peignant le passé il se garde de heurter les sentiments dominants de son temps; il évite les tendances trop accusées; il n'expose que des idées communément acceptées; il présente ce que l'on pourrait appeler des idées moyennes, de même que des caractères moyens. — Ce n'est ni un lyrique, ni un passionné; il y a peu d'amour, ou mieux, peu de variété d'amour dans ses romans; la vie de tous les jours y est retracée mais sans humour ni sentimentalité exagérée; les problèmes du mariage, de l'éducation, de la famille, etc., sont rarement et superficiellement abordés. — La technique du roman de Freytag ressemble en somme à celle de son drame; elle a mêmes qualités : clarté d'exposition, intérêt du développement, action soutenue et catastrophe bien amenée; ajoutons qu'elle a mêmes défauts, surtout le même manque de vie et de profondeur, et reprochons à Ulrich pour terminer de ne pas l'avoir assez montré. Tout en ne traitant que de la technique l'auteur de ce travail pouvait parler un peu plus du fond, d'où vient la forme.

Hans Lindau nous donne un ouvrage compact et assez touffu sur Freytag. C'est l'œuvre qu'il expose encore plus que la vie, et avec raison, car la vie de Freytag est simple, très peu riche en événements extérieurs, très peu mouvementée sans doute aussi dans l'intimité malgré les deuils qui ont pu l'assombrir. Freytag ne paraît pas avoir eu une trop forte dose de sentimentalité; ce fut un volontaire, une nature saine, qui voulut être heureuse, et, comme le dit très justement H. Lindau (p. 129), « on est rarement heureux d'une façon durable sans posséder le talent du bonheur, sans une faculté perfectionnée de retenir le bonheur ». Ce qu'il y a de plus important dans

Digitized by Google

la vie extérieure de Freytag ce sont ses rapports avec le duc Ernest II que Lindau étudie longuement surtout d'après sa correspondance, *Briefe an Herzog Ernst von Coburg-Gotha.* — Freytag disait à son ami Treitschke : « Nous sommes de ceux qui vivent un peu pour eux-mêmes, un peu pour leurs amis et principalement pour leur peuple. » Fidèle à ces paroles de Freytag c'est surtout dans ses rapports avec le peuple allemand que H. Lindau veut le considérer et le faire comprendre. Les trois tendances qui prédominent chez lui (besoin de création littéraire, curiosité scientifique, activité politique), procèdent toutes du même devoir de travailler au développement national; c'est ce qui liait si étroitement Freytag à Treitschke, dont il était loin pourtant d'avoir la fougue et la passion (voir à ce sujet la correspondance de Freytag et de Treitschke). Il était plein de confiance dans l'avenir de son pays, il pensait que depuis 1848 la génération allemande était devenue plus robuste. Travail, fidélité, telles étaient suivant lui les vertus de son peuple, et le héros qu'il estimait entre tous était Luther. Ses drames, ses romans, ses tableaux du passé allemand sont tous inspirés par cette même pensée : il voit un peuple à l'œuvre, se civilisant peu à peu, énergique, dévoué, arrivant dans la deuxième moitié du XIXe siècle à faire preuve de toute sa capacité de travail. Tel était l'idéal qu'il se faisait de la culture nationale et de l'esprit allemand. L'étroitesse de cet idéal explique certaines antipathies de Freytag : il n'aima point Gœthe, trop humain; il estima peu Ranke, historien sans doute trop européen, pas assez désireux de tout rattacher à l'Allemagne; il ne comprit pas Bismarck qui agissait avec trop de désinvolture, en despote, sans ménagements, brusquant les hommes et les choses. Freytag représente bien l'esprit protestant et prussien : libéral jusqu'à la limite du protestantisme, honnête et raisonnable, ayant soin de refréner les écarts de l'imagination et de la passion; ce fut un volontaire capable de patience dont l'idéal n'était pas placé trop haut.

Tel est le portrait de Freytag qui se dégage du livre de Hans Lindau.

J. Dresch.

Littérature comparée.

Un nouveau périodique italien : les « Studi di Filologia moderna » [1]. — L'admirable renouveau intellectuel qui se manifeste en Italie depuis quelques années ne pouvait manquer de toucher à leur tour les sciences philologiques. Déjà, des périodiques tels que la *Cultura* de M. Bonghi, la *Critica* de M. Croce, pour ne rien dire de revues plus anciennes consacrées spécialement à l'histoire littéraire de l'Italie, conciliaient le goût des idées générales avec le souci des textes et des dates et savaient être attentifs à des questions

1. Direction et administration : Catania, Via Caronda, 270; dépositaire pour la France : H. Welter. L'abonnement annuel est de 20 francs.

Digitized by Google

d'influences, de détail verbal, de chronologie rigoureuse que la critique uniquement impressionniste ou dogmatique affecte le plus souvent de négliger. La *Rivista mensile di letteratura tedesca*, que fondait tout récemment M. C. Fasola, s'assignait pour domaine la littérature allemande, non sans faire une place qu'on peut juger excessive aux seuls rapports intellectuels italo-allemands.

Les *Studi di Filologia moderna*, dirigés par M. Guido Manacorda, étendent leur champ d'action au delà des confins d'une littérature unique. On trouvera dans le premier numéro (janvier-juin 1908) une forte majorité d'articles consacrés aux littératures méridionales et deux contributions à l'étude des relations franco-italiennes. En revanche, des comptes rendus critiques, des chroniques contenant des analyses sommaires, une revue des revues étendue témoignent d'une attention très éveillée à la production intellectuelle des divers pays. Enfin le premier article, dû à la plume érudite de M. Farinelli, examine une question dont l'intérêt est illimité : l'« humanité » de Herder lui sert de point de départ pour une critique fort serrée des contradictions et des pauvretés que la notion de « race », appliquée aux choses de l'esprit avec la rigueur que certains lui attribuent, ne manque pas de produire.

« Mettre un peu d'ordre, un peu de méthode et de ferme conscience dans l'étude des langues et des littératures modernes en Italie et lui donner une impulsion durable et féconde » : nous ne pouvons qu'applaudir à ce programme de notre confrère d'outre-monts.

F. B.

Digitized by Google

Revue du Théâtre Anglais
(août 1907-sept. 1908).

Bien que plus de soixante pièces nouvelles aient été jouées sur les différentes scènes de Londres, rien ne semble indiquer cette année encore que la crise traversée par l'art dramatique en Angleterre soit près de toucher à sa fin. Le public continue à délaisser les théâtres pour les spectacles variés des salles de concerts, et les grands succès du moment sont les danses de Maud Allan au Palace et la pantomime nautique de l'Hippodrome.

Qu'est-ce même que le théâtre pour les neuf dixièmes de la population de Londres? Une farce [1], un mélodrame [2], une opérette allemande [3] : *la Joyeuse Veuve*, ou *le Prince et la petite Mendiante*. Sans doute on parle aussi de spectacles moins joyeux ou moins romanesques, de pièces sans costumes pittoresques et sans autre musique que celle des entr'actes; mais on craint de s'ennuyer à ces pièces sérieuses, et l'on n'y va que par snobisme.

La fortune du Lyceum est un signe des temps. Jadis, sous Irving, c'était la grande scène classique. Aujourd'hui c'est devenu un théâtre de mélodrames, un théâtre populaire à prix réduits. Pourtant, cette saison, Shakespeare a reparu sur l'affiche : Shakespeare est si riche et il y a tant de façons de l'accommoder. Agrémenté de quelques effets, légèrement retouché, dit le programme, « pour que l'action fût plus rapide », *Roméo et Juliette* est devenu un drame populaire à grand spectacle.

M. Tree a le grand mérite de tenter encore de temps en temps une reprise pure et simple de Shakespeare [4]; et cependant, sans les mille jeux de scène tirés du texte par le génie inventif et minutieux de M. Tree, sans les luxueux décors de son théâtre, Shakespeare n'aurait plus guère à Londres que des succès d'estime.

M. Tree est une exception. La concurrence, la nécessité de « faire de l'argent » ou de paraître obligent directeurs et auteurs à plaire à la foule, à écrire pour la foule. Tant pis pour l'art dramatique. Il faut des décors et des costumes; il faut de la musique. Pour monter une pièce nouvelle, on dépense des sommes fabuleuses. Et pour recouvrer cette première mise de fonds, il faut une longue série de représentations; il faut faire salle comble pendant des mois. C'est le système du « long-run ». Il sévit partout. Les préoccupations commerciales ont tué le souci artistique.

A l'heure actuelle le mal paraît sans remède. Les critiques semblent las de se lamenter en vain. Que n'ont-ils point proposé d'ailleurs? Pour com-

1. *When the Knights were bold* (Wyndham's).
2. *The Prince and the Beggarmaid* (Lyceum).
3. *The merry Widow* (Die lustige Wittwe — Daly's).
4. *As yon like it* (Oct. 1907); *Othello* (Nov. 1907); *The Merchant of Venice* (Avril 1908) : His Majesty's Theatre.

Digitized by Google

battre le music-hall où l'on va fumer sans faire de toilette, l'opérette où nul effort d'attention n'empêche de digérer à l'aise, certains ont voulu qu'on avançât l'heure du dîner. D'autres, moins exigeants peut-être, ont parlé d'éducation populaire, de création d'un théâtre national et d'un conservatoire subventionnés [1]. Quelques-uns enfin ont agi. La Société dramatique (the Stage Society) fut fondée en 1899 et comprend aujourd'hui plus de douze cents membres : auteurs, critiques, acteurs, etc. Elle poursuit l'œuvre commencée par le Théâtre Indépendant (the Independent Theatre) qui disparut en 1897. La Société n'est pas une entreprise commerciale. Elle fait jouer des pièces de valeur que la censure a interdites, qui n'auraient guère de succès auprès du grand public, et dont les directeurs ne veulent pas. Les représentations sont privées. Elles ont lieu le dimanche matin, sur l'une ou l'autre des grandes scènes mises à la disposition de la Société. Les acteurs sont des amateurs ou des professionnels qui offrent gratuitement leurs services. Les membres de la Société et quelques invités constituent le public. Le Théâtre Indépendant avait fait représenter des pièces d'Ibsen, au moment où Ibsen était encore très impopulaire à Londres, et le premier drame de Bernard Shaw : *Maisons de Veufs* (*Widowers' Houses*, 1893). La Société dramatique fit représenter les autres œuvres de Shaw, et fit connaître des auteurs nouveaux, comme St John Hankin et Granville Barker.

Ce dernier, acteur et auteur, a pris récemment une heureuse initiative. Pendant quelques années, il a dirigé avec M. Vedrenne un petit théâtre : « the Court » (1904-1907). Il a essayé d'abandonner autant que possible le système du « long-run » et de se créer une sorte de répertoire. Sur la scène du « Court », et dans les représentations dites matinées Vedrenne-Granville Barker qu'il a organisées dans divers théâtres, il a en outre tenté de faire appel à un public plus éclairé, en jouant des pièces un peu moins vides d'idées que les productions courantes. Et, comme il a toujours affaire à un vrai public, à un public qui paie ses places et qui ne reviendra pas s'il s'ennuie, comme le souci de la recette ne lui permet pas les audaces de la Société dramatique, le caractère pratique de son entreprise en fait la tentative la plus intéressante de l'histoire du théâtre anglais contemporain.

Au premier rang des auteurs nouveaux que « the Court » a fait connaître, nous pouvons citer M. John Galsworthy. Son premier succès, *the Silver Box*, était une œuvre forte, d'un réalisme sobre, sans pose, sans fausses notes, sans tirades humanitaires. Cette pièce avait fait naître des espérances auxquelles le drame de cette année, *Joy* (Savoy. Sept. 1907) ne répond peut-être pas. Le sujet pourtant était heureux. C'est l'histoire d'une âme innocente qui s'éveille soudain aux laides réalités de la vie. Une jeune fille qui aime et vénère sa mère s'aperçoit que cette mère vit avec un amant. La mère elle-

1. *A National theatre : scheme and estimates*, by William Archer and H. Granville Barker (Duckworth and C°, London, 1907).

Digitized by Google

même doit choisir entre les deux êtres qu'elle aime. Parce que M. Galsworthy a voulu trop abandonner les vieilles traditions de la scène, il n'a pas tiré de cette double situation tout le parti qu'il aurait pu, et sa pièce manque un peu de corps et d'action.

M. Granville Barker qui donna naguère *the Voysey Inheritance* (the Court, 1905), a fait jouer cette année par les soins de la Société dramatique un drame intitulé *Waste* (Imperial. Nov. 1907). Ce drame avait été interdit par la censure. Il s'agit de la vie « gâchée » (wasted) d'un homme politique, Henry Trebell[1]. Trebell a des vues immenses. Il rêve de relever le niveau intellectuel et moral de la nation en améliorant les écoles. Pour obtenir des crédits, il sacrifiera au besoin le clergé. On le choisit pour former un ministère. Une femme dont il est l'amant meurt en tentant de faire disparaître le fruit de leurs amours coupables. Le scandale qui menace Trebell est étouffé; mais le ministre succombe quand même à la suite d'intrigues politiques. Dans une sorte de crise de faiblesse, où tous les sentiments jusque-là refoulés par son orgueil s'abattent sur lui, où il en vient à pleurer l'enfant qui devait naître, il se donne la mort.

Dans ces grandes vues humanitaires, dans cette étude d'une âme supérieure, dans ce tableau de l'écroulement d'un surhomme on sent l'influence d'un écrivain dont le nom vient sur toutes les lèvres dès qu'on parle du drame anglais d'aujourd'hui, dont les œuvres, lues par tous, souvent remises à la scène, sont applaudies ou vilipendées, mais ne passent jamais inaperçues : de George Bernard Shaw. Quatre de ses pièces ont été reprises à Londres cette année; ce sont : *Sait-on jamais? César et Cléopâtre, le Disciple du Diable*, et *la Guerre et l'homme* (*You never can tell* : Savoy. Sept. 1907. — *The Devil's Disciple* : Savoy. Oct. 1907. — *Caesar and Cleopatra* : Savoy. Nov. 1907. — *Arms and the man* : Savoy. Jan. 1908). En outre, une comédie nouvelle fut jouée en matinée au théâtre de Haymarket : *A propos du mariage* (*Getting married* : mai 1908). La question du mariage y est abordée par Shaw avec cette grande franchise que beaucoup, à cause de la forme légère et brillante qui distingue toutes ses œuvres, prennent ou feignent de prendre pour une recherche du paradoxe. Il y revient à une idée qui lui est chère : l'immoralité du mariage, qu'il dénonçait déjà dans *Man and Superman* : « the confusion of marriage with morality has done more to destroy the conscience of the human race than any other single error ». Une plus grande liberté, une plus grande franchise, une plus grande confiance réciproque, une pleine reconnaissance des droits de la femme, tel paraît être, sous le dehors parfois inattendu et hardi des solutions proposées, l'idéal un peu confus des principaux personnages de la pièce. Qu'en pense M. Shaw lui-même?

Les critiques qui assistèrent à la représentation avouent s'y être fort

1. Le rôle de Henry Trebell fut interprété par l'auteur lui-même.

Digitized by Google

divertis, quoiqu'il n'y eût dans la pièce « ni intrigue, ni action ». Il faut dire que l'auteur leur avait spirituellement fermé la bouche en appelant son œuvre : *A conversation*.

Le seul drame littéraire de l'année a été l'*Attila* du poète Binyon (His Majesty's Sept. 1908). M. Binyon essaie de marcher sur les traces de son cousin Stephen Philips. Mais alors que le talent de Stephen Philips s'adapte merveilleusement à la scène, la poésie de M. Binyon paraît être de nature plus subjective, et son lyrisme même exclut certaines qualités dramatiques. C'est ainsi que l'action languit un peu pendant les premiers actes, et que les mobiles qui font agir l'héroïne restent assez obscurs.

Les Huns victorieux se sont arrêtés au pays des Burgondes, dans la vallée du haut Danube. Attila s'est épris de la princesse burgonde Ildico. Il pourrait la prendre de force; mais il veut se faire aimer d'elle.

Un devin a prédit à Attila la mort des trois fils qu'il a eu de Kerka, sa femme, et lui conseille de se méfier de la princesse Ildico. La prédiction se réalise bientôt pour les deux fils aînés d'Attila, qui se tuent dans une querelle.

Des Huns, qui reprochent à leur chef son inaction, promettent à Sigismond, frère d'Ildico, de lui ouvrir une nuit les portes du camp d'Attila. Mais ce n'est qu'une feinte, qu'un piège où les Burgondes doivent périr. Les Huns espèrent que le bruit et la vue du combat ranimeront l'ardeur guerrière du roi. Sigismond ne doit qu'à l'intervention de sa sœur d'être sauvé du massacre, et Ildico conquise par la magnanimité d'Attila lui accorde sa main.

Des envoyés de Rome viennent offrir à Attila l'anneau, présent d'Honoria, sœur de César. Bien qu'il doive le soir même épouser Ildico, Attila accepte le présent de la princesse romaine.

Dans les dernières scènes, l'action, un peu flottante jusque-là, se précipite. Ildico et Attila sont seuls. Il la prend dans ses bras; elle voit la bague d'Honoria au doigt du roi et la lui demande. Attila refuse. Elle insiste en vain.

Ils entrent dans la chambre nuptiale. Au dehors on entend un tumulte soudain. Des gardes frappent à la porte; ils crient : « Hernak! Le Roi! on a tué Hernak! » (Hernak, c'est le dernier des fils du Roi, son enfant préféré.)

Ildico revient sur la scène, défaillante.

« J'ai frappé si fort que la poignée m'a fait mal.

« Ce n'est pas moi; je suis faible... Et mes mains tremblent... tremblent. »

Les Huns enfoncent la porte et entrent avec des torches et des épées : « Le Roi! Hernak est mort! Où est le Roi? »

Ildico : « Arrière, arrière, je l'ai tué! Il est mort! »

Les gardes la croient folle. Ils entrent dans la chambre intérieure et

Digitized by Google

reculent d'horreur en apercevant Attila, percé de sa propre épée, le glaive de Dieu.

« Le glaive de Dieu est dans son cœur! C'est Dieu qui l'a frappé! » Du camp où se répand la nouvelle, monte une rumeur sourde qui grandit. On entend des clameurs et des plaintes. Ildico prête l'oreille, transfigurée :

« O Attila! La colonne du monde est tombée, et le ciel ne s'est point écroulé! »

Le vers de M. Binyon est assez souple pour convenir au dialogue dramatique. Très caressant aux passages de douceur, il acquiert parfois une allure saccadée et violente qui donne un singulier relief à la beauté sauvage de l'expresion poétique. Témoin ces imprécations d'Attila apprenant la mort de ses fils :

I will spare nothing : Italy shall be
My vineyard, and the wine of it be blood —
Red-spirting blood beneath my dancers' feet :
And Rome, Rome, Rome, out of her orphaned mouths,
Out of the cinders of her burning streets,
Feast me with curses?... I'll fix me on no throne,
. . . . . .
But harry, scourge, be vengeance, storm and plague;
And I will laugh as Fate now laughs at me,
Robbed of my lion 's whelp.

Parmi les auteurs dramatiques qui font la peinture plus ou moins satirique de la société anglaise, Arthur Wing Pinero possède au plus haut point ce génie spécial de la scène qui séduit tout de suite les directeurs de théâtre, indique et facilite leur jeu aux acteurs, et ravit d'emblée le public, à qui toutes les ficelles demeurent cachées. Peut-être le premier métier de M. Pinero, qui fut acteur dans la troupe d'Irving, cultiva-t-il en lui ce don de bâtir des drames qui soient tout entiers en action, et où le moindre détail de l'action, on dirait volontiers le moindre geste de l'acteur, soit prévu et réglé par lui. Cependant dans des pièces comme *la Seconde Mrs. Tanqueray*, *Iris* ou *Letty* il y a mieux qu'un adroit agencement de situations et de jeux de scène : il y a une très sérieuse étude de mœurs et de caractères.

Le coup de Tonnerre (*the Thunderbolt*. St James's, mai 1908) présente un tableau intéressant des mœurs de la province anglaise.

Le ménage des Thaddeus souffre du manque d'argent. Pour hériter d'une fortune, la femme détruit un testament. Mais Thaddeus révèle plus tard aux héritiers l'existence de ce papier et se charge de la faute que sa femme a commise.

L'habileté de Pinero apparait surtout dans la manière dont ce sujet est mis en œuvre. Avec une aisance dont on ne retrouve guère d'exemple en France que chez Bernstein, il tire de cette situation première assez quelconque toute une série de scènes de l'intérêt dramatique le plus puissant. Enfin, la vie intense qui anime les personnages en conflit, la vigueur avec laquelle leurs caractères sont poussés, sans aucune charge, jointes à la force

Digitized by Google

des situations et à l'air de réalité de toute la pièce, classent cette œuvre parmi les meilleures du maître.

Sans varier beaucoup ses sujets, M. Henry Arthur Jones va de la comédie de société (*the Liars*) à un genre de drame très voisin du mélodrame (*Saints and Sinners*). La pièce nouvelle, *les Hypocrites* (*the Hypocrites*, Hicks, août 1907) appartient plutôt au second genre et, dans l'intrigue, rappelle même d'assez près *Saints and Sinners*.

Le fils d'un lord a séduit une jeune fille du village et va l'abandonner pour épouser une jeune personne de son monde. Le pasteur, au courant de la situation, se rend au château, persuadé qu'une simple allusion à la vérité suffira pour empêcher ce qu'il considère comme un crime. Il veut qu'on avertisse la fiancée du jeune homme.

Mais il s'aperçoit bientôt que tout le monde fait mine de ne point comprendre et que la jeune fille même dont il prend la défense prétend qu'il ne s'est rien passé. Sur le point de partir découragé, sa colère éclate soudain, et, dans une scène violente, il démasque toute cette hypocrisie, jetant brutalement la vérité au visage de ceux qui l'écoutent. Le jeune homme confondu avoue ses torts et offre à sa victime de l'épouser, de sorte que nous retrouvons dans le dénouement la tendance moralisatrice propre aux œuvres de M. Jones.

Avec plus de hardiesse, mais avec une technique beaucoup moins sûre, le jeune auteur Alfred Sutro appartient à la même école. On ne sent plus, malheureusement, dans les pièces récentes, cette puissante personnalité qui s'était affirmée dans son retentissant chef-d'œuvre, *les Murailles de Jéricho* (*the Walls of Jericho*, 1904). Il semble que comme tant d'autres M. Sutro se soit laissé aller à courtiser le succès en cherchant à plaire à la foule. Ses dernières pièces furent en effet très populaires, quoique inférieures aux *Murailles de Jéricho*. *L'Honneur de John Glayde* notamment (*John Glayde's Honour*) fit courir toute la ville. Les situations et les personnages ont tendance à devenir conventionnels. C'est le reproche que l'on peut adresser au type d'actrice et au monde de lords et de milliardaires que met en scène sa pièce de l'année, *la Barrière* (*the Barrier*, Comedy, oct. 1907).

Les œuvres récentes de M. Somerset Maughan l'ont placé au premier rang des auteurs favoris de la fortune. Des quatre comédies nouvelles[1] qu'il a fait représenter cette année, les trois premières se jouent encore, et l'une d'elles, *Lady Frederick* est bien près d'atteindre la 400e. Ce sont des pièces très gaies, sans prétention, d'une drôlerie rehaussée parfois d'une pointe de sentiment, le tout écrit d'une plume légère, non sans esprit.

1. *Lady Frederick* (Court; nov. 1907, joué depuis au Haymarket); *Jack Straw* (Vaudeville, avril 1908); *Mrs. Dot* (Comedy, mai 1908) *The Explorer* (Lyric, Juin 1908).

Digitized by Google

Lady Frederick est une jolie veuve irlandaise. Sans fortune, elle doit quelquefois recourir à des expédients pour se procurer le luxe indispensable. Ce n'est point une aventurière; mais il court sur elle de vagues bruits, et son passé n'est peut-être pas irréprochable.

Elle est sur le point d'épouser un tout jeune homme, très riche, qu'ont séduit son élégance et le charme de son esprit. La famille du jeune homme veut s'opposer à ce mariage et entre en guerre avec la belle Irlandaise. Après avoir crânement tenu tête à tous ses adversaires, Lady Fred d'un beau geste abandonne la partie. Elle appelle un matin auprès d'elle son jeune soupirant, et, dans une scène amusante, d'un effet très sûr, elle le force à assister aux détails de sa toilette : poudre, fard, faux cheveux. Le sourire et la plaisanterie aux lèvres, elle tue en lui l'amour qu'il a pour elle, et lui rend sa liberté.

Le caractère de Lady Frederick auquel ne manquent ni la grandeur, ni la la noblesse, où la douleur se devine parfois sous l'enjouement et la gaieté, donne beaucoup de ton et de tenue à cette comédie. *Jack Straw* tient plutôt de la farce. C'est l'aventure comique d'un archiduc devenu garçon de café, qui reprend son caractère véritable de prince pour jouer un bon tour à des parvenus qui l'ont insulté. L'archiduc est reçu par eux, fêté, présenté à toute la noblesse du canton, et fait une cour heureuse à la fille de la maison. Mais voici qu'on apprend que celui qu'on héberge et qu'on flatte n'est qu'un garçon de taverne. On veut l'expulser, mais il reste, faisant doucement comprendre à ses hôtes le scandale qu'ils vont causer, le ridicule dont ils vont se couvrir. Il reste, choyé devant les étrangers et les domestiques, menacé du poing quand il est seul avec ses hôtes, du reste s'amusant trop pour les désabuser. Enfin sa véritable qualité et reconnue et tout s'arrange.

Une autre pièce a vu la 300e cette saison; c'est *le Mollusque* de M. Hubert Henry Davies (*the Mollusc*, Criterion, oct. 1907). Ce mollusque, c'est une femme habile qui est arrivée à satisfaire ses goûts de paresse en se faisant servir par tous ceux qui l'entourent, et en forçant son mari et l'institutrice de ses enfants à l'envelopper de menus soins. Vainement un frère ou cousin revenu du Far-West tente de la guérir : après quelques heures de résistance, fatigué de lutter contre cette force inerte, il devient comme tout le monde l'esclave du mollusque.

D'autres pièces, d'auteurs moins connus, sont à signaler cependant pour un certain réalisme. Le premier acte de la *Diane de chez Dobson* de Miss Cicely Hamilton (*Diana of Dobson's*, Kingsway, févr. 1908) nous expose assez facilement la vie, les idées et les rêves des filles de boutique de Londres.

Cinq *shop-girls* causent le soir dans ce pauvre dortoir. Diane a fait un héritage. Elle le dépensera en un mois dans une ville d'eaux à la mode, à vivre la vie de luxe des riches. Dans ce monde nouveau où elle s'introduit, elle se donne pour une riche veuve, et se voit bientôt recherchée, pour sa fortune autant que par amour, par un jeune officier. Elle refuse ses propo-

Digitized by Google

sitions de mariage et sans honte, avec quelque fierté même, lui avoue sa situation véritable. Plus tard à Londres, où il la rencontrera, l'aimant toujours, il lui demandera de l'épouser malgré tout et, voulant la gagner à tout prix, il travaillera lui aussi.

Bien que ces aventures soient du dernier romanesque, il y a dans toute la pièce, au début surtout, une fidélité d'observation et une sincérité qui font presque oublier l'invraisemblance des situations.

La comédie de MM. Gayer Mackey et Robert Ord, *la Cure de Repos de Barry Doyle* (*Barry Doyle's Rest Cure*, Court, oct. 1907) rappelle un peu *les Plumes du Geai*. Comme la pièce française, d'ailleurs, elle est conventionnelle dans l'intrigue, mais présente quelque intérêt par le réalisme du détail.

Si le second acte de *l'Hospice* de George Gloriel (*the House*, Court, janv. 1908) ressemblait au premier, la pièce serait un petit chef-d'œuvre. Dans une pauvre maison d'ouvriers, habitent quatre personnes : le mari, sans travail, la femme, leur fille et le grand-père. La famille va manquer de pain. On persuade au vieux d'entrer à l'hospice. Il résiste d'abord, puis finit par accepter. Cette discussion forme une scène pleine d'émotion contenue, d'un beau réalisme, sans discours propagandistes, écrite dans la langue un peu impropre et parfois embarrassée des gens du peuple.

Malheureusement, le second acte contraste trop, par sa verve comique, avec le caractère sombre du premier. Le père a trouvé un emploi, la famille est moins misérable, et le grand-père qui est à l'hospice vient voir ses enfants. Il est très heureux là-bas, et fait de sa vie nouvelle un tableau si enthousiaste que l'ouvrier se demande s'il ne ferait pas mieux de quitter son travail et d'entrer à l'hospice comme son beau-père.

C'est encore l'existence des pauvres de l'East-End que nous retrouvons dans la pièce de M. Oliver Madox Hueffer : *le Propriétaire de Latimer Street* (*the Lord of Latimer Street*, Terry's, mars 1908), cette vie sordide des « slums », où des familles d'ouvriers sont exploitées par les « slumlandlords » (propriétaires de maisons ouvrières) dont parle Bernard Shaw dans *Widowers' Houses*.

Irene Wycherley (Kingsway, oct. 1907), le drame navrant d'une femme qui maltraitée par son mari, le quitte, puis revient à lui, pour supporter sa brutalité jusqu'à ce que la mort la délivre, a fait connaître un jeune auteur nouveau : Anthony P. Wharton.

A cette série de pièces réalistes, rattachons enfin un autre tableau sombre : *Nan*, de M. John Maxfield (Haymark : Matinées Vedrenne-Barker, juin 1908). C'est l'histoire d'une jeune paysanne qui, réduite au désespoir par la cruelle persécution de ceux qui l'entourent, se venge par le meurtre et échappe à ses souffrances par le suicide.

Le Théâtre Américain. — Les échos de la scène américaine arrivent fréquemment jusqu'à Londres. Des troupes d'outre-Atlantique viennent

Digitized by Google

même en Angleterre, où le public s'amuse de leurs éclats de voix et de leur jeu endiablé. Certes, ce n'est pas l'action qui manque aux pièces venues d'Amérique. Il y a même parfois trop de mouvement et trop de bruit, comme dans cette comédie de George Ade : *the College Widow* (Adelphi, avril 1908), où la fille d'un « président » de collège séduit un jeune homme, « demi » de première force, pour l'enrôler dans l'équipe de l'Université en vue d'un prochain match de foot-ball.

A côté de ces tonitruantes nouveautés, qui, vu leur provenance, ne surprennent qu'à demi, on s'étonne de trouver dans le répertoire américain joué à Londres des mélodrames qui nous ramènent à une ou deux générations en arrière; nous en avons un exemple, malgré le cadre neuf de la pièce, dans le drame de Lottie blair Parker : *Way Down East* (Aldwych, mai 1908).

Et pourtant, en bien des circonstances, le public américain fait preuve d'un goût aussi délicat que le public anglais. C'est ainsi que les drames de Bernard Shaw sont plus appréciés à New-York qu'à Londres, et que des pièces américaines sérieuses et d'une belle tenue littéraire, jouées avec succès dans leur pays d'origine, parviennent difficilement à obtenir les suffrages des spectacteurs en Angleterre.

Ce n'est guère que cette année, avec sa comédie nouvelle, *la Vérité* (*the Truth*), que M. Clyde Fitch a conquis le public de Londres. Ses œuvres précédentes, qui lui ont valu une grande renommée en Amérique, étaient restées inaperçues.

Tom Warder et Becky sont mariés depuis six ans. Becky est une menteuse. Elle ment à tout propos, elle ment sans nécessité, pour les plus importantes comme pour les plus petites choses. Par coquetterie, elle a accepté des rendez-vous de Fred Lindon, séparé depuis un mois de sa femme, amie intime de Becky. C'est un tout petit flirt sans danger, car si Liddon est sans scrupules, Becky aime son mari. Becky et Fred se voient dans des musées, à des expositions, dans des gares. Sans penser à mal, elle l'a même reçu plusieurs fois chez elle. Mais Mrs. Lindon aime toujours Fred. Elle est jalouse, le fait espionner, puis prévient Tom Warder des relations de Fred et de Becky. Tom interroge sa femme, bravement, loyalement. On sent qu'elle n'aurait qu'à dire : « Oui, j'ai vu Fred, tel et tel jour », pour que Tom se mit à rire et n'y pensât plus. Mais Becky ment. Elle invente des tas de choses impossibles qu'elle oubliera le lendemain. Mrs. Lindon apporte des preuves; Tom questionne de nouveau sa femme, et la pauvre Becky se contredit, s'embarrasse si maladroitement dans tous ses mensonges que son mari la croit coupable. Il la quitte, non pas tant à cause de la légèreté dont il l'accuse, que par effroi de cette nature fausse qu'il a découverte soudain en elle : « Jamais plus je ne pourrais vous croire à présent, Becky. »

Mais il revient, parce qu'il l'aime et qu'elle l'aime, et Becky à l'avenir dira toujours la vérité.

Digitized by Google

On peut trouver ce dénouement artificiel, mais la pièce, d'un bout à l'autre, est délicieuse. A côté du personnage principal, Becky, le mari Tom Warder est une belle esquisse d'homme d'affaires, une nature très droite, très saine, non sans noblesse, avec son côté faible : son aveugle affection pour sa femme qu'il traite en enfant gâtée. Le rôle de Fred Lindon, le séducteur, est un peu effacé; mais Eva Lindon qui aime son mari malgré ses fautes et qui fera tout pour ne pas aboutir au divorce, est une étude très vivante.

Bien amusantes aussi sont les caricatures de Mrs. Crespigny et du vieux Roland, père de Becky et son précepteur dans l'art du mensonge, joueur ruiné qui vit de petites sommes arrachées à son gendre, et se fait nourrir et soigner par Mrs. Crespigny, en flattant par de vagues promesses de mariage son cœur affamé de veuve sur le retour.

Le Théâtre Irlandais. — Il semble que l'activité de la nation irlandaise se détourne un peu du champ de la politique où la bataille paraît définitivement perdue pour chercher ailleurs, dans le domaine de l'art et de la littérature, la satisfaction de son patriotisme, et l'occasion d'affirmer son individualité.

Un mouvement littéraire est né en Irlande vers 1890, et le poète Yeats en a été l'âme. Depuis quelques années ce mouvement s'est porté vers l'art dramatique, se manifestant par des œuvres si importantes qu'on ne peut les passer sous silence. En 1902, avec Edward Martyn et George Moore, Yeats fondait à Dublin le « Théâtre National Irlandais » (the Irish national Theatre), dont l'acteur irlandais W. Fay prit la direction et qui devint bientôt une sorte de Théâtre Libre. La bonne volonté de quelques particuliers procura à cette société une salle et des subsides grâce auxquels on put produire les œuvres des auteurs nationaux. La première pièce jouée fut *la Comtesse Cathleen*, de Yeaths (*Countess Cathleen*), tirée d'une vieille légende du pays.

L'œuvre de Yeats représente le côté rêveur et poétique de l'âme celtique, et l'un des plus beaux monuments de cette œuvre est son dernier poème dramatique, représenté à Dublin en 1907 : *Deirdre*.

Une enfant trouvée jadis dans les bois et élevée par une sorcière est devenue Deirdre, la jeune fille à la beauté fatale que le vieil ardrie Conchubar aime et qu'il va épouser. Mais Deirdre s'éprend du jeune prince Naisi et s'enfuit avec lui dans la forêt. Sept années se passent et Conchubar les rappelle, leur promettant le pardon. Ils arrivent, au lever du rideau, au rendez-vous fixé par le vieux roi, en pleine forêt, dans une cabane où se sont réfugiées des musiciennes errantes. Bientôt, aux paroles vagues de ces femmes, aux ombres silencieuses qui se glissent entre les arbres, Deirdre et Naisi devinent que ce rendez-vous est un piège de Conchubar. Ils décident d'attendre la mort avec calme, comme l'avaient autrefois attendue dans ce même lieu le prince de la légende et son amante qui, six mois de l'année, se changeait en mouette et habitait les tempêtes de l'océan.

Digitized by Google

Soudain, ils aperçoivent Conchubar, venu pour les épier. Naisi veut le tuer; il sort; mais il est saisi par les hommes noirs tapis dans l'ombre. Conchubar paraît : Naisi aura la vie sauve si Deirdre consent à suivre le roi au palais. Elle hésite, puis refuse. Naisi qu'on avait traîné sur la scène est emmené et mis à mort. Deirdre consent alors à suivre Conchubar, mais elle demande à voir une dernière fois son amant et se tue sur son cadavre.

A la scène, l'action coupée de récits et de chants, et comme enveloppée de lyrisme, doit paraître un peu lente. A la lecture, le jeu des images, la musique du vers suggère mieux que ne le ferait un décor ce coin de forêt où frissonnent les feuilles au soleil du matin et où reparaît le soir le mystère de l'ombre impénétrable; et, plus à loisir, sous le drame un peu vaporeux on goûte mieux l'inspiration jeune et païenne de ce beau poème d'amour. « Do you remember..., dit Deirdre à Naisi,

> Do you remember that first night in the woods?
> We lay all night on leaves, and looking up
> When the first grey of the dawn awoke the birds,
> Saw leaves above us, You thought that I still slept,
> And bending down to kiss me on the eyes.
> Found they were open. Bend and kiss me now,
> For it may be the last before our death.
> And when that is over, we' ll be different :
> Imperishable things, a cloud or a fire.
> And I know nothing but this body, nothing
> But that old vehement, bewildering kiss. »

Les allusions aux légendes et aux superstitions celtiques occupent encore une grande place dans l'œuvre de Synge, parce que légendes et superstitions sont inséparables de l'âme irlandaise. Mais c'est surtout l'esprit subtil, la verve malicieuse, l'humeur frondeuse de la nation qui apparaissent dans ses comédies. Avec Synge, nous quittons le monde poétique et nécessairement conventionnel de la légende pour la réalité triviale de la vie des champs; des rêves où nous berçait le vers de Yeats nous sommes tirés par le bruit des tapes joyeuses et des éclats de rire.

L'Athlète du Monde Occidental (*the Playboy of the Western World*) est une farce désopilante, obscure souvent pour l'étranger, comme l'âme et le langage des personnages qui s'y agitent. Synge a vécu longtemps parmi les paysans, dans les campagnes de l'Irlande; il a pris part à leurs travaux et à leurs jeux; il a parlé leur patois. Les tableaux qu'il trace de leurs mœurs sont aussi exacts qu'une caricature peut l'être. Et pourtant sa satire est cruelle, puisqu'elle souleva à Dublin les plus vives protestations. C'est la satire de l'esprit de révolte du paysan irlandais, de sa haine des gens de police, des « peelers », et de cette espèce d'admiration naïve qu'il éprouve pour toute action dirigée contre la loi.

Un jeune inconnu, tremblant de peur et de fatigue, entre un soir dans une auberge de village et raconte qu'il a tué son père d'un coup de bêche.

Digitized by Google

Il devient tout de suite un héros. Pegeen Mike, la fille de l'aubergiste, se met à l'aimer. Le lendemain les filles du village viennent en pèlerinage à l'auberge où il s'est abrité, et avec elles vient la veuve Quin, qui a — c'est elle qui le dit — tué son mari et enterré ses enfants.

L'enthousiasme de tous finit par gagner le héros lui-même, Christy Mahon qui, aux jeux du village, l'après-midi, est vainqueur dans toutes les épreuves : saut, course, lutte. On le ramène en triomphe à l'auberge. Pegeen lui permet de l'épouser, dédaignant son cousin-fiancé Shaneen, une poule mouillée qui n'a jamais « attrapé six mois comme feu Marcus Quin pour avoir estropié des moutons », qui n'a même de sa vie donné un coup de poing à un « peeler » comme Daneen Sullivan.

Mais voici qu'au beau milieu de cette gloire paraît soudain le vieux Mahon, l'assassiné, qui fait pleuvoir sur son fils une volée de coups de bâton. C'en est fait du héros : la foule qui l'acclamait le berne et veut le lyncher : il s'enfuit avec son père, pendant que Pegeen Mike pleure son rêve envolé.

Malgré le profond réalisme des scènes et du dialogue, les situations paraissent invraisemblables, et la pièce déroute par son allure fantastique. Synge prétend avoir emprunté aux paysans d'Irlande presque toutes les expressions de ses héros. Or ces expressions sont si savoureuses que la moindre émotion fait émaner du dialogue une sorte de poésie naïve qui surprend après les passages de fou rire, une poésie mélancolique si pénétrante parfois qu'on ne peut plus l'oublier.

A Pegeen qui l'écoute étonnée, Christy dit ses longues courses solitaires à travers la campagne, quand il eut pris la fuite après son soi-disant meurtre :

« ... it's a lonesome thing to be passing small towns with the lights shining sideways when the night is down, or going in strange places with a dog noising before you and a dog noising behind, or drawn to the cities where you'd hear a voice kissing and talking deep love in every shadow of the ditch, and you passing on with an empty stomach failing from your heart.

« *Pegeen.* — I'm thinking you're an odd man, Christy Mahon: the oddest walking fellow I ever set my eyes on to this hour to-day. »

Le théâtre irlandais, sciemment, volontairement indépendant du théâtre anglais, ne semble pas non plus, quant à présent, pouvoir exercer sur le théâtre anglais aucune influence réformatrice. Les sujets de Yeats sont trop profondément nationaux pour être transplantés; et il paraît impossible d'imiter, dans un monde différent de celui qu'il décrit, le réalisme pittoresque de Synge. Mais ce théâtre en grandissant restera-t-il toujours ce qu'il est aujourd'hui : pour l'Irlandais une institution locale chère à son patriotisme, et pour l'étranger lettré une source nouvelle de joies artistiques? Ou bien est-il destiné, peu de temps après sa naissance, comme jadis le théâtre anglais, à produire des œuvres qui s'imposeront à l'admiration universelle? C'est ce que l'avenir nous dira.

HENRI RUYSSEN.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE ET REVUE DES REVUES

Revues philologiques allemandes.

Zeitschrift für deutsche Philologie. T. XL, fasc. 2, avril 1908.

ARTICLES ORIGINAUX. — M. OLSEN : *Sophus Bugge* (article nécrologique où il est rendu justice aux hautes qualités du grand savant norwégien, sans que l'incertitude des résultats de ses travaux soit méconnue). — S. BUGGE (†) : *Das Runendenkmal von Britsum in Friesland* (article posthume de Bugge interprétant le monument runique de Britsum, découvert en 1906). — R. C. BOER : *Untersuchungen über die Hildesage* (suite et non fin, comme il était annoncé, d'une étude sur la légende d'Hilde-Gudrun).

MÉLANGES. — H. GERING : *Zu den Bornholmischen Runensteine von Vester-Marie* VI. — E. PETZET : *Zum Willehalm des Ulrich von dem Türlin.*

COMPTES RENDUS. — A. FRIES : *Vergleichende Studien zu Hebbels Fragmenten* (H. Krumm). — G. BROCKSTEDT : *Floovent-Studien* (H. Suchier). — A. BERNDT : *Heinrich von Freiberg* (G. Rosenhagen). — W. DILTHEY : *Das Erlebnis und die Dichtung* (Th. A. Meyer). — A. JOHANNSON : *Phonetics of the New High German Language* (H. Klinghardt). — M. MORRIS : *Gœthe-Studien* (R. Sokolowsky). — H. G. GRAEF : *Gœthe über seine Dichtungen* (R. Sokolowsky). — E. MARTIN : *Der Versbau des Heliand und der altsächsischen Genesis* (F. Kauffmann). — J. SCHATZ : *Die Gedichte Oswalds von Wolkenstein* (G. Ehrismann). — H. ANZ : *Die lateinischen Magierspiele* (G. Ehrismann). — H. HERRMANN : *Studien zu Heines Romanzero* (R. M. Meyer).

T. XL, fasc. 3, juillet 1908.

ARTICLES ORIGINAUX. — TH. V. GRIENBERGER : *Die Inschrift der Spange von Balingen* (explication de l'inscription gravée sur une fibule trouvée à Balingen, en Wurtemberg). — F. KAUFFMANN : *Hünen* (le mot *hun* désigne dans la langue ancienne tout peuple aux cheveux et aux yeux noirs, principalement les Romains). — F. KAUFFMANN : *Angargathungi.* — R. C. BOER : *Untersuchungen über die Hildesage* (fin du travail paru dans trois fascicules de la *Zeitschrift*, et qui est opposé à l'étude bien connue de M. Panzer; la légende d'Hilde serait née dans les îles danoises et la version primitive du poème de *Gudrun* serait du Xe siècle).

MÉLANGES. — M. SCHNEIDER : *Zwei bisher unbekanntgebliebene Gedichte des Nürnberger Meistersängers Ambrosius Oesterreicher aus dem Jahre 1562* (publication de deux poèmes d'Ambrosius Oesterreicher, l'un qui est une description de la célèbre danse des épées, l'autre, un cantique à chanter pour éloigner la peste). — V. MOSER : *Der angebliche n-Abfall im Bayrischen.* — TH. PAAS : *Der Satzparallelismus in dem Opus imperfectum in Matthaeum.*

COMPTES RENDUS. — P. HERMANN : *Island in Vergangenheit und Gegenwart* (H. Gering). — F. PIQUET : *L'originalité de Gottfried de Strasbourg*

Digitized by Google

dans son poème de Tristan et Isolde (K. Marold). — W. ARNDT : *Die Personennamen der deutschen Schauspiele des Mittelalters* (G. Ehrismann). — O. BRENNER : *Die lautlichen und geschichtlichen Grundlagen unserer Rechtschreibung* (H. Wunderlich).

Zeitschrift für deutsche Wortforschung. T. X, fasc. 1, mars 1908.

A. GAEBEL : *Wortgeschichtliches aus Herder* (collection de mots curieux par leur forme, ou leur sens, ou leur étymologie, extraits des œuvres de Herder). — H. J. WEBER : « *Geschmack* » *bei Winkelmann*. — J. MÜLLER : *Jean Paul als Wortschöpfer und Stilist*. — O. BEHAGHEL : *Mer-man* (essai d'explication de l'origine de *mer*, souvent employé pour *man*). — O. BEHAGHEL : *Zum Gebrauch der Präposition « mit »*. — A. KLUYVER : *Schoband* (ce mot bas allemand, qui signifie équarrisseur, serait d'origine slave). — E. BORST : *Halkyonische Tage* (cette expression mise à la mode par Wieland est d'origine classique ou shakespearienne). — W. MEYER-LÜBKE : *Stirp*. — V. HINTNER : *Stirp*. — V. HINTNER : *Einige bemerkenswerte Ausdrücke in mhd. Urkunden bei Bezeichnung der Zeit, des Tages und der Feste*. — F. KLUGE : *Zum Festkalender*. — E. LÉVY : *Vermeintliche Streckformen* (étymologie des mots d'argot : *lafune, manuffel* et *malauchin*, qui sont tirés de l'hébreu). — A. ZIMMERMANN : *Zur Entstehung des Ausdrucks « Schubjack »* (ce mot serait un composé de *schub*, qui = frotter, et d'un suffixe péjoratif polonais). — E. WÜLFING : *Eigenschaftswörter auf « icht »*. — A. GÖTZE : *Ab, ausmärgeln* (étude très approfondie et appuyée sur de nombreux exemples du sens de ces mots). — O. Weise : *Kinkerlitzen und andere Deminutiva auf -litz*. — A. KLECZKOWSKI : *Aus der polnischen Schiffersprache*. — O. SCHÜLTE : *Moderne Hundenamen*. — F. KLUGE : *Gotische Miszellen*. — H. PAUL : *Beiträge zum deutschen Wörterbuch* (collection de mots inconnus aux dictionnaires allemands ou appuyés d'insuffisantes citations).

T. X, fasc. 2 et 3, septembre 1908.

H. PAUL : *Beiträge zum deutschen Wörterbuch* (suite du dernier article du fascicule précédent). — H. SCHULZ : *Frühneuhochdeutsche Euphemismen* (recherches très étendues et fécondes sur quantité de termes euphémiques, parfois obscurs). — E. BRATE : *Der Name Wielant* (ce nom de l'un des principaux héros de la légende germanique serait primitivement *Wêlahanduz* soit *wohl-Hand*, c'est-à-dire l'artiste à la main habile). — A. MAIER : *Das Wiederaufleben von « Fehde » im 18. Jahrhundert* (*Fehde* a été remis à la mode au XVIIIe siècle par les écrivains qui se sont occupés de l'histoire ou de la littérature du moyen âge). — E. BORST : *Thron und Altar — Kirche und Staat* (la première de ces locutions est d'origine française, la seconde vient d'Angleterre). — E. BORST : *Epoche machen* (la locution française « faire époque » a été traduite en allemand au XVIIIe siècle, et Lessing fut parmi les premiers qui en firent usage). — W. VAN HELTEN : *Zur semantischen Entwickelung von got. alds, ahd. weralt usw.*; *mnl. einxene* (*tsinxene, sinxene*) « *Pfingsten* »; *zu einigen germanischen Benennungen für « cunnus » und « veretrum »*; *zu den altwestgerm. Benennungen für « al mosen »*; *Winileodos und leudos* (v. maintenant sur ce point le livre récent de M. W. Uhl : *Winiliod*). — A. GOETZE : *Produkt*; *Grossherrvater und Schwiegerfraumutter*. — A. GEBHARDT : *Hallore*. — A. HOLDER : *Zeleucha*. — G. BAIST : *Balkon, Erker, mhd. line*. — R. KAPFF : *Nachträge zu Kluge Rotwelsch I*. — K. HELM : *mhd. gemeit adj. gemeiten adv. « müssig »*. — C. F. SEYBOLD : *Droge, vom*

Digitized by Google

Arabischen dowâ « Heilmittel »; *Watte, vom Arabischen batn « Futter »*. — F. KLUGE : *Anstellig*. — H. SUOLAHTI-PALANDER : *Ein alter Ausdruck der deutschen Arzneikunde*. — F. KLUGE : *Aehneln*. — F. KLUGE : *Albert Gombert* (notice nécrologique sur le savant linguiste, décédé en août dernier).

F. P.

Revues allemandes.

Süddeutsche Monatshefte. — Fasc. Novembre. *Borchardt* : Dante und deutscher Dante (Critique des dernières traductions allemandes du Dante par Zoozmann, Otto Hauser, Stefan George). *Fischer* : Wanderjahre eines Poeten (Hermann Kurz à Karlsruhe). *Hofmiller* : Oesterreicher (Romanciers modernes : Anzengruber, Schönberg, Hoffensthal, Schaukal, etc.). *Ebstein* : Börries von Münchhausen. *Busching* : Der Kaiser (l'empereur Guillaume II et son peuple).

Fasc. Décembre. — *L. Andro* : Das offene Thor (roman viennois). *Preisendanz* : Nietzsche und Seneca. *Zariifopol* : Flaubert. *Holzer* : Schubartiana (documents inédits relatifs à l'emprisonnement du publiciste allemand au Hohenasperg.) *Busching* : Der Breitwimpel der Kaiserin (Critique très acerbe de l'attitude de l'empereur Guillaume II au moment de la crise récente).

Die Propyläen : Wochenschrift geleitet von Eduard Engels. Munich. N° 5, 4 novembre. — *G. Th. Fechner* : Erlebnisse eines schönen Morgens (réimpression de la préface à « Die Tagesansicht gegenüber der Nachtansicht »). *Richter* : G. Th. Fechner.

N° 6, 11 novembre. — *R. Eucken* : Ein schwedischer Lebensund Kultur philosoph der Gegenwart : Vitalis Norström. *Bethge* : Neue Lyrik, (R. Schaukal, R. Dehmel, E. von Bodmann.)

N° 7, 18 novembre. — *Dresdner* : Die moderne belgische Kunst (peintres, sculpteurs). *Klaar* : Berliner Theaterbrief. (Le commencement de la saison théâtrale; Le roi Lear, Clavigo. Socialaristocraten de A. Holz, etc.). *Bethge* : Selma Lagerlöf.

N° 8. *K. E. Franzos* : C. F. Meyer. *Teutenberg* : C. F. Meyers Briefe (analyse de la correspondance du romancier suisse, parue récemment chez Haessel, Leipzig).

Divers.

La Phalange, 15 octobre 1908. — HENRI GUILBEAUX étude sur *Johannes Schlaf* suivie de la nomenclature complète des œuvres. — JOHANNES SCHLAF, poèmes traduits par *Henri Guilbeaux*. — VALÉRY LARBAUD, lettres anglaises, *James Blyth*, *Walt Witman* (traduction des *Feuilles* d'*Herbe* en italien.)

15 novembre 1908. — HENRI GUILBEAUX, *Hugo von Hofmannsthal*, notes et réflexions à propos d'*Elektra*. — HUGO VON HOFMANNSTHAL, poèmes traduits par *Henri Guilbeaux*.

Le propriétaire-gérant : FÉLIX ALCAN.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE INÉDITE

DE L'HELLÉNISTE D'ANSSE DE VILLOISON

AVEC LA DUCHESSE DOUAIRIÈRE ANNE-AMÉLIE DE SAXE-WEIMAR

On sait, et je l'ai raconté autrefois[1], comment l'helléniste Villoison fit, en 1775, la connaissance du duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar pendant le voyage de ce jeune prince à Paris, et comment il devint pour quelque temps son correspondant littéraire. Cette correspondance cessa bientôt; mais son interruption ne mit pas fin aux relations du savant français avec le prince allemand. On voit, en 1778, Villoison dédier à Charles-Auguste son édition de Longus; et ce fut grâce à l'intervention du jeune duc qu'il obtint, deux ans après, du sénat de Hambourg, communication de la copie que Bergler avait faite d'un manuscrit précieux de l'*Iliade*[2].

Villoison était alors à Venise. Il était allé dans cette ville avec une mission du roi pour étudier les manuscrits grecs de la bibliothèque de Saint-Marc. Les belles découvertes qu'il fit le retinrent longtemps dans la capitale de la Vénétie. Mais quand, au bout de trois ans et demi, il se décida à la quitter, il ne prit pas, pour revenir, le chemin du Milanais et du Piémont qu'il avait suivi en allant. Il résolut de rentrer en France à travers l'Allemagne, afin, écrivait-il, de visiter deux ou trois académies de ce pays[3]. Il avait une autre raison de choisir cette route : c'était le désir de rendre visite à un prince dont il était l'obligé, et de voir une ville qui était, depuis l'avènement de Charles-Auguste, le rendez-vous des plus grands écrivains de l'Allemagne contemporaine.

1. *Revue d'histoire littéraire*, 2e année, 1895, n° 4, p. 523 et suiv.
2. Lettre à Hennin du 4 juillet 1780. — Bibl. de l'Institut, *Correspondance de Hennin*, V, n° 19.
3. Lettre à Wyttenbach, du 9 octobre 1781, Bibl. Nationale, nouv. acq. lat., mss. 168, fol. 50b.

Digitized by Google

Après avoir franchi le Brenner, visité Augsbourg, dont il admira les beaux manuscrits, et passé quelques jours à Nuremberg, séjour momentané du major Knebel [1], l'ancien gouverneur du prince Constantin, avec lequel il s'était lié étroitement à Paris, Villoison arriva à Weimar le 7 mai 1782. L'hospitalité la plus généreuse l'y attendait; logé au château même, admis à la table du duc, il reçut de toute la cour l'accueil le plus empressé, mais personne ne lui témoigna plus de bienveillance que la duchesse douairière Anne-Amélie [2]. Amie des lettres et des sciences, cette princesse prit plaisir à la société de Villoison; il devint bientôt un des hôtes habituels de Tiefurt et il sut inspirer à la duchesse le goût des études qui lui étaient chères; par condescendance, ou par curiosité d'esprit, elle se mit à étudier le grec avec l'helléniste français [3], et les progrès qu'elle fit dans « cette langue des dieux » furent tels qu'elle fut bientôt en état de traduire les odes d'Anacréon. On s'explique la joie que dut faire éprouver à Villoison le zèle de son auguste élève et combien s'en accrut l'admiration que lui inspira dès le premier jour la mère de Charles-Auguste.

Mais Villoison ne fut pas seulement le professeur de grec de la duchesse mère; il fut aussi son poète officiel, — poète latin bien entendu. Anne-Amélie avait fait faire pour les placer dans les bosquets de Tiefurt, sa résidence favorite qu'elle aimait à embellir, les bustes de Gœthe, de Wieland et de Herder, ainsi que ceux de l'abbé Raynal, venu quelque temps auparavant à Weimar, du duc de Saxe-Meinigen et du plus jeune fils de Mme de Stein. Elle demanda à Villoison d'en faire les épigraphes; le soir même il se mit à l'œuvre [4], et le lendemain, dans une lettre datée du 18 juin [5] « à 5 heures du matin », il envoya à la duchesse trois quatrains destinés aux bustes des trois grands écrivains allemands et trois distiques pour ceux de Raynal,

1. Karl Ludwig von Knebel, né en 1744 au château de Wallerstein, entra en 1765 dans l'armée prussienne qu'il quitta huit ans après pour devenir le gouverneur du prince Constantin; il avait accompagné son élève à Paris en 1775.

2. Dès les premiers temps de ses relations avec le duc, il avait cherché à capter la bienveillance de cette princesse en lui envoyant avec une pièce de vers la lettre la plus flatteuse dont le manuscrit Bibl. Nat., suppl. grec 943, nous a conservé la minute incomplète. Cf. *Revue d'hist. littéraire*, t. II, 1895, p. 548.

3. Lettre à Knebel du 23 juin 1782. *Knebel's Nachlass*, t. I, p. 190.

4. Cf. *Revue d'hist. litt. de la France*, t. III, 1896, p. 364 et suiv.

5. H. Duntzer, *Zur deutschen Literatur und Geschichte*, Nuremberg, 1858, t. I, p. 97.

Digitized by Google

du duc de Saxe-Meinigen et du jeune Stein[1]. Ce ne fut pas tout. Il avait fait remettre sa lettre à la duchesse par le colonel Hendrich. Quelques heures après il en adressait une à ce dernier[2]. Elle renfermait un quatrain destiné à mettre au bas du portrait d'Anne-Amélie — il désirait voir faire ce portrait par Carvelle, peintre habile qui se trouvait alors à Weimar — et un distique pour le buste du prince Constantin. Une fois en verve, Villoison n'était pas homme à se contenter de si peu. Dans une seconde lettre à la duchesse, « datée de mercredi à 9 heures[3] », il lui envoyait deux distiques; l'un pour le buste de mademoiselle de Gœchhausen, dame de compagnie d'Anne-Amélie, l'autre pour celui de Knebel. En terminant, il promettait de ne pas oublier M. le colonel Hendrich et, au premier moment d'inspiration, « de lui payer son tribut ».

Je ne sais si Villoison tint parole, mais la bienveillance de la duchesse à son égard lui donna l'occasion de faire d'autres vers latins. Elle voulut, tant était grande sa condescendante amitié pour le savant français, faire faire aussi son buste. On devine, malgré la contrainte qu'il affectait d'éprouver à se laisser sculpter et à voir par là « éterniser sa laideur », quelle secrète joie lui causa cette marque de faveur. Elle perce dans la lettre qu'il adressa à la duchesse[4]. Inutile de dire qu'il fit aussi pour son buste une épigraphe, un quatrain tout entier qu'il a eu soin de publier dans ses *Epistolæ Vinarienses*.

Ce témoignage de sympathie ne fut pas le seul qu'Anne-Amélie donna à Villoison. Pour le remercier de son empressement à lui plaire, elle lui fit présent d'un magnifique chronomètre. Ce beau cadeau mit le comble à la joie du savant et lui inspira un nouveau quatrain, qu'il envoya aussitôt à sa bienfaitrice en l'assurant de son éternelle gratitude, et en la priant de demander à M. Wieland d'insérer ses vers dans son prochain *Mercure*[5].

La composition de ces vers n'était pour Villoison qu'une distraction au milieu d'occupations plus graves. Il avait obtenu la permission de travailler à toute heure dans la bibliothèque ducale; il en

1. Il y avait joint quatre vers qu'il avait faits six ans plus tôt pour le portrait de Charles-Auguste.
2. H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 100.
3. Voir plus loin lettre I, — probablement le 19 juin qui, cette année-là, était un mercredi.
4. Voir plus loin lettre I.
5. Voir lettre II.

Digitized by Google

usa largement, et les notes qu'il prit sur les belles éditions renfermées dans ce riche dépôt devaient, réunies à celles qu'il avait apportées de Venise, former un volume qu'il publia l'année suivante à Zurich. Ce sont les *Epistolæ Vinarienses*, ainsi appelées des épîtres dédicatoires placées en tête des trois recueils dont se compose cet ouvrage.

Les notes qu'il avait prises à Venise sur les Dionysiaques de Nonnus furent bientôt revues et mises en ordre. Il les dédia, hommage qui peut surprendre, à la duchesse Amélie. Mais, comme il le disait dans une lettre qu'il lui adressa pour lui annoncer cet hommage [1], cette princesse était issue d'une famille de héros; elle avait été élevée au milieu des bruits de la guerre; ne pouvait-il pas lui dédier un ouvrage où étaient célébrés les exploits de Bacchus? Le recueil formé par ces notes était précédé d'une longue épître datée du 30 juillet 1782 [2], dans laquelle Villoison exaltait les mérites de sa bienfaitrice, son goût pour les arts et pour les lettres, sa connaissance des langues, qualités qui la rendaient digne de la race de héros dont elle était sortie.

Le second recueil, composé de variantes de l'*Odyssée*, était dédié à Wieland. La bienveillance naturelle de l'auteur d'*Agathon*, la facilité avec laquelle il parlait le français, sa connaissance approfondie de l'antiquité, l'avaient bien vite rendu cher à Villoison. Aussi, dans l'épître placée en tête du recueil [3] dont il lui faisait hommage, s'est-il répandu en éloges sur le célèbre écrivain, et il y a donné libre cours à l'admiration que lui inspirait le poète favori de la duchesse Amélie.

Le troisième recueil, composé d'extraits d'ouvrages rares ou curieux qui se trouvaient dans la bibliothèque ducale, était dédié à Charles-Auguste. Dans l'épître datée du 15 février 1783 [4], où il lui en faisait hommage, Villoison commençait par remercier le duc de la généreuse hospitalité qu'il lui avait accordée, des bienfaits dont il l'avait comblé et s'étendait avec complaisance sur les mérites de ce prince, son goût pour les arts et pour les lettres, la protection qu'il

1. Voir plus loin lettre III.
2. *Epistolæ Vinarienses*, Turici, 1783, in-4°, p. 5.
3. *Id.*, p. 27. Lettre datée du 15 novembre 1782.
4. *Id.*, p. 65.

Digitized by Google

accordait aux savants et le soin qu'il mettait à enrichir la bibliothèque fondée par un des plus illustres de ses ancêtres. Cette épître était bien faite pour plaire à Charles-Auguste. Une pièce de vers, composée quelques jours auparavant par Villoison, ne dut guère lui être moins agréable. Un événement, qui combla de joie la famille ducale, la naissance d'un héritier longtemps attendu par le duc, en avait été l'occasion. Le 2 février 1783, la duchesse Louise mit au monde un fils. La venue du jeune prince fut chantée par Wieland et par Gœthe, et inspira à Herder un de ses plus beaux discours. Villoison ne pouvait garder le silence au milieu de ce concert de louanges, et, cédant à son penchant pour les vers latins, il écrivit un dithyrambe, où, « nouveau Tirésias », il prédisait au jeune enfant les plus brillantes destinées[1].

Après ce nouvel hommage rendu à son bienfaiteur, Villoison pouvait s'éloigner satisfait de Weimar. Le 3 mars, il quitta cette ville emportant au cœur le souvenir inoubliable des « bontés » de Charles-Auguste, et des jours heureux qu'il avait passés à sa cour. Dès le surlendemain, d'Erfurt, il écrivit à Charles-Auguste une lettre, malheureusement perdue, où il lui exprimait son éternelle gratitude pour les bienfaits dont ce prince l'avait comblé. Le jour suivant, d'Eisenach, il adressa à la duchesse une longue épître[2] pour lui exprimer avec ses regrets l'admiration qu'elle lui avait inspirée. Il la priait de le rappeler au souvenir des amis qu'il avait à Weimar, en particulier « l'immortel M. Wieland », et lui racontait avec complaisance une soirée donnée par le recteur du gymnase de Gotha en l'honneur du professeur Stroth[3] et terminait en lui parlant des beautés hivernales de la contrée d'Eisenach. De cette ville, il se dirigea sur Francfort, — c'était de là qu'on devait lui expédier à Paris les livres qu'il avait achetés en voyage; — puis il alla à Darmstadt saluer le frère du duc. Il se rendit ensuite à Strasbourg. Il y passa plusieurs jours dans la société d'Oberlin, de Schweighäuser et d'autres amis ou correspondants. Se rappela-t-il de cette ville au souvenir de la duchesse Amélie? Je ne saurais le dire. Mais il n'ou-

1. *Epistolæ Vinarienses*, p. 111-112.
2. Voir plus loin lettre IV.
3. Stroth (Friedrich-Andreas), né le 5 mars 1750 en Poméranie, successivement professeur à Greifswald, à Halle, puis au gymnase de Gotha.

Digitized by Google

blia pas cette princesse et chargea Treuttel de lui envoyer quelques ouvrages qu'elle désirait.

De Strasbourg il gagna enfin Paris. Les négociations engagées pour aller en Grèce l'empêchèrent longtemps d'écrire à la duchesse Amélie. C'est le 1er juin[1] seulement qu'il répondit à une lettre qu'elle lui avait adressée. Il s'excusait de ne pas lui envoyer l'ouvrage de l'abbé Roussel sur la musique, qu'il lui avait été impossible de trouver et, avec l'exagération qui lui était habituelle, après lui avoir fait part de l'admiration que lui inspirait la lecture des « Grâces » de Wieland, dont il avait acheté la traduction, il lui expliquait longuement la raison — une guerre imminente — qui lui avait fait brusquement renoncer au voyage de Grèce, et il la chargeait de ses compliments pour tous les personnages de la cour de Weimar, dont il lui faisait une interminable énumération.

La duchesse ne tarda pas à lui écrire. Dans sa lettre elle l'entretenait, paraît-il, de l'étude qu'elle continuait à faire du grec; car, dans la réponse[2] non datée qu'il lui adressa, Villoison la félicitait de son zèle, tout en remarquant qu'Aristophane, qu'elle traduisait, était bien difficile. Il eût mieux valu, au lieu des *Grenouilles* qu'elle avait choisies, prendre le « Plutus » ou les « Nuées », et « le plan des Oiseaux, ajoutait-il, rappelait la découverte de Montgolfier ». Cette découverte excitait alors une vive curiosité, et Villoison, qui connaissait l'intérêt que la duchesse y prenait, lui envoyait le compte-rendu de l'Académie des Sciences sur les ballons. Dans une autre lettre[3], il lui annoncera l'envoi, pour la même raison, d'une gazette italienne curieuse par ses détails circonstanciés sur la machine aérostatique de Milan.

Villoison ne négligeait, on le voit, aucune occasion de plaire à la duchesse. Il recherchait aussi toutes celles de la flatter ainsi que la famille ducale. Chargé par Sainte-Croix de surveiller l'impression de son ouvrage sur les *Mystères du Paganisme*, il n'hésita pas, par un procédé bien fait pour surprendre, à ajouter à l'ouvrage de son ami des notes où il faisait l'éloge des différents princes de la maison de Saxe. Dès que l'ouvrage parut, il s'empressa de l'envoyer à la

1. Voir plus loin lettre V.
2. Voir plus loin lettre VI.
3. Voir plus loin lettre VII.

Digitized by Google

duchesse en appelant soigneusement son attention sur les additions qu'il y avait faites[1].

Dans la même lettre, il annonçait à la duchesse une nouvelle importante : les bruits de guerre qui l'avaient fait renoncer à son voyage dans le Levant avaient cessé; il pouvait donc de nouveau songer à se rendre en Grèce. Le gouvernement français s'était décidé à envoyer à Constantinople un nouvel ambassadeur, Choiseul Gouffier. Ce diplomate érudit, qui considérait son ambassade plus comme un voyage scientifique que comme une mission politique[2], consentit volontiers à emmener avec lui Villoison. C'est de cette heureuse nouvelle que ce dernier entretenait son auguste correspondante.

Cependant un deuil vint frapper la maison de Saxe-Weimar. La jeune fille du duc, Louise-Augusta-Amélie, mourut à l'âge de cinq ans. Villoison, qui fut informé, à ce qu'il semble, par la duchesse mère de ce triste événement, s'empressa d'envoyer ses compliments de condoléance à celle-ci en y mêlant les éloges les plus exagérés des qualités qu'il prêtait à une enfant aussi jeune[3]. Il terminait en annonçant son départ prochain pour Constantinople.

Le départ de Villoison n'eut pas lieu aussitôt qu'il le croyait; les délais qui y furent apportés lui permirent d'écrire encore une fois à la duchesse Amélie[4], ils lui permirent aussi de faire sa cour au roi de Suède « le grand Gustave », auquel il dédiera son édition de l'Iliade. Il ne manqua pas d'entretenir la duchesse de la visite qu'il avait faite à ce souverain dont il lui vanta les connaissances et les grandes qualités. Il lui parlait aussi d'une lettre que Wieland lui avait écrite — peut-être pour le remercier du don de ses *Epistolæ Vinarienses* — et lui annonçait l'envoi prochain de son édition de la Bible et de celle de l'Iliade — cette dernière ne devait paraître que quatre ans plus tard —, ouvrages dont il voulait faire hommage à Wieland comme un tribut qui lui était dû. Puis il recommandait à la duchesse de lire dans le *Voyage pittoresque* de Choiseul Gouffier le passage écrit par l'abbé Barthélemy sur les fêtes de Délos, et,

1. Voir plus loin lettre VIII du 4 avril 1784 placée dans le manuscrit après la lettre du 19.
2. Léonce Pingaud, *Choiseul Gouffier*, Paris, 1887, p. 137.
3. Voir plus loin lettre VII du 19 avril.
4. Voir plus loin lettre IX du 9 juillet 1784.

Digitized by Google

après l'avoir chargée de remettre deux lettres adressées au baron de Klinkowström, il la priait suivant sa coutume de faire ses compliments aux personnages de la cour.

Au mois de septembre enfin, Villoison partit pour la Grèce. Après son arrivée à Constantinople, il écrivit au duc une lettre interminable qui fit sourire, dit Wieland [1], par les détails sans nombre qu'il donnait sur une ville et sur un pays que les descriptions des voyageurs avaient fait connaître depuis longtemps. Ce fut plus tard qu'il écrivit à la duchesse, et seulement après le voyage fatigant et pénible qu'il avait entrepris au milieu de l'hiver à travers les îles de l'Archipel. La lettre était datée de Salonique [2] où il s'était arrêté avant de gagner le mont Athos. Villoison s'y étendait avec complaisance sur les fatigues de sa navigation à travers l'Archipel, sur les dangers qu'il avait courus, les îles qu'il avait visitées, les inscriptions qu'il avait recueillies, les observations qu'il avait faites sur les usages, les mœurs, la religion des Grecs modernes et sur les découvertes — espérance bien vaine — qu'il comptait faire dans les vingt-deux bibliothèques du mont Athos.

Cette lettre est du 7 avril 1785. Villoison en adressa-t-il d'autres à la duchesse avant son retour en France? C'est ce que je ne saurais dire. Lui écrivit-il après être rentré à Paris vers le mois de mai 1787? Il ne l'avait pas encore fait quand il adressa à quelque temps de là sa première lettre à Oberlin [3], et aucune allusion ne nous permet de savoir s'il reprit à cette époque sa correspondance avec la duchesse douairière de Weimar. La publication de l'*Iliade* en 1788, la longue maladie et la mort de sa femme, les agitations qui précédèrent la Révolution, les troubles sanglants qui en marquèrent les débuts interrompirent fatalement les rapports de Villoison avec l'étranger. Le moment vint bientôt où y adresser des lettres l'eût rendu suspect. Pendant la Terreur et durant son exil volontaire d'Orléans, Villoison cessa toutes relations avec les correspondants qu'il avait hors de France, et quand, après son retour à Paris, il songea à les renouer, il n'essaya pas de rentrer en rapports avec le duc et la duchesse douairière de Weimar.

1. Lettre du 15 décembre 1784. *Briefe an Sophie von La Roche*, p. 257.
2. Voir plus loin lettre X.
3. Lettre sans date mais probablement du milieu de l'été 1787; Bibl. Nat., mss. all. 192, fol. 134 *a* et *b*, n° 43.

Digitized by Google

C'est en 1802 — et pour un instant seulement — que ces relations devaient reprendre. L'année précédente, un jeune étudiant de Weimar, Hase[1], était venu chercher fortune à Paris. Sa qualité de sujet de Charles-Auguste le recommandait à la bienveillance de Villoison qui se fit son protecteur et lui procura les leçons dont le jeune étranger avait besoin pour vivre. Villoison dut s'entretenir plus d'une fois avec le jeune savant d'une ville qui lui était chère, et de Böttiger, le directeur du gymnase de Weimar, dont il avait été l'élève. Böttiger, à qui Hase parla plus d'une fois sans doute de Villoison, fit demander à ce dernier par son ancien disciple des livres dont il avait besoin, puis des renseignements sur la prononciation grecque; c'était offrir à l'helléniste une occasion d'entrer en correspondance avec lui. Villoison la saisit et adressa à Böttiger une lettre qu'il terminait par l'éloge de la famille ducale et l'expression des sentiments de vénération qu'elle ne cessait de lui inspirer. Il espérait bien que Böttiger ne garderait pas le secret sur ces sentiments et qu'il aurait par là le moyen de rentrer en relations avec le duc et la duchesse.

Le voyage du prince héritier à Paris vint hâter le moment où elles devaient reprendre. Dès que Villoison connut son arrivée, il s'empressa de l'aller voir; il multiplia ses visites auprès de lui et lui rendit tous les services qui étaient en son pouvoir — ce fut lui en particulier qui indiqua au baron de Wolzogen[2] le professeur qui fut chargé de donner au jeune prince des leçons de goût et de littérature française[3]. — La duchesse Amélie, informée de tout ce que Villoison avait fait pour son petit-fils, crut devoir l'en remercier. Villoison répondit aussitôt à cette princesse par une lettre[4] où il rappelait avec émotion son séjour à Weimar, les amitiés qu'il y avait formées et il lui parlait longuement du bonheur qu'il avait eu de voir le jeune prince qu'il avait « chanté à son aurore »; enfin, versificateur latin impénitent, il envoyait à la duchesse, avec deux

1. Né en 1780 à Sulza (Saxe), élève du gymnase de Weimar et de l'université d'Iéna.
2. Wolzogen (Wilhelm Ernst Friedrich Freiherr von), beau-frère de Schiller, entré comme chambellan au service de la cour de Weimar, avait été chargé d'accompagner à Paris le fils de Charles-Auguste.
3. Edme Ferlet, ancien professeur à l'université de Nancy, auteur d'un ouvrage oublié sur les *Histoires de Tacite*.
4. Voir plus loin lettre XI.

Digitized by Google

distiques de circonstance, le dithyrambe qu'il avait composé pour célébrer l'anniversaire de la naissance de l'astronome de Lalande [1], dithyrambe dans lequel il avait fait l'éloge des princes de la maison de Saxe et exprimé dans les notes qu'il y avait jointes les sentiments éternels que lui inspirait le séjour de Weimar.

Cette lettre fut-elle suivie d'une autre, je l'ignore, mais cela est peu probable. Les circonstances dans lesquelles elle avait été écrite avaient changé; Charles-Auguste [2] avait fait choix du libraire académicien Pougens [3] pour son correspondant littéraire à Paris. L'intervention de Villoison devenait inutile; il s'effaça devant son confrère. Désormais ce sera par l'intermédiaire de celui-ci, et non plus directement, qu'il restera en relations avec la famille ducale.

On peut donc dire que la lettre du 26 août 1802 fut la dernière d'une correspondance commencée en 1782, et qui, interrompue pendant de longues années, ne reprit un instant que pour cesser complètement. Les lettres qui la composent ou du moins celles de Villoison — les lettres de la duchesse sont perdues — conservées dans un manuscrit de la Bibliothèque royale de Dresde [4] ou aux Archives de Weimar [5] et qui sont restées inédites, la première exceptée [6], si elles n'ont pas une haute valeur littéraire, n'en offrent pas moins un intérêt historique et biographique incontestable. Elles nous font connaître un épisode curieux de la vie de Villoison, nous le fon voir à la cour de Weimar, durant les lents préparatifs d'un voyage longtemps différé, puis à la veille de se rendre au mont Athos, rêvant de découvertes qu'il ne devait pas faire, enfin elles nous montrent quels pouvaient être il y a cinq quarts de siècle les rapports d'une princesse allemande et d'un savant français. A tous ces titres elles

1. Ce dithyrambe avait été publié dans la *Bibliothèque française* de Pougens et dans le *Magasin encyclopédique*, ce qui n'empêcha pas Villoison de demander à Böttiger de l'insérer dans le *Mercure allemand* ou dans la *Gazette d'Iéna*.

2. P. von Bojanowski, *Herzog Carl August und der Pariser Buchhändler Pougens*, Weimar, 1903, in-4°, p. 18 et suiv.

3. Ch. Pougens, fils naturel du prince de Conti, né en 1755, devint aveugle à l'âge de 24 ans, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer à des travaux d'érudition. Ruiné par la Révolution, il se fit libraire et compta parmi ses clients quelques-uns des personnages les plus illustres de son temps. Il était entré à l'Institut en 1799.

4. *Briefe an Böttiger*, vol. 2.

5. *Hausarchiv*, Amalia, n° 106.

6. Publiée par H. Duntzer, *Zur Deutschen Literatur und Geschichte*, tome I, p. 93, n° 49. Voir plus haut, p. 130.

Digitized by Google

m'ont paru mériter d'être publiées; je voudrais espérer que les lecteurs de la *Revue Germanique* ne seront pas d'un autre avis.

CHARLES JORET.

I[1]

Madame, Je reçois tous les jours avec une nouvelle reconnaissance les nouvelles preuves de votre bonté et de l'indulgence dont votre Altesse Sérénissime daigne m'honorer; je ne sais comment j'ai pu en mériter la cent millième partie, et encore moins comment je pourrais vous en prouver ma gratitude. Que peut-on offrir aux Dieux, son cœur, et il y a longtemps que le mien sur lequel Votre Altesse Sérénissime a acquis les droits les plus sacrés, lui est entièrement dévoué. Daignez, Altesse, agréer mes très humbles remerciements, suppléer au défaut de mes expressions qui seront toujours trop faibles, et employer votre sagacité et votre pénétration pour lire dans mon âme les sentiments dont je serai éternellement pénétré. Je suis honteux et confus, Madame, de la peine qu'a prise votre Altesse Sérénissime de m'écrire une lettre si flatteuse et si obligeante. L'indulgence avec laquelle vous daignez accueillir mes faibles efforts m'a encouragé, et le zèle et la vérité m'ont dicté les quatre vers suivants que je m'empresse de soumettre à vos lumières et à la décision de votre goût qui sera toujours mon oracle.

Pour le buste de Mademoiselle Goechausen, que j'ai l'honneur de saluer bien humblement :

Maxima laus olli Musas habvisse faventes
Major et[2] *Ameliæ summum meruisse favorem.*

Il suffirait, pour faire son éloge, d'observer qu'elle a toujours été la favorite des Muses : mais ce qui est infiniment plus glorieux, c'est d'avoir mérité la faveur d'Amélie.

Pour mon ami M. Knebel, que j'embrasse de tout mon cœur, et qui devrait bien revenir :

Knebelis ora vides : si mentem reddere posset
Sculptor et ingenium, nunquam discedere posses.

Vous voyez les traits de Knebel : si le sculpteur avait pu rendre son âme et son esprit, vous ne pourriez pas partir d'auprès de ce buste.

Je prie M. Enderich, que j'ai l'honneur de saluer, de croire que je suis incapable de l'oublier; il n'est pas fait pour cela; au premier moment d'*œstro* je lui payerai mon tribut.

1. *Briefe an Böttiger*, vol. 2, n° 41.
2. Les *Epistolæ Vinarienses*, p. 71, donnent *at* au lieu de *et*.

Digitized by Google

J'ai passé hier une soirée délicieuse, Altesse, avec M. Gœthe; une seule de ses paroles et de ses réflexions suffit pour confirmer la grande réputation dont il jouit à si juste titre, et la haute idée que je m'en étais formé. Si l'immortel Roué m'avait averti qu'il allait à Tiefort, j'aurais eu l'honneur de l'y suivre, et de vous faire ma cour.

Votre Altesse Sérénissime exige donc que je fasse à l'obéissance le sacrifice de mon amour-propre, et que je donne ma tête au sculpteur pour qu'il éternise ma laideur. Votre Altesse conviendra qu'il y a de ma part du courage et de l'héroïsme à me laisser sculpter.

Je suis, avec le très profond respect, l'admiration et la reconnaissance et le dévouement que je vous dois à tant de titres, etc.

D'ANSSE DE VILLOISON.

Ce Mercredi à 9 heures[1].

II[2]

Madame, La reconnaissance du beau présent dont vous m'avez honoré, et qui m'est si flatteur et si précieux, puisqu'il vient de votre main, et un sentiment qui n'est que trop vrai malheureusement pour moi m'ont dicté en rentrant le quatrain suivant. J'ose supplier instamment votre Altesse Sérénissime d'engager mon immortel ami M. Wieland à le publier dans son prochain Mercure, comme une très faible expression de ma vive gratitude et de mon éternel regret.

Optassem potius veniens tua regna tulisse,
Perdere discedens[3], *temporis indicium,*
Felix potuissem horas numerare beatas,
Nunc infelices pellere mente miser[4].

J'aurais mieux aimé avoir en venant et perdre en partant ce fidèle indicateur des temps, pour pouvoir compter les heures de mon bonheur et laisser enfuir sans m'en apercevoir celles de mon infortune.

Je suis, avec le plus profond respect, etc. — D'ANSSE DE VILLOISON.

Ce Lundy Soir.

III[5]

Madame, Votre Altesse a bien voulu me permettre de lui dédier quelqu'un des ouvrages que je trouverais au Mont Athos. Je n'y vais qu'au printemps qui vient, et ce temps est bien long pour la vive et éternelle recon-

1. Cette lettre non datée est du mois de juin 1782, et probablement du 19.
2. *Briefe an Böttiger*, vol. 2, n° 42.
3. Ou « que excedens ».
4. Ou « dies ».
5. *Briefe an Böttiger*, vol. 2, n° 50. Cette lettre non datée est, comme les deux précédentes, du milieu de l'année 1782, mais probablement de la fin de juillet.

Digitized by Google

naissance dont mon cœur est pénétré. Je voudrais, Altesse, avoir cent voix pour la publier. En attendant ma moisson littéraire sur cette sainte montagne, dont le séjour édifiant achèvera de convaincre votre Altesse Sérénissime que je ne suis pas *roué*, j'espère qu'elle voudra bien me pardonner la liberté que j'ai osé prendre de lui dédier des notes, observations critiques et philologiques et corrections que je viens de m'amuser à faire sur le poème grec de Nonnus qui chante les victoires de Bacchus et ses conquêtes, surtout son expédition dans l'Inde. Ces notes, Altesse Sérénissime, seront imprimées à Zurich dans le *Museum Turicense*, collection d'opuscules que donnent MM. Steinbrüchel[1] et Hottinger, savants de cette ville. Ils s'empresseront d'avoir l'honneur d'en faire passer le premier exemplaire qui paraîtra, et de l'adresser à votre Altesse Sérénissime dans tel endroit où je serai alors *roué* ou empalé ou ce qui est encore pis, moine grec ou *cavalier servant à Venise*. J'expose dans ma dédicace, écrite en latin comme ces notes, les raisons qui m'ont déterminé à prendre la liberté de vous consacrer cette bagatelle. « On ne sera point surpris, dis-je, de voir le nom d'une dame, et d'une princesse à la tête de remarques philologiques sur la critique grecque, quand on saura, et qu'est-ce qui l'ignore, que cette grande Princesse excelle, non seulement dans la musique, la peinture, la profonde connaissance de la littérature allemande, anglaise, italienne et française, etc., mais qu'elle se livre aussi à la littérature grecque et qu'elle apporte dans cette étude, tout le zèle, tout le courage, toute la patience, toute la sagacité et la pénétration qui caractérisent les Princes de la Maison d'Este et de Brunswich, et qui les distinguent dans la République des lettres, comme dans le champ de bataille; de plus, continurai-je, Votre Altesse a des droits incontestables sur un poème qui chante les grandes actions, les combats, les victoires du conquérant de l'Inde, du plus grand héros de l'antiquité. Votre Altesse est née comme ce dieu, parmi les foudres de la guerre, élevée à l'ombre domestique des lauriers qui ceignent la tête des vainqueurs, elle n'a vu que des triomphes dans le palais de ses pères, et de quel côté qu'elle y portât ses regards, soit sur ses ancêtres, soit sur ses frères, ou sur son oncle, les héros de Brunswick, ou sur l'autre oncle qui est tout à la fois l'Achille, l'Homère, le Solon et le roi de la Prusse, l'image de la victoire s'est toujours présentée à ses yeux. De plus ces notes doivent vous appartenir comme leur auteur, qui vous est attaché par les liens de la plus vive et la plus respectueuse reconnaissance, qui ne vivra désormais que pour se rappeler les obligations immenses qu'il se glorifie de vous avoir; de plus ces observations philologiques sont nées dans le palais de S. A. S. Monseigneur votre fils, composées

1. Steinbrüchel (Johann-Jakob), né en 1729, près de Torgau, professeur à Zurich; il fonda avec Hottinger, en 1782, le *Museum Turicence*, qui ne vécut qu'une année et où, par suite, ne purent paraître les notes de Villoison. Elles furent publiées séparément.

Digitized by Google

sous son ombre. Je puis donc m'écrier avec bien plus de raisons que Virgile qui célébrait un autre Auguste bien inférieur pour la vertu : C'est un Dieu qui m'a accordé ce loisir : *oui Auguste sera toujours pour moi une divinité*. Je continue avec le même poète : *eh, quel est le pays du monde où les Dieux soient si familiers, si communicatifs avec les faibles mortels?* En effet, Altesse Sérénissime, si quelque chose pouvait égaler votre génie, votre pénétration, votre sagacité, la profondeur et l'étendue de vos connaissances, la finesse de votre tact, la délicatesse de votre goût, ce serait votre excessive bonté, votre affabilité, votre indulgence, dont je reçois tous les jours de nouvelles preuves, moi qui suis comblé de bontés qui me seront toujours présentes à l'esprit, et qui ai trouvé le bonheur dans votre savante cour, foyer de toutes les lumières qui éclairent l'Allemagne; elle est la réunion des plus grands hommes, des Gœthe, des Wieland, des Herder, des Seckendorf, etc. Je la comparerais à celle d'Alexandrie ou des Médicis, si Votre Altesse Sérénissime en transmettant avec son sang à son auguste fils les mêmes talents qui ont immortalisé ces princes, le même amour et la même connaissance des lettres, des arts, la même bonté pour ceux qui la cultivent, n'avait eu soin de lui communiquer son austère probité, sa vertu, sa justice et les qualités de cœur dont ces princes ne se piquaient guère. »

Voilà à peu près, Altesse Sérénissime, l'analyse de cette dédicace qui perd dans la traduction, mais qui sera peut-être la meilleure qui ait été jamais faite, parce qu'elle aura le seul, mais le grand mérite d'être exactement vraie dans tous ses points. C'est le seul moment où j'aie oublié la reconnaissance que je vous devais à tant de titres, pour ne m'occuper que de ce que je devais à la vérité qui a dicté ma lettre, et dont je n'ai fait qu'écouter la voix. Si j'avais eu assez de talent pour la rendre dans toute sa force, et pour exprimer ce que je sens vivement, cette dédicace aurait été extrêmement utile, parce qu'elle aurait servi tout à la fois à esquisser votre portrait et à crayonner le modèle de toutes les princesses. Le reste de cette dédicace, Altesse Sérénissime, contient d'érudites fadaises sur le poème de Nonnus qui a écrit avec une audace plutôt dithyrambique, qui paraît toujours possédé de la fureur des Bacchantes, et plein du dieu du vin qu'il chante, mais qui, malgré ses défauts de goût et son enflure, étincelle de grandes beautés, et contient des faits fort importants pour la mythologie et la connaissance de l'antiquité, ce qui le rend plus précieux aux savants qu'aux littérateurs.

Voici, Altesse, des vers pour le buste dont vous m'avez honoré :

O nimium felix, oculo si visa benigno
Quo jam pectus adest, i, sequere, effigies.

O buste trop heureux, si on daigne t'honorer d'un regard favorable, va te placer et reste à jamais dans l'endroit où j'ai laissé mon cœur.

J'ai l'honneur de saluer bien humblement Mademoiselle Gœchausen, et

Digitized by Google

vous supplie d'agréer l'hommage du très profond Respect et de l'Éternelle reconnaissance, avec lesquels je suis, etc. — D'ANSSE DE VILLOISON.

IV [1]

Madame, permettez que je m'empresse de me mettre aux pieds de votre Altesse et de lui renouveler l'hommage de mon très profond respect et de ma vive reconnaissance; j'ai encore le bonheur de vivre sous les lois de vos Altesses et de me trouver dans leurs États dont j'aurais voulu ne jamais sortir. C'est d'Eisenach que je prends la liberté de vous exprimer mes vifs et éternels regrets, et l'admiration que vous m'avez inspirée. Je souhaiterais que votre Altesse Sérénissime pût lire dans le fond de mon cœur sur lesquels vous avez acquis les droits les plus sacrés, elle y verrait que ce n'est point à l'élévation de son sang et de sa naissance, mais à sa personne, à son génie, à ses vertus, à ses grandes qualités si rares dans une particulière et encore plus dans une princesse que j'ai voué l'attachement le plus inviolable et le plus respectueux. Vos Altesses inspirent un tel enthousiasme à ceux qui ont eu le bonheur de les admirer de près, qu'on n'hésiterait pas un moment à leur faire le sacrifice de sa vie. Nous autres Français, nous adorons nos rois, que serait-ce donc si ces divinités invisibles avaient la centième partie de votre affabilité, de votre bonté, de vos talents. Je crois qu'elles rendraient folle la nation française qui aime passionnément ses maitres, et qui, j'ose l'assurer, sent très vivement et très fortement les bontés qu'on a pour elle. Pour moi, je suis pénétré, confus et honteux de celles que j'ai reçues de votre Altesse, et n'en perdrais le souvenir qu'avec la vie; hélas! ce souvenir fait maintenant mon tourment. J'espère que S. A. S. Monseigneur le duc aura reçu la lettre que j'ai eu l'honneur de lui écrire, hier matin, d'Erford. J'ose vous supplier de me mettre à ses pieds et à ceux de S. A. S., madame la Duchesse régnante. J'ai prié monseigneur le Duc, de lui demander pour moi la permission de lui écrire de Darmstadt; de lui donner des nouvelles de la santé de Monseigneur son frère, et de lui exprimer, si je pouvais trouver des termes suffisants, mon profond respect, ma vive reconnaissance et mon admiration. Je prie mademoiselle Gœchausen, M. le baron d'Einsidel, l'immortel M. Wieland et madame Stein d'agréer mes très humbles remerciements et les vœux que je forme pour leur félicité. Je n'ai pas pu résister à la tentation d'aller voir un savant et un ancien ami M. Stroth à Gotha, puisqu'il n'a pas trempé dans cette horrible injustice [2] et qu'il n'avait pas la force en main pour la réparer. Le hasard a voulu, Altesse Sérénissime, que ce fût son jour de naissance,

1. *Briefe an Böttiger*, vol. 2, n° 43.
2. Il s'agit sans doute du différend entre les frères Coleti et le libraire Ettinger qui refusait de payer en entier la facture des éditeurs vénitiens des *Anecdota græca*.

Digitized by Google

ainsi que le mien : nous sommes tous deux nés le 5 mars 1750; il m'a comblé de politesse et d'amitié et j'en suis très reconnaissant; il m'a obligé à rester à souper chez lui, et ce souper, quoique chez un recteur et un savant, mais cependant homme d'esprit et aimable, a été fort agréable; il y avait une trentaine de personnes, force nymphes de Gotha, des jeunes mariés d'une naïveté charmante. J'étais placé entre une médisante, qui a plus médit en une heure que je ne l'ai entendu faire en dix mois à Weimar, et entre une jeune prétendue fort jolie, mademoiselle Weidner qui faisait en un quart d'heure plus de cent *Wolmarsein*[1] avec son futur mais poussées bien plus loin, car à Gotha c'est l'usage, du moins chez le recteur du gymnase illustre, j'ignore si c'est de même dans les autres maisons, de s'embrasser à souper alternativement à la ronde; j'ai été forcé quoiqu'étranger, pour me conformer aux bons usages du pays, d'embrasser au moins dix fois mes deux voisines : tous les convives en faisaient autant, chacun avec sa chacune. En se mettant à table, j'ai cru qu'on nous allait faire tirer à la milice : le billet et le nom de chacune était sur son assiette. J'ai instamment supplié M. Stroth de renouveler l'hommage de mon respect et de ma reconnaissance à l'aimable Monseigneur, le prince Auguste, qui m'a comblé à Weimar d'honnêtetés et de bontés; sûrement, s'il avait été le maître, il m'aurait fait rendre justice. J'ai bien regretté de ne pouvoir pas m'arrêter le lendemain pour lui faire ma cour, et je supplie votre Altesse Sérénissime de le lui témoigner en me mettant à ses pieds. Gotha est une glacière, une carrière de neige : il y fait dix fois plus froid qu'à Weimar; tout le monde a reconnu le portrait si ressemblant de Monseigneur le Duc et admire sa bonté, et votre charmante montre, dont j'ai l'honneur de vous renouveler mes très humbles remerciements. Les environs d'Eisenach sont d'une beauté imposante et m'ont ravi malgré la mer de neige qui les submerge. Vive Weimar et l'eau de l'Ilm : heureux qui peut y passer ses jours sous les lois de vos Altesses. Si je savais l'allemand! Comme votre Altesse daigne s'intéresser à ce qui me regarde, j'aurai l'honneur de lui dire que je ne souffre nullement du froid dans ma voiture, qui est très bien fermée, quoique m'en ai dit M. Heindrick, le seul homme de Weimar dont les *rapports* ne sont pas toujours exacts.

Je suis avec le plus profond respect, la plus vive reconnaissance et d'éternels regrets, madame, etc. — D'Ansse de Villoison.

A Eisenach, le 6 mars 1783.

V[2]

Madame, j'ai reçu avec la plus vive reconnaissance et un attendrissement inexplicable la lettre dont votre Altesse Sérénissime a daigné honorer le

1. Je ne saurais dire quel est, au juste, le mot allemand défiguré par Villoison en Wolmarsein; serait-ce *wohl mag sein?*
2. *Briefe an Böttiger*, vol. 2, n° 44.

Digitized by Google

plus humble, le plus zélé et le plus reconnaissant des serviteurs; j'attendais pour me procurer l'honneur de répondre à votre Altesse que je pusse joindre la Dissertation introuvable de l'abbé Roussel sur la musique aux brochures que j'avais osé prendre la liberté de vous envoyer par Treuttel, et de vous prier d'agréer comme une très faible marque de mon très profond respect, mais malgré toutes mes recherches et celles de tous mes amis, il m'a été impossible jusqu'à présent de découvrir cet opuscule. J'en viens de trouver un que je dévore avec ardeur, et qui tient la première place dans ma Bibliothèque qui s'accroît de jour en jour. C'est la traduction en français des *Grâces* du grand et immortel Wieland. Je puis assurer votre Altesse Sérénissime que je ne connais aucun ouvrage français qui en approche, et que tous les grands hommes de ma nation réunis n'auraient jamais pu produire un tel chef-d'œuvre; que le *Temple de Gnide* de Montesquieu, où il y a tant d'esprit et pas assez de naturel, est inférieur à ce bel ouvrage dicté par les Grâces mêmes, plein d'*atticisme*, et qui aurait fait honneur, à la Grèce dans les beaux jours de Périclès, que M. Wieland a si heureusement peints et éclipsés. Je ne songe jamais qu'avec orgueil, que j'ai eu l'honneur de connaître ce grand homme, si élevé au-dessus de notre siècle. Je ne cesse de montrer ce beau livre à tous les Français trop épris d'eux-mêmes, pour leur prouver combien les Allemands nous surpassent en délicatesse, en grâce et en finesse; que serait-ce donc si j'avais le bonheur, si désiré, d'entendre l'original? J'espère bien un jour avoir cet avantage, dont je regrette fort d'être privé. Oui, je veux comprendre la langue des plus grands poètes et des meilleurs princes de l'Univers. En attendant je parle sans cesse de Weimar et de Darmstadt dans tous les endroits où je vais. La douceur de m'entretenir de ces lieux charmants où j'ai connu le bonheur, diminuerait, s'il est possible, la force de mes regrets cuisants, et calmerait ma douleur. Le gazouillement de l'Ilm [1] et l'horloge de Darmstadt retentissent sans cesse à mes oreilles. Du moins j'ai le bonheur inexprimable de faire ma cour à Paris aux princesses de Darmstadt, qui sont vraiment adorables? Mais hélas, je ne trouve ici personne de Weimar.

Enfin je suis débarrassé du poids du mont Athos et délivré des inquiétudes qu'il me causait. J'ai prié le Ministère qui l'avait fort à cœur de m'en dispenser, et j'ai remis au Roi l'argent que j'en avais reçu pour cette entreprise très périlleuse à la veille d'une guerre presque inévitable, ou du moins de troubles, de séditions, de révoltes dans l'empire Othoman qui court à sa perte. Tous mes amis m'ont engagé à prendre ce parti, et j'espère que votre Altesse Sérénissime l'approuvera; qu'aurais-je fait seul entre trois armées, exposé à la perfidie des Grecs, à la barbarie des Russes, et à la fureur des Turcs, qui peuvent chercher à se réfugier dans les vingt-deux monastères et forteresses du mont Athos, dont les Russes voudront peut-

1. La rivière qui baigne Weimar et Tiefurt.

Digitized by Google

être aussi s'assurer. Si jamais les Turcs sont chassés de l'Europe, ils passeront tous les Francs indistinctement au fil de l'épée; au reste la guerre n'est point encore déclarée, on ignore le succès qu'auront les négociations, qui pourront peut-être eculer de quelques années la chute de l'empire othoman. Tous les eff ts qu'on fesait pour l'empêcher seraient en pure perte. Cette nation n'a ni ordre, ni discipline, ni frein. Je serais fort à plaindre si le printemp: prochain. je me trouvais lors de la déclaration de la guerre, sur le mont Athos, et je n'en pourrais pas même sortir. Les chemins par terre, seraient infestés de voleurs, de bandits, et les mers de corsaires grecs, Dulcignotes, qui achèteraient à vil prix une patente russe pour exercer impunément leur métier. Toutes ces considérations, et beaucoup d'autres m'ont fait renoncer à ce projet; comme je reste à Paris, je n'en serais que plus à portée d'exécuter les ordres dont je supplie vos Altesses de m'honorer.

Je prie votre Altesse Sérénissime de daigner me mettre aux pieds de monseigneur le duc et de madame la duchesse régnante. J'ai l'honneur de présenter l'hommage de mon respect à mademoiselle Gœchausen, à sa compagne madame Stein, à M. le baron d'Einsiedel, à M. Wieland, à madame de Phoul[1], madame et M. d'Œrtel. J'espère que M. d'Einsiedel voudra bien me rendre le service de renouveller l'hommage à madame la grande maîtresse, madame et M. de Wedel, à mademoiselle de Riedesel, à laquelle j'ai tant d'obligations, ainsi qu'à M. et madame de Vittzleben, M. François Seckendorff, et mon compatriote, M. le baron de Klenkwstrom[2], M. Stoff et par conséquent à mademoiselle Voss, à madame Lichtenberg, à M. de Schardt, à madame de Schardt la jeune, en un mot à toutes les personnes qui veulent bien se souvenir de moi, et dont les bontés me resteront éternellement gravées dans le cœur. Je prie M. d'Einsiedel de vouloir bien dire à M. Kleinkowstrom, en l'embrassant bien tendrement de ma part, que M. Guys[3] m'a écrit qu'il attendait sa réponse. J'ai reçu une lettre plaisante de Bollo[4], qui se plaint fort de ce que je ne l'ai pas été voir à Erfort, et qui ajoute qu'il m'aurait accompagné jusqu'à Paris pour y voir, dit-il, M. de Vergennes. Je félicite bien sincèrement Votre Altesse des progrès qu'elle fait dans le grec, et l'exhorte à prendre M. Schutz[5] ou à son défaut M. Weber, savant du premier mérite, pour s'y perfectionner. Je ne pourrais

1. La femme du colonel Pfuhl, née Léopoldine de Dessau, laquelle, écrivait en juin 1780, le duc à Knebel, était « sourde comme un pot ». *Briefe des Herzogs Karl August von Sachsen-Weimar-Eisenach an Knebel und Herder*, hergg. von H. Düntzer. Leipzig. 1883, in-8, p. 8.

2. Leonhardt, Freiherr von Klinkowström, maréchal des voyages, connu comme homme du monde.

3. Marchand-voyageur de Marseille, dont Villoison avait voulu faire le fournisseur de la cour (Cf. *Revue d'hist. litt.*, t. III, 1896, p. 170).

4. Je ne sais quel est ce Bollo dont le nom paraît défiguré.

5. Schütz, né en 1747, après avoir été successivement professeur à Brandebourg et à Halle, avait été en 1779 appelé à l'université d'Iéna.

Digitized by Google

jamais vous exprimer le vif regret, le profond respect, l'admiration et l'éternelle reconnaissance avec laquelle je suis pour la vie, Madame, etc. D'ANSSE DE VILLOISON.

VI [1]

Madame, j'ai reçu avec beaucoup de reconnaissance la lettre dont Votre Altesse Sérénissime a daigné m'honorer, et, puisqu'elle s'intéresse à tout ce qui concerne les ballons, je m'empresse d'avoir l'honneur de lui envoyer le compte rendu de l'Académie des sciences. Je suis ravi de voir que Votre Altesse cultive toujours le grec, dont Aristophane est bien propre à la dégoûter par ses difficultés souvent insurmontables, et toujours intraduisibles; c'est le dernier auteur dont je conseillerais la lecture, qui suppose beaucoup de connaissances du gouvernement, du barreau et de la vie privée des Athéniens. Ce poète fait allusion à beaucoup d'anecdotes ignorées, à plusieurs vers et tragédies perdus d'Euripide, d'Eschyle, notamment dans sa farce ingénieuse des *Grenouilles*. Le *Plutus* et les *Nuées* auraient été plus faciles, et le plan des *Oiseaux* rappelle la découverte de M. de Mongolfier. Ce n'est qu'avec des globes aérostatiques qu'il faut faire jouer cette dernière pièce à Tieffurt, ce délicieux séjour que je regretterai toujours, puisque Votre Altesse l'embellissait de sa présence. La poste part, et je n'ai que le temps de vous supplier de me mettre aux pieds de leurs AA. SS. Mgr. le duc, Madame la duchesse régnante et Mgr le prince Constantin. Mes respects aux personnes des deux cours.

Je suis avec le plus profond respect, etc. D'ANSSE DE VILLOISON.

VII [2]

Madame, jusqu'à présent j'ai toujours été comblé de joies toutes les fois que j'ai eu le bonheur de recevoir des nouvelles de Votre Altesse Sérénissime; cette fois-ci j'ai été navré de douleur, et je partage bien vivement celle de Votre Altesse. Je sens d'autant mieux toute l'étendue de la perte que vous venez de faire, que je connais toute la force de votre tendresse pour la jeune princesse [3] que nous pleurons, et toutes les qualités qui vous la rendaient si intéressante. J'ai admiré avec toute la cour, ses saillies, son jugement, sa raison prématurée; heureusement le jeune prince héréditaire, qui va désormais réunir toute votre tendresse, peut adoucir vos regrets, c'est sur lui que les yeux maternels de Votre Altesse Sérénissime vont maintenant se porter, et j'espère qu'il essuyera vos larmes. Je supplie votre Altesse Sérénissime de daigner me faire la grâce de croire que personne n'est plus touché que moi de votre douleur et ne prend plus de part à tous

1. *Briefe an Böttiger*, vol. 2, n° 45.
2. *Id.*, vol. 2, n° 46.
3. Louisa-Augusta-Amelia, morte le 25 mars 1784 à l'âge de cinq ans.

Digitized by Google

les événements qui intéressent votre auguste maison; le malheur devrait-il être fait pour une princesse si bienfaisante et qui a l'âme si sensible!

Je suis charmé d'apprendre que S. A. S. Monseigneur le prince Constantin[1] a pris le parti du militaire, qui l'occupera honorablement; j'aurais mieux aimé pour l'avantage de ma patrie et pour le sien, qu'il se fût attaché au service de France, où il aurait été reçu avec toute la distinction qu'il méritait de la part d'un roi fils d'une princesse saxonne et dans un pays où tout est plein de la gloire du maréchal de Saxe. Votre Altesse recevra sous peu une lettre[2], que j'ai pris la liberté de lui écrire et qui est jointe à un exemplaire de l'ouvrage de M. le baron de Sainte-Croix sur les Mystères des Anciens. Je me suis empressé de lui faire l'hommage d'un livre où il est parlé de Weimar à chaque page[3]. J'espère que M. Heidegger[4] aura enfin envoyé à votre Altesse Sérénissime mes *Epistolæ Vinarienses* et que l'immortel Wieland, que j'embrasse bien tendrement, les aura reçues par la même voye. J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint une gazette italienne, curieuse par ses détails circonstanciés sur la machine aérostatique de Milan. Mon départ pour Constantinople est toujours fixé pour la fin de mai. L'ancien ambassadeur M. le comte de Saint-Priest, qui repartira sur le même vaisseau qui nous amènera, presse le départ de M. le comte de Choiseul-Gouffier. J'espère que Votre Altesse m'honorera de ses ordres avant les derniers jours de Mai. J'aurai l'honneur d'écrire sous peu à Mme la Duchesse régnante pour lui faire mon compliment de condoléance, ainsi qu'à S. A. S. Monseigneur le Duc et Monseigneur le prince Constantin, aux pieds desquels je supplie Votre Altesse de vouloir bien me mettre.

Le pauvre Ludwig[5] est donc mort, lui qui avait eu la bonté de m'offrir l'hospitalité à Lepzig. Je le regrette fort. Périssent plutôt mille comtes de Bollo, pour leur repos et celui du genre humain, qui est délivré de ce dernier fléau. J'ai l'honneur d'embrasser bien tendrement M. le baron d'Einsiedel et le prie de faire agréer mon hommage à Mme de Gœchausen, à Mme Stein, au sublime M. Wieland, et à toute la cour, notamment aux dames de Wedel et de Riedesel, etc.

Je suis avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance et le plus total dévouement, etc. D'Ansse de Villoison.

A Paris, le 19 avril 1784.

1. Le 2 avril 1784 il rejoignit le régiment d'infanterie François-Xavier en garnison à Nuremberg et Mersebourg et dont il était lieutenant-colonel.
2. La lettre du 4 avril qui suit.
3. Dans les notes et dans sa dissertation sur la théologie des anciens qu'il y avait jointes.
4. Eidegger, libraire de Gotha, qui avait pris en dépôt les *Anecdota Græca*.
5. Ludwig (Christian), né en 1719, docteur en médecine et professeur de physique à l'université de Leipzig. Il était mort le 25 février.

Digitized by Google

VIII[1]

Madame, je m'empresse d'avoir l'honneur d'offrir ci-joint, à Votre Altesse Sérénissime l'hommage d'un excellent ouvrage[2] de mon savant ami et confrère M. le baron de Clermont-Sainte-Croix. J'y ai ajouté plusieurs notes et une dissertation latine de ma composition, où j'ai tâché de déposer mes vrais sentiments sur l'Allemagne. Vous verrez ce que j'ai pris la liberté de dire de Votre Altesse Sérénissime dans la note des pages 119, 120 et 121, de Monseigneur le Duc régnant, de sa cour, et de l'Allemagne en général dans la note de la page 512, de la riche et importante bibliothèque ducale p. 527 et 528, de la savante et délicieuse ville d'Iéna, de M. Schütz et de M. Griesbach p. 527, de M. Herder dans la note de la p. 421 et de M. Wieland p. 239 et 260, etc. Au commencement de juin, je pars avec M. le comte de Choiseul-Gouffier, notre savant confrère à l'Académie, et nouvel ambassadeur pour Constantinople, où je passerai l'hyver chez lui. Il tâchera de me lier étroitement avec le patriarche des Grecs, me donnera un moine même du mont Athos pour me conduire dans ce labyrinthe monachal, des janissaires, etc.; de là je parcourrai toute la Grèce; nous séjournerons en allant à Naples, Palerme, etc., dans les différentes îles de l'Archipel, etc. Je supplie Votre Altesse de vouloir bien me donner ses ordres auparavant, et d'agréer l'hommage du très profond respect et de la vive et éternelle reconnaissance avec lesquels je serai jusqu'au dernier soupir, Madame, etc. D'ANSSE DE VILLOISON.

A Paris, le 4 avril 1784.

IX[3]

Madame, je ne veux point quitter Paris, sans m'empresser de renouveler à Votre Altesse Sérénissime les très humbles assurances du profond respect, de l'admiration, de la vive et éternelle reconnaissance que je lui ai voués pour la vie. Votre Altesse Sérénissime voudra bien excuser le désordre de cette lettre à la veille d'un départ. J'aurai l'honneur de lui écrire moins à la hâte lorsque je serai arrivé à Constantinople, et que j'aurai la tête affublée d'un bonnet pareil à celui de la tante du beau chasseur, Mme Felkenawer[4], ce qui donne beaucoup de gravité, et relève la bonne grâce de cette dame. Je suis charmé d'avoir eu auparavant le bonheur de faire ma cour au grand Gustave[5] et d'avoir eu l'occasion, avant de partir, d'admirer de près ses grands talents et ses rares connaissances dans l'histoire et dans

1. *Briefe an Böttiger*, vol. 2, n° 47.
2. L'ouvrage sur les *Mystères des anciens* dont il est question dans la lettre précédente.
3. *Briefe an Böttiger*, vol. 2, n° 48.
4. La femme du conseiller militaire de Felgenhauer.
5. Gustave III, roi de Suède, auquel il dédiera son édition de l'*Iliade*.

Digitized by Google

la littérature. Il a un goût exquis, et, quand il ne serait qu'un simple particulier, on ne pourrait pas lui refuser l'éloge d'être un des hommes les plus aimables, les plus polis, les plus spirituels et les plus éloquents de l'univers. Il me faisait l'honneur de me dire qu'il ne pouvait pas comprendre comment les Français, qui ont les chefs-d'œuvres immortels de Racine, pouvaient souiller leur théâtre des horreurs de Shakespeare. C'est tout comme en Allemagne où les chefs-d'œuvres immortels du divin Wieland, le plus grand poète de l'Allemagne et par conséquent de l'Europe, n'empêchent pas de lire les œuvres dures, rocailleuses, inintelligibles, de Klopstock, et le galimatias barbare de cet énergumène enroué, qui a déchiré l'oreille de César par ses sons rauques et discordants [1]. J'ai reçu avec orgueil et dévoré avec le plus grand plaisir et avec le plus vif attendrissement une lettre charmante et mille fois trop flatteuse de M. Wieland [2], elle aurait été capable de me faire tourner la tête, si je ne savais que le génie est indulgent comme la vertu. Je le prie d'excuser, si je ne puis lui écrire avant mon départ : je lui donnerai des nouvelles de la Grèce, que je vais parcourir avec un ambassadeur, un savant et un artiste, qui l'a déjà vue et l'a peinte en homme de génie. Il y a dans son *Voyage pittoresque* qu'a Mme la Duchesse régnante, un morceau de notre confrère M. l'abbé Barthélemy, qui est aussi agréable que le *Temple de Gnide* et qui est écrit avec plus de sagesse et de correction de goût, et sans aucun *concetti*. C'est une *Description des fêtes de Delos*. J'exhorte Votre Altesse à la lire, elle y trouvera un peu de cette fraîcheur, de ce moelleux qui embellit les grâces de M. Wieland. J'ose prendre la liberté de joindre ici deux lettres pour l'aimable M. le baron de Klinkowström [3], et pour M. Weber, l'un des hommes les plus profondément savants et les plus véritablement modestes de l'Allemagne. Je suis toujours fâché de voir qu'il soit si peu connu. Votre Altesse recevra pendant mon absence ma Bible grecque, qui va bientôt paraître à Strasbourg, et mon Homère, dont l'impression avance fort à Venise [4], sous les yeux de savants correcteurs, qui en envoyeront aussi des exemplaires de ma part à M. Wieland; le tribut de l'Homère et des poètes hébreux de la Bible lui est bien dû. Je supplie Votre Altesse de me mettre aux pieds de leurs Altesses, le duc régnant, Mme la duchesse régnante, et Mgr le prince Constantin, et de leur renouveler les très humbles assurances de mon très profond respect et de ma vive et éternelle reconnaissance. J'aurai l'honneur de leur écrire de Constantinople, où je compte être dans deux

1. Je ne sais au juste quel est cet énergumène enroué, dont parle ici Villoison d'après Gustave; mais il semble que ce soit Mastalier, le chantre de la maison impériale.

2. Peut-être l'avait-il écrit pour le remercier de l'envoi des *Epistolæ Vinariensis*.

3. Voir plus haut, p. 146.

4. La Bible parut au moment même de son départ; mais l'*Iliade*, on l'a vu, ne fut publiée que deux ans après son retour.

Digitized by Google

mois. Si vos Altesses ont des ordres à me donner, je les prie de les adresser à *M. d'Ansse de Villoison* chez *M. le comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France à la Porte à Constantinople.* J'ai l'honneur de présenter mon respect à Mlle Gœchausen, à Mme de Nostick[1], Mme Stein, M. le baron d'Einsiedel, Mme de Bernstorff[2], Mme Phul[3], et à toutes les personnes qui m'honorent de leur souvenir.

J'ai prié M. de Klinkowstrom de présenter mon hommage aux personnes qui sont actuellement à Eisenach; Votre Altesse sera sûrement maintenant dans son délicieux Tieffurt, que je préférerais à tous les temples de la Grèce. Que j'envie le sort des personnes qui ont le bonheur de l'y suivre!

Je suis, etc.. D'ANSSE DE VILLOISON.

A Paris, ce 9 juillet 1784.

X[4]

Madame la Duchesse, depuis mon départ de Constantinople, où je n'ai resté que sept semaines, j'ai mené une vie si errante d'îles en îles, que n'ayant aucune demeure fixe, il m'a été impossible de me procurer l'honneur d'écrire à votre Altesse Sérénissime et de lui renouveler les très humbles assurances de mon profond respect et de ma vive et éternelle reconnaissance. Après avoir vu Smyrne, Scutari (l'ancienne Chrysopolis), Gallipoli (l'ancienne Kallipolis), les Dardanelles, etc., j'ai examiné dans le plus grand détail les îles de Tine, Mycone, la grande et la petite Délos, Paros, Naxie, Cos, Léros, Amorgos, Patmos, Chio, Metelin (l'ancienne Lesbos), Tenedos, Lemnos, etc., et me voilà maintenant à Salonique (l'Ancienne Thessalonique), d'où je vais partir sous très peu de jours, pour aller visiter les vingt-deux bibliothèques du mont Athos. J'ai un sac de lettres de recommandation pour ces moines, et je sais d'ailleurs la manière de les prendre. J'ai déjà passé des semaines entières, logé dans les fameux couvents d'Amorgos et de Patmos, près de la grotte où saint Jean fit son Apocalypse; d'ailleurs je commence à parler le grec vulgaire assez couramment. J'avais d'abord projeté d'envoyer à Votre Altesse Sérénissime la description des pays que j'ai parcourus; mais il m'aurait fallu écrire un volume in-folio. Je compte un jour y suppléer en faisant passer à Votre Altesse Sérénissime la relation de mon voyage que je pourrai bien publier. En attendant, j'ai déjà adressé au *Journal des Savants* de cette année, deux lettres et je lui en envoye maintenant une troisième, où j'entre dans plusieurs détails sur ces objets[5]. Votre Altesse Sérénissime trouvera facile-

1. Comtesse de Nostiz-Ricneck.
2. La comtesse C. E. de Bernstorff, veuve du ministre danois, Johann Hartwig Ernst, s'était fixée en 1779 à Weimar, où Bode devint son intendant.
3. Pfuhl, voir lettre V, page 146, note 1.
4. *Briefe an Böttiger*, vol. 2, n° 49.
5. Ces lettres n'ont pas été publiées.

Digitized by Google

ment dans sa Bibliothèque, ou dans les autres des pays voisins de l'Allemagne, le *Journal des Savants* de cette année.

J'ai recueilli dans ma route une foule d'inscriptions grecques, dont plusieurs sont doriques; j'en ai donné quelques-unes dans ces trois lettres au *Journal des Savants*. J'ai aussi ramassé un très grand nombre d'observations sur la langue, les mœurs, les usages, les coutumes, les études, les collèges, la religion, les superstitions, les habillements, fêtes, festins, bals, etc., des Grecs modernes, comparés avec les Anciens, ce qui répand beaucoup de jour sur l'antiquité. J'ai étudié les Grecs chez eux, dans les îles, où ils sont seuls, et nullement altérés par le commerce des étrangers. Les recommandations que m'ont données le Capitan Pacha et le patriarche grec de Constantinople, m'ont été d'un grand secours et m'ont applani beaucoup de difficultés. Nonobstant, ces recherches m'ont coûté beaucoup de peines, de fatigues et de dangers, indépendamment de celui de la peste que j'ai quelquefois rencontré en chemin. J'ai parcouru la plupart des îles dans les mois rigoureux de l'hiver et je n'ai pu trouver dans cette partie de l'Archipel que des barques de 15 à 18 pieds de long, entièrement découvertes qui me laissaient exposé aux injures de l'air, à la pluie et au froid de la nuit. J'ai souvent passé 12 et 15 nuits entières sans me déshabiller, couché dans des bateaux ou dans une misérable chapelle grecque. Je suis obligé de porter avec moi des lits, un grand sac de biscuits de mer, et des provisions, quand j'en puis trouver à acheter. A la fameuse Delos, qui est entièrement déserte et où les vents contraires m'ont retenu trois jours et demi, j'ai pensé mourir de soif sur un tas d'inscriptions grecques. Je n'avais d'autre eau à boire que celle de la pluie. Encore étais-je obligé de l'aller disputer aux corbeaux et de la leur arracher dans les creux des rochers escarpés du célèbre mont Cynthe, d'où Appolon a pris le nom de Cynthien; j'ai été bien dédommagé de ces inconvénients par le plaisir de voir des pays célèbres, des mœurs nouvelles et surtout par celui de m'entretenir de l'Allemagne avec un de mes intimes amis, un gentilhomme allemand, qui a toutes les vertus et les talents de son pays, et dont j'aurai l'honneur de parler un jour à votre Altesse Sérénissime : nous nous sommes pris d'attachement l'un pour l'autre; nous avons voyagé ensemble depuis Tine jusqu'à Scio[1], où nous avons eu la douleur de nous séparer. Nous comptons bien nous rejoindre incessamment dans le Levant. Comme je ne ferai pas deux fois le voyage, je veux le connaître à fond, avant de le quitter. Du mont Athos j'irai à Nègrepont voir le flux et le reflux de l'Euripe, de là à Athènes, où je comptais aller d'abord, puis dans les îles de l'Archipel que je n'ai pas encore vues.

Le golfe de Salonique est dangereux en toute saison, et surtout dans les temps de l'équinoxe du printemps. C'est précisément celui que j'ai pris pour m'embarquer à Scio, afin de me rendre promptement à Salonique,

1. Probablement Chio.

Digitized by Google

où j'avais à prendre des éclaircissements nécessaires pour le mont Athos. J'aurais bien voulu prendre pour ce voyage difficile un gros bâtiment qui se trouvait dans la rade de Scio; mais je ne pus pas m'arranger avec le capitaine qui était un corfiote, nommé Diamanti, et qui ne voulut pas me céder sa chambre. J'eus tout lieu de m'en consoler depuis, lorsque j'appris à Lemnos qu'il avait brisé son vaisseau contre les rochers de cette île, le jour même que la tempête m'avait jeté à Ténédos; ma traversée, fort longue, puisqu'elle fut de 12 jours, tandis qu'il n'en faut ordinairement que trois, fut moins malheureuse; j'en fus quitte pour de violents coups de mer et de fortes tempêtes qui me mirent souvent au moment de périr; heureusement que la mer ne me fait ni mal, ni peur. Au plus fort de la bourrasque, j'assujetis mon carnet, et je m'amuse à rédiger mes observations, à mettre au net les inscriptions que j'ai copiées. La composition m'étourdit sur le danger.

J'espère que Votre Altesse Sérénissime aura reçu ma Bible grecque, où j'ai rendu justice à l'université d'Iéna dans ma préface comme je la rendais à S. A. S. Mgr le Duc, et à l'immortel M. Wieland dans la dédicace que j'ai faite à M. de Vergennes de mon édition d'Homère, dont l'impression avance fort à Venise. Si Votre Altesse Sérénissime n'a pas encore reçu ma Bible grecque dont il y avait un exemplaire pour elle, un autre pour S. A. S. Mgr le Duc, et le troisième pour M. Wieland, elle peut faire écrire à Saltzman, libraire de Strasbourg, que j'ai chargé en partant d'envoyer ces livres.

Si la justice était aussi prompte à Gotha qu'en Turquie, les pauvres Coleti de Venise n'auraient pas encore à se plaindre de cet Eidegger aussi scélérat que sa femme est aimable. Il n'a pas encore daigné leur répondre pour solde du payement[1]. Je supplie Votre Altesse de faire terminer enfin cette affaire. C'est une injustice criante. Je vous conjure de vouloir bien me mettre aux pieds de leurs Altesses Sérénissimes, madame la Duchesse régnante, Mgr le Duc, et Mgr le prince Constantin. Je m'attendais à trouver à Constantinople des lettres de madame la baronne de Riedesel, et de M. le baron de Klinkowstroem, qui m'auraient fait grand plaisir. Je suis très content des observations sur le Levant[2] de M. le baron de Riedesel, que son aimable et vertueuse cousine a eu la bonté de me donner à Weimar. Je vois que le talent de cette famille est de bien connaître son monde.

Je prie Mademoiselle de Riedesel, pour laquelle je suis plein de respect, d'attachement et de reconnaissance, quoiqu'elle m'oublie un peu (les dames d'honneur sont toujours si occupées), de présenter mon hommage à Mademoiselle de Gœchausen, Madame Stein, la dame d'honneur, M. d'Einsiedel,

1. Il s'agit des exemplaires des *Anecdota græca* envoyés par les frères Coleti au libraire Eidegger, et dont celui-ci ne voulut pas leur tenir compte en entier.
2. Il s'agit des *Remarques d'un voyageur moderne au Levant*, Amsterdam, 1773, in-8.

Digitized by Google

M. Wieland, M. Herder, M. Weber [1], Sigismond Seckendorff, M. de Klinkowstrœm, M. et Madame de Witzleben, qui voudront bien me rappeler au souvenir de Mme la comtesse de Gœrtz, de Mme Phul [2], de la jeune Mme de Schardt, de MM. de Schardt père et fils, auxquels je souhaite la continuation de leur bon appétit, de Mme Milkau, de M. et Mme Rothmaler, de Mme Lichtenberg, cette intrépide houssarde, qui me prenait pour un scorpion, de Mlle de Waldner [3], de M. Jageman, qui voudra bien donner de mes nouvelles à Mme Reiske, de Mme de Nostick [4], Mme la comtesse de Bachoff, qui aura sûrement bien dansé ce Carnaval avec mon gros ami, de Mme la comtesse de Bernstoff, de Mme Felckenawer [5], qui est coefée comme les *bostangis à Constantinople*, de M. et Mme Lyncker, de M. de Luck, du jeune houssard M. de Mandersloh, de M. et Mme d'Œrtel, et de toutes les personnes enfin des deux cours qui veulent bien honorer de leur souvenir *le grec errant*, le *pauvre hermite du mont Athos*. Je prie Melle de Riedesel de me marquer, quand elle m'écrira, si M. Staff, Mesdemoiselles Voss, Schmidt et Koppenfels sont mariées. Je pourrais encore recevoir sa lettre si elle veut me l'adresser ainsi : à *M. Charles, médecin français dans le Levant*, pour remettre à *M. d'Ansse de Villoison* à son retour, et par-dessus, une autre enveloppe à cette adresse à *M. Guys, négociant français à Smyrne* [6]. M. Guys le fera tenir à M. Charles, qui me la remettra, lorsque je passerai chez lui. Mais pour ce, il faudrait que Mlle Riedesel se donne la peine de m'écrire aussitôt la présente reçue. Je suis désespéré et demande un million de pardons à Votre Altesse Sérénissime, la poste part dans ce moment et ne repartira de Salonique que dans 15 jours, bien après mon départ, lorsque je ne pourrai plus écrire du mont Athos. Il vient de tomber un gros pâté sur ma lettre, j'étais tenté de la jeter au feu; mais j'espère que Votre Altesse me pardonnera cette faute.

Je suis avec le plus profond respect, toute l'admiration, le dévouement et la reconnaissance que je vous dois, Madame, etc. D'Ansse de Villoison.

Salonique, ce 7 avril 1785.

XI [7]

Madame la Duchesse, j'ai reçu avec attendrissement et baigné de larmes de joye la lettre si flatteuse et si obligeante dont Votre Altesse Sérénissime a daigné honorer son plus humble serviteur. J'y ai reconnu avec la plus

1. Weber (G. Gottlob), membre du Consistoire.
2. Pfuhl; voir la lettre V, p. 146, note 1.
3. Louise-Adélaïde von Waldner-Freundstein, dame de la cour de la duchesse Louise, qu'elle avait suivie à Weimar.
4. Comtesse de Nostiz-Ricneck, dont il est déjà question dans la lettre précédente.
5. Felgenhauer; voir lettre précédente, page 149, note 4.
6. Un des fils de Pierre-Augustin Guys, de Marseille.
7. *Grossherzoglich sächs. Hausarchiv*. N° 106. Abth. A. XVIII. Amalia.

Digitized by Google

vive reconnaissance les marques si touchantes de la bonté et de l'indulgence avec laquelle Votre Altesse Sérénissime avait bien voulu traiter l'homme du monde qui lui a voué le plus de respect, de vénération et d'attachement dans le délicieux séjour de Tieffurt. C'est là, Madame la Duchesse, c'est au Sterne, c'est sur les rives enchanteresses de la Sale [1], c'est à la cour de vos Altesses, que résident le bonheur, la paix, la vertu et le génie. Si j'étais chargé de mettre une inscription à la porte de votre palais et de celui de Monseigneur votre fils et de Madame la Duchesse régnante, aux pieds desquels je vous supplie de vouloir bien me mettre, je ne choisirais que ce vers de Virgile :

Non tam præsentes alibi cognoscere divos.

Et je répète toujours, en pensant à Monseigneur votre fils, ce qui m'arrive sans cesse, ce vers du même poète :

Namque erit ille mihi semper Deus.

J'ai souvent le bonheur de m'entretenir de votre charmante ville de Weimar et de votre savante ville de Iena, dont les environs sont si agréables, avec le vertueux et intéressant M. Hase, qui fera un des plus grands ornements de votre Université de Iena, par ses rares lumières et ses profondes connaissances, que rien n'égale, si ce n'est sa douceur, sa candeur vraiment germanique et sa modestie. Si un jeune François avoit le quart de ses connaissances, il se rendroit insupportable par sa vanité et par ses prétentions; c'est ce que j'avais l'honneur de dire dernièrement en parlant de l'aimable M. Hase à Son Altesse Mgr le Prince héréditaire. Il est plus aisé, Madame, de se figurer que d'exprimer les transports de joye dont j'ai été pénétré en faisant ma cour à ce prince, qui annonce toutes les vertus de Mgr son père, et qui a toute la bonté et toute l'affabilité de votre auguste maison. J'avais vu l'aurore de ce beau jour, et j'avois eu l'avantage de chanter à Weimar la naissance de Mgr votre petit-fils dans des vers latins que l'immortel M. Wieland, qui réunit le talent de Platon, de Lucien, et de l'Arioste, n'avoit pas dédaigné de traduire en vers Allemans. Je sens bien, Madame la Duchesse, que c'est à la beauté seule d'un sujet si bien choisi, que je dois cet honneur insigne, cette faveur d'un aussi grand génie dont je me glorifierai sans cesse.

A propos de vers latins, j'ose prendre la liberté d'envoyer cy-joint à votre Altesse Sérénissime une pièce de vers que j'ai composée dernièrement [2] et où j'ai exprimé bien faiblement à la vérité dans mes notes une très petite partie des sentiments éternels que m'a inspiré le séjour de Weimar. A la fin j'y ai mis à la main quelques vers de ma composition, qui n'avaient pas encore paru.

1. La Saale coule à Iéna, non à Tiefurt, qui comme Weimar est baigné par l'Ilm.

2. Il s'agit de la pièce composée à l'occasion de l'anniversaire de l'astronome de Lalande. Voir plus haut p. 138.

Digitized by Google

Les papiers publics m'avoient donné une fausse joye en me foisant espérer le bonheur inattendu de présenter l'hommage de mon très profond respect à Mgr le Duc, qu'on attendoit, disait-on, à Paris. Malheureusement ce songe si riant s'est dissipé. J'osois me flatter que malgré le plus strict incognito son Altesse Sérénissime auroit daigné m'admettre à l'honneur de lui faire ma cour, et j'aurois été désespéré, si j'avois été privé de cette douce satisfaction. Je suis bien fâché de n'avoir pas eu l'honneur de voir M. d'Eglestein [1]. Ayant appris qu'il étoit à Paris et sachant par M. Hase qu'il étoit chargé d'une lettre de Votre Altesse Sérénissime, je me suis empressé plusieurs fois de passer chez lui et n'ai pas eu l'avantage de le rencontrer et d'apprendre de sa bouche des nouvelles fraîches de la santé de vos Altesses Sérénissimes et des personnes de la cour auxquelles je l'aurois prié de présenter mon respect, telles que Melle Goëchausen, Melle de Reidesel [2], Mme de Wedel, M. et Mme de Schardt, Mme de Stein, M. Wieland, M. Göthe, M. Herder, M. de Knebel, M. Böttiger, M. Schwabe [3] et tant d'autres, qui veulent bien continuer de m'honorer de leur souvenir, dont je suis infiniment touché. Je n'ai reçu la lettre de votre Altesse Sérénissime qu'après le départ de M. d'Eglestein par M. le baron de Wolzogen, qu'il avoit prié de me la faire passer. Maintenant j'aurai des occasions plus fréquentes et plus sûres pour vous renouveller, Madame la Duchesse, l'hommage de mon respect, grâce à l'excellent choix que Son Altesse Sérénissime Mgr le Prince héréditaire [4] et M. le baron de Wolzogen ont fait de M. Pougens pour leur indiquer et leur envoyer les nouveautés littéraires de la France. M. Pougens est un des plus savans hommes de l'Institut de France et de la nation et l'un des hommes les plus recommandables par ses malheurs, par son austère probité, par ses vertus et par l'étendue de ses connaissances variées; et son activité incroyable, jointe à la plus grande délicatesse, le rendent plus propre que personne à s'acquitter de cette commission. Fils naturel du feu prince de Conti, devenu aveugle par la petite vérole, depuis chargé de négociations importantes par la cour de France, entre autres du traité de commerce avec l'Angleterre, sous le ministère de M. de Vergennes, enfin totalement ruiné par la Révolution, qui lui a enlevé une fortune assez considérable, il a embrassé dans son naufrage la ressource, la planche que lui offraient le commerce et la correspondance de la librairie, et il est à la tête d'une maison de commerce, qu'il a créée par son industrie et qui le met en relation avec toute l'Europe.

J'ai eu grand plaisir à voir le fils de M. Jagemann [5] et j'ai appris avec

1. Egloffstein (Wolfgang-Gottlob-Christoph Freiherr von), maréchal de la cour.
2. Riedesel.
3. Schwabe (Johann-Samuel), co-recteur du gymnase de Weimar.
4. C'est Charles-Auguste lui-même qui avait choisi Pougens pour correspondant. Voir plus haut, p. 138.
5. Il s'agit du jeune peintre Fernand Jagemann, que le duc avait envoyé à Paris étudier les maîtres italiens.

Digitized by Google

beaucoup de peine la mort de M. de Stein, de M. Wedel, et du grand Maréchal et de M. de Schardt le père, et la retraite de M. Klinkovström.

J'ai reçu avec la plus vive reconnaissance la gravure de votre portrait, qui est ressemblant, ainsi que celui de Mgr le prince héréditaire. Je n'en dirai pas autant du portrait de Mgr le Duc régnant, qui n'a pas été si bien saisi.

Je suis avec le plus profond respect, etc. D'ANSSE DE VILLOISON.

∴

A Paris, rue de Bièvre, n° 22, ce 26 août 1802.

A son Altesse Sérénissime Madame la Duchesse Douairière de Saxe-Weimar, de la part de son très-humble et très-obéissant serviteur d'Ansse de Villoison :

Parve, quod invideo, sine me ibis liber in aulam,
Quâ doctrina, fides, ingeniumque vigent.

∴

Inscription d'une vieille tour, reste unique d'un château fort[1], que Mme de Castellane vient de métamorphoser en colombier :

Quâ mors intonuit, turre columba gemit.

Ou bien :

Martem turre Venus Venerisque columba fugavit :
Hic suspirat Amor, quondam Mors dira tonabat.

1. Ajouté de la main de Villoison à la fin de la dernière page.

Digitized by Google

LES ALLUSIONS POLITIQUES DANS LE « CHAT BOTTÉ » DE LUDWIG TIECK

INTRODUCTION[1].

Tieck a vingt-quatre ans en 1797. Son bagage littéraire est considérable. A un âge où d'autres écrivains commencent à peine leur carrière, il a déjà écrit une douzaine de pièces de théâtre, trois romans, plus de vingt nouvelles, et un nombre important de poésies lyriques. Le *Chat botté, conte d'enfants en trois actes avec des entr'actes, un prologue et un épilogue*, arrive en 1797 : parmi cet amas de productions, qui, jusqu'en 1853, alla croissant d'un mouvement uniforme, il est ce qu'il ne saurait manquer d'être, un instant de cette éternité monotone, une goutte d'eau de ce déluge. Mais il se trouve que cette fin de siècle est aussi pour Tieck la fin de quelque chose. L'année 1797 n'est pas un moment indifférent de son

1. Bibliographie. — L. Tieck : *Gesammelte Werke*, 20 vol. Berl., 1826-1846. Cette édition, la seule qui fasse autorité jusqu'ici, donne le texte du *Chat Botté* tel qu'il a été publié, remanié et augmenté, dans le *Phantasus* (1812). La version primitive (1797) se trouve dans l'édition de Cotta : *Tiecks ausgewählte Werke*. Bibliothek der Weltlitteratur, tome I. — Holtei : *Dreihundert Briefe*. 2 vol., Hanovre, 1872. — Holtei : *Briefe von und an Ludwig Tieck*, 4 vol., Breslau, 1869. — Köpke : *Ludwig Tieck*. 2 vol., Lpz., 1855. — Friesen : *Ludwig Tieck*. 2 vol., Vienne, 1871. — Wilhelm Bernhardi : *Ludwig Tieck und die romantische Schule*, cf. *Archiv de Herrig*, XVIIIe année, tome XXXIII. — Rosenkranz : *Ludwig Tieck, und die romantische Schule*, cf. *Studien*, 1839, tome I. — J. L. Hoffmann : *Ludwig Tieck, eine literarische Skizze*. Nürnberg, 1856. — Haym : *Die romantische Schule*. Berl., 1870 ; 2e éd., 1906.

Apologie der Gräfin Lichtenau von ihr selbst entworfen. 2 vol., Lpz. et Gera, 1808. — Gräfin Voss : *69 Jahre am Preussischen Hofe*. Berlin, 1876. — Dampmartin : *Quelques traits de la vie privée de Frédéric-Guillaume II*. Paris, 1811. — *Saul der Zweite, genannt der dicke König vom Kanonenland*. Berlin et Potsdam, 1798. — Mirabeau : *Histoire secrète de la cour de Berlin*. Paris, 2 vol., 1789. — Cölln : *Vertraute Briefe über die inneren Verhältnisse am Preussischen Hofe seit dem Tode Friedrichs II*. — Malmesbury : *Diaries and correspondance*, 4 vol., Londres, 1874. — Vehse : *Geschichte des preussischen Hofes*. Hambourg, 1851. — Paulig, *Friedrich Wilhelm II*. Frankfurt a. Oder, 1896. — Cassel : *Friedrich Wilhelm II*. Gotha, 1886. — Regener : *Der junge Tieck*. Doktor. Dissertation, Rostock, 1903.

Digitized by Google

histoire : la connaissance personnelle du petit cénacle romantique, des Schlegel, de Novalis, de Steffens, de Schleiermacher, de Fichte, lui donne conscience de lui-même, lui fournit un système où pourra jouer à l'aise sa personnalité infiniment mouvante. Le *Chat botté*, le *Zerbino*, qui ne vint qu'un an plus tard, mais qui date de la même époque, sont, en quelque mesure, les pierres qui scellent le tombeau du jeune Tieck. L'étude des allusions politiques du *Chat botté* est ainsi un chapitre de la jeunesse du poète.

*
* *

La comparaison du *Chat botté* de Tieck et de sa source, le *Chat botté* de Perrault[1] montre de prime abord une différence essentielle : chez Perrault, le roi et son royaume ne sont qu'un accessoire. Tout l'intérêt va au Chat et au futur marquis de Carabas. Le Chat a besoin d'un roi pour donner à son protégé un titre de noblesse et des terres au soleil : l'imagination populaire le lui accorde volontiers, et prodigue à bon compte les honneurs au pauvre meunier. Tieck néglige la fable traditionnelle. Elle est sotte, quoique amusante[2]. Ce qui lui importe, c'est la description de son époque, l'étude du milieu politique et du milieu littéraire. La fable primitive et la vie sociale contemporaine voisinent, à leur réciproque détriment, dans notre comédie.

Il a prétendu le contraire. Il a juré ses grands dieux que ses intentions étaient pures et que la malignité publique se donnait carrière à ses dépens. Sans doute, dit-il, il a lancé quelques plaisanteries. Mais est-ce là un crime ? Il s'est permis « über Kritik, Gelehrsamkeit, Erziehung, Aufklärung, gelehrte Gesellschaften, Theater, Bildung, und so manches Gutgemeinte der bürgerlichen Welt zu scherzen[3]. » Mais il ne s'agissait que de critique sociale, non de pamphlet. Un de ses amis, le peintre Darbes, a cru découvrir, là où il n'y avait que d'innocents symboles, de violentes allusions à des personnages

1. Il venait de paraître en 1796 une édition nouvelle de contes de Perrault, sous le titre : *Contes de fées destinés à servir d'amusement et d'instruction aux enfants et jeunes gens*, Leipzig, chez Charles-François Koehler, 1796. — Je ne prétends pas que ce volume ait fait connaître à Tieck une histoire qu'aucune nourrice n'ignore. Peut-être lui donna-t-il l'impulsion nécessaire.
2. *Gesammelte Werke*, I, p. XIII.
3. *G. W.*, V, p. XXV.,

Digitized by Google

politiques. Et Tieck de s'étonner! Loin de lui cette aigreur sournoise! Que les Allemands sont donc encore arriérés! « In diesem Teile der Ausbildung, Spass als Spass zu nehmen, sind die Deutschen noch sehr zurück. Politik, Philosophie u. dergl. soll allenthalben zum Grunde liegen. Immer wollen sie, auch in der ernsten Poesie, Rätsel auflösen. Und, ist einmal ein Dichter wirklich allegorisch und mystisch, so wenden sie sich ab[1]. »

Et il ne se lasse pas de protester. On avait donné des interprétations abusives du *Chat botté*. Voici qu'on en donne aussi du *Zerbino*. Erreur profonde! « Es ist nicht meine Absicht gewesen, im Polykomicus oder Nestor, wie mancher Leser wohl geglaubt haben wird, Nicolai oder irgend ein Individuum bestimmt nachzuzeichnen. Die Masken, der Stallmeister und ähnliche, sollten in komischer Figur mehr die allgemeine Gesinnung jener Zeit vortragen[2]. »

Si Tieck s'inscrit en faux contre ces gloses, c'est sans doute que les scholiastes étaient nombreux. Il cite lui-même le peintre Darbes, qui était son ami. Nicolai aussi, l'éditeur attitré de Tieck à cette époque, le grand pontife de l'Aufklärung agonisante, le soutien principal de cette philosophie des lumières qui mourait d'être trop répandue, un des piliers d'un État où Teller, Zöllner, Irwing étaient les directeurs de l'aristocratie, où Gedike gouvernait l'école, où Biester, Engel, Ramler donnaient le ton aux hommes de lettres et de science, Nicolai avait discerné dans le manuscrit du *Chat botté* un pamphlet politique, et refusait de l'imprimer. « Sie haben, écrit-il à Tieck,... auf Gewissenszwang, Königtum und dergleichen angespielt. Dies ist, meines Erachtens, jetziger Zeit, da wir Hoffnung haben, einige Pressfreiheit zu erhalten, gar nicht passend : wenigstens halte ich es für mich nicht passend[3] ».

A qui ajouter foi en cette querelle? Assurément pas à Tieck. Il prétend n'avoir jamais voulu blesser personne dans sa verve fielleuse. Mais déjà fidèle à une ironie romantique encore inconsciente, il passe subrepticement dans le camp de ses adversaires, et leur fournit des armes contre lui-même. Il se fait un malin plaisir d'indiquer d'un geste vague les dessous cachés de son œuvre. Beaucoup de lecteurs

1. *G. W.*, I, p. xx, xxi.
2. *Id.*, I, p. xxxviii-xxxix.
3. Lettre à L. Tieck, 19 déc. 1797. Cf. Holtei : *Briefe von u. an L. Tieck*, III, 60.

Digitized by Google

les ont découverts, mais la postérité pourrait être moins bien informée que les habitués des salons et des théâtres berlinois. Le *Chat botté*, qui avait soulevé au début un grand intérêt de curiosité, était tombé dans l'indifférence publique : il s'agit de réchauffer l'enthousiasme. Tieck est un enfant espiègle, qui, frustré de l'admiration escomptée, ne se tient pas de crier bien haut son exploit. Tieck est un grand enfant de vingt-cinq ans. Ses exploits sont des relations de chronique scandaleuse. Il prétend que personne n'en ignore. Or, son art est un art fin, délicat, un art de pénombre, de demi-lumière et de demi-mot, où tout n'est pas exprimé clairement, où l'auteur aime à présenter comme à dissimuler ses personnages sous un voile suffisamment transparent. Procédé bien commode en vérité : reconnaît-on les hommes sous l'apparence floue? il jurera qu'il n'y a rien, que ce sont imaginations de spectateurs, qu'il a voulu jouer seulement avec une étoffe brillante. A-t-il affaire à des aveugles? il éveillera facilement leur attention en leur jurant de nouveau qu'il n'y a rien.

Ces habiles insinuations ne sont donc qu'un procédé littéraire. Tieck en fait un usage fréquent. Il y a recours dans les *Sieben Weiber des Blaubart* (1797), où Frédéric-Guillaume II est dépeint sous le nom de Chevalier de Strahlheim. « Der Verfasser bittet sich die Erlaubnis aus, hier nur eine ganz kleine Anmerkung zu machen. Ich bin nämlich in Gefahr, dass mir hier viele Leser viel zu viel Verstand und Scharfsinn zutrauen, und nach ihrem eigenen Scharfsinne den ganzen Pfiff zu merken und mich ungemein gut zu verstehen glauben. Sie meinen nämlich im Stillen, ich vertappe mich hier in die Allegorie hinein, und werde das Ganze nachher äusserst witzig, aber für die Staaten ebenso gefährlich wenden.... Andere Schriftsteller führen häufige Klagen, dass sie einen Leser haben, von dem sie nicht verstanden werden : ich klage im Gegenteil darüber, dass ich von dem Meinigen viel zu gut verstanden werde. Wo ich zu denken aufhöre, fängt er sein rechtes Denken erst an, und macht es mir vielleicht eben dadurch möglich, im ganzen Buche geistreich zu bleiben, was ich gar nicht einmal anfangs gewünscht habe.... Uebrigens, um wieder auf meine eigentliche Materie zu kommen, so bekenne ich hier frei und offen, dass ich bei diesem unschuldigen Buche gar nichts gefährliches im Schilde führe, dass es überhaupt

Digitized by Google

wohl endlich Zeit wäre, dass die Leser der witzigen und unwitzigen Anspielungen überdrüssig würden. Ich muss immer darüber lachen, wenn ein Schriftsteller viel auf sich selber hält, wenn er es durch Schimpfen und hinlängliche Demokratie in seinen Büchern dahin bringt, dass ihn die ganze, unschuldige Lesewelt für einen gefährlichen Menschen erklärt. Die Leser wollen dadurch bloss ausdrücken, dass sie sein übermässiges Winken verstanden haben : da aber unter den Lesern selbst Niemand, wie bekannt, gefährlich ist, wie steht es denn da um seine eigene Gefährlichkeit[1]? »

*
* *

Faut-il se laisser prendre à ces dénégations mutines, à cette coquetterie sautillante et pirouettante? — Le vrai est que Tieck s'est toujours intéressé à la politique; toujours il s'est tenu au courant des événements, toujours il s'est inspiré d'eux dans ses œuvres[2].

Dès le premier jour qu'il écrit — et sa valeur n'attend pas le nombre des années — les préoccupations politiques et sociales tiennent, sous forme d'allusion ou de satire, une place remarquable dans ses œuvres. Certes, il serait faux de prétendre que Tieck fut un simple feuilletoniste, quoique le *Chat botté* lui-même prenne à certains instants l'allure d'une chronique en trois actes. Il était bien trop artiste et poète, bien trop individualiste, bien trop romantique de tempérament, il aimait trop *Les Brigands* et *Werther* et *Don Quichotte* pour faire à la société hommage de son talent. Mais il était de son temps. Les grandes questions « philosophiques » qui avaient bouleversé au cours du XVIIIe siècle tous les cercles intellectuels de l'Europe, recevaient, au moment où Tieck s'apprenait à manier la plume, un premier essai de solution. L'étonnant, ç'eût été que Diderot, Rousseau, Voltaire, Beaumarchais n'eussent pas exercé d'influence sur un jeune homme de cette fin de siècle. Au début, il

1. *G. W.*, t. IX, p. 175-177.

2. Ses protestations de candeur ont trompé des critiques. Regener affirme que, pur lyrique, il dédaignait la politique (cf. *Der junge Tieck*, p. 17) : « Der junge Tieck hielt sich von Politik, und allem, was damit zusammenhing, möglichst fern. Wenigstens spricht nichts dafür. Seine Gedanken beschäftigten sich nur mit der Literatur, und nahmen die Anregungen auch nur aus ihrem Stoffgebiet. » Les tendances de la présente étude sont, on le voit, tout opposées à ces affirmations.

Digitized by Google

est vrai, ses convictions manquent de profondeur : les idées égalitaires, les attaques contre l'Ancien Régime servent à dissertations d'école, à discours de rhétorique pompeux et bien ordonnés. Tieck fait son *Contr'un*. Il développe sous la forme qui plaît au caprice de l'heure, poésie lyrique, pièce de théâtre, roman, les thèmes familiers aux philosophes et aux esprits forts : et toujours revient la même satire contre la noblesse, la même raillerie contre les privilèges follement concédés, mais aussi le même grondement de colère contre la bourgeoisie philistine.

Arrive 1792 : Tieck échange la casquette d'écolier pour celle d'étudiant. Il va à Halle, à Göttingen, à Erlangen. Il achève, comme il les avait commencés — je veux dire fort platement — les longs romans qui devaient le faire connaître du public allemand. Puis la vie d'université, les travaux sur Shakespeare l'absorbent presque complètement. La politique l'intéresse toujours; mais ce ne sont plus seulement idées pures, matière à lyrisme, sujet d'enthousiasme intellectuel. Il voit la réalité sociale. Il observe les mœurs de la petite ville de province, les coutumes des petites cours princières, si nombreuses en cette région centrale du Saint-Empire Romain Germanique. Ce qu'il apprend ainsi ne le remplit pas d'admiration. Il méprise. Mais il ne dédaigne pas. Il vit dans l'État, et non en marge de l'État. Les allusions continuelles qu'on trouve dans ses nouvelles et ses fragments dramatiques en sont les flagrantes preuves. Car enfin, pourquoi fixer sur le papier des détails auxquels on ne prend pas intérêt?

Entre temps, il s'en était retourné à Berlin (1794). Là, son genre de vie se modifie. D'étudiant, il passe écrivain. Il s'occupe à se pousser dans le monde. Il connaissait, pour l'avoir fréquenté dès l'enfance, le kapellmeister Reichardt, chez qui étaient reçu Ramler, Engel, K. P. Moritz. Le voici maintenant chez le chef de l'Aufklärung, Nicolai. Il lui donne tout son stock d'œuvres inédites; il lui en écrit de nouvelles au fil de la plume. Puis il force la porte des salons littéraires, où se font et se défont les réputations; il entre chez Rahel Levin, Dorothea Veit, Henriette Herz. Dans l'arrière-boutique du libraire, on discute entre « Aufklärer » sur les réformes à accomplir, sur la liberté de la presse, sur la liberté d'opinion. Dans les salons littéraires, obligés par définition à médire des hommes de

Digitized by Google

Potsdam et à fronder le pouvoir royal, on potine. Rien ne se perd pour notre jeune homme de lettres. Il aime à tenir journal de ce qui frappe ses oreilles ou ses yeux. Il prend des notes, il fixe ses remarques. Le *Chat botté* en a recueilli un grand nombre : « Alle meine Erinnerungen, die ich zu verschiedenen Zeiten im Parterre, in den Logen oder Salons gehört hatte, erwachten wieder, und so entstand und ward in einigen Stunden dieser Kater ausgeführt[1] ».

Il me semble inutile d'ajouter que, dans ces conditions, on rechercherait en vain toutes les allusions qui peuvent s'y trouver. La présente étude n'a pour but que d'arracher leur masque à quelques-uns des personnages de cette comédie.

I

Le royaume de l'épouvantail.
Tieck et la Révolution Française.

Nous avons vu ce qu'il faut penser des premières pièces de Tieck : elles sont mauvaises. C'est le travail d'un écolier auquel la main démange, et qui ne se tient pas d'écrire, d'écrire, d'écrire.... Ce qu'il produit, vers 1789, avec un zèle qui le lasse bien moins que son lecteur, c'est une réédition du *Barbier de Séville* ou du *Mariage de Figaro*, imitation falote, pâle contre-façon, car c'est à travers Vienne qu'il a observé Paris, c'est à travers Jünger qu'il reflète Beaumarchais. Cependant, dès maintenant, son absolue sincérité s'impose. Quelques opinions, ou plutôt quelques sentiments, demeureront immuables en lui. C'est le respect de l'individu, l'adoration du poète, la haine des barrières sociales qui contrecarrent le développement de l'homme libre. C'est surtout le mépris du noble, de celui d'abord qu'il a vu de ses yeux, du hobereau allemand, et de l'édifice vénérable qui le protège, le Saint-Empire Romain Germanique. La Bibliothèque Royale de Berlin conserve en ses cartons quelques-uns de ses premiers essais. L'*Enlèvement* n'est qu'un long et violent réquisitoire contre la noblesse (1789). Deux autres pièces raillent la

1. *G. W.*, tome I, p. XVI

Digitized by Google

manie politicienne de la grosse bourgeoisie ventrue, l'une sans titre[1], l'autre intitulée : « Le second dol est pire que le premier[2] ».

*
* *

On conçoit l'enthousiasme de Tieck lorsqu'il voit réalisée une de ses idées favorites, passé dans les faits le rêve de ses dissertations d'école. Une mystique explosion d'amour éclate dans toutes les œuvres de cette époque, et cela ne saurait surprendre, car le civisme révolutionnaire, l'humanitarisme exalté sont les lieux communs à l'ordre du jour. Mais Tieck ne cède pas seulement à une mode irrésistible : il est véritablement, profondément épris des idées françaises. Il ne se contente pas de prendre le vent. La girouette peut tourner dans les salons berlinois : il reste inébranlable et ferme, fidèle à son culte. Dès 1792, les Klopstock, les Schiller, qui avaient adoré la France de la Constituante, vouèrent aux flammes éternelles la France de la Convention. Tieck, c'est après les succès du jacobinisme, c'est après la proclamation de la République, c'est pendant le sacrilège procès du roi qu'il se montre le plus ardent : « Du sprichst ja gar nicht von den Franzosen », écrit-il un jour[3] à l'indifférent Wackenroder — où serait-il plus lui-même que dans ces lettres intimes? — « Ich will nicht hoffen, dass sie dir gleichgültig geworden sind, dass du wirklich dich dafür nicht interessirst? O, wenn ich izt ein Franzose wäre! Dann wollt 'ich nicht hier sitzen, dann... Doch leider bin ich in einer Monarchie geboren, die gegen die Freiheit kämpfte, unter Menschen, die noch Barbaren genug sind, die Franzosen zu verachten. Ich habe mich sehr verändert, ich bin izt nicht glücklich, wenn ich keine Zeitungen haben kann. O, in Frankreich zu sein, es muss doch ein grosses Gefühl sein, unter Dumouriez zu fechten, und Sklaven in die Flucht zu jagen, und auch zu fallen! — Was ist ein Leben ohne Freiheit? Ich begrüsse den Genius Griechenlands mit Entzücken, den ich über Gallien schweben sehe, Frankreich ist izt mein Gedanke Tag und Nacht — ist Frankreich unglücklich, so verachte ich die ganze Welt, und verzweifle an ihrer

1. *Drames*, tome IV.
2. Carton VI, manuscrit 20.
3. Cf. Holtei.

Digitized by Google

Kraft, dann ist für unser Jahrhundert der Traum zu schön, dann sind wir entartete, fremde Wesen, mit keiner Ader denen verwandt, die einst bei Thermopylä fielen, dann ist Europa bestimmt, ein Kerker zu sein. »

La France est la Grèce moderne, la Grèce renaissante de Thémistocle et de Léonidas, c'est la terre de liberté, le seul État qui favorise la croissance de l'individu. Transformation profonde : les premières œuvres de Tieck dénotaient une admiration poncive, quoique sincère, un amour de « Primaner », qui ne le faisait pas vibrer tout entier[1] : il communiait dans le culte universel rendu à la Révolution. Maintenant, c'est encore le ton du rhéteur scolaire ou de l'homme de lettres mondain, mais qui couvre une vue d'artiste et de poète, l'hommage original du romantique. « Was ist ein Leben ohne Freiheit? ich begrüsse den Genius Griechenlands mit Entzücken, den ich über Gallien schweben sehe ... »

*
* *

La France est la Grèce moderne. Mais elle se heurte à une entreprise supérieure aux forces humaines. Convertir les peuples voisins, les délivrer de leurs fers, faire revivre l'âge d'or de la fraternité, cela n'est pas possible. Il ne suffit pas de légiférer, il faudrait modifier les âmes, d'un « philistin » fait un « génie ». Où cette transformation peut-elle s'accomplir que chez un peuple saisi tout entier de la furie révolutionnaire, entraîné par une force supérieure vers un mystérieux avenir? Les autres nations participent-elles de l'enthousiasme gaulois? Tieck en doute. En Allemagne surtout, on est loin de compte. Dès ses jeunes années Tieck avait senti combien est étroit et faux l'esprit du petit bourgeois, essentiellement réactionnaire et conservateur. Il avait vu ses préjugés et montré qu'il était rebelle aux idées les plus nobles et les plus fécondes[3]. Il découvrit rapidement que la

1. Il le sent fort bien : « Ich habe mich sehr verändert ». C'est un aveu caractéristique, qui marque un éloignement progressif — et passager — de ce doux et mystique citoyen de l'idée pure qu'était Wackenroder.

2. Ici réapparait l'esprit réaliste qui fait rarement défaut à Tieck dans le jugement des choses extérieures.

3. Cf. *Der letzte Betrug ist schlimmer als der erste* : Sondersheim, en bonnet de nuit, les besicles au nez, plongé dans la lecture de la gazette : « Aha! da haben wir's! da haben wir's! Hab'ich's nicht gesagt? Seht Ihr, Ihr Herrn Franzosen, hättet Ihr mich nur bei Eurer Staatenrevolution um Rat gefragt, da hätte die ganze Geschichte wohl anders werden sollen, denn, mein Seel! das

Digitized by Google

larve honteuse du philistinisme s'était glissée jusque chez les libéraux, qu'on parlait bien de liberté, d'égalité, de fraternité, mais qu'on était mu bien souvent par des sentiments différents, que la mode et l'entraînement général comptaient pour beaucoup dans la sympathie accordée aux doctrines nouvelles, et qu'au surplus l'on n'était révolutionnaire qu'autant qu'il suffisait de l'être platoniquement. Ce qu'aurait été, dans la marche de Brandebourg, une Révolution entreprise sur le modèle de la Révolution française, à quelles impossibilités psychologiques elle se serait heurtée, c'est ce que montre la nouvelle des *Schildbürger* (1796). Mais, de 1792 à 1796, les événements ont marché. Tieck n'est plus l'ardent admirateur, le fougueux révolutionnaire d'antan. De l'enthousiasme il a passé à la critique. La satire des *Schildbürger* ne se borne pas à ridiculiser l'esprit berlinois : les attaques visent maintenant la Révolution française elle-même. Les Allemands sont maladroits et bornés dans leur imitation des Français. Mais combien plus maladroits et plus bornés leurs voisins, qui se travaillent à plagier l'antiquité! Ils lancent à tous les échos de l'Europe les grandes idées de libération humaine : mais ils n'ont pour but que de satisfaire leurs mauvais instincts, leurs bas appétits. Toute révolution est insensée et vouée au plus lamentable des échecs, qui n'a pas pour cause ou pour effet un changement dans l'âme même des citoyens. Les fous ne font pas de la république une meilleure forme de gouvernement que de la monarchie. Or, les Français sont restés les mêmes.

Que penser de cette critique? Comparée à l'enthousiasme des années précédentes, elle marque un revirement absolu. Mais une observation s'impose. Tieck continue à résister aux opinions du jour. Parmi l'horreur générale qui accueillit les actes terroristes du gouvernement conventionnel, le dégoût qu'inspira la veulerie du Directoire, Tieck, au contraire des Schiller et des Klopstock, ne se laisse pas entraîner. En 1792, il admirait les idées de s'être manifestées, il admi-

geht nicht so! Bedenkt doch nur! einen König absetzen! i, da gehört dreimal mehr Verstand dazu, als ihn einzusetzen, wir haben die Beispiele! — Den Adel abschaffen! Charmante Streiche! Und was würde dann hernach aus unserm einem! — Nein, Gott segne mir unser Deutschland. Da ist solche französische Windbeutelei noch sicht eingerissen. Alle Mennchen sollen sich gleich sein. Du mein Gott! Da müssten ja alle Kutscher und Bedienten verhungern! Aber das überlegt man nicht. — Alle Menscheh gleich! Das wäre nun so meine Sache, mein Casus, so zu sagen. »

Digitized by Google

rait les hommes de travailler à leur gloire. Ceux-ci ont fait dévier la Révolution : est-ce une raison pour se tourner contre celles-là? Les principes n'ont pas une valeur morale qui s'altère au cours du temps. Et il garde au fond de lui-même quelque sympathie à ceux qui ont été les modernes Grecs, il ne veut pas méconnaître, pour la cruauté des suites, la beauté du soulèvement primitif.

*
* *

De jour en jour, cependant, son aversion s'accroît. Les *Schildbürger* à peine écrits, le *Chat botté* paraît, où s'accentue nettement l'évolution commencée.

A la limite du royaume où se déroule l'action principale, se trouve un empire mystérieux. Quel en est le maître? Un roi, mais on ignore son nom et on l'appelle p ouvantail[1]. Il tient et gouverne ses états d'une main de fer. Nul n'est en sûreté devant lui, car il a le don de revêtir toutes les apparences et de se transformer à son gré. Soupçonneux, il aime à se glisser partout, à épier ses sujets, à se rendre compte par lui-même de leurs opinions. C'est un règne occulte, qui engendre partout la défiance et la crainte[2]. Ses sujets sont fort malheureux; leurs pensées sont esclaves, mais ils ne jouissent même pas des libertés élémentaires : leurs personnes et le fruit de leur labeur appartiennent à l'Épouvantail [3], qui leur laisse à peine de quoi vivre misérablement[4]. C'est le règne du bon plaisir de l'État. Son administration est déplorable. Aussi, ayant semé 'arbitraire, ne récolte-t-il que la haine. Les édits qu'il publie sous le nom de « Loi » sont l'expression de sa volonté personnelle, souvent même d'un caprice

1. *Kater*, p. 196. — « Wirt : Ihr seid ein Untertan des Königs? — Lorenz : Ja wohl. Wie nennt Ihr Euren Fürsten? — Wirt : Man nennt ihn nur Popanz. »

2. *Id.*, p. 197. — « Lorenz : Man erzählt wunderliche Sachen von ihm, er soll sich in alle Tiere verwandeln können. — Wirt : Es ist wahr, und so geht er oft inkognito umher, und erforscht die Gesinnungen seiner Untertanen, wir trauen daher auch keiner Katze, keinem fremden Hunde oder Pferde, weil wir immer denken, der Fürst könnte dahinter stecken. »

3. *Id.*, p. 260. — « Kunz (der Korn mäht) : Saure Arbeit! und wenn ich's noch für mich täte, aber der Hofedienst! Da muss man für den Popanz schwitzen, und er dankt es Einem nicht einmal. — Es heisst wohl immer in der Welt, die Gesetze seien notwendig, um die Leute in Ordnung zu halten, aber warum da unser Gesetz notwendig ist, der uns alle auffrist, kann ich nicht einsehen. »

4. Les détails qui précèdent se trouvent déjà chez Perrault. Ceux qui suivent sont de l'imagination de Tieck.

Digitized by Google

éphémère. Sa justice est du même aloi. Il est vrai que la réputation de ce tyran, sur la foi d'une antique équité, vaut mieux que lui : elle a pénétré jusqu'aux pays lointains, et l'étranger lui envoie des différents à aplanir[1]. Il les aplanit. Mais ses jugements sont des services qu'il se rend à lui-même, non des arrêts qu'il rend à autrui. Aussi que lui importent ses conclusions antérieures? Il ne respecte que l'inspiration intéressée du moment. Justice de corruption et de mensonge : il faut avoir le gousset bien garni pour sortir du tribunal la tête haute. On abreuve de belles phrases sur l'inexorable justice le pauvre paysan qui arrive poches vides. Le puissant intendant verse quelques louis et gagne son procès[2].

Qu'est-ce que cet Épouvantail? — La description de cette parodie de justice évoque à l'esprit les *Mémoires* de Beaumarchais, et rappelle assez exactement les mœurs administratives et la justice françaises à la veille de la Révolution. Mais Tieck pouvait-il penser en 1797 à une attaque, si bénigne fût-elle, contre un gouvernement tombé, oublié depuis longtemps, irrémédiablement condamné à ne plus reparaître? Ses malheurs et la rigueur de sa destinée le rendaient pitoyable. Au reste, les cruautés du régime conventionnel éloignent Tieck de la France républicaine. Qu'est-ce, en effet, que ce souverain anonyme? On ne le connait que sous le nom d'Épouvantail et de Loi[3]. Despote aux mille têtes, Protée qui s'insinue partout, c'est le pouvoir suprême, non pas concentré aux mains d'un chef unique, mais éparpillé parmi une assemblée nombreuse. C'est la Convention. Qu'est-ce que cette antique réputation, maintenant mensongère, de redresseur de torts et de justicier, sinon la gloire dorée de la Constituante et de la Législative s'attachant encore à l'indigne successeur? Qu'est-ce que ce régime de terreur que la loi fait peser sur le peuple? Le paysan peine et travaille, mais en vain : l'État jacobin, gouvernement lointain, mystérieuse entité, lui arrache jusqu'au produit de son

1. *Kater*, p. 196-197. — « Man sagt, der Popanz sei ein sehr ungnädiger Herr. — Wirt : Gnädig ist er nicht besonders, das ist nun wohl wahr : dafür ist er die Gerechtigkeit selbst. Von auswärts sogar werden ihm oft Prozesse zu geschickt, und er muss sie schlichten. »

2. *Id.*, Acte III, Scène : Palast des Popanzes, p. 265-267.

3. *Id.*, p. 196. — Wenn er Edikte ausgehen lässt, so heisst es immer : Zum Besten des Publikums verlangt das Gesetz — ich glaube daher, das ist sein eigentlicher Name, alle Bittschriften werden auch beim Gesetze eingereicht. Es ist ein furchtbarer Mann.

Digitized by Google

labeur. C'est le régime de 1793, qui fut peint à l'étranger de si hideuses couleurs, la Terreur qui se glisse partout, espionne les citoyens, et fait exécuter les suspects.

Ainsi donc, la condamnation de la Révolution est maintenant absolue et sans appel. Tieck a fait, depuis les *Schildbürger*, un pas en avant dans sa marche anti-républicaine. Le tableau qu'il trace de la France a des teintes plus sombres et plus violentes : les Français sont des bêtes brutes, non des hommes d'État, des Tibère et des Néron, non des Auguste. Mais sur les principes il n'a pas varié. Si les cruautés du régime conventionnel lui soulèvent le cœur, il n'en est pas encore à trouver néfaste jusqu'en ses premières racines le mouvement révolutionnaire. Il ne fait pas, bien au contraire, le procès de toute organisation républicaine. Il ne croit pas que la seule monarchie ramènera l'ordre intérieur et le calme des esprits. Ce qui est mauvais, c'est la forme actuelle de la démocratie, la démagogie, modalité passagère : elle pressure le peuple, et sous le nom de loi, installe au pouvoir suprême l'arbitraire et la violence. Mais ce n'est pas entrer au domaine de la chimère que de souhaiter un état républicain où se réaliseraient enfin liberté et égalité. C'est pourquoi surgit au dénouement le Chat botté, Deus ex machina de cette fantasmagorie politique. Il dévorera l'Épouvantail-Loi, source de toutes iniquités. Il proclamera la Liberté et l'Égalité [1]. Gottlieb-Tiers-État, essentiellement bon, mais faible de volonté et faible d'intelligence, avait aliéné aux mains du Popanz son pouvoir souverain. Mais il n'est pas incapable de se gouverner en toute indépendance. Il récupérera la puissance qui lui fut ravie, et aidé, s'il le faut, et poussé en avant par les hommes supérieurs qui sont sa conscience, par le chat botté Hinze, il commencera à vivre une vie libre et royale [2]. Tout ainsi sera bien qui finira bien.

1. *Kater*, p. 268. — Hinze : « Freiheit und Gleichheit! Das Gesetz ist aufgefressen! Nun wird ja wohl der Tiers-Etat Gottlieb zur Regierung kommen. »

2. Le meunier Gottlieb, dont le *Chat Botté* décrit l'ascension sociale, reparaît dans le *Zerbino*. Il est devenu roi. Bien que le *Zerbino* se présente comme une continuation du *Chat botté*, je ne crois pas que les deux pièces s'emboîtent exactement, et qu'il y ait de l'une à l'autre identité absolue des personnages et développement logique des caractères. Le Gottlieb du *Zerbino* est un roi soliveau, dont Tieck décrit minutieusement les habitudes et les manies. Ce n'est en aucune façon l'être anonyme du *Chat botté*.

Digitized by Google

*
* *

Das Ungeheuer und der verzauberte Wald date de 1797. Il est intitulé conte musical. Mais ce n'est pas une féerie. Sous le masque déroutant d'une opérette-bouffe à l'italienne, Tieck a écrit une satire politique[1] extrêmement âpre. Nous y pouvons mesurer le chemin fait en cinq ans. Dans sa lettre à Wackenroder, Tieck affichait le démocratisme le plus exalté. Ici, nous trouvons un éloge conditionnel de la monarchie prussienne. A vrai dire, il se mêle à ce panégyrique une très forte dose d'ironie et de sarcasme. Tieck s'est détourné de la France, mais sa désillusion ne l'a pas rendu aveugle aux défauts du Brandebourg, figé dans une cristallisation d'un autre âge. Mais au moins l'antiquité d'immuables coutumes fait que tout y est arrangé comme il faut : c'est le pays de l'ordre, et l'on peut y vivre tranquille, sans crainte de soupçons continuels[2]. Or cet État si net, si propret, si mathématiquement ordonné, a un voisin terrible, un monstre, la France[3]. Perché au sommet d'une montagne, il fond sur les passants, il les dévore[4].

Invincible jusqu'à présent, il doit périr néanmoins, car cette forme effrayante du jacobinisme n'est pas sa forme véritable. La destinée, la rigoureuse destinée la lui a imposée. La conservera-t-il longtemps? Toute la pièce est là. Or, le dragon même la hait intérieurement, il aspire à reprendre son apparence première, et appelle de ses vœux ardents le jour de la défaite :

1. Je laisse absolument de côté la parodie anti-franc-maçonne de la *Flûte enchantée*.

2. *Ungeheuer*, I, 1. — « Dieser Staat war ein so niedlicher, kleiner Staat, als nur einer sein kann, so sauber eingerichtet, dass einem das Herz im Leibe lachte, die Geschäfte gingen ihren Gang, kein Mensch wusste wie; die gehörige Anzahl armer Sünder immer in den Gefängnissen, alles in der vortrefflichsten Ordnung. »

3. Je fais abstraction de l'autre ennemi, la forêt enchantée : Tieck entend ici, je pense, l'idéal romantique, qui menace l'État jusqu'en ses racines.

4. *Ungeheuer*, I, 1. — « Und nun wie? woher? steht in den benachbarten Gebirgen ein fürchterliches Ungeheuer auf, das das Land verwüstet, Menschen erwürgt, die Poststrasse unsicher macht, Briefe erbricht und unterschlägt, in Summa, alles hier in Verwirrung, Unordnung und Wildheit verkehrt. Und welche Mittel soll man dagegen brauchen?... Das grausame Ding wird sich der Hauptstadt immer näher fressen, und dann à dieu Herrlichkeit, Gelehrsamkeit, Magistrat und Ministerium. — Et ailleurs : « Das Reich leidet von einem Ungeheuer, das unsere Felder verdirbt und verzehrt, Menschen und Vieh erwürgt die Reisenden, selbst die fremden Gesandten nicht ausgenommen, plündert und beschädigt. »

Digitized by Google

Der verhasste Tag ist wieder eschienen!
O Schicksal, wann, wann endet deine Qual!
Muss ich ohne Wechsel
Diese Pein, diese grimmige Pein im Busen dulden?
Der Morgen kommt, ich hoffe jedesmal,
Und ohne Hoffnung sinkt der Abend wieder,
Weckt mich das Morgenrot zu neuem Schmerz.
Und wilder geängstiget noch
Soll der Lauf meines Schiksals werden,
So hat es die dunkle Sage verkündigt,
In der Befreiung die schrecklichste Qual,
In der Erlösung die furchtbarste Hölle [1]!

Mais, malgré ses hésitations et ses faiblesses, il faut agir, une volonté étrangère le pousse [2]. Il faut tuer, car l'esprit de conquête est en lui :

Wieder ergreift mich
Der rasende Sinn.
Wütig, er schleift mich
Durch Berge dahin.
Ohne Besinnen
Bin ich gehetzt,
Und muss beginnen
Was mich entsetzt.
Ich kann mich nicht halten
Ich stürze Berg nieder,
Die wilden Gewalten,
Beherrschen mich wieder [3].

Un jour viendra pourtant où, du royaume voisin, de Prusse, se lèvera un homme qui partira en guerre contre le dragon et le tuera enfin. Mais le monstre seul disparaîtra en lui, c'est-à-dire les faux traits, l'apparence ignoble et terrifiante. Il reprendra sa grande et belle figure humaine, car il est le fils aîné du roi, son héritier présomptif. Le masque hideux de la Terreur arraché, l'oppression détruite à l'extérieur et à l'intérieur, le prince légitime sera rétabli sur le trône de France. L'Ancien Régime sera restitué, et les

1. *Ungeheuer*, II, 2.
2. *Id.*, III, 6 : « Wohin soll ich entfliehen? Denn wie? In die Welt hinein zu fluchten, geisselt mich mein böser Genius ».
3. *Id.*, II, 2.

Digitized by Google

relations fraternelles entre Versailles et Potsdam reprendront comme devant.

Ainsi le point de vue de Tieck a de nouveau changé. Une année auparavant, il croyait encore à la liberté et à l'égalité : il pensait qu'un homme de génie pourrait venir, qui les rétablirait. Il a maintenant perdu toute foi et tout intérêt en la politique. Il la considère de très haut. Déjà s'annoncent l'artiste et le romantique. Il se meut dans la sphère de la poésie et de la philosophie, non dans celle de la politique. Tout ce qu'il désire, et ce sont là ses seules opinions sociales, c'est un gouvernement d'ordre, qui laisse à l'écrivain le repos et la liberté de produire : le royaume de Prusse lui suffit. Peu lui chaut, somme toute, qu'il y ait dans les prisons le nombre réglementaire de pauvres condamnés innocents : c'est un mal assurément, et il le constate avec amertume. Mais l'ordre qui règne ainsi dans un pays est infiniment préférable à l'anarchie terroriste française. Tieck ne quittera plus cette attitude de dédain.

II

Le personnage du Roi

C'est le prince des philistins.

Gros, boursouflé, crevant de graisse, il se porte à ravir et ne pense qu'aux plaisirs matériels : car ce sont les seuls qu'il soit capable de comprendre et de goûter. Il jouit ainsi tant qu'il peut de sa vie insouciante et facile de monarque. La bonne chère est à sa cour la fête la plus solennelle et personne n'a tant son estime que le cuisinier-chef [1]. Mais malheur à lui s'il ne réussit pas ses plats [2] !

Le moral suit le physique, et l'on devine assez ce qu'il peut être. Le roi ne manque pas de qualités, mais il a à un degré éminent, tous

1. *Kater*, p. 212 : — « Wem, frage ich nun, liegt es so nahe, in wessen Gewalt steht es wohl so sehr, die Laune eines Monarchen zu erhalten, als eben in den Händen eines Kochs? »

2. *Id.*, p. 229 : — « Der König (aufstehen din Wut) : das Kaninchen ist verbrannt! O Erde! O Schmerz! — Was hält mich zurück, dass ich den Koch nicht eiligst dem Orkus zusende?... Wie hat dieser Fremdling sich unter die Menschen verirrt? Sein Auge ist trocken... Der Koch Philipp sei das Jubelgeschrei der Hölle, wenn ein Undankbarer verbrannt wird!... Sein oder nicht sein.... »

Digitized by Google

les défauts de ses vertus, et il les étale avec une naïveté complaisante. Il est bon, foncièrement bon, mais bon jusqu'à la faiblesse. C'est un excellent père de famille. La défunte reine, son épouse, acariâtre et capricieuse, l'a rendu malheureux toute sa vie — et pourtant son souvenir lui fait verser des larmes de regret [1].

Cette bonté jaillit d'un égoïsme profond et candide [2]. Il aime sa propre personne; il tient à la maintenir florissante. Surtout il a une croyance entière, une foi absolue en la supériorité royale; c'est un dogme pour lui que le souverain, pétri d'une autre glaise que le vulgaire, est là pour commander, c'est-à-dire pour jouir, et que les hommes n'ont d'autre raison d'être que de servir ses volontés et ses caprices [3].

Au reste, il ne se dissimule pas qu'un roi, s'il a de grands privilèges, a aussi de grands devoirs. Il ne recule pas devant eux. Il aime à s'occuper des affaires de l'État. Il est autoritaire, il est jaloux de ses prérogatives, il s'évanouit de fureur et de rage quand il les croit menacées. Mais ce gant de fer recouvre une main de velours. Ce n'est pas un despote à qui tout cède, c'est un enfant volontaire et colérique, à qui l'on passe ses lubies pour le mieux pouvoir diriger. Comment d'ailleurs en serait-il autrement? Son incapacité, son inintelligence, sa paresse, dépassent toutes les bornes : il ignore de quoi est fait le pain [4]! Il sait pourtant qu'un

1. *Kater*, p. 187 : « Deine Mutter, meine höchstselige Gemahlin — ach, Prinzessin, sieh, die Tränen stehen mir noch auf meinen alten Tagen in den Augen — sie war eine gute Fürstin, sie trug die Krone mit einer unbeschreiblichen Majestät — aber mir hat sie gar wenig Ruhe gelassen — Nun, sanft ruhe ihre Asche bei ihren fürstlichen Anverwandten.... Wenn mir die Erinnerung davon zurückkommt — o mein Kind, auf meinen Knieen möcht ich dich beschwören — nimm dich beim Verheiraten ja in acht. — ... Was hab ich gelitten! Kein Tag verging ohne Zank; ich konnte nicht in Ruhe schlafen, ich konnte die Regierungsgeschäfte nicht ruhig abmachen, ich konnte über nichts denken, ich konnte kein Buch lesen — immer wurd'ich unterbrochen. — Und doch sehnt sich mein Geist, verewigte Klothilde, jetzt zuweilen nach dir zurück — es beisst mir in den Augen — ich bin ein rechter alter Narr. »

2. *Id.*, p. 229 : « Der Koch (trägt das Kaninchen auf und entfernt sich). König : Das Kaninchen — ich weiss nicht, — die andern Herrn essen es wohl nicht gerne? — Alle (verneigen sich). — König : Nun, so will ich es denn mit ihrer Erlaubnis für mich allein behalten ».

3. *Id.*, p. 211 : « Man kann nicht genug dahin arbeiten, meine Freunde, dass ein König, dem das Wohl eines ganzen Landes und unzähliger Untertanen auf dem Halse liegt, immer bei guter Laune bleibe ».

4. *Id.*, p. 261 262 : « Das Getreide? wozu braucht Ihr denn das? — Kunz (lachend) : Daraus wird ja Brot gebacken. — König : Bitt'ich dich um's Himmels willen, Tochter, daraus wird Brot gebacken! — Wer sollte wohl auf solche Streiche kommen. Die Natur ist doch etwas wunderbares. »

Digitized by Google

monarque digne de ce nom doit aimer et protéger les arts. Plongé dans la matière, ce lui est une coquetterie de s'occuper des choses de l'esprit. Il est de cette race de gloutons, si nombreux en Allemagne, qui aiment à dérober sous le voile d'une conversation utile leur appétit ou leur avidité. Aussi entretient-il auprès de sa personne un savant de cour, pédant et ignare. Il se fait répéter par lui les notions scientifiques élémentaires que tout le monde connaît, ou les détails ridicules que tout le monde ignore : notions élémentaires ou détails ridicules, tout est d'ailleurs oublié sur l'heure.

*
* *

Le personnage n'est pas nouveau chez Tieck. Dans la *Merkwürdige Geschichte der Schildbürger* paraît un frère aîné de notre roi, le bourgmestre Caspar. Caspar est boucher de son métier : « Die ansehnliche Statur des Mannes schien der ganzen Welt Ehre zu machen, und alle Schildbürger versprachen sich eine äusserst vortreffliche Regierung [1]. » Ses hautes fonctions de maire de Schilda l'ont bouffi d'orgueil, et il est plein de son importance [2]. C'est un pantin, à la tête d'un gouvernement de marionnettes. Il interdit le commerce avec l'étranger, sous prétexte qu'un pays doit se suffire à lui-même, condamnant ainsi ses sujets à se priver de vin. Il est l'ennemi des sciences et des arts, qui sont une distraction inutile, une occupation d'oisifs. Il prohibe l'importation de livres étrangers, « denn er sagte, die Sachen in den Büchern sind entweder bekannt oder unbekannt, im ersten Falle können sie ungelesen bleiben, im

1. *G. W.*, t. IX, p. 59.
2. *Id.*, t. IX, p. 59-60 : « Ihm begegnete unterwegs ein Anderer, der ehemals sein Kamerad gewesen war, und nicht wusste, dass er jetzt Bürgermeister zu Schilda war; er fragte also ohne Umstände : Caspar, wo gehst du hin? Der Bürgermeister besann sich nicht lange, sondern antwortete sehr behende : Mein Freund, mit dem Du und dem Caspar ist es nun vorbei, denn wir sind solches nicht mehr, wir sind nunmehr unser gestrenger Herr, der Bürgermeister zu Schilda, geworden. Er ging hierauf in die Stadt ins Bad und setzte sich nachdenklich auf eine Bank. Nach einiger Zeit fragte er einen Andern, ob dies die Bank sei, auf der die Herren zu sitzen pflegen. Als man Ja antwortete, rief er : Seht, das habe ich mit meinem Verstande doch gleich gemerkt, denn ich bin Bürgermeister zu Schilda geworden. Die übrigen lachten, aber er beharrte in seiner tiefsinnigen Positur. Der Bader kam, und fragte, ob man ihn schon gerieben, und ihm den Kopf gewaschen habe. Caspar aber sagte : « Ach lieber Bader, wir Bürgermeister zu Schilda haben so wichtige Sachen zu sinnen, dass ich unmöglich darauf habe Acht geben können. »

Digitized by Google

zweiten aber gar leicht gefährliche Folgen haben, da sie nicht im Lande ersonnen sind[1] ».

Le même type revient, à peu de chose près, dans un chapitre des *Sieben Weiber des Blaubart* : « Strahlheim, y est-il dit, war einer der äusserst seltenen Ritter, einer von denjenigen, die vielleicht in keinem einzigen Ritterromane vorkommen, und dort beschrieben werden. Denn er war klein von Person und dick, und musste sich in der Jugend als Liebhaber ungemein lächerlich ausgenommen haben; jezt aber war er in den Jahren, in denen die Leute von selbst ehrwürdig sind, denn er war Vater, und eine seiner Töchter hiess Jakobine[2]. Die Hauswirtschaft war wunderlich genug beschaffen, denn der Vater glaubte alles allein zu regieren; und doch kümmerte sich im grunde Niemand um ihn; er tadelte sich in manchen Stunden selbst über seinen zu grossen Despotismus, und nahm sich vor, sich zu bessern; und doch war er beständig von seinen Töchtern tyrannisiert, er musste tun, was sie haben wollten, und sie bekümmerten sich nie um seine Einwilligung[3]. »

Sans parler du *Zerbino*, qui n'est qu'une longue suite du *Chat botté*, voici venir encore le même personnage dans *Abraham Tonelli*. Là il se montre bon père de famille et ménager de ses deniers, et si populaire, « dass es ihm eine ordentliche Freude sei, gemein zu sein[4] ».

Nous le retrouvons une dernière fois dans *Das Ungeheuer und der verzauberte Wald*. Qualités et défauts, tempérament et convictions, c'est le même homme que dans le *Chat botté*. — Il est bon, bon envers tous. Envers son peuple d'abord : toutes ses pensées, dit-il, vont à faire son bonheur, car tel est le devoir d'un roi. Envers sa famille ensuite : il a aimé tendrement la feue reine, qui l'a pourtant gouverné à sa fantaisie. Il chérit son fils d'un amour très sincère. Le prince a été défier le monstre en combat singulier, et le bruit a couru de sa défaite et de sa mort : le roi pleure de le savoir perdu. Mais ce ne sont pas là sentiments profonds :

1. *G. W.*, t. IX, p. 60.
2. Cf. une affabulation analogue dans *Das Ungeheuer*. Le monstre qui dépeuple le royaume de Prusse est aussi le fils du roi. N'y aurait-il là qu'une coïncidence? ou est-ce déjà l'expression d'un patriotisme germanique chez Tieck?
3. *Sieben Weiber*, ch. xv; *G. W.*, t. IX, p. 173.
4. *Abraham Tonelli* : 2. Abschnitt, kap. xx; *G. W.*, t. IX, p. 302.

Digitized by Google

Ce qu'il pleure, ce n'est pas la perte de son fils; c'est le vide que ce fils laisse autour de lui, et cela trouble ses habitudes, et cela l'effraie : il lui manque quelqu'un. Au fond, c'est un paresseux et un égoïste[1]. Tout ce qui ne le touche pas directement a peu de poids à ses yeux. Malgré l'humanitarisme qu'il affiche, les hommes ne comptent pas pour lui. Sa légèreté le rend souvent cruel. Mais il a une haute idée de sa personne royale[2] : car sa race tient de Dieu son origine et son pouvoir. Il envisage le gouvernement plutôt comme un plaisir que comme un devoir. Quoiqu'il soit extrêmement jaloux de son autorité, et que sa colère pèse, terrible, à qui fait mine de la lui disputer, il fait tout ce que lui suggèrent ses ministres, étant incapable de prendre une décision par lui-même; car il est inintelligent et d'esprit vulgaire, inapte à faire la différence du bon et du mauvais, du vrai et du faux. Toutes les influences laissent un instant sur cette cire molle une empreinte profonde, et c'est le dernier qui parle qui a raison. Finalement, quand il faut peser les opinions contradictoires et décider de l'action, il s'exprime dans le style le plus vulgaire, en homme du peuple qu'il est, par proverbes, se contentant, au lieu de faire l'effort intellectuel nécessaire, de truismes anodins et décousus.

*
* *

Ce personnage dont Tieck, régulièrement, de 1796 à 1798, découpe la caricature, est le roi Frédéric-Guillaume II. Ce que nous savons de lui, de son caractère, de ses habitudes, de ses opinions, de son genre de vie, correspond très exactement à la description du *Chat botté*.

1. *Ungeheuer*, IV, I. « Glaubst Du, geliebte Gemahlin, dass das Ungeheuer von einer so unsittlichen Natur sein sollte, unsern einzig geliebten Sohn, mir nichts, dir nichts aufzufressen? »

2. *Id.*, III, I. « Ich werde doch nimmermehr für mein Vaterland wie ein gewisser Codrus sterben sol len? So redet ins Henkers Namen, mirwird grün und gelb vor Augen... Wenns auf mich gemünzt ist, so straf'ich das Orakel und alle Felsen in der Welt lügen. — Nein, mein König, nein,... — Was heult Ihr also?... Redet frei heraus. — Dass der Prinz Aldrovan das Ungeheuer bekämpfen soll, dann wird das Land glücklich.... — Nun, wenn ich gar daran glauben müsste! Seid also still, und ergebt Euch in den Willen des Himmels, wenn es doch nicht zu ändern ist. »

Cf. *id.*, I, 2. « Am Ende könnt'ich über die saubre Geschichte selbst verwandelt werden, und so Käme zum Argen noch das Aergste. Nein! jeder ist sich selber der Nächste. »

Digitized by Google

Dès sa jeunesse, le comte de Malmesbury, ambassadeur d'Angleterre à Berlin[1], et, dès son avènement au trône, la comtesse de Voss, marquent les traits principaux de son esprit : « Es ist wahr, écrit cette dernière, à la date du 4 janvier 1789, er ist wirklich der beste Prinz, den man auf der ganzen Welt schildern kann ; leider nur, dass er so willensschwach, so ohne Energie, und zuweilen so heftig ist ».

C'était un triste sire, dans le privé comme dans le public, que Frédéric-Guillaume II. Il apportait à ses fonctions royales une intelligence étroite, basse et mesquine, en proie à toutes les influences, esprit de petit commerçant, caractère de concierge, goûts de débauché. Le portrait qu'en a fait Mirabeau correspond admirablement à celui que nous a laissé Tieck : « Le maître enfin, qu'est-ce? Je persiste à croire qu'il serait téméraire de prononcer aujourd'hui; mais on serait bien tenté de répondre, le roi des Soliveaux. Point d'esprit, point de force, point de suite, point de laboriosité, le goût du porc d'Epicure, et des héros seulement l'orgueil, si pourtant ce n'est pas encore plutôt de la vanité étroite et bourgeoise[2]. » Et encore : « Il est impossible de s'exagérer la turpitude des détails de son intérieur, quant au désordre et à la perte du temps. Ses valets redoutent sa violence, mais ils sont les premiers à tourner en dérision son incapacité. Pas un papier n'est en ordre, pas un mémoire apostillé, pas une lettre personnellement ouverte; nulle puissance humaine ne lui ferait lire quarante lignes de suite. C'est tout à la fois la secousse de la violence et la torpeur de la vanité[3]. »

Sur sa bonté foncière, tous les contemporains sont d'accord. Ses ennemis eux-mêmes la reconnaissent hautement, quelque violentes qu'aient été leurs attaques contre sa faiblesse, son impéritie et les turpitudes de sa vie privée. « Saul, dit un des pamphlétaires les plus acharnés contre lui, war allerdings, wie wir auch schon erwähnt haben, ein herzensguter Mann ; er liebte seine Untertanen aufrichtig, mit einer innigen Teilnahme an ihrem Wohl und Wehe, und war stolz darauf, von ihnen wieder geliebt zu werden[4]... Saul ist sehr gutmü-

1. Cf. *Vehse*, V, 5.
2. *Histoire secrète*, II, 17.
3. *Id.*, I, 143,
4. *Saul der zweite*, p. 249.

Digitized by Google

tig und liebreich[1]... Saul ist im höchsten Grade freigebig und wohltätig. Er hat als Kronprinz schon mehr verschenkt, als sein Vater[2] in der ganzen langen Zeit, dass er König ist : ist das nicht ein Beweis seines guten Charakters?... Saul wird einst der Vielgeliebte heissen. »

Mais sa mollesse et sa nullité intellectuelle réunissent la même unanimité des critiques. Il manquait de volonté, dit la comtesse de Voss, dans le passage cité plus haut, et l'auteur du *Saul* se plaît à appuyer sur ce défaut : « Diese Güte stand zu wenig unter der Direktion eines weisen Ernstes, war mehr Laune des Temperaments als Eigenschaft eines mit richtigen und geläuterten Grundsätzen erfüllten Herzens, und eine solche Güte ist leider immer dem traurigsten Missbrauche ausgesetzt, ist in vielerlei Betrachtung weit mehr schädlich als nützlich, und ist nichts weniger als eine für einen Regenten wünschenswerte Eigenschaft, da sie im Grunde nichts anders als wahre Schwachheit ist[3] ». Et plus loin : « Er ist gutherzig und biegsam, so dass seine Freunde mit ihm machen können, was sie wollen. Also wird er auch nie selbst, sondern andere werden durch ihn regieren. Betrüger und Schmeichler werden seine Gunst erschleichen und seine Güte missbrauchen... Das Volk wird unter dem eisernen Joche einer Maîtressenregierung[4] schmachten, während dass der König in dem Wahn steht, dass es alle Ursache habe, ihn als einen Vater zu lieben, und zufrieden mit seinem Loose zu sein... Heute wird man ein Gesetz geben, und morgen solches widerrufen, heute eine Verordnung ergehen lassen, und morgen dieselbe durch eine andere verdrängen. Die Mignons werden wie Palissaden um den Tron herumstehen, und keinem einen Zutritt erlauben, der sich nicht vorher erniedrigt, ihren Speichel zu lecken[5]. »

« Wenn ihn nur nicht der Jähzorn so plötzlich überraschte! » s écrie à un moment la princesse du *Chat botté*[6] : il était donc emporté et brutal. On peut en croire ceux qui furent ses familiers et qui

1. *Saul*, p. 190.
2. Frédéric II, l'oncle de Frédéric-Guillaume.
3. *Saul*, p. 249.
4. Tieck a remplacé le gouvernement des maîtresses par celui des reines.
5. *Saul*, p. 195-196.
6. *Kater*, p. 189.

Digitized by Google

tentèrent de faire son apologie. Nous avons déjà vu la comtesse de Voss et Mirabeau parler de sa violence. « Der König war sehr gütig, aber er konnte auch sehr zornig werden, » dit la Lichtenau, sa maîtresse légitime, qui le savait assez[1]. « Les tracasseries journalières, dit Dampmartin, à propos du mariage Dönhoff, dans un langage fleurant le XVIIIe siècle, les tracasseries journalières qui tourmentaient Frédéric-Guillaume dans les détails de son mariage mystérieux dégénérèrent en sollicitudes douloureuses, lorsque la jalousie vint troubler cette nouvelle union. Bientôt les reproches, les querelles, les explications, les raccommodements, en un mot les tempêtes, jeux frivoles de l'amour, mais supplices cruels de l'hyménée, se succédèrent avec rapidité[2]. » Ces témoignages sont d'ailleurs pleinement confirmés par l'auteur du *Saul*[3], et par le conseiller aulique de Cölln[4].

Quant aux amours royales, à ces scandales qui firent de la comtesse de Lichtenau, de la comtesse de Voss, de la comtesse Dönhoff, et de bien d'autres dames de la cour et de la ville les rivales plus ou moins officielles de la reine de Prusse, Tieck les passe sous silence dans le *Chat botté* : c'était là sujet trop scabreux et qui eût rendu transparentes toutes les allusions malicieuses. Il se borne à esquisser la description de la vie de famille et du ménage royal. Toute la scène entre le roi et la princese (acte premier : Szene im königlichen Palast) s'éclaire d'une lumière toute particulière, lorsqu'on songe à la vie misérable que Frédéric-Guillaume faisait à ses épouses légitimes, à la façon dont celles-ci le traitaient en retour[5]. Déjà la première avait été, en 1769, reléguée à Stettin par Frédéric II pour s'être vengée par la loi du talion des infidélités du prince. La seconde reine (la seule à laquelle Tieck a pensé, car c'est la seule

1. *Saul*, p. 282 : « Endlich richtete er seine Hände auch gegen die glühenden Wangen des wütenden Liebchens, und rötete diese durch ein paar Ohrfeigen noch mehr. »

2. *Dampmartin*, p. 82.

3. « Riso (en réalité le valet de chambre du roi Ritz) gehörte zu des Königs Günstlingen, ohngeachtet seinen Wangen und Rücken nicht selten eine sehr ungünstige Behandlung zu Teil wurde ». — Cf. *Saul*, p. 323.

4. Cf. Vertraute Briefe : « Friedrich Wilhelm war, bei aller Herzensgüte, oft jähzornig und schlug seine Bedienten. Dies tat ihm nachher sehr leid, sobald die Hitze verflogen war, und er machte es durch Geschenke wieder gut. »

5. Cf. *Kater*, p. 186 : « Das glücklichste, das seligste Gefühl Kann uns zu Grunde richten, die Liebe ist gleichsam ein künstlicher Vexierbecher, statt Nektar trinken wir oft Gift, dann ist unsere Lage von Tränen nass, alle Hoffnung, aller Trost ist dahin. »

Digitized by Google

qu'il ait pu connaître) n'était pas moins malheureuse, et ne tenait pas une place plus importante dans la vie du roi. Du reste, elle n'était pas exempte de défauts qui rendissent la vie commune difficile. Elle avait, affirme Mirabeau dès 1789, un caractère turbulent et versatile[1]. La comtesse de Voss, pourtant tout confite en indulgence et en respect, dit à plusieurs reprises : « Der Prinz habe ein sehr unangenehmes Leben in seiner Häuslichkeit, die Prinzessin sei sehr unartig mit ihm[2] ». L'indifférence du roi ne devait pas la toucher outre mesure, car « elle laissait apercevoir l'absence de quelques-uns de ces avantages et de ces soins, qui deviennent nécessaires pour fixer les hommes. Douée par la nature de peu de charmes, elle négligeait à l'excès sa toilette journalière, et surchargeait sans choix ses parures d'apparat; distraite et un peu légère, elle ne pouvait se soumettre à l'assujettissement de l'exactitude. Son époux, sans cesse contrarié, n'obtenait ni par des prières, ni par des plaintes qu'elle réglât les heures de son lever, de son coucher et de ses repas[3]. »

Dans quelle mesure cet état d'hostilité, tour à tour latente et éclatante, est-il imputable à Frédéric-Guillaume? Nous l'ignorons, et il importe peu. Toujours est-il qu'il mettait tous ses soins à bouleverser les desseins de la reine. « L'important et le très certain, dit Mirabeau, est qu'il la contrarie sur tout; qu'il a traversé tous les arrangements que, dans sa verve d'avènement, elle avait faits avec le maître de sa maison; qu'enfin jamais reine de Prusse, c'est-à-dire la plus insignifiante des Reines, n'a moins influé[4]. » Le désaccord entre les deux époux alla même un moment si loin, qu'on pensa très sérieusement au suprême scandale qui pût atteindre la maison de Brandebourg, au divorce du roi d'avec sa seconde femme. Il fallut tous les bons conseils de la mère de la reine pour empêcher cet éclat[5].

Si Frédéric-Guillaume II délaissait la reine et se plaisait médiocrement au milieu de sa cour, il se dédommageait ailleurs, et avec abondance. Ses amis, ses confidents, ses maîtresses, toutes ses fréquentations, il allait les choisir de préférence dans le peuple : il le

1. *Histoire secrète*, II, 146.
2. *Neun und sechzig Jahre am preussischen Hofe*, p. 114.
3. *Dampmartin* p. 34.
4. *Histoire secrète*, I, 128.
5. Cf. *Paulig*, p. 164.

Digitized by Google

sentait à son niveau. Il aimait, tout comme dans la comédie de Tieck, le commerce des personnes de la plus vile extraction, du Hanswurst : « So viel, dit Vehse[1], bestätigen alle glaubwürdigen Zeugnisse, und unter andern die des Lords [2], dass Friedrich Wilhelm sehr untergeordneten Umgang, sowohl männlichen als weiblichen, hatte, und dass, da er niemals lernte, Ordnung und Folge in seine Reden zu bringen, und stets in seiner Art, sich auszudrücken, etwas unzusammenhängendes blieb, diejenigen ihm auch am liebsten waren, die am leichtesten den Sinn seiner Worte verstanden [3]... Dagegen war er leutselig und höflich, grüsste alle Menschen, und nannte alle « Sie ». Der Zwang des Gepräges des königlichen Standes war ihm von Jugend zuwider. »

Il était donc assez naturel qu'il éprouvât une violente répulsion pour tout ce qui, à cette époque, était l'occupation favorite des cercles bourgeois et aristocratiques, contre la littérature et l'art. Toute conversation mondaine lui était désagréable, pour ce minimum de pensée et de réflexion qu'elle exige. « Selten sprach der Prinz über Politik, noch seltener über Künste, und am seltensten über Literatur[4]. » — « S'il a une vive répugnance contre quelque chose, confirme Mirabeau, blessé peut-être au vif dans sa vanité d'homme d'esprit par l'indifférence volontaire ou l'hostilité qu'on lui témoignait, c'est contre les gens d'esprit, parce qu'il croit qu'avec eux il faut absolument faire ou entendre de l'esprit : or il hait l'un parce qu'il désespère de l'autre : il ne sait pas qu'il n'y a que les gens d'esprit qui sachent n'en pas avoir[5]. »

1. *Vehse*, V, 6-5.
2. Malmesbury. Voici le portrait qu'il trace, du vivant du grand Frédéric, de celui qui devait être son successeur : « The prince of Prussia has nothing in his figure, which denotes a person of superior talents or genius : tall and robust — voyez le Caspar des *Schildbürger* — without grace, he has more the air of a stout foot-soldier, than that of a great Prince. Constrained and watched to a degree by his uncle, it is difficult to say, whether silence and reserve are natural or acquired habits in him. It is certain, these strongly characterize him, not only at Court and before people of high rank, but even when he forgets he is a prince, and frequents lower company, which through the pains he takes to be constantly in it, appear to amuse him; yet, even there, he never expresses his satisfaction otherwise than by encouraging his companions to be as loud and clamorous as possible, and to lay aside every respect due to him, as their future sovereign. » — *Diaries*, I, 127.
3. Le roi de *Das Ungeheuer* s'exprime de même par aphorismes populaires.
4. *Vehse*, V, 5-6.
5. *Histoire secrète*, II, 19.

Digitized by Google

Pourtant, s'il poursuivit la science d'une haine peut-être inconsciente, il dut la révérer craintivement, comme on fait d'une chose incomprise et mystérieuse. Il semble que Tieck soit resté dans la vérité psychologique de son personnage, quand il a imaginé ce dialogue de table avec le savant de cour Leander, où sont solennellement proférées, au grand ébahissement du roi, les vérités les plus élémentaires. Ce Pécuchet de cour pense, en effet, qu'à table, l'esprit doit prendre sa nourriture aussi bien que le corps. Il veut, à toutes forces, qu'on exprime en chiffres la grandeur de l'univers, et lorsque, incidemment, Leander, parlant des antipodes, lui révèle qu'il en a un, furieux, il imagine qu'on a voulu lui manquer de respect et se moquer de lui[1].

Une observation de détail montre enfin la minutie avec laquelle Tieck a dépeint le roi régnant. Dans le remaniement qu'il a fait subir au *Chat botté* avant de l'incorporer au *Phantasus* (1812), il a augmenté considérablement la scène du repas royal. Hinze, le chat botté, travesti en chasseur, a fait entendre, au passage d'un odorant rôti, un ronronnement surprenant. Le roi l'examine de près, et une conversation se déroule sur l'étonnant instrument, piano ou orgue, qu'il a dans le corps. Peut-être faut-il voir là une allusion caricaturale au goût de Frédéric-Guillaume pour la musique. « Der König, dit Vehse, hatte eine besondere Vorliebe für Musik; Mozart im Jahre 1789 und Beethoven 1796 spielten Pianoforte bei Hofe, und wurden aufs Verbindlichste empfangen. Friedrich Wilhelms II. Kapelle, an deren Spitze Righini und Himmel standen, war ausgegezeichnet. Der König war selbst Virtuos auf dem Cello, doch hinderte ihn in den späteren Jahren sein starker Unterleib, das Instrument zwischen den Knieen zu halten[2]. » Un des principaux attraits de la comtesse Dönhoff était sa science du piano[3]. Le roi lui-même passait avec plaisir ses soirées à l'Opéra de Berlin, et c'est à dater de son règne que la troupe joue, plusieurs fois par an, « auf allerhöchsten Befehl ».

1. Scène ajoutée par Tieck en 1812.
2. *Vehse*, V, 40
3. *Id.*, V, 36.

Digitized by Google

III

La Princesse.

La véritable personnalité de la Princesse est moins aisée à dégager que celle du roi. Il est évident que Tieck fait allusion à un personnage réel : car ce n'est pas une banale princesse de comédie que cette fille de roi. Sans doute, elle tient des figures ordinaires du théâtre populaire : nous venons de saluer au passage le père noble, voici venir l'amoureuse. Mais encore, l'amoureuse de qui? Impitoyablement elle a évincé tous les candidats à sa main et à sa dot, et le dernier venu, le prince Nathanaël de Malsinki s'en retournera, solitaire, dans ses domaines, comme ont fait les autres. Il est vrai : ces refus se terminent par un mariage, comme dans toute comédie qui se respecte. Mais ce dénouement arrive inopinément. Pas de préparations : ni intrigue, ni complications. La princesse s'est sentie touchée brusquement du « coup de foudre », et jamais le roi n'a pensé à la refuser au marquis de Carabas, qu'elle aime. Tieck a même dédaigné de peindre la romanesque passion que la conduite mystérieuse du riche et puissant seigneur a fait jaillir en son cœur, avant qu'elle ne le connût. Il s'est plu à esquisser une silhouette de bas-bleu, d'intellectuelle, uniquement préoccupée de littérature et de livres, de science et d'art, poétesse et écrivain dramatique à ses heures : une Berlinoise de la fin du XVIIIe siècle, une Rahel, une Dorothea Schlegel.

N'a-t-il donc cherché qu'à faire une satire générale? L'époque assurément y prêtait. Il avait lui-même connu et fréquenté plus d'une des femmes de lettres si nombreuses alors parmi la plus haute société, Geoffrin ou du Châtelet de la Sprée, et le caractère de la Princesse répondait assez exactement à l'idée qu'on peut se faire d'elles. Elle est prétentieuse et sans esprit, car elle croit que la naissance suffit à donner du génie. Elle s'asservit à la mode. Elle fait une pièce sentimentale dans le genre du *Rührstück*. Elle l'intitule : *Der unglückliche Menschenhasser, oder verlorene Ruhe, und wiedererworbene Unschuld*, comme eussent seuls pu le faire Kotzebue et la clique de ses imitateurs. Elle compose, — en plein midi d'ailleurs, —

Digitized by Google

des *Pensées Nocturnes* [1], et des histoires horrifiques de revenants et d'esprits [2]. — Ceci est de la satire générale : il semble que Tieck ait voulu autre chose. Il ne s'est pas borné à tracer un portrait collectif des du Deffand berlinoises, il a entendu croquer un type particulier, et il l'a fait ressemblant jusqu'à la charge. Car notre princesse a une manie bizarre : elle fait des fautes d'orthographe [3]. En dépit des efforts les plus louables, elle ne peut écrire cinq lignes de suite sans commettre une erreur. Cette habitude est passée chez elle à l'état d'instinct, et le savant du roi, Leander, ne finit pas de corriger ses bévues. — Bizarre scène que celle où sont critiquées les royales *Pensées Nocturnes*. L'autoritaire démon du caprice ne l'a pas soufflée à Tieck : c'est dans la vie, à côté de lui qu'il a été ramasser ce trait. Et ainsi, il nous donne le signalement d'une femme qui était bien connue et diversement appréciée en Prusse : la comtesse de Lichtenau.

*
* *

Il était sans doute de notoriété publique qu'elle écrivit mal et qu'elle fit des fautes d'orthographe. Un seul temoignage nous en reste aujourd'hui. « Der bekannte Dorow, dit Förster [4], sah die Gräfin Lichtenau in den Jahren 1811 und 1812 in Paris, wo sie damals ein Haus machte.... Er beschreibt « die sehr interessante und in vieler Beziehung sehr verkannte Frau » mit den Worten : « Bei näherer Bekanntschaft gewinnt die Gräfin stets mehr und mehr.... Im Gespräch, in der Unterhaltung, erschien die Gräfin als eine hochgebildete, sehr begabte Frau; reich an Gedanken und Ideen, entwickelte sie solche in dem gewähltesten Redefluss, doch schreiben konnte sie nicht. Ihre Briefe sind, der Orthographie wegen, beinahe unverständlich, und die Buchstaben den Hieroglyphen zu vergleichen. Doch, nimmt man sich die Mühe, ihre Briefe in ordentliches Deutsch umzuschreiben, so sind die Gedanken, die Wendungen vortrefflich ». Et quelques lignes avant : « Sie

1. L'œuvre d'Edward Young sévissait alors en Allemagne.
2. *Kater*, p. 191.
3. « Es ist einfältig, dass einem das Dichten so schwer gemacht wird, man kann nicht fünf bis sechs Reihen schreiben, ohne einen Fehler zu machen... Wie gesagt, wenn nur die Sprachfehlen nicht wären! » *Kater*, p. 191.
4. Cité par Vehse, p. 173.

Digitized by Google

neigte sich sehr zum Glauben an Ahnungen, Erscheinungen überirdischer Wesen, und vindicierte den orientalischen Frauen, als feiner organisiert, einen Blick in die Zukunft der Nebenmenschen [1] ».

Ainsi la Lichtenau, aventurière de fortune, croyait à des pressentiments de l'au-delà, à l'existence d'êtres supraterrestres qui se manifestent aux Egyptiennes, aux bohémiennes, et autres diseuses de bonne aventure. On ne sera donc pas surpris de voir Tieck prêter à sa Princesse la composition d'un roman à fantômes [2].

*
* *

Mais comment la femme de peu qu'était la Lichtenau, accusée plus tard, lorsque la mort de Frédéric-Guillaume eût amené sa disgrâce, d'être une fille du peuple, née, en réalité, de très petits bourgeois, a-t-elle pu passer, parmi les Berlinois d'alors, pour une femme de la plus haute culture, pour un bas-bleu? Nous ne pouvons pas juger aujourd'hui en connaissance de cause de l'étendue de son instruction ou du bien-fondé de ses prétentions. Une chose cependant doit être mise hors de doute : son intelligence souple et fine. La femme qui sut garder sous son influence, pendant dix ans et plus, un homme qui n'était rien moins que constant dans ses amitiés, dans ses faveurs et dans ses amours, qui sut conserver à demeure, dans ce cœur éminemment versatile, la place de maîtresse, d'amie, de conseillère, ne saurait avoir été une femme vulgaire. Mais après la mort de Frédéric-Guillaume, elle a été en butte à tant de haines, tant de gens, méprisés auparavant et tenus à l'écart, ont cherché à se venger de sa longue omnipotence, et la polémique autour de son nom, de son caractère, de ses agissements, a été si âpre, qu'aujourd'hui encore, à travers toutes les déclarations contradictoires des partisans et des adversaires, il est souvent difficile de discerner la vérité. L'*Apologie* qu'elle fit rédiger en 1808 pour répondre à ses accusateurs est, par le fait même de son

1. *Vehse*, p. 73.
2. Ce n'est qu'une coïncidence. Il se cache ici, je ne l'ignore pas, une allusion générale, d'ordre littéraire. Dans des ouvrages antérieurs (voir surtout *Peter Leberecht*) Tieck avait déjà pris à partie les Veit Weber, Grosse et autres Lafontaine, fournisseurs attitrés de la maison Nicolai, qui touchaient avec une excessive virtuosité la corde populaire du fantastique le plus grossier.

Digitized by Google

origine et de ses tendances, suspecte de partialité. C'est cependant la seule source de renseignements qui soit abondante et cohérente. D'ailleurs, si le secrétaire qui l'a écrite a souvent exagéré ou déformé la vérité de l'histoire pour les besoins de sa cause, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il ait partout menti et forgé de toutes pièces un roman.

Elle écrit[1] : « Es ist wahr, dass ich einen so ziemlich richtigen Geschmack, verfeinerte Sitten, einige Fertigkeit in den nötigsten Sprachen, und endlich einige Kenntniss der Malerei, Dichtkunst und Musik habe; aber es ist alles nur Routine. Die viele Gelegenheit, die ich hierzu, teils durch Bekanntschaft der vorzüglichsten Männer Deutschlands, teils auch durch meine Reisen nach Frankreich, die Schweiz und Italien hatte, führte mich dazu. »

Il est indéniable qu'elle s'intéressait à la littérature, qu'elle protégeait des écrivains, des artistes et des savants. Sa conduite envers l'archéologue Hirt[2] en est une preuve suffisante. D'ailleurs elle entretenait depuis longtemps une espèce de parasite qui s'appelait Filistri, son poète et son professeur de belles-lettres. Elle avait même fait construire dans son palais de Berlin, Unter den Linden, un petit théâtre de société, où se réunirent plus d'une fois, à son invitation, le roi Frédéric-Guillaume et sa cour. Elle se plaisait à monter sur les planches, et mettait ainsi tous ses soins et toute sa coquetterie à paraître sinon artiste, au moins amateur sincèrement enthousiaste. Son voyage en Italie, que nous connaissons mieux encore que son séjour à Berlin, est caractéristique à cet égard. Le deuxième volume de l'*Apologie* contient quelques lettres, les unes de hauts personnages, lord Bristol, le comte Hamilton, ambassadeur d'Angleterre à Rome, les autres de plus petites gens, Hirt, Angelika Kaufmann, Hackert ou Maler Müller; elles mettent en très vive lumière l'intérêt de la comtesse pour les arts, le désir qu'elle avait de s'instruire. Elle cédait sans doute à la mode en faisant le pèlerinage de Rome, et le souci de sa santé, qu'elle allait refaire au soleil italien, était un simple prétexte. Mais il semble que, partout où elle passait, elle s'efforçât, petite bourgeoise encore, et tout récemment faite par le roi comtesse de Lichtenau, de laisser l'im-

1. *Apologie*, I, 255
2. Il en sera parlé plus loin.

Digitized by Google

pression d'une grande dame et d'une femme intelligente. Il y a, cela va sans dire, dans les déclarations de respect ou d'amour qu'envoyaient Hirt, Maler Müller ou Filistri, une grande part de flatterie, mais une telle flatterie, une telle correspondance même n'eussent point été possibles, si elle n'avait pas fait preuve d'intérêt pour les arts. Bien des années plus tard, alors qu'elle était déchue de sa splendeur première, son mari, le musicien Holbein, lui écrivait un jour de son goût pour la peinture : « Der Umgang mit dir hat auch auf diese Art Einfluss auf meine Bildung gehabt[1] ».

Aucun témoignage ne dit expressément qu'elle s'occupât de littérature pour son compte personnel. Pourtant un fait particulier donne l'explication de ce qu'entendait Tieck.

« Am dritten August 1797, écrit-elle, wurde zu Pyrmont, auf Veranstaltung des Verstorbenen[2], des jetzigen Königs[3] Geburtstag gefeiert. Zu diesem hohen Tage machte ich ein kleines Gedicht : zwar ohne poetischen Wert, aber herzlich gemeint, und eigentlich an Beide gerichtet. Während des Soupers stand ich von der Tafel auf, und sang dieses Gedicht in Begleitung eines französischen Cavaliers, im Speisesaale[4] ». Dampmartin confirme ce témoignage : « Frédéric-Guillaume savoura une bien douce jouissance et se sentit un instant soulagé de sa longue contrainte, lorsqu'à la fin du souper la comtesse de Lichtenau lui chanta deux couplets dont elle était l'auteur : jamais l'esprit ne se montra difficile sur l'hommage que lui présente le sentiment...[5] » Vehse est plus explicite : « Am dritten August, dit-il en citant Förster, wurde in Brunnensalon sein Geburtstag[6] gefeiert. Die Gräfin Lichtenau hatte ein Festlied gedichtet und trug es an der Tafel vor[7]. » La comtesse apparaît au dîner « im griechischen Gewand als Polyhymnia mit goldenem Diadem nach Angabe ihres Freundes und Verehrers, des Hofrates Hirt... Die Gräfin, der ihre Freunde beteuerten, dass ihre Stimme an Fülle die der Mara, an Schmelz die der Schmalz, an Geläufigkeit die der Zelter bei weitem übertreffe, hatte die Kühnheit, an der

1. *Apologie*, II, 192.
2. Frédéric-Guillaume II.
3. Frédéric-Guillaume III.
4. *Apologie*, I, 125-126.
5. *Dampmartin*, p. 306-307.
6. L'anniversaire de Frédéric-Guillaume III.
7. *Vehse*, V, p. 54-55.

Digitized by Google

öffentlichen Tafel einige von ihr selbst gedichtete Strophen, welche der Kapellmeister Himmel componiert hatte, zu singen, und das Publikum zollte ihr einen nicht enden wollenden Beifall. Dies sind die Strophen der märkischen Sappho :

Glänzend war die Morgenröte,
Freudig endet dieser Tag :
Ja, wohl freudig, weil er heute
Friedrich Wilhelm uns geschenkt.
Welcher Jubel, welch Entzücken!
Vater, Sohn, so Hand in Hand
In die lange Zukunft blickend,
Uns ein edles Beispiel seiend,
Söhne, schaut den Sohn hier an;
Väter, folgt dem edlen Vater
In der Hütte, auf dem Tron!

Comparons la date du 3 août 1797 avec celle de la composition du *Chat botté* (été et automne 1797) : l'idée vient tout naturellement à l'esprit, que cette fête à Pyrmont, et peut-être aussi le carnaval qui marqua le retour de Frédéric-Guillaume II à Berlin, inspirèrent à Tieck l'idée générale du personnage de la princesse, et les traits particuliers dont il allait l'affubler[1].

*
* *

Un dernier point reste à éclaircir : pourquoi, de la maîtresse du roi, Tieck a-t-il fait une fille de roi? — La question peut sembler oiseuse : il aurait attribué ce rôle à la Lichtenau, parce qu'il n'y a pas dans Perrault d'autre personnage de femme. Qu'une grande dame et qu'un homme du peuple s'unissent, cela arrive cent fois dans les contes de fées, et la source française du *Chat botté* ne manque pas à cette tradition. Il était donc nécessaire de transformer la Lichtenau en princesse royale. Au reste, il n'y avait à cela nulle invraisemblance. Les documents que nous possédons ne nous la dépeignent pas seulement comme la maîtresse favorite des premières années. Ils la font apparaître aussi, après, sous l'aspect

1. On verra plus loin que la conception d'un autre personnage se rattache encore à cette tête.

Digitized by Google

d'une conseillère respectueuse et écoutée, avant, sous le jour un peu bizarre d'une élève docile, d'une fille obéissante. Frédéric-Guillaume, alors qu'il n'était encore que prince royal, l'avait connue, beaucoup plus jeune que lui, encore tout enfant. Il avait pris soin de la jeune fille. Il lui avait fait donner, il lui avait même donné personnellement une certaine éducation. L'*Apologie* nous renseigne sur ce point de façon suffisamment explicite[1]. Sous la direction immédiate de son amant, Wilhelmine Enke apprenait la géographie et l'histoire, elle lisait les romanciers et les poètes. Il est probable que Frédéric-Guillaume s'acquittait fort mal de ses fonctions d'instituteur; ignorant comme il l'était, rebuté par tout ce qui était science et connaissances exactes, pouvait-il éveiller chez son élève le moindre intérêt?

Songeons d'ailleurs que, comme dans le *Chat botté*, Frédéric-Guillaume avait pensé à la marier. Ces incessantes demandes de princes étrangers et de grands rois, ces continuels refus de la princesse, ne sont pas un simple détail de conte de fées. Grande favorite au royaume de Prusse, la Lichtenau était naturellement très entourée, très aimée. Sa beauté seule suffisait à attirer les adorateurs. Est-ce ce fait que Tieck n'a pas voulu laisser perdre? Quoi qu'il en soit, il semble qu'elle n'ait pas, en réalité, renvoyé tous les princes qui s'offraient à elle. Pendant son voyage en Italie, elle déchaîna et attisa bien des passions. Les lettres qu'elle a publiées dans le second volume de l'*Apologie* montrent que toutes n'étaient pas méprisées [2]. A Berlin même, elle ne gardait pas au roi une scrupuleuse fidélité. Le goût qu'elle affichait pour la musique l'entraînait quelquefois au delà de la pure harmonie. Mais, à côté de ces aventures clandestines, il y en eut de publiques. Depuis longtemps, en 1796, la comtesse était descendue, ou plutôt montée, du rang de maîtresse du roi, au rang de son amie. L'amoureux de la Lichtenau n'était donc pas, par le fait, le rival du roi. Il est à croire que plus d'une demande lui fut faite de quitter la cour du roi, et de suivre, dans leurs patries, ses riches adorateurs étrangers. Nous n'en connaissons que deux. L'une émane de Mylord Templeton.

1. *Apologie*, I, 17-21.
2. Ce n'est pas sans doute sans quelque apparence de raison que Lord Bristol parle de son « spacieux cœur ». Cf. Lettre du 22 oct. 1796, *Apol.*, II, 52.

Digitized by Google

Il était, dit l'*Apologie* [1], son « deklarierter Verlobter » : « Zu unserer ehelichen Verbindung fehlte nichts, als die Einwilligung des Königs, die aber ausblieb... Er schlug mir die Heiratspermission mit Mylord Templeton ab, aus Keinem andern Grunde, als weil er besorgte, ich möchte mit diesem nach England gehen, und dann unsere freundschaftliche Verbindung allmählig ersterben [2]. »

La seconde proposition vient d'un Anglais, Lord Bristol, qui fut longtemps le grand ami de la Lichtenau. Figure bizarre que celle de ce Galiani pair d'Angleterre! Evêque de l'Eglise anglicane, mais libertin au su et au vu de tous, père et grand-père depuis longtemps, mais resté, malgré son âge, jeune, vif, galant et poli, de cette politesse raffinée qui remplaçait, au XVIIIe siècle, chez tous les gentilshommes de l'Europe, le véritable esprit français, au reste riche et très puissant, personnage considérable en Grande-Bretagne, les années l'avaient cristallisé dans des manières de chérubin de vingt ans. Il avait rencontré la comtesse en Italie, et quoique âgé de soixante-dix ans, il en était devenu éperdûment amoureux. Il la suivit à son retour en Allemagne, et fut l'homme le plus marquant de sa petite cour [3]. Son influence sur la Lichtenau était considérable [4]. Plusieurs fois il lui fit des propositions de mariage [5]. Toutes se heurtèrent à l'absolu veto du roi.

IV

Le prince Nathanael de Malsinki.

Des nombreux prétendants à la main de la princesse, seul le prince Nathanaël de Malsinki apparaît sur la scène de notre comédie. Qui est ce Nathanaël? Tieck a-t-il voulu se livrer encore à des attaques particulières? ou bien sa seule fantaisie lui a-t-elle inspiré un prince imaginaire? Les deux thèses peuvent se soutenir sans invraisemblance.

1. *Apol.*, I, 35.
2. *Id.*, I, 157.
3. *Dampmartin*, p. 272.
4. *Id.*, p. 267.
5. *Apol.*, II, 51 : lettre du 5 octobre 1796, et II, 52 : lettre du 22 octobre 1796.

Digitized by Google

*
* *

Le motif n'est pas chez Perrault : le conteur français narre l'aventure de la fille du roi et du pauvre meunier, sans dire si de riches héritiers ont été déjà repoussés : mais c'était là une affabulation banale, qui flattait à la fois le goût romanesque et la passion égalitaire du public des contes de fées. Concours de beauté, où tous les seigneurs passent pour laids et difformes, où seul l'humble manant trouve grâce aux yeux de la princesse royale — défilé, à la cour du roi, de tous les comtes, ducs, princes, rois et empereurs, venus de près et de loin, beaux ou laids, petits et grands, faibles ou puissants; et choix définitif du dernier des vilains, auquel l'amour et la bienveillance des fées ont donné de l'audace, ce sont là légendes charmantes d'idéalisme, rayonnantes de sentimentalité, où se plaisait toute la pieuse Allemagne des pauvres gens. Tieck les a connues, cela n'est pas douteux, il les a entendues dès l'enfance, il en a été bercé, il les a aimées de tout son cœur de petit Germain.

Nathanaël de Malsinki, comme les héros des « Kinder-und Hausmärchen », vient de loin, de très loin, attiré par la renommée de la belle princesse inconnue[1]. C'est un roi puissant, son royaume est immense, et ses sujets innombrables. Le pays sur lequel il règne n'a pas de limites. Chaque jour, dit-il, on en découvre davantage; aussi n'en a-t-on pas encore de géographie exacte, et tout ce qu'on sait de source sûre, c'est qu'il est très vaste et très éloigné[2]. Nathanaël fait à la princesse sa déclaration d'amour et sa demande en mariage. Mais elle ne veut pas de lui[3], car elle épousera celui-là seul qui aura su toucher son cœur. Et le prince se retire, humble, comme il était venu, sans un mot de regret, s'inclinant soumis devant une décision sans appel.

1. « Schöne Prinzessin, der Ruf Ihrer Schönheit hat so sehr die ganze Welt durchdrungen, dass ich aus einem weit entlegenen Winkel hierher komme, um das Glück zu haben, Sie von Angesicht zu Angesicht zu sehen. » — *Kater*, p. 192.

2. « Man hat noch keine genaue Geographie von meinem Lande, ich hoffe täglich mehr zu entdecken, und so kann es leicht kommen, dass wir am Ende noch Nachbarn werden. » — *Id.*, p. 193-194.

3. « Werter Prinz, ich habe erfahren, dass meine Tochter Sie nicht liebt, dass sie Sie nicht lieben kann. » — *Id.*, p. 212-213.

Digitized by Google

*
* *

Cette figure, si brumeuse et flottante, a pourtant, dès l'abord, mis la critique en éveil. Pourquoi ce nom sonore, et sans doute significatif de Nathanaël de Malsinki? Pourquoi Tieck ne s'est-il pas contenté de mentionner rapidement les mille princes qui avaient déjà passé à la cour du roi, et qui tous s'en étaient allés? Pourquoi cet ample développement, que rien ne faisait prévoir?

Minor [1] a vu dans le personnage du prince une nouvelle satire contre Kotzebue, une raillerie contre de trop faciles dénouements, contre le Deus ex machina, Prince Charmant survenu très opportunément du fond de la Mauritanie ou de l'Inde, et doué de toutes les vertus que confèrent la grâce de l'instinct et de la pure nature. Cette hypothèse ne me semble pas fondée.

Étudions en effet la scène de la réception royale. S'il est une contrée que semble viser le texte de Tieck, c'est la Russie, et non

1. Dans une note de son édition de Tieck (collection Kürschner, tome CXLIV, 1, page 1) : « Der fremde Fürst ist eine Parodie der bei Kotzebue beliebten Mohren und Araber ». — Les pièces de Kotzebue ne sont pas bâties sur des données si contradictoires, qu'il faille, pour amener un dénouement, un personnage providentiel. Tout, au contraire, concourt à l'issue la plus heureuse possible, au mariage final, qui consacrera le triomphe de la nature sur notre corruption d'Européens, sur nos préjugés de civilisés. Quant aux Maures et aux Indiens, ils jouent dans son théâtre un rôle spécial. Parangons de santé morale, ils représentent l'âge d'or, l'idéal de l'humanité. Ce sont des races robustes, auxquelles nous n'avons pu intoxiquer encore le funeste poison de notre culture, et leur forte nature vaut mieux que notre nature abâtardie. Kotzebue ne se lasse pas de répandre ces idées de Rousseau. Il décrit d'une plume enthousiaste la pureté, l'innocence, la bonté, toute la beauté intérieure de ces prétendus « sauvages ». On trouve déjà ce leit-motiv dans la pièce qui marqua l'aube de sa réputation, *Die Indianer in England*, et il serait facile de le suivre par *Die Sonnenjungfrau* et *der Papagoy* jusqu'à *Die Spanier in Peru* et *La Peyrouse*. — Tieck avait la partie belle : il a pris plaisir à railler cette tendance. Il s'est acharné sur le pauvre Kotzebue, non sans légèreté et sans esprit. Citons le *Chat botté* tout d'abord : « Wiesener : Die Husaren geflelen mir besonders, es riskieren die Leute selten, Pferde aufs Theater zu bringen. — Nachbar : Im Kotzebue die Mohren — ein Pferd ist am Ende Nichts, als eine andere Art von Mohren » (p. 215). — Dans les *Sieben Weiber des Blaubart* Peter apprend que sa femme, qu'il croyait innocente, et, mieux qu'innocente, stupide, n'a pas même attendu le jour du mariage pour le tromper : « Verflucht sei die Gurli (la jeune Indienne vertueuse des *Indianer in England*), s'écrie-t-il, wenn es so um solche Charaktere steht! (*Ges. Werke*, IX, 216.) — Dans les *Schildbürger*, Tieck écrit encore : « Sonst war er (Augustus-Kotzebue) noch wegen einer anderen Eigentümlichkeit merkwürdig. So wie manche indianische Zeuge einen roten Flecken als Zeichen der Aechtheit haben, so konnte man seine Stücke gewöhnlich an einem Mohren oder Araber erkennen, den er geschickt in die Handlung hineinzuflechten wusste. » (*Ges. Werke*, IX, 57.)

Digitized by Google

quelque vague Afrique. Le prince Nathanaël de Malsinki ne porte pas seulement un nom de boyard, sonore et bien frappé. Il possède un royaume immense et puissant. L'étendue infinie de la Russie et sa force presque illimitée, ne s'imposaient-elles pas, hier comme aujourd'hui, à l'Europe? Pays tout nouvellement entré dans la civilisation, et qui commençait à compter aux yeux des politiques, il était, en raison de sa jeunesse, peu connu, en raison de sa situation, de ses dimensions, de sa vie sourde et mystérieuse, très redouté. La grande Catherine venait de disparaître (1794). Le bruit de sa mort avait remué l'opinion publique, et son souvenir, agréable à Voltaire, à Diderot, à Grimm, restait vivant dans le monde des hommes de lettres comme dans celui des hommes d'État. Sous son impulsion, les Russes avaient commencé à prendre leur part de la vie intellectuelle de l'Europe. Tieck n'a-t-il pas pensé à l'ancienne barbarie asiatique, si fraîchement abolie, au vernis occidental si fragile encore? « In welcher Gegend liegt Ihr Land?.... Vielleicht so nach den Wilden zu? — Nathanaël : Ich bitte um Verzeihung, alle meine Untertanen sind sehr zahm [1]. »

Quelques détails sur la topographie du royaume de Nathanaël précisent mon hypothèse. Sans doute l'itinéraire que donne le prince est en grande partie fantaisiste [2]. Mais il est évident que le trajet de Potsdam à Pétersbourg était tout un voyage. Les deux royaumes n'étaient pas voisins alors, et il ne suffisait pas de dépasser les poteaux frontières pour se trouver dans le royaume des tsars. Au reste le roi n'a-t-il pas l'impression que la patrie du prince doit être tout près du Pôle Nord [3]? Quoi de plus exact? La Russie était, à l'imagination du XVIIIe siècle, comme elle l'est à la nôtre, l'empire des glaces et du froid, de la nuit perpétuelle, et de l'hiver continu.

1. *Kater*, p. 193.

2. « Mächtiger König, wenn Sie von hier aus reisen, erst die grosse Chaussee hinunter, dann schlagen Sie sich rechts und immerfort so, wenn Sie aber an einen Berg kommen, dann wieder links, dann geht man zur See, und fährt immer nördlich (wenn es der Wind nämlich zugibt) und so kommt man, wenn die Reise glücklich geht, in anderthalb Jahren in meinen Reichen an. » — *Id.*, p. 193. — La grande route de Berlin, puis à droite, puis la mer, puis la direction du nord, c'est très exactement la route de Pétersbourg, quand on part de Potsdam.

3. « Sie sind vielleicht ein Nachbar vom Nordpol oder Zodiakus, oder dergleichen? » — *Id.*, p. 193. — Nathanael, il est vrai, le nie.

Digitized by Google

L'accroissement incessant de la Russie est indiqué d'un trait léger. « Ich hoffe täglich mehr zu entdecken, » avoue Nathanaël. Et ce qui suit ne serait-il qu'un compliment sans portée? « So kann es leicht kommen, dass wir am Ende Nachbarn wären. — König : Das wäre vortrefflich! Und wenn am Ende ein paar Länder uns im Wege stehen, so helfe ich Ihnen mit entdecken. Mein Nachbar ist so nicht mein guter Freund, und er hat ein vortreffliches Land. » Un voyage de découvertes sur les terres du voisin s'appelle, en prose vulgaire, une conquête. Ce que Tieck entend ici, ce sont, à coup sûr, des guerres. Et l'absorption des pays qui séparent le royaume du roi de celui de Nathanaël, n'est-ce pas là une allusion transparente au troisième partage de la Pologne, qui venait d'avoir lieu (1795) [1]?

V

Leander.

Leander est attaché à la cour du roi. Il possède le titre de « Hofgelehrter ». Sa charge l'oblige à fournir de connaissances littéraires et scientifiques, ou plutôt d'érudition oiseuse, cette cour du roi Pétaud, bourgeoise, inintelligente, vaniteuse : c'est le « Hoflieferant » pour les choses de l'esprit. De ses fonctions, il est bien l'organe idéal. Pour lui rien n'est caché, rien n'est inexprimable. La volonté du roi ouvre à son savoir les domaines de l'inconnaissable. Il arrive, bien qu'il vienne à l'instant de le déclarer impossible, à dire la longueur de la circonférence totale de l'univers. Ses connaissances livresques sont grandes, mais ce sont les seules qu'il possède, et il suffit d'ouvrir un manuel pour les trouver. Qu'on ne lui demande

1. Les conjectures qui ont été développées à propos du personnage de Malsinki forment un solide faisceau, et le nombre des détails expliqués en rend vraisemblable la justesse. Faut-il s'arrêter là? Il est probable que Tieck a songé, une fois, de plus, à une personnalité précise. Quelle est-elle? Nous l'ignorons. Faut-il entendre le mot « Prinz » dans le sens étroit, et penser qu'un fils — ou un parent — de la grande Catherine, venu à Berlin vers 1796, ait donné prise à la verve de notre homme? Certes, il y eut échange de visites entre les cours de Potsdam et de Pétersbourg. Mais qui nous dit qu'un grand-duc ait mené une intrigue avec la Lichtenau? — Faudrait-il au contraire examiner la colonie russe de Berlin? Elle était nombreuse et fréquentait le meilleur monde. Mais, encore une fois, que pouvons-nous savoir?

Digitized by Google

ni réflexion personnelle, ni individualité, ni tempérament. C'est du fond de sa bibliothèque qu'il a jugé le monde, c'est dans sa bibliothèque qu'il a formé ses opinions littéraires, philosophiques et morales : et tout cela est routine, tradition, étroitesse. La vie, observée immédiatement, le froisse : le verve populaire et le solide bon sens du Hanswurst le déconcertent, et il reste court.

Il est évident que Tieck a voulu se moquer ici des savants de son époque et de l'érudition en général. On sait combien tout ce qui était recherche et travail critique répugnait à sa nature facile : il n'en voulait pas pour lui-même, il le trouvait blessant chez les autres. Dans le *Chat botté* même, il a accablé d'incessantes railleries le professeur Bœttiger, admirateur béat d'Iffland, et les hommes de l'*Allgemeine deutsche Bibliothek*. Toutes les armes satiriques sont bonnes contre eux, et jusqu'aux plus violentes. Est-ce simplement un sous-Bœttiger qu'il a voulu représenter ici? Estimait-il que le ridicule sous lequel il avait enseveli le premier ne suffisait pas, et qu'il fallait frapper plus encore? Bœtticher, Fischer, Müller, Leutner, Wiesener, Schlosser, sont les vivantes caricatures de ce monstre à mille têtes qu'était l'Aufklärung. Voulait-il généraliser ses attaques et montrer que l'esprit du critique pénétrait partout, même à la cour, et régnait en maître à Berlin? Je ne le crois pas.

*
* *

Nous avons vu que le point de départ de la satire contre la Lichtenau avait été la fête du 3 août 1797. Or, un comparse paraissait dans la scène arrangée à la gloire de la favorite. L'archéologue Hirt, qui avait dessiné pour la comtesse le diadème qu'elle portait ce jour-là[1], lui remit quand elle eut déclamé son ode, une couronne de laurier[2]. Il s'était donc spécialement mis en évidence, et classé au premier rang parmi les amis de la comtesse.

Qu'il vécut dans son intimité, c'était, d'ailleurs, un fait qu'on n'ignorait plus depuis longtemps. — Aloys Hirt nous est assez bien connu, non pas seulement comme « Hofgelehrter » de la cour de

1. Förster, cité par Vehse, V, 54-55.
2. Cf. Förster, cité par Vehse, V, 57-58 : « Hirt überreichte der Berliner Sappho einen Lorbeerkranz ».

Digitized by Google

Prusse. Gœthe le mentionne dans son *Voyage en Italie*. Il a pour lui toute la bienveillance qu'il porte à l'homme de métier qui a augmenté son savoir de dilettante. Hirt habitait Rome depuis de longues années. Il s'occupait spécialement de théorie architecturale. Mais il s'intéressait à tout l'art antique. Pauvre, il avait imaginé de se faire cicérone, afin de gagner sa vie, sans sacrifier ses occupations préférées. Qu'il fut un excellent guide dans la Ville Eternelle, cela n'est pas douteux : son éducation, ses connaissances littéraires et archéologiques, sa passion pour les anciens, en sont les meilleurs garants. Gœthe lui dut maint renseignement utile. Plus tard, il rencontra la comtesse de Lichtenau. Il lui montra Rome et ses environs, et la favorite, qui, nous l'avons vu, se piquait d'intérêt pour les choses de l'art et de la pensée, ne manqua pas de se l'attacher.

Dès le séjour en Italie, en effet, il était considéré comme faisant partie de la suite de la Lichtenau. Lord Bristol, le 9 avril 1796, fait faire ses amitiés, en même temps qu'à la gouvernante Mme Chappuis, au « digne et vertueux Cicerone, le très savant Hirt : c'est un parfait honnête homme », ajoute-t-il [1].

L'an d'après, la comtesse emmena Hirt à Berlin. Cependant il était tombé amoureux d'elle, et il recherchait toutes les occasions de l'approcher et de la voir. Il est à croire que ce sentiment, en dehors de toute considération d'intérêt, ne le poussa pas médiocrement à quitter l'Italie. A Potsdam et à Berlin, il se mit à fréquenter le monde de la cour, où il était bien reçu. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'il fut connu des cercles aristocratiques de la capitale. Son attachement à la Lichtenau est incontestable. Il se manifeste éloquemment à la fête dont nous avons parlé plus haut. Même après l'emprisonnement et la disgrâce de la comtesse, malgré la suspicion qui enveloppait ses amis déclarés, Hirt resta fidèle à son amitié ou plutôt à ses amours. Dans une lettre de Léopold von Brenkenhoff à la comtesse (3 mai 1798), le « würdige Rat Hirt » est cité, au premier rang des derniers fidèles de l'ancienne favorite [2].

1. *Apologie*, II, 41.
2. *Id.*, II, 20.

Digitized by Google

*
* *

Comparons le caractère de Leander et celui de Hirt. Leander est un savant, qui juge encore dans les formes scolastiques et qui reste asservi à ces règles rigides. Est-ce là Aloys Hirt? Non, sans doute. — Mais ne demandons pas ici l'impartialité à Tieck. Il avait eu à souffrir de l'esprit critique, platement et bêtement critique, de Nicolai et de son école. Il avait en horreur tout ce qui n'était pas un produit spontané de l'esprit. Il ne cherchait pas à distinguer dans la science, l'utile de l'inintelligent. Est-il étonnant qu'il ait chargé la caricature?

Hirt n'était rien moins qu'un homme du monde plein de grâce et de fantaisie. C'était un savant, un pur savant. Toute la correspondance publiée au second volume de l'*Apologie* montre que ce qu'on appréciait surtout en lui, c'était le spécialiste, l'homme qui savait le grec et le latin, au fait de tous les travaux de l'archéologie. Quand lord Bristol expose à son amie (13 mars 1797) un projet de voyage en Égypte, il n'a garde d'oublier, « dans le bateau de la chère comtesse » — combien l'un n'est-il pas nécessaire à l'autre! — « Monsieur le professeur Hirt », et il ajoute : « Cher Hirt, ne voilà-t-il pas un voyage digne de vos grandes connaissances et de votre travail infatigable[2]! »

Au reste, si l'on fait sa part à la caricature, les relations de Hirt et de la Lichtenau ressemblent point par point aux relations de Leander et de la Princesse. Comme Leander, Hirt est le professeur de la comtesse. Nous ignorons s'il allait jusqu'à reviser ses poésies et corriger ses fautes d'orthographe; mais il augmenta considérablement son bagage artistique. Il se nomme lui-même « le maître de cette aimable écolière[3] ». Maître bien indulgent, il est vrai : comme celles de Leander, ses leçons sont de pures flatteries. Pour séduire la Lichtenau, il met en œuvre toute son imagination de théoricien à lunettes d'or. Une fois, il s'agit de faire faire par Angelika Kauffmann

1. *Apologie*, II, 62.
2. *Id.*, II, 65.
3. *Id.*, II, 158-159 : lettre du 5 avril 1796 : « A l'heure ordinaire j'aurai l'honneur de venir assister à votre diner, si l'aimable écolière n'a pas d'autres ordres auparavant à donner à son plus affectionné des maîtres ».

Digitized by Google

le portrait de la voyageuse : il lui donne des conseils sur la pose à prendre, et termine ainsi : « Doch auch alles dies überlasse ich Ihrer eigenen Inspiration. Wer kann den Grazien Gesetze vorschreiben, auf welche Weise sie am besten als solche erscheinen werden?[1] » — Une autre fois, quand il est question de l'emmener à Berlin, il écrit à la comtesse la page suivante, qui peint admirablement ses qualités et ses défauts, la chaleur de ses sentiments, mais aussi la gaucherie et l'exagération de son expression : « Wohnung und Tisch mit Ihnen gemeinschaftlich zu haben, ja selbst Ihnen auf Reisen zu folgen, was könnte für meine Empfindung erwünschter, für meine Phantasie blühender sein? — Ich, der über alles Geselligkeit und traulichen Umgang mit gebildeten und gefühlvollen Personen, wie Sie, meine Freundin, sind, liebe, und desto mehr zu schätzen weiss, je überzeugter ich bin, wie selten Menschen harmonisch zusammentreffen! — Allein hier drängt sich zwischen dies reizende Bild und meine volle Empfindung — die kalte Ueberlegung[2].... So ist meine Lage, so waren bisher meine Wünsche; doch Alles waren nur Wünsche! Gegründete Hoffnung, erfreuliche Aussichten blühten mir noch nie entgegen; und — nun kommen Sie, holde Freundin! — Sie sympathisieren mit meinem Innern ehe ich es durch Worte eröffne, Sie fühlen mein Gemüt und meine Lage; Sie kommen, wie ein beseeligender Schutzgeist, meinen Wünschen entgegen; Sie legen mir einen Plan vor, der, nebst der versicherten Unterstützung für mein Leben, den angenehmsten Zauber für mein Herz in sich vereinigt — auf mehrere Jahre nahe an Ihrer Seite zu wandeln[3] ». — Ne reconnaît-on pas ici un Leander moins grossier, dessiné d'une plume plus sympathique?

Et, de même que Leander occupe à la cour du roi la charge de « Hofgelehrter », ainsi Hirt possède une fonction officielle. L'*Apologie* raconte tout au long par suite de quelles circonstances il entra au service de Frédéric-Guillaume II[4]. Il suffira de savoir qu'il fut nommé conseiller aulique, membre de l'Académie des sciences de Berlin, et directeur des collections d'antiquités royales. Le roi mit le comble à ses bienfaits en le chargeant d'enseigner l'histoire

1. *Apologie*, II, 159-160. Lettre du 19 avril 1796.
2. *Id.*, II, 161.
3. *Id.*, II, 166.
4. *Id.*, I, 112-119.

Digitized by Google

ancienne à son quatrième fils, le prince Guillaume. Il n'en fallait pas plus, si l'on tient compte du caractère de Hirt, tout entier à ses deux passions, l'archéologie et la Lichtenau, pour déchaîner sur sa tête la malicieuse colère de Tieck.

*
* *

L'habit d'Arlequin étincelle de paillettes, et, nous l'avons vu au début, Tieck ne se tient pas de le secouer à nos yeux. C'est sa gloire et sa joie d'avoir fait une œuvre brillante, mordante, spirituelle. Mais tant de plaisanteries, mais de telles plaisanteries étaient-elles bien de mise?

Certes, il entrait dans ses idées de montrer qu'on peut tout dire et tout railler de la société et de l'État; entre les mains de l'artiste ils sont de simples hochets. Il lui plaisait de découvrir la vanité, la nullité même des premiers personnages du royaume de Prusse. Il aimait à fronder le pouvoir, et il ne répugnait pas à son caractère que cette fronde semblât dissimulée, que son mépris de poète pour les serviteurs de la collectivité fût plus spirituel et plus amusant de paraître fuir aux yeux. — Une chose, pourtant, n'est guère à son éloge : il attend pour donner au public la peinture trop fidèle de son roi, que Frédéric-Guillaume II soit malade, qu'il agonise, qu'il soit mort, et qu'on n'ait rien à craindre des sentiments peu filiaux de son successeur. Certes, le temps n'était plus, où Frédéric II couvrait d'un aveugle dédain les littérateurs d'Allemagne, où un Gleim, où un Bodmer comptaient à l'égal des valets aux yeux des hobereaux prussiens. Parmi la dissolution politique qui suivit la mort du grand Frédéric, un seul État restait fort en Allemagne, et c'était la République des Lettres : les documents nous disent assez — Anton Reiser et Wilhelm Meister en tête, — que les hautes classes n'avaient d'intérêt que pour la littérature et le théâtre. Tieck se serait dû à lui-même, à son caractère, à son talent, à ses prétentions, de ne pas frapper ainsi en dessous. Gœthe ni Shakespeare n'ont jamais rien sacrifié à la peur du gendarme.

Ne le comparons même pas à Aristophane, dont il voulut être l'équivalent allemand. Persifler, si grossière soit la verve, Socrate ou Cléon, Ploutos ou Démos, c'est autre chose, en vérité, que d'insulter gratuitement la tombe d'un homme, eût-il été un triste

Digitized by Google

sire, que de donner à l'Aufklärung agonisante le coup de pied de l'âne. Vraiment, il n'est pas bon qu'un Caliban grimaçant et tapageur perce trop souvent chez Ariel. La raillerie du *Chat botté*, dira-t-on, tombe juste : je n'en disconviens pas. Mais elle ne se borne pas à un rire sarcastique et hautain. Elle prend des personnages de vaudeville, elle les abaisse jusqu'au trivial, et, malgré tout, elle veut garder des allures de haut comique. Tieck a-t-il donc une idée positive et féconde ? Veut-il châtier des fantoches? Parle-t-il au nom de la dignité humaine? Point. Toute l'obscure hiérarchie des valeurs morales s'efface à la lumière de son pessimisme artistique. Ce qu'il condamne en Frédéric-Guillaume ce n'est pas ce roi, c'est le Roi, ce n'est pas cet homme, c'est l'Homme. Tieck gouaille pour gouailler. De toutes les puissances auxquelles il touche, il ne subsiste rien. Sa comédie détruit l'État et la société, et jusqu'à la simple humanité, qui vit pourtant dans ces cadres étroits. Elle accumule les ruines; et au-dessus d'elle se dresse, seul, formidable, le Rire, mais le rire saccadé d'un homme que brûle la neurasthénie.

Et puis, il n'a pu résister au plaisir de se montrer spirituel et fin. Il a voulu rendre son œuvre plus piquante, et imposer aux auditeurs et aux lecteurs des doutes et des recherches. Il suffisait pour cela que les personnages de la comédie humaine fussent bas et dépourvus de valeur morale, qu'ils occupassent une situation disproportionnée à leur mérite. Au reste, il n'eût pas respecté davantage de plus grands caractères et de plus larges esprits. Car enfin, n'y aurait-il pas quelque apparence de vérité dans le jugement haineux que son adversaire Merkel a porté sur lui? « Herr Tieck ist ein Mann, der sich, wie manches Insekt, durch Stechen bemerkbar zu machen sucht[1].»

JACQUES WOLF.

1. Cité par Kœpke, II, 277.

Digitized by Google

NOTES ET DOCUMENTS

INTRODUCTION
A UNE BIBLIOGRAPHIE RAISONNÉE DE GASPARD HAUSER
suivie d'un aperçu chronologique de la question.

Il se trouve qu'à la suite de certaines recherches, le prétendu « problème de Gaspard Hauser » n'en est plus un pour nous. Toutefois, comme il s'est écoulé près d'un siècle depuis la naissance de Hauser, et que les auteurs du crime perpétré sur sa personne échappent désormais aux atteintes de la justice humaine, il faut se contenter, au lieu de les accuser publiquement, de laver au moins la mémoire de Hauser du soupçon de supercherie que certains ont fait peser sur lui.

Point n'est besoin, pour cela, de découvertes personnelles. Bien au contraire.

Quiconque se livrera à l'étude sérieuse et approfondie des principales œuvres sur Gaspard Hauser, arrivera fatalement à découvrir qui était Hauser, et reconnaîtra qu'il ne faut pas admettre un instant l'hypothèse d'une supercherie de sa part.

Ses ennemis même ont, par leurs écrits, forgé contre lui une mauvaise arme qui se retourne avec la dernière énergie contre ceux qui en furent les inventeurs.

Pour qui s'enfonce dans la littérature du sujet, qui embrasse maintenant quatre-vingts années, le danger est grand de perdre pied aussitôt, surtout si l'on songe que chaque auteur, ou presque, représente une opinion différente, et, *de parti pris*, contredit les témoignages antérieurs. Le jeune inconnu, atrophié de corps et d'âme, qui fut abandonné le lundi de la Pentecôte 1828 dans les rues de Nuremberg, a fourni à bien des auteurs le prétexte de chevaucher leur dada favori : les uns y virent une admirable occasion de révéler

Digitized by Google

leurs aptitudes policières, les autres d'étaler leurs connaissances médicales, psychologiques, pédagogiques ou même théologiques, d'autres s'avisèrent d'acquérir grâce à ce tremplin une renommée littéraire, ou d'exploiter le sujet comme une mine d'articles de journaux et de romans-feuilletons, capables de leur rapporter maint bel écu sonnant. Au lieu de se mettre au service de la vérité, au lieu d'aider Hauser de façon désintéressée, chacun voulut utiliser à son profit le triste destin d'un infortuné qui n'avait connu dans la vie que les souffrances.

Que n'en est-on resté là! Gaspard Hauser n'aurait été alors que le jouet des petites faiblesses humaines, au lieu qu'il fut victime des crimes les plus grands. Parmi les criminels de cette sombre histoire il faut citer non seulement ceux qui le privèrent de ses parents, de sa jeunesse, et finalement de la vie, mais encore ceux qui se vendirent pour témoigner contre lui et le stigmatiser devant l'histoire du nom de trompeur.

Le fait qu'il s'est trouvé de tels hommes jusque dans la génération qui nous a immédiatement précédés, démontre l'extrême importance politique qui s'attachait à la personne de Hauser.

Une grande partie des ouvrages qui ont paru sur Gaspard Hauser ont donc été écrits dans l'intention d'égarer sur de fausses pistes l'opinion publique. Pour cette raison et pour d'autres que nous venons d'indiquer (entre autres, à cause des vues intéressées des auteurs qui se sont occupés de la question) cette littérature offre au profane d'inextricables difficultés. On se trouve placé au milieu d'un tel fourré d'opinions contradictoires, d'hypothèses de toutes nuances, pris dans un tel réseau de fausses indications enchaînées avec tant d'astuce que, pour un peu, on désespérerait d'y faire jamais pénétrer la lumière de la vérité. Plus d'un déjà déclara « l'énigme » insoluble. Si nous avons réussi, grâce à notre travail, à mettre un peu d'ordre parmi les écheveaux si embrouillés de la bibliographie de Hauser, et, par là, à rendre la documentation plus accessible aux travailleurs futurs, nous nous sentirons amplement récompensés pour les deux années de recherches sur Gaspard Hauser.

Digitized by Google

I

Les ouvrages d'*Anselm Ritter von Feuerbach*, conseiller d'État et président de la cour d'appel à Ansbach, sont les plus propres à servir de point de départ à notre bibliographie. Ce célèbre criminaliste, qui fit la connaissance de Hauser peu après son apparition à Nuremberg et resta en rapports assidus avec lui, dirigea l'enquête relative au crime dont Hauser avait été victime. Jusqu'à sa mort, qui précéda de sept mois celle de Hauser, il se tint au courant de la manière la plus exacte de tous les documents concernant cette affaire.

Les premières pièces de police dressées par les autorités municipales de Nuremberg[1] *existaient encore après la mort de Feuerbach, mais ont disparu peu après.* Il faut bien noter ce fait, car les adversaires de Feuerbach ont cherché à répandre le bruit qu'il avait été l'instigateur de cette destruction.

Feuerbach, qui fréquentait assiduement Hauser et connaissait ces documents de police, les premiers parmi les documents authentiques, nous a laissé dans ses écrits ce que nous possédons de plus précieux sur Hauser. Dans le cas qui nous occupe, les documents de la première heure sont d'une importance capitale, car les semaines qui suivirent l'apparition de Hauser à Nuremberg ressemblent à la convalescence d'une longue et cruelle maladie au cours de laquelle chaque jour et chaque heure avaient accentué ou modifié son état morbide, au physique et au moral. Comment pouvait-on s'attendre à retrouver plus tard chez Hauser guéri les anomalies de Hauser malade, et comment a-t-on pu ajouter foi aux dires de gens qui n'avaient jamais vu Hauser et essayaient de le juger de loin, comme le policier Merker de Berlin? Le petit volume d'*actes* (Aktenstücke) édité par Feuerbach en 1831 demande à être étudié avec soin.

C'est sa réponse au premier écrit du policier Merker : « Kaspar Hauser, nicht unwahrscheinlich ein Betrüger » (G. Hauser, très pro-

1. « *Concernant un jeune homme inconnu, illégalement séquestré et privé de tous soins, puis abandonné, du nom de Gaspard Hauser*, 1828, un volume en 207 feuilles.

Le titre seul démontre que les autorités de Nuremberg, qui avaient eu avec Hauser des relations personnelles, étaient sûres de leur fait et excluaient toute possibilité de tromperie de la part de Hauser.

Digitized by Google

bablement un trompeur), qu'avaient déjà réfuté amplement, en 1830, *A. B. : Schutzworte für den Nürnberger Findling, Kaspar Hauser, gegen die Schrift des Herrn Polizeirat Merker* (Apologie pour l'enfant trouvé de Nuremberg, Gaspard Hauser, contre l'ouvrage de M. le conseiller de police Merker), et *Rudolph Giehrl*: *Kaspar Hauser der ehrliche Findling, als Widerlegung der Polizeirat Merkerschen Schrift* (Gaspard Hauser l'honnête enfant trouvé, réfutation de l'ouvrage du conseiller de police Merker) et, en 1831, le conseiller royal danois *Schmidt von Lübeck.*

Outre les actes édités par Feuerbach, il faudrait examiner son : *Kaspar Hauser, oder Beispiel eines Verbrechens am Seelenleben des Menschen*, 1832 (G. Hauser, exemple d'un attentat à la vie morale de l'homme), et son *Memoire an die Königin Karoline von Baiern* (Mémoire à la reine Caroline de Bavière), ouvrage posthume, publié longtemps après sa mort par son fils Ludwig Feuerbach. Nous rappelons ici qu'il ne faut pas se laisser égarer par la dédicace : « A Sa Magnificence M. le comte Stanhope ». C'est un des actes, et non des moindres, de cette tragédie, qu'un Feuerbach même se soit laissé duper par cet équivoque personnage.

Du 18 juillet 1828 au mois de janvier 1830, Gaspar Hauser vécut à Nuremberg dans la famille d'un professeur de lycée, *Georg Friedrich Daumer*, à qui il avait été confié. Le professeur Daumer avait fait la connaissance de Hauser trois semaines auparavant, dans le donjon où il était détenu. Tous les jours, depuis lors, il lui avait donné une instruction élémentaire. Comme, à cette époque, il n'était pas en fonctions, il pouvait être presque continuellement auprès de Hauser, l'observer et le connaître à fond. Si le lecteur superficiel trouve les observations de Daumer trop techniques, trop compliquées ou trop détaillées, il faut qu'un véritable spécialiste les lise au contraire de très près. Les trois ouvrages de Daumer, publiés en 1832, 1859 et 1872, contiennent la matière d'un livre sur G. Hauser, que nous espérons pouvoir terminer l'année prochaine. A côté des renseignements positifs que fournissent les écrits de Daumer, on y trouve la réfutation en règle des élucubrations de Stanhope, Eschricht et Meyer. Le pasteur *H. Fuhrmann* fut le directeur et le confesseur de Hauser et l'instruisit, d'octobre 1832 à mai 1833, en vue de la confirmation. Hauser allait chez lui tous les matins à huit

Digitized by Google

heures et y passait souvent deux heures; après sa confirmation, il continua à recevoir régulièrement une instruction religieuse, jusqu'au jour même où il fut mortellement frappé. Fuhrmann a laissé de la vie spirituelle de Hauser un tableau que nul ne lira sans une profonde émotion : *Kaspar Hauser*; Ansbach, 1834, Dollfuss.

L'ouvrage du docteur *Heidenreich : Kaspar Hauser's Verwundung, Krankheit und Leichenöffnung*, Berlin, 1834, Reimer (La blessure, la maladie et l'autopsie de Gaspard Hauser), est fort utile en ce qu'il contredit formellement l'opinion d'après laquelle Hauser se serait suicidé. Les résultats de l'autopsie, consignés dans cet écrit p. 30-35, contiennent des détails qui prouvent en faveur de la séquestration de Hauser dès sa plus tendre enfance. En comparant ces résultats aux extraits qu'en donne *Meyer* dans ses « Authentische Mitteilungen », 1872 (p. 14), on peut se faire une idée de la méthode et des tendances de cet auteur. Son résumé du livre de Schmidt von Lübeck (p. 12 des Mitteilungen) témoigne fort contre sa bonne foi. Si Hauser eut un défenseur, ce fut ce conseiller royal danois qui, en 1831, s'exprime avec une indignation non déguisée contre Merker et ne critique Daumer et Feuerbach que lorsqu'ils permettent au policier de Berlin d'étayer sur leur témoignage sa théorie mensongère.

Georg Friedrich Kolb, qui publia en 1859 son premier ouvrage sur Hauser sous le pseudonyme de F. K. Broch, a également rendu à la cause de Hauser des services signalés. Dans ses articles de la *Frankfurter Zeitung* il combat sans se lasser Meyer, Mittelstädt et d'autres qui tentèrent de répandre sur Hauser des révélations tendancieuses.

II

Les ouvrages énumérés dans ce paragraphe n'ont pas une grande valeur historique ou littéraire; ils contiennent toutefois des éclaircissements et des indices qui ne sont pas facilement accessibles au public.

Joseph Heinrich Garnier, dans ses *Beiträge zur Geschichte Kaspar Hauser's*, Strasbourg, 1834 (Contributions à l'histoire de Gaspard Hauser), exprime tout haut ce que Feuerbach, deux ans auparavant, n'avait fait que laisser entrevoir. Une rumeur publique circulait

Digitized by Google

dans le pays de Bade à ce sujet, bien avant qu'on songeât à un Gaspard Hauser. Dès les années 1812 à 1817, immédiatement après la mort réelle ou prétendue des fils du grand-duc Charles, on commença à douter « que tout se fût passé selon les règles ».

Ce qui accréditait ces doutes, c'étaient les relations tendues à l'intérieur de la famille grand-ducale. Au mois de juillet 1828, peu avant sa « déclaration » (Bekanntmachung), le bourgmestre de Nuremberg, Binder, reçut une lettre anonyme, d'après laquelle Hauser n'était autre que le prince héritier de Bade, né en 1812 et peu de temps après déclaré mort, fils du grand-duc Charles et de son épouse, Stéphanie de Beauharnais, fille adoptive de Napoléon. Les écrits postérieurs de *Seiler* (1840), *von K.* (1883) et *von Artin* (1892), sont des amplifications sur ce thème.

Ferdinand Hoffmann, dans son livre : *Kaspar Hauser, der Findling von Nürnberg* (G. Hauser, l'enfant trouvé de Nuremberg), présente Hauser comme un fils de Napoléon et d'une grande dame polonaise. Un jeune gentilhomme polonais l'aurait enlevé et séquestré pendant des années, par des motifs de jalousie et de vengeance.

Das Leben im Leichentuche, Enthüllung eines argen Geheimnisses in Briefen (La vie dans un linceul, lettres sur la révélation d'un affreux secret) du prédicateur *Marheineke*, plus tard Oberkonsistorialrat en Prusse, fut publié en 1834 sous le voile de l'anonyme. L'auteur fait pressentir que Hauser était de haute naissance et avait été supprimé par sa parenté princière.

La *comtesse von Albersdorf*, née Lady Graham, qui ne craignit pas, dès 1837, de s'attaquer publiquement à Lord Stanhope et de porter contre lui, sans risquer d'être poursuivie, les plus graves accusations, veut voir en Hauser le fils adultérin du capitaine Wessenig (à qui semblait adressée la lettre remise à Hauser par son père adoptif) et d'une princesse mariée.

En 1838 furent représentés à Paris, à peu de jours d'intervalle, deux drames dont les érudits allemands ne semblent pas avoir tenu compte, et dont seuls J. Braun et A. von der Linde donnent les titres. Ce sont : *Gaspar Hauser*, drame en 4 actes, par MM. Anicet Bourgeois et Ad. Dennery, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 4 juin 1838, — et *Le*

Digitized by Google

pauvre Idiot[1] *ou le souterrain d'Heilberg* (sans doute une contraction pour Geyersberg-Hochberg?), drame en 5 actes et 8 tableaux par MM. Ch. Dupenty et L.-M. Fontan, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 6 juin 1838. Ces drames paraissent être l'œuvre de gens bien informés et sont évidemment destinés à se compléter l'un l'autre. La demi-exactitude de leur donnée était faite pour rendre indirectement attentif à la vérité le public français, qui devait s'intéresser tout particulièrement à Gaspard Hauser. Dans le premier de ces drames, Hauser est le fils de « Léone » (Napoléon, sans aucun doute) et d'une jeune dame noble qui, contrainte par son père, a consenti à une union qui rendait nécessaire de tenir à jamais dans l'ombre le fils de son premier amour, né hors du mariage. Toute la pièce est pleine de petits indices révélateurs qui ont leur valeur politique et historique.

Le premier acte du second drame se passe dans un château non loin de Nuremberg; il est visible que les auteurs ont songé à Falckenhaus, qu'on désigne en Allemagne, mais longtemps après seulement, comme le lieu de réclusion de Hauser. « La duchesse », c'est la comtesse Hochberg, qui tint Hauser prisonnier et au secret, par ambition pour son propre fils. « Athanasius », qui est ici le précepteur de ce fils, est un excellent portrait de Daumer. Une édition postérieure de ce drame a paru en 1878 chez Tresse, libraire-éditeur, 8, galerie du Théâtre-Français. Les deux drames se trouvent à Paris, à la Bibliothèque de l'Arsenal.

III

La littérature anti-hausérienne est, au total, un fragile édifice que la moindre poussée renverse. Ceux qui ont voulu reconnaître en Hauser un escroc, un vagabond ou un idiot ne peuvent se comparer aux hausériens ni par le nombre, ni par la valeur, ni par le rang ou la considération. Aussi est-il difficile de comprendre comment les adversaires de Hauser ont pu trouver de l'écho dans le public et sont arrivés à couvrir de leurs voix, qui pour la plupart n'avaient de compétence dans aucune branche du savoir humain, les voix auto-

1 La thèse de l'idiotie, soutenue en 1857 par Eschricht, n'a donc pas même le mérite de la nouveauté.

Digitized by Google

risées de personnalités considérables et dont le nom seul est garant. La raison profonde en est que les hommes répugnent à croire au merveilleux, n'accueillent qu'avec défiance tout ce qui leur est inconnu et se laissent facilement éblouir par des titres.

Toute la série d'écrits hostiles de Merker, Stanhope, Meyer, Mittelstädt, Hickel, A. von der Linde, et autres, s'appuie sur la déposition des soi-disant « premiers témoins de Nuremberg », et sur Stanhope et Hickel eux-mêmes. Mais ces deux « premiers témoins », réellement peu importants, et le lord anglais, et le lieutenant de gendarmerie Hickel sont tous suspects au premier chef et, par leurs déclarations fréquemment contradictoires, par leurs menées équivoques loin du jour et de la publicité, n'éveillent pas la moindre confiance. Jusque dans les « Autentischen Mitteilungen » de Meyer, il est possible de remarquer que, d'après les pièces citées, les Weickmann et Jakob Beck font des dépositions sans importance ou peu dignes de foi, et, dans les audiences des années suivantes, modifient leurs dires en faveur des adversaires de Hauser. Le changement survenu dans l'attitude de Stanhope au lendemain de la mort de Hauser est trop connu pour que je m'attarde encore à le décrire.

Le jugement de l'histoire sur ces « premiers témoins » ne pourra être que celui-ci : le cordonnier Weickmann, lord Stanhope et le lieutenant de gendarmerie Hickel ont joué dans la tragédie de Gaspard Hauser des rôles très actifs et ont été soudoyés par les invisibles ennemis de Hauser pour provoquer contre lui un mouvement d'hostilité.

IV

Au milieu de cette bibliographie composée presque exclusivement d'écrits polémiques, ces dernières années ont apporté deux œuvres d'art purement littéraires, fort remarquables toutes deux : le drame de *Kurt Martens* et le roman tout récent de *Jakob Wassermann*. Ce dernier a transformé le cas individuel et particulier de Hauser jusqu'à lui donner un sens général, universel. Il a suivi le chemin frayé par Anselm von Feuerbach et G. F. Daumer, en montrant qu'il ne s'agit pas seulement ici d'un problème moral et politiqne, mais essentiellement d'un phénomène unique dans la science et la psycho-

Digitized by Google

logie, et qui offre aux recherches les plus approfondies une matière extrêmement précieuse.

CLARA VON ENDE.

Aperçu chronologique de la bibliographie de Gaspard Hauser.

1818. *Bekanntmachung.* Einen in widerrechtlicher Gefangenschaft aufgezogenen und gänzlich verwahrlosten, dann aber ausgesetzten jungen Menschen betreffend. Vom Magistrat (Bürgermeister Binder) der Kgl. Bayr. Stadt Nürnberg. 7. Juli 1828, 8 pages in-2°.

Brief des Pflegevaters des Kaspar Hauser. Facsimilé. Nuremberg, 1828. 4 pages in-2°.

Vorläufige Mitteilungen über Kaspar Hauser den Findling. Avec portrait. Nuremberg, 1828. Bauer et Raspe, in-12°.

1830. *A. B.* Schutzworte für den Nürnberger Findling Kaspar Hauser, gegen die Schrift des Herrn Polizeirat Merker. Avec portrait et facsimilé. Berlin, 1830. Nauck. 40 pages in-8°.

Hitzig J. E. Kriminal-Direktor. *Mitteilungen über Kaspar Hauser.* Dans les « Annalen der deutschen und ausländischen Kriminal Rechtspflege ». Berlin. Dümmler. T. VII, 1830, p. 434-458; t. VIII, 1830, p. 449-454; t. IX, 1831, p. 411-444.

Du même. Tirage à part de ces articles. Voy. Aktenstücke, de Feuerbach.

Giehrl, Rudolph, Kgl. Kreis- und Stadtgerichts-Rats-Accessist in Nürnberg (Heinrich Rainer?) Kaspar Hauser der ehrliche Findling als Widerlegung der Polizeirat Merker' schen Schrift : « Kaspar Hauser, nicht unwahrscheinlich ein Betrüger ». Avec portrait et facsimilé. Nuremberg, 1830. G. Eichhorn. 73 pages petit in-8°.

Merker J. F. A. Polizeirat. Kaspar Hauser, nicht unwahrscheinlich ein Betrüger. Berlin, 1830. Aug. Rücker. 93 pages petit in-8°.

Skizze der bis jetzt bekannten Lebensmomente des merkwürdigen Findlings Kaspar Hauser in Nürnberg. Mit der naturgetreuen Abbildung desselben, auf Stein gezeichnet von Fr. Hanfstengel. Kempten, 1830. Tob. Dannheimer. 32 pages petit in-8°.

1831. Feuerbach, Anselm Ritter von. Staatsrat und Appellationsgerichtspräsident in Ansbach. *Einige wichtige Aktenstücke den unglücklichen Findling Kaspar Hauser betreffend.* Zur Berichtigung des Urteils des Publikums über denselben mitgeteilt. Dans les « Annalen der deutschen und ausländischen Kriminalrechtspflege » de Hitzig. Tirage à part, Berlin, 1831. F. Dümmler. 32 pages in-8°.

Du même. Édition hollandaise. Amsterdam, 1834, in-8°.

Merker, J. F. K. Polizeirat. *Nachrichten über Kaspar Hauser*, aus authentischen Quellen und Betrachtungen über deren Beweiskraft für die Einkerkerungsgeschichte des Jünglings. Berlin, 1831. L. W. Krause. 140 pages petit in-8°.

Digitized by Google

Schmidt von Lübeck, Kgl. dänischer Justizrat und Ritter von Dannebrog in Altona. *Uber Kaspar Hauser*. Altona, 1831. Karl Aue. 1re partie, 20 pages grand in-8°.

1832. Daumer, Georg F. Gymnasial-Professor, *Mitteilungen über Kaspar Hauser*. Nuremberg, 1832. Heinrich Haubenstricker. 1re partie, 105 pages; 2e partie, 70 pages in-8°.

Feuerbach, Anselm Ritter von. *Kaspar Hauser*, Beispiel eines Verbrechens am Seelenleben des Menschen. Avec portrait. Ansbach, janvier 1832. J. M. Dollfuss. 151 pages in-8°.

Même ouvrage. Édition hollandaise. Amsterdam, 1832. 2e édition, 1833.

Même ouvrage. Édition anglaise. Boston, 1832, in-12°. (Traduit par H. G. Lindberg, avec une préface de Fr. Lieber.)

Schmidt von Lübeck. *Über Kaspar Hauser*, 2e partie, Altona, 1832. Karl Aul. 40 p. in-8°.

1833. Feuerbach, Anselm Ritter von. *Life of Caspar Hauser*. Avec portrait. Londres, 1833.

Feuerbach, Anselm Ritter von. *Account of Caspar Hauser*; with additional details by G. F. Daumer and Schmidt von Lübeck. Londres, 1833-36. 4 éditions. J. S. Hodson, petit in-8°.

Fuhrmann, H. Pfarrer. *Kaspar Hausers Konfirmationsfeier am 20. Mai 1833 in der St. Gumpertuskirche dahier gehalten und auf vielseitiges Verlangen dem Drucke übergeben*. Ansbach, 1833. Brügel. 21 pages in-8°.

Fuhrmann, H. *Trauerrede bei der am 20. Dezember 1833 erfolgeten Berdigung des am 14. desselben Monats meuchlings ermordeten Kaspar Hauser*, gehalten und nur auf vielseitiges Verlangen herausgegeben. Stuttgart, 1834. Fischer. 14 pages in-8°.

Auszug eines Briefes des Grafen Stanhope an den Lehrer Meyer in Ansbach. Karlsruhe, 1833. W. Hasper, in-8°.

Merker, J. F. K. *Einige Betrachtungen über die von Herrn von Feuerbach geschilderte Geschichte Kaspar Hausers*. Enthaltend den Nachweis, dass im 19. Jahrhundert der Glaube an Wunder und Märchen noch nicht erloschen ist. Berlin, 1833. L. W. Krause, 184 pages in-4°.

1834. *Auszug eines Briefes des Grafen Stanhope an den Kgl. bayr. Gendarmerie Oberleutenant Hickel*. Imprimé comme manuscrit. Karlsruhe, 1834. W. Hasper, in-8°.

Auszug eines Briefes des Grafen Stanhope an den Kgl. preuss. Polizeirat Merker in Berlin. Imprimé comme manuscrit. Heidelberg, 1834. G. Reichard. 39 p. in-8°.

Auszug eines Briefes des Grafen Stanhope an den Lehrer Meyer in Ansbach über den Tod von Kaspar Hauser. Karlsruhe, 1834. W. Hasper. 14 p. in-8°. Imprimé comme manuscrit.

Fuhrmann, H. *Kaspar Hauser*. Beobachtet und dargestellt in der letzten Zeit seines Lebens von seinem Religionslehrer und Beichtvater. Ansbach, 1834. Dollfus. 90 pages in-8°.

Digitized by Google

Même ouvrage. Édition hollandaise. Amsterdam, 1834.

Frey, J. M. Dr. *Geheimnisvolle Geschichte des Kaspar Hauser*. Seine Erziehung, Verfolgung und Ermordung. Nach den besten und authentischen Quellen, bearbeitet und zusammengetragen, nebst Hindeutung auf die Beurteilung des verstorbenen Herrn von Feuerbach etc., etc. Avec deux portraits en lithographie. Berlin, 1834. G. Eduard Müller. 28 p. in-8°.

Même ouvrage. Édition polonaise. Varsovie, 1834. 36 p. in-8°.

Même ouvrage. Édition suédoise. Stockholm, 1834.

Garnier, Joseph Heinrich. *Einige Beiträge zur Geschichte Kaspar Hausers*, nebst einer dramaturgischen Einleitung. Strasbourg, février 1834. Schuler, in-8°. (Livre extrêmement rare. Se trouve à la Bibliothèque royale de Munich et à la Bibliothèque Nationale de Paris.)

Gaspar Hauser, ou l'homme mystérieux. Notice sur cet infortuné, qui a passé les 60 (faute d'impression?) premières années de sa vie dans un cachot obscur, sans avoir jamais vu un être vivant; qui a été transporté, il y a cinq ans, dans une ville de Bavière, où il vient de mourir assassiné par un inconnu. Lyon, imprimerie J.-M. Boursy, 1834. 4 pages.

Heidenreich, Dr. prakt. Arzt in Ansbach. *Kaspar Hausers Verwundung, Krankheit und Leichenöffnung*. Berlin, 1834. G. Reimer. 35 pages in-8°.

Heusinger, J. H. G. *Kaspar Hauser der Menschenfreund*. Dans les « Besuche bei Todten und Lebenden ». Leipzig, 1834. Hartleben. Pages 1-62, in-8°.

Hoffmann, Ferdinand. *Kaspar Hauser, der Findling von Nürnberg*. Eine Erzählung. Oberhausen et Leipzig (1834). Ad. Spaarmann. 48 pages petit in-8°.

Lebensabriss, ausführlicher, des berühmten Findlings Kaspar Hauser, während seiner Gefangenschaft und seines Aufenthalts in Nürnberg, nebst einer Abhandlung über seinen Tod. Abgedruckt aus den Akten des Kgl. bayr. Magistrats in Nürnberg. Ellwangen, 1834. Schönbrod. 16 p. in-8°.

(Marheineke, Phil., plus tard Oberconsistorialrat en Prusse)[1], *Das Leben im Leichentuche. Enthüllung eines argen Geheimnisses. In Briefen*. Berlin, 1834. A. Mylius. 148 pages petit in-8°.

Merker, J. F. K. *Wichtige Aufklärungen über Kaspar Hausers Geschichte* durch den Grafen Stanhope dem Polizeirat Merker mitgeteilt (Extrait des « Beiträge zur Erleichterung des Gelingens der praktischen Polizei », de Merker, avec son consentement). Berlin, 1834. 45 pages petit in-8°.

Œttel, Diurnist des Appellationsgerichts in Ansbach. *Die wichtigsten*

1. Les noms d'auteur entre parenthèses désignent les écrits anonymes.

Digitized by Google

Momente aus Kaspar Hausers Leben, dessen Ermordung und die letzten Worte vor seinem Dahinscheiden. Ansbach, 1834.

Scoper, Ludwig. *Kaspar Hauser oder die eingemauerte Nonne.* Wahrheit und Dichtung Nordhausen, 1834, in-8°.

(Seybold, Friedr.) *Kaspar Hauser oder der Findling*, romantisch dargestellt, P. Balz (Schw. Hall, Haspel). 345 pages petit in-8°.

Singer, G. F. cand. theol. aus Nürnberg. *Leben Kaspar Hausers*, oder Beschreibung seines Wandels von seinem Beginn bis zu seinem Grabe. Ratisbonne. E. A. Auernheimer jun. 16 pages in-8°. (Préface datée du 20 janvier 1834.)

Stanhope, Lord. *Kaspar Hausers Leben.* Von ihm selbst geschrieben. Dem Grafen Stanhope mitgeteilt von dem Herrn Präsidenten von Feuerbach. Getreu nach der Urschrift abgedruckt. Imprimé comme manuscrit. Karlsruhe, 1834.

Zimmermann, Johann Michael, Dr. *Kaspar Hauser in physiologischen, psychologischen und pathogenisch-pathologischen Untersuchungen beurteilt.* Nuremberg, 1834. Joh. Adam Stein. 144 pages in-8°.

1835. Janin, Jules. *Gaspard Hauser.* Dans le « Journal des Enfants ». Paris, 1835, p. 159.

Janin, Jules. *Petits Contes* (Œuvres de jeunesse). Paris. Librairie des bibliophiles. Gaspard Hauser, 1835, p. 261.

Hennenhofer, Major von. *Briefe.* Dans les « Akten des Kriminalgerichts in Zürich ». N° 182, 1835.

Merker, J. F. K. *Noch einige Mitteilungen über Kaspar Hauser.* 1835.

Stanhope, Graf. *Materialien zur Geschichte Kaspar Hausers.* Heidelberg, 1835. J. Mohr. 119 pages.

Welcker, Ph. *Hauser.* Ein lyrisches Gedicht. Mit einem Anhang der wichtigsten bis jetzt bekannt gewordenen Nachrichten über den unglücklichen Findling. Gotha, 1835. 115 pages.

Welcker, Ph. *Die tönenden Bilder.* Eine Reihe von 43 Holzschnitten. Gotha, 1835, p. 164, p. 181-270. Anhang über Kaspar Hauser.

1836. Stanhope, Graf. *Tracts relating to Caspar Hauser.* Translated from the original german. With portr. and plan. Londres 1836. James S. Hodson. 101 pages petit in-8°.

1837. A (Ibersdorf) W. C. Gr(äfin von, née Lady Graham), *Kaspar Hauser* oder Andeutungen zur Enthüllung mancher Geheimnisse, über Hausers Herkunft, die Ursache seiner Gefangenhaltung und Ermordung, Zergliederung des mitgebrachten Briefes, Bezeichnung des Mörders, dann Beleuchtung der Verhältnisse des Lord Stanhope gegen Hauser und dessen nächste Umgebung. Ratisbonne, 1837. Jakob Russwurm. 130 pages in-8°.

Même ouvrage. Édition hollandaise. 1837.

Schauberg, Dr. Josef. *Beiträge zur Geschichte Kaspar Hausers.* Dans l' « Aktenmässige Darstellung der über die Ermordung des Studenten

Digitized by Google

L. Lessing geführten Untersuchung. Zurich, 1837. F. Schulthess. II. Beilage-Heft. 38 pages in-8°.

1838. MM. Anicet Bourgeois et Ad. Dennery. *Gaspard Hauser*, drame en 4 actes, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 4 juin 1838.

MM. Ch. Dupenty et L.-M. Fontan. *Le pauvre Idiot ou le souterrain d'Heilberg*, drame en 5 actes et 8 tableaux, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Gaité, le 6 juin 1838.

Heeringer, Gustav von. Ansbach und Kaspar Hauser. Dans les « Wanderungen durch Franken ». Leipzig, 1838. O. Wiegand, p. 129-132.

1839. A(lbersdorf) W. C. Gr(äfin von, née Lady Graham), *Kaspar Hauser* oder die richtige Enthüllung der Geheimnisse über Hausers Herkunft, die Ursache seiner Einsperrung, Dauer derselben. Zergliederung und Bedeutung des an den Kgl. bayr. Rittmeister mitgebrachten Briefes, nähere Bezeichnung des Mannes, der Hauser als Kind erhalten, und ihn dann als Jüngling nach Nürnberg zurückgebracht hat, Hausers weitere Verhältnisse zu Nürnberg bis zum Mordversuch, endlich Lord Stanhopes erstes Erscheinen in dieser Zeit zu Nürnberg, und die Besprechung sowie die Veranstaltungen zu den von ihm im Verlaufe der Zeit gespielten Intriguen. (2e édition revue et augmentée. Munich, 1839. Chez Ernst August Fleischmann. 2 vol. de 99 et 125 pages in-8°.)

1840. Mesis. N. E. (Nemesis) (F. Sebastian Seiler), *Kaspar Hauser oder der Thronerbe Badens*, Paris, 1840. 167 pages gr. in-12°. (En réalité chez Jenny Sohn, à Berne.)

1845. Seiler, F. Sebastian, Justiz-Aktuar aus Preussen. 2e édition de l'ouvrage précédent, 1845, in-8°.

1847. Même ouvrage, 3e édition, 1847, in-8°.

1848. Même ouvrage. Edition hollandaise. La Haye, 1848, in-8°.

1852. Feuerbach, Anselm Ritter von. *Memoire über Kaspar Hauser*. (Ecrit en 1833 pour la reine Caroline de Bavière, née princesse de Bade.) Dans : « Anselm Ritter von Feuerbachs Leben und Wirken aus seinen ungedruckten Briefen und Tagebüchern, Vorträgen und Denkschriften veröffdlicht von seinem Sohne Ludwig Feuerbach ». Leipzig, 1852. O. Wigand. 2 vol.

Même ouvrage. 2 Briefe uber Kaspar Hauser. Tome II, p. 270-280, 316-319.

1853. Vehse, Dr. Eduard. *Geschichte der Höfe der Häuser Bayern*, Würtemberg, Baden und Hessen, Hambourg, 1835. Hoffmann et Campe. 4e partie, p. 245-296, petit in-8°.

1857. Eschricht, Dan. Friedr. Prof. Unverstand und schlechte Erziehung. *Vier populäre Vorlesungen über Kaspar Hauser*. Berlin, 1857. Decker, Verlag der Kgl. geheimen Oberhof-Buchdruckerei, 170 pages in-8°. (Edition allemande due aux soins de Ryno Quehl, et publiée en même temps que l'édition danoise.)

Digitized by Google

1858. Altschul. H. *Systematisches Lehrbuch der Homöopathie.* 1858, p. 67.

1859. Broch, F. K. (G. F. Kolb), *Kaspar Hauser.* Kurze Schilderung seines Erscheinens und seines Todes. Zusammenstellung und Prüfung des bis jetzt vorliegenden Materials über seine Abstammung; Mitteilung seither noch nicht veröffentlichter Tatsachen, und krigtische Würdigung der Angaben von Feuerbach, Eschricht und der Neuesten von Daumer. Zurich, 1859. Meyer et Zeller. 88 pages in-8°.

Daumer, Georg. Friedrich. *Enthüllungen über Kaspar Hauser.* Mit Hinzufügung neuer Belege und Dokumente und Mitteilung noch ganz unbekannter Tatsachen, namentlich zu dem Zwecke, die Heimat und Herkunft des Findlings zu bestimmen und die vom Grafen Stanhope gespielte Rolle zu beleuchten. Eine wider Eschricht und Stanhope gerichtete historische, psychologische und physiologische Beweisführung. Francfort-sur-le-Mein. Meidinger Sohn et Cie. 1859. 336 pages in-8°.

Petzholdt, Dr. J. Bibliothekar Seiner Majestät des Königs Johann von Sachsen, sowie Sr. Kgl. Hoheit des Kronprinzen Albert, Herzog von Sachsen. *Bibliographisch-kritische Übersicht der Kaspar Hauser Litteratur.* Dresde, 1859. E. Blockmann und Sohn. 12 pages in-8°.

1860. *Aventures de Gaspard Hauser*, l'Idiot de Nuremberg. Dans les « Légendes populaires ». Paris, 1860. Martinon, p. 97-128.

Schücking. Levin. *Eine Römerfahnt.* 2e édition, Coblence, 1860.

1867. Hammerbacher, G. H. *Historische Beschreibung der Stadt Nürnberg.* Nuremberg, 1867. J. L. Ltich, in-8°, p. 807, 812, 813.

1870. Gutzkow, Karl. *Die Söhne Pestalozzis.* Berlin, 1870. 3 vol.

1872. (Andlaw-Birseck, Franz, Freiherr von), Kammerherr und Geheimer Legationsrat in Baden, auss. Gesandter in Wien, und ber. Minister. *Ecrit en 1870.* Brochure en français sur Gaspard Hauser, sans titre ni nom d'auteur, d'imprimeur ou d'éditeur. Imprimé comme manuscrit. Bade, 1872. 68 pages in-8°.

Meyer, Dr Julius, Kgl. Bayr. Bezirksgerichts Assessor. *Authentische Mitteilungen über Kaspar Hauser.* Mit Genehmigung der Kgl. Bayrischen Staatsministerien der Juztiz und des Innern zum erstenmal aus den Gerichts- und Administrativ Akten zusammengestellt und mit Anmerkungen versehen. Ansbach, 1872. Franz Seybold. 611 pages in-8°.

Pierson, Dr W. Professor. *Geschichte Kaspar Hausers* unparteiisch dargestellt. Leipzig, 1872.

Scheller, E. *Durch eigene oder fremde Schuld?* Dans l' « Illustrirte Chronik der Zeit ». Stuttgart, 1872, p. 474-482.

1873. Daumer, Georg Friedrich. *Kaspar Hauser.* Sein Wesen, seine Unschuld, seine Erduldungen und sein Ursprung in neuer, gründlicher Erörterung und Nach weisung mit einer Anzahl bisher noch unver-

Digitized by Google

öffentlichter Aufsätze, Nachrichten und Erklärungen gewichtvoller Beobachter, Zeugen und Sachkenner namentlich auch zur Ergänzung des teils an sich mangelhaften, teils noch ungenügend und mit Weglassung revelanter Bestandteile, mitgeteilten Aktenmaterials. Mit einer lithographischen Tafel. Ratisbonne, 1873. A. Coppenrath. 463 pages gr. in-8°.

1875. Priem, Joh. Paul. *Geschichte der Stadt Nürnberg*. Nuremberg, 1875. Z. Zeiser, in-8°, p. 424-29, 438-40, 447-48, 467.

Martens, Dr Wilhelm. *Uber Kaspar Hauser*, Ein Vortrag. Danzig, 1875. Theodor Bartling. 34 pages in-8°.

1876. Foissac, P. *Révélation sur la naissance de Gaspard Hauser*. Dans « La Chance et la Destinée », Paris 1876. Baillière et fils, p. 194-196.

Mittelstädt, Dr Otto, Oberstaatsanwalt in Hamburg. *Kaspar Hauser und sein badisches Prinzentum*. Heidelberg, 1876. Bassermann. 168 pages.

1878. Meyer, D. Julius. *Zur Geschichte der Herkunft Kaspar Hausers*. Würzbourg, 1878. Stahel. 27 pages in-8°.

1879. Lange, Dr. Karl. *Uber Aperception, eine psychologisch-pädagogische Monographie*. Planen, 1879, in-8°.

1881. Hickel, Joseph, Major. *Kaspar Hauser*. Hinterlassenes Manuscript nebst einer Selbstbiographie Kaspar Hausers. Herausgegeben und mit Anmerkungen versehen von Dr. Julius Meyer, Kgl. Bayr. Landgerichtsrat. Mit einem Lichtdruckbild und Facsimili Kaspar Hausers. Ansbach. 1881. C. Brügel und Sohn. 157 pages in-8°.

1883. Von K. *Kaspar Hauser*. Seine Lebensgeschichte und der Nachweis seiner fürstlichen Herkunft. Aus nunmehr zur Veröffentlichung bestimmten Papieren einer hohen Person. Ratisbonne, 1883. Alfred Coppenrath. 130 pages.

Kolb, Georg. Friedr. *Kaspar Hauser*. Ältere und neuere Beiträge zur Aufhellung der Geschichte des Unglücklichen. Ratisbonne, 1883. Alfred Coppenrath. 128 pages.

Meyer, Dr. Julius, Landgerichtsrat. *Denkschrift zur Beurteilung der neuesten anonymen Broschüre über Kaspar Hauser*. Imprimé comme manuscrit. Ansbach, 1883. C. Brügel und Sohn. 71 pages grand in-4°.

Du même auteur. — *Ursprung und Entwickelung der Legende vom badischen Prinzentum Kaspar Hausers*. Ansbach, 1883. 24 pages in-2°.

Urteil in der Strafsache gegen Alfred Coppenrath, Buchhändler in Regensburg, vom 21. April 1883. Ansbach, 1883. Druck von C. Brügel und Sohn. 6 p. gr. in-4°.

Widmann, J. F. Rechtsanwalt. *Erklärung*. Stuttgart, 1883. 5 pages in-2°.

1885. Leber, Friedrich. *Kaspar Hauser*. Der Findling von Nürnberg. Historisches Drama in 4 Akten, Fürth, 1885. Kraus. Petit-in-8°.

Meyer, Dr. Julius. *Beiträge zur Geschichte der Ansbacher und Bayreuther Lande*, Ansbach, 1885, p. 37.

1886. Hertslet, W. L. *Treppenwitz der Weltgeschichte*. Berlin, 1886. P. 233.

Digitized by Google

Schücking, Levin. *Lebenserinnerungen*. Breslau et Leipzig, 1886. S. Schottländer. Kaspar Hauser, tome II, p. 342 et suivantes.

1887. Linde, Antonius von der. *Kaspar Hauser*. Eine neugeschichtliche Legende. Wiesbaden, 1887. Christian Limbarth. 1er vol. 407 pages, 2e vol. 400 pages, gr. in-8°.

1888. Du même. — *Zum Kaspar Hauser Schwindel*. Die älteste (noch ungedruckte) « Selbstbiographie ». Imprimé comme manuscrit. Wiesbaden, janvier 1888. Karl Ritter. 49 p. in-8°.

— Du même. — *Die gewonnene Schlacht*. (Ne se trouve pas dans le commerce.) Wiesbaden, avril 1888. Karl Ritter. P. 51-120.

1892. Du même. — *Allerlei zum Abschluss*. (Ne se trouve pas dans le commerce.) Wiesbaden, avril 1892. Karl Ritter.
1° Kaspars Heimat. 2° Des Rätsels Losung. 3° Kaspars vermutlicher Geburtsort. 4° Eine Kaspar Hauser Kommission. P. 123-145.

1892. Artin, Baron Alexander von. *Kaspar Hauser*. Des Rätsels Lösung. Zurich, 1892. Cäsar Schmidt. 2e édition, 1892. 113 pages grand in-8°. 3e éd., 1893. Avec portrait et facsimilé.

Schütte, Max. *Kaspar Hauser*. Das Rätsel ist nicht gelöst! Eine Erwiderung auf die Schrift des Herrn von Artin. Hagen in Westfalen, 1892. H. Risel et Cie. 62 pages in-8°.

Evans, Elizabeth T. *The story of Kaspar Hauser from authentic records* Londres, 1892. Swan, Sonnenschein et Co. 188 p. in-8°.

1893. Mehnert, A. *Ein indischer Kaspar Hauser*. Erzählung aus dem anglo-indischen Volksleben. Dresde, 1893. A. Köller. 108 p. in-8°.

Cleveland, Duchess of. *The true story of Kaspar Hauser from official documents*. Londres, 1893. Macmillan et Co. 112 pages.

1897. Masson, Frédéric. *Napoléon et les femmes*. Paris, librairie Borel. 1897, p. 179, Stéphanie de Beauharnais. P. 194, Gaspard Hauser.

1898. Bohn, Er. *Die occulten Fähigkeiten des Kaspar Hauser und ihre Erklärung*. Dans les « Psychische Studien ». Leipzig, 1898. Nustze. P. 86 ss.

1900. Turquan, Joseph. *Stéphanie de Beauharnais, grande-duchesse de Bade (1789-1860)*. Paris, Montgredien et Cie, 1900.

1901. Hansjakob, H. *Zur Kaspar Hauser Geschichte*. Dans les « Verlassene Wege ». Stuttgart, 1901. Bonz et Co.

1903. Martens, Kurt. *Kaspar Hauser*. Drama in 4 Akten. Egon Fleischel et Co. Berlin, 1903.

1904. Lang, Andrero. *Historical mysteries*. Londres, 1904.

1905. Fleury, Comte. *Les drames de l'histoire, Gaspard Hauser*. Paris, Hachette et Cie, 1905. P. 183-324.

1907. Wyzewa, Théodore de. *Les mystères de l'histoire* (Traduction française des « Historical mysteries » de Andrew Lang). Gaspard Hauser, p. 111-148. Paris, Perrin et Cie, 1907.

1908. Wassermann, Jakob. *Kaspar Hauser*, oder die Trägheit des Herzens. Deutsche Verlag Anstalt. Stuttgart et Leipzig. 1908. 2 vol. 558 pages in-8°

Digitized by Google

SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ET LITTÉRATURES MODERNES

Séance du 13 décembre 1908.

Présidence : *M. Henri Lichtenberger*, maître de conférences à la Sorbonne.

La parole est donnée tout d'abord à M. *Andler*, qui propose un changement dans l'ordre des publications projetées par la société. M. Andler signale la perte douloureuse que la société vient de faire en la personne de M. André Meyer, élève sortant de l'École Normale Supérieure, agrégé d'allemand, professeur au lycée de Lorient. M. André Meyer nous a été enlevé par la mort, agé de vingt-trois ans à peine. Il était de ceux en qui la germanistique française pouvait placer de grandes espérances. Il laisse un travail sur *les Relations d'Erasme et de Luther*, qui est un vrai livre, solide et neuf, et d'une maturité d'esprit remarquable chez un si jeune savant. Il appartient à ceux qui ont connu et aimé André Meyer de faire durer sa mémoire en contribuant à la publication du volume qui nous reste de lui. M. Andler propose à la société de prendre l'initiative de cette publication, et d'y participer par une souscription de 400 francs. Les frais, qu'il faut évaluer à 1450 francs, seront couverts, pour le reste, par une souscription des anciens camarades et collègues d'André Meyer, et par une très large contribution de sa famille. M. Andler sait que sa proposition est irrégulière en ce qu'elle devrait être soumise d'abord à l'Assemblée générale, mais l'Assemblée générale ne siégera pas avant Pâques. Des raisons tout à fait sérieuses de convenance, d'amitié et d'opportunité prescrivent d'avancer le vote. Il n'est pas douteux que l'Assemblée générale ne le ratifie. Ce vote ne changera rien à l'échéance des publications entreprises par la société. Ni les *Études sur Kleist*, projetées pour 1911, ni la traduction nouvelle de l'*Edda*, confiée à M. Henri Lichtenberger et à ses collaborateurs ne se trouveront retardées.

La société, après avoir entendu M. Raphaël, trésorier, qui expose que l'état du budget de la société permet la dépense proposée par M. Andler, décide à l'unanimité de contribuer à la publication du livre d'André Meyer et charge M. Andler de donner connaissance de sa décision à la famille de son très regretté sociétaire.

La parole est ensuite donnée à M. André Tibal pour parler de *Thomas Mann*.

Né et élevé à Lubeck dans un milieu de négociants, transplanté ensuite à à Munich puis à Rome dans un milieu d'artistes et de littérateurs, fixé enfin Munich, Thomas Mann a été à même de connaître deux mondes d'idées et d'occupations absolument différentes, tenant à l'un par son hérédité et à l'autre par sa vocation. On peut dire que si, d'un côté, il décrit en artiste les milieux mercantiles [en particulier dans les Buddenbroks], de l'autre

Digitized by Google

il apprécie en négociant, ou en descendant de négociants, la fonction sociale de l'artiste. C'est du moins ce que font nombre des héros de Thomas Mann, dont la caractéristique commune est d'être des natures problématiques, qui à la différence de leurs ancêtres, seraient de pitoyables négociants mais ne sont pas pour cela de bons artistes. Ils restent à moitié chemin, amateurs, dilettantes, tourmentés en même temps par cette conviction héréditaire que l'art est quelque chose d'inutile, et l'artiste un individu qui vole le pain qu'il mange. Ce sont des décadents, les derniers rejetons de races épuisées et sur le point de s'éteindre. Dépourvus d'énergie, mais doués d'une intelligence aiguë et d'une sensibilité raffinée, oisifs et neurasthéniques, ils détestent et envient à la fois, ceux qui ne craignent pas le contact de la réalité, mais la manient et la pétrissent, les travailleurs, les bourgeois, et ils arrivent ainsi à concevoir l'art comme quelque chose d'absolument étranger et même hostile à la vie, « un royaume de pétrification », et aussi, par hérédité, comme une anomalie et une perversion. Mais telle n'est pas l'opinion dernière de Thomas Mann qui, s'il peut se reconnaître jusqu'à un certain point dans ses héros [l'art n'est selon lui qu'un approfondissement subjectif de la réalité] a hérité de ses pères un amour « bourgeois » de la réalité qui apparaît dans le talent avec lequel autour des caractères il dessine le milieu, que ce milieu soit celui de son enfance, comme le Lubeck du XIXe siècle, ou une reconstitution historique, comme la Florence du Quattrocento. C'est peut-être de ce réalisme uni à l'humour qu'il faut maintenant attendre le meilleur de Thomas Mann.

Digitized by Google

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Langue et Littérature allemandes.

Die Vorsilbe VER- und ihre Geschichte von MAX LÉOPOLD (Germanistische Abhandlungen hgb. von Friedrich Vogt, 27 Heft). Breslau, M. H. Marcus, 1907. In-8°, VIII-286 pp.

Bien que l'auteur ne le dise pas, ce livre est sans doute le remaniement d'une thèse de doctorat proposée par M. Léopold à l'université de Breslau en 1905 sous le titre : *Die Entwickelung des Präfixes ver- im Germanischen*.

Mais le travail ancien a été considérablement étendu, et la petite dissertation s'est enflée au point de devenir un volume très gros. C'est aussi un volume de lecture très laborieuse. M. Léopold en fait l'aveu dans sa préface : je doute encore qu'il se rende bien compte des efforts que coûte l'étude de ce livre. Mais pouvait-on donner plus de clarté à ce sujet? On pouvait en tout cas très malaisément le traiter plus à fond que M. Leopold, et mieux contraindre cette riche matière dans un ouvrage qui ne fût pas un indigeste dictionnaire.

M. Wilmanns, le premier, a projeté de la lumière sur l'histoire de ce préfixe *ver*, qui entre dans la composition de tant de mots [1]. C'est lui qui a dérivé du gotique les sens principaux du *ver* allemand. Mais, préoccupé seulement de la composition des mots, il a négligé naturellement de mettre au jour les relations de *ver* avec *vor* et *für*. M. Léopold a comblé cette lacune. Il a, pour cela, ajouté aux trois formes gotiques fondues en *ver* de l'allemand moderne, deux particules nouvelles, et, dans ces cinq formes gotiques *fair*, *faur* I, *faur* II, *faura*, *fra*, il montre les prototypes des particules de l'ancien haut allemand *fir*, *for-fur*, *furi*, *fora*, *far-fer*, qui, après de nombreuses aventures, se réduisirent aux *ver*, *vor* et *für* modernes.

Après cette histoire des formes, l'auteur passe à celle des significations. La tâche était rude. Variés à l'infini sont les sens du luxuriant préfixe *ver*, et mystérieuse est parfois la raison de son alliance avec ses composés. M. Léopold a essayé de mettre de l'ordre dans ce chaos. Si l'on n'approuve pas toujours la filiation qu'il recommande et les rattachements qu'il préconise, on lui sait gré des nombreux exemples, souvent empruntés aux

1. Voir W. Wilmanns, *Deutsche Grammatik*, II, p. 158 ss.

Digitized by Google

dialectes, qu'il a cités [1] et d'ingénieuses tentatives d'explication (ex. *verwandt* p. 172, *verlegen* p. 83) qu'il a données.

A ces essais de composition et de sémantique s'ajoutent quelques réflexions sur les composés de *ver* dans les dialectes germaniques et sur les relations de *ver* avec d'autres préfixes en haut-allemand moderne.

F. PIQUET.

Der Grosse Alexander, aus der Wernigeroder Handschrift herausgegeben von GUSTAV GUTH, mit 2 Tafeln in Lichtdruck (*Deutsche Texte des Mittelalters*, herausgegeben von der Königl. preuss. Akad. der Wiss.). Berlin, Weidmann, 1908. Gr. in-8°, XII-102 p.

Le 13e volume [2] de la collection des *Textes allemands du moyen âge* contient le poème d'Alexandre le Grand, écrit par un anonyme en 1397, d'après le texte latin de Quilichinus de Spolète. Un seul manuscrit, celui de Wernigerode, était à la disposition de l'éditeur. M. Guth a rempli sa tâche avec la conscience accoutumée des collaborateurs recrutés par M. Roethe, le directeur de l'entreprise. Il a été aidé des conseils de MM. Kraus, Roethe et Sievers, qui ont tous trois une compétence reconnue en matière de littérature médiévale. Aussi lit-on avec commodité les « gestes » du héros macédonien, que l'on suit depuis sa miraculeuse conception jusqu'à sa mort, qui fut accompagnée de signes célestes. Le sujet du poème est d'un grand intérêt; il fut un des principaux parmi ceux de la littérature cosmopolite du moyen âge. Plus intéressante encore en est la forme, où se retrouvent les particularités de l'alemannique du XIVe siècle.

Il y a en Allemagne des savants qui volontiers critiquent l'initiative de l'Académie des sciences prussiennes. Il semble incontestable que des éditions telles que *Der Grosse Alexander* soient des œuvres de haute utilité.

F. P.

Kulturgeschichte des Mittelalters. Von GEORG GRUPP. II. Band. Zweite, vollstandig neue Bearbeitung. Mit 48 Illustrationen. Paderborn, Druck und Verlag von Ferdinand Schöningh, 1908. In-8°, VII-449 pp.

Comme il fallait s'y attendre, ce second volume est conçu tout à fait dans l'esprit du premier, dont il a été rendu compte ici [3]. M. Grupp écrit pour des lecteurs qui veulent être intéressés par une attachante esquisse et non pour des chercheurs qui souhaitent qu'on les instruise. Il s'est appliqué à « écrémer », dans l'histoire politique et sociale, dans l'histoire

1. Voir entre autres l'étonnante liste des synonymes de *verflucht*, p. 133, n. 2.
2. Le 8e et le 9e (les 10e, 11e et 12e sont sous presse) ne sont pas encore parvenus à la *Revue*.
3. Voir *Revue germanique*, III (1907), p. 425 s.

Digitized by Google

des mœurs, et surtout dans l'histoire anecdotique, les faits les plus saillants, les plus attirants, sans s'astreindre à vérifier leur authenticité, mieux, lors même qu'il les sait de nulle valeur à l'égard de son étude. Le lecteur en quête de documents exacts ne saurait qu'être désappointé lorsque M. G., pour le renseigner sur les Wikings et leurs mœurs, fait l'analyse du *Beowulf*. Que de légendes, pittoresques et amusantes, mais qui restent sans utilité! Et puis M. G. n'a pas assez fait effort pour que les détails donnés soient rigoureusement exacts. L'étymologie de *bigot* (p. 192) est contestée par les linguistes, et celle de *Berserker* (p. 188) fausse. Si *reiten* avait le même sens que *reisen* (p. 472) ce n'est pas parce que la plupart des voyageurs se servaient de chevaux, mais parce que le sens premier de *reiten* est « se mouvoir, marcher, voyager ».

L'œuvre de M. G. est donc à lire avec précaution par ceux à qui il importe de se fournir de données précises et assurées. Mais si l'on ne veut qu'avoir une idée de la vie et des mœurs à l'époque carolingienne et ottonienne on suivra avec plaisir la brillante exposition de M. G. qui, avec un rare talent, sait pendant cinq cents pages, tenir en constant éveil l'attention du lecteur, soit qu'il décrive la cour de Charlemagne, soit qu'il nous conduise dans les couvents, soit qu'il fasse passer devant nos regards les Slaves, les Arabes, les Hongrois, soit enfin qu'il jette un coup d'œil sur l'état économique, ou religieux, ou littéraire de l'époque. Tout ce que les chroniques renferment de piquant, on le retrouve dans son livre.

F. P.

Revue de Métaphysique et de Morale. Numéro exceptionnel. Nov. 1908. Paris, Colin, 387 p.

La *Revue Germanique* croirait commettre une omission en ne signalant pas à ses lecteurs le numéro exceptionnel que la *Revue de Métaphysique* vient de publier à l'occasion du récent congrès de Philosophie (Heidelberg, 1908). Bien que l'important volume soit consacré presque en entier à la philosophie française représentée au congrès, sa lecture se recommande néanmoins aux germanistes en tant que contribution à l'histoire des idées. A ce point de vue l'étude du livre nous paraît presque indispensable, et ceci quoique les mémoires et le compte rendu des séances du congrès qu'il contient n'aient pas — à quelques exceptions près — directement trait à la philosophie allemande. Inutile d'insister sur nos raisons. Elles se dégageront toutes seules de la lecture du recueil où l'on trouvera nombre d'éclaircissements sur les sujets très divers qui entrent dans le cadre assez élastique d'un congrès international de philosophie, à savoir : le mouvement sociologique, la philosophie de l'histoire, la philosophie religieuse, l'esthétique, la morale, la psychologie, etc., etc.

En tête du volume figure le rapport de M. Émile Boutroux sur *La philoso-*

Digitized by Google

phie en France depuis 1867. Ce rapport — exposé très succinct du mouvement philosophique en France pendant ces trente dernières années — forme en quelque sorte la continuation du rapport classique dans lequel, à l'occasion de l'exposition de 1867, Félix Ravaisson résuma l'histoire de la philosophie en France pendant les deux premiers tiers du XIXe siècle. A vrai dire il ne faudra pas chercher dans le mémoire de M. Boutroux les amples analyses et les longs développements du travail de son prédécesseur. Le rapport de Ravaisson forme un livre de 283 pages. Celui de M. Boutroux n'en a que 33. On se servira donc de ce dernier, non point comme d'un travail de fond, mais simplement comme d'un guide à travers les différents travaux qui, présentés au congrès, donnent une idée des tendances du travail philosophique français actuel. On lira tout d'abord l'introduction du mémoire, consacrée au réveil de l'activité métaphysique en France — réveil qui correspond assez exactement à celui qui se fit sentir en Allemagne vers la fin des années soixante. On retiendra ensuite les pages, où M. B. examine séparément les différents mouvements d'une philosophie, autrefois une et universelle, aujourd'hui spécialisée en des disciplines assez nettement limitées et dont chacune revendique le droit de représenter, à elle seule, la philosophie totale. Arrivé à la conclusion du rapport, l'on se demandera avec son auteur si, étant données les relations étroites des philosophes français avec les philosophes étrangers, la multiplicité des traductions qui ont mis nombre d'œuvres importantes à la disposition de tous, il convient encore de parler d'un caractère national, inhérent aux productions philosophiques.

De la réponse de M. B., le germaniste retiendra plus particulièrement le côté négatif. Il cherchera à établir les rapports, parfois encore imparfaitement déterminés, entre les pensées philosophiques contemporaines française et allemande. Il s'efforcera à bien saisir les transformations que certains problèmes, nés en deçà du Rhin, ont subies en le franchissant — et inversement. A ce travail il aura beaucoup à gagner — d'autant plus qu'il s'appliquera davantage à suppléer, par des recherches personnelles, à la brièveté de quelques-uns des mémoires — et non des moins intéressants — brièveté imposée d'ailleurs aux auteurs pour des raisons extérieures, inhérentes à l'organisation discutable du congrès.

Parmi les études plus spécialement propres à intéresser nos lecteurs, nous citerons le mémoire de M. Xavier Léon sur *Fessler, Fichte et la loge Royale York de Berlin*, page intéressante et de l'histoire de la maçonnerie en Prusse et de la vie du philosophe. Nous attirons aussi l'attention des germanistes sur les communications de M. Heinrich Maier (Tubingen) sur *David Friedrich Strauss*, de M. Lehmann (Posen) sur *le délaissement des études pédagogiques dans les universités allemandes*, de M. Karl Wolff (Karlsruhe) sur *le problème de l'immortalité chez Schiller*, etc. Enfin nous signalons les travaux se rapportant « au vent de *pragmatisme* et d'*huma-*

Digitized by Google

nisme qui, venant des pays anglo-saxons, n'a cessé de souffler sur le congrès », p. 930-950.

I. TALAYRACH.

Langue et Littérature anglaises.

The Shakespeare Apocrypha, being a collection of fourteen plays which have been ascribed to Shakespeare, edited with Introduction, Notes and Bibliography by C. F. Tucker Brooke. — Oxford, at the Clarendon Press, 1908, 1 vol. 5/.

Les 14 pièces attribuées à Shakespeare qui figurent dans ce volume sont : *Arden of Feversham*, *Locrine*, *Edward III*, *Mucedorus*, *Sir John Oldcastle*, *Thomas Lord Cromwell*, *The London Prodigal*, *The Puritan*, *A Yorkshire Tragedy*, *The Merry Devil of Edmonton*, *Fair Em*, *The two noble Kinsmen*, *The Birth of Merlin*, *Sir Thomas More*.

C'est la première fois que sont réunies toutes les pièces Shakespeariennes apocryphes. Max Moltke en avait seulement publié six en 1869. Les autres étaient dispersées dans des collections diverses et le texte de quelques-unes, entre autres *Sir John Oldcastle*, était très défectueux. Le livre publié par la Clarendon Press est donc un sérieux apport pour les bibliothèques soucieuses de réunir les drames anglais de la Renaissance. Si la connaissance de Shakespeare même n'en peut guère profiter, les critiques étant d'accord aujourd'hui pour lui retirer tout droit de paternité sur ces pièces (à l'exception des *Two noble Kinsmen* et d'*Edward III*, déjà fort accessibles), l'étude du drame élizabéthain en est sérieusement facilitée. Et c'est le cas de répéter qu'il n'est presque pas une pièce de ce temps, si imparfaite qu'elle soit, où ne se trouve une parcelle de vie et d'observation.

L'introduction, les notes sur le texte, et la bibliographie sont faites avec un très grand soin. E. L.

Critical Essays, of the Seventeenth Century (1605-1685), Edited by J. E. Spingarn. Oxford at the Clarendon Press, 2 vol. 1908, 5/.

Ces deux volumes font suite aux *Elizabethan Critical Essays* publiés par G. Smith et dont la *Revue* a déjà rendu compte. Avec les *Dryden's Essays*, édités par le Professeur Ker, ils comprennent toute la critique littéraire du XVIIe siècle. C'est en quelque manière le livre de textes à lire parallèlement avec les chapitres correspondants de la *History of Criticism* du Professeur Saintsbury. Mais l'ouvrage peut se suffire à lui-même. Il porte en tête son commentaire sous forme d'introduction par M. J. E. Spingarn dont la compétence est bien connue. Cette introduction de plus de cent pages témoigne une fois de plus de la sûreté et de l'ampleur d connaissances

Digitized by Google

du critique qui excelle à rattacher les idées littéraires de l'Angleterre à celles de l'Italie ou de la France. Il marque avec une précision nouvelle la croissance des doctrines qui ont fait prévaloir en Grande-Bretagne le classicisme.

A noter parmi les pages de critique peu accessibles que renferme cette édition : *Hypercritica* d'Edmund Bolton, la préface de *Gondibert* de Davenant, le *Short Discourse of the English Stage* de Richard Flecknoe, les essais divers de Thomas Sprat, de Thomas Rymer, de Joseph Glanvil, etc.

E. L.

The Battle of the Books, by Jonathan Swift; with selections from the Literature of the Phalaris controversy, edited by a Guthkelch, M. A. (The King's Classics). Chatto and Windus, London, 1908. 1/6.

Excellent volume de l'utile série dirigée par le Professeur Gollancz. On y trouve non seulement le texte soigneusement imprimé de la *Battle of the Books*, mais des extraits significatifs d'ouvrages de l'époque concernant la controverse sur les *Lettres de Phalaris*; une introduction de cinquante pages sur l'historique de la question, de nombreuses notes sur les allusions et le sens des passages difficiles, et les variantes principales qu'offrent les éditions du livre publiées du vivant de Swift. Une bibliographie de la *Battle of the Books* et de la querelle des Anciens et des Modernes en Angleterre clôt le volume.

E. L.

ALBERT FEUILLERAT. — **Documents relating to the Office of the Revels in the time of Queen Elizabeth.** — (Materialien zur Kunde des älteren Englischen Dramas begruendet und herausgegeben von W. Bang. — Band XXI). — 1908. XVII-512 pp.

En 1842 la « Shakespeare Society » fit paraître les *Extracts from the Accounts of the Revels at Court in the Reigns of Queen Elizabeth and King James*, par Peter Cunningham. Cette première publication des comptes des menus plaisirs ne contenait que des extraits d'un nombre assez restreint de documents du règne d'Élizabeth, auxquels faisaient suite deux pièces des années 1604-1605 et 1611-1612. Cunningham attachait le plus grand prix à cette dernière découverte qu'il appelait dans sa préface : « my little Guanahana »; il proclamait qu'il avait enfin trouvé quelque chose se rapportant à Shakespeare, quelque chose de nouveau et de définitif. Oui et non : car quelques années plus tard, l'on s'aperçut que les nouveaux documents ne l'étaient en effet que trop puisqu'ils avaient été, non sans doute fabriqués de toutes pièces, mais renouvelés et rajeunis, si je puis dire, par l'insertion de faux fort intéressants pour la solution de certains problèmes formulés par le trop célèbre Payne Collier. Cette découverte enleva à celles de Cun-

Digitized by Google

ningham le caractère « définitif » qu'il leur avait attribué avec tant de complaisance. Et pourtant les travaux provisoires du faussaire menaçaient de devenir définitifs : nul ne se souciait de les remplacer par une œuvre honnête; critiques et historiens littéraires perdaient leur temps à jeter la pierre à Cunningham au lieu de se reporter aux manuscrits, de dresser une liste des faux, ou mieux encore, de refaire et de compléter une publication désormais discréditée. Cet état de choses a duré soixante-six ans : c'est un record (la seconde édition du *Diary* de Henslowe par M. Greg ayant été publiée soixante ans environ après celle de Collier), record d'ailleurs assez peu glorieux pour l'érudition d'outre-Manche, d'autant moins glorieux que c'est un de nos compatriotes qui s'est chargé de remédier à cette fâcheuse situation.

M. Feuillerat nous donne en effet aujourd'hui la première partie d'un travail qui remplacera avantageusement le petit volume de Cunningham, et qui, en réalité, est la première d'une série de publications se rapportant au bureau des menus plaisirs.

Ce premier volume renferme les documents du long règne d'Élizabeth. La transcription de ces pièces a été faite et contrôlée avec un soin minutieux, et M. Feuillerat a constaté que les manuscrits de cette époque n'avaient pas été retouchés par son devancier. L' « editor » a cherché à conserver à ces documents l'apparence et la disposition qu'ils ont dans les originaux, et quiconque a eu l'occasion de compulser ces derniers s'apercevra de suite combien cette reproduction est fidèle.

Au lieu de quelques extraits, nous possédons désormais les documents *in extenso*; de plus M. Feuillerat a ajouté à ceux-ci un très grand nombre de pièces nouvelles, comptes et papiers de toute sorte, provenant du bureau des menus : certaines étaient déjà connues; mais beaucoup sont publiées pour la première fois et, parmi ces dernières, se trouvent celles qui font partie de la riche collection des « Loseley Manuscripts ». Il faut féliciter tout particulièrement M. Feuillerat d'avoir réussi à mettre la main sur ces documents auxquels il était, parait-il, très difficile de se reporter, et que l'on ne connaissait que par les analyses très sommaires et quelques extraits donnés dans *The Loseley Manuscripts* de Kempe ou les Appendices des rapports de la *Historical Manuscript Commission*.

Dans la première partie de l'ouvrage, figurent les pièces qui se rapportent au bureau et à ceux qui le composaient : ce sont des projets de réformes pleins d'indications intéressantes au sujet des fonctions de l'Intendant et des employés; puis c'est un inventaire des plus précieux du matériel à l'avènement d'Élizabeth, et qui nous renseigne sur ses éléments, son importance et les transformations qu'on lui faisait subir. Une note sur le local du bureau, deux documents sur le rang et les pouvoirs de l'Intendant, enfin les nominations des divers Intendants et de leurs subordonnés mettent fin à cette première partie.

Puis viennent les comptes empruntés aux collections du British Museum,

Digitized by Google

du Record Office et de Loseley House; à cette dernière collection nous devons ceux de l'année 1559 qui étaient inconnus jusqu'à ce jour. Il est superflu d'insister sur ces documents dont tout le monde comprend l'importance au point de vue de l'histoire de la littérature dramatique, des mascarades de la cour et de la mise en scène; il est difficile d'être mieux informé puisque les comptes nous donnent non seulement le détail des fournitures, des travaux, des salaires d'ouvriers et d'artistes, mais encore des indications sur les spectacles de toute nature, leurs dates, les titres des pièces, et jusqu'aux noms des troupes des comédiens qui les jouaient. L'on y puisera également de curieux renseignements sur l'entretien du matériel et les occupations des fonctionnaires pendant la morte saison.

M. Feuillerat fait suivre les comptes d'un appendice renfermant nombre de pièces qui ne sont pas parmi les moins intéressantes du volume : ce sont en général des demandes d'emplois dans le bureau et des pétitions de fournisseurs, qui, au bout de cinq ans, en sont encore à attendre leur argent : à celles-ci s'ajoute la protestation d'un costumier, Giles, contre les agissements du « Yeoman », qui prête ou loue pour son compte les déguisements de la couronne et lui fait ainsi une concurrence déloyale. La dernière pièce de cet appendice est une liste des versements faits au bureau et qui est le résultat de recherches patientes dans les archives de l'Échiquier.

Tous ces documents sont l'objet d'un commentaire fort nourri où M. Feuillerat en dégage la valeur, en déduit les conséquences qui viennent confirmer, modifier et souvent réfuter les opinions de ses devanciers. Grâce à ses découvertes, l'incertitude, les hypothèses, les légendes mêmes sont remplacées par des faits exacts et précis. Je n'en veux pour exemple que le problème de la succession de l'Intendant Benger : l'on savait que son testament avait été validé en 1577 et l'on en avait conclu que cette date était celle de sa mort; or il n'est plus question de lui au bureau des menus à partir de 1574; comment expliquer cette disparition? L'imagination ardente de M. Fleay lui avait de suite suggéré une explication : Benger ne pouvait s'entendre avec le comte de Sussex, nommé Chambellan le 12 juillet 1572. De son côté, Collier croyait que Benger avait dû se retirer en raison de sa mauvaise administration, et son hypothèse est acceptée par M. Chambers qui, dans ses *Notes on the History of the Revels*, en tire des conclusions toujours défavorables au pauvre Benger. Au lieu de se mettre en frais d'imagination et de logique, M. Feuillerat cherche la clef de l'énigme dans les documents de l'époque et l'y découvre : le testament de Benger, validé en 1577, avait été fait dès le 25 juin 1572; Benger était mort peu de temps après, car, dans une pièce transcrite sur le verso de la première page d'un compte daté mai 1572-octobre 1573, l'on trouve son nom suivi de la mention : « décédé ». M. Feuillerat a ainsi rectifié bon nombre d'erreurs plus ou moins graves commises par ses devanciers, et les résultats de ses recherches et de ses travaux nous font souhaiter qu'il nous donne un jour une histoire du bureau des menus plaisirs.

Digitized by Google

Enfin il est impossible de se perdre dans ce gros volume, l'auteur multiplie les indications de toute nature : table des matières, liste chronologique des pièces et mascarades, dates en tête de chaque page, numérotage des lignes, glossaire des termes techniques ou difficiles, index des noms propres et index général, rien n'a été négligé pour faciliter la tâche du lecteur.

Bref ce premier volume nous fait désirer vivement l'apparition de ceux qui doivent lui faire suite. M. Feuillerat se propose en effet de publier sous peu les documents des règnes d'Edouard VI et de Marie Tudor : il travaille même à la préparation d'un volume consacré aux comptes du règne de Henri VIII qui ne le cèdent en rien, tant au point de vue du nombre que de l'intérêt, à ceux des années d'Élizabeth; il s'occupera en dernier lieu de l'époque des Stuarts. L'ensemble de ces publications formera un Corpus de documents inestimables pour l'histoire de la littérature dramatique et de la vie de cour en Angleterre. Il ne nous reste plus qu'à souhaiter à M. Feuillerat de réussir dans cette grande entreprise, et à le féliciter de son heureux début.

PAUL REYHER.

Le vocabulaire. — Histoire générale de la langue. L'étude de l'anglais aux États-Unis.

CH. BASTIDE. — *De recentiore gallicorum verborum usu in anglica lingua*, Paris, Leroux, 1907, 76 p.

G. DE LA QUESNERIE ET CH. BASTIDE. — *The English language*. History, *Word-making*, *synonyms*, *spelling*, *with exercises and index*, Paris, Paulin, 1907, VI, 88 p.-cart. 1 fr. 20.

H. CECIL WYLD. — *The historical study of the mother tongue, an introduction to philological method*, London, Murray, 1906, XII-412 p., in-8,7 sh. 6 d.

ID. *The growth of English, an elementary account of the present form of our language, and its development*, London, Murray 1907, X-200 p., 3 sh. 6 d.

Nous sommes heureux de pouvoir inscrire en tête de notre compte rendu deux brochures publiées à Paris, œuvres l'une et l'autre de M. Bastide (la seconde en collaboration avec M. de la Quesnerie), dont l'une au moins mérite de retenir l'attention. Elle traite de l'usage récent des mots français en anglais.

M. B. apporte à la discussion de ce problème, beaucoup moins facile en réalité qu'il ne l'est en apparence, les ressources d'une information très variée. Il connait les emprunts de Browning au français, mais ceux de *Punch* ne lui sont pas moins familiers, et la *Saturday Review* voisine dans sa bibliographie avec le catalogue de Spiers and Pond. Il cite à propos telle adaptation excentrique de l'auteur des *Ingoldsby Legends* (v. g. *To return to our muttons*, p. 52) ou tel passage de Du Maurier tout entier en argot du

Digitized by Google

boulevard (*Hé, hé, mon vieux*, answered Trilby. *Ça boulotte apparemment...*, p. 19). Son livre est plein de mots, de tours, de fragments de paragraphes instructifs et parfois amusants; les lecteurs les plus habitués aux manies accapareuses de l'anglais trouveront profit à le suivre dans ses rapprochements.

Ses richesses sont, en effet, excellemment ordonnées. Divisant sa matière en quatre parties, il examine, dans la première, quels genres de mots français pénètrent d'habitude en anglais et comment; — dans la seconde, la question de savoir si les mots importés deviennent ou ne deviennent pas anglais; dans la troisième, comment l'anglais tire des mots nouveaux des mots français une fois introduits chez lui, — et, dans la quatrième, dans quelle mesure l'anglais se trouve modifié par les importations de mots français. L'index qui complète l'étude a l'avantage de renvoyer non seulement aux pages précédentes, mais aussi aux différents dictionnaires qui mentionnent les mots ou les tours cités : Webster (W.), Stanford (S.) et Murray (M.); il contient plus de sept cents mots ou tours et nous n'y avons encore noté que quelques inexactitudes [1]!

Le détail des chapitres témoigne d'une méthode sûre et d'une louable précision d'esprit. C'est presque sans fatigue que l'on suit M. B. dans le dédale des mots français que l'anglais moderne emprunte, déforme ou traduit sans respect du bien d'autrui et même, parfois, sans souci de sa propre homogénéité. Mais c'est surtout de ses remarques sur les différents modes d'adaptation des mots importés que nous voulons féliciter ici l'auteur, car c'est par là surtout qu'il a fait œuvre originale et neuve. Il est intéressant de remarquer avec lui, par exemple, que l'anglais actuel, plus que les siècles précédents, affectionne de donner à ses emprunts français un aspect latin, préférant à *bitume*, *desinteressed*, *petrol*, etc., reconnus par Johnson, *bilumen*, *disinterested*, *petroleum*, etc. (p. 49) [2]. Une autre série d'observations que nous recommandons au lecteur est celle qui concerne la manière dont les poètes font rimer les mots français : elle nous montre, entre autres curiosités, la même voyelle dans la seconde syllabe de *boudoir* que dans la seconde de *before* (Barham, p. 27) et les mêmes sons dans [autom] *obiles* que dans [to] *owe bills* (*Punch*, p. 28).

On peut se demander si l'habitude qu'a l'anglais d'enrichir son vocabulaire au moyen d'emprunts continuels au français lui est avantageuse ou nuisible. La seconde opinion a eu et a encore ses partisans en Angleterre et M. B. cite avec raison (p. 57) les protestations qu'a pu inspirer aux Th. More, aux Selden ou aux Johnson le souci de la pureté de leur langue. Pour lui, cependant, il se range à la première, estimant que, lorsqu'il y a emprunt,

1. Il s'agit des mots *pepperette*, *satinette* et *towelette* portés avec l'indication NED au même titre que *sermonette*, bien que NED ne donne pas les trois premiers de ces mots au suffixe *ette*, ni *pepperette* à la lettre P.

2. La même remarque a été faite pour les emprunts d'adjectifs. Cf. Bradley, *Making of English*, p. 96.

Digitized by Google

la langue y gagne au moins de pouvoir exprimer une nuance nouvelle (p. 59). L'opinion paraît très soutenable, moyennant quelques restrictions que M. B. a soin de faire, et à condition notamment de reconnaître avec lui qu'en général le souci de la pureté de leur langue n'est pas bien grand chez les Anglais (p. 63). Par contre, nous n'approuvons pas l'idée par laquelle il conclut son étude, ou du moins la place à laquelle il l'exprime. En affirmant que les Anglais ont presque aujourd'hui, « comme aux siècles passés », deux langues (p. 64), il semble trop négliger le point essentiel en la matière qui est de connaître non les préférences de la langue populaire, ni celles de la langue cultivée, mais celles de la langue commune. La première n'aime guère les emprunts au français, la seconde en use et même en abuse; comment la troisième se comporte-t-elle envers eux? M. B. nous fait bien comprendre au cours de ses chapitres qu'elle leur est en somme assez largement ouverte, mais il aurait gagné à nous le dire clairement à sa dernière page.

Signalons encore quelques points sur lesquels l'étude de M. B. nous paraît susceptible d'amélioration. Nous nous demandons pourquoi, dans les mots *boulevard*, *cuchepot*, *promenade* (p. 32), il considère l'*e* médial comme nul en anglais et non en français : sauf erreur c'est le contraire qu'on pourrait affirmer, et il est certain du moins que les deux prononciations, avec ou sans un *e* médial, coexistent en anglais [1]. — Il est regrettable qu'il n'ait pas plus d'un participe passé du type *bombéd* (p. 34). — *Misalliance* (p. 42), dont il ne connaît, avec Webster, qu'un exemple tiré de Mrs Browning, est antérieur au XIXe siècle : le premier exemple que nous en donne NED est de 1738 [2]. — Il est très discutable qu'on puisse rapprocher du Shakespearien *all-obeying* (= *obeyed by all*) le participe présent *canarding* de la phrase suivante :

« *Stories... about his resignation may be heard* canarding *in the halls of the hotels* » (p. 44).

Car si on peut admettre *canarding* = *canarded* (de *to canard* = faire voler), il est plus naturel et plus simple d'admettre avec NED *to canard* = voler, et comme il n'existe pas à notre connaissance d'exemple du premier sens, *canarding* ne sort pas des cadres habituels. — Enfin M. B. se sert trop peu des dates qu'il a à sa disposition pour préciser ses remarques. En consultant NED sur les mots d'aspect latin cités plus haut par exemple, on constate que *disinteress* et *disinterested* paraissent tous les deux au commencement du XVIIe siècle et qu'il n'y a pas d'exemple du premier après le milieu du même siècle, — ce qui n'empêche pas Johnson de l'avoir admis; *petrol* est connu depuis 1596 et n'est pas rare encore aujourd'hui, bien que *petroleum* (employé depuis 1348, mais pas d'exemple au XVIIIe siècle) soit évidemment la forme courante. De *bitumen* on a des

1. Notre opinion sur ce point est confirmée par NED au mot *boulevard*.
2. Il va sans dire que M. B. n'a pu consulter sur ce point NED, le mot *mésalliance* ayant paru depuis son travail.

Digitized by Google

exemples depuis 1460 (pas au XVIIIe siècle, et *bitume* substantif n'est pas dans NED). Sans doute s'il avait tenu compte, à propos des mots qu'il cite à la place en question, de ce genre de détails chronologiques, M. B. aurait formulé autrement son observation. — Toutefois cette dernière critique même n'enlève rien aux éloges mérités que nous lui avons adressés plus haut.

Nous regrettons d'avoir moins de bien à dire de sa seconde publication qui est une introduction générale à l'étude historique de la langue anglaise. Rien ne saurait être plus utile aux débutants que cette sorte de *primer*, mais en même temps peu de tâches sont plus difficiles à réaliser pour un bon maître. Nous craignons que les auteurs de *The English language* n'aient atteint leur but qu'imparfaitement. Nous voudrions ne pas leur reprocher de s'en être presque exclusivement tenus au vocabulaire, qui n'est qu'un aspect de la langue et non peut-être le plus important. Ils avaient, pour ne pas toucher à l'indispensable phonétique, une double excuse : d'abord elle est — ou paraît être — aride, et ensuite ils n'avaient pas la prétention de remplacer des traités bien faits dont au contraire ils voulaient faciliter la lecture. Mais est-ce bien simplifier ce travail que de présenter les faits dans des cadres que le premier soin de l'étudiant devra être de remplacer ensuite par d'autres? Est-il juste, par exemple, de faire rentrer (p. 11) les mots *abide bind*, etc., *abode bond*, etc., subst., sous le titre *Internal derivation or vowel-mutation* en ajoutant : « *When a verb is used as a noun, its vowel-sound is changed* »? Outre que la formule est trop large, ainsi que les auteurs de *The English language* le reconnaissent implicitement plus loin (p. 22), ils savent bien que les différences de vocalisme notées ici relèvent des lois de l'apophonie appelée en anglais *gradation* et non *mutation*; or il est essentiel à un débutant en grammaire historique de distinguer une fois pour toutes l'apophonie de la métaphonie. Si nos auteurs avaient raison de se servir ici du mot de *mutation*, ils auraient tort de le reprendre à propos des groupes *to fall-to fell*, *to drink-to drench*, *to wring-to wrench* et *to hang-to hinge* (p. 23) auxquels il est juste de l'appliquer, — et qui ne devraient d'ailleurs pas être accompagnés du groupe *to deal-to dole*, où la mutation est d'origine différente, ni du groupe *to clean-to cleanse*, où le changement de vocalisme est le fait non d'une *mutation*, mais d'un abrégement. Ce n'est là qu'un exemple des critiques que nous pourrions adresser à *The English language* : d'une façon générale un désir exagéré d'être brefs amène les auteurs à s'exprimer en formules discutables ou à trop négliger des distinctions nécessaires.

Cependant les élèves des classes avancées trouveront profit à consulter ce petit guide. Il est bien fait pour leur inspirer le goût des classifications, pour préciser dans leur esprit des notions qui facilement leur font défaut : ainsi c'est leur rendre service que de dresser à leur usage (p. 43) une liste de verbes d'origine française qui n'ont pas en anglais le même sens qu'en français : *to advertise*, *to entertain*, etc. Les auteurs ont pris la peine de

Digitized by Google

rédiger aussi à leur intention une série d'exercices qui achèveront de les familiariser avec les différents éléments du vocabulaire anglais.

Ce que MM. B. et de la Q. ont voulu faire en petit, M. Wyld l'a fait en grand. En publiant successivement ses deux volumes : *Historical study of the mother tongue* et *The Growth of English*, il a fourni aux amis de sa langue des instruments de travail remarquables et par le nombre et l'exactitude des notions qu'il leur expose, et aussi par l'originalité qui distingue ces deux ouvrages des ouvrages de même ordre publiés ces dernières années.

Dans la préface de *Historical study of the mother tongue*, M. W. rend un hommage spécial et justifié à celui qui, plus que tout autre, a fait de lui un maître des choses du langage, M. Henry Sweet. Élève pendant des années de ce roi de la philologie anglaise, il jouit de plus du rare privilège de pouvoir s'appeler son ami : ce sont là sans doute de singuliers avantages pour qui veut écrire sur la méthode philologique en général et sur l'histoire de l'anglais en particulier. Et cependant l'une et l'autre ont été traitées avec une telle ampleur et un tel succès dans les nombreux écrits du maître que nous soupçonnons M. W. d'avoir hésité quelque peu avant de prendre la plume. Il était malaisé de refaire, fût-ce en partie, le *Primer of Phonetics* ou l'*History of English sounds*, et il y avait plus d'une difficulté aussi à en faire rentrer l'objet dans un plan plus large. M. W., quoi qu'il en soit, a assumé cette double tâche, avec la préoccupation évidente de rendre plus accessibles les matières qu'il entreprenait de traiter, en même temps qu'il les mettrait au courant des recherches récentes. Son premier volume, « Introduction à la méthode philologique », résume les données générales de la science contemporaine relatives à la nature et à la vie du langage, retrace les principaux caractères de l'indo-européen, puis du germanique, puis de l'anglais aux différentes périodes de son histoire, — et se termine par un important chapitre consacré à l'étude de l'anglais actuel. Le second, plus élémentaire et destiné plus particulièrement aux débutants [1], laisse de côté la plus grande partie des problèmes généraux et expose avec quelque détail certains aspects de l'anglais présent et passé : changements de sons observables dans l'anglais d'aujourd'hui, histoires des flexions anglaises, etc.

Il va sans dire que c'est avant tout de phonétique que s'occupe M. W. : « Il est de la plus grande importance, si nous voulons comprendre la véritable nature du langage, de nous convaincre pleinement que les mots consistent en sons que l'on prononce et que l'on entend, et non en lettres que l'on regarde. » (*Growth*, p. 5.) M. W. revient sous plusieurs formes, au

1. En nous exprimant ainsi nous ne voulons pas dire que la lecture de *Historical study of the mother tongue* dispense de celle de *The growth of English*. Le chapitre sur les changements de sons contemporains dans le second ouvrage n'a pas son pendant dans le premier, et celui-ci ne donne pas les détails que renferme celui-là sur la question des dialectes modernes à laquelle nous faisons allusion plus loin.

Digitized by Google

cours de ses deux ouvrages, sur cette déclaration de principe dont on ne comprendra jamais trop l'utilité. Si le préjugé du langage écrit n'affectait que les personnes même instruites qui croient bien parler « quand elles prononcent toutes les lettres d'un mot distinctement » (*Historical*, p. 365), il n'y aurait peut-être pas lieu d'y tant insister. Mais ceux même qui ont qualité pour enseigner leur langue n'en sont pas exempts : l'étude des éléments du langage *parlé* rencontre en Angleterre, — et même ailleurs du reste[1] — une inexplicable aversion : une réaction énergique s'impose. Quelque avide qu'il soit d'affirmer ce besoin de réaction, M. W. garde quelques ménagements avec les tendances qu'il dénonce. Nulle part il n'affirme, comme le fait son maître, le désir de voir la phonétique enseignée dans les nurseries, et même il fait une importante concession aux idées courantes en n'employant que l'alphabet traditionnel dans son livre élémentaire. Le souci de la réalité n'y perd rien cependant. Et dans l'*Historical study of the mother tongue* et dans *The growth of English* les analyses détaillées des voyelles et des consonnes de l'anglais occupent la place d'honneur, et M. W. a soin de rappeler à qui veut le suivre que seul l'entraînement méthodique à la distinction scrupuleuse des sons est le point de départ de toute étude du langage qui ne veut pas rester superficielle. Il donne à ce sujet des conseils excellents, à commencer par celui d'observer sa propre prononciation : « La première chose que doit faire l'étudiant est de dresser une liste des sons qui existent dans cette variété particulière de l'anglais qu'il parle lui-même, et de mots destinés à fournir un exemple de chaque son. Il faut de plus qu'il se fasse à savoir d'une façon tout à fait précise quels sons il emploie habituellement et naturellement dans chaque mot. » (*Growth*, p. 36.) Quand les livres de M. W. n'auraient d'autre mérite que celui de rappeler des vérités de ce genre, il faudrait lui savoir gré de les avoir écrits.

La suite des chapitres n'est pas moins satisfaisante et ce n'est pas exagérer que de dire que, dans chacun d'eux, M. W. montre presque toutes les qualités d'un vulgarisateur admirable. Ainsi le chapitre IV de *Historical study*, etc. (p. 67-91), où est exposée la théorie des différents changements de sons, de leur nature et de leurs causes, avec ses exemples anglais, puis indo-européens, ses rapprochements avec d'autres mouvements musculaires, ses considérations sur le caractère transitoire des lois, etc., nous paraît un modèle d'analyse lucide et aussi exacte que possible de ces phénomènes compliqués. L'impression est la même, plus nettement encore, en lisant les pages consacrées au résumé des données de la grammaire

1. Serions-nous à la veille de voir un progrès se réaliser sur ce point en France? Dans un livre publié l'hiver dernier par un de nos collègues à l'usage des classes d'anglais nous trouvons quelques transcriptions phonétiques aux dernières pages. Nous faisons des vœux pour que ce genre de transcriptions figure quelque jour non plus à la fin des livres classiques, mais au commencement.

Digitized by Google

comparee des langues indo-européennes. C'est merveille de voir comment l'auteur, dans son désir de se faire comprendre, sait s'y mettre à la portée du lecteur encore profane et tâtonner au besoin avec lui. « ... Si, par exemple, nous comparons les formes germaniques d'un mot très courant comme *tooth*, nous trouvons en va. Eoθ, en got. *tunθus*, en vhal. *zand*, et nous pouvons nous demander quels sont les rapports de ces formes entre elles. Le got. et le va. s'accordent à l'initiale et à la finale de la racine : *t* et θ; il y a par conséquent *a priori* la raison d'une plus grande fréquence pour admettre que le *t* et le θ sont plus primitifs que le *z* et le *d* du vhal. D'autre part le got. et le vhal. s'accordent pour avoir une consonne nasale après la voyelle et nous devons admettre ou bien que le va. a perdu une n, ou bien que le got. et le vhal. en ont tous deux introduit une dans ce mot. Conformément au même principe général de fréquence relative il est plus raisonnable d'admettre que ces deux langues conservent ici une nasale originale, alors que le va. l'a perdue... » (*Historical*, p. 151). Il serait facile de multiplier ici les citations du même genre. Et le talent de vulgarisateur de M. W. s'affirme peut-être avec plus de bonheur encore dans la partie purement anglaise de ses ouvrages : nous n'en voulons pour preuve que le parti pris qui lui fait ignorer des questions importantes mais en dehors de son plan, comme les lois de Grimm, de Grassmann et de Verner dans son traité élémentaire (*Growth*, p. 192), ou l'allongement partiel de ĭ et ŭ en syllabe ouverte en ma. dans l'un et l'autre de ses deux traités (*Historical*, p. 269; *Growth*, p. 134[1]).

Dussions-nous sembler paradoxal, nous dirons qu'en parlant, au début de ce compte rendu, de l'originalité de M. W., c'est à cette méthode des mises au point heureuses et des omissions savantes que nous pensions d'abord. Il est très loin de notre pensée de croire ou de laisser croire que l'art de se mettre à la portée de leurs lecteurs fait défaut aux maîtres de la philologie anglaise autres que M. W. Ce que nous constatons seulement, c'est que, grâce à son aptitude à redire suivant un plan et d'une manière à lui ce qui a pu être dit autrement — et du reste excellemment — par d'autres, ses livres offrent des avantages qui ne se retrouvent réunis exactement dans aucun autre. C'est ainsi que l'*Historical study*, riche en renseignements tirés des œuvres des orthoépistes modernes comme l'*History of English sounds* de Sweet, a sur ce dernier ouvrage l'avantage d'orienter le lecteur au moyen de références et d'un résumé des points les plus importants dans la question des éléments français en anglais au moyen âge (*l. c.*, p. 287). Cette utilisation des données empruntées aux autorités récentes se poursuit avec tant d'adresse dans le détail qu'on se demande parfois, en lisant M. W., si une explication ou un éclaircissement apporté

1. Une autre preuve du talent de vulgarisateur de M. W., c'est l'usage qu'il fait des références, dans *Historical study*, — ni trop pour un profane qu'un appareil scientifique complet rebuterait, ni trop peu pour un spécialiste qui désire pousser plus avant ses recherches.

Digitized by Google

par lui est dû à quelqu'une d'entre elles ou lui appartient en propre. C'est le cas, par exemple, de l'hypothèse relative à la double prononciation de l'*a* devant *l* et *n* en ma. et au commencement de la période moderne : *h* au *nten* et *h* au *lf* (d'où l'écossais *hof*), mais aussi *h* a *nt* et *h* a *lf* (aussi *h* a *f* — *Historical*, p. 335). C'est le cas aussi de la remarque sur le caractère relativement récent des particularités dialectales d'aujourd'hui (*Historical*, p. 227 et *Growth* p. 119, 122). Nous ne croyons pas que sur ces deux points, pour nous en tenir à ceux-là, M. W. ait fait précisément des découvertes, — mais nous ne nous rappelons pas les avoir vus exposés ailleurs avec la même netteté.

Ce qui est bien à lui, ce sont d'abord (*Historical*, p. 88) de brèves observations sur l'influence d'un facteur à considérer dans l'étude des transformations des sons, à savoir *l'occupation*. Comme il se borne là-dessus à quelques phrases, nous ne nous y arrêterons pas, mais nous tenons à noter avec lui que cette source possible de modification de la base linguistique n'a certainement pas encore fait l'objet de recherches méthodiques. D'autres observations qu'il doit à ses travaux personnels sont celles qui concernent l'histoire des gutturales anglaises (le *g* guttural de *give* ne doit pas être considéré comme étant, au moins exclusivement, d'origine scandinave, *Historical*, p. 278 et 279, etc.), résumé des articles publiés par lui dans les *Otia Merseiana*. Enfin *The growth of English* renferme un chapitre entièrement neuf sur les changements de sons observables dans l'anglais d'aujourd'hui (*l. c.*, p. 70-84). Le lecteur comprendra quel intérêt peut offrir un chapitre de ce genre : il consiste surtout à voir ce qu'un phonéticien expérimenté comme M. W. admet en fait de transformations généralement existantes. Ces transformations sont assez nombreuses : l'*u* de *put*, *good*, *should*, etc., perd sa qualité d'*u* et tend à prendre celle de la voyelle de *but* (*l. c.*, p. 80-81), l'*r* médiale et finale tend à tomber entre deux voyelles (*faw apples* pour *four apples*) chez les sujets de la jeune génération, différente en cela de la génération précédente qui tendait au contraire à développer une *r* entre deux voyelles pour éviter l'hiatus (*put you* r *ûmbrella*-r-*up*, *the idea*-r-*of it*; — *l. c.*, p. 78), etc.

Ces quelques remarques suffiront, nous l'espérons, à justifier les éloges que nous avons adressés aux livres de M. W. Nos critiques seront plus brèves. En laissant de côté les fautes d'impression dont quelques-unes auraient vraiment dû être évitées[1], on peut principalement regretter que M. W., en général aussi complet qu'on peut l'être dans des livres comme

1. Par exemple il est regrettable que le débutant puisse croire d'après *Historical*, p. 220, que l'*Angelsächsische Grammatik* de Sievers est plus détaillée au point de vue dialectal que l'*Altenglisches Elementarbuch* de Bülbring, ou, d'après ib., p. 257, que *cheek* est en va. *cuëc* (sic). *Synn* « sin » ws. *senn* (ib., p. 237), devrait être *senn* « sin » ws. *synn*. D'autres fautes ont moins d'importance, p. e. *Lagomon*, pour *Layamon* (ib., p. 274) et *aught* pour *fought* (ib., p. 335) Dans *The Growth*, nous n'avons guère noté que l'emploi de *p* pour le signe correspondant au moderne *th* : *frip*, p. 166.

Digitized by Google

les siens, reste superficiel sur certains points et que, malgré leur importance, il en passe d'autres complètement sous silence. Pourquoi glisse-t-il si rapidement sur l'histoire de l'*r* en anglais moderne dans *Historical* (p. 337) et ne dit-il rien du θ de va. *cu*θe dans *The Growth* (p. 185)? Pourquoi, ayant quelque part à parler des rapports du langage et de la race, (*Historical*, p. 172), n'essaie-t-il pas de donner une réponse à la question qui se pose naturellement à l'esprit en le lisant : Qu'est-ce qu'une race? Pourquoi surtout laisse-t-il pour ainsi dire partout de côté l'histoire de l'accent anglais, qui aurait gagné à être exposée par lui? Nous souhaitons le voir combler ces lacunes au jour sans doute prochain de la seconde édition.

J. DELCOURT.

Le Roman anglais contemporain.

Revue annuelle.

A côté d'études substantielles sur les maîtres consacrés de la littérature anglaise, on a pensé qu'il y aurait intérêt à donner aux lecteurs de la *Revue Germanique* quelques renseignements sur la littérature actuelle, sur les livres qui paraissent, sur les talents qui se forment et dont plusieurs seront les classiques d'après-demain. Il ne s'agit pas, bien entendu, de dresser un tableau complet du mouvement littéraire en Angleterre, ni de démêler les tendances maîtresses dans l'ensemble de ce mouvement. Nous voudrions simplement signaler à l'attention du public français quelques livres récents qui méritent de la retenir; et nous espérons que, l'an prochain, les éditeurs anglais nous permettront d'offrir à nos lecteurs une liste encore plus complète, et plus complètement représentative.

Depuis que George Meredith et Thomas Hardy se sont retirés de la littérature active, les deux grands maîtres du roman anglais sont, de l'aveu général, Rudyard Kipling et H. G. Wells, les seuls d'ailleurs qui soient vraiment connus chez nous. Et, bien que M. Kipling n'ait rien publié en 1907, bien que le dernier roman de M. Wells remonte à l'automne de 1906, on nous reprocherait sans doute de ne point commencer par eux. Le *Puck of Pook's Hill* du premier[1] n'a pas encore été traduit en français; et peut-être ne trouverait-il pas chez nous le même succès que ses devanciers, le *Livre de la Jungle* si neuf, les *Contes des Collines* si vivants, *Kim* si pittoresque, ou l'émouvante *Lumière qui s'éteint*. L'intérêt du dernier venu est moins universel, plus étroitement britannique, mais on y retrouve toujours cette rapidité de mouvement si entraînante, cette précision unique du détail nécessaire, noté d'un coup, qui sont les traits les plus frappants de sa manière. M. Kipling, après nous avoir dépeint la vie de l'Inde (avec les

1. Rudyard Kipling, *Puck of Pook's Hill*, 1 vol., Tauchnitz, 1906.

Digitized by Google

Anglais) d'une plume qui conquit l'univers entier, s'est avisé dans ses derniers livres d'élargir encore sa clientèle et d'y ajouter les enfants. *Puck of Pook's Hill*, sous une forme romanesque, est une sorte de cours d'histoire et de patriotisme, malheureusement fragmentaire et fort décousu. Deux enfants, garcon et fille, qui symbolisent l'avenir de la nation, s'amusent dans une prairie verdoyante et fleurie à répéter *Midsummer Night's Dream*, quand surgit d'un fourré l'antique lutin Puck, dont maint poète a chanté la jovialité malicieuse et qui n'est pas mort, parait-il. Les deux enfants qui sont charmants ont tôt fait de gagner son amitié et il se met à leur conter des histoires du « Peuple des Collines ». Plus tard il leur fera rencontrer un vieux chevalier du temps de la Conquête, un centurion des légions impériales, un peintre du XIVe siècle, qui semblent hanter encore les lieux où ils ont vécu jadis, et chacun évoquera pour eux quelque épisode du temps passé. Chacune de ces histoires, plus ou moins longues, est une résurrection merveilleuse d'un moment de l'histoire : l'absorption du peuple conquérant par le vaincu sous Guillaume et ses successeurs, la vie des garnisons romaines à la frontière écossaise devant les incursions des Pictes et des premiers Normands, tout cela nous est décrit avec une vigueur brève, une netteté graphique que Kipling seul possède. S'il fallait choisir, la plus curieuse sans doute est celle des premiers navigateurs anglo-saxons s'en allant à l'aventure vers les rivages de l'Afrique et en rapportant d'énormes lingots d'or pour prix de leur courage. La dernière histoire du livre, une des plus belles, nous montre le Juif Kadmiel retrouvant ces lingots dans le puits d'un vieux château et allant les noyer en pleine mer, par dévouement démocratique, pour forcer le roi Jean aux abois à signer « la Grande Charte ».

Un livre de Kipling n'est jamais ennuyeux, un livre de Wells est toujours intéressant. Ce Jules Verne socialiste, dont l'imagination se plaît à déranger les conditions matérielles et morales de notre existence, pour la reconstruire à son gré, est en même temps un observateur avisé, pénétrant, moqueur, de l'humanité actuelle. Pour ma part je préfère ce deuxième aspect de son talent; je goûte moins ses fantaisies scientifiques qu'une étude de mœurs normales, comme *Love and Mr. Lewisham*, si plein d'émotion et d'humour discrets. *Au temps de la Comète* [1], son dernier roman, réunit les deux genres, mais l'hypothèse scientifique se réduit ici à la donnée. L'auteur suppose que la rencontre d'une comète avec la Terre amène un changement complet dans l'atmosphère où nous vivons; changement qui suffit à modifier toutes nos manières de penser et de sentir. Respirant un air plus léger, plus pur, l'homme conçoit les choses avec plus de clarté, de justesse, de noblesse; et l'âge d'or socialiste se trouve ainsi établi du jour au lendemain, d'un consentement unanime. Et voici maintenant l'histoire particulière, « illustrant » cette révolution pacifique et mon-

1. H. G. Wells, *In the Days of the Comet*, 1 vol., Tauchnitz, 1906.

Digitized by Google

diale : le héros lui-même est censé l'écrire, quelque cinquante ans après le passage de la bienfaisante Comète, et M. W. n'en est que l'éditeur irresponsable. Ce héros, Edward, n'est au début qu'un petit jeune homme du type Lewisham, pauvre et légèrement frotté d'instruction, aigri et révolté contre la société capitaliste. Comme il a vingt ans, il est de plus amoureux de la petite Nettie, dont le père est jardinier dans un château des environs; mais la jeune coquette se laisse enjôler par le fils de la maison et s'enfuit avec Edward, dont la passion jalouse vient encore surexciter les idées révolutionnaires, part à leur poursuite, décidé à les tuer tous deux et à se supprimer ensuite, quand survient la Comète. Toute cette moitié du livre est extrêmement attachante et vivante; les rancœurs, les colères, les déceptions du pauvre garçon nous émeuvent, malgré tous ses défauts d'intelligence et de caractère; nous le suivons presque avec sympathie dans sa chasse au jeune couple, qui doit aboutir à un double meurtre. Le personnage en soi n'est pas très intéressant; mais le portrait est si vrai, si humain, qu'on ne peut s'empêcher de s'y intéresser. Il se relève d'ailleurs par la suite, quand la Comète a dissipé toutes les traces de l'égoïsme antérieur, volatilisé les sentiments intéressés, personnels, du vieil homme universel. Cette révolution atmosphérique a supprimé d'un coup la guerre, qui justement sévissait entre l'Angleterre et l'Allemagne; elle a mis fin aux conflits du capital et du travail, qui pesaient sur tous les pays; elle règle paisiblement, en deux ou trois jours, les conditions de vie nouvelle qui permettront à l'humanité de se développer indéfiniment; et nous assistons à cette métamorphose de la triste chrysalide en beau papillon. Mais il est plus aisé de changer les institutions sociales que les habitudes du cœur humain. La petite Nettie, si elle aime celui qui l'a enlevée, a conservé de la tendresse pour Edward; la solution du problème poursuivie par ce dernier étant devenue inapplicable, inconcevable, dans le monde rénové, ils se réunissent tous trois à déjeuner pour discuter la question; et Edward finit par se sacrifier à Verrall, sans jalousie peut-être, mais non sans regrets. Il consacrera sa vie désormais à rendre ses concitoyens plus heureux; plus tard il épousera une bonne jeune fille, qui soigna sa mère mourante avec dévouement. Cependant le souvenir de Nettie hante sa pensée; Nettie de son côté l'aime encore; un beau jour, elle revient. Là, malheureusement, M. Wells s'arrête; il nous est impossible de bien comprendre ce sentiment épuré, désintéressé, de sympathie admirative qui possède tous les hommes à la vue de la beauté, dans cet Univers régi par l'Amour. Tout cela est encore trop loin de nous pour que nous y entrions de plain-pied; et la prose trop solide et précise doit ici laisser la place au rêve musical.

Les Anglais, depuis Walter Scott, ont toujours le goût du roman historique, qui instruit en amusant, ou amuse en instruisant, comme on voudra. L'*Arethusa*[1] de M. Marion Crawford n'est pas un mauvais spécimen d'un

1. Marion F. Crawford, *Arethusa*, 1 vol. Macmillan, 1907.

Digitized by Google

genre assez faux. Il est bâti suivant la formule du maître lui-même, les deux héros, de rang subalterne, prenant une part capitale à des événements qui les dépassent. Mais il lui manque le soutien des livres de Scott, ce réalisme savoureux dans la peinture des comparses, qui fait la vie durable de ses œuvres. La scène se passe à Constantinople en 1376, et le drame roule sur un vague empereur Johannes, qu'on veut remettre sur le trône dont son méchant fils l'a dépossédé. On imagine les péripéties palpitantes, les coups de théâtre émouvants, que l'auteur a su imaginer autour de ce thème; on trouvera dans ce livre les protagonistes attendus, lui, viril, généreux, intrépide, etc., elle, délicieusement belle et plus courageuse encore; mais c'est l'élégance rosée du chromo, la distinction banale du sujet de pendule. Ceux qui aiment le roman historique, dont nous avons eu en France et en Angleterre de beaux exemplaires, pourront reprocher à celui-ci sa couleur locale, ou plutôt sa couleur morale, si conventionnelle; mais le moyen de se renseigner sur les âmes byzantines du XIVe siècle, quand on écrit par année deux ou trois volumes? Les autres regretteront que la méchante fée ait gâté les dons heureux de M. C. par une aussi regrettable facilité.

La Dame qui s'humilie[1] de M. Maurice Hewlett appartient aussi, dans un certain sens, au genre historique. Le roman se passe en 1809, mais le monde qu'il nous peint est déjà si loin de nous qu'il est véritablement entré dans l'histoire. C'est le beau temps du Prince Régent; le vieux roi George, aveugle et dément, continue son règne nominal. L'aristocratie anglaise ne comprend rien au changement qui s'est fait dans le monde; entre Whigs et Tories il n'y a plus de différences d'idées, mais de personnes. Cependant, sous l'impulsion de la Révolution Française, il se forme dans le peuple une génération nouvelle, instruite, active et consciente de ses droits, qui trouvant des alliés dans le parti adverse, finira par ébranler l'ancienne société. Le livre de M. H. va nous montrer, dans l'hostilité des deux classes, une idylle inattendue qui les rejoint. Lord Morfa rentrant chez lui vers dix heures du matin, avec un ami, tous deux ivres, aperçoit le cheval du boucher, l'apprécie, le détache, le monte et le crève; le pauvre garçon, sortant de la maison, trouve sa bête mourante, bouscule rudement le noble Lord et se voit envoyé en prison; mais au moment où il affirme avec cette belle énergie sa dignité de citoyen, une voiture dépose au perron de l'hôtel, arrivant du fond de la province, la petite-fille de Lady Morfa. Hermia Chambre devine la scène, se la fait expliquer et s'indigne de l'injustice; révoltée, humiliée de l'attitude des siens, elle finit par se rendre furtivement chez les parents du jeune homme, pour porter à celui-ci les excuses de sa famille. On devine la suite, le jeune homme ému de la beauté de la jeune fille, touché profondément de sa démarche et des nobles sentiments qui l'ont inspirée; et une idylle charmante s'établit, presque à l'insu de

1. Maurice Hewlett, *The Stooping Lady*, 1 vol., Macmillan, 1907.

Digitized by Google

tous, entre la chevaleresque aristocrate et le boucher gentleman. Car David Vernour est en homme instruit, un ami de Cobbett, un des orateurs les plus écoutés du parti populaire. Mais, à l'occasion d'une émeute qu'on l'accuse d'avoir provoquée, Vernour est exposé au pilori : Hermia vient en voiture, au milieu de la foule grondante, qui se presse autour de l'instrument d'infamie, le soutenir de son regard, lui demander pardon de l'injustice de sa caste. Cependant le *mob* s'agite, la troupe intervient, et une balle perdue va tuer Vernour, délivrant l'auteur d'une conclusion assez malaisée. Ainsi se termine cette petite histoire romanesque, que l'auteur a su rendre, malgré la date, assez vraisemblable; mais un résumé aussi sec ne peut que la desservir. Le récit d'ailleurs vaut surtout par la forme, qui chez M. H. est toujours exquise. Les *Little Novels of Italy*, parus il y a quelques années, sont un des livres les plus joliment tournés de la langue anglaise, malgré quelque manière; ici la prétention a disparu, l'élégance fine et sobre est restée. Aussi bien cette délicatesse de forme n'empêche pas le livre d'être très vivant : les divers types aristocratiques esquissés en passant restent très nets dans le souvenir; Lady Morfa, la vieille douairière *whig*, parangon d'orgueil nobiliaire, est un portrait inoubliable, digne d'un grand maître.

C'est une histoire un peu bien romanesque que nous conte aussi *la Maison de Lynch* [1], mais M. Léonard Merrick est un artiste délicat, un psychologue délié, qui s'arrange habilement pour masquer les invraisemblances; et ce petit conte bleu, joliment conçu, vivement mené, se lit avec beaucoup d'agrément. Un jeune peintre anglais, talentueux mais pauvre, venu à New-York pour faire un portrait, s'est épris de la fille d'un milliardaire yankee; comme il n'ose pas s'avancer, c'est elle qui le demande en mariage, mais il n'acceptera qu'à une condition : qu'elle renonce aux millions paternels, dont la source est scandaleusement impure. Naturellement elle refuse, indignée de la double injure; mais comme elle aime vraiment le jeune peintre, elle s'arrange pour le retrouver sur le bateau qui le ramène en Angleterre. La conversation prévue se produit, mais ce n'est pas lui qui cède, c'est elle qui consent; le sacrifice, dans sa pensée, n'étant d'ailleurs que provisoire. Les voilà donc mariés, *en catimini*; mais, la lune de miel passée, la médiocrité de son existence nouvelle ne tarde pas à la rebuter. Pendant que son mari trime durement pour lui gagner quelque confort, elle passe les lentes journées à regretter sa vie de jadis, si facile. La naissance d'un enfant lui fait sentir davantage encore la folie de sa promesse; son mari s'entête à refuser l'argent qui s'offre! Une maladie du bébé, nécessitant une opération coûteuse, le force néanmoins de recourir à son beau-père. L'enfant est sauvé, mais Lynch ayant envoyé plus qu'on ne demandait, la jeune femme peut enfin regoûter à ce luxe dont elle était si cruellement sevrée. Keith voudrait rendre l'argent, donc reprendre la vie étroite et

1. Leonard Merrick, *The House of Lynch*, 1 vol., Tauchnitz, 1907.

Digitized by Google

mesquine qu'elle accepta sans savoir ; mais après une dernière discussion, plus vive que les autres, elle part pour l'Amérique avec son enfant. Là elle comprend la futilité de son existence d'autrefois, comparée à celle des femmes d'artistes qu'elle vit à Londres; elle « réalise » la noblesse de ce mari lointain qu'elle aime encore, et romanesquement, décide de devenir digne de lui. Elle retournera en Angleterre, où elle vivra un an dans un petit trou de campagne, avec une somme dérisoire; et elle le fait. Lynch mourant sur ces entrefaites, elle restitue aux pauvres l'immense fortune dont elle héritait. Par les journaux, remplis de ce beau geste, Keith apprend où elle se cache, vient la surprendre... et, cette fois, ils seront heureux. Les malentendus du jeune couple, les petites misères de la vie conjugale pour l'enfant gâtée, les mésaventures de la jeune femme cherchant un gite à bon marché, nous sont contés avec beaucoup de vivacité et d'humour. Le caractère impulsif, ardent, courageux, sincère, de l'héroïne est analysé avec une grande délicatesse, qui rend l'anecdote presque vraisemblable.

M. Israël Zangwill s'est fait une spécialité du roman de mœurs juives : les deux recueils de nouvelles qu'il vient de publier, *Comédies du Ghetto*, *Tragédies du Ghetto* [1], ce dernier n'étant, sauf erreur, qu'une réimpression, nous présentent sous ses deux aspects fondamentaux des tableaux très vivants, parfois même très dramatiques, de la vie de ses coreligionnaires en Angleterre. Non pas qu'il se soit tenu strictement à la distinction suggérée par son titre; la vie n'admet pas de compartiments si tranchés, et il ne manque pas d'égayer sa tragédie d'un sourire, ni de mêler à ses comédies un grain d'émotion. Il n'y a donc pas lieu de s'arrêter au titre et de choisir : l'auteur est un maître du rire et des larmes, et il faut lire les deux recueils, sans hésiter. Ils nous introduisent dans un monde étrange et mal connu, où fleurissent mille vertus naïves, à désarmer le plus fougueux antisémite. Ce n'est pas que M. Z. soit partial; il saura nous montrer des Juifs pratiques, roublards, réalistes et jouisseurs, hypocrites ou cupides, ou simplement dénués de tact et de goût, des Juives bêtes et vaniteuses, bouffies de graisse, de sottise et d'orgueil bourgeois; mais c'est précisément cette sincérité qui inspire confiance et donne au récit un tel accent de vérité. M. Z. nous dépeint surtout le monde des réfugiés juifs, actifs mais ignorants, la plupart ne sachant pas lire, qui viennent s'installée en Angleterre, y font leurs affaires, élèvent leurs enfants en petits Anglais et voient ceux-ci, non sans regrets parfois tragiques, abandonner la religion de leur race et ses rêves millénaires de résurrection. Quelques nouvelles nous transportent en Allemagne, en Hongrie et en Russie, et ne manquent pas de couleur; pour ma part je préfère celles qui se passent en Angleterre, dans des millieux que l'auteur connait admirablement. Les

1. Israel Zangwill, *Ghetto Comedies*, 2 vol., *Ghetto Tagedies*, 2 vol., Tauchnitz, 1907 et 1808.

Digitized by Google

conflits, parfois ridicules, souvent douloureux, qu'engendrent dans certaines familles ces divergences inévitables, ces transitions presque fatales, nous sont décrits avec une vie intense et une sympathie communicative; si quelques récits paraissent un peu longs, le style est toujours net, rapide, avec des traits d'humour délicieux. Signalons particulièrement, dans ces deux douzaines d'histoires très variées, celle du petit Juif prodige, devenant aveugle à douze ans, que sa mère conduit à Rome pour le faire guérir par le Pape; celle de la jeune fille, fiancée à un pasteur anglican, qui rompt son mariage parce qu'elle soupçonne son vieux père de regretter peut-être son consentement; celle de la petite institutrice laide et peu choyée, qui « garde la conscience » d'une famille méprisable et qui meurt à la peine; celle de la vieille chiffonnière qui enlève ses petits-enfants, fils d'une chrétienne détestée, pour les arracher à l'influence désastreuse d'une marâtre juive, qui boit et qui les maltraite. On remarquera d'ailleurs que presque toutes ces figures, si profondément sympathiques, sont des vieillards absorbés dans leur divin rêve, ou des femmes, des mères, des filles, dans l'accomplissement de leur tendre devoir humain.

L'auteur de cet aimable petit livre : *Elizabeth and her German Garden*, nous donne cette année encore une admirable peinture des mœurs allemandes [1]. Elle connaît bien et aime l'Allemagne, du moins l'Allemagne paisible, patriarcale et studieuse, que l'autre fait oublier parfois; elle nous donnerait envie d'habiter Iéna pour connaître sa Fraulein Schmidt, si délicieusement jeune fille, si spirituellement bonne et dévouée. Ce dernier livre est un roman par correspondance; correspondance unilatérale, car nous n'avons pas les lettres du destinataire, on nous laisse le soin de les imaginer. Le destinataire est un jeune Anglais, voué à la diplomatie, qui est venu passer une année dans une Université d'Allemagne. Le soir de son départ il embrasse très tendrement la fille du vieux savant chez qui il logeait, et pendant quelques jours ils se croient très réellement fiancés. Mais Marie-Rose est pauvre, le père de M. Anstruther, gros industriel, a arrangé pour son fils un mariage avantageux; et M. Anstruther le fils, qui n'a guère de volonté, se laisse fiancer à l'autre. Marie-Rose en fait une maladie, mais surmonte son chagrin, en petite fille raisonnable et brave, et continue à écrire à M. Anstruther, sans qu'on sache d'ailleurs trop pourquoi. Ce diplomate en herbe est un bon jeune homme, bien élevé, assez instruit, mais sans personnalité ni caractère; et l'on en veut presque à Marie-Rose de lui prêter tant d'importance : ainsi va le monde! Elle lui écrit donc des lettres charmantes, pleines d'esprit et d'humour, et qui ont le mérite au moins de n'être pas des lettres d'amour. De quoi lui parle-t-elle donc? De tout et de rien, de sa vie, de ses lectures, de son « papa », de sa belle-mère, de ses voisins, de son jardin, etc., etc. Le livre abonde en cro-

1. *Fraulein Schmidt and Mr. Anstruther*, by the Author of *Elizabeth and her German Garden*, 1 vol., Tauchnitz, 1907.

Digitized by Google

quis délicieux des habitudes allemandes et surtout des gens allemands, petites bourgeoises, vieux savants, hobereaux désargentés, qui en font le principal charme et la raison d'être. Une ébauche de petit roman, faiblement indiquée, sert de lien à ces observations malicieuses. Le jeune M. Anstruther, qui n'a pas trop l'esprit de suite, rompt ses fiançailles opulentes, se fait nommer à Berlin et envoie à Marie-Rose une déclaration d'amour en règle. La petite, qui a perdu quelques illusions sur lui, mais qui cristallisait quand même autour de son souvenir, lui répond par un refus très laconique; et le livre s'arrête là. Félicitons l'auteur de nous avoir épargné la banalité du dénouement matrimonial; constatons aussi que le livre ne finit pas. Il s'interrompt brusquement quand le jeune homme arrive : si c'est l'amorce d'une suite, espérons-la prochainement.

M. Bagot, lui, reste fidèle à l'ardente Italie. Son dernier roman, *Tentation* [1], nous transporte à Viterbe et nous conte une tragédie violente d'amour et de mort, digne de la Renaissance, se déroulant dans la banalité du décor moderne. Point d'aventures ni de péripéties extraordinaires : M. B. est un romancier d'analyse, pour qui la vie morale a des complexités plus attachantes que n'importe quel roman policier. Son roman, purement psychologique, se joue entre trois personnages que l'auteur démonte minutieusement pour nous expliquer leurs moindres gestes et la répercussion de leurs actions les unes sur les autres : le mari, la femme... et l'intrus. Le comte Ugo Vitali est un gentilhomme campagnard, très pieux, très droit, peu compliqué, médiocrement instruit, passant tout son temps à surveiller son domaine patrimonial, qu'un héritage inattendu vient grossir au début du livre. Sa femme est la fille d'un paysan enrichi qu'il a épousée pour sa beauté et qui l'a épousé pour devenir comtesse; mais n'ayant pas d'enfants tenue à l'écart par l'aristocratie provinciale, elle s'ennuie chez elle et voudrait quitter cette vie médiocre et monotone pour briller au zénith du ciel romain. Fabrizio Vitali, héritier éventuel de son cousin, est un jeune homme de vingt-cinq ans qui pose à l'esprit fort pour avoir lu Schopenhauer, au demeurant très médiocre et dénué de volonté. Il vient chez Ugo passer quelques jours, cause avec Cristina, en tombe amoureux, ou plutôt se laisse aimer par elle, qui dans ce couple représente l'élément viril. Ambitieuse et sensuelle, elle pense que Fabrizio profiterait mieux du titre et de la fortune, qu'il lui procurerait ces jouissances d'amour-propre et de vanité, cette vie de passion amoureuse que l'autre lui refuse. Après avoir apaisé les scrupules de son amant par des mensonges, voyant qu'il n'osera jamais supprimer son cousin, elle décide d'accomplir le crime elle-même. Ugo meurt empoisonné; le médecin exige une autopsie, Fabrizio la réclame pour leur honneur, à tous deux. Mais Cristina, pour l'arrêter, lui avoue son abominable forfait, il déclare qu'elle lui fait horreur, et elle se brûle la cervelle. Quant à Fabrizio, renonçant à cette fortune maudite, il s'en ira

1. Richard Bagot, *Temptation*, 2 vol., Tauchnitz, 1907.

Digitized by Google

trainer à l'étranger, sous un faux nom, sa vie ravagée. Ce fait divers nous est présenté d'une manière assez attachante pour que la longueur du roman ne nous frappe qu'après coup. A la réflexion, la psychologie des deux hommes ne nous paraît pas nécessiter tant d'explications : l'un est un simple et l'autre un faible, dont les actions n'offrent pas grande complexité. Cristina seule offre un cas intéressant, que l'auteur débrouille habilement, sans qu'il y ait à se récrier sur sa profondeur. Le livre est écrit malheureusement dans un style gris, terne, abstrait; les descriptions manquent de pittoresque. M. B. fait quelque part un bel éloge de George Eliot; mais s'il doit beaucoup à la grande analyste de *Silas Marner*, il n'a pas su lui emprunter cet *humour* vivifiant, auquel nous devons l'inoubliable Mrs Poyser et l'ineffable famille Dodson.

Le roman de M. Bagot contient quelques pointes assez acérées contre l'Église romaine, ce qui ne l'a pas empêché de donner un rôle des plus sympathiques à un brave curé de campagne italien. M. Joseph Hocking, dans sa *Femme de Babylone* [1], consacre trois cents pages à nous montrer le malheur entrant dans un foyer anglais à la suite d'un prêtre catholique. C'est le type du roman confessionnel, où la passion religieuse tient lieu de tout, d'idées, d'observation, de style. Évidemment, si les lois anglaises permettent à un couvent de séquestrer une jeune fille mineure, et qu'il faille trois ans et un grand hasard pour que le père et le fiancé, légistes subtils, la retrouvent, il faut les changer. Mais la thèse n'aurait pas été moins convaincante pour être soutenue avec plus de talent.

L'horizon lointain de Lucas Malet [2] est au contraire un roman catholique, bien que la tendance confessionnelle ne s'y étale pas. Ce pseudonyme, on le sait, ne cache qu'à moitié Mrs St-Leger Harrisson, *née* Kingsley; et on ne laissera pas de s'étonner que cette apologie discrète du catholicisme nous vienne de la fille même de celui qui provoqua si maladroitement l'*Apologia* de Newman. *L'horizon lointain* répond, presque avec excès, à la définition du roman anglais type : un livre long, dépourvu d'action, où les acteurs sont très vivants. Les acteurs ici se réduisent à deux : Dominic Iglesias, fils d'un révolutionnaire espagnol réfugié en Angleterre, qui passa le meilleur de ses jours à soigner sa mère folle, sans jamais songer à aimer nulle autre femme; et Poppy St-John, actrice mal mariée, séparée de son mari et de mœurs peu farouches. Dominic, qui est fondé de pouvoirs dans une banque de la Cité, prenant sa retraite vers la cinquantaine, trouve pour la première fois le loisir de réfléchir à la vie et à « l'horizon lointain » qui la borne, et retourne naturellement, sans combats, à sa religion natale, au catholicisme maternel, depuis longtemps abandonné. La mélancolie du célibat, la hantise de la solitude et de la vieillesse prochaines sont décrites par l'auteur avec une force douloureuse et expliquent en grande partie la conversion du héros. Mais cette âme tendre, chez qui le

1. Joseph Hocking, *The Woman of Babylon*, 1 vol., Cassell, 1907.
2. Lucas Malet, *The Far Horizon*, 2 vol., Tauchnitz, 1907.

Digitized by Google

besoin d'aimer s'éveille trop tard, ne mourra pas sans laisser de regrets; dans le hasard d'une promenade, il a été abordé familièrement par Poppy St-John; et entre le vieux garçon chevaleresque et innocent, et la jeune femme qui a trop vécu, il se noue une sorte d'intrigue chaste, une idylle très pure; et ce sont leurs rencontres, leurs conversations, les querelles et les raccommodements de leur amitié presque amoureuse, qui forment l'essentiel du livre, jusqu'au jour ou Dominic s'endort pieusement dans le Seigneur, sous les fleurs triomphales que Poppy rapporta du théâtre. Mais s'il ne se passe quasiment rien dans le roman, si même le rapprochement des deux héros, qui en est le sujet même, ne laisse pas de nous étonner, en revanche il faut admirer la vie dont l'auteur sut animer ce couple disparate : Dominic, mélange d'hidalgo et de gentleman, digne, fier, sensible et bon, sous des dehors timides et froids, très attachant dans sa mélancolie de vieux garçon mal résigné; Poppy, vive, intelligente et délicieusement artiste, coquette, sensuelle et triste, avec des remords sincères de sa vie gâchée, que cette affection pure relève et annoblit trop tard. Quelques esquisses, un peu trop appuyées, de la société bourgeoise et bien pensante qui entoure Dominic, du *boarding-house* où il vit, aident à remplir le livre et l'alourdissent. Goûtons d'autre part les conversations de Poppy, d'une familiarité pittoresque si originale, et quelques descriptions de Londres, très personnelles, poétiques sans banalité, qui sont peut-être le meilleur de ce roman très distingué.

La nouvelle religion, selon M. Maartens[1], celle qui remplace les anciens cultes désertés, c'est la religion de notre corps, dont les médecins sont les prêtres, prêtres cupides et peu consciencieux. Et M. M. nous promène d'Angleterre en Suisse, de Suisse en France et de France en Allemagne, pour nous montrer les diverses variétés du genre. Une péripétie de l'intrigue, assez inattendue, nous conduit même dans les îles de l'archipel, pour nous présenter un médecin turc, le plus sympathique, je crois, de tous ces morticoles, le seul qui guérisse les gens pour rien. Et nous avons donc tous les types de médecins plus ou moins faiseurs, depuis le praticien de campagne jusqu'au grand savant des académies, en passant par le docteur polonais, dépenaillé et màrmiteux, et par le grand spécialiste des *sanatoriums* alpestres; sans parler des gardes-malades et des logeuses de la Riviera, ni des malades eux-mêmes, plus ou moins imaginaires et neurasthéniques. Ces silhouettes variées viennent se greffer sur une intrigue assez habilement menée, malgré quelques invraisemblances, qui a pour héros un jeune chirurgien honnête, fils d'un grand médecin sans scrupules. Ecrit avec facilité, non sans esprit, ce roman se lit avec agrément; on y trouvera des scènes de comédie et des anecdotes amusantes. Mais la satire manque d'étreinte et de portée, elle se disperse en mille petits traits anodins; on lui voudrait plus de vigueur vengeresse, quand le charlatan devient un coquin. On voudrait savoir aussi s'il englobe dans sa critique tous les gué-

1. Maarten Maartens, *The New Religion*, 2 vol., Tauchnitz, 1907.

Digitized by Google

risseurs patentés, ou ceux-là seulement qui spéculent sur la richesse des clients oisifs, pour leur inoculer moralement la maladie à la mode.

Ce n'est pas la mollesse et l'indécision qu'on reprochera à M. Galsworthy : nous avons affaire en lui à un jeune débutant qui ne mâche pas la vérité à son public. Il dit son fait à la société anglaise avec un courage qui mériterait l'admiration, s'il n'y avait dans la société plusieurs groupes, toujours prêts à dauber les uns sur les autres. Je n'ai pas lu *The Island Pharisees*, mais *The Man of Property* et *The Country House*[1] sont deux livres pleins de talent qui semblent promettre un grand romancier. L'intrigue dans l'un et dans l'autre est un peu sacrifiée; l'auteur réserve toute son attention à la peinture des personnages, du milieu surtout. La moralité conventionnelle, la vertu routinière, l'atonie intellectuelle, la béate satisfaction, la vanité méprisante de la société anglaise riche, de la haute bourgeoisie qui confine à la noblesse, sont peintes et fustigées dans ces deux livres avec une vigueur et une vér ‘ui rappellent les meilleurs chapitres de Thackeray. C'est un peu, mais ans aucun pastiche, la même verve sèche, le même esprit mordant, caustique, à l'emporte-pièce. Et ces livres ont l'avantage encore d'être brefs, nets, rapides, à la française. Inutile, je crois, de les analyser : l'anecdote qui les soutient n'a guère d'importance, tout l'intérêt réside dans les conversations, conciliabules et propos de table, dans ces mille scènes de comédie parlée, que l'auteur esquisse et renforce à l'occasion d'un mot malicieux. Mais *la Maison de campagne* me paraît marquer un réel progrès sur son aîné : le squire Pendyce et le recteur Barter, ces deux pilliers de l'édifice social sont deux types représentatifs vigoureusement brossés, et les comparses groupés autour d'eux sont croqués d'un trait vif et juste.

Si l'ironie acerbe de M. Galsworthy rappelle par moments Thackeray, c'est le souvenir de Dickens qu'évoquent irrésistiblement, continument, *Joseph Vance* et *Alice for-Short*[2]. Les divers romans que nous avons passés en revue ne dépassent guère le niveau moyen; on y trouve des idées heureuses, des observations fines, de jolies esquisses de caractères, çà et là de belles descriptions, quelques scènes de comédie spirituellement menées, beaucoup de talent en somme, de métier, de savoir-faire. Mais ils manquent au fond d'originalité; leur style à tous se ressemble, sauf un ou deux, et les meilleurs n'ont pas donné cette fois leur mesure. Heureusesement M. de Morgan est venu corriger tout cela; comme s'il prévoyait que, vers 1906, Meredith et Thomas Hardy se retireraient sous leur tente, il s'est recueilli quarante ans pour compenser par deux chefs-d'œuvre nos regrets de ce double départ. Ce « vieux débutant », né en 1840, qui se trouve promu d'emblée le doyen ou presque du roman anglais, n'est arrivé en effet à la littérature que par le chemin des écoliers. Comme le Charley

1. John Galsworthy, *The Man of Property*, 1 vol., Heinemann, 1906, *The Country House*, 1 vol., *ibid.*, 1907.

2. William de Morgan, *Joseph Vance, An ill-written Autobiography*, 1 vol., Heinemann, 1906; *Alice for-Short, A Dichronism*, 1 vol., *ibid.*, 1907.

Digitized by Google

de son deuxième livre, il a cultivé d'abord la peinture et s'est fait un nom comme décorateur à côté de son ami William Morris. Puis, soudain, en 1906, il surprit et ravit l'Angleterre en se révélant maître écrivain : et *Joseph Vance,* qui avait probablement dormi des années dans ses tiroirs, fut acclamé dans les deux mondes comme le premier roman anglais du XXe siècle. Cas singulier, peut-être unique, d'un grand écrivain commençant sa carrière à la dixième heure! J'ai dit qu'il rappelait Dickens; s'il n'a pas la verve descriptive, le lyrisme graphique de celui-ci, si l'on ne rencontre guère dans ses deux romans de grandes pages pour « morceaux choisis », il a constamment cette drôlerie d'expression, cette bizarrerie d'imagination, ces rapprochements imprévus, qui constituent proprement l'humour de Dickens. Non que cela sente aucunement la contrefaçon : l'humour est une chose trop spontanée, trop géniale, pour admettre l'imitation; il n'y a ici qu'une rencontre, une sorte de parenté spirituelle. L'humour de M. de Morgan a d'ailleurs quelque chose de plus doux, de plus souriant, de moins tendu, que celui de son grand devancier, un peu de ce bouquet moelleux que donne au bon vin la vieillesse, que donne l'indulgence aux vieillards malicieux. L'observation chez lui est aussi plus fine, la sensibilité plus délicate ne dégénère pas en sensiblerie; c'est Dickens avec moins de force, mais aussi plus de goût. Faut-il maintenant conter par le menu le sujet de ces deux romans? Le papier n'y suffirait pas : aussi bien peut-on résumer un roman de Dickens? Je me contente donc de les recommander au lecteur français, assuré qu'il ne regrettera point les heures passées à les lire : ce sont de gros livres de plus de cinq cents pages, imprimées serré, qu'il faut déguster, savourer, avec une lenteur gourmande. Heureusement l'intrigue assez décousue, n'a guère d'importance; tout vaut par le détail des situations, comiques ou touchantes, et l'art exquis avec lequel elles sont traitées. S'il fallait choisir, je préférerais peut-être le premier, plus égal, plus soutenu; mais il ne faut pas choisir, il faut se plonger résolument dans ces deux histoires, et l'on en rapportera mille souvenirs délicieux. Livres délicats, dans la demi-teinte, qui ne peignent ni grands crimes ni passions folles, où l'on ne rencontre point de types exceptionnels, de couleur montée, mais qui nous introduisent dans un monde honnête et charmant, où l'on s'attarde avec délices. Monde très réel d'ailleurs, où les déceptions amères, les chagrins immérités, les deuils injustes, succèdent aux bonheurs fragiles, aux gaietés passagères, où les vies humaines ne s'édifient qu'imparfaitement, sur des ruines d'illusions et d'espérances trompées. L'avantage de ces romans anglais, d'aspect lexicographique, surtout quand ils sont d'une qualité aussi vivante que *Joseph Vance* et *Alice for-Short*, c'est qu'ils nous dépaysent absolument et nous donnent l'illusion de connaître véritablement les personnages que l'auteur nous présente. Après avoir vécu deux, trois semaines, un mois, avec M. de Morgan, nous avons vécu comme une double vie, nous avons fait la connaissance de personnes exquises, comme Joseph Vance et sa petite

Digitized by Google

amie Lossie, comme Charley Heath et sa sœur Peggy ou sa fille adoptive Alice, combien d'autres encore! Personnes exquises, comme il en existe dans la vie, mais que nous n'avons pas toujours l'occasion de connaître, tandis qu'ils n'ont pas de secrets pour l'auteur, et celui-ci, très indiscret, nous les confie tous. Or je ne sais pas de roman où l'auteur se dissimule plus habilement; pas de descriptions, ni de réflexions morales, rien que la conversation vivante reproduite et commentée brièvement par un sténographe très spirituel. L'impression à ce degré est unique. Ainsi, pendant que les auteurs très distingués que nous avons énumérés plus haut maintiennent dignement la réputation du roman anglais moderne, vif, brillant spirituel, M. de Morgan, par ces deux livres riches d'humour et remplis de vie, renoue la grande tradition nationale qui part de Fielding. Nous attendons ceux qui suivront avec confiance et gratitude.

MAURICE CASTELAIN.

Littérature comparée.

R. G. ASSAGIOLI. **Scritti frammenti del Mago del Nord** (**J. G. Hamann**). *Collectio Poetae, Philosophi et Philosophi minores. Ed. Francisco Perella, Naples, 1908.*

Les germanistes français ne sauraient se désintéresser des travaux des germanistes étrangers, surtout si, comme je voudrais le faire voir à l'occasion de quelques Italiens, une méthode nouvelle et curieuse est par eux appliquée aux textes que nous étudions en commun. Je ne sais si l'enseignement universitaire a produit en Italie autant de germanistes qu'en France. Le groupe dont je veux parler est en dehors de l'Université. Et cela se voit, ne fût-ce qu'à son mépris de l'élément historique, pourtant inséparables de pareilles études. Ceux qui le composent sont venus au germanisme, plus exactement à l'étude des mystiques allemands et des mouvements plus ou moins mystiques qui travaillent aujourd'hui surtout le monde anglo-saxon, par la philosophie ou, pour mieux dire et de peur de leur faire injure, par ce succédané très moderne de la philosophie, le pragmatisme.

Le groupe pragmatiste de Florence et son organe aujourd'hui disparu, *Leonardo*, gagna les sympathies de M. Benedetto Croce qui représente avec tant d'autorité l'antique tradition philosophique napolitaine et peut passer, en authentique compatriote de Vico, pour le dernier hégélien. C'était là déjà, pour les pragmatistes de Florence, une indication vers la philosophie germanique. Mais une raison plus profonde du souci qu'ils ont montré des choses ou plutôt des idées d'Allemagne et qui justifie l'attention qu'on essaie d'appeler sur eux ici, ç'a été le rapport qu'ils n'ont pas tardé à apercevoir entre leur *Sturm und Drang* pragmatiste et l'autre, celui qui révolutionna au XVIIIe siècle la pensée allemande et qui aboutit, par delà un classicisme éphémère, à ce romantisme pour ainsi dire ésotérique qui offre à son tour tant de points communs avec le pragmatisme et l'emploi mystique qu'ils en font.

Digitized by Google

Pour se tenir dans les limites du germanisme, on ne citera qu'en passant la traduction de St-Martin et la réédition de le *Guida spiritual* de Molinos entreprises par le groupe dont nous parlons dans l'élégante collection qui nous occupe, les fragments de Novalis et la traduction de la *Teologia Deutsch* méritent de retenir davantage l'attention. Nous devons l'un et l'autre de ces travaux à M. Giuseppe Prezzolini, l'un des chefs du pragmatisme florentin, car ses *Introductions*, par l'esprit même qui les anime, la méthode qu'elles instaurent, nous intéressent d'assez près, et l'expression qu'il sait donner à sa pensée vaut pour les autres publications et en constitue presque la définition.

Nul esprit historique ni dans l'interprétation ni surtout dans l'appréciation. Les œuvres doivent être prises telles qu'elles s'offrent, et c'est à nous d'en faire notre profit. Il ne s'agit pas de classer un auteur, de suivre l'évo-volution d'un genre ni d'une idée, il ne s'agit pas d'une de ces « caractéristiques » chères aux professeurs allemands. Il s'agit d'affronter son auteur et de demander à ses écrits une nourriture susbtantielle et sympathique. S'il n'y avait là que l'affirmation d'un vain subjectivisme, il serait permis de ne pas s'y attarder. Mais on s'aperçoit bientôt qu'une telle méthode bien pratiquée et à force même d'être pratiquée tend à douer le sens psychologique d'une certaine acuité. Ces critiques psychologiques, ces *profiteurs*, comme il faudra les appeler si l'on ne veut leur donner le titre trop ambitieux et plutôt inexact d' « amateurs d'âmes », ne voit-on pas qu'ils font en réalité une suite d'*expériences* dont les historiens pourront à leur tour tirer parti? Ils nous renseignent tout d'abord sur la vitalité des œuvres, et sur ce point ils renversent bien des opinions et confondent bien des préjugés puisqu'ils trouvent, eux, singulièrement vivants et éloquents et actifs de vieux ouvrages auxquels on n'attribuait plus qu'un intérêt de curiosité et une valeur purement historique. Et puis surtout, ils nous offrent une série de *réactions*, ce qui n'est pas à négliger, même si l'on n'admet pas cette théorie — un peu pragmatiste elle-même — qu'un être se définit par les réactions qu'il provoque, même si l'on s'en tient à cette vérité, incontestable en sa modération, que les *prolongements* d'une pensée nous intéressent autant que la pensée qu'ils prolongent, développent et déforment et par exemple, que l'histoire du kantisme ou du cartésianisme vaut bien une biographie de Kant ou de Descartes.

Échappant ainsi à l'histoire et la raillant, voici donc que nos pragmatistes retombent sous sa coupe. Généreusement ils vont affronter leurs auteurs, et, tandis qu'ils luttent avec eux comme Jacob avec l'Ange, l'historien se tient dans son trou et marque les coups. Tout est pour le mieux dans cette distribution du travail, puisqu'ils sont très heureux du bénéfice qu'ils retirent de leurs lectures et que l'histoire ne l'est pas moins des renseignements que leur enthousiasme ou leur dégoût — il n'est guère de milieu — lui fournit. Ils retirent le miel, du moins le disent-ils; nous gardons la cire; c'est moins doux mais plus substantiel.

Digitized by Google

C'est dans cet esprit qu'on a lu l'intéressante préface de M. Roberto G. Assagioli à ses *Écrits et Fragments du Mage du Nord.* Il est bien évident qu'il n'a pas grand souci de l'histoire, puisque, dès le début, il nous apprend que la ville natale de son auteur, Königsberg, est une petite ville, *piccola citta.* Cette erreur mérite d'être signalée, d'autant plus qu'il y a une tendance à vouloir que les grands hommes naissent dans les petites villes. Je proteste au nom des grandes! Une autre raison qu'on a de s'alourdir sur cette vétille, c'est que la tendance dont elle fait preuve est, en somme, le défaut capital de ce travail : je veux dire, la tendance à admettre des jugements conventionnels et à imposer à l'auteur un masque de convention. Ce défaut est d'autant plus visible et d'autant plus dangereux qu'il résulte d'une prévention. La prévention consistait ici à prendre dès l'abord Hamann pour un mystique. Elle dégénère en convention quand, le mysticisme de Hamann étant chose établie, entendue, on lui prête les théories, les idées, les vues, les sentiments que l'on trouve d'ordinaire chez les mystiques. A les reproduire ainsi, les traits particuliers d'un auteur s'effacent et se noient et, s'il y gagne en intérêt aux yeux d'un pragmatiste, j'avoue qu'il y perd singulièrement aux miens.

Pour n'en donner qu'un exemple, on pourrait signaler la théorie néo-platonicienne de la triple source de la connaissance prêtée assez gratuitement à Hamann par M. Assagioli. On préfère passer à un autre danger, lié au précédent dans la subjectivité du critique, et qui consiste à établir des rapprochements arbitraires entre des auteurs qui n'ont pas et n'ont pas eu autrement de rapports. C'est ainsi que dans une communication au Congrès de philosophie de Heidelberg en 1908, M. Assagioli a établi des rapprochements entre Hamann et R. W. Emerson. Or ces auteurs ont bien pu dire des choses qui se ressemblent étonnamment, mais les ont-ils pensées? et quand on a bien vu, comme l'a fait M. Assagioli, la radicale différence qui sépare leurs *idiosyncrasies*, ne devrait-on pas se méfier de tels rapprochements qui n'ont que l'apparence verbale et ne sauraient avoir lieu réellement que dans une tierce pensée accueillante et peut-être trop volontiers conciliatrices?

On aurait tort d'exagérer la portée de ces observations. Le livre de M. Assagioli est fort intéressant et, des nombreuses esquisses biographiques de Hamann qu'il m'a fallu lire, la sienne est de beaucoup (avec celles de Delff et d'Arnoldt) celle que je préfère. Les livres où il n'y a rien à blâmer, rien à discuter, pas un brin de chicane à soulever, les livres impeccables sont les seuls ennuyeux. C'est pourquoi ceux des historiens le sont si souvent, et ceux des pragmatistes, jamais. Et la collection soignée, élégante où ont été commentés *pragmatistiquement* Novalis, la Théologia Deutsch, Hamann et où le seront prochainement Coleridge par M. Guido Ferrando et Schleiermacher par M. Benedetto Croce, mérite tout l'intérêt des germanistes ou même simplement des gens de goût et des curieux.

JEAN BLUM.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE ET REVUE DES REVUES

Bibliographie des ouvrages.

Langue et littérature allemandes. — I.

I. Langue allemande. — HEINTZE, ALB. *Die deutschen Familiennamen geschichtlich, geographisch, sprachlich, 3. verb. und sehr vermehrte Auflage, hrsg. v.* P. CASCORBI. Halle, Buchh. d. Waisenhauses, 08. 7 m. — REICHERT, H. *Die deutschen Familiennamen nach Breslauer Quellen des 13. u. 14. Jahrh.* Breslau, Marcus, 08. 6,40 m. [*Wort und Brauch. Volkskundliche Arbeiten, 1. H.*]. — SANDERS, D. *Wörterbuch der Hauptschwierigkeiten in der deutschen Sprache. Neubearbeitet v.* JUL. DUMCKE. *31. Aufl.* Berlin-Schöneberg, Langenscheidt, 08. 4 m. — SÜTTERLIN, L. *Die Lehre von der Lautbildung.* Leipzig, Quelle u. Meyer, 08. 1 m. [*Wissenschaft und Bildung, 60*].

II. Histoire de la civilisation et histoire proprement dite. — FISCHER, H. *Grundzüge der deutschen Altertumskunde.* Leipzig, Quelle und Meyer, 08. 1 m. [*Wissenschaft und Bildung, 40*]. — HEYNE, MORITZ. *Das altdeutsche Handwerk. Aus dem Nachlass.* Strassburg, Trübner, 08. 6 m. — MÜLLENHOFF, KARL. *Deutsche Altertumskunde. V. Bd. Neuer Vermehrter Abdruck, besorgt durch* MAX RŒDIGER. Berlin, Weidmann, 08. 14 m. — WOLF, GUSTAV. *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Gegenreformation. Bd. I. Zweite Auflage.* Berlin, Brandus, 08. 24 m.

III. Histoire de la littérature. — a) **Traités généraux et études de détail.** — EUCKEN, RUD. *Geistige Strömungen der Gegenwart. Der Grundbegriffe der Gegenwart 4., umgearbeitete Aufl.* Leipzig, Veit, 09. 8 m. — KUMMER, FRDR. *Deutsche Literaturgeschichte des 19. Jahrh., dargestellt nach Generationen.* Dresden, Reissner, 09. 10 m. — LŒWENTHAL, ED. *Zeitgenössische Dichter und Denker am Anfang des 20. Jahrh.* Berlin, Dreyer, 08. — SITTENBERGER, H. *Einführung in die Geschichte der deutschen Literatur mit besonderer Rücksicht der neueren Zeit.* Wien, Deuticke, 09. 3,60 m. — SCHNEIDER, F. J. *Die Freimaurerei und ihr Einfluss auf die geistige Kultur in Deutschland am Ende des 18. Jahrh. Prolegomena zu einer Geschichte der deutschen Romantik.* Prag, Taussig, 09. 6 m. — TRIELOFF, O. P. *Die Entstehung der Rezensionen in den Frankfurter Gelehrten-Anzeigen von Jahre 1772.* Münster, Schöningh, 08, 2,80 m. [*Münstersche Beiträge zur neueren Literaturgeschichte, 7. H*].

Digitized by Google

b) **Légendes, folklore**, etc. — BREUER, K. *Das deutsche Volkslied. Eine Einführung in das Wesen und die Geschichte der deutschen Volkslieder nebst einer Auswahl derselben.* Paderborn, Schöningh, 08. 1,20 m. [*Schöningh's Ausgaben deutscher Klassiker, Ergänzungsband 9*]. — ELSTER, E. *Tannhäuser in Geschichte, Sage und Dichtung. Ein Vortrag.* Bromberg, Mittler, 08. [*Veröffentlichungen der Abteilung für Literatur der deutschen Gesellschaft für Kunst und Wissenschaft zu Bromberg, 3*]. — HOFFMEISTER, K. *Die soziale Lehre und soziale Ethik der altgermanischen Göttersage.* Wien, Halm, 08. 1 m. [*Forschung und Wissenschaft, Nr. 3*]. — KNORTZ, KARL. *Der menschliche Körper in Sage, Brauch und Sprichwort.* Würzburg, Kabitzsch, 09. 3,20 m. — KOHL, F. F. *Die Tiroler Bauernhochzeit Sitten, Bräuche, Sprüche, Lieder und Tänze mit Singweisen.* Wien, Ludwig, 08. 9 m. [*Quellen und Forschungen zur deutschen Volkskunde, Bd. III*]. — ORLAMÜNDER, P. *Volksmund und Volkshumor. Beiträge zur Volkskunde.* Bremen, Schünemann, 08. 3,50 m. — REICHHARDT, RUD. *Die deutschen Feste in Sitte und Brauch.* Jena, Costenoble, 08. 4 m. — TREU, W. *Der Gotensang : Theoderich der Grosse im Vergleiche zur deutschen Heldensage : Dietrich von Bern.* Dresden, Pierson, 08. 1 m.

c) **Recueils de textes.** — *Dichtung der Freiheitskriege. Chamisso. Platen. Hrsg. v.* OTTO HALLINGHAUS. Freiburg i. B., Herder, 08. 3 m. [*Bibliothek deutscher Klassiker f. Schule u. Haus, 2. Aufl., Bd. 10*]. — *Der schwäbische Dichterkreis. Oesterreichische Dichter. Hrsg. v.* O. HELLINGHAUS. Freiburg i. B., Herder, 08. 3 m. [*Bibliothek deutscher Klassiker für Schule und Haus, 2. Aufl., Bd 11*]. — *Vom « Jungen Deutschland » bis zur Gegenwart. Hrsg. v.* OTTO HELLINGHAUS. Freiburg i. B., Herder, 08. 3 m. [*Bibliothek deutscher Klassiker für Schule und Haus, 2. Aufl., Bd. 12*].

d) **Auteurs et ouvrages particuliers.** — **Adambuch.** — *Ein deutsches Adambuch. Nach einer ungedruckten Handschrift der Hamburger Stadtbibliothek aus dem 15. Jahrhundert. Hrsg. u. untersucht v.* HANS VOLLMER. *Progr.*, Hamburg. Herold, 08. 2,50 m.

Ayrenhoff. — MONTAG, W. *Kornelius von Ayrenhoff. Sein Leben und seine Schriften.* Münster, Schöningh, 08. 2,60 m. [*Münsterische Beiträge zur neueren Literaturgeschichte, H. 6*].

Bible gotique. — I. *Die gotische Bibel. Hrsg. von* WILH. STREITBERG. II. *Der Gotische Text und seine griechische Vorlage. Mit Einleitung, Lesarten und Quellennachweisen, sowie den kleinern Denkmälern als Anhang.* Heidelberg, Winter, 08. 4,70 m. [*Germanische Bibliothek, Bd. 3*].

Chamisso's *Werke. Hrsg. von* H. TARDEL. *Kritisch durchgeseh. u. erläuterte Ausgabe.* Leipzig, Bibliograph. Institut, 08. 3 vol. 6 m.

Christus und die Minnende Seele. — BANZ, R. *Christus und die Minnende Seele. Zwei spätmittelhochdeutsche mystische Gedichte. Im Anhang ein Prosadisput verwandten Inhaltes. Untersuchungen und Texte.* Breslau, Marcus, 08. 15 m. [*Germanistische Abhandlungen. 29. H.*].

Ekkehard's *Waltharius. Ein Kommentar v.* J. W. BECK. Groningen, Noordhoff, 08. 3,50 m.

Digitized by Google

Falke, G. — SCHELLENBERG, E. L. *Gustav Falke.* Leipzig, Verlag f. Liter., Kunst u. Musik, 08 [*Beiträge zur Literaturgeschichte, 55*].

Gœthe's *Sprüche in Reimen. Zahme Xenien und Invektiven. Hrsg. u. eingeleitet von* MAX HECKER. Leipzig, Insel-Verlag, 08. 2 m. — DEILE, G. *Gœthe als Freimaurer.* Berlin, Mittler, 08. 3 m. [*Stunden mit Gœthe, Sonderheft*]. — GEIGER, L. *Gœthe und die Seinen. Quellenmässige Darstellung über Gœthes Haus.* Leipzig, Voigtländer, 08. 6 m. — KRONACHER, A. *Das Deutsche Theater zu Berlin und Gœthe. Ein Beitrag zur Aesthetik der Bühne.* Leipzig, Verlag f. Literatur, Kunst und Musik, 08. 1 m. [*Literarische Zeitfragen, 2*]. — — MUTHESIUS, K. *Gœthe und Pestalozzi.* Leipzig, Dürr, 08. 4,50 m. — WILHELMI, R. *Gœthes Faustdichtung. Ein neuer Original-Kommentar.* Hamburg, Boysen, 08. 1,50 m.

Gœthe's Mutter. — *Frau Kath. Gœthe : Briefe. Gesammelt und hrsg. v.* ALB. KÖSTER. Leipzig, Insel-Verlag, 08. 2 vol. 10 m. (*4. verm. Aufl.*). — HÖFFNER, J. *Frau Kath. Elisabeth Gœthe, geb. Textor.* Bielefeld, Velhagen und Klasing, 08. 4 m. [*Frauenleben, XII*]. — MENTZEL, ELISABETH. *Frau Kath. Gœthe. Ein Lebensbild.* Frankfurt a. M., Neuer Frankfurter Verlag, 08. 1,20 m.

Grillparzer. — REICH, EMIL. *Franz Grillparzers Dramen. 15 Vorlesungen. 3. vermehrte Auflage.* Dresden, Pierson, 09. 3 m.

Hauptmann, G. — RENDTORFF, K. G. *Hauptmanns Kaiser Karls Geisel. Eine kritische Würdigung.* Leipzig, Verlag f. Literatur, Kunst und Musik, 08. 1 m. [*Literarische Zeitfragen, I*].

Hebbel. — SCHEUNERT, ARNO. *Der junge Hebbel. Weltanschauung und früheste Jugendwerke unter Berücksichtigung des späteren Systems und der durchgehenden Ansichten.* Hamburg, Voss, 08. 12 m. [*Beiträge zur Aesthetik, XII*]. — WINTERFELD, ACHIM V. *Friedrich Hebbel. Sein Leben und seine Werke.* Dresden, Pierson, 08. 5 m.

Heine. — GALLWITZ, B. *Die romantischen Elemente in Heines Buch der Lieder.* Rawitsch, Birkenstosck, 08. — MÜCKE, G. *H. Heine's Beziehungen zum deutschen Mittelalter.* Berlin, Duncker, 08. 4,50 m. [*Forschungen zur neueren Literaturgeschichte, XXIV*].

Hoffmann, Hans. — LADENDORF, OTTO. *Hans Hoffmann, Sein Lebensgang und seine Werke.* Berlin, Paetel, 08. 5 m.

Jean Paul's *Werke. Hrsg. v.* RUD. WUSTMANN. *Kristisch durchgeseh. u. erläuterte Ausgabe.* Leipzig, Bibliogr. Institut, 08. 4 vol. 8 m.

Lessing. — BRANDL, B. *Lessings Fragmentenstreit. Progr.* Pilsen, Maasch, 08. 1,20 m. — EISFELDT, O. F. *Unsere klassischen Meisterwerke in neuer Auslegung. H. 1. Der dramatische Aufbau in Lessings Minna von Barnhelm nebst erläuternden Vorbemerkungen.* Leipzig, Verlag f. Literatur, Kunst u. Musik, 08.

Lingg, H. — SONNTAG, ARNULF. *Hermann Lingg als Lyriker.* München, Lindauer, 08. 2 m.

Ludwig's, Otto, *Werke in 6 Bdn. Hrsg. v.* A. BARTELS. *Neue, vermehrte Aufl.* Leipzig, Hesse, 08. 2 vol. 4 m.

Digitized by Google

Meyer's, Conr. Ferd. *Briefe. Nebst seinen Rezensionen und Aufsätzen hrsg. v.* A. FREY. Leipzig, Haessel, 08, 16 m.

Mörike. — CAMERER, W. *Eduard Mörike und Klara Neuffer. Neue Untersuchungen.* Marbach, Schillermuseum, 08. 2 m.

Nietzsche's, Frdr. *Gesammelte Briefe. 4. Bd. Briefe an Peter Gast. Hrsg. v.* PET. GAST. Leipzig, Insel-Verlag, 08. 9 m. — BERNOULLI, C. A. *Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft. Nach ungedr. Dokumenten u. im Zusammenhang mit der bisherigen Forschung dargestellt.* Jena, Diederichs, 08. 2 vol. 15 m. — SCHLAF, JHS. *Bernoulli und der Fall Nietzsche. Ein Beitrag zur gegenwärt. Nietzsche-Krisis.* Leipzig, Thomas, 08. 1 m.

Paoli's, Betty, *Gesammelte Aufsätze. Eingeleitet und hrsg. v.* HELENE BETTELHEIM-GABILLON. Wien, Fromme, 08. 17 m. [*Schriften des literarischen Vereins in Wien, IX*].

Pestalozzi. — LESER, H. *J. H. Pestalozzi. Seine Ideen in systematischer Würdigung.* Leipzig, Veit, 08. 3,50 m.

Schenkendorf. — KLEIN, ELSA VON. *Max von Schenkendorf. Eine literarhistorische Studie.* Wien, Gerold. 08. 1,80 m.

Schiller und Lotte. — *Ein Briefwechsel. Hrsg. v.* ALEX. von GLEICHEN-RUSSWURM. Jena, Diederichs, 08. 2 vol. 5 m. — MEYER, D. *Schiller und das Fremdwort. I. Das Fremdwort in Schillers Gedichten. Diss.* Hildesheim, Lax, 08. 1,50 m. — STRECKER, R. *Sonntagsbetrachtungen über Schillers Gedichte,* Giessen, Roth, 08. 1,60 m.

Schlegel, Fr. — LEDERBOGEN, F. *Friedrich Schlegels Geschichtsphilosophie. Ein Beitrag zur Genesis der historischen Weltanschauung.* Leipzig, Dörr, 08. 4 m.

Spitteler, Carl. — *Lachende Wahrheiten. Gesammelte Essays. 3. Auflage.* Jena, Diederichs, 08. 3,50 m.

Steffens, Henrik. — *Lebenserinnerungen aus dem Kreis der Romantik. In Auswahl hrsg. v.* FRDR. GUNDELFINGER. Jena. Diederichs, 08. 6 m.

Sudermann. — KNORTZ. K. *Sudermanns Dramen. Vortrag.* Halle, Mühlmann, 08. 1,50 m.

Wagner, R. — BÜRCKNER, R. *Richard Wagner. Sein Leben und seine Werke. 3 Aufl.* Jena, Costenoble, 08. 2,80 m. — HERTEL, E. *Das Transcendentale in Richard Wagners Dichtungen. 2. Aufl.* Regensburg, Manz, 08. — CHAMBERLAIN, H. S. *Das Drama Richard Wagners. Eine Anregung.* Leipzig, Breitkopf, 08. 3 m.

Wedekind. — KAPP, J. *Frank Wedekind. Seine Eigenart und seine Werke.* Berlin, Barsdorf, 09. 2,70 m.

Winiliod. — UHL, W. *Winiliod.* Leipzig, Avenarius, 08. 12 m. [*Teutonia, 5. H.*].

L. MIS.

Digitized by Google

Langue et littérature allemandes. — II.

Histoire de la civilisation, Folk-lore, etc. — GEYER, A. *Unsere Kultur von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart in Einzelbildern. Nach den wichtigsten Zeitepochen aus grösseren Werken zusammengestellt und bearbeitet.* Giessen, Roth, 08. 2,40 m. — GRUPP, GEO. *Kulturgeschichte des Mittelalters. 2. vollständig neue Bearbeitg.* Paderborn, Schöningh, 08. 2 vol. 20 m. — KLUGE, FRDR. *Bunte Blätter. Kulturgeschichtliche Vorträge und Aufsätze.* Freiburg i. B., Bielefeld, 08. 6 m. — REHM, H. S. *Deutsche Volksfeste und Volkssitten.* Leipzig, Teubner, 08. 1 m. [*Aus Natur und Geisteswelt, 214*]. — BORKOWSKY, ERNST. *Das alte Jena und seine Universität.* Jena, Diederichs, 08. 4 m. — DOEBBER, A. *Lauchstädt und Weimar. Eine theaterbaugeschichtliche Studie.* Berlin, Mittler, 08. 5 m. — WOLFF, GUST. *Das Goethe-Theater in Lauchstädt, Seine Geschichte und seine Wiederhertellung im J. 1908.* Halle, Gebauer, 08. 1,50 m. — DÄHNHARDT, O. *Beiträge zur vergleichenden Sagen- und Märchen forschung. Progr.* Leipzig, Hinrichs, 08. 1,20 m. — KRALIK, R. v. *Zur nordgermanischen Sagengeschichte.* Wien, Ludwig, 08. 4,80 m. [*Quellen und Forschungen zur deutschen Volkskunde, 4. Bd.*].

Langue allemande. — BENNEWITZ, A. *Die Schwierigkeiten unserer Muttersprache. Uebersichtliche Zusammenstellung der zweifelhaften Fälle im mündlichen und schriftlichen Sprachgebrauche, mit besonderer Berücksichtigung der kaufmännischen Sprache. 2. verb. Auflage.* Leipzig, Gloeckner, 08. 2 m. — HARTIG, ROB. *Berliner Volks- und Strassendialekt. (Die Sprache des Berliners.) Mit vielen Beispielen, Redensarten und Gassenfloskeln.* Leipzig, Marré, 08. 30 p.). 0,50 m. — KLUGE, FRDR. *Seemannssprache. Wortgeschichtliches Handbuch deutscher Schifferausdrücke älterer und neuerer Zeit.* Halle, Buchh. d. Waisenhauses, 08. Lfg 2. 5 m. — SCHAUFFLER, T. *Althochdeutsche Literatur. Grammatik, Texte m. Uebersetzg, Erläuterungen. 3. neubearb. Aufl.* Leipzig, Göschen, 08. 0,80 m. [*Sammlung Göschen, 28*]. — SCHISSEL VON FLESCHENBERG, O. *Das Adjektiv als Epitheten im Liebesliede des 12. Jahrhunderts.* Leipzig, Avenarius, 08. 3,50 m. [*Teutonia, 11*].

Histoire de la littérature. — a) **Études générales.** — ADAM, JULIE. *Der Natursinn in der deutschen Dichtung. Neue Folge. (Von Lenau bis auf unsere Tage.)* Wien, Braumüller, 08. 4 m. — GLASER, R. *Griechische und deutsche Lyriker.* Giessen, Roth, 08. 1 m. — URBAN, R. *Die literarische Gegenwart. 20 Jahre deutschen Schrifttums 1888-1908.* Leipzig, Xenien-Verlag, 08. 5 m.

b) **Poésie populaire** — BLÜMML, E. K. *Schamperlieder. Deutsche Volkslieder des 16-19. Jahrh. Mit Singweisen. Gesammelt und hrsg.* Wien, Ludwig, 08. 12 m. [*Futilitates. Beiträge zur volkskundl. Erotik. 1. Bd.*]. — BÖCKEL, O. *Handbuch des deutschen Volksliedes. Zugleich 4te gänzlich neu gestaltete Ausgabe von Vilmars Handbüchlein für Freunde des deutschen Volksliedes.* Marburg, Elwert, 08, 5 m. — BRUINIER, J. W. *Das deutsche Volkslied. 3. umgearb. u. verm. Aufl.* Leipzig, Teubner, 08. 1 m. [*Aus Natur u. Geistes-*

Digitized by Google

welt, 7]. — GRABER, G. *Das Sprunghafte im deutschen Volkslied. Ein Beitrag zur Textkritik und Erklärung des Volksliedes.* Klagenfurth, Kleinmayr, 08. 1 m. — SAHR, J. *Das deutsche Volkslied. Ausgewählt u. erläutert. 3. verm. u. verb. Aufl. Bd. 1-2.* Leipzig, Göschen, 08. 2 vol. 1,60 m. [*Sammlung Göschen, 25 et 132.*]. — *Volksdichtung aus dem Böhmerwalde. Gesammelt und hrsg.* Prag, Calve, 08. 3,50 m. [*Beiträge zur deutsch-böhmischen Volkskunde. 8. Bd.*].

c) **Régions particulières.** — *Felix Austria. Oesterreichische Dichter im Jubiläumsjahr 1908. Hrsg. v.* J. F. WILLIGENS. Wien, Verlag, Lumen, 08. 4 m. — *Schwänke und Bauernerzählungen aus Nieder-Oesterreich. Gesammelt und erläutert.* Wien, Ludwig, 08. 12 m. [*Futilitates. Beiträge zur Volkskundl. Erotik, 2. Bd.*]. — FÜRTSNER, C. *Aus der Sagen- und Märchenwelt des Harzes. 1. Bd. Unterharz. 3. Aufl.* Quedlinburg, Schwanecke, 08. 1,50 m. — LOBSIEN, W. *Die erzählende Kunst in Schleswig-Holstein von Theodor Storm bis zur Gegenwart.* Altona, Adolff, 08. 2,50 m. — *Mittelalterliche Volksspiele in den thüringisch-sächsischen Landen.* Halle, Hendel, 08. 1 m. [*Neujahrsblätter, 32*].

d) **Genres particuliers.** — **Hofstaetter, W.** *Das Deutsche Museum (1776-1788) und das Neue Deutsche Museum (1789-1781). Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Zeitschriften im 18. Jahrhundert.* Leipzig, Voitgländer, 08. 6 m. [*Probefahrten, 12*]. — KEITER, H., u. T. KELLEN. *Der Roman. Geschichte, Theorie u. Technik des Romans u. der erzählenden Dichtkunst. 3. verb. u. verm. Aufl. der Theorie des Romans.* Essen, Fredebeul u. Kœnen, 08, 4 m. — SCHOLZ, W. v. *Deutsche Mystiker.* Berlin, Marquardt, 08. 1,50 m. [*Die Kultur, 28*].

Auteurs et ouvrages particuliers. — **Auerbach, B.** *Deutsche illustrierte Volksbücher. 10 Bde.* Stuttgart, Cotta, 08. 3 vol. 6 m. [*Cotta'sche Handbibliothek, 144-153*].

Bartels. — BRUNECK, H. M. v. *Adolf Bartels als Dichter. Eine Studie.* München, Callwey, 07. 1,20 m. — LORENZ, L. *Adolf Bartels und seine Dichtungen. Eine Studie.* Dresden, Koch, 08. 1,20 m.

Cornelius. — SULGER-GEBING, EMIL. *Peter Cornelius als Mensch und Dichter.* München, Beck, 08. 2,50 m.

David, J. J. — *Gesammelte Werke. Hrsg. v.* E. HEILBORN *und* ERICH SCHMIDT. München, Piper, 08. 6 vol. 36 m.

Dehmel, Richard. — *100 ausgewählte Gedichte.* Berlin, Fischer, 08. 5 m.

Dürer's Albr., *Schriftlicher Nachlass. Familienchronik, Gedenkbuch der niederländ. Reise, Briefe, Reime. Auswahl aus den theoretischen Schriften. Hrsg. v.* ERNST HEIDRICH. Berlin, Bard, 08. 6 m. — WÖLFFLIN, H. *Die Kunst Albrecht Dürers. 2. verm. Aufl.* München, Bruckmann, 08. 10 m. — ZUCKER, M. *Albrecht Dürer in seinen Briefen.* Leipzig, Teubner, 08. 2 m. [*Deutsche Charakterköpfe, 11. Bd.*].

Eichendorff. — *Dem Andenken Eichendorffs. Drei « Osten » -Hefte mit Eichendorff-Beiträgen v.* PAUL ALBERS, CARL BIBERFELD, PET. CORNELIUS *u.*

Digitized by Google

a. Jauer, Hellmann, 08. 0,60 m. — REINHARD, *E. Eichendorffstudien.* Münster, Schöningh, 08. 2 m. [*Münstersche Beiträge zur neueren Literaturgeschichte*, 5. H.].

Eilhart. — GIERACH, E. *Zur Sprache von Eilharts Tristrant. Lautlehre, Formenlehre und Wortschatz nach den Reimen. Mit e. Anhang : Zur literarischen Stellung Eilharts.* Prag, Bellmann, 08. 6 m. [*Prager deutsche Studien*, 4. H.].

Gerhardt's, Paul, *sämtliche Lieder. Jubiläums-Volksausgabe. 2. Aufl.* Zwickau, Herrmann, 07. 1 m.

Gœthe. — *Gœthes autobiographische Schriften.* (*Grossherzog Wilhelm Ernst-Ausgabe*). *1. Bd. Aus meinem Leben. Dichtung und Wahrheit. Hrsg. v.* K. JAHN. Leipzig, Insel-Verlag, 08. 6 m. — *Gœthe's Sprüche in Prosa, Maximen und Reflexionen. Hrsg. u. eingeleitet, v.* H. KRÜGER-WESTEND. Leipzig, Insel-Verlag, 08. 2 m. — *Gœthe's Faust. Mit e. Einleitung u. Anmerkgn hrsg. v.* OTTO HARNACK. *Kritisch durchgeseh. Ausg.* Leipzig, Bibliogr. Institut, 08. 2 m. — BAUER, K. *Goethes Kopf und Gestalt.* Berlin, Mittler, 08. 2,40 m. [*Stunden mit Gœthe. Sonderheft.*] — KNETSCH, C. *Gœthes Ahnen.* Leipzig, Klinckhardt u. Biermann, 08. 4,50 m. — *Gœthe in Dornburg. Bearb. u. eingel. v.* H. KRÜGER-WESTEND. Jena, Costenoble, 08. 1,50 m. — PALLMANN, H. *Johann Adam Horn, Gœthes Jugendfreund.* Leipzig, Insel-Verlag, 08. 3,50 m. — SEGNITZ, EUG. *Gœthe und die Oper in Weimar.* Langensalza, Beyer, 08. [*Musikalisches Magasin, 21. Heft.*]. — STILLER, OTTO, *J. J. Volkmann, eine Quelle für Gœthes Italienische Reise. Mit einer Wiedergabe von Guercinos « Petronilla ». Progr.* Berlin, Weidmann, 08. 1 m.

Grabbe. — NIETEN, OTTO. *Chr. D. Grabbe. Sein Leben und seine Werke.* Dortmund, Ruhfus, 08. 10 m. [*Schriften der literarhistorischen Gesellschaft Bonn, 4*].

Gutzkow's, Karl, *ausgewählte Werke in 12 Bdn. Hsrg. v.* H. H. HOUBEN, Leipzig, M. Hesse, 08. 8 m. — HOUBEN, H. H. *Karl Gutzkows Leben und Schaffen.* Leipzig, Hesse, 08. 1,50 m. [*Aus K. Gutzkows ausgewählte Werke in 12 Bdn.*].

Hamann. — KÜHN, E. *Johann Georg Hamann, der Magus im Norden. Versuch einer ersten Einführung in seine Autorschaft.* Gütersloh, Bertelsmann, 08. 1,60 m.

Hartleben, Otto Erich. — *Briefe. 1. Bd. Briefe an seine Frau 1887-1905. Hrsg. u. eingel. v.* F. F. HEITMÜLLER. Berlin, Fischer, 08. 5 m.

Hebbel, Frdr. — *Durch Irren zum Glück. Tagebuchblätter.* Berlin, Behr, 08. 2 m. — *Hebbels Briefe. Ausgewählt u. biographisch verbunden von* K. KÜCHLER. Iena, Costenoble, 08. 2,80 m. — ALBERTS, W. *Hebbels Stellung zu Shakespeare.* Berlin, Duncker, 08. 2 m. [*Forschungen zur neueren Literaturgeschichte, 33*]. — *Hebbel. Ein verkleinertes Bild seines Gedankenlebens. Zusammengestellt v.* EGON FRIEDELL. Stuttgart, Lutz, 08. 2,50 m. [*Aus dem Gedankenwelt grosser Geister, 10*]. — MÜLLER, H. *Hebbel als Lyriker. Progr.* Cuxhaven, Rauschenplat, 08. 2 m. — STODTE, H. *Fr. Hebbels Drama, aus*

Digitized by Google

der Weltanschauung und den Hinweisen des Dichters erläutert. Stuttgart, Violet, 08. 0,80 m.

Heine. — BARTELS, A. *Heine-Genossen. Zur Charakteristik der deutschen Presse und der deutschen Parteien. 2. Tausend. Mit einem Anhang : Sogenannte wissenschaftliche Kritik.* Dresden, Koch, 08. 2 m. — BERG, LEO. *Heine, Nietzsche, Ibsen, Essays.* Berlin, Concordia, 08. 1,50 m. — MEYER-BENFEY, H. *Heinrich Heine. Der Dichter des Buchs der Lieder. Neue Heine-Literatur. Zwei Vorarbeiten.* Berlin, Priber u. Lammers, 07. 1 m.

Herder. — BAER, H. *Beobachtungen über das Verhältnis v. Herders Kalligone zu Kants Kritik der Urteilskraft.* Stuttgart, Wildt, 07. 2 m.

Hoffmann's, E. T. A., *sämtliche Werke. Historisch-kritische Ausgabe mit Einleitungen, Anmerkungen u. Lesarten von* C. G. MAASSEN. *Bd. 2. Die Elixire des Teufels.* München, Müller, 08. 5 m.

Hoffmann, E. T. A. — *Meister Floh. Ein Märchen in 7 Abentheuern zweier Freunde. Zum 1. Male vollständig hrsg. v.* HANS VON MÜLLER. Berlin, Bard, 08. 7,50 m. — LEPPMANN, F. *Kater Murr und seine Sippe von der Romantik bis zu V. Scheffel und G. Keller.* München, Beck, 08. 2 m. — SAKHEIM, A. *E. T. A. Hoffmann. Studien zu seiner Persönlichkeit und seinen Werken.* Leipzig, Haessel, 08. 6 m.

Holbein. — GLASER, CURT. *Hans Holbein der Aeltere.* Leipzig, Hiersemann, 08. 20 m. [*Kunstgeschichtliche Monographien, XI*].

Hölderlin. — BÖHME, LOTHAR. *Die Landschaft in den Werken Hölderlins und Jean Pauls.* Leipzig, Deichert, 08. 2 m.

Jacobi. — SCHMID, F. A. *Friedrich Heinrich Jacobi. Eine Darstellung seiner Persönlichkeit und seiner Philosophie als Beitrag zur einer Geschichte des modernen Wertproblems.* Heidelberg, Winter, 08. 8 m.

Jean Paul. — BÖHME, LOTHAR. *Die Landschaft in den Werken Hölderlins und Jean Pauls.* Leipzig, Deichert, 08. 2 m.

Kerner. — HEINZMANN, FRZ. *Justinus Kerner als Romantiker.* Tübingen, Laupp, 08. 3,60 m.

Kleist, H. V. — *Briefe an seine Schwester Ulrike. Mit Einltg, Anmerkgn hrsg. v.* S. RAHMER. *2. Aufl.*, Berlin, Behr, 08. 2 m.

Klinger. — SERVAES, F. *Max Klinger. 5. Aufl.*, Berlin, Marquardt, 08. 1,50 m. [*Die Kunst, 4. Bd.*].

Klopstok. — MUNCKER, F. *Ueber einige Vorbilder für Klopstocks Dichtungen.* München, Franz, 08. 1 m. [*Sitzungsberichte der k. bayerischen Akad. d. Wissensch. 1908, 6*].

Lessing. — WERNER, R. MARIA. *G. Ephraim Lessing.* Leipzig, Quelle u. Meyer, 08. 1 m. [*Wissenschaft und Bildung, 52*].

Lichtenberg's, G. C., *Aphorismen. Nach den Handschr. hrsg. v.* ALB. LEITZMANN, *4. Heft : 1789-1793.* Berlin, Behr, 08. 7 m. [*Deutsche Literaturdenkmale des 18. u. 19. Jahrh., 140*].

Luther. — BRAUN, W. *Die Bedeutung der Concupiscenz in Luthers Leben und Lehre.* Berlin, Trowitzsch, 08. 1,80 m. — *Luther. Ein Charakterbild*

Digitized by Google

aus seinen Werken. Bearb. v. A. GROTJAHN. Stuttgart, Lutz, 08. 2,50 m. [*Aus der Gedankenwelt grosser Geister, 9*].

Manso. — LUX, K. *Johann Kaspar Friedrich Manso, der schlesische Schulmann, Dichter und Historiker.* Leipzig, Quelle und Meyer, 08. 8 m. [*Breslauer Beiträge zur Literaturgeschichte, 14*].

Mörike, Ed. — *Gedichte, ausgewählt u. eingeleitet von* E. LISSAUER. Berlin, Concordia, 08. 1 m. [*Das Erbe. Sammlung ausgewählter deutscher Schriften, 1. Bd.*].

Nietzsche. — HORNEFFER, E. *Nietzsche-Vorträge. 12-14. Tausend. Erweiterte Ausg.* Leipzig, Klinkhardt, 08. 3 m.

Rochow's, Frdr. Eberh. V., *sämtliche pädagogische Schriften, hrsg. v.* FRITZ JONAS *und* FRDR. WIENECKE. *Bd 1-2.* Berlin, G. Reimer, 08. 18 m.

Scheffel's, Jos. Vict. V., *nachgelassene Dichtungen. Gesamtausg. Hrsg. v.* JOHS. PROELSS. Stuttgart, Bonz, 08. 2 m.

Schiller. — *Schiller. Das Ideal und das Leben. Zum Schulgebrauch erklärt v.* E. GROSSE. 2. *Aufl.* Berlin, Weidmann, 08. 1,60 m. — TACHAU, L. *Erläuterung von Schillers Wilhelm Tell. Für höhere Lehranstalten bearbeitet.* Wien, Tempsky, 08. 2,80 m. — GAEDE, U. *Schiller und Nietzsche als Verkünder der tragischen Kultur.* Berlin, H. Walther, 08. 3,50. m. — GEYER, PAUL. *Schillers ästhetischsittliche Weltanschauung, aus seinen philosophischen Schriften gemeinverständlich erklärt. 1. Tl. Das Schöne. Das Erhabene. Das Tragische. 2. verb. Aufl.* Berlin, Weidmann, 08. 1,80 m. — KÜHNEMANN, E. *Schiller. 3. Aufl.* München, Beck, 08. 6,50 m. — RUBINSTEIN, SUSANNA. *Schiller-Probleme.* Leipzig, Edelmann, 08. 4 m.

Schleiermacher. — GELLES, S. *Die pantheistischen Gedanken in Leibniz, « Theodizee » und Schleiermachers « Reden über die Religion ».* Berlin, Trenkel, 08. 2 m.

Schopenhauer's, A., *sämtliche Werke. Hrsg. v. Jul. Frauenstädt. 2. Aufl. Neue Ausg.* Leipzig, Brockhaus, 08. 6 vol. 18 m. — *Schopenhauer's sämtliche Werke in 5 Bdn. (Grossherzog Wilhelm Ernst-Ausg.) 3. Bd. Kleinere Schriften, hrsg. v.* M. BRAHN. Leipzig, Insel-Verlag, 08. 6. m. — KOWALEWSKY, A. *Arthur Schopenhauer u. seine Weltanschauung.* Halle, Marhold, 08. 4,50 m.

Spindler. — KÖNIG, J. *Karl Spindler. Ein Beitrag zur Geschichte des historischen Romans und der Unterhaltungs-Lektüre in Deutschland, nebst einer Anzahl bisher ungedruckter Briefe Spindlers.* Leipzig, Quelle und Meyer, 08. 5 m. [*Breslauer Beiträge zur Literaturgeschichte, 15*].

Tischbein. — LANDSBERGER, F. *Wilhelm Tischbein. Ein Künsterleben des 18. Jahrh.* Leipzig, Klinckhardt u. Biermann, 08. 5 m. [*Bücher der Kunst, III. Bd.*].

Wagner, Richard, *an Minna Wagner.* Berlin, Schuster et Loeffler, 08. 2 vol. 8 m. — *Wagner, Richard, an Eliza Wille. 15 Briefe des Meisters nebst Erinnerungen und Erläuterungen von Eliza Wille. 2. Aufl., hrsg. v.* W. GOLTHER. Berlin, Schuster u. Loeffler, 08. 2 m. — *Wagner, Richard, an Ferdinand Praeger. 2. neu durchges. Aufl. Hrsg. m. krit. Anh. v.* HOUSTON STEWART

Digitized by Google

CHAMBERLAIN. Berlin, Schuster u. Loeffler, 08. 2 m. — KLOSS, E. *Wagner-Anekdoten. Aus den besten Quellen geschöpft.* Berlin, Schuster u. Loeffler, 08. 1,50 m. — WOLZOGEN, H. V. *Aus Richard Wagners Geisteswelt. Neue Wagneriana und Verwandtes.* Belin, Schuster u. Loeffler, 08. 4 m.

Weber, F. W. — HOEBER, K. *Friedrich Wilhelm Weber. Sein Leben und seine Dichtungen. 3. Aufl.* Paderborn, Schöningh, 08. 1,20 m.

Wedekind. — ELSNER, R. *Moderne Dramatik in kritischer Beleuchtung. 1. Heft : Frank Wedekind's Frühlingserwachen.* Berlin-Charlottenburg, Kurtzig, 08.

Wieland. — IDELER, R. *Zur Sprache Wielands. Sprachliche Untersuchungen im Anschluss an Wielands Uebersetzung der Briefe Ciceros.* Berlin, Mayer u. Müller, 08, 2,40 m.

Wildenbruch. — RÖHR, J. *Wildenbruch als Dramatiker. Kritische Untersuchungen.* Berlin, C. Duncker, 08. 3,50 m.

L. MIS.

Langue et Littérature anglaises.

I. — Livres nouveaux.

BIBLIOGRAPHIE. — *Catalogue* of the Times Book Club, Times Office, 2 s. 6. — *Jahresbericht* über die Erscheinungen auf dem Gebiete der germanischen Philologie, 28e année, 1906, Leipzig, Reisland, 10 m. — *The Literary Year Book*, 1909, 13th year, Routledge, 5 s. — *W. J. Couper*, Edinburgh periodical press, vol. II (1711-1800), Stirling, Mackay, 5 s. — *W. Prideaux Courtney*, The Secrets of our National Literature (anonymous and pseudonymous), Constable, 7 s. 6. — *N. W. Thomas*, Bibliography of Anthropology and folklore, 2nd annual issue, Nutt, 2 s.

LANGUE ET MÉTRIQUE. — *a*) PÉRIODE MODERNE. — *Oxford English Dictionary*, ed. Murray, Premisal — Prophesier; ed. Bradley, Movement — Myz, Frowde, 7 s. 6 et 2 s. 6. — *G. Hackmann*, Kürzung langer Tonvokale vor einfachen auslautenden Konsonanten in einsilbigen Wörtern, 6 m. 50. — *E. Metzger*, Zur Betonung der lateinisch-romanischen Wörter im Neuenglischen (1560-1660), Anglistische Forschungen, n° 25, Heidelberg, Winter, 2 m. — *P. Müller*, Die Sprache der Aberdeener Urkunden des 16 Jhdt., Berlin, Mayer und Müller, 2 m. 80. — *K. Vogt*, Das Adjektiv bei Marlowe, 1 m. 50. — *A. Western*, On Sentence rhythm and word order in modern English, Christiania, Jacob Dybward. — *J. Zeitlin*, The Accusative with Infinitive and some Kindred constructions in English, New-York, 1 dol. — *Saintsbury*, History of English Prosody, vol. II (Shakespeare to Crabbe), Macmillan, 15 sh.

b) ANGLO-SAXON ET MOYEN ANGLAIS. — *A. Adams*, The Syntax of the Temporal Clause in O. E. prose, Yale Studies in English, New-York, Holt. —

Digitized by Google

W. Klump, Die Hænd werkernamen sachlich und sprachlich erlaütert, A. F., n° 24, Heidelberg, Winter, 3 m. 50. — *R. Münch*, Die sprachliche Bedeutung der gesetzsammlung König Alfreds, Halle, Kämmerer, 80 pf. — *L. Schmitt*, Lautliche Untersuchung der Sprache des Læceboc, Bonn, Hanstein, 4 m. — *L. Jordan*, Ueber Boeve de Hanstone, Halle, Niemeyer, 3 m. 60. — *A. Trampe Bödtker*, Critical contribution to early English syntax, 1st series, Christiania, Dybwad.

LITTÉRATURE. — a) ANGLO-SAXON ET MOYEN ANGLAIS. — *G. Grau*, Quellen und Verwandtschaften der älteren germanischen Darstellungen des jüngsten Gerichts, Studien zur englischen Philologie, n° 31, Halle, Niemeyer, 10 m. — *Alain de Lisle*, The Complaint of Nature, translated by D. M. Moffat, Yale Studies, n° 36, New-York, Holt, 75 cts. — *Chaucer*, Les Contes de Canterbury, traduction française, Paris, Alcan, 12 fr. — *A. P. Hammond*, Chaucer, a bibliographical Manual, Macmillan, 12 s. 6.

b) XVIe et XVIIe SIÈCLES. — *A. H. Upham*, French Influence on English Literature (1558-1660), Macmillan, 10 s. 6. — *A. E. Taylor*, Th. Hobbes, Constable, 1 s. — *W. Pierce*, An Historical Introduction to the Marprelate Tracts, Constable, 10 s. 6. — *R. Poscher*, A. Marvells Poetische Werke, Wiener Beiträge, n° 28, Braumüller, 5 m. — *Mendoza*, Lazarillo de Tormes, trad. par Sir Clements Markham, Black, 5 s. — *C. H. Firth*, Milton as an Historian, Proceedings of British Academy, Frowde, 1 s. — *M. A. Woods*, The Characters of Paradise Lost, Ouseley, 2 s. — *J. Milton* (1608-74), Facsimiles of Autographs, British Museum, 1 s. — *M. L. R. Beaven*, Sir Wm. Temple, The Gladstone Essay, 1908, Simpkin, 2 s. 6.

c) DRAME ET SHAKESPEARE. — *The Stage Year Book*, Carson and Comesford, 1 s. — *R. J. Broadbent*, Annals of the Liverpool stage, Liverpool, Howell, 8 s. 6. — *V. C. Gildersleeve*, Government regulation of the Elizabethan drama, New-York, Columbia University Press, 1 dol. 25. — *Ch. Wm. Wallace*, The Children of the Chapel at Blackfriars, 1597-1603, University of Nebraska, Lincoln, 2 dol. 50. — *H. C. Beeching*, Wm. Shakespeare, Smith Elder, 2 s. — *A. S. G. Canning*, Shakespeare studied in three plays (Merch. of Ven., Henry V-VI), Unwin, 7 s. 6. — *A. Gyulai*, Shakespeare in Hungary, London, Gale and Polden. — *S. Lublinski*, Shakespeare's Problem im Hamlet, Leipzig, Xenien Verlag, 2 m. — *W. L. Rushton*, Shakespeare and the « Arte of English Poesie », Young, 2 s. 6. — *E. Scholz*, Der absolute Infinitiv bei Shakespeare, Diss. Berlin. — *L. L. Schücking*, Shakespeare im literarischen Urteil seiner Zeit, Heidelberg, Winter, 5 m. — *A. von Weilen*, Hamlet auf der deutschen Bühne bis zur Gegenwart, Berlin, Reimer, 4 m. 50. — *F. Kabel*, Die Sage von Henry V bis zu Shakespeare, Palæstra, n° 69, Berlin, Mayer und Müller, 4 m. — *A. Brereton*, Life of H. Irving, 2 vol. Longmans, 25 s.

d) XVIIIe SIÈCLE. — *H. Jackson*, Great English Novelists, Grant Richards, 3 s. 6. — *J. Buchan*, Some XVIIIth century Byways, Blackwood, 7 s. 6. — *S. Alexander*, Locke, Constable. 1 s. — *A. C. Gaussen*, Percy Prelate and Poet, Smith Elder, 10 s. 6.

Digitized by Google

e) XIXe SIÈCLE ET CONTEMPORAINS. — *J. Comyns Carr*, Some eminent Victorians, Duckworth, 12 s. 6. — *Garnered Grain*, A poetical annual for 1909, Kegan Paul, 1 s. — *Ad. Hoffmann*, Das Psyche-Märchen des Apuleius in der Englischen Literatur, Diss. Strasbourg. — *F. Greenslet*, The Life of T. Bailey Aldrich (ed. Atlantic Monthly), Constable, 12 s. 6. — *J. Walling*, George Borrow, Cassell, 6 s. — *Cl. Shorter*, The Brontës' Life and Letters, vol. I-II, Hodder and Stoughton, 24 s. — *Hall Caine*, My Story, Heinemann, 6 s. — *E. Luce*, Memories of John Churton Collins, Spottiswoode, 6 d. — *The Dickensian*, ed. W. B. Matz, vol. IV, Chapman and Hall, 4 s. — *E. Pugh*, Charles Dickens, New Age Press, 5 s. — *Edw. Thomas*, Richard Jefferies, Hutchinson, 10 s. 6. — *A. E. Hancock*, John Keats, a literary Biography, Constable, 8 s. 6. — *W. J. Courthope*, Macaulay's Comparison of Dante and Milton, Proceedings British Academy, Frowde, 1 s. — *H. Jackson*, Wm. Morris, Craftsman and Socialist, Fifield. 1 s. — *Ed. Guyot*, L'Idée socialiste chez Wm. Morris, Paris, A. Rousseau. — *A. Noyes*, Wm. Morris, English Men of Letters, Macmillan, 2 s. — *Christ. G. Rossetti*, Family Letters, Brown Langham, 15 s. — *F. Rutter* D. G. Rossetti, Grant Richards, 2 s. — *M. F. Young* ed., The Letters of a noble Woman (Mrs La Touche), Allen, 12 s. 6. — *R. Sp. Watson*, Joseph Skipsey, his life and work, Unwin, 2 s. 6. — *H. Frisa*, Deutsche Kulturverhältnisse in der Auffassung Wm. M. Thackerays, Wiener Beiträge, Braumüller, 2 m. — *E. Walter*, Entstehungsgeschichte von Wm. M. Thackerays Vanity Fair, Palæstra, n° 79, Berlin, Mayer und Müller, 4 m. 50. — *J. F. Godfrey and Ward*, Homes and Haunts of H. Kirke White, Simpkin, 5 s. — *L. Weisz*, Psychologische Streifzüge über O. Wilde, Leipzig, Bennewitz, 3 m. 80. — *J. Wolfe*, The Writer of « the Burial of Sir John Moore » discovered by R. C. Newick, Bristol, Thatcher, 1 s. — *K. Lienemann*, Die Belesenheit von W. Wordsworth, Berlin, Mayer und Müller, 4 m. — *W. B. Yeats*, Collected Vorks, vol. VII-VIII, 84 s. les 8 vol., Bullen et Chapman and Hall.

HISTOIRE DE LA CIVILISATION. — *a*) DES ORIGINES AU XVIIIe SIÈCLE. — *A. H. Allcroft*, Earthwork of England, prehistoric to mediæval, Macmillan, 18 s. — *W. G. Collingwood*, Early Britain : Scandinavian Britain, S. P. C. K., 3 s. 6. — *Dom F. Cabrol*, L'Angleterre chrétienne avant les Normands, Paris, Gabalda. — *G. F. Browne*, Alcuin of York, S. P. C. K., 5 s. — *F. M. Stenton*, Wm. the Conqueror, Putnam, 5 s. — *L. B. Radford*, Henry Beaufort (1377-1447), Pitman, 3 s. 6. — *J. Gairdner*, Lollardy and the Reformation in England, I-II, Macmillan, 21 s. — *T. Garner and A. Stratton*, The Domestic Architecture of England during the Tudor period, part. II, Batsford, 42 s. — *J. L. Vives* translated by F. Watson, Dialogues on Tudor Schoolboy life, Dent, 3 s. 6 — *Transactions* of the Royal Historical Society, 3rd series, vol. II : Ballad History of the reigns of Henry VII-VIII; Diary of an Elizabethan gentlewoman, Offices of the Society. — *F. Watson*, The English Grammar Schools to 1660, Cambridge University Press, 6 s. — *G. L. Beer*, The Origins of the British Colonial System (1578-1660), Mac-

Digitized by Google

millan, 12 s. 6. — *W. M. Kennedy*, Archbishop Parker, Pitman, 3 s. 6. — *K. Stählin*, Sir Francis Walsingham und seine Zeit, vol. I, Heidelberg, Winter, 17 m. — *N. Pocock*, Life of Richard Steward, Dean designate of St. Paul's (1593-1650), Masters, 3 s. 6. — *J. B. Williams*, A History of English Journalism to the foundation of the Gazette, Longmans, 10 s. 6. — *C. B. R. Kent*, The Early History of the Tories (1660-1702), Smith Elder, 12 s. 6. — *Fr. Bate*, The Declaration of Indulgence (1672), Constable, 6 s. — *P. F. Wm. Ryan*, Queen Anne and her Court, I-II, Hutchinson, 24 s. — *C. G. Harper*, Half-hours with the Highwaymen, 2 vol., Chapman and Hall, 42 s. — *Lewis Melville*, The First George in Hanover and England, 2 vol., Pitman, 24 s. — *F. Frankfort Moore*, A Georgian Pageant, Hutchinson, 16 s. — *W. C. Mackenzie*, Simon Fraser, Lord Lovat, Chapman and Hall, 10 s. 6. — *P. Noble*, Anne Seymour Damer (1748-1828), Kegan Paul, 12 s. 6. — *A. D. Godley*, Oxford in the XVIII. century, Methuen, 7 s. 6. — *P. H. Ditchfield*, Memorials of Old London, 2 vol., Bemrose, 25 s. — *A. Marks*, Tyburn Tree, Brown Langham, 15 s. — *W. Robertson*, Ayrshire, its history and historic families, Ayr, Stephen and Pollock, 10 s. — *V. B. Redstone*, Memorials of Old Suffolk, Bemrose, 15 s.

b) XIXe SIÈCLE ET CONTEMPORAINS. — HISTOIRE POLITIQUE. — *A. Hassall*, Viscount Castlereagh, Pitman, 3 s. 6. — *The Liberal Year Book for 1909*, Liberal Publication Department, 1 s. — *J. H. Edwards and Sp. L. Hughes*, From Village Green to Downing Street (Mr. Lloyd George), Newnes, 1 s. — *W. S. Mackechnie*, The Reform of the House of Lords, Maclehose, 2 s. 6. — *A. F. Pollard*, The British Empire, Caxton Hall, Westminster, 5 s. — HISTOIRE SOCIALE. — *Mrs. W. Blake*, Memoirs of a vanished generation (1813-55), Lane, 16 s. — *Earl of Ilchester*, Journal of Elizabeth Lady Holland (1791-1811), Longmans, 21 s. — *W. H. Dumont et Ed. Suger*, Londres et les Anglais, Paris, Delagrave, 6 fr. — *R. Nevill and C. E. Jerningham*, Piccadilly to Pall Mall, Duckworth, 12 s. 6. — *H. O. Meredith*, Outlines of the Economic History of England, Pitman, 5 s. — *W. M. J. Williams*, The King's Revenue, P. S. King, 6 s. — *W. Hasbach*, A History of the English Agricultural Labourer, P. S. King, 7 s. 6. — *T. Rothstein* ed., The Socialist Annual 1909, 4th year, 20th century Press, 3 d. — *Bernard Shaw*, Fabian Essays in Socialism, Walter Scott, 6 d. — *L. Yexley*, The Inner Life of the Navy, Pitman, 10 s. 6. — *F. Péron*, Législation de l'enseignement primaire et secondaire en Angleterre, Paris, H. Jouve, 6 fr. — HISTOIRE DE LA RELIGION ET DES IDÉES. — *G. Planque*, Histoire du catholicisme en Angleterre, Paris, Bloud, 2 vol., 1 fr. 20. — *E. Romanes*, Ch. Mary Yonge, an appreciation, Mowbray, 3 s. 6. — *J. A. Taylor*, Cardinal Manning, Kegan Paul, 5 s. — *Thureau-Dangin*, Le Catholicisme en Angleterre au XIXe siècle, Paris, Bloud, 3 fr. 50. — *W. Ward*, Ten Personal Studies (A. J. Balfour, Wiseman, Newman, etc.), Longmans, 10 s. 6. — *W. M. Macphail*, The Presbyterian Church, Hodder and Stoughton, 5 s. — IRLANDE ÉCOSSE ET AMÉRIQUE. — *R. B. O'Brien*, Dublin Castle and the Irish people,

Digitized by Google

Kegan Paul, 7 s. 6. — *A. O. Anderson*, Scottish Annals from English Chroniclers (500-1286), Nutt, 10 s. 6. — *J. L. Caw*, Scottish painting (1620-1908), Jack, 21 s. — *J. Davidson and A. Gray*, The Scottish Staple at Veere, Longmans, 12 s. 6. — *A. Macrae*, Scotland (1707-1907), Dent, 2 s. 6. — *E. Channing*, A History of the United States (1000-1760), Macmillan, vol. I-II, à 10 s. 6. — *F. B. Tracy*, The Tercentenary History of Canada (1608-1908), 3 vol., Macmillan, 17 s.

II. — Réimpressions.

LANGUE. — *S. Daines*, Orthoepia Anglicana (1640), ed. Rœsler et Brotanek, Halle, Niemeyer, 7 m.

LITTÉRATURE. — *a*) ANGLO-SAXON. — *Asser's* Life of Kingl. Alfred, translated by L. C. Jane, Chatto and Windus, 1 s. 6.

b) XVIe ET XVIIe SIÈCLES. — *John Florio's* Essayes of Michael, Lord of Montaigne, ed. Thomas Seccombe, 3 vol. Grant Richards, 31 s. 6. — *John Leland's* Itinerary, parts VII et VIII, ed. L. T. Smith, Bell, 12 s. — *Thomas Nashe*, Works, ed. R. B. Mackerrow, vol. IV, A. H. Bullen. — *Turberville's* Booke of Hunting, 1576, Tudor and Stuart Library, Frowde, 7 s. 6.

c) DRAME ET SHAKESPEARE. — *Beaumont and Fletcher*, Works ed. A. R. Waller, vol. VI, Cambridge University Press, 4 s. 6. — *Beaumont and Fletcher*, Works ed. Variorum, vol. III, Bell, 10 s. 6. — *S. Lee*, Life of Shakespeare, 6th ed., Smith Elder, 7 s. 6. — *Shakespeare*, ed. Furness (Variorum), Richard III, Lippincott, 15 s.; — The Sources and Analogues of A Midsummer Night's Dream, ed. F. Sidgwick; The Taming of a Shrew, ed. Boas (The Shakespeare Library), Chatto and Windus, 2 vol. à 2 s. 6; Shakespeare's Complete Sonnets, ed. Walsh, Unwin 5 s.; The Shakespeare-Apocrypha, ed. C. F. Tucker-Brooke, Frowde, 5 s. — *Ch. Wells*, Joseph and his Brethren, Frowde, 1 s.

d) XVIIIe SIÈCLE. — *Boswell's* Letters to Rev. W. J. Temple, ed. T. Seccombe, Sidgwick and Jackson, 7 s. 6. — *Crabbe*, Poetical Works, ed. Carlyle, Frowde, 3 s. 6. — *J. Thomson*, Poetical Works, ed. L. Robertson, Frowde, 3 s. 6. — *Thomson's* Seasons, ed. O. Zippel, Palæstra, n° 66, Mayer and Müller, 10 m. — *Swift*, Prose Works, ed. Temple Scott, vol. XII, Bell, 5 s.

e) XIXe SIÈCLE ET CONTEMPORAINS. — *W. Bagehot*, Estimations in Criticism, vol. I, Melrose, 3 s. 6. — *Ch. and Mary Lamb*, Works, ed. T. Hutchinson, 2 vol., Frowde, à 2 s. — *S. Laycock*, Collected Writings, ed. Milner, Simpkin, 3 s. 6. — *W. E. H. Lecky*, Historical and Political Essays, Longmans, 10 s. 6. — *Sir G. O. Trevelyan*, Macaulay's Life and Letters, Longmans, 3 s. 6. — *J. St. Mill*, Autobiography, Longmans, 6 d. et 3 s. 6. — *E. A. Poe*, Complete Poems, ed. C. F. Richardson, Putnam, 7 s. 6. — *Wm. Sharp* (*Fiona Macleod*), Songs and Poems, Stock, 4 s. 6. — *Tennyson*, Works, Annotated ed., Becket and other Plays, Macmillan, 4 s. — *Thackeray*, Works, ed. Geo. Saintsbury, The Oxford Thackeray, Frowde, aura 17 vol. à 2 s.

Digitized by Google

f) SÉRIES. — *The World's Classics*, Mrs. Gaskell, North and South, Frowde, 1 s. — *The King's Classics*, Daniel's Delia and Drayton's Idea; Dante's Vita Nuova with D. G. Rossetti's version; Pettie's Palace, 2 vol.; Chatto and Windus, à 1 s. 6. — *Oxford Library of Prose and Poetry*, Wm. Barnes Select Poems; John Clare's Poems; Mrs Inchbald, A Simple Story; Galt, Annals of the Parish; Frowde, à 2 s. 6.

HISTOIRE DE LA CIVILISATION. — *M. B. Synge*, A Short History of Social Life in England, Hodder and Stoughton, 3 s. 6. — *Sir Wm. R. Anson*, The Law and Custom of the Constitution, vol. II, Frowde, 8 s. 6. — *A. V. Dicey*, The Law of the Constitution, 7th ed., Macmillan, 10 s. 6. — *Wm. Twici*, Huntsman to King Edward II, The Art of Hunting, ed. Alice Dryden, Simpkin, 15 s. — *W. M. Kennedy*, The « Interpretation » of the Bishops and their influence, on Elizabethan Episcopal Policy, Longmans, 1 s. 6. — *H. Smith*, Sermons (c. 1590) selected by John Brown, Cambridge University Press, 1 s. 6. — *A. Smellie*, Men of the Covenant (1660-88), 2 vol., Melrose, 31 s. 6. — *A. Toynbee*, Lectures on Industrial Revolution, Longmans, 2 s. 6. — *M. Arnold*, Reports on Elementary Schools, 1852-82, Wyman 1, s. — *J. Morley*, Life of Gladstone, 2 vol., E. Lloyd, 5 s. — *A. C. Benson and Viscount Esher*, Letters of queen Victoria, 3 vol., Murray, 6 s. — *P. Hume Brown*, A Short History of Scotland, Oliver and Boyd, 4 s. 6.

Littérature comparée.

Livres et Brochures.

BERG, R. G., Novalis och Fouqué i Sverige. Stockholm, 1908. — BÖSSER, R., Shakespeare's Romeo und Julie in französischer Bearbeitung. Diss. Rostock, 1907. — COBB, P., The influence of E. T. A. Hoffmann on the tales of E. A. Poe, Chapel Hill, 1908. — COUNSON, A., De la légende de Kant chez les romantiques français (*Mélanges G. Kurth*), Liège, 1908. — ELSTER, E., Tannhäuser in Geschichte Sage und Dichtung. Vortrag. Bromberg, 1908. — FAGUET, E., French seventeenth Century Literature and its European influence (dans *Cambrige Modern History*, t. V, Cambridge, 1908) [cf. *Revue latine*, 25 novembre 1907]. — FARINELLI, A., L' « umanita » di Herder e il concetto della « razza » nella storia evolutiva dello spirito. Catania, 1908. — FRISA, H., Deutsche Kulturverhältnisse in der Auffassung W. M. Thackerays. Wien, 1908. — HOFFMANN, Bérangers Einfluss in Chamissos Gedichten. Progr. Suhl, 1908. — MEAD, W. E., Italy in English poetry. *Pub. of the Mod. Lang. Ass. of America*, XXIII, 3, 1908. — PHILIPPSTHAL, R., Deutsche Reisende des 18. Jhdts. in England (*Festschrift zum 13. Neuphilologentage in Hannover*. Berlin, 1908). — STAVERMAN, W. H., Robinson Crusoe in Nederland. 's-Gravenhage, 1908. — UPHAM, A. H., The French influence in English literature from the accession of Elizabeth to

Digitized by Google

the Restauration. New-York, 1908. — VETTER, Th., Shakespeare und die deutsche Schweiz (*Verhandlungen der 49. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Basel*). Leipzig, 1908. — VOCHT, H. DE, De invloed van Erasmus op de engeleche toonslliteratuur der XVIe en XVIIe eeuwen. I : Shakespeares Jest-books; Lyly. Gent, 1908. — WERNER, R. M., Der Einfluss deutscher Literatur auf Thackeray. Progr. Teplitz, 1907. — WITTMER, L., Etude de littérature comparée : Charles de Villers, 1765-1815. Genève et Paris, 1908. — WRANGEL, E., Werther und das Wertherfieber in Schweden. *Goethe-Jahrbuch*, 1908.

Articles de Périodiques.

AN., Lessons from a French novel [ce que les romanciers américains y pourraient apprendre]. *The Nation*, 23 juillet 1908. — BALDENSPERGER, F., Les grands thèmes romantiques [en particulier la notion de fatalité] dans les *Burgraves* de V. Hugo. *Archiv*, CXXI, 1909. — BARABAS, A. VON, Petöfi und Nietzsche. *Pester Lloyd*, n° 237, 1908. — BERGER, T. W., Don Quixote in Deutschland. *Zeitschr. für Bücherfreunde*, XII, 7, 1908. — BRANDES, G., Griechische Gestalten in neuerer Poesie [de Racine à Hofmannsthal]. *Nord und Süd*, XXXII, 4. — BRAUN, A., Stendhal in Wien. *Neue Freie Presse*, n° 15828, 1908. — BURNAND, F. C., Un peu de Pickwick à la française [adaptation dans le *Journal pour tous* en 1859]. *Ninet. Century*, août 1908. — CHUQUET, A., La Marseillaise en Allemagne. *Rev. bleue*, 25 janv. 1908. — CHURTON COLLINS, The literary indebtedness of England to France. *Fortnightly Review*, août 1908. — CONRAD, H., Shakespeares Anfänge in Deutschland [d'après Mlle Joachimi-Dege]. *Berliner Lokal-Anz.*, n° 298, 1908. — COUNSON, A., Gœthe en France [d'après Baldensperger]. *La Phalange*, 15 juillet 1908. — CROSSLAND, J., Zachariä and his English models [Pope, Milton, Thomson, Young]. *Archiv*, CXX, 3-4, 1908. — FEUCHTWANGER, L., Heine und O. Wilde. *Der Spiegel*, I, 13/14, 1908. — FLOM, G. T., A history of Scandinavian studies in American universities. *Bull. of the State University of Jowa*, new series, n° 153, 1907. — GRAPPE, G., Les romanciers français devant la critique anglaise. *L'Opinion*, 5 septembre 1908. — GUYOT, Y., The influence of English thought on the French mind. *Fortnightly Rev.*, juillet 1908. — HEGAUR, E., Auf Rabelais Spuren in Deutschland. *Lit. Echo*, 15 sept. 1908. — JACOBS, J., A hitherto unknown source of Montaigne and Burton [Zwinger, *Theatrum vitæ humanæ*]. *Athenæum*, 6 juin 1908. — JENSEN, H., Zu Vanbrughs *The false Friend* [imité de Lesage et de F. de Rojas y Zorilla]. *Archiv*, CXX, 2-4, 1908. — KALLENBACH, H., Platens Beziehungen zu Shakespeare. *Stud. vgl. Lit.*, VIII, 4, 1908. — KASTNER, L. E., Spenser's Amoretti and Desportes. *Mod. Lang. Rev.*, oct. 1908. — LANSON, A., Voltaire et les « Lettres philosophiques ». *Revue de Paris*, 1er août 1908. — LE BRAZ, A., Au pays d'exil de Chateaubriand. *Ibid.*, 15 juillet, 1, 15 septembre 1908. — LOHMANN, K.,

Digitized by Google

Goethe und Napoléon. *Hamb. Nachrichten*, n° 606, 1908. — MAURUS-FONTANA, O., Don Juan und Faust. *Masken*, Düsseldorf, n° 43, 1908. — MELE, E., Alcune versioni dal tedesco di V. Imbriani. *Riv. di lett. ted.*, II, 7-9, 1908. — MOMIGLIANO, F., Mazzini e la letteratura tedesca, *Ibid.* — MOREL, L., Sainte-Beuve, la littérature allemande et Gœthe. *Rev d'hist. litt. de la France*, XV, 2, 1908. — MÜHLEISEN, W., Französische Vorbilder von Z. E., Schlegels « Stummer Schönheit » [Destouches, Molière]. *Stud. vgl. Lit.*, VIII, 4, 1908. — MÜLLER, E., Die Quelle von Schillers Taucher [Nicola Pesce]. *Stud. vgl. Lit.*, VIII, 2, 1908. — OESTERHELD, E., Deutschlands Entwicklung im Urteile Frankreichs. *Xenien*, n° 10, 1908. — POULAIN, L., Taine et l'Allemagne [en particulier la littérature]. *Bibl. univers. et Rev. Suisse*, mars 1908. — ROBERTSON. J. G., R. P. Gillies and Gœthe [impressions d'un visiteur anglais]. *Mod. Lang. Rev.*, oct. 1908. — SCHMIDT, K. EUG., Faust in Frankreich [et les difficultés d'une traduction]. *Die Zeit*, n° 2028, 1908. — ID., Campe und die französische Revolution. *Frankf. Ztg.*, n° 293, 1908. — SEILLÈRE, E., Nietzsche dans le roman français [Daniel Lesueur]. *L'Opinion*, 25 juillet 1908. — SKAL G. VON, Deutsche Literatnr in Amerika [point de vue des droits d'auteur]. *Die Zukunft*, n° 49, 1908. — SMYTH, M.-W., Dante and Shakespeare. *Ninet. Century*, oct. 1908. — STEINER, G., Napoleon und die Dichter. *Neue Zürcher Ztg.*, n°s 273-276, 1908. — SULLIVAN, E., Shakespeare and the waterways of North Italy. *Nineteenth Century*, août 1908. — TISSOT, E., Enquête über die intellektuelle Annäherung Frankreichs und Deutschlands. *Die Revue*, avril 1908. — USTERI, P., Briefwechsel S. Gessners mit H. Meister, 1770-1779 [concernant la traduction des *Idylles* par Huber]. *Archiv*, CXX, 3-4, 1908. — VARA, SIL, Faust im Englischen [l'adaptation donnée à His Majesty's Theatre]. *Neue Freie Presse*, n° 15825, 1908. — WIENTER, G., Tolstoï und die Deutschen. *Hamb. Correspondent*, n° 437, 1908. — WYZEWA, T. DE, Voltaire et Rousseau en Angleterre [d'après Churton Collins]. *Rev. des Deux Mondes*, 15 mai, 16 juin 1908. F. B.

Revues allemandes.

Preussische Jahrbücher, dezember 1908.

Hans Delbrück : Max Lehmanns Stein. *Notizen und Besprechungen*. Professor Dr Otto Schrœder, Berlin Schaffen und Schauen. Margarete Danneel, Grunewald : Hans son Bülows Brefe, Marie Fuhrmann, Greifswald : Gaedertz, Reuter Kalender auf das Jahr 1909. D. Duncker : Marie Magdalena Heinrich Laubes Werke O. Ladendorf, Hans Hoffmann A. Hanschner, Die Familie Lowositz S. Lagerlöf : Schwester Olives Geschichte u. a. Erzahlungen. *Theater Korrespondenz* : Hermann Conrad, Shakespeares Julius Casar im Neuen Schauspielhause *Politische Korrespondenz* Lutz Korodi : Die Sprachenfrage in Oesterreich D : Die Krisis des persönlichen Regiments.

Digitized by Google

Preussische Jahrbücher. — Januar 1909 : Dr Konrad Lehmann, Steglitz : Lehrerbildung und Schulwesen. — C. Th. Brieger, Professor der Theologie a. d. Universität Leipzig : Luther und die Nebenehe des Landgrafen Philipp v. Hessen — Prof. Dr. Adolf Matthaer, Cuxhaven : Was kann Deutschland von der englischen Sonntagsfeier lernen? — Dr. Rudolff Müller, Leipzig : Zwei Briefe von Ernst Moritz Arndt. — Friedrich von Oppeln-Bronikowski, Charlottenburg : Flaubert und die Altertumswissenschaft.

Notizen und Besprechungen. — Literatur : Dr. Franz Koppel : Ellfeld, Dresden : K. Gjellerup, Das Weib des Vollendeten. — Marie Fuhrmann, Greifswald : H. Sakheim, E. T. A. Hoffmann. — M. Martens : Die neue Religion. — W. Harlan : Die Sünde an den Kindern. — M. Prévost : Herr und Frau Moloch. — E. v. Handel-Mazzetti : Deutsches Recht u. a. Gedichte. — G. Pfander : Helldunkel.

Politische Korrespondenz.

D. : Kriegsgefahr.

März 1909 : Heft 1, Conrad Haussmann, M. d. R. Anno 1908. — Ludwig Thoma : Deutschland und Oesterreich. — Hermann Bahr : Oesterreichisches. — Robert Hessen : Von Marx zu Kant.

Heft 2, Friedrich Payer : Fortschritte? — Verns : Zum fünfzigsten Geburtstag Wilhelms II. — Hermann Hesse : Gespräch am Abend.

Die neue Rundschau. — Januar 1909 : Friedrich Naumann : Das Königtum. — Thomas Mann : Königliche Hoheit, Roman. — Oscar A. H. Schmitz : Die Entwurzelten. — Adolph v. Menzel : Briefe aus Cassel. — Wilhelm Schaefer : Die Missgeschichten, Erzählung. — Karl Albrecht : Franz Ferdinand, ein Brief. — Felix Salten : Der Kaspar Hauser-Roman. — Oscar Bie : Impromptu. — Alfred Kerr : Thoma = Wedekind = Shaw. — Junius : Chronik, Zwischenaktspolitik.

Die Propyläen. N° 10. — *Arthur Drews* : Die Principien der Naturphilosophie. *Alfred Klaar* : Berliner Theaterbrief.

N° 11. — *Detlev von Liliencron* : Leben und Lüge.

N° 12. — *David von Augsburg* : Eine Weihnachtspredigt aus dem 13tn Jahrhundert. *D. F. Naumann* : Friedrich Steinhausen. *Eugen Schmitz* : Beethoven's Fidelio in der ursprünglichen Fassung. *E. Otto* : Bilder aus dem deutschen Volksleben der Vergangenheit.

N° 13. — *René Prévôt* : Hans Thoma als Schriftsteller. *Hans Benzmann* : Stefan George. *E. Otto* : Bilder aus dem deutschen Volksleben (continuation).

N° 14. — *August Messer* : Die Philosophie Rudolf Eucken's. *Otto Braun* : Rudolf Euckens Ethik. *Benno Rüttenauer* : Hans von Marées. *E. Otto* : Bilder aus dem deutschen Volksleben (continuation).

N° 15. — *Charles Andler* : Nietzsche und Overbeck. *L. von Scheffler* : Nietz-

Digitized by Google

sche als Docent (réimpression). *Albert Dresdner* : Deutsche Maler. *E. Otto* : Bilder aus dem deutschen Volksleben (continuation).

Süddeutsche Monatshefte. — Unter Mitwirkung von J. Hofmiller, Fr. Naumann, Hans Pfitzner, Hans Thoma, Karl Voll herausgegeben von P. N. Cossmann (München, janvier 1909). *Grazia Deledda* : *Bis zur Grenze.* — *Josef Ruederer* : *Das Grab des Herrn Schefbeeck.* — Otto Freiherr von Taube : *Der Quirit.* — Memoiren von *Ludwig Ganghofer.* Ungedruckte Briefe *Friedrich Nietzsches* aus den letzten Lebensjahren. — *Joseph Hofmiller* : Wedekinds autobiographische Dramen — fasc. février. « Der Laubfrosch als Erzieher », von *A. Supper*; « Bis zur Grenze », von *Grazia Deledda*, ein Komödienfragment von *Hugo von Hofmannsthal*; « Meine Tugend und meine sittliche Verwilderung », von *J. V. Widmann*; Lebenserinnerungen, von *Ludwig Ganghofer.*

Revues anglaises.

The North American Review (November 1908).

The Woman Movement in England, The Rev. Dr. C. F. Aked. The international Council of Women, Ida Husted Harper. Matthew Arnold as Poet, W. C. Wilkinson. New Books reviewed : Mars's « Interpretation of Life », Christian Ganss, Dugard's « Ralph Waldo Emerson » Alvan F. Sanborn, Mrs. Ward's « The Testing of Diana Mallory », Charlotte L. Rudyard.

Modern Language Review, (June 1908).

A. R. Cook, Familia Goliac. T. A. Jenkins, Villoniama. G. L. Hamilton, Chanceriana. I. O. Heller, The Source of Chapter I of Sealsfield's « Lebensbilder aus der Westlichen Hemisphära ». I. H. M. Ayres, « The Faerie Queene » and « Amis and Amilonn ». C. H. Ibershoff, A Curious Mistake in Freytag's « Die Journalisten ». E. B. Reed, Some Unpublished Notes on Lord Macaulay. I. W. P. Reeves, Felgerole.

The Modern Language Review (October 1908).

Articles : Was « Langland » the Author of the C. Text of « Piers Plowman », by Theophilus D. Hall. Notes on Chaucer, by G. C. Macaulay. The Text of Chapman's « Conspuracy » and « Tragedy of Charles Duke of Byron », by T. M. Paroff. Spenser's « Amoretti » and Desportes, by L. E. Kastner. *Miscellaneous Notes* : Ben Jonson and the Cardinal Duperron, by C. H. Herford. A note on « King Lear », by Mark Hunter. The Date of Brewer's « Love-sick King », by A. E. H. Swaen. William Kempe, by E. K. Chambers. « Merry Wives of Windsor », I, iii, 93, by E. K. Chambers. R. P. Gillies and Gœthe, by T. G. Robertson. Minor Notes on « Havelok the Dane », by T. H. Grattan. *Discussions* : Milton and Syllabism, by T. S. Osmond.

Digitized by Google

Reviews : A. W. Ward and A. R. Waller, The Cambridge History of English Literature, Vol. II (W. Lewis Jones). W. W. Greg, Pastoral Poetry and Pastoral Drama (H. T. C. Guerson). An Enterlude of Wealth and Health, herausg. von F. Holthausen (W. W. Greg). The Partiall Law, ed by B. Dobell (W. W. Greg). S. T. Coleridge, Biographia Literaria, ed. by T. Shawcross. J. W. Mackail, Coleridge's Literary Criticism. A. A. Helmoltz, The Indebtedness of S. T. Coleridge to A. W. von Schlegel (Olivier Elton). J. Schiffer, Beiträge und Studien zur Englischen Kultur und Literaturgeschichte (G. C. Moore Smith). J. Bethmann, Untersuchungen über die mittelhochdeutsche Dichtung vom Grafen Rudolf (R. Priebsch). *Minor Notices* : W. Shakespeare, Sonnets and A Lover's Complaint, ed. by W. H. Hadow. G. Gascogne, The Complete Works, ed. by J. W. Cunliffe. The Pearl, transf. by C. G. Osgood, Mindesmaerker af Danmarks Nationallitteratur.

Revues scandinaves.

Ord och Bild (Stockholm, Wahlström), fasc. 8, 1908. — V. Palmgren : Amerikanska bibliotek och bibliotekssträfvanden (Les Américains considèrent les bibliothèques comme un des plus puissants moyens d'éducation sociale et leur consacrent 8 millions de dollars par an). — Ur Malla Montgomérys anteckningar : Ett friarbref från 1700-talet (Curieuse lettre de Montgoméry, colonel des dragons de Nyland et favori de Gustave III, à Charlotte Rudbeck, qui avait repoussé sa demande en mariage). — H. Bergström : Af en Arkivgranskers Optegnelser (Souvenirs d'un archiviste). — E. Wrangel : En hittils otryckt dikt af Thorild (Poésie inédite de Thomas Thorild, composée en 1806). — Karl Wåhlin : Det tvåhundrade Häftet (A propos du deux-centième fascicule de *Ord och Bild*). — N. Söderblom : Kristusbilden i Oscar Wildes de Profundis (Comment Oscar Wilde, dans sa prison, a compris le Christ). — Erik Hedén : Svensk Vers (La poésie lyrique suédoise contemporaine).

Fasc. 9. — Valdemar Schmidt : Ny Carlsberg Glyptotek (A l'occasion du 25e anniversaire de la N. C. Gl., Vald. Schmidt en fait l'historique et passe en revue la section égyptienne). — Rutger Sernander : Om skydd för den svenska naturen (De la nécessité et des moyens d'assurer la protection des beautés naturelles de la Suède). — Carl R. af Ugglas : Eros Thanatophoros (Nouvelle). — N. V. E. Nordenmark : Månkartor (Historique de la géographie lunaire). — N. Söderblom : Kristusbilden i Oscar Wildes de Profundis (Suite). — Fred. Böök : Svensk litteraturhistoria och litteraturkritik (Revue des livres de littérature).

Fasc. 10. — E. Wrangel : Den blaaögda (Hylda Prytz, en sa villa de Bokedal, où fréquentèrent Brinkman et Tegnér).— V. Schmidt : Ny Carlsberg Glyptotek (La section gréco-romaine). — Anders Österling : Bröllopssån-

Digitized by Google

gen (Chant nuptial). — Joh. Mortensen : J. K. Huysmans (Son origine flamande se trahit dans son œuvre ; à la fois sensualiste, mystique, humouriste).

Fasc. 11. — C. D. Marcus : Selma Lagerlöf (Son œuvre est le meilleur miroir du néo-romantisme suédois aux environs de 1890). — A. Lichtwark : Nordtyska Städer från Automobil (L'Allemagne du Nord en automobile : Hildesheim, Braunschweig, Cassel). — Joh. Mortensen : J. K. Huysmans (Suite).

Samtiden (Kristiania, Aschehoug), fasc. 8, 1908. — Alf Torp : Landsmaal og riksmaal (Dialectes et langue officielle, au lieu de s'exclure, doivent se fondre en une langue norvégienne unique). — Marg. Wullum : Folkehöiskolen (Les hautes écoles populaires en Danemark doivent à leur idéalisme leurs merveilleux résultats pratiques. Comment Wergeland eût voulu en fonder une sur des principes opposés). — Erik Givskov : Irland og home rule (Les dernières lois agraires en Irlande). — Carl W. Schnitler : Niti aar (Trois périodes dans l'histoire de l'art en Norvège au XIXe siècle). — Hans Evensen : Samfundssygdomme og sindshygiene (Des maladies sociales que la société a le droit et le devoir d'enrayer).

Fasc. 9. — Ove Rode : Peter Nansen (A l'occasion de ses 25 années d'écrivain). — Prof. A. Aall : Filosofien, Dens Metoder og Maal (Leçon d'ouverture sur la philosophie, ses méthodes et son but). — Johs. Dalhoff : Andelsvaesenet i Danmarks Landbrug (Le succès de la coopération dans les campagnes danoises). — H. Eitrem : Ibsens gjennembrud (Dans quel état d'esprit le poète a composé *Brand*). — Halv. B. Rolfsen : Brev fra Konstantinopel (Le vieux monde s'est écroulé en Orient : on ne voit pas luire encore l'aurore du nouveau). — Hans Evensen : Samfundssygdomme og sindshygiene (Suite : L'hygiène sociale).

Tilskueren (Copenhague, Gyldendal), sept. 1908. — A. Thomsen : Harald Höffding som Lærer (Par sa valeur scientifique et ses grandes qualités personnelles est l'âme du haut enseignement en Danemark). — Leo Swane : Om Hœyen (1798-1870 : Le peintre doit-il être artiste ou penseur d'abord?) — Georg Brandes : Voltaire og Rousseau (Intéressants détails sur leurs relations ; opposition essentielle de leurs caractères). — A. B. Drachmann : Messiasproblemet (L'idée messianique n'eût été attachée au Christ qu'après sa résurrection). — J. Œstrup : Orientens Morgenrœde eller...? (Le régime parlementaire non contraire à la religion mahométane, mais rendu difficile par le mélange des races).

Octobre. — P. O. Ryberg Hansen : Nye Traek i Opfattelse af Paulus (Saint-Paul fondateur historique du christianisme). — H. Nathansen : Den lykkeligste (Nouvelle). — Knud Berlin : Et islandsk Skrift om Islaendernes « Gamle Pagt » (La charte de 1262 reconnaissait, en réalité, la souveraineté du roi de Norvège sur l'Islande). — Kai Hoffmann : Digte (Poésies). —

Digitized by Google

Osvald Sirén : Ghibertis fœrste Bronzeporte (La porte en bronze de Saint-Jean-Baptiste de Florence; détails de son ornementation).

Novembre. — Aage Friis : Den Bernstorffske Gobelinsal (Le palais Bernstorff dépouillé de ses Gobelins). — W. Johansen : Om en herskende Tro i Udviklingslaeren (Lamarck et Darwin. Nombreux partisans actuels de Lamarck). — Nicolai Blædel : Jesuskultus (Que Jésus n'a primitivement pas été honoré comme Dieu et n'a lui-même pas voulu être considéré comme tel). — Ove Jœrgensen : Overgangen fra Drama til Skuespil (Des transformations du primitif drame religieux chez les Grecs). — Aage Meyer Benedictsen : Paa bulgarske Veje (Les idées modernes en Bulgarie).

Décembre. — *** Mene Mene (La nuit s'est faite sur le Danemark depuis trente ans. Une nouvelle aurore luira-t-elle?) — Emil Hannover : Folkwang-Museet i Hagen i W. (Le musée fondé à Hagen en W. par K. E. Osthaus est un curieux témoignage du goût moderne). — Erik Givslov : Tyve Aars tysk Kulturarbeide (La germanisation de la Pologne n'a point fait les progrès que disent les rapports officiels). — Niels Mœller : Videns Frem-Gang (Cantate). — Karl Madsen : Lorenz Fröhlich (Le peintre de l'âge héroïque scandinave). — Lauritz Larsen : Josefa. En historie fra Polakhuset (Nouvelle). — T. Hindenburg : Parlamentarismens Indfœrelse i Norge (Le parlementarisme en Norvège d'après le Journal de Ketil Motzfeldt).

LÉON PINEAU.

Le propriétaire-gérant : FÉLIX ALCAN.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

Digitized by Google

SEALSFIELD, SES IDÉES, SES SOURCES

D'APRÈS LE « KAJÜTENBUCH »

Le « Grand Inconnu », ainsi qu'on l'appelait avant la Révolution de 1848, qui marqua, du moins en Europe, le déclin de sa réputation est en majeure partie, pour ne pas pas dire complètement ignoré du public actuel. Bien rares sont ceux qui lisent ses nombreux romans ou s'intéressent encore au mystère de cette vie qui jadis passionna tant les lettrés des deux mondes, et les livres spéciaux eux-mêmes ne consacrent guère à Sealsfield que des développements de rhétorique portant sur l'étrangeté de sa langue ou sur ses descriptions de la forêt vierge et de la prairie; sa conception de la vie est régulièrement laissée dans l'ombre, de même du reste que son rôle politique, qui serait à étudier.

Ce n'est cependant pas à dire que les livres écrits à propos ou à côté de Sealsfield fassent défaut, mais ils traitent surtout des questions de détail ou de forme, et la plupart nous sont inaccessibles. La liste d'auteurs que Wurzbach donne dans le XXXIIIe volume de son dictionnaire s'est augmentée de quelques noms; mais il semble que personne ne se soit encore soucié de situer le rôle de la conception de Sealsfield dans la filiation des idées, ni surtout d'en rechercher les sources et les antécédents possibles.

A défaut de matériaux permettant d'acquérir la netteté et l'ampleur de vues désirables pour pénétrer la physionomie particulière et découvrir le tempérament littéraire de notre auteur, nous nous bornerons à l'étudier dans son œuvre même, et parmi ses nombreux romans, dans celui qui donne le plus la mesure de son talent, le *Kajütenbuch*. Sa monographie reste encore à faire. Friedr. M. Fels

Digitized by Google

(Vienne) annonce un exposé de sa vie, mais cet exposé n'est pas encore paru (1906).

On peut se demander, d'ailleurs, si l'on parviendra jamais à jeter la lumière sur cette existence aventureuse et énigmatique. Il semble que Sealsfield ait été un de ceux qui ont vraiment mené une vie double. Nul n'a, semble-t-il, mieux caché aux regards du profane le secret de sa personnalité. Il a mis un soin si jaloux à taire volontairement le drame qui a dû se passer en lui, à dissimuler la lente genèse des sentiments qui le déterminèrent à jeter le froc pour s'enfuir en Amérique, que nous ne connaîtrons sans doute jamais la clef de cette énigme. Enfin, ses romans, quoique nés de son observation, ne nous donnent aucun renseignement biographique.

Force nous est donc de nous en tenir à ce qui est de notoriété publique.

*
* *

Sur les circonstances qui ont décidé de la carrière littéraire de notre auteur, nous ne savons rien. Il est probable qu'il découvrit ses qualités d'écrivain durant le temps qu'il fut correspondant de Cotta et rédacteur au *Courrier des États-Unis*, mais nous n'avons aucun détail précis à ce sujet. Il se fit romancier par goût sans doute, et aussi par nécessité. Mais ce fut encore et surtout pour obéir à la tendance profonde de son être : semblable en cela aux Américains auxquels il s'assimile, il cache sous des dehors indifférents un tempérament ardent de prosélyte. C'est un apôtre de la nouvelle foi, un prophète de la civilisation future.

Sous l'apparente objectivité de ses romans percent une conception originale, une conviction morale, neuves et intéressantes pour l'époque. Tous ces ouvrages portent une marque caractéristique : ils sont didactiques. « La formation et l'accroissement des nations », tel est le sous-titre que l'on pourrait mettre à tous ces romans. Il nous dit la vie de planteur dans les *Lebensbilder*, le voyage sans doute intéressé qu'il fit au Mexique dans le *Virey* et dans *Süden u. Norden*, la politique et la société anglaises dans *Morton*; les spéculations et les affaires dans *Morton* et aussi dans *Süden u. Norden*; la destruction des Indiens dans *Der Legitime*, et enfin,

Digitized by Google

dans les *Wahlverwandschaften* l'antinomie qui sépare le caractère allemand du caractère américain.

Et ceci nous permet de dire que sa dernière œuvre, le *Kajütenbuch*, est aussi le couronnement de sa carrière littéraire. Non seulement au point de vue de la forme (c'est le seul livre où il soit parvenu à contenir dans une certaine mesure le torrent de sa verve véritablement étourdissante), mais encore et surtout au point de vue du fond. Il déclare dans la préface, écrite sous le nom de l'éditeur, qu'il se propose d'attirer l'attention du public allemand sur un moment qui a son importance dans le développement des États-Unis. Il a, dit-il, la mission de dérouler au regard des hommes les grands faits de l'histoire contemporaine en tableaux plastiques et vivants. Il présente à ses lecteurs allemands quelque chose qui doit les intéresser : « den Moment der Gründung eines neuen anglo-amerikanischen Staates auf mexikanischem Grund und Boden, den Moment, wo die germanische Rasse sich abermals auf Unkosten der gemischten romanischen, Bahn gebrochen, die Gründung eines neuen anglo-amerikanischen Staates durchgeführt hat ». Et il nous assure que personne avant lui n'a donné des détails aussi complets et aussi authentiques sur la question. Il a été aux sources mêmes; les événements historiques qui composent la trame du récit : la rencontre au bord du Salado, le siège de Bexar, la bataille décisive de Louisburg, ont été puisés dans des documents officiels : il a consulté les archives nationales de Washington. Aussi n'hésite-t-il pas à dire que, sans prétendre se hausser au niveau scientifique de l'ouvrage historique proprement dit, son livre est de nature à faire réfléchir les esprits clairvoyants : c'est une œuvre révélatrice, prophétique, en même temps qu'un genre littéraire nouveau. Il déclare dans son esquisse autobiographique : « mein Held ist das ganze Volk; sein sociales, sein öffentliches, sein Privatleben, seine materiellen, politischen. religiösen Beziehungen treten an die Stelle der Abenteuer, seine Vergangenheit, seine Zukunft werden als historische Gewänder benutzt, Liebesscenen u. Abenteuer mehr gelegentlich als Folie, um zu beleben, hervorzuheben, angewandt. Es ist in diesem Romangenre, dem der Verfasser die Benennung des nationalen oder höhern Volksromanes geben zu sollen glaubt, dem Roman die bunteste Unterlage gegeben, durch die derselbe zunächst

Digitized by Google

der Geschichte sich anzureihen, eine wichtige Seitenquelle derselben zu werden berufen sein dürfte ».

Il se rend donc parfaitement compte du rôle que son livre est appelé à jouer, il s'érige en quelque sorte en théoricien officiel, et le fait que le *Kajütenbuch* est dédié à un ancien ministre de la guerre des États-Unis suffit pour montrer quelles puissantes attaches il avait su se créer auprès du gouvernement. Nous nous trouvons donc en présence, non d'une œuvre de fantaisie, d'une libre création d'artiste, mais d'un livre appelé à faire sensation sur les esprits réfléchis par les profonds renseignements qui se cachent sous le conventionnel de la trame poétique. Sealsfield ne dissimule pas sa prétention de faire œuvre quasi scientifique, d'avoir créé un nouveau genre de littérature ethnographique. Il serait aussi l'un des premiers doctrinaires de ce genre discutable qui a pris depuis un tel développement en pays germanique.

Sans anticiper sur la question, disons déjà qu'un scrupule domine tout son livre : dire ce qu'il a vu. Aucune considération esthétique ou morale ne vient entraver la sincérité avec laquelle il s'efforce de rendre la réalité. Il parle d'intuition, et dans le large courant qui passe à travers son récit, on a la sensation très nette qu'il ne lâche pas volontiers la bride à son imagination romantique, et même qu'il ne donne pas libre carrière à son observation réaliste amoureuse du « pointillé », des moindres détails pittoresques qui, mis bout à bout, donnent un tableau de genre. On ne trouve pas dans la trame de ses romans, ni même sous les mots, de ces dispositions générales, qui dénotent un tempérament d'une qualité particulière, de ces états d'âme individuels et nuancés qui donnent comme un ton, un coloris si délicat et si interessant aux poésies d'un Lenau sur le nouveau continent ou aux romans que Chateaubriand consacre à la région même que Sealsfield paraît avoir chérie d'une spéciale affection, et qui devint pour lui la patrie d'adoption. Sa langue comme sa conception garde un caractère sérieux et austère qui tient sans aucun doute aux années passées dans le cloître des Chevaliers de la croix de Prague. Le prêtre catholique se fait démocrate, mais il reste prêtre : ses paroles sentent le prédicateur. Il a dépouillé le vieil homme, mais il a conservé son ancien esprit de prosélytisme. Et dès lors on s'explique son impersonnalité, le soin avec lequel il a

Digitized by Google

tu sa vie, au lieu de l'étaler, comme la plupart des écrivains modernes. Il se croit en possession de la vérité, et il ne désire rien tant que de gagner le vieux monde à la conception nouvelle qui l'a transformé. C'est une persistance de son éducation ecclésiastique. On a dit que le prêtre catholique, devenu incrédule, ne cessait pas pour cela d'être religieux. Cela est vrai de Sealsfield : avec la nationalité américaine il embrasse le credo de l'Union; il sera donc protestant, et non protestant orthodok, comme les Quaxeers ou autres sectes, qu'il raille à tout propos, mais protestant libéral, sans plus. Cependant le dogme qui dominera toute sa mentalité, ce sera la religion de l'humanité, humanité où régnera sans doute en maîtresse la race anglo-saxonne, mais où il aura plus de liberté et de solidarité que dans la société présente.

Nous aurons donc à discerner dans le *Kajütenbuch*, tout d'abord deux parties, celles qu'il indique lui-même dans la Préface : le fond sérieux, le contenu historique, et la trame poétique. Sans nous attarder à cet accessoire de son œuvre, que nous retrouverons par la suite, il faut distinguer également dans la partie historique. Sealsfield affirme sa prédilection pour certaines nationalités qu'il nomme majeures, ou pour des races particulières qu'il qualifie de supérieures, et par une étrange anomalie, dont il semble ne pas se rendre compte, il aime d'une profonde affection la grande famille humaine qu'il veut préparer à l'affranchissement par la révolution. Il nous dépeint les ruines du passé, tout l'édifice suranné dans les mœurs et dans la société qui doit disparaître; et en face il nous montre le présent superbe, et par delà, se levant sur toute l'humanité, l'aurore naissante qui doit transformer le monde.

Le présent auquel il a été initié en Amérique lui est le sûr garant de ce que sera l'avenir. Lorsque le moine fugitif foula le sol du Nouveau-Monde, il se trouva en présence d'une humanité et d'une nature dont il n'avait pu se faire aucune idée dans sa cellule. La domination espagnole et française venait de prendre fin dans les États du sud, et il lui est donné de voir les bienfaits du rude esprit égalitaire qui anime les citoyens de l'Union. Il constate sur autrui et sur lui-même les effets du nouvel état de choses qui existe au delà de l'Atlantique, il se sent régénéré, retrempé dans ses sources mêmes de pensée et de vie. Les rêves les plus aventureux, les plus gran-

Digitized by Google

dioses des poètes romantiques, cette soif d'indépendance et tout ensemble de solidarité qui embrasait le Sturm und Drang, ce naturel et cette simplicité sans apprêts dans la conception et dans les rapports entre hommes, que tout le XVIIIe siècle poursuivait de ses vœux, l'idéal humain qui a toujours guidé la marche hésitante des générations, tout ce lointain pressenti, mais inconnu et inespéré, l'échappé du cloître de Prague le voyait brusquement se préciser et se réaliser à ses yeux lors de son débarquement en Amérique. Un monde nouveau s'ouvrait véritablement à ses sens, plus beau, plus vigoureux, et aussi plus libre et plus juste que l'ancien. Dès le premier jour, l'Amérique l'a conquis, et si bien fait sien, qu'il ne consacrera pas un seul mot dans ses œuvres à la patrie d'autrefois, si ce n'est pour lui reprocher ses défauts et ses faiblesses. Il va désormais consacrer sa vie à faire l'apologie de la terre élue entre toutes pour devenir le foyer de la civilisation et du progrès; il veut lui être utile selon ses moyens, par la plume et par la pensée, sinon parce qu'il admire le plus chez les Yankees, par l'action.

Le *Kajütenbuch* décrit les divers aspects de la vie américaine avec une telle connaissance de cause qu'il n'est pas étonnant qu'on ait pris l'auteur pour un citoyen des États-Unis. Sealsfield nous présente un exemple frappant d'une complète adaptation à un nouveau milieu; il s'est assimilé corps et âme à la grande République. C'est que tout autre est la vie sous un tel gouvernement, parmi de telles gens. Il est facile de se laisser absorber, et lorsqu'une fois on est devenu citoyen de la libre Amérique, rien ne peut vous détourner de la patrie nouvelle. « Un renégat de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre peut être un caractère parfaitement honorable, l'oppression sociale a pu lui devenir insupportable dans son pays natal; il est possible qu'il ait cherché une atmosphère plus libre, plus pure; mais un renégat, un ennemi de notre pays, dit Sealsfield (*Kaj.*, p. 153, éd. Reclam), est et doit nécessairement être non seulement un réprouvé, il faut qu'il soit un ennemi de l'humanité, il faut qu'il soit capable de tout. »

Et Sealsfield nous donne à profusion les raisons qui militent en faveur des Américains. Il nous dit l'existence de ces hommes positifs, prosaïques en apparence, leur dur labeur et leur effort, leur haine implacable et calculée, leur force herculéenne, leurs désirs intenses,

Digitized by Google

leurs passions indomptables. Nous n'avons plus affaire à une société de philistins; enfants de la nature, ils croissent avec tout le développement dont ils sont capables, sans contraintes et sans lois, responsables d'eux-mêmes, avec tous les bienfaits et tous les dangers de la liberté.

D'après lui, leur supériorité tient à deux facteurs principaux : à la race, d'abord, qui explique tout, et, ensuite, à leur constitution démocratique. Il est vrai que la révolution d'Amérique est due uniquement aux qualités natives de la race; mais malgré sa théorie des nationalités, Sealsfield semble bien admettre que les bienfaits de la liberté peuvent s'étendre également à toute l'espèce humaine, en sorte que l'on peut considérer à part le facteur démocratique.

I. — Le passé.

Les divers romans de Sealsfield retracent tous plus ou moins le passé de l'Union. On assiste, page par page, à toutes les péripéties qui ont accompagné la fondation de cet État gigantesque. Il va même plus avant dans l'histoire de la colonisation : il remonte jusqu'aux Français et aux Espagnols qui ont précédé les Anglo-Saxons sur la majeure partie du nouveau continent. Pourquoi les Français ont-ils été éliminés par les Anglais? Question de race, répond Sealsfield. Les principaux défauts qu'il trouve chez les Français, c'est leur esprit de négation, de critique à outrance, leur préoccupation des moindres détails extérieurs, leur asservissement à l'opinion publique, leur manque de suite dans l'action politique. Cette tendance à rire de tout, à ruiner tout ce qui est positif dans l'existence, à montrer en se jouant le néant de toutes les valeurs de la vie, Sealsfield, en vrai Américain, ne peut la comprendre ni la partager. « Nous ne sommes pas partisans de Voltaire ni de Bayle, dit-il (*Kaj.*, p. 162), nous ne voulons pas d'empire de l'incrédulité, pas plus que nous ne sommes partisans des ténèbres. » Raisonneurs, beaux discoureurs et intellectualistes par goût, les Français répugnent à l'action lente et méthodique, sinon au coup d'éclat; ils méprisent l'apprentissage et le métier, qu'ils regardent toujours comme un

Digitized by Google

pis aller; de là leur négligence, leur ignorance dans les affaires et les choses pratiques; de là leur infériorité manifeste en face des Anglais et des Américains. Leurs colons sont plus soucieux d'obtenir la faveur du gouvernement que de se consacrer corps et âme à leur dure profession; au lieu d'amasser des économies et de fonder des communautés austères comme les Yankees, ils préfèrent dépenser leur argent au fur et à mesure, vivre au jour le jour, comme ces « hommes libres », chasseurs canadiens et trafiquants en pelleterie, qui dissipent follement en quelques jours le produit d'une année de fatigues et d'efforts. Et quand ils travaillent, ils interrompent leur besogne à la première occasion pour se délasser l'esprit ou les muscles; ils aiment les divertissements de société, la danse, les plaisanteries, les facéties grivoises. Si d'aventure, par fierté nationale, qu'ils ont très grande, ils se mettent à la tâche, ils valent les plus forts et les meilleurs, tels les colons de la Louisiane, qui, pour échapper à la domination anglaise toujours envahissante, ont accompli une œuvre gigantesque (Reiseskizzen, X, 49). Cela seul suffirait à rendre les Français immortels, et nous verrons plus tard que Sealsfield trouve autre chose à admirer dans leur génie; mais ce cas particulier de la Louisiane, si prodigieux qu'il soit d'ailleurs, ne pouvait en rien changer la position des Français en Amérique : sans les Anglo-Saxons, ils auraient sans doute colonisé et peuplé le pays, mais en face de leurs adversaires, leur manque d'initiative et de méthode, leur impuissance à se dominer les condamnaient d'avance à un échec certain.

L'événement a donné raison aux Anglais; en expulsant leurs rivaux d'Amérique, ils ont fait preuve de qualités hors pair. Mais s'ils ont été chassés à leur tour par les Yankees, c'est qu'ils se sont trouvés en face d'une population mue par un nouveau ressort. L'aristocratie britannique, habituée depuis des siècles à rançonner et à traiter ses Saxons en peuple conquis, s'est imaginée que les colons de la Nouvelle-Angleterre allaient exploiter pour elle les richesses de ce continent immense. Elle allait sans doute en faire une plus grande Irlande, lorsque, blessés dans leur dignité, las de travailler pour autrui, les Yankees, comme on les appelait dédaigneusement, prirent les armes contre leurs oppresseurs.

Deux facteurs ont entraîné la perte des colonies anglaises : l'or-

Digitized by Google

gueil britannique, l'amour du lucre. « Kümmere mich nicht um diese v-ten Briten, dit le Judge (*Kaj.*, p. 133), will sie nicht, mag sie nicht; hasse sie mit ganzem Leib, ganzer Seele, ganzem Gemüt, aus allen Kräften : hasse sie, weil sie immer nur darauf kalkulieren, die Volksfreiheit, sie mag sich zeigen, wo sie will, im Kerne zu knicken, zu ersticken. Ist ein fluchwürdiges Volk, dieses britische, mit seinem unter aller Kritik knechtischen Pöbel u. alles ist da Pöbel, was nicht Gentry ist u. seiner über alle Begriffe arroganten, hab-u. herrchsüchtigen Gentry. Hält diese Gentry das Volk wie Sklaven, u. möchte die ganze Welt zu Sklaven haben, um sie desto besser ausbeuten u. tyrannisieren zu können. »

Tout s'explique dans l'histoire par la race. Comment se fait-il, demandera-t-on, que le peuple anglais n'ait pas secoué le joug de son aristocratie, comme les Américains se sont défaits du leur? C'est qu'en Grande-Bretagne il faut distinguer entre la Gentry, de souche normande, la plus arrogante, mais aussi la plus indépendante, la plus libre, la première qui soit au monde — et le peuple, le plus brutal, le plus sot, le plus servile qui soit. Et cette différence de nature ne peut s'expliquer que par la diversité d'origine.

« Merkt Euch, (*Kaj.*, p. 133) dass ein unabhängig freiheitsstolzes Volk nie eine Aristokratie wie die englische aufkommen lässt. Dazu gehört ein knechtisches Element, ein echt deutsches Bauernelement, u. das hat England in seinen Angelsachsen. »

Les Yankees avaient donc affaire, dans la guerre d'indépendance, non seulement aux Allemands à la solde de l'Angleterre, au corps hessois vendu moyennant finances, mais encore aux Germains que sont les Anglo-Saxons, ces esclaves de la « Gentry ». Et s'ils les ont vaincus, c'est qu'en réalité, ils appartiennent aux Yankees à une autre race, ce sont les descendants des hommes qui ont tour à tour fondé la Normandie, la Sicile et l'Angleterre. Sans doute, ils ont eux aussi dans leurs veines du sang saxon, lequel explique leur apathie apparente, mais les deux races se sont mêlées, confondues, elles ne subsistent pas côte à côte, comme en Grande-Bretagne. « Wäre England unter den phlegmatischen dickhäutigen Angelsachsen geblieben, nie wäre etwas Rechtes aus ihnen geworden, aber mit diesem normännischen Seeräuberblut gekreuzt, gab es eine gloriose Mischlingsrasse. »

Digitized by Google

Ce croisement n'est autre, dans la pensée de notre auteur, que la race américaine, laquelle provient à la fois de la « Gentry », ou noblesse d'origine normande, établie dans les États du Sud, et du peuple saxon qui a colonisé surtout la Nouvelle-Angleterre.

Et ceci a sa grande importance, car si nous parcourons l'histoire, nous verrons que les Normands ont fondé depuis les Romains les plus puissants empires. Depuis qu'ils ont quitté leur pays d'origine, la Norvège, « wo es ihnen selbst zwischen ihren Eisbergen zu heifs geworden » (*Kaj.*, p. 132), ils ont été la terreur de l'univers. « War von dem Tage an, wo der Bastard in England gelandet, gerade, als ob eingefleischte Teufel da eingekehrt, keine Ruhe mehr, kein Frieden, nichts als Gewalttaten, Krieg u. Blutvergiessen. — Ging zuerst über die armen Angelsachsen her; als sie mit diesen fertig, über Wales, dann Schottland, dann über Irland, dann wieder über Frankreich, das in Stücke zerrissen; dann fielen sie zur Abwechslung übereinander her, die Yorks über die Lancaster. Als sie sich so ein fünfzig Jahre zerzaust, sollte man doch geglaubt haben, sie würden des ewigen Raufens u. Würgens müde sein? — Nichts dergleichen. Mussten die Spanier, jetzt her, wieder die Irländer, wieder die Franzosen. — Hatten schier keinen Augenblick Ruhe, selbst wenn sie auf ein paar Jahre Frieden schlossen; mussten hinaus nach Westindien, von Westindien nach unserm Amerika, da auf Abenteuer aus mit unsern Indianerprinzessinen in Virginien, sich mit Bären Wölfen u. heulenden Indianern herumzubalgen. »

S'ils ont accompli une grande œuvre, c'est qu'ils avaient en eux l'étoffe voulue. A côté des mauvais côtés de l'homme, il y a les bons, à côté des vallées les plus profondes se trouvent les montagnes les plus hautes, à côté des actes de violence les plus horribles les exploits les plus grandioses. — « Sind die einen die notwendigen Bedingungen der andern; entspriesst aus einem flachen, sandigen, gemeinen Alltagsboden nie etwas wahrhaft Grosses. Wollt Ihr ein grosses Gebäude aufführen, müsst ihr vielerlei Steine — wollt Ihr Reiche u. Staate gründen, vielerlei Menschen nehmen. » Les pays ne se conquièrent point comme les fiancées; la douceur, la patience, la gentillesse, la modestie ne sont pas de mise dans l'histoire des peuples, la seule qui compte. La seule force décide du sort : ou vainqueur, ou vaincu, homme libre ou esclave. Les Normands à eux

Digitized by Google

tous n'avaient pas plus de pitié, de crainte religieuse, de résignation qu'il n'en tiendrait « dans la poche de redingote de nos Quakers ». Loin d'être modestes et dociles, ils étaient si fiers qu'ils ne laissèrent pas frustrer de leurs droits, comme les nobles des autres pays, qui devinrent « des laquais de cour »; au lieu de « tirer pour leurs souverains les marrons du feu », ils obtinrent la reconnaissance de leurs libertés par la Grande Chartre, le premier document qui consacre l'indépendance de l'esprit et du corps humain en face de l'autocratie. C'est que les Normands étaient des — hommes. Ce terme dit tout. « Liegt darin der Unterschied zwischen den Nor — u. den Germanen — waren beide anfangs — Mannen, aber blieben die Normannen Mannen — die Germanen aber wurden — Bedientenseelen. Hatten die letzteren dieselben politischen Rechte, wie sie die Normannen dem John ohne Land abtrotzten; denn war die Magna Charta nichts Neues, ist blos die geschriebene Urkunde der Rechte u. Privilegien, die die Germanen in ganz Europa genossen; — aber liessen sich diese Germanen — gute Tröpfe, wie sie immer waren — um ihre Rechte prellen, die Normannen aber wiesen die Zähne. » Pour arriver à l'indépendance, il faut donc opposer la force à la force; sont esclaves les peuples qui pratiquent les vertus dites chrétiennes, lesquelles ne sont qu'un moyen de domination entre les mains des gouvernants. La pitié, la résignation, la modestie, l'humilité entravent l'action politique nécessaire et rendent les fidèles semblables au troupeau. S'il n'y avait eu aux États-Unis que des Quakers, jamais la liberté n'aurait lui sur l'Amérique. « Würden sich schmiegen, biegen, sich eher alles gefallen lassen, als dass sie sich wehrten, oder aufständen u. dreinschlügen. Sind viel zu ordentlich, lieben die Ruhe, die Ordnung zu sehr. »

*
* *

Ce ne sont pas de tels hommes qui faciliteront l'avènement de l'humanité future. Depuis que le monde est monde, les peuples ont été bernés, spoliés et asservis par les forts, rois et prêtres d'abord, auxquels sont venus s'ajouter les légistes, ces « lawyers », pontifes d'une justice boiteuse qui date d'un autre âge, représentants d'un système suranné qui ne peut convenir à l'homme libre. Il s'agirait,

Digitized by Google

une fois pour toutes, d'en finir avec les légendes historiques, de mettre les choses au point, de les voir sous leur véritable jour. L'expérience du passé nous apprend que le bon droit a toujours été méprisé, que la justice n'est rien : la force seule est tout, seule la force est respectable. Les plus puissants empires que la terre ait jamais vus, ne proviennent-ils pas de gens, qui, faisant fi de toute liberté, de tous droits, ont tout écrasé autour d'eux? Si l'histoire dit vrai, Rome n'a-t-elle pas été fondée par des aventuriers, par des bandits, la Grande-Bretagne ne doit-elle pas son essor à des écumeurs de mer (*Kaj.*, p. 134). Comment se fait-il que ces brigands fondateurs d'empires passent maintenant pour des héros, pour des bienfaiteurs de l'humanité? La lâcheté des hommes en est cause, qui adorent la main qui les a frappés et déshonorés. Avec le temps, un nimbe, une auréole se posent autour de leurs fronts de conquérants, alors viennent les poètes et les historiens menteurs, qui, contre de bons écus trébuchants, donnent une entorse à la réalité; les bons et doux prêtres, qui s'engraissent dévotement dans quelque prébende, et représentent au peuple taillable et corvéable à merci que les actes de violence du souverain sont l'inspiration et l'œuvre de Dieu. « Zieht diesen Nimbus weg von Euren Helden, u. Ihr werdet finden, dass ihr Blut weder reiner, noch röter war, als das unsrige — nicht einmal so rot u. rein. » (p. 136). Le monde change tous les dix ans mais il reste toujours le même : le plus rusé ou le plus puissant triomphe du plus faible; il a toujours raison, aurait-il dix fois tort, fût-il le pire des tyrans et des coquins. De nos jours même, dit Sealsfield, malgré les lumières, malgré les progrès, les actions les plus impies, les moins propres sont représentées comme bonnes, comme justes, comme pures, utiles à l'État. Qu'on pense, dit Sealsfield (p. 137), aux Grecs et aux Polonais. Le massacre de Scios fut dépeint par les écrivains vendus aux despotes comme un acte d'héroïsme, — nécessaire à l'ordre, à la tranquillité — et les pauvres Polonais comme la lie la plus ingrate, la plus indigne. Quelques pensions font aujourd'hui ce qu'on obtenait au bon vieux temps au prix de quelques prébendes ou de quelques abbayes. « Hab, dit le Judge (p. 137), die Geschichte unseres gemeinschaftligen Stammlandes auch gelesen, u. muss Euch zu Eurem Trost gestehen, so gläubig geglaubt, wie der frommste Katholik sein Credo. — Verging

Digitized by Google

mir aber wieder dieser Glaube, als ich mich im Buch der Welt umsah, wurde mir da eine ganz neue Version klar, ohne Nimbus, Dunst oder Duft. »

« Umglitzern dieser Nimbus, Dunst u. Duft alle Geschichte, von Moses herab bis auf die neuesten Zeitungsartikel. » Le vieux Moïse connaissait déjà à fond l'emploi de la machine électrique, il savait produire éclairs, auréoles et tonnerres, évoquer le bon Dieu dans une flamme à tout bout de champ, et la flamme était d'autant plus forte que l'effet à produire était plus grand, le coup qu'il méditait, plus mauvais pour autrui.

Les Hébreux, voilà, d'après Sealsfield, la race maudite qui est cause de tout le mal. En infusant son esprit superstitieux au monde, elle a interrompu la marche en avant de la civilisation. Toute la longue période qui sépare l'humanité moderne de l'antiquité grecque et latine a été perdue pour le progrès. Les Grecs et les Romains, malgré leurs Jupiters et leurs Vénus, firent preuve de tact en tenant les Hébreux soigneusement à l'écart. L'Europe barbare a au contraire follement agi en se livrant à ces rusés Orientaux. Elle a chèrement payé et payera chèrement les bénédictions et les couronnements des rois, et son catholicisme. Les États-Unis eux-mêmes eurent à souffrir dans leur réputation de ce faux esprit religieux. « War der liebe Gott unsern frommen Plymouthvätern auch richtig immer zur Hand, wenn sie unsern roten Philistern, Amalekitern, Moabitern, d. h. — unsern Indianern einen Hieb versetzen, einander freisinnig die Klaüen ihrer « blue jacksos » zu bringen gedachten... — Pooh! Sind alle arme Sünder, die da glauben, dem lieben Gott, der dummen Welt, einen blauen Dunst vor die Augen machen zu können. »

De quelque côté donc qu'on se tourne dans le passé, qu'on parcoure l'histoire de tel ou tel peuple, partout la même fourberie, la même arrogance de la part des tyrans, partout la même servitude, la même exploitation des humbles, partout le même spectacle désespérant d'une foule laborieuse bernée et dupée par une poignée d'aristocrates et de prêtres. Seuls, émergeant dans cet océan de lâchetés et de turpitudes, les Normands se dressent de toute leur haute taille. Seuls, ils n'ont pas courbé l'échine devant la force, physique ou morale. Seuls, ils sont restés des hommes. Certes, ce

Digitized by Google

n'étaient pas des modèles de vertu selon le catholicisme; ils outrepassaient même dans leur exubérance et dans leur sans-gêne les bornes de la moralité naturelle : les princesses royales elles-mêmes, ne pouvant se défendre de leur brutalité, étaient obligées de se réfugier dans des couvents. Pendant un temps, l'Angleterre n'a connu que viol, inceste, meurtre, rapt et pillage. Mais ces hommes capables de tout ne se gênaient pas pour insulter leur souverain. Au lieu de lui présenter l'eau du bain, ils la lui versaient sur la tête. Grâce à leur arrogance ils ont arraché des concessions aux tyrans. Ils ont fondé l'empire le plus puissant du monde moderne; d'eux viennent tout les droits politiques, toute la liberté actuelle. « Wären ohne diese Normannen kein Grossbritannien, — keine Vereinigten Staaten, kein Virginien; wäre eine miserable Spiessbürgerwelt, die ganze Welt. »

II. — Le Présent.

Ce que les Normands ont fait dans le passé, leurs descendants du Nouveau Continent le font et le feront encore à l'avenir. Leur entreprise apparaîtra comme condamnable aux yeux des délicats et des rêveurs, qui seront scandalisés par la violence de leurs moyens d'expansion. Mais le Yankee méprise tout ce qui peut débiliter la volonté. La seule façon de révérer ses ancêtres, est de continuer leur œuvre d'émancipation. « Lieder auf sie dichten? Pschaw! Wollen das Euren New Yorker, Londoner, Pariser Schöngeistern überlassen. Wollen statt defsen Euren Liederdichtern Stoffe liefern, faktische Poesie liefern. Wollen, wollen; wollen thun, was die Normannen thaten — wollen sag'ich Euch — nicht gerade auf dieselbe Weise aber doch etwas Ähnliches. Fühlen gerade so viel Spuk, Geist u. Kraft in unserm Blute, als die Normannen je fühlen konnten » (p. 135).

Telle est la vraie manière de lire l'histoire; tels sont les ommes qui ont fondé la liberté et qu'il convient d'imiter partout, et en Allemagne plus qu'ailleurs, pour précipiter dans le néant les systèmes du passé et élever à leur place l'édifice superbe de la démocratie. Les peuples naissent comme les hommes; les peuples ne sont que

Digitized by Google

des associations d'hommes; comme eux ils arrivent à maturité, puis dépérissent, et l'on peut estropier aussi bien un jeune peuple qu'un jeune homme, en lui imposant des fardeaux ou des harnais que, seules, les nations vieilles ou vigoureuses peuvent supporter. Pas de ces instruments de supplice, si l'on veut qu'une nation travaille, crée et parvienne à faire usage de toutes ses énergies physiques et intellectuelles. Rares sont les peuples qui ont pu s'affranchir suffisamment des entraves matérielles et morales qui s'opposent au libre développement de la force et du bons sens. Rares sont les nations majeures. Dans l'antiquité, les Grecs et les Romains, dans les temps modernes, les Anglais et les Américains. Les Français s'efforcent maintenant de le devenir. « Wünsche ihnen Glück, dit l'alcade (p. 124), haben in den letzten Jahren viel gethan, den alten Schutt wegzuräumen. Sind ein tüchtiges, ja herrliches Volk, die Franzosen. Sind wir u. sie, u. die Briten, die jetzt die Welt regieren, die Civilisation, die Freiheit dieser Welt in unserer Obhut haben. Sind die übrigen alle minorenn, von uns dreien abhängig, ihre Geschichte kaum der Mühe wert, dass sie ein freier Mannn liest; ärgert sich nur, wie er diese Millionen wie verstand- u. willenlose Schafherden ihren Leithammeln folgen sieht ».

*
* *

Sont donc libres seules les nations qui méritent de l'être, de même que, seul, l'homme dans toute la force du terme mérite d'être indépendant. La France, l'Angleterre ont eu précisément l'aristocratie la plus forte d'Europe, mais elle avait sa raison d'être qui était de faire contrepoids à l'autocratie des rois. Les barons normands ont été le ferment de la nouvelle société; mais d'utile, de nécesaire qu'elle était au début, cette caste est devenue superflue; elle a dégénéré et ne représente plus que les débris du passé. Après les nobles du sang sont venus les aristocrates sortis du peuple, et aussi les gentlemen « durch ihrer Schneider Gnade », après les Washingtons, les Caroltons, les Jeffersons, on a vu les « would be aristocrates », comme si la noblesse du caractère n'était pas la vraie noblesse, la seule possible de nos jours. L'aristocrate-démocrate, que Sealsfield nous dépeint sous les traits du Judge, voilà l'homme supé-

Digitized by Google

rieur nécessaire à notre période de transition, en attendant la transformation complète de la société actuelle. C'est le héros surhumain, le champion de la pensée libératrice. Aux Européens encore aveuglés par les préjugés il est le prototype de l'homme intégral. « Bin ein Mann, dit l'alcade, ein Mann, versteht Ihr? u. ist der erste Herzog u. Lord u. Pair auch nicht mehr, u. der russsiche Kaiser auch nicht mehr; u. ist er alles, was er sein kann, wenn er ein Mann ist. Bin ein Mann, u. wenn Ihr wissen wollt, ein Mann der Bewegung, ein Prinzipmann » (p. 125). Dans notre pauvre humanité, on rencontre rarement de tels hommes; chaque nation en compte au plus quelques-uns qui s'élèvent de temps en temps, tel un météore. C'est à eux qu'il incombe de prendre en main les destinées du pays; tant que la société sera ce qu'elle est, l'homme d'État sera nécessaire. Mais, malgré ses défauts, malgré son amour des fausses idoles, le peuple garde un fond de bon sens. « Ist in Völkern, so wie in Menschen, obwohl ihnen oft unbewusst, immer Grundsatz. Wer diesen Grundsatz, diesen Ariadnefaden erfasst, dem ist kein Labyrinth zu verwickelt, das Volk hilft ihm heraus; wer ihn fahren lässt den lässt es auch fahren. » C'est ce qui explique la chute soudaine de Napoléon. Et le Judge, « ce Nietzsche anticipé de l'action », flagelle la mémoire de Bonaparte, que, comme Aug. Comte, il considère comme le principal rétrogradeur de l'humanité. C'est le faux démocrate, qui trahit et méconnait le principe qui l'a porté au pouvoir. Tant qu'il fut homme, homme de principe, il tint sous son joug la moitié du monde, et il cessa d'être le maître de l'Europe le jour où il cessa d'être un homme. Et il cessa d'être un homme lorsqu'il trahit la cause de la démocratie pour la livrer à ses anciens ennemis ,les aristocrates et les vieilles dynasties. Il a trompé honteusement les espérances des démocrates de tous les pays et de la France en particulier. Représentant sans conteste des idées de liberté, comme personne ne l'a jamais été, il n'avait qu'à vouloir pour anéantir en Europe l'ancien régime, pour détruire une aristocratie vermoulue et une religion surannée. Que n'aurait-il pu faire pour son peuple, pour son principe? Il dépendait de lui de donner au monde enropéen une nouvelle constitution civile, de renouveler de fond en comble l'édifice branlant des institutions sociales. Et que fait-il? Il crée une nouvelle noblesse, s'allie aux puissances les plus réactionnaires d'Europe,

Digitized by Google

trahit sa propre cause, celle du peuple. « Ei, der Mann wird noch nach Jahrtausenden leuchten, aber nicht blos wegen seiner kolossalen Grösse — sondern auch wegen seiner kolossalen Borniertheit, Grundsatzlosigkeit leuchten — allen Demokraten zur Warnung. » Ce ne sont pas les Liverpools, les Castlereaghs, les Bathursts, les Wellingtons, c'est la Némesis éternelle qui l'a attaché sur le rocher de Sainte-Hélène avec le vautour hideux Hudson Lowe.

Quand on songe à ce que cet homme aurait pu faire pour l'émancipation de l'humanité, et qu'on réfléchit à ce qu'il a fait, on ne peut se défendre d'un sentiment de regret. Il a eu certes, des étincelles de génie : il a renversé de son trône le « croquemitaine » ecclésiastique qui depuis seize siècles mène le monde; il a essayé de le faire rentrer dans ses attributions spirituelles. S'il avait vigoureusement suivi cette ligne de conduite, il en serait résulté pour la nation une nouvelle constitution civile, les esprits se seraient affranchis du passé. Cet acte de fermeté aurait été le couronnement de la grande émancipation commencée par les Luther, les Harry, les Calvin, les Knox. La France paraissait être appelée à jouer le rôle de libératrice du genre humain; grâce à Napoléon, elle est redevenue une puissance réactionnaire.

L'Amérique du Nord est par contre la nation modèle, celle vers qui tous les démocrates, tous les amis de la liberté doivent tourner les yeux. C'est la source d'où la civilisation nouvelle doit forcément découler. Elle a les plus beaux titres à l'admiration des autres peuples. La Révolution des États-Unis est sans conteste l'événement le plus important du XVIIIe siècle : c'est elle qui pour la première fois a donné aux masses populaires et aux classes moyennes la conscience de leurs droits. Elle a inspiré la Révolution française et le soulèvement de l'Amérique du Sud contre la tyrannie espagnole, et elle inspirera toutes les révolutions futures qui se feront encore en grand nombre, en dépit, de toutes les résistances. La Révolution de l'Amérique du Nord s'est immortalisée par les Washingtons, Franklins, Jeffersons, « jene Humanitätsonnen, gleich gross als Menschen u. Helden, Staatsmänner u. Feldherren, Philosophen u. Bürger », qui électriseront les esprits nobles et bons de toutes les nations, et les enthousiasmeront, tant qu'il y aura de la noblesse et de la bonté en ce monde.

Digitized by Google

III. — Préparation de l'avenir. Révolution.

La révolte armée, la révolution, telle est donc la dernière issue, la nécessité impérieuse pour la malheureuse humanité, si elle ne veut pas se laisser vivre sous un régime d'un autre âge, négation de tout progrès et de toute liberté. La légitimité de la rébellion apparait à qui réfléchit sans idée préconçue sur la situation sociale. Mais il ne s'agit pas de faire à la légère une levée de boucliers; il faut pour réussir une action en masse, après entente préalable, et même à la faveur d'une occasion patiemment attendue. Quelques mois à peine avant la guerre d'indépendance de l'Amérique espagnole, par exemple, personne n'osait escompter le succès. Les plus audacieux doutaient, les plus braves désespéraient de l'entreprise. Et cependant, là où la défaite semblait certaine, une brillante victoire avait été remportée comme par enchantement. Et cette victoire entraînait après elle la défaite totale de l'ennemi avec une telle rapidité, d'une façon si irrésistible, que de l'isthme de Panama au cap Horn l'immense continent exulta de joie. La bataille d'Ayacucho fut pour l'Amérique du Sud ce qu'avait été la prise de lord Cornwallis pour les Yankees. C'est que les Hispano-Américains avaient eux aussi su profiter de l'occasion. « Es war ein Zeitpunkt, wie er glücklichen Nationen in ihrem Leben nur ein Mal, unglücklichen nie erscheint, der Zeitpunkt der Befreiung von einem furchtbaren — Körper u. Geist gleich erdrückenden — gefangen haltenden Joche! » Et quels sentiments nouveaux, inouïs déchaîne cette libération inespérée, la réalisation d'un rêve obsédant et toujours déçu! On pense involontairement à l'enthousiasme qui a dû animer les colons anglais dans leur lutte contre la métropole. « Wahrlich, ein grosser Moment, ein herrlicher, für den Menschenfreund, dem es vergönnt ist, eine solche Wiedergeburt u. Auferstehung eines ganzen Volkes mit zu feiern! Es verschwindet in solchem Momente alles Niedrige, Gemeine so gänzlich, die edelsten, die hochherzigsten Gefühle treten so stark, gewaltig hervor, treiben, drängen alles Unwürdige so tief in der Hintergrund zurück! Der elendeste Sklave wird in solchen Momenten zum Helden! »

Cependant, il importe que le peuple ne se laisse pas tomber dans

Digitized by Google

un état trop profond de servitude et de corruption. L'occasion de se régénérer, pour les hommes comme pour les nations, ne se présente qu'une seule fois, dans leur jeunesse. Une fois décrépits, ils sont condamnés. D'autre part, il est relativement aussi facile pour un peuple de se libérer que pour un jeune homme de se séparer de la maison paternelle; la vraie difficulté commence maintenant. Les forts vont de l'avant et réussissent, les faibles et les hésitants tombent bientôt sous la dépendance d'autrui, et la sujétion est aussi fatale aux États qu'aux individus. De là l'utilité d'hommes d'élite, d'esprits clairvoyants, prophétiques, qui, connaissant la réalité, peuvent prévoir. C'est à eux qu'incombe la tâche délicate et souvent ingrate de diriger le mouvement national ou social (ils se confondent presque pour Sealsfield), sans rien abandonner au hasard. Ces héros sont les seules idoles que l'homme moderne doive et puisse révérer.

Le plus fameux de ces pétrisseurs d'hommes est, d'après Sealsfield, le grand Squatter, Nathan le Regulator « der grosse Mann mit der grossen Seele, in der leicht eine Million gewöhnlicher Seelchen Platz gefunden hätte; der Riesengeist, mit dem Stolz des freigebornen Mannes, der Demut des neugebornen Kindes ». Ce Titan a acquis à lui seul un nouvel État à l'Union. On pense au culte des grands hommes d'Aug. Comte en lisant ces lignes : « Habe ihn noch gesehen, ihm meine Ehrfurcht bezeugt, bin gewallfahrtet zu ihm — und sag Euch, hat kein Katholik das Bild seines Heiligen gläubiger angeschaut, als ich das seinige. — War ein Mann im vollen Sinn des Wortes » (p. 154).

*
* *

Ces guides de l'humanité, ces aristocrates-démocrates, fiers et humbles à la fois, nous laissent entrevoir dans leur conception quelle sera la cité de l'avenir. Ce sera une forme d'État, où chacun, même le plus pauvre, aura sa chance. Et cela n'est que justice : le travailleur a droit à son salaire, la main qui conduit la charrue doit aussi avoir sa part de la moisson. Washington était un tel homme, et c'est ce qui le différenciait des Hamiltons et des Adams, qui furent de purs aristocrates. Car malheureusement on trouve encore

Digitized by Google

des castes même dans un État démocratique. Les hommes de finance et les wouldbe-aristocrates ne cherchent qu'à se retrancher du reste de la nation. Tels furent les Fédéraux, qui croyaient que la Révolution n'avait été faite que pour échanger le joug anglais contre le leur. Par bonheur Jefferson veillait. « Hat nie Einer das Wesen der Demokratie, ihre Natur, ihre ungeheuer befruchtende Kraft so ganz begriffen, diesen Triumphwagen des Menschheit se rasch in Lauf gebracht » (p. 113). Les pseudo-gentlemen n'accordent aucun droit dans l'État au pauvre, si ce n'est celui que laisse le tyran à l'esclave, le maître au valet : la latitude de ramasser les miettes qui tombent de leur table.

Et cependant les humbles ne sont pas l'élément le moins utile dans la fondation d'un État démocratique. S'il faut une pensée directrice, une fermeté inébranlable dans les résolutions, un esprit perspicace et calculateur pour tout prévoir et tout combiner, la plèbe n'est pas moins nécessaire à l'exécution du gigantesque projet qu'est l'établissement d'une société. L'architecte a besoin de modestes pierres pour édifier un auguste édifice; l'architecte de l'univers prend de même les couches inférieures de la société pour réaliser des projets souvent grandioses. Les hommes du commun peuvent avoir des vices répugnants; ils s'adonneront à l'ivrognerie, tels seront Bob et Johnny; mais en général, ils sont plus près de la nature, moins raffinés, mais aussi plus simples que les « beaux esprits » des villes notamment. Et même chez les plus mauvais on trouve quelque chose par où ils sont encore des hommes. C'est pourquoi nous ne devons mépriser personne, pas même le criminel. Tous tant que nous sommes, nous avons en nous la racine du mal, et si les penchants condamnables, antisociaux, ne prédominent pas en nous, n'en tirons pas gloire : c'est un effet de l'héritage que nous ont laissé nos aïeux, ou de l'éducation que nous avons reçue (p. 317).

Nous n'avons donc pas qualité pour condamner autrui, pour juger en dernier ressort de sa conduite : « es komme uns wahrlich nicht zu, über Menschenwert u. Unwert das Endurteil abzugeben, oder gar uns über arme Tenfel zu chokieren, durch die der grosse Staatsmann droben weit wichtigere Endzwecke erreicht, als wir mit einem ganzen Dutzend kleiner, reicher Teufel ». D'où indépendance

Digitized by Google

absolue de la personne, dans sa conduite privée comme en politique. Pour être juste, pour agir selon l'esprit de liberté, la société ne doit pas jouer le rôle d'un tyran, d'un juge vis-à-vis des citoyens, fussent-ils coupables de méfaits. Le droit, tel qu'il existe, est une institution barbare, surannée (p. 146). Pour la première fois, le Code Livingstone a inauguré une application plus humaine des idées de justice et de châtiment. Cette nouvelle conception du droit fait partie intégrante de la profession de foi démocratique, et comme telle, elle est appelée à se propager dans les diverses nations. « Son principe, qu'aucune société bourgeoise n'a le droit d'ôter la vie à un individu est parfaitement exact. » La collectivité peut prendre sur elle de mettre le criminel, l'assassin hors d'état de nuire, mais elle n'a pas le droit de le sacrifier à ses griefs. Sans doute, c'est là un principe philosophique qui ne convient pas au politicien ; d'autre part, en rachetant le criminel au bien par l'éducation, loin de punir le coupable, la société bourgeoise se punit elle-même : cela est encore vrai. Mais, au fond, ce n'est que justice : les crimes ne sont-ils pas régulièrement produits par les vices de la societé bourgeoise ?

Et ainsi apparaît tout le mal du régime actuel. On conçoit dès lors la légitimité de la révolution, en même temps que pour l'individu le devoir de régénération intérieure. Car même le malfaiteur le plus endurci conserve en lui un reste, une velléité de vertu. Bob Rock en est le vivant symbole. Les actes, les intentions ne doivent pas être jugés d'après leurs effets extérieurs, mais dans leur racine profonde, dans la source consciente d'activité même. On ne peut rien concevoir au monde, ni même en dehors de ce monde, que l'on puisse trouver bon sans restriction, si ce n'est une bonne volonté. A côté du mal radical, il y a toujours dans l'homme une disposition au bien qui peut s'accroître par l'admiration des grands hommes ou par la poursuite d'une fin idéale, de préférence collective, car le souci de l'humanité doit maintenant prédominer. Même si Bob ne peut faire le bien selon les dogmes de la religion, il continuera à estimer le bien en son âme et conscience dans le vague fond

Digitized by Google

de religiosité naturelle qui lui reste encore. Finalement, il se sacrifiera à la cause de son pays pour rétablir l'équilibre moral rompu par ses crimes. Ce sentiment intérieur qui le pousse malgré tout à agir selon les principes d'équité et de justice est l'idéal de notre nature, le ciel en nous, par opposition au mal radical, qui est l'enfer intérieur. Et cette théorie, empruntée à Bayle, vieille comme le monde, puisqu'elle permet d'expliquer, semble-t-il, le problème du mal, nous aide à saisir également la religion de Sealsfield.

Nous avons dans notre nature un modèle incompréhensible, un idéal immanent qui est représenté dans la Bible comme le fils de Dieu, descendu sur terre pour prendre forme humaine. L'homme-Dieu est pour lui l'idée de la nature humaine dans sa perfection. La lutte de Bob contre ses passions mauvaises, ses remords qui le poussent à se constituer prisonnier et à demander la mort, c'est le combat du bien et du mal, comme chez Jacob Böhme, c'est le combat dans l'âme individuelle de Satan et de Christ. Durant cette lutte, le Dieu qui est en nous doit expier les actes de notre volonté mauvaise. Le nouvel homme qui doit naître, souffre pour les péchés du vieil homme. Le repentir est le résultat de ce conflit intérieur; il marque la nouvelle direction prise par notre volonté pour se régénérer.

De ces douloureuses luttes morales naissent de grandes dispositions; l'âme en sort plus trempée, plus hardie, et dans son enthousiasme à réaliser son idée fixe de régénération à tout prix, elle ne recule devant aucun obstacle, elle court à la mort. Rien de grand sans passion, avait dit l'Évangile. Les héros de Sealsfield. sans nervosité, sont accessibles à toutes les grandes émotions, à tous les sentiments qui portent les valeurs de la vie (p. 384). Ils sont tous membres de la nouvelle Église invisible. Car ce n'est que par la passion que les idées prennent mains, pieds et ailes. Sans doute, il faut distinguer entre l'émotion intense du sentiment qui a sa source dans la nature même de l'homme normal, et ce développement exclusif de la passion qui prête à toutes nos manifestations un caractère quasi maladif. L'enthousiasme est un aide précieux pour la volonté; la passion outrée, devenue habitude, entrave et empêche même la manifestation utile de la volonté : l'effort lent et suivi, la concentration de toutes les énergies de l'individu vers un seul but. La première émane d'une nature complète, de l'homme intégral; la

Digitized by Google

seconde trahit une nature déformée, tronquée, l'homme paralysé dans son développement, et par suite inférieur. Rien ne différencie mieux pour Sealsfield l'Anglo-Saxon, l'Américain surtout, du Latin, et en particulier du Mexicain.

Et ceci nous donne la mesure de l'humanité d'après Sealsfield. Comme Kant, il pourrait dire que Rousseau lui a appris à « honorer les hommes ». Semblable au philosophe de Königsberg, il veut trouver une nouvelle « estimation des valeurs ». Il s'attaque au dogmatisme social qui veut, lui aussi, tout régler selon ses « vérités éternelles ». Mais il n'y a pas de vérités éternelles, hormis la nature humaine. Et avec Rousseau, il demande de laisser parvenir l'individu à son libre développement : toute théorie et toute règle n'ont qu'une importance indirecte, négative. Les besoins imaginaires, tant spirituels que matériels, doivent être supprimés. La valeur de l'homme n'est pas seulement dans la clarté de l'intelligence, mais encore et surtout dans la volonté consciente de faire œuvre utile à la société. Sans doute, il faut cultiver son esprit le plus possible, et les lumières sont faites pour l'homme libre. Mais elles ne sont que l'ornement de l'individu; elle viennent seulement s'ajouter à la base profonde, qui est l'autonomie, la dignité morale de l'homme ; elles ne sauraient en tenir lieu. L'homme véritablement libre agit selon son sentiment intérieur : mais ce sentiment intérieur doit être normal, doit être de qualité particulière pour ne pas engendrer des états de choses déplorables. Tant s'en faut, en effet, que les hommes soient selon la nature. Non seulement ils ont en eux le germe du mal, mais ils ne sont pas d'accord sur ce qu'il faut considérer comme bon ou comme mauvais. Le sentiment du devoir, qui chez Sealsfield se confond avec l'instinct social, ou sentiment de solidarité, varie notablement selon les individus et les races. Il n'est pas indifférent, pour Sealsfield, d'être de souche et d'éducation françaises, par exemple, car étant donné les facteurs de l'âme d'un peuple, on pourra savoir à l'avance quelle conduite tel homme aura en telle circonstance. L'Espagnol et le Français agissent plus par premier mouvement, par passion, que par réflexion ou volonté, et trop souvent ils confondent liberté et arbitraire.

Digitized by Google

*
* *

Le sentiment immédiat de l'homme actuel ne suffit donc pas pour faire le départ du bien et du mal, de l'utile et du nuisible, pour élever le lent édifice de la civilisation future. Et ainsi recule la réalisation de l'idéal intégral de l'humanité. Non seulement les individus contemporains, dans certaines races surtout, sont dépravés, détournés de leurs fins véritables, faussés dans leur intelligence par des formes conventionnelles, des préjugés de toute sorte, mais, à supposer même que l'homme fût à l'état de nature, comme il est douteux qu'il soit absolument bon, il lui faut une éducation spéciale de la volonté, s'il veut se rendre digne du nouveau règne. Nous avons à nous débarrasser de tout un fatras de notions mortes et vides, avant de nous engager sur la voie qui nous mènera à la lumière. Seule, la volonté nous y aidera. Et cette volonté ne doit pas rester un principe sans vie, une règle spéculative, elle doit être une force consciente qui anime tous les cœurs, l'esprit de solidarité, d'égalité et de justice, qui fasse éclore sur terre avec une abondance positive les merveilles décrites par les récits des livres saints et des rêveurs de tous les temps.

Ainsi apparaît le trait directeur du caractère américain d'après Sealsfield, et en même temps la raison de sa supériorité : la maîtrise de soi, qui, en politique conduit logiquement au self-government, à l'épanouissement de toutes les libertés d'ordre moral. Les individus indépendants, voilà donc les unités dont la somme compose le nouvel État; mais ces individus ont au plus haut point le sens de l'effort collectif qu'il faut fournir pour arriver en politique à un résultat dont le citoyen isolé puisse profiter. Sealsfield ne pense pas qu'une harmonie purement extérieure des intérêts égoïstes soit le but lointain auquel tende l'histoire. La civilisation la plus élevée comprend également le respect de la liberté d'autrui, la moralité; car, seul, le bien qui émane d'une disposition moralement bonne est plus qu'apparence et que brillante misère. La moralité est ainsi la clef de voûte de l'éducation de la volonté.

Digitized by Google

*
* *

Et cela est nécessaire à l'ordre du monde. Chaque chose a sa place dans le grand enchaînement de la nature et de l'histoire; la vie est incompréhensible sans l'idée de finalité. Et en réalité il en est ainsi. « Ist erstaunenswürdirg, wie zweckmässig der grosse Ökonom alles in seinem Haushalt zu verwenden weiss » (p. 119). Il est sans doute affreux de voir que, malgré tous les progrès faits par la civilisation, que même chez un peuple aussi jeune, aussi vigoureux que les États-Unis, il y ait une population de scélérats et de criminels. Mais ce rebut de l'humanité, produit des tendances mauvaises, a cependant son utilité entre les mains d'un pétrisseur de peuples. Étant lutte, la fondation d'un État a besoin de ces passions; la criminalité est de l'énergie à employer. Sans doute, elle n'est bonne que dans un moment de crise (p. 159), mais c'est une occasion de se débarrasser de ce « nid de guêpes », d'une façon qui profite au pays, aux citoyens, à la liberté, à la religion (p. 100). La lie de la population afflue de l'Union dans le Texas, et l'on peut se demander ce que ces gens viennent faire dans une contrée où il n'y a pas de tables de jeu, ni de société corrompue, où chacun doit au contraire travailler, et travailler dur, lutter avec des privations de toute sorte, jusqu'au jour où las de collectionner les années, il se laissera glisser dans la tombe. C'est qu'une prudence supérieure pousse à leur insu les dégénérés dans ce coin de terre ignoré. Ils servent la cause de Dieu; ils sont les instruments de la civilisation. La mort glorieuse de Bob victime de ses remords et de son amour de la patrie, c'est la consécration de l'ordre éternel, en même temps que l'apothéose de l'humble et du paria traqué comme une bête fauve par le dogmatisme social qui le poursuit de ses préjugés implacables, s'érigeant, au nom d'une justice supra-terrestre, au rôle de bourreau et d'inquisiteur, alors que les malheureux ont plutôt besoin dans leur égarement d'un aliéniste qui les soigne et les comprenne. « Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il vive et qu'il se convertisse » (p. 258). Pour rétablir en lui l'équilibre moral rompu par ses fautes, le criminel subit ce dur châtiment de n'agir plus en homme libre, mais de servir d'instrument inconscient à une

Digitized by Google

puissance à lui supérieure, dans l'intérêt de l'ordre universel. Bob Bock s'est ainsi racheté aux yeux de la société. « Er hat todesmüde u. lebenssatt vier Iahre sein elendes, verachtetes, geächtetes Dasein fortgeschleppt. Vier Iahre hat er uns gedient, dit le Judge (p. 253-4) für uns gelebt, gekämpft, den Spion gemacht, ohne Hoffnung, Aussicht Ehre, Trost, ohne eine einzige ruhige Stunde, ohne einen andern Wunsch, als den Tod. Die erhabenste Tugend, der höchste Patriotismus würden zurückchaudern vor den Opfern, die dieser Mann uns — Texas — gebracht. » En retour de ce sacrifice, Bob doit être pardonné. Il serait « unkonstitutionnell » de ne pas gracier Bob (p. 254).

Sealsfield donne ainsi au problème du mal social une solution inattendue en faisant intervenir la Providence dans l'évolution des États. Et l'on croirait lire un doctrinaire allemand contemporain lorsqu'on voit ces lignes : « Es ist dieser Ihr Bob, ein grässlicher Charakter, u. es ist entsetzlich, wenn wir bedenken, dass unsere Civilisation solche Charaktere erzeugen kann; aber doch ist es wohltuend, die Ableitungskanäle zu sehen, die die Vorsehung unserem Volke eröffnet. Wirklich tröstet es mich wieder, wenn ich sehe, wie selbst ein so scheussliches Bruchstück unserer bürgerlichen Gesellschaft von der gütigen Vorsehung in eine noch unverkünstelte Natur u. Zustände geleitet, geläutert und gebessert, segenbringend für die Menschheit werden kann. »

Et ici apparaît un nouveau facteur de renaissance sociale, la terre. Jusqu'ici, Sealsfield s'était attaché à nous montrer l'influence toute puissance de la race, de l'hérédité physiologique. Maintenant il nous fait sentir l'action non moins décisive du nouveau milieu où il a été transporté, l'effet bienfaisant de la nature grandiose sur l'esprit des hommes. Dans l'océan infini de fleurs et d'îles de verdure au milieu du Texas, il s'est trouvé face à face avec le Créateur, loin de la corruption des villes. « Geht Euch in der Prärie wieder ein ganz anderes Licht, als in Euren Städten auf; denn sind Eure Städte von Menschenhänden gemacht, von Menschenodem verpestet, die Prärie abersvon Gotteshand geschaffen, seinem reinem Odem belebt. Und klärt dieser reine Odem Euren in den Städtedünsten trübe gewordenen Blick wunderbar auf » (p. 138). Le sublime de la prairie agit sur les âmes les moins accessibles à l'attendrissement.

Digitized by Google

Les aventuriers les plus grossiers, habitués à blasphémer, cessent soudain de proférer leurs imprécations épouvantables, dès qu'ils mettent le pied sur ce sol où Dieu est omniprésent. Devant ce spectacle extraordinaire, un sentiment irrésistible de petitesse les étreint; une expression solennelle se lit sur tous les visages. Et à mesure qu'ils avancent entourés des magnificences de la nature, on croirait voir de pieux fidèles se rendant le dimanche à la messe, tandis que sur leurs têtes les cloches battent à pleine volée. Car la prairie est un temple : « Alles so still, feierlich u. majestätisch! Wald u. Flur, Wiesen u. Gräser, so rein, so frisch, gerade, als wären sie eben aus der Hand des ewigen Werkmeisters hervorgegangen, Keine Spur der sündigen Medschenhand, die unbefleckte reine Gotteswelt! »

L'élève de Rousseau et de Chateaubriand se retrouve ici dans ce culte religieux de la nature, qui offre une certaine contradiction avec son apologie de la société nouvelle. Il semble qu'on saisisse ici davantage de la personnalité ancienne de notre auteur. Étant jeune, il se plaisait déjà dans la solitude; comme le chantre de René, il passait des heures entières assis sur des rochers, à rêver au-dessus des eaux bruyantes de la Thaja, dans son pays natal, la Moravie. Après tous les Européens qui ont écrit des récits de voyages en Amérique, il nous dit le sentiment sublime qu'éveille en l'homme la vue des terres vierges du Nouveau Continent. Des forêts, de la prairie immense, de cet interminable tapis de verdure et de fleurs qui tremblent et ondoyent à la moindre brise se dégage une révélation puissante, écrasante, irrésistible, qui touche l'âme la moins portée à la poésie (p. 46). Il nous dépeint la transformation opérée en lui par le spectacle des beautés extraordinaires qu'il découvre chaque jour autour de lui. Il y a sans doute une réminiscence de Rousseau dans la profession de foi que Sealsfield nous donne p. 63, mais nul n'a dit avec une telle force le sublime de la nature. Seul à seul avec la majesté de la prairie, devant ce sentiment du sublime, si proche parent de la dévotion religieuse, il a senti soudain le néant de la croyance qui lui avait été inculquée de force depuis son enfance, et son hymne au créateur, est, en même temps qu'une confession, un cri de joie, la preuve triomphante et vivante que ses révoltes contre la tradition et l'oppression étaient justes et naturelles; de la mort intérieure il est allé à la source de vie, et il a un motif de plus

Digitized by Google

d'aimer la nouvelle patrie. « Ich habe mir, so mag ich wohl sagen, einen neuen, lebendigen Gott gewonnen, einen Gott, den ich früher nicht kannte, denn mein früherer Gott war der Gott meines Predigers; der, den ich in der Prärie kennen gelernt, ist aber mein eigener Gott, mein Schöpfer, der sich mir in der Herrlichkeit seiner Werke geoffenbart, der mir von dieser Stunde an vor Augen stand u. stehen wird, so lange Odem in mir ist. » Le sentiment d'infini qui emplit l'âme dans l' « océan de verdure et de fleurs » est plus fort que la révélation du buisson ardent : le dieu qui se manifeste dans l'harmonie régulière de ses œuvres est plus imposant que le Dieu de Moïse : c'est véritablement le maître de la nature, non un thaumaturge. C'est la nature elle-même divinisée.

(*A suivre.*) PAUL BORDIER.

Digitized by Google

UNE LETTRE INÉDITE DE BÖHL VON FABER

A L'ÉDITEUR FRIEDRICH PERTHES A HAMBOURG

Relative à la *Floresta de rimas antiguas castellanas.*

Dans le *Versuch* de 1858 — cité plus bas à la note sur le conseiller privé Martin-Jakob von Faber — Frau Elisabeth Campe écrivit sur Böhl von Faber des remarques décousues, chronologiquement inconnexes, mais, néanmoins, précieuses, parce qu'elles sont de nature strictement documentaire, s'appuyant à peu près exclusivement sur des souvenirs personnels et des effusions épistolaires. Cette correspondance qu'utilisa la vieille veuve d'August Campe avec un sens critique chancelant était celle de Böhl à ceux qu'il considéra pendant toute la première partie de sa vie comme ses parents adoptifs, Joachim-Heinrich Campe et sa femme, qui, après avoir quitté le *Philantropin* à Dessau, s'étaient rendus sans plan précis à Hambourg, où Johann-Jakob Böhl, père de Böhl von Faber, de concert avec ses amis Schuback et Leisching [1], les avait établis au

1. Le *Hans* du *Robinson* est le fils de Leisching, le *Johannes*, notre Böhl. Ce fils de Leisching (fondateur de l'*Adresscomtoir* hambourgeois) s'appelait Dietrich. Les élèves de Campe à Hambourg — le nombre n'en dépassa pas treize — sont d'ailleurs suffisamment connus par la part qu'ils prennent aux dialogues du *Robinson*. Je dois ajouter que le « *Grüner Deich* » se trouvait en réalité au *Hammer Deich* (*Billwärder Ausschlag*), et que peu après 1830 le local fut transformé en fabrique de cuir. Quant à Trittau, où je me suis rendu naguère, c'est une localité holsteinoise sise au nord du *Sachsenwald*. On se souviendra que Campe avait quitté Dessau à la suite des intrigues de Basedow, jaloux de le voir corriger son philanthropinisme trop directement emprunté à Rousseau. Je dois, enfin, rectifier une confusion courante entre Frau Elisabeth Campe et sa fille adoptive, Elise-Friedrich Reclam († 1861), dont elle a légué la riche collection d'autographes à la *Stadtbibliothek* hambourgeoise, et ajouter que son mari, August Campe, avec lequel elle s'était mariée le 6 décembre 1806, n'était pas le *fils*, mais le *neveu* de J.-H. Campe. Peu de personnes savent qu'en 1814, Frau Campe publia, anonymes, sous le titre : *Darstellung von Hamburgs ausserordentlichen Begebenheiten in den Jahren 1813 und 1814*, les lettres qu'elle avait écrites pour Böhl von Faber, mais qui n'avaient pu être expédiées, par suite de l'occupation de Hambourg par Davoust, de mai 1813 à mai 1814. La brochure est, d'ailleurs, rarissime.

Digitized by Google

« *Grüner Deich* », berceau de cette idylle pédagogique immortalisée dans le *Robinson* et dont le jeune Böhl, ses deux frères et quelques autres éphèbes hambourgeois furent les héros. « Das Verhältniss der Knaben zu diesen Pflegeältern, écrit Frau Campe (mieux renseignée que quiconque sur cette matière), war ein so kindlich inniges, wie es nur immer unter Ältern mit ihren eigenen Kindern stattfinden kann; und obgleich sie dieses zweite Vaterhaus schon im frühen Lebensalter verlassen mussten, weil Campe seiner Gesundheit wegen die Anstalt aufzugeben gezwungen ward und einige Meilen weiter entfernt von Hamburg nach Trittau übersiedelte, so blieb ihnen nicht allein die Erinnerung an jene glücklichen Kinderjahre lebendig im Herzen : sie fühlten sich auch fortwährend unter den dankbarsten Empfindungen, und dem unumschränktesten Vertrauen diesen Pflegeältern angehörig, was ein fortgesetzter Briefwechsel von Johannes und seinem Bruder Gottlieb [1]

1. Ce frère fut, ainsi que sa femme Thérèse — fille du sénateur hambourgeois Valentin Meyer — et les deux frères de celle-ci, victime de la terrible épidémie de fièvre jaune, qui, pour la première fois depuis 1730, ravagea Cadix à l'aube du siècle dernier. J'ai trouvé au tome IV (à la notice : *Vida y escritos de D. Juan González del Castillo*) des *Sainetes de D. Juan del Castillo*, publiés en 1845-1846 par l'érudit et mystificateur gaditain Ad. de Castro, une notice erronée sur la mort, en 1800, de la belle-sœur, que Castro croit (p. XXIX) avoir été la sœur de Böhl, « la cual por ser protestante, no fué enterrada en el sagrado, sino en el campo, cerca del coto de la Algaida y en el sepulcro que (aunque maltratado por las tropas francesas sitiadoras de Cádiz en la guerra que España sustentó por su independencia) existe. Es conocido del vulgo por el de MADAMA BOHL ». A. de Castro a résumé cette notice en quelques mots, en 1857, dans l'Introduction du tome II de sa Collection de poètes lyriques espagnols des XVIe et XVIIe siècles qui forme le tome XLII de la *Bibl. de Aut. Esp.* de Rivadeneyra. Je retrouve, mais cette fois déformée et légendaire, la tradition locale touchant la mort de Gottfried Böhl et des siens consignée dans le volume publié à Paris en 1820 par les docteurs Ét. Parizet et And. Mazet : *Observations sur la fièvre jaune faites à Cadiz en 1819*, où il est question, p. 76, d'une « famille de Hambourgeois » qui, en 1800, « composée de vingt-deux personnes et depuis peu établie à Cadiz, fut moissonnée jusqu'au dernier, la maison resta déserte ». Peu avant l'épidémie de 1800, Christian-August Fischer, dont le professorat à Würzburg devait susciter quelques années plus tard tant d'incidents et sur lequel il n'existe (l'*A. D. B.* l'a omis) qu'un bon article de H. Döring dans l'*Allg. Ency.*, XLIV (1846), p. 353-355, article plagié maladroitement et sans mot dire par P[aris]ot au tome XIV (1856) de la deuxième édition de la *Biogr. Univ. Michaud*, Chr.-A. Fischer, disons-nous, avait, dans une lettre parue, sous le titre : *Ansichten von Cádiz*, au n° de mai 1799 des *Allg. Geogr. Ephemeriden* de E. v. Zach (Weimar, *B. N.* : *G. 10157*), p. 441-461, puis, la même année et avec quelques modifications, dans son volume édité à Berlin et réimprimé, avec des adjonctions, en 1801 : *Reise von Amsterdam über Madrid und Cadix nach Genua in den Jahren 1797 und 1798* (cf. sur ce volume la recension de la *Neue Allg. D. Bibl.*, LI (1800), p. 215 et suiv.; une contrefaçon écourtée de Vienne, 1800, s'intitule : *Neuestes Gemälde von Spanien*; il a été traduit en français par C.-F. Cramer (Paris, 1801) et en anglais (1802, London); Parisot dit, *loc. cit.*, p. 165, qu'il fut

Digitized by Google

mit Vater und Mutter Campe bis in ein späteres Mannesalter darthut » (p. 8). Frau Campe, en consignant cette déclaration, n'était point entièrement véridique. Elle connaissait, en effet, — puisqu'elle en cite plusieurs fragments — la volumineuse correspondance de Böhl avec Julius et ne devait pas, en conséquence, ignorer que l'enthousiasme épistolaire du pupille du pédagogue fervent de Rousseau[1] ne survécut guère à sa conversion au catholicisme, en août 1813, à Schwerin, et qu'une fois de retour à Cadix, où il achèvera ses jours (1813-1836; depuis 1822 il habitait à Puerto de Santa María), s'il adressa au début quelques lettres à Brunswick[2], ce fut surtout avec August Campe et sa femme Elisabeth — dont il avait renouvelé la connaissance intime l'été de 1810 à Görslow, étant lié depuis longtemps avec B.-G. Hoffmann son père — qu'il maintint des relations épistolaires, d'ailleurs assez clairsemées, bien que tout à fait cordiales. Comme preuve de l'exactitude de l'assertion que j'avance, je citerai un passage caractéristique d'une lettre de Böhl à Julius, datée Cadix, 18 août 1819 : « Gerne würde ich der alten Räthin Campe schreiben, da ich ihrer mütterlichen Liebe stets eingedenk bin; *allein Sie wissen, wie weit meine Sinnesart von der damaligen filantropischen entfernt ist, und wie sehr ich mich daher zieren müsste, um die alten Verhältnisse nicht unsanft zu*

« fort goûté »), Fischer avait donc noté que « unter den hiesigen fremden Kaufleuten befinden sich ausser Italienern, Franzosen und Engländern auch eine grosse Anzahl Deutscher, theils Hamburgischer, theils Böhmischer und Augsburgischer Häuser ». Les premiers « theilen ihre Geschäfte zwischen dem Speculations =, Commissions =, und Wechselhandel ». C'était la fameuse « nation hanséatique », douée d'anciens privilèges et la seule dont les membres eussent fondé une caisse de secours. « Ich nenne von ihnen nur die Gebrüder *Bohl* (*sic*) und den Consul Andreas *Fesser*, um diesen für die übrigen vortrefflichen *Hanseaten* die Versicherungen meiner Hochachtung und Dankbarkeit hier öffentlich zu wiederholen. » Bien peu d'érudits allemands savent que c'est de Gottlieb Böhl qu'émane le *Schreiben aus Algier von einem der ehemaligen Pflegesöhne*, que J.-H. Campe a publié en 1802 à Brunswick au tome I, p. 72 et suiv. de sa *Neue Sammlung merkwürdiger Reisebeschreibungen für die Jugend*. Le voyage du frère de Böhl von Faber à Alger avait été réalisé en 1793.

1. Il y aurait une intéressante étude à écrire sur Campe et ses idées, mais on sait que sa biographie reste encore à tracer de façon scientifique, et, par suite, qu'il nous manque un examen détaillé et précis de ses emprunts à la France. Un article de M. K.-E. Schmidt dans la *Fkft. Ztg.* 1908, n° 293[1] : *Campe und die französische Revolution*, est dénué d'originalité fondamentale.

2. On se souviendra que J.-H. Campe mourut en 1818. Sa femme, l'excellente Dorothea-Maria Hiller, lui survécut environ dix ans et je trouve, dans l'article dédié en 1826 à J.-H. Campe par A.-Hm. Niemeyer (*Allg. Encycl.* de Ersch et Gruber, *XV. Thl.*, p. 48) des compliments à l'adresse de cette « vortrefflichen Gattin, die noch im höchsten Alter die allgemeine Verehrung geniesst, und zu den würdigsten Matronen in jedem Verhältniss gehört ».

Digitized by Google

berühren. Tragen Sie es unserer lieben Elise Campe auf, von abseiten meiner etwas recht freundschaftliches an die alte Räthin zu sagen, und den Mangel an eigner Darstellung meiner Gefühle auf meine gehäuften Geschäfte und Nahrungssorgen zu schieben. » Il semblait d'autant plus opportun de rectifier ce point de détail, que feu le bibliothécaire berlinois A. Langguth, dans son volume sur « *Chr. H. Esmarch und der Göttinger Dichterbund* » (Berlin, 1903), mentionnant, p. 196-197, le séjour de J.-H. Campe à Hambourg et son commerce avec Klopstock et Claudius, a ajouté, comme note à un fragment de lettre du jeune Böhl à Esmarch, cette malencontreuse remarque : « Campe musste erleben, dass sein geliebter Johannes trotz des aufgeklärten Religionsunterrichtes, den er empfangen, ja vielleicht nicht ohne dessen Schuld, 1813 zur römischen Kirche übertrat. » Il eût suffi au Dr A. Langguth de lire avec attention, dans le *Versuch*, les fragments de la correspondance de Böhl avec les Campe — dont j'ai réussi à retrouver les originaux — pour se convaincre que cette conversion, que l'on pouvait à la rigueur qualifier de romantique, fut à la fois le résultat de son mariage avec la fougueuse gaditaine (fille d'Irlandaise), Francisca de Larrea y Aheran, et, mais surtout, d'une prédisposition intellectuelle au mysticisme sentimental, exaltée, durant le long séjour dans la solitude de Görslow (de la fin de 1805 à l'été de 1813) par la lecture d'œuvres correspondant à sa tendance, œuvres dont l'acquisition ou la connaissance — à partir de 1809, date de son retour à Hambourg — lui était facilitée par le Dr Julius. L'homme, pour être compris et pour être apprécié selon sa signification adéquate, exigeait au moins cet effort de recourir au *Versuch*, effort que le Dr A. Langguth a substitué par la transcription — car la note que je viens de rapporter n'est, en réalité, qu'un plagiat pur et simple — de l'assertion étourdie de Baur, dans sa notice sur J.-H. Campe au t. III (1876) de l'*Allgemeine Deutsche Biographie*, page 734. Mais Klose, d'autre part, n'avait pas été plus heureux, quand, dans l'article *Böhl von Faber*, au même tome de l'*A. D. B.* (p. 59-61), il prétendait que « weder in dem Campeschen Philanthropin (!), noch späterhin hatte er (*B.*) eigentlich den protestantischen Lehrbegriff kennen gelernt » (p. 60). La conversion de Böhl apparaîtra ce qu'elle est vraiment quand auront été publiées ses lettres de Görslow à Julius, dont la première est

Digitized by Google

datée du 6 avril 1810 et la dernière et dix-neuvième (qui porte la suscription :

S. Wohlgeboren
dem Herrn Dr Julius
Oberartzt bei der Hanseatischen Legion
jetzt zu
Güstrow),

du 9 août 1813. On verra alors — sans parler de l'intérêt qu'offrent ces lettres pour l'histoire de la vie intellectuelle allemande[1] — que cette conversion fut l'aboutissement logique d'un

1. En ce sens, par exemple, que Böhl ne fut pas, dès cette date, sans exercer un rôle indirect sur l'orientation des romantiques vers l'Espagne (la publication, en 1904, à Berlin, par la Société bibliographique allemande, du Catalogue raisonné des périodiques du romantisme a apporté quelques indications précieuses sur les commencements du culte de Calderón, indications qu'a — détail invraisemblable — ignorées M. H. Breymann dans la première partie de ses *Calderon-Studien*, intitulée : *Die Calderon-Literatur*, parue l'année suivante à Munich et Berlin, et la correspondance de Böhl avec le seul Julius montrera combien le premier s'intéressait au mouvement romantique), outre que, dès Görslow, il songeait de façon très précise à éditer un recueil de pièces choisies de la littérature espagnole ancienne et utilisait dans ce but — ne pouvant recourir à sa collection restée à Cadix, et comptant déjà (écrit-il en 1810 [*Versuch*, p. 61]) plusieurs milliers de volumes — la bibliothèque du célèbre orientaliste O.-G. Tychsen (auteur de la *Geschichte der Universitätsbibliothek und des Museums zu Rostock* [Rostock, 1790, in-4°]), dont les livres furent incorporés en 1816 à la Bibliothèque universitaire de Rostock. Dans une lettre du 28 février 1813, Böhl mande à Julius : « Meine Kollektaneen zu meinem spanischen Parnass habe ich durch die Benutzung der Bibliothek des Prof. Tychsen in Rostock erheblich vermehrt, und es fehlt nur wenig an die völlige Anordnung eines ersten Theils, den ich auf Subkribzion herauszugeben denke. Das Fehlende ist die Benutzung eines Garcilaso de la Vega, eines Boscan und eines Diego de Mendoza, die Tychsen leider nicht hat. » Et il prie Julius de lui faciliter la lecture de ces auteurs. Il lui apprend, en même temps, que sa collection de Cadix est irrémédiablement perdue : « Meine schöne Sammlung in C. ist durch beispiellose Verrätherei zu Spottpreisen verschleudert worden! Doch weg mit solchen Erinnerungen... » Il sut cependant assez vite la reconstituer, puisque, le 18 février 1817, il écrit de Cadix à Julius : « Ach, mein lieber Freund, wenn Sie sich über diese Sammlung spanischer Bücher freuen [la collection de l'écossais Campbell, mort de la fièvre jaune à Cadix en 1813], was würden Sie zu meiner sagen? Im Fach der alten spanischen Literatur und hauptsächlich der Poesie ist jene nur ein unbedeutendes Fragment der Meinigen. Durch unermüdeten Fleiss, durch Tausch und durch so viel Aufwand als meine Lage es mir gestattet, habe ich zusammengebracht, was vielleicht kein Privat = Mann in dem poetischen Fache vereiniget, und keiner schwerlich wieder vereinigen wird, weil durch das Aufkaufen der Engländer und durch die Zerstörung der Franzosen es gar keine kursirende Bücher dieser Art mehr giebt... » Sur les destinées de cette bibliothèque — qui avait coûté, selon une assertion de sa fille, Fernán Caballero, dans une lettre à Julius que j'ai publiée naguère, 100 000 pesetas à son père — cf. mon article : *Les premiers essais littéraires de Fernán Caballero* au tome IX (1907) du *Bulletin hispanique* de Bordeaux. J'ajouterai qu'il est probable que plusieurs des ouvrages rares de Böhl ne sont pas passés, en 1849, à la *Biblioteca Nacional* de Madrid, mais restés en possession de Fernán

Digitized by Google

lent travail intérieur, où le cœur, pour employer une phrase de Pascal, alléguait des raisons que la simple Raison, chez un homme moins sentimental, eût rejetées. Des aveux comme celui-ci, daté du 24 mai 1810 : « Es ist sonderbar, dass ich wirklich Schellings Abhandlung [la dernière du t. I des *Kleine philos. Schriften* (dans l'éd. de Landshut, 1809), que lui avait recommandée Julius; cf. l'aveu de ce dernier dans sa traduction allemande de Ticknor, II, 646] das erste mahl von hinten an gelesen habe, weil mir mehr um das Resultat als um die Deduktion zu thun war; das zweite mahl, da ich von vorne anfing, bin ich stecken geblieben. Bey meinem geringern Maasse von Verstand bin ich befriedigt, wenn nur bewiesen wird, dass auch für den höheren Verstand nichts absurdes und sich selbst widersprechendes, in den rein mystischen (eigentlich christlichen) Ideen liege, für deren Wahrheit *mir* mein Gefühl bürgt », suffiraient, du moins provisoirement, pour fixer le lecteur sur l'exposant intellectuel et la nuance psychique de qui les formulait. Il est inutile, aussi bien, de noter qu'au surplus toute ironie et toute irrévérence sont exclues, en fixant ce point, de ma pensée à l'endroit de J.-N. Böhl.

Le reproche adressé à Frau Campe m'a entraîné à une digression qui, n'étant, en somme, qu'une rectification d'erreurs imputables à la hâte, ou au calcul, d'écrivains trop peu respectueux de leurs sources, n'était peut-être pas sans utilité. Mais l'auteur du *Versuch* apparaissait excusable du fait que son œuvre, destinée à un petit cercle d'intimes et non mise dans le commerce, représentait, si imparfaite qu'elle fût, un méritoire effort de mise en valeur de documents épistolaires qui seraient, sans elle, demeurés ensevelis dans le plus profond oubli, puisque Fernán Caballero, dont la plume leste brouillait si facilement le papier, semble avoir toujours évité soigneusement de consigner sur son père autre chose que de pieuses banalités, et, mise une fois par Ticknor en demeure de fournir à cet érudit des renseignements précis sur son compte (à propos de l'un

Caballero. C'est en ce sens qu'il faudrait interpréter une assertion de M. J.-M. Asensio, dans sa confuse biographie — elle ne contient à peu près que des erreurs sur Böhl — de cette romancière au tome I (Madrid, 1893) de ses *Obras Completas* (dans la *Colección de Escritores Castellanos*), où il déclare que « bien des années » après la mort de Böhl, il examinait ses précieux livres « avec une satisfaction véritable, sur les rayons de la bibliothèque de son illustre fille ». (P. 57.)

Digitized by Google

des épisodes les plus intéressants de sa carrière littéraire, sa polémique en faveur de Calderon, que j'ai reconstituée dans une thèse de doctorat) éluda cette sollicitation en alléguant des raisons spécieuses, équivalant à une fin de non-recevoir[1]. Frau Campe a même, sur Julius, le mérite d'avoir exploité de façon assez libérale la correspondance de Böhl, celle, du moins, dont elle disposait en propre, car, s'il est indubitable qu'elle lut les lettres adressées par le consul hanséatique au docteur hambourgeois, il n'est pas avéré que celui-ci l'ait autorisée à s'en servir de façon autre que fragmentaire. Elle a, d'ailleurs, modestement avoué qu'il lui était impossible d'esquisser une image adéquate de son héros. « Sein Bild ganz so wiederzugeben, wie es uns in der Seele lebt, vermögen wir gleichfalls nicht. Es war eine seltene Vereinigung in dieser grossen, schönen, bei etvas festerer Haltung auch imponirenden Gestalt, mit dieser Milde und Weichheit, dieser kindlichen Demuth und Naivetät, die ihm eigen waren[2]. Soviel Phantasie und soviel gründliches Wissen, und dies letztere so ganz ohne gelehrten Unterbau! » (*Versuch*, p. 3.) Et il n'est que trop évident que cette femme, narratrice assez exacte de ce qu'elle savait — mais sa connaissance de Böhl s'arrête à la première partie de l'existence de celui-ci; du Böhl converti, intolérant et réactionnaire, tel qu'il se montre dans sa longue correspondance gaditaine avec Julius, elle n'a rien dit qui vaille — ignorait comment on compose une biographie véritablement cohérente sans cesser d'être documentaire. Reste Julius. Julius, qui gardait précieusement la centaine de lettres — dont plusieurs sont de véritables journaux — que lui adressa son ami depuis qu'ils avaient, dans des ventes de bibliothèques hambourgeoises, lié connaissance, Julius qui possédait *tout* ce qu'avait fait imprimer Böhl, y

1. Je publie dans le travail précité le *memorandum* sur Böhl adressé par sa fille à G. Picard pour être transmis à Ticknor. Cette pièce était restée inédite.

2. Il n'existe pas de portrait connu de Böhl von Faber. Le *Wol* (*sic*) *de Faber* mentionné p. 727 du *Catálogo de los retratos de personajes españoles que se conservan en la sección de estampas y de bellas artes de la Biblioteca Nacional* (Madrid, 1901), du prêtre et employé de la *Biblioteca. Nacional* madrilègne, A.-M. de Barcia, est un portrait de Fernán Caballero, dont la qualité espagnole ne laisse pas d'être douteuse, puisqu'elle est née aux bords du lac de Genève, à Morges, d'un père allemand et d'une mère dont j'ai déjà noté l'ascendance irlandaise. Je m'arrête à ce détail parce que M. Barcia, auquel je faisais observer son étrange erreur de graphie, crut s'en excuser en me répliquant qu'une confusion avec Böhl von Faber n'était cependant pas possible, puisqu'il ne s'agissait dans son Catalogue que de « personnages espagnols ».

Digitized by Google

compris les rarissimes pamphlets de la querelle sur Calderón en 1814, 1818, 1819, 1820-1821, comment Julius, homme de lettres professionnel, put-il de bonne foi croire suffisantes les 16 pages dédiées par lui à Böhl en 1852 à la *11. Beilage* de sa version allemande de Ticknor[1]? Varnhagen, à qui il en avait envoyé l'un des rares tirages à part qu'il en fit faire, ne lui avait-il pas adressé la plus enthousiaste des réponses, et ces paroles du « Plutarque allemand » n'eussent-elles pas dû lui ouvrir les yeux : « Der Lebenslauf selbst, getheilt zwi-

1. Voici en quels termes il s'exprimait dans la lettre (inédite) qui accompagnait l'envoi à la *Stadtbibliothek* hambourgeoise des lettres de Böhl et de deux autres dons : « Herrn Prof. Petersen Wohlgeb. Bibliothekar. Poststrasse N° 14, Aug. 1859. — Sie empfangen beygehend zum künftigen Eigenthum der Stadtbibliothek, drei verschiedene Gaben :

I. « Sämmtliche Briefe meines verstorbenen Freundes, Johann Nicolaus Böhl von Faber an mich, so wie einige ihn und seine Familie betreffende Papiere, zusammengebunden. Diese Briefe beginnen im Frühlinge 1810, nachdem ich im vorhergehenden Winter hier in Hamburg, im Herbst zuvor von der Universität zurückgekehrt, seine Bekanntschaft gemacht hatte. Die Briefe gehen bis zum Frühling 1834, wo ich nach Nordamerica reisete und erst im Sommer 1836 von da heimkehrte, Böhl aber im Herbst des nämlichen Jahres verstarb. Unsere 1809-1810 auf Bücherversteigerungen mit gleicher Liebhaberei für das Altdeutsche (cf. à propos des *Volkslieder* publiés en 1818 par Julius dans la *Wünschelrute*, les *Zeitschriften der Romantik* précitées, col. 348, l. 23) und Mystische, so wie bei Frau Elise Campe, geb. Hoffmann, gemachte Bekanntschaft, wurde bald zu inniger Freundschaft infolge gleicher Gesinnungen über religiöse, politische und literarische Dinge.

II. Die in Coblenz 1856 und 57 in zwei Heften in-4to gedruckte, und nicht in den Buchhandel gekommene Autobiographie des Geheimen Raths Georg Bärsch. Der Verfasser war Anführer der ersten am 17ten März 1813 in Hamburg einrückenden und dem französischen Unwesen ein Ende machenden Cosacken. Gegenwärtiger Abdruck, einer der wenigen vorhandenen, ist ein Geschenk des Verfassers an mich.

III. Constitution of the Cherokee Nation, made and established at a general convention of delegates, duly authorised for that purpose at New Echota, July 26, 1827. Unter den Cherokees, denen so wie den Creeks ihre Besitzungen im Staate Georgia, durch feierliche Verträge von den Vereinigten Staaten zugesichert waren, zeigte sich um das Jahr 1820, infolge ihrer grossen Bildungsfähigkeit, eine rasche Entwickelung. Ein halbschlächtiger Cherokee (von weissem Vater und indischer Mutter) Namens *Guest* erfand für ihre Sprache ein Alphabet von 86 Buchstaben. Sie errichteten Schulen, trieben Handwerke, Ackerbau u. s. w., und gaben sich endlich beiliegende gedruckte Verfassung, entsprechend dem Muster der Vereinigten Staaten. Da wurde unglücklicher Weise in ihrem Gebiete die Entdeckung goldhaltiger Erze gemacht, und der unglückselige indische Stamm wurde von der Habsucht der Georgier vertrieben, erbarmungslos und mit Gewalt an und auf die Westseite des Missisippi versetzt. — Seine ganze mühsam errungene Bildung ist zu Grunde gegangen, und ich habe 1835 in Augusta, der Hauptstadt Georgiens, bei einem Buchdrucker, den ganzen noch vorhandenen Vorrath Abdrücke jener Verfassung weggekauft und an verschiedene Bibliotheken Europas vertheilt, während die wenigen älteren und ältesten Bücher über Amerika, wenn auch dort gedruckt, aber bald vernichtet, für spätere amerikanische Bibliotheken, nur aus Europa erworben und erkauft werden konnten.

Hochachtungsvoll und ergebenst

NIKOLAUS HEINRICH JULIUS DR. »

Digitized by Google

schen Beschäftigungen, die wir in Deutschland uns so schwer als verbunden denken, und zwischen Hamburg und Spanien, hat einen romantischen Reiz, *der eigentlich noch mehr wünschen lässt, als Sie geben, eine memoirenhafte Ausführung, die Mittheilung mehrerer Briefe u. s. w. Es ist ein würdiger, ein erhebender Anblick, der uns nich allzu oft zu Theil wird, eine so tüchtige literarische Thätigkeit und Leistung ganz frei vom literarischen Gewerbe erscheinen zu lassen... ?*[1] » Si encourageantes que fussent ces lignes, l'incitation qu'elles contenaient resta vaine, et la correspondance de Böhl, inutilisée jusqu'à ce jour, a permis que se propageassent sur son compte, non seulement de grossières inexactitudes, mais des fables. Ne lisons-nous pas, pour nous borner à ce seul exemple, dans l'ouvrage auquel sont forcés, en l'absence d'autres — le tome de la *Historia de las ideas estéticas en España* de M. Menéndez y Pelayo, où il eût sans doute été question de Böhl, n'ayant pas été publié, et l'ouvrage semblant, depuis 1891, date de l'apparition du neuvième volume, abandonné — de recourir les érudits étrangers qui veulent avoir quelque teinture de la littérature espagnole au XIXe siècle, la *Literatura española en el siglo XIX* de feu le moine augustin Francisco Blanco García, professeur au collège de l'Escorial (Madrid, 1891-1894, 3 vol.), de lamentables pauvretés sur le « docto aleman Bohl de Faber », I, 82-83 et 411, si l'on prétend — et c'est le seule originalité du passage, le reste étant, comme je le démontre dans mon travail précité, plagié d'un article de l'académicien sévillan et « cervantiste » F.-M. Tubino : *El Romanticismo en España*, paru au n° du 15 janvier 1877 de la *Revista Contemporánea* madrilègne — qu'après avoir publié « un (!) *Pasatiempo crítico* », Böhl « no tardó en regresar á su patria, haciendo imprimir en Leipsik (!) la *Floresta de rimas antiguas castellanas* (1822-1825) y el *Teatro español anterior á Lope de Vega* (1832) ». Mieux eût valu recourir à la feinte dont avait usé, en 1878, l'ami personnel de Fernán Caballero, F. de Gabriel y Ruiz de Apodaca, dans la préface de ses *Ultimas producciones de Fernán Caballero* (Sevilla, 1878), où il s'excusait, p. XI, de ne rapporter à peu près

1. Cité par Frau Campe, *Versuch*, p. 2. — J'ai lu, à la *Stadtbibliothek* de Hambourg, à l'excellent directeur de laquelle, M. le professeur Dr. R. Münzel, je suis si redevable, les lettres que reçut l'auteur du *Versuch* de diverses personnes, dont plusieurs illustres, auxquelles elle l'adressa. Elles témoignent d'un vif intérêt pour la personne et l'œuvre de Böhl.

Digitized by Google

rien sur Böhl par la raison que « toda persona medianamente ilustrada conoce figura tan simpática á todo buen Español ». L'assertion était si exacte, en effet, que M. Asensio, dans sa biographie précitée de Fernán Caballero, la seule qui existe jusqu'à présent, ne s'est même pas soucié de l'existence de la meilleure source d'information sur les parents de son héroïne, le *Versuch* de Frau Campe, d'après lequel Klose avait cependant, en le citant avec toute la précision désirable, rédigé sa notice sur Böhl au tome III de l'*Allgemeine Deutsche Biographie*, en 1876. Et cette ignorance a été également partagée par le P. Blanco García, ainsi que l'auteur de l'article Bolh (sic) de Faber y de Larrea (*Cecilia*), au t. III (Barcelona, 1888, p. 782) de la meilleure Encyclopédie espagnole moderne, le *Diccionario Enciclopédico Hispano-Americano*, dont la section de Littérature a été rédigée sous la direction de M. Menéndez y Pelayo. Ne serait-ce pas le cas, modifiant légèrement une phrase d'un hispanisant à l'eau de rose, ami de Fernán Caballero et, comme elle, hommelige des Montpensier, Antoine de Latour, de répéter : « *Les Espagnols aiment beaucoup leurs auteurs, qu'ils ne lisent pas* »? Et j'imagine que la réponse de Fernán : « ¡ *Qué verdad, qué verdad, empezando por mí*! », ne représenterait, sur les lèvres de tel ou tel littérateur emphatique de *tras los montes*, que l'expression de la plus humble et tangible réalité [1].

Si l'on n'a rien écrit, par suite, touchant l'activité littéraire de Böhl, qui satisfasse, il est naturel que la genèse du plus connu de ses ouvrages, la *Floresta de rimas antiguas castellanas*, soit restée dans la même pénombre de mystère que ses polémiques caldéroniennes. En publiant ici la lettre par laquelle le converti de Schwerin offre le manuscrit du premier volume de sa compilation — qu'il imaginait alors devoir être, du moins provisoirement, volume unique — à son ami le patriote et dévot Friedrich Perthes, l'une des plus remarquables figures de la librairie allemande dans le premier tiers du XIXe siècle [2], je commence la besogne nécessaire de rectification qui

1. La phrase de Latour et la réponse de Fernán sont citées par M. A. Morel-Fatio, *Études sur l'Espagne*, 3e série (Paris, 1904), p. 312, note. Dans cette réimpression d'un article paru en 1901, au n° 3 du *Bulletin hispanique*, l'auteur a supprimé l'éloge (qui se lisait p. 252, note 1) de Latour, déclaré « fort galant homme » et ayant, « par son caractère, honoré son pays et, par ses écrits, bien mérité à la fois de la littérature française et de la littérature espagnole ».

2. Sur sa querelle avec J.-H. Voss, à propos de son beau-père — mort en 1815

Digitized by Google

eût dû depuis longtemps être entreprise et que l'accessibilité à tout venant des lettres de Böhl à Julius, à la *Stadtbibliothek* de Hambourg, depuis près de cinquante ans, rendait relativement aisée. A une époque où la critique scientifique — c'est-à-dire indépendante, tout simplement — abandonnant Calderón, trop longtemps surfait par le sectarisme confessionnel et le zélotisme religieux — encore que masqués le plus souvent sous la défroque du culte artistique et de la religion littéraire, — se dispose à replacer sur le front de Lope de Vega cette *corona trágica* que ses contemporains lui avaient octroyée et que l'incurie de deux siècles laissa s'effriter, il est nécessaire d'entreprendre sur de solides bases documentaires le grand procès de revision où il serait à désirer que la France apportât sa contribution, elle aussi, après l'Allemagne. Car si l'Allemagne a été, en pleine ferveur romantique et dans toute l'outrance des enthousiasmes caldéroniens, la première à protester contre l'injuste oubli dont souffrait Lope, si l'Allemagne, après Dieze et Bouterwek, et pour ne rien dire de Schack, peut, à juste titre, s'enorgueillir de posséder en Grillparzer — sans oublier l'ami de Ferdinand Wolf et le guide de Fr. Halm, Michael Enk von der Burg, auteur du premier ouvrage critique sur Lope en langue allemande (Wien, 1839) — le grand restaurateur véritable de la gloire du *fénix de los ingenios*, c'est l'Allemagne aussi qui, sous forme d'un livre sans doute chao-

— M. Claudius, cf. quelques mots de M. Franz Muncker à l'article *J.-H. Voss*, au tome XL (1896) de l'*A. D. B.*, p. 346. C'est à cette querelle que fait, dans sa lettre, allusion Böhl. Il est regrettable que l'on n'ait pas encore songé à l'éclairer documentairement, dans une étude critique. Le fils de Perthes n'en a touché que quelques mots au tome II de la biographie de son père, tant de fois réimprimée (p. 347 et suiv. de l'éd. originale, Hamburg und Gotha, 1851). M. Erich Schmidt, qui parle de la première phase de cette querelle dans son long article sur *Christian Stolberg-Stolberg* au tome XXXVI (1893) de l'*Allg. D. Biogr.*, p. 362-364 et 366, se tait sur l'intervention de Perthes et le *Gegen Perthes* (Stuttgart, 1822, in-8°). Il n'a pas non plus songé à renvoyer à la discussion fondamentale des trois pamphlets : *Wie ward Fritz Stolberg ein Unfreier?* (1819); *Friedrich Leopold Grafen zu Stolberg kurze Abfertigung der langen Schmähschrift des H. Hofr. Voss wider ihn* (publication posthume par le frère de Stolberg, éditée par Perthes en 1820); *Briefwechsel zwischen Asmus* [*Mathias Claudius*] *und seinem Vetter* [l'immortel *Vetter Andres*] *bei Gelegenheit des Buches « Sophronizon »* [la revue du *Kirchenrat* rationaliste Paulus à Heidelberg, au 3e fascicule de laquelle (1819) avait paru le pamphlet de Voss] *und « Wie Fritz Stolberg ein Unfreier ward »?* (Essen, Bädeker, 1820, in-8°), qui se trouve, signée C. B. T., au *II. Stück* pour 1820 (elle fut aussi tirée à part) du *Hermes* de F.-A. Brockhaus, p. 272-308. Quand Voss eut publié à Stuttgart, en 1820, sa *Bestätigung der Stolbergischen Umtriebe*, etc., ce fut encore C. B. T. qui la critiqua, assez vertement, *Hermes 1821*[1], p. 194-219. J'ai dû étudier en détail la conversion de Stolberg, parce qu'elle exerça une certaine influence sur celle de Böhl.

Digitized by Google

tique et plus d'une fois erroné en ses renseignements, la *Calderon-Literatur* du professeur à l'Université de Munich, M. H. Breymann [1], a donné le branle, que nous le voulions ou non, à ce procès de revision en permettant d'en exhumer, grâce aux indications bibliographique de son livre, les pièces indispensables. M. A. Dessof avait, par suite, le droit d'écrire, le 13 août 1905 : « Es darf uns mit Genugtuung erfüllen, dass wiederum ein Deutscher es ist, der der spanischen Literatur diesen Dienst erwiesen hat. [2] »

Juillet 1908. CAMILLE PITOLLET,
agrégé d'espagnol.

« Herrn
Herrn Friedrich Perthes
im Jungfernstieg,
Hamburg [3]. »

Cadiz, d. 17. December 1819.

Ihre Zeilen vom 22. Sept. mit dem Recief über ein Packet Bücher per Cap. Voss habe ich wohl erhalten, auch bemerkt, dass Ihnen H. v. Faber 82. 5. für mich bezahlt hat. Sie erwähnen nicht 25. [4], die mir Dr. Julius schreibt, Ihnen für meine Rechng. eingehändigt zu haben. Dieser Freund hat mir kürzlich Ihre Erklärung gegen Voss

1. *Calderon-Studien. — 1. Teil : Die Calderon-Literatur. Eine bibliographisch-kritische Uebersicht* (München u. Berlin. R. Oldenburg, 1905, XII-314 p.). J'ai signalé, dans le *Bulletin hispanique*, aux hispanisants qui lisent l'allemand les plus importantes critiques de cet ouvrage, dont l'agencement typographique et jusqu'au papier même sont, malgré un prix élevé, des plus défectueux.

2. Dans sa critique du livre de M. Breymann, *Fkft. Ztg.*, 1905, n° 223-IV (*Literaturblatt*).

3. La suscription porte, en lettres rouges, le cachet postal CADIZ, et, en lettres noires, celui de la poste française : ESPAGNE, PAR BAYONNE.

4. Ces chiffres désignent des *Reichsthaler Banco*. Le H. v. Faber ici mentionné était le beau-père de Böhl, le *Geheimrat* M. J. v. Faber, marié à la veuve Böhl le 10 décembre 1787, et qui avait adopté Böhl (lui conférant avec son nom sa particule nobiliaire) en 1806, alors que ce dernier venait de s'établir à Görslow. Dans la biographie de Böhl par Frau Campe : *Versuch einer Lebensskizze von Johan Nikolas Böhl von Faber. Nach seinen eigenen Briefen.* (*Als Handschrift gedruckt*), [*s. l.* (Leipzig), 1858], il est dit, p. 47, note, que « Dr. Martin Jakob von Faber, seit 1794 königl. preuss. Geheimrath, ward 1803 vom Kaiser Franz II. in den Reichsritterstand erhoben, und adoptirte 1806 Böhl an Sohnesstatt ». Dans un billet écrit par Böhl vers la mi-juillet 1806 à August Campe pour lui annoncer cet événement, on lit : « In Mecklenburg heisse ich also : *Böhl von Faber*, in Hamburg aber und in allen meinen kaufmännischen Verhältnissen, *Johan Nikolas Böhl* wie vorhin. » Cf. sur la famille Böhl, avec toutes ses ramifications, les *Hamburgische Wappen und Genealogieen*, de Ed. Lorenz Mayer et Oscar L. Teodorpf (Hamburg, 1890, *Selbstverlag*), p. 49-54. On y trouvera, reproduites en couleur, les armes de la famille.

Digitized by Google

in Hinsicht unseres lieben edlen Claudius übersandt. Bei einer solchen Begebenheit kann man nur *staunen* und sich an dem Glauben halten, dass die Pforten der Hölle das Reich Christi doch nicht überwältigen werden. Ist es möglich, bei solchen grauen Sündern irgend einen andern, als den rein teuflichen Zweck der Entzweiung auszudenken? Ist das Schandbuch nicht schon unterweges, so will ich es lieber gar nicht sehen.

Das gelbe Fieber ist überstanden, und meine jüngste Tochter davon verschont geblieben, wenngleich zwei Bediente es in meinem Hause gehabt haben. Wir denken jezt kaum mehr daran, und wünschen nur freien Verkehr, um das Versäumte nachzuholen. Ich habe während desselben einer ungewohnten Musse genossen und dieselbe benutzt, um den ersten Theil meiner so lange vorbereiteten Sammlung altspanischer Gedichte anzuordnen und für den Druck abzuschreiben. Zwei Drittel ist schon vollendet und auf eine Weise, die dem etwaigen Setzer viele Mühe ersparen wird. Die Sammlung ist auf ein Alphabet oder 384 Seiten in-8° berechnet; jede Seite auf 36 Zeilen und alle kurzen oder achtsilbigen Verse in zwei Kolonnen, so dass die Sammlung über 20 000 Verse enthält. Die Abschrift ist von der Art, dass der Druck derselben Seite für Seite entsprechen muss. Der Titel ist floresta española de rimas antiguas. Sie enthält 380 N^os^ in vier Abtheilungen von Rimas sacras, Rimas doctrinales, Rimas amorosas und Rimas festivas, das älteste jedesmal an der Spitze, hintenan nach den Nummern die Quellen, Verfasser und kurze Bemerkungen, wo es nöthig scheint. Diese ansehnliche Sammlung enthält (mit Ausnahmen einiger Romanzen) nichts, was in den 9 Th. des Parnaso Español[1], den 19 Th. des Ramon Fernandez[2] und den 3 Th. des Quintana[3] abgedruckt steht und kann also als ein Ergän-

1. De López de Sedano (Madrid, 1768-1778).

2. Pseudonyme de Pedro Estala. (Le 20e volume de sa *Coleccion de poetas españoles*, commencée en 1789, parut à Madrid en 1820.)

3. *Poesias selectas castellanas, desde el tiempo de Juan de Mena hasta nuestros dias* (Madrid, 1808, 3 vol. in-8; réimpr. Perpignan, 1817, 4 vol. in-12; puis, cette fois considérablement augmentées par l'éditeur, Madrid, 1830, 4 vol. in-8; complétées en 1833 par 2 vol. in-8 de morceaux choisis épiques : *Musa épica castellana* (Madrid); le tout réimprimé à Paris en 1840 en 2 gros vol. in-8). Ces réimpressions successives ont contribué à conférer au recueil de Quintana cette supériorité qu'une opinion courante lui attribue sur celui de Böhl, que fort peu ont feuilleté, car — et M. Menéndez y Pelayo le remarquait récemment au tome XII de son *Ant. de poetas lir. cast.* (Madrid, 1906), p. 525 — il est devenu rare, ou, plutôt, n'a jamais été populaire. Je crois qu'il est utile de reproduire ici à titre

Digitized by Google

zungsband für die Besitzer dieser Sammlungen dienen. Fast alle bekannten Dichter sind ausgeschlossen : als Garcilaso, Herrera, Quevedo, Jauregui, Cervantes, Lope de Vega, Argensolas, Rioja, Leon, Castillejo, Burguillos (*sic*), etc. Ferner sind ausgeschlossen : alle eigentlichen Satiren, alle *historischen* Romanzen und alle Sonnette, und dennoch (wenn mich mein Gefühl nicht trügt) ist in dieser Sammlung mehr ächte Poesie, als in allen vorhergegangenen. Schwer

documentaire une partie de la critique, extrêmement remarquable, du tome I de la *Floresta* parue le 22 août 1822, aux *133-134 Stücke* des *Göttingische gel. Anzeigen* et que nul n'a jamais signalée avant cette date : « Hamburg. Bey Perthes und Besser : Floresta de rimas antiguas Castellanas, ordenada par (*sic*) Don Juan Nicolas Böhl de Faber, de la real academia Española. 1821. 384 Seiten, nebst einigen besonders paginirten Anhängen, in Octav. — Es scheint den Deutschen vorbehalten zu seyn, um die Spanische Litteratur sich Verdienste zu erwerben, die man eher von dem Patriotismus der Spanier selbst erwarten sollte. Wie zuerst ein Deutscher, nach der sehr unvollständigen Vorarbeit des Velazquez die Geschichte der Spanischen Poesie in ihrem ganzen Umfange erzählt, und ein anderer die erste neue Sammlung der vorzüglichsten alten castilianischen Romanzen herausgegeben hat, liefert hier der hanseatische Consul zu Cadix, Hr. Böhl v. Faber einen Schatz von alten castilianischen Liedern, wie es bis dahin noch keinen gab. Aber auch nur ein Litterator, der seit so langer Zeit in Spanien fast einheimisch geworden ist, und sich in den Besitz von gedruckten und handschriftlichen Gedichten setzen konnte, die ausserhalb Spaniens nicht zu finden sind, konnte eine solche Sammlung zu Stande bringen. Dass er sie in Deutschland hat drucken lassen, wird den nicht befremden, dem die Gleichgültigkeit nicht unbekannt ist, mit welcher die gegenwärtige Generation der Spanier auf die älteren Gedichte ihrer Nation herabsieht. Denn schon seit der ersten Hälfte des achtzehnten Jahrhunderts sind die meisten Spanier, die auf feinere Bildung Anspruch machen, in Geschmackssachen wahre *Afrancesados*, wie man jetzt im politischen Sinne die vormaligen Anhänger des Ex-Königs Joseph Bonaparte nennt. Sie messen die Erzeugnisse des poetischen Geistes ihrer Vorfahren mit französischem Masstabe. Mit diesen französirten Critikern hat auch der Herausgeber der Sammlung, die wir hier anzeigen, schon eine lebhafte Fehde gehabt, um den alten Spanischen Geschmack su vertheidigen. Die Sammlung scheint also zunächst für die Deutschen bestimmt zu seyn, die keine so beschränkte Begriffe von poetischer Vollkommenheit haben, dafür aber auch freylich vieles durchschlüpfen lassen, was vor einer vorurtheilsfreyen Critik nicht bestehen kann, wenn man die Grenzen des Schönen nicht so weit ausdehnen will, dass auch das Geschmacklose Platz darinn findet... » Puis l'auteur passe à l'analyse de la *Floresta* : 371 poésies anciennes, divisées en *poesias sacras*, *doctrinales*, *amorosas*, *festivas*. 42 seulement se trouvaient dans le *Parnaso* de Ramón Fernández et les *Poesias selectas* de Quintana. Le reste provenait d'éditions rares anciennes, propriété de Böhl, voire de ms., et allait de la période la plus ancienne de la poésie lyrique castillane jusqu'au XVIe siècle. Dans « *Einige Fingerzweige für Deutsche Leser* », à la fin du volume, les tendances de l'école romantique se manifestaient assez clairement, et les poésies *sacras* étaient exaltées avec un enthousiasme surabondant. — Rappelons que ce tome I de la *Floresta* fut réimprimé en 1827, et le tome II en 1843. Les trois tomes contiennent 1000 poésies, dont 138 seulement avaient été imprimées antérieurement dans des Anthologies espagnoles : cf. le témoignage de l'érudit A. Durán, *B. A. E.*, XVI (Madrid, 1851), p. 679. La *Floresta* de Böhl a son complément dans la *Floresta de rimas modernas castellanas*, de Luzán à 1837, publiée en 1837 à Paris en deux volumes de XII-420 et 515 pages, par Ferdinand Wolf, l'érudit si expert en littérature espagnole, grâce, en partie du moins, à sa situation de bibliothécaire à la richissime *Königl. Bibliothek* viennoise.

Digitized by Google

war es bei den ganz alten das Metafisische ganz zu umgehen, schwer bei den späteren Wortschwall und Bombast. Ich hoffe, dass ich beide Klippen vermieden habe; aber auch wie viel Gereime habe ich durchklauben müssen, um diese Ausbeute zu gewinnen! Dennoch unterfange ich mich, einen gleich starken Band zu liefern, wenn ich neben meinem übrigen Vorrath auch das beste der bekannteren Dichter in Anspruch nehme. Dann würden die beiden Bände eine lirische Blumenlese enthalten, die sowohl an Vollständigkeit, als an innerem Werth sich schwerlich übertreffen liesse. Einen gleich starken Band würde ich später liefern können mit dem spanischen Theater *vor* Lope de Vega, und ein vierter könnte den Beschluss machen, dem spanischen Epos gewidmet. Ich füge noch hinzu, dass meine Sammlung mehreres aus alten Handschriften enthält, was nie gedruckt ist. Ich glaube, dass wer genug Spanisch versteht, um in den Sinn der Sache einzudringen und dem es nicht an poetischem Geiste mangelt, dieser Sammlung seinen Beifall nicht versagen wird. Alle Saiten des menschlichen Gemüths werden darin berührt : von der erhabensten religiösen Ansicht steigen wir zu den praktischen Vernunftsregeln herab, vernehmen dann die Sprache der irdischen Liebe in ihren so mannigfaltigen Tönen, berühren die sonstigen Lebensgenüsse, lachen über unsere und anderer Thorheiten und endigen mit Possen :

dulce est desipere in loco.

So weit der Dichter, [nun der [1]] Geschäftsmann und hier hapert es. Ich habe keine Mittel, für meine Rechnung den Druck zu veranstalten, und findet sich kein Verleger, so bleibt die Sache liegen. Honorar verlange ich nicht, dagegen aber eine Anzahl Abdrücke. Auf Absatz in Spanien ist nicht zu rechnen; auch würde das Einbringen einer Menge Abdrücke schwer und kostbar, und am Ende der öffentliche Verkauf nicht thunlich sein, da alle spanische in der Fremde gedruckte Bücher einzuführen verboten sind. Sehen Sie, was dabei zu thun ist. Einen reinlichen Druck und gutes Papier wünsche ich natürlich und ein in Stein gestochenes Titelblatt mit altgothischen

1. Je reconstitue ainsi ce passage, car le sceau se trouvant à cet endroit, le papier de la lettre de Böhl a une lacune résultant de la déchirure pour l'ouverture.

Digitized by Google

Verzierungen und den Titel mit gothischen Buchstaben. Vorrede, Register und Bemerkungen werden (meine ich) drei Bogen anfüllen. Dr Julius würde hoffentlich die Korrektur übernehmen. Auf alle Weise erfolgt die Handschrift, wo nicht früher, mit Hn. Färber, der nächstes Frühjahr nach dorten zurückgeht. Sollten Sie also eine vorläufige Anzeige machen wollen, so können Sie es *sicher* thun. Ob in Ihrem oder in meinem Namen ist mir gleich, auf alle Fälle aber wünsche ich als Sammler genannt zu werden mit Vor = und Zunamen, nemlich Böhl von Faber, da ich Ehre und Beifall dorten einzuärndten hoffe [1].

1. Je ne sache pas que Perthes ait publié l'annonce préalable que désirait Böhl, qui, sur une feuille volante ajoutée à sa lettre, avait noté, sans doute aux fins de cette annonce, les titres des quatre volumes qu'il projetait :

1ter Band.

Floresta (*española* [*barré ultérieurement*]) *de Rimas antiguas* (*castellanas* [*ajouté en encre plus récente*].)

2ter Band.

Floresta (*española* [*id.*]) *de Rimas modernas* (*castellanas* [*id.*]).

3ter Band.

Floresta (*española* [*id.*]) *de Poesias dramaticas antiguas* (*castellanas* [*id.*].)

4ter Band.

Floresta (*española* [*id.*]) *de Poesias epicas* (*castellanas* [*id.*].)

J'ajouterai — comme complément à la note de la p. 289 de mon article sur Julius au n° 3 de la *Revue germanique, 1908* — que j'ai retrouvé, à la Bibliothèque de l'Académie espagnole à Madrid, grâce à l'obligeance du bibliothécaire, le P. M. Mir, le manuscrit *original* du t. Ier de la *Floresta*, sur lequel Böhl fit la *copie* qu'il envoya à Hambourg pour l'impression, copie conservée à la *Stadtbibliothek* de cette ville. Ce manuscrit faisait partie des travaux envoyés par Böhl à l'Académie espagnole pour faciliter sa nomination au titre — peu important et, d'ailleurs, *sollicité par lui*, — d'académicien honoraire (cf. sur la valeur de ce titre quelques réflexions, qui ont trait, il est vrai, aux académiciens correspondants, mais la chose est presque la même, de M. R. Foulché-Delbosc, dans sa brochure contre le piètre hispanisant Magnabal : *Crítica Ibérica. Fascicule n° 1. J.-G. Magnabal* (Paris, Welter, 1891). A propos de cette nomination, sur laquelle on a commis beaucoup d'exagérations, Böhl mande de Cadix à Julius le 11 mai 1820 : « Im Anfang April sandte ich endlich die Abschrift meiner Floresta nebst mehreren Abhandlungen über metrum, Reime, Geschichte der Formen und Sprache mit Empfehlungen meines Freundes Vargas [J. de Vargas y Ponce; cf. *Bibl. de Autores Españoles* de Rivadeneyra, t. LXV, p. 601-602, et *Catalogue* de la Bibl. de Ticknor, p. 387 : cet écrivain mourut en 1821] an die Real Academia Española und schon am 20ten ernannte man mich zum Academico honorario (Wer nicht in Madrid wohnt, kann nichts anders sein) mit einem schmeichelhaften Schreiben, dessen Abschritt ich beilege. Ich hätte nicht geglaubt, dass es so schnell gehen würde, und habe mich desto mehr darüber gefreut. Ich halte mich jetzt für alle meine Anstrengungen belohnt, und meine Gegner auf das Empfindlichste bestraft... » Grâce à la notice suivante, copiée par moi au volume correspondant à l'année 1820 des comptes rendus manuscrits des séances de l'Académie espagnole, on saura avec précision de quelle nature étaient les « travaux » auxquels fait allusion Böhl. Ce passage correspond au procès-verbal de la séance du 20 avril 1820 et émane du secrétaire, qui était alors D. Francisco Antonio González : « Lei una atenta exposicion del Sr. Dn Juan Nicolás Böhl de Faber, Consul de las Ciudades Anseaticas en Cadiz, é individuo de varios cuerpos literarios asi nacionales como extrangeros, quien solicitaba

Digitized by Google

Unsere junge Königin verherrlicht ihre deutsche Abkunft : sie ist

ser contado en el número de los individuos de honor que componen la Academia. Presenté al mismo tiempo varias obras suyas y algunos apuntes acerca de la Poesia castellana y que estaban designados con los titulos sig^{tos} :

I° ... Una floresta de rimas antiguas con unos 20/m pies de versos, cuya mayor parte no se ha reimpreso modernamente;

II° ... Un bosquejo histórico de las formas de la poesia nacional castellana;

III° ... Un sistema de metros de la misma poesia;

IV° ... Un sistema de rimas de la dicha poesia.... »

La copie — envoyée par Böhl à Julius — de l'acte de nomination a la teneur suivante : « En consideracion á la decidida aficion de V. S. á la lengua Castellana y á los eficaces medios con que ha procurado su esplendor y fomento, de que no pocos testimonios ha dado con sus escritos y con la remision de algunas obras que han de publicarse en obsequio de dicho idioma; y habiendose leido la exposicion de V. S. en junta celebrada por la Real Academia Española el dia 20 del presente mes, fué propuesto para Académico Honorario de la misma y procediendo segun estatuto á la votacion secreta resultó quedar V. S. nombrado individuo de este ilustre cuerpo por unanimidad de votos. Lo que de orden de la misma Academia participo á V. S. para su inteligencia y satisfaccion. Dios guarde á V. S. muchos años. Madrid, 21 de Abril de 1820.

B. L. M. de V. S.
Su atento Seguro Servidor
Francisco Ant° Gonzalez
Secretario.
Sr. D. Juan Nicolas Böhl de Faber. »

Le 8 mai 1820, Böhl faisait paraître au n° 1374 du *Diario Mercantil de Cádiz* — où il avait soutenu une partie de ses polémiques en faveur de Calderón en 1818, jusqu'à ce que l'éditeur se fût refusé à insérer ses articles — la note suivante, à la suite d'une proclamation du chapelain P. J. G. y P. suppliant les prêtres espagnols de défendre la Constitution : « D. Juan Nicolás Bohl (*sic*) participa á sus amigos que la Real Academia española le ha hecho la distincion de asociarle á su cuerpo en calidad de académico honorario. Con esto se evidencia que si existen algunos españoles que han llevado á mal que un estrangero aprecie y alabe la poesía nacional antigua, el cuerpo mas esclarecido de la nacion y los jueces mas competentes en la materia han tenido á bien recompensar su celo y aplicacion con el premio mas digno de la ambicion de un amante de las letras. Cádiz 3 de Mayo de 1820. » L'éditeur du journal — ou Böhl lui-même — avait ajouté : « D. Juan Nicolás Böhl, *a.* el Germano-Gaditano, es el autor de las Noticias literarias del Diario de Cádiz y de los Pasatiempos criticos en defensa de Calderon », jugeant cette présentation suffisante. — J'ajouterai enfin qu'en même temps qu'à Perthes, Böhl avait écrit à Julius un billet, dont voici la teneur intéressant la *Floresta* : « Perthes wird Ihnen wahrscheinlich meinen heutigen Brief an ihn mittheilen und Sie werden daraus die Frucht Ihres früheren Aufrufes an meine Thätigkeit vernehmen. Zwei Umstände haben in Verbindung mit der ungewöhnlichen Musse [*la fièvre jaune décimait alors, de nouveau, Cadix*], die Sache befördert : 1) die Aufgebung der systematischen Bearbeitung; 2) die mir selbst vorgeschriebene Beschränkung auf ein Alfabet und die Berechnung der Zeilen, um besonders bei den kurzen Gedichten das Umschlagen vorzubeugen : meinen Fleiss bei dieser Berechnung werden Sie bei Ansicht der Handschrift bewundern. Was sagen Sie zu 380 fast alle unbekannten Gedichten, die die spanische Poesie von einer ganz neuen Seite zeigen, die fast alle das Gefühl ansprechen, und deren viele eine Zärtlichkeit athmen, die man sonst an der erhabenen Kastilianischen Muse vermisst? Die Numerirung scheint mir sehr glücklich, und weiterhin können Sie mir und ich Ihnen nach den Nummern unsere Bemerkungen mittheilen. Ob ich ein paar Bogen Anfang mit *deutschen* Noten nach den Nummern zufügen werde, ist noch unbestimmt. Jetzt kommt es darauf an, ob unser Perthes den Muth haben wird, den Verlag zu übernehmen : in diesem Falle rechne ich auf Sie als Korrektor.... »

Digitized by Google

das Muster aller Tugenden. Ihre Bescheidenheit und strenge Zucht wird von allen Graubärten eben so hoch gepriesen, als von den Hofdamen verschrieen. Bei den spanischen Tänzen, die der König sehr liebt, sitzt sie mit niedergeschlagenen Augen : auch will sie den Stiergefechten nicht beiwohnen. Die Geistlichen erheben sie bis in den Himmel; Gott verleihe ihr Beharrlichkeit und gebe ihr bald einen männlichen Erben, um ihren Einfluss zu vermehren.

Gratuliren Sie Bokelman zu seiner Verehlichung, grüssen Sie den Sievekingschen Zirkel und glauben mich stets Ihren Frnd. u. Diener.

B. v. Faber.

Digitized by Google

NOTES ET DOCUMENTS

NOTES LEXICOGRAPHIQUES

La suivante liste de mots est le résultat d'un dépouillement du *texte* (non du *glossaire*) de Caxton, *Recuyell of the Historyes of Troye*, Sommer, 1894, et d'une collation de ce texte avec le texte français imprimé de Raoul le Fèvre, *Le Recueil des hystoires troyennes*, Bibliothèque nationale, Y² 247.

Les mots qui suivent — à moins d'indication contraire — n'ont pas été relevés au glossaire de l'édition Sommer.

Le but est : 1° d'enregistrer des mots qui ne figurent pas dans le *N. E. D.*, comme *acovert*, *dischire*, *distalented*; 2° de fournir des exemples plus anciens (*after-dinner*, *aider*) ou plus récents (*reward* au sens d' « égard ») que ceux qu'on trouve dans le *N. E. D.*; 3° d'aider à déterminer l'origine de certains mots, comme *decoration*, *dissipation*, *fallacious*, *machination*, dont on ne sait s'ils viennent directement du latin ou du français; 4° de surprendre des traductions comme *after-dinner*, « après dîner » [1].

Les renseignements qui suivent chaque mot et précèdent le tiret sont du *N. E. D.* Là où le tiret suit immédiatement le mot, c'est que le mot ne figure pas dans le *N. E. D.* (*acovert*, *dischire*).

Immédiatement après le tiret viennent des chiffres renvoyant à la page et à la ligne de l'édition Sommer, puis la citation du passage où se trouve le mot et enfin un extrait du texte français collationné.

La date de tous les exemples qui suivent est 1471.

1. Caxton est un traducteur ultra-fidèle, pour ne pas dire servile. Voici quelques-uns de ses gallicismes : Hercule frappe Cacus d'une telle force, « qu'il veyt cent mille chandelles », « that he sawe an honderd thousand candellis » (420, 4); « len ne veoit goutte » devient « they sawe not a drope » (383, 16); « luy demanderent qu'il auoit », au sens « what was the matter with him », est rendu par « demanded hym whaat he had » (442, 21). C'est d'ailleurs pur hasard que ces expressions n'aient pas été adoptées avec « the game is not worth the candle » et tant d'autres.

Digitized by Google

ABUSER, *abuse* — *-er*, c 1450 — 96, 4, thou art *abuser* of warre, traduisant : es *abuseur* de guerre.

ACOVERT — 466, 2, trad. *a couvert*.

AFTER-DINNER, 1576 — 375, 29, on an *after dyner*, trad. par ung *apres disner*.

AIDER, 1514, *Aid* + *-er*, Cf. O. Fr. *aidere* — 539, 19, Thou knowest... what helpars and *Aydeurs* we shall fynde.

AIR, 13, outward appearance, 1596, Shakespeare — 690, 23, pyrrus descended a lande... to take the *ayer* of the land, trad. pour prendre *laer* de la terre.

BLEMISH = blench, sens qui n'est pas mentionné dans le *N. E. D.* — 410, 4, notwithstandyng all these thynges hercules *blemysshid* not at all fro his entreprise, trad. ne *flechit* point son entreprise.

DECORATION, 1585, ad. late L. *decoration-em* : perhaps a. F. *décoration*... — 95, 27, by peas the royames prouffyten in *decoracion* aud bildyng fair houses, trad. prouffitent en *decoracion* de maisons.

DISCHARGE a blow, c1500 — 319, 23, he *descharged* the axe, trad. il *descharga* la cuignie.

DISCHIRE — 496, 23, He all to rente and *dischired* his back, trad. *dessira* son doz.

DISNATURAL, 1549 — 96, 17, And from whens cometh this *dysnaturell* appetyte, trad. Et dont te vient cest *desnature* appetit.

DISPLAY, 4 b, exhibit, make manifest, 1575 — 100, 31, He opende and *desployed* hys vertu, trad. il *desploya* sa vertu.

DISSIPATION, 1545, ad. L. *dissipation-em*; cf. F. *dissipation*, (16th. c.) — 208, 19, to expose my self to the *dissipacion* and destruction of the chymere, trad. moy exposer a la *dissipacion* de la chimere (ce mot figure au glossaire de l'édition Sommer.)

DISTALENTED — 642, 28, the most parte of them were disconforted and *distalentid* of the warre, trad. *destalentez* de la guerre.

DOLOROUS, 3, expreesing sorrow, 1513 — 69, 1, *dolorous* sighes, trad. souspirs *doloureux*; 412, 15, with a *dolorous* herte, trad. de cueur *douloureux*.

EDIFICATION, 1, building, 1549 — 436, 8, After the *edifficacion* of this tour, trad. apres *ledifficacion* de celle tour; 454, 15, duryng the *edificacion* of this temple.

ELONG, 2, to remove, 1475, Caxton — 493, 26, whan hercules had... thought upon... that he had to doo ffor to withdrawe hym and to *eslonge* hym from Yole, trad. pour soi *eslongier* de Yole.

ENTERTAINMENT[1], 1531 — 65, 12, we shalle arme us this hour and pour-

1. L'intérêt de cette mention du mot est seulement d'en donner un exemple anglais plus ancien. Nous avons déjà donné un *entretenement* anglo-français daté 1449 (*Modern Language Review*, April 1906) et un *entretenement* français employé par Commines, xve siècle (*Revue germanique*, mars-avril 1906).

Digitized by Google

siewe *thentertenement* of the ryght good aventure that of fortune is come to us trad. *lentretenance*.

FALLACIOUS, 1509, f. L. *fallaci-a* + *ous*. Cf. F., *fallacieux* — 391, 31, the monstre maad unto hercules seuen sofymes.. so *fallacious* and so subtyl, that..., trad. *fallacieux*.

FAULT, *v.* Le *N. E. D.* n'a pas d'exemple de ce verbe suivi de *of* — 535,8, And your meyne that ben here shall *faulte of* no thing.

FEROCITY, 1606 — 195, 24, Meduse lost her *ferocyte*, trad. *furosite*.

FRATERNAL, 1494, f. L. *fratern-us* + *-al*. Cf. F. *fraternel* — 162, 8, *fraternall* love, trad. amour *fraternelle*.

GREEKESS — 108, 23, the most fair of alle the *grekesses*.

HABITUDE, 3 familiarity, 1612 — 497, 1, what thynge hath meuyd the to come hether vnder the pryuy *habitude* of deyanyra, trad. soubz la priuee *habitude* de Deyanira.

INGRATE, 3. ungrateful (1377, *ingrati*, Langland), 1528 — 552, 29. Be ware that ye ben not unkynde and *ingrate* of the answere of the goddes.

INHABITED = uninhabited, f. *in* + *habited*, 1614 — 444, 25. Euander sayd to him that ther on ne dwellid man ne beste. And that the montaygne was *Inhabited*. (Ce mot figure dans le glossaire, mais il y est interprété à contresens.)

INCOMPARED, 1590, exemple unique de Spenser — 419, 9, your *incompared* excellence, trad. vostre *incomparee* excellence.

INTERIOR, 1490, Caxton. a. L. *interior*. Cf. F. *intérieur*, 16th. c. (also rare *interior*, 15th. c.) Our earliest instance is in a translation from Fr. — 96, 20, been thyn *Interyor* rancours permanent, trad. tes *interieures* rancunes.

MACHINATION, c 1477, Caxton. ad. L. *machination-em* (either directly or through F. *machination*) — 499, 3, By thyn offence and by thy *machynacion* hyd and couerte, trad. par ta *machination* cachee et couverte.

MAR, 4, grieve, distress [cf. O. F. *marrir*] 13... — 554, 2, He was alle *marrid* and passyng sorowfull in his corage, trad. il fut lors moult *marry* et dolant en son couraige.

MERCHANT, 3, a fellow, « chap. » 1549 — 446, 23, I muste see what *marchantes* enhabite in this place, trad. quelz *marchans* y habitent.

MULTIPLIANCE — 235, 2, her corage medlid with the *multeplyance* of Ialousye, trad. en *multipliance* de jalousie.

NOMBRIL. Le *N. E. D.* n'a que l'emploi héraldique, 1562. — 593, 14, he clefte his heed unto the *nombryll*, trad. jusques au *nombril*.

ORIGINAL VEIN, 6, ? error for « organical vein », 1486 — 572, 7, ulixes smote hym agayn so harde that he gaf hym a grete wounde upon his throte and cutte a two his *orygynall vayne*. (Le texte français que nous avons consulté ne fait pas mention de cette veine).

PARTICULARITY, 1 b, a particular matter, 1593, Shakespeare — 522, 27, men shold auyse in all the *particularytees* and syngular thynges that myght happe or falle. (Ce mot est au glossaire de l'édition Sommer.)

Digitized by Google

PASSENGER, 4, a ferryman, a 1533 — 385, 31, whan hercules had founde this *passager* Nessus he cam to hym aud demanded hym how he and hys folke myght passe the Ryuer, trad. ce *passagier* Nessus.

PERSECUTRESS, 1647 — (ce mot est au glossaire).

POIGNANT, 4. of words = sharp, 1542 — 654, 3, Eneas... answered to the kynge wordes sharp and *poynant* y nowhe, trad. *poingnans* parolles.

REBASH, 1481, Caxton — 64, 17, thou muste *rebasshe* and put hym down, trad. il te convient *rabaisser*.

REDUIT, 1604, fortification — 446, 5, [hercules] was there well thre owres seechyng yf he coude fynde ony hoole or caue or *reduyte*, trad. cauain ou *reduit*.

RENFORCE, 1525 — 569, 7, they ben pourueyed of grete aydes and all her cyte strongly fortefyed aud *renforced* of wallys aud bulwerkis, trad. forment *enforcee* de bons murs.

REPLY (emploi curieux comme synonyme de *likened*), — 330, 25, The poettes named hym [Cerberus] the hound with thre heedes. Concideryng his right greuous and vnhappy lyuyng which is *replyed* and lyckende vnto thre syngulər vyces, trad. qui *regardoit* a trois singuliers vices.

REPRISE, 1 d. to take anew, gain afresh, 1590 (un seul exemple de Spenser : to *reprize* new spirits) — 574, 1, And than the Grekes *reprised* corage, trad. *reprindrent* couraige.

REPROACHABLE, 2, reproachful, 1531 — 611, 11 hector... sayd to his wyf many words *reproachable* (au glossaire).

REVICTUAL, 1523, Ld Berners — 139, 16, for to *reuytayll* his shipp, trad. *ravitailler* sa nef.

REWARD, regard, (le dernier ex. du *N. E. D.* est daté c. 1450) — 478, 5, Hercules toke no *rewarde* ne hede to her prayers.

J. DEROCQUIGNY.

Digitized by Google

CHANSONS POPULAIRES SCANDINAVES

(Traduction littérale en vers populaires assonants).

I

Le meurtre d'Erik Emun (1137).

Chanson danoise

(Sv. Grundtvig. DgF. III. N° 116.)

Si tôt l'matin, l'alouette chantait,
Sous le coteau si vert!
Devant son lit messir' Karl s'habillait.
Le roi d'Suède le saura bien venger!

Sa chemise si belle lors il a mis;
Son pourpoint d'soie, était tout d'or garni.

Ses bottes de chevreau il a chaussé,
y a fixé ses éperons dorés.

Y a fixé ses éperons dorés :
tout seul au Thing messir' Karl est allé.

Par le chemin sir' Karl va chevauchant:
y a bien enduré tant d'mauvais temps.

C'est messir' Karl, au Thing est arrivé :
pour lui fair' place tant d'gens se sont r'culés.

Le roi danois commande à neuf valets :
« Ci vient sir' Karl! Allez et m'le liez! »

Se sont levés, oui bien, les neuf valets :
ont lié sir' Karl, au roi l'ont am'né.

A la port' de la ville ils l'ont conduit :
sur une roue en travers ils l'ont mis.

Vite à sir' Plog la nouvelle ont porté :
« C'est l'roi danois, ton frère il fait rouer! »

Par d'sus la table messir' Plog a sauté :
l'hydromel brun à terre en a coulé.

Digitized by Google

Ses bottes de chevreau il a chaussé,
y a fixé ses éperons dorés.

Y a fixé ses éperons dorés :
tout seul au Thing messir' Plog est allé.

Son cheval rouge sir' Plog va chevauchant :
il va plus vite que l'oiseau n'va volant.

Messire Plog au Thing est arrivé :
C'est l'roi danois, devant lui s'est levé.

« Oh! si plus tôt j'avais été ici,
cela ne se serait passé ainsi!

— Je te conseille de n'parler plus longtemps :
car il pourrait t'en arriver autant! »

Le roi danois commande à neuf valets :
« C'est messir' Plog, allez et m'le liez! »

« Si veux montrer quel homm' tu es, ô roi,
pour me lier, toi-même, avance-toi! »

Son blanc harnois l'roi danois a ôté;
avec sa lance sir' Plog s'est avancé.

En tua quatre, puis cinq il a tué;
a tué l'roi danois et ses valets.

En tua huit, puis neuf il a tué;
a tué l'roi, aussi tous ses valets.

A tué l'roi danois et ses valets,
Sous le coteau si vert!
Son frèr' chez lui lors il a emmené.
Le roi d'Suède le saura bien venger!

II

Olav et Kari.

Chanson norvégienne du Haut-Thelemark
(S. Bugge. N° 2.)

Olaf resta chez lui huit ans :
Ne m'approchez trop près!

Digitized by Google

Ne voulut voir sa mèr' ce temps.
Sur le gazon danse ma mie.

Comm' les neuf ans allaient finir,
chez sa mère a voulu venir.

« Écoute, Olaf, mon cher enfant,
ta femme te plaît-ell' donc tant? »

« Ma femme, oh oui, ell' me plaît tant,
comm' l'hydromel et l'vin vraiment! »

« J'ai vu la Kari chevaucher,
hier, un elfe à son côté.

N'avait point de cheval seul'ment,
était montée sur un ours blanc.

N'avait de mors pour le guider,
qu'une vipèr' qu'ell' brandissait! »

« C'est un mensong' qu'on a dit là :
que Dieu pardonne à qui le croit! »

« L'herbe sur terr' peut-ell' pousser,
quand d'sa mèr' l'enfant os' douter! »

Olav saut' sur son gris coursier,
si vit' de là a chevauché.

Kari, dedans sa chambre en haut,
de loin le voit, descend l'coteau.

A tant pâli, a tant blêmi :
« Voici Olaf fâché venir! »

A pris ses gants, ell' s'est chaussée ;
au-d'vant d'son maîtr' triste est allée.

« Dit'-moi, Olaf, ô mon cher maître,
quell' nouvell' apportez d'votr' mère? »

« A dit qu'ell' t'a vue chevaucher,
hier, un elfe à ton côté.

N'avais point de cheval seul'ment,
étais montée sur un ours blanc.

Digitized by Google

N'avais de mors pour le guider
qu'une vipèr' qu' tu brandissais! »

« C'est un mensong' qu'on a dit là :
que Dieu pardonne à qui le croit! »

« L'herbe sur terr' peut-ell' pousser,
si d'sa mèr' l'enfant os' douter! »

D'une épine Olaf l'a cinglée :
sa ch'mis' de soie s'est déchirée.

D'un' branch' d'épin' l'a tant frappée :
devant ses pieds s'est affaissée.

« Olaf, Olaf, cess' de frapper!
Je viens d'sentir mon cœur s'briser. »

A pris Kari, l'a embrassée;
sur son lit d'soie l'a emportée.

« De ma chemis' le sang ôt'ras
et à ma mèr' tu l'enverras.

La prieras de bien la laver
et de n'plus ses fill' marier! »

Jusqu'au ciel Kari s'est traînée;
la vierg' Marie d'dans l'a tirée.

Lui a poussé un tabouret :
« Assieds-toi là et r'pos' ton pied! »

« Ne suis point lass', debout peux m'tenir :
Olaf au ciel va-t-il venir? »

« Repose-toi, petit' Kari,
Olaf au ciel pourra bien v'nir! »

« Ne suis point lass', d'bout peux m'tenir :
la mèr' d'Olaf au ciel va-t-ell' venir? »

La vierg' Marie, ce répondit :
Ne m'approchez trop près!
« La mèr' d'Olaf au ciel ne peut point v'nir! »
Sur le gazon danse ma mie.

Digitized by Google

III

Messire Karl ou l'enlèvement au couvent.

Chanson suédoise de la Vestrogothie.

(E. G. Geijer et A. A. Afzelius. Sfv. I. N° 24.)

1284.

Messire Karl mont' chez sa mère,
conseil lui a d'mandé :
« Comment du cloître' tant bell' jeun' fille
pourrai-je donc enl'ver? »
Or, sire Karl, lui, couche seul!

« Fais-toi malade, oh! fais-toi mort
en ta bière couché :
Et du cloître tant bell' jeun' fille
tu pourras bien enl'ver! »

Lors sont entrés les p'tits valets,
étaient de bleu vêtus :
« Dam', vous plaît-il de voir sir' Karl
en sa bière étendu? »

Lors sont entrés les p'tits valets,
tout de rouge habillés :
« Dam', vous plaît-il de venir voir
sir' Karl qu'est décédé? »

Lors sont entrés les p'tits valets,
étaient vêtus de blanc :
« Dam', vous plaît-il de voir sir' Karl
en sa bière gisant? »

La demoisell' mont' chez sa mère,
conseil lui a d'mandé :
« Ne puis-je aller voir dans la salle
sir' Karl qu'est décédé? »

« Je ne veux point te conseiller,
non plus te refuser :
Si tu vas ce soir dans la salle,
sir' Karl veut te tromper! »

Digitized by Google

La demoisell' vint à la porte,
comm' le soleil brillant :
C'était sir' Karl au cœur si faux,
dans sa bière riant.

La demoisell' vint à sa tête,
r'garda ses ch'veux frisés :
« Las! tant qu'ici-bas tu vécus,
tu n'as cessé d'm'aimer! »

La demoisell' vint à ses pieds,
Le linceul a soul'vé :
« Las! tant qu'ici-bas tu vécus,
Tu fus mon bien-aimé! »

La demoisell' vint à la porte,
ses sœurs en saluant :
Sir' Karl dedans sa bièr' se lève
et dans ses bras la prend.

« Qu'on emporte d'ici ma bière,
qu'on nous verse du vin :
Avec ma bien-aimée, oui-da,
nous marierons demain! »

C'étaient les nonnes au couvent,
lisaient leur livre d'heures :
« Bien, sûr, c'est un ange de Dieu,
qui a pris notre sœur! »

Et tout' les nonnes au couvent,
ell' chantaient à part soi :
« Voulût le Christ qu'un ange vînt
et nous prît, toi et moi! »
Or, sire Karl, lui, couche seul!

LÉON PINEAU.

Digitized by Google

A PROPOS DE LA MORT D'ERNST VON WILDENBRUCH

(15 janvier 1909).

M. K. Krannig, secrétaire au Ministère des finances à Weimar, nous transmet la copie d'un autographe en sa possession, dont l'auteur est Ernst von Wildenbruch.

C'est une petite pièce de vers, consignée dans un album, à l'occasion du départ de Wildenbruch de Weimar pour Berlin, le 6 décembre 1908, soit quarante-trois jours avant sa mort. La poésie peut donc, à une date aussi rapprochée de nous, offrir une valeur documentaire sur les conceptions politiques du poète, à la fin de sa carrière littéraire.

En voici la traduction :

Aux Allemands[1] :

« Allemand, orne ton front de la noble couronne de la fidélité, mais que ce soit en homme libre et non en esclave, ni en vil courtisan ! L'homme libre se dévoue à celui qui lui rend fidélité pour fidélité ; servitude et corvées dans une âme d'esclave ne tendent qu'au plaisir du maître. »

Communiqué par
ALBERT DREYFUSS,
Professeur au Lycée de Guéret.

1. *An Die Deutschen.*

« Deutscher schmücke Deine Stirn
mit der Treue edlem Kranze,
aber tu's als freier Mann,
nicht als Knecht, und nicht als Schranze!
Dem ergibt der Freie sich,
der ihm Treue bringt für Treue.
Knechte's Seele dient und frohnt,
nur damit der Herr sich freue. »

Digitized by Google

SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ET LITTÉRATURES MODERNES

Séance du février 1909.

Président M. Léon Morel, maître de conférences à la Sorbonne.

La parole est à M. Ernest Lévy pour faire une communication sur « le diminutif du judéo-allemand ; sa place dans l'histoire de l'allemand ».

Prenant le judéo-allemand comme point de départ, M. E. Lévy fait choix de la forme caractéristique du diminutif en lich (lach, etc.), dont il précite l'emploi, tant dans les patois judéo-allemands vivants de l'est ou de l'ouest que dans la langue des impressions anciennes. Le récent travail de Wrede *Die Diminutiva im Deutschen*, fondé sur les données de l'atlas linguistique de Wenker, qu'il soumet à une critique méthodique, lui est une occasion d'étudier l'extension géographique de cette forme dans l'Allemagne actuelle. Il s'attache à en déterminer l'origine et surtout l'évolution sémantique à travers l'histoire de l'allemand, et à faire ressortir l'intérêt d'une innovation morphologique originale, qui n'a pas prévalu dans l'allemand littéraire.

Digitized by Google

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Langue et littérature allemandes.

Die deutschen Familiennamen geschichtlich, geographisch, sprachlich. Von Prof. ALBERT HEINTZE, 3 verb. und sehr verm. Auflage herausgegeben von Prof. Dr P. CASCORBI. Halle, Buchhandlung des Waisenhauses, 1908. In-8°, VIII-280 pp., 7 M.

Les recherches d'onomastique offrent un intérêt qu'il n'est pas nécessaire de définir. Le simple curieux même désire savoir l'origine du nom qu'il porte ou que portent ceux qui l'entourent. Herder avait trouvé moyen, dès le début de ses relations avec Gœthe, de blesser le jeune étudiant strasbourgeois en dérivant son nom de *Kot*. S'il avait pu consulter le *Heintze* il se serait épargné cette plaisanterie de mauvais goût. On trouve en effet dans *Heintze* — ce qu'on cherche souvent en vain dans les classiques *Förstemann* et *Socin* — l'origine des noms propres en usage de nos jours. Les recherches étymologiques de Heintze n'ont pas un caractère de profonde érudition. Ni Heintze ni M. Cascorbi, qui a entrepris de mettre au point la 3e édition du Heintze, ne sont des germanistes de profession : cela se voit à de nombreux petits détails. Aussi bien, leur livre n'est pas destiné aux spécialistes, et on passera sur de petits faits sans les soumettre à une critique sévère. On ne se scandalisera pas si *Bürgermeister* est donné comme antérieur — ou au moins coexistant — à *Burgmeister* (p. 125), ni si on lit que *Wodan* est la forme bas-allemande pour l'ancien haut-allemand *Wuotan* (p. 12), chose exacte, mais renseignement trop restreint, puisque *Wódan* est la forme germanique générale du mot et que cette forme est mère de *Wuotan*. On sera quelque peu étonné, il est vrai, en apprenant que par la révocation de l'édit de Nantes l'exercice du culte protestant entrainait la peine de mort (p. 93). En revanche on ne sera pas surpris et on ne saura pas mauvais gré à M. Cascorbi d'avoir laissé des lacunes dans ce Dictionnaire des noms propres. Il lui était évidemment impossible d'être complet. Je souhaite de nombreux lecteurs à ce livre qui a coûté beaucoup de peine à ses auteurs.

F. PIQUET.

K. RHAMM. — **Urzeitliche Bauernhöfe in Germanisch-slawischem Waldgebiet. I. Teil : Altgermanische Bauernhöfe im Uebergange vom Saal zu Fletz und Stube.** (Ethnographische Beiträge zur germanisch-

Digitized by Google

slawischen Altertumskunde, II. Abteilung.) Braunschweig, Friedrich Vieweg und Sohn, 1908. In-8°, XXXII-1118 pp., 42 M.

En écrivant cet énorme livre M. Rhamm a accompli un très grand et très méritoire effort de labeur. Aurait-il pu et dû s'imposer un supplément de tâche pour le rendre plus lisible et plus court? je le crois, sans en être absolument sûr. Ce qui est certain, c'est qu'il faut une attention soutenue pour ne pas se perdre dans la foule des détails dont ce volume est bourré, et dont tous ne paraissent pas indispensables.

Déjà, dans un précédent ouvrage, dont il a été parlé ici [1] et qui forme la première partie de ses *Ethnographische Beiträge*, M. Rhamm nous a accoutumés à une recherche minutieuse, patiente, probe. Il voulait alors fixer les conditions de la propriété chez les Germains. Aujourd'hui, il s'efforce à déterminer l'aspect, le mode de construction, les dispositions et les transformations de la demeure des paysans de la Basse-Saxe et de la Frise, des pays scandinaves (y compris l'Islande) et de la Bavière à l'époque ancienne, où la « Salle » est devenue le « Fletz » ou la « Stube ». On devine quel immense champ s'est ouvert à son investigation. La vaste étendue du domaine n'était qu'une difficulté. Il faut y ajouter la durée de l'évolution et la complicité des dispositions que chaque type de maison avec ses dépendances a offertes à son examen. Il est impossible de résumer les résultats nombreux auxquels il a abouti. Très vite, on peut dire qu'il croit, avec M. Henning, que le *flet* (*fletz*) était une partie de la maison servant à l'habitation, et qu'il en étudie consciencieusement les formes et l'évolution; qu'il a examiné aussi attentivement la transformation de la « salle » ou « halle », ou « stofa », qu'il croit issue de la salle de bains, et qui a supplanté la « salle » comme pièce d'habitation; enfin qu'il a différencié non seulement par la demeure, mais aussi par les ustensiles agricoles et le caractère physique et moral, les Bavarois proprement dits de leurs voisins, Tyroliens, montagnards de Salzbourg, Carinthiens et Styriens.

La méthode de M. Rhamm est opposée à celle des philologues, qui, tels que le regretté Heyne, partent des dénominations et des textes pour arriver aux faits. Il y a, certes, quelque incertitude dans la méthode philologique, mais celle de M. Rhamm n'en est pas non plus exempte. Il s'appuie sur le présent pour reconstituer le passé et cherche, à l'aide des monuments encore existants, à réédifier les maisons d'autrefois. Il est facile de concevoir que la restitution n'est pas toujours assurée. On s'étonne d'ailleurs que M. Rhamm, qui cède complaisamment la place à M. Gudmundsson pour esquisser l'image de la maison scandinave à l'époque des sagas, c'est-à-dire du XIe au XIIIe siècle d'après des témoignages littéraires (p. 379 ss.) et qui opère lui-même en tenant compte de ces témoignages, n'en ait pas tiré un plus fréquent parti. C'est ainsi qu'au lieu de deux lignes assez ambiguës sur le rôle du *phiesel* dans l'Allemagne du XIIIe siècle,

1. Voir *Revue Germanique*, III (1907), p. 246 et suiv.

Digitized by Google

il aurait pu, en se servant des indications fournies par *Gudrun* (996 et suiv.), préciser que le *phiesel*, où des femmes se livraient en commun à des travaux de filage et de tissage, répond exactement au *genitium* de l'époque carolingienne. Le *pisel-phiesel* a d'ailleurs causé d'autres erreurs à M. Rhamm. Il dit que le mot français *poêle* correspondant au *pisel* allemand « semble avoir désigné primitivement l'appareil à chauffage aussi bien que la pièce chauffée » (p. 529, n.). Il est certain que c'est par extension que le nom, d'abord donné à la pièce, est passé ensuite à l'appareil, et, dans le département de la Meuse, contrairement à ce que croit M. Rhamm sur la foi de M. Wiener, le *poêle* est une chambre qui n'est pas chauffée par un « fourneau construit dans la cuisine » et n'a rien à voir avec une chambre de débarras (*Rumpelkammer*), étant habituellement la pièce d'apparat (v. Labourasse : *Glossaire abrégé du patois de la Meuse*, s. *pôle*).

On voit encore un certain flottement de méthode chez M. Rhamm quand, après avoir, dans son introduction, montré quelque méfiance pour les *leges barbarorum*, il invoque leur témoignage (p. 431 et pass.).

Ces critiques — et quelques autres qui porteraient sur des points de détail, ainsi la référence « Mogk : *Zeit. f. d. Philologie*, VII, p. 370 » qui est fausse (p. 427), la faute d'impression « vu der ero » (p. 423, ligne 1) assez choquante, de même que celle de *des Flets* à côté de *des Flet* (p. 9) et quelques autres menues erreurs — n'ont pas la prétention de rabaisser la valeur de l'ouvrage de M. Rhamm, dont on n'admettra pas toutes les conclusions, mais à qui on saura gré de la quantité de documents qu'il a mis au jour et dont admirera la puissance de travail.

F. P.

O. F. Walzel. — **Hebbelprobleme** (*Untersuchungen zur neueren Sprach- und Literaturgeschichte, Neue Folge, I. Heft*). Leipzig, Haessel, 1909.

Hans Möller. — **Hebbel als Lyriker**; Programm; Cuxhaven, Raushenplat, 1908.

Johannes Krumm. — **Die Tragödie Hebbels** (*Hebbel = Forschungen, hrsg. von R. M. Werner*, Nr. III). Berlin, Behr, 1908.

Paul Friedrich. — **Der Fall Hebbel**. Leipzig, Xenien-Verlag, 1909.

C'est devenu un lieu commun que de prétendre que Hebbel a été un philosophe bien plus qu'un artiste et de montrer combien au point de vue littéraire ses œuvres ont eu à souffrir de l'abondance et de l'abstraction des idées et des symboles qu'elles renferment. Walzel essaie de réagir contre ce genre de critique trop facile en insistant sur la part de l'inconscient dans le travail poétique chez Hebbel surtout dans les drames de la seconde période; à ses débuts Hebbel est, il est vrai, sous l'influence de Hegel dont il condamne d'ailleurs les opinions sur un point essentiel : la valeur respective de l'art et de la philosophie. Walzel donne une esquisse de l'esthétique de Hegel et de son procédé dialectique. Dans sa conception de

Digitized by Google

l'essence du tragique (lutte entre l'individu et l'Idée) et dans sa théorie de la faute tragique, Hebbel se rencontre avec Hegel sans s'être inspiré de lui. Il doit à Solger principalement ses vues sur le drame antique. Mais ce que Hebbel affirme énergiquement contre Hegel, c'est la supériorité de l'art sur la philosophie. Dans sa seconde période Hebbel devient plus exclusivement artiste; mais cette idée hégélienne forme toujours le fond de ses drames : à savoir que le véritable sujet de la tragédie est l'évolution de l'homme et la place de l'individu dans l'évolution de l'humanité.

C'est ce que nous montrent les drames de la maturité de Hebbel que Walzel passe en revue : *Herodes und Mariamne*, *Agnes Bernauer*, *Gyges*, *die Nibelungen*; l'auteur a choisi des périodes qui marquent une crise dans l'histoire de l'humanité, où il y a conflit entre le passé et l'avenir; l'intention de Hebbel apparaît clairement dans les paroles de Candaule sur le sommeil du monde, et nous savons de cette dernière tragédie en particulier qu'elle n'est pas l'œuvre du raisonnement, car Hebbel n'a pris conscience de l'idée qu'après avoir terminé sa pièce. C'est ce que nous montre aussi la façon dont Hebbel use de l'histoire lorsqu'on le compare à ce point de vue avec Otto Ludwig. Celui-ci a dit avec raison des personnages de son rival : ils doivent les souffrances qu'ils ont à supporter, non à leur propre nature, mais à la nature de l'époque où ils vivent. Hebbel ne fait pas la psychologie d'un caractère; il ne fait même pas la psychologie d'un peuple; il considère les individus comme les peuples du point de vue de l'histoire universelle. Dans l'analyse des sentiments individuels il est certainement inférieur à Otto Ludwig, et l'âme juive par exemple est incomparablement moins bien rendue dans *Judith* ou *Herodes* que dans les *Macchabées* ou dans *Uriel Acosta* de Gutzkow. Hebbel est également inférieur à Otto Ludwig dans la technique théâtrale. Les personnages de Hebbel, hautains et peu communicatifs, sont forcés, pour devenir intelligibles au spectateur de recourir trop souvent, quoique moins fréquemment que ceux de Grabbe, au monologue et à l'aparté.

Le petit volume de Walzel indique les problèmes plutôt qu'il ne les résout. L'auteur déclare lui-même se contenter de marquer l'opposition entre son opinion et l'opinion générale des spécialistes de Hebbel. Le problème restera peut-être sans solution jusqu'au moment où il n'intéressera plus personne.

Le « programme » de Hans Möller sur le lyrisme de Hebbel est une série de remarques sans ordre bien défini sur les influences subies par Hebbel dans ses poésies lyriques (Uhland, Heine, Gœthe), sur divers motifs qui reviennent fréquemment dans ces poésies (amour, phénomènes naturels, rêve, etc.) ou sur la forme extérieure du lyrisme de Hebbel (épithètes, strophes, rimes, harmonie); quelques idées sur le symbolisme dans le lyrisme de Hebbel ont déjà été développées par Scheunert (*der junge Hebbel*). Pour terminer Möller essaie de déterminer les principes qui ont inspiré Hebbel dans le classement des pièces qui composent l'édition de 1857 cf. l'édition de R. M. Werner, vol. VII, p. XXXII-XXXIII).

Digitized by Google

Johannes Krumm avait déjà publié il y a une dizaine d'années trois études agréables sur le « génie », sur « la personnalité artistique » et sur « le drame et la tragédie » de Hebbel. Il essaie maintenant, sous une forme facilement accessible à tous, de situer Hebbel dans l'histoire générale du drame. Celle-ci se divise en deux périodes : le drame antique où, l'action étant dirigée par le destin, les personnages sont passifs, et le drame moderne, depuis Shakespeare, où l'individu, par sa volonté libre, se fait son propre destin; Schiller est le premier parmi les modernes qui ait essayé sans y réussir, de fondre en une seule ces deux formes de drames. Hebbel est le second et, selon Krumm, il y a réussi. Le drame de Hebbel est essentiellement moderne en ce sens que l'individu y occupe la première place; il y a dans les actions et les résolutions des personnages une rigoureuse continuité qui est l'expression de leur caractère et qui n'admet pas l'intervention d'une puissance extérieure et occulte. Mais l'individu n'est pas libre; il dépend de l'Idée, centre de l'univers. Il n'existe il est vrai que par sa révolte contre l'Idée; par l'affirmation toujours plus énergique de son individualité; mais sa résistance est finalement brisée. Cette lutte et cette défaite nécessaires, expression du dualisme fondamental de l'univers, constituent un destin acceptable pour l'esprit moderne et supérieur à la fatalité aveugle et incompréhensible des Grecs. De là découle une nouvelle conception de la faute tragique qui ne résulte pas de la direction de la volonté vers le mal, mais est posée dès le premier instant avec la volonté même, c'est-à-dire avec l'existence. Ainsi s'accomplit dans le drame de Hebbel la synthèse de l'antique et du moderne. De ce point de vue Krumm examine la portée philosophique de la tragédie de Hebbel; il s'efforce de montrer, en citant Paulsen Vierkandt et Kidd, que le pantragisme, l'idée de l'opposition nécessaire entre l'individu et l'univers, domine de plus en plus dans les conceptions contemporaines de la société, de l'État, des mœurs, de la civilisation et de la religion. Krumm marque aussi la différence entre Schopenhauer et Hebbel dans le sytème duquel le pessimisme n'est qu'un élément, et qui conclut finalement à l'harmonie de l'univers dans l'au-delà. Krumm en vient enfin à traiter de l'importance de la tragédie hebbélienne pour l'art dramatique contemporain; il s'efforce de prouver qu'elle est non pas abstraite, artificielle, froide et obscure comme on le prétend trop communément, mais vivante, vraiment poétique et pleine d'avenir; c'est tout juste si Krumm ne place pas Hebbel au-dessus de Shakespeare; quant à Ibsen il est complètement éclipsé par son devancier. Krumm ne fait qu'indiquer une des meilleures preuves en faveur de sa thèse, car c'est une preuve de fait : le succès des représentations organisées à Hambourg par le baron von Berger. Le petit volume de Krumm n'apporte rien de très nouveau ni de très profond; mais il groupe un certain nombre d'idées importantes, et l'admiration très convaincue de l'auteur pour Hebbel anime aimablement l'ensemble.

Lorsqu'on passe de Krumm à la petite brochure de Paul Friedrich, on ne peut s'empêcher de faire quelques réflexions sceptiques sur la sûreté de

Digitized by Google

la critique littéraire car toutes les qualités dramatiques que Krumm reconnaît à Hebbel, Friedrich les lui dénie; Krumm porte Hebbel aux nues et voit en lui l'étoile d'après laquelle doivent se guider les dramaturges présents et à venir; Friedrich voudrait le faire redescendre au moins dans la région des demi-dieux et s'inquiète de voir proposer sans cesse « ce parvenu de grand style » à l'imitation des jeunes générations. Déjà Leo Berg peu de temps avant sa mort avait déclaré que depuis Ibsen Hebbel n'était plus qu'une figure historique; il est vrai que Leo Berg avait ses raisons pour aimer Ibsen. Friedrich cite encore de lui ce propos sur Hebbel : il n'était pas trop intelligent pour être un grand poète, mais il était trop peu poète pour être parfaitement intelligent. Friedrich allègue d'ailleurs encore moins de choses nouvelles dans un sens que Krumm dans l'autre. Le jugement d'un Français sur les qualités dramatiques de Hebbel ne serait pas douteux; mais, étant donné le mépris qu'ont les Allemands, au moins théoriquement, pour un théâtre comme le nôtre, où l'on se préoccupe si peu de la base métaphysique de l'univers, ils n'admettraient pas ce jugement même si au fond ils le partageaient. Et il est vrai que Hebbel est un des auteurs dramatiques allemands dont un Français a le plus de peine à reconnaître le mérite [1].

*
* *

Hebbels Werke in zehn Teilen, hrsg. und mit Einleitungen und Anmerkungen versehen von THEODOR POPPE. — Berlin, Leipzig, Wien, Stuttgart, Deutsches Verlagshaus Bong et C°, 1908.

Theodor Poppe, déjà connu par un travail sur « Hebbel et son drame » [*Palästra*, VIII] a pris pour base de son édition le texte de R. M. Werner dans sa grande édition des œuvres et du journal de Hebbel.

Il avait pour son compte à examiner ce que l'on pouvait sacrifier des œuvres de Hebbel sans nuire à l'idée que le lecteur doit se faire finalement du poète. Ce sont principalement les productions de la jeunesse de Hebbel qui ont été éliminées : poésies lyriques, esquisses dramatiques et nouvelles datant de Wesselburen, articles de critique écrits pendant le premier séjour à Hambourg ou pendant les trois ans passés à Munich, les « Telegraphen aufsätze » de 1839-40 en majeure partie ainsi que l'histoire de Jeanne d'Arc et celle de la guerre de Trente ans. Parmi les articles postérieurs on a laissé de côté seulement ceux qui paraissaient ne présenter aucun intérêt. En somme on peut dire que, en ce qui concerne les poésies lyriques et les œuvres dramatiques rien d'essentiel n'a été omis et c'est là ce qu'on devait exiger en première ligne. Quant aux œuvres en prose, nouvelles et articles

1. Contre la « Hebbel-Manie », cf. un article de Herbert Eulenberg (*Zukunft*, XVII, 14) auquel a répondu Julius Bab (*Schaubühne*, IV, 52). On a publié récemment quelques lettres inédites de Hebbel à Gehlsen, un de ses amis de Wesselburen (*Vossische Ztg.*, 605, déc. 1908) et à Titus Ulrich (*Zeitgeist*, 50, déc. 1908). — A. von Berger a, dans une conférence, indiqué une source probable de l'épisode de la nuit de noces dans « *Judith* » (*Hamb. Corresp.*, 552, nov. 1908).

Digitized by Google

de critique, on peut se demander si Poppe n'aurait pas dû être encore plus rigoureux dans son choix. Son édition n'a pas la prétention d'être utilisable scientifiquement et il est douteux d'autre part qu'un simple amateur de lettres aille lire bon nombre des nouvelles et des comptes rendus de Hebbel. Pour le journal qui forme la neuvième et la dixième partie, Poppe a supprimé surtout les citations, du moins quand elles n'ont pas une importance immédiate pour le caractère ou les œuvres de Hebbel, les anecdotes sans intérêt et un certain nombre de remarques oiseuses. En somme l'édition remplit et même au delà, le but que l'on s'est proposé : faire connaître Hebbel, l'homme et le poète.

A. TIBAL.

Wissenschaft and Bildung. Einzeldarstellungen aus allen Gebieten des Wissens. hrsgb. von Privat-docent PAUL HERRE. Leipzig. Quelle und Meyer.

C'est une série de monographies, tirées des disciplines les plus diverses et -- comme l'indique le titre de la collection — destinée au grand public qui y trouvera, sous une forme concise, un exposé sommaire des données les plus récentes de la science et de la culture modernes. Parmi les fascicules parus jusqu'aujourd'hui un certain nombre traite de la langue et de la littérature allemandes. (Les dialectes allemands, par O. Bremer. Le cercle mythique de Nibelungen, par G. Holz. Le romantisme, par H. Deetjen. Le roman allemand au XIXe siècle, par F. Schultz. La chanson et la musique dans la vie de l'étudiant allemand, par H. Albert, etc.). La rédaction de ces monographies ayant été confiée à des spécialistes, elles offrent toutes les garanties d'un travail consciencieux, aussi complet que peut être tout travail ne dépassant pas 150 à 180 pages, d'une édition in-16.

La collection pourra rendre de bons services aux élèves de nos lycées, désireux de compléter leurs connaissances relatives à la pensée et à la vie d'outre-Rhin.

I. T.

Henrik Steffens. Lebenserrinnerungen aus dem Kreis der Romantik. In Auswahl herausgegeben von FRIEDRICH GUNDELFINGER. Jena, Diederichs, 1908.

M. Gundelfinger, l'éditeur des *Romantikerbriefe* nous donne aujourd'hui, réunie dans un volume de 400 pages, une sélection des mémoires de Henrik Steffens. [Was ich erlebte, 10, Bände, Breslau, 1840-45.] Nous ne pouvons, à l'occasion de cette publication, que répéter ce qui a été dit, à cette place même, au sujet des *Romantikerbriefe*. M. G. en publiant ce choix a voulu offrir au public une page du romantisme allemand. De l'ouvrage très volumineux de S. il n'a voulu retenir que les parties pouvant servir à illus-

1. *R. G.*, 4e année, fasc. 2, mars-avril 1908.

Digitized by Google

trer son époque. La vie de S. ne lui parait importante qu'en tant que « miroir de son temps ». La personnalité de l'auteur l'intéresse moins. C'est, selon lui, « un homme de second rang, doué d'une âme et d'une pensée personnelles, d'autant de faculté réceptive que de don de reproduction, d'un esprit assez élevé pour saisir, pour pénétrer les rapports, pour peser judicieusement leurs valeurs, assez cultivé pour saisir ce qui lui était étanger... » mais « sans la mobilité, l'essor des vrais romantiques, des Novalis, des Schlegel... sa vie durant oscillant entre le poète romantique et le penseur spéculatif... avec trop d'idéalités informes, de concepts vagues pour un poète, trop peu de clarté et d'ordre pour un philosophe, pas assez de matière et de faits pour un savant ».

L'édition de M. G. n'est donc point destinée à servir d'instrument de travail. Pour étudier Steffens et le panthéisme critique qu'il représente avec Berger et Solger, il va falloir, comme par le passé, recourir à l'édition originale. Par contre le volume rendra service au grand public, c'est-à-dire à tous ceux qui désirent compléter, par une lecture facile et agréable, leurs connaissances relatives à une époque que le mouvement néo-romantique actuel a remise à la mode. Au lieu d'une autobiographie d'un intérêt historique et psychologique incontestable, mais d'une lecture difficile, parfois rebutante, le lecteur trouvera une biographie tout anecdotique, allégée de ses lourdeurs, ramassée par les soins d'un éditeur adroit et averti. Cela n'est plus tout à fait le vrai Steffens avec ses grands retours sur lui-même, sa complaisance à s'attarder à ses moindres états d'âme, ses longueurs intrépides, son art d'ennuyer tout le monde, sauf lui-même. C'est un Steffens presque amusant que M. J. nous fait connaître, après nous l'avoir présenté dans une courte mais vivante préface.

I. Talayrach.

Carl Siegel. **Herder als Philosoph.** Cotta, Stuttgart, 1907. XII-245 p. in-8°, 4 mark.

L'ouvrage est divisé en deux parties : la première est analytique et traite du développement historique de la pensée de Herder; la deuxième, synthétique, indique les directions principales de sa philosophie. M. Carl Siegel s'est efforcé de mettre en relief l'unité de l'œuvre de Herder, et de préciser sa situation par rapport à Spinoza et Kant. Cette double question lui parait avoir été insuffisamment traitée par Haym, trop exclusivement historien, et par Kühnemann, trop nettement kantien.

La première moitié n'a, de l'aveu de l'auteur, aucune prétention d'originalité. Cependant il semble que M. S., par désir d'être court sans doute, ait parfois exagéré, faussé même, certains traits. L'analyse des théories sur l'origine des langues (p. 37) nous en fournit un exemple. La solution proposée par Rousseau dans son *Discours sur l'Inégalité* (qui est d'ailleurs sa seconde et non comme le dit M. S. seine erste Preisschrift) ne s'appuie

Digitized by Google

point sur la différence du langage humain et du langage animal. N'est-il pas équivoque de dire que Moses Mendelssohn « ergänzte den von Rousseau angedeuteten göttlichen Ursprung der Sprache », quand nous savons qu'il rejette dans son *Sendschreiben an Lessing* l'hypothèse d'une origine divine des langues « Man sieht wenigstens, dass alles natürlich hat zugehen können und dass wir nicht nötig haben, das höchste Wesen mit einer Erfindung zu belästigen, die uns nach Rousseaus'Meinung so schädlich gewesen ». (*Mendelssohns' Werke*. Brockhaus. Bd. I, 396). Est-ce rendre toutes les variétés de la pensée de Herder que de déclarer (p. 39) « göttlich kann also der Ursprung der Sprache für Herder jedenfalls nicht sein ». Herder, assurément, pensait ainsi en 1771; mais son point de vue était-il le même douze ans plus tard lorsque dans ses « Ideen » il appelait la langue « eine göttliche Einsetzung » et écrivait « Dass der Mensch ohne höhere Anleitung sich Sprache und die erste Wissenschaft erfunden, scheinet mir unerklärlich (*Suphan*, XIII, 198)? Contradiction apparente sans doute, mais assez caractéristique de la souplesse de Herder pour ne pas être omise. Ses idées ne perdent-elles pas à être représentées dans un cadre aussi rigide?

La seconde partie est une synthèse de la philosophie de Herder sous différentes rubriques : Ame et corps, Dieu et monde, connaissance, etc. Ainsi que M. S. le dit dans sa préface, c'est la partie la plus originale du travail. Toutefois il semble que la longueur de cette étude (cent pages) soit insuffisante pour y développer des idées nouvelles. Nous devons suivre l'auteur où il veut nous conduire; il n'a point le temps de s'expliquer. Nous ne voudrions pas faire à M. S. un procès de tendance. Pourtant, un exposé aussi court peut-il être plus qu'une mise au point? Y a-t-il place pour une démonstration dans un espace aussi restreint? Herder enfin est-il mûr pour un travail de ce genre? L'état des recherches nous permet-il de formuler aussi brièvement les solutions multiples que cet esprit « ondoyant et divers » a aperçues? Comme dit Voltaire dans « le bon Bramin » : Il y a peut-être là de quoi parler beaucoup.

P. C.

Les romans (*Revue annuelle*).

Il neigeait, il neigeait, il neigeait toujours! Les romanciers allemands — puissamment aidés en ceci par les romancières — ne laissent au public ni trêve ni repos. Leur intarissable imagination inonde le marché de productions de plus en plus nombreuses et qui d'ailleurs, dans l'ensemble, se ressemblent étrangement par leur médiocrité! Quelques rares auteurs, quelques œuvres isolées émergent seules au-dessus de la monotone platitude des innombrables romans et nouvelles. Après la plaine blanche, une autre plaine blanche! Hâtons-nous, avant que l'ingratitude des lecteurs

Digitized by Google

n'étende sur leur vieille gloire le voile de l'oubli, de signaler ceux dont la valeur artistique ou littéraire mérite tout au moins une mention.

Walther Schulte vom Brühl, dans *Sachsenschädel. Ein Roman der roten Erde* [*Bibliothek Rothbarth. Bd* 13] (Leipzig, Rothbarth), fait revivre sous nos yeux, en même temps que la grande figure de Napoléon Ier, toute l'époque, si intéressante pour l'histoire de l'âme allemande, des guerres de l'indépendance. L'arrivée de Napoléon à Bautzen, la scène où le maire, malgré l'impatience de l'empereur, veut quand même placer son discours, jusqu'au moment où l'un de nos héroïques généraux lui conseille « er sollen alten der Maul », par la plus pure méthode indirecte, témoignent d'un talent de description, d'un entrain et d'une vivacité d'expression fort recommandables. Le retour des débris de la Grande Armée, le passage des troupes vaincues à travers l'Allemagne hostile, sont exposés avec une certaine émotion qui ne parvient point, cependant, à effacer le souvenir des *Deux grenadiers* de Heine.

Hermann Kurz, dans *Die Schartenmättler* (Berlin, Wiegandt und Grieben), décrit avec chaleur, conviction, et un réalisme de bon aloi, la vie des paysans suisses du « Schwarzbubenland », que l'esprit d'indépendance et la conscience de leurs droits met promptement en révolte contre les autorités. Cependant ces paysans à la tête dure ne sont pas inaccessibles à la corruption, et la manière dont Adam Schartenmättler fait consentir le conseil municipal à lui vendre le Schürlihof, nous montre que l'honnête institution des pots-de-vin jouit d'une faveur non déguisée d'un bout à l'autre de l'échelle sociale. Un des bons romans qui retracent la vie des paysans, et qui pourrait, sans trop souffrir de la comparaison, être placé à côté de ceux de Reuter et de Rosegger.

E. Gallert : *Der jüngere vom Majorat* (Berlin, Wigand). Il est d'usage, dans les majorats, que l'aîné des fils reçoive l'ensemble de la fortune, tandis que les frères et sœurs plus jeunes ne reçoivent que ce qui leur est nécessaire pour trouver, dans une carrière convenable, des moyens d'existence suffisants. Encore faut-il que cette carrière soit honorable : Telle est par exemple celle de soldat. Mais celle d'artiste est considérée comme déshonorante. Le jeune Christian, le plus jeune fils d'un majorat, devient donc soldat; l'auteur nous raconte alors, en détail, la vie à la caserne, aux manœuvres, sans d'ailleurs exciter violemment notre intérêt. Mais le rôle d'acteur l'attire, tel Wilhelm Meister; il décide de se consacrer à la carrière théâtrale et se brouille à ce propos avec sa mère. La misère qui l'attend dans sa nouvelle carrière l'oblige d'accepter l'hospitalité chez une jeune fille éprise de lui, et que l'auteur indigné compare à un vampire! — Après des péripéties diverses, il a de nouveau affaire aux autorités militaires et connaît les douceurs de la prison, du conseil de guerre et des compagnies de discipline. L'au-

Digitized by Google

teur nous raconte ensuite la guerre de 1870, sur laquelle il s'étend longuement; il conclut en s'élevant contre les guerres en général au nom de la fraternité prêchée par le Christ. Ce livre d'aventures, qui est peut-être un livre de mémoires, n'a pas de prétention au style et à la composition rigoureuse. L'auteur n'en obtiendra pas une gloire impérissable.

Anna Croissant-Rust : *Aus unseres Herrgotts Tiergarten* (Stuttgart und Leipzig, Deutsche Verlags-Anstalt).

Dans ce roman, composé d'une série de récits unis par un fil ténu, l'auteur trace quelques silhouettes de types appartenant à sa patrie, le Haut Palatinat : Hennemusi, le Spalizenseppl, Schandebehr, le débauché qui scandalise une petite ville après en avoir été le favori, et qui rentre en faveur auprès de ses concitoyens quand il s'est décidé à épouser la fille de l'un d'eux; Jura, le Croate, Streim Michei, empereur de son village, le comptable, etc. Les animaux l'intéressent aussi, et elle sait nous les décrire à la manière de Jules Renard avec qui, d'ailleurs, elle a plus d'un point de ressemblance. Mélange curieux d'observation ironique, de sympathie pour les humbles, les déshérités de la vie ou de l'intelligence, d'ardente affection pour les natures honnêtes qui succombent dans un milieu grossier et brutal, son livre est attachant, ne laisse jamais tomber l'intérêt. D'ailleurs l'éloge de cet écrivain n'est plus à faire et nous constatons simplement que son recueil est digne de sa réputation.

Son nouveau roman : *Die Nann* (Stuttgart und Leipzig, Deutsche Verlags-Anstalt) est peut-être supérieur encore par la qualité de l'humour, la sincérité de l'émotion, et surtout, par les admirables descriptions de la nature qui servent de cadre à l'histoire de Nann, la pauvre paysanne tyrolienne. Tout comme les *Schartenmättler* de Herman Kurz, ce roman peut être, sans danger pour lui, placé à côté de ceux de Pierre Rosegger. L'auteur de *Die Nann*, en tout cas, mérite d'être citée, parmi les romancières allemandes contemporaines, à côté de Marguerite Böhme, de Clara Viebig et de Ricarda Huch.

Die Verteidigung Roms, de **Ricarda Huch**, paru à la même librairie (Stuttgart und Leipzig, Deutsche Verlags-Anstalt), constitue le premier volume d'une trilogie dans laquelle l'auteur se propose de raconter l'épopée garibaldienne. Il est inutile de signaler combien ce sujet convient au tempérament romantique et enthousiaste de Ricarda Huch. Mais n'est-il pas à craindre que la vérité historique ne souffre un peu sous l'effet du tempérament de l'écrivain? Cette question, que le lecteur se pose involontairement avant de commencer la lecture du livre reçoit bientôt une réponse rassurante; le lecteur ne tarde pas à constater que l'écrivain a voulu faire preuve de sévère vérité historique et n'intervient dans les événements que pour choisir les plus importants, les plus significatifs, et les mettre en plein relief. D'ailleurs, la réalité est ici plus émouvante que tout ce qu'in-

Digitized by Google

venterait l'imagination la plus féconde. L'art avec lequel notre auteur a su maîtriser son sujet est vraiment remarquable, malgré la longueur un peu excessive de ce premier volume

Dans *Moderne Sklavinnen. Ein Theaterroman*, par **Ludwig Bendler** (Dresden und Leipzig, Minden), c'est encore, comme dans *Der jüngere vom Majorat*, la vie des artistes qui est l'objet du roman. Ce sont, il est vrai, surtout les actrices qui intéressent l'auteur, et il faut reconnaître qu'il décrit avec une vigoureuse observation et une force d'expression très appréciable la vie de misère et d'esclavage des « reines de la scène », au XXe siècle, les impresarios étant rois.

Viktor von Kohlenegg : *Eifersucht* (Berlin, Fontane).

Lorsqu'il fit paraître son précédent roman : *Die Ehe im Schatten*, certains critiques rattachèrent Kohlenegg directement à Fontane et, par Fontane, à Gœthe et aux *Wahlverwandtschaften*. Cela signifiait tout simplement que cet auteur cultivait avec prédilection le roman psychologique et qu'il avait peut-être l'ambition secrète de devenir le Paul Bourget de sa nation, un anatomiste distingué de l'âme humaine. Après avoir sondé jusqu'en ses plus secrets replis la plaie sociale de l'adultère, c'est une autre terrible maladie, la jalousie, dont il veut étudier ici, pour ainsi dire au microscope, la nature intime et les plus diverses manifestations. Un peintre de talent aime passionnément sa femme qui éprouve à son égard une égale affection. Par sa jalousie incurable il la détache peu à peu de lui, et la repousse en quelque sorte lui-même dans les bras de l'un de ses anciens adorateurs. Il se tue ensuite de désespoir. Il faut convenir que voilà un sujet bien banal : les colonnes des journaux en offrent tous les jours des exemples nombreux; nous n'ignorons pas, il est vrai, qu'il en est à peu près de même pour la plupart des sujets de tragédie; mais la tâche de l'artiste consiste, dans ce cas, précisément à les élever, par son talent, son génie s'il en a, par son art, en un mot, au-dessus de la réalité banale et quotidienne. L'auteur n'y a pas complètement réussi, malgré le soin qu'il a eu de transporter son sujet dans la haute société berlinoise. Nous ne voulons point cependant lui refuser un évident talent d'observation du détail, en particulier dans la description des événements complexes qui se produisent dans une âme féminine, et nous assistons avec intérêt aux prodiges d'habileté et de diplomatie grâce auxquels la noble dame von Troste parvient enfin à placer avantageusement deux jeunes filles sans dot, par des procédés que les conventions mondaines approuvent et que la sévère morale des philistins condamne quelquefois.

Mare. Die Jugend eines Mädchens, par **Waldemar Bonsels** (Berlin, Fontane). Le sens de ce roman, son idée fondamentale, n'apparaissent pas bien clairement, et si elle n'est pas exprimée dans la lettre du père de l'héroïne (p. 109), on comprend difficilement l'intention de l'auteur. Si cette missive nous

Digitized by Google

expose vraiment l'idée du romancier, le reste du roman ne la met guère en relief. D'après cette idée, nous sommes tous poussés par des forces obscures, héréditaires le plus souvent, auxquelles nous ne pouvons résister, et auxquelles, d'ailleurs, nous ne devons pas résister. Mare, née d'un amour de hasard et de passage, séduit, dès l'âge de quatorze ans, un jeune jardinier; elle s'enfuit ensuite avec un ami de son père marié et père de famille; le désespoir du jardinier, qui se pend, la douleur de la mère de son nouvel ami, ne la font pas hésiter un instant. Elle est une sorte de force élémentaire, et l'atavisme l'amène ainsi à se donner successivement à trois hommes, sans restriction ni remords, obéissant simplement à la loi de sa nature. De sa troisième liaison naît un enfant qui meurt aussitôt. Retournée au pays natal, elle va pleurer sur la tombe du jardinier et meurt bientôt à son tour, entre les bras de son père impuissant. — Si vraiment l'idée du roman est qu'il ne faut pas combattre la nature et que chacun de nous doit obéir à son tempérament, sans se préoccuper de la morale conventionnelle, pourquoi cette infécondité, pourquoi la mort de l'héroïne? A moins que nous n'ayons affaire à un roman symbolique, ce qui rendrait inutile tout essai d'explication.

Dans ses romans, **Hermann Dahl** — dans la vie ordinaire Mme Hélène Pohlidal — aime à traiter les grands problèmes de la vie, surtout de la vie psychologique. Ses précédents ouvrages, *Der Göttliche*, *Harald Atterdal*, avaient été accueillis avec faveur par la critique, et semblaient pleins de promesses. *Das Reich in uns*, son nouveau roman, ne les remplit encore qu'imparfaitement. Sous couleur de célébrer la religion intérieure, indépendante des formes du culte; sous prétexte de nous inviter à fonder en nous-mêmes ce royaume de Dieu promis par l'écriture, et de comprendre « humainement » Jésus-Christ, son œuvre et sa religion, l'auteur se livre à une continuelle satire du catholicisme; cette forme du christianisme, à ses yeux, a le grave tort d'attacher la plus grande importance au culte extérieur, de faire consister la religion, presque uniquement, dans la forme et les pratiques rituelles, et de parler au peuple une langue qu'il ne peut comprendre. Sans vouloir discuter le bien ou le mal fondé de cette opinion, était-il bien nécessaire d'écrire un roman pour la mettre en relief? Elle n'est certainement pas neuve, et depuis Luther elle constitue le thème favori des polémiques entre protestants et catholiques. Et parfois, véritablement, on croirait lire un des innombrables et féroces pamphlets que se décochent à l'envi, et avec une charité toute chrétienne, les curés et les pasteurs allemands. Ces longues discussions théologiques s'accommodent mal de la forme du roman, et nuisent, en tout cas, à sa valeur littéraire. Elles nous choquent d'autant plus dans la bouche d'une jeune fille de dix-huit ans, qui, sans études préalables, parle aussi doctement qu'un professeur de théologie à l'Université, et, malheureusement, souvent dans le même style[1].

1. Ich sammelte meine Aktiva aus diesem Lebens = und Liebesbankrott (p. 168).

Digitized by Google

Les éléments pathologiques du mysticisme de l'héroïne principale ne sont pas, au cours du roman, mis suffisamment en relief, en sorte que la strangulation finale nous surprend et nous paraît peu vraisemblable. Toute la scène du tribunal est inutile. La conclusion est peu claire, et nous ignorons quel est ce royaume que l'héroïne, à la fin du livre, déclare avoir fondé en elle. Nous ignorons même si elle meurt ou si elle continue à vivre. — Le style a de la vivacité, parfois de l'énergie et de la couleur, mais semble un peu négligé et gâté par une lecture trop assidue des livres techniques. L'auteur ferait bien de se dépouiller, en écrivant, de tout cet encombrant bagage technologique, et, d'une manière générale, de traiter d'un peu plus haut, avec plus de sérénité, les questions qu'elle discute dans ses livres.

Edward Stilgebauer. *Götz Krafft. Die Geschichte einer Jugend* (Berlin, Bong, 4 vol.). Voici enfin une œuvre qui émerge véritablement, et qui mérite de retenir l'attention des lecteurs et du critique. C'est une œuvre considérable déjà par ses dimensions, puisqu'elle comprend 4 volumes.

Le premier volume (*Mit tausend Masten*) nous fait faire connaissance avec le héros au moment où il va quitter le gymnase et commencer ses études à l'Université de Lausanne. Nature idéaliste et enthousiaste, qui ne connaît encore la vie que par les livres, et qui croit pouvoir, dans la réalité même, donner un corps et une âme aux rêves de son cœur et de son imagination, il va se trouver brusquement en face de difficultés insoupçonnées, et se heurter, dans cette société même où il va enfin entrer et jouer un rôle actif, à des obstacles presque insurmontables. Cependant l'idéalisme du héros triomphe des hommes et des choses. Les six mois qu'il passe à l'Université sont pleins d'enseignements et d'expériences. Ils sont, en quelque sorte, sa période de Sturm-und-Drang. Il échappe à trois grands dangers qui le menacent au seuil de cette vie nouvelle : celui de ruiner sa santé et son intelligence dans la vie stupide des corporations d'étudiants à couleurs, celui de devenir le jouet d'une coquette passionnée, enfin, celui de transformer son esprit d'indépendance en plat égoïsme. Ce Wilhelm Meister moderne, plus compliqué et plus complet que son ainé, plus préoccupé des questions sociales et politiques qui donnent à la vie moderne son caractère et sa grandeur, reste, comme lui, à la fin de ce premier volume, un invincible idéaliste.

La vision de l'auteur est exacte, sans être exagérément réaliste. L'auteur exprime éloquemment des convictions que l'on sent profondes, et sur tout ce livre plane comme un génie inspirateur l'âme tourmentée de Jean-Jacques Rousseau.

II. Im Strom der Welt.

Après Lausanne, c'est à Berne, puis à Marburg que Götz Krafft continue à étudier la théologie. Mais, malgré les enseignements de ses professeurs, c'est peu à peu à une conception scientifique et naturaliste du monde et

Digitized by Google

de l'homme que vont ses préférences. Lorsqu'il vient à Berlin, c'est pour y renoncer à ses études de théologie, y étudier l'histoire littéraire, et entrer dans la mêlée politique, sociale et littéraire. Il veut, à son tour, se lancer « dans le *Tourbillon du Monde* ».

Ce volume, comme le précédent, nous intéresse à deux points de vue. Tout d'abord comme histoire d'une âme, en second lieu comme peinture d'un milieu et d'une époque. C'est la capitale de l'empire allemand qui est ici l'objet d'une étude approfondie de la part de l'auteur. L'image qu'il nous en montre n'est guère séduisante. Les tares et les vices de la haute société, les bas-fonds berlinois, le paupérisme et l'anarchisme, l'auteur ne nous cache rien; le Berlin de Stilgebauer n'est pas moins laid que le Paris de Zola : il a en moins la grandeur épique que Zola a su voir et nous montrer dans notre capitale. Après des descriptions comme celles que nous admirons dans ce volume, les horreurs de Paris ne peuvent plus effrayer les imaginations allemandes. Quant au héros, de nombreux événements enrichissent sa jeune expérience; son idéalisme lui reste fidèle au milieu de toutes les laideurs qui l'entourent, et il acquiert, au cours du roman, une idée et une conviction, qui est que seul le *travail* ennoblit l'homme et remplit dignement la vie. Il va donc, enfin, se livrer au travail.

L'auteur se répète un peu, reprend des scènes ou des situations semblables à celles du premier volume : relations de Götz et de Mimi, scène du tribunal, avec réquisitoire et plaidoiries. Ce procédé semble d'ailleurs être cher à l'auteur : peut-être est-il commode, en effet, pour poser thèse et antithèse d'une manière dramatique et vivante. — Quelques longueurs. Le caractère oratoire du style devient plus prononcé.

Le progrès dans le caractère du héros n'est pas très visible. Il passe par des épreuves qui ne diffèrent guère que par le milieu de celles qu'il avait déjà subies à Lausanne. Ce roman ne constitue pas à proprement parler une suite du précédent. Seule l'unité de héros les rapproche l'un de l'autre, mais sans qu'il y ait développement organique.

III. Im engen Kreis.

Ce troisième volume semble moins bien réussi que les deux premiers. Le récit apparaît plus languissant, l'intérêt se disperse. Sans doute le même héros est toujours au centre de l'œuvre et des événements; il semble toutefois que ce qui est extérieur à Götz Krafft ait une plus grande importance que le héros lui-même : le milieu l'enserre trop étroitement, et toute son histoire, dans ce volume, tient en deux mots : il sert, en qualité de volontaire, pendant une année dans un régiment d'infanterie bavaroise, à Munich, tient la promesse qu'il avait faite, en quittant Berlin, à son professeur, et termine un travail sur Klopstock; — entre temps, il devient amoureux de la sœur de l'un de ses camarades de régiment, et quitte Munich avec l'espoir de l'épouser un jour. Tout le reste : vie à la caserne, différents types de soldats et d'officiers, les grandes manœuvres; — Munich, ville artistique et gaie; la Bavière, pays fortuné où les mœurs sont douces

Digitized by Google

et l'art en honneur, — les représentations populaires à Ammergau, etc.; l'opposition entre le caractère enjoué, franc, expansif des Allemands du Sud, et le tempérament plus froid, plus prosaïque, et plus orgueilleux des Allemands du Nord, tout ceci ne nous apprend rien de bien nouveau. La belle figure du professeur Frey se détache heureusement sur l'ensemble un peu terne. On a, dès maintenant, la sensation du trop long. Le plus grave défaut de ce livre, c'est, à mon avis, qu'il ne nous montre pas l'influence exercée sur le héros du roman par son séjour d'un an à la caserne. S'il n'y a vraiment rien appris de nouveau, à quoi bon ce long 3e volume?

IV. Des Lebens Krone.

Nous retrouvons Götz Krafft à Marbourg. Vie d'une petite université de province : les étudiants, les professeurs, plus spécialement dans les facultés de philosophie et de médecine; la vivisection, les expériences sur le corps humain; professeurs de l'ancien régime, idéalistes, libéraux, qui revendiquent les anciennes libertés académiques (Weinberger); — professeurs nouveaux, arrivistes, qui comptent, pour se faire une situation, beaucoup moins sur leur travail et leur talent que sur les appuis politiques, ou la protection de professeurs influents. Signale en passant que le plus sûr, pour ne pas dire l'unique moyen d'obtenir une situation dans l'enseignement supérieur est, aujourd'hui, d'épouser la fille, la belle-sœur ou la nièce d'un Ordinarius.

Les « *Bierabende* » du professeur Trümmler. Insuffisance de la philologie, quand elle ne s'élève pas au-dessus de l'observation du détail pour voir l'âme et l'essence vivante des auteurs ou des époques; — à Trümmler, philologue de l'école de W. Scherer, capable de se passionner pour une variante du *Nibelumgenlied*, s'oppose Weinberger, qui voit l'âme, la vie, les sentiments, et leur attribue une importance essentielle dans l'étude des écrivains. Le privat-docent Dr. Loos n'est que la caricature de Trümmler, et montre où peut conduire un amour trop exclusif du détail pour le détail. — L'homosexualisme est signalé dans la personne du candidat Keiling, devenu docteur, puis privat-docent et qui, accusé d'un attentat contre les mœurs, se suicide à Giessen.

Après de nombreuses et dures épreuves, qui amènent le jeune héros à la limite du désespoir, mais qui ne peuvent triompher de son idéalisme irréductible, il est enfin nommé professeur à l'Université de Lausanne, et peut goûter, aux côtés de l'élue de son cœur, le bonheur définitif.

Il ne faudrait pas chercher, dans cette tétralogie, une peinture complète de l'Allemagne contemporaine. L'auteur nous en montre seulement ce qu'en aperçoit le héros lui-même. C'est la partie intelligente — ou, pour mieux dire, intellectuelle — de la nation qui joue le rôle essentiel dans cette œuvre; et ce roman est avant tout l'histoire d'un jeune homme issu de la moyenne bourgeoise allemande et marchant à la conquête d'une situation. Bien que l'auteur n'ait caché aucun des vices, aucun des côtés sombres

Digitized by Google

de la vie allemande, en particulier de la vie militaire, de la vie à Berlin, et de la vie universitaire, il faut cependant admirer son optimisme et la foi profonde qu'il a de voir triompher le bien et la vertu. Son héros, à vingt-six ans, devient professeur ordinaire à l'Université de Lausanne, ce qui est pour lui le comble du bonheur! Tout est bien qui finit bien! *Gaudeamus igitur*! mais sans oublier qu'en même temps Trapp, son condisciple à Francfort, tombe dans la plus profonde misère, et, non moins bien doué que lui, devient le complice d'un assassin et se précipite sous un train en marche qui le décapite.

Walter Blœm. *Der krasse Fuchs* (Berlin, « Vita », Deutsches Verlagshaus, 1908.)

Voici encore un des nombreux romans qui, au cours de ces dernières années, ont voulu retracer la vie des étudiants allemands, particulièrement des étudiants « à couleurs », soit pour la condamner, soit pour en faire ressortir l'héroïsme et la grande valeur éducative. Il s'agit ici, en somme, comme dans le premier volume de *Götz Krafft*, de raconter la vie d'un jeune étudiant tout frais émoulu du gymnase, pendant le premier semestre de son séjour à l'Université. La « Mensur » les femmes et la brasserie, la brasserie, les femmes et la « Mensur », voilà les uniques centres d'attraction autour desquels gravite une existence sans idéal, sans ressort moral, ni intellectuel. Dans cet ouvrage consacré aux étudiants, il n'est pas question une seule fois de l'Université, des conférences, des études, ni des professeurs, sauf d'un professeur de Pandectes dont toute l'activité se borne à dérober la fiancée d'un de ses étudiants. Bien que l'auteur s'efforce d'être impartial, et de ne point cacher les mauvais côtés de cette existence vide, il est facile de voir qu'il l'aime, et qu'il admire, pour son compte, l'influence salutaire exercée sur les jeunes caractères, qu'elles aguerrissent et trempent contre tous les coups du sort, par les belles entailles et les glorieuses estafilades du « long couteau ». Dire que nous sommes d'un autre avis ne serait d'aucune utilité, l'auteur se souciant fort peu de notre opinion sur ce point. Nous dirons simplement que le premier volume de *Götz Krafft* nous semble avoir une plus haute portée et une valeur littéraire bien supérieure. La « tranche de vie » que nous sert Walter Blœm est peut-être un plat du jour, mais préparé par un artiste de second ordre.

Karl Hans Strobl : *Die gefährlichen Strahlen* (Berlin, F. Fontane).

Voici un livre qui, s'il ne remue pas beaucoup d'idées, semble, tout au moins, vouloir en contenir beaucoup. Malgré les dimensions, aujourd'hui exagérées (543 p.) de ce roman, nous n'oserions pas dire qu'elles y aient été exposées avec une clarté suffisante. En tout cas, l'absence de conclusion, l'incertitude du dénouement, celle même du caractère principal laissent, la

Digitized by Google

lecture terminée, une impression de vague qui ne laisse pas d'être irritante. C'est dans une ville industrielle de l'empire austro-hongrois que se passe l'action; et c'est ainsi que l'auteur peut nous parler successivement des questions sociales : l'usine, le patron, l'ingénieur et l'ouvrier, le faubourg, les habitations ouvrières, les écoles populaires, les fêtes de bienfaisance, le prolétariat agricole, et des questions politiques : haines des races, leurs luttes incessantes pour la suprématie, boycottage des Tchèques par les Allemands et réciproquement, inutilité du parlementarisme, égoïsme des hommes politiques, et aussi des industriels, pour qui l'argent n'a ni odeur ni patrie. Le fil ténu d'une intrigue assez lâche relie ces divers aspects de la vie autrichienne. Une modeste institutrice, déjà assez avancée en âge, Adèle, fait la connaissance de Gustave, ingénieur chimiste employé dans l'usine d'un certain Bauer. Gustave, jeune et enthousiaste, réchauffe de ses rayons ce cœur qui commençait à se refroidir, l'élève par sa parole ardente au-dessus de sa misérable condition, et lui fait entrevoir, à ses côtés, une vie de bonheur. Mais, après l'avoir ainsi écartée de sa voie habituelle, il l'abandonne, seule et sans guide, dans ce nouveau chemin qu'il lui a montré. Incertaine, ne voyant plus clairement ni en soi ni autour de soi, elle refuse le bonheur assuré qu'un autre employé de l'usine, d'idées plus modestes, mais de cœur plus sûr, lui offrait humblement; lorsque enfin Gustave lui offre sa main, elle la refuse : elle sent qu'il n'est pas fait pour l'ordinaire et banal bonheur domestique; elle serait pour lui un obstacle et un fardeau bientôt détesté. Le cœur brisé, elle lui dit adieu. Il va vers un avenir incertain, cependant qu'elle sent peu à peu le froid de la solitude et de sa vie manquée monter lentement et envahir son pauvre corps virginal.

Les deux personnages principaux, Adèle et Gustave, Gustave surtout, restent peu clairs, aussi bien dans leurs aspirations et leurs désirs que dans leurs actes et les mobiles de leurs actes. Cependant cette destinée d'une pauvre institutrice dont le cœur, à un certain moment, bat plus fort et plus vite, et qui retombe bientôt à la morne monotonie d'une existence solitaire, est décrite avec une émotion discrète et contenue qui sont d'un véritable écrivain. Si l'auteur consentait à ne pas abuser des termes techniques, et à ne pas faire intervenir les formules atomiques ou les machines pneumatiques dans l'analyse des sentiments, il s'imposerait à notre attention par l'art avec lequel il sait nous présenter, en quelques traits bien choisis, et faire vivre à nos yeux des types bien caractéristiques et bien individuels. Citons, comme particulièrement réussie, la description de la réunion publique où l'on décide de boycotter les Tchèques.

Heinrich Keller : *Streber* (Berlin, Egon Fleischel).

Comme le précédent, c'est en Autriche, et, plus spécialement, en Bohême que nous transporte le roman de Keller. Ici encore, ce sont les querelles de races et de nationalités qui préoccupent l'auteur, et les récents événements

Digitized by Google

de Prague montrent que cette préoccupation n'est point vaine. On peut dire que toute la politique autrichienne est dominée et déterminée par cette question des races, et que cette dernière est peut-être plus importante encore que celle du cléricalisme, dont l'auteur nous montre les effets dans la politique gouvernementale à Vienne. De cette situation compliquée à l'infini, il résulte que les arrivistes éprouvent beaucoup de difficultés à jouer un rôle politique influent, car le « vent de l'opinion publique » a des sautes très brusques, auxquelles il faut cependant obéir, sous peine de sombrer dans la tourmente. L' « arriviste » que nous décrit Keller, le jeune avocat sans cause Docteur Hans Rupprecht, manœuvre avec une grande dextérité, embrasse successivement les opinions les plus opposées pour arriver à décrocher un mandat au Reischsrat, utilise, comme il convient, l'amour et l'influence des femmes, et distribue tour à tour, selon les besoins du moment, les trésors de son cœur aimant à une Allemande, puis à une riche Tchèque, à une pieuse dame de la noblesse, déjà sur le retour, pour épouser enfin la fille d'un clérical millionnaire dont les hautes relations et les millions pousseront le gendre vers les plus hautes destinées. Successivement du côté des Tchèques puis des Allemands, démocrate et clérical, il est mûr pour un portefeuille de ministre.

Le roman a de la vie, de l'entrain; le personnage est bien campé bien fouillé nous voudrions pouvoir dire qu'il est un peu chargé, mais nous devons en constater l'absolue ressemblance.

L. MIS.

Langue et Littérature anglaises.

La poésie actuelle en Angleterre.

Stephen Phillips : *New-Poems.* John Lane, 1907. 4 s. 6 d.

Michael Field : *Wild Honey from various Thyme.* Fisher Unwin, 1908. 5 s.

Mary Coleridge : *Poems.* Elkin Mathews, 1907. 4 s. 6. d.

Herbert Trench : *New Poems.* Methuen, 1907. 6. s.

Alfred Noyes : *Forty Singing Seamen, and other Poems.* Blackwood, 1907. 5 s.

The Pœtical Works of William Strode (1600-1645), now first collected from Manuscripts and printed sources... by Bertram Dobell. London. Published by the Editor, 1907. 7 s. 6. d.

The Pœtical Works of Thomas Traherne (1636-1674), from the original Manuscripts.... edited by B. Dobell. London, second edition, 1906. 3 s. 6 d.

Digitized by Google

Thomas Traherne : *Centuries of Meditations*. Now first printed from the Author's Manuscript. Edited by *Bertram Dobell*. London, 1908. 5 s.

Mr. Stephen Phillips offre l'exemple d'un bonheur littéraire retentissant, qui n'eut pas de lendemain. Ses premières œuvres : *Christ in Hades* (1896), *Poems* (1897), *Paolo and Francesca* (1899) reçurent un accueil excellent. Au lendemain de *Herod* (1900), le jeune poète se trouva célèbre. Tous les journaux sans distinction, et la plupart des grandes revues lui consacrèrent des articles enthousiastes. On déclarait qu'un poète nouveau était né en Angleterre. On prononçait couramment les noms de Webster et de Marlowe. Ce fut quelque chose d'analogue à l'apparition, en France, de *Cyrano de Bergerac*. Le triomphe, malheureusement, fut de courte durée. *Ulysses* ne dut sa réussite relative qu'au récent succès de *Herod*, et qu'à la mise en scène somptueuse que lui consacra M. Tree. *Nero* qui suivit passa presque inaperçu. Les pièces prochaines annoncées par M. Phillips, un *Faust*, un *Harold*, n'éveillent plus qu'un médiocre intérêt. Le volume enfin qu'il vient de publier, *New Poems*, n'est point fait pour ranimer l'espoir, ni pour faire sortir les critiques de leur silence déçu.

Ce recueil suffirait à expliquer, à lui seul, les variations énormes de la carrière de M. Stephen Phillips. On y trouve réunis toutes les qualités, très réelles du poète, tous ses défauts aussi, définitifs à présent et nettement marqués. La pensée y est généralement, comme dans les œuvres précédentes, sombre et tragique (*Orestes*, *The Parting of Launcelot and Guinevere*, *The Cities of Hell*). Mr. Phillips est un réaliste rude et brutal (*The Son*), qui se plait aux tableaux d'effroi, qui dépeint avec une terrible nudité de phrase les laideurs de la vie, qui les exagère même et les montre volontiers en leurs aspects hideux, sous une lueur blafarde et fantômale. La langue du poète, souvent forte, parfois vulgaire même, est pleine de mots d'un effet un peu gros, trop volontairement colorés et sonores. Elle est guindée, roide, et semble peu naturelle. Elle ne coule, ni ne plie. Elle abonde en répétitions qu'on sent trop artificielles, et en inversions qui semblent casser le vers :

> Towards him, in faded purple, pacing came
> Dead Emperors, and sad, unflattered kings...
> ... After him, in passion swept
> Dead Asia, murmuring, and the buried North. *Christ in Hades.*

Les mots semblent se heurter dans la phrase :

> Sea-perils, or some long-ago farewell. *Paolo and Francesca.*

Ce style gauche et saccadé, qui grossit toute chose, peut convenir à l'acteur qui le déclame sur la scène, mais il manque de cet écho intime qui se prolonge longtemps et résonne au profond de nous-mêmes. Il manque en outre de ce feu intérieur, de cette ardeur de pensée sincère qui fond, égalise,

Digitized by Google

unifie tout. Mr. Phillips donne rarement l'impression d'une pensée qui se développe normalement, qui sinue, si l'on peut dire, avec le cours du sujet, qui en jaillit comme nécessairement. Le sentiment ou l'idée n'est, trop souvent qu'un apport extérieur. Non point que les notations subtiles et justes, que les vers délicats et précis fassent défaut : on en rencontre à travers toute son œuvre :

The greenly silent and cool-growing night. *Marpessa.*
The red-gold cataract of her streaming hair...
A silence full of arrows and of tongues... *Herod.*
Till drunken day reels into lustful night. *Ulysses.*

Mais ce sont là de menus coups de pinceau, de petites touches laborieuses, des nuances ajoutées sans spontanéité intérieure, des mots ou des épithètes *remembered in tranquillity*, non point nées avec la sensation elle-même. D'autre part, et ce qui est plus grave, ce ne sont quelquefois que des réminiscences de Marlowe ou de Milton, de Tennyson surtout, et qui montrent une imagination réelle, mais où la mémoire a trop de part. De là ce mélange, si évident dans les *New Poems*, de gaucherie naturelle et d'élégance apprise, de tragédie réaliste souvent trop brutale, et de beauté classique, parfois trop exquise, ce style, plus scénique donc que lyrique, qui, s'il peut faire illusion grâce à la splendeur des décors et à l'art accompli des acteurs, ne laisse pas de perdre beaucoup de sa valeur dans l'austère et nue simplicité du livre. Le dernier volume de Mr. Stephen Phillips, qu'on attendait avec curiosité, ne fera rien pour sauver sa réputation en danger. On y trouve trop de pièces qui sont plutôt des exercices sur des sujets rebattus que des poèmes personnels achevés (*Endymion*, *The Dreaming Muse*, *A Poet's Prayer*). *Iole*, une courte tragédie, n'est que gracieuse. Le pathétique enfin qui anime *Thoughts in a Meadow* est vraiment trop simpliste et banal. Où sont les glorieux espoirs d'antan? Il semble que la renommée, accourue trop tôt, ait été funeste à Mr. Phillips. Où est la splendeur mélodramatique des amours de Hérode et de Mariamne, qui passionna une saison toute l'Angleterre? Où est seulement la chaude et jeune beauté, et tout l'avenir fécond de la classique Marpessa?

C'est aussi, vers les paysages classiques que nous attirent, dans *Wild Honey from various Thyme*, les deux poètes connus sous le nom de Michael Field. Ils évoquent les dieux ou les héros helléniques et égyptiens. Ils sont épris de la légende indécise qui flotte encore autour d'eux, et de la vie défunte, tranquille et vague, de ces vieux mythes. Ils les ressuscitent, ou plutôt les interprètent à nouveau. Les antiques symboles, sans rien perdre de leur beauté, paraissent ainsi moins joyeux et plus graves. Des âmes modernes vivent sous leurs noms désuets. Zeus, qu'ont lassé les nudités divines des beautés de l'Olympe, et qui dédaigne aujourd'hui Hera et Aphrodite, s'est épris de l'humble fille d'Aricius :

Digitized by Google

In her little house of stone.
Clad in linen, all alone,
Clad in linen finely wove.

Ou encore Ariadne oublie sa solitude désolée en conversant avec les étoiles, ou en écoutant sur les flots la rumeur de son Attique lointaine. Ce ne sont partout, menus, subtils, difficiles à saisir parfois dans leur fugace ténuité, que des sentiments modernes, comme ces vers, par exemple, sur le caractère éternel et presque élémentaire de l'amour :

If our love be dying, let it die
As the rose shedding secretly,
Or as a noble music's pause;
Let it move rythmic as the laws
Of the sea's ebb, or the sun's ritual....

I love you with my life. 'Tis so I love you,
I give you as a ring
The cycle of my days till death :
I worship with the breath
That keeps me in the world with you, and spring.

Parfois le mot rare n'exprime qu'une idée banale, ou le terme trop loin cherché correspond mal à une notion qui est demeurée confuse. Une critique de la vie se dégage progressivement de tous ces petits poèmes, sonnets pour la plupart, une philosophie étroite, solitaire, presque égoïste, toute retirée en soi :

The universe, so whole within my mind.

La nature n'y apparaît que par intervalles, en de brèves notations à peine esquissées : la tache blanche que fait, au printemps, un arbre dans le verger, ou encore la chanson mêlée d'une grive joyeuse et de la pluie. Poésie monotone donc, presque terne à force d'être discrète et retenue, sans contact immédiat avec la vie des choses, écrite dans le recueillement d'un cabinet de travail, très cultivée, plus voulue que spontanée, déposée, peu à peu, au hasard des pensées ou des lectures vagabondes, dans la forme fixe d'un court poème. Son titre, le fait vaut d'être noté, *Wild Honey from various Thyme*, l'exprime tout entière. Sa musique est celle d'un bourdonnement d'abeilles, si tranquillement varié; son parfum indécis est celui de fleurs lointaines et multiples; sa blonde pâleur n'est plus que le souvenir du soleil.

Plus graves, et d'une gravité plus poignante, sont les *Poems* de Mary E. Coleridge, publiés et préfacés par Mr. Henry Newbolt, lui-même un des poètes contemporains les plus en vue. Ce recueil de fragments posthumes — Miss Coleridge est morte l'an dernier — révèle dans son désordre inachevé une personnalité très captivante. On y reconnait une âme douce, tendre, sensitive à l'excès, et en même temps un esprit très net et très clair.

Digitized by Google

Une sorte d'autobiographie se déroule à nos yeux. Nous y voyons une femme condamnée à la tristesse, qui bataille de toutes ses faibles forces contre le malheur, sans se lasser ni se décourager, qui se contente seulement d'exprimer les expériences de son cœur en des poèmes simples, brefs et complets comme des formules. En voici un, *Burial.*

How was it I — I that unmoved
  Stood tearless in the funeral train,
When it was you, you that I loved
  Whose earth was given to earth again?

The highest heavens are holy ground,
  The song of birds, the dawn, the gloom.
In every perfect sight and sound
  I bow, fair love, before thy tomb.

Le pessimisme en grisaille de miss Coleridge laisse échapper parfois un cri d'ardente révolte, vite étouffé, comme pudiquement, sous une parole de résignation et de foi. Une spiritualité diffuse et profonde parcourt le livre comme un ruisseau caché. La langue, pour simple et restreinte qu'elle paraisse, est d'une condensation remarquable, qui dénote un art parfait, robuste jusque dans sa délicatesse, ardent jusque dans sa réserve. On n'y rencontre aucun vers, beau seulement, et qui n'ait point de signification spirituelle. Ce petit volume ne laisse pas ainsi d'être fort précieux : c'est un miroir étroit où s'est penché une âme sincère.

Mr. Herbert Trench est un poète d'une tout autre envergure. Ses *New Poems* réalisent pleinement les promesses de son volume précédent, *Deirdre Wedded.* Sa langue y est plus que jamais vigoureuse et belle. Elle est d'une santé parfaite. Elle va droit au but et n'a recours qu'aux mots les plus connus, dont elle sait tirer de très heureux effets.

She sleeps no more, but heavened in the souls of children.

Elle est consciente, comme un peu fière même, de sa robustesse, affectionne les épithètes qui battent fort et préfère la netteté sonore d'un rythme à son harmonieuse mélodie. Rien de faible, de délicat seulement, dans ce style, rien de musical non plus. La plupart des poèmes commencent comme avec un grincement de charnières, mais, plusieurs strophes plus loin, et la porte une fois grande ouverte, quel éblouissement! Prenons par exemple le principal poème du volume : *Apollo and the Seaman.* Il a des défauts flagrants, dont l'imitation trop peu cachée de l'*Ancient Mariner* de Coleridge n'est pas le moindre. C'est une longue et lumineuse allégorie. Apollo, qui s'est arrêté dans une taverne au bord des flots, raconte à un marin que le navire dont il est si fier, Immortalité, vient de sombrer. En strophes superbes, il décrit le naufrage et lui en explique les causes : les matelots coupables, emprisonnés au fond de la cale, la foule grouillante sous les ponts, tout l'Enfer s'est révolté. Les serviteurs, jusque-là fidèles, ceux mêmes

Digitized by Google

qui s'étaient déclarés les plus sûrs amis du capitaine, eurent un instant de doute, qui fut fatal. Alors les voiles blanches, qui étaient le Ciel :

> You laid on them your palm,
> And they quivered over with great life
> That never could be calm,

le pont animé et clair, qui était le Monde, la coque obscure où grondait l'Enfer, tout sombra brusquement :

> The great ship Immortality
> Was gone down, like the sun.

Le marin, qui avait d'abord refusé de croire Apollon, se désespère. Le dieu lui rend quand même confiance :

> Awake! Earth is thy ship...
> — Is there a hand upon her helm?
> — Weigh thou thine own heart-fires,
> And her wash of overwhelming dawns,
> And her tide that never tires,
> Her tranquil heave of seasons, flowers,
> All that in thee aspires....

Le poème, qui est long, est poignant sans presque discontinuer. Les mots, qui semblent vivre, respirent et halètent. L'image, superbe toujours, domine l'idée, qu'elle suffit souvent à exprimer. Le symbole s'impose ainsi, comme naturellement. Le poète a tâché d'exprimer tout ce qu'il y a d'universel et d'élémentaire dans nos petites vies, de grandiose même dans le plus humble battement d'un cœur d'homme :

> Whose heart-beats are sunrises slow and clear.

Il y a parfois réussi, et c'est alors de la poésie la plus haute, d'une vérité et d'une force inoubliables. Sans doute la phrase boite par endroits, et le rythme heurte. L'expression n'est pas toujours adéquate à l'idée, qui a un envol superbe. Le poète le reconnaît lui-même, sans s'en inquiéter :

> Thy song shall be imperfect, never fear,
> Seeing but the half, the half of it is here!

Il préfère laisser à la pensée toute sa vie initiale et sa rude simplicité première. Qu'importe, en effet, pourvu que la chanson, tout imparfaite qu'elle soit, ait mis quelque chose en branle au dedans de nous, et qui nous émeut profondément? Mr. Herbert Trench apparaît ainsi un des poètes considérables de l'heure présente, et duquel on est en droit de beaucoup attendre encore. Il représente à la fois l'homme moderne, avec toute l'ardeur de ses aspirations infinies et de ses appétits immédiats, et aussi l'Anglo-Saxon le plus foncièrement raciné, qui chante la force, même brutale, et la gloire victorieuse, surtout celle de l'Empire britannique. Il fait son-

Digitized by Google

ger à Kipling, dont il possede un peu de la splendide intensité, mais à un Kipling plus jeune, plus emphatique, plus essentiellement idéaliste surtout, et qui rêve d'exprimer toute la conscience résolue et l'énergie pensive de la moderne Angleterre.

Si Mr. Herbert Trench, avec M. Sturge Moore, M. John Davidson, M. Doughty par exemple, représente assez bien la robustesse pratique de l'esprit anglais, et son idéalisme un peu hautain, plus épris de vérité que de beauté, c'est au mouvement celtisant, d'autre part, qu'il faudrait plutôt rattacher M. Alfred Noyes, et son dernier volume : *Forty Singing Men, and other Poems.* Comme M. W. B. Yeats, M. Noyes est un poète ardemment lyrique. Son œuvre, abondante et spontanée, comprend déjà *The Loom of years, The Flower of old Japan, Poems, The Forest of wild Thyme.* Sa sensibilité a une fraîcheur qui rénove tout ce qu'elle touche. Dans chaque chose, elle découvre un élément inaperçu encore, elle distingue un éclair de beauté qui brille un instant, mais qu'elle réussit souvent à retenir. M. Noyes évoque en un seul vers le spectre de la guerre moderne :

And round her cunning brows no laurel shines,

ou décrit ainsi l'éternel enchantement de la Vénus de Milo :

Oh naked loveliness, not yet revealed,
A moment hence that falling robe will show
No prophecy like this, this great new dawn,
The bare bright breasts, each like a soft white shield,
And the firm body like a slope of snow
Out of the slipping dream-stuff half withdrawn.

Le poète nous fait songer à Keats, dont il partage les principes esthétiques et la dévotion à la beauté essentielle. Il excelle à démêler, dans les spectacles les plus ordinaires qui se déroulent sous nos yeux, un sens inattendu, qui s'élève on ne sait comment ni pourquoi, qui domine la scène, et la résume toute. Son imagination extrait des choses ou des êtres une vie nouvelle et en saisit ce que Browning appelait « *the moment eternal* », le signe même de tout art sincère. Que de poèmes vrais, dans ce volume si varié, et d'une impression toujours si personnelle, depuis *Orpheus and Eurydice, The Ride of Phaëton, The Last of the Titans, The net of Vulcan,* où le mythe classique fleurit à nouveau, si naturel et simple, jusqu'aux *Forty Singing men,* où revivent l'allégresse, l'ardeur, le rude enthousiasme des grands loups de mer élisabéthains, jusqu'à ces poèmes tout actuels comme *On a Railway Platform,* si profondément idéalistes dans leur réalisme quotidien. La langue de M. Noyes enfin est une joie pour l'oreille. Elle abonde en lentes mesures qui oscillent mélodieusement, qui se courbent, s'allongent, s'approfondissent, et se redressent d'un coup, comme des vagues marines :

Digitized by Google

And they that were dead, in his radiant music, heard the moaning of doves [in the olden
Golden-girdled purple pinewood, heard the moan of the roaming sea;
Heard the chant of the soft-winged songsters, nesting now in the fragrant [golden
Olden haunted blossoming bowers of lovers that wandered in Arcady....

Le poète suggère ainsi beaucoup plus qu'il n'exprime. Il y a unité complète, chez lui, entre les mots aux voyelles subtilement nuancées ou les longs adjectifs souples et harmonieux, et l'idée souvent un peu rêveuse et incertaine, dont la couleur de brume est traversée parfois de clartés de feu. Tel petit poème d'amour, qui est un symbole achevé :

Thy farewells array the west...

est tout imprégné de ce quelque chose d'indéfinissable que Matthew Arnold nomma un jour « la magie celtique ». On y retrouverait, en un raccourci lumineux, tout l'art captivant et si moderne de Mr. Noyes.

C'est encore parmi les poètes d'aujourd'hui qu'il faut ranger les deux écrivains, William Strode et Thomas Traherne, que Mr. Bertram Dobell vient de tirer de l'oubli où ils dormaient depuis deux siècles passés. Le premier avait, durant sa vie, joui d'une réputation considérable, mais son œuvre, répandue surtout en manuscrit, ou éparpillée dans les recueils anonymes de l'époque, avait été vite oubliée et n'était plus guère connue que des professionnels de l'histoire littéraire. Le cas du second est plus remarquable encore. Traherne avait été vaguement apprécié au XVIIe siècle en tant qu'auteur de deux gros ouvrages théologiques, *Roman Forgeries* et *Christian Ethicks*, mais on avait toujours complètement ignoré qu'il y ait eu en lui un poète de valeur. Tout l'honneur de la découverte en revient donc à M. Dobell qui, récemment, réussit à identifier un certain nombre de ses manuscrits jusqu'ici inconnus. A une seconde édition des *Poems*, parue l'an dernier, l'heureux chercheur vient d'ajouter une œuvre nouvelle, *Centuries of Meditations*, qui rappelle ainsi l'attention sur sa trouvaille, et en souligne toute l'importance. M. Dobell, en tirant de l'ombre, partielle pour l'un, totale pour l'autre, Strode et Traherne, a enrichi la littérature anglaise de deux poètes nouveaux. La découverte, qui n'est pas sans exemple (on se rappelle le Campion de Mr. A. H. Bullen, et le Wilson de Mr. Feuillerat) est intéressante à maints endroits, et vaut qu'on s'y arrête.

W. Strode (1600-1645) se rattache à l'école de Donne. Comme le Doyen de Saint-Paul, il appartient à cette classe d'hommes d'église du XVIIe siècle fort en honneur à la Cour et prédicateurs populaires en renom, jouissant d'une grande réputation d'érudits, latinistes remarquables, poètes enfin, composant à temps perdu des vers, religieux et profanes, de toute espèce. Sa vie fut brillante et honorée. Né d'une nombreuse famille du Devonshire, il devint chapelain de Richard Corbet, son ami, lui aussi évêque et poète,

Digitized by Google

puis orateur de l'université d'Oxford, où il séjourna presque toujours. Son œuvre consiste principalement en poèmes de circonstance. Elle comprend tous les genres et correspondant aux multiples devoirs de sa position, aux désirs de ses amis, ou aux caprices de la mode : élégies ou épitaphes, couplets amoureux, poèmes religieux ou philosophiques, épigrammes et rébus, jusqu'à une longue tragi-comédie en cinq actes, *The Floating Island*, écrite par ordre, il semble, et tout à l'éloge du roi, représentée à Oxford devant la Cour en 1636, fastidieuse allégorie morale où l'on voit un royaume déchiré par les passions de ses habitants, dont les chefs, Audax, Irato, Desperato, complotent contre le roi Prudentius, le remplacent un moment par la reine Fantaisie, mais se hâtent, devant l'anarchie montante, de le restaurer. L'idée, chez Strode, pas plus que la forme, ne révèle aucune originalité. C'est le genre courant dans la première moitié du XVIIe siècle, inclinant plutôt vers la banalité tranquille que vers l'aventureuse personnalité. Ce sont des variations constantes sur un air général unique. Strode est tout imprégné du ton, alors prédominant, de la poésie de Donne. On retrouve chez lui le réalisme du grand poète, sa recherche du détail concret, précis, à prétentions scientifiques souvent, et aussi l'interprétation ingénieuse et fantastique qu'il lui donne, ce mélange ainsi d'observation minutieuse et d'imagination subtile, qui se torture à l'infini pour découvrir, dans les objets décrits, des correspondances mystérieuses ou des analogies inaperçues encore. Cette « poésie métaphysique » qui, chez un génie comme Donne produit, par instants, des effets sublimes, n'arrive chez Strode qu'à embrouiller toute chose. On n'en remarque que les procédés extérieurs de style, compliqués à plaisir, qui, privés de la vie intense qu'y insufflait, par à-coups, le poète de génie, apparaissent inertes, d'un artifice bien monotone, et gênent l'idée plus qu'ils ne la servent. Sans atteindre jamais à la hauteur idéaliste d'un Donne, Strode est ainsi empêché d'aspirer seulement à la grâce et à la légèreté tout esthétiques d'un Herrick. Le poème, même le meilleur, comme *In Commendation of Musick*, *On Westwell Downes*, *On the death of Mistress Mary Prideaux*, demeure toujours ingénieux, alambiqué, artificiel. La pensée, qu'on n'arrive pas à dégager bien nettement sous les oripeaux du style, paraît inintéressante, sinon insincère. Le poète se montre bien moins que l'écrivain rompu à toutes les subtilités, d'un style à la mode. Ainsi l'œuvre de Strode — et c'est là, à nos yeux, son plus vif et son très réel intérêt — est justement représentative d'une certaine classe de poésie courante dans la première moitié du XVIIe siècle, qu'on retrouve si abondante dans tous les recueils de l'époque — où M. Dobell a d'ailleurs beaucoup puisé — à peine personnelle tant elle imite de près un modèle unique, manquant presque totalement des particularités qui marquent un talent sincère. C'est de la poésie, en un mot, telle qu'en écrivait tout homme cultivé qui avait acquis une certaine prestesse de style, bien qu'il fût, comme Cartwright « *a most seraphic preacher* » (A. Wood) ou, comme le jovial Richard Corbet, évêque de l'église d'Angleterre, bien qu'on parlât de lui

Digitized by Google

comme de « *that learned man, Doctor W. Strode, orator for the famous University of Oxford* ».

Une tout autre importance s'attache à la seconde découverte de M. Dobell. Th. Traherne (1636?-1674) révèle en effet dans ses *Poems*, comme dans ses *Centuries of Meditations* — recueil de contemplations religieuses écrites dans une prose poétique — une très nette individualité. Il ne s'agit plus seulement de versification habile, ni de récréation élégante, mais de convictions arrêtées, de pensées profondes, et qu'on aurait peu de peine à synthétiser en un système presque achevé, très personnel en tout cas, et aussi peu dépendant que possible du moment et du milieu. Religieux par tempérament et par vocation — Traherne était pasteur de l'église anglicane — sérieux et méditatif, d'une piété un peu solennelle même, il se garde bien, dans les œuvres en question, de toute exposition dogmatique. L'énergie lyrique qui brûle en lui est assez forte pour fondre les bornes étroites des formules. Il est, essentiellement, poète et mystique. Son œuvre dit toutes les félicités d'une âme extatique, claire et heureuse, consciente de sa parenté avec Dieu, sûre et fière à la fois de sa glorieuse destinée. Des sommets de la spiritualité, où il plane constamment, Traherne délivre un message de lumière et de joie. Le monde est un Eden, où la seule fonction de la nature est de plaire ou de servir à l'homme. La vie est un océan de clartés infinies, un ruisseau qui jaillit de la Fontaine divine. L'âme du poète est celle d'un enfant qui admire tout autour de lui, celle d'un saint plutôt, qui, à l'intuition émerveillée de l'enfant, ajoute une intelligence et une gratitude ferventes. Cette âme bienheureuse, si débordante de pensées, qui sont

> The Heavenly streams which fill the source with rare
> Transcendent perfect pleasures

et où l'on trouve la quintessence,

> ... the very cream of all He wrought,

qui adore l'enthousiasme, et pour qui l'indifférence est la mort, n'a, d'autre part, rien de hautain, de dédaigneux, ni d'égoïstement ascétique. Elle aime les autres hommes d'un amour vaste :

> The bliss of other men is my delight...
> The face of God is goodness unto all.

A son culte transcendantal pour l'Esprit de Vie, cette âme joint l'amour de la terre et l'humble charité humaine; et c'est ce mélange ainsi de mysticisme et d'altruisme qui, peut-être, constitue l'originalité la plus marquante de Traherne, au plein milieu de ce XVIIe siècle surtout, si étroit dans ses sentiments religieux comme dans ses sympathies sociales. Traherne ne ressemble que de loin à Herbert et à Crashaw, desquels on l'a trop facilement rapproché. Il fait songer parfois à Henry Vaughan, mais avec quelque chose de plus ardent, de plus clair, de plus allègre dans la

Digitized by Google

pensée, de moins contourné aussi et de moins inégal dans le style. Le vers de Traherne est souvent simple, aux angles nets et exacts. Sa langue est lumineuse, mais restreinte, avec les mêmes épithètes constantes : *naked, pure, undefiled, transparent, light*, avec les mêmes rares images, *the Heavenly fountain* et *the crystal streams*. Empruntant remarquablement peu à la diction poétique du temps, elle se distingue par un mélange de lucidité et de grâce un peu froide, par une clarté un peu nue que l'on retrouvera plus tard chez certains romantiques. Traherne est littéralement un précurseur, et comme l'antétype même, de William Blake.

Le nom de M. Dobell restera attaché aux noms de Strode, de Traherne surtout, et ce sera justice. Poète lui-même, il a fait précéder son édition des *Poems* de celui-ci d'une épitre en vers où il déclare, avec une candeur désarmante, tout l'orgueil que lui inspire sa découverte d'une « nouvelle étoile ».

A fulgent planet which
Henceforth shall with its beams the heavens enrich.

Il y revient, avec un peu trop de complaisance peut-être, dans ses introductions où il fait un véritable panégyrique de ses héros, et où son enthousiasme n'a pas laissé de nuire à la sûreté critique de son jugement. On pourrait lui reprocher en outre — et ceci est autrement grave — la modernisation systématique qu'il a cru devoir apporter dans ses textes. Pourquoi, dans le but seulement de complaire à l'indolence de certains lecteurs, sacrifier la fixité, qui devrait être absolue, du texte primitif, et se priver en même temps de cette sorte d'atmosphère qu'il est seul à créer? On aurait mauvaise grâce cependant à tenir rigueur à M. Dobell. Ses luxueux volumes constituent, pour la littérature anglaise, une acquisition d'importance, et leur publication a été un des grands événements poétiques de ces dernières années. On ne peut que lui souhaiter autant de bonheur dans ses recherches futures, et que se joindre, avec un peu moins d'emphase, à l'acclamation fraternelle de cet autre explorateur littéraire, M. A. H. Bullen :

Praised be your new-found golden prize,
More worth than wealthy argosies...
So with high hope, unwearied brain,
Fare forth on devious paths again;
Come laden home, and I'll cry « *Plaudite* ».

FLORIS DELATTRE.

Livres dernièrement reçus, et dont il sera rendu compte ultérieurement :

Francis Thompson : *Selected Poems* (Methuen, 1908). — St John Lucas : *New Poems* (Constable, 1908). — O. Jiriczek : *Viktorianische Dichtung* (Heidelberg, 1907). — Walt Whitmann : *Feuilles d'herbe*, traduction intégrale par Léon Bazalgette (Paris. Mercure de France. 2 vol. 1909).

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE ET REVUE DES REVUES

Langue et Littérature allemandes.

Bibliographie des ouvrages.

I. Histoire de la civilisation et histoire proprement dite. — GERDES, H. *Geschichte des deutschen Volkes und seiner Kultur im Mittelalter. 3. Bd. Geschichte der Hohenstaufen und ihrer Zeit.* Leipzig, Duncker u. Humblot, 08. 15 m. — HAUPT, ALBR. *Die älteste Kunst, insbesondere die Baukunst der Germanen, von der Völkerwanderung bis zu Karl dem Grossen.* Leipzig, Degener, 09. 20 m. — HEINRICHS, K. *Studien über die Namengebung im Deutschen seit dem Anfang des 16. Jahrh.* Strassburg, Trübner, 08. 14 m. [*Quellen und Forschungen zur Sprach und Culturgeschichte der germanischen Völker, 102. H.*]. — BAILLEU, P. *Königin Luise. Ein Lebensbild.* Leipzig, Giesecke und Devrient, 08. 10 m. — BORNHAK, F. *Aus Alt-Weimar. Die Grossherzoginnen Luise und Maria Paulowna.* Breslau, Langewort, 08. 3 m. — GERHARDT, L. *Carl Ludwig Fernow.* Leipzig, Haessel, 08. 3 m. — LIENHARD, F. *Das klassische Weimar.* Leipzig, Quelle u. Meyer, 09. 1 m. [*Wissenschaft und Bildung, 35.*]. — MENGE, PAUL. *Bad Lauchstedt und sein Gœthetheater. 2 Vorträge.* Halle, Buch. d. Waisenh., 08. 1 m. — *Silhouetten aus der Goethezeit. Aus dem Nachlass Johann Heinrich Merck's hrsg. u. eingeleitet von* LEO GRÜNSTEIN. Wien, Löwy, 09. 12,80 m.

II. Mythologie, folk-lore, etc. — JOHN, E. *Aberglaube, Sitte und Brauch im sächsischen Erzgebirge. Ein Beitrag zur deutschen Volkskunde.* Annaberg, Graser, 09. 3,60 m. — LEYEN, FRDR. V. D. *Deutsches Sagenbuch. 1. Teil. Die Götter und Göttersagen der Germanen.* München, Beck, 09. 2,50 m.

MUSÄUS, J. K. A. — *Volksmärchen der Deutschen.* Berlin, Cassirer, 09. 5 vol. 16 m. — SCHÄFER, W. *Rheinsagen.* Berlin, Fischer und Franke, 08. 3 m. — STRACKERJAHN, L. *Aberglaube und Sagen aus dem Herzogtum Oldenburg. 2. erweit. Aufl., hrsg. v.* KARL WILLOH. Oldenburg, Stalling, 08. 7,20 m.

III. Histoire de la littérature. Traités généraux, genres, pays particuliers, etc. — BIESE, A. *Deutsche Literaturgeschichte, 2. Bd. Von Gœthe bis Mörike.* München, Beck, 09. 5,50 m. — KÖNNECKE, G. *Deutscher Literaturatlas. Mit einer Einführung von* CHRISTIAN MUFF. Marburg, Elwert, 09. 6 m. HUCH, RICARDA. *Die Romantik. Bd. 1 : Blütezeit der Romantik. 3. Aufl. Bd. 2. Ausbreitung und Verfall der Romantik. 2. Aufl.* Leipzig, Haessel, 08.

Digitized by Google

10 m. — WALZEL, O. *Deutsche Romantik. Eine Skizze.* Leipzig, Teubner, 08. 1 m. [*Aus Natur und Geisteswelt*, 232.]. — WEHRHAN, K. *Kinderlied und Kinderspiel.* Leipzig, Heims, 09. 2 m. [*Handbücher zur Volkskunde*, 4.]. — THIMME, A. *Das Märchen.* Leipzig, Heims, 09. [*Handbücher zur Volkskunde*, 2.]. 2 m. — HAAKH, ELIS. *Die Naturbetrachtung bei den Mittelhochdeutschen Lyrikern.* Leipzig, Avenarius, 08. 2 m. [*Teutonia, 9. H.*]. — STAHL, SOPHUS. *Die Entwicklung der Affekte in der Lyrik der Freiheitskriege.* Leipzig, Fock, 08. 3,50 m. — WAGNER, H. F. *Die mundartliche Dichtung in Salzburg.* Salzburg, Huber, 08. — HŒBER, KARL. *Beiträge zur Kenntnis des Sprachgebrauchs im Volksliede des 14. und 15. Jahrh.* Berlin, Mayer u. Müller, 08. 4 m. [*Acta Germanica, 1. H.*]. — SCHELL, O. *Das Volkslied.* Leipzig, Heims, 08. 2 m. [*Handbücher zur Volkskunde, 3.*]. — KRAUSS, R. *Das Stuttgarter Hoftheater von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart.* Stuttgart, Metzler, 08. 8,40 m. — MAMROTH, F. *Aus der Frankfurter Theaterchronik (1889-1907).* Berlin, E. Fleischel, 08. 2 vol. 10 m. — STERN, A. *Zwölf Jahre Dresdner Schauspielkritik. Hrsg. v.* CHR. GAEHDE. Dresden, Koch, 09. 5,50 m. — WEILEN, AL. V. *Hamlet auf der deutschen Bühne bis zur Gegenwart*, Berlin, Reimer, 08. 4,50 m. [*Schriften der deutschen Shakespeare-Gesellschaft, 3. Bd.*]. — KRONENBERG, M. *Geschichte des deutschen Idealismus. 1. Bd. Die idealistische Ideen-Entwickelung von ihren Anfängen bis Kant.* München, Beck, 09. 7 m. — WAGNER, K. O. *Die « Oberdeutsche allgemeine Litteratur-Zeitung ».* Salzburg, Huber, 08. 3 m. -- OLSCHKI, LEON. *G. B. Guarinis Pastor Fido in Deutschland.* Leipzig, Haessel, 08. 2,50 m.

IV. Histoire de la langue allemande. — FRANCK, J. *Altfränkische Grammatik. Laut- und Flexionslehre.* Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 09. 7,80 m. [*Grammatiken der althochdeutschen Dialekte, 2. Bd.*]. — GERBET, EMIL. *Grammatik der Mundart des Vogtlandes. Lautlehre.* Leipzig, Breitkopf, 08. 18 m. [*Sammlung kurzer Grammatiken deutscher Mundarten, 8. Bd.*]. — SCHÖNHOFF, H. *Emsländische Grammatik. Laut- und Formenlehre der emsländischen Mundarten.* Heidelberg, Winter, 08. 7 m. [*Germanische Bibliothek, I. Reihe, 8. Bd.*]. — UNWERTH, WOLF VON. *Die schlesische Mundart, in ihren Lautverhältnissen grammatisch und geographisch dargestellt.* Breslau, Marcus, 08. 3,60 m. [*Wort und Brauch, 3. Heft*]. — PETRI, F. E. *Handbuch der Fremdwörter in der deutschen Schrift- und Umgangssprache. Bearb. v.* ROCHUS SEIBT. München, Kupferschmid, 08. 4 m. — VIËTOR, W. *Deutsches Aussprachewörterbuch. In 8 Heften. 1. Heft.* Leipzig, Reisland, 08. 1,20 m. — *Deutsche Dialektgeographie. Berichte und Studien über G. Wenkers Sprachatlas des Deutschen Reichs, hrsg. v.* F. WREDE. Marburg, Elwert. *1. Heft.* RAMISCH, J. *Studien zur niederrheinischen Dialektgeographie.* — WREDE. F. : *Die Diminutiva im Deutschen*, 08. 3,20 m. — 2. Heft. SEIHENER, E. *Cronenberger Wörterbuch.* 08. 5 m.

V. Auteurs et ouvrages particuliers. — Aal. — GOMBERT, L. *Johannes Aals Spiel von Johannes dem Täufer und die älteren Johannesdramen.* Breslau, Marcus, 08. 3,20 m. [*Germanistische Abhandlungen, 31. Heft*].

Digitized by Google

Arndt's, E. M. *Ausgewählte Werke in 16 Bdn. Hrsg. v.* H. MEISSNER *und* R. GEERDS. Leipzig, Hesse, 08. 6 m. — MEISSNER, H. *Ernst Moritz Arndts Leben und Schaffen.* Leipzig, Hesse, 08. 1,20 m.

Brentano's, Clemens. *Sämtliche Werke. Unter Mitwirkg v.* H. AMELUNG, V. MICHELS, J. PETERSEN, *hrsg. v.* CARL SCHÜDDEKOPF. München, Müller, 09. *Bd. 5 : Godwi, hrsg. v.* H. AMELUNG. *6 m.* [*L'ouvrage aura 16 vol.; les t. I-IV non encore parus*].

Droste-Hülshoff, Annette von. — *Gedichte. Textrevision von* ALEX V. BERNUS. *Einleitung und Erläuterungen von* ADELH. V. SYBEL-BERNUS. Berlin, Fischer, 08. 3 m. [*Pantheon-Ausgabe*].

Eichendorff, Frhr. J. v. — *Sämtliche Werke. Historisch-kritische Ausgabe. In Verbindung mit* P. A. BECKER *hrsg. v.* W. KOSCH UND A. SAUER. Regensburg, J. Habbel, 08. *Bd 11. Tagebücher.* [*Vol. I-X non encore parus; prix du vol. en souscription 2,50 m.; prix du vol. isolé 4 m.*]. — ERDMANN, JUL. *Eichendorffs historische Trauerspiele. Eine Studie.* Halle, Niemeyer, 08. 3 m.

Fichte, J. G. — *Werke. Neu hrsg. von* FRITZ MEDICUS. Leipzig, Eckardt, 08. *1. Darstellung der Wissenschaftslehre. Die Wissenschaftslehre. 4 m.* — *2. Grundlage des Naturrechts nach Prinzipien der Wissenschaftslehre. 4 m.* — *3. Die Grundzüge des gegenwärtigen Zeitalters. 3 m.* — *4. Das System der Sittenlehre nach den Prinzipien der Wissenschaftslehre. 3,50 m.*

Fischart. — HAUFFEN, A. *Neue Fischart-Studien.* Wien, Fromme, 08. 5,60 m. [*Euphorion. Ergänzungsheft 7*].

Geibel's, Eman. — *Jugendbriefe. Bonn, Berlin, Griechenland.* Berlin, Curtius, 09. 5 m.

George, Stefan. — DÜLBERG, F. *Stefan George. Ein Führer zu seinem Werke.* München, Müller, 08. 2 m.

Gœthe. — *Gœthe's Briefwechsel mit Marianne von Willemer. Hrsg. v.* P. STEIN. Leipzig, Insel-Verlag, 08. 4 m. — *Gœthe's Gespräche mit. J. P. Eckermann. Neu hrsg. u. eingeleitet v.* FRZ. DEIBEL. Leipzig, Insel-Verlag, 08. 5 m. — ECKERMANN, J. P. *Gespräche mit Gœthe in den letzten Jahren seines Lebens. 8. Orig.-Aufl. Nach dem ersten Druck und dem Orig.-Mskr. des 3. Teils mit einem Nachwort und Register neu hrsg. v.* H. H. HOUBEN. Leipzig, Brockhaus, 09. 8 m. — *Aus Gœthes Tagebüchern. Ausgewählt und eingeleitet von* HANS G. GRAEF. Leipzig, Insel-Verlag, 08. 2 m. — *Gœthe's Faust. Hrsg. v.* GEORG WITKOWSKI. Leipzig, Hesse, 08. 2 vol. 2,40 m. [*Meisterwerke der deutschen Bühne*]. — *Gœthes Tagebuch der italienischen Reise. Hrsg. v.* JUL. VOGEL. Berlin, Bard, 08. 3,50 m. — *Mit Gœthe in Italien. Tagebuch und Briefe des Dichters aus Italien. Für deutsche Italienfahrer hrsg. v.* J. VOGEL. Berlin, Bard, 08. 5 m. — *Gœthe. Torquato Tasso. Textrevision, Einleitung und Erläuterungen von* OTTO PNIOWER. Berlin, Fischer, 08. 3 m. [*Pantheon-Ausgabe*]. — BODE, W. *Gœthes Leben im Garten am Stern.* Berlin, Mittler, 09. 5 m. — FÖRSTER, BRIX. *Gœthes naturwissenschaftliche Philosophie und Weltanschauung. Mit ausführlichen Belegen aus seinen Werken.* Annaberg, Graser, 09. 2,80 m. — JAHN, O. *Gœthe und Leipzig.* Leipzig, Xenien-Verlag,

Digitized by Google

09. 2 m. — JAHN, KURT. *Gœthes Dichtung und Wahrheit. Vorgeschichte-Entstehung. Kritik. Analyse.* Halle, Niemeyer, 08. 7 m. — KAULITZ-NIEDECK, R. *Gœthe und Jerusalem.* Giessen, von Münchow, 08. 3,50 m. — SOMMER, R. *Gœthe im Lichte der Vererbungslehre.* Leipzig, Barth, 08. 3 m. — REICHEL, EUG. *Gottsched. 1. Bd.* Berlin, Gottsched-Verlag, 08. 8,50 m.

Grabbe's, Chr. D. — *Sämtliche Werke in 6 Bdn. Vollständige Ausgabe mit den Briefen von und an Grabbe. Hrsg. v.* O. NIETEN. Leipzig, Hesse, 08. 3 m.

Grimmelshausen, H. J. Chr. v. — *Der abenteuerliche Simplicissimus in 3 Bdn. Hrsg. v.* REINHARD BUCHWALD. Leipzig, Insel-Verlag, 08. 8 m. — BLŒDAU, C. A. v. *Grimmelshausens Simplicissimus u. seine Vorgänger. Beiträge zur Romantechnik des 17. Jahrh.* Berlin, Mayer u. Müller, 08. 4 m. [*Palaestra, 51.*].

Grillparzer's, Frz. — *Selbstbiographie. Mit Anmerkgn hrsg. v.* A. KELLER. Frankfurt a. M., Diesterweg, 08. 1,60 m.

Grillparzer. — BAUER. *Literarische Studien über Grillparzer, Halm, Raimund und Stifter.* Hildesheim, Helmke, 09. 1 m. — WOLF-CIRIAN, FR. *Grillparzers Frauengestalten.* Stuttgart, Cotta, 08. 4 m.

Haller. — GREYERZ, O. v. *Albrecht Haller als Dichter.* Bern, Francke, 08. (*2. Ausg.*). — VETTER, F. *Der junge Haller. Nach seinem Briefwechsel mit Johannes Gossler aus den Jahren 1728-1738.* Bern, Francke, 09. 1,80 m.

Hartleben's, O. E. *Ausgewählte Werke in 3 Bdn. Auswahl und Einleitung von* FR. F. HEITMÜLLER. Berlin, Fischer, 09. 8 m.

Hauptmann, G. — WULFFEN, E. *Gerhart Hauptmann vor dem Forum der Kriminalpsychologie und Psychiatrie. Naturwissenschaftliche Studien.* Breslau, Langewort, 08. 2 m.

Hebbel. — ENGEL-MITSCHERLICH, FRAU HILDE. *Hebbel als Dichterd er Frau.* Dresden, Baensch, 09. 2 m. — FRIEDRICH, PAUL. *Der Fall Hebbel. Ein Künstler-Problem.* Leipzig, Xenien-Verlag, 08. 1 m. — KRUMM, J. *Die Tragödie Hebbels. Ihre Stellung und Bedeutung in der Entwickelung des Dramas.* Berlin, Behr, 08. 2,50 m. [*Hebbel-Forschungen, Nr. 3.*].

Heine-Briefe. *Gesammelt und hrsg. v.* HANS DAFFIS. *4. Aufl.* Berlin, Pan-Verlag, 09. 2 vol. 6 m. — *Heine's, H., Memoiren. Nach seinen Werken, Briefen und Gesprächen. Hrsg. v.* GUSTAV KARPELES. *3. Aufl.* Berlin, Curtius, 09. 4 m. — ECKERTZ, E. *Heine und sein Witz.* Berlin, Felber, 08. 4 m. [*Literarhistorische Forschungen, 36. H.*]. — SIEBERT, W. *Heinrich Heines Beziehungen zu E. T. A. Hoffmann.* Marburg, Elwert, 08. 2,80 m. [*Beiträge zur deutschen Literaturwissenschaft, 7.*].

Helwig's *Märe vom heiligen Kreuz, nach der einzigen Handschrift zum ersten Male hrsg. v.* P. HEYMANN. Berlin, Mayer u. Müller, 08. 5,50 m. [*Palaestra, 75.*].

Hoffmann's, E. T. A. — *Ausgewählte Werke in 8 Bdn. Einleitg von* R. SCHAUKAL. Leipzig, Hesse, 08. 3 m.

Humboldt, W. v., *und* **A. W. Schlegel.** — *Briefwechsel. Hrsg. v.* ALB. LEITZMANN. *Mit einer Einleitung von* B. DELBRÜCK. Halle, Niemeyer, 08.

Digitized by Google

8 m. — SPRANGER, EDUARD. *Wilhelm von Humboldt und die Humanitätsidee.* Berlin, Reuther und Reichard, 09. 8,50 m.

Kant. — KÜLPE, O. *Immanuel Kant. Darstellung und Würdigg.* **2.**, *verbess. Aufl.* Leipzig, Teubner, 08. 1 m. [*Aus Natur und Geisteswelt, 146.*].

Keller, G. — BAECHTOLD, J. *Gottfried Kellers Leben. Kleine Ausgabe ohne die Briefe und Tagebücher des Dichters. Aus dem Nachlass des Verfassers.* **2.** *Aufl.* Stuttgart, Cotta, 08. 3 m.

Klaj. — FRANZ, A. *Johann Klaj. Ein Beitrag zur deutschen Literaturgeschichte des 17. Jahrh.* Marburg, Elwert, 08. 6,40 m. [*Beiträge zur deutschen Literaturwissenschaft, 6.*].

Kleist's, Heinrich von. — *Sämtliche Werke und Briefe in 6 Bänden. Hrsg. v.* W. HERZOG. *1. Bd.* Leipzig, Insel-Verlag, 08. 4,50 m. — *Kleit's, H. v.. Erzählungen. Eingeleitet von* E. SCHMIDT. Leipzig, Insel-Verlag, 08. 2 m. — HELLMANN, HANNA. *Heinrich von Kleist. Das Problem seines Lebens und seiner Dichtung. Ein Versuch.* Heidelberg, Winter, 08.

Laube. — ALTMAN, G. *Heinrich Laubes Prinzip der Theaterleitung. Ein Beitrag zur Aesthetik der dramatischen Kunst im 19. Jahrh.* Dortmund, Ruhfus, 08. 2 m. [*Schriften der literarhistorischen Gesellschaft Bonn, 5*].

Lavater, J. C. — *Physiognomische Fragmente, zur Beförderung der Menschenkenntnis und Menschenliebe. Originalgetreuer Neudruck der Editio princeps von 1775-1778.* Berlin, Barsdorf, 08. 20 livrais. à 3,75 m. chacune.

Lenz, R. — FRIEDRICH, T. *Die « Anmerkungen übers Theater » des Dichters Jakob Michael Reinhold Lenz.* Leipzig, Voigtländer, 08. 4,80 m. [*Probefahrten, 13. Bd.*].

Luther's *deutsche Briefe. Gesammelt u. hrsg. v.* G. HASLINGER. Leipzig, Zeitler, 08. 4 m.

Nibelungenlied. — *Unser Nibelungenlied in metrischer Uebersetzung. Erklärungsausgabe. von* H. KAMP. Berlin, Mayer u. Müller, 09. 9 m. — ADRIAN, G. *Beiträge zur Würdigung der Nibelungendichtung (Progr.).* Dortmund (Leipzig, Fock), 08. 1,50 m. — BOER, R. C. *Untersuchungen über den Ursprung und die Entwickelung der Nibelungensage. 3. Bd.* Halle, Buchh. d. Waisenh., 09. 8 m.

Nietzsche. — BECKER, W. C. *Der Nietzschekultus. Ein Kapitel aus der Geschichte der Verirrungen des menschlichen Geistes.* Leipzig, Lepinski, 08. 2 m.

Raabe. — SPEYER, MARIE. *Raabe's « Hollunderblüte ». Eine Studie.* Regensburg, Habbel, 08. 2,40 m. [*Deutsche Quellen und Studien, 1. Heft.*].

Saar, F. v. — BETTELHEIM, ANT. *Ferdinand von Saars Leben und Schaffen.* Leipzig, Hesse, 08. 1,50 m.

Sachs, Hans. — *Ausgewählte Werke. Eingeleitet u. in unserer Schreibung hrsg. v.* A. KELLER. Frankfurt a. M., Diesterweg, 08. 1,60 m.

Scheit, Kaspar. — SCHAUERHAMMER, A. *Mundart und Heimat Kaspar Scheits, auf Grund seiner Reimkunst untersucht.* Halle, Niemeyer, 08. 6 m. [*Hermaea, 6.*].

Schelling *als Persönlichkeit. Briefe, Reden, Aufsätze. Hrsg. v.* OTTO BRAUN. Leipzig, Eckardt, 08. 4 m.

Digitized by Google

Schillers *Dramaturgie. Drama und Bühne betreffende Schriften, Aufsätze, Bemerkungen Schillers, gesammelt und ausgewählt von* OTTO FALKENBERG. München, Müller, 09. 5 m. [*Deutsche Dramaturgie, 2. Bd.*]. — BELLERMANN, L. *Schillers Dramen. Beiträge zu ihrem Verständnis. 3. Teile. 4. Aufl.* Berlin, Weidmann, 08. 20 m. — BERGER, K. *Schiller, sein Leben und seine Werke.* München, Beck, 09, 2 vol. 12 m. — LUDWIG, ALBERT. *Schiller und die deutsche Nachwelt.* Berlin, Weidmann, 09. 12 m.

Schleiermacher's, Frdr., *Weihnachtsfeier. Kritische Ausg. Mit Einltg u. Register v.* HERMANN MULERT. Leipzig, Dürr, 08. 2 m. [*Philosophische Bibliothek, 117. Bd.*].

Schœnaich-Carolath, E. v. — SCHÜLER, G. *Prinz Emil von Schœnaich-Carolath als Mensch und Dichter.* Leipzig, Göschen, 09. 2 m.

Schondoch. — HEINTZ, H. *Schondochs Gedichte, untersucht und hrsg.* Breslau, Marcus, 08. 5 m. [*Germanitische Abhandlungen, 30. H.*].

Schopenhauer. — RICHERT, H. *Schopenhauer. Seine Persönlichkeit, seine Lehre, seine Bedeutung. 6. Vorträge. 2. durchgesehene Auflage.* Leipzig, Teubner, 09. 1 m. [*Aus Natur und Gesteswelt, 51.*].

Schubart. — KLOB, K. M. *Schubart. Ein deutsches Dichter- und Kulturbild.* Ulm, Kerler, 08. 4 m.

Steffens, H. — KARSEN, F. *Henrik Steffens Romane. Ein Beitrag zur Geschichte des historischen Romans.* Leipzig, Quelle u. Mayer, 08. 5,75 m. [*Breslauer Beiträge zur Literaturgeschichte, 6.*].

Storm, T. — EICHENTOPF, HANS. *Theodor Storms Erzählungskunst in ihrer Entwickelung.* Marburg, Elwert, 08. 1,60 m. [*Beiträge zur deutschen Literaturwissenschaft, 11.*].

Suchensinn. — PFLUG, EMIL. *Suchensinn und seine Dichtungen.* Breslau, Marcus, 08. 3,20 m. [*Germanistische Abandlungen. 32. Heft*].

Sudermann, H. — *Das hohe Lied. Roman.* Stuggart, Cotta, 08. 5 m.

Theophilus. — *Mittelniederdeutsches Drama, in 3 Fassungen hrsg. v.* R. PETSCH. Heidelberg, Winter, 08. 2 m. [*Germanische Bibliothek, II. Reihe, 2. Bd.*].

Thümmel, M. A. v. — KYRIELEIS, R. *Moritz August v. Thümmels Roman « Reise in die mittäglichen Provinzen von Frankreich ».* Marburg, Elwert, 08. 2 m. [*Beiträge zur deutschen Literaturwissenschaft, 9.*].

Treitschke, H. v. — *Bilder aus der deutschen Geschichte.* Leipzig, Hirzel, 08. 2 vol. 4,80 m.

Wagner, R. — PFORDTEN, H. V. D. *Handlung und Dichtung der Bühnenwerke Richard Wagners, nach ihren Grundlagen in Sage und Geschichte dargestellt. 4., darchgesch. Aufl.* Berlin, Trowitzsch, 08. 6 m.

Wieland's *Gesammelte Schriften. Hrsg. v. der deutschen Kommission der k. preuss. Akademie der Wissenschaften. 1. Abtlg. : Werke. 1. Bd. — 2. Abtlg. : Uebersetzungen, 1. Bd.* Berlin, Weidmann, 09. 9 m. et 7,20 m.

L. MIS.

Digitized by Google

Revues allemandes.

Preussische Jahrbücher. — **Februar 1909.** — K. Rosner, Der Ruf des Lebens. — W. Jensen, König Friedrich.

Paedagogik : Professor Dr. Adolf Matthaei, Cuxhaven : O. H. Michel, Die Wohn und Schlafverhältnisse unserer Schulkinder. — Dr. Damman, Die geschlechtliche Frage. — F. W. Förster, Sexualethik und Sexualpaedagogik.

Politische Korrespondenz : Lutz Korodi, Der deutsch-tschechische Ausgleich. — Die Oesterreichische Sozialdemokratie. — Vom Deutschtum in Ungarn. — Bankfrage und Wahlreform.

Dr. Felix Rachfahl, Professor der Geschichte an der Univ. Giessen : Windthorst und der Kulturkampf I. — Ein Zöllner : Steuern, die es nicht erreichten.

Notizen und Besprechungen. — *Literatur* : Marie Fuhrmann, Greifswald : A. Sapper, Frau Pauline Brater. — F. Gundelfinger, Henrick Steffens. — D. v. Liliencron, Leben und Lüge. — J. Frapan Akunian, Schönwettermärchen. — R. Presber, Das Mädchen vom Nil und andre Novellen. — W. Harlan, Die Dichterbörse.

März 1909. — Heft 1 : Conrad Haussmann, M. d. R. Anno 1908. — Ludwig Thoma : Deutschland und Oesterreich. — Hermann Bahr : Oesterreichisches. — Robert Hessen : Von Marx zu Kant.

Heft 2 : Friedrich Payer : Fortschritte? — Verns : Zum fünfzigsten Geburtstag Wilhelms II. — Hermann Hesse : Gespräch am Abend.

Süddeutsche Monatshefte. — München, fasc. mars. *Hoffensthal* : die Kinder von Annegg. Roman. *Carl Maria Cornelius* : Prolog zum Barbier von Bagdad. *Ganghofer* : Lebenslauf eines Optimisten. *Flesch* : Schule und Industrie-Staat. *Ernst von Wildenbruch*. *Riezler* : Das Clavierquintett von H. Pfitzner.

Id., fasc. avril. *Ernst Zahn* : Das Zögern. Novelle. *Levin L. Schücking* : Annette von Droste und Levin Schücking. *Spectator Novus* : Die Trennungsfrage in der Schweiz. *Karl Voll* : Neue Schriften zur Kunst.

Die Propyläen. — Hrsggbn. von E. Engels. München.

N° 21. — *A. Dresdner* : Klinger's Brahms-Denkmal. P. Hausmann : zum 84ten Geburtstag F. Spielhagens.

N° 22. — *Elisabeth Förster Nietzsche* : Zu Andlers Artikel über Bernoulli's Nietzsche Werk.

N° 23. — *A. Wagner* : Die Furcht vor der Seele. *Baumann* : Kwaidan von Lafcadio Hearn.

N° 24. — *E. Silvester* : Briefe eines ehrlichen Mannes. *A. Teutenberg* : Gœthe und die sog. Königliche Kunst. *E. Gradinger* : Gœthe in Feld und Lagerleben.

Digitized by Google

N° 25. — *A. Messer* : Der Pragmatismus. *E. Schmitz* : Electra und Salomé. *B. Rüttenauer* : Die Frühjahrsaus stellung der Secession. *L. Finckh* : Drei werthvolle Romane.

Revues philologiques allemandes.

Zeitschrift für deutsche Philologie. T. XL, fasc. 4, déc. 1908. ARTICLES ORIGINAUX. — FR. KAUFFMANN : *Studien zur altgermanischen Volkstracht* (explications des termes concernant le vêtement des membres inférieurs : *Hose, Fissel, brök*). — E. K. BLÜMML : *Die schwelinsche Liederhandschrift* (édition d'un recueil manuscrit de chansons populaires du XVIIe siècle, conservé à Stuttgart. Quelques-unes de ces chansons sont inédites). — R. M. MEYER : *Helmbrecht und seine Haube* (il y a plus de réalité dans le *Helmbrecht* et d'exactitude historique qu'on ne l'a récemment admis).

MÉLANGES. — K. DYROFF : Eine Frage zu Völuspá 5, 1-4. — L. SCHMIDT : *Beschwörung gegen Würmer.*

COMPTES RENDUS. — *Zur neuesten Hebel-literatur* (H. Krumm). — J. SCHLEMM : *Wörterbuch zur Vorgeschichte* (Fr. Kauffmann). — R. FORRER : *Reallexikon der prähistorischen, klassischen und frühchristlichen Altertümer* (Fr. Kauffmann). — A. KIEKEBUSCH : *Der Einfluss der römischen Kultur auf die germanische im Spiegel der Hügelgräber des Niederrheins* (Fr. Kauffmann). — A. GÖTZE : *Germanische Funde aus der Völkerwanderungszeit : Gotische Schnallen* (Fr. Kauffmann). — R. HENNING : *Der Helm von Baldenheim und die verwandten Helme des frühen Mittelalters* (Fr. Kauffmann). — B. KAHLE : *Kristnisaga Thattr Thorwalds ens widforla Thattr Isleifs biskups Gizurarsonar Hungrvaka* (A. Gebhardt). — M. NYGAARD : *Norrön Syntax* (G. Neckel). — A. LÜDERITZ : *Die Liebestheorie der Provençalen bei den Minnesingern der Stauferzeit* (E. Wechssler). — R. JECHT : *Ueber die in Görlitz vorhandenen Handschriften des Sachsenspiegels und verwandter Rechtsquellen* (G. Ehrismann). — E. KEGEL : *Die Verbreitung der mittelhochdeutschen erzählenden Litteratur in Mittel- und Niederdeutschland, nachgewiesen auf Grund von Personennamen* (G. Ehrismann). — E. UTITZ : *J. J. Wilhelm Heinse und die Aesthetik zur Zeit der deutschen Aufklärung* (Th. A. Meyer). — R. LAUBE : *Rudolf Hildebrand und seine Schule* (J. Schmedes). — J. HAUSSMANN : *Untersuchungen über Sprache und Stil des jungen Herder* (R. M. Meyer).

Zeitschrift für deutsche Wortforschung. T. X, fasc. 4, février 1909. — W. FELDMANN : *Ueber einige geflügelte Worte, Schlagworte und Modewörter* (dans cette étude, où paraissent les citations documentaires les plus anciennes, se trouvent un grand nombre de locutions ou de mots étrangers). — H. SCHULZ : *Foppen* (histoire détaillée de ce mot, appliqué primitivement aux mendiants simulateurs et admis dans la langue littéraire seulement au XVIIIe siècle). — H. SUOLAHTI : *Mundartliche Nachklänge der alten Deminu-*

Digitized by Google

tivbildungen auf **inkilin.** — E. NESTLE : *Dialektisches aus der vorlutherischen deutschen Bibel.* — N. VAN WYK : *Blage* (essai de déterminer l'origine de ce mot, synonyme d' « enfant », et connu dans l'Allemagne du Nord-Ouest); *Trauer* (ce mot serait issu d'une racine indo-européenne représentée par le latin *dormio*). — G. BAIST : *Bruch.* — F. KLUGE : *Wörterbuchschau* (coup d'œil jeté sur les publications lexicographiques récentes. A propos de la nouvelle édition de son *Dictionnaire étymologique* M. Klage attaque les étymologiste trop hardis et réclame pour l'établissement des étymologies des réalités historiques).

T. XI, fasc. 1, février 1909. — J. STOSCH : *Tollharras, Tollrasch, Beiderwand* (les deux premiers mots sont formés de *Arras*, le troisième est composé de *wand* qui signifie étoffe et du gén. *beider*, c'est-à-dire étoffe faite de deux matières, fil et laine.) — O. SCHRADER : *Zu nhd.* **buche** (il n'est pas assuré que le mot *Buche* appartienne au vocabulaire iranien primitif). — A. KLUYVER : *Droge* (Le mot *Droge* peut être né de l'arabe *dŭrdwa*). — F. BURG : *Eiszeit* (origine et sens de ce composé qui n'est enregistré ni dans le *Grimm*, ni dans le *Sanders*). — F. KLUGE : *nhd.* HEIDE *und got.* **haithnô** (du gotique *haithi*, qui signifie « bruyère », plante, est issu *haithnô*, qui signifie « étendue de pays stérile », et de ce dernier *haithno*, dont le sens est « païenne »). — E. BORST : *Heimweh* (le mot est documenté au XVIIe siècle et il a pris diverses acceptions). — A. SEMLER : *Pilgrim, pilgram, pilgrum, pilger*; *der typus* PILGRUM. — FUCKEL : *Die Ruhlaer Slavismen.* — O. BEHAGHEL : *Frühe Latinisierung eines deutschen Eigennamens* (il s'agit de l'évêque de Freising, *Arbeo*, qui traduisit son nom en *Heres* au VIIIe siècle). — W. VAN HELTEN : *Mnd.* **jôdûte, ti jôdûte**, *als Ausdrücke* für « Notschrei »; *hd.* **holen**, *aofries.* **uppahalia**; *Hode*; *zu*(-)**laus**, (-)**los**; *das Pronom* **jener.** — E. LEUMANN : *Der Ursprung der Wörter « Schnur » und « Schwester ».* — H. WUNDERLICH : *Zum IV. Band des Grimmschen Wörterbuchs* (indications sur quelques-uns des mots traités dans ce volume du *Grimm* et renseignements, plutôt mélancoliques, sur la situation faite aux auteurs).

F. P.

Le propriétaire-gérant : FÉLIX ALCAN.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

Digitized by Google

SEALSFIELD, SES IDÉES, SES SOURCES

D'APRÈS LE « KAJÜTENBUCH »

(Suite et fin [1]*.)*

Il serait faux de croire sur la foi des histoires de la littérature que Sealsfield n'a pas de sens esthétique. Peut-être est-il exact de dire qu'il n'a pas apprécié à sa juste valeur l'artiste qui était en lui, qu'il a découvert ses dons remarquables de peintre et de poète sur la voie de l'observation psychologique et ethnologique. Certaines de ses descriptions sont encore pâles et incolores, sans aucun pittoresque, tout à fait dans le style Baedeker. Cf. le passage suivant (p. 38) : « Brazonia etwa dreissig Meilen oberhalb der Einmündung des Rio Brazos in die Bai, war zur Zeit unserer Ankunft, d. h. im Jahre 1832, eine bedeutende Stadt- für Texas nämlich- indem sie über dreissig Häuser, darunter drei Backsteinerne, drei Frame = od. Fach =, die andern Blockhäuser, enthielt, alle zum Sprechen amerikanisch ; auch die Gassen ganz in unserer beliebten Manier, schnurgerade und in rechten Winkeln sich durchschneidend ». Ce souci de l'exactitude minutieuse ne saurait engendrer le pittoresque : on dirait le compte rendu d'un émissaire parti en reconnaissance en vue d'une action future, ou d'un journaliste chargé de faire une enquête. N'oublions pas que Sealsfield a fait des voyages dans le Texas et au Mexique pour des maisons de commere, et — probablement aussi — pour le gouvernement des États-Unis. D'autres passages s'expliquent par la même raison, tout en nous montrant davantage le géographe. Il faut se rappeler également qu'il est venu en Amérique avec la géographie de Humboldt dans sa poche. Les lignes suivantes semblent empruntées à un livre technique (p. 37) : « der Boden des Landes

1. Voir *Rev. Germ.*, mai-juin 1909.

Digitized by Google

war jedoch, wie Sie leicht ermessen können, unser Hauptaugenmerk. An der Küste hatten wir ihn leichtsandig gefunden, mit einer sehr dünnen Kruste fruchtbarer Dammerde, aber ohne alle Anzeichen von Sumpf oder Schlamm; meiter hinauf wurde die Schicht der fruchtbaren Dammerde dicker: sie lagerte von einem bis vier — acht — zwölf — endlich fünfzehn — und bei Brazoria zwanzig Fuss über der Sand — und Lehmunterlage ». Le reste indique évidemment qu'on a affaire à une expédition de futurs colons : « Noch hatten wir nichts, was einem Hügel oder Steine ähnelte, gesehen, und in der Tat dürfte es schwer werden, hundert Meilen weit und breit einen Stein, auchnur so gross wie ein Taubenei, zu entdecken. Dafür fehlte es nicht an Holz, um Häuser zu bauen und Einfriedungen zu stellen, und dies beruhigte uns wieder. Unsere Hoffnungen wuchsen mit jeder Meile ».

Il semble donc que, dans le genre descriptif, Sealsfield n'ait pas immédiatement trouvé sa voie. On trouve même dans le Kajütenbuch des restes de style Delille (p. 403) : « Sie hatte aber bereits die holden Kinder Floras begrüsst, war von Blume zu Blume geeilt. » Mais ceci est l'exception. D'une façon générale, on peut distinguer dans le Kajütenbuch deux manières descriptives : l'une qui est réaliste et semble appartenir en propre à l'auteur, l'autre qui est romantique et est évidemment empruntée à d'autres écrivains, ainsi que nous nous efforcerons de le montrer.

Peut-être a-t-il été amené au sens pictural par la botanique et l'ethnologie. Il ne mentionne jamais un arbre sans le désigner par son essence. Quelques citations suffiront, elles abondent dans l'ouvrage. « Ich kam an mehreren wunderschönen Inseln, den herrlichsten Pecans —, Pflaumen —, Pfirsichbäumeninseln, vorbei. Es haben aber diese Inseln sowie überhaupt die Wälder in Texas, das eigentümliche, dass ihre Baumarten nicht gemischt, sondern gewöhnlich ganz rein in ihren Baumschlägen sind. Selten treffen Sie eine Insel mit zweierlei Baumschlägen. Wie die verschiedenen Tiere des Waldes sich zu einander halten, so halten sich hier Lebenseichen zu Lebenseichen, Pflaumen zu Pflaumen, Pecans zu Pecans — nur die Rebe ist allen gemeinsam » (p. 59). Son principal souci dans la description est l'exactitude. Pittoresque ou non, romantique ou réaliste, elle doit être fidèle. Mais cette fidélité dans le rendu lui fait

Digitized by Google

trouver des images précises et vivantes. Pour dépeindre le règne végétal, ou minéral, il emploie volontiers des figures empruntées au règne animal. « Man sieht weder Mündung, noch Land. Eine Insel dehnt sich etwa sechzig Meilen vor diesem wie eine ungeheure flach gedrückte Eidechse hin ». Il a au plus haut point le sens du geste, du mouvement typique qui caractérise une attitude. Il nous dépeint, par exemple, un bouquet d'arbres tourmentés : « wie eine Schlange, die sich zum Sprunge aufringelt, lag sie aufgerollt » (p. 52). On saisit un procédé analogue dans le « portrait » suivant, fait de main de maître : « Wie eine Katze auf dem Sprunge, einherschleichend, eine unaussprechlich widerliche Karikatur, den Wirt vorstellend — rote Haare, rote Schweinsaugen, ein Mund, der grausig scheusslich von einem Ohr zum andern reichte, ein hündisch erdwärts gerichteter Blick, der lauernd giftig ganz dem schleichenden Katzenschritte entsprach... Johnny schlich, als ob er nicht gehört hätte, fort und fort aus einer Ecke in die andere — wie bei einer Katze, war sein letzter Schritt immer springend. » Le procédé de comparaison est significatif; mais il témoigne en même temps d'un sens artistique véritable. Il lui suffit d'un trait en apparence accessoire, sans importance pour caractériser un sujet. Les deux lignes suivantes en disent plus que bien des phrases : « Johnny stahl sich jetzt so leise aus der Stube, dass mein Mann seine Entfernung erst durch das Klappen der Holzklinke gewahr wurde » (p. 85). Tous les traits sont empruntés à la nature, et même Sealsfield ne craint pas d'employer le terme cru qu'évoque en lui la représentation de tel ou tel détail de l'ensemble. Pour traduire fidèlement son impression visuelle ou auditive, il a recours à des rapprochements entre des êtres insensibles et des êtres vivants ou des hommes et des animaux, qui ont tous en commun le caractère qu'il prête à tel individu en particulier. Ce procédé descriptif, qui classe pour ainsi dire scientiquement un homme dans l'échelle animale, peut à bon droit être nommé réaliste. Bob est de même un portrait type, d'une telle vie dans son individualisme, qu'il se hausse à la généralité impersonnelle des unités dont est peuplé notre monde extérieur. Sous l'appareil épouvantable de ses haillons sordides, déguenillés, dépenaillés, tachés du sang de ses semblables et du gibier de la prairie, sous cette figure dévastée par les vices et par les privations de toute sorte,

Digitized by Google

brunie par le soleil et les intempéries des saisons au point que l'étranger ne peut distinguer s'il a devant lui un blanc ou un Peau-Rouge, nous saisissons le type du malandrin fuyant la société policée, vivant d'une façon quasi-sauvage, et donnant le spectacle d'un fâcheux retour à la nature. Le réalisme de cette figure est tellement poussé que nous en sommes désagréablement affectés. Sealsfield a accumulé ici à dessein tous les traits extérieurs susceptibles de donner dans toute son étendue l'impression d'abandon, de vice, de corruption, d'abrutissement physique et moral (p. 74-75). Mais mieux que la description, le dialogue qui se déroule entre Bob et Mister Morse nous fait pénétrer dans l'intimité de ce caractère dégradé.

Sealsfield est véritablement passé maître dans l'art du dialogue, qui lui permet d'accumuler un à un les traits significatifs d'un personnage. C'est ici que son art réaliste se révèle complètement. Le rythme de la conversation lui permet de nuancer progressivement, comme par teintes successives, la physionomie qu'il a d'abord esquissée; chaque nouvelle phrase ajoute à l'impression d'ensemble, et il en résulte un tableau où les divers éléments viennent se mettre comme d'eux-mêmes à leur place. Le récit est comparable chez lui à un large courant; comme un fleuve n'est fait que de vagues, ce sont des touches successives qui, ajoutées une à une, forment une nappe versicolore.

Souvent, il est vrai, ses dialogues se réduisent à de simples monologues, et le Kajütenbuch lui-même n'est qu'une suite de monologues. Comme l' « Insel Felsenburg » du XVIIe siècle, il réunit un certain nombre de voyageurs, marins, négociants, officiers, hommes de finance, autour d'une table copieusement servie, et où ne manquent jamais ni les cigares, ni le Madère, ni le Bordeaux, ni le Champagne, pour ne pas parler du rhum qu'on avale à pleins verres pour chasser l' « ague », et chacun prend tour à tour la parole, comme de nos jours on porte un toast dans les banquets officiels. Ce procédé de composition, qui n'en est pas un, a cet avantage, qu'il permet à notre auteur de donner à son récit plus de naturel, un air plus vivant. On pourrait dire justement que son manque d'art en composition lui était nécessaire, imposé par son sujet. Comment faire rentrer dans le cadre toujours étroit d'un seul livre tous les aspects que présente le peuple prédestiné? Une unité rigoureuse,

Digitized by Google

nuirait à l'impression d'ensemble, à la complexité, à la profusion. Il n'y a de règles valables en art que celles qui peuvent vous être utiles. Les romans de Sealsfield ont une unité supérieure à celle de la forme : l'unité du fond. C'est une suite de fresques grandioses et puissantes qui se déroulent aux yeux des profanes, leur offrant par intervalles les principaux moments de la nouvelle histoire. Ce sont des fragments, le courant du récit nous en cache le lien, mais, à la réflexion apparaît l'organisme secret, le processus mystérieux de composition. A quoi bon, dit Sealsfield, étaler au grand jour, comme à plaisir, ce qui doit rester inconscient; pourquoi vouloir en tout et partout satisfaire, d'abord, notre besoin, en somme mesquin, d'intelligence? « Zu viel Licht schadet, und ein solches gleichsam Auseinanderlegen der innern Maschinerie eines Werkes mag wohl den Künstler, aber schwerlich das Publikum ansprechen; es ist im Gegenteil peinlich, ein Kunstwerk anatomisch zergliedert zu sehen, ehe man noch einen rechten Blick darauf gewonfen hat. » L'analyse est aussi la critique, et la critique est la négation. Est seul intéressant ce qui est positif, organisme vivant.

Et ceci est la justification de la langue de Sealsfield. Elle est tout simplement ce qu'elle devait être, d'après tout ce que nous savons de son tempérament. Il ne reculera devant aucun moyen pour traduire la pensée du Yankee, pour le montrer pensant et vivant. De là souvent l'emploi ou la traduction littérale de vocables yankees. Dire que son allemand est incorrect, c'est se placer à un autre point de vue que l'auteur, et par suite ne pas le comprendre. Ici encore il a fait ce qu'il a voulu faire, et ceci est d'un vrai artiste. Cette langue tour à tour triviale, brutale, fine, délicate, romantique, réaliste, technique, sentimentale, où se croisent et s'entrechoquent des expressions, parfois même des phrases anglaises, françaises, espagnoles, indiennes, était l'instrument nécessaire à un tel écrivain. Son sujet, son genre lui faisaient un devoir de rendre la réalité toute nue. Un allemand châtié, académique, ne pouvait que nuire à la fidélité, à la vraisemblance, diminuer la valeur du document réel qu'est l'œuvre de Sealsfield. Hâtons-nous de remarquer, du reste, qu'en dépit des mots étrangers qu'il emploie en foule, de l'anglais surtout, cette langue est de contexture profondément germanique. Sealsfield avait raison lorsqu'il disait dans une lettre que

Digitized by Google

cet avantage venait de ce qu'il s'inspirait de l'anglais, et non du français, comme la plupart des Allemands. D'un autre côté, il est vrai que cette qualité a ses inconvénients : sa phrase manque, non de souplesse, mais d'harmonie. Et par là il reproduit une des originalités yankees : l'anglo-américain est encore moins musical que l'anglais.

Il est cependant un côté dans la production littéraire de Sealsfield par où il semble différer de lui-même : c'est la partie romantique. Il semble qu'ici les sentiments et la langue soient d'un autre homme. Et cela est d'autant plus étrange que ces passages sentimentaux ou poétiques sont intercalés la plupart du temps sans transition dans la trame du récit, et comme celui-ci est ordinairement d'un tout autre ordre d'idées, il en résulte un manque de cohésion frappant. Aussi pourrait-on presque sans inconvénient détacher certaines de ces descriptions pittoresques qui ont un air d'emprunt : p. 181-2, la description du « Patriarche », par exemple qui ne fait qu'interrompre la marche de l'action. On peut en dire autant d'un grand nombre de passages descriptifs et notamment du tableau de genre que Sealsfield nous donne page 324.

*
* *

Les Sources.

Nous sommes amenés à nous demander si cette partie de l'œuvre de Sealsfield est originale, s'il n'y a pas, peut-être, influence, consciente ou non.

Un premier point est acquis : Sealsfield connaissait certainement les ouvrages écrits sur l'Amérique par Chateaubriand. Il a lui-même eu soin de nous renseigner à ce sujet dans le *Kajütenbuch* (p. 374 et 380) : Parlant de la Louisiane, il s'exprime ainsi : « Im Lande der Blüten und Blumen, wie Chateaubriand so schön sagt. » — « Und doch lieben Sie das Melancholische? ». — « Ja, wenn es von einem Chataubriand dargestellt wird. Sie wissen, Fort Rosalie ist der Schauplatz seiner Natchez. »

Il semble bien, en effet, que Sealsfield ait hautement admiré celui qui offre, par certaines particularités de sa vie même, une assez

Digitized by Google

grande analogie avec lui. Postl n'est pas sans avoir découvert ce parallélisme naturel entre leurs existences extérieures; l'un et l'autre furent des agents politiques au service d'une famille déchue, et nous aurons occasion de voir que cette sympathie se retrouve dans leur tempérament littéraire, puisqu'ils ont tous deux mis largement à contribution les relations de voyages en Amérique antérieures à eux. On a prouvé récemment que le chantre de René à décrit jusqu'à des régions qu'il n'avait point vues; il n'est pas de même impossible que Sealsfield ait traité ses motifs puisés dans autrui, et que, comme Chateaubriand, il ait trouvé souvent plus commode de s'en référer à ses devanciers de l'exactitude de tel ou tel détail.

Une partie de ces sources est déjà connue. Il est à présumer que Chateaubriand et Sealsfield ont copieusement profité des expériences faites avant eux par les explorateurs du Nouveau Monde. Voici les livres qui nous ont semblé avoir été sur la table de travail à la fois de l'auteur d'*Atala* et de l'auteur du *Kajütenbuch*.

Bartram Williams, *Voyages dans les parties sud de l'Amérique septentrionale*, savoir : les Carolines septentrionale et méridionale, la Géorgie, les Florides orientale et occidentale, le pays des Cherokees, le vaste territoire des Muscogulges ou de la Confédération Creek et le pays des Chactaws. Traduit de l'anglais par P.-V. Benoist, Paris, Carteret et Brosson, an VII, 2 vol. in-8.

Beltrami I. C. *La découverte des sources du Mississipi et de la Rivière sanglante*, par J. C. Beltrami, Nouvelle-Orléans, imprimerie de B. Lévy, 1824, in-8.

Id. *Le Mexique*, Paris, Crevot, 1830, 2 vol. in-8.

Beltrami J. C. *A Pilgrimage in Europe and America*, leading to the discovery of the sources of the Mississipi and Bloody River, with a description of the whole course of the Former and of the Ohio by J. C. Beltrami, London, Clarke, 1828, 2 vol. in-8.

Chateaubriand, *Œuvres complètes*, Paris, Pourrat frères, 1834-5.

Astoria. *Or, Enterprise, beyond the Rocky Mountains*, By Washington Irving, Paris, A. and W. Galignani, 1836, in-8, et Paris, 1836, Baudry, in-8.

Astoria. *Voyages au delà des Montagnes Rocheuses*, par W. Irving. Traduit de l'anglais par P.-N. Grolier, 3e éd., Paris, A. Allouard, 1843, 2 tomes en 1 vol. in-8.

Loin de nous la pensée que Sealsfield ait sciemment traduit en allemand, soit en l'allongeant, soit en le conservant, ce que d'autres

Digitized by Google

avaient déjà consigné en français ou en anglais. Nous ne partons point d'une idée préconçue; la similitude, ou tout au moins la grande ressemblance des développements, la préoccupation et la reproduction de certains détails en apparence secondaires, et qui se retrouvent également chez certains de ces écrivains, parfois l'accumulation chez Sealsfield des traits pittoresques, placés sans souci de la vraisemblance ou du naturel, devront seules décider s'il y a plus que des réminiscences.

Quelle que soit au reste l'impression définitive, de tels rapprochements ne peuvent que montrer la genèse de telle ou telle image devenue par sa perfection même conventionnelle et dénuée de pittoresque.

En général, Sealsfield fait preuve d'une certaine pudeur dans ses emprunts. Il utilise de préférence les motifs qui ont été négligés par Chateaubriand.

Nous verrons cependant qu'à l'occasion il n'observe pas toujours cette discrétion. Les rapprochements que nous présentons par la suite sont groupés, autant que possible, par motifs : nous passerons ainsi en revue les points communs qu'offre tel ou tel développement chez Beltrami, Irving, Bartram, Chateaubriand et Sealsfield, souvent la réminiscence tirée du *Kajütenbuch* n'intéressera que l'un des quatre écrivains antérieurs; parfois, au contraire, plusieurs extraits de ces mêmes auteurs seront nécessaires pour éclairer tel ou tel passage. Nous étudierons successivement les citations se rapportant à la côte du Mexique; à la description de la prairie, à la révélation religieuse qu'elle impose; au supplice de la faim et de la soif; au malandrin de Bob et au « patriarche »; puis nous examinerons au même point de vue le chapitre intitulé « der Krieg », ainsi que les patriotes; et enfin la parenté du capitaine, de miss Murky et du village des Natchez chez Sealsfield avec certains motifs tirés de Chateaubriand. Dès le début du *Kajütenbuch*, la description du port de Galveston nous fait penser à celle que donne Beltrami d'un petit port du Mexique :

Voyage au Mexique, p. 20 : «... tout ce spectacle réveillerait dans l'âme du mortel qui ignorerait le passé l'idée d'une nouvelle découverte. L'illusion toutefois ne serait pas longue,

Cf. *Raf*, p. 34-35 : « Ein rückwärts hinter einer schmalen Landzunge stehendes Blockhaus,.. überzeugte uns endlich, dass wir denn doch auf festem Lande waren... vor dem

Digitized by Google

trois ou quatre uniformes militaires, quoique déchirés, et autant de fusils et de baïonnettes, quoique rouillés, le ramèneraient bientôt sur les traces de l'Europe... Un poste militaire garde, à la rive droite, l'entrée du fleuve, abrité sous un toit couvert de feuilles de palmier... »

P. 21 : « C'était le soir du 14; un officier supérieur de la douane, faisant aussi les fonctions du commissaire de police, vient à bord, fait ses inspections financières et politiques, et nous laisse sous la surveillance rigoureuse d'une garde de douaniers.

P. 24 : « Ce n'était pas tout, il fallait aller chez le commandant de la place : il me fit un peu attendre. Son excellence (on appelait ainsi un colonel d'une république) faisait une partie aux cartes; je crois qu'il en faisait une aussi à la bouteille; car il vint me parler entièrement *impos sui* ».

Blockhause bivouakierte die gesamte Garnison, eine Compagnie, aus, zwölf zwergartigen, spindelbeinigen Kerlchen bestehend... Sie hockten um ein altes Brett herum, auf dem sie so eifrig Karte spielten, dass sie sich Raum die Zeit nahmen, uns zu besehen. Doch kam ihr Chef uns freundlich aus dem Hause entgegen.

Kapitän Cotton, früher Heraussgeber der *Mexican Gazette*, jetzt Civil u. Militärintendant des Hafens von Galveston, Domänendirektor, Hafeninspektor, auch Gast — u, Schenkwirt u unser Landsmann obendrein, schien sich, zur Ehre seines gesunden Menschenverstandes sei es bemerkt, weit mehr auf seine vortrsefflichen spanischen u. französischen Weine, die er denn freilich zollfrei einlagerte, als auf seine vielen Ehrenstellen, deren er mehr hatte als Soldaten, einzubilden ».

La principale beauté du *Kajütenbuch*, la description de la prairie dont Sealsfield a eu le mérite de faire un tableau achevé auquel rien ne manque, se trouve éparpillée dans les récits de voyages de Chateaubriand, Beltrami et Bartram. Dans un grand nombre de passages du livre de Beltrami : *Découverte des sources du Mississipi et de la Rivière sanglante*, etc. La Nouvelle-Orléans, 1824, on retrouve cette opposition entre la pureté virginale de la prairie et la nature souillée par la présence de l'homme, qui revient à différentes reprises dans *die Prärie am Jacinto*.

Découverte des sources, etc., p. 18; « Les endroits qui portent l'empreinte de la main de l'homme font le constraste le plus frappant avec ceux où la Nature est encore tout à fait sauvage. Les villes et les villages,

Cf. *Raf*, p. 36 : Cf. : « Am ersten dieser drei Tage fuhren wir durch eine immerwährende Wiese, am zweiten rückten wir den Inseln näher; die Wiese wurde zum Parke, rechts u. links tauchten in meilenweiter

Digitized by Google

les plus riants, sont séparés souvent par une sombre solitude. Les champs et les prairies, dont l'aménité et le gazon verdoyant vous arrêtent et vous charment, sont partout entrecoupés par des bois lugubres et des forêts impénétrables. Les huttes et les chaumières, les fermes et les hameaux, parsemés çà et là, répandent sur la scène des intermèdes, si touchans, que l'âme la plus froide ne saurait y être indifférente. »

Entfernung die prachtvollsten Baumgruppen auf, aber keine Spur menschlichen Daseins in diesem herrlichen Parke-ein unermesslicher Ozean von Gräsern u. Inseln.

Es ergreift aber ein solcher Ozean von Gräsern u. Inseln das Gemüt des Neulings nocht weit mehr, als der Ozean der Wasser.

Cf. également. p. 46 : « Im Vordergrunde floss die endlose Prärie mit ihren wogenden Gräsern u. Blumen in die unabsehbare Ferne hin, im Hintergrunde erhob sich die hehre Majestät eines Texasischen Urwaldes.... Diese Inseln sind nun einer der reizendsten Züge in dem Texasischen Landschaftsgemälde, u. so unendlich mannigfaltig in ihren Formen u. der Pracht ihrer Baumschläge, dass man jahrelang im Lande sein, u. doch immer neue Schönheiten an ihnen auffinden wird... sie gewähren einen Anblick, der auch das unpoetischste Gemüt in Verzückung bringen könnte. »

Voyage en Amérique (Chateaubriand, p. 59) : « Qui dira le sentiment qu'on éprouve en entrant dans ces forêts aussi vieilles que le monde, et qui seules donnent une idée de la création telle qu'elle sortit des mains de Dieu?... l'idée de l'infini se présente à moi. »

Cf. *Kajütenbuch*, p. 37 : « Alles so still, feierlich u. majestätisch! Wald und Flur, Wiesen u. Gräser, so rein, so frisch, gerade, als wären sie soeben aus der Hand des ewigen Werkmeisters hervorgegangen. Keine Spur der sündigen Menschenhand, die unbefleckte, reine Gotteswelt! »

La description de la prairie proprement dite, avec toutes ses fleurs et ses graminées se trouve esquissée chez les prédécesseurs de Sealsfield. La parenté semble évidente :

Beltrami, *Découverte*, etc., p. 177 : « Une prairie dont les bosquets parsemés çà et là entrecoupaient magiquement les distances, et l'horizon, fut le premier spectacle qui s'ouvrit

Kajütenbuch, p. 46 : « Im Vordergrunde floss die endlose Prärie mit ihren wogenden Gräsern u. Blumen in die unabsehbare Ferne hin, im Hintergrunde erhob sich die hehre Ma-

Digitized by Google

à nos yeux. Les parcs artificiels de St-Cloud, de Versailles, de Richmond et de Windsor ne sauraient être comparés à ce superbe ouvrage de la Nature... »

Cf. également : Bartram, *Voyage dans les parties sud de l'Am. Sept.*, etc., p. 185 : « Cette belle savane, les eaux qui l'arrosaient, les fleurs dont elle était émaillée, et les forêts qui sur la droite, lui formaient une bordure, présentaient au sortir du bois un coup d'œil ravissant ».

Voyage de Beltrami, p. 188 : « Le pays que nous allons parcourir est une prairie éternelle, qui n'est entrecoupée que par des rivières et des lisières de bois, qui parent leurs bords... »

jestät eines Texasischen Urwaldes... die raffinierteste Parkkunst müsste verzwiefeln, diese unendlich mannigfaltig reizenden Formen zu erreichen. »

Cf. *Kajütenbuch*, p. 52 : « So weit nur das Auge reichte, ein wallendes, wogendes, Meer von Gräsern, hie und da Baumgruppen aber keine Spur eines menschlichen Daseins. »

Les éléments du tableau admirable de la prairie que Sealsfield nous donne p. 53 sont épars chez les mêmes auteurs :

Cf. Chateaubriand, *Voy. en Am.*, p. 85 : « Nous traversâmes une prairie semée de jacobée à fleurs jaunes, d'alcée à panaches roses, et d'obélia, dont l'aigrette est poupre. Des vents légers se jouant sur la cime de ces plantes, brisaient leurs flots d'or, de rose et de pourpre, ou creusaient dans la verdure de longs sillons. »

Cf. également Irving, *Voyage dans les parties désertes de l'A. du N.*, p. 257 : « La caravane continua son voyage par un temps charmant du mois de mai. Les prairies qui bordaient la rivière, étaient gracieusement peintes de mille fleurs, qui offraient à l'œil la confusion variée d'un tapis de Turquie. Les belles iles sur lesquelles on s'arrêtait de temps en temps offraient un agréable

Cf. *Kajütenbuch*, p. 52-3 : « In der Richtung, in der wir ausgeritten, waren die Gräser häufiger, die Blumen seltener gewesen; die Prärie, durch die ich jetzt ritt, bot aber mehr einen Blumengarten dar, einen Blumengarten, in dem kaum mehr das Grünzu sehen war. Der bunteste rote, gelbe, violette, blaue Blumenteppich, den ich je geschaut, Millionen der herrlichsten Prärierosen, Tuberosen, Dahlien, Astern, wie sie kein botanischer Garten der Erde so schön, so üppig aufziehen kann. Mein Mustang vermochte sich kaum durch dieses Blumengewirr hindurch zu arbeiten. Eine Weile staunte ich diese ausserordentliche Pracht an, die in der Ferne erschien, als ob Regenbogen auf Regenbogen über der Wiese hingebreitet zitterten ».

Digitized by Google

mélange de bosquets et de pelouses. Les arbres étaient souvent entrelacés de vignes en fleurs, qui parfumaient l'air. Entre les masses majestueuses des bois s'étendaient des nappes de gazons verts, semées de mille fleurs et brodées de touffes de roses épanouies. Les bisons, les élans, les antilopes, qui se réfugiaient souvent dans ces îles, y avaient tracé parmi les buissons et les arbres d'innombrables sentiers, pareils aux allées tortueuses d'un parc. »

Cf. également Beltrami, *Voy. au Mexique*, p. 100-1 : « Que n'ai-je pu y passer tous les jours de mon existence ! Jamais endroit n'a eu tant d'attraits sur ma sympathie.

« Imaginez... mais il vous est impossible de l'imaginer, et à moi de le peindre ! Cependant, imaginez, comtesse, une grande prairie, émaillée et brillante de fleurs les plus belles et les plus variées, embaumant le ciel et la terre de leur parfum... Imaginez cette réunion d'objets touchants, environnée de tous côtés de hautes montagnes, richement parées d'arbres de toute futaie, de tout feuillage, de tout aspect, sombre et riant, et de tous les verts qu'on trouve dans le prisme, et qu'on n'y trouve pas; de ce beau vert dont l'œil ne peut se rassasier quand on voyage dans le mois de juin en Angleterre. »

Cf. également Bartram : *Voy. dans les parties sud de l'Am. sept.*, etc.; p. 56 : « Je traversai ces forêts clairsemées de grands pins, des plaines fleuries, et d'immenses savanes verdoyantes, où l'incarnat de la *Chironia pulcherrina*, et les parfums de l'Asclépias odorante, embaumaient

Cf. p. 59 : « Ich kam an mehrere wunderschöne Inseln... — nur die Rebe ist allen (Bäumen) gemeinsam. Sie verwebt, verschlingt sie alle mit ihren zarten u. doch kräftigen Banden. Mehrere dieser herrlichen Inseln betrat ich... sah aber nichts als Rudel von Hirschen, die mich mit ihren treuen Augen unschuldig naiv anschauten u. erst, wenn ich näher kam, ausbrachen. »

Cf. le passage ci-dessus de Sealsfield avec les lignes suivantes d'Irving II, p. 213 : « Seulement quelques antilopes regardaient les chasseurs, du haut des rochers, et décampaient hors de vue aussitôt qu'on s'efforçait d'en approcher. »

Id. p. 165 : « Sur le bord de cette rivière, on aperçut un troupeau de dix-neuf antilopes, vue si peu ordinaire en cette région, que nos voyageurs mirent en doute l'évidence de leurs sens. Ils essayèrent, par toute sorte de moyens, de s'en approcher à portée : mais ces animaux étaient trop farouches et trop légers pour qu'on pût y réussir. Après avoir alternativement bondi jusqu'à une certaine distance, et s'être arrêtés à regarder les chasseurs avec une curiosité capricieuse, ils décampèrent et s'enfuirent à perte de vue. »

De même, p. 211 : « Ils voyaient de temps en temps un assez grand nombre d'antilopes, et ils essayèrent tous les moyens d'en approcher : mais ces timides animaux étaient encore plus sauvages qu'à l'ordinaire. Après avoir tenté pendant quelque temps les chasseurs affamés, ils bondissaient bien au delà de toute chance de poursuite. »

Digitized by Google

l'air et récréaient la vue; je rencontrai d'ennuyeux marais, couverts de cannes; je vis de grands troupeaux sauvages de bêtes à cornes, de chevaux et de chevreuils, et j'observai une espèce d'hibiscus, couchée, à feuilles palmées, à fleurs grandes, ouvertes, blanches et jaune pâle, avec un œil d'un rouge vif. Je vis aussi une belle espèce de lupin, à feuilles en languette, velues, et d'un vert pâle. Les fleurs sont disposées en longs épis érigés; sur quelques plantes, elles sont d'un beau bleu céleste; sur d'autres, de couleur de chair; sur quelques-unes, blanches comme la neige; et, quoique les trois couleurs semblent ne former que des variétés de la même espèce, elles se trouvent, cependant, en groupes séparés, quelquefois très voisins, et souvent très distans les uns des autres. »

Presque à chaque page de la description que Sealsfield nous donne de la prairie, on trouve des réminiscences de l'un ou de l'autre de ses prédécesseurs.

Cf. par ex. Beltrami, *Découverte des sources du Mississipi*, etc., p. 188. « Le pays que nous allons parcourir est une prairie éternelle, qui n'est entrecoupée que par des rivières et des lisières de bois, qui parent leurs bords. L'horizon seul borne les espaces immenses qui les environnent, et la direction que chacun veut prendre vers, ou entre les quatre points cardinaux du monde, est la seule route qui se présente à vos pas. »

Cf. *Voy. de Beltrami au Mexique*, p. 74 : « A quelques milles d'Alta-

Cf. *Rap.*, p. 54 : « Bei welchen Gelegenheiten man mich auch immer ernstlich warnte, ja nicht ohne Begleitung oder Kompass in die Prärie hinaus zu schweifen; selbst Pflanzer, die hier zu Hause waren, thäten das nie, denn hügel u. berglos, wie das Land ist, habe der Verirrte auch nicht das geringste Wahrzeichen, er könne tage ja wochenlang in diesem Wiesenozeane, Labyrinthe von Inseln herumirren, ohne Aussicht, seinen Weg je herauszufinden. »

Cf. *Rapitenbuch*, p. 53 : « Ein Koloss glänzte mir entgegen, eine

Digitized by Google

mira une pyramide majestueuse vient frapper vos regards étonnés... A la différence des grandes perspectives, qui effacent de près l'illusion qu'elles offrent de loin, plus vous approchez de cette masse prodigieuse, plus vous sentez grandir votre surprise et votre admiration. L'œil et l'imagination font perdre ici son procès à l'optique. Cette montagne s'élève isolée, au milieu d'un pays plat, monotone et aride; le sommet s'en perd dans les nues, et son immense grandeur se cache derrière le voile lointain de l'horizon. »

Cf. également Beltrami, *Découv. des sources*, etc., p. 83 : « Sur le bord occidental, des montagnes hérissées de rochers taillés perpendiculairement en tours, clochers, chaumières, etc., représentent des villes te des villages au naturel. On peut les appeler les montagnes des villages. »

Cf. même ouvrage, p. 178 : « Dans la matinée du 14, nous traversâmes une autre prairie, d'un aspect tout nouveau. De petites buttes, couvertes d'un gazon verdoyant, formaient des ondulations qui représentaient assez une marine, que ni Vernet, ni Werdstapen n'auraient pu imiter. Des élévations lointaines et isolées offraient l'image des pyramides de l'Egypte. »

Et plus loin (p. 179) : « Jamais illusion plus frappante n'a transporté mon imagination dans les terres classiques du *Latium* et de la *Magna Græcia*. Des rocs épars, comme à dessein, sur la plaine, sur des plateaux et des collines, représentent au naturel à une certaine distance, des ruines de tout genre de la vénérable antiquité. Tantôt gediegene, ungeheure Masse... Bald glänzte es mir wie ein silberner Hügel, bald wie ein Schloss mit Zinnen u. Türmen, bald wieder wie ein zauberischer Koloss...

Et p. 70 : « Ich sah die herrlichsten Städte, wie sie die Phantasie des genialsten Malers nicht grandioser hervorzuzaubern vermag, mit Türmen, Kuppeln, Säulenhallen, die bis zu den Sternen hinaufreichten...

Digitized by Google

vous croyez y voir des substructions thermales, celles d'un amphithéâtre, d'un cirque, d'un Forum; tantôt les débris d'un Temple, d'un Cénotaphe, d'une Basilique, d'un Arc de Triomphe.

Jusqu'ici, Sealsfield s'est contenté de développer ou de condenser les thèmes à descriptions pittoresques qu'il a trouvés chez les écrivains qui l'ont précédé. Déjà, dans la peinture de la prairie, il a une supériorité incontestable sur Irving, Beltrami ou Bartram : il a pour ainsi dire objectivé son sujet; il l'a traité avec amour, en pleine connaissance de cause, alors que les autres se contentaient plutôt d'une indication fugitive, encore que la description d'Irving, par exemple, ne manque pas de charme et de grâce. Cette phrase notamment : « Les prairies qui bordaient la rivière étaient *gracieusement peintes de mille fleurs qui offraient à l'œil la confusion variée d'un tapis de Turquie* » produit, quoique différente par l'image, un effet analogue à celle de Sealsfield : « Eine Weile staunte ich *diese ausserordentliche Pracht an, die in der Ferne erschien, als ob Regenbogen auf Regenbogen über der Wiese hingebreitet zitterten* ».

Enfin les mirages que l'imagination de Sealsfield enfante au milieu de la prairie ressemblent singulièrement aux descriptions que Beltrami nous donne des villes et des villages, des ruines et des pyramides figurés par des amas de rochers. Ici encore, il semble qu'il y ait une relation évidente.

Mais là ne se bornent pas les influences que l'on retrouve dans ce tableau d'une nuit passée à la belle étoile auprès du Jacinto. La page 56 contient encore d'autres réminiscences probables.

Cf. Chateaubriand, *Voy. en Am.*, p. 61 : « Les bruits ont réveillé les bruits. La forêt est toute harmonie... Un court silence succède; la musique aérienne recommence; partout de douces plaintes, des murmures qui renferment en eux-mêmes d'autres murmures; chaque feuille parle un différent langage, chaque brin d'herbe rend une note particulière. »

Cf. *Kajütenbuch*, p. 56 : « Es war mir eine neue, eine verzauberte Welt. Jedes Gras, jede Blume, jeden Baum konnte ich unterscheiden, aber auch jedes Gras, jede Blume erschien in einem magisch übersinnlichen Lichte. »

Digitized by Google

Avec la différence de conception, il semble que la parenté soit probable.

Cf. *Atala* : « Quand une brise vient à animer ces solitudes, à balancer ces corps flottants, à confondre ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures, alors il sort de tels bruits du fond des forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essayerais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature. »

« Prärierosen und Tuberosen, Dahlien u. Astern, Geranien u. Weinranken begannen sich zu regen, zu bewegen, zum Reigen zu ordnen. Die ganze Blumen-und Pflanzenwelt begann um mich herum zu tanzen. »

Cf. *Natchez*, I, p. 38 : « Le chant monotone du will-poorwill, le bourdonnement du colibri, le cri des dindes sauvages, les soupirs de la non-pareille, le sifflement de l'oiseau moqueur, le sourd mugissement des crocodiles dans les glaïeuls formaient l'inexprimable symphonie de ce banquet ».

Cf. également *Atala*, Préface, p. 16 : « Dans ce moment même, les crocodiles aux approches du coucher du soleil, commençaient à faire entendre leurs mugissements... Tout était calme et superbe au désert. La cigogne criait sur son nid, les bois retentissaient du chant monotone des cailles, du sifflement des perruches, du mugissement des bisons et du hennissement des cavales séminoles. »

Cf. enfin Bartram, *op. cit.*, p. 270-1 : « Ces forêts solitaires sont, le soir, égayées par une musique délicieuse. Les tendres roucoulements de la tourterelle se marient aux accents variés de la non-pareille ; la linotte bleue, le loriot doré font entendre des tons plus vifs et plus élevés : l'ensemble de leurs chants forme

Cf. *Kajütenbuch*, p. 56 : « Auf einmal schallte ein laut u. langgezogener Ton aus dem Feuermeer zu mir herüber. Ich hielt an, horchte, schaute verwirrt um mich. Nichts war mehr zu hören. Wieder ritt ich weiter. Abermals der langgezogene Ton, diesmal aber melancholisch klagend. Wieder hielt ich an, wieder ritt ich weiter. Jetzt liessen sich die Klagelaute ein drittes Mal hören. Sie kamen aus einer Insel, von einer Whippoorwill, sie sang ihr Nachtlied. Wie sie das vierte Mal ihr Whippoorwill in die flammende Nacht hinaus klagte, antwortete ihr eine mutwillige Katydid. »

Digitized by Google

une véritable harmonie, qu'on entend avec plaisir, malgré le croassement presque continu des grenouilles. Le silence des nuits est souvent troublé par la voix aiguë du *Caprimulgus rufus* : on l'appelle ici chuck-will's-widow, à cause d'une ressemblance imaginaire entre son chant et le son de ces paroles... Il est gros deux fois comme l'épervier de nuit, ou le whip-poor-will des autres contrées de l'Amérique. »

On retrouve le même parallélisme dans la façon dont se passe la nuit, par exemple :

Beltrami, *Découverte*, etc., p. 227 : « Chaque fois que je m'éveillais, ma situation s'offrait à mon imagination sous un aspect affreux; mais mon âme, au lieu d'être abattue, s'élevait davantage; et ce silence de mort, qui n'était interrompu que par le chant lugubre des oiseaux nocturnes, et par les hurlements des ours et des loups; ces ténèbres, que la lune ne perçait, dans ces forêts épaisses, que pour mouvoir autour de moi des images équivoques, au lieu de m'épouvanter, m'environnaient d'un doux pathétique, tout à fait nouveau.

« Je l'ai vivement senti, mais il m'est impossible de le rendre. »

Kajütenbuch, p. 58 : « Schlafen liess es mich jedoch nicht, denn von mehreren Seiten liess sich ein Geheul vernehmen, das ich bald als das von Wölfen u. Kaguaren erkannte, wahrlich nirgendwo eine sehr angenehme Nachtmusik, hier aber, in diesem Feuerocean, dieser rätselhaften Zauberwelt, klang dieses Geheul so entsetzlich, dass es mir durch Mark u. Knochen schallte, ich wahnsinnig zu werden befürchtete. » Et page 57 :

« Ein süsser Traum, ein schmerzliches Erwachen! Die Gefühle zu beschreiben, die sich meiner bemächtigten, ist nicht möglich. »

La partie poético-pittoresque du *Kajütenbuch* semble donc nettement inspirée d'auteurs anglais, américains ou français. Peut-on en dire autant de la peinture si réaliste que Sealsfield nous donne du supplice de la faim? On serait tenté d'affirmer, au premier abord, que personne avant lui n'avait traité ce sujet, avec autant de détails surtout, dans un ouvrage littéraire. Et cependant, ici encore, nous lui trouvons un prédécesseur dans ce genre de description. Bien que dissemblables dans le détail, les deux récits n'en contiennent pas moins de grandes analogies, et il n'est pas impossible que le livre

Digitized by Google

d'Irving ait influé, consciemment ou non, sur la narration de Sealsfield.

Cf. par ex. Irving, *op. cit.*, p. 212 : « Au point du jour il (Colter) n'avait plus rien à redouter des sauvages; mais d'autres sources d'inquiétude l'assaillaient alors. Il était seul et nu au milieu du désert sans bornes. Sa seule chance de salut était d'atteindre un comptoir de la Compagnie du Missouri, situé sur une branche de la rivière Pierre-Jaune (Yellow-Stone). Même s'il échappait aux sauvages, des jours entiers devaient s'écouler avant qu'il pût atteindre ce poste, et il avait à traverser d'immenses prairies dénuées de tout abri, exposé sans aucun vêtement aux brillants rayons du soleil durant le jour, aux brises fraîches et à la rosée, durant la nuit. Ses pieds étaient déchirés par les épines du cactier; quoiqu'il vît du gibier en abondance autour de lui, il n'avait aucun moyen de le tuer, et sa subsistance dépendait des racines de la terre. »

Cf. *Kajütenbuch*, p. 58-59 : « Der Tag war schon angebrochen, als ich erwachte. Mit den Träumen waren auch die trüben Gedanken verschwunden; ich fühlte scharfen Appetit, aber doch noch frisch u. munter. Nüchtern, wie ich war, beschloss ich, auch nüchtern die Richtung, die ich zu nehmen hätte, zü erwagen... Ein neckender Geist hatte einen ganzen Tag seine Possen mit mir getrieben....

Cf. *ibid.*, p. 54 : « Denn hügel u. berglos, wie das Land ist, habe der Verirrte auch nicht das geringste Wahrzeichen, er könne tage —, ja wochenlang in diesem Wiesenoceane, Labyrinthe von Inseln herumirren, ohne Aussicht, seinen weg je heraus —, zufinden... Auch Wild sah ich vorbeischiessen, aber ohne Gewehr, stand ich inmitten des reichsten Landes der Erde, vieilleicht, ja wahrscheinlich dem Hungertode preisgegeben. »

La trame du récit sera maintenant un entre-croisement de réminiscences du supplice de la faim et de la soif et de descriptions pittoresques ou de considérations sentimentales, tout à fait dans le goût du XVIIIe siècle ou du commencement du XIXe.

« Cf. Bartram, *op. cit.*, p. 85 : Lorsqu'on a marché quelque temps sous ces ombrages, la cime s'éclaircit, et découvre aux yeux la plus magnifique forêt que j'eusse jamais vue... le terrain en est parfaitement de niveau, uni, tapissé de gazon, et vaguement planté des plus grands arbres forestiers... dont les troncs, qui paraissent tous de la même

Cf. *Rajütenbuch*, p. 59 : Ich kam an mehreren wunderschönen Inseln, den herrlichsten Pecans —, Pflaumen —, Pfirsichbäumeninseln vorbei.... es halten sich hier Lebenseichen zu Lebenseichen, Pflaumen zu Pflaumen. Pecans zu Pecans — nur die Rebe ist allen gemeinsam. Sie verwebt, verschlingt sie alle mit ihren zarten, u doch kräftigen Banden.

Digitized by Google

hauteur, ressemblent à de superbes colonnes. »

Cf. également, Irving, p. 257 : « Les belles îles sur lesquelles on s'arrêtait de temps en temps offraient un agréable mélange de bosquets et de pelouses. Les arbres étaient souvent entrelacés de vignes en fleurs, qui parfumaient l'air. Entre les masses majestueuses des bois s'étendaient des nappes de gazons verts, semées de mille fleurs et brodées de touffes de roses épanouies. Les bisons, les élans, les antilopes, qui se réfugiaient souvent dans ces îles, y avaient tracé parmi les buissons et les arbres d'innombrables sentiers, pareils aux allées tortueuses d'un parc. »

Mehrere dieser herrlichen Inseln betrat ich. Da sie nie sehr gross, u. weder Gesträuch, noch Gestrüpp, stets aber das herrlichste Grün zum Fussteppich haben, so erscheinen sie so frisch, so rein, dass ich mich bei jedem solchen Eintritt auch immer verwundert umschaute.

L'impression sera complétée par d'autres citations, elles abondent :

Cf. Beltrami, *op. cit.*, p. 49 : « Et bien, Comtesse, au milieu de ces massifs d'arbres, qui dérobent la terre aux yeux du spectateur, et dont la Nature seule dirige la naissance, la vie, et la mort, on rencontre des vastes et riantes prairies, dénuées de toute apparence, non seulement d'arbres, mais d'arbustes et de broussailles ; et, ce qui est plus étonnant, on y trouve, parfois, parsemés çà et là, des bosquets et des bouquets, disposés avec un tel ordre et une telle symétrie, qu'il serait impossible de croire que la main de l'Art ne les ait pas placés à dessein, si le silence mortel de leur solitude ne venait nous assurer du contraire. On voit même que l'herbe n'est jamais tombée que sous la faulx du Tems. »

P. 59 : « Es schien mir unmöglich, dass die sich selbst überlassene Natur so unglaublich rein sich erhalten sollte ; unwillkürlich schaute ich mich um nach der Hand des Meurchen, des Künstlers, sah aber nichts, als Rudel von Hirschen, die mich mit ihren treuen Augen unschuldig naiv anschauten und erst, wenn ich näher kam, ausbrachen. »

Digitized by Google

Pour la troupe de cerfs, cf. le passage suivant extrait d'Irving, p. 260 :

« Tout cependant était silencieux, et rien n'annonçait la présence d'aucun être humain. Seulement on voyait de temps en temps une troupe de daims, paissant tranquillement parmi l'herbe fleurie, ou bien une longue ligne de bisons qui se mouvaient comme une caravane sur le profil lointain de la prairie. »

et les citations ci-dessus d'Irving II, p. 165 et 213.

La révélation religieuse qui se dégage de la prairie se trouve également indiquée, ou parfois même assez longuement décrite chez les mêmes auteurs. On peut dire, du reste, que tous ces développements ont une origine commune : ce ne sont guère que des amplifications du thème contenu dans le Livre de Job :

« Dans l'horreur d'une vision de nuit, lorsque le sommeil endort le plus profondément les hommes.

« Je fus saisi de crainte et de tremblement, et la frayeur pénétra jusqu'à mes os.

« Un esprit passa devant ma face, et le poil de ma chair se hérissa d'horreur.

« Je vis celui dont je ne connaissais point le visage. Un spectre parut devant mes yeux, et j'entendis une voix comme un petit souffle. »

Les termes rappellent presque ceux de Sealsfield :

« Ich erschaute ihn so klar, ich glaubte ihn greifen zu können, seine Stimme tönte mir in die Ohren, seine Herrlichkeit durchdrang mich, erfüllte meine Seele mit einem süssen Rausche, der etwas von Verzückung an sich hatte. »

Il semble bien qu'il y ait ici une survivance de Karl Postl, ancien moine des Chevaliers de la Croix de Prague :

Cf. Psaume : *Benedic, anima mea* : « Mon âme, bénis le Seigneur ; Seigneur mon Dieu, que vous êtes grand dans vos œuvres ! »

Cf. *Kajütenbuch*, p. 61-2 : « Während ich ritt, betete ich, u. während ich betete, trat mir wieder die Grösse meines Schöpfers so siegend

Digitized by Google

Cf. Beltrami, *Découverte*, etc., p. 131 : « Un tel homme ne peut être qu'un barbare, qu'une brute, et son âme doit être morte à tout sentiment de vertu. »

Cf. également *Génie du Christ.*, I, liv. V. chap. XII : « Il eût été bien à plaindre, celui qui dans ce spectacle n'eût point reconnu la beauté de Dieu. »

Cf. Beltrami, *Decouv.*, etc., p. 242 : C'est ainsi qu'en vous reposant sous l'arbre qui m'ombrage, vous contemplerez d'un œil avide, et avec l'âme saisie de sentiments inconnus, des grands traits de la Nature, des phénomènes qui frappent d'étonnement, et font en même temps éprouver des jouissances presque célestes. C'est un ouvrage qu'il n'appartient qu'au Créateur d'expliquer. Nous ne pouvons qu'y vénérer en silence sa main toute puissante.

C'est ici que l'homme s'élève avec extase vers l'auteur des merveilles qui le frappent. C'est ici que l'incrédule le plus obstiné serait forcé d'avouer l'existence d'un Etre Suprême. Ce grand temple, devant qui tous les monuments de l'Antiquité se prosternent, et que l'avenir ne saura jamais égaler, le temple auguste du Vatican, où la Divinité et la Religion se montrent dans toute leur majesté, ne saurait nous pénétrer d'émotions de foi aussi sublimes, aussi profondes, que celles qu'inspirent ces lieux vénérables. »

Cf. également Chateaubriand, *Voy.*

aus seinen herrlichen Werken vor Augen! Ich öffnete sie jetzt weiter, denn je, um mich ganz von ihm u. seiner herrlichen Natur durchdringen zu lassen. — Wohl herrlichen Natur! Der Mensch, der auf diesem Boden steht, u. nicht von der Grösse u. Allmacht seines Schöpfers durchdrungen wird, der muss Tier, ganz Tier sein. Der Gott Moses, der aus dem glühenden Dornbusche sprach, ist ein Kindergott gegen den Gott, der hier allergreifend vor die Augen tritt, klar, greiflich aus dieser unermesslichen Wiesen-, Insel- u. Baumwelt vor Augen tritt. Nie zuvor war er mir so grofs vorgekommen... Ich habe mir, so mag ich wohl sagen, einen neuen, einen lebendigen Gott gewonnen, einen Gott, den ich früher nie kannte, denn mein früherer Gott war der Gott meines Predigers; der, den ich in der Prärie kennen gelernt, ist aber mein eigener Gott, mein Schöpfer, der sich mir in der Herrlichkeit seiner Werke geoffenbart... »

Digitized by Google

en Am., p. 56 : « Doutez de l'existence de Dieu, ou adorez-le sous des formes superstitieuses : moi j'irai errant dans mes solitudes... je ne reconnaîtrai de Souverain que celui qui alluma la flamme des soleils, et qui d'un seul coup de sa main fit rouler tous les mondes. »

Ibid., p. 91 : « Nous te chanterons aussi, Dieu de l'univers, toi qui prodigues tant de merveilles ! la voix d'un homme s'élèvera avec la voix du désert. »

Cf. Chateaubriand, *Essai historique*, II, p. 260 : « Dans ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer, à se perdre dans un océan d'éternelles forêts ; elle aime... à se mêler, à se fondre avec toute une nature sauvage et sublime. »

Cf. *Rap.*, p. 62 : « Nun... wollte ich mich gleichsam zum Abschiede noch letzen mit ihm u. seinem herrlichen Werke. »

Cette profession de foi religieuse, qui rappelle dans ses grands traits celle du vicaire savoyard, a le mérite d'être à peu près la seule qu'il y ait dans le livre. On n'en peut dire autant des tableaux que Sealsfield nous donne de la prairie. Nous en avons encore un p. 62 qui est encore plus chargé que les précédents. Essayons d'en dégager les éléments constitutifs.

Cf. *Essai historique*, II, p. 259 : « Des bouleaux dispersés çà et là dans la savane, tantôt, selon le caprice des brises, se confondaient avec le sol en s'enveloppant de gazes pâles, tantôt se détachaient du fond de craie en se couvrant d'obscurité, et formant comme des îles d'ombres flottantes sur une mer immobile de lumière. »

Cf. Chateaubriand, *Atala* : « Des savanes se déroulent à perte de vue, leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. »

Kajütenbuch, p. 62 : « Es lag so grandios vor mir, so ruhig, so oceanartig mit seinen, hunderte von Meilen in jeder Richtung hinwogenden Gräsern, den schwankend schwimmenden Inseln, die in den goldenen Strahlen der Nachmittagssonne wirklich schwebend und schwimmend erschienen. »

Während wieder hinten u. seitwärts wogende Blumenfelder, in den fernen Aether hinauf schwellend, Himmel u. Erde in eine u. dieselbe Glorie verschmolzen. »

Digitized by Google

Cf. *Essai historique*, II : Une nuit en Amérique, p. 259 : « La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour céruséen et velouté de la lune flottait silencieusement sur la cime des forêts, et descendant dans l'intervalle des arbres, poussait des gerbes de lumière presque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. L'étroit ruisseau qui coulait à mes pieds, s'enfonçant tour à tour sous des fourrés de chênes-saules et d'arbres à sucre, et reparaissant un peu plus loin dans les clairières tout brillant des constellations de la nuit, ressemblait à un ruban de moire et d'azur, semé de crachats de diamants et coupé transversalement de bandes noires. De l'autre côté de la rivière, dans une vaste prairie naturelle, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons où elle était étendue comme des toiles. »

Cf. *Voy. en Am.*, p. 90 : « Le soleil tomba derrière le rideau d'arbres de la plaine ; à mesure qu'il descendait les mouvements de l'ombre et de la lumière répandaient quelque chose de magique sur le tableau : là, un rayon se glissait à travers le dôme d'une futaie, et brillait comme une escarboucle enchâssée dans le feuillage sombre ; ici, la lumière divergeait entre les troncs et les branches, et projetait sur les gazons des colonnes croissantes et des treillages mobiles... Un moment suffisait pour changer la scène aérienne... tout était enveloppé, pénétré, saturé de lumière. »

Cf. également Beltrami, *Découverte*, etc., p. 75 : « Les traits de ces collines sont entremêlés de sombre et

« So bot sich die Prärie gegen Westen dem Auge dar. Gegen Süden erschien sie womöglich noch zauberischer. Lichte, golden u. blau gewirkte Schleier — umhingen da die entfernteren Inselgruppen, ihnen zeitweilig ein dunkles Bronzekolorit verleihend, das wieder in der nächsten Minute durch einen leichten Luftzug in die hellste Farbenpracht aufflammte.

Wie wiegend brachen bei jedem solchen Luftzuge die Strahlen der Sonne durch diese himmlischen Schleier, und die kolossalen Baummassen schienen mit dem Luftstrome heran zu schwimmen, zu tanzen, durch die unglaublich transparente Atmosphäre.

Digitized by Google

de riant, et celles qu'on voit au fond de la scène se cachent magiquement dans le brouillard transparent de l'horizon. »

Cf. Bartram, *op. cit.*, p. 63-64 : « Les savanes qui bordent la Sainte-Marie offrent, dans cette saison, un aspect charmant de fleurs et de verdure. Les parties les plus élevées sont tapissées de violettes, de lupins, d'*Amaryllis atamasco*, et d'une nouvelle espèce de *Mimosa sensitiva*, que je crois aussi curieuse et plus jolie que la célèbre sensitive; elle a sa timide pudeur, son chaste empressement à se dérober aux doigts de l'indiscret admirateur. La plante entière est sans épines, mais elle est velue; elle se couche et s'appuie sur le gazon; de ces branches rampantes s'élève un pédoncule droit. »

Ein unbeschreiblich glorioser Anblick! Vor mir der endlose Wiesen — u. Blumenteppich mit seinen Myriaden von Prärierosen, Tuberosen und Mimosen, dieser so lieblich, sinnig zarten Pflanze, die so wie ihr in ihre Nähe kommt, mit ihren Stengeln u. Blättern sich aufrichtet, euch gleichsam anschaut u. dann zusammenschrickt, so sichtbar zusammenschrickt dass ihr staunend anhaltet u. schaut, gerade als ob ihr erwartetet, sie würde euch klagen, diese seltsame Pflanze!

« Wirklich seltsames Zusammenzucken-Schrecken! Erst wenn ihr eine Strecke geritten, erhebt sie sich wieder, aber zitternd und bebend, und ganz wie eine holde Jungfrau, die durch eine rohe Hand betastet, auch bestürzt und errötend das Köpfchen, die Arme sinken lässt, sie erst, wenn der Rohe gegangen, wieder erhebt.

« Der Stoss nämlich, den der Pferde — oder Menschentritt verursacht, wird der Pflanze durch ihre langen, horizontal liegenden Wurzeln mitgeteilt, die, erschüttert, auch Stengel und Blätter zucken machen.

La description de Bartram est celle d'un botaniste heureux de trouver une nouvelle plante : elle est plus exacte et aussi plus complète que celle de Sealsfield, tout en ne visant pas à l'effet pittoresque. L'auteur du *Kajütenbuch* ne se donne même pas la peine de nous dire que la *Mimosa sensitiva* n'est pas l'espèce ordinaire de la célèbre sensitive. Il ne parle non plus de ses fleurs, tandis que par ailleurs, il nous décrit la couleur des asters, des géraniums, des dahlias, etc. Pour la fidélité et l'exactitude de la description des

Digitized by Google

plantes, il est sans doute préférable de remonter, par delà Sealsfield, à Bartram, qui a l'air d'un naturaliste consciencieux. Irving est de même plus prosaïque, mais aussi plus fidèle, semble-t-il, dans la peinture de la faim et de la soif endurées au milieu des solitudes du Nouveau-Monde. Il n'y a pas trace chez lui d'amplification à effet : le récit est tout uni et écrit sans aucune prétention littéraire. Mais, en revanche, les faits qu'il raconte parlent d'eux-mêmes un langage éloquent, et il n'est pas improbable que Sealsfield ait pris dans cette description réelle et vécue l'idée de la nouvelle qu'il a écrite sur le même sujet. Nous avons déjà eu l'occasion de voir une page du livre d'Irving (p. 212) où il est question d'un pionnier perdu dans la la prairie.

« Malgré toutes ces difficultés, il poussa résolument en avant, se réglant, dans sa route non frayée, sur des indications qui ne sont connues que des Indiens et des forestiers. Enfin, après avoir surmonté des dangers et des fatigues qui auraient épouvanté tout autre qu'un pionnier de l'Ouest, il arriva sain et sauf au comptoir solitaire de la Compagnie.

« ... Un trappeur de l'Ouest est comme un marin ; les hasards passés ne font que le stimuler à courir de nouveaux risques. La vaste prairie est pour l'un ce que l'Océan est pour l'autre, un champ sans bornes d'entreprises et d'exploits. »

Cela n'est qu'un incident au cours du récit; voici, au contraire, une page (321) qui pourrait bien avoir fourni à Sealsfield le motif de la *Prärie am Jacinto* :

« Il (M. Hunt) avait à traverser plusieurs des courants d'eau tributaires du Missouri, à franchir d'immenses prairies tout à fait dénuées d'arbres, et sans autre borne que l'horizon. On était alors dans le cœur de l'été, et ces plaines nues auraient été intolérables pour nos voyageurs, sans les brises qui, pendant la grande chaleur du jour, leur apportaient l'air tempéré des montagnes lointaines... La monotonie de ces immenses paysages serait aussi fatigante que celle de l'Océan, si elle n'était pas rachetée, en quelque manière, par la pureté, par l'élasticité de l'atmosphère, et par la beauté du ciel. Le firmament resplendit de cette délicieuse teinte bleue pour laquelle l'Italie est si renommée, le soleil luit sans être offusqué par aucune vapeur, par aucun nuage; enfin une nuit étoilée dans la

Digitized by Google

prairie est, dit-on, admirable. Cette pureté, cette élasticité de l'atmosphère augmentent a mesure qu'on approche des montagnes et qu'on monte graduellement jusqu'aux prairies les plus élevées. »

Il y a, incontestablement, une certaine analogie entre le récit d'Irving et la façon dont Sealsfield laisse perdre son héros dans la prairie. Dans les deux cas ce sont des chasseurs qui s'égarent par imprudence. Cf. Irving, p. 336 :

« A l'une des haltes du soir, on s'aperçut que Pierre Dorion, l'interprète, était absent, avec deux des chasseurs, Carson et Gardpie. Comme ils n'avaient pas rejoint le lendemain matin, on pensa qu'ils s'étaient laissé entraîner à la chasse du bison, mais qu'ils retrouveraient facilement les traces de la caravane, et l'on ne conçut aucune inquiétude sur leur compte. On laissa un feu allumé afin que la fumée leur servît de guide, et l'on continua la marche... Ces signaux sont familiers aux Indiens, qui s'en servent pour se donner des avertissements et pour rappeler les chasseurs égarés. La transparence de l'atmosphère est si grande dans ces plaines élevées, qu'une légère colonne de fumée se distingue à une énorme distance, principalement le soir. Deux ou trois jours s'écoulèrent cependant sans qu'on vît reparaître les trois chasseurs, et M. Hunt ralentit sa marche pour leur donner le temps de rejoindre.

Cf. p. 338; « Dans ces régions, où les traits caractéristiques d'un pays ont tant de ressemblance, il arrive souvent que des chasseurs s'égarent et errent pendant plusieurs jours sans pouvoir retrouver leurs compagnons. » (Cf. *Kajütenbuch*, p. 54.)

Irving a connu également le supplice de la soif, p. 357 : « Une fois il fallut faire huit lieues de chemin très pénible, sans trouver une goutte d'eau. On arriva enfin à un petit ruisseau, et chacun s'empressa d'assouvir sa soif; mais les étreintes de la faim se firent alors sentir avec autant de rigueur... On fut donc obligé d'avoir recours à la farine qui avait été réservée pour de semblables extrémités. Quelques individus, cependant, furent assez heureux pour tuer un loup; on le fit cuire pour le souper, et il sembla excellent.

« Le lendemain matin nos voyageurs, encore fatigués et affamés, recommencèrent leur pénible route, et firent une marche obstinée de six lieues parmi des collines arides. »

Digitized by Google

Le héros de Sealsfield suit sa propre trace dans la prairie, la caravane d'Irving marche de même toute une journée sans avancer.

« Après avoir marché de la sorte durant tout le jour, ils eurent la mortification de reconnaître qu'il ne se trouvaient qu'à une lieue un tiers de leur campement de la nuit précédente, tant étaient nombreux les détours de la rivière parmi ces montagnes affreuses. Tourmentés par la faim, épuisés de fatigue, voyant le soir s'approcher et la solitude glacée s'allonger devant eux à mesure qu'ils avançaient, ils commençaient à réfléchir avec d'horribles pressentiments sur la manière dont ils passeraient la nuit, exposés à toutes les intempéries de l'air, dans ce désert dénué d'abri. » (Irving, II, p. 54, Cf. *Rajütenbuch*, p. 55, 67.)

Le *Journal* d'Irving est d'une éloquence sobre dans la description du supplice de la faim, mais la simplicité du récit n'en fait que mieux ressortir le côté angoissant et terrible :

« Les visages décharnés, l'air exténué de ces deux hommes jetèrent le désespoir parmi les gens de M. Hunt. Ils s'étaient habitués par degré à la physionomie les uns des autres, et au résultat graduel de la faim et de la fatigue sur leur personne. Mais les changements opérés sur la figure de leurs compagnons depuis qu'il les avaient quittés étaient un signe éclatant de la désolation de cette terre. Ils commençaient à concevoir l'horrible pressentiment qu'ils devaient périr de faim tous ensemble, ou être réduits à l'effroyable alternative de tirer au sort qui se dévouerait pour le salut commun. »

Comme le héros de Sealsfield, mais combien plus longtemps, la caravane d'Irving est obligée de se sustenter au moyen de fruits ou de baies sauvages. Comme lui, elle n'a qu'un but : trouver une rivière et la suivre pour trouver des habitations humaines :

« Pendant les dix-huit premiers jours, après avoir quitté la Chaudière, ses hommes et lui (Mr. Krooks) avaient été réduits à un demi-repas en vingt-quatre heures; pendant les trois jours suivants, ils avaient subsisté sur un seul castor, quelques cerises sauvages (*Cerasus virginiana*, Mx) et les semelles de leurs vieux mocassins : enfin durant les six derniers jours la carcasse d'un chien avait été toute leur nourriture animale. » (P. 57-58.)

« Affamés et affaiblis comme ils l'étaient, ils ne pouvaient manquer de périr s'ils continuaient de marcher en avant. Leur seule chance

Digitized by Google

de salut semblait être de regagner la rivière et de retourner sur leurs pas le long de ses bords. C'étaient pendant cette marche rétrograde et décourageante qu'ils avaient rencontré Mr. Hunt. » (P. 59.)

« M. Hunt prit une nuit pour réfléchir sur sa situation critique... S'arrêter là, c'était mourir de faim... Le seul parti adoptable paraissait donc être de retourner. » (P. 60.)

« Même en adoptant cette marche, il fallait se résoudre à endurer plusieurs jours de famine, au départ, puisque ce temps-là était nécessaire pour rejoindre les dernières loges indiennes qu'on avait rencontrées. (Cf. *Kaj*. p., 65.) Jusque-là on n'aurait pour subsister que des cinelles et d'autres baies sauvages, outre un misérable cheval, qui n'avait guère que la peau et les os. »

« Après une nuit sans sommeil, et remplie d'inquiètes réflexions (Cf. *Kaj*., p. 66), M. Hunt annonça à sa brigade la triste alternative qu'il avait adoptée... Tout le monde recommença avec découragement cette marche rétrograde. »

Chez Irving comme chez Sealsfield, on retrouve les mêmes motifs à quelques pages de distance : ce sont des thèmes à variations infinies pour un littérateur épris de nouveauté. Mais il semble bien que le premier n'ait fait que relater scrupuleusement une histoire vécue. La répétition identique des mêmes expressions et des mêmes situations démontrerait à elle seule qu'il n'a pas visé à l'effet. Sealsfield, en écrivain qui sait utiliser un sujet et en tirer tout ce qu'il contient, nuance délicatement le développement de son récit. Il a recours à toutes les ressources de l'art. Son héros n'est pas un homme ordinaire, une nature robuste et fruste comparable aux vigoureux trappeurs que nous dépeint Irving. Il a une imagination singulièrement ample et précise, une puissance de représentation qui sied plutôt à l'artiste qu'au pionnier. Singulier colon, qui, torturé par la faim et la soif, s'arrête en extase au milieu d'une prairie pour en noter les moindres aspects changeants, les détails les plus minuscules. Evidemment le héros, cet homme à l'âme de fer, sort ici un peu de son rôle ou de sa nature, et nous sommes amenés à nous demander si le récit repose vraiment sur une expérience réelle, s'il n'y a pas amplification voulue ou non sous l'influence d'auteurs précédents.

Ce qui frappe le plus dans la peinture des souffrances physiques endurées par Mr. Morse dans la prairie du Jacinto, c'est

Digitized by Google

l'absence presque complète d'action, de faits matériels, ordinaires, tangibles. Le récit se déroule, tel un amas de sensations successives, intéressantes en soi, mais accessoires en réalité, si l'on pense à la situation où se trouve notre cavalier égaré. Il est pour le moins surprenant qu'il ne cherche pas à prendre telle ou telle direction, puisqu'il connaît les quatre points cardinaux. Car il le déclare expressément (p. 62) : « So bot sich die Prärie gegen *Westen* dem Auge dar. Gegen *Süden* erschien sie womöglich noch zauberischer. » Il est inconcevable qu'il se promène ainsi dès lors à l'aventure, sans régler sa course sur tel ou tel point. On dirait d'un paysagiste en quête de nouveaux sujets d'études. Sealsfield a sans doute le sentiment de cette invraisemblance quand il déclare (p. 68) : « Wie hätte ich mich zurechtfinden. Wollen, ein soeben vom Kollegium gekommener, zweiundzwanzigjähriger, unerfahrener Frischling! » Seulement il oublie que ce jeune homme tout frais émoulu de l'école se révélera plus tard homme de guerre consommé.

Il est donc légitime d'admettre que, tenté par les motifs à descriptions qu'il avait peut-être notés et catalogués en bon journaliste et botaniste qu'il était, Sealsfield s'est laissé entraîner par son sujet. Il faut reconnaître que certaines pages sont singulièrement chargées de détails de toute sorte : sensations musculaires et corporelles alternent à l'envi avec les sensations de couleur, de son, avec les hallucinations et les mirages, avec les descriptions de plantes et de fleurs, avec des considérations religieuses ou morales. Et l'on se demande si un homme accablé depuis plusieurs jours par la faim et par la soif peut faire une réflexion de ce genre (p. 63). » Unsere Roastbeefs, glauben Sie mir, tragen viel dazn bei, uns mit ihrem Fleische u. Safte auch halb und halb die dicke Haut der vierfüssigen Tiere, von denen sie stammen, beizulegen. » Combien Irving est plus près de la réalité, quand il nous dépeint ses trappeurs dévorant les semelles de leurs mocassins, des lanières de peaux de castors grillées sur du charbon (II, p. 99); le jeune Morse, qui a de quoi faire du feu, ne sait qu'allumer des cigares. Il est vrai que ce trait lui-même est emprunté à Irving (II, p. 231). « Enfin, pour achever le régal, ils coupèrent une vieille poche à tabac, encore imprégnée de l'odeur magique, et la fumèrent en l'honneur de ce fameux jour. » (1er janvier 1813). Cf. *Kajütenbuch*, 58, 78.

Digitized by Google

Nous avons immédiatement l'impression de la réalité vécue, lorsque nous lisons ces lignes (Irving, II, 217-18) : Il se séparèrent tous aussitôt pour entourer l'animal solitaire (un « vieux bison éreinté ») et pour s'assurer de lui, car leur vie dépendait du succès. Après beaucoup de peines et d'anxiétés, ils réussirent enfin à le tuer. Ils l'écorchèrent, le dépecèrent à l'instant, et leur faim était si violente qu'ils dévorèrent une partie de sa chair toute crue. » C'est bien ainsi que doivent se comporter des gens mourant de faim. Et au lieu de faire une profession de foi végétarienne (cf. Sealsfield, *Kaj.*, p. 63), voici ce à quoi ils doivent penser (Irving, II, p. 213) : « Là, les pauvres voyageurs exténués avaient espéré trouver des bisons en abondance, et durant leur pénible trajet avaient nourri leur imagination de côtes rôties, de bosses juteuses et de moelle grillée. A leur grand désappointement, les bords de la rivière étaient déserts. » Bien réel est encore le trait que rapporte Irving (p. 216) : le Canadien Leclerc propose au chef de la bande, Mr. Stuart, de tirer au sort qui sera mangé. De même pour la soif. La simple relation d'Irving produit ici encore, sans recherche de l'effet, une impression plus profonde de vie vécue. Prenons par exemple le passage suivant (p. 99) : « Ils souffraient fréquemment, durant des journées entières, les tourments de Tantale, voyant constamment de l'eau courante, et cependant dévorés par la soif la plus cruelle. (Sealsfield nous parle également de supplice de Tantale, mais à propos de fruits enfantés par son imagination.) Çà et là ils rencontraient de l'eau de pluie rassemblée dans le creux des rochers; mais plus d'une fois ils furent réduits par la soif à toute extrémité, et quelques-uns des hommes eurent recours aux derniers expédients pour éviter de périr. »

Sealsfield aura trouvé ces détails répugnants et en dehors du cadre qu'il s'était tracé. Voici, par contre, une page qui nous rappelle singulièrement un passage de son récit : (Irving, II, p. 162) :

« Durant une longue journée d'été nos voyageurs poussèrent en avant sans s'arrêter. Le soleil étincelait sur leurs têtes; le désert desséché s'étendait sous leurs pieds... Les souffrances de la soif devinrent cruelles... Le soir s'approchait sans aucune apparence de soulagement, et ils étaient presque réduits au désespoir, quand ils crurent apercevoir à l'horizon une rangée d'arbres. Cette vue les

Digitized by Google

remplit tous d'espérance : ils savaient que, dans ces arides déserts, il n'y a jamais d'arbres que dans le voisinage de l'eau.

Ils hâtèrent le pas. Les chevaux semblaient comprendre leurs motifs et partager leur espoir, car quoiqu'ils eussent paru prêts à tomber de fatigue, on n'avait plus besoin de les exciter. Malgré tous leurs efforts, il était tard dans la nuit avait qu'ils fussent arrivés au lieu désiré. En approchant, ils entendirent, avec transport, le murmure d'un ruisseau. Aussitôt que ce bruit rafraîchissant atteignit les oreilles des chevaux, les pauvres bêtes reniflèrent, se précipitèrent en avant avec une vitesse qu'il était impossible de réprimer et plongeant leurs naseaux dans l'eau en burent presque jusqu'à crever. Les cavaliers ne montrèrent guère plus de discrétion, et il leur fallut boire à plusieurs reprises pour apaiser leur soif excessive...

Nos voyageurs campèrent pour la nuit auprès de ce ruisseau bienheureux, et leur fatigue avait été si grande, leur sommeil était si profond et si doux, qu'ils ne s'éveillèrent le lendemain que fort tard. »

Si l'on compare cette page avec la narration du *Kajütenbuch*, on y trouve, outre la grande analogie du fond en général, des ressemblances de détail frappantes.

Par exemple, p. 69 : « Nur so viel weiss ich mich von diesen entsetzlichen Stunden her noch zu erinnern, dass mein Mustang einige Mal in der Luft herumschnupperte, dann aber eine entgegensetzte Richtung, u. zwar so rasch einschlug, dass ich mich nur mit grösster Mühe in dem Sattel zu behaupten vermochte... Wie lange ich so herumgeschleppt ward, weiss ich nicht, noch, wie ich bei einbrechender Nacht von dem Rücken des Tieres kam... »

(P. 70) : « Bloss soviel weis ich mich noch dunkel zu entsinnen, dass es mir plötzlich an den Kopf, um die Ohren schlug-ob wirkliche Schläge, ob Laute od. Töne, kann ich nicht sagen ; es war etwas wie Gestöhne, das ich zu hören glaubte... Ich lag auf der Rasenbank eines schmalen, aber tiefen Flusses. Mir zur Seite stand mein Mustang... »

(P. 72) : Ich wusste dass er (Bob) mein Lebensretter, dass er es gewesen, der mich aus dem Flusse gezogen, in den ich köpflings über den Hals meines Mustangs gestürzt, als dieser, wütend vor Durst, über die Rasenbank in das Wasser hinabsprang... »

Digitized by Google

Mr. Morse est miraculeusement sauvé par la rencontre providentielle de Bob, qui le ranime provisoirement au moyen de son whisky et le mène dans la cabane de Johnny, après l'avoir interrogé. A la vue de la misérable hutte, Mr. Morse pousse un cri de joie et la mulâtresse compagne de Johnny le soigne avec dévouement. Le passage suivant d'Irving traite en raccourci le même sujet (I, p. 341).

« Tout à coup, vers le soir, un cri de joie annonça que les hommes perdus étaient retrouvés. Ils arrivèrent en se traînant. Cavaliers et chevaux étaient également harassés, car ils avaient marché continuellement durant plusieurs jours. En chassant le bison dans la prairie, ils s'étaient laissé entraîner si loin, qu'il leur avait été impossible de retrouver leurs traces sur cette plaine foulée par d'innombrables troupeaux. La monotonie du paysage les avait empêchés de reconnaître des points de repère. S'étant mis à galoper çà et là, ils s'étaient complètement égarés, et avaient presque perdu les quatre points cardinaux. Jamais ils n'avaient aperçu les signaux de feu et de fumée de leurs camarades; mais deux jours auparavant, quand ils étaient presque épuisés d'anxiété et de fatigue, ils étaient arrivés, à leur grande joie, sur la piste de la caravane. Depuis lors ils l'avaient suivie constamment.

« Ceux qui n'ont pas appris par expérience quelle cordiale bienveillance unit les compagnons de fortune dans ces aventureuses expéditions, ne sauraient imaginer avec quels transports les traînards furent reçus au camp. Tout le monde les entourait pour leur faire des questions et pour entendre l'histoire de leur mésaventure. La squaw même du bourru métis éprouva tant de joie en le voyant revenir sain et sauf, qu'elle oublia la rudesse de sa règle domestique et la discipline conjugale du bâton. »

Nous voyons ainsi apparaître la compagne de Johnny. Sealsfield nous la représente faisant prendre un potage à son héros : « In einer Stunde, Massa, etwas Suppe nehmen » (I, p. 88) ; — « Sie brachte mir den Rest der Suppe. Nach zwei Stunden sollte ich ein so köstliches Beefsteack haben, als je aus ihrer Pfanne kam. » (90). — « Doch erlaubte mir die Mulattin, die mehrere Fälle dieser Art erleb et und behandelt, nur ein sehr mässiges Stück. »

Nous retrouvons la même idée dans Irving, II, 217-18 :

« Mr. Stuart craignait que dans leur état de jeûne ils ne mangeassent

Digitized by Google

avec excès et ne se rendissent malades. Il fit faire une soupe avec une partie de la viande, et leur en fit prendre à chacun une certaine quantité, pour servir de prélude. Grâce à cette précaution, peut-être, ils purent manger durant une bonne partie de la nuit sans qu'aucun d'eux en fût incommodé. »

Il n'est pas jusqu'à la gloutonnerie de Bob qui ne se rencontre à différentes reprises dans l'ouvrage d'Irving. Les pages 242, 243, 251 nous représentent des scènes de gourmandise incroyable :

« Les solives furent bientôt allégées de leur poids; la venaison et le bœuf furent passés à la troupe qui était devant la porte, et il s'ensuivit une scène de gourmandise dont ne peuvent avoir aucune idée ceux qui n'ont pas été témoins des exploits gastronomiques des Indiens, après un intervalle de jeûne. Cela dura tout le jour... Le Chef et le Lieutenant surpassaient tous les autres dans la vigueur et la persévérance de leurs attaques... en un mot, lui et son digne coadjuteur, le Lieutenant, mangèrent jusqu'à ce que l'un et l'autre en fussent devenus stupides. » (P. 242-3.)

De même p. 251 : « Les morceaux choisis de bison, les langues, les bosses, la moelle des os, furent dévorés en telle quantité, que quiconque n'a pas vécu parmi les chasseurs ou les Indiens, ne saurait l'imaginer ».

Cf. *Kajütenbuch*, p. 89 : « Während ich von der Mulattin gefüttert wurde, sah ich auch Bob sein Beefsteak verzehren. Es war ein Stück, das wohl für sechs hingereicht haben dürfte; aber der Mann schien auch seit wenigstens drei Tagen nichts gegessen zu haben... Ich hatte nicht bald solchen Heisshunger gesehen. »

Quant à l'original de Bob, nous le trouverons également dans Irving, I, p. 318.

« C'était un vagabond nommé Edward Rose, un de ces êtres anormaux qu'on rencontre sur les frontières, et qui semblent n'avoir ni parenté ni patrie. Il avait vécu pendant quelque temps parmi les Corneilles, et s'était familiarisé avec leur langage et leurs coutumes. C'était d'ailleurs un personnages taciturne, sombre, entêté, dont l'aspect était sinistre et tenait plus du sauvage que de l'homme civilisé. »

Le tableau suivant (Irving, I, p. 106) nous montrera la genèse des caractères de Bob et de Johnny.

Digitized by Google

« Ayant passé leur jeunesse dans la solitude, presque entièrement séparés des hommes civilisés, ils retombent dans les habitudes de la vie sauvage avec une facilité commune à la nature humaine. Quoiqu'ils ne soient pas obligés par des engagements à résider dans l'intérieur, ils sont si bien habitués à la liberté des forêts et des prairies, qu'ils ne voient plus qu'avec répugnance les devoirs de la vie civilisée. La plupart se marient avec des Indiennes, et comme les naturels, ils ont souvent plusieurs femmes. Errants dans les solitudes suivant les vicissitudes des saisons, les migrations des animaux et l'abondance ou la rareté du gibier, ils mènent une existance précaire et vagabonde : exposés au soleil, à la pluie, à toutes sortes de vicissitudes, ils finissent par ressembler aux Indiens par leur teint aussi bien que par leurs habitudes et par leurs goûts. »

On remarquera l'analogie de la description en général, et en particulier la concordance des termes pour dépeindre le teint particulier de ces chasseurs à demi sauvages. Cf. *Kaj.*, p. 75 : « Sein Gesicht, so viel der seit Wochen nicht geschorene Bart davon sehen liess, war sonnen u. wettergebräunt, vie das eines Indianers, aber der Bart verriet weisse Abstammung. »

Mais il y a plus. Sealsfield a fait encore d'autres emprunts à Irving et à Beltrami dans les pages qu'il consacre à la scène qui se déroule dans la cabane de Johnny.

Cf. *Kajütenbuch*, p. 86-87.

« Der ganze Südwesten hatte, Sie wissen es, nichts aufzuweisen, das an Verruchtheit diesem Sodoma, wie es ganz bezeichnend genannt wurde, gleich kam. Es liegt, oder lag wenigstens noch vor wenigen Jahrenm Indianergebiet, Alabama, dem Freihafen aller Mörder u. Geächteten des Westens u. Südwestens, Schauderhaft waren die Frevel-ja Greueltaten, die hier täglich vorfielen. Kein Tag verging ohne Mord u. Plünderung, und das nicht heimlich, nein, am hellen Tage setzte die Mörderbande, mit Messern, Dolchen, Stutzern bewaffnet, über den Chatohoochie, tobte, wie die wilde Jagd, in Kolumbus ein, stiess nieder, wer in den Weg kam, brach in die Häuser, raubte, plünderte, mordete, that Mädchen u. Weibern Gewalt an », et Irving, I, p. 333 : « Rose, à ce qu'il paraît, était un de ces bandits de frontières, rejetés du sein de la société à cause de leurs crimes, et qui, combinant les vices de la vie civilisée avec ceux de la vie sau-

Digitized by Google

vage, sont dix fois plus barbares que les Indiens avec lesquels ils s'associent. Il avait autrefois appartenu à une des bandes de pirates qui infestaient les îles du Mississipi, et qui pillaient les bateaux marchands au passage. Quelquefois ces brigands transportaient sur le rivage la scène de leurs déprédations, arrêtaient les voyageurs qui revenaient par terre de la Nouvelle-Orléans avec les produits de leur voyage, les dépouillaient de leurs effets, de leur argent, et les assassinaient souvent de la manière la plus atroce. » On accordera que cette figure de malandrins fait songer à celle de Bob : le caractère est le même, les expressions se ressemblent, et il n'y a rien d'extraordinaire à supposer que Sealsfield a puisé là l'idée du meurtre qu'il fait commettre par Bob sur la personne du malheureux voyageur rencontré dans la hutte de Johnny. Les origines des pages 86-87 se complètent naturellement par des passages de Beltrami.

Voici (*op. cit.*, p. 135) qui rappelle Sealsfield et son Sodome : « Ils (les sauvages) ont des remèdes pour toute sorte de maladie, car ils ont aussi leurs Laïs, et leurs Phrynés, et, ce qui est plus, leurs Antinoüs et leurs Adriens ».

Quant à la suite : « Diese Fortschaffung hat, wie Sie wissen, die Thränendrüsen aller unserer politischen Weiber in hohem Grade geöffnet, erstaunlich viele Gegner unter unsern guten Yankees gefunden. — Echos unserer ebenso guten Freunde in Grossbritannien, denen es freilich nicht angenehm sein konnte, ihre Verbündeten so gleichsam aus unserer Mitte gerissen zu sehen. Ah, die britische Humanität, wie liebreich sie, genauer betrachtet, erscheint ! »

On en trouvera l'idée première dans ces lignes de Beltrami (p. 137) :

« Cette colonie (Pembenar), ou son squelette, est un répertoire de toute sorte de tromperies, de toute sorte de crimes et d'atrocités. C'est un de ces monstres hideux, que la générosité anglaise a enfanté, et enfante partout, où son avarice et son égoïsme portent leurs pas. »

On peut encore compléter la citation par celle-ci (p. 179) :

« On m'a dit que les émissaires des Anglais y portaient aussi leurs encens et leurs vœux, lorsque, dans la dernière guerre, ils soulevaient les Sioux contre les États-Unis. Il est bon d'observer que ces pieux Caméléons accusaient en Europe Napoléon d'apostasie, et

Digitized by Google

d'islamisme, tandis qu'ils étaient eux-mêmes les plus fourbes et les plus lâches idolâtres en Amérique. »

Tout en s'inspirant de ses prédécesseurs, Sealsfield a le grand mérite d'avoir créé des personnages vivants d'une vie intense. On peut se demander, toutefois, si les mouvements intérieurs des personnages qu'il met en scène, si leurs ressorts secrets sont bien de sa création, si, par exemple, les remords de Bob n'ont pas été inspirés par les remords d'Atala.

« Mais ton ombre, ô ma mère, ton ombre était toujours là, me reprochant ses tourments! J'entendais tes plaintes, je voyais les flammes de l'enfer te consumer. Mes nuits étaient arides et pleines de fantômes, mes jours étaient désolés; la rosée du soir tombait en séchant sur ma peau brûlante; j'entr'ouvrais mes lèvres aux brises, et les brises, loin de m'apporter la fraîcheur, s'embrasaient du feu de mon souffle. Quel tourment de te voir sans cesse auprès de moi, loin de tous les hommes, dans de profondes solitudes. » (*Atala*, p. 65.)

Avec la différence de conception, il semble qu'il y ait une réminiscence des remords de Bob. L'analogie se poursuit au moyen des figures enfantées par l'imagination de Chateaubriand. « Der alte Mann mit seinem Silberbarte und seinem glänzenden Gewand, das furchtbare Gespenst (p. 93) » ressemble singulièrement au portrait que nous donne Chateaubriand (*Natchez*, I, p. 200) :

« Un Sachem aussi vieux que la terre se présente sous les lierres de la porte : une barbe épaisse ombrageait son menton; sa poitrine était hérissée d'un long poil semblable aux herbes qui croissent dans le lit des fleuves... un manteau de loutre et de castor flottait suspendu à ses épaules... Je n'ai jamais su si ce vieillard était en effet quelque antique Sachem, quelque prêtre instruit de l'avenir et habitant une île du Meschacebé, ou si ce n'était pas l'ancêtre des fleuves, le Meschacebé lui-même. »

On verra la transformation en rapprochant ces lignes de celles-ci (*Kaj.*, p. 94) : « Gott! — Gott! Ei, das ist der alte Mann, kalkuliere, im glänzenden Gewande, mit dem langen Barte — ». Cf. également *Kaj.*, p. 118.

Il semble bien que le cycle primitif des Natchez (y compris Atala et René) ait fourni à Sealsfield la plupart de ses personnages relatifs

Digitized by Google

à l'épisode de Bob : le Judge, avec son rôle civilisateur, son ton de prédicateur fait penser à un missionnaire, au Père Aubry (Cf. *Atala*, 50-51). Le vieux missionnaire et Chactas (84) enterrent Atala avec leurs mains sous les bocages de la mort, de même sous le patriarche, Bob ensevelit le voyageur qu'il a assassiné. Chactas errant sous les bocages funèbres est hanté par le souvenir d'Atala; il a peine à résister au désir de la déterrer pour la contempler encore : « Je fus tenté de rouvrir la fosse, et de voir encore une fois ma bien-aimée; une crainte religieuse me retint. Je m'assis sur la terre fraîchement remuée. » De même Bob poursuivi par le spectre de sa victime n'a pas de repos qu'il n'ait sorti le cadavre de son tombeau, qu'il ne l'ait longuement regardé et ensuite enseveli de nouveau. « Unter dem Patriarchen. Hatte, statt mich nach San Felipe zu lassen, der Geist des Gemordeten mich unter den Patriarchen getrieben. Liess mich da nicht ruhen, bis ich ihn aus und wieder eingescharrt. » — Plus bas : « Richtig wieder unterm Patriarchen. Grub ihn wieder aus, schaut' ihn mir wieder von allen Seiten an, vergrub ihn dann wieder. »

Il n'est pas jusqu'au patriarche lui-même, à cette description magnifique, qui n'ait son antécédent direct chez Chateaubriand. Voici le texte de Sealsfield (p. 181) :

« Wohl ein Patriarch, ein wahrer Patriarch der Pflanzenwelt! War es die feierliche Stimmung, der Ernst des Todes, der uns im Innersten durchdrungen, aber alle hielten wir bei seinem Anblicke wie vor einer Erscheinung aus einer höhern, einer überirdischen Welt! Mir war's, als ob die Geister einer unsichtbaren Welt aus diesem Riesenwerke heraussäuselten — rauschten, diesem kolossalen Naturwunder, das so gar nichts Baumähnliches hatte! Eine ungeheure Masse von Vegetation, die mehrere hundert Fuss im Diameter, wohl hundertunddreissig Fuss emporstarrte, aber so emporstarrte, dass man weder Stamm, noch Aste, noch Zweige, nicht einmal Blätter, nur Millionen weissgrünlicher Schuppen mit unzähligen Silberbärten sah. Diese Millionen grünlicher Silberschuppen glänzten euch mit den zahllosen Silberbärten — die oben kürzer, unten länger in so seltsam phantastischen Gebilden entgegen, dass ihr beim ersten Anblick geschworen hättet, Hunderte, ja Tausende von Patriarchen schauten euch aus ihren Nischen an! Erst tiefer hingen

Digitized by Google

die Bärte — das bekannte spanische, aber hier nicht schmutzig ein, sondern silbergraue Moos — länger, und wohl an die vierzig Fuss zur Erde herab, so vollkommen den Stamm verhüllend, dass mehrere Männer absteigen, die Moosbärte auseinanderreissen, und uns erst freien Durchgang erzwingen mussten. Innerhalb des ungeheuren Domes angekommen, nahm es noch eine geraume Weile, ehe wir, geblendet wie wir ins Halbdunkel eintraten, das Innere zu schauen vermochten. Die Strahlen der Sonne, durch Silbermoos und Schuppen und Blätter und Bärte gebrochen, drangen grün und rot, und gelb und blau, wie durch die gemalten Glasfenster eines Domes ein, ganz das Halbdunkel eines Domes verbreitend! — Der Stamm war wieder ein eigenes Naturwunder. Wohl vierzig Fuss emporstarrend, ehe er in die Aste auslief, hatte er der Auswüchse und Buckel so viele und ungeheure, dass er vollkommen einem unregelmässigen Felsenkegel glich, von dem wieder Felsenzacken in jeder Richtung ausliefen, an die erst sich Massen von Silbermoos und Bärten und Gestrüppe und Zweige angesetzt. So überwältigt fühlte ich durch dieses Riesenwerk der Schöpfung, dass ich mehrere Minuten stand, staunend und starrend — erst durch das hohle Gemurmel meiner Gefährten zum Bewusstsein gebracht wurde..... Aber eine herrliche Grabesstätte! Kein Dichter könnte sie schöner wünschen oder träumen. — Der zarteste Rasen, die hehrste Naturgruft, mit einem ewigen Halbdundel, so wundersam durchwoben mit Regenbogenstrahlen! »

Le tableau est vraiment grandiose. Il est regrettable que Chateaubriand ait peint l'original (*Atala*, p. 34-35) :

« Souvent, dans les grandes chaleurs du jour, nous cherchions un abri sous les mousses des cèdres. Presque tous les arbres de la Floride, en particulier le cèdre et le chêne-vert, sont couverts d'une mousse blanche qui descend de leurs rameaux jusqu'à terre. Avant la nuit, au clair de la lune, vous apercevez sur la nudité d'une savane une yeuse isolée revêtue de cette draperie, vous croiriez voir un fantôme, traînant après lui ses longs voiles. » (Cf. également le spectre qui apparaît à Bob) : « La scène n'est pas moins pittoresque au grand jour; car une foule de papillons, de mouches brillantes, de colibris, de perruches vertes, de geais d'azur, vient s'accrocher à ces mousses qui produisent alors l'effet d'une tapisserie en laine

Digitized by Google

blanche, où l'ouvrier européen aurait brodé des insectes et des oiseaux éclatants. » (La description de Sealsfield paraît plus scrupuleusement objective). « C'était dans ces riantes hôtelleries, préparées par le Grand Esprit, que nous nous reposions à l'ombre. Lorsque les vents descendaient du ciel pour balancer ce grand cèdre, que le château aérien bâti sur ces branches allait flottant avec les oiseaux et les voyageurs endormis sous ses abris, que mille soupirs sortaient des corridors et des voûtes du mobile édifice; jamais les merveilles de l'ancien monde n'ont approché de ce monument du désert. »

La description se complète par le tableau que Chateaubriand nous donne des « bocages de la mort ». (*Atala*, p. 54) :

« Les troncs de ces arbres, rouges marbrés de vert, montant sans branches jusqu'à leurs cimes, ressemblaient à de hautes colonnes, et formaient le péristyle de ce temple de la mort; il y régnait un bruit religieux, semblable au sourd mugissement de l'orgue sous les voûtes d'une église; mais lorsqu'on pénétrait au fond du sanctuaire on n'entendait plus que l'hymne des oiseaux qui célébraient à la mémoire des morts une fête éternelle. »

On voit aisément ce que Sealsfield a pris à Chateaubriand, ce qu'il a laissé et ce qu'il a ajouté. Il se pourrait également qu'il eût emprunté quelques traits à Bartram (*op. cit.*, p. 85) :

« Lorsqu'on a marché quelque temps sous ces ombrages, la cime s'éclaircit, et découvre aux yeux la plus magnifique forêt que j'eusse jamais vue... le terrain en est parfaitement de niveau, uni, tapissé de gazon, et vaguement planté des plus grands arbres forestiers dont les troncs, qui paraissent tous de la même hauteur, ressemblent à de superbes colonnes. »

Nous trouverons de plus amples analogies de détail, même ouvrage, p. 170-1 :

« Le *Cupressus disticha* est un arbre du premier rang parmi ceux de l'Amérique septentrionale; on est surpris, au premier coup d'œil, de sa majestueuse stature; et, lorsqu'on s'en approche; on ne peut voir sans admiration ce tronc droit et nu, qui porte jusqu'aux cieux une énorme tête, dont l'ombre paraît sur la terre comme celle d'un nuage qui passe dans la moyenne région de l'air. » (Image très expressive négligée par Sealsfield et sans doute aussi par Chateaubriand, qui a imité Bartram, tout comme notre auteur.) « Il s'élève

Digitized by Google

comme une belle colonne parfaitement droite, jusqu'à quatre-vingts à quatre-vingt-dix pieds de haut : là, il se partage en tous sens pour former une tête plate, horizontale comme un dais, dans laquelle les aigles font leurs nids, et où se reposent quelquefois les grues et les cigognes. Ce qui ajoute beaucoup à la singulière beauté de ces arbres, ce sont les longues banderolles de grande mousse, qui pendent de leurs hautes branches, et flottent au gré des vents... »

La description pittoresque du patriarche est insérée au milieu de la trame pressée des événements historiques qui se déroulent à ce moment au Texas et au Mexique. Quelques pages plus loin commence l'exposé de la guerre, der Krieg. Sealsfield se conforme dans les grandes lignes à la réalité des faits, qu'il dénature ou modifie selon le besoin de son récit ou la thèse qu'il défend. On trouvera un tableau succinct de l'histoire du Texas et de la marche des événements dans le petit livre de G. A. Scherpf : *Entstehungsgeschichte u. gegenwärtiger Zustand des neuen, unabhängigen, amerikanischen Staates Texas, Ein Beitrag zur Geschichte, Statistik u. Geographie dieses Jahrhunderts.* Im Lande selbst gesammelt von G. A. Scherpf, Augsburg, 1841, Rieger.

Scherpf cite textuellement les compte-rendus de batailles qui sont déposés aux archives de Washington, et son ouvrage fait l'impression d'une œuvre plutôt impartiale. Pour ce qui est de l'état politique du Mexique, des ressources du pays et du caractère des habitants, on consultera avec fruit : Beltrami, *Le Mexique*, 2 vol. Beltrami nous déclare que depuis longtemps les Américains préparaient la conquête du Texas et qu'il ont déjà fomenté la révolution du Mexique contre les Espagnols.

Il est évident que Sealsfield s'est laissé entraîner par son admiration pour les Américains à des exagérations regrettables et faciles à découvrir. Il déclare par exemple que le Texas pouvait mettre 20000 hommes sur pied au moment de la guerre, alors que la population totale de cette province ne dépassait pas 16000 âmes. (Scherpf, p. 8.)

Il est non moins certain que les Américains enrôlés au nom du gouvernement mexicain par les « empressarios » se considéraient parfaitement au début comme sujets mexicains, et que ce sont des agents politiques qui ont poussé à la révolte contre le gouvernement

Digitized by Google

de Mexico. Au moment de la guerre même, ceux que Sealsfield appelle « les aristocrates », et qui n'étaient que les colons établis à demeure au Texas, ne demandaient nullement l'incorporation du Texas à l'Union. Et dans l'Union elle-même, bon nombre d'États protestèrent contre le projet d'annexer le Texas. On en trouvera la preuve dans le petit livre intitulé :

« Speech of John Quincy Adams of Massachusetts, upon the right of the people, men and women, to petition ; on the Freedom of speech and of debate in the House of representatives of the United States; on the Resolutions of seven State Legislatures, and the Petitions of more than one hundred thousand petitioners, relating to the Annexation of Texas to this Union (Washington, printed by Gales and Seaton, 1838). »

L'examen des pétitions adressées au Parlement montre que tout le monde ne pensait pas comme Sealsfield en Amérique relativement à la question du Texas. La protestation présentée, par exemple, par l'État du Michigan, prouve que des Yankees avaient à ce sujet une autre idée du droit des gens :

« Whereas propositions have been made for the annexation of Texas to the United States, with a view to its ultimate incorporation into the Union.

« And whereas the extension of this General Government over so large a country on the Southwest, between which and that of the original States there is little affinity, and less identity of interests, would tend, in the opinion of this Legislature, greatly to disturb the safe aud harmonious operations of the Government of the United States and put in inminent danger the continuance of this happy Union : Therefore.

« Be it resolved by the Senate and House of Representatives of the State of Michigan, that in behalf, and in the name of the State of Michigan, this Legislature doth hereby dissent from, and solemny protest against, the annexation, for any purpose to this Union, of Texas, or any territory or district of country heretofore constituting a part of the dominions of Spain in America, lying west or southwest of Louisiana. »

Mais ces voix isolées ne pouvaient rien changer à la destinée du Texas : Uncle Sam, cédant au besoin d'expansion de ses nationaux,

Digitized by Google

annexa à l'Union le nouveau territoire, suivant du reste en cela la politique des Français qu'il remplaçait en Louisiane. La France avait toujours contesté à l'Espagne les territoires situés à l'ouest de la Louisiane, et le chargé d'affaires britannique à Mexico, M. Ward, dans un ouvrage écrit durant son séjour dans cette ville (1825-27), signalait déjà l'importance du Texas pour les États-Unis et la probabilité d'une réunion future de cette province aux États de l'Union.

En théoricien de la force, Sealsfield va donc montrer le juste triomphe de la race anglo-saxonne sur ces Latins métissés que sont les Mexicains; de même que, poussé par son prosélytisme révolutionnaire, il prêchera par contre le bienfait universel de la liberté.

La guerre, « der Krieg », vante l'héroïsme et la valeur extraordinaire des « hommes », des citoyens de la libre Amérique, comme la « Präric am Jacinto » exposait leurs conceptions nouvelles et déroulait aux yeux les merveilles du Nouveau Continent.

Le « Capitaine » est, pourrait-on dire, la glorification de la révolution, de l'effort sublime de tout un peuple, pour secouer le joug pesant des superbes Espagnols. Et c'est aussi, indirectement, par delà l'actualité et la race, la glorification du mouvement obstiné et prolongé de révolte qui affranchit les colonies anglaises d'une domination exécrée. Car la guerre des patriotes n'est encore qu'un prétexte, un accessoire, un motif habilement choisi pour mettre en valeur toutes les diverses qualités de l'homme moderne, du Yankee, ce héros humain aux traits durs et inflexibles. Du reste, Sealsfield n'ayant jamais été dans l'Amérique du Sud, son récit doit être de pure fantaisie. Tout au plus s'est-il servi, pour peindre les Hispano-Américains, de quelques traits empruntés aux Mexicains, leurs frères par le sang.

Une analyse exacte montre, ici encore, une réelle habileté à utiliser le bien d'autrui. On en jugera par le passage suivant (*Kajütenbuch*, 324) :

« ... Schönere, kriegerischer aussehende Truppen versichere ich nie gesehen zu haben, als diese Patrioten. Es waren nicht mehr die Marodeurs, die sich zu Lima umhertrieben : im Gegenteil, ausgesucht, trefflich u. selbst reich uniformiert, boten sie Gruppen dar, die kein Maler schöner, pittoresker wünschen konnte. Diese dunkel bronzierten Salvator Rosa-Gesichter, mit ihren schwarzen Bärten,

Digitized by Google

ihren schwärzeren, glühenden Augen! diese lässigen u. doch wieder so decidierten, gleichsam a tempo-Bewegungen! dieses chevalereske Auftreten haben keine andern Truppen in dem Grade, selbst nicht die Krieger der französischen Kaiserzeit! Man muss sie bivouakieren gesehen haben, es ist das malerischste, was es geben kann! Der zerlumpteste Patriot, der kaum seine Blössen decken kann, wirft sich en héros zur Erde, wird wirklich pittoresk, wenn er sich lagert! Er hat eine so eigene Art, seine Lumpen zu drapieren! — nichts gesuchtes, künstliches, ein natürlich angeborner Takt! ein Ruck, u. der zerlumpte Mantel fällt mit einer Grazie um ihn, die andern kein Königsmantel verleihen, kein Schauspieler bei uns erreichen könnte! »

Si nous nous reportons au livre de Beltrami (*Découv. des sources du Mississipi*, etc., p. 113, 114), voici ce que nous y trouvons (il s'agit d'une assemblée d'Indiens) :

« Quoique chaque assemblée soit accompagnée presque toujours des mêmes formalités; quoique les sauvages soient constamment taciturnes, et d'une contenance morne et sombre, néanmoins on y trouve souvent des variétés et des incidents très curieux et fort intéressants.

« Leurs figures et leurs postures sont ce que l'imagination la plus pittoresque, et la plus poétique, ne saurait jamais atteindre.

« J'ai vu bien des Enfers et des Purgatoires, bien des Limbes et des Paradis, bien des Déluges et des Jugements derniers. J'ai vu la conspiration de Catilina, de Salvator Rosa, ce qu'il y a de beau et d'extravagant dans l'école flamande; mais tout ce qu'ils peuvent offrir ensemble, de sublime et d'horrible, d'original et de grotesque, ne saurait égaler le mélange bizarre et extraordinaire que présentent, à l'œil étonné, les gestes, les postures, les physionomies de ces sauvages. Ce grand tableau seul suffit à caractériser un Nouveau-Monde.

« Les uns enveloppés dans leurs peaux, le visage appuyé sur leurs mains, rappellent la gravité des Archontes et des Éphores de la Grèce; les Tribuns et les Sénateurs de Rome. D'autres, en parlant à leur père, ou à leurs enfants, déploient leur pallium, si noblement, prennent des attitudes si imposantes, et gesticulent avec tant d'emphase, qu'ils en imposeraient, si on ignorait qu'ils sont des sauvages. »

Digitized by Google

Tout en constatant la coïncidence véritable des descriptions, il faut admirer l'aisance avec laquelle Sealsfield sait faire servir à ses fins, au milieu de la narration, des tableaux qui, chez d'autres, ne se rattachent qu'à des anecdotes.

Dans quelle mesure l'épisode intitulé « Havanna, 1816 » fait corps avec la guerre des patriotes, c'est ce qu'il vaut mieux ne pas approfondir. Le capitaine, ici le héros, sorte de Judge transporté sur mer, c'est en réalité, comme l'alcade, le type idéalisé du Yankee, l'homme supérieur. A part la trame du récit, qui, une fois de plus, montre l'amour de l'Américain pour la liberté, amour poussé dans cet épisode jusqu'au sacrifice, puisque le capitaine perd sa place pour avoir la satisfaction de sauver un rebelle, un criminel d'Etat, les sentiments qui caractérisent le sombre et taciturne officier qui commande « the speedy Tom » sont aussi ceux qui animent en général tous les Américains que Sealsfield met en scène. Et ici encore les descriptions pittoresques qui parsèment le récit sont plus ou moins entremêlées de réminiscences. La scène se passant cette fois sur mer, Chateaubriand sera naturellement mis de préférence à contribution.

Déjà, le capitaine, par son insensibilité apparente (« Aber diese eisige Ruhe bei einer so erschütternden Scene, sie verriet doch ein gar zu fühlloses Herz ») (p. 337), nous rappelle un personnage bien connu de René : « Jusqu'alors le père Souël, sans proférer une parole, avait écouté d'un air austère l'histoire de René. Il portait en secret un cœur compatissant, mais il montrait au dehors un cœur inflexible; la sensibilité du Sachem le fit sortir du silence » (*René*, p. 137).

Enfin les sentiments que Sealsfield prête au capitaine Murky rappellent singulièrement une des plus belles pages de Chateaubriand. Lorsqu'on a lu ces lignes (p. 394) : « Diese Abendstunde übte schon in meiner Kindheit einen ungemeinen Einfluss auf mich. Wenn ich den ganzen Tag hindurch hart war, oder, es sein musste, zwang mich der Abend, weich zu werden. Schon als Matrosenjunge, umhergetost von Sturm u. Wogen, wenn ich des Abends im Mastkorbe der untergehenden Sonnne nachsah, kamen mir bessere Gefühle, meine Mutter, unser silbergrauer Prediger traten vor meine Phantasie »; — « es ist die Stunde, in der sich schützende Engel nähern; das sündige Getriebe der Welt ruht, die Stimme der höheren tönt in uns wieder, durchdringt

Digitized by Google

uns im Gesaüsel der Lüfte, im Gemurmel der Wogen »; quand on a lu cette description d'un marin perdu sur l'immensité de l'océan et dont l'âme est saisie de recueillement à la vue du soleil couchant, on pense malgré soi à la page suivante de Chateaubriand (*Génie du Christ.*, I, V, XII) :

« Un soir, il faisait un profond calme, nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie, toutes les voiles étaient pliées; j'étais occupé sous le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage à la prière : je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage... nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau, qui regardait l'occident.

« Le globe du soleil, prêt à se plonger dans les flots, apparaissait entre les cordages du navire au milieu des espaces sans bornes.

« Il eût été bien à plaindre, celui qui dans ce spectacle n'eût point reconnu la beauté de Dieu... La conscience de notre petitesse à la vue de l'infini, nos chants s'étendant au loin sur les vagues, la nuit s'approchant avec ses embûches, un prêtre auguste en prières, Dieu penché sur l'immensité, une oreille attentive à la voix de sa créature : voilà ce qu'on ne saurait peindre. »

Les sentiments exprimés par le capitaine Murky proviennent, en ligne plus ou moins directe, de Chateaubriand. Sa fille, figure gracieuse où Sealsfield a, paraît-il, voulu immortaliser sa fiancée, morte à la fleur de l'âge, n'est pas elle-même originale dans les traits où Sealsfield nous la dépeint. Chose étrange! Grande devait être sa facilité d'assimilation, sa réceptivité, pour que, dans une affaire aussi particulière qu'une histoire de cœur, il se laissât influencer par des états d'âme et des portraits que lui offraient les auteurs qu'il lisait.

Miss Alexandrine ressemble singulièrement à Atala. Cf. *Atala*, Préface, p. 14 :

« Elle était régulièrement belle; l'on remarquait sur son visage je ne sais quoi de vertueux et de passionné, dont l'attrait était irrésistible. Elle joignait à cela des grâces plus tendres; une extrême sensibilité, unie à une mélancolie profonde, respirait dans ses regards : son sourire était céleste. »

En rapprochant ce portrait de celui que Seasfield nous donne (p. 372-73), on constatera la coïncidence :

Digitized by Google

« Als wäre sie soeben dem schönsten der Blumenkelche entstiegen, glänzte, blühte alles im höchsten Liebesreize an ihr, die Züge von regelmässiger Schönheit, die Augen von tief reiner Bläue, die Gestalt von klassisehem Ebenmasse. — Ein wahrer Genuss war es, in dieses Gesicht zu schauen, denn beim ersten Blicke in diesen Spiegel sah man eine schöne, herrliche Seele. Es konnte nicht täuschen, dieses ideal-schöne Gesicht! Zwar schien es etwas kalt zu sein... aber Kälte sprach doch nicht aus diesen tiefblauen von langen seidenen Wimpern beschatteten Augen, eher inniges, tiefes, poetisches Gefühl. Ah, sie war eine jener seltenen Erscheinungen, die mit einem festen, ja energischen Sinne die zarteste Gemütlichkeit — mit einem heitern klaren Verstande jene zarte schmiegsame Weiblichkeit paaren, die so unwiderstehlich anziehen, in Fesseln schlagen! Ein Blick, ein Lächeln, und ihr ganzes Wesen leuchtete im rosigsten Sonnenschein auf, eine Bewegung, und man hätte anbetend vor ihr niedersinken mögen! »

On remarquera l'analogie des traits relevés au physique comme au moral, ce mélange étrange de vertu et de passion, de retenue et de charme enveloppant qui captive plus sûrement que le laisser-aller. Il semble, cependant, que Seasfield ait ajouté à son portrait quelque chose qui manque à celui de Chateaubriand : la fermeté, l'énergie du regard et de la volonté. On retrouve ce trait dans le portrait suivant (Beltrami, *Le Mexique*, p. 232) :

« L'objet à qui je consacre cette page est une de ces beautés impossibles à peindre, qui sont plus dans la physionomie que dans les traits; d'autant plus séduisante qu'elle se masque d'une simplicité qu'aucun coloris n'exprimerait. Elle a un air d'amabilité qui enchante, sans ôter à ce qu'a de noble certain ton altier qui la distingue. Son regard, quoique doux, est impératif; son sourire angélique, quoique sérieux. Sa bouche et son nez sont des modèles; son bras, sa main et son pied mériteraient même honneur. ... Elle parle avec élégance, sait se taire avec sagesse. Sa voix est mélodieuse et touchante. »

La parenté des deux physionomies est patente; mais ici comme ailleurs, on voit également fort bien le travail de composition auquel Sealsfield s'est livré. Ce processus d'assimilation, consciente ou non, reparaît à différents endroits dans cette fin d'ouvrage.

Digitized by Google

Même trouble et même silence entre General Morse et Miss Murky qu'entre Chactas et Atala :

« Offenbar war sie aber jetzt überrascht, in dem ersten Momente zuckte, schrak sie beinahe zusammen, starrte ihn erbleichend, wie einen vom Himmel Gefallenen an; allmählich aber erholte sie sich, ein zartes Rot trat an die Stelle der Scheu, wurde zur holdesten Überraschung. Sie sprach jedoch nicht, auch er nicht; denn auch er war erbleicht, seine Brust hob sich kramphaft, die Lippen zuckten ihm; ihr Erblassen schien ihm in die Seele hineingeschnitten zu haben...

« Jetzt schlug sie die Augen auf.

« Ich habe das Vergnügen, General Morse bereits — » und dann stockte sie so anmutig!

« Miss Murky war — » stockte wieder der General. Und jetzt wagte auch er, den Blick zu ihr zu erheben ; abermals jedoch versagte ihm die Sprache, und statt zu reden, zupfte er an seiner Reitpeitsche » (p. 373).

Voici maintenant le texte de Chateaubriand (*Atala*, p. 16) :

« La fille du désert était aussi troublée que son prisonnier; nous gardions un profond silence; les génies de l'amour avaient dérobé nos paroles. Enfin, Atala, faisant un effort, dit ceci : « Guerrier, vous êtes retenu faiblement; vous pouvez aisément vous échapper. » A ces mots, la hardiesse revint sur ma langue, je répondis : « Faiblement retenu, ô femme!... » Je ne sus comment achever. »

La situation est la même de part et d'autre, elle est seulement plus longuement développée chez Sealsfield.

Les personnages ne sont pas seulement identiques à de certains égards, le théâtre où l'action se passe est le même, et ceci n'a rien d'étonnant, quand on pense que Chateaubriand et Sealsfield offrent une certaine analogie dans leur destinée. En réalité, Sealsfield n'a fait que continuer l'œuvre que Chateaubriand se proposait d'écrire sur l'Amérique policée. Le « Paradis » s'élève où René aimait à rêver; le spectacle n'a guère changé : « à quelque distance dans la plaine, on apercevait le village des Natchez, avec son bocage de mûriers, et ses cabanes qui ressemblent à des ruches d'abeilles. La colonie française et le fort Rosalie se montraient sur la droite au bord du fleuve » (*René*, p. 100); — et *Kajütenbuch*, p. 371 : « weiter

Digitized by Google

rechts hin die einzelnen Zinnen u. Kuppeln des aristokratischen Natchez, u. tiefer herab die zerrissenen grünen Wälle u. Parapets des Forts Rosalie. » — Même tableau un peu plus loin, p. 379 : « Die Aussicht war entzückend, denn das Auge beherrschte die Ebene auf Meilen herum. Nordwärts hatte man das in Blumen u. Blüten wie gebettete Natchez, westwärts hoben sich die grünen, zerrissenen Erdwälle u. Parapets des Forts Rosalie in die Lüfte. »

La description du village des Natchez est également analogue chez les deux auteurs. Cf. *Natchez*, I, p. 12 :

« Les voyageurs arrivent aux premières cabanes du grand village; ils se présentent à la porte d'une de ces cabanes. Là une famille assemblée était assise sur des nattes de jonc; les hommes fumaient le calumet; les femmes filaient des nerfs de chevreuil. Des melons d'eau, des plakmines sèches et des pommes de mai étaient posés sur des feuilles de vigne-vierge au milieu du cercle. » Cf. *Kajütenbuch*, p. 406 :

« Das Negerdorf war ein anderer reizender Zug in diesem südlichen Gemälde —. Die meisten (dieser Hütten) hatten, sowie das Herrenhaus, kleine Galerien, auf denen hie u. da die Patriarchen des schwarzen Völkchens sassen, ihren bacca rauchend, während die Mütterchen, ihnen vorplappernd, Gemüse putzten, oder sonstige leichte Arbeiten verrichteten. »

De même, semblable tableau près de la cabane :

« Près du lieu où parlait ainsi le vieillard se voyait un catalpa au tronc noueux, aux rameaux étendus et chargés de fleurs » (*Natchez*, I, p. 16).

Cf. *Kajütenbuch*, p. 407 : « Hinter der Hütte erhobsich schützend eine pride of China, ihr blütenreiches Gezweige über das Dach hinbreitend. »

Que conclure de tous ces rapprochements, de toutes ces citations d'auteurs, qui semblent démontrer autant d'emprunts, conscients ou non? Diminuent-ils l'originalité de Sealsfield? Un auteur est-il autorisé à puiser ainsi dans l'œuvre d'autrui, à prendre son bien où il le trouve? Et Sealsfield n'est-il pas condamnable de s'être inspiré, parfois avec si peu de discrétion, des descriptions qu'il jugeait intéressantes ou utiles à son dessein? Nous ne le pensons pas.

L'artiste est libre de faire choix dans son invention de tels

Digitized by Google

moyens d'expression qui lui conviennent, et il serait regrettable de vouloir lui demander des œuvres absolument neuves de tout point. Les génies créateurs sont l'exception, et à mesure que le temps progresse, mettant chaque jour à la lumière un aspect nouveau des choses, il est à prévoir que les mieux doués se verront eux-mêmes obligés, bon gré mal gré, de répéter ce qu'auront fait les artistes d'un autre âge. L'œuvre d'art est essentiellement un tout, une combinaison particulière des parties en vue d'un certain effet, auquel l'ensemble vise et est subordonné. De ce que tel ou tel élément est puisé à telle source, serait-ce à dire que l'œuvre d'art dût en souffrir? Peut-on en vouloir à Sealsfield d'avoir senti quelles ressources ses prédécesseurs offraient pour de nouveaux ouvrages? Il faudrait alors condamner également Chateaubriand, qui doit à Beltrami et à Bartram autant que Sealsfield doit à Chateaubriand.

Ce ne sont pas les éléments de l'œuvre d'art qui constituent l'originalité, mais l'arrangement de ces divers éléments. Sealsfield a fort bien vu que Bartram, Beltrami et Chateaubriand pour la prairie, Irving pour le supplice de la faim, renfermaient, disséminés à travers leurs livres, des traits susceptibles de composer un tableau original, convenablement assemblés et ordonnés. Ce travail de combinaison, Sealsfield l'a entrepris, et de ce faisceau de traits en apparence hétérogènes est sortie une image une, si nette et si franche, que, n'était le travail de la critique, on affirmerait au premier abord qu'elle est l'œuvre du seul Sealsfield. Nous ne parlons ici, évidemment, que de l'unité d'impression produite par la description de la prairie et par le supplice de la faim et de la soif. Il n'est pas question et ne saurait être question de l'unité du Kajütenbuch en tant qu'œuvre d'art.

Si l'on veut absolument satisfaire le besoin d'unité et de simplicité qui est en nous, et voir un tout dans le Kajütenbuch, il est nécessaire, par delà les nouvelles et les anecdotes qu'il nous offre, de remonter à une unité supérieure, transcendante, de poser un principe premier dont les divers épisodes du livre de Sealsfield seraient comme les divers aspects.

Vu sous cet angle, le Kajütenbuch peut être dit l'épopée des États-Unis, l'apologie de la volonté, des hommes sans histoire et sans passé, et comme tel il se fait le prophète des temps nouveaux.

Digitized by Google

C'est l'affirmation énergique, brutale même de la vie, le triomphe superbe de l'énergie physique et morale, c'est en définitive la preuve que, par delà l'Atlantique, les hommes, au lieu de chercher la solution du problème de l'existence, la trouvent tout naturellement sans la chercher. Et cela aussi est un enseignement.

Nous ne serions pas dignes, pense Sealsfield, d'aspirer au titre d'hommes modernes, si nous n'avions le courage de faire tout ce qu'il faut pour cela, si nous ne précipitions dans le néant tout ce qui subsiste, quoique mort, d'un passé qui, comme tel, appartient à l'histoire, mais non point à la vie. Les idées de Sealsfield sur la civilisation sont encore d'actualité, et l'on peut dire sans parti pris qu'elles le seront longtemps encore en Europe. Quoi qu'il en soit, il a le mérite, toute valeur littéraire ou artistique mise à part, d'occuper une place bien distincte dans la chaîne des esprits qui, sur les ruines du passé, veulent édifier au plus tôt une humanité nouvelle. Et il apparaît ainsi comme un précurseur naturel de Nietzsche, auquel il fait penser en tant de passages.

La conception historique de Sealsfield, la démarcation qu'il fait entre ce qui appartient au passé, ce qui a vécu et ne doit plus être, et, d'autre part, ce qui en Amérique commence à s'épanouir magnifiquement et doit éclore — il en a la ferme conviction — tôt ou tard, et malgré tout, dans la vieille Europe, une telle distinction, supposant une nouvelle doctrine, se retrouve presque identique chez Nietzsche. C'est, il est vrai, également le schéma des idées de la Jeune Allemagne; mais il est probable, étant donnée l'éducation littéraire de Sealsfield — plutôt enclin à étudier les langues française et anglaise — qu'il ne connaissait guère ou que vaguement cet idéal purement germanique. Il le réalise d'instinct, et il est assez bizarre que tout un effort allemand, toute une aspiration qui avait alimenté la littérature allemande pendant un certain temps trouvent ainsi satisfaction dans un pays étranger, si différent de l'Allemagne, comme le prouve le livre de Sealsfield sur le caractère américain et le caractère teuton.

Nietzche est, comme Sealsfield, plein de mépris pour l'Allemagne, pays philistin. L'un et l'autre sont les aboutissants naturels de tendances révolutionnaires et sociales de la Jeune Allemagne, tendance

Digitized by Google

qui se retrouvent déjà en germe chez des auteurs considérés comme de simples précurseurs des romantiques.

Cette mélancolie de l'inaction, ce désenchantement de le vie, Sealsfield ne les connaît pas, mais son œuvre toute de prosélytisme prouve qu'il a senti en lui l'aiguillon qui irritait et excitait déjà le Sturm u. Drang. Ainsi se dessine la place que Karl Postl doit prendre dans la genèse des idées. Il n'est pas impossible que sa conception humanitaire de la société lui ait été inspirée par le Saint-Simonisme; dans tous les cas, que cette conception soit originale ou non, ce qu'il est sans doute difficile de déterminer, il n'en est pas moins établi qu'elle est le moyen terme naturel entre l'idéal humain qui a pris naissance en Allemagne avec l'Aufklärung, le Sturm u. Drang et la Jeune Allemagne d'une part, et Nietzsche, d'autre part.

La façon dont Sealsfield interprète l'histoire universelle ressemble beaucoup à la conception de Nietzsche. Il y a une morale de maîtres et une morale d'esclaves, dit Nietzsche; c'est ce que Sealsfield déclare dans de longs développements par la bouche du Judge. L' « homme de proie » de Nietzsche, c'est le Normand dont parle l'alcade. Chez l'un et l'autre, même hypothèse sur la façon dont les Etats ne sont constitués, même haine des Israélites, même admiration pour les Grecs et les Romains. Par contre, ils ne s'entendent pas sur le rôle du protestantisme. Alors que Seasfield y voit le commencement du processus d'affranchissement, Nietzsche le condamne, et accuse Luther et toute la Réformation d'avoir entravé le mouvement d'indépendance inauguré par la Renaissance païenne. Chez tous les deux même mépris pour le catholiscisme; ils lui reprochent d'avoir contribué à la dégradation de la race européenne et empêché l'éclosion d'hommes supérieurs.

Tous deux s'accordent encore à vanter les bienfaits de la guerre. Ils y voient l'instrument le plus efficace du progrès. Elle révèle la force et la santé physiques en faisant triompher de la faiblesse et de la corruption. C'est un mal nécessaire à l'expansion de la meilleure humanité. Tous deux s'entendent pour voir, dans la volonté suprême, l'expression la plus haute de la puissance et de la vie.

Sans doute, Sealsfield ne va pas jusqu'a dire avec Nietzsche que Dieu, la vérité sont des fantômes de notre imagination, mais certains propos qu'il prête au Judge sont singulièrement équivoques à cet

Digitized by Google

égard : ils frisent l'irrévérence, et contrastent étrangement avec l'attitude qu'il observe vis-à-vis de Bob. C'est que, précisément, il y a deux morales : la morale des maîtres, des hommes, et la morale des humbles, des irresponsables. Selon que les instincts naturels ou les besoins artificiels ou morbides prévaudront chez un homme, il sera un être supérieur, un aristocrate, ou un dégénéré. Le Judge déclare ignorer si la nature humaine est bonne ou mauvaise, et, sans entrer dans de longues discussions métaphysiques, il se borne à affirmer l'importance de la volonté, à proclamer le triomphe de la vie. Nietzsche ne s'exprime pas autrement : « Je ne sais pas si la vie est en elle-même bonne ou mauvaise. Rien n'est plus vain, en effet, que l'éternelle discussion entre les optimistes et les pessimistes, et cela pour une excellente raison, c'est que personne au monde n'a qualité pour juger ce que vaut la vie... Mais du moment où je vis, je veux que la vie soit aussi exubérante, aussi luxuriante, aussi tropicale que possible, en moi et hors de moi. »

Et l'on pense involontairement à Sealsfield en lisant des images comme celle-ci : « Le surhomme est aux types antérieurs d'humanité ce qu'est le propriétaire d'une ferme géante des États-Unis par rapport au boschiman qui arrache quelques épis de blé ». Enfin, il n'est pas jusqu'au patriotisme où Sealsfield et Nietzsche ne se rencontrent, malgré les apparences.

Le premier nous dit bien, dans le *Kajütenbuch*, quelle importance il attribue au patriotisme (« wo ein solcher Patriotismus herrscht, lässt sich Grosses erwarten »); mais ce patriotisme n'est qu'une forme spécialisée, symbolisée, de l'admiration qu'il a pour l'humanité supérieure. Car il ne peut être question, chez Sealsfield, de patriotisme au sens étroit du mot. Postl serait du reste malvenu à nous vanter les beautés et la sainteté de l'amour de la terre natale, lui qui est un renégat de l'Autriche et de la culture allemande. Il est très vrai qu'il souligne à dessein et avec plaisir tout ce qui, physiquement et moralement, distingue l'Américain des autres types d'humanité, qu'il croit à l'existence de caractères nationaux bien tranchés. Mais on peut se demander si ces antinomies, que Sealsfield a si bien su analyser et décrire, sont dans sa pensée irréductibles, si elles ne sont pas plutôt un accessoire, du reste pittoresque, dans la nature humaine; et si, derrière ces diffé-

Digitized by Google

rences de surface qui frappent au premier abord, il n'y a pas chez tous les individus, sans distinction de race, un même fond universel, uniforme, qui, s'il n'apparaît pas encore dans toute sa pureté par suite de la longue hérédité que nous apportons avec nous en naissant, se montre déjà chez les individus qui ont appris à se défaire des préjugés du passé. Cette fraternité humaine pousse le capitaine à faire cause commune avec le malheureux conspirateur traqué par les autorités espagnoles, à risquer sa place et sa fortune pour suivre son premier mouvement. C'est que, si différents qu'ils soient d'ailleurs, le Yankee et l'Hispano-Américain ont un idéal commun, qui, comme tel, est élevé indéfiniment au-dessus des barrières étroites du patriotisme : la liberté, l'amour de l'humanité sont des formules assez vastes pour enclore les diverses individualités raciques. Telle est la signification véritable de cet épisode magnifique extrait de la guerre d'indépendance hispano-américaine, qui pourrait sembler isolé dans le livre.

Et ceci agrandit singulièrement la portée du l'œuvre. Elle prend ainsi l'importance d'un document dans l'histoire du progrès, dans les relations entre hommes. Et à ce titre on ne saurait regretter que Chateaubriand n'ait pas mis à exécution son projet d'écrire « le tableau de l'Amérique policée », comme il l'annonce dans la Préface des *Natchez* (p. 10). (« La description de l'Amérique sauvage appellerait naturellement le tableau de l'Amérique policée; mais ce tableau me paraîtrait mal placé dans la préface d'un ouvrage d'imagination. C'est dans le souvenir où se trouveront les souvenirs de mes voyages en Amérique, qu'après avoir peint les déserts je dirai ce qu'est devenu le Nouveau-Monde, et ce qu'il peut attendre de l'avenir. L'histoire ainsi fera suite à l'histoire, et les divers sujets ne seront pas confondus. ») Si Chateaubriand avait écrit l'histoire de l'Union, peut-être Sealsfield n'aurait-il pas été tenté de montrer au lecteur européen comment naît un État libre; et cela eût été tant pis : nul ne pouvait plus impartialement décrire la vie américaine que celui qui, il y a près d'un siècle, proclamait et pratiquait déjà cette fière maxime, la sienne : Omne solum forti patria est ut piscibus æquor.

PAUL BORDIER.

Digitized by Google

LE POÈTE FRANCIS THOMPSON[1]

(1859-1907)

Le 13 novembre 1907, dans un hôpital de Londres, mourait le poète Francis Thompson. Quelques journaux à peine signalèrent la disparition du malheureux écrivain, et consacrèrent à son œuvre, encore presque inconnue du grand public, une courte et banale notice. Deux ou trois revues littéraires, telles que *The Athenæum* ou *The Academy*, publièrent sur Thompson des articles chaleureux, d'un enthousiasme exagéré, et qui demeura d'ailleurs sans écho. F. Thompson, en effet, était trop purement poète pour atteindre aussi tôt à la gloire. Son œuvre assez restreinte, uniquement lyrique, d'un spiritualisme fervent et hautain, d'un mysticisme très intellectuel, où n'entrait aucune sentimentalité vulgaire, devait paraître bien froide à la moyenne des lecteurs. Son style, dépourvu de cette élégance achevée, de ce fini qui, si souvent, par la simple beauté de la forme, fait illusion sur le fond, ne manquait pas, avec sa rudesse abstraite, si obscure parfois, et que traversaient seuls les éclairs de ses métaphores et de ses symboles, de passer pour bien terne et bien diffus. Les légendes contradictoires enfin qui circulaient sur l'existence mystérieuse et vagabonde de ce poète catholique et demi-fou ne laissaient pas d'aggraver encore de méfiance délibérée l'incompréhension naturelle du public anglais, et l'œuvre de F. Thompson ainsi semblait destinée à ne jamais sortir de l'ombre. Sans se décourager cependant, les quelques amis personnels du poète demeurèrent fidèles à sa mémoire, et continuèrent leurs efforts pour propager son œuvre. L'un d'eux, un de ceux qui l'ont approché de plus près et l'ont le mieux connu, M. Wilfrid Meynell, vient de publier un recueil de pages choisies de Thompson[2], qui semble avoir été

1. Communication faite à la Société pour l'Étude des Langues et Littératures modernes. Séance du 16 mai 1909.
2. *Selected Poems of Francis Thompson*, London, Methuen, 1908, 6 sh.

Digitized by Google

très bien accueilli de toutes parts. Le moment nous a donc semblé favorable pour étudier ce poète d'hier, encore tout inconnu en France. Nous essayerons d'esquisser d'abord le drame de sa vie malheureuse; puis de dégager les éléments essentiels de sa matière poétique, son attitude en face de quelques grands problèmes humains, et la solution qu'il y a apportée. Nous tâcherons en outre d'établir quelques rapports entre l'œuvre de Thompson et celle de ses prédécesseurs ou de ses contemporains, de déterminer, en même temps que ses imitations et que les influences qui ont pesé sur lui, sa qualité représentative, et la place assez intéressante qu'il occupe dans la Renaissance du catholicisme dans l'Angleterre contemporaine. Enfin nous examinerons très rapidement son style, si particulier, avec ses qualités et ses défauts nettement marqués. Nous voudrions en un mot fixer les quelques traits individuels d'une physionomie littéraire qui nous a paru digne d'attention, et surtout éveiller la curiosité à propos de cet écrivain que Meredith lui-même appelait : *a true Poet, one of a small band.*

I

La vie de F. Thompson fut toute de douleur et de misère. Dans son corps fragile, débilité très tôt par les privations et par les excès de narcotiques, vivait un esprit vigoureux que la souffrance ne fit qu'exalter encore. Privé de tout ce qui fait la joie de l'existence, Thompson se réfugia dans sa vie intérieure, toute lumineuse de ses ferventes visions, et il y oublia le sombre et froid isolement de sa destinée réelle. Il rappelle ainsi d'autres déshérités, d'autres « poètes maudits », tels que Chatterton ou E. Poë, qui firent leur œuvre de la seule beauté de leur rêve, et qui, comme lui encore, y trouvèrent tous les bonheurs qu'ils n'avaient pas eus.

Thompson naît en 1859 à Preston, dans le Lancashire. Son père, qui est médecin, s'est converti au catholicisme à la suite de Newman à l'époque du mouvement d'Oxford. Un de ses oncles, qui avait appartenu jusqu'alors à l'Église anglicane, se convertit également au catholicisme romain, et, au plein moment de la campagne des *Tracts*, en publie même quelques-uns, insignifiants d'ailleurs. Ce

Digitized by Google

milieu catholique ne laisse pas d'exercer une puissante influence sur l'enfant. Envoyé dans le nord de l'Angleterre, à Ushaw, près de Durham, dans un petit collège qui est plutôt une sorte de séminaire, il y reçoit une éducation religieuse très complète, il s'y éprend de la beauté du rituel et de la suavité des cérémonies catholiques, et il s'y livre à une lecture acharnée des auteurs classiques, grecs surtout, et des poètes anglais, de Milton entre autres et de Shelley. Après cinq années passées à Ushaw, son père, qui veut faire de lui un médecin, l'envoie à Owens College, à Manchester, pour commencer ses études professionnelles. Mais, comme Keats, le jeune Thompson n'a aucun goût pour la médecine et s'adonne presque exclusivement à la littérature. Il a dix-sept ans et, ainsi qu'il le racontera plus tard, il rêve déjà de devenir un grand écrivain. Il abandonne donc les amphithéâtres, qui lui répugnent d'ailleurs, pour les bibliothèques, où il s'attarde des journées entières. Timide et taciturne, il n'ose pas avouer à son père, qui ne se doute de rien, son antipathie pour les études médicales. Il échoue à tous ses examens. Son père se remarie dans le même moment et des discussions éclatent dans la famille. Le jeune homme tombe malade. Peu de temps après, à la suite d'une querelle plus violente que les autres, Thompson quitte définitivement la maison paternelle et part pour Londres.

Les illusions qu'il avait apportées avec lui dans la grande ville se dissipent bientôt. Il n'a pour toute fortune, nous dit-il, qu'un Eschyle et qu'un Blake, qu'il a constamment dans sa poche. Son père lui envoie quelques shillings par semaine, et s'efforce, à plusieurs reprises, de lui procurer un emploi honorable. Francis se fait renvoyer de partout, et le père exaspéré cesse de s'occuper de lui et supprime bientôt toute subvention. Les jours de malheur sont alors arrivés. Le poète, abandonné à lui-même, a recours à des métiers de plus en plus humbles. Il s'engage comme vendeur dans un magasin de chaussures de Leicester Square, puis comme garçon de courses chez un libraire, mais il ne demeure longtemps nulle part. A la fin de sa seconde année passée à Londres, Thompson est descendu jusqu'aux bas-fonds les plus sombres de la misère. Il est devenu un de ces vagabonds déguenillés qu'on rencontre si souvent dans es rues de l'énorme capitale, avec en outre la conscience navrante de sa déchéance. Incapable, par sa débilité physique, de travailler de

Digitized by Google

ses mains, il en est réduit aux seuls métiers de mendicité qu'autorise la loi anglaise. Pendant le jour il vend des allumettes aux abords de Saint-Paul ou de Ludgate Circus, et le soir il se tient aux portes des théâtres du West-End. Puis, quand il a ainsi réuni les quelques *pence* dont il a besoin pour se nourrir, il passe chez le *fishmonger* où il mange un peu de poisson frit, et va s'abriter, pour le reste de la nuit, sous les arcades du marché de Covent-Garden. Heureux encore quand, la journée ayant été infructueuse, le malheureux n'est pas contraint d'errer par les rues, dans l'espoir de rencontrer un passant charitable, ou même, comme il l'a rapporté dans un de ses poèmes les plus poignants, une petite fille compatissante qui lui donnera le morceau de pain qu'elle mangeait, et qui se sauvera aussitôt, effrayée de son aspect de misère.

Il y avait cinq ans que F. Thompson vivait dans cette abjection. Sa santé, qui avait toujours été délicate, souffrait terriblement des longues nuits passées dans l'humidité glaciale de Covent-Garden, ou même des ponts de la Tamise, et supportait mal les narcotiques, auxquels il avait maintenant recours. D'autre part, les quelques poèmes qu'il écrivait sur des morceaux de papier ramassés au hasard, et qu'il adressait, de temps à autre, à quelque éditeur de magazine, étaient toujours demeurés sans réponse. Tentant une chance suprême, il avait envoyé au directeur d'une revue catholique, *Merry England*, un court essai en prose intitulé *Health and Holiness*, Santé et Sainteté, où il démontrait la grandeur et la vertu de l'ascétisme, et il y avait joint aussi quelques-uns de ses meilleurs poèmes choisis avec un soin anxieux. Six mois s'étaient passés sans aucune réponse, et Thompson, désespéré, et qui était tombé dans une prostration nerveuse insupportable, résolut de mourir. Il se procura du laudanum chez un pharmacien qu'il connaissait et, la nuit venue, il se retira dans son repaire accoutumé de Covent-Garden, bien décidé à en finir avec la vie. Mais — et c'est lui-même qui plus tard racontait à ses amis cet épisode tragique — au moment même où il allait boire le contenu du flacon, il se rappela l'exemple de Chatterton, auquel il songeait souvent comme à un frère, et la lettre qui parvint à l'adresse du pauvre poète le lendemain du jour où il s'était donné la mort, et qui l'aurait tiré de la détresse. Thompson céda à ce qu'il prit pour un pressentiment heureux, et le lendemain

Digitized by Google

matin il apprenait en effet par le pharmacien qui lui avait procuré le laudanum, que quelqu'un le cherchait. C'était l'éditeur même du *Merry England* qui, à court de copie, avait eu la curiosité d'ouvrir l'enveloppe sale qui traînait dans un coin de tiroir depuis si longtemps, et qui, fasciné, par la splendeur nouvelle des poèmes ainsi découverts, s'était mis en quête aussitôt de leur auteur et l'avait suivi à la trace jusque chez le *druggist*. Les vers publiés dans le magazine et aussi le sort lamentable de l'écrivain apportèrent bientôt à F. Thompson quelques bonnes amitiés. On le fit entrer dans un hôpital, pendant quelque temps, car déjà son état mental commençait de donner certaines inquiétudes, puis on l'envoya dans un petit village du Sussex, à Storrington, où on le confia aux soins attentifs des Capucins qui y avaient fondé un couvent. Dans la paix de cette retraite monastique et dans la fraîcheur tranquille des prairies et des collines du Sussex, sa santé s'améliora rapidement. Avec cet abandon un peu languide des convalescents, le poète savoura la douceur des amitiés qui s'étaient offertes à lui spontanément, et il voua une affection profonde, en particulier, à M. Wilfrid Meynell, qui avait été le principal artisan de son salut. Le séjour de F. Thompson à Storrington fut en outre une véritable résurrection poétique. Il chanta surtout sa dévotion envers ceux qui lui avaient tendu une main pitoyable le long de sa voie douloureuse, et il consacra et dédia presque toute son œuvre aux Meynell, à Mrs. Meynell surtout, elle-même poète de valeur, et à leurs enfants. En 1893 paraissait, chez John Lane, un mince quarto intitulé simplement *Poems*, et en 1895 un autre recueil *Sister Songs*. Ces publications ne firent qu'élargir le cercle des amis de Thompson. Burne-Jones le compara à Rossetti, qu'il vénérait. La critique, d'autre part, approuva sans réserve. Des articles enthousiastes parurent dans *The Nineteenth Century* et *The Fortnightly Review*. Il n'est pas enfin jusqu'à la farouche *Quarterly* elle-même qui ne voulut se montrer aimable, et louangeuse : elle ne renvoya pas le poète, comme elle avait fait Keats, à son officine et à ses flacons.

Cette période de calme devait être malheureusement de courte durée. La tranquillité et la renommée arrivaient trop tard, semble-t-il, car dès 1897, l'année même où paraissaient les *New Poems*, le recueil qui contenait tout le meilleur de l'œuvre de Thompson, son

Digitized by Google

état mental redevint tout à fait alarmant. En outre, citadin de cœur, Thompson éprouva bientôt, du fond de son couvent retiré, la nostalgie des rues de Londres, et il voulut à toute force y rentrer. Il y recommença sa vie d'autrefois, avec son extrême détresse en moins cependant, et suivi à distance par la sollicitude de ses amis qui ne se ralentit jamais. Il eut de plus en plus recours à l'opium et au laudanum, qui lui étaient devenus à présent une nécessité. De son passé, il ne gardait plus que quelques vagues souvenirs. Sa raison assombrie ne s'illuminait plus qu'à de lointains intervalles, sans qu'il lui restât la volonté, ou même la force, de fixer dans ses vers ces rares clartés. Tout au plus écrivit-il de temps à autre quelques longs poèmes nuageux, et non de ses meilleurs, à l'instigation en particulier de M. Lewis Hind, qui éditait alors l'*Academy*. Sa principale occupation consistait à faire, pour le même journal, des comptes rendus de toute sorte d'ouvrages. Il passa ainsi une dizaine d'années un peu bohèmes, ne fréquentant presque personne, sauf de rares intervalles où ses amis, essayant du remède qui avait si bien opéré naguère, l'envoyaient passer quelque temps chez les Pères franciscains de Crawley. A la fin de l'automne 1907, comme il s'affaiblissait visiblement et que, amaigri et épuisé, il n'était plus qu'un simple lambeau d'humanité, M. Wilfrid Blunt réussit à l'attirer chez lui, à la campagne, non loin de Storrington précisément. Mais Thompson voulut retourner à Londres, très peu de temps après, s'estimant tout à fait guéri. Il entra comme pensionnaire à l'hôpital Saint-Jean-et-Sainte-Élisabeth, à Saint John's Wood, et y mourut bientôt après, le 13 novembre. Un petit groupe d'amis suivit seul jusqu'au cimetière de Saint Mary à Kensal Green, le cercueil léger du poète, où pesaient surtout les lourdes roses provenant du jardin de G. Meredith, et les bouquets de violettes qu'y avait déposés elle même celle que Thompson avait si purement, et — au sens propre du mot — si divinement chantée.

II

L'œuvre poétique de Thompson, assez restreinte donc, et qui est contenue dans trois minces volumes, est toute vibrante du sentiment de l'infini. Incapable de remplir son rôle dans la vie sociale, et rejeté,

Digitized by Google

comme une pauvre épave, en dehors d'elle, F. Thompson ne se mit pas à gémir sans fin sur les misères des hommes, ni à se lamenter sur sa propre détresse : il s'enferma dans sa solitude, et vécut perpétuellement dans le divin. Il transposa dans le spirituel les événements de sa vie extérieure et s'éleva toujours très haut au-dessus d'eux. Thompson apparaît ainsi comme un poète essentiellement subjectif et contemplatif, qui se contenta toujours d'explorer son « paysage intérieur » et de projeter, sur des coins mille fois visités déjà de notre conscience, de nouvelles clartés. Clartés intermittentes peut-être, vagues et diffuses le plus souvent, d'une incohérence parfois décevante, mais avec des instants de réelle splendeur. Non pas que Thompson ait eu, comme disent volontiers les Anglais, de « message » spécial, ni de « critique de la vie » bien arrêtée. Il se contentait de laisser tomber, suivant le sentiment présent, des mots d'espérance ou d'accablement, des phrases de joie ou de détresse, et de rafraîchir de son expérience personnelle quelques-uns des lieux communs les plus rebattus de l'humanité : l'amour que lui inspiraient les enfants, par exemple, la beauté des femmes ou la grandeur de la nature, le culte de Dieu, de la Vierge et des Saints. Mais à chaque fois il ne manquait pas d'illuminer ces thèmes banals et monotones d'un éclat nouveau, comme d'une magie propre, et inaperçue encore.

L'enfant, d'abord, est un des éléments importants de la matière poétique de Thompson. Il le contemple avec une sorte de timidité, ou plutôt d'étonnement émerveillé. Il ne lui accorde pas une importance sentimentale exagérée, comme nous le faisons si souvent en France depuis Rousseau et V. Hugo. L'art d'aimer les enfants, pour lui, n'est pas le devoir de les gâter à outrance. Il ne s'attendrit pas davantage, comme tous nos poètes contemporains, sur la faiblesse suave des mères, sur la douceur de leurs chansons près de l'enfant qui s'endort, sur leur désolation enfin quand, devenus trop grands pour les berceaux, leurs fils ou leurs filles commencent à s'éloigner et à pouvoir se passer d'elles. L'affection charmée que Thompson a vouée aux enfants est plus sobre, plus grave, plus idéaliste souvent. Il les considère d'abord avec un retour douloureux sur son passé. Un jour, dans les environs de Storrington, il rencontre une petite campagnarde, Daisy. Il bavarde longtemps avec elle. Il goûte,

Digitized by Google

selon sa propre expression, sa candide douceur qu'elle ignore, sa beauté ingénue comme l'air, naïve comme le ciel. Et quand l'enfant disparaît avec le soleil derrière la colline, le poète s'afflige de toute la clarté et de toute la joie avec elle disparues[1]. Ailleurs, et plus souvent encore, Thompson trouve une signification profonde dans la moindre parole ou le moindre geste d'un enfant, dont la naïveté éveille en lui des échos amplifiés, et qui vont s'élargissant à l'infini. La jeune Monica Meynell, au cours d'une promenade, lui donne un jour un coquelicot, qu'elle vient de cueillir, et lui dit : « Gardez-le toute votre vie ». Or la fleur fragile est déjà plus qu'à demi fanée, le rebord se recroqueville sur lui-même, décoloré, et prêt à se réduire en poussière, et le poète y voit le symbole, le présage même de sa vie mélancolique, qui, elle aussi, sera flétrie demain[2]. Il compare sa destinée pitoyable, et presque révolue, au sort de cette joyeuse enfant insouciante, qui ignore tout de la vie, dont l'âme est intacte, et ne rêve même pas encore de l'avenir. Ou bien, il songe que cette enfant, dont il est aujourd'hui le compagnon et le grand ami affectueux, ne tardera point à l'oublier dès qu'il ne sera plus auprès d'elle et ne conservera rien de lui dans son bonheur prochain. Une autre fois, dans un long poème intitulé *A Child's Kiss*, Thompson nous dit ce qui s'éveille et s'anime en lui sous le baiser d'un enfant : tout le bonheur clair, tout le printemps d'abord, qu'il n'a jamais connus, puis le sombre cauchemar de ses nuits de naguère quand, mourant de faim et de froid, il errait à travers les rues désertes de Londres. F. Thompson ne se lasse pas de chanter les vertus supra-terrestres, divines même, des enfants, qui, comme il le dit, apportent à leur naissance un peu de ciel sur notre terre. Dans une délicate ballade, *The Making of Viola*, il imagine, dans le Paradis, le Seigneur confiant à Marie et aux anges la création de ce petit être : ses cheveux ainsi seront filés sur le rouet de la Vierge, sa chair sera tissée par les doigts des anges, et son teint rose ne sera que le reflet de leurs ailes diaphanes au soleil. Ou bien il compose une prière, d'une délicieuse simplicité balbutiante, qu'il met dans la bouche d'un enfant. En voici la fin :

1. *Daisy*.
2. *The Poppy*.

Digitized by Google

Thou canst not have forgotten all
That it feels like to be small :
And Thou know'st I cannot pray
To Thee in my father's way.
When Thou wast so little, say,
Couldst Thou talk Thy Father's way?
So, a little Child, come down
And hear a child's tongue like Thy own;
Take me by the hand and walk,
And listen to my baby-talk.
To Thy Father show my prayer
(He will look, Thou art so fair),
And say : « O Father, I, Thy Son,
Bring the prayer of a little one. »
And He will smile, that children's tongue
Has not changed since Thou wast young!

(*Ex ore Infantium.*)

S'il arrive à Thompson de côtoyer parfois la mièvrerie ou le maniérisme, il n'y tombe cependant jamais, tant est puissant en lui le besoin de dégager, et de ne préserver des choses que la substance spirituelle. Ce qu'il voit surtout dans l'enfance, en effet, après Vaughan et Wordsworth, c'est le grand et mystérieux reflet de l'Au-delà, dont elle vient de sortir. Dans le babil des tout petits, F. Thompson n'entend qu'un écho prolongé de la musique des sphères. Aussi aime-t-il l'enfant avec une révérence émerveillée. Il en emplit sa vie de solitaire, de naufragé enfin parvenu au port après une rude traversée :

The hours I tread ooze memories of thee, Sweet;
With rainfall as the lea,
The day is drenched with thee...

(*The Omen.*)

dit-il à la petite Sylviola Meynell. Ou bien il la compare à la rosée de l'aurore qui a lavé toutes les misères et toutes les laideurs de sa vie passée. Elle est la fraîcheur élyséenne promise au Juste, l'oasis de calme et d'ombre vers laquelle son rêve, qu'a épuisé le désert aride de sa vie, pèlerine. Sylviola ne quitte jamais la pensée du poète et voici comment il définit lui-même la nature de cet attachement :

Digitized by Google

Eve no gentlier lays her cooling cheek
On the burning brow of the sick earth,
Sick with death, and sick with birth,...
Than thy shadow soothes this weak
And distempered being of mine.
In all I work, my hand includeth thine;
Thou rushest down in every stream
Whose passion frets my spirit's deepening gorge;
Thou swing'st the hammers of my forge,
As the innocent moon, that nothing does but shine,
Moves all the labouring surges of the world...
This poor song that sings of thee,
This fragile song is but a curled
Shell outgathered from thy sea,
And murmurous still of its nativity.

(*The Mirage.*)

Thompson enfin aime encore dans la jeune fille d'aujourd'hui la femme qu'elle sera demain. Il songe à toutes les promesses, à toutes les virtualités qu'elle porte en elle. Il rêve à ses désirs de vie. Il la réalise moins ignorante, plus avertie des choses humaines. Il consacre même un long morceau un peu métaphysique, mais tout concrétisé de splendides images, à décrire ce qu'il appelle la femme dans l'enfant, *The Child-Woman.*

Cette dévotieuse affection que Thompson témoigne aux enfants se retrouve dans son attitude envers la femme. Déjà, nous venons de le voir, en dépit de la douleur qu'il en éprouve, le poète songe souvent à l'avenir qui doit s'ouvrir bientôt pour la jeune fille qu'il choie aujourd'hui. Dans le dernier poème de son recueil, *Sister Songs*, qu'il intitule *A Foretelling of the Child's Husband*, il rêve à celui qui viendra le remplacer dans l'affection de sa petite amie Sylviola :

But on a day whereof I think
One shall dip his hand to drink
In that still water of thy soul,
And its imaged tremors race
Over thy joy-troubled face...

Mais avant de disparaître de sa vie, et de tomber dans l'oubli, voici la grâce suprême qu'il implorera d'elle :

Digitized by Google

Oh! may this treasure-galleon of my verse,
Fraught with its golden passion, oared with cadent rhyme,
Set with a towering press of fantasies,
Drop safely down the time,
Leaving mine isled self behind it far
Soon to be sunken in the abysm of seas,
(As down the years the splendour voyages
From some long-ruined and night-submerged star),
And in thy subject sovereign's havening heart
Anchor the freightage of its virgin ore :
Adding its wasteful more
To his own overflowing treasury.
So through his river mine shall reach thy sea,
Bearing its confluent part;
In his pulse mine shall thrill;
And the quick heart shall quicken from the heart that's still.

Voici bien l'aspect que prend l'amour dans les poèmes de Thompson. Ayant renoncé pour lui-même à l'amour humain, au don intégral de soi, à la fusion ardente de deux âmes et de deux corps, résigné d'autre part à vivre en ermite et en ascète, caché, comme il le dit, reprenant l'image platonicienne, « dans l'antre de son corps », Thompson ne voit dans l'amour qu'un culte et qu'une adoration. De même que, tout à l'heure, il contemplait, dans la candide ignorance de l'enfant, le symbole de ses origines supra-terrestres, ainsi il vénère, dans les attraits chastes de la femme, la beauté divine réalisée. Les quelques poèmes qu'il a adressés à Mrs. Meynell, la seule femme qu'il ait jamais chantée, sont tout pleins de cette adoration idéaliste. L'amour pour Thompson est moins une passion, avec tout ce qu'elle comporte d'inquiétude sombre et de trouble volupté, qu'une idée claire, lumineuse, dont il peut parler nettement, qu'il peut analyser même d'une façon tout intellectuelle. Poète uniquement contemplatif, il ne voit dans la beauté de la femme qu'il aime que le reflet d'un amour et d'une beauté supérieurs. Ainsi, quand il entreprend, par exemple, de faire son portrait, il ne s'attarde pas aux perfections de son corps, qui, à ses yeux, ne sont qu'un voile, ou qu'une révélation plutôt de son âme cachée, mais il reprend à son compte les vieilles idées platoniciennes, qu'avait déjà exprimées Spenser, à savoir que l'amour n'est que la vision, que la contemplation de la beauté de l'âme. La femme qu'il aime, comme *Una*, dans

Digitized by Google

la *Reine des Fées*, unit en elle toute la beauté céleste et toute la sagesse, ou, comme répétera plus tard ce disciple génial de Spenser, John Keats, toute la beauté et toute la vérité. Et son portrait ainsi ne sera qu'un constant échange de symboles entre la beauté purement physique, et l'autre, celle qui n'est plus de la terre :

Oh, but the heavenly grammar did I hold
Of that high speech which angels'tongues turn gold!
So should her deathless beauty take no wrong...
How praise the woman, who but know the spirit?...
At the rich odours from her heart that rise,
My soul remembers its lost Paradise,
And antenatal gales blow from Heaven's shores of spice...
She wears that body but as one indues
A robe, half careless, for it is the use;
Although her soul and it so fair agree,
We sure may, unattaint of heresy,
Conceit it might the soul's begetter be...
How should I gauge what beauty is her dole,
Who cannot see her countenance for her soul,
As birds see not the casement for the sky?
And, as 'tis check they prove its presence by,
I know not of her body till I find
My flight debarred the heaven of her mind...

(*Her Portrait.*)

De même que F. Thompson fait reposer son sentiment de l'amour sur une base métaphysique, où n'entre aucun sensualisme, ainsi son sentiment de la nature ne consistera qu'en de pures intuitions, et en de simples transpositions idéalistes. Citadin de naissance, d'éducation et de goût, Thompson n'aimait pas la campagne, qu'il ne connut d'ailleurs jamais. A l'époque de son séjour à Storrington, il était trop préoccupé déjà de sa vie intérieure, et il demeurera toujours incapable de distinguer entre eux les arbres les plus ordinaires, ou les fleurs les plus communes. Aussi ne trouvons-nous rien chez lui de ce naturalisme exact, d'un lyrisme si précis à la fois et si pittoresque, que l'on rencontre si fréquemment dans toute la poésie anglaise, et qui en fait, comme on l'a dit, un vrai jardin perpétuellement embaumé. Thompson n'accumule pas dans ses vers, comme Tennyson par exemple, des notations menues, de petits détails d'une

Digitized by Google

observation tout à fait scrupuleuse. Nous y trouverons moins encore tout le côté plastique et séduisant des allégories mythologiques, ni le paganisme de Keats, par exemple, tout parfumé de printemps, selon le joli mot de Hazlitt, ni celui de Swinburne, plus érudit, plus construit, d'une robustesse voulue et plus violente. Thompson, dans les prairies et les jardins de l'Angleterre, ne cueillit jamais que des symboles. Il ne voit sous toutes les formes de la nature que leur substance spirituelle. Il ne révère dans la nature que le verbe de l'invisible. Ainsi il humanise tous les éléments, et il personnifie même les grands événements physiques. Le printemps est une jeune fille, à la robe blanche et verte, aux pieds nus, aux longues tresses jonchées de bourgeons et trempées de rosée. Autour d'elle, dans la prairie, se presse une troupe d'enfants, pareils à des fleurs écloses de toutes parts[1]. L'automne, de même, est une jeune femme, une bohémienne, au teint basané, avec des joues comme des reinettes grises, des lèvres trop rouges, une chevelure surabondante, des yeux d'une ardeur ténébreuse, pareils à des pensées large épanouies, une robe d'or fauve longue et traînante, sous laquelle on aperçoit par moments la blancheur furtive de ses pieds nus[2]. Nous voici en pleine poésie sensualiste, et nous songeons immédiatement à Keats, à l'intensité voluptueuse de ses sensations — *O for a life of sensations!* Mais avec la strophe suivante le symbole réapparaît aussitôt, et nous voici transportés dans un paysage de recueillement intime, de profonde et silencieuse méditation, et qui est comme le prolongement à l'infini des choses sensibles. Au reste Thompson ne spiritualise pas seulement la nature dans de longs symboles, travaillés et polis avec soin. Le procédé est constant chez lui, parce qu'il correspond à sa nature intime. Alors qu'un poète moindre ne manquerait pas de comparer les yeux de sa Douce Amie aux étoiles, ou son teint à une rose, c'est le contraire que fera précisément Thompson. Ce sera la rose qu'il élèvera au rang d'humanité et qu'il comparera au teint d'une jeune fille; c'est l'étoile qu'il animera, et dans laquelle il verra comme l'âme même, si lumineuse et si pure, de la femme aimée. C'est toute la nature ainsi qu'il humanise, et ceci, on le conçoit, est autrement intéressant. Ainsi le nénuphar, *the water lily*, est

1. *A Child's Kiss.*
2. *A Corymbus for Autumn.*

Digitized by Google

Cold as the new-sprung girlhood of the moon
Ere Autumn's kiss sultry her cheek with flame.
(*To the Setting Sun.*)

Ou bien l'âme du poète languit et dépérit,

Until she hear « my sister » from the moon,
And take the kindred kisses of the stars.
(*Ibid.*)

Ou encore ses rêves solitaires pleurent :

They weep, as weep the maidens of the mist
Clinging the necks of the unheeding hills;
And their tears wash them lovelier than before.
(*Poet and Anchorite.*)

Thompson réussit assez souvent à fixer dans une strophe, ou même dans quelques vers, ces moments si rares et si fugitifs où, dégagé de son étroite condition humaine, le poète semble porter un monde dans sa poitrine, où il se sent, à lui seul, grand comme un univers. Un phénomène, surtout, retient plus particulièrement son attention : celui du renouvellement perpétuel de la nature, et le passage incessant non pas seulement de la vie à la mort, mais aussi de la mort à la vie. Thompson médite sur les grands cycles changeants de l'année, sur l'hiver et le printemps, sur la stérilité apparente qui prépare la fécondité des récoltes futures, sur la mort qui n'est que l'acheminement, et comme la porte ouverte à la résurrection prochaine. Comme on le devine, le poète ne manque pas d'apporter à cette grande loi physiologique une interprétation toute spiritualiste, et même chrétienne, et il la développe en deux odes magnifiques, superbes de mouvement, et de riches symboles. Dans l'une, *Ode to the Setting Sun*, Thompson chante un somptueux magnificat à la gloire du soleil. En un vaste tableau, il le montre d'abord jeune, puissant et royal; puis, quand arrive son déclin, isolé et abandonné de tous. Le symbole, qui pénètre tout le poème, apparaît surtout clairement vers la fin. Le soleil n'est autre chose que Dieu, et son couchant, sa déchéance comme ensanglantée, n'est que l'image du supplice du Christ sur le Calvaire, comme son lever à l'aube prochaine sera sa résurrection. Cette idée que la vie humaine n'est qu'une prépa-

Digitized by Google

ration à une vie spirituelle, d'où seront bannies toutes les imperfections, et dont la mort est l'avènement, apparaît plus joyeuse, plus enthousiaste, plus délirante même dans *An ode after Easter*. La fête pascale, où Christ-le-Soleil rend à la vie l'humanité et la nature entières, évoque, dans l'imagination de Thompson, le matin de la Résurrection suprême, la réintégration de la terre au ciel, les épousailles de la matière et de l'Esprit. Dans la débordante joie du printemps renouveau, dans l'expansion magnifique de toutes les forces de la vie, il ne voit que le prélude du grand matin nuptial, que Dieu fera lever à son heure, et que le poète attend, à travers les longues années, avec une ferme et magnifique confiance.

Cette symbolique de la nature découle tout naturellement d'une métaphysique très arrêtée. Thompson, en effet, a une réponse assurée à l'énigme de l'existence et il y est parvenu après un long voyage. De tous ses poèmes s'élève non pas un *Que sais-je?* angoissé, nostalgique de l'absolu, comme celui de Pascal, ni même le *Que sais-je?* romantique alourdi de toute l'inquiétude moderne et qui s'afflige du « silence éternel de la divinité », — mais un *Je sais* ardent et énergique, véhémentement convaincu, qui a traversé le doute, et en est sorti vainqueur, en toute lumière. Si pour Thompson le sentiment de la beauté n'est qu'une partie de sa religion, sa religion de même est un catholicisme émerveillé, tout d'adoration et de louange, un mysticisme mêlé de sensualisme esthétique, pour qui le ciel et ses habitants existent en réalité, d'une existence objective et sensible, tel un paysage lointain où évolueraient des personnages vivants. Ce ne sera pas seulement une religion intellectuelle, construite de toutes pièces par l'esprit, avec une forte, mais froide et austère charpente théologique. Mais bien plutôt une religion qui a grandi dans le cœur comme une affection naturelle, une religion qui n'est pas seulement une passion humaine, mais la plus humaine de toutes les passions, celle qui les contient toutes, et dont elles sont toutes dérivées. Un des plus beaux peut-être, ou, en tout cas, le plus connu des poèmes de Francis Thompson, *The Hound of Heaven*, raconte les expériences et la conversion d'une âme pécheresse, poursuivie longtemps par la grâce divine : *Le Lévrier céleste*, et, après une fuite opiniâtre, finalement atteinte et vaincue. C'est la confession d'une âme généreuse, qui a péché par excès de passion, qui a pro-

Digitized by Google

digué et dilapidé vainement son amour, et qui, épuisée, se retrouve enfin, au bout de sa course, face à face avec Dieu, dont elle s'était toujours détournée. Le poème dont voici quelques vers est très long. Il est tout animé d'une rapidité et d'une vigueur étonnantes, comme si l'épouvante de la fuite trépidait dans chaque vers, et allait s'accélérant dans chaque strophe :

I fled Him, down the nights and down the days;
I fled Him, down the arches of the years;
I fled Him, down the labyrinthine ways
Of my own mind; and in the mist of tears
I hid from Him, and under running laughter.
Up vistaed hopes I sped;
And shot, precipitated,
Adown Titanic glooms of chasmèd fears,
From those strong Feet that followed, followed after...
Across the margent of the world I fled
And troubled the gold gateways of the stars ;...
To all swift things for swiftness did I sue,
Clung to the whistling mane of every wind...
I drew the bolt of nature's secrecies ;...
I was heavy with the even,...
I laughed in the morning's eyes.
Against the red throb of the sunset-heart
I laid my own to beat,
And share commingling heat;...
I dimly guess what Time in mist confounds;
Yet ever and anon a trumpet sounds
From the hid battlements of Eternity;...
His Voice is round me like a bursting sea...
Halts by me the footfall :
Is my gloom, after all,
Shade of His hand, outstretched caressingly?
« Ah! fondest, blindest, weakest,
« I am He Whom thou seekest!
« Thou dravest love from thee, who dravest Me. »

Un mysticisme contemplatif, donc, un travail d'interrogation, à la fois curieuse et angoissée, de la conscience, un balbutiement de l'âme qui ne peut pas exprimer, qui ne sait pas même ce qu'elle désire, et qui, dans son incertitude, monte et va heurter aux parois de l'infini, voilà les traits essentiels de la pensée de F. Thompson.

Digitized by Google

Dans la vie, humaine ou naturelle, il n'aperçoit, immanente, que la vie de l'Au-delà. Ainsi il ne connaît point la joie physique que procure la simple vue d'un enfant — qu'il a si souvent chanté cependant, — ou le seul contact de sa chair rose et blanche. Il n'apprécie pas la délicatesse élégante du geste de la jeune fille — lui qui a tant parlé d'elle, et l'a tant aimée. — Préoccupé comme il l'est de savoir ce qu'elle « représente » et ce qu'elle « symbolise », il n'a jamais savouré le charme purement esthétique de ses mouvements et de ses coquetteries, ni tout le joli va-et-vient de sa souple jeunesse. Il n'a pas davantage aimé la vie pour elle-même au point de vouloir fixer dans son vers ses mille petits événements, de si minime apparence, et dont est pétri cependant l'humble bonheur humain. Thompson ne contemple la vie que de loin, et comme au travers d'un vitrail. Il ne l'aperçoit que baignée dans une atmosphère paradisiaque, et qu'éclairée de la splendeur céleste — et de là l'aspect monotone, nettement artistique, un peu artificiel même de son œuvre. Mais de là aussi son charme si pénétrant. Tout saturé qu'il soit de spiritualité, le catholicisme de Thompson n'a rien d'une spéculation abstraite. La sentimentalité, d'autre part, n'y déborde pas, et laisse place à l'intelligence. S'il entre dans son mysticisme un peu de vertige, par moments, il n'y a au moins rien d'équivoque; et la tranquillité grave du recueillement y domine plus que la stupeur de l'extase. La poésie de Thompson peut n'être ainsi qu'une prière, mais elle n'a rien de mièvre ou d'affadi. En considérant la beauté comme une purification ou, suivant le mot d'Amiel, comme un « emparadisement » de la matière, Thompson conserve aux choses extérieures une importance essentielle. Il les revêt d'une grandeur symbolique, et, si l'on peut dire, sacramentelle. Il demeure dans la vraie tradition mystique chrétienne, qui passe du monde à l'âme, et de l'âme à Dieu — *ab exterioribus ad interiora, ab interioribus ad superiora.* Un poème inachevé, trouvé dans ses papiers après sa mort, indique bien, avec ses allusions locales et personnelles d'une précision poignante, le caractère de sa contemplation, de ce que Carlyle appelait « la peinture spirituelle du monde », et qui réintégrait constamment la Terre au Ciel, et l'homme à Dieu :

Digitized by Google

In no Strange Land.

The angels keep their ancient places;
Turn but a stone, and start a wing!
'Tis ye, 'tis your estranged faces,
That miss the many-splendoured thing.

But (when so sad thou canst not sadder)
Cry; — and upon thy so sore loss
Shall shine the traffic of Jacob's ladder
Pitched betwixt Heaven and Charing Cross.

Yea, in the night, my Soul, my daughter,
Cry, — clinging Heaven by the hems;
And lo, Christ walking on the water
Not of Genesareth, but Thames!

Ceci, encore une fois, procède de la mystique chrétienne. Tourné en dedans, vers son songe intérieur, le poète ne voit dans le froid brouillard qui monte de la Tamise, ou dans l'ombre qui enveloppe Charing Cross que la ferveur ou la splendeur de son rêve. Comme un ascète qui a beaucoup prié, tendant les bras vers Dieu, le contemplant à de rares instants, ébloui, presque aveuglé, et retrouvant toujours sur les murs nus de sa cellule comme un reflet de ses visions célestes, ainsi Francis Thompson, du fond même de ses plus malheureuses années de Londres, n'aperçoit que des théories d'anges qui se penchent vers lui, et qui l'emportent vers le Paradis de soleil et d'azur, sur la blancheur étincelante de leurs ailes.

III

La personnalité poétique de Thompson est loin d'être entièrement originale, et l'on n'a pas manqué de reconnaître un bon nombre d'idées et de sentiments déjà rencontrés par ailleurs. Le temps semble révolu en effet du grand poète solitaire, du génie inspiré, ne connaissant, comme Lamartine, que son âme, et ignorant, dédaignant même tout ce qui n'est pas lui. De nos jours, le poète, même le poète de grand talent, s'alimente d'abord à une vaste source commune formée de toutes les œuvres des poètes qui l'ont précédé. Il participe, en d'autres termes, à un état d'esprit et de sensibilité

Digitized by Google

préétabli, dont il n'est que l'irresponsable héritier. A cet atavisme artistique, commun à tous les poètes, s'ajoutent en outre des prédilections personnelles, qui se traduisent par des influences particulières plus ou moins puissantes, et aisément reconnaissables. Enfin quelles que soient la sincérité profonde et l'individualité vigoureuse de notre poète contemporain, il travaillera toujours comme sous la direction immédiate de son époque, il en exprimera l'atmosphère générale, les tendances communes, tout l'idéal en un mot. Le talent de Thompson, considéré sous cet angle, est formé de toutes les influences du passé, impersonnelles, donc nécessaires, et imposées, et qu'il convient de rechercher, influences qu'il n'a fait que recueillir, qu'adapter à sa propre sensibilité ou, selon le mot profond de Bacon, « que conformer aux désirs de son âme », qu'il nous révèle par là tout entière.

Ainsi, et tout d'abord, le talent de Thompson est imprégné de cette religion de la nature, de ce surnaturalisme, si l'on peut dire, qui est si particulier aux grands Romantiques anglais. Il partage leur exaltation intellectuelle, leur conviction, exprimée avec tant de netteté dans la préface des *Lyrical Ballads* que « la poésie est l'essence de toute connaissance, et qu'elle est l'expression spontanée qui contient et traduit tout savoir ». Thompson a traversé le mysticisme réfléchi de Wordsworth, s'attachant surtout à des idées morales, empruntant à la pieuse et grave nature, ses arguments ou ses symboles. Il a beaucoup retenu de l'immatérialité frémissante et impétueuse de Shelley, de sa passion pour les abstractions plastiques et de son principe spirituel de la Beauté, s'adressant à l'intelligence autant qu'à la sensibilité. Si, d'autre part, il n'a rien conservé du sentiment de la beauté étrange, légendaire, archaïque même, telle qu'elle apparaît dans la *Veillée de Sainte Agnès* et la *Belle Dame sans Merci*, Thompson s'est souvenu quelquefois, et plus souvent peut-être qu'il ne l'eût avoué, de la chaude splendeur, de la ferveur de beauté qu'on trouve dans *Endymion*. De même le talent de Thompson porte la lourde empreinte de la poésie philosophique et religieuse, de l'attitude interrogatrice devant les mystères de l'Inconnaissable, qui a marqué l'époque Victorienne. On entend des échos chez lui de l'inquiétude de Tennyson qui, tout en reconnaissant l'autorité de la science, n'y voyait pas une raison suffisante pour renoncer à sa

Digitized by Google

foi traditionnelle, et qui se débattit si cruellement dans ce conflit sans issue; des échos aussi peut-être de l'inquiétude de Matthew Arnold qui, lui, s'était définitivement libéré des vieilles croyances, mais en gardait toujours la nostalgie angoissée. On y retrouve à coup sûr l'imitation de Browning, épris des splendeurs du catholicisme, mais qui, avec une ampleur, une robustesse toutes différentes, et malgré sa minutieuse dissection psychologique, chanta toujours son large idéalisme chrétien et sa foi inébranlable en l'amour et en la vie intégrale. Toutes ces idées, qui constituent une part importante de la matière poétique de Thompson, ne lui appartiennent donc pas en propre. Ce sont les idées de toute une génération, des lieux communs qui flottaient dans l'air, et qu'il n'a fait que saisir au passage. Il en a hérité, de par le fait seul de sa naissance, comme la langue même qu'il parlait, ou encore comme cette sensibilité si lyrique, si spirituelle et si visionnaire, qui caractérise nettement l'âme anglaise.

Mais à côté de ces influences générales en apparaissent d'autres, plus personnelles et plus précises. Ainsi F. Thompson fut, très tôt, un admirateur acharné de Blake. Il avait apporté à Londres, on s'en souvient, avec son mince bagage, un volume de ses œuvres, dont il ne se séparait jamais. S'il ne va pas jusqu'à admirer et comprendre tout à fait l'anarchie idéaliste du grand halluciné ni jusqu'à se sentir à l'aise au milieu du chaos des *Prophetic Books*, si resplendissants parfois, mais si ténébreux et si incohérents le plus souvent, si embrumés dans la nuageuse cosmologie d'un Ossian ou d'un Swedenborg, si terrifiants en outre avec leur horizon coutumier de cataclysme gigantesque, Thompson goûte sans restriction, et tâche de faire passer dans ses propres vers, toute la délicatesse transparente, toute la claire et naïve tendresse des *Chansons d'Innocence*, fraîches comme la rosée matinale ou légères, suivant l'expression même de Blake, comme les pas des anges qui glissent sur les paysages nocturnes.

Le talent de Thompson cependant n'atteint jamais au réalisme transcendental du grand visionnaire romantique. Il fréquente plutôt des contrées moins vertigineuses, d'un accès plus facile et plus agréable. Il préfère à l'énorme forêt touffue qu'est l'œuvre de Blake le calme lumineux de la campagne anglaise, avec ses prairies et ses

Digitized by Google

bouquets d'arbres familiers, ses chaumières et les tours carrées de ses églises, des régions ainsi d'où s'élève une émotion plus simple, d'une plus paisible et plus grave intimité, celles par exemple où fréquente le poète de *The Angel in the House* et *The Victories of Love*, Coventry Patmore. Thompson, en effet, a beaucoup d'affinités avec Patmore. Il le connaît bien et le tient en très haute estime. Il l'appelle quelque part *Captain of Song* et lui dédie le recueil de ses *New Poems*. Il goûte profondément l'intimisme spirituel de son épopée familiale : *l'Ange dans la Maison*, et ses quelques motifs, toujours pareils : la dignité de l'épouse, par exemple, et la grandeur du *home*, la sainteté de l'amour conjugal, dont le poète fait une religion, l'initiation, par le mariage, à une communion d'âme, à la fois ardente et virginale, laquelle d'ailleurs n'est que le symbole d'un mariage plus essentiel : celui de l'Ame avec Dieu. Thompson est en complète sympathie avec l'inspiration catholique de Patmore, qui s'était nourri de l'*Imitation de Jésus-Christ*, de saint Augustin, de sainte Thérèse et de Crashaw, et qui d'ailleurs, comme on le sait, devait se convertir plus tard au catholicisme romain. C'est peut-être même chez Patmore, dont Thompson semble s'être beaucoup inspiré, et dont, en particulier, il imita de très près les hymnes à la Vierge et aux Saints, qu'il comprit toute la suave beauté, toute la richesse esthétique du rituel romain, sans qu'il le suivît cependant jusqu'à la sentimentalité, si insipide parfois, que l'on rencontre dans *The Angel of the House*, sans qu'il l'imitât non plus, d'autre part, ni dans le prosaïsme de ses mille détails insignifiants, ni dans la régularité timide et sans tache de sa versification.

Si donc Blake et Patmore représentent les deux influences extrêmes entre lesquelles hésite le talent de Thompson, si celui-ci est incapable de se hausser à la sublime inspiration du poète romantique, et si, volontairement, il se refuse à descendre jusqu'au sentimentalisme, ouvragé à l'excès, de Patmore, il existe un groupe d'écrivains avec lesquels Thompson se sent tout à fait à l'aise, et chez lesquels il entre, pour ainsi dire, de plain-pied : les poètes religieux du XVIIe siècle. Thompson les a beaucoup étudiés, et, au cours d'un simple compte rendu paru dans l'*Academy* (31 octobre 1903), il a écrit sur eux une page remarquable de pénétration et de sympathie clairvoyante. Il en est, en outre, profondément imprégné.

Digitized by Google

Il les aime pour la sincérité et la ferveur de leur foi, pour la place que leur zèle religieux occupe dans leur vie, pour l'audacieuse ténacité avec laquelle ils se penchent sur leur conscience, et tâchent à en scruter les profondeurs mystérieuses. Sans doute, il semble négliger un peu G. Herbert. S'il aime le symbolisme tout catholique, on dirait, selon lequel le vieux poète s'ingénie à orner les parois de son *Temple*, il apprécie moins sa dévotion si soumise et si obstinément obéissante, son strict conformisme à l'Église anglicane, son goût pour les pointes subtiles et bizarres, qui contraste si singulièrement avec le ton général plutôt abstrait, dogmatique, et même un peu prêcheur de son œuvre. Thompson, d'autre part, s'éprend tout à fait de Crashaw, de ses transports de mysticisme catholique où l'on retrouve non seulement l'intensité d'un Donne, et la « beauté de la sainteté » que proclamait l'archevêque Laud, mais encore toute la langueur amoureuse d'une sainte Thérèse, avec quelque chose de spasmodique, d'orgiaque même parfois, où l'ardeur de l'extase ne laisse plus aucune place à la méditation recueillie, ni la pâmoison émotionnelle à l'idée. Surtout Thompson s'attarde longtemps dans l'œuvre de H. Vaughan le Siluriste, qui ne se tient pas, comme Crashaw, dans un resplendissant Paradis, mais sur la terre, dont il s'efforce seulement de découvrir le sens caché, et où son imagination visionnaire aperçoit partout, comme au travers d'un simple voile, l'Esprit de Lumière. Dans l'œuvre de Vaughan, qui s'est, comme lui, livré à des études de médecine, mais qui connaît la nature de beaucoup plus près, et en appréhende beaucoup mieux la beauté immédiate, Thompson admire et retient la subtilité métaphysique, qui ne voit dans le monde réel qu'un souvenir ou qu'une promesse, sa puissance intellectuelle prédominante, surtout, où le cerveau l'emporte sur le cœur, où c'est la pensée plutôt qui provoque l'émotion, émotion intermittente sans doute, invisible au cours de longs poèmes si gris et ternes, d'une monotonie si abstruse, mais qui s'éclairent soudain, dans une strophe ou même dans un seul vers, d'une lumière mystérieuse, dont le clair-obscur semble révéler toute la profondeur de pensée dont elle émane, et dont le reflet étrange, on dirait, n'est pas de ce monde.

Hâtons-nous de constater cependant que l'imitation de F. Thompson n'a rien d'étroit ni de servile, et que notre poète n'est point un

Digitized by Google

simple arrangeur de mots, prenant ici une phrase, empruntant là une épithète de choix, et se fabriquant ainsi un style hétérogène qu'il prétend nouveau. Dans les poètes dont il s'inspire, Thompson s'attache beaucoup moins aux mille détails de l'œuvre achevée qu'aux idées et qu'à l'esprit même qui l'animent. Ainsi — et l'exemple est typique — s'il s'imprègne de la poésie lyrique du XVIIe siècle, il s'intéressera surtout à ses idées essentielles, il en imitera beaucoup moins les résultats acquis que les procédés et la méthode, qu'il tâchera d'appliquer à son tour à l'époque contemporaine, comme les poètes de l'école de Donne l'avaient fait à l'Angleterre des Stuarts. Par exemple, comme Donne lui-même, comme Herbert et comme Vaughan, Thompson donne pour aliment à son mysticisme les menus faits de sa vie familière ou les images empruntées à l'actualité quotidienne. Comme eux il nourrit sa métaphysique de toute la connaissance — science ou érudition — qu'il a acquise. Comme eux encore il fortifie sa foi de son intellectualité, il raisonne ses émotions religieuses, il les analyse et les critique en toute liberté d'esprit. Ainsi, et dans le même temps qu'il décrit en strophes grandioses la poursuite du pécheur par la miséricorde divine, ou la grandeur surnaturelle d'un baiser d'enfant, Thompson décrira par le menu une partie de *cricket*, il fera, au lendemain de la mort de Cecil Rhodes, un panégyrique enflammé du rude lutteur, de l'audacieux patriote qui avait rêvé d'ajouter à l'Empire britannique tout le Sud-Est Africain, il composera, au moment du jubilé de la reine Victoria, une ode somptueuse, qui, si elle n'a point l'énergie condensée et frémissante du *Recessional* de Kipling, a quelque chose de plus fervent, de plus sincèrement pieux, dans la grave splendeur de ces strophes où notre poète dit son émotion et son orgueil heureux à voir tout l'Univers vassal prosterné aux pieds de la Reine glorieuse, de la « Dame du Septentrion », dont le nom même est victoire. De même F. Thompson s'intéresse de très près aux découvertes et aux grandes idées de la science moderne. Il a recours souvent à des images empruntées aux connaissances positives, qu'il vivifie de ses symboles. Il ne craint pas de mêler à ses vers des exemples ardus, très spéciaux, que lui fournit l'astronomie, voire la paléontologie. De préférence pourtant il s'attache aux grandes lois scientifiques. Il s'arrête au mystère de l'hérédité et aux lois de l'évolution de la matière. Il a

Digitized by Google

l'intuition du solidarisme de la nature, de la grande force centrale qui l'anime, et qu'il découvre jusque dans les êtres les plus infimes. Il réalise ainsi toute la beauté lyrique enclose aux idées que l'amphithéâtre et le laboratoire ont, depuis un demi-siècle, répandues sur le monde. Dans un long poème intitulé *The Nineteenth Century* (*The Academy*, 29 décembre 1900), Thompson célèbre les découvertes de Davy, de Faraday, des astronomes ou des Darwinistes et de maints autres encore :

Such their laborious worth
To change the old face of the wonted earth.
Nor were they all o'the dust; as witness may
Davy and Faraday;
And they
Who clomb the cars
And learned to rein the chariots of the stars;
Or who in night's dark waters dipt their hands
To sift the hid gold from their sands;
And theirs the greatest gift, who drew to light
By their sciential might,
The secret ladder, wherethrough all things climb
Upward from the primeval slime.

Thompson fait ainsi de la science un domaine de l'art. Il parle de ces choses dont l'homme de science ne parle pas, et qui est plus qu'un mécanisme ou qu'une algèbre exacte, dont toutes les parties sont connues ou connaissables. Bien plus, comme Meredith, dans un certain nombre de ses poèmes, il tire des grandes lois scientifiques une leçon morale, quand il voit dans la mort, par exemple, un principe de justice égalitaire, ou bien quand il base sur les découvertes les plus récentes une raison de plus d'espérer et de reprendre courage. Il voit surtout, en un mot, dans les progrès de la science, une victoire de la pensée sur la matière, de la lumière sur l'ombre, une ascension très nette de notre esprit limité vers le règne de l'Esprit pur.

Ainsi donc, en dépit des influences multiples qui ont laissé sur le talent de Thompson une empreinte profonde, malgré les apports nombreux, venus de directions diverses : des livres d'autrefois comme de la vie d'aujourd'hui, le mysticisme catholique de notre

Digitized by Google

poète ne laisse pas de présenter un aspect original. A demi spontané, et à demi volontaire, il se compose en parties presque égales de sensibilité et d'intellectualité. Thompson ne se contente pas d'aimer, et d'arriver par l'amour à la connaissance suprême : il raisonne son acte de foi. Sa sensibilité ainsi est toujours surexcitée, heurtée, déviée même parfois par la pénétration de l'intellectualité. Catholique de cœur et d'imagination, il goûte en artiste toute la beauté du rituel, il s'éprend du sensualisme artistique des cérémonies et des pratiques d'église : de l'orgue et du plain-chant, de l'encens, des cierges, des chasubles ou des dalmatiques des officiants. Il écrit pour la Vierge ou pour les Saints des cantiques fleuris et suaves, mais il ne pousse pas cette mysticité catholique, comme un Rossetti par exemple, jusqu'à se détacher de l'époque présente, jusqu'à s'en retourner vers le lointain des siècles révolus, en quête de décors exquis ou de pensées rares, jusqu'à leur demander le total oubli de la laideur ou de la beauté de la vie contemporaine. Thompson ne rappelle pas davantage le néo-catholicisme de beaucoup de nos écrivains français d'hier, cette mysticité décadente née, il semble, du « christianisme de cloches » de Chateaubriand, et aussi de la révolte de l'imagination et du sentiment contre la victoire du naturalisme et, derrière lui, de la science positive, ce néo-catholicisme qui va de Barbey d'Aurevilly à Adolphe Retté en passant par Baudelaire et Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam ou Rodenbach, Huysmans ou F. Coppée, et qui n'est qu'une vague religiosité sans force vive ni équilibre, qui n'est même souvent qu'un lendemain de fête et de sensualité, à moins qu'il ne se réduise, avec ses symboles élégants mais inertes, à n'être qu'un snobisme. Thompson, au contraire, du profond de sa conscience isolée et dévotieuse, ne perd jamais de vue l'Esprit sous le symbole, ni Dieu lui-même sous le décor liturgique. Son goût pour le rituel catholique n'est qu'un aspect de sa prédilection si anglaise pour le concret, pour le détail minime, *the minute particular*, pour l'image apparente sous laquelle il perçoit toujours l'inapparente réalité. En outre, avec toute sa tendresse et sa dévotion, son catholicisme n'a rien de figé, ni de formaliste. Il ne se limite pas aux images, non plus qu'aux dogmes d'ailleurs, dans lesquels se trouve comme résumé et condensé, comme ramené à l'échelle humaine, le sentiment de l'Infini. Il ne s'y attache pas au point de concentrer

Digitized by Google

sur eux son désir de l'Absolu, dont ces dogmes et ces images ne sont qu'un emblème simplifié. Thompson préserve ainsi dans ses élans vers Dieu sa liberté complète. Il s'adresse à lui directement par delà les théologies et les liturgies. Il estime que l'idée de Dieu, dont il a la puissante intuition, a plus de force encore d'être moins serrée dans les observances ou les définitions strictes d'une religion. Et il remonte vers Dieu comme vers la personnalité auguste que sa condition humaine ne lui permet pas de contempler encore, comme vers la source unique d'où découlent toute beauté et toute vérité.

Le mysticisme catholique de F. Thompson, enfin, avec à la fois son attrait pour le ritualisme esthétique et son indépendance à l'égard des principes doctrinaux apparaît assez nettement représentatif de la Renaissance du catholicisme en Angleterre pendant la seconde moitié du XIXe siècle. Il dérive en ligne directe du Mouvement d'Oxford, et de l'influence considérable que la personnalité de Newman n'a cessé d'exercer depuis un demi-siècle. L'œuvre poétique de Thompson, avec tous ses éléments divers, un peu troubles parfois, et discordants, que nous venons d'analyser, ne laisse pas en effet de rappeler l'œuvre, autrement considérable et intéressante, faut-il le dire, de celui qui passa de la chaire de St-Mary à Oxford à l'oratoire de Manchester, et dont la conversion au catholicisme romain eut dans tant de consciences anglaises un si retentissant écho. De Newman, F. Thompson rappelle l'aristocratisme d'âme, la délicatesse, si élégante et si harmonieuse; tout l'intellectualisme précis en outre, ses sympathies pour les sciences, son souci constant de la vérité stricte, et qui mirent parfois certaines de ses idées en contradiction flagrante avec les idées de l'Église qu'il venait d'adopter. Thompson rappelle encore cette dualité de la personnalité de Newmann, imprécise, indécise même parfois et qui ainsi le fit tout ensemble détester des protestants qui le considéraient comme un apostat, et tenir en défiance par les catholiques, qui ne pouvaient s'empêcher de voir encore en lui un hérétique. Quoi qu'il en soit, et même après l'échec pratique des idées de Newman, son influence personnelle demeure considérable. C'est elle qui, pour une bonne part, aida non seulement au développement du Catholicisme qui fut en somme assez faible, mais favorisa le mouvement fort important de la Haute Eglise, et la renaissance des idées catholi-

Digitized by Google

ques au sein même de l'Anglicanisme. Un idéal inconnu encore s'était fait jour avec Newman, de piété attendrie, de ferveur grave, d'ascétisme même, qui trouvait son expression parfaite, sinon dans les principes dogmatiques, au moins dans les usages spirituels du catholicisme. Cette sorte de *revival*, qui ajoutait un peu de chaleur d'âme à l'anglicanisme, qui, à sa spiritualité hautaine et froide toute privée de suavités religieuses, ajoutait de l'intuition ou du mystère, qui y réintroduisait en un mot le sens mystique, se prolongea jusqu'à la fin du siècle. C'est ce néo-catholicisme qui, malgré le point de départ puritain de Ruskin, réapparaît dans ses principes esthétiques, et dans sa théorie chrétienne de l'art. C'est lui encore que Gladstone, en dépit du grand mouvement libéral où il était entraîné, et dont il allait devenir le *leader*, ne cessa de témoigner dans la ferveur spirituelle de sa vie intime, lui qui, vers la fin de sa vie (15 oct. 1892), écrivait « Je suis maintenant, dans le souterrain de mon cœur, un catholique. » (*I am now a crypto-catholic*)[1]. C'est cette même intensité de vie religieuse, ce même souci mystique, cette même hantise du divin, que l'on retrouve, pour prendre des exemples moins connus, dans le *John Inglesant* de Shorthouse, ou même, et tout à fait de nos jours, dans le *Helbeck of Bannisdale* de la positiviste Mrs. Humphry Ward. Le mysticisme catholique de F. Thompson emprunte ainsi à son milieu même un intérêt nouveau. Il nous montre ce que devient la foi catholique et romaine, avec son ritualisme et l'objectivisme de ses dogmes, dans l'âme, si intimement spiritualiste, d'un Anglais, et la combinaison très particulière qu'elle y produit : une sorte de catholicisme protestantisé, si l'on peut dire, où l'immutabilité des principes et des pratiques ultramontains n'a pu résister au grand courant de la vie et des idées d'Angleterre, et a dû fléchir devant l'énergique individualisme, surtout, d'une âme anglo-saxonne.

IV

Il nous reste à définir le style de F. Thompson, la façon dont il a mis en œuvre cette matière poétique, dont il a su, malgré ses attaches diverses, se l'approprier et lui donner un aspect très stricte-

1. Cf. A. Koszul : Le cas de Gladstone, *La Quinzaine*, 15 février 1905.

Digitized by Google

ment individuel, facile à reconnaître au reste, et à déterminer brièvement.

Son vocabulaire d'abord est très riche, très exubérant même. Le poète ne se contente pas d'un mot, du mot qui exprime justement sa pensée. Il jette dans son vers tous les vocables qui se présentent à lui, il les accumule avec une prodigalité énorme, sans plus s'occuper de la propriété des détails que de la correction ou de la proportion de l'ensemble. Il en invente couramment de nouveaux, avec une liberté audacieuse, de crainte que ceux en usage ne soient trop effacés. Ou bien il recherche de préférence les mots archaïques ou rares, qui, de par leur rareté même, ont conservé plus net le relief de leur frappe ancienne. Il affectionne les mots latins, aux voyelles finales assourdies, au son comme un peu vieillot et désuet : ceux terminés en *-ent*, par exemple : *resurgent*, *nescient*, *lambent*, *relucent*; en *-al* : *roseal*, *coronal*, *corrival*, *sciential*, *inaugural*, *devisal*, *vidual*; en *-ous* surtout : *deciduous*, *untumultuous*, *rubiginous*, *battailous*, *fluctuous*. Il aime les épithètes longues et nombreuses, d'origine latine souvent. Il en place constamment une avant et l'autre après le substantif, et il tâche en outre de les relier par quelque allitération : *A trepidating music manifold*; *the moon's steel-clear circuit illuminous*; *the Easter pomp inaugural*; *her Virgin voice divine*. Soit que Thompson ait recours à des composés nouveaux où il accole presque toujours une épithète d'origine savante à un substantif saxon, soit surtout qu'il recherche les mots dont la résonance lente, un peu pesante même, correspond très bien à leur sens abstrait ou un peu diffus, c'est partout la même richesse, la même prodigalité qui se manifeste, et qui correspond si bien à la nature de notre poète.

L'ordre de sensations auquel il emprunte ses images est aussi caractéristique que son vocabulaire. Poète anglais et poète catholique, il a deux raisons pour rechercher le concret, pour éclairer d'images précises et objectives les profondeurs parfois ténébreuses de son sentiment. Ainsi nous avons vu l'emploi constant qu'il fait des métaphores, des comparaisons empruntées à la pompe sacramentelle du culte catholique. Ou bien cette puissance visuelle, qui est si remarquable chez Thompson, s'exprime encore par des images d'une grande beauté, qui presque toujours décrivent un

Digitized by Google

effet de splendide lumière. Voici comment il dépeint la chevelure blonde d'une petite fille qui joue dans une prairie au soleil couchant :

And one there stood
Against the beamy flood
Of sinking day, which, pouring its abundance
Sublimed the illuminous and volute redundance
Of locks that, half dissolving, floated round her face;
As see I might
Far off a lily-cluster poised in sun
Dispread its gracile curls of light.

(*A Child's Kiss.*)

Voici d'autres images encore :

But see afar the shepherd Sun
That washes in the sea the stars' gold fleeces.

(*A Corymbus for Autumn*).

When the stars pitch the golden tents
Of their high encampment on the plains of night.

(*Sister Songs*).

Voici encore la première apparition du jeune soleil, lors de la création du monde :

When thou didst, bursting from the great voids' husk,
Leap like a lion on the throat o'the dusk;
When the angels rose-chapleted
Sang each to other...
Hailing thee brother;
How Chaos rolled back from the wonder,
And the First Morn knelt down to thy visage of thunder!
Thou didst draw to thy side
Thy young Auroral bride
And lift her veil of night and mystery.

(*Ode to the Setting Sun*).

On saisit sur le vif le procédé de notre poète. Ce ne sont point seulement des comparaisons, c'est-à-dire le simple rapprochement de deux idées, mais plutôt leur assimilation intime, l'interpénétration, si l'on peut dire, de l'idée d'emprunt et de l'idée d'origine,

Digitized by Google

comme si c'était là la façon unique et inévitable de les exprimer. Ainsi ne trouvons-nous que très rarement chez Thompson les petits mots de liaison artificielle, tels que *such*, *like*, *as*. Il juxtapose seulement les mots et dit *the young Auroral bride*, et *the shepherd Sun*. L'anglais, on le sait, se prête merveilleusement d'ailleurs à ces condensations d'images, qui mettent le traducteur français à la gêne. Un exemple encore : Thompson veut-il rendre cette idée que l'espérance est un bien désirable, mais que nous ne l'apercevons jamais qu'à très longue distance, dans le lointain d'une perspective illimitée, il dira :

Up vistaed hopes I sped.

Notre traduction : « Je remontai en courant les avenues plantées d'espérances » ne serait qu'un lamentable délayage. Le poète anglais concentre en une seule épithète toute sa vision.

Le style de Thompson au reste présente tous les défauts de ses qualités. Cette condensation si serrée, si « prégnante », mène droit, quand elle n'est point parfaite, à l'obscurité. Cette splendeur compacte, cette accumulation d'images successives a un caractère de prodigalité, de surabondance orientale, voire de surcharge byzantine. La mesure et la proportion manquent à cet excès de force. Le poète qui, en cela, ne laisse pas de rappeler la manière de Meredith, semble être toujours entouré de métaphores nombreuses : il les saisit au passage, pêle-mêle, il les attire à lui, il les étreint dans ses vers, sans avoir le temps de les examiner ni de les choisir. En outre, ces images sont tellement multiples et pressées qu'elles cachent parfois l'idée qu'elles symbolisent, qu'elles la font disparaître sous leur luxuriance touffue. Ou bien encore elles sont entremêlées de longs développements abstraits où l'idée, toute nue cette fois et austère, prédomine et s'étale longuement, où, l'inspiration faisant défaut, les fleurs gracieuses de l'imagination disparaissent, pour ne plus laisser voir que les troncs robustes et rugueux des idées non dégrossies encore. Surtout elles témoignent d'une application excessive de l'écrivain qui, visiblement, apporte à son labeur tout son amour, mais aussi toute sa rude énergie. Thompson n'a que rarement de ces mots qui jaillissent, qui résonnent profondément comme l'âme même directement frappée. Il n'est jamais le doux

Digitized by Google

« imagier » du moyen âge, ni même le délicat enlumineur que fut Blake, à la fin du XVIIIe siècle, dans ses *Songs of Innocence*; il ne partage ni la sincérité naïve de leur inspiration, ni la consciencieuse candeur de leur art. Même dans ses poèmes les plus simples, dans ses images les plus claires et les plus ingénues, il donne l'impression d'un artiste tout moderne, de tous points conforme à son temps, qui, s'il continue de contempler les étoiles avec un recueillement songeur, voire avec une mystique extase, n'ignore plus rien de leur mécanisme, ni des lois infaillibles qui les régissent.

Il n'est pas enfin jusqu'à la versification de F. Thompson qui n'achève de donner à son œuvre un caractère nettement individuel. Si l'on y trouve quelques poèmes à forme fixe et régulière, où l'on sent trop l'influence de Tennyson et le goût qu'il introduisit pour un rythme pur, lisse, coulant, la forme cependant que Thompson affecte le plus volontiers est la grande ode à forme libre, souvent rude, inharmonique même, et qui est la contrepartie exacte de l'idéal tennysonien. On n'y peut découvrir aucun schématisme. Les vers n'ont pas de mesure fixe. De vagues assonances y tiennent lieu de rimes. L'unité n'est plus le vers, mais la strophe, ou plutôt même le paragraphe, comme chez Milton. C'est le rythme seul, en d'autres termes, et l'envol de l'idée, qui créent la forme comme la fonction crée l'organe. L'ode, au sens où l'entend Thompson, est une sorte de canevas où il brode à sa guise toutes les variations de sa sensibilité et de son esprit. Avec ses constructions mystérieuses, inanalysables, et qu'on sent pourtant très fermes, avec ses phrases mélodiques affranchies de toute symétrie, mais si riches en trouvailles, ou en répétitions toujours si diverses, et qui donnent au poème musical l'air d'une improvisation, la rythmique de F. Thompson évoque le souvenir assez net de la musique de Debussy, moins sensualiste seulement et moins voluptueusement mélancolique, moins sobre en outre et moins délicatement nuancée, d'un Debussy beaucoup plus idéaliste, qui se serait nourri de Carlyle et de Ruskin, et qui, à son harmonie simple et subtile, si sobrement raffinée, aurait substitué à la fois un peu de la splendeur byzantine du rituel catholique, et tout le rude et hautain spiritualisme d'un Anglo-Saxon d'aujourd'hui.

Digitized by Google

*
* *

Tel donc apparaît, dans ses grandes lignes, le mysticisme poétique de F. Thompson. Sans doute, et malgré les panégyriques de ses admirateurs enthousiastes, le talent de notre poète n'est que de seconde grandeur. Il lui a manqué, pour s'élever au tout premier rang, le sens de la vie intégrale, de la vie confuse où prennent part nos sensations aussi bien que nos idées, où nos passions les plus brutales entrent en conflit avec nos plus pures aspirations vers l'infini. Tel autre poète contemporain, un Meredith, par exemple, — dont l'œuvre poétique, si peu connue, n'est que le résumé admirable, que l'interprétation plutôt de ses œuvres en prose — a mis dans ses vers une philosophie plus saine et plus courageuse. Il y a chanté l'unité de l'homme et de la terre, il a dit son amour de la lumière et de la vie abondante, son acceptation sereine de la réalité, sa foi radieuse en la perfection des hommes, toute la vertu divine, en un mot, enclose dans la moindre des actions humaines. Tel autre, comme un Swinburne, dont chaque vers est une musique en soi, irrésistible, presque élémentaire, y a ajouté en outre toute la joie débordante, toute la véhémente exaltation, toute l'amertume aussi de sa sensualité. S'il est donc nettement inférieur à ces génies, Thompson d'autre part l'emporte considérablement sur la foule des habiles versificateurs, de jour en jour plus nombreux, dont l'œuvre entière n'est que « littérature », et pour qui c'est un métier de faire un volume de vers « comme de faire une pendule ». Il dépasse encore, et de beaucoup, ces poètes d'attitude dont Oscar Wilde fut le plus typique représentant, avec leur roide et monotone esthéticisme, leurs théories de l'art pour l'art, leurs prétentions plutôt, comme on l'a dit, de faire vivre l'art sur l'art lui-même. Pour si restreinte que soit la matière poétique de Thompson, il s'y est mis au moins tout entier, avec une sincérité passionnée. Pour si étroite que soit la part d'humanité qu'elle renferme, en dépit même de l'hyperesthésie affective qu'elle témoigne, de l'état maladif, de la sorte de détresse physiologique en un mot dont elle n'est qu'un reflet conscient, et qui la rattache ainsi à la psycho-pathologie, cette œuvre n'en est pas moins d'une lecture le plus souvent poignante. On

Digitized by Google

se rend compte qu'elle fut la seule consolation de ce « poète maudit », la joie libératrice et oublieuse, où il se livra tout entier, et où il trouva tous les bonheurs que lui avait refusés la vie. La foule, sans doute, ne viendra pas acclamer cette œuvre, mais le nom du poète, comme il en avait lui-même la ferme confiance, ne mourra pas tout entier. Il continuera d'exercer comme un sortilège, d'émouvoir des correspondances mystérieuses dans les esprits recueillis qui, ayant traversé vaillamment l'obscurité, — cette chose si relative, — l'éclat indécis plutôt qui déconcerte parfois à l'entrée de son œuvre, parviendront enfin dans les régions intérieures où irradie « la lumière qui ne fut jamais sur la terre ni sur les eaux ». Francis Thompson ressemble ainsi, selon une image qu'il eût peut-être aimée, à une grande clarté soudaine, brusquement éteinte, mais dont le reflet persiste longtemps, comme pour guider ceux qui s'avancent dans les cavernes obscures où sommeillent les énigmes, à certaines heures angoissantes de la vie.

FLORIS DELATTRE.

Digitized by Google

NOTES ET DOCUMENTS

LA LITTÉRATURE ALLEMANDE EN ITALIE

Rivista [mensile] di letteratura tedesca [1].

Nous nous bornerons à donner, de cet important organe de moderne culture italienne, l'analyse sommaire des articles intéressant plus spécialement le germanisant français. Le but, louable, du nouveau périodique nous semble avoir été, jusqu'à présent du moins, surtout de codifier méthodiquement ce qui a paru, depuis plus d'un siècle, en Italie sur l'Allemagne littéraire. Mais plusieurs bons articles originaux relèvent ce que pourrait avoir de monotone cette nécessaire classification bibliographique. Presque tous émanent de spécialistes, dont quelques-uns sont déjà aussi connus en Allemagne que dans les Universités italiennes. Pour plus de commodité, nous traduirons les titres en français :

T. I, *p. 5-10* : *De quelques questions phonétiques du dialecte de Heinrich von Freiberg, d'après le « Codice Magliabechiano » (Cl. VIII, n° 33) de la Bibl. Nat. de Florence*, par *C. F*[*asola*]. L'auteur relève une erreur de raisonnement de R. Bechstein (*Tristan*, p. 39, Strassb., 1877), à laquelle il avait précédemment souscrit dans son travail sur le codex florentin (*Un cod. ted. della Bibl. Naz.*, Flor., 1892); *p. 11-23* : *Bibliogr. des Œuvres de L. Uhland dans des versions italiennes, de 1830 à 1900*, par *C. F.*[2] (avec *Supplément, p. 64-65*, et

1. Tel est le titre de la 1re année (1907) de cette *Revue*, dont la seconde année (1908) porte simplement le titre : *Rivista di lett. ted.* et a paru en nos mensuels, sauf pour avril-mai (nos 4-5), juillet-septembre (nos 7-9) et octobre-décembre (nos 10-12). Le t. I commence en mars 1907 et réunit déjà en un seul fascicule les mois de novembre-décembre. Il forme un in-8° de 440 p., édité chez l'éditeur B. Seeber à Florence. Le t. II comprend 418 p. de même format, parues chez les successeurs de B. Seeber. Le directeur responsable est M. C. Fasola, professeur au *R. Istituto di Studi Superiori* à Florence (*via S. Margherita a Montici*, n. 1). Le prix d'abonnement annuel est de 5 Lires pour l'Italie, de 6 Lires pour l'étranger. Un n° séparé, cent. 50. Nous ne saurions trop approuver ce bon marché, que n'a malheureusement pas imité M. G. Manacorda en établissant le prix d'abonnement étranger de ses *Studi*. *Cf. l'Archiv* de Brandl et Morf, t. CXXI, p. 465.

2. P. 25, note 1, M. Fasola a laissé passer, dans sa traduction italienne du

Digitized by Google

p. VII); *p. 51-54 : Bibliogr. des Œuvres de Kœrner* (*Theodor*) *trad. en ital.*; *p. 55-63 : Des caractères gothiques et latins employés dans les publications allemandes et de l'usage des majuscules dans les substantifs*, par *C. F.* Notes sur les vicissitudes de la double écriture allemande en Allemagne et sur l' « abus » de la majuscule, dans lesquelles sont résumés des faits par ailleurs connus des spécialistes. M. C. Fasola s'élève avec raison contre la persistance de l'emploi de la *Fraktur* et l'obstination avec laquelle les érudits allemands contemporains (*Cf. v. gr. le* « *Grundriss der Germ. Phil.* ») continuent à observer l'usage des initiales majuscules dans les substantifs, déjà blâmé par J. Grimm lors de la 2me éd. du vol. I de sa *Deutsche Gram.* (1822); *p. 71-85 : L'Arioste traduit par un Allemand du XVIIe siècle*, par *C. F.* Il s'agit de Diederich von dem Werder et de sa version, en alexandrins, de l'*Orlando*, déjà examinée historiquement par M. Witkowski (*Diederich von dem Werder*, Lpzg., 1887), mais que M. Fasola étudie du point de vue linguistique, pour la louer, non sans quelques nécessaires restrictions; *p. 86-100 : La littérature allemande dans les œuvres de G. Carducci*, par le même. Très consciencieux relevé, que termine une table des auteurs et monuments littéraires allemands cités dans les *Opere* de Carducci (Bol., Zanich. 1899-1907)[1]; *p. 109-119 : Lettres inédites d'Andrea Maffei concernant sa traduction de* « *Faust* », publ. par *E. Benvenuti*. Ces lettres, au nombre de XXII (dont plusieurs fragments), proviennent des papiers de l'éditeur florentin Le Monnier conservés à la *Bibl. Naz.* de Florence, et vont de février 1863 à mai 1873. Elles montrent avec quel soin Maffei, pendant dix ans, a travaillé à une œuvre qui se range dignement aux côtés de son *Théâtre* de Schiller et de ses versions de Moore, Byron et Milton, œuvre dont on a pu dire (*Nuova Antologia*, 1873, vol. 23, p. 806-816 : *Due traduzioni del Fausto*, par « *Emma* »), qu'elle était un modèle de l'art de traduire; *p. 129-145 :*

ch. xx du l. II du *Simplicissimus* de Grimmelshausen, deux erreurs sur la date de la publication en italien du *Guzmán* d'Alemán et de la *Pícara Justina*, qu'il attribue à *Antonio* (il veut dire *Andrés*) Pérez, au lieu de Franscico López de Ubeda (*Cf.* M. R. Foulché-Delbosc dans *Rev. Hisp.*, X [1903], 236-241). Une erreur semblable, mais moins excusable, a été commise en 1904 par M. P.-A. Becker, p. 95 de sa plus que médiocre *Gesch. der span. Lit.* (parue à Strasbourg chez Trübner). *Cf.* sur cet ouvrage A.-L. Stiefel dans *Studien zur vergl. Litgesch.*, IX (1909), p. 114-123, puis *ibid.*, p. 269-271 (en réponse à Becker, *ibid.*, p. 268-269).

1. P. 207-210, M. C. Fasola a, en outre, publié des *Notices diverses touchant Carducci et la litt. allem.*

Digitized by Google

Bibliogr. des trad. ital. d'Em. Geibel, de 1859 à 1907, par *C. F.*, avec un *Suppl.*, p. 211; *p. 159-161 : Ludwig Tieck en Italie*, par *C. F.* (relevé bibliographique); *p. 162-177 : Les « Reisegedichte » et l'art de Ludwig Tieck*, par *Guido Manacorda*[1]. C'est pour la première fois, croyons-nous, que sont étudiées en Italie, et ailleurs, les impressions poétiques du voyage de Tieck en Italie en 1805-1806, consignées en 1834 à la IIIe *Partie* (p. 98-280) des *Gedichte*, sous le titre : *Reisegedichte eines Kranken*, et : *Rückkehr des Genesenden*, en tout 83 pièces; *p. 178-206 : Heine et Carducci*, par *C. Bonardi*. L'auteur, qui a publié en 1907 à Livourne un volume sur lequel nous reviendrons ici-même : *Enrico Heine nella letteratura italiana*, reprend, dans cette ample analyse, les recherches qu'il avait commencées en 1903 (*Enrico Heine nell' opera di Giosuè Carducci*, brochure imprimée à Sassari [Scanu]). Il est un peu étrange de le voir donner (p. 181, *note* 2) la préférence à l'éd. Karpeles des *Œuvres* de Heine : il nous semble que celle de M. Elster eût dû surtout, sinon exclusivement, être citée; *p. 223-233 : Sur un petit codex allemand de la « Bibl. Ventimiliana » à Catane*, par *G. Manacorda* (avec *fac-simile*). Il s'agit d'un ms. d'alchimie, dont l'auteur — très probablement aussi le scribe — né à Meissen et habitant Breslau, ne s'est pas nommé, mais vivait vraisemblablement à la fin du XVIIe siècle. Ce grimoire, assez original, paraît comporter trois parties. Il fut donné en 1830 à la *Ventimiliana* par un certain Rosario Scuderi-Buonaccorsi, sans que le bibliothécaire d'alors, un chanoine, se souciât d'en rechercher la provenance, s'étant même borné, dans son *Catalogo Ragionato della Bibl. Ventimiliana*, paru la même année (1830) à Catane, à écrire, p. 573 : « *Codex de date en réalité non récente : la langue nous semble être ger-*

1. M. G. Manacorda, bibliothécaire et *libero docente* à l'Université de Catane, est l'auteur de divers travaux d'une érudition avertie, dont l'un des derniers a paru dans les *Studien z. vgl. Litgesch.*, VII (Berlin, 1907), 3 : *Zu den Quellen Hans Sachsischer Motive*, et un autre dans les *Atti dell'Accademia dei Lincei* (Roma, 1907): *Della poesia latina in Germania durante il Rinascimento*, dont l'appendice : *L'Italia e i poeti Latini del Rinascimento Germanico* avait paru, mais sous une forme moins complète, en 1905, au vol. VIII de la *Rassegna bibliogr. della lett. ital.*, dirigée par MM. A. d'Ancona et Fr. Flamini à Pise. Nous venons seulement de lire un autre travail de cet érudit, paru au t. XXII, 3 (1908) des *Romanische Forschungen* de K. Vollmöller : *Notizie intorno alle fonti di alcuni motivi satirici ed alla loro diffusione durante il Rinascimento*. Nous reparlerons de lui un peu plus bas, et les lecteurs français de ses *Studi di fil. mod.*, qui ont commencé de paraître en 1908, auront été un peu surpris du ton avec lequel il y a attaqué M. A.-L. Stiefel, érudit des plus méritoires et d'une infatigable laboriosité. *Cf. Studi*, I, p. 90-92.

Digitized by Google

manique, et, pour ce motif, illisible. » M. G. Manacorda en donne une exacte description et imprime, outre la lettre du donateur, 3 curieux fragments (en particulier un *Berglied*) de cet « *opus anonymum de alchymia* » (p. 234-246)[1]; *p. 247-277 : Uhland en Italie*, par *T. Longo; p. 285-291 : Franco Sacchetti et Burcard Waldis*, par *C. F.* Rapprochement convaincant — omis par L. di Francia (*Franco Sacchetti Novelliere*, Pisa, 1902) et par H. Kurz, au t. II, p. 157, de son éd. de Waldis, Lpzg., 1862 — entre la fable XXII du livre IV : *Wie ein Mönch Käss bettelt*, et une nouvelle de Sacchetti, la III• des 223 qui, mutilées en partie, nous sont parvenues, sur les 300 composées par cet honnête bourgeois florentin du XIVe siècle. M. C. F. admet, non sans vraisemblance, que les modifications de détail dans Waldis proviennent de variantes du récit qu'il aura entendu raconter lors de son voyage d'Italie en 1524; *p. 292-309 : Gottfried Keller*, par *C. F.* Cette esquisse à la plume ne fait que reprendre, en les élargissant quelque peu, les données d'un article antérieur, également de vulgarisation, de l'auteur, paru en 1895 dans l'*Emporium*[2]. Jusqu'alors, Keller était resté aussi inconnu en Italie que C.-F. Meyer — sur lequel il n'existe guère, au delà des Alpes, que l'article de l'érudit romaniste M. K. Vossler (Würzburg) dans la *Rivista d'Italia*, 1899, et celui de M. A. Farinelli dans la *Nuova Antologia* de la même année, t. LXXXI, p. 435-453 — et Jeremias Gotthelf. Dans ces quelques pages, où la vie et l'œuvre de Keller apparaissent convenablement résumées, M. C. F. témoigne d'une connaissance précise du sujet et ne se borne pas à résumer des ouvrages de seconde main. Une traduction italienne (*Les extravagances de Fra Vitale*, p. 310-329) d'un épisode des *Sieben Legenden* (emprunté aux *Legenden* de Kosegarten, II [Berlin, 1804], *p. 283-285*) clôt dignement ce travail; *p. 360-364 : Fr. Schiller jugé par les premiers romantiques italiens*, par *A. Foa*. L'auteur a tiré parti de divers passages du *Conciliatore* milanais (1818-1819) et de quelques extraits

1. Sur Rosario Scuderi-Buonaccorsi, quelques renseignements, très curieux, ont été donnés par MM. G. Manacorda et G.-M. Donati, p. 382-384.

2. On se souviendra que cette Revue se publie à Bergame. Au n° 152 (août 1907), M. G. Menasci y a donné une étude complète de l'œuvre de Mme Clara Viebig, dont la *Minerva* romaine avait déjà publié, en 1904, la *Wacht am Rhein* en traduction italienne, et dont la *Nuova Antologia* offrait, la même année, la photographie à ses nombreux lecteurs, en l'illustrant de quelques lignes d'explication.

Digitized by Google

des correspondances de Ugo Foscolo et de Manzoni; *p. 365-372* : *Le moment dramatique dans les comédies de la nonne Hrotsuith, de Gandersheim*, par *C. F.* Examen des drames latins de la célèbre nonne du point de vue de leur facture dramatique et de leur tendance ascétique; *p. 373-381* : *Récentes recherches sur la septième classe des verbes forts*, par *G. Ciardi-Dupré*; *p. 391-396* : *Aleardi et Freiligrath*, par *F. Cipolla* et *C. Fasola*. Sur une coïncidence de motifs (Freiligrath : *Der Blumen Rache* [1], Aleardi : *È morta*) qui rend presque indubitable une influence du Freiligrath première manière sur un poète naguère idole du public italien, mais dont la grâce affectée, voire le maniérisme commencent à tomber dans l'oubli; *p. 405-433* : *La littérature allemande au XIXe siècle. Conférence prononcée au Cercle philologique de Florence en décembre 1900*, par *C. F.* A cette remarquable synthèse, l'auteur a ajouté des notes bibliographiques de grande valeur relatives à des traductions ou articles italiens sur tel ou tel parmi les écrivains cités.

T. II, *p. 3-4* : *Wilhelm Busch*, par *C. F.* Nécrologie de l'humoriste populaire, décédé, on le sait, le 9 janvier 1908 à Mechtshausen a. Harz; *cf.* sur lui une étude un peu unilatérale, quoique fine, de G. Caprin, au n° 7 du *Marzocco* florentin, 1908 (16 février), dont M. *C. F.* a rectifié certains points dans la *Rivista*, p. 78-81; *p. 15-30* : *Un mélodrame de Cimarosa traduit en allemand par Gœthe*, par *G. Meregazzi*. Il s'agit des *Trame deluse* et du remaniement de Gœthe, en deux actes : *Die vereitelten Ränke* (éd. de Weimar, XII, 253 *seq.*) L'habileté de touche de Gœthe est, dans cette analyse, bien mise en lumière; *p. 31-40*, M. *C. F.* fournit d'utiles adjonctions bibliographiques à la très médiocre *Gesch. der deutschen Lit.*

1. Les auteurs ignorent si la pièce était déjà dans la première éd. des *Gedichte* de Freiligrath (1838). Elle est, en tout cas, dans la seconde (1839). Le détail nous semble d'ailleurs sans importance, puisque la *Fantasia* d'Aleardi n'a été imprimée qu'en 1864. Dans l'édition Gœschen en six volumes, que nous avons en mains, des *Poésies complètes* de Freiligrath, la *Blumen-Rache* est I, 4. On trouvera la composition d'Aleardi dans l'une des rééditions de Barbèra, *v. gr.* : 1878, p. 206 *seq.*, où elle est datée, à la Table, *185*... Déjà — comme le fera remarquer M. E. Mele au t. II de la *Rivista*, p. 5, *note* — l'emprunt du poète italien avait été signalé par D. Ciámpoli dans *Nuovi Studi lett. e bibliogr.* (Rocca S. Casciano, 1900), p. 368-369 : *Plagi Aleardiani*. C'est, d'ailleurs, Musset (*Sur une morte*) qui a donné à Aleardi l'idée de sa pièce. De positifs plagiats d'Aleardi — nous devions plutôt dire : de positives inspirations — dans Humboldt, une réminiscence palpable de la *Lenore* de Bürger, ont, en outre, été relevés par MM. Carlo Fasola et F. Cipolla, *Riv.*, II, 5-14, et M. T. Longo a, enfin, indiqué deux autres passages vraisemblablement inspirés à des sources allemandes, *ibid.*, p. 76-77.

Digitized by Google

(Stuttgart) du Dr Carl Storck, traduite en italien d'après la 4e-5e éd. orig. et augmentée par G. Lesca (Turin, E. Lœscher, 1908, xx et 596 p.). M. C. F. déplore à juste titre que l'Italie n'ait point été apte à produire une histoire originale de la littérature allemande, analogue — il ne le dit pas — à celle que nous a donnée M. Bossert, dont les deux rééditions consécutives (1904, 1907) n'ont malheureusement pas été mises à jour, par calcul de libraire sans doute. Jusqu'alors, les Italiens voulant s'instruire en leur langue dans la littérature allemande n'avaient que de médiocres compilations à leur disposition, *v. gr.* la traduction de O. Lange par A. Paganini, dans les *Manuali Hœpli* (1re éd., par A. Paganini, 1878; 2me, *id.*, 1885; 3me, refaite par R. Minutti [xvi et 188 p.], 1899), la *Storia generale della lett. ted.*, peu originale, de Parandero (1878-1882, 2 vol.), ou le remaniement de F. Kluge par Cantalamessa (Roma, 1906), œuvre scolaire. M. C. F. ne s'est pas demandé, dans les quelques objections — fort timides — qu'il formule sur l'esprit de l'œuvre de Storck — dont le chauvinisme, *v. gr.* à propos des *Nibelunge* (*trad. cit.*, p. 113), lui semble un peu intrépide — si les tendances antisémitiques (*cf. v. gr.* p. 446), l'accentuation exagérée du *Deutschtum*, les préjugés raciaux à la Houston Stewart Chamberlain ne compromettaient pas gravement la valeur objective d'un tel exposé. Ce sont là, à notre avis, de très sérieux *impedimenta*, qui nous font d'autant plus ardemment souhaiter que, grâce à ce « *risveglio di studi tedeschi* » au delà des Alpes dont le Dr. E. Zaniboni célébrait l'ère dans le *Pungolo* napolitain des 9 et 10 février 1908, paraisse enfin prochainement en Italie une *Storia letteraria tedesca* écrite par quelque germanisant de l'Université transalpine, dont M. Jean Blum eût pu, dans la *Revue Germanique* (1909, p. 248-250), dire, avant nous, la valeur croissante[1]; *p. 47-60 : Du Pessimisme de Leopardi et de*

1. Voir sur la traduction de Storck par le professeur Lesca les *Studi* de G. Manacorda, fasc. 1-2 (1908), p. 112-117, et le *Marzocco* du 26 avril 1908, où M. G. Caprin a eu également le courage de parler fort nettement. *Cf.* aussi du même, *ibid.*, 31 mai 1908, un très fin et enthousiaste article sur l'*Electra* de Hofmannsthal, dont l'art, cependant, eût dû être mis en parallèle avec celui de M. D'Annunzio. Ce périodique florentin contient, d'ailleurs, maintes contributions originales à l'histoire des lettres allemandes contemporaines (*v. gr.* n° du 14 juin 1908 : *Heine et les Philistins* par Gargàno). Nous ne quitterons pas, enfin, la traduction de Storck sans nous étonner que le Dr. C. F., qui reproche à M. Lesca (p. 34) d'avoir écrit : *Hildebrands-lied* et *Geschichte*, parle, par deux fois, p. 36, de l' « Edimbourg *Review* ».

Digitized by Google

Lenau, par *A. Farinelli*. L'auteur attribue aux « ennuis infinis » qui l' « abattent actuellement » (p. 47, *note*) le fait que ce fragment de discours prononcé à Vienne « il y a dix ans », en allemand, paraisse ici en traduction italienne non modifiée, ce qui explique qu'il n'y soit pas tenu compte de publications postérieures, *v. gr.* celles des *Pensieri* et des *Carte napoletane* de Leopardi, et de la correspondance, éditée par Castle, de Lenau et de Sophie Löwenthal[1]. Il annonce un grand travail sur « *Lenau und die Musik* » qu'il « devra certainement réaliser sous peu ». En attendant, ces quelques pages, non encombrées de l'appareil d'érudition coutumier à l'auteur, sont d'une agréable lecture, écrites en ce style pathétique et un peu pontifiant qui convient, d'ailleurs, au sujet et que semble affectionner M. A. Farinelli lorsqu'il recourt à sa langue natale pour révéler au monde sa pensée[2]; *p. 61-70 : Bibliogr. des Œuvres de Lenau trad. en italien*, par *C. F.* L'auteur annonce, au commencement de son relevé, que celui-ci est resté extrêmement incomplet par suite du manque des livres et périodiques nécessaires; p. 87-93 : *Caractère du lyrisme de J. v. Eichendorff. Notes bibliogr. sur les trad. ital. de ses poésies*, par *C. F.* Ces quelques réflexions valent surtout — M. C. F. n'ayant pas eu en mains l'éd. crit. d'Eichendorff actuellement publiée à Ratisbonne (J. Habbel) par MM. W. Kosch et A. Sauer en union avec M. P.-A. Becker — par la comparaison qui y est instituée entre la nature physique et le paysage italiens et allemands; *p. 112-124 : « Heliand », poème saxon du IXe siècle*, par *B. Vignola :* simple vulgarisation; *p. 125-131 : La transformation d'un mythe*, par *A. Foa : id.;* il s'agit, cette fois, du *Gudrun; p. 135-153 : Un drame d'amour et de mort de Schiller : « Kabale und Liebe »*, par *A. Farinelli*. Septième leçon d'un cours fait sur Schiller à l'Université de Turin et qu'il « n'est pas improbable » que M. F. « se décide » à publier entièrement plus tard[3]. A en juger par cet extrait, l'éloquence aca-

1. Ed. Castle : *Lenau und die Familie Lowenthal*. Leipzig, 1906, 2 vol. in-8°. La même année ont paru les *Liebesbriefe* à Sophie Löwenthal, au *Wiener Verlag*, dans la collection bien connue.

2. P. 50, M. A. Farinelli fait ses suprêmes adieux à la période de *Sturm-und-Drang* en affirmant solennellement qu' « une femme et des enfants sont ici-bas le bien le plus grand ». Il nous semble, d'ailleurs, juger déjà un peu bourgeoisement Lenau et Leopardi et accentuer trop complaisamment la profondeur de leur pessimisme.

3. Sous le titre : *Herder. L'humanité et le concept de race dans l'histoire évolutive de l'esprit*, M. Farinelli a publié à Catane en 1908, dans les *Studi* de

Digitized by Google

démique de l'auteur est des plus grandiloquentes et l'on pourrait dire de ces pages ce que M. Farinelli dit du Schiller de *Kabale und Liebe : « si gonfiavan i discorsi »* (p. 138). Son enthousiasme débordant pour « le pendant tragique du *Mariage de Figaro* » — afin d'employer un mot de M. Hettner qu'il a oublié de citer — l'emporte à des imprécations amusantes contre les « rigides Minos d'aujourd'hui », qui « jugent quelquefois Schiller » sur ses seuls drames « momifiés dans les livres » (p. 152). M. Farinelli a oublié de parler de la lointaine, mais certaine influence de *Kabale und Liebe* qui se perçoit dans *Die Ehre*, de Sudermann; *p. 157-163 : L'hellénisme de Schiller*, par *A. Foà; p. 164-201 : Bibliographie schillérienne*, par *C. F.* Cette bibliographie raisonnée n'a trait, naturellement, qu'à l'Italie et a été complétée p. 311; *p. 202-213 : Essai. L'Allemagne philologique*, par G. Manacorda. Préface (datée : *Catane, mars 1908*) et ch. I de la 3me partie d'un ouvrage annoncé comme sans équivalents tant en France qu'en Angleterre — et, *a fortiori*, en Espagne, — ouvrage qui serait un guide bibliographique de premier ordre à l'usage des germanisants, en quelque sorte le pendant du *Handbuch* de M. G. Körting pour les études romanes[1]. L'ouvrage tiendra compte de toutes les publications importantes, jusqu'à l'année 1908, du ressort de son domaine, et se divisera en quatre parties : *Généralités; Linguistique; Littérature; Dictionnaire bibliographique*. Il se limitera strictement au domaine allemand, y compris l'Alsace-Lorraine et à l'exclusion de la Pologne prussienne (?), et contiendra près de 20 000 indications[2]; *p. 223-240 : G.-G. de*

M. Manacorda, son discours d'entrée à l'Université de Turin le 13 décembre 1907. *Cf.* à ce sujet quelques mots de louange dans la *Rass. bibl. della Lett. Ital.*, 1908, p. 271, et l'on se souviendra de l'annonce de M. F. B. dans cette *Revue*, n° 1 de 1909, p. 112-113. Elle doit être complétée, cependant, par la lecture des remarques contenues, à propos de cette élucubration, dans l'*Archiv* de Brandl et Morf, t. CXXI, p. 215-216, et la *Deutsche Literaturzeitung*, 1909, col. 1365 (sous la signature de M. G. Jacoby). Sur Herder en Italie, *cf. Rivista*, II, 218.

1. Ou, si l'on préfère, de l'*Anleitung zum Studium der franz. Philologie* de feu Koschwitz. Sans doute, le livre de M. Manacorda contiendra-t-il également quelques conseils pratiques, du genre, p. ex., de ceux que l'on trouve dans *Ein Studienaufenthalt in Paris*, de Rossmann. D'après un prospectus qui nous a été envoyé par l'éditeur de l'ouvrage, P. Fezzi à Crémone, la publication en est imminente.

2. De G. Manacorda nous signalerons, à ce propos, comme ayant paru en 1908, quelques : *Appunti bibliografici sulle Università tedesche*, dans : *Nuovi Doveri*, sept.-oct. 1908, revue familière aux abonnés des *Studi*, dont le prospectus la leur offre. Elle paraît à Catane, également chez Giannotta, et est dirigée par G. Lombardo-Radice.

Digitized by Google

Rossi et A. von Platen, par *C. Fasola*. Il s'agit du poète anacréontique et érudit archéologue auteur de deux estimables biographies d'Angelica Kauffmann et de J. Pichler, dont les *Scherzi poetici e pittorici* (Parma, MDCCXCV; *2e éd.*, 1804 *s. l. n. d.*) ont fourni à Platen le motif d'une traduction jusqu'alors non identifiée. Une excellente bibliographie de Platen en Italie enrichit cette très originale contribution; *p. 240-251 : W. Müller en Italie*, par *Z. Flamini*. Extrait d'une étude, parue depuis à Pise : *Guglielmo Müller e Roma; p. 276-286 : G. Mazzini et la littérature allemande*, par *F. Momigliano*. Dans cette étude — dont on annonce une seconde partie, consacrée à l'examen des idées de Mazzini sur Werner et la *Schicksal's Tragödie* — l'auteur examine le jugement enthousiaste de Mazzini sur Schiller et Gœthe (*Faust*). Si un homme comme Mazzini était *a priori* prédisposé à exagérer l'importance de *Die Räuber* et de *Don Carlos*, il a rabaissé, par contre, injustement la signification de Gœthe. Il y a d'ailleurs, dans l'attitude observée par Mazzini à l'égard de l'Allemagne, une ligne de démarcation, que l'auteur ne nous semble pas avoir tracée assez nettement : *avant 1836, après 1836*. Avant 1836, Mazzini donne à la pensée allemande la préférence. Après cette date, il tempère singulièrement ses enthousiasmes, et en viendra même à cet aveu, qui est du pur Heine, que la race germanique est la pensée sans l'action (*Lettres intimes de J. M.*, publ. par D. Melegari (Paris, 1895), *p. 155-156* : lettre à Mme X., Lausanne, datée de Londres, 25 déc. 1838); *p. 286-294 : La parodie gœthéenne* : « *Der Triumph der Empfindsamkeit. Eine dramatische Grille* », par *C. F.* Spirituel exposé du contenu et de la portée littéraire de ce document de culture allemande de la fin du XVIIIe siècle, joué à Weimar en 1778 et où Gœthe se moqua de cette sentimentalité à la mode qui lui avait dicté *Werther* — document réimprimé et commenté amplement au t. XVII de l'éd. de Weimar par Rœdiger, comme chacun sait; *p. 312-314 : Critique de « Ludwig Uhland », thèse doctorale de H. Haag* (Tübingen, 1907), par *T. Longo*, auteur lui-même d'un bon, quoique un peu diffus travail : *L. Uhland con speciale riguardo all' Italia* (Firenze, 1908, VII et 463 p.) dont M. Fasola, ancien maître de ce jeune germanisant, a dit, après M. E. Mele (p. 315-316), un très grand bien dans la *Rivista* (p. 411-412); *p. 327-340 : La renommée de A. v. Haller en Italie à la fin du*

Digitized by Google

XVIIIe siècle, par *C. F.* Contribution aux fêtes du 200me anniversaire de la naissance de Haller à Berne, le 16 octobre 1908, avec annonce d'un second article sur le même auteur, relatif aux manuscrits qu'en possède la *Biblioteca Braidense* milanaise; *p. 341-358 : Un roman de H. Zschokke traduit dans la « Rivista Viennese »*, par *U. Chiurlo*. Courte étude de l'influence exercé par la *Riv. Viennese* (Wien, 1838-1840) dans la diffusion de la littérature allemande en Italie. Les 12 tomes de cet organe contiennent, en effet, des versions de fragments appartenant à toutes les époques de cette littérature, mais plus spécialement à l'époque contemporaine, bien que l'organe manifestât une tendance catholicisante inéquivoque. Une exception a cependant été faite, au dernier tome (*3me année, vol. IV, p. 5-55*), pour le récit de Zschokke : *Das Loch im Ærmel*, apologie moralisante des doctrines pédagogiques de cet émule de Pestalozzi[1], dont le traducteur italien a, d'ailleurs, émasculé la pensée, laquelle, même sous cette forme hybride, n'a été admise dans la *Riv. Vien.* que parce que celle-ci, prête à périr « per difetto d'incoraggiamento[2] », manquait de copie. M. Chiurlo a perdu beaucoup d'espace à confronter cette médiocre version avec l'original; *p. 359-371 : Poésie lyrique allemande contemporaine. G. Falke*, par *B. Vignola*. Quelques traductions du poète lübeckois, en qui l'auteur veut voir l'un des meilleurs « disciples spirituels » de Th. Storm. Il nous semble, quant à nous, que c'est surtout l'influence de Detlev von Liliencron qu'a subie le poète lauréat de l'État de Hambourg avant d'acquérir son originalité propre, qui consiste, croyons-nous, en l'harmonieuse fusion d'une philosophie personnelle de l'existence avec un sentiment profond de la nature, dont l'expression s'affirme en un robuste et viril optimisme; *p. 372-392 : Coleridge et la littér. allem.*, par *F. Olivero*. Bonne synthèse de faits déjà connus et empruntés à la littérature sur Coleridge, dont une bibliographie est donnée p. 391-392.

Tels sont les principaux articles d'un périodique dont les deux premières années font honneur aux universitaires italiens qui y ont

1. Dans les *Ges. Schriften* de Z., ce récit se trouve : *III. Thl.* (Aarau 1851), p. 371-424.

2. Aveu d'un ex-collaborateur, N. Negrelli, dans ses *Poesie di Luigi Uhland, etc.* (Venezia, 1847), cité par G. Heigl : *G. Bolza als Vermittler zwischen der d. u. it. Lit.* (Innsbruck, 1895-96), p. 4.

Digitized by Google

collaboré, et surtout à son laborieux éditeur. Aux louanges qui lui ont été conférées dans l'*Archiv* de Brandl et Morf, CXX, p. 468, et CXXI, p. 466, nous pourrions ajouter celles que M. C. Fasola a eu la courtoisie de diriger à la *Revue germanique* (II, 416), retournant galamment le compliment, et vanter, à notre tour, la « novità di soggetti, larghezza di veduta e critica obbiettiva » de cet organe, auquel nous souhaitons de tout cœur longue vie et pleine prospérité.

CAMILLE PITOLLET.

Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), janvier 1909.

P.-S. — Nous venons de recevoir, réunis en un seul fascicule, les nos 1-4 (*Janvier-Avril 1909*) du t. III de la *Rivista*. Ils contiennent quelques notables contributions. 1° *Moriz von Craon*, par *C. Fasola* (p. 3-12). L'auteur voudrait que ce délicieux petit miroir des mœurs chevaleresques du XIIIe siècle — dont la dernière édition, par M. Schröder en 1894, a été si finement discutée par Gaston Paris au t. XXIII (1894), p. 466-474, de la *Romania* — ne suivît sa source française, non encore déterminée définitivement, que jusqu'à l'épisode final, dont le caractère sérieux, voire tragique, lui paraît invention spécifiquement germanique et œuvre personnelle du rimeur inconnu qui entreprit ce *rifacimento*. Les raisons qu'allègue M. Fasola sont, d'une part, trop générales — n'y a-t-il pas dans maintes chansons bretonnes des qualités analogues à celles qu'il signale dans la conclusion du *MvC.*? — et, de l'autre, trop peu développées pour entraîner une conviction définitive et lui-même reconnaît, d'ailleurs, que cette question « mériterait une étude particulière » (p. 9). 2° *Le « Faust » de Gœthe*, par *A. Farinelli* (p. 13-65). Premières leçons d'un cours, non achevé, professé par l'auteur à l'Université de Turin et offertes ici « sans retouches » (p. 13, *note*). Nous ne pouvons que déplorer que M. Farinelli semble vouloir adopter définitivement une manière qui ne lui sied nullement : celle de l'éloquence grandiloquente, et que cet érudit si longtemps amoureux des précisions les plus futiles, du moins en apparence, donne éperdument dans le travers d'un genre de plus en plus périmé et aussi peu profitable aux étudiants qui l'écoutent qu'à son bon renom scientifique. Au demeurant, cet exposé des deux parties du *Faust* serait,

Digitized by Google

débarrassé de l'intempestif lyrisme qui l'opprime à chaque page, d'une lecture agréable. 12 pages de copieuses notes bibliographiques sont expressément destinées aux compatriotes de l'auteur « encore sur le seuil de la germanistique » et à la merci des « stupides sornettes » — *ah! qu'en termes galants...!*[1] — que les joyeux compères, « arbitres des destinées des littératures « modernes » en Italie, ont coutume de débiter comme Verbe de critique et d'esthétique nouvelles » (p. 53). M. Farinelli pensait « sérieusement » à composer « un commentaire nouveau de *Faust*, qui n'eût pas été une marqueterie, qui n'eût pas été pétri de commentaires étrangers, qui eût été exempt de toute confusion de morte doctrine ». Il ne l'a pas fait parce qu'en son pays nul n'accueillerait comme elle l'eût mérité une telle œuvre (*ibid.*). Il s'est simplement borné, comme compensation, à réécrire « en partie » (p. 65) — dans le *Bull. d. Soc. Dantesca Italiana*, *1909* — le *Gœthe und Dante* de M. E. Sulger-Gebing, dont son collègue de Catane, M. Guido Manacorda, avait dit[2] qu'il croyait qu'il résolvait « en substance la vieille question des liens qui attachent Gœthe à Dante, ou, pour mieux dire, l'œuvre d'art du premier à celle du second », et dont M. C. Fasola lui-même (*Riv.* I, p. 218) avait déclaré qu'il exprimait « le dernier mot de l'intéres-

1. Sans doute, M. Farinelli aurait-il grand tort de tempérer ces effusions mordantes d'un subjectivisme de douteux aloi, si le chœur à peu près unanime des érudits italiens l'encourage à ces sorties, où l'on ne veut voir que débordante sincérité. Cf., par exemple, le témoignage récent de M. *R[enier]* — ce co-directeur du *Giornale storico della letteratura italiana*, qui eut pour maître feu A. Bartoli, dont il a résumé la vie récemment (*Dante e la Lunigiana* [*Milano, 1909*], p. 451-476) — au t. LIII (1909) du *Giorn. stor.*, p. 399 : « *La sincerità è una dote che in lui accompagna alla coscienziosità più scrupolosa, etc.* », et ce, à propos de son *Dante e la Francia* (Milano, 1908) où nous n'avons vu, en France, — cf. le témoignage de M. *E. M[érimée]* dans le *Bulletin Italien*, 1908, p. 359 — que l'hommage liminaire à Gaston Paris, sans nous apercevoir — comme M. K. Vossler, plus clairvoyant (*Liter. Centralblatt für Deutschland*, 1909, col. 678-679), — que cette tendancieuse compilation n'était qu'un soufflet humiliant pour la soi-disant incompréhension dantesque française au cours des âges.

2. *Studi di filologia moderna, Luglio-Dicembre 1908*, p. 309-310. M. Manacorda avait déjà, en 1900, à propos de la conférence de M. Farinelli : *Dante e Gœthe* (Firenze, 1900), traité de la question *Gœthe et Dante* dans la *Rassegna Bibliografica d. Lett. Ital.*, VIII, p. 235-336. M. Sulger-Gebing, professeur à la *Technische Hochschule* à Munich, s'était déjà fait connaître par son *Dante in der deut. Litter. bis zum Erscheinen der ersten Uebers. der Divina Commedia* [1767-1769], thèse de doctorat pour l'Université de Munich (Weimar, 1895) et son article : *Schlegel und Dante*, dans les *Germ. Abhandl. H. Paul dargebracht* (Strassburg, 1902), comme nul romanisant ne doit l'ignorer. Quant au *Bullettino* précité, il paraît depuis 1890 à Florence comme très important organe de la *Società Dantesca Italiana*, fondée en 1888.

Digitized by Google

sante question ». M. Farinelli n'épargne, d'ailleurs, pas ses collègues de Naples, dont il censure les complaisances mutuelles, p. 63, l. 30-31, oubliant que l'un d'entre eux, et le plus distingué, M. B. Croce, s'était naguère rendu coupable à son endroit de cette même « italienischen Lobhudelei » (Cf. *Studien zur vergl. Litgesch.*, t. III [1903], p. 222, *note* 1) dans la préface de *La Lingua spagnuola in Italia* (Roma, 1895). 3° *Un complot gœthéen à Rome pour « Torquato Tasso » et contre « Werther »*, par *E. Zaniboni*, p. 66-78. Titre peut-être prétentieux, vu le très insignifiant épisode d'histoire littéraire auquel il s'applique. P. 79-87, l'auteur — qui est, lui aussi, de l'École de Naples — a réimprimé — pour la 4e fois! — le fragment de la traduction du *Tasso* de Gœthe par V. Monti, qu'il suppose issue du peu dangereux « complot » antiwerthérien. Son érudition, très avertie pour ce qui concerne la matière *Gœthe et l'Italie* — *Cf.* notre article *Bull. Ital.*, 1908, p. 361-369 — lui permet, fût-ce au prix d'une digression, de consigner quelques détails nouveaux, en particulier sur *Werther* en traduction italienne, et de compléter utilement les renseignements fournis en 1895 par l'éditeur de la *Rivista* au t. XVI, p. 220-240, du *Gœthe-Jahrbuch* : *Gs. Werke in ital. Uebers.* 4° *Notes sur la traduction de « Götz von Berlichingen » par Walter Scott*, par *F. Olivero*. L'auteur — qui a publié aux fasc. 3-4 des *Studi* de M. Manacorda, t. I (1908), une bonne note sur *John Keats et la littérature italienne*, p. 278-289 — rend accessibles, par de fines précisions de détail, aux lecteurs de la *Rivista* les résultats des recherches entreprises par un Brandl (*Die Aufnahme von Gs. Jugendwerken in England*, au t. III du *Gœthe-Jahrbuch*, en part. aux pages 59-71 : *Götz und Walter Scott*), un Carr (*Gœthe in his connection with English Lit.*, au t. IV des *Publ. of the Engl. Gœthe-Soc.*), sans parler de deux dissertations, moins connues, de K. Roesel : *Die lit. u. pers. Bez. Sir W. Scotts zu Gœthe* (Lpzg., 1901) et W. Freye : *The influence of « Gothic » liter. on Sir W. Scott* (Rost., 1902), ni des études, plus générales, de T. Süpfle (1893) et T. Zeiger (1901).

C. Pitollet.

Saint-Brieuc, Mai 1909.

Digitized by Google

UNE LETTRE INÉDITE DE WORDSWORTH A A. W. SCHLEGEL.

La Bibliothèque Royale de Dresde conserve, au tome XXIX, n° 111 de la correspondance reçue par A. W. Schlegel, cette modeste lettre de recommandation du poète lakiste au critique romantique, devenu professeur à l'Université de Bonn. Elle fait allusion à une rencontre et à une visite qui se placent en 1828 : un voyage de sept semaines conduisit, durant l'été de cette année, Coleridge, Worsdworth et sa fille en Belgique, en Hollande et sur les bords du Rhin (cf. T. C. Grattan, *Beaten Paths*, t. II, p. 107-145). Nul doute que la visite à Schlegel ne soit une démarche de Coleridge plutôt qu'une initiative de Wordsworth, visiblement indifférent à la situation intellectuelle de son correspondant, et qui pousse d'ailleurs le « lakisme » jusqu'à lui rappeler, non sa condition de poète, mais sa situation d'habitant du Westmoreland.

F. B.

Dear Sir,

You will perhaps not have forgotten an Englishman by name Wordsworth who along with his friend Mr. Coleridge had a few years ago the honor of making your acquaintance at Mr. Aders's of Godesberg and of visiting you at your own house in Bonne (*sic*). Upon the strength of this acquaintance, slight as, to my regret, it is, I have ventured to introduce to you Dr James Rose [?] a young English Physician, who is travelling upon the Continent for the purpose of completing his medical education : he will make such a stay at the most distinguished medical schools as will enable him to add to the knowledge to be acquired in his own country. If, in furtherance to this object, you could introduce him to any distinguished Professors at Bonne I should deem it a great favor to myself which I should be most happy to repay by attention to any of your friends whom the beautiful features of that part of England in which I live may induce to pass this way.

I have the honor to be,
with great respect,
Your obliged servant
Wm Wordsworth.

Rydal Mount,
Kendal,
2nd April 1834.

Digitized by Google

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Langue et Littérature allemandes.

Une tragédie d'amour au temps du romantisme. Henri et Charlotte Stieglitz (avec des documents inédits), par ERNEST SEILLIÈRE. Avec un portrait. Paris, Plon, 1906. In-12, VIII-201 p., 3 fr. 50.

L'histoire littéraire n'a pas fait une place très haute au poète Henri Stieglitz (1801-1849). Une verve facile, une certaine fertilité d'imagination, quelque talent descriptif n'ont pu lui assurer la gloire. Si son nom a survécu, il doit surtout cette notoriété à ce que M. Seillière appelle « une tragédie d'amour », ou plus précisément, à l'héroïque sacrifice d'une femme. A l'époque des vastes espoirs, il épousa Charlotte Willhoeft, jeune fille d'un haut esprit, de cœur tendre et de tempérament enclin à la mélancolie. Après quelques années de mariage, les rêves ambitieux du poète ne se réalisant pas, Charlotte crut qu'une catastrophe domestique stimulerait son talent et « l'élèverait au-dessus de lui-même ». Nouvelle Alceste, elle se poignarda, laissant à son mari l'ultime conseil de se montrer « calme, et fort, et grand ».

Le suicide de Charlotte causa beaucoup d'émoi en Allemagne. Des livres surgirent où l'on expliquait le drame, où l'on mettait à nu la vie conjugale des Stieglitz, où l'on accusait le survivant. M. Seillière, cherchant ici un délassement à des travaux plus austères et de plus grande portée, a étudié la préparation, le nœud et le dénouement de cette « tragédie ». Il l'a fait avec la conscience, le souci de vérité, la pénétration psychologique, le sens d'interprétation dont il a déjà donné tant de preuves. Il s'est gardé de prendre parti. Avec les témoignages anciens et les documents inédits qu'il s'est procurés il a composé une œuvre de frémissante sensibilité, fortement étayée, merveilleusement claire et ordonnée. Pour ce qui est de la forme littéraire, les lecteurs de la *Revue* qui n'ignorent pas que M. Seillière dispose d'un remarquable talent d'écrivain devinent qu'elle est parfaite. On lit cette « tragédie » comme un roman bien conçu et supérieurement écrit. Avec ce livre définitif est dignement close la série des actes relatifs au « cas Stieglitz ».

F. PIQUET.

Digitized by Google

La Chanson des Nibelunge traduite du moyen-haut-allemand avec une introduction et des notes, par J. FIRMERY, Inspecteur général de l'Instruction publique. Paris, Armand Colin, 1909. In-12, 310 p.; 3 fr. 50.

Avec raison, M. Firmery constate dans la préface de son livre que nous n'avons pas de traduction française du *Nibelungenlied* qui soit bonne. Malheureusement — et pour lui adresser la plus grave critique qui puisse l'atteindre — nous n'avons pas, après son effort, une traduction du *Nibelungenlied* qui soit complète. M. Firmery s'est borné à traduire du vieux poème les strophes reconnues « authentiques » par Lachmann. Les arguments par lesquels il justifie cette amputation ne convaincront pas le lecteur désireux de connaître en son entier l'un des plus précieux joyaux de la littérature allemande ancienne.

Dans une introduction d'une quarantaine de pages M. Firmery tente d'orienter le lecteur en ce dédale qu'est l'histoire de la légende de Siegfried et des Nibelungen. L'entreprise est délicate, étant donné ce qu'on peut appeler le désacord unanime des critiques qui se sont prononcés sur la question. Les uns croient encore à l'origine mythologique; d'autres tiennent pour le point de départ historique; d'autres pensent à des contes traités poétiquement; tout récemment, enfin, on a prétendu démontrer que le *Nibelungenlied* est la traduction d'un poème français. M. Firmery ne pouvait, on le conçoit, examiner toutes ces théories. Il s'est contenté de donner un aperçu des textes principaux. Pourquoi, dans cette analyse, a-t-il négligé entièrement — au point de n'en pas prononcer le nom — les sources allemandes : la *Thidreksaga*, le *Hürnin Seyfried*, les *Contes de Siegfried*? Il ne l'a pas dit, et il est malaisé de le deviner.

Quant à la traduction, qui est la partie capitale du livre, elle n'était point chose si aisée qu'on pourrait le croire, malgré les nombreuses éditions annotées et la quantité de traductions en allemand moderne. On accordera à M. Firmery qu'il s'est donné beaucoup de peine pour fournir une version exacte. Il a même été jusqu'à rechercher dans maints cas, les équivalents français trouvés dans des auteurs de notre langue traduits en allemand à l'époque où fut écrit le *Nibelungenlied*. Ce scrupule fait honneur à sa conscience, et le procédé témoigne de sa familiarité avec les littératures allemande et française des XIIe et XIIIe siècles. Il a tenté aussi — toujours en vue d'une exacte fidélité — de donner une idée de la forme médiévale en se servant de termes archaïques. Le lecteur se trouve par là transporté dans le monde contemporain du poème ou, au moins, il a la sensation d'un monde différent de celui de nos jours [1].

1. Pour les amateurs de chicanes voici quelques critiques de détail. Fautes d'impression: Sigrfrida, p. 24, pour Sigrdrifa; serai, p. 122, str. 764, pour serais; junefrowe, p. 182, n. 1, pour juncfrowe; R. 22274, p. 181, n. 1, pour 2274; sur, p. 221, str. 1677, pour su, etc. Négligences : le mot Burgondes de l'introduction présente la forme Bourgondes dans la traduction; la note explicative de Válandinne, p. 222, n. 1, est répétée presque textuellement p. 307, n. 1; le mot crépus-

Digitized by Google

A cette traduction, qui semble venue à son heure, souhaitons un très grand succès.

F. P.

Aus dem Leben der Sprache. Versprechen, Kindersprache, Nachahmungstrieb. Festschrift der k. k. Karl-Franzens-Universität in Graz aus Anlass der Jahresfeier am 15. November 1906. Von Dr RUDOLF MERINGER, o. ö. Professor, B. Behr, Berlin, 1908. In-8°, XVIII-244 p., 8 M.

Il y a toujours profit à fréquenter les comparatistes. Placés sur les sommets de la science linguistique, ils découvrent une plus vaste étendue de pays que le philologue voué à l'étude d'un petit groupe de langues. Accoutumés aussi à observer des états très différents et plus près du point de départ, ils sont amenés à des réflexions sur des faits qui échappent au spécialiste. C'est ainsi que M. Meringer, comparatiste apprécié, a appliqué son attention aux erreurs de langage. Il a étudié les *lapsus* que nous commettons journellement en parlant, en écrivant, en lisant. Il en a recueilli de nombreux exemples, aussi bien chez les enfants que chez les vieillards et les adultes, et il a recherché les causes des faits. Il se défend d'avoir découvert la raison dernière de ces *lapsus*. Mais les rubriques sous lesquelles il les a classés est déjà une information utile : les dénominations telles que changements de mots, anticipations, postpositions, substitutions, assimilations, etc. sont en soi une interprétation. Non seulement nous voyons là le secret de nos fautes de parole, mais aussi nous constatons que ces fautes peuvent influer sur le développement du langage.

M. Meringer est un esprit pondéré, positif, peu enclin aux entraînements de la généralisation. Il donne plus volontiers le pas aux exemples qu'aux conclusions. Aussi le suit-on avec confiance, encore qu'on soit tenté de contester quelques-unes de ses affirmations. Ainsi je crois qu'il s'exagère l'étendue du vocabulaire que possède un paysan — il ne s'agit pas, bien entendu, du vocabulaire collectif des gens de la campagne — (v. p. 125 s.). Il est vraisemblable aussi que la raison de la forme *quatre Z étudiants* est non pas l'influence de *deux* ou *trois*, comme il le pense, mais le désir d'éviter l'hiatus, comme dans *va-t'en* (v. p. 112). Enfin on n'admettra pas sans résistance l'explication qu'il donne de la tendance des enfants à la réduplication, et qui serait de caractère passionnel (v. p. 218). Mais ce sont là

cule des dieux ne signifie pas l'enténébration des dieux p. 44, n. 1, c'est une faute de lecture commise en scandinave (*ragna rökkr* pour *ragna rök*) qui a fait substituer le crépuscule des dieux à la fin des dieux. Traductions contestables : de *baisers* pleins d'amour il *accola* la belle (str. 868); la femme d'un *serf* (str. 765, pour vassal, homme lige); tu as accusé mon *ami* (str. 770, pour époux); que leurs *poings* avaient envoyé à la mort (str. 2019, pour bras), etc. Enfin, si l'auteur écrit Nibelunge (et non Nibelungen) par souci d'exactitude archaïque (p. 3), il devait aussi écrire Sîfrit et non Sifrid (cf. éd. Lachmann, str. 329, où Sîfrit rime avec sit, str. 331 où il rime avec bit, etc.).

Digitized by Google

d'insignifiantes divergences d'opinion. Le livre de M. Meringer est une importante et suggestive contribution à l'étude des lois du langage.

Est-ce pour joindre l'exemple au précepte et pour fournir au lecteur l'occasion de saisir sur le vif certains *lapsus* que l'auteur a laissé subsister quelques — rares — fautes dans son ouvrage? On lit dans la même page les deux pluriels *Worte* et *Wörter*, les deux mots ayant cependant le même sens (p. 125). Le prénom de M. Mayer, collaborateur de M. Meringer, est écrit tantôt C (p. 3 pass.), tantôt K (p. VII). Le nom de M. Richard M. Meyer est défiguré en Mayer (p. 136). Enfin, on lit *zweitätigem* pour *zweitägigem* (p. 214), erreur que, me fondant sur les connaissances que m'a fournies M. Meringer, et pour montrer ma science récente, je classe dans les cas de postposition.

F. P.

MAURICE MURET : **La littérature allemande d'aujourd'hui.** Paris, Perrrin et Cie, 1908. In-12, XIV-404 pp., 3 fr. 50.

Les lettrés français désireux de se familiariser avec la littérature allemande moderne sont servis à souhait. Après *L'évolution du roman en Allemagne au XIXe siècle* de M. Pineau, voici *La littérature allemande d'aujourd'hui* de M. Muret. Si M. Pineau est professeur, M. Muret est journaliste, et cela se voit à certaines qualités de son livre. Le journaliste doit posséder le sens de l'actualité. Aussi trouvons-nous dans la galerie d'auteurs formée par M. Muret ceux qui sont le plus capables de fixer l'attention parce qu'ils représentent le mieux une tendance d'art ou une aspiration sociale. On lui saura gré, par exemple, d'avoir fait une place dans son livre au romancier-buffetier de Goeschenen, le sincère et exquis Zahn. Le journaliste est, par profession, sceptique, et croit en lui plus qu'en autrui. M. Muret a heureusement échappé à la mainmise de la critique allemande. Il a apprécié les œuvres soumises à son verdict avec indépendance. Son originalité ne nuit pas d'ailleurs à sa justice, et on ne rencontrera pas chez lui le paradoxe amusant mais menteur. Le journaliste enfin, soucieux de plaire à un public exigeant, doit chercher une forme claire et agréable. La plume de M. Muret est fine, souple, alerte. Le style animé, vivant, plein de verve dont il a revêtu ses idées est peut-être le plus grand mérite de ce livre et l'essentielle raison pour quoi il trouvera les très nombreux lecteurs dont il est digne.

On reproche volontiers aux journalistes d'être superficiels. Cette critique n'atteint pas M. Muret, pas plus qu'elle n'a atteint E. Scherer, Cherbuliez et d'autres « journalistes » dont M. Muret continue dignement la brillante lignée. Il n'a pas prétendu creuser jusqu'au tréfonds et ramener au jour les vérités dissimulées au plus bas de la veine. Il lui suffisait — pour lui et pour le public auquel il s'adresse — de comprendre les œuvres qu'il signale

Digitized by Google

et d'en faire voir le sens et le caractère. Il s'est admirablement acquitté de cette tâche [1].

F. P.

Das altfranzösische Siegfridslied. Eine Rekonstruction. Mit einem Schlusswort : Zur Geschichte der Siegfridsage. Von GUSTAV BROCKSTEDT. Kiel, Robert Cordes, 1908. In-8°, XII-178 p., 8 M.

M. Brockstedt s'est préoccupé de rechercher l'origine des récits et poèmes allemands qui représentent la légende de Siegfried — ce qu'il appelle le *Siegfridslied* — et qui sont la *Thidreksaga*, le poème *Vom Hürnin Seyfried*, le livre populaire *Von dem gehörnten Siegfried* et la pièce de Hans Sachs, le *Hürnen Seufried* Il a trouvé que ce « Siegfridslied » est la traduction d'un poème français composé par l'auteur de *Floovent*. Il croit aussi que le *Nibelungenlied* a la même origine.

Cette théorie bouleverse toutes les opinions admises. Si elle était vraie, il y aurait tout un chapitre de l'histoire de la littérature allemande et de l'histoire de la civilisation allemande à modifier, ou plutôt à supprimer. Nous n'en sommes pas encore là cependant. Si M. Brockstedt a signalé d'intéressants rapprochements, s'il a mis en lumière des concordances obscures encore, s'il a précisé des analogies restées vagues, il n'a pas fourni la preuve décisive de sa thèse. Il faudra, pour la rendre plausible, démontrer plus fortement qu'il ne l'a fait que les concordances relevées par lui ne sont pas fortuites, mais imputables seulement à une étroite parenté des textes. Jusque-là, il parait bien que le *Nibelungenlied* doive être regardé comme un poème allemand et que le « Siegfridslied » reste, lui aussi, un sujet traité en Allemagne, encore que l'un et l'autre aient subi, directement ou indirectement, l'influence française.

F. P.

Deutsches Wörterbuch von Fr. L. K. Weigand. 5. Auflage in der neusten Rechtschreibung. Nach des Verfassers Tod vollständig neu bearbeitet von KARL VON BAHDER, HERMANN HIRT, KARL KANT. Herausgegeben von HERMANN HIRT. 6. Lieferung (Schluss des I. Bandes). Giessen, A. Töpelmann, 1909. In-8°, 1-60 M.

La vaillante équipe dirigée par M. H. Hirt vient de terminer la première

1. M. Muret veut-il permettre à un pédant aux doigts tachés d'encre rouge de lui poser quelques questions? Pourquoi traduit-il *Das schlafende Heer* par l'*Armée dormante* (p. 155) et non l'*Armée endormie*? Serait-ce l'influence des *Sept dormants*? Pourquoi employer pour *die Wacht am Rhein* tantôt la *Sentinelle au Rhin* (p. 162) et tantôt — ce qui vaut beaucoup mieux — la *Garde sur le Rhin* (p. 158)? Pourquoi *Herrgottsfaeden* est-il rendu par les *Brins de fil du Seigneur Dieu* (p. 104) et non *du bon Dieu*? Pourquoi se servir de *Uebermann* (p. 295) et non de *Uebermensch*? Enfin pourquoi écrire G.-V. Widmann (p. 108) au lieu de J(oseph)-V. Widmann?

Digitized by Google

moitié du *Dictionnaire allemand* de Weigand. La lettre K est finie et les auteurs vont aborder le second volume qui, affirme-t-on, sera achevé fin 1910.

A deux reprises le *Dictionnaire* de Weigand a été signalé aux lecteurs de cette *Revue*. Les observations, presque toutes élogieuses, qui ont été faites à propos des fascicules précédents s'appliquent à ce dernier [1].

F. P.

Helwigs Märe vom heiligen Kreuz, nach der einzigen Handschrift zum 1. Male herausgegeben von PAUL HEYMANN (Palaestra, LXXV). Berlin, Mayer und Müller, 1908. In-8°, VI-170 p., 5,50 M.

Il existe à la bibliothèque impériale de Vienne un manuscrit du XVe siècle, donnant, en un millier de vers environ, un récit de la Légende de la Sainte Croix. L'auteur de ce poème — plus exactement de cette traduction, car il s'agit d'une traduction d'un texte latin — est un certain Helwig, dont on ne sait rien que le nom. Le poème n'a qu'une très médiocre valeur littéraire. En l'éditant, M. Heymann ne s'est laissé aller à aucune illusion. Il reconnaît très sagement que c'est par la langue qu'une telle œuvre réclame notre attention. Il convient d'ajouter que, plus encore que la langue du poème, les observations attentives, pénétrantes, compréhensives qu'a faites l'éditeur, aidé des précieux conseils de M. Roethe, ont une valeur utile. Toutes les observations linguistiques, métriques et littéraires qui peuvent offrir quelque intérêt ont été formulées, et c'est vraiment une édition définitive et scientifique qui nous est ici offerte.

F. P.

W. Lobsien. *Die erzählende Kunst in Schleswig-Holstein, von Theodor Storm bis zur Gegenwart.* Altona, Adolff, 1908, 159 p.

Une revue bi-mensuelle naguère publiée à Altona sous le titre de : *Schleswig-Holsteinische Zeitschrift für Kunst und Litteratur*, et qui porte aujourd'hui la dénomination plus brève de *Schleswig-Holsteinische Rundschau*, ayant mis au concours, en 1906, une histoire de l'art du récit dans le Schleswig-Holstein, depuis Théodor Storm jusqu'à l'heure actuelle, le prix qu'elle avait institué fut attribué à M. W. Lobsien, de Kiel, déjà connu pour des recueils de Nouvelles, où il s'est essayé à dépeindre, avec un zèle minutieux, l'existence menée par les pêcheurs, dans la solitude des îles basses de la mer du Nord (*die Halligen*) à Sylt, à Pellworm ou à Nordstrand.

M. W. Lobsien a divisé son Mémoire en trois parties d'inégale longueur. Il passe en revue tout d'abord, et c'est l'essentiel de sa tâche, les conteurs du Schleswig-Holstein considéré dans son ensemble, tant ceux qui écrivent en haut-allemand, que ceux qui s'exercent dans l'un des dialectes bas-alle-

1. V. fasc. de mars 1908 (4e vol.), p. 226 suiv. et fasc. de janvier 1909, p. 90 suiv.

Digitized by Google

mands; puis il consacre un certain nombre de pages aux écrivains plus spécialement originaires soit de Hambourg, soit de Lubeck, et s'appliquant à des études de mœurs restreintes à l'une ou à l'autre de ces deux villes.

L'auteur constate que le succès sans précédent des romans de Gustave Frenssen, et en particulier de *Iörn Uhl*, a appelé plus que jamais l'attention du public allemand sur le Schleswig-Holstein, sur ses caractères ethniques, ainsi que sur les productions de ses écrivains et de ses poètes.

D'autant plus que l'engouement dont bénéficia Frenssen ne fut qu'un indice, entre tant d'autres, de la faveur qui est venue, au cours des dernières années, en Allemagne, à la littérature provinciale, — qu'elle fût issue du Brandebourg, de la Silésie, de la Bavière, ou précisément du Schleswig, — et cela, dans la conviction de M. W. L., par une réaction qu'on eût pu prévoir, contre les outrances et les parti-pris de l'école naturaliste.

Ce qui caractérise la production littéraire propre au Schleswig, c'est la prédominance du genre de la nouvelle ou du récit. Les poètes lyriques eux-mêmes le cèdent, dans une proportion notable, en nombre, à cette catégorie d'écrivains en prose, aux créations desquels l'élément lyrique mêle d'ailleurs sa note et confère son charme. L'auteur du Mémoire explique cette floraison par l'aptitude à narrer avec éloquence, innée chez les plus humbles habitants de ce pays.

M. W. L. voit dans Theodor Storm le maître indiscuté de cette jeune école de conteurs, dont le Schleswig-Holstein, depuis sa mort, s'enorgueillit. En lui et grâce à lui, la vieille souche frisonne a refleuri. Il a enseigné aux hommes de sa race le parti qu'ils pouvaient tirer des dons naturels dont, sans son exemple, ils n'eussent peut-être pas pris conscience. Il a révélé à eux-mêmes des artistes qui s'ignoraient. Entièrement original, comme il le fut, il est devenu l'inspirateur d'écrivains et de poètes à travers les œuvres desquels se laisse percevoir, d'une manière plus ou moins directe, son influence.

Il est ainsi naturel que la caractéristique du talent de Storm serve d'introduction aux pages consacrées aux écrivains qui procèdent de lui.

La note essentiellement lyrique de la première manière de Storm est mise par M. W. L. en évidence. Suivant lui — et c'est une thèse que l'on ne peut, en somme, contredire — les premières Nouvelles du poète de Husum ne posent pas de « problème » moral; elles n'évoluent pas autour d'un « conflit »; elles rentrent, par leur structure et par leur tour, dans le genre « impressionniste », et l'unité profonde de l'effet recherché par l'écrivain s'obtient par l'harmonie de tous les détails, leur concert délicat et menu, en vue de la peinture exacte d'un état particulier de l'âme humaine. Et d'ailleurs, la persistance de la veine romantique dans maints récits de Storm antérieurs à son retour définitif à Husum, M. W. L. a eu raison de la noter et de la faire apercevoir une fois de plus.

Digitized by Google

De la publication de *In St Iürgen* (1867), M. W. L. fait dater la maîtrise entière de Storm et l'achèvement de sa personnalité. A son expérience élargie et munie d'une variété plus grande de moyens d'expression, une subjectivité plus riche et plus complexe va présenter des sujets, à l'élaboration desquels le tact psychologique si affiné du Storm de 1850 n'eût pas suffi, et où il fallait que le sens « dramatique » intervînt. Dans cette intime fusion de l'analyse et du drame réside l'attrait puissant des œuvres de la maturité de Th. Storm, — que ne fait que rehausser l'évocation prestigieuse du milieu, l'atmosphère indéfinissable dont il enveloppe ses personnages, l'impression de mystère qu'il sait produire, et dont il s'entend à tirer des effets si pathétiques.

On lira dans le substantiel Mémoire de M. W. L. les notices qu'il consacre à Wilh. Jensen, à Hermann Heiberg et à Timm Kröger. Plus étroitement apparenté à Storm que le premier, par une concentration également exclusive de son inspiration sur les sujets que lui fournit sa province natale, d'une notoriété plus répandue que les deux derniers, il ne se peut que Gustave Frenssen ne nous apparaisse comme le véritable et digne héritier de l'auteur de *John Riew* et du *Schimmelreiter*.

Des détails de sa biographie même le rattachent à Storm par des rencontres que l'on ne peut se retenir de signaler. Frenssen fit en effet une partie de ses classes dans cette vieille « école latine » de Husum où Storm, quarante-cinq ans auparavant, avait étudié, avant d'être envoyé à Lübeck. Sa naissance même, à Barlt, dans la Dithmarsch méridionale, en fait un compatriote de Storm, au sens étroit du mot. Ses séjours à Meldorf et à Hemme le maintiennent dans la sphère même, où Storm avait recueilli ses impressions.

Avec quelle vigueur, de la *Sandgräfin* à *Die drei Getreuen*, G. Frenssen a su se libérer des influences littéraires qu'il subissait., M. W. L. le met en lumière. Il insiste sur le rapport exceptionnellement étroit qui relie la psychologie des êtres qu'il crée, au milieu dans lequel il les fait se mouvoir, et dont ils semblent être l'expression nécessaire. M. W. L. apprécie ensuite le caractère spécifiquement holstenien de l'humour de G. Frenssen et ses dons de pénétration. Il reconnait en lui, par-dessus tout, un lyrique, en communion intime avec la nature de son pays, dont il reproduit, avec un relief et une intensité rares, tous les aspects, et dont il exprime l'âme même. Entre *Iörn Uhl* et *Hilligenlei*, le critique découvre, de la part de Frenssen, une évolution vers la « tendance » et l'étude des problèmes moraux et sociaux.

On ne saurait s'attarder ici à un plus long dénombrement des jeunes écrivains, conteurs et romanciers, dont le talent s'applique, à l'heure présente, de l'embouchure de l'Elbe à la frontière danoise, à traduire, en des œuvres plus ou moins riches de promesses, des visions de nature septentrionale, réfractées à travers leurs âmes, complexes et tourmentées, d'ar-

Digitized by Google

tistes modernes. De Traugott Tamm et d'Hélène Voigt-Diederichs jusqu'à Waldemar Bonsels, M. W. L. n'en omet aucun. A considérer une éclosion, aussi abondante et drue, de personnalités si robustes et si jalouses de leur individualité ethnique, on mesure tout ce qu'une pareille contribution des énergies provinciales à la vie artistique d'un pays lui assure de ressources et de diversité.

Un index bibliographique très complet ajoute encore à l'intérêt du livre de M. W. L., et le rend d'un maniement commode.

A. VULLIOD.

Herders *Sämtliche Werke, herausgegeben von* BERNHARD SUPHAN. — Berlin, Weidmann, 32 vol. in-8°.

Avec l'apparition du quatorzième volume, la belle édition de Herder par Bernhard Suphan est devenue complète et définitive. Le 33e volume qui, d'ailleurs, est annoncé pour l'automne prochain, sera en effet consacré exclusivement à quelques suppléments, à un index des noms propres et à une liste chronologique des œuvres. En sorte qu'il est permis, dès maintenant, de considérer cette œuvre comme terminée.

L'histoire de cette publication a été exposée par son auteur lui-même, en détail, dans la *Revue Germanique* (année 1907, pp. 223-240). Il en a raconté, avec une émotion contenue, les diverses péripéties. Et son émotion est bien naturelle, si l'on songe qu'il s'agit, en somme, de la tâche la plus considérable de sa vie de critique et de penseur, ou, pour mieux dire, de sa vie elle-même; si l'on songe, en outre, que ce travail, entrepris avec toute la fougue et l'audace de la jeunesse, s'est heurté à des obstacles nombreux et importants, et que le résultat en a même, parfois, pu paraître compromis. L'éminent directeur du *Gœthe-Schiller-Archiv* de Weimar doit éprouver à l'heure actuelle une émotion d'une autre sorte, bien que tout aussi vive, et faite, non plus d'une sollicitude un peu inquiète pour son œuvre, mais, au contraire, d'une satisfaction pleine et sans mélange.

Cette satisfaction, cette joie intimes, il mérite, à tous égards, de les éprouver. Non point seulement parce qu'il a mené à bonne fin une entreprise apparue à beaucoup comme téméraire, et qu'il a triomphé, par sa persévérante confiance, de tous les obstacles qui s'accumulaient sur son chemin; non pas seulement pour avoir donné à ses compatriotes, à toute l'humanité pensante, cette édition complète et scientifique dont on déplorait l'absence sans oser y remédier, mais encore, et surtout, parce que ces longs et pénibles travaux, ces efforts, ces nombreuses années vécues dans le commerce d'un même penseur lui ont permis de faire revivre un Herder nouveau, plus complet et plus « un », dont la pensée apparaît avec un caractère étonnant d'unité et de hardiesse, et qui se présente enfin à nos yeux tel que nous l'imaginions, à savoir un des plus grands précurseurs de

Digitized by Google

l'époque moderne, et, d'une manière plus générale, un penseur de très haute envergure, un remueur d'idées incomparable.

Les deux volumes consacrés aux *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit* (vol. 13 et 14), et le *Schlussbericht* dont l'éditeur les a accompagnés, nous fournissent à ce point de vue tous les renseignements désirables. Le volume 13 fut publié dès l'année 1887. Le volume 14 n'a été terminé qu'au printemps de 1909; vingt-deux ans se sont écoulés entre la publication de la première et celle de la deuxième partie des *Ideen*. La longue durée de cet intervalle ne s'explique pas seulement par les soins qu'exigeaient les autres volumes, mais encore et surtout par la quantité des manuscrits encore inédits dont le nombre était vraiment considérable, et qui révélaient une œuvre plus importante encore et plus profonde que celle qui avait été publiée, par l'auteur lui-même, de son vivant. Ces passages inédits ont été réunis par l'éditeur à la fin de chaque volume. Ils ne comptent pas moins de 200 pages imprimées en caractères très petits et très serrés, c'est-à-dire fournissent à eux seuls la matière d'un nouveau volume. Par leur quantité, ces documents nouveaux constituent donc déjà un ensemble fort imposant; ils ne sont pas moins considérables par leur qualité. Nous nous contenterons d'indiquer, dans l'ordre même ou elles s'imposent à notre attention, les principales idées, neuves et hardies, que renferment ces pages, que seuls ont connues, du vivant même de l'auteur, quelques rares initiés comme Gœthe, Georg Müller, Knebel.

On a reproché longtemps à Herder ses variations et sa timidité dans l'exposition de ses idées. On lui a fait un grief, en particulier, d'avoir, dans ses *Idées*, fait de l'homme le centre de l'univers, d'avoir expliqué la création à un point de vue purement humain, et de n'avoir pas osé aller jusqu'au bout de sa pensée en matière de religion et de politique. Et l'on déplorait que cette incertitude dans l'exposition de ses idées, cette crainte du pouvoir, que l'on croyait découvrir entre les lignes de ses écrits, eussent nui à la clarté de ces idées elles-mêmes, dont nous ne pouvions ainsi que soupçonner la hardiesse et la nouveauté, sans pouvoir affirmer que l'écrivain les envisageait de la même manière. Les suppléments inédits publiés par Suphan permettent de retrouver et de retracer la figure, pressentie par nous, d'un penseur aussi hardi, plus hardi même qu'on ne le supposait.

Et tout d'abord, il faut le laver du reproche d'avoir, par une conception téléologique analogue à celle d'un Bernardin de Saint-Pierre, fait de l'humanité le centre et comme l'unique raison d'être de l'Univers, en particulier de la terre. Il s'en défend au contraire, à plus d'une reprise, avec une chaleur et une insistance qui prouvent combien il avait à cœur d'éviter cette erreur. Les minéraux, dit-il, ainsi que les végétaux, peuvent, à aussi bon droit que les hommes, prétendre que la terre est faite pour eux. Ils sont des êtres, au même titre que nous, et nous n'avons pas le droit de nier l'existence à une partie quelconque de la création, attendu que, vraisemblablement, toute vie

Digitized by Google

supérieure est contenue en germe dans la vie inférieure, et ne peut naître que d'elle (vol. 14, p. 585). Insistant encore sur ce point, il montre qu'une conception différente n'aboutirait qu'à une histoire défigurée de l'humanité. « On me comprendrait mal, si on m'attribuait cette croyance que chaque animal n'a pas, pour soi-même et pour la terre, la même raison d'être que l'homme; ce que j'ai dit des plantes, à ce propos, est vrai, à plus forte raison, pour les êtres plus animés, et sensibles, que sont les animaux... Il ne faut jamais perdre de vue cette vérité, si l'on ne veut écrire de l'humanité une histoire tout à fait fausse. La Laponie appartient aux rennes aussi bien qu'aux Lapons. L'Afrique a appartenu aux singes et aux éléphants avant d'appartenir aux nègres » (*ibid.*, p. 591). D'où résulte la nécessité, pour bien connaître l'homme et exposer exactement son histoire, de le replacer dans son milieu, dans la compagnie de tous les autres êtres, qui, enfants de la nature au même titre que lui, lui sont aussi chers et ont pour elle une égale importance.

Si l'on songe que, pour Bernardin de Saint-Pierre encore, contemporain pourtant de Herder, le melon est extérieurement divisé en tranches parce qu'il est destiné à être mangé en famille, et que les poissons ont pour raison d'être principale de fournir aux humains leur nourriture des jours maigres; si l'on songe que peu de temps auparavant Malebranche refusait à sa chienne toute sensibilité, que Bossuet faisait évoluer toute l'histoire du monde et de l'humanité autour du peuple juif et du christianisme; que Lessing même, à un autre point de vue et dans un but différent, faisait de ce même peuple juif l'éducateur désigné du genre humain, on mesurera toute l'étendue du chemin parcouru par Herder, on comprendra mieux toute la nouveauté et toute la hardiesse de ses aperçus.

Mais les conclusions qu'il en tire sont plus hardies encore, et l'amènent à formuler nettement cette doctrine de l'évolution des espèces que Darwin devait plus tard faire triompher.

Dès 1784 (lettre du 1er mai), Mme de Stein, parlant du 1er volume des *Idées*, s'exprime ainsi : « Le nouvel ouvrage de Herder rend vraisemblable que nous avons été tout d'abord des plantes et des animaux ». Cette idée, que Mme de Stein croyait découvrir entre les lignes, et qui lui apparaît incluse dans l'ouvrage de Herder, en est en effet la base même et comme l'essence vivifiante. On peut dire qu'elle a hanté l'esprit de ce penseur sa vie durant, et s'il est vrai qu'elle doive son développement et son complet épanouissement à l'influence de Gœthe, il est certain, malgré tout, qu'elle apparaît chez lui à une période antérieure à sa liaison avec Gœthe, et qu'elle a été, dès lors, comme le fil conducteur de toute sa spéculation philosophique. Déjà, dans les plans tracés à Riga, on trouve cette indication :

Dépendance réciproque des créatures;
Peut-être les plantes sentent-elles comme nous;
J'ai été un animal.

Digitized by Google

Peu à peu, l'idée se précise, prend corps, fait appel aux renseignements de l'histoire naturelle, de l'anatomie, de la physiologie, de la botanique, de l'anthropologie, etc., et Herder n'aperçoit bientôt plus, sur la terre, qu'une suite continue d'êtres, en nombre infini, issus tous d'une même origine, mais diversifiés, améliorés et perfectionnés de plus en plus par la nature, dans ce globe terrestre qui devient un immense laboratoire où s'organisent les forces vivantes. « Si les nombreuses remarques que l'on a faites, et que l'on fait encore quotidiennement dans cette merveilleuse habitation qu'est la nature, sur les fleurs et les mousses, les coraux et les plantes-animaux, les escargots, les amphibies, etc., étaient rangées à côté les unes des autres, de manière à former une chaîne ininterrompue de développement organique, on verrait clairement les voies toujours différentes et toujours semblables par lesquelles la nature a réuni partout, et en nombre toujours plus grand, des forces organiques qu'elle améliorait de plus en plus. » (P. 596.) Ces voies sont différentes, et pourtant toujours semblables à elles-mêmes, car dans cette diversité apparente se cache un principe d'unité auquel la nature n'a jamais été infidèle. « Malgré les grandes différences qui séparent l'animal de la plante, ici encore la nature est restée fidèle à sa loi de l'unité. *Un seul et même type se transforme dans tous les êtres terrestres.* Partant de l'organisation du flocon de neige et du cristal, et, sans doute aussi, de plus bas encore, et remontant jusqu'au sommet en passant par tous les corps de plantes et d'animaux, il semble qu'elle n'ait eu *qu'un seul et même prototype* qu'elle modifia de plus en plus, et qu'elle diversifia dans chaque corps... On ne pourrait imaginer ni réaliser, dans la forme unique choisie par la nature, dans la tête et la figure, le squelette et les intestins, les sens et les membres, les aptitudes et les instincts, examinés soit dans une seule espèce, soit dans toutes, une diversité plus grande que celle qu'a réalisée la nature, et pourtant, sous toutes ces apparences diverses, le modèle uniforme est toujours reconnaissable. » (P. 590.)

Peut-on exprimer sous une forme plus nette et moins enveloppée la doctrine de l'évolution des espèces, de l'unité de matière impérissable et éternelle sous l'infinie diversité des phénomènes? « L'homme est à la fois le plus jeune frère et le maître des animaux. Chacun de ses caractères anatomiques et physiologiques est emprunté à un animal particulier. » (P. 593.) Et, sans doute, de même que chaque espèce animale a ses caractères propres, qui la distinguent essentiellement des autres espèces (vol. 13, p. 445 ss.), de même l'homme, parmi les autres êtres vivants, a ses traits particuliers, par quoi il ne peut être confondu avec les autres espèces animales, et qui, d'ailleurs, l'élèvent au-dessus de ces dernières; il n'en est pas moins vrai, pourtant, que si l'homme est le dernier terme, la forme actuellement la plus parfaite donnée par la nature au modèle, au prototype primitif, il est de la même origine que tous les autres êtres.

Dans un recueil de *Geordnete Sammlungen* Herder avait noté (vol. 14,

Digitized by Google

p. 624) : « Von allen Geschöpfen ein Urbild. Vollkommenkeit zerstreut. Buffon, Vierfüssige Tiere, t. I, 62-65. » Si nous voulions, sans la vérifier, adopter cette indication, c'est donc, en réalité, à Buffon que reviendrait le mérite d'avoir découvert la loi du « prototype unique » de tous les êtres terrestres. Mais il n'en est point ainsi, et la lecture de l'ouvrage indiqué par Herder nous apprend simplement que Buffon admettait la probabilité d'un « prototype général *dans chaque espèce*, sur lequel chaque individu est modelé » (*Hist. Nat.*, IV, 215, éd. de 1753). Il y a, du naturaliste français au philosophe allemand, ce progrès énorme, ce véritable pas de géant, par lequel Herder ne reconnaît qu'un prototype unique pour l'ensemble des êtres, et qu'il affirme catégoriquement là où Buffon formule une timide hypothèse. Herder est donc bien, ici encore, le plus hardi des novateurs, le précurseur le plus autorisé de la philosophie évolutionniste.

On a dit, pendant une longue période, on a admis longtemps comme une vérité indiscutable, que toutes ces idées avaient été, en réalité, suggérées à Herder par Gœthe, à qui reviendrait, par suite, le mérite de les avoir découvertes. Dans son ouvrage : *Häckels Welträtsel und Herders Weltanschauung* (Giessen, 1907), Adolph Hansen a démontré le contraire; pour ceux que sa démonstration serait impuissante à convaincre, l'aspect extérieur du manuscrit de Herder, où l'on surprend ce dernier, pas à pas, cherchant son idée, la retournant sous plusieurs faces, lui donnant des expressions diverses, la corrigeant et la reprenant sans cesse, la modifiant de toutes façons, avant d'aboutir à une rédaction définitive, doit montrer que notre auteur a inscrit sur le papier le résultat de sa réflexion personnelle, encore tâtonnante et indécise, et non pas des idées suggérées par autrui, dont la notation aurait été bien plus aisée et plus régulière. Herder a, de son commerce avec Gœthe, retiré les bénéfices intellectuels les plus considérables; mais, dans ce mariage de deux intelligences, on peut dire que les apports respectifs furent au moins égaux.

Parti d'un principe si vaste, et qui domine de si haut toutes les questions relatives à l'univers et à l'humanité, il n'est pas étonnant de voir Herder s'avancer, sur le domaine de la religion, d'un pas assuré, d'un regard libre, d'une attitude ferme. Les suppléments de notre édition nous apportent, ici encore, des renseignements nouveaux et précieux.

Reconnaissant à tous les êtres, même les plus grossiers, les moins organisés, un même droit à l'existence et aux satisfactions qu'elle peut procurer, attribuant au renne, sur la Laponie, un droit égal à celui du Lapon lui-même, Herder ne pouvait en matière religieuse que placer sur un pied d'égalité toutes les religions, ne combattant que celles dont l'intolérance niait aux autres religions toute valeur et toute légitimité. Parmi celles-ci, c'est la religion chrétienne, plus particulièrement la religion catholique, qui s'est montrée la plus intolérante; c'est elle, par ce motif, qui recevra, de la part de Herder, les coups les plus vigoureux.

Digitized by Google

Il revendique tout d'abord le droit d'étudier toutes les religions, y compris la religion chrétienne, comme une histoire naturelle, et d'appliquer à cette étude les procédés de la critique scientifique. Pour lui, comme pour M. l'abbé Loisy, les religions sont « matière de science ». Or, la véritable religion du Christ est celle qui est exposée dans les écrits de ses premiers disciples. « Toutes les règles qui ont été postérieurement formulées par des hommes et accumulées dans la religion chrétienne ne sont que litière et chaume; s'il nous plaît d'y chercher les bons grains qui y sont renfermés, aucun être à face humaine ne peut nous interdire d'avoir le regard clair et les bras libres lorsque nous ferons usage du van critique. Et cette liberté d'examen, qui nous appartient en tant que chrétiens, s'étend aux écrits de tous les Pères de l'Église, aux symboles de tous les conciles, décrets de cour et confessions, et à toutes leurs conséquences, devenues règles immuables. Aussi longtemps que cela n'est pas reconnu par le monde entier, nous ne sommes pas les disciples du Christ, mais les valets des Pères de l'Église ou de législateurs tyranniques, des barbares ignorants et sans esprit critique. » (Vol. 14, p. 556.)

« De même, l'œil de celui qui étudie cette histoire ne doit s'effrayer devant aucune des horreurs que fit naître le mauvais usage du christianisme, ou qu'il entretint. L'historien d'une religion ne doit avoir que la religion de l'humanité, qui était celle du Christ; écrire pour ou contre une misérable secte dans l'espace ou dans le temps, et défigurer dans ce but la vérité, cela est au-dessous de sa dignité, supprime même toute l'utilité qu'il pouvait avoir. L'atmosphère qui émane des tombes, des églises et des caveaux, des chancelleries, conciles et consistoires, ce n'est pas là l'esprit divin que le Christ avait promis aux siens, c'est-à-dire à ceux qui pensent comme lui et sont sincères comme lui, et qui est un esprit libre et royal de vérité. » (Ibid., p. 557.)

Le christianisme est un événement historique nécessaire, que rien ne pouvait empêcher de survenir. Le polythéisme avait fait son temps, et il était indispensable qu'une religion monothéiste vînt donner à l'humanité cette conception de *l'unité* qui est la base nécessaire de la raison, et qui seule permet le progrès des sciences de la nature. En enseignant la doctrine d'un Dieu unique, le Christ a donc rendu à l'humanité un service considérable et l'a définitivement poussée dans les voies du progrès et de la raison. Mais la religion du Christ, purement humaine, n'a jamais revêtu un caractère politique. Elle n'a pas tardé à être détournée de sa pureté première par les Pères de l'Église et les prêtres. Herder ne trouve pas, dans son éloquence, d'accents assez indignés pour flétrir ces derniers. Ils ont perdu leur temps et dispersé leur talent à composer d'énormes ouvrages sur d'infimes questions de théologie; ils se sont livrés à de honteuses spéculations sur les miracles et les martyrs, ont fait ainsi entrer dans le ciel une foule de personnages indignes, ont imposé à l'admiration et à l'adoration

Digitized by Google

des peuples des inconnus et des imposteurs, après avoir détruit, en véritables Barbares, les souvenirs, les travaux, les œuvres des grands hommes de l'antiquité païenne. Après avoir imposé un dogme et des règles arbitrairement assemblées, et empruntées à ces religions qu'ils condamnaient et maudissaient; après avoir composé un mélange hybride et grossier de règles juives, païennes et barbares, ils l'imposèrent comme article de foi intangible et éternel. Après avoir détruit tout ce que l'antiquité avait de grand, de beau et de noble, ils ont imposé à leurs successeurs l'obligation de proscrire et de combattre sans merci tout ce qui n'est pas chrétien, tout ce qui n'est pas romain. Partout la religion catholique a fondé un deuxième Etat dans l'Etat (p. 525), provoqué ainsi des troubles et des discussions violentes, partout elle s'est fait l'auxiliaire du despotisme (p. 526); partout elle a combattu les progrès de l'esprit humain et de la science, et a voulu maintenir l'obscurantisme. « Toute religion qui dépend du pape et doit en dépendre, est une religion de sang et d'esclavage, de haine des hommes et de massacre des peuples. » (*Ibid.*, p. 538.) Et c'est pourquoi le devoir de l'époque moderne est de rompre définitivement avec la vieille unité religieuse que la religion catholique avait essayé de fonder en Europe, et de la remplacer par une unité d'humanité et de raison, où tous les peuples, toutes les religions, toutes les sectes pourront vivre fraternellement dans la paix de la vérité humaine[1].

Dans tous ces passages, il est vrai, Herder semble viser uniquement la religion catholique et ne parle même pas du protestantisme, qu'il semble ainsi ne pas soumettre aux mêmes reproches. Rien ne permet de conclure, de ces diverses affirmations, à l'entière indépendance de Herder, vis-à-vis de toute religion, de toute confession. Il convient donc de se demander si ces divers passages se rapportent exclusivement à la religion catholique, ou bien si, dans son esprit, c'est, en réalité, toute la religion chrétienne, et, d'une manière plus générale encore, toutes les religions qui sont ainsi condamnées par lui.

On sait que les *Idées* ne furent pas achevées par Herder. La 5e partie, où, précisément, au 20e livre, il devait être question de la Réforme, n'existe qu'à l'état de plan. (*Ibid.*, p. 652.) Aucun obstacle matériel n'a empêché Herder d'écrire cette 5e partie. Si, au lieu de donner à son ouvrage capital sa conclusion véritable et nécessaire, il a dispersé les idées qu'il voulait y développer, et les a, en quelque sorte, diluées et atténuées dans les deux ouvrages qui s'appellent *Humanitätsbriefe* et *Adrastea*; si, d'autre part, Herder a longtemps hésité à publier la 4e partie de son livre, c'est-à-dire celle qui renferme ses idées sur le christianisme primitif et sur l'Église catholique,

1. Il est intéressant de remarquer ici que, quelques années plus tard, Novalis devait, au contraire, célébrer les temps prochains où l'Europe entière serait de nouveau réunie, sous la bannière et le sceptre du catholicisme, où l'Église catholique réaliserait de nouveau l'unité religieuse détruite par la Réforme.

Digitized by Google

il semble bien qu'il y ait, à ces deux faits, un même motif; on peut conjecturer à bon droit que, dans son esprit, les remarques de la quatrième partie avaient une portée générale, concernaient le protestantisme aussi bien que le catholicisme, toutes les religions aussi bien que le christianisme; après avoir appliqué à l'étude des religions la méthode critique et historique, il a constaté que l'intolérance est leur caractère commun et inévitable, inhérent à leur nature même; que cette nécessité où elles sont de se combattre réciproquement est le plus grand obstacle aux progrès de l'esprit humain; qu'il est donc nécessaire de remplacer les religions confessionnelles par un seul culte, nouveau et universel, celui de l'humanité, fondé sur le libre développement et le jeu non contraint de la raison.

Cette vérité à laquelle Herder a abouti, et qu'il adopte définitivement, il faut, parfois, la lire entre les lignes. C'est, d'ailleurs, ce que Herder souvent désirait lui-même, et il demandait précisément à ses amis, Knebel, Heyne, Gleim, de découvrir dans ses œuvres bien moins ce qu'il y avait mis, que ce qu'il avait voulu y mettre.

Et de même qu'ils découvrent aisément les allusions de l'auteur, de même il nous est possible de formuler la pensée définitive de Herder.

Le christianisme, par le dogme du Dieu unique, libéra les esprits et rendit possibles les progrès scientifiques; à son tour, la Réforme, en opposant à la tyrannie dogmatique du catholicisme les droits de la raison et du libre examen, libéra l'humanité moderne, dont la marche en avant avait été longtemps arrêtée par l'imposture des prêtres catholiques. Mais l'œuvre de Luther, si féconde à son principe, basée sur l'esprit de libre recherche, a été compromise par les souverains, qui ont voulu faire de l'Église Réformée l'auxiliaire de leur pouvoir absolu, et y ont fait ainsi naître le même esprit d'intolérance et d'arbitraire que celui dont la religion catholique était affectée. « Herder, dit G. Müller, n'écrira probablement pas la vie de Luther, tout au moins aussi longtemps qu'il est à Weimar. Les princes saxons se sont conduits si honteusement, qu'il ne peut pas se permettre de dire la vérité. Ils furent toujours des enfants; à cette époque, ils se désintéressèrent de tout le reste pour s'emparer de tous les biens d'Église qu'ils purent confisquer. L'horrible décadence de l'Église actuelle provient de ce que tout dépend du prince..... ». (G. Müllers Tagebuch, oct. 1780.) Deux poésies de Herder commentent et illustrent cette remarque de son confident le plus intime :

O bon moine noir, d'un bras puissant tu commenças
A balayer la poussière qui cachait les autels;
Mais d'autres, bientôt, t'arrachèrent ton outil de purification,
Recueillirent l'or dans la poussière, suspendirent le balai.
Et maintenant l'autel, dépouillé de son or, gît sous une poussière plus mauvaise
Et n'est plus nettoyé. Ils ne peuvent plus balayer de l'or.

(*Auf Luthers Bild.*)

Digitized by Google

Et même si les diables étaient aussi nombreux qu'il y a ici de tuiles sur les toits,
Nous oserons quand même les affronter! Ainsi parla Luther et alla
Devant l'empereur. Réussit-il? J'en doute. Les diables, dans les cours,
Etaient nombreux, comme le fin sable d'Apulie.
Tu as corrigé les doctrines, non les mœurs. Corriger les mœurs,
Celui-là même qui triomphe des diables était trop faible pour cela.
(*Reformation.*)

L'œuvre de Luther est donc à recommencer. Il faut, de nouveau, lutter en faveur de la liberté de conscience, de l'esprit de libre examen, et fonder la pure religion de l'humanité, celle que les princes ne pourront accaparer pour la faire servir à leurs appétits d'or et de pouvoir, celle qui unira tous les hommes indépendamment de tout dogme, dans une même tolérance et un même amour.

Tel est, évidemment, le point d'aboutissement des idées de Herder en matière de religion. Les reproches que, dans la quatrième partie des Idées, il adresse au catholicisme, visent, en réalité, toutes les religions révélées, car toutes imposent un dogme arbitraire et limitent, de ce fait, ou plutôt interdisent complètement l'usage de la raison, toutes spéculent sur les miracles et les saints, toutes sont au service du pouvoir temporel quand elles ne prétendent pas à l'exercer elles-mêmes; toutes gouvernent « non par des pensées, mais par des articles de foi » (*Ibid.*, p. 525). Plus hardi en cela que Lessing, dont il continue l'œuvre sur plus d'un point, il voit le salut non pas seulement, comme l'auteur de Nathan, dans une égale tolérance imposée à toutes les religions, mais dans la suppression des religions révélées et des dogmes devenus caducs, et dans la substitution, aux confessions actuelles, d'une religion purement humaine. « Au lieu de l'unité religieuse, c'est une union des peuples qui devra, dorénavant, régner en Europe et contraindre toutes les puissances et tous les hommes à ne dominer les autres que par la lumière et la bienfaisance, qui sont les seules et les véritables clefs d'un royaume céleste sur terre. Au lieu des tombeaux sacrés de vieux cadavres décomposés on construira les chaumières des malheureux, et on honorera avec efficacité le Sauveur du Monde non point par-delà les nuages ou sur des autels criminels, mais dans ses membres vivants, dans les hommes eux-mêmes. C'est là ce que veut le fils des hommes; quelque facile qu'il soit de le comprendre, quand viendra donc le temps où la chrétienté le reconnaîtra, et exercera, comme un droit humain, l'humanité intégrale? » (*Ibid.*, p. 559-560.)

Tels sont, brièvement exposés, les renseignements nouveaux que nous fournissent, sur Herder, les passages inédits relatifs aux *Ideen*, et que vient de publier Suphan. La physionomie de cet écrivain en acquiert un singulier relief. Sous cette variété d'aspect que l'on qualifiait volontiers de versatilité, et qui le faisait apparaître à la fois, et, contradictoirement, sous l'aspect d'un hardi novateur et d'un prêtre timoré, féru d'orthodoxie; sous l'apparente incertitude qui lui faisait alternativement admettre et repousser

Digitized by Google

l'origine divine du langage, la révélation, la conception téléologique de l'*Histoire du Monde*, la valeur religieuse de l'idée d'humanité, etc., etc., apparaît maintenant, avec évidence, une unité de pensée qui ne semble pas contestable, et dont l'absence apparente s'explique aisément, et tout naturellement, par cette circonstance que Herder était un impulsif très accessible aux influences du moment et qu'il se mettait tout entier dans ses œuvres philosophiques, avec son cœur autant qu'avec sa raison. Avant les romantiques, Herder avait découvert les beautés de la poésie populaire et fondé le folklorisme; avant Gœthe et Rückert, il avait révélé la poésie orientale; avant Taine il a proclamé que l'art et la littérature, comme la langue de chaque peuple, dépendent étroitement du climat, de la race, des facteurs historiques (cf. vol. 14, p. 601); avant Renan il a étudié historiquement, et non plus théologiquement, la personne même du Christ et sa doctrine, et appliqué aux livres saints les règles de la critique scientifique; avant Darwin et Hæckel il a découvert et proclamé la loi de la forme unique primitive d'où sont nées toutes les modifications ultérieures de la matière; enfin, plus hardi que Lessing lui-même, qui attribuait encore, à la religion chrétienne révélée, à l'exclusion des autres religions, la valeur d'un instrument d'éducation du genre humain, Herder s'est affranchi de tout dogme, de toute confession, et proclamé la religion de l'humanité. Ces deux dernières constatations, nous les devons plus particulièrement aux passages inédits du volume 14, où nous les trouvons affirmées avec une insistance particulière : elles sont assez importantes pour qu'il soit permis de dire qu'un Herder tout nouveau apparaît dans ces pages nouvelles.

L'éditeur n'a publié, dans ce supplément au volume 14 de son édition, que les passages les plus saillants des manuscrits inédits, les endroits les plus importants pour l'histoire de la pensée de son auteur. Son choix, opéré avec discernement, est probant. Espérons, toutefois, qu'il publiera lui-même intégralement, un jour, le fameux recueil P, où Herder avait transcrit et amassé un nombre considérable de renseignements, d'idées, d'aperçus, dont il comptait faire usage pour son grand ouvrage, et qui témoigne d'une conscience et d'un labeur vraiment extraordinaires.

Désireux de nous faire assister au travail d'élaboration de la pensée de son auteur, l'éditeur a reproduit dans le texte, à la place même où ils se trouvent dans le manuscrit, et en les encadrant dans des signes particuliers, tous les mots rayés ou modifiés par Herder, à mesure que sa pensée prenait forme et corps, se complétait ou se précisait pendant le travail même de la transcription. Rien n'est plus instructif que de voir ainsi, prise en quelque sorte sur le vif, la formation des idées d'un grand esprit. Rien ne démontre mieux, en outre, la puissante originalité de ce penseur, que l'on a, trop longtemps, voulu rendre tributaire de Gœthe, et rabaisser au rang d'un simple disciple.

LÉON MIS.

Digitized by Google

Schmidt-Oberlössnitz, Wilhelm. — *Otto Ludwig — Studien. Band I : Die Makkabäer. Eine Untersuchung des Trauerspiels und seiner ungedruckten Vorarbeiten nebst einem Ausblick auf Zacharias Werners Mutter der Makkabäer* ». — Leipzig, Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung, 1908, in-8° (XII-143 p.).

Deux grands auteurs dramatiques allemands du XIXe siècle n'avaient pas, jusqu'à notre époque, obtenu la part de gloire et d'admiration que méritaient leurs œuvres. L'un d'eux, Hebbel, a été, depuis quelques années, bien vengé de l'indifférence — parfois de l'hostilité — du public et des critiques de son temps. De nombreux travaux ont été publiés sur ses drames, la haute valeur en a été proclamée, et ce mouvement de réhabilitation, parfois un peu exagéré et exclusif, s'est définitivement affirmé dans la belle édition critique de R. M. Werner. Otto Ludwig a été moins heureux. Toute l'attention qui se portait sur Hebbel se détournait de lui, parfois intentionnellement, et la puissante originalité du poète thuringien a été souvent, et injustement, contestée au profit de celle de Hebbel. Il semble pourtant que le culte de ce dernier écrivain éprouve actuellement sinon un recul, tout au moins un arrêt, et que des critiques, dont l'attention a été éveillée, par ces comparaisons répétées où Ludwig était toujours mis au second plan, se soient décidés à étudier d'un peu plus près les pièces du procès. L'étude des manuscrits inédits de Ludwig rectifiera, je crois, maint jugement erroné, ou maintes opinions préconçues.

L'ouvrage de Schmidt-Oberlössnitz prouve, en particulier, que les *Makkabäer* de Ludwig, le plus beau de ses drames terminés, n'est pas du tout, comme le proclamait Hebbel lui-même[1], une imitation de *Judith* et de *Herodes und Mariamne*, l'œuvre d'un parasite et d'un « sujet »; les travaux préliminaires encore inédits, les formes successives, les esquisses préparatoires de cette œuvre, que l'auteur a eu la bonne fortune et la bonne idée d'étudier dans le détail, permettent de conclure à la complète indépendance intellectuelle de Ludwig vis-à-vis de Hebbel, et à l'originalité incontestable de sa tragédie.

Il existe, de la pièce des *Makkabäer*, trois rédactions différentes et successives, intitulées par l'auteur : *Die Makkabäerin*, *Die Mutter der Makkabäer* et *Die Makkabäer*. Le public n'a connu et ne connaît encore que la dernière de ces rédactions; l'étude des deux premières, encore inédites, à laquelle s'est livré M. Schmidt, montre que la pièce est due, non pas à l'influence de tel auteur ou de tel ouvrage, mais au jeu naturel d'un esprit éminemment critique qui réfléchissait constamment sur ses œuvres. Le progrès dans la manière de concevoir et d'exposer le sujet, de concevoir et de créer les personnages, de les faire vivre et de les faire parler, est frappant d'une esquisse à l'autre; nous pénétrons en quelque sorte dans l'atelier du poète, nous voyons naître, grandir et prospérer son œuvre;

1. Cf. *Nachlass*, II. Bd., p. 291, 26.

Digitized by Google

nous assistons aux efforts souvent pénibles et infructueux, mais toujours courageux, d'un ouvrier consciencieux et probe, qui ne veut livrer au public qu'une pièce conforme aux règles de son art. Un « parasite », un « sujet », ne travaillent pas ainsi, et si les admirateurs exclusifs de Hebbel avaient examiné d'un peu près les critiques parfois dures et acerbes, mais toujours sincères, en tout cas répétées et souvent profondes, que Ludwig adresse à son rival dans des manuscrits qui n'étaient pas tous destinés à la publicité, la légende de l'influence déterminante de Hebbel sur Ludwig n'aurait jamais existé que dans l'imagination du premier.

L'ouvrage de M. Schmidt, très consciencieux, aboutit donc à des conclusions neuves et intéressantes. La comparaison à laquelle il s'est livré entre les trois formes successives de la pièce est suffisamment détaillée et met bien en relief les progrès réalisés, à tous les points de vue, de l'une à l'autre. L'auteur connaît son poète et sait quelle en est l'importance. Il fait mieux : il la démontre. Il y a lieu de le féliciter d'avoir, par le présent travail, inaugauré, pour Otto Ludwig, la seule méthode rationnelle et scientifique, à savoir l'étude intégrale de tous les documents relatifs à une même œuvre, dans leur succession chronologique.

Quelques points de détail seraient peut-être contestables. Ainsi, est-il bien vrai de dire (p. 4) que les études critiques de Ludwig ont porté préjudice à son talent de poète? *Tiberius Gracchus*, auquel il travaillait peu de temps avant sa mort, semble une preuve du contraire. De même, si Ludwig, à un certain moment, a quitté le théâtre pour la nouvelle, la nécessité de gagner sa vie a été pour beaucoup dans cette décision, et il serait équitable de le constater.

Pourquoi l'auteur veut-il absolument que la mère de Ludwig ait servi de modèle à la Léa des *Makkabäer*? Cette comparaison nous semble bien factice et, par suite, inutile. Si, de même, le soulèvement des habitants d'Eisfeld contre le père du poète a quelque ressemblance avec la scène populaire du 3e acte, ne faut-il pas y voir une analogie purement fortuite, et sans influence sur la conception de l'œuvre elle-même? En l'absence de témoignages certains ou de déclarations précises du poète, de tels rapprochements restent bien incertains et peuvent devenir dangereux. L'auteur, d'ailleurs, n'en tire aucune conclusion.

Toute la longue comparaison entre la pièce de Ludwig et celle de Werner, basée sur la simple supposition que Ludwig a « vraisemblablement » connu cette dernière (p. 35), nous semble inutile et hors de proportion. Une comparaison entre les *Makkabäer* d'une part, *Judith*, *Herodes et Mariamne* d'autre part, que Hebbel lui-même affirme avoir servi de modèle à Ludwig, aurait été mieux à sa place, et aurait au moins servi à réduire à néant cette opinion de Hebbel, devenue ensuite celle de ses admirateurs et passée presque à l'état de dogme. Si l'analyse de la pièce de Werner révèle, dès le premier acte, des points de contact avec celle de Ludwig,

Digitized by Google

il faut remarquer que le contraire n'était guère possible, les deux sujets étant identiques. L'auteur le reconnaît d'ailleurs lui-même, à la page 53, à propos du discours de Salomé et de Léa. — Le tonnerre qui fait entendre sa voix dans la pièce de Ludwig peut très bien avoir son origine dans la *Jeanne d'Arc* de Schiller.

Le chapitre sur la place des *Makkabäer* dans l'œuvre de Ludwig aurait mérité d'être traité plus longuement et avec plus de précision. L'évolution de la conception dramatique du poète, et la place qu'y occupent les *Makkabäer*, ne sont pas marquées assez nettement.

L'influence de Calderon sur Ludwig, que l'auteur croit vraisemblable (p. 134) n'est qu'une hypothèse que rien ne semble justifier.

Ces quelques remarques n'enlèvent d'ailleurs rien à la valeur d'une étude qui, nous le répétons, est très documentée, très consciencieuse, et aboutit à des résultats nouveaux.

L. Mis.

Langue et Littérature anglaises.

Oxford English Dictionary, a New English Dictionary on Historical Principles : *Monopoly-Movement*, by H. Bradley, April 1, 1908; *Reserve-Ribaldously*, by W. A. Craigie, July 1, 1908; *Movement-Myz*, by H. Bradley, October 1, 1908.

Si, dans ces trois fascicules, on examine tout d'abord la partie étymologique, on relève, entre autres, les divergences suivantes avec le Dictionnaire étymologique de Skeat.

Les mots suivants, français dans Skeat, sont ici latins : *monosyllabe*, *monument*, *moral* adj., *morbid*, *municipal*, *mystery*. « métier », *respect*, *respond* vb, *result* vb, *resort* sb, « riposte », *retract* vb, *rhapsody* ; latins ou français : *mortal*, *mythology*, *respire*, *revere*, *rhythm*.

Les suivants, latins dans Skeat, sont ici français : *mule*, « mulet », *multiple*, *mystery*, « mystère ». [A l'étymologie de ce dernier mot le *N. E. D.* cite un conjectural anglo-français **misterie*. Cette conjecture se trouve vérifiée dans le vers suivant d'une version anglo-normande de l'Apocalypse (*Romania*, XXV, 219) : La *misterie* de Deu dunc ert terminé, 520.]

Voici d'autres origines modifiées : Anglaise — *Mullein*, « molène », est français. Le v. a. *molegn*, expliqué « molène » dans les dictionnaires, semble avoir signifié « lait caillé ».

Celtique — *Mug* est d'origine inconnue. Il a des cognats dans les langues germaniques et dans les patois normands.

Scandinave — *Muff*, « manchon », est probablement le hollandais *mof*, du français *moufle*.

Hollandaise — *Mop*, « sot », *mope*, « s'ennuyer », sont d'origine obscure. *Mump* est « symbolique des mouvements des lèvres faits en prononçant le

Digitized by Google

mot ». *Moor*, « mouiller », quoiqu'il ne se rencontre pas avant le XVe siècle, représente probablement un vieil anglais **mârian*. Ce mot teutonique est représenté en français par *amarrer* et par la forme *marer* en vieux français.

Pour revenir à l'élément français. *Mortar*, « mortier » de chimiste, représente peut-être le v. a. *mortere*. Mais on ne sait si le mot survécut et dans ce cas *mortar* devrait être regardé comme français. — En vieil anglais le latin *montem* avait donné *munt*. Au XIIe siècle le français *mont*, adopté à son tour, donne l'a. mod. *mount*. — *Murder*, v. a. *morthor*. Le changement du *th* en *d* est probablement dû à l'influence de l'anglo-français *murdre*. — Le verbe *munch*, « mâchonner », est apparemment le produit d'une onomatopée et est peut-être suggéré en partie par le verbe *mange*, français *manger*.

Le lexicographe hésite à dire française ou latine l'origine du verbe *resuscite*, 1375. Par contre il se prononce sans hésitation pour l'origine latine de *ressuscitate*, 1532. Pourquoi? Est-ce à cause de la forme en *-ate*? Mais il a constaté lui-même, à l'article *-ate*, suffix[3] 6, que ce suffixe a servi à former des verbes anglais tirés du français, comme *isolate, felicitate*, auxquels force lui est de rattacher le verbe *resiliate*, 1881, qui ne peut représenter que le français *resilier*. Loin de nous l'idée de le chicaner : il ne s'agit que de constater la difficulté de la tâche. — Encore un exemple. *Resistance* et *resistence* sont du français, mais *resistency* est du latin. Ne peut-on aussi bien traiter *resistency* comme une variante de *résistence*? Il se trouve qu'ici on peut produire le latin *resistentia* : c'est là tout. Mais est-il nécessaire de recourir à un mot latin pour *appearancy, complaisancy, valiancy*, variantes de *appearance, complaisance, valiance*? Quand on a formé en anglais des mots qui n'avaient pas d'original latin ni français, n'a-t-on pas eu *cogence* et *cogency*, *recumbence* et *recumbency*, *recurrence* et *recurrency*, *recusance* et *recusancy*? L'alternative est presque constante. Peut-on dire qu'une forme plutôt qu'une autre dénote une origine latine? Sans compter que dans les anciens textes il n'y a que la mesure du vers ou la rime qui puisse nous dire si nous nous trouvons en présence d'un *e* muet ou d'un *é* prononcé, c'est-à-dire d'un *y*. Au mot *poverty*, dont les formes sont doubles : *poverte*, avec *e* muet, et *povertè*, parce que l'origine est double : français *poverte* et *povertè*, on est renseigné par la rime. Rimant avec *hert* et écrite pour cette raison *povert*, une forme est assurée ; rimant avec *pitè*, l'autre l'est. Mais en dehors de ces cas il est difficile de dire si l'on a *poverte* ou *povertè*. Dans Shakespeare encore nous trouvons *esperance* prononcé *esperancy* : now, *Esperancè*! Percy! and set on! I Henry IV, V, II, 97. L'*e* muet français n'a-t-il pas donné des terminaisons anglaises en *y*? Le *N. E. D.* enregistre *county* (= *count*) « app. an adoption of AF. *Counte*... with *unusual retention of final vowel* ». Le dialectal *lingy* est dérivé par le *N. E. D.* du vieux français *linge* sans aucune observation. D'où vient *larceny*? Ne représente-t-il pas l'anglo-français *larcine* (Gower, *miroir*

Digitized by Google

de l'Omme; version anglo-normande de l'Apocalypse, *Romania*, XXV, 218; Skeat, *Etym. Notes*), — à moins qu'on ne suppose un anglo-français **larcenie*?

Le *Recuyell* de Caxton, publié en 1894 par Sommer, aurait donné des exemples plus anciens de quelques années des mots *resplendishant*, *resplendishour*, *resplendour*. Ils sont datés respectivement 1477, 1483, 1477. Tous trois auraient pu être datés 1471 — ce qui, d'ailleurs, est peu de chose.

Les mots qui suivent sont français selon le *N. E. D.* Voici seulement des exemples de leur emploi antérieur dans le français d'Angleterre :

Responsive, 1529 — 1449, certaines articles *responsives*, Rolls, 32, p. 474, *Second écrit des ambassadeurs anglais.*

Reverse, verbe, terme de loi, 1485 — 1292, Britton, II, 269, einz ceo que le jugement soit *reversee*.

Reverse, subst. « Vieux français *revers* masc... ou *reverse* fem. » 1390 — 1292, Britton, II, 269, et la femme die la *reverse*.

Est-ce que le mot *rewardise* n'a jamais existé en anglais? Le voici dans le français de Gower : Par quoi jespoir d'avoir ma *rewardise*, *Ballades*, 51, 3.

L'article sur *my* (C. employé dans une application vague) me remet en mémoire le difficile passage de *Troilus and Cressida*, III, 1, 95. A Pandarus disant : « You must not know where he (Troilus) sups », Paris répond : « I'll lay my life, with *my* disposer Cressida ». Ne faut-il pas comprendre *my* comme *his*? N'est-ce pas un usage à rapprocher de *we* = *he* (français *nous* = *il*, Littré, 14°), qu'on trouve dans cet exemple : « Oh! *we* are fine, aint *we*, Miss Blanche? I think Mr. Lickcheese must have come into a legacy ». B. Shaw, *Widowers' Houses*, III, p. 58?

Les exemples de l'emploi de *mutual* pour *common* — emploi considéré aujourd'hui comme incorrect et condamné une fois de plus dans un livre récent *The King's English*, p. 56, mais emploi qui date de plus de trois siècles et qu'autorisent Shakespeare, Burke, Byron, sans compter cet écrivain délicat, Lamb (our *mutual* friend dans *Distant Correspondents*), — ne consacrent-ils pas cet abus du mot, ce solécisme? C'est un nouveau sens de *mutual*, inutile sans doute puisque *common* était là; mais est-ce un exemple unique d'un développement de sens anormal? En français (et l'anglais a suivi) on est arrivé à dire une affaire « de conséquence » au sens d'une affaire « d'importance ». Empêchera-t-on le vulgarisme qui en découle, une affaire « conséquente » de passer dans la langue? En anglais *consequent* et *consequential*, dans le même sens, ont eu leur temps.

L'histoire de l'expression « to *press* men into the army » n'est pas claire. L'origine en serait une confusion du participe passé *prest*, pour *prested*, du verbe *prest*, « prêter », avec le participe passé *prest*, pour *pressed*, du verbe *press*, « presser », « forcer ». Concurremment avec ces formes, il faut tenir compte des formes *to imprest* et *to impress*, avec le même sens. Cela viendrait de l'usage de donner un « prêt », une avance, au soldat qu'on enrôlait. Le sens d'enrôlement semble déjà établi dans cette phrase de Com-

Digitized by Google

mynes : Le duc... luy bailla... quarante mil ducatz pour *imprestance*, V, 6, qu'une note de l'édition Mandrot (p. 375) explique ainsi : *Prestanto*, en italien, « qui est à dire pour mettre sus ses gens d'armes ». Mais l'ordre chronologique où se présentent ces divers mots dans le *N. E. D.* ne vient guère à l'appui de la thèse. On voit bien un exemple de 1588 : For the navy.., *imprest* of money [is] delivered, où le substantif *imprest* veut dire « prêt d'enrôlement ». Mais l'emploi spécialisé des verbes se présente dans l'ordre suivant : 1° *prest*, 1542 (en 1513, un exemple, moins spécialisé : shyppys *prested* for the King) : A great part of our army already *prested*; 2° *press*, 1578, 15 men which were *pressed* by this company (the Grocers' Company) to serve in the Quenes Maties shipps (les deux exemples précédents, de 1543 et 1568, offrant le participe *prest* qui n'est pas clair, car il peut être pour *prested*); 3° *impress*, 1596, Shakespeare, I Henry IV, I, I, 21, under whose blessed crosse We are *impressed*; 4° *imprest*, 1645, you have your husbands... *imprested* from you. Le premier est bien à sa place, semble-t-il, le dernier, non. Mais voici qui vient déranger cet ordre à demi satisfaisant. C'est un exemple de *press* antérieur à celui de *prest*, et il nous est fourni par Commynes dans : jamais roy d'Angleterre ne *pressa* si puissante armée, IV, I (I, 268, Ed. Mandrot, Paris, Picard, 1901). Commynes ayant écrit ses mémoires entre 1488-95, cet exemple de *press* est donc antérieur d'un demi-siècle au *prest* qui lui aurait donné naissance. Si la thèse est vraie, il resterait à découvrir des exemples plus anciens de *prest*, « enrôler ». Mais n'est-il pas curieux que l'exemple le plus ancien jusqu'ici de l'usage anglais de *press*, « enrôler », nous soit fourni par un texte français?

J. DEROCQUIGNY.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE ET REVUE DES REVUES

Bibliographie des ouvrages.

Langue et Littérature allemandes.

Histoire de la civilisation, histoire, folk-lore, etc. — GOLTHER, W. *Religion und Mythus der Germanen.* Leipzig, Verlag Deutsche Zukunft, 09. 4 m. — HENNING, H. *Karl Philipp Moritz. Ein Beitrag zur Geschichte des Goetheschen Zeitalters. Progr.* Riga, Löffler, 08. 1,80 m. — OLRIK, ABEL. *Nordisches Geistesleben in heidnischer und frühchristlicher Zeit. Uebertragen* v. W. RANISCH. Heidelberg, Winter, 08. 5 m. [*Germanische Bibliothek, 1. Abtlg, 5. Reihe, 1. Bd.*]. — QUANTER, R. *Das Liebesleben im alten Deutschland. Ein Beitrag zur Kulturgeschichte des deutschen Volkes.* Leipzig, Leipziger Verlag, 09. 10 m. [*Das Liebesleben aller Zeiten und Völker, 1. Bd.*]. — *Sagen aus Westfalen.* Gütersloh, Bertelsmann, 09. 1,20 m. — SCHWARTZ, W. *Sagen und alte Geschichten der Mark Brandenburg. Aus dem Munde des Volkes gesammelt und wiedererzählt. 5. Aufl.* Stuttgart, Cotta, 09. 2 m. — STERZENBACH, TH. *Ursprung und Entwickelung der Sage vom hl. Gral.* Münster, Aschendorff, 08, 1,25 m. [*Forschungen und Funde, 2. Heft.*]. — STIER, A. *Iena.* Berlin, Wedekind, 08. 4 m. [*Die deutschen Hochschulen, 2. Bd.*]. — STRACKERJAN, L. *Aberglaube und Sagen aus dem Herzogtum Oldenburg. 2. erweit. Aufl. hrsg. v.* K. WILLOH. Oldenburg, Stalling, 08. 2 vol. 7,20 m. — *Wer ist's? Zeitgenossenlexikon, enth. Biographien nebst Bibliographien. Zusammengestellt und hrsg. von* H. A. L. DEGENER. *4. Ausg. Vollkommen neu bearb. u. wesentlich erweitert.* Leipzig, Degener, 09. 12,50 m.

Langue allemande. — BASS, AL. *Deutsche Vornamen. Mit Stammwörterbuch. 2-5. Aufl.* Leipzig, Verlag Deutsche Zukunft, 09. 1,50 m. — DUNGER, H. *Engländerei in der deutschen Sprache. 2., umgearb. u. verm. Aufl.* Berlin, Verlag des allgemeinen deutschen Sprachvereins, 09. 1,20 m. — FASBENDER, J. *Die Schlettstadter Vergilglossen und ihre Verwandten.* Strassburg, Trübner, 08, 5 m. [*Untersuchungen zur deutschen Sprachgeschichte. 2. H.*]. — HALTER, ED. *Die Mundarten im Elsass.* Strassburg, Treuttel u. Würtz, 08. 3 m. — KLEINPAUL, R. *Die deutschen Personennamen. Ihre Entstehung und Bedeutung.* Leipzig, Göschen, 09. 0,80 m. [*Sammlung Göschen, 422*]. — KLUGE, FRDR. *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache. 7., verb. u. verm. Aufl.* Strassburg, Trübner. 09. 10 m. — SCHINDLING, B. *Die Murbacher*

Digitized by Google

glossen. Ein Beitrag zur ältesten Sprachgeschichte des Oberrheins. Strassburg, Trübner, 08. 4. [*Untersuchungen zur deutschen Sprachgeschichte. 1. Heft.*]. — SIEVERS, P. *Die Accente in althochdeutschen und altsächsischen Handschriften.* Berlin, Mayer und Müller, 09. 4 m. [*Palaestra, 57. Bd.*]. — TRAUTMANN, R. *Die altpreussischen Sprachdenkmäler. Einleitung, Texte, Grammatik, Wörterbuch. 1. Teil : Texte.* Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 09. 2,80 m.

Histoire de la littérature. — PFLEGER, L. *Das Strassburger Münster und die deutsche Dichtung. Ein literarhistorischer Versuch.* Strassburg, Le Roux, 09. 1 m. — RAUSSE, H. *Zur Geschichte des spanischen Schelmenromans in Deutschland.* Münster, Schöningh, 08. 2,80 m. [*Münstersche Beiträge zur neueren Literaturgeschichte, 8. H.*]. — SCHENKER, M. *Charles Batteux und seine Nachahmungstheorie in Deutschland.* Leipzig, Haessel, 09. 3. [*Untersuchungen zur neueren Sprach- und Literaturgeschichte, N. F., 3. H.*]. — FUCHS, GEO. *Die Revolution des Theaters. Ergebnisse aus dem Münchener Künstler-Theater.* München, Müller, 09, 5 m. — SCHAER, A. *Die dramatischen Bearbeitungen der Pyramus-Thisbe-Sage in Deutschland im 16. u. 17. Jahrh.* Schkeuditz, Schäfer, 09. 2,40 m. — SITTENFELD, L. *Geschichte des Breslauer Theaters von 1841 bis 1900.* Breslau, Preuss u. Jünger, 09. 6 m. — KOSSMANN, E. F. *Der deutsche Musenalmanach, 1833-1839.* Haag, Nijhoff, 09. 13,50 m. — SCHNEIDERWIRTH, Pat. M. *Das katholische deutsche Kirchenlied unter dem Einflusse Gellerts und Klopstocks.* Münster, Aschendorff, 08. 5 m. [*Forschungen und Funde. 1 Heft.*]. — SPIERO, H. *Geschichte der deutschen Lyrik seit Claudius.* Leipzig, Teubner, 09. 1 m. [*Aus Natur und Geisteswelt, 254.*]. — STEIFF, K. *Geschichtliche Lieder und Sprüche Württembergs. Lfgn 1-6.* Stuttgart, Kohlhammer, 09. 6 livr. à 1 m. chacune.

Auteurs et ouvrages particuliers. — Albrecht von Halberstadt. — RUNGE, O. *Die Metamorphosen Verdeutschung Albrechts von Halberstadt.* Berlin, Mayer und Müller, 08. 4,80 m. [*Palaestra, 73*].

Brentano, Clemens, *und* **Sophie Mereau** : *Briefwechsel zum ersten Mal hrsg. v.* HEINZ AMELUNG. Leipzig, Insel-Verlag, 08. 2 vol. 7 m.

Dehmel, R. — *Der Kindergarten. Gedichte, Spiele und Geschichten für Kinder und Eltern jeder Art* (*3. Taus.*). Berlin, S. Fischer, 09. 3,50 m. — *Lebensblätter. Novellen in Prosa* (*4. Taus.*). Ibid., 09. 3,50 m. — *Zwei Menschen. Roman in Romanzen* (*8-10. Taus.*). Ibid., 09. 3,50 m. — *Betrachtungen über Kunst, Gott und die Welt* (*3. Taus.*). Berlin, Fischer, 09. 3,50 m.

Droste-Hülhshoff, Annette von. — BADT, BERTHA. *Annette von Droste-Hülshoff, ihre dichterische Entwickelung und ihr Verhältnis zur englischen Literatur.* Leipzig, Quelle u. Meyer, 09. 3 m. [*Breslauer Beiträge zur Literaturgeschichte, 7.*].

Eichendorff. — Nadler, J. *Eichendorffs Lyrik. Ihre Technik und ihre Geschichte.* Prag, Bellmann, 08. 6 m. [*Prager deutsche Studien, 10. Heft.*].

Gœthe, J. W. *Die Wahlverwandtschaften. Mit Einltg. von* R. M. MEYER.

Digitized by Google

Berlin, Weicher, 08. 1,30 m. [*Meisterwerke in Taschenausgaben, 1. Bd.*]. — *Gœthe's Briefwechsel mit Wilhelm und Alexander von Humboldt. Hrsg. von* L. GEIGER. Berlin, Bondy, 09. 7,50 m. — *Gœthe's Briefe an Charlotte von Stein. Hrsg. v.* JONAS FRÄNKEL. *Kritische Gesamtausgabe.* Jena, Diederichs, 08. 3 vol. 9 m. — *Gœthe's Briefe an Philipp Seidel. Mit einer Einleitung von* C. A. H. BURKHARDT. *2. Aufl.* Wien, Seidel, 09. 1,60 m. — *Gœthes Freundinnen. Briefe zu ihrer Charakteristik, ausgewählt und eingeleitet von* G. BÄUMER. Leipzig, Teubner, 09. 3 m. [*Deutsche Charakterköpfe, Bd. 5 u. 6.*]. — LEVYSOHN, L. *Mein Gœthekalender. Erlesenes aus Gœthes Schriften.* Berlin, Harmonie, 09. 2 m. — TORNIUS, V. *Gœthe als Dramaturg. Ein Beitrag zur Literatur- und Theatergeschichte.* Leipzig, Seemann, 09. 3,60 m.

Gotthelf's Jerem. (*Alb. Bitzius*) *ausgewählte Werke. Mit Einleitgn v.* ADF. BARTELS. Leipzig, Hesse, 09. 4 t. en 2 vol. 5 m.

Grillparzer. — VOLKELT, J. *Franz Grillparzer als Dichter des Tragischen. 2., unveränderter Abdruck.* München, Beck, 08. 3 m.

Hebbel. — SCHAPIRE-NEURATH, ANNA. *Friedrich Hebbel.* Leipzig, Teubner, 09. 1 m. [*Aus Natur und Geisteswelt, 238*]. — WALZEL, O. *Hebbelprobleme. Studien.* Leipzig, Haessel, 09. 3 m. [*Untersuchungen zur neueren Sprach- und Literatur-Geschichte, N. F., 1. H.*]. — ZINCKE, P. *Friedrich Hebbels philosophische Jugendlyrick.* Prag, Bellmann, 08. 5,20 m. [*Prager deutsche Studien, 11. H.*].

Hildebrandslied. — GRIENBERGER, THDR. VON. *Das Hildebrandslied.* Wien, Hölder, 08. 2,50 m. [*Sitzungsberichte der K. Akademie der Wissenschaften in Wien. Philosophisch-historische Klasse, 158. Bd., 6. Abhdlg.*].

Hölderlin. — LANGE, W. *Hölderlin. Eine Pathographie.* Stuttgart, Enke, 09. 9 m.

Hoffmann's Werke. *Hrsg. v.* VIKT. SCHWEIZER. *Kritisch durchgesehen u. erläut. Auflage. Bd. 1-4.* Leipzig, Bibliograph. Institut, 09. 2 m. le vol.

Humboldt's, W. v., *Briefe an eine Freundin. Hrsg. v.* ALB. LEITZMANN. Leipzig, Insel-Verlag, 09. 2 vol. 6 m.

Jean Paul. — BEREND, ED. *Jean Pauls Aesthetik.* Berlin, Duncker, 09. 13,50 m. [*Forschungen zur neueren Literaturgeschichte, 35*].

Jobsiade. — DICKERHOFF, H. *Die Entstehung der Jobsiade.* Münster, Aschendorff, 08. 1, 25 m. [*Forschungen und Funde, 3. Heft.*].

Kinkel, Johanna. — SCHULTE, J. J. *Johanna Kinkel. Nach ihren Briefen und Erinnerungsblättern.* Münster, Schöningh, 08. 2 m.

Kleist, H. v. *Sämtliche Werke und Briefe in 6 Bdn. Hrsg. v.* WILH. HERZOG. *Bd. 2.* Leipsig, Insel-Verlag, 09. 4,50 m.

Klinger. — PHILIPP, R. *Beiträge zur Kenntnis von Klingers Sprache und Stil in seinen Jugend-Dramen* (*Diss.*), Freiburg i. B., Trœmer, 09. 2 m.

Laube's, Heinrich, *gesammelte Werke in 50 Bdn. Unter Mitwirkg v.* ALB. HANEL *hrsg. v.* H. H. HOUBEN. Leipsig, Hesse, 08. 2,50 le vol.

Lenz, J. M. R. *Gesammelte Schriften. Hrsg. v.* F. BLEI. *Bd. 1.* München,

Digitized by Google

Müller, 09. 7,50 m. — *Lenz, J. M. Rhold: Gesammelte Schriften. In 4. Bdn. Hrsg. v.* ERNST LEWY. *1. Bd. Dramen.* Berlin, Cassirer, 09. 5,50 m.

Liliencron. — BACHMAIR, H. F. *Detlev von Liliencron. Eine Einführung in sein Schaffen.* München, Bomsels, 09. 1 m.

Ludwig, Otto. — SCHMIDT, ERICH. *Ein Skizzenbuch Otto Ludwigs.* Berlin, Reimer, 09. 1 m. [*Aus : Sitzungsberichte der preuss. Akad. d. Wiss.* S. *223-244*].

Luthers, Martin, *Briefe. In Auswahl hrsg. v.* R. BUCHWALD. Leipzig, Insel-Verlag, 09, 2 vol. 9 m. — DENIFLE, H., *u.* A. MARIA WEISS. *Luther und das Luthertum in der ersten Entwickelung. Quellenmässig dargestellt. 2. Bd.* Mainz, Kirchbeim, 09, 7 m.

Möser, Justus. — SCHIERBAUM, H. *Justus Mösers Stellung zur Literatur des 18. Jahrh.* I. Osnabrück, Schöningh, 09. 1 m.

Mundt, T. — DRAEGER, O. *Theodor Mundt und seine Beziehungen zum Jungen Deutschland.* Marburg, Elwert, 09. 1,60 m. [*Beiträge zur deutschen Literaturwissenschaft, n° 10*].

Nietzsche. — LAUSCHER, ALB. *Friedrich Nietzsche. Kritische Studien.* Essen, Fredebeul, 09. 2 m.

Polenz, Wilh. von, *Gesammelte Werke in 10 Bänden. Bd. 1-8.* Berlin, Fontane, 09. 30 m. les 10 vol. — BARTELS, A. *Wilhelm von Polenz.* Dresden, Koch, 09. 2 m.

Redwitz, O. v. — LIPS, B. *Oskar von Redwitz als Dichter der «Amaranth ».* Münster, Schöning, 08. 2,80 m. [*Münstersche Beiträge zur neueren Literaturgeschichte, 9. Heft.*].

Reuter. — *Briefe von Fritz Reuter, Klaus Groth und Brinckman an Eduard Hobein, veröffentlicht von* W. MEYER. Berlin, Weidmann, 09. 1,20 m.

Saar's, Ferdinand von, *Sämtliche Werke in 12 Bdn. Mit einer Biographie von* ANTON BETTELHEIM *hrsg. v.* JAK. MINOR. Leipzig, Hesse, 09. 8 m.

Schiller. — KNIPPEL, R. *Schillers Verhältnis zur Idylle.* Leipzig, Quelle und Meyer, 09. 2,40 m. [*Breslauer Beiträge zur Literaturgeschichte. N. F., 8. Heft*].

Schiller, Charlotte von, *und ihre Freunde. Auswahl aus ihrer Korrespondenz. Hrsg. von* L. GEIGER. Berlin, Bondy, 08. 5 m.

Simrock's, Karl, *Werke. Kleine Auswahl in 7 Bdn. Hrsg. v.* G. KLEE. Leipzig, Hesse, 09. 7 t. en 2 vol. 4 m.

Strauss. D. F. — MAIER, H. *An der Grenze der Philosophie. Melanchthon. Lavater. David Friedrich Strauss.* Tübingen, Mohr, 09. 7,60. — ZIEGLER, T. *David Friedrich Strauss. 2. Teil : 1839-1874.* Strassburg, Trübner, 08. 8 m.

Tieck. — DRACH, E. *Ludwig Tiecks Bühnenreformen*, Berlin, Trenkel, 09. 3 m.

Walther von der Vogelweide. — ZINGERLE, OSW. v. *Ueber unbekannte Vogelweidhöfe in Tirol. Ein Beitrag zur Forschung nach Walthers Heimat.* Innsbruck, Wagner, 09. 1 m.

Digitized by Google

Wagner, R. — SCHILLING, A. *Aus Richard Wagners Jugendzeit. 2. Aufl.* Berlin, Globig, 09. 3 m.

Wedekind, F. — KERR, H. *Franz Wedekind. Eine Studie.* Leipzig, Verlag für Literatur, Kunst und Musik, 08. 1 m. [*Beiträge zur Literaturgeschichte, 56. H.*].

Wolfram. — POHNERT, L. *Kritik und Metrik von Wolframs Titurel.* Prag, Bellmann, 08. 2,80 m. [*Prager deutsche Studien, 12. H.*].

L. MIS.

Littérature comparée.

Livres et Brochures.

Actes et Rapports du Congrès international pour l'extension et la culture de la langue française; deuxième session, Arlon, Luxembourg, Trêves, 20-23 septembre 1908. Paris, Bruxelles, Genève, 1908. — BADT, B., Annette von Droste Hülshoff, ihre dichterische Entwicklung und ihr Verhältnis zur englischen Literatur. Leipzig, 1909. — CUSHING, M. G., Pierre Le Tourneur. New-York, 1908. — DIDIER, E., The Poe cult, and other papers. Baltimore, 1909. — HAERTEL, M. H., German literature in American magazines, 1846 to 1880. Thèse Madison, 1909. — KINKEL, H., Lessings Dramen in Frankreich. Diss. Heidelberg, 1908. — LONGO, T., Luigi Uhland con speciale riguardo all' Italia. Firenze, 1908. — LORENZ, E., Die Kastellanin von Vergi in der Literatur Frankreichs, Italiens, der Niederlande, Englands und Deutschlands. Halle, 1909. — OLSCHKI, L., G. B. Guarinis Pastor fido in Deutschland. Leipzig, 1909. — PETRI, A., « The coming Race » von Bulwer-Lytton. Eine Quellenuntersuchung. Progr. Schmölln, 1908. — RAUSSE, H. Zur Geschichte des spanischen Schelmenromans in Deutschland. Münster i. W., 1908. — ROBERTSON, J. G., Milton's Fame on the Continent. Proceedings of the British Academy, vol. III. London, 1909. — SCHENKER, M., Charles Batteux und seine Nachahmungstheorie in Deutschland. Leipzig, 1909. — TORRI, M., Roma nella poesia francese e tedesca del secolo XIX. Parma, 1907. — TOYNBEE, P., Dante in English literature from Chaucer to Cary. London, 1909. — WEILEN, A. VON, Hamlet auf der deutschen Bühne bis zur Gegenwart. Berlin, 1908.

Articles de périodiques.

ALLODOLI, E., Il « Tebro festante » del Marino e il « Forth Feasting » di W. Drummond of Hawthornden. *Nuova Rassegna di lett. mod.*, VI, 6. — AN., Vom Deutschtum im Auslande. *Grenzboten*, n° 14, 1909. — AUSTIN, A., Milton and Dante. *Quart. Rev.*, janv. 1909. — BAKER, G. M., Some references to German literature in English magazines of the early 18. cent. *Mod. Lang. Notes*, avril 1909. — BERDAN, J. M., et KASTNER, L. E., Wyatt and the French

Digitized by Google

Sonneteers. *Mod. Lang. Rev.*, janv. 1909. — BERGER, K., Schiller und die französische Revolution [son titre de citoyen français]. *Frankf. Ztg.*, nos 313, 314, 1908. — BORCHARDT, R., Dante und deutscher Dante. *Süddeutsche Monatshefte*, V, 11. — BRATTER, C. A., Der Stiefbruder des Schrifsstellers [journalistes comme personnages littéraires]. *Blaubuch*, III, 44-5, 1908. — BRIE, F., Das Volksbuch vom « gehörnten Siegfried » und Sidneys « Arcadia ». *Archiv*, CXXI, 3-4, 1909. — CHURCHMAN, PH. H., Byron's experiences in the Spanish Peninsula in 1809. *Ann. Bordeaux, Bull. hisp.*, XI, 1 et 2, 1909. — DELATTRE, F. Charles Dickens et A. Daudet [à propos du livre de M. Munro]. *Les Langues mod.*, déc. 1908. — DIETERT-DEMBOWSKI, F. Der Einfluss der russischen Literatur in Deutschland. *Ostpreuss. Ztg. Beil.*, 43, 1908. — EICHLER, A., Chr. Wernickes *Hans Sachs* und sein Dryden'sches Vorbild *Mac Flecknoe*. *Zs. vgl. Lit.*, XVII, 3-4, 1908. — ETTLINGER, J., Constant's Wallenstein-Uebersetzung. *Neue Zürcher Ztg.*, nos 313-4, 1908. — EWALD, O., Kant und Ibsen. *Xenien*, 1909, I. — FASOLA, C., La fama di A. von Haller in Italia alla fine del 1700. *Riv. di lett. tedesca*, oct.-déc. 1908. — FIEDLER, H. G., Deutsche Literatur in England [quelques indices de curiosité actuelle]. *Liter. Echo*, 1er mars 1909. — FISCHER, H., Uhland und die Italiener. *Deutsche Rundschau*, janv. 1909. — FRICK, R., Hernanis Stammbaum [influences de Byron, de Schiller, etc.], *Zs. vgl. Lit.*, XVII, 3-4, 1908. — GÖHLER, R., Andersen und Robert Prutz. *Euphorion*, XV, 3, 1908. — GROTH, E., Gœthes Faust in en[illegible]cher Bearbeitung. *Grenzboten*, n° 14, 1909. — HAAPE, W., Musset in deutschem Gewande [Baisch, Ganghofer, Geist et leurs traductions]. *Münch. N. Nachr. Beil.* 106, 1908. — ID., Musset in seinen Beziehungen zu Deutschland und zum deutschen Geistesleben [Gœthe, Schiller, Jean Paul, Hoffmann, Heine en particulier]. *Zs. für franz. Sprache und Literatur*, XXXIV, 1-3, 1909. — HEISS, H., Studien über einige Beziehungen zwischen der deutschen und der französischen Literatur im 18. Jhdt. I. Der Uebersetzer und Vermittler M. Huber. *Roman Forsch.*, XXV, 3, 1908. — HELLER, O., Geibels Nachahmung der « Banks and Braes o' Bonie Doon ». *St. z. vgl. Literaturgesch.*, IX, 1, 1909. — HUBER, R. W., « Kannitverstan » [conte de Hebel et son original français]. *N. Zürch. Ztg.*, n° 51, 1909. — KAESLIN. H., C. F. Meyers « Amulett » und die « Chronique du règne de Charles IX von Mérimée. *Wissen und Leben*, II, 4-5. — KÜHNE, A., Ein deutscher Dante [Pochhammer, *Dantekranz*]. *Zs. für den deutschen Unterricht*, XXII, 10, 1908. — LEBLOND, M.-A., L'expansion française en Europe et les relations franco-italiennes. *Merc. de France*, 16 avril 1909. — LILIENFEIN, H., Was ist uns Voltaire? *Lit. Echo*, 15 avril 1909. — LUCKA, E., Poe und die Romantik. *Oesterr. Rundschau*, XVIII, 2. — MARSHALL, L. E., Un' imitazione inglese del *Pastor fido* [Fletcher's *Faithful Shepherdess*]. *Nuova Rassegna di lett. mod.*, VI, 9-10. — MENEGHETTI, N., Una celebre gara di nuoto di Byron ed Angelo Mengaldo dal Lido a Venezia. *Ateneo Veneto*, XXXI, II, 3. — MOREL, L., Wilhelm Meister en France. *St. z. vgl. Litera-*

Digitized by Google

turgesch., IX, 1, 1909. — MÜLLER-FREIENFELS, R., England und wir. *Liter. Echo*, 1er mars 1909. — NORDAU, M., Das Drama aus der Fremde [drames allemands à Paris]. *Neue Freie Presse*, n° 15 879, 1908. — NOVICOW, J., La langue française et les amours-propres nationaux. *Rev. des Idées*, 15 déc. 1908. — OERDINGEN, H. VAN, R. Kipling et P. Loti. *La Belgique artistique et littéraire*, n° 34, 1908. — OLIVERO, F., Coleridge e la letteratura tedesca. *Riv. di lett. ted.*, 10-12, 1908. — ID.. John Keats e la letteratura italiana. *Studi di Filologia moderna*, I, 3-4, 1908. — PITOLLET, C., Gœthe et Napoléon. *Revue Napoléonienne*, fév. 1909. — PRAGER, H., Karl Bleibtreu und E. A. Poe. *Münch. Allg. Ztg.*, n° 5, 1909. — READER, A. T., Les influences étrangères dans la littérature russe. *Bibl. univ. et Rev. suisse*, mars-avril 1909. — REBOUL, J., La culture française et les nations étrangères. *Rev. des Lettres et des Arts*, 1er janv. 1909. — REINHOLD, W., Englisch-deutsche Literaturbeziehungen [influences anglaises au XVIIIe s.]. *Berl. Lok-Anz.*, n° 29, 1909. — ROSENBERG, F., Goethes Werther in Frankreich. *Voss. Ztg, Sonnt.-Beil.* nos 7, 8, 1909. — SCHNEIDER-WITTLICH, F., E. A. Poe und E. T. A. Hoffmann. *Ueber den Wassern*, II, 2, 1909. — SCHRÖER, A., Ueber Shakespeare-Uebersetzungen. *Die neueren Sprachen*, XVI, 10, 1908. — SEGRÈ, C., Le fonti italiane dell' Otello [la nouvelle de Giraldi]. *Nuov. Antol.*, 15 fév. 1909. — THURSTON, H., Jeanne d'Arc dans l'opinion anglaise de Shakespeare à Andrew Lang. *Études des Pères S. J.*, 20 avril 1909. — WIEHR, J., The relation of Grabbe to Byron. *Journ. of Eng. and German. Philology*, VII, 3. — WITKOWSKI, G., Englische Komödianten in Leipzig [XVIe-XVIIe siècles]. *Euphorion*, XV, 3, 1908. — ZOOZMANN, R., Dante und das deutsche Drama. *Bühne und Welt*, XI, 7. — ZUMBINI, B., Divagazioni romantiche e byroniane [Byron, Shelley et l'Italie]. *Nuova Antol.*, 16 déc. 1908.

F. B.

Revues anglaises.

Modern Language Notes. Baltimore M. D. Vol. XXIV.

Jan. 1909. — COX : *King Lear in celtic tradition.* — THAYER : *Thümmel's Reise and Laurence Sterne.* — MUSTARDI : *Notes on the Egloges of A. Barclay.* — KURTZ : *Style and Habit.* — IBERSHOFF : *The Singular Fate of a Passage in* FREYTAG'S *Die Journalisten.*

Feb. — COOPER : *The Forest Hermit in* COLERIDGE *and* WORDSWORTH. — WARREN : *Tristan on the continent beforé 1066.* — ALLEN : *The First Folio of Shakespeare and the New English Dictionary.* — VOSS : *Fr. von Sickingen's Appeal to the german Nation.* — SYPHERD : *Le Songe Vert and Chaucer's Dream Poems.* — WOOD : *Etymological notes.* — BOHN : *The Decline of the English Heroic Drama.*

March. — MORTON : *Poems in the stanza of In Memoriam.* — BROOKE : *On the*

Digitized by Google

Date of the First Edition of Marlowe's Edward II. — COOPER : *Gœthe's Quotation from Hutten in Dichtung und Wahrheit.*

April. — CURME : *The Indicative after a Present, the Subjunctive after a Past.* — BASKERVILLE : *The Source of the main Plot of Shirley's Love Fricks.* — COOPER : *Gœthe's Quotation from Hutten in Dichtung und Wahrheit.* — BUSSE : *Two Notes on Grillparzer.*

May. — STURTEVNAT : *A New Trace of Shakespeare's Influence upon Schiller's Wallenstein.* — GEROULD : *An Early Analogue of Chaucer's Prioresses Tale.* — WAITE : *Ben Jonson's Grammar.*

H. R.

Revues scandinaves.

Tilskueren (Copenhague, Gyldendal), 1909. — I. Osceola : Sandsynlige Historier (La famille de Cats à Amsterdam). — Sigurd Ibsen : Natur og Menneske (La nature transformée par l'homme). — Sophus Claussen : Digte (Poésies). — Harald Faber : Cajus Gabriel Cibber (Un architecte danois oublié; a construit l'église danoise de Londres). — C. Lambek : Om godt og daarligt Sprog (On peut critiquer la langue d'un écrivain, mais non son style : il faut prendre celui-ci comme il est, quitte à l'aimer ou pas). — Carl Nielsen : Ord, Musik og Programmusik (La musique incapable d'exprimer rien de concret; elle est le rayon de soleil qui donne aux choses leurs couleurs).

II. Johannes Jœrgensen : Frederik Paludan-Müller (Poésie). — Jakob Knudsen : Natur (Joh. V. Jensen, le premier paysan danois qui se soit élevé jusqu'aux premiers de son peuple en dépit de l'église et de l'éducation classique : il est pure « nature »). — Vilh. Wanscher : Edouard Manet (Sa peinture impressionniste). — Percy Alden : Det liberale Partis Fremtid i England (Réformes qu'il importe au parti libéral anglais de réaliser pour se maintenir). — I. C. Normann : Gœthe og Christiana Neumann. — Christian Rimestad : Edgar Allan Poe (Poésies). — Sten Drewsen : Dansk Litteratur paa amerikansk Marked. (Comment les écrivains danois peuvent réserver leurs droits sur le marché américain). — Hother Ploug . Felix Mendelssohn-Bartholdy. — Harald Slott-Mœller : Forklaring og Forsvar (Deux sortes d'artistes : celui qui choisit son sujet en vue de la forme et celui qui prend la forme en vue du sujet). — Sibilla Aleramo : Guglielmo Ferrero (Le plus récent historien de l'empire romain).

III. Joh. Steenstrup : Darwins Brevveksling med Prof. Japetus Steenstrup (Lettres de Darwin à J. Steenstrup communiquées par le fils de celui-ci). — Otto Jespersen : Arternes Oprindelse i Sprogenes Verden (La théorie darwinienne appliquée à l'origine des langues). — Edv. Brandes : Breve fra Alexander Kielland (Pensée à citer de cette correspondance : qu'il n'est

Digitized by Google

de raison de vivre pour les individus comme pour les peuples que s'ils ont la conscience d'être et d'avoir quelque chose de tout à fait à soi). — Sven Lange : De smaa Lam (Les moutons de la politique). — Emil Meyer : Krisens Udvikling i 1908 (Le krach des banques et la crise économique en Danemark). — Joakim Skovgaard : Reiseerindringer i Java (Java : la faune et la flore, les habitants et leurs coutumes). — En Indviet : Russiske Regeringsmetoder (Les procédés policiers du gouvernement russe d'après le manuscrit d'un initié). — Sophus Claussen : Digteren Albert Mérat (s'est tué du chagrin de vieillir).

Samtiden (Kristiania, Aschehoug), 1908. — X. Erik Givskov : Bosnien og Herzegovina under œsterrigsk herredœme (L'annexion de la Bosnie signifie la liberté au pangermanisme de pousser jusqu'aux portes des Indes). — H. Eitrem : Ibsens gjennembrud (Comment Ibsen a percé; influence du poète Welhaven et de Vinje; sa foi en la renaissance norvégienne). — Edle Hartmann Schjœdt : Kristianiakauserien (L'intérieur de la famille à Kristiania : scène humouristique). — A. Krogvig : Driftekaren (Ce poème dramatique de H. E. Kinck est l'ouvrage caractéristique de la littérature norvégienne contemporaine). — Dr. Andr. M. Hansen : Tidens tanker (Qu'aucun système politique n'est plus que la démocratie propre à favoriser la camaraderie et la clique).

1909. — I. Gerhard Gran : Welhaven (A l'occasion de l'érection de la statue du poète). — Brevveksling mellem en dansk videnskabsmand og en norsk bonde (Correspondance entre Dahl et le paysan Ole Torgersen). — Moltke Moe : Nationalitet og kultur (A propos de la civilisation du pays deux partis sont en présence : l'un nourri de la culture européenne; l'autre national. Qu'il n'y a pas de civilisation sans personnalité : personnalité de l'individu et du peuple). — Dr Finn Nyquist : Fra positiv til fri religion (Pourquoi une religion comme le christianisme actuel ne peut satisfaire l'homme moderne). — A. C. Svarstad : Norsk kunstskole (L'art norvégien).

II. Prof. Bredo Morgenstierne : Professor Aschehoug (Discours à la mémoire du juriste Aschehoug). — Dr. Halvden Koht : Abraham Lincoln (Le plus grand homme que l'Amérique ait produit). — Prof. H. Logeman : Sprogforholdene i Norge (Que le danois et le norvégien diffèrent par le vocabulaire, la syntaxe, la prononciation et surtout par l'intonation). — Docent Chr. Collin : Verdenshandel og verdensfred (Si les dépenses militaires retardent les réformes sociales, elles sont, d'autre part, un élément nécessaire du commerce mondial). — Margrete Wullum : Forholdet til den gamle Kunst (A propos de la thèse de doctorat de Rolf Thommesen : l'art grec et le sentiment artistique de nos jours). — Anders Krogvig : Byen (La ville faisant son entrée dans la littérature norvégienne).

III. Dr. Andr. M. Hansen : Konstruktioner (Qu'il importe de ne procéder qu'avec une très grande prudence à la réorganisation de l'armée norvégienne.) — Ar. Wilh. Schencke : Budhismen i nutiden (Ce que le

Digitized by Google

bouddhisme peut nous apporter à nous, modernes; sa renaissance et son mouvement propagandiste; sa philosophie et son idéal). — Joh. Bœgh : Wartburg (Poésie). — Dr. S. Eitrem : Kunstneren i det gamle Grækenland (A propos de la thèse de M. Thommesen). — Elisa Ulvig : Folkelivsbilleder fra Sœndfjord (Les coutumes de mariage dans le Sœndfjord). — L. Eckhoff : Maupassants breve (Comment la correspondance de l'illustre écrivain aide à comprendre son œuvre).

Ord och Bild (Stockholm, Wahlström), 1908. — XII. Lotten Dahlgren : Fredrika Bremer och hennes « Vinterdotter » (Episode oublié des dernières années de Fred. Bremer d'après Jenny Lind, baronne Stjernstedt). — K. A. Hagberg : Ur Dolores (Fragment du poème qui, en 1866, souleva la bigotte Angleterre contre Swinburne). — Georg Nordensvan : Under lagrarna (Rome et les artistes). — Andreas Hallen : Fraan Operan och Kontsertsalarna (La saison musicale à Stockholm). — Carl Behrens : Strejftog i dansk litteratur (Que le prosaïsme règne en Danemark depuis 1864 : pourtant les rossignols continuent de chanter). — John Landquist : Svenska Romaner och Noveller (Revue des romans suédois).

1909. — I. Severin Bergh : Gustaf II Adolfs Friarefärd till Tyskland, 1620 (Comment Gustave Adolphe II dut renoncer à Ebbe Brahe qu'il aimait pour épouser une princesse allemande; son voyage en Allemagne). — Gustaf Ullman : Aterseendet (Nouvelle). — Ola Hansson : Sommarstycken (Poésies). — Gerard de Geer : Något om Spetsbergen (Au Spitzberg : aspect de la nature, la faune et la flore). — Sophie Elkan : Monica (Nouvelle monologuée). — Ludv. Looström : « Den blå Damen » på Gripsholm (Le portrait dit « la dame bleue » à Gripsholm serait celui de Catherine de Bragance, épouse de Charles II d'Angleterre). — Carl G. Laurin : Från Stockholms Teatrar.

II. Gösta Grönberg : Charles Darwin (A propos du centenaire de sa naissance). — Jane Gernandt-Claine : Två Dikter (Poésies). — Ernst Goldschmidt : Joakim Skovgaards Billeder i Viborg Domkirke (Comment Skovgaard, suivant le principe de Puvis de Chavanne, a su animer les murs de l'église cathédrale de Viborg). — Harald Wagner : Lucretias Tårar (Nouvelle). — Gustaf Upmark : Utställningsbyggnaderna på Djurgården (L'exposition d'industrie et d'art suédois pour l'été de 1909). — Carl G. Laurin : Les théâtres de Stockholm.

III. Otto Nordenskjöld : Sven Hedin och hans seneste resa (Historique de la pénétration du Thibet par les Européens; le rôle de Sven Hedin). — Ludv. Looström : Två Damporträtt på Gripsholm (Les deux portraits soi-disant d'Elisabeth de Russie et Elisabeth d'Angleterre représentent, en réalité, Elisabeth de Holstein-Gottorp et Anna, lady Harrington). — Mildred Thorburn-Busck : En pardon i Guingamp (La religiosité bretonne du paganisme à nos jours). — Ellen Lundberg f. Nyblom : Den blå blomman

Digitized by Google

i Kyrkvärdens Trädgaard (Nouvelle). — Andreas Mallén : La saison musicale à Stockholm. — Alf Nyman : Maurice Mæterlinck (Sa psychologie fataliste et le culte de la beauté). — Axel Lagerwall : Rudolf Euckens Filosofi (La philosophie de la vie).

LÉON PINEAU.

Digitized by Google

SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ET LITTÉRATURES MODERNES.

Séance de février 1909.

Président, M. Léon Morel, maître de Conférences à la Sorbonne.

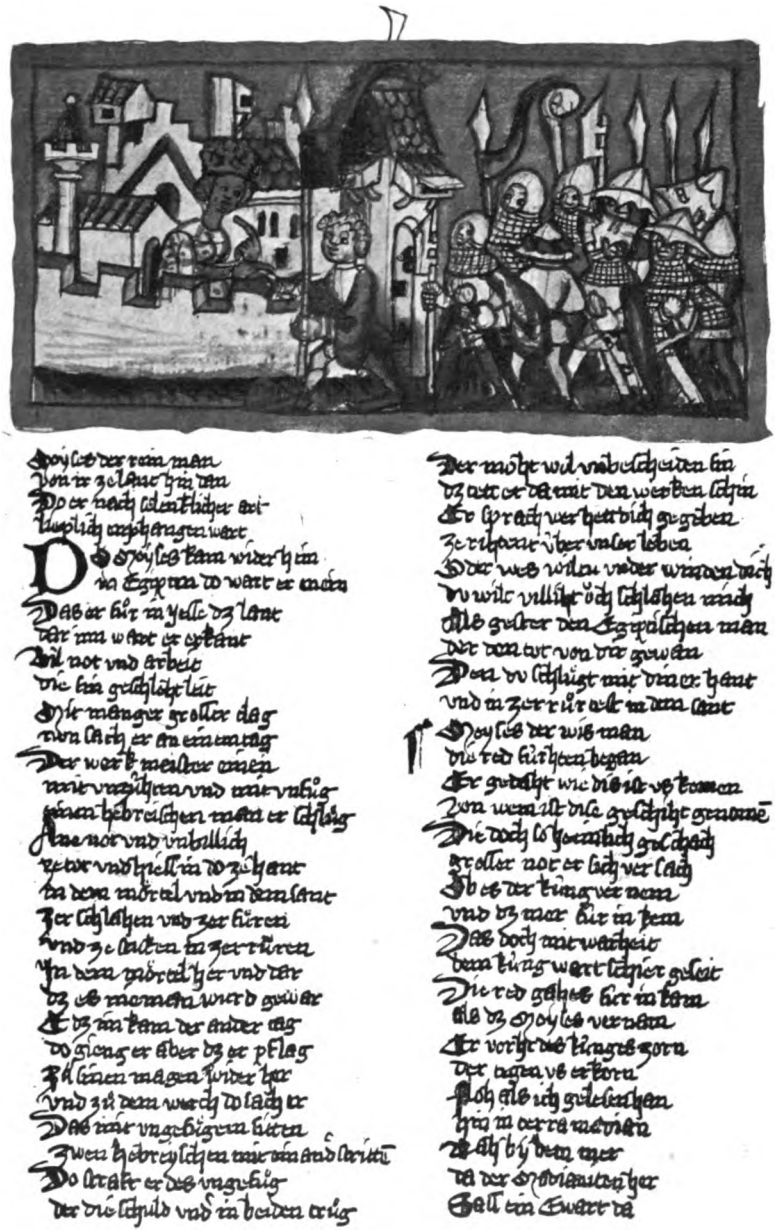
La parole est à M. Ernest Lévy pour faire une communication sur « le diminutif du judéo-allemand; sa place dans l'histoire de l'Allemand ».

Prenant le judéo-allemand comme point de départ, M. E. Lévy fait choix de la forme caractéristique du diminutif en lich (lach, etc.), dont il précite l'emploi, tant dans les patois judéo-allemands vivants de l'est ou de l'ouest, que dans la langue des impressions anciennes. Le récent travail de Wrede : *Die Diminutiva im Deutschen*, fondé sur les données de l'atlas linguistique de Wenker, qu'il soumet à une critique méthodique, lui est une occasion d'étudier l'extension géographique de cette forme dans l'Allemagne actuelle. Il s'attache à en déterminer l'origine et surtout l'évolution sémantique à travers l'histoire de l'allemand, et à faire ressortir l'intérêt d'une innovation morphologique originale, qui n'a pas prévalu dans l'allemand littéraire.

Le propriétaire-gérant : Félix Alcan.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

Digitized by Google



Moyses der rein man
von ir ze lant hin dan
Do er nach selenklicher art
lieplich emphangen wart
Do Moyses kam wider hin
in Egipten do wart er ein
Das er für in yesse dz lant
dar inn wart er erkant
Vil not vnd arbeit
die sin geschlecht leit
Mit manger grosser clag
von sach er an einem tag
Der werk meister einen
mit vnzuchten vnd mit vnfug
einen hebreischen man er schlug
Ane not vnd vnbillich
ze tot vnd hiess in do ze hant
in dem mörtel vnd in dem sant
Zer schlahen vnd zer füren
vnd ze stecken in zer rüren
In dem mörtel her vnd dar
dz es niemen wird gewar
E dz im kam der ander tag
do gieng er aber dz er pflag
Zu sinen magen wider her
vnd zu dem werch do sach er
Das mit vngefügem sitten
zwen hebreyschen mit ein ander stritten
Do straft er des vngefüg
der die schuld vnd in beiden trug
Der moht wol vnbescheiden sin
dz tett er da mit den werken schin
Er sprach wer hett dich gegeben
ze richtent über vnser leben
Oder wes wiltu vnder winden dich
du wilt villiht öch schlahen mich
Als gester den Egiptischen man
der den tot von dir gewan
Den du schlugt mit diner hant
vnd in zer rürtest in dem sant
Moyses der wis man
die red fürhten began
Er gedacht wie dis ist vs komen
von wem ist dise geschicht genomen
Die doch so heimlich geschach
grosser not er sich ver sach
Ob es der küng ver nem
vnd dz mer für in kem
Das doch mit warheit
dem küng wart schier geseit
Die red gahes für in kam
als dz Moyses vernam
Er vorht des küngs zorn
der tugen vs erkorn
Floh als ich gelesen han
hin in terra madian
Nah by dem mer
da der Madianiten her
Sass ein Ewart da

ms Barth. fol. 52 v°.

Digitized by Google

Digitized by Google

SUR LA TOMBE DE LILIENCRON[1]

Chers amis, et vous tous, qui partagez notre deuil,

Il nous faut à présent dire adieu à ce mort, dont la vie a été pour nous un indicible bonheur. Il ne serait pas conforme à son esprit de se répandre en beaucoup de paroles, pour dire ce que nous avons perdu en lui. Il serait moins conforme encore à son esprit, de crier ici notre douleur au monde, et de nous attrister encore mutuellement, quand déjà nous avons le cœur gros. S'il pouvait, à cette heure, s'avancer au milieu de nous, il nous dirait : « Haut les têtes, mes amis ! » Il dirait cela, à voix haute ou à voix basse, avec son rire sonore comme un défi, ou avec son sourire silencieux et bon. Nous, le petit nombre de ceux qui furent ses intimes, et qui d'abord avons à peine pu concevoir qu'il nous ait été arraché si soudainement, lui, dont la vigueur juvénile semblait indestructible, qu'il ait été anéanti brusquement, anéanti par un souffle, par une banale et perfide bise, — non vraiment, nous ne pouvons pas encore concevoir cela. Mais nous ne sommes pas les seuls, nous, les intimes, à être réunis autour de sa tombe, où nous allons ensevelir sa forme visible. Nous sommes placés comme au centre d'une communauté, répandue bien au delà de l'enceinte de ce cimetière, répandue sans limites dans les lointains de la vie, et qui se sent unie par son image invisible que la mort ne peut nous enlever. Sur une tombe pareille nous ne voulons pas nous attrister, nous voulons élever nos cœurs ! S'il nous faut pleurer, ce n'est pas de douleur seulement; mais de reconnaissance débordante, et parce qu'il nous

1. Le poète Detlev von Liliencron, né le 3 juin 1844, à Kiel, est mort à Hambourg-Altrahlstedt, le 22 juillet 1909. Ce n'est pas aux lecteurs de la *Revue germanique* qu'il faut apprendre la place qu'il a tenue dans les lettres allemandes. Nous avons cru bien faire de reproduire ici l'oraison funèbre que lui a consacrée un grand poète, qui fut son ami, Richard Dehmel, et nous le remercions de nous en avoir donné l'autorisation.

Digitized by Google

a été donné de recevoir de lui le sentiment d'une chose infiniment grande.

Je ne sais ce qui nous exalte davantage, — de l'œuvre impérissable du poète, ou des qualités inoubliables de l'homme. Il fut un de ces hommes de structure magnifique, de qui la vie et l'œuvre se dressent d'emblée debout, émergeant d'une âme dénuée de failles, aussi parfaites d'emblée dans leur équilibre spontané que l'admirable arc-en-ciel double qui, hier, à l'heure où nous venions de clore sur lui son cercueil dans sa maison, se tendit par tout le ciel de Hambourg, comme un portail triomphal et supraterrestre. Il se dresse devant nous, seigneur et baron de Poggfred, très au-dessus les contraintes de caste, mais fidèle au devoir une fois choisi, jusque dans ces profondeurs où le moi abdique dans l'impersonnel et où nous plongeons tous par nos fibres les plus secrètes. Son casque et son épée sont déposés sur son cercueil. Il a mérité qu'il en fût ainsi, le vieux soldat, qui s'est battu pour nous, de corps et d'âme, pour nous Allemands et pour tous les hommes. Il portera toujours désormais ce casque et cette épée, avec une couronne de fleurs immarcessibles, quand il ressuscitera devant notre esprit, non plus cette fois en vieux soldat, mais en héros immortellement jeune, qui nous mène de champ de bataille en champ de bataille, comme à une danse entraînante. Car, en vérité, il a passé dans la vie en dansant, jusqu'à ce dernier voyage qu'il avait entrepris avec sa femme et ses enfants, pour montrer aux êtres qu'il a le plus aimés les champs de bataille qui lui étaient si chers. C'est là que le souffle d'air hostile l'atteignit, qui produisit la pneumonie mortelle. Il a suivi l'appel de la mort, comme il avait coutume de suivre les appels de la vie. Il s'en est allé vite, sans baguenauder.

C'est un cercle strictement fermé que sa vie, un admirable cercle. Il laisse achevé parfaitement même son dernier livre inédit de poésie, auquel il a donné le titre de *Gute Nacht* (Bonne Nuit), comme s'il eût senti s'approcher déjà le sommeil, auquel il était préparé comme peu d'hommes le sont, sans terreur de l'éternelle nuit, sans l'espoir d'une aube de résurrection, mais avec un pur et calme respect de la puissance inconcevable, inépuisable, qui nous fait vivre et mourir. Non; il n'a pas été seulement le jongleur puéril, le « cadet de Gascogne » exubérant, candide, charmant et léger, que

Digitized by Google

veulent voir en lui ceux-là seulement qui se bornèrent à s'égayer de la surface chatoyante de sa riche imagination ou qui se choquèrent de la prodigalité avec laquelle sa main semblait semer des biens que la vie réelle ne lui avait que trop refusés. Il a été l'homme aussi des heures graves, des questions et des pensées solitaires, et qui désignait du doigt Jésus en disant :

J'ai vu son deuil pleurer au dedans de son âme [1].

Il n'a transfiguré la vie humaine en un jeu capricieux de la nature que pour avoir compris, par une expérience interne profonde, la gravité redoutable de notre existence, et parce qu'il a voulu s'affranchir d'elle, s'affranchir de cette nécessité cruelle et de cette cruauté nécessaire, qui donnait l'épouvante, sans cesse, à sa conscience délicate. Aussi bien, n'a-t-il pas commencé à faire des vers dans le jeune âge, mais à l'âge d'homme, et quand il était déjà éprouvé par la destinée. Le miracle de sa maturité pensante, ce fut que les deux hommes restèrent unis en lui, intimement : le jeune homme qui défie le monde, et ne s'embarrasse d'aucun scrupule; et l'homme fait, tout de bonté, tout méditatif. De là son rire robuste, qui soulageait le cœur, et dont la sonorité fut toujours sans dissonance; et son sourire fin, fugitif, qui fut l'écho atténué de ce rire. De là la captivante causerie où se répandait son humeur communicative et son amour des hommes; mais aussi le regard attentif et voilé où se décelait, malgré sa taciturnité profonde, sa connaissance des hommes. De là le charme aristocratique de toute son attitude et de toute sa réserve; cette amabilité singulière, à laquelle personne jamais ne fut insensible; cette facilité si spontanée de son commerce qui ne se démentait pas même envers ceux qu'il haïssait ou méprisait; cette affabilité discrète, derrière laquelle ses amis les plus proches seulement discernaient une timidité délicate et farouche, abritée dans des profondeurs solitaires. De là aussi le pouvoir magique du poète, qui transformait en joie lumineuse pour nous tous même ses solitudes les plus sombres et les plus douloureuses : tant il est vrai qu'il fut toujours l'homme que rien n'a pu diminuer jamais dans l'intégrité de ses dons, lui qui aujourd'hui encore, le

1. Nach Innen sah ich seine Schmerzen weinen.

Digitized by Google

front transfiguré, nous aide à surmonter la douleur des adieux, et danse sur son arc-en-ciel par-dessus tous les remous terrestres. Sois remerciée, âme miraculeuse! Je crois entendre tes propres paroles : « Les cieux sourient au fils né d'eux un jour de fête[1] ». Repose-toi de la misère humaine, noble cœur, fait de bravoure et de douceur.

RICHARD DEHMEL.

(*Traduction Charles Andler*).

1. Der Himmel laechelt seinem Sonntagskinde.

Digitized by Google

LES ROMANS DE MRS RADCLIFFE

Dans la période de transition du roman qui va de 1760 environ à 1814, date de l'apparition du *Waverley* de Scott, le « romance » renouvelé est un genre particulièrement intéressant par le succès qu'il obtint et l'influence qu'il exerça; ressuscité par Walpole, modifié par miss Reeve, il trouve sa plus complète expression dans les œuvres de Mrs Radcliffe avant de se charger d'éléments nouveaux chez Lewis et Maturin.

Mrs Radcliffe est un cas curieux de grandeur et de décadence littéraire. Ses œuvres, traduites en français, en allemand, voire même en italien et en espagnol, furent les plus populaires de la dernière décade du XVIIIe siècle. Aujourd'hui une mention dédaigneuse, quelques lignes souvent ironiques sont le seul tribut qui lui consacrent les histoires littéraires. Certes, une réhabilitation serait impossible. Les romans de Mrs Radcliffe sont comme les vieilles abbayes désertes qu'elle aimait à décrire : les pas des lecteurs ne s'y égarent plus, et quand on y pénètre, il s'en exhale une odeur vague, indéfinissable, comme de salles longtemps fermées. Cependant, il serait peut-être intéressant d'examiner d'un peu près ces romans qui (leur succès même le prouve) répondaient aux goûts contemporains et dont l'étude rapide peut, dans son humble mesure, aider à mieux connaître cette période complexe entre toutes, où le pré-romantisme devient le romantisme proprement dit[1].

1. La vie de Mrs Radcliffe (1764-1823) fut toute de pénombre discrète. Bourgeoise paisible, fuyant la notoriété, elle fut à peine auteur. Ses romans furent écrits et publiés en rapide succession : *The Castles of Athlin and Dunbayne* (1789). — *A Sicilian Romance* (1790). — *The Romance of the Forest* (1791). — *The Mysteries of Udolpho* (1794). — *The Italian or the Confessional of the Black Penitents* (1797). A ce moment elle disparut discrètement de la vie littéraire : à plusieurs reprises on fit courir le bruit de sa mort, qu'elle ne prit même pas la peine de démentir. Elle avait aussi publié *A Journey made through Holland and the Western frontier of Germany with a Return down the Rhine* (1795). — Un roman posthume, *Gaston de Blondeville*, sans intérêt pour l'histoire littéraire, fut publié en 1826, précédé d'un *Memoir*, qui est l'unique source pour une biographie de Mrs Radcliffe.

Digitized by Google

Rappelons brièvement, tout d'abord, les origines du « romance ». *The Castle of Otranto* de Walpole (1764) marque, dans le roman, l'éveil du « spirit of wonder » qui s'était manifesté dans la poésie de Collins (*Ode to Fear*, 1747) et de Gray (*The Bard*, 1757), et aussi l'influence du mouvement de réhabilitation des temps « gothiques ». Avant Walpole déjà, dans le *Ferdinand, Count Fathom*, de Smollett (1753) certains chapitres faisant appel à la peur, « la plus violente et la plus intéressante des passions », selon Smollett, indiquaient une réaction contre le « novel » réaliste et raisonnable[1]; et le « romance » pseudo-historique de Leland, *Longsword Earl of Salisbury* (1762), inspiré des *Observations on the Fairie Queene* de Thomas Warton (1754) et des *Letters on Chivalry and Romance* de Hurd (1762), opposait le récit d'aventures chevaleresques au « novel » de mœurs contemporaines. Mais c'était à Walpole qu'il était réservé de combiner ces deux éléments de terreur et d'aventures chevaleresques, et d'écrire l'œuvre type qui devait inspirer tous les « romances » jusqu'à Scott.

The Castle of Otranto nous fournit en effet l'intrigue-type, immuable en son fond d'aventures romanesques et de mystères dévoilés — les personnages types : le baron féodal, violent et persécuteur; l'héroïne, et le héros beau et généreux, les comparses, moines perfides et domestiques poltrons — le cadre type, le château gothique et l'horreur nocturne de ses salles désertes. Walpole avait aussi prodigué le fantastique : fantômes, casque gigantesque tombant du ciel, portraits descendant de leurs cadres et parcourant les couloirs.

Le succès fut grand. Seul le fantastique provoqua les protestations des lecteurs encore imbus de la raison classique. Miss Reeve se chargea d'accommoder ce merveilleux au goût encore timide du temps. Dans *The Champion of Virtue* (1777), devenu en 1778 *The old English Baron*, elle garda l'intrigue, les personnages, les cadres du roman de Walpole. Le merveilleux fut atténué jusqu'à devenir vraisemblable et se réduisit à des rumeurs mystérieuses et inexpliquées. Mais dans l'esprit général de l'œuvre il y avait aussi quelque chose de changé. Le vernis médiéval chez Walpole était bien mince ; ses preux portaient la perruque poudrée du XVIIIe siècle.

1. *F. c. Fathom*, la scène dans la cabane des brigands (chap. 20, 21) et les visites nocturnes de Renaldo à la tombe de Monimia (chap. 52, 53).

Digitized by Google

Chez miss Reeve, provinciale peu instruite, ce vernis même disparaît. L'influence de Richardson, dont elle était l'admiratrice enthousiaste, se fait sentir chez ces chevaliers bigots et sensibles à la manière des bourgeois de Pamela. Ainsi chez miss Reeve (et chez Mrs Radcliffe cette tendance s'accentuera encore) le « romance » a tendance à se rapprocher du « novel » pour former un genre hybride.

Une autre influence aussi tend à rapprocher Mrs Radcliffe du « novel » contemporain. Walpole et miss Reeve avaient échappé au « mal du siècle » naissant. Mrs Radcliffe, née en 1763, est au contraire nourrie des poètes de la mélancolie, de Rousseau, d'Ossian, du Werther de Gœthe, des romans sentimentaux de Mackenzie. Dans le *Memoir* nous trouvons des notes rapides griffonnées au cours de ses excursions qui nous montrent un amour sincère pour la nature. Aussi dans le cadre élargi du « novel-romance » unira-t-elle les deux éléments préromantiques : les aventures chevaleresques, mêlées de mystérieux et de terreur, et le thème sentimental de la mélancolie et du retour à la nature.

*
* *

Les cinq romans de Mrs Radcliffe ont tant de points de ressemblance qu'il serait inutile et fastidieux de les étudier séparément. Ils furent écrits en succession rapide de 1789 à 1797, et on n'y trouve pas à proprement parler une évolution de son talent. Le dosage des éléments peut varier, mais les éléments eux-mêmes restent identiques, *The Castles of Athlin and Dunbayne* marque une influence plus directe de Walpole et de miss Reeve, mais *A Sicilian Romance* nous montre le roman radcliffien déjà constitué, et les œuvres suivantes, plus riches, plus étoffées, ne présentent pas de changements essentiels. La publication entre *The Mysteries of Udolpho* et *The Italian*, du *Monk* de Levis (1796) est le seul événement littéraire dont on ressente le contre-coup dans l'œuvre de Mrs Radcliffe. Elle lui emprunta, comme nous le verrons, l'idée d'un personnage et quelques détails d'intrigue, mais elle n'apporta pas de modification fondamentale à sa conception du « romance ». Aussi le meilleur procédé à suivre dans l'étude de ces romans, nous a semblé être celui qui consiste à décomposer le roman radcliffien en ses éléments : méthode analytique justifiée par ce fait que les cinq romans sont

Digitized by Google

cinq romans selon une formule. Nous examinerons successivement l'intrigue, les personnages, puis l'élément le plus important : le cadre pittoresque, et le cadre « terrifiant » des vieilles ruines, ce qui nous amènera à étudier l'emploi que Mrs Radcliffe a fait du mystérieux et de la terreur.

*
* *

Si nous considérons l'intrigue des romans de Mrs Radcliffe, nous y trouvons, encore plus accentuée que chez miss Reeve, la tendance à rapprocher le « romance » du novel, et à le dépouiller de son léger vernis moyen-âgeux. Le procédé du manuscrit retrouvé, par lequel Walpole et miss Reeve prétendaient assurer le public de l'exactitude historique de leurs romans, était devenu, après eux, un procédé littéraire dont les romanciers avaient abusé. Mrs Radcliffe l'employa parfois : elle donna *A Sicilian Romance* et *The Italian* comme des récits tirés de manuscrits qu'on lui avait prêtés, mais sans voir, dans l'emploi de ce procédé, autre chose qu'un début commode, une entrée en matière qui simplifiait les choses, et non une sorte de garantie d'une fidélité historique à laquelle elle ne prétendait d'ailleurs pas.

Dans son premier roman *The Castles of Athlin and Dunbayne*, sous l'influence directe de miss Reeve, elle s'était essayée à peindre la lutte des clans écossais dans des temps que l'on peut considérer comme « gothiques » d'intention, car les seules armes employées sont les arcs et les flèches. C'était là d'ailleurs le seul détail typique qu'on y trouvât[1], et Mrs Radcliffe, consciente de son ignorance, abandonna dès lors toute prétention historique ou médiévale. Les époques où elle place l'action de ses romans n'ont à proprement parler rien de gothique. Dans le *Sicilian Romance* c'est la fin du XVIe siècle; dans *The Romance of the Forest*, le milieu du XVIIe siècle; dans *The Mysteries of Udolpho* l'année 1584, et *The Italian*, placé en 1760, est presque contemporain.

Dans ce cadre simplifié, dépouillé des prétentions gothiques de Walpole et des prétentions historiques de miss Reeve, et qui ne

1. Le *Critical Review* (vol. LXVIII, p. 251) faisait remarquer que Mrs Radcliffe était « unacquainted both with the manners and costume of the Highlands ».

Digitized by Google

conservait qu'un léger recul dans le temps[1], allaient se dérouler les mêmes aventures, stock nécessaire de tout « romance », avec, cependant, un changement dans le personnage principal. Walpole et miss Reeve avaient fait du héros la figure centrale du récit; avec Mrs Radcliffe, c'était autour de l'héroïne qu'allaient graviter les aventures.

En partant de ce fait que l'héroïne est comme le lien qui réunit les fils de l'intrigue et ramène à l'unité la diversité des péripéties, l'analyse d'un roman de Mrs Radcliffe est relativement simplifiée. Prenons par exemple *The Mysteries of Udolpho* qui contient toutes les ressources de l'imagination de Mrs Radcliffe, et peut servir d'intrigue type.

Emily Saint-Aubert vit heureuse en Gascogne avec ses parents. Sa mère vient à mourir. Premier chagrin de l'héroïne, à qui nous commençons à nous intéresser. Pendant un voyage entrepris pour rétablir la santé de son père, elle rencontre le héros, Valancourt. Ils s'aiment aussitôt[2]. Saint-Aubert voit cet amour d'un œil favorable et la perspective d'un bonheur sans nuages s'ouvre devant les amoureux. Mais Saint-Aubert meurt. La malheureuse héroïne doit aller vivre avec Mme Chéron, une tante d'humeur acariâtre, qui tout en empêchant son mariage avec Valancourt, épouse elle-même le signor Montoni. Montoni emmène sa femme et Emily en Italie. Douleur de l'héroïne séparée pour longtemps, peut-être pour toujours, de sa chère Gascogne et de celui qu'elle aime. Après un court séjour à Venise, Montoni conduit les deux femmes à son château, sombre et solitaire, dans les Apennins. Et c'est là que se déroulent pendant plusieurs centaines de pages les aventures terribles et les épreuves

1. Les détails sur l'Inquisition dans *The Italian* (chap. XVII) sont empruntés au *Monk* de Lewis (vol. III, chap. XII, p. 275 et suiv.). — D'ailleurs malgré l'imprécision historique volontaire de Mrs Radcliffe les erreurs sont nombreuses. Dans *A. S. R.* la vie, au château féodal de Mazzini, se passe en concerts dans le « drawing room » et en « conversaziones » dans les bosquets. — L'action des *M. of U.* débute en Gascogne, en 1584, au moment où les guerres religieuses étaient à leur paroxysme, et Mrs Radcliffe nous montre une Gascogne souriante où on se promène « en landau », où l'on parle des opéras que l'on joue à Paris, à un moment où l'opéra n'existait pas. Emily est élevée « in the sublimity of the English poets », Milton et Mr Pope, sans doute.

2. Le coup de foudre est de rigueur dans les romans de Mrs Radcliffe — que le héros et l'héroïne se rencontrent dans une forêt, dans un salon, ou à l'église. La rencontre de Vivaldi et d'Ellena dans une église de Naples (*Id.*, chap. I) est peut-être imitée du premier chapitre de *The Monk*.

Digitized by Google

cruelles qui accablent l'héroïne. Tout d'abord, elle doit vivre dans une chambre isolée dont la porte ne peut se fermer; elle est en proie à toutes les horreurs nocturnes causées par des bruits sinistres et mystérieux, par des visites à des appartements déserts où l'on trouve les traces de crimes anciens dont parlent les légendes qui courent sur la disparition étrange de l'ancienne châtelaine. Emily a aussi à lutter contre le traître : Montoni n'est qu'un sinistre chef de brigands dont le château est le repaire. Mme Chéron meurt à la suite des mauvais traitements de son mari, et voilà la pauvre héroïne réduite à vivre seule, sans nouvelles de Valancourt, au milieu de bandits. Comme elle est la seule héritière de sa tante, elle a encore à lutter contre la cupidité de Montoni qui veut d'abord lui extorquer une renonciation, puis, sur le refus d'Emily, veut l'épouser pour s'assurer la possession de ces biens. Elle doit aussi défendre sa vertu contre les entreprises d'un comte galant, et à un moment, blessée et brutalisée par Montoni, elle a à craindre pour sa vie même. Cependant elle tient tête à tout avec l'endurance d'une véritable héroïne[1]. Enfin, avec l'aide d'un domestique fidèle, Emily parvient à se réfugier en Languedoc, dans un couvent. L'horizon semble devoir s'éclaircir pour elle, mais elle apprend que Valancourt ne lui est pas fidèle et se dissipe à Paris. Nouvelles douleurs de l'héroïne que ne parvient pas à adoucir l'accueil hospitalier de la famille de Villefort. Emily séjourne avec eux à Château-Blanc, et les frayeurs mystérieuses d'Udolpho recommencent dans les salles désertes du manoir. Finalement, tout s'arrange. Montoni meurt en prison, Emily rentre en possession de ses biens. Les bruits relatifs à Valancourt étaient exagérés, et le mariage du héros et de l'héroïne met fin à ces rudes épreuves.

Le fond de ces « romances » était donc le récit des tribulations de l'héroïne persécutée : c'était là le tissu sur lequel se brodait l'ordinaire série des aventures romanesques : fuites, enlèvements, rencontres et délivrances inespérées. Les malheurs qui accablaient l'héroïne pouvaient être de différentes sortes, afin de varier les

1. Cf. *M. of U.*, ch. 31. « You speak like a heroine, said Montoni (to Emily), we shall see whether you can suffer like one. » — Cf. Adeline dans l'abbaye et au château du marquis (*R. of the F.*, chap. 4 à 15). — Julia dans la chambre du château de Mazzini (*A. S. R.*, ch. 2 à 4). — Ellena au couvent (*It.*, chapitres 8, 11, 12, 13) et dans la cabane de Spalatro (*Id.*, chap. 18 à 21).

Digitized by Google

situations et d'augmenter l'intérêt de la narration. Son amour même pouvait être traversé de vicissitudes, comme celui d'Emily, mais généralement le héros était d'une fidélité inébranlable et l'héroïne n'avait à souffrir que des coups du destin qui lui ravissait des parents chéris, ou des basses intrigues du traître qui s'acharnait à sa perte. Elle pouvait avoir à lutter seulement pour son bonheur compromis par un mariage détesté qu'on voulait lui imposer, comme Mary dans *The Castles of Athlin and Dunbayne* et Julia dans *A Sicilian Romance*. Ou bien elle pouvait avoir aussi à repousser des attentats contre son honneur, sa fortune et sa vie, comme Adeline dans *The Romance of the Foush*, Emily dans *The Mysteries of Udolpho* ou Ellena dans *The Italian*.

Ce récit des tribulations de l'héroïne se combine avec le procédé, employé par Walpole et Miss Reeve, du mystère suggéré au début du récit — généralement un crime resté sans châtiment, ou une disparition mystérieuse — qui ne s'éclaircit que dans les dernières pages, où l'on retrouve la personne disparue, le meurtrier impuni, ou l'héritier longtemps ignoré. Ce mystère que l'héroïne contribue toujours à éclaircir la concerne indirectement ou directement. A la fin de *A Sicilian Romance* Julia retrouve sa mère que le marquis a tenue enfermée pendant dix-huit ans dans les souterrains de son château; dans *The Mysteries of Udolpho*, Emily reconnaît sous les traits d'une nonne repentie, la mystérieuse châtelaine d'Udolpho. Dans *The Romance of the Forest* et *The Italian* c'est l'héroïne elle-même qui, comme Théodore dans *The Castle of Otranto*, ou Edmund dans *The Old English Baron*, se trouve être l'héritière longtemps cherchée, et finalement reconnue par le moyen classique du sceau ou du médaillon [1].

Mais tout au long du roman règne un inébranlable optimisme. Le lecteur est certain, dès le début, que tout s'arrangera à la fin. Dans les pires aventures, les héroïnes sont protégées par une grâce d'en haut. Les attentats contre leur honneur échouent piteusement, à la

1. Ellena retrouve sa mère, qui la reconnait grâce à un vieux médaillon (*It.*, ch. 30), Adeline, grâce à un sceau qu'elle a conservé, recouvre l'héritage de son père (*R. of the F.*, ch. 23, 24). — Dans *The Castles of Athlin and Dunbayne*, selon la tradition walpolienne, c'est le héros, Alleyn, qui est reconnu par sa mère, grâce à une fraise qu'il a sur le bras (*C. of A. and D.*, ch. 12).

Digitized by Google

grande honte des galants sans scrupules[1]. Les poignards s'arrêtent au moment de s'abaisser sur elles, et les assassins, touchés par leur beauté endormie, abandonnent leur dessein criminel[2]. Elles recouvrent leur fortune, après la mort du traître — qui arrive invariablement — et la justice distributive répand impartialement récompenses et châtiments selon une formule qui peut servir d'épigraphe aux cinq romans : « Virtue may for a time be pursued by misfortune, and justice be obscured by the transient triumphs of vice, but the Power whose peculiar attributes they are, clears away the clouds of error, and even in this world establishes his throne of Justice[3] ».

En adaptant ainsi les tribulations de l'héroïne au cadre d'aventures romanesques et terribles de Walpole et de Miss Reeve, Mrs Radcliffe n'apportait, comme contribution personnelle, que sa dextérité à agencer les différentes parties de l'intrigue et à en manier les divers ressorts. Il y a un grand talent de composition dans ces romans, dont les trois derniers au moins sont de très longue haleine. Si le commencement de certains d'entre eux est languissant, le début de *The Romance of the Forest*, et l'introduction de *The Italian* que Scott comparait à la porte voûtée et sombre d'un vieux castel, témoignent d'une grande habileté de mise en scène, par la façon dont ils éveillent l'intérêt du lecteur, et accordent en quelque sorte son esprit comme un instrument, pour les événements terribles qui vont suivre.

On retrouve la même habileté dans la manière dont l'intrigue s'enchevêtre, dans l'alternance des scènes romanesques ou angoissantes, et des épisodes de calme qui permettent à l'héroïne et au lecteur de souffler un moment[4], et dans la façon dont le mystère, suggéré par des indications discrètes, excite la curiosité sans la satisfaire avant les derniers chapitres[5].

1. Le cas d'Emily surtout est remarquable, et rappelle celui de Paméla. Le comte Morano s'introduit la nuit dans sa chambre, mais par une sorte de *prophetic apprehension*, elle s'est couchée tout habillée, et tout se termine heureusement (*M. of U.*, ch. 19).

2. Cf. *R. of the F.*, ch. 15. — *The It.*, ch. 20.

3. *C. of A. and D.*, ch. 12.

4. Par exemple. Le séjour d'Adeline chez La Luc, après les épreuves endurées à l'abbaye (*R. of the F.*, ch. 16, 18). — Emily dans la cabane toscane après son séjour à Udolpho (*M. of U.*, ch. 32, 33).

5. Voir la confession inachevée du domestique (*A. S. R.*, ch. I). — Les avertissements du moine mystérieux (*The It.*, ch. 1, 2, 3).

Digitized by Google

Ces derniers chapitres, d'ailleurs, avec leurs cascades de reconnaissances, où tous les personnages se retrouvent, où tous les mystères se dévoilent, bien que nécessaires, sont les moins intéressants. D'autre part, cette habileté d'agencement ne va pas sans quelques défaillances. Parfois un épisode dont l'auteur use au cours de son récit, n'est pas expliqué à la fin, comme si Mrs Radcliffe, en tricoteuse malhabile, avait oublié de reprendre les mailles[1]. Les romans n'échappent pas non plus complètement au reproche de monotonie. Les épisodes sont parfois indûment prolongés ou répétés sans grands changements[2], et s'entassent dans un enchevêtrement qui témoigne d'une imagination à la fois prodigue et contrainte[3].

C'était là un danger auquel Walpole n'avait échappé que par la brièveté même de son récit, et que Mrs Radcliffe qui satisfait à la mode du roman en trois volumes ne pouvait éviter. Cependant, en dépit de ces défauts, Mrs Radcliffe apportait, dans l'agencement de l'intrigue, une richesse d'invention, un talent d'exciter, de soutenir et de varier l'intérêt, qui étaient en somme une qualité importante dans un genre qui demandait du mouvement plutôt que de la vie, et reposait plus sur les péripéties de l'action que sur l'intérêt et la profondeur psychologique des personnages.

*
* *

Les personnages qui se meuvent dans ces intrigues compliquées sont nombreux, mais par le fait même qu'ils ont des rôles à jouer plutôt que des caractères à développer, il est facile de ramener leur diversité à quelques catégories bien définies, dans lesquelles les individus, tout en différant par quelques traits, gardent les caractéristiques de l'espèce à laquelle ils appartiennent.

Nous avons d'abord les personnages sympathiques, le côté vertu, pour ainsi dire : l'héroïne et le héros — puis le personnage antipathique, le traître. Autour de ces trois premiers rôles gravitent une foule de comparses et de personnages secondaires que nous étudierons brièvement à leur tour.

1. Cf. l'épisode du baron de Cambrusca (*The It.*, ch. 22).
2. V. les scènes languissantes du Tribunal de l'Inquisition (*The It.*, ch. 26, 30, 32). — Dans *The M. of U.*, les scènes de Château-Blanc (ch. 38 et suivants) ne font que répéter celles d'Udolpho.
3. En trois chapitres (12-14) l'héroïne de *A. S. R.* est enlevée trois fois et fait deux fois naufrage.

Digitized by Google

Le passage, dans le « romance », du héros à l'héroïne, comme personnage principal, n'était que le résultat du mouvement, commencé vers 1770, qui avait fait du « novel » un domaine littéraire presque exclusivement accaparé par les femmes-auteurs de jour en jour plus nombreuses. Avec l'*Evelina* de miss Burney (1776) l'héroïne devenait la figure centrale du « novel », par suite d'une tendance naturelle chez les romancières à peindre et à glorifier leur propre sexe, et aussi à cause de l'influence persistante de Richardson qui, jusqu'à la fin du siècle, fut le romancier favori de toutes les jeunes demoiselles [1]. Déjà miss Reeve avait introduit dans le « romance » l'influence de Richardson, mais en s'inspirant de *sir Charles Grandison*. Miss Burney et ses imitatrices s'inspirèrent de *Clarissa* et de *Pamela*.

Pamela et *Clarissa Harlowe* étaient, essentiellement, l'histoire minutieusement narrée de la lutte d'une jeune fille défendant sa vertu et son honneur contre les entreprises de galants sans scrupules. Chez Richardson, romancier analyste, le conflit de sentiments, la lutte intérieure étaient notés dans leurs moindres phases, et les événements extérieurs n'intervenaient qu'autant qu'ils réagissaient sur l'esprit des acteurs du drame sentimental. Miss Burney transporta l'héroïne de Richardson du roman d'analyse dans le roman d'esquisse de mœurs contemporaines : elle fit passer une jeune provinciale nouvellement arrivée à Londres par une série de mésaventures — plutôt que d'aventures — et d'incidents — plutôt que d'événements — qui se terminaient heureusement par un mariage. L'héroïne perdait ainsi en caractérisation psychologique ce que le développement du récit gagnait en richesse, et elle tendait à devenir une sorte de figure passive, aux traits un peu conventionnels, à laquelle se ramenaient les épisodes de l'intrigue.

D'*Evelina* au « romance » de Mrs Radcliffe cette tendance se développa et Charlotte Smith, surtout, fit, dans ses romans, le récit des malheurs de l'héroïne, généralement orpheline, ayant à lutter pour sa fortune ou son honneur contre les entreprises d'avides coquins ou de vils galantins [2].

1. Le Monthly Review, recommandait aux jeunes filles la lecture de Richardson, « le Shakespeare du Roman » (vol. 34, p. 466).

2. Souvent ses héroïnes étaient forcées de vivre dans une maison isolée, avec des gens sans scrupules, comme Paméla l'avait été dans la maison de lord B., et comme Emily allait l'être dans le château d'Udolpho (Cf. *Emmeline*

Digitized by Google

Mrs Radcliffe avait placé son héroïne, non dans le milieu de la vie contemporaine anglaise, mais dans le cadre des aventures romanesques et terribles du « romance » de Walpole et de miss Reeve. Cependant, en passant du « novel » dans le « romance », l'héroïne ne perdait aucune des vertus qui devaient caractériser une véritable héroïne, telle qu'on la rêvait en 1790.

Walpole et miss Reeve n'avaient donné le premier à Matilda et Isabella, la seconde à son Emma, qu'une exquise pudeur et une silhouette élégante. L'héroïne radcliffiennne rassemblait en elle les qualités que l'on rencontrait déjà dans la Monimia, de Smollett[1], la miss Walton et la Julia de Roubigné, de Mackenzie[2], la Laura de Moore[3], et qui avaient trouvé leur expression la plus parfaite dans les héroïnes de Charlotte Smith : son Emmeline, son Ethelinde étaient douces et mélancoliques, elles aimaient la nature, la musique, se laissaient même aller de temps en temps à leur génie poétique, et composaient des sonnets *A la nuit*, ou *Au Rossignol*.

Mary, Julia, Adeline, Emily, Ellena, sont les dignes sœurs de ces héroïnes. Au physique, toutes sont des beautés, généralement avec des cheveux d'un blond mordoré, et des « formes de nymphe ». Il serait difficile de trouver une qualité que Mrs Radcliffe ne leur ait point généreusement accordée, et toutes les bonnes fées se sont réunies autour de leur berceau. Elles sont fidèles au héros, douces à tous ceux qui les entourent, et, cependant, pleines de dignité calme et de fierté résolue quand le traître les insulte ou les menace. Elles ont un sentiment exquis des convenances qui ne les abandonne pas dans les moments les plus critiques. La « *delicacy* » leur défend de se retourner pour suivre de l'œil un jeune homme, même si c'est le héros, ou de se promener seules avec lui. Le mariage clandestin que leur propose généralement le héros, après les avoir aidées à s'enfuir du château du traître, leur fait horreur[4].

or the Orphan of the Castle (L. 1788). Emmeline dans la maison de Mowbray (vol. I, p. 75 sq.). — *Ethelinde or the Recluse of the Lake* (L. 1789, vol. IV, p. 58 sq.). Ethelinde dans la maison de Woolaston).

1. *Ferdinand count Fathom*, ch. 43.
2. *The Man of Feeling* (1771), ch. 13. — *Julia de Roubigné* (1771), ch. 25.
3. *Zeluco* (1789), ch. 40.
4. Cf. *R. of the* F., ch. 12 : « She could not bring herself to consent so hastily to a marriage with a man of whom she had little knowledge and to whose family and connections she had no sort of introduction. »

Digitized by Google

Si, enfermées dans un château avec le traître, elles viennent à perdre leur « chaperon », elles sentent toute la fausseté de leur situation et demandent à se retirer[1].

Leur éducation n'a pas donné de moins bons résultats : les soins du ménage, si elles en sont réduites là, n'ont point de secrets pour elles. Elles dansent comme toutes les Grâces ensemble. Parfois elles savent le latin et la géographie. En tout cas, elles aiment toujours la poésie, surtout les poètes anglais, et particulièrement Shakespeare et Milton dont elles lisent les œuvres même par anticipation. Avec les livres, la musique est leur seule consolation et fort souvent elles mouillent de leurs larmes le luth sur lequel elles chantent leurs douleurs. Tous leurs sentiments se fondent en une douce mélancolie, « a romantic sadness luxurious and indefinable » qui donne à leur visage une expression intéressante[2]. Leur esprit est capable d'être « highly elevated or sweetly sooked by scenes of nature[3] ». Elles ont toutes appris le dessin, et s'installent assez souvent dans de jolis sites pour faire des croquis. Elles sont debout toujours à temps pour voir le soleil se lever, et le soir rêvent au clair de lune en écoutant chanter les rossignols. Le spectacle des beautés de la nature leur inspire des vers que l'auteur transcrit fidèlement, et il est rare que la journée se passe sans qu'elles aient confié à leurs tablettes un sonnet ou quelques strophes[4]. Cette trop

1. Cf. *M. of U.*, ch. 29 (Emily à Montoni) : « While my aunt lived, sir, my residence here was not improper, but now that she is no more, I may surely be permitted to depart ».

2. Cf. *M. of U.*, ch. 29 : « The bloom of her (Emily's) countenance was somewhat faded but all its sweetness semained and it was rendered more interesting than ever by the faint expression of melancholy that sometimes mingled with her smile ».

3. *It.*, ch. 8.

4. De ces poésies insérées dans les romans il y a peu de chose à dire : adressées to Evening, to Sunset, to the Nightingale, to the Winds, to Autumn, elles sont toutes surchargées des images de l'école du Penseroso, et d'abstractions personnifiées. Comme Scott le remarque, ces poésies sont la partie la moins poétique de l'œuvre de Mrs Radcliffe. Le seul fait intéressant à noter est l'abondance, parmi ces poésies, de sonnets, genre préromantique ressuscité par Th. Warton, et dont Bowles et Ch. Smith avait surtout fait : « a vehicle for a single sentiment » (Ch. Smith, préface, sonnets), une comparaison dont le premier terme est un aspect de la nature, et le deuxième une réflexion sur la vie. Mrs Radcliffe reprend leur procédé et leurs sujets : Cf. par exemple : Sunrise, a Sonnet (*R. of the F.*, ch. 18). D'ailleurs Mrs Radcliffe supprima dans son dernier roman ces effusions poétiques qui interrompaient trop souvent l'action, peut-être à la suite de la publication du roman satirique de W. Beckford « the Elegant Enthousiast » (L. 1796) où l'auteur se moquait des « héroïnes à sonnets ».

Digitized by Google

fréquente tendance à rimer[1] est, à la vérité, leur seul défaut avec une fâcheuse propension à s'évanouir plus souvent que de raison, et non pas seulement quand elles retrouvent le héros, ou une mère depuis longtemps disparue[2].

Dans la peinture de ces héroïnes, Mrs Radcliffe s'inspira donc du type contemporain de l'héroïne idéale: elle mit en elles un peu de son amour de la nature et de sa propre mélancolie, mais sans réussir à faire d'elles autre chose que des « anges souffrants[3] » et finalement récompensés, dont la perfection monotone ennuie, et qui passent dans les romans comme des formes blanches, imprécises et semblables.

Par suite du rôle prépondérant de l'héroïne, les héros perdent en importance, sinon en perfection. Déjà indistincts chez Walpole et miss Reeve ils deviennent encore plus imprécis chez Mrs Radcliffe. Dans un de ses Essais[4], Hazlitt s'est apitoyé sur le sort de ces héros qui, séduisant les cœurs au premier coup d'œil, et sympathiques par nécessité, ne peuvent être qu'insipides. Ceux de Mrs Radcliffe ne font pas exception à la règle. Alleyn, Hippolitus, Théodore (frère cadet du Théodore du *Castle of Otranto*), Valancourt, Vivaldi ont tous des noms charmants, et c'est la chose qui les distingue. Ils joignent en eux le caractère chevaleresque du héros walpolien, et les qualités des héros des « novels[5] », qui séduisaient les jeunes lectrices. Ils ont une grâce virile, à la fois noble et douce, parfois un caractère un peu impétueux, mais toujours tempéré par des sentiments d'humanité[6]. Ils sont braves et sauvent l'héroïne des pires dangers. Leurs manières sont d'une urbanité exquise, leurs déclarations d'amour discrètes et polies[7]. Avec cela beaucoup de lecture, beaucoup de goût pour la poésie, un vif sentiment des beautés de la nature, et souvent une jolie voix de ténor qui leur permet de donner des sérénades à l'héroïne. En un mot, ce sont des noms

1. En six pages (*R. of the F.*, ch. 18, 19) Adeline compose : un sonnet au Soleil levant, un autre au Matin, une chanson sur Titania, et une poésie à la Nuit.
2. En un seul chapitre et en quelques heures l'héroïne s'évanouit quatre fois (*R. of the F.*, ch. 12).
3. *R. of the F.*, ch. 13.
4. *Why heroes of romances are insipid.*
5. V. Delamare dans *Emmeline*, vol. I, et Montgomery dans *Ethelinde*, vol. I.
6. Cf. par exemple Valancourt, *M. of U.*, ch. 4.
7. Cf. *R. of the F.*, ch. 11.

Digitized by Google

charmants, avec de bonnes manières, et ils ont rempli leur rôle quand après s'être laissé aimer par l'héroïne pendant trois volumes, ils l'épousent au dernier chapitre.

En passant à l'étude du traître nous quittons la blancheur immaculée de la vertu pour la noirceur, un peu uniforme, du vice et du crime.

Les cinq traîtres des cinq « romances », le Malcolm de *The Castles of Athlin and Dunbayne*, le marquis de Mazzini de *A Sicilian Romance*, le Marquis de Montalt de *The Romancea of the Forest*, le Montoni de *The Mysteries of Udolpho,* et le Schedoni de *The Italian*, offrent maints traits de similitude qui les rapprochent du traître « bon teint » dont Walpole et miss Reeve avaient repris le type immuable. Ils sont également orgueilleux, tyranniques, ambitieux et violents. Si certains d'entre eux ont une lueur de pitié, c'est une faiblesse passagère sur laquelle leur endurcissement au vice reprend vite le dessus [1], et ils ne se repentent que lorsque la mort est proche.

Malcolm et le marquis de Mazzini sont directement inspirés, le premier, de miss Reeve, et le second, de Walpole. Malcolm qui a tué son père, martyrisé sa belle-sœur, et qui s'est emparé de leurs domaines, rappelle, trait pour trait, le sir Walter Lovel de *The Old English Baron*. Le marquis de Mazzini dont le caractère violent contraste avec la douceur de sa femme, qui enferme celle-ci dans un souterrain, et veut marier sa fille au comte de Luovo, qu'elle hait, n'est qu'une réplique du Manfred de *The Castle of Otranto.*

Les trois autres traîtres, — surtout Montalt et Schedoni — tout en ayant les mêmes caractères généraux, montrent une évolution, intéressante bien que seulement esquissée, de la conception du personnage.

Montalt est violent, brutal et orgueilleux, comme les autres traîtres, et sa noirceur n'est pas moindre que la leur. Mais c'est un grand seigneur, à l'occasion poli et spirituel, dont les manières élégantes cachent un nihilisme moral absolu, un mépris complet des sentiments de pitié, de respect de la vie humaine — sentiments qui, à son point de vue ne sont que des préjugés sociaux. Quand pour faire disparaître l'héroïne et pour s'emparer de ses biens, il

1. *R. of the F.*, ch. 11. — *It.*, ch. 19. — *R. of the F.*, ch. 7.

Digitized by Google

pousse au meurtre son complice encore hésitant, c'est par une logique impérieuse qu'il cherche à ébranler ses scrupules et à justifier le crime. « There are certain prejudices, said the Marquis in a low and solemn voice, which it requires all our wisdom to keep from interfering with our happiness. :

« It is the first proof of a superior mind to liberate itself from the prejudices of country and of education... There are people of minds so weak as to shrink from acts they have been accustomed to hold wrong, however advantageous. They never suffer themselves to be guided by circumstances, but fix for life upon a certain standard, from which they will on no account depart. Self preservation is the great law of nature... When my life or what may be essential to my life requires the sacrifice of another or even if some passion wholly unconquerable requires it, I should be a madman to hesitate [1]. »

Mrs Radcliffe avait pu trouver l'idée du traître raisonneur, justifiant les crimes les plus horribles par une impitoyable logique, dans le Richard III, l'Iago ou l'Edmund de Shakespeare, peut-être aussi dans les œuvres où le « satanisme » naissant apparaissait. Le Zeluco de John Moore, violent, séducteur sans principes, n'agissant que d'après les règles que lui dicte son intérêt personnel, bien qu'il rappelle plutôt le *Ferdinand Count Fathom* de Smollett [2], avait déjà une sorte d'amoralité raisonnée, sinon encore raisonneuse, qui le mettait à mi-chemin entre le Manfred de Walpole et le Montalt de Mrs Radcliffe. Peut-être même le nihilisme moral de Franz Moor, dans les *Brigands* de Schiller, ne fut pas sans influence sur le marquis de Montalt [3], qui était lui-même une esquisse grêle d'Oswald, le meurtrier philosophe des *Borderers* de Wordsworth.

Peut-être, de même, les brigands de Schiller et leur chef Charles Moor suggérèrent à Mrs Radcliffe l'idée du Montoni des *Mysteries*

1. *R. of the F.*, ch. 14.

2. Moore, auteur de roman, et aussi éditeur de Smollett, admirait particulièrement le *Ferdinand* de Smollett. — Byron (Préface de Childe Harold) voulait faire de son héros *a poetical Zeluco*.

3. La traduction anglaise de Tytler ne parut qu'en 1792. Mais Mrs R. put connaître la pièce de Schiller soit par la traduction française parue en 1785, où plutôt par le *Account of the German Theatre*, un essai de Henri Mackenzie, qui parut dans l'*Edinburgh Magazine* de 1790 et fut très lu en Angleterre. Mackenzie y donnait une analyse détaillée du drame.

Digitized by Google

d'Udolpho, capitaine de bandits vivant avec ses rudes compagnons au milieu des Apennins sauvages. Mais la comparaison s'arrête là. Montoni n'a rien de la grandeur farouche de Charles Moor et ne se distingue des autres traîtres radcliffiens que par sa vie aventureuse de condottiere.

Dans Schedoni, nous trouvons une modification du personnage du traître, non plus au point de vue philosophique comme dans Montalt, mais au point de vue pittoresque et mélodramatique. *The Italian* fut publié après *The Monk*, et l'Ambrosio de Lewis donna peut-être à Mrs Radcliffe l'idée de Schedoni. Les deux personnages sont cependant différents. Ambrosio est une sorte de saint Antoine que le démon tente, sous la forme d'une belle jeune fille, et qui ne sait pas résister à la tentation; il est entraîné aux crimes les plus effroyables et finalement emporté par le diable. Le moine Schedoni, comme Ambrosio, est austère, ambitieux et hypocrite, mais il a toutes les caractéristiques du traître radcliffien, et n'a pas à lutter contre le démon. C'est un personnage de mélodrame, il n'est pas plus vivant que les autres créations de Mrs Radcliffe; mais son ambition féroce, cachée sous une apparence de sainteté, ses crimes mystérieux, sa rage silencieuse quand ses forfaits sont découverts et qu'il est condamné par l'Inquisition, son agonie farouche et ses rires de joie démoniaque quand, avant de mourir, il voit expirer sous ses yeux son ennemi qu'il a empoisonné, lui donnent une sorte de grandeur surhumaine. C'est une sombre figure, trop sombre et immuablement criminelle, pour présenter un intérêt psychologique, mais qui prend un étrange relief au point de vue statuesque; Mrs Radcliffe l'a vigoureusement esquissée. « As he stalked along, wrapt in the black garments of his order, there was something terrible in his air, something almost superhuman. His cowl too as it threw a shade over the livid paleness of his face, increased its severe character and gave an effect to his large melancholy eye which approached to horror... There was something in his physiognomy extremely singular and that cannot easily be defined. It bore the traces of many passions which seemed to have fixed the features they no longer animated. An habitual gloom and severity prevailed over the deep lines of his countenance, and his eyes were so piercing that they seemed to penetrate at a single glance into the

Digitized by Google

hearts of men and to read their most secret thoughts... » Cette figure farouche s'enveloppant d'une sorte de pénombre mystérieuse, était, avec la douceur en moins, comme une première ébauche du héros byronien [1].

Autour de l'héroïne, du héros et du traître évoluent des personnages secondaires dont la plupart ont comme seule raison d'être de consoler l'héroïne, ou d'aider le traître dans ses noirs desseins.

Auprès de l'héroïne nous trouvons des jeunes filles — ses sœurs ou ses amies — douées des mêmes qualités à un degré moindre, et qui sont blondes quand l'héroïne est brune, ou *vice versa* [2]; du côté du héros, nous trouvons des jeunes gens qui, avec presque autant de vertus, ont moins de bonheur, et soupirent sans espoir pour l'héroïne [3].

L'Hippolita de Walpole, la mère pleurante, épouse fidèle et infortunée reparaît sous les traits de Matilda, de Louisa Bernini, de Mme Saint-Aubert, d'Olivia [4], et fait contraste avec des parents plus éloignés de l'héroïne, tantes acariâtres ou oncles avares comme Mme Chéron et M. Quesnel [5].

Autour du traître se groupent ses acolytes : ordinaires brigands qui enlèvent l'héroïne afin de fournir matière à un chapitre supplémentaire [6]; condottieri rudes et sans scrupules [7] ou complices moins endurcis et encore hésitants devant le crime. La Motte, âme faible qui n'a pas l'énergie nécessaire pour revenir au bien, et cependant ne peut se résoudre au crime, la marquise, hésitant à faire périr Ellena, partagée entre sa haine et ses scrupules, sont des personnages à peine esquissés [8], mais leur lutte intérieure rudimentaire,

1. *It.*, ch. 2. — Cf. Lara, ch. I, str. 5, vers 67-72, où l'imitation est directe.

> That brow in furrowed lines had fixed at last,
> And spake of passions, but passions past;
> A high demeanour and a glance that took
> Their thoughts from others by a single look
> And some feeling it were vain to trace
> At moments lightened o'er his livid face.

2. Emilia dans *A. S. R.*, Clara La Luc dans *R. of the F.*, Blanche de Villefort dans *M. of U.*
3. Louis La Motte (*R. of the F.*), Du Pont (*M. of U.*).
4. Matilda (*C. of A. and D.*), Louisa (*M. of U.*), Mme Saint-Aubert (*M. of U.*), Olivia (*It.*).
5. Dans *The M. of U.*
6. Par exemple, *A. S. R*, ch. 13, 14.
7. Cf. *M. of U.*, ch. 16.
8. La Motte (*R. of the F.*), Marquise (*It.*).

Digitized by Google

opposée à la vertu toute blanche de l'héroïne et à la noirceur opaque du traître en fait les figures les plus intéressantes, au point de vue psychologique, des romans de Mrs Radcliffe.

L'anti-papisme de Mrs Radcliffe se donne libre carrière dans ses types de moines et de prieures qui, généralement, servent les desseins du traître en claustrant l'héroïne dans le couvent où elle s'est réfugiée. Ils sont hypocrites, vindicatifs, et cachent les plus viles passions sous le masque de la dévotion [1].

Enfin l'élément comique est sauvegardé : avec quelques médecins ridicules, pédants et fastidieux, peut-être imités de ceux de Moore dans *Zeluco*; nous retrouvons les domestiques mâles et femelles du *Castle of Otranto* tous les mêmes, avec leurs bavardages insipides, leurs digressions en narrant une histoire importante, qui tient le lecteur haletant, et leurs terreurs sottement superstitieuses [2].

A côté de ces comparses, venus en ligne droite du *Castle of Otranto*, Mrs Radcliffe introduit dans ses romans des personnages secondaires de provenance idyllique et sentimentale. D'abord, à l'arrière-plan des paysans qu'elle nous peint toujours dansant au clair de lune, simples mais honnêtes, vivant loin des villes dans l'innocence de l'âge d'or [4]. Puis des personnages plus importants qui nous donnent une idée du parfait homme sensible de la dernière décade du XVIIIe siècle.

Saint-Aubert s'est retiré du monde, avec plus de pitié que de colère, pour vivre au milieu de la nature et cultiver les vertus domestiques. Sa mélancolie native, augmentée par la mort de sa femme, est la marque distinctive de son caractère. L'obscurité du soir lui est douce. Il pleure très souvent, pas aussi souvent que le Harley de Mackenzie, mais au moins une fois par page. Il ne pêche pas à la ligne, car il ne peut trouver d'amusement à torturer ou à détruire, et son souper se compose toujours de crème et de fruits.

1. Cf. L'abbé de *A. S. R.* (ch. 10). — L'abbesse de l'*It.* (ch. 8). — Cf. dans *A. S. R.*, l'épisode où des voyageurs arrivent la nuit près d'un couvent et entendent les moines faire bombance au lieu de dire matines (ch. 5); narré d'ailleurs sans esprit, il servit peut-être à Scott (*Ivanhoe*, ch. 16, Friar Tuck et Richard Cœur de Lion).
2. *Zeluco*, ch. 48. — *R. of the F.*, ch. 12.
3. Par exemple Peter (*R. of the F.*, ch. 2). — Annette (*M. of U.*, ch. 18).
4. *M. of U.* (ch. 6). — Cf. « A scene of arcadian manners » (*It.*, ch. 13).

Digitized by Google

Tout comme Werther il aime deux mélèzes, de son jardin, qui lui rappellent son enfance, et il se déclare assez faible pour pleurer si on les abattait [1]. Finalement sa poitrine s'affaiblit, et vers le huitième chapitre, il meurt après une agonie verbeuse [2].

Le pasteur La Luc chez qui Adeline se réfugie, après ses cruelles épreuves dans l'abbaye, est la figure centrale d'un épisode idyllique qui fut fort admiré et assura le succès de *The Romance of the Forest.* Il habite à Leloncourt, au pied des Alpes de Savoie, et le curé de Wakefield, avec quelques touches de Mackenzie, s'évoque à nous quand nous voyons le bon pasteur protestant que Mrs Radcliffe est heureuse d'opposer aux méchants moines papistes. C'est un père pour ses paroissiens, et son esprit large, ses idées « simples, rationnelles, sublimes » le font respecter de tous. Il vit dans une petite maison — au bord d'un lac, comme dans la *Nouvelle-Héloïse* — avec sa sœur et sa fille qu'il a élevée selon les principes de Rousseau, en faisant appel à l'expérience de l'enfant, et non à sa raison. La botanique est son étude favorite, comme elle était celle de son maître Rousseau. Ayant perdu de bonne heure une épouse chérie il lui a fait élever une urne funéraire dans un lieu sauvage, et de temps en temps il se retire dans la solitude des montagnes pour s'abandonner « à la douceur amère de la douleur ».

Dans un cadre élargi, où se combinaient le « novel » contemporain et le « romance », les aventures romanesques et terribles du second, et les épisodes sentimentaux et idylliques du premier, Mrs Radcliffe avait fait rentrer les personnages des deux genres : ses romans sont comme une sorte de terrain neutre où se rencontrent le traître walpolien et l'homme sensible de Mackenzie. Elle n'avait pas plus réussi que Walpole ou miss Reeve à créer des êtres vivants. Mais ses personnages constituent comme une vitrine intéressante de mannequins, qui nous renseignent sur les goûts des lecteurs du temps. Tout en ayant parfois l'habileté de saisir les symptômes encore vagues d'une évolution dans la conception des

1. Cf. Werther : partie II, lettre 59. — C'est probablement à Saint-Aubert que pensait Wordsworth quand, il fait dire à Oswald :

> ... Hew down a withered tree
> And none look grave but dotards...
>
> (Borderers, v. 938-939).

2. *M. of U.*, ch. 1-8.

Digitized by Google

personnages, elle avait surtout montré à ses lecteurs leurs personnages favoris, tels qu'ils les cherchaient dans les romans de l'époque. C'est plutôt dans la description et dans l'emploi de la terreur, que ses facultés propres trouvèrent à s'exercer.

*
* *

Mrs Radcliffe avait placé l'action de ses romans dans des temps qui n'avaient rien de gothique et parfois presque contemporains. Ce rapprochement dans le temps fut compensé par l'éloignement dans l'espace. Sauf dans *The Castles of Athlin and Dunbayne*, où, sous l'influence de miss Reeve, elle plaça la scène dans les Highlands d'Écosse, elle suivit Walpole, et prit comme cadre de ses romans les pays du Sud : la Sicile dans *A Sicilian Romance*, le Sud de la France, les Alpes, et le Languedoc dans *The Romance of the Forest*, la Gascogne, Venise, les Apennins et les Pyrénées dans *The Mysteries of Udolpho*, Naples et Rome dans *The Italian*. Le choix de ces pays lointains et ensoleillés, où les « superstitions catholiques » étaient encore si vivantes, et les passions humaines exaltées par un climat plus ardent, suffisait à donner une sorte de buée romantique au récit, et contribuait à créer une atmosphère conventionnelle rendant vraisemblables des événements romanesques ou mystérieux, qui, placés dans un milieu anglais, eussent paru fort improbables.

Walpole avait voyagé en Italie : on ne s'en douterait pas en lisant *The Castle of Otranto* où il n'y a pas une ligne de description. Mrs Radcliffe au contraire décrivit copieusement l'Italie, la Suisse, le Sud de la France, sans connaître ni le Sud de la France, ni la Suisse, ni l'Italie. Son seul voyage à l'étranger sur les bords du Rhin dont les panoramas grandioses eussent pu l'inspirer, n'eut lieu qu'en 1794, après la publication des romans où la partie descriptive est la plus développée.

D'autre part le *Memoir* ne donne pas de renseignements sur ses excursions en Angleterre avant la fin de sa carrière littéraire, et d'ailleurs, la composition de ses romans dut l'occuper assez pour lui interdire de très longs voyages. Où prit-elle donc les éléments de sa description de pays qu'elle n'avait pas vus?

1. *R. of. the F*, ch. 16.

Digitized by Google

Les paysages rêvés revêtent des teintes plus riches que les paysages vus. Avec quelques guides et une imagination vive et colorée, Mrs Radcliffe se donna l'illusion de voyager dans les pays qu'elle décrivit. Les guides pour l'Italie et la Suisse s'étaient multipliés de 1780 à 1790[1], et elle s'inspira surtout des livres fameux à l'époque de Brydone, de Swinburne, de Mrs Piozzi.

Les panoramas, d'ailleurs vagues, de *A Sicilian Romance* sont inspirés de Brydone et de Swinburne[2]. Dans *The Italian* l'itinéraire suivi par Ellena et Vivaldi, après leur fuite du couvent des Abbruzzes, est celui de Swinburne allant de Tarente à Rome et des détails identiques montrent que Mrs Radcliffe s'était inspirée de l'ouvrage de Swinburne[3]. De même, la description de Naples avec ses lazzaroni, du Pausilippe avec ses grottes et ses forêts, est empruntée à Swinburne et à Mrs Piozzi[4].

L'itinéraire de Mrs Piozzi est repris pas à pas par Emily quand elle suit sa tante et Montoni de Languedoc en Italie : elle passe comme Mrs Piozzi, par le Mont-Cenis, Novalesa, Turin, Milan, Vérone, et descend la Brenta jusqu'à Venise[5].

De même, pour sa description de Venise où l'héroïne reste pendant quelques chapitres, Mrs Radcliffe puisa dans l'ouvrage de Mrs Piozzi tous les éléments nécessaires pour qu'elle pût décrire une ville qu'elle ne connaissait pas : Saint-Marc au clair de lune, les Casinos et le Rialto, les palais de Palladio et de Sansovino. Mais ces quelques détails empruntés à la description plutôt sèche de Mrs Piozzi, ne servirent qu'à donner une sorte d'inexactitude topographique à la Venise que Mrs Radcliffe rêvait et qu'elle peignit dans

1. On en trouve un grand nombre annoncés dans les Revues du temps : par exemple : The Gentleman's guide in his Tour though Italy (L. 1787), au sujet duquel la *Monthly Rev.* disait : « It will naturally be asked why we have more travels into Italy when we have had too many already ». Pour la Suisse les guides étaient aussi très nombreux : par exemple : Bourrit. New description of the glaciers of Savoy. L. 1782. — Views of the mountains of Switzerland drawn and coloured from nature. L. 1782. — Sketch of a tour to Switzerland. L. 1787.

2. *A. S. R.*, ch. 1 et 2. — Cf. Brydone, A Tour through Sicily and Malta (1773), vol. II, p. 53 sp. — Swinburne, Travels in the two Sicilies (1783-85), vol. I, section 50-56.

3. *It.*, ch. 12, 13. Swinburne, *loc. cit.*, vol. II, p. 511-520. Cf. par exemple les souvenirs classiques relatifs aux joutes navales données par Claude sur le lac Celano.

4. *It.*, ch. 1, 2, 3, 22, 25. Mrs Piozzi, Observations and Reflections made in the course of a journey through France, Italy and Germany (1789), vol. II, p. 1 sq.

5. *M. of U.*, ch. 14, 15. — Mrs Piozzi (*loc. cit.*, vol. I, p, 36-150). Les détails pittoresques repris par Mrs Radcliffe sont très nombreux.

Digitized by Google

The Mysteries of Udolpho en s'inspirant peut-être aussi des vues de Venise par Canaletto, très admirées alors en Angleterre[1]. C'est de Mrs Radcliffe que date la première esquisse de la Venise romantique, la cité « dont les terrasses et les palais semblent avoir été évoqués de l'Océan par la baguette magique d'un enchanteur plutôt qu'élevés par des mains mortelles[2] », la ville insouciante et joyeuse des gondoles et des fêtes sur les canaux illuminés, toute baignée de l'enchantement de ce clair de lune vénitien que Mrs Radcliffe, grande admiratrice de Shakespeare, avait déjà trouvé dans *The Merchant of Venice* et qu'elle prodiguait avec une générosité toute romantique[3].

Mais Mrs Radcliffe ne s'inspira de ces guides qu'occasionnellement : elle y trouva les détails matériels indispensables pour donner à certaines de ses descriptions une sorte d'authenticité topographique; elle n'y prit qu'une sorte de tracé graphique sur lequel elle jeta les riches couleurs de son imagination; elle n'employa ces ouvrages de voyages que dans la description des villes et des paysages connus, où, étant donné le grand nombre de voyageurs anglais en Italie, il lui fallait viser à une exactitude relative. Mais le plus souvent ses paysages s'inspirent de l'école pittoresque du temps, avec la seule modification d'une flore plus luxuriante attribuée aux pays du Sud, parfois sans grand souci des zones climatériques de culture. Charlotte Smith avait déjà décrit la Provence, où elle n'avait jamais été, en prodiguant dans le paysage des citronniers, des orangers et des rosiers[4]. Mrs Radcliffe suivit son exemple. Des orangers, des citronniers, des cyprès, des dattiers caractérisent un paysage niçois. Les cèdres, voire même les palmiers, poussent sur les hauteurs de Gascogne et de Languedoc. Autour d' « Arles, en Roussillon » croisent les grenadiers, les myrtes, les orangers[5]. Les citronniers, les jasmins,

1. *M. of U.*, ch. 15, 16, 17, 18. — Piozzi, *loc. cit.*, vol. I, p. 150-230. Les vues de Canaletto étaient très connues à Londres, où Canaletto séjourna pendant un certain temps. Mrs Piozzi le cite avec éloge (vol. I, p. 150) et Mrs Radcliffe (Mém. G. de B., p. 64), parle de ses « exquisite views of Venice ».

2. *M. of U.*, ch. 15.

3. La Venise de Mrs Radcliffe est déjà une ébauche de celle de Byron. — Cf. ce qu'il a dit lui-même en parlant de Venise : And Otway, Radcliffe, Schiller, Shakespeare's art, had stamped her image in me. Childe Harold, canto 4, st. 18. — Cf. *id.*, *id.*, st. I, I saw from out the waves her structure rise, As from the stroke of an Enchanter's wand, directement imité de Mrs Radcliffe.

4. Dans *Emmeline*, vol. III, ch. 14.

5. *M. of U.*, ch. 5.

Digitized by Google

les figuiers, les orangers rendent italien un paysage. Mais sauf cette flore destinée à donner aux paysages une sorte de localisation élémentaire les éléments de la description de Mrs Radcliffe sont ceux-là mêmes que Gilpin avait analysés dans une série d'œuvres sur la « beauté pittoresque [1] », où il donnait la formule, et, pour ainsi dire, la recette du « paysage pittoresque » type.

Rousseau avait enseigné à regarder la nature comme un objet d'étude et d'impression. Il avait esquissé les principaux traits du beau pays par excellence. « Au reste on sait déjà ce que j'entends par un beau pays. Il me faut des torrents, des rochers, des sapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter ou à descendre, des précipices à mes côtés qui me font très peur. » Gilpin partageait le dédain de Rousseau pour les plaines, son mépris pour la nature arrangée, et son goût pour la nature sauvage. Mais, comme il était peintre en même temps que littérateur, il apporta dans l'étude du paysage une méthode nouvelle, et donna plus de variété et de richesse de coloris au paysage de Rousseau, où l'on trouve de la force et de la précision, plutôt que de la grâce et de la beauté.

Dans la première page de son premier ouvrage il exposait le but qu'il s'était proposé et qu'il devait poursuivre dans ses autres œuvres : « The following little work proposes a new object of pursuit, that of not merely examining the face of a country, but of examining it by the rules of picturesque beauty; that of not mere describing but of adapting the description of natural scenery to the principles of artificial landscape and of opening the sources of those pleasures which are derived from the *comparison* [2]. »

Pour arriver à ce but il usait d'un procédé analytique, suivi d'une sorte de reconstruction synthétique du paysage. Étant donné un paysage pittoresqne tel que la nature l'a formé, varié dans ses parties mais avec une certaine régularité dans l'ensemble, Gilpin en analysait les différentes parties : le terrain, les forêts, les rochers,

1. Observations relative chiefly to Picturesque Beauty made in 1772 on several parts of England particularly the Mountains and Lakes of Cumberland and Westmoreland (L. 1787), son ouvrage similaire sur la River Wye (1782), sur les Highlands of Scotland (1789); ses Remarks on Forest Scenery and other woodland views relative chiefly to picturesque beauty (1791). Tree Essays in Picturesque Beauty and Picturesque Travel (1792).

2. Observations on the river Wye, p. 1, 2. — Wordsworth devait s'élever contre cette mode de comparaison (Prelude, XII, 150 sq.)

Digitized by Google

les lacs, les montagnes. Il considérait le rôle pittoresque de chacun de ces éléments; les montagnes, vues dans les lointains, et traçant leurs contours vaporeux à l'horizon; les torrents et les lacs; les forêts « élément essentiel de tout paysage ». Ses œuvres, étudiant successivement rivières, lacs, montagnes, et forêts, formaient comme un plan complet, un riche répertoire des éléments du paysage pittoresque. Il observait avec l'œil d'un peintre, le ciel, ses effets changeants, sur les montagnes « jaunes et pourpres »; sur les lacs réfléchissant comme des miroirs les moindres changements de coloration du ciel et des nuages; sur les frondaisons des forêts, avec leurs jeux variés d'ombres et de lumières; — les couchers de soleil, fondant le paysage dans une teinte harmonique, l'enveloppement gris du soir tombant.

Après avoir ainsi analysé les éléments, Gilpin étudiait le paysage résultant de la combinaison de ces éléments, tel qu'il l'avait devant les yeux, en ramenant la variété des parties à la simplicité dans l'ensemble, à l'harmonie de composition et de couleur, et en recommandant de n'indiquer que les traits caractéristiques du paysage, sans sacrifier l'ensemble au détail[1].

Gilpin avait ainsi établi, pour la peinture, comme pour la description littéraire, les caractères et les règles du paysage pittoresque, avec des « objets frappants » et formant tableau. A côté d'observations personnelles intéressantes, de notations exactes et fines, d'effets de couleurs et d'impressions pittoresques, il y avait encore dans cette conception du paysage descriptif, une sorte de généralisation toute classique, qui rappelait Thomson, une tendance, caractéristique du temps, à représenter la nature dans ses aspects universels et réguliers plutôt qu'à saisir l'âme d'un coin de terre, et à rendre pour ainsi dire l'individualité locale d'un paysage.

Mrs Radcliffe, qui connaissait les œuvres de Gilpin[2], avait comme lui la haine des plaines, le goût des panoramas, et partageait ses préférences pour le paysage pittoresque, « étoffé », et formant tableau[3]. Et, les règles de composition du paysage pittoresque

1. Three Essays (p. 26). The province of the picturesque eye is to survey nature, not to anatomise matters. It throws its glances around in a broad cast style.

2. *Mémoir*, p. 55, 56, elle discute l'opinion de G. sur la cathédrale de Salisbury.

3. *Mém.*, p. 53, description de Ryde : « The back of the island has very

Digitized by Google

qu'elle admirait dans Gilpin, elle les trouvait mises en pratique, non seulement dans les « aqua-tints » dont Gilpin avait orné ses livres, mais encore mieux dans les toiles de Poussin, de Salvator Rosa, et de Claude Lorrain, ses peintres favoris. Il est difficile d'évaluer exactement l'influence des toiles d'un peintre sur les descriptions d'un auteur; mais dans leurs paysages italiens — représentant les pays mêmes qu'elle décrivait — Mrs Radcliffe pouvait trouver, avec des couleurs plus sombres chez les deux premiers, et une harmonie lumineuse plus douce, chez le dernier, la même conception du vaste paysage pittoresque avec des bois, des lacs où se réfléchit le ciel, les montagnes lointaines, et des effets changeants d'ombre et de lumière [1].

Nous retrouvons ce caractère de paysage-tableau dans les vastes panoramas que Mrs Radcliffe étale à nos yeux, au cours des voyages de son héroïne : ce paysage pyrénéen peut servir d'exemple : « Behind the spot where they stood the rock rose perpendicularly in a massy wall to a considerable height, and then branched out into overhanging crags. Their grey tints were well contrasted by the bright hues of the plants and wild flowers that grew in their fractured sides and were deepened by the gloom of the pines and cedars that waved above. The steeps below, ower which the eye passed abruptly to the valley, were fringed with thickets of Alpine shrubs; and lower still appeared the tufted tops of the chestnut woods that clothed their base — among which peeped forth the shepherd's cottage... with its bluish smoke curling high in the air. On every side appeared the majestic summits of the Pyrenées, some exhibiting tremendous crags of marble whose appearance was changing every instant as the varying lights fell upon their surface; others, still higher, displaying only snowy points, while their lower steeps were covered almost invariably with forests of pine, larch and oak, that stretched down to the vale... Through a vista of the

extensive views and for that extensiveness may be called grand, but there are no mountain lines... the want of woods forbids them magnificence. Upon the whole I prefer rich beauty to wild beauty, unless accompanied by such shapes of grandeur as verge upon the sublime ».

1. Gilpin disait en parlant d'eux : « Their landscapes were generally carried into remote distance, and the beauty of their extensive landscapes depended more on composition and general effect than on the exact resemblance of particular objects » (Forest Scenery, vol. I, p. 215).

Digitized by Google

mountains appeared the lowlands of Roussillon, tinted with the blue haze of distance, as they united with the waters of the Mediterranean; where on a promontory stood a lonely beacon over which were seen circling flights of sea fowl. Beyond appeared now and then a stealing sail, white with the sun-beams... Sometimes too was seen a sail so distant that it served only to mark the line of separation between the sky and the waves [1] ».

Dans ce paysage nous trouvons comme entassés les différents éléments du paysage pittoresque : montagnes, forêts, vallées, océan, et jusqu'à la fumée des chaumières et les voiles sur la mer, que Gilpin recommandait d'introduire dans un paysage pittoresque [2]. Et il en est de même dans tous les vastes paysages que nous présente Mrs Radcliffe, qu'il s'agisse de panoramas pittoresques [3], ou touchant au sublime et faisant naître « a luxurious and solemn kind of melancholy [4] ». A cet égard, le pavillon au-dessus de Château-Blanc est le lieu où les admirateurs et les disciples de Gilpin trouvent tous leurs vœux exaucés : par les cinq avenues qui mènent au pavillon on voit des bois, les sommets, couverts de neige, des Pyrénées, les ruines du Château-Blanc, les villages et les pâturages de la vallée de l'Aude, et enfin la Méditerranée et ses falaises, un panorama idéal et complet, résumant pour ainsi dire tous les ouvrages de Gilpin [5].

Ces panoramas pittoresques ou sublimes sont, dans la description de Mrs Radcliffe, comme des morceaux de bravoure, où elle nous donne son idéal du paysage grandiose. En plus grand nombre nous trouvons des esquisses de description en quelques touches, moins

1. *M. of U.*, ch. 5.
2. Cf. *Forest Scenery*, vol. I, p. 197-199.
3. V. par exemple : les Apennins (*M. of U.*, ch. 19). — Les Apennins, la plaine et la mer (*M. of. U.*, ch. 33). — Un paysage vu d'un couvent sur une montagne (*It.*, ch. 8).
4. Voir : description des Pyrénées (*M. of U.*, ch. 4). — des Alpes (*R. of the F.*, ch. 17, *M. of U.*, ch. 14), — d'une partie sauvage des Apennins (*M. of U.*, ch. 18). — Il est à remarquer que, dans ces voyages aux Alpes ou aux Pyrénées, l'enthousiasme de l'heroïne trouve sa contre-partie dans les lamentations de personnages que Mr. R. nous peint comme peu sympathiques : La tante d'Emily après avoir traversé les Alpes est « exceedingly rejoiced to be once more on level ground ». La comtesse à Château-Blanc parle des « horrid Pyrénées » (ch. 37). Elles expriment toutes deux les mêmes idées qu'Addison ou le sir Charles Grandison de Richardson, et à voir la profondeur du dédain de Mrs R. pour ces personnages prosaïques, on peut mesurer l'évolution des esprits et constater le triomphe, à la fin du siècle, de l' « Alpinisme ».
5. *M. of. U.*, ch. 37.

Digitized by Google

travaillées mais plus vraies, avec des notations de couleurs justes et pittoresques, souvent inspirées de Gilpin, mais où il semble que son observation personnelle ait eu une part.

Les effets de plein jour que Gilpin déclarait peu pittoresques sont rares chez Mrs Radcliffe, mais elle prodigue les levers et les couchers de soleil sur les montagnes, sur la mer, réfléchis dans un lac tranquille comme un miroir, ou éclairant d'un dernier rayon le sommet des falaises tandis que plus bas tout est déjà enveloppé dans l'obscurité montante. Les effets nocturnes ne sont pas rares non plus chez elle : le soir tombant sur la montagne ; la tranquillité qui accompagne le crépuscule, le clair de lune dormant sur les gazons humides de rosée — ou des tempêtes, la nuit, sur la mer et dans les forêts, où le tonnerre se répercute dans les montagnes qui surplombent [1].

Dans *The Romance of the Forest*, où la première moitié de l'action se passe dans une forêt solitaire, nous avons une série d'esquisses qui nous montrent la forêt dans ses différents aspects, et aux diverses époques de l'année : toute chantante d'oiseaux et bruissante de vie au printemps, mélancolique à l'automne — dans les splendeurs du soleil levant, ou dans la solennité du crépuscule qui répand une sombre terreur sous les frondaisons silencieuses [2].

On ne pourrait guère trouver une page dans l'œuvre de Mrs Radcliffe sans au moins une touche légère qui nous rappelle la présence de la nature à l'arrière-plan. Cette répétition d'effets semblables est un peu monotone : le soleil se lève et se couche souvent dans ses pages, et nous assistons au lever ou au coucher du soleil plutôt qu'à un lever ou un coucher de soleil.

Mais ces paysages n'ont pas seulement pour but de charmer les yeux et l'imagination des lecteurs. Mrs Radcliffe ne se contente pas de peindre la nature dans ses aspects grandioses ou pittoresques, de la faire poser en quelque sorte devant elle, ou de la placer derrière des romans comme une mouvante toile de fond. Elle lui donne un rôle de calme et d'apaisement, un peu comme l'avait fait Sha-

1. Voir par exemple : Lever du soleil sur la montagne (*M. of U.*, ch. 4). — Sur la mer (*R. of the F.*, ch. 18). — Coucher du soleil sur Venise (*M. of U.*, ch. 15). — Sur la côte (*M. of U.*, ch, 33). — Sur un lac (*R. of the F.*, ch. 16). — Le soir dans la montagne (*M. of U.*, ch. 51). — Clair de lune (*R. of the F.*, ch. 11, *It.*, ch. 3). — Tempête sur la mer (*C. of A. and D.*, ch. 9). — Orage dans les Alpes (*R. of the F.*, ch. 17). — Dans la forêt (*M. of U.*, ch. 32).

2. Voir surtout : ch. 1, 2, 5, 7, 14.

Digitized by Google

kespeare dans *Macbeth*, où la douceur du soir, devant le château d'Inverness, permet au spectateur de prendre haleine avant les scènes de meurtre et de sang qui vont suivre. Les paysages de Mrs Radcliffe apaisent les nerfs crispés par les épisodes d'horreur ou d'angoisses. En sortant des salles sombres des vieux châteaux, il est doux pour l'héroïne et pour les lecteurs de retrouver la nature consolatrice et d'oublier, pour un temps, les agitations humaines dans la paix et la bonté des choses[1].

Nous trouvons, indiquées dans les romans de Mrs Radcliffe, les sympathies obscures qui existent entre l'âme de la nature et celle de l'homme, les influences subtiles de l'une sur l'autre, et leur union mystérieuse. Les effets de contraste opposant l'agitation de l'héroïne au calme des choses environnantes sont rares[2]. Ce sont surtout des effets d'accord que Mrs Radcliffe se plaît à nous montrer. Le rivage qui fuit à l'horizon, la mer déserte qui l'entoure, rappellent à l'héroïne ses espérances enfuies et sa vie solitaire[3]. Les paysages indistincts du clair de lune évoquent à son esprit les visions d'autrefois, douces et mélancoliques[4]. L'isolement de l'héroïne s'augmente de la tristesse de l'automne, et les pressentiments sinistres qui l'assaillent trouvent leur écho dans la nature environnante : « In the evening Emily set out alone for the cottage with a melancholy foreboding concerning Valancourt, while, perhaps, the gloom of the hour might contribute to depress her spirits. It was a grey autumnal evening, towards the close of the season; heavy mists partially obscured the mountains, and a chilling breeze that sighed among the beech-woods strewed her path with some of their last yellow leaves. These, circling in the blast and foretelling the death of the year gave an image of desolation to her mind, and, in her fancy, seemed to announce the death of Valancourt..... While she walked mournfully on, gazing on the long volumes of vapour that

1. Cela se marque souvent par un seul trait expressif et évocateur : Cf. *It.*, ch. 12, lorsque Ellena et Vivaldi après de longues courses dans les souterrains humides et sombres du couvent dont ils veulent s'échapper trouvent une porte qui cède : « the gate opened at once upon the moonlight mountains, and Ellena heard once more, with the joy of liberty, the midnight breeze passing among the pensile branches of the palms ».
2. Cf. *R. of the F.*, ch. 11.
3. Cf. *R. of the F.*, ch. 18.
4. Cf. *M. of U.*, ch. 33.

Digitized by Google

poured upon the sky, and watching the swallows tossed along the wind, the afflictions and vicissitudes of her late life seemed pourtrayed in these fleeting images; — thus had she been tossed upon the stormy sea of misfortune for the last year, with but short intervals of peace.... Unable to proceed she rested on a bank beside her path; where as she sate, the wind that groaned sullenly among the lofty branches above seemed to her melancholy imagination to bear the sounds of distant lamentation, and in the pauses of the gust, she still fancied she heard the feeble and far off notes of distress[1]. »

Mrs Radcliffe se plaît surtout à célébrer l'heure douce du crépuscule, où, après une journée agitée, le calme des choses pénètre dans l'âme des personnages[2]. La tranquillité du paysage où, souvent se font entendre les sons « doux et pittoresques » chéris des poètes de la mélancolie, sons de cloches, cors de chasse lointains, chants distants d'hymnes pieuses, la tristesse charmante de l'héroïne qui s'exhale souvent en vers mauvais mais sincères, font de ces scènes crépusculaires des ébauches de méditations lyriques, où la nature et les sentiments des personnages ne font qu'un en s'harmonisant dans une tonalité identique.

Avec Mrs Radcliffe la nature devient élément constitutif du roman. Elle y joue un rôle presque aussi important que les personnages. Comme décor d'abord; car on l'y voit décrite dans ses aspects pittoresques ou grandioses, riants ou sauvages, et aussi comme « milieu sentimental »; on ne peut manquer de sentir, en lisant les romans de Mrs Radcliffe les « fils mystérieux » où les cœurs de l'homme et de la nature sont liés : le paysage pittoresque tend à devenir le paysage état d'âme. Si, dans ses descriptions, Mrs Radcliffe observe les principes de l'école pittoresque allant de Thomson à Gilpin, dans le pouvoir qu'elle donne au crépuscule, au soleil levant, aux mille aspects de la nature, sur les passions et les sentiments de ses personnages, elle annonce Wordsworth. Quand le comte de Villefort déjà vieux répond à sa fille Blanche qui lui demande si le paysage ne produit pas en lui les mêmes impressions que dans sa jeunesse, « though the grand features of the scenery admit of no change, they impress me with sensations very different from these I formerly experienced.

1. *M. of U.*, ch. 52. — Voir aussi les pressentiments d'Ellena (*Il.*, ch. 16).
2. Cf. *M. of U.*, ch. 57. — *M. of U.*, ch. 9.

Digitized by Google

These once were as delightful to me as they are now to you : the landscape is not changed, but time has changed me : from my mind the illusion which gave spirit to the colouring of nature is fading fast[1]. Nous avons déjà là, non pas dans sa riche simplicité poétique mais dans toute sa sincérité profonde, le sentiment qui inspirera Wordsworth dans son ode :

I know where' er I go
That there hath passed away a glory from the earth.

*
* *

Au même titre que rochers, forêts ou montagnes, les ruines étaient un des éléments de la description. Le goût pour les vieux châteaux et les vieilles abbayes, né avec les poètes de la mélancolie, s'était développé chez les théoriciens du paysage, et grâce à leur deux titres d'intérêt : souvenir mélancolique des temps disparus, et valeur pittoresque, les ruines envahirent à la fois tableaux et descriptions littéraires[2].

Gilpin prescrivait de les introduire dans tout paysage pittoresque « to give consequence to the scene[3] », et depuis Walpole et miss Reeve, les vieilles abbayes et les vieux châteaux s'étaient multipliés dans le roman[4].

On trouve de nombreuses ruines dans les paysages de Mrs Radcliffe : vieilles abbayes abandonnées « exhibiting in every feature marks of ruin and desolation » — couvents gothiques « whose mysterious towers arise in proud sublimity from amid the darkness of the surrounding shades » — ruines « suspended between two cliffs » — châteaux « among the woods that crowned the hills[5] ».

A côté de ces abbayes, châteaux ou couvents, simples comparses dont le but n'est que de servir de repaire à des brigands, ou de compléter la valeur pittoresque d'un paysage, nous avons ce qu'on

1. *M. of U.*, ch. 36.
2. Cf. une bonne analyse du sentiment contemporain sur les ruines dans John Aikin, *Letters from a Father to his Son*, Londres, 1793, in-8 (Lettre XXIV, on Ruins).
3. Observations on the Wye, p. 14.
4. Cf. par exemple. S. Lee, *The Recess*, L. 1785 (vol. I, p. 1, sq.). — *The Castle of Mowbray*. L. 1788, in-12. — *Saint-Julian's Abbey*, L. 1788, 2 vol. in-12. — Les châteaux dans Ch. Smith : *Ethelinde* (ch. 1) et *Emmeline* (ch. 1).
5. *A. S. R.*, 5, 9. — *It.*, ch. 1, 22.

Digitized by Google

pourrait appeler les grands premiers rôles. Les châteaux d'Athlin et de Dunbayne sont à peine esquissés[1], Château-Blanc n'est qu'une réplique, plus vague, d'Udolpho[2]; mais la maison de Spalatro[3], le château de Mazzini[4], et surtout l'abbaye de Saint-Clair et le château d'Udolpho, dominent le roman de leur masse sombre.

Comme pour les personnages importants leur aspect extérieur est soigneusement décrit, et généralement leur silhouette est plus précise que celle des acteurs vivants du drame. L'abbaye de Saint-Clair apparait au plus profond de la forêt déserte et assombrie par le soir[5]. Udolpho domine de sa masse sombre un précipice, et semble le souverain de la scène environnante: « The sun had just sunk below the top of the mountains... but his sloping rays shooting through an opening of the cliffs..., streamed in full splendour upon the towers and battlements of a castle that spread its extensive ramparts along the brow of a precipice above... As Emily gazed, the light died away on its walls, leaving a melancholy purple tint which spread deeper and deeper as the thin vapour crept up the mountain, while the battlements above were still tipped with splendour. From those too the rays soon faded and the whole edifice was invested with the solemn duskiness of evening. Silent, lonely and sublime it seemed to stand the sovereign of the scene, and to frown defiance on all who dared to invade it solitary reign[6]. »

Déjà dans cette description extérieure, l'aspect menaçant de ces murs sombres fait prévoir le rôle qu'ils auront à jouer dans l'histoire. L'héroïne a le pressentiment qu'il s'y passera de terribles choses, et elle ne se trompe pas[7]. Comme dans Walpole et miss Reeve le château — ou l'abbaye — est le repaire des horreurs mystérieuses. En dehors de ces ruines se déroulent les événements romanesques ou les voyages pittoresques : mais c'est dans leurs salles désolées qui savent de lugubres histoires, que l'auteur nous introduit avec l'héroïne pour nous faire passer par tous les frissons d'une horreur savamment graduée.

1. *C. of A. and D.*, ch. 1, 2.
2. *M. of U.*, ch. 36.
3. *Il.*, ch. 18.
4. *A. S. R.*, ch. 1.
5. *R. of the F.*, ch. 2.
6. *M. of U.*, ch. 18, cf. ch. 30.
7. *M. of U.*, ch. 18. « The extent and darkness of these tall walls awakened terrific images in her mind. »

Digitized by Google

*
* *

La tendance réaliste qui avait ramené miss Reeve vers le mystérieux et la terreur, expliqués naturellement, n'avait pas diminué après elle. La mélancolie, la sensibilité, l'amour de la nature s'étaient développés rapidement, mais en ce qui concerne le merveilleux, les esprits avaient gardé la forte empreinte de la raison classique et la haine de la « superstition » allait jusqu'à proscrire non seulement la croyance aux fantômes, mais encore leur emploi dans un but artistique et littéraire.

Jusque vers 1795 nous trouvons dans les *Revues* l'expression de cette tendance raisonnable qui voulait enfermer même les auteurs de « romances » dans les règles de la vraisemblance la plus stricte.

En 1781 fut jouée une adaptation dramatique de *The Castle of Otranto*, *The count of Narbonne* qui eut un grand succès, et la *Critical Review* félicitait surtout Jephson, l'auteur de l'adaptation, d'avoir judicieusement omis le merveilleux[1].

Dans le roman même, certains « novels », s'inspirant de Smollett, avaient employé la terreur sans merveilleux et sans fantômes — simplement, comme dans *Ferdinand count Falhom*, pour varier l'intérêt au cours de romans de mœurs contemporaines[2].

Mrs Radcliffe, tant par son éducation que par l'influence du milieu où elle avait vécu dans son enfance, partageait cette tendance raisonnable et classique. Son mépris pour les ridicules superstitions du vulgaire rappelle Addison et Rousseau. Elle parle des fantômes en lectrice du *Spectateur*, et presque dans les mêmes termes qu'Addison[3].

Son idée du surnaturel combattu par la raison et la religion se retrouvait chez beaucoup d'auteurs du temps, surtout chez les

1. Critical Review, vol. 52, p. 456.

2. Cf. l'emploi de la terreur nocturne dans Charlotte Smith : *a*) Emmeline dans sa chambre isolée par une nuit de tempête (Emmeline, vol. I, ch. v). — *b*) Monimia dans sa chambre la nuit, et l'épisode d'une apparition mystérieuse, qui, finalement, n'est qu'un contrebandier (Old Manor House, vol. I, ch. 5, 7. — Vol. II. ch. 1, 10). Le *Vathek* de Beckford introduisant le merveilleux de Walpole dans les nouvelles orientales est la seule exception marquante (1786). Il est d'ailleurs curieux de lire dans le Walpoliana de Pinkerton (I, 32) cette phrase que W. aurait prononcée en 1784 : « I am firmly convinced that a story might be written of which all the incidents should appear supernatural yet turn out natural ».

3. Voir *A. S. R.*, chap. 2, et Addison, *Spectator*, n° 12.

Digitized by Google

femmes auteurs élevées dans le culte du *Spectateur*[1]. Fidèle à cette tendance raisonnable Mrs Radcliffe bannit tout élément surnaturel, et se conforma aux règles de la plus sévère vraisemblance.

Son voyage aux bords du Rhin, terre consacrée des légendes mystérieuses, n'amena aucune modification dans son emploi de la terreur et du merveilleux, malgré les influences nouvelles qui commençaient à se faire sentir dans la littérature anglaise.

L'année 1795, en effet, marque l'introduction en Angleterre du merveilleux d'origine germanique, que Walpole avait, jusqu'à un certain point, devancé de trente ans. La *Lénore* de Bürger eut un énorme succès[2]. Les traductions des romans fantastiques allemands se multiplièrent[3], et Lewis qui avait fait un séjour de plusieurs mois en Allemagne s'en inspira dans *The Monk.*

Nous y trouvons un épisode dans une cabane de brigands, directement copié de *Ferdinand Count Fathom*; mais tout en employant au besoin la terreur réaliste[4], Lewis fit surtout appel au fantastique allemand. Il intercala dans son roman l'épisode de la Nonne Sanglante, emprunté à une vieille légende allemande. la ballade du *Roi de la Mer*, prise à Herder, et celle du *Brave Alonzo et de la Belle Imogène*, imitée de *Lénore*[5]. Il y introduisit aussi des bohémiennes diseuses de bonne aventure un mystérieux magicien qui n'est autre que le Juif Errant, des miroirs et des branches de myrte magiques, des scènes d'incantation, en un mot toutes les mécaniques du merveilleux fantastique[6].

Mrs Radcliffe ne se laissa influencer ni par *The Monk*, ni par les horreurs de l'école germanique : *The Italian*, qui parut après *The Monk*, et dans lequel elle ne modifia aucunement son emploi de la terreur, était comme une protestation de l'école réaliste

1. On trouve les mêmes idées exprimées dans Charlotte Smith (Old Manor House, vol. I, ch. v, p. 115-118).

2. 4 traductions parurent en 1795, sans compter celle de Scott.

3. The Necromancer or the Tale of the Black Forest, translated by Peter Teuthold. L. 1794. — The Ghost-Seer or Apparitionist from the German by Schiller. L. 1795. — The Sorcerer, a tale from the German, of Veit Weber. L. 1795. — The Dagger, from the German by the Marquis von Grosse. L. 1795. — The Genius or the Mysterious adventures of Don Carlos de Grandez, by von Grosse. L. 1796. — The Black Valley, from the German. L. 1796.

4. Surtout dans des scènes licencieuses et macabres, comme celle entre Ambrosio et Antonia dans un charnier où pourrissent les cadavres (vol. III, ch. II).

5. Vol. II, ch. 4. — Vol. III, ch. 8. — Vol. III, ch. 9.

6. Vol. I, ch. 2. — Vol. II, ch. 4, 6.

Digitized by Google

anglaise contre l'importation du merveilleux d'origine allemande.

Non seulement elle bannit le fantastique, mais sa complexion tranquille lui fit éviter les horreurs trépidantes, les crispations presque douloureuses des nerfs. L'épisode de la caverne de brigands, où Ferdinand trouve le cadavre encore chaud d'un homme assassiné, la scène où Roderick Random attaché au mât du *Thunder* pendant la bataille est éclaboussé de sang, de débris de cervelle et de chair déchiquetée[1], excitait une horreur physique qu'elle jugeait trop pénible et brutale. On parle souvent de meurtres anciens dans ses romans, mais on n'y assiste à aucun crime, et il n'y a jamais de sang versé. En peignant les cachots de l'Inquisition, Lewis nous avait fait assister à la question et avait montré Ambrosio à qui « l'on arrachait les ongles des pieds et des mains, et dont on brisait les doigts dans des vis serrées[2] ». Dans les cachots de l'Inquisition, que Mrs Radcliffe nous décrit dans *The Italian*, on menace les prisonniers de la torture, mais cette menace ne se réalise jamais[3].

De même, les spectacles macabres ne l'attirent pas. Un essai manqué de description d'un charnier ou les brigands entassent les cadavres de leurs victimes, montre que son talent ne se prêtait pas à ce genre[4], et les scènes d'enterrements nocturnes, pittoresquement lugubres avec les lumières qui n'éclairent que vaguement des faces silencieuses, et des coins de voûte, n'ont à proprement parler rien de terrifiant[5].

Son vrai pouvoir n'était pas là, et elle n'eut recours à ces moyens que d'une façon accessoire. Elle s'attacha surtout, en développant les tendances qui s'étaient manifestées avant elle, à décrire les suggestions de la peur, dans des bâtiments déserts, la nuit. Car, selon la tradition de miss Reeve, la terreur chez Mrs Radcliffe est toujours nocturne. Le jour triomphe des frayeurs de l'héroïne qui, dès le soleil levé, se repent de s'être ainsi laissée aller à de sottes terreurs.

Le tracé général de ces épisodes terrifiants change peu, et le pro-

1. Ferdinand Count Fathom, ch. 20, 21. — Roderick Random, ch. 29.
2. *Monk*, vol. III, ch. 12.
3. *It.*, ch. 17, 26.
4. *A. S. R.*, ch. 13.
5. *A. S. R.*, ch. 2. — *M. of U.*, 31.

Digitized by Google

cédé a en soi quelque chose d'artificiel et de machiné. L'héroïne a une fâcheuse propension à quitter sa chambre à minuit pour aller explorer des appartements déserts, et la frayeur qu'elle éprouve ne l'empêche pas de recommencer la nuit suivante, ou quelques jours après.

Suivons Adeline dans les appartements solitaires de l'abbaye de Saint-Clair [1]. Troublée dans son sommeil par des rêves horribles, elle découvre, par une nuit de tempête, une porte secrète qui la mène à une salle où elle trouve un poignard rouillé et un vieux manuscrit à demi rongé qu'elle rapporte dans sa chambre, et qui contient le récit de crimes horribles qui se sont déroulés dans cette même salle de longues années auparavant. La lecture de ce manuscrit, interrompue souvent par la chandelle qui s'éteint malencontreusement au moment le plus pathétique, l'occupe pendant plusieurs nuits.

Emily, au château d'Udolpho, explore les appartements de l'ancienne marquise, mystérieusement disparue. On lui a parlé d'un certain voile noir qui recèle un portrait mystérieux. Elle soulève ce voile, « mais ce n'était pas un tableau » et elle s'évanouit en poussant un cri de terreur [2]! — A Château-Blanc, tandis que dans le bois d'alentour résonnent les accords mystérieux d'un luth touché par des mains inconnues, et si légers qu'ils semblent venir de l'au-delà, Emily, avec une obstination vraiment méritoire, explore les appartements où mourut l'ancienne comtesse, et où se trouve encore son lit de mort. Tout à coup le voile qui recouvre le lit se soulève, une tête pâle et étrange paraît, et l'héroïne se sauve affolée [3].

Quelle est la chose derrière le voile qui effraye si fort l'héroïne? Quelle est cette figure mystérieuse? D'où vient cette musique étrange? Telles sont les questions que se pose le lecteur, après s'être ressaisi, et Mrs Radcliffe, fidèle à son principe de la terreur sans surnaturel, nous introduit dans les coulisses. Cette musique étrange ne vient pas de l'au-delà : c'est une nonne folle et mélomane qui se promène la nuit dans les bois en jouant du luth [4]. La figure mystérieuse n'a rien de spectral : c'est un pirate qui s'était glissé dans cette chambre abandonnée, et qui ne trouve que ce moyen

1. *R. of the F.*, ch. 8, 9, 10.
2. *M. of U.*, ch. 19.
3. *Id.*, ch. 43.
4. *M. of U.*, ch. 56.

Digitized by Google

pour se débarrasser d'intrus gênants[1]. Quant à la terreur de l'héroïne à la vue de ce qui est derrière le voile noir, en voici la cause : elle est bien simple. Un des anciens châtelains d'Udolpho ayant offensé l'Église a été condamné à regarder pendant un certain nombre d'heures chaque jour une image de cire ressemblant à un cadavre en décomposition, et c'est cette image, reléguée derrière le voile noir, qui a si fort effrayé l'héroïne[2]. De même un bruit formidable dans des souterrains est causé par une pierre qui tombe, et des lueurs mystérieuses aperçues dans une tour qu'on suppose hantée, viennent de la chandelle d'un promeneur noctambule[3]. Et ainsi, tous les mystères qui ont intrigué le lecteur sont expliqués par des causes naturelles à la fin du roman, et toutes les fausses idées que pourrait faire naître une croyance irrationnelle à des effets sans cause, sont dissipées[4].

Cette explication naturelle ne va pas sans inconvénients : le lecteur est un peu surpris et honteux de s'être laissé prendre à de pareils subterfuges, et d'ailleurs parfois l'explication, comme dans le cas de l'image de cire, est aussi invraisemblable que le surnaturel lui-même.

Mais si cette explication finale est souvent malencontreuse, l'art déployé par Mrs Radcliffe pour faire naître la terreur subsiste tout entier.

Son pouvoir de mettre la nature environnante en accord avec l'état d'âme de ses personnages se retrouve dans la façon dont elle prépare le lecteur, par l'influence du milieu, aux terreurs qui vont suivre. L'habile manière dont, une fois le château dépeint, elle y rattache les légendes mytérieuses, met sur les vieux murs et dans les appartements déserts une sorte de clair-obscur redoutable qui éveille la curiosité anxieuse du lecteur. Lorsque, déjà vaguement effrayés par l'aspect sauvage d'Udolpho nous pénétrons avec Emily dans l'obscurité lourde des salles où les lumières ne jettent qu'une lueur affaiblie sur les murs menaçants et sombres, nous sommes préparés, avec elle, à tout craindre.

1. *M. of U.*, ch. 53.
2. *M. of U.*, ch. 56.
3. *A. S. R.*, ch. 4, 14.
4. La *Monthly Review* (vol. 15, p. 278) félicitait Mrs Radcliffe de ce que ses lecteurs pussent « experience the strange luxury of artificial fear without beeng obliged for a moment to yield to the weakness of superstitious credulity. »

Digitized by Google

Les cachots de l'Inquisition où des ombres mystérieuses passent le long des corridors; les souterrains où le vent siffle en rafales qui ont un son « de lamentations lointaines » — les vastes salles éclairées par un rayon de lune — les appartements déserts avec leurs vieilles tapisseries et les miroirs dépolis qui reflétaient les fêtes d'autrefois sont décrits en quelques traits sobres qui produisent une sorte d'oppression mystérieuse [1]. L'esprit de l'héroïne, et celui du lecteur également, est prêt à vibrer au moindre bruit. Et personne n'a su mieux que Mrs Radcliffe utiliser les rumeurs sourdes et singulières qui s'amplifient dans le silence, les craquements étranges des cloisons, les retentissements lointains de pas qui n'ont rien de vivant, sur les dalles des couloirs. Personne n'a su mieux exciter par des suggestions subtiles, habilement imprécises, les effets tout subjectifs de terreur qu'une cause légère suffit à produire sur des nerfs surexcités : une lumière qui s'éteint tout à coup et fait l'obscurité complète — un bruit de tumulte lointain suivi par un calme soudain [2] — dans le silence nocturne, des pas mystérieux qui s'approchent, s'arrêtent un instant, et s'éloignent — une voix connue qui, entendue subitement, prend une résonance étrange [3] — un portrait dont les traits vus dans l'obscurité naissante semblent s'animer — le bruit d'un objet qui tombe, se répercutant en échos innombrables qui meurent au loin [4] — un rideau agité par le vent comme par la présence d'un être mystérieux — un miroir, dans une chambre obscure, où l'héroïne, en train de lire de terribles histoires, n'ose se regarder de peur d'y voir une autre figure que la sienne [5].

Ces suggestions de la terreur subjective trouvent peut-être leur plus parfaite expression littéraire dans l'épisode de Ludovico [6].

Ludovico, comme Edmund dans *The Old English Baron*, a consenti à se laisser enfermer pour la nuit dans un appartement que l'on dit hanté. La tempête fait rage au dehors et le gémissement du vent passe par intervalles dans les chambres désertes. Ludovico a apporté un livre d'histoires fantastiques, et il se met à lire la

1. Cf. *It.*, ch. 26. — *R. of the F.*, ch. 8. — *It.*, ch. 12. — *M. of U.*, ch. 43, 44.
2. Cf. *R. of the F.*, ch. 8. — *C. of A. and D.*, ch. 6.
3. *It.*, ch. 19. — *R. of the F.*, ch. 10.
4. *A. S. R.*, ch. 2. — *R. of the F.*, ch. 8.
5. *R. of the F.*, ch. 21. — *R. of the F.*, ch. 9.
6. *M. of U.*, ch. 45.

Digitized by Google

légende d'un preux assassiné dont le fantôme apparaît à un autre chevalier en demandant vengeance. L'effet de cette lecture sur l'esprit de Ludovico qui associe les passages saisissants de cette histoire aux bruits qu'il entend ou croit entendre autour de lui, est notée avec une minutie et une justesse qui font de cet épisode où l'impression produite par ce récit surnaturel se combine avec les craintes réelles de Ludovico, le plus impressionnant des intermèdes terrifiants que l'on trouve dans les romans de Mrs Radcliffe.

Dans son emploi de la terreur, Mrs Radcliffe occupe en somme une place intermédiaire. D'une part, dans son explication naturelle des mystères suggérés elle restait raisonnable et classique, à la façon de Fielding qui disait dans *Tom Jones* « I think it may very reasonably be required of every writer that he keeps within the bounds of possibility, and still remembers that what it is not possible for man to perform, it is scarcely possible for man to believe he did perform »[1]. Son procédé était exactement celui de Smollett et des « novelists » contemporains. Mais en faisant dans son récit une plus grande part qu'ils ne l'avaient fait aux suggestions de la peur, en les décrivant minutieusement, en cherchant à provoquer ce petit frisson de terreur irraisonnée et pourtant invincible, elle usait d'un art qui s'adressait aux nerfs du lecteur plus qu'à son intelligence, et par là s'opposait à la raison classique. Enfin, en donnant comme cadre à ces épisodes les vieux châteaux et vieilles abbayes, elle avait peint en traits que poètes et romanciers romantiques devaient reprendre après elle, sans y rien ajouter, l'horreur nocturne des vieux bâtiments déserts.

*
* *

Tel est, analysé dans ses éléments, le roman radcliffien. De cette analyse il ressort en premier lieu que l'appellation de « romance of terror » qui lui est souvent donnée ne doit être acceptée qu'avec une certaine réserve. La terreur y est un élément important, mais qui se combine avec plusieurs autres, tout aussi importants : élément romanesque, élément sentimental, élément descriptif. De plus, il est assez difficile de classer ses romans parmi les « romances » ou

1. *Tom Jones Book*, VIII, ch. I.

Digitized by Google

parmi les « novels ». Ce ne sont point à proprement parler des « novels », car leur atmosphère générale, la caractérisation psychologique réduite au minimum, le cadre pittoresque très développé, s'opposent au « novel » peignant les mœurs et la vie contemporaines. D'autre part ce ne sont pas de purs « romances », car nous avons vu toute la part que le « novel » du temps a eue dans leur formation. Ils appartiennent à une sorte de genre mixte et participent à la fois du « novel » et du « romance ».

La renaissance du « romance » avec Walpole, avait été essentiellement une protestation contre le « novel », réaliste. Mais l'influence d'un siècle et demi ne pouvait être annihilée : après de Foe, Richardson, Fieiding et Smollet, il était impossible de revenir au « romance » médiéval. Pas plus que Walpole Mrs Radcliffe n'échappa à cette difficulté, et son roman fut un compromis entre les deux genres. Elle garda l'intérêt de l'aventure, contée pour elle-même, comme base de son roman, mais en faisant la part du raisonnable : ses héroïnes luttèrent, non pas contre des dragons ou des magiciens, mais contre des moines vindicatifs, des aventuriers cupides ou des parents inflexibles. Les héros furent de preux chevaliers mais tels que l'imagination assagie du XVIIIe siècle pouvait les concevoir et les grands exploits leur furent interdits [1]. L'horreur surnaturelle de la forêt du Moyen Age, les machinations des enchanteurs furent remplacées par une horreur plus raisonnable : la terreur des vieux châteaux, les poignards brandis, tout l'appareil mélodramatique.

A ce qu'il avait été ainsi possible de retenir, avec des modifications, de l'esprit du « romance » Mrs Radcliffe ajouta l'apport du goût et des tendances de son temps. Elle appartenait à une génération postérieure à celle de Walpole et de Miss Reeve, et le « mal du siècle » naissant s'introduisit dans son « romance » après avoir pénétré le « novel » contemporain. Sa mélancolie sincère, son amour de la nature et des ruines firent qu'elle donna une place, plus importante qu'elle ne l'avait été avant elle, à l'élément pittoresque. Son imagination colorée qui créa des paysages aux tons chauds ou aux teintes mélancoliques, des vieux châteaux sombres et tristes où flottait l'âme obscure

1. Cf. ce que l'abbé dit à Vivaldi : « You are an enthusiast. You are a knight of chivalry who would go about the earth fighting with everybody by way of proving your right to do good : it is unfortunate you were born somewhat too late » (*It.*, ch. II).

Digitized by Google

des vieilles légendes mystérieuses, enveloppa ses intrigues banales et ses personnages indistincts d'une atmosphère nouvelle. Et le roman où elle mêla ces éléments divers, était multiple dans son unité : il tenait du roman de péripéties romanesques, et du roman mélodramatique, pour ainsi dire, d'aventures terribles et mystérieuses — il tenait du roman pittoresque et descriptif — enfin, il était roman poétique et presque lyrique par la buée romantique qui l'enveloppait, et par ces ébauches de méditations lyriques, où les héroïnes de Mrs Radcliffe exprimaient, dans un cadre naturel harmonique, un peu de la mélancolie et des vagues tristesses de son âme.

Cette complexité d'éléments et cette diversité de tendances firent son succès — un succès complet qui s'étendit à toutes les classes de lecteurs. Les abonnés des bibliothèques circulantes, très nombreuses alors, s'arrachèrent ses volumes [1]. Les précurseurs du romantisme dévorèrent ses romans : Joseph Warton passa plusieurs de ses nuits à lire *The Mysteries of Udolpho* [2], et elle exerça une influence durable sur ceux qui allaient être les romantiques du lendemain [3].

C'est qu'en effet ces romans, écrits entre 1789 et 1797, exprimaient fidèlement les tendances encore incertaines et fluctuantes de l'âme contemporaine, à un moment de crise, où les éléments du préromantisme, qui s'étaient développés depuis plus de cinquante ans dans la littérature anglaise tendaient à devenir le romantisme proprement dit. Les œuvres de Mrs Radcliffe sont comme une sorte de rond-point d'où l'on aperçoit la route parcourue et d'où l'on entrevoit le chemin à suivre. Les vestiges du passé y sont nombreux : nous y trouvons la mélancolie un peu factice de l'École du Penseroso, la sensibilité diluée et larmoyante de Mackenzie, le paysage aux traits universels et réguliers selon la formule de Gilpin. Mais à côté de ce legs de la génération précédente nous trouvons en germe les tendances que la génération romantique mettra en pleine valeur. Elles y sont encore incertaines, il est vrai; Mrs Radcliffe se laisse guider par elles plutôt qu'elle ne les dirige; mais elle prépare déjà les

1. Cf. Life of John Lackington, an Autobiography. 7e édit., L. 1794, p. 232, p. 243.
2. Cf. Mem. G. de Bl., p. 11.
3. Hazlitt dans sa conférence sur les romanciers anglais (Lectures on the English comic writers, lect. vi) déclarait avoir puisé dans les romans de Mrs Radcliffe son amour du clair de lune et des ruines.

Digitized by Google

lecteurs à mieux comprendre et à mieux apprécier les œuvres à venir.

Prenons le roman de Scott. Certains de ces éléments sont déjà dans le roman radcliffien. (Sur le premier point d'ailleurs l'influence de Mrs Radcliffe concorde avec celle de Leland et de Walpole.) Il suffira de changer les personnages ordinaires en personnages historiques, et Emily fuyant d'Udolpho deviendra Marie Stuart s'échappant de Lochleven[1]. De même le paysage méridional et romantique de Mrs Radcliffe deviendra national et local : Scott décrira Melrose Abbey ou Kenilworth, mais en donnant à ces monuments historiques la même physionomie dont Mrs Radcliffe avait fixé les traits définitifs en décrivant un château italien ou une abbaye imaginaire du Sud de la France. Et quand, dans l'*Antiquaire*, il nous montre avec un mépris tout romantique des points cardinaux, le soleil se couchant sur la côte *est* d'Écosse, n'obéit-il pas un peu à la tradition de la description nécessaire du « coucher de soleil » que Mrs Radcliffe avait introduite dans le roman?

Byron emprunta à Mrs Radcliffe plusieurs des traits principaux du héros byronien; d'elle aussi il prit le goût des paysages sombres et grandioses, la mer, les bois profonds, les montagnes désolées, et il donna au pays du Sud — où il avait vécu — les mêmes colorations riches, chaudes, et un peu monotones, dont Mrs Radcliffe avait peint les paysages qu'elle avait rêvés.

La philosophie poétique de Wordsworth a des causes profondes et intimes qui empêchent d'attribuer à Mrs Radcliffe une influence directe sur lui; mais il avait lu ses romans, et n'est-il pas intéressant de saisir déjà chez elle une indication du sentiment profond de l'union mystérieuse de l'homme et de la nature, s'exprimant non dans ses vers tout chargés des images banales de l'école de Penseroso, mais dans une prose qui, par sa chaleur et sa sincérité dans ces passages à tendances lyriques, ne restera pas longtemps de la prose.

Sur un seul point Mrs Radcliffe marque une tendance réactionnaire, en proscrivant le surnaturel. Mais ce merveilleux était d'importation germanique, et en restant jusqu'au bout fidèle à sa

1. W. Scott, *The Abbott*, ch. 35.

Digitized by Google

théorie de la terreur naturelle, elle ne faisait que défendre non seulement la tradition classique, mais aussi une des tendances fondamentales du génie anglais, qui avait déjà protesté, trente ans auparavant, contre le merveilleux de Walpole[1].

Et ce dernier trait même nous permet de considérer les romans de Mrs Radcliffe, tant par ce qu'ils rappellent que par ce qu'ils annoncent, comme les œuvres qui représentent le plus complètement le préromantisme anglais.

GEORGES MEYER.

1. Et encore pourrait-on dire que Wordsworth par exemple fera comme elle, et expliquera les impressions que ses personnages eux-mêmes croiront surnaturelles. A cet égard Guilt and Sorrow, et surtout Peter Bell sont très radcliffiens.

Digitized by Google

UN MANUSCRIT DE LA « CHRONIQUE UNIVERSELLE »

DE RUDOLF VON EMS

Madame Auguste Bartholdi, veuve du célèbre statuaire, possède à Paris un ancien ms allemand, que nous avons reconnu pour un ms non encore décrit de la *Chronique universelle* (*Weltchronik*). Ce ms provient de Colmar, où, suivant la tradition familiale, il était la propriété de la famille de son mari depuis un siècle et demi au moins. Madame Bartholdi a bien voulu nous autoriser à le faire connaître au public. Qu'elle nous permette de l'en remercier ici très respectueusement.

L'heure nous paraît propice pour une publication sur la *Chronique*. Les œuvres de Rudolf von Ems, qui, sauf le *Barlaam* et le *Gerhard*, n'avaient été imprimées jusqu'à ces derniers temps que par fragments, bénéficient en ce moment même d'un renouveau des études sur la poésie médiévale, et surtout du grand mouvement de publications de textes, créé et dirigé par l'Académie de Berlin (*Deutsche Texte des Mittelalters*, herausgegeben von der Kgl preussischen Akademie der Wissenschaften, Berlin, 1904 ss.). Après les travaux préparatoires de V. Junk et du maître Konrad Zwierzina sur la langue de Rudolf (*Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*, 27 (1902), 446-503 et 28 (1903), 425-453, plus quelques notes d'E. Schröder (*Beitr.* 29 (1904), 197-200), après l'édition que Junk nous a donnée du *Willehalm von Orlens* au tome II de la collection de l'Académie (1905) et qui suivait de près son étude sur les mss. de l'Alexandre (*Beitr.* 29, 369-471), c'est enfin l'édition de la *Chronique universelle* par le philologue bien connu G. Ehrismann qui s'annonce. W. Grimm déclarait déjà urgente il y a 70 ans (*Gött. Gel. Anz.* I (1839), 645-648, réimpr. Kl. Schriften II, 481-483) la publication de ce poème, si remarquable par l'originalité de sa conception, à la date où il a paru,

Digitized by Google

et par son influence sur deux siècles de littérature allemande. Conformément aux principes posés par la commission de l'Académie et suivis par les éditeurs des 14 volumes de textes publiés en cinq ans, l'édition tant attendue de la *Chronique* ne sera pas une édition critique, mais la reproduction, vraisemblablement presque sans retouches, du ms le meilleur, en l'espèce le ms de Wernigerode. Elle ne saurait donc profiter que dans une mesure restreinte de publications ou de travaux parallèles sur le même sujet. Mais elle ne les rend pas superflus. L'ensemble des manuscrits qui représentent l'œuvre de Rudolf et ses ramifications est un tout trop vaste et trop touffu pour qu'un texte unique puisse en donner une idée. Voici précisément qu'un ms de la *Chronique*, des plus anciens et des plus beaux, vient de reparaître après une éclipse de cent années et d'entrer à la Bibliothèque de Munich (Hof-und Staatsbibliothek, cgm 6406). Il a fait l'objet tout récemment dans la revue nouvelle *Germanisch-romanische Monatsschrift* (numéro du mois d'août) d'un intéressant article, que l'auteur, E. Petzet, et l'éditeur ont eu l'extrême obligeance de nous communiquer en épreuves. Le ms Barth., d'époque tardive, ne peut évidemment se mesurer à lui. L'examen auquel nous allons le soumettre se présente comme une contribution modeste à une bibliographie complète de la *Chronique*.

I

Le ms Barth. est un ms sur papier, in-folio, de 414 sur 288 mm. environ. Le texte est écrit sur deux colonnes. Le nombre de lignes par colonne varie, selon la dimension des lettres, qui diffère beaucoup dans les diverses parties du ms, et selon leur écartement. D'une façon générale, au commencement du ms l'écriture est petite et serrée. Vers la fin, elle devient beaucoup plus grande et les lignes sont plus espacées. On peut donc observer en ce sens une progression, mais non pas constante et régulière. Certaines pages n'ont que 31 lignes à la colonne, d'autres jusqu'à 49. La moyenne se maintient aux environs de 40.

Malgré ces variations, tout indique que le ms dans son entier est de la main du même scribe.

Digitized by Google

L'écriture est du xve siècle. MM. Henri Omont, conservateur du département des mss à la Bibliothèque nationale, et Henry Martin, administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, auxquels nous sommes très reconnaissant d'avoir bien voulu nous donner conjointement sur le ms leur avis si autorisé, le datent du milieu de ce siècle ou peut-être des années suivantes, tant d'après les caractères de l'écriture que d'après l'aspect général du ms.

Le ms est malheureusement dans un mauvais état de conservation. Il a beaucoup souffert à une date déjà ancienne. Il y a trace de nombreux feuillets arrachés et manquants ; d'autres sont mutilés. Ces dégradations se sont surtout produites au commencement et à fin du volume. Dans son état actuel il a encore 190 feuillets, dont 124 complets et 66 plus ou moins incomplets. En l'absence de toute pagination antérieure, nous les avons nous-même foliotés au crayon.

Le commencement et la fin du ms sont absents. Le texte commence et finit brusquement au milieu d'une phrase ou d'un développement.

Les premiers vers du ms sont actuellement :

Tiht er des buoches vrhab
Der Babst orthabung gab.

les derniers :

Das wz edel vnd rich genuog
Den stein er für in truog.

Il n'y a aucune surcharge ou correction, ni dans le texte, ni dans les marges, aucune mention postérieure étrangère au texte, à part une copie incorrecte des premiers vers du ms, en marge et en tête du premier feuillet, et dont l'écriture paraît dater d'une centaine d'années. Toute indication sur l'origine du ms, sur son scribe et sur ses anciens propriétaires fait donc entièrement défaut.

La division en vers est nettement marquée, chaque vers occupant une ligne, sauf le cas, assez fréquent, d'enjambement du vers sur la ligne. La première lettre de chaque vers impair, même dans le cas d'enjambement, est majuscule et barrée d'un trait rouge vertical. Il est assez singulier qu'à la première colonne du premier feuillet quatre commencements de vers consécutifs (non le premier, mais les

Digitized by Google

quatre suivants) soient majuscules et barrés d'un trait rouge, qui paraît ancien.

Les alinéas sont marqués par de grandes initiales alternativement rouges et bleues. Il y a des lettres ornées, à la fois rouges et bleues, de loin en loin, généralement aux divisions les plus importantes du récit (acrostiches des âges du monde, etc., v. ci-dessous).

Le ms est orné dans toute son étendue d'un grand nombre de miniatures. Il en subsiste 101 dans son état actuel, dont 81 complètes. Ces miniatures, quoique sans art, ont été estimées par d'excellents juges, comme MM. Omont et H. Martin, très curieuses pour l'histoire du costume.

Celle que nous reproduisons en photogravure représente un épisode des amours de Moïse et de Tarbis, fille du roi « maure » de Sabarea, l'arrivée des Égyptiens et de Moïse devant la ville (fol. 52 v°).

Le filigrane du papier figure un plateau triangulaire de balance.

La reliure est de l'époque du ms. Les plats sont en bois, recouvert de cuir jadis rouge, encore munis de leurs « boulons » et de restes de fermoirs. Le dos a été toutefois refait postérieurement. Les plats sont doublés intérieurement de chartes allemandes du xve siècle sur parchemin.

II

Le premier point à considérer dans tout manuscrit de la *Chronique universelle*, ce sont les éléments dont il est composé. Le contenu de ces manuscrits varie en effet considérablement, et le titre générique de *Chronique universelle* n'est guère qu'un nom qui recouvre des poèmes ou des agrégats de poèmes très différents. Ces divergences s'expliquent par l'histoire de la *Chronique*. Rudolf von Ems avait composé son œuvre vers 1250 d'après la Bible d'une part et d'après des compilations latines du xiie siècle de l'autre, notamment l'*Historia Scholastica* de Petrus Comestor de Troyes et le *Pantheon* de Godefroy de Viterbe. Il avait divisé l'histoire sacrée en cinq « mondes » ou cinq âges, ceux d'Adam, de Noé, d'Abraham, de Moïse et de David, dont les noms, mis en acrostiches, marquaient le début de chaque âge (sauf pour l'origine du monde, l'âge d'Adam, qui

Digitized by Google

débutait par l'acrostiche du propre nom du poète, Rudolf, aux premiers vers du poème). Il avait disposé dans ce cadre, mais au second plan, les événements de l'histoire profane, en manière d' « incidents » ou d'épisodes, et y avait placé également, à la suite de l'histoire de la tour de Babel, un vaste développement géographique d'environ 1 600 vers, dont Doberentz (*Zeitschrift für deutsche Philologie*, 12, 257 ss., 387 ss.; 13, 29 ss., 165 ss.) a reconnu la source dans l'*Imago mundi* d'Honorius d'Autun (première moitié du XIIe siècle). Le poème était dédié au roi des Romains Conrad IV dans une introduction de 225 vers aux Livres des Rois (David). Il était resté inachevé. La mort avait surpris Rudolf en Italie et arrêté son œuvre au règne de Salomon, comme nous l'apprend son premier continuateur.

Or il s'est produit pour la *Chronique* un phénomène curieux qui atteste son rapide succès auprès des contemporains. Elle a, dans la littérature du moyen-haut-allemand, ce qu'on a appelé son « double », une contrefaçon qui lui ressemble par beaucoup de traits caractéristiques. Peu après Rudolf, un poète anonyme, puisant aux mêmes sources, mais avec une prédilection plus marquée pour certaines d'entre elles, par exemple pour le *Pantheon*, travaillant à peu près sur le même plan, a composé une *Chronique* rimée qui présente avec celle de Rudolf jusque dans le détail de l'expression, des analogies frappantes, que n'explique complètement ni la communauté du sujet et des sources, ni la banalité des formules poétiques employées. Ce poème étant dédié en plusieurs endroits à un landgrave Henri de Thuringe, on admet que l'auteur en était lui-même thuringien, de même que l'érudition scolastique d'emprunt dont il fait montre donne à penser qu'il était ecclésiastique.

On désigne cette œuvre anonyme du nom de *Cristherrechronik*, d'après les mots par lesquels elle commence :

Crist herre keiser über alle kraft
Voget himelischer herschaft.

Les deux premiers vers du poème de Rudolf sont :

Rihter got herre über alle kraf
Voget himelischer herschaft.

Digitized by Google

Les deux *Chroniques* ont été combinées de bonne heure, sans doute dès le XIIIe siècle, en proportions variables selon les manuscrits, et sont à ce point mêlées l'une à l'autre qu'on a eu peine d'abord à les distinguer. C'est A.F.C. Vilimar qui a eu le mérite de débrouiller la question très confuse jusqu'à lui, de leurs rapports et de leurs combinaisons, dans un travail fondamental : Die zwei Recensionen und die Handschriftenfamilien der *Weltchronik* Rudolfs von Ems, Marburg 1839. Depuis lors, le classement établi par lui n'a subi que des revisions de détail, portant sur tel ou tel ms, et non sur l'ensemble, ni sur les principes qu'il avait posés. Massmann, en particulier, qui a repris la question au tome III de son édition de la *Kaiserchronik* (Bibl. d. ges. deutschen National-Literatur 4. Bd, 3 Abt. Quedlinburg & Leipzig 1854), p. VI et 81-94, a bien accru de quelques unités la liste des mss des deux Chroniques ou en a précisé sur quelques points la description (p. 167-183), mais sans qu'il ait pu faire prévaloir son classement confus et attardé sur celui de son prédécesseur. Nous devons à Vilmar (p. 60-79) comme à Massmann (p. 113-166 et 183-187) la publication de quelques-unes des parties les plus significatives de l'un et de l'autre poème, documents indispensables jusqu'ici comme pièces de comparaison, quoique mal établis dans leur texte et impropres aux recherches de détail. Il sera bon de les contrôler, le cas échéant, sur les mss ou sur les extraits du ms de Wernigerode publiés par Zacher ZfdPh 9,461-472.

Voici les caractéristiques essentielles du classement de Vilmar, suffisantes pour l'intelligence de ce qui suivra. Il faut distinguer les versions simples des deux Chroniques des versions mixtes et « continuées ». Il y a des mss qui contiennent l'œuvre de Rudolf ou celle de son imitateur à l'état relativement pur (Cl. I et II). Dans d'autres, on s'est appliqué à les « compléter » l'une par l'autre, selon les idées du temps. On a ajouté à la *Cristherrechronik*, qui s'arrêtait au Livre des Juges, une suite, tirée de la *Chronique universelle* (Cl. IV). En revanche, on a mis en tête de celle-ci tout ou partie du long prologue scolastique et théosophique de la *Cristherrechronik*, qui comprend environ 1200 vers (Cl. III), soit qu'on ait superposé les deux prologues (Cl. III, A), soit qu'on ait supprimé celui de Rudolf (cl. III, B).

Autre type de contamination, nié par Vilmar p. 18, mais établi

Digitized by Google

par Doberentz ZfdPh. 12, 263 : on a inséré dans certains mss de la *Cristherrechronik* le développement géographique de la *Chronique universelle*.

L'interpolation dans la *Chronique* de Rudolf de deux morceaux qui lui sont primitivement étrangers (un panégyrique de quelques villes rhénanes, en 145 vers environ, et une légende de 372 vers sur la pénitence d'Adam et d'Ève chassés du paradis) sert de base à des subdivisions de la première classe (Cl. I, B et I, C).

Les deux *Chroniques*, mais surtout leurs contaminations, ont été continuées. Une première continuation, anonyme, qui prolonge le récit de l'histoire sacrée jusqu'à la mort d'Élisée, fait suite, plus ou moins complète, même aux mss de la *Chronique universelle* « pure ». Une deuxième continuation, empruntée à la *Chronique* du Viennois Jansen Enikel (dernier quart du XIIIe siècle) caractérise surtout les mss « mixtes » des classes III, A et III, B. Cette continuation se maintient encore dans les limites de l'Ancien Testament. Mais le Nouveau Testament est figuré, à la fin de deux de ces mss, par des emprunts à la vie de la Vierge (Marienleben) du Frère Philippe (XIVe siècle). Enfin les mss de la dernière classe (V) sont des combinaisons arbitraires de la *Cristherrechronik* avec les *Chroniques* de Rudolf et d'Enikel, etc. Ils sont pourvus en partie d'une suite, composée expressément en vue de cet objet par le rimeur Heinrich von München (XIVe siècle) : diu niuwe ê (le Nouveau Testament), et qui, de compilation en compilation, va jusqu'à l'empereur Frédéric II.

Les mss de toute espèce, énumérés et décrits par Vilmar, sont au nombre de 42. On en trouvera la liste chez Gœdeke (*Grundriss*, 2e éd., I, p. 127 s.) Il est possible que tel de ces mss, qui n'est connu que par d'anciens répertoires, se confonde avec tel autre, bien réellement existant aujourd'hui, p. ex. le n° 5 de Vilmar, = Massm. n° 13, (ancien ms d'Ulm), avec le n° 4 = Massm, n° 1., (ms de Wernigerode) (v. Doberentz ZfdPh 13, 165). Le ms retrouvé de la *Chronique* (Vilm. n° 24, nouveau ms de Munich cgm 6406) représente lui aussi « deux » mss perdus qu'on a quelquefois cotés séparément (Massm. nos 43 et 51). Par contre, il convient d'ajouter à la liste de Vilmar les deux mss de Massmann nos 25 et 35, sans parler de toute une série de mss mal déterminés et hypothétiques.

On a publié une grande quantité de fragments des deux *Chroni-*

Digitized by Google

ques; pour quelques-uns seulement d'entre eux la preuve est faite qu'ils proviennent d'un même ms.

La *Chronique universelle* a, d'après Zacher ZfdPh 9, 461, environ 36 500 vers dans le ms de Wernigerode (Cl. I, B de Vilmar). Certains mss de la 5e classe de Vilmar, les nos 36 et 37, en ont plus de 100 000.

Nous avons travaillé personnellement sur les mss de Colmar (Cl. III, A, Vilm. n° 19, Massm. n° 15), de Cassel (Cl. III, B, Vilm. n° 21, Massm. n° 17) et de Paris, Bibl. Nat., ms. all. 114 (Cl. II, Vilm. n° 12, Massm. n° 21).

Le ms Barth. contient, dans la plus grande partie de son étendue, fol. 11 *a* à 164 *d* inclus, la version de Rudolf, la *Chronique universelle* elle-même. On y trouve la plupart des passages caractéristiques de cette version : Les acrostiches des âges de Noé (fol. 14 *d*) et de David (fol. 110 *d*)[1], d'ailleurs altérés et dénaturés, comme dans la plupart des mss de basse époque; — l'introduction des Livres des Rois (fol. 110 d ss.);[2] — les explications de Rudolf sur sa manière d'entendre l'histoire (fol. 25 *c* s. et fol. 28 *d* ss.)[3]; — le développement géographique, mais sans l'éloge des villes rhénanes (v. ci-dessus p. 557). Enfin, dans les diverses parties de récit, fondées sur la Bible, où les textes des deux *Chroniques* ont été mis en parallèle par Vilmar et par Massmann[4] (l'ivresse de Noé, fol. 15 *a* ss.; Joseph et ses frères, fol. 43 s.; la naissance de Moïse, fol. 50 *a* ss), le ms Barth. suit invariablement le texte de Rudolf.

Au contraire, le prologue (fol. 1 *a*-8 *b*) est celui de la *Cristherre-chronik*[5], qui s'adapte directement à la légende de la pénitence d'Adam et d'Ève (fol. 8 *b*-10 inclus). Dernier vers du prologue : « Die erd vs der er wart genomen ». Premier vers de la légende : « Adam vnd eua mit grosser klag[6] » . — Le prologue de Rudolf est supprimé.

Nous sommes donc en présence d'une version mixte de la *Chronique*.

A l'interpolation de la légende d'Adam et d'Ève correspond l'omission d'un grand épisode d'histoire profane dans le Livre des

1. Cf. Vilmar, p. 66, Zacher ZfdPh. 9, 463-466 (texte du ms de Wernigerode).
2. Cf. Massmann, p. 183-187, Zacher, p. 466-469.
3. Cf. Vilmar, p. 66 s.
4. Cf. Vilmar, p. 67-73, Massmann, p. 156-161.
5. Cf. Massmann, p. 118-150.
6. Cf. Vilmar, p. 31.

Digitized by Google

Juges, 722 vers, dont le commencement se placerait fol. 106 *b*. Il y a un lien entre les deux faits, qui se sont toujours vérifiés concurremment jusqu'ici[1].

La première continuation, celle de l'anonyme, occupe les fol. 165 *a* à 182 *d* inclus.

La deuxième, empruntée à la Chronique d'Enikel, qui comprend les histoires de Nabuchodonosor, de Daniel, de Darius et d'Alexandre, va du fol. 183 au fol. 190 (fin du ms.) Le texte est interrompu brusquement au milieu du récit de l'entreprise d'Alexandre sur le paradis. Le dernier vers du ms : « den stein er für in truog », répond au vers 19116 de la *Chronique* d'Enikel, éd. Phil. Strauch (*Mon. germ. hist.*, *Deustche Chroniken*, III. 1, p. 364).

Le ms Barth. présente, nous l'avons dit, de nombreuses lacunes matérielles (feuillets manquants ou incomplets). C'est dans ces lacunes qu'il faut placer très vraisemblablement certaines parties caractéristiques des deux chroniques dont nous n'avons pas signalé la présence dans le ms.

Le 1er vers du ms : « Tiht er des buoches vrhab » n'est que le 259e du prologue de la *Cristherrechronik*[2].

Le bas du feuillet 50 est arraché. D'oú une lacune de 18 vers, qui comprend l'acrostiche : Moises (col. *a*).

L'épisode de Balaam, publié par Vilmar, p. 73-79, en partie double, d'après Rudolf et d'après son imitateur, et, moins complètement, par Massmann, p. 151-166, paraît également devoir prendre place dans une lacune du ms Barth. Le feuillet 76, mutilé dans le bas, et après lequel il y a des traces de feuillets arrachés, se termine par :

Das wz mit dienst vndertan
Og dem küng von Basan.
(Cf. *Nombres*, ch. XXI, 33.)

Le feuillet 77 reprend à :

drissig und zwei tusent megt wart
behalten vf der selben vart.
(Cf. *Nombres*, ch. XXXI, 35.)

Entre deux, l'épisode de Balaam (nombres chap. XXII-XXIV).

1. Cf. Vilmar, p. 40.
2. Cf. Massmann p. 118-122, ms. de Paris, fol. 2a-3c.

Digitized by Google

Enfin, pour nous en tenir aux passages les plus caractéristiques, il manque plusieurs feuillets dans le ms entre l'histoire de Salomon et de la reine de Saba (fol. 164 *d.*) :

sy begund in irem muot
ahten wie dz geschah.

et le règne de Roboam (fol. 165 *a*) :

von yuda der küng rich
Roboam der samnet sich gelich

Cette solution de continuité dans le texte nous prive, selon toute vraisemblance, du témoignage bien connu du premier continuateur de Rudolf sur son devancier.

Mais, en plus de ces lacunes accidentelles, il y a dans le texte une série d'omissions qui sont le fait des copistes ou du dernier copiste. Le ms Barth. est, par endroits, fort écourté. C'est ainsi que, dans le prologue tiré de la *Cristherrechronik* (fol. 1 *a* s.), il manque la dédicace au landgrave de Thuringe[2]. De même, dans l'introduction aux Livres des Rois, la dédicace proprement dite au roi des Romains Conrad est à peu près absente. Toute cette introduction est d'ailleurs très incomplète, presque réduite à néant. En en comparant le texte vers pour vers avec celui donné par Massmann, p. 184-187 (vers 13 à 237 inclus), et qui coïncide, sauf variantes de détail, avec l'extrait du ms de Wernigerode, publié par Zacher, p. 466-469, on obtient les résultats suivants : Manquent au ms Barth. les vers de Massmann 15-16, 48-51, 55-60, 66, 68, 77-78, 91-112, 126-130, 143-234, soit au total 135 vers sur 224[3]. Il s'en faut de beaucoup que les omissions soient en général aussi étendues et aussi graves. Pourtant, notons encore la suppression fol. 29 *a* de 28 vers du début de l'âge d'Abraham, acrostiche compris. Les parties de récit sont ordinairement plus complètes.

Malgré ces lacunes et ces omissions, on peut, sans crainte d'erreur, marquer nettement la place du ms Barth. dans le classement général des mss de la *Chronique*. Par toutes les caractéristiques énumérées ci-dessus il appartient à la classe III, B de Vilmar (p. 48-51), laquelle comprend : un des mss de Wolfenbüttel, ms aug.

1. Cf. notamment Zacher, p. 471.
2. Cf. Massmann, p. 122, vers 278 ss.
3. Et non 225 : un vers, côté 88 par Massmann, fait défaut au ms de Wernigerode et à la plupart des mss.

Digitized by Google

n° 8 (Vilm. n° 20, Massm. n° 18), le ms de Cassel (Vilm. n°. 21, Massm. n° 17), et le ms de la Bibl. royale privée deStuttgart (Vilm. n° 22, Massm. n° 26). Dans les limites mêmes de cette classe, il a moins d'affinité pour le ms de Wolfenhïttel que pour les deux autres. Le ms de Wolfenbüttel, en effet, ne possède que la première continuation, et non la seconde. Sur ce dernier point, au contraire, l'accord est complet entre le ms de Cassel, p. ex, et le ms Barth, abstraction faite, naturellement, des lacunes habituelles de celui-ci. C'est à une lacune de ce genre, entre les fol. 182 et 183, qu'il faut évidemment attribuer l'absence dans le ms Barth. de l'histoire de Job, qui se raccorderait à la mention de la mort d'Elisée (fin de la première continuation), absente également. Cette histoire, dont le texte est emprunté à Enikel, n'occupe dans le ms de Cassel que fol. 251 *a*-252 *c*.

Le ms de Cassel poursuit fol. 261 *d* ss. au delà du terme accidentel du ms Barth, par la fin de la légende d'Alexandre et par celle d'Ézéchias (toujours d'après Enikel), en tout 620 vers; puis par des Evangiles du dimanche, plus ou moins copiés du Frère Philippe (fol. 266 *a*-295). Il est difficile de se rendre compte si le ms Barth. comprenait primitivement cette suite. Dans son état actuel, le volume ne paraît pas comporter toute une série de feuillets supplémentaires. Mais nous avons vu (ci-dessus p. 554) que le dos du volume avait été refait. Il est possible que, lors de cette restauration, les plats en aient été rapprochés.

Partout où l'état du texte du ms Barth nous a permis de le comparer avec le ms de Cassel, beaucoup plus complet, les deux mss se sont trouvés coïncider.

Le ms Barth. représente donc, parmi les versions « mixtes » de la Chronique, un type parfaitement défini par des exemplaires déjà connus.

Ce type de contamination est relativement simple. Il est plus simple, cela va sans dire, que celui des mss de la 5e classe de Vilmar; mais il est aussi plus régulier et plus facile à définir qu'une utre combinaison, que nous avons rencontrée dans un de nos mss, dans celui de Colmar, Vilmar, d'après Graff, Diutiska III, 441-445, plaçait cet intéressant ms dans sa classe III A (texte de Rudolf intégral, précédé du prologue de la *Cristherrechronik*) et Massmann (n° 15) ne faisait que le répéter. On savait que la deuxième continuation,

Digitized by Google

par laquelle se termine ce ms, était seule de son espèce, différente de celle des mss de Cassel, de Stuttgart, de Heidelberg codd. pal. 146 et 321, etc. Mais on n'avait pas remarqué qu'en réalité tout le ms était composite et que le texte de la *Cristherrechronik* s'y mêlait à celui de la *Chronique universelle* même dans la partie centrale (fol. 13 *a*-353 *d*), censée appartenir entièrement à Rudolf. Ainsi pour en donner un exemple, l'introduction des âges d'Adam, (fol. 13 *a*), de Noé (fol. 19 *c*), d'Abraham (fol. 41 *c*). et de David (fol. 233 *a*) est celle de Rudolf, avec les acrostiches caractéristiques, mais le commencement de l'âge de Moïse (fol. 88 *a*) doit faire retour à son imitateur :

Mit gottes wisunge
Hat uch hie min zunge
Bescheiden vnd berieht, etc.

= ms de Paris, fol. 73 *c*.

Aussi bien, le mélange des deux textes est encore beaucoup plus intime, puisqu'il va jusqu'à les faire alterner dans le même épisode. L'histoire de Balaam, fol. 163 *c*-166 *c*, (cf. Vilmar, p. 73-79) commence par le texte de la *Cristherrechronik* : « Also do Sephoris sun balag » (Vilmar vers 1-106, ms de Paris. fol. 135 *b* ss.), continue par celui de Rudolf : « vntz er erfüere vmb got » (Vilm. *v. 55-60* de ce texte), revient au texte de la *Cristherrechronik* : « nu als an sime bitte (*bette*) lag » (Vilm. v. 107-220) et finit par celui de Rudolf : « Balaam hiesz den künig so » — « daz er kertte wider heim (Vilm. *v. 191-294* de ce texte).

Le cas du ms de Colmar rappelle celui du ms de Munich cgm 578 (Vilm. n° 2, Massm. n° 8). Ce dernier ms représente, lui aussi, comme E. Petzet, p. 475, vient de le confirmer, une combinaison très « particulière » des deux *Chroniques*, ce qui entraine son exclusion de la classe I de Vilmar. Le ms de Colmar doit être exclu, pour des raisons analogues, de la classe III, A. Y a-t-il un rapport quelconque de composition, et, par suite, un rapport génétique entre ces deux mss?

III

Le classement établi par Vilmar ne vaut que pour le contenu des

Digitized by Google

mss des deux *Chroniques*, pour les éléments du récit. Le terme de « familles » de mss, dont fait usage le titre même de son étude, doit s'entendre en ce sens, et non au sens habituel de « filiation » des mss. Ce sont deux questions distinctes, quoique au fond connexes. Vilmar ne s'est guère occupé que de la première. La comparaison de textes suffisamment étendue que suppose la solution de l'autre n'est à la portée de tous actuellement que pour une petite partie de la *Chronique*, pour les 1 600 vers du développement géographique. Nous sommes redevables de cet instrument de recherche à Doberentz, qui a été amené, au cours de son étude déjà citée (*ZfdPh* 13, 165-203) à comparer un certain nombre de mss en vue de l'établissement critique de son texte.

Les mss comparés par Doberentz sont ceux de Wernigerode (W), de Strasbourg (S), dont il ne subsiste que le peu qu'en a publié jadis Graff, Diutiska 1, 47-72, de Heidelberg cod. pal. 146 (P), de Heidelberg cod. pal. 327 (H), de Fulda (F). En plus, le fragment d'Andermatt (A), (cf *Zeitschrift für deutsches Altertum* 22, 143 s.) et les fragments de provenance indéterminée que H. Hoffmann a fait connaitre autrefois *Altdeutsche Blätter* I, 246-250 (F').

Doberentz a divisé ces textes en deux groupes ou deux familles, dont tous les membres ont de part et d'autre un ancêtre commun. 1er groupe : W, S, P, A; 2e groupe H, F, F'. Le texte du 1er groupe est d'une qualité très supérieure à celui du second.

Nous empruntons à Doberentz la partie de son appareil critique relative au passage reproduit ci-après comme spécimen de notre ms, la géographie de l'Allemagne. Nous y ajoutons, quand il en est besoin, les leçons qu'il a admises dans son texte sans observations, comme résultant de l'accord de ses mss.

En regard de notre texte nous plaçons la partie correspondante du ms de Colmar, que Doberentz regrettait en son temps de n'avoir pu se procurer et qui est restée inédite. Ce dernier texte, en bien meilleure condition, pourra servir à faciliter la lecture du premier. Nous le ponctuons et corrigeons, entre parenthèses, les fautes qui obscurcissent le sens. Nous conservons le numérotage de Doberentz, pour la commodité du contrôle.

Digitized by Google

ms Barth [1]

f° 21 *d* 917 Von der Tuonouw als sy gat
vnd ir fluss do den namen hat
Vntz an die höhsten Alben hin
920 ist als ich bewiset bin
Die ober Germania gelegen
die den namen hat gewegen
Noch allen Tütschen landen
von den die es suss nanten
925 Nach dem sint alle tütsche lant
noch Germania genant
Welicher der vnder marche sin
westert scheidet sy der Rin
Norden die alte als sy noch gat
930 die die march vnd scheiden hat
Vnd ir gezelt march lit
in disem teil swaben lit
Das Almania hiess e
nach Alato dem boden se
935 Der in der swaben lant swebt
durch den mit fluss strebt
Der rin des fluss noch syget hin
von disem lant noch gebirge drin
Der von dem sunder teile gat
f° 22 *a* 940 norden ze tal vnd den fluss hat
Vntz in dz gros mer

1. Note sur la transcription des textes.

Des raisons d'ordre typographique nous font adopter quelques modifications à la graphie du ms Barth. Notre transcription reste conforme à celle-ci en ce qu'elle ne distingue pas entre ö bref et ö long, entre ü bref et ü long (mha iu), et en ce qu'elle distingue au contraire très nettement entre voyelles et diphtongues. Mais elle s'en écarte légèrement par le choix des signes employés. Nous suivons l'usage courant des éditions pour les diphtongues ou, uö et üe, que le ms figure par o surmonté de u, u surmonté de o, et ü (ou u surmonté de e, dont ü est un dérivé). Ce dernier signe est affecté dans notre transcription à la voyelle ü (longue ou brève), au lieu de 'u accentué du ms. Cf. pour tous ces points notre fac-similé photographique d'une page du ms.

Le même système s'applique au ms de Colmar, dont la graphie est assez voisine de celle du ms Barth.

Digitized by Google

ms de Colmar, n° 305

f° 30, *b* 917 Von der Tunowe, als sü gat
Vnd is flusz do den namen hat,
Vntz an die höheste albe hin
920 Ist, als ich bewiset bin,
Die öbere Germania gelegen,
Die den namen hat gewegen
Noch allen dütschen landen.
Von den die es susz nanden,
925 Noch dem (*den*) sint alle dütsche lant
f° 30 *c* Noch germania genant.
Welher (*Welhe*) der vnder marcke sin?
Westert scheidet sy der rin,
Norden die elben (*Elbe*), als sy noch got,
930 Die die marcke underscheiden hat
Vnd ir gezielte (*gezilte*) marcke git.
In disem teile swoben lit,
Das almania hiesz e
Noch Almania (*Alemane*) dem boden se,
935 Der in der swoben lande swebet,
Durch den mit richen fluz strebet
Der rin, des flusz noch strichet hin
Von disen lantgebirgen drin,
Der von dem sunder teile gat
940 Norden zuo tal vnd den flusz hat
Vnd strichet hin mit wer

Les sigles et abréviations bien connus pour n, er sont remplacés par les groupes de lettres qu'ils représentent.

917 *manque* P. da H. 919 albe I. 921 g^{er} almania F (ger *ajouté au dessus d'une écriture plus récente*). 923 divschen H. Dvischen S. täuchze F (*fréquent*) 924 so F. suzzt P. 925 den mss. dem S. 926 nah S. nach H. germanie S. 927 welhe mss. 928 sich SP. Rine P. 929 Elbe mss. alb P. alpe S. 930 under mss. 931 gezilte WS. gezelte PII. git mss. 933 Alemania S. alemannia WP. Alamanya H. almania F. 934 Aleman^{n}e W. aleman S. alemanne P. alama H. a lacu magno F. den W. bodem PII. boden WS. 935 swabe WSH. swabn PF, sich webt P. 936 dem F. mit richem fluze mss. richem *manque* F. 937 nach H. strichet WS. siget PII. 938 disen WH disem II. *manque* S. lant gebirgen I. l. gebirge II. 939 sundern teil II. taile P. 940 nordene S. nordent WF. nordert P. tail F. den *manque* P. 941 byz F. nortmer mss. 944 richlicher H. rytterlicher F. werdekeit

Digitized by Google

Ms Barth.

by dem Rin lit mit wer
Manig vesti wol bereit
noch rilicher wirdikeit
945 Werlich vnd reht erkant
ouch stossent werliche lant
Dor an die mit richer genuht
bringent mangi süessi fruht
Ih swaben lant entspringet
950 die Tuonouw vnd bringet
In mare ponticum mit kraft
sehzchen wasser mit kraft
Das Oster mer dar in gat
ir fluss sich geteilet hat
955 In siben gros strangen
e dz ir flüss begangen
Kvm in dz mer dz sich hin
sy mit ir fluss gerihtet in
Als vns die warheit tuot bekant
960 an swaben stosset peyer lant
Ze tal als sunder wanken
vnd dar nach Oster franken
Da enzwüschent dem Rin lit
ein franken ze western sit
965 Tütscher lande lit ein ger
über Rin des teiles ker
Got ensit an welschv lant
als holant vnd Brobrant
Vnd Selant do der selb strich
970 Von welschen landen scheit sich
An Öster franken stosset da

mss. 945 vil w. W. rich I. 946 stozent dran mss. dran *manque* FF' werlichü lant (dü) stozent dran WS. (dü *manque* S). 947 diu mit mss. dran dy m. FF'. 949 sw. lande entspringent H. Swabenlanden springent WSP. 952 sehzic I. namhaft PHF'. manhaft WF. manehaft S. 953 in daz O. *ms sur papier de Gotha et ms de Bruneck.* in *manque* WSHII. erste m F'. dar in sie mss. daz F. 954 ir fluz ir runs mss, ir runs *manque* FF'. geteilt sich hat mss. s. g. h. FF'. 955 groze mss. grozen S. 956 fluz mss. gegangen mss. 957 da sie sich in I. da sich hin II. 958

Digitized by Google

Ms de Colmar

Vntz inne dz grosse nort mere.
By dem rin lit mir wer
Manig stat vnd veste[u] her,
Herlich vud rilich erkant.
Die erste ist costentz genant, etc.
(*Ici l'éloge des villes rhénanes*)
f° 31 *c* In swoben landen entspringet
950 Die Tuonöwe vnd bringet
In mare ponticum mit kraft
Sehtzig wasser manhaft (*namhaft*)
(*In*) Das oster mere, dar in sü gat.
Ir flusz ir runs geteilet sich hat
955 In süben grosse strangen,
E das ir flus gegangen
f° 31 *d* Kome in das mere, do sü sich in
Mit ireme flusse riehtet hin,
Als vns die worheit duot erkant.
960 An swoben stosset peigerlant
Zuo tale al sunder wancken,
Vnd darnoch Oster francken,
Do enzwüschen uff (*und*) dem rine lit
Rin francken zuo der wester sit.
965 Tütscher lande get ein ger
Über rin, des deiles her (*ker*)
Gat ginesite an welsche lant,
Als hollant vnd probant
Vnd selant, do der selbe strich
970 Von welschen landen scheidet sich.
Au osterfrancken vohet an

mit ir fl. mss. se myt F. mit gut F'. rihtet mss. gerichtet F'. hin WP. in SH. 959 erkant mss. bekant FF'. 960 Bæier lant H. 961 teil H. al mss. 962 ostir vranchin W. 963 enswichen S. enzwischen und I. und *manque* H. reine F'. 964 Rinfranken mss. ze der western WS. zewestern HF'. ze wester P. swestern F. lit H. 965 zunge F' get mss. lit HF. 966 obir F. 967 einsit mss. iensit S. wälschiu P. welhischiv H. welchze F. 968 Brabant mss prauant F'. 969 selbü W. 970 welchen F. teilit S. 971 ostern F. 972 Düringen S P. dvringe H. Doringen F. durgen

Digitized by Google

Ms Barth.

düring dz lant vnd dar nach sa
Yst dor an mit kraft gewahsen
franken lant ze sahsen
975 Vnd des herschaft noch ir zal
by der ebenene ze tal
Vntz an dz end sint die lant
die nidren Germania genant
In diser lant march
980 ist gelegen Tennmarch
Vnd lant vnd Insel vil die dar
Eigenlichen hörent gar
Als ich han vernomen e
f° 22 *b* Nordent über den wilden se
985 Das gros lant ze swende lit
vud norvnge dz als wit
Ist als wir dick hant vernomen
dz im nieman kan ze end komen
Von grosser wilde vnd dar die naht
990 so vil des landes hat bedaht
Mit vinster trüeby dz kein man
dem lant ze end komen kan
Als von der vinstry im gezimt
die im des tages lieht benint
995 Vnd der lantmarch schouw.

F'. Türingen W. daz *manque* F'. vnd *manque* I. 973 dran mss. dar an S. giwassen S. 974 daz starke lant mss. Sachsen WF. 975 herschefte mss. herschaft PF. 976 Bi der Elbe mss. hin *manque* II. 977 biz F. 978 nider mss. germanie sint S. 979 dirre mss. 980 Tenemarke S. denemarche F. 981 iseln mss. landin W. *les deux* vnd *manquent* S. 982 eigenliche mss. Egenliche S. gi hoiret S. 983 vorno-

Digitized by Google

Ms de Colmar

Düringen das lant vnd darnoch dan
Ist dran mit kraft gewahssen
Das starcke lant zuo Sahssen
975 Vnd des herschefte noch ir zal.
By der Elbe hin zuo tal
Vntz an das ende sint die lant
Die in der (*nider*) Germania [sint] genant.
In dirre lant marcke
980 Ist gelegen dennemarcke
Vnd lande vnd inselen vil die dar
Eigentlichen gehörent gar,
Als ich han vernumene.
Norden über den wilden se
985 Das grosse lant zuo sweden lit
Vnd norwege, das ist also wit,
Als wir es ofte hant vernumen,
Das enkan nieman zuo ende kumen
Von grosser wilde, vnd das die naht
990 So vil des landes hat bedaht
Mit vinster triiebe, das kein man
Dem lande zuo ende komen kan,
Also von der vinstern in (*im*) gezimet,
f° 32, a Die in (*im*) des dages lieht benymet
995 Vnd der lantmarcke schowe.

men F. 984 norden mss. 985 Sweden H. sweyden F (*ou* F'?) swaidn P. Sweidin WF. (*ou* F?) sweide S. 986 Norwæge WH. Norwegin P. Norweyge F. Norweide S. also mss. 987 ofte PH. *manque* S. 988 kan nieman mss. nyeman kan F. 989 daz mss. 991 landes ende F. 993 vor mss. ime S. gezimet PS. 994 ime S. benimt mss. benimet PS. 995 schone H.

Digitized by Google

De la comparaison du ms Bartholdi (Barth.) avec les leçons des mss il ressort nettement ce qui suit. Barth. n'a aucun lien particulier de parenté avec le groupe I. Il ne coïncide avec les mss de ce groupe que sur les points où l'accord existe entre tous ou presque tous les mss des deux groupes et où, le texte étant d'ailleurs correct, il y a chance pour que ce texte soit celui de l'original lui-même. Des rencontres isolées du genre de 925 dem Barth = S et 975 herschaft Barth F = P ne prouvent rien. Quant à 934 boden Barth = W S, ce n'est que la forme évoluée de bodem mss.

Passant au groupe II, nous constatons que Barth. ne s'accorde avec H que dans la mesure où celui-ci coïncide avec l'ensemble du groupe, et même, parfois, avec des mss qui lui sont étrangers (919 alben, 931 gezelte, 937 syget, 938 disem ...gebirge, 945 reht, 952 sehzehen, 953 *omission du premier* in, 957 hin, 958 in, 963 und *omis*, 965 lit, 972 vnd *ajouté*, 976 hin *omis*).

L'affinité de Barth. pour F est beaucoup plus grande. Ces deux mss ont en commun, par surcroît, une leçon telle que 959 bekant (933 almania est naturellement peu significatif), mais surtout des omissions caractéristiques (936 richem, 594 ir runs), des interversions (954 sich geteilet hat 988 nieman kan; dran reporté du vers 946 au vers 947, et sy (se F) du vers 957 au vers 958)

Quel est le rapport des deux mss? Barth. ne descend pas de F. (l'hypothèse inverse doit être écartée, F datant du XIVe siècle, Cf. Vilmar n° 7, Massmann n° 5). En effet, si l'on met à part un certain nombre de cas, où il ne serait pas impossible que le scribe de Barth. eût spontanément restitué la forme grammaticalement plus correcte altérée par F (923 tütschen, 967 welschy, 970 welschen, 936 den, 939 sunder, 966 über, 971 öster, 983 vernomen) ou même rétabli le synonyme archaïque, abandonné par F, (924 suss, 941, 977 vntz, 987 dick), il en reste assez d'autres qui résistent à cette explication. Il paraît difficile d'admettre que ce scribe peu attentif eût retrouvé 940 ze tal sous ze tail 944 rilicher sous rytterlicher 953 dar (daz), 964 ze western = H (swestern) 992 dem lant ze end (landes ende) et peut-être 921 germania, si la correction de la leçon primitive de F, almania, en Germania n'est pas elle-même antérieure à Barth.

Même relation entre Barth. et F¹, celui des mss comparés qui a la plus proche parenté avec F (la partie conservée de F¹ va du vers 945

Digitized by Google

au vers 972). F¹ a en commun avec F et Barth. une série de leçons qui leur appartiennent exclusivement : 946 dran *omis*, 947 doran *ajouté*, 954 ir runs *omis*, sich geteilet hat, *dans cet ordre*, 959 bekant. En plus, une leçon qui ne se rencontre que dans F¹ et dans Barth. : 958 gerihtet (964 ze western leur est commun avec H). — Parmi les leçons correctes que Barth. a conservées à l'encontre de F, il en est quelques-unes qui subsistent également dans F¹ : 953 dar, et, moins significatif, 966 über (dans une certaine mesure aussi 964 ze western). — En revanche, Barth., non plus que F, n'a certaines leçons, manifestement fautives, propres à F¹ : 953 erste m. 958 mit gut, ni telles autres leçons, qui sans être absurdes, sont en opposition avec le texte de tous les mss : 965 zunge 972 *omission de* daz. Barth. ne descend donc pas de F¹ (écrit comme F au XIVe siècle).

F, F¹ et Barth. sont, tout au moins dans leur partie géographique, issus, chacun de son côté, médiatement ou immédiatement, du même ms. Ils forment, dans le groupe II, un groupe à part.

En dehors des leçons qui apparentent Barth. à certains mss, le texte de Barth. en présente toute une série d'autres qui lui sont particulières, et dont voici la liste : 927 welicher, 929 alte, 930 vnd, 931 lit, 934 Alato, 938 lant noch gebirge, 941 nort *omis*, 944 wirdikeit, 952 mit kraft, 953 sie *omis*, 956 flüss. begangen, 957 dz, 961 als, 964 ein franken, 967 ensit, 968 Brobrant, 971 öster, 972 düring, 974 franken lant, 976 ebenene, 978 nidren, 979 diser, 980 Tennmarch, 981 Insel, 984 nordent, 985 swende, 986 norvnge. als, 989 dar, 993 von, 994 benint. Quelques-unes d'entre elles sont des changements superficiels, simples transpositions dialectales ou rajeunissements du texte. Mais beaucoup en sont des altérations profondes, contraires au sens et, quelquefois, au mètre. Même 973 s.

Yst dor an mit kraft gewahsen
franken lant ze sahsen

qui n'est pas déraisonnable et qu'à défaut de terme de comparaison on pourrait croire conforme au texte original, est faible au regard de la leçon des mss

. . . . . .
daz starke lant ze sahsen.

Digitized by Google

Considérons provisoirement ces variantes comme introduites dans le texte par le scribe du ms Barth.

Le résultat auquel aboutissent jusqu'ici la 2e et la 3e partie de cette étude peut se résumer ainsi : le ms Barth. appartient à la classe du ms de Cassel, quant à sa composition, et au groupe du ms de Fulda, quant à la constitution de son texte. Il était naturel de supposer que la parenté du ms de Cassel et du ms Barth. devait s'étendre au texte lui-même.

Nous remercions M. le Dr Edward Lohmeyer, directeur de la Landesbibliothek de Cassel, de nous avoir permis de vérifier cette hypothèse par l'empressement vraiment libéral qu'il a mis à nous envoyer en communication à Colmar son précieux ms. M. André Waltz, bibliothécaire de la ville de Colmar, nous a prêté en cette circonstance le concours qu'il accorde toujours si généreusement aux travailleurs, et dont ils lui sont très reconnaissants.

Le ms de Cassel (Cass.), fol. 34 *b*.-34 *a*, présente toutes les leçons communes à F, F1 et Barth., ou à Barth et à l'un des deux autres mss seulement, sans aucune exception (en voir la liste ci-dessus).

On y trouve, en outre, un grand nombre des leçons qui étaient jusqu'ici le propre de Barth. Les voici, dans la graphie de Cass. : 927 welher, 944 wirdichait, 955 grozz, 957 daz, 964 Ein franchen, 974 Daz franch lant, 978 nidern (Barth. nidren), 981 Insel, 982 aygenleichen, 984 nordent, 985 grozz. swende, 986 norunge. als, 993 von. Il en est plusieurs de très significatives. On remarquera également 929 die alle (corrigé postérieurement en elbe), qui paraît provenir de la même source que die alte Barth. (autres mss Elbe, albe, alpe), et 934 nach lato magno, à rapprocher de nach Alato Barth. et de a lacu magno F (autres mss nach alemanne, aleman, etc.).

Pourtant Barth. n'est pas une copie de Cass. (écrit en 1385). Il est exempt d'un certain nombre de fautes inhérentes à ce ms : 916 Germania gemania, 933 alinania, 935 daz, *au lieu du 1er* der 947 die *omis*, 949 erspringet, 993 yn, 994 in, 995 schone schawe (cf schone H), auxquelles il faut joindre 921 gernia, leçon primitive de Cass., corrigée plus tard en Germania. Sur tous ces points Barth. est d'accord avec l'ensemble des mss contre Cass.

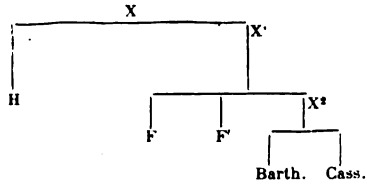
Pour nos comparaisons, nous nous sommes tenu à dessein dans les limites du morceau publié comme spécimen. Il nous serait facile

Digitized by Google

d'appuyer les conclusions qu'elles nous ont suggérées d'exemples tirés soit des diverses parties du développement géographique, soit même, pour Cass., que nous avons pu étudier dans son entier, de l'ensemble du ms. Nous trouverions d'une part de très grandes analogies entre Cass. et Barth, de l'autre des fautes, des omissions de vers entiers dans Cass. (ordinairement plus complet), qui excluent la possibilité que Barth en dépende.

Il reste acquis que la parenté entre Barth et Cass. est plus étroite que celle qui les unit à tout autre ms du même groupe. Plusieurs des leçons sur lesquelles l'accord existe entre eux sont leur partage exclusif. Il n'existe pas de relation du même genre entre F et F¹. Ces deux mss n'ont en commun aucune leçon qui ne se rencontre en même temps dans Cass. et dans Barth.

Nous pouvons donc figurer comme suit le schéma complété du groupe H, tel qu'il résulte de ce qui précède :



Après toutes ces opérations, il ne subsiste dans Barth. qu'un petit nombre de leçons qui n'appartiennent qu'à lui : simples variantes grammaticales 956 flüss, 967 ensit, 968 Brobrant, 971 Öster, 972 düring, 979 diser, 980 Tennmarch, 994 benint, ou graphiques (lapsus?) 930 vnd scheiden (le signe qui représente — er a été omis); — ou altérations véritables du texte : 929 alte; 931 lit, *d'après* 932 ; 934 Alato; 938 *insertion de* noch, *d'après* 937; 94 *omission de* nort; 952 mit kraft, *d'après* 951; 953 *omission de* sy; 956 begangen; 961 als sunder *pour* al sunder; 976 ebenene; 989 dar. — La plupart de ces altérations sont elles-mêmes très simples ou le deviennent (929 alte, 934 Alato) si on les rapproche de Cass. Il n'est guère que 976 ebenene qui fasse exception. Ce sont de ces fautes banales qui s'expliquent sans l'hypothèse d'une succession de copies. On peut donc, en dernière analyse, les attribuer au scribe de Barth. Toutefois, seule une nouvelle comparaison avec quelque autre ms (que ce soit celui de Wolfenbüttel, celui de Stuttgart ou un ms encore à découvrir)

Digitized by Google

nous donnerait peut-être le moyen de déterminer s'il y a eu ou non un intermédiaire entre Barth. et l'original commun d'où dérivent Barth. et Cass. (X^2).

Mais, en tout état de cause, il est bien établi que presque toutes les leçons fautives des mss de Cassel et Barth. ne sont pas le fait des copistes qui les ont écrits (contrairement à l'opinion de Vilmar, p. 49 sur le scribe du ms de Cassel). L'origine en remonte plus haut, jusqu'aux copies successives qui les ont précédés, voire même en partie jusqu'à la source commune de tout le groupe II. Ainsi se vérifie l'appréciation de Doberentz sur la qualité des mss de ce groupe. Le ms de Colmar, qui appartient au groupe I, comme il ressort du spécimen publié ci-dessus, est très nettement supérieur aux mss de Fulda et de Cassel, quoique d'époque beaucoup plus tardive.

Enfin, voici un dernier résultat de la comparaison de mss limitée à laquelle nous venons de procéder. Elle a pour effet de rapprocher, quant au texte, des mss que le classement de Vilmar tenait séparés, quant à leur contenu : le ms de Fulda, qui appartient à la classe I, C, c'est-à-dire à la version de Rudolf plus ou moins pure, et celui de Cassel (avec le ms Barth.), qui figure parmi les versions mixtes de la classe III, B. Le rapprochement n'a d'ailleurs rien d'imprévu. En réalité, les mss de la classe III, B, une fois dégagés de leur prologue postiche et de leurs continuations d'emprunt, se retrouvent identiques à ceux de la classe I, C, jusques et y compris l'interpolation caractérisque de la légende de la pénitence d'Adam et l'omission non moins caractéristique de l'épisode profane du Livre des Juges.

La multiplicité des textes de la Chronique authentique de Rudolf paraît donc devoir se ramener, en définitive, à un nombre assez restreint de familles ou de types.

A première vue, avant tout examen critique du texte, deux de ces types se caractériseraient par un signe extérieur, l'addition au texte d'un élément hétérogène : 1° la pénitence d'Adam : Cl. I, C et III, B, de Vilmar, en tout 8 mss, en y comprenant le ms de Vienne coté actuellement 2690, Vilm. n° 10, Massm. n° 6 (v. V. Junk, Comptes rendus de l'Académie de Vienne, T. 153 (1906), n° VII, p. 3 ss.) et le ms Barth ; 2° l'éloge des villes rhénanes : Cl. I, B, plus le ms de Colmar.

Digitized by Google

Cette hypothèse est, dans son premier terme, partiellement confirmée par notre comparaison du ms de Fulda avec les ms de Cassel et Barth.

Il est peut-être plus difficile de définir la relation entre le ms de Colmar et ceux de Wernigerode et de Strasbourg, unis eux-mêmes par une évidente parenté (v. Doberentz, p. 166). Cette définition ne serait pas dépourvue d'intérêt pratique. En effet, le ms de Strasbourg ayant péri et celui d'Ulm étant perdu (à moins qu'il ne se confonde avec le ms de Wernigerode), le ms de Colmar reste le seul ms de la Chronique qui ait en commun avec le ms de Wernigerode l'interpolation de l'éloge des villes rhénanes, le seul également qui contienne (fol. 35 *c*) les 6 vers supplémentaires sur Venise (v. Doberentz. p. 223) : double présomption de parenté entre ce ms et celui-là même de tous les mss qui a été choisi pour une publication prochaine. Il n'entre pas dans notre sujet d'entreprendre ici cette définition. Nous nous contenterons de brèves indications, qui pourront servir de points de repère aux éditeurs futurs.

Le trait le plus notable du texte de Colm. (développement géographique), c'est la présence, fol. 24 *b*, des vers cotés par Doberentz 219 et 220, dont l'absence est le caractère essentiel de W et de S. Colm. leur prête la forme suivante :

Do von so wurt von hitze gar
Der pfeffer gerumpffen vnd swartz gefar.

Colm. évite, de même, les fautes communes à W et à S (telles que : 275 selzehen zeichen, selzeinv zeihin, pour sehzehen zehen ; 475 reht pour lieht), sans parler des fautes et des omissions propres à l'un ou à l'autre de ces mss (W : 88 lande pour teile, 390 Cale pour Eale, 760 brennendem pour brehendem, 761 zit pour sit, omission de ir 486, vahet 489, ein 490, noch 1617; S : avant tout l'omission des vers 88-111 et mainte faute ou lacune de détail).

Colm. ne paraît donc pas remonter au ms qui est la source commune de W et de S, et ce résultat ne laisse pas d'être intéressant.

On remarque néanmoins de W à Colm. quelques ressemblances qui ne semblent pas l'effet du hasard : 128 Occeanus Indictus, pour Oceanus Indicus, 1051 Olipapus W, Elopapus Colm., pour Olympus, etc.

Digitized by Google

Il serait trop long de montrer ici que Colm. ne dérive pas de P (Cod. pal. 146, Vilm. n° 18, Massm. n° 16), le 3e ms du groupe I dépouillé par Doberentz, avec lequel il présente aussi des analogies.

Ce qui complique la question des rapports de Colm. avec les autres mss, c'est qu'il faut compter pour Colm. avec la possibilité d'une contamination de plusieurs textes. Cette contamination apparaît même avec évidence aux points de raccord et de suture d'un des morceaux interpolés, l'éloge des villes rhénanes, avec le reste du développement géographique. L'examen comparatif du texte du développement géographique et de celui de l'interpolation, que Doberentz publie séparément, fait voir que les vers 946-948 du développement géographique, selon les mss, sont enclavés en plein milieu de l'interpolation dans les mss W et S, (vers 45-47). Or Colm. reproduit ces trois vers deux fois, une première fois à la même place que W, et S, une seconde à la fin de l'interpolation, immédiatement avant l'observation naïve de l'interpolateur :

Und wem nit behaget der paragraft
. . . . . .
Er sol es ungelesen lon, etc.

et chaque fois sous une forme différente :

1° Werliche lant die stossent dran
Die do mit rilicher genuht.
Bringent manigerhande fruht.
2° Ouch stossent vil werliche lant
Dar an die mit richer genuht
Bringent manige süesse früht.

Le 1er texte rappelle celui de W S, le 2e celui de F, F', Barth. (v. ci-dessus notre spécimen et son appareil critique).

A noter encore que Colm. contient, à la suite du panégyrique de Cologne et des Trois rois ces vers supplémentaires sur les Onze mille vierges :

Vnd ouch der eilff dusent megede schar
Die sint guot zuo erende aldar
Dis han ich uch do zuo genant
Ouch stossent, etc.

Digitized by Google

Cette mention pourrait contribuer à accréditer l'opinion répandue d'après laquelle l'auteur de l' « éloge » était colonais, si elle n'avait toutes les apparences d'une interpolation greffée sur l'interpolation.

En dehors du développement géographique, il y a lieu de remarquer ceci : Colm. possède, authentique ou non, le vers 88 de l'introduction des Livres des Rois, qui fait défaut, au ms de Wernigerode p. ex. (v. ci-dessus), et ce sous une forme sensiblement identique à celle qu'il prend dans le ms désigné chez Massmann par H1 :

Dem wart ouch die ere erkant.

Le texte de Colm. est nettement supérieur à celui de P, quoique ce dernier ms soit plus ancien de près d'un siècle. Il est souvent préférable à celui de S, et a conservé plusieurs fois la leçon correcte abandonnée par W, le meilleur ms. Dans un cas (v. 914) il semble même, s'il ne s'est glissé aucune faute d'impression chez Doberentz, mériter la préférence sur tous les mss comparés :

(Gotia und) Dacia
(Mss Dania).

Malgré sa date tardive, le ms de Colmar paraît devoir être pris en considération pour l'établissement du texte de la *Chronique*.

IV

L'ancienne popularité de la *Chronique universelle* peut se mesurer à la longue série de ses mss, soit conservés, soit supposés nécessairement par des mss conservés (comme X, X^1, X^2 de notre schéma). La vaste diffusion géographique du poème résulte, d'autre part, de la variété des dialectes dont les scribes ont imprimé la marque aux mss. Tel des mss de notre petit groupe est austro-bavarois, comme celui de Cassel; tel autre, celui de Fulda, dans la partie qui comprend notre passage, a eu pour copiste non un Allemand, mais un Tchèque. Où a été écrit le ms Barth., ou du moins, car c'est la seule question à laquelle l'examen linguistique du ms puisse donner réponse, d'où était le scribe qui l'a écrit? Il n'est pas à propos de publier ici une étude sur la langue d'un ms qui n'est pas lui-même

Digitized by Google

sous les yeux du public. Mais nous pouvons essayer de le localiser très sommairement d'après les données du dépouillement intégral que nous en avons fait; Le dialecte en est assez indépendant de la langue des auteurs (Rudolf, Enikel, les anonymes), attestée par les rimes, il est assez homogène, malgré tant de copies successives, pour se prêter sans peine à cette localisation.

1. Quelques faits concordants nous fournissent d'abord la date approximative du ms, base de toute détermination dialectale.

La disparition complète du signe z pour l'ancienne spirante, uniformément rendue par s ou ss (gros 19 *a*, ops 7 *a*, sy ass 7 *a*, feyss 114 *d*, wissy 19 *c*, fürbas 127 *b* et fürbass 7 *a*, flis 35 *b* et fliss 8 *b*, wasser 5 *c*, essen 8 *a*, etc.) sauf dans les abréviations dz, pour daz, et wz, pour waz et was indifféremment;

la substitution, déjà plus d'à moitié accomplie, de zw à tw à l'initiale (zwingen 27 *a*, zwang 31 *a*, etc. sont plus courants que twang 27 *a*, twuog 58 *a*, etc.);

le changement partiel de s initial en sch dans les groupes de consonnes sl, sm, sn, sw (sl a fait place partout à schl : schlahen 29 *c*, schlangen 19 *b*, geschleht 25 *b*, schloss 111 *a*; il y a flottement pour sn : schnell 137 *d*, schnitte 180 *b*, mais snel 19 *b*, vnder snitten 67 *a*; sm et sw sont invariablement maintenus : smertz 176 *a*, smal 24 *a*, smacheit 100 *a*; swanger 33 *b*, swantz 19 *a*, swartz 189 *d*, swester 36 *a*);

l'élimination de swer, swaz, swie, swâ, etc. par wer, wz, wie, wo (seules exceptions du ms : swa 14 *a*, swas 104 *b*);

et de dehein par kein (seules exceptions : dehein 36 *d*, 150 *b*, 175 *b*, deheiner 61 *b*, 137 *d*, deheinen 133 *a*, 159 *a*);

tout cet ensemble de caractères marque une période assez avancée du xve siècle, qui ne paraît pas devoir être antérieure à la date approximative de 1450, suggérée par la paléographie.

2. Le ms est incontestablement alaman. Le trait le plus remarquable de son dialecte, tel qu'il se reflète dans son système orthographique, c'est l'aspect conservateur de son vocalisme, et en particulier, la parfaite conservation du rapport ancien entre les voyelles et les diphtongues (gip, lip, mais lieb; sun, sumen, mais suon; hütten, hüt, adv., mais hüetten). Les diphtongaisons de l'austro-bavarois, celles du souabe du xve siècle (ā > au), les monophton-

Digitized by Google

gaisons du moyen-allemand sont étrangères au ms, comme d'ailleurs tout signe spécifique non-alaman.

A ce critère général s'en ajoutent d'autres plus positifs et plus précis. A côté des archaïsmes, il y a des innovations proprement alamanes, dont quelques-unes remontent bien au delà de l'époque du ms.

Les archaïsmes sont encore et surtout de nature *vocalique*, comme il faut s'y attendre pour un document alaman.

A citer en toute première ligne la conservation du timbre spécifique des longues étymologiques dans les syllabes finales :

a : hindenan 19 *a*, dannan 110 *b*;

i, dans les subt. fém. abstraits en — î : güeti 3 *d*, wüesti 16 *a*, burdi 70 *d*, teky 157 *d*, hüli 130 *c*, extrêmement nombreux;

Dans les anciens dérivés en-în : füly (poulain) 21 *a*, kitzi 35 *a*, et le mot d'emprunt becki 97 *b*;

i, issu de iu ancien, au nom sg. fem. et nom acc. pl. neutre des adj. et pron. : sin erry sterky 108 *a*, ietwedri hant 92 *c*, edly tuoch 65 *a*, mini kint 179 *c*; avec extension analogique à l'acc. sg. du féminin : in mangi wis 2 *b*, ein andri nam er 34 *b* (et même, dans un cas unique, avec l'article : die mehtigi schar 178 *c*).

Mentionnons encore, comme fait de conservation, le prétérit « sans fracture » du verbe loufen. : lüf 113 *b*, lüffent 72 *d*, etc.; et la forme du mot knü 156 *d*, von den knüwen 183 *a*, etc. (knie du texte primitif ne se maintient qu'à la rime 183 *a*, 184 *d*).

D'autre part, parmi les innovations vocaliques :

Des labialisations : frömd 30 *a*, mösch 83 *a* mössing 85 *a*, etc.; zwüschent 16 *a*, zwür 18 *c*, gewün 34 *a*, früsch 107 *a*, müschlet 39 *c*, etc.;

des nasalisations, du genre dit « spontané », manifestées par l'épenthèse d'un n non étymologique : künsch 80 *c*, sünfzet 9 *c*, lins 185 *a*, etc.;

le changement de e en a, limité à her > har : har ab 9 *c*, har nach 24 *d*, etc.;

Le *consonantisme* nous fournit les formes wel 156 *a*, weler 95 *c*, weles 28 *c*, etc. et dur 98 *d*, 118 *d*, avec chute de l'h;

et l'épithèse de t dans zwüschent 7 *c*, dannant 110 *b*, ze sament 6 *d*, usserthalben 68 *a*, sidert 155 *d*, et même gelügt (vnd heil) 27 *b*, liptnar 60 *d*, etc.

Digitized by Google

Peu d'indices dialectaux dans la *flexion nominale :* les pluriels nouveaux tohtren 12 *a*, 113 *b*, 125 *a*, töhtren 12 *a*, etc.; kleineter 37 *b* (cf. Molz, *Beitr.* 31, 368), sans oublier le plur. archaïque de s féminins en — i : vestinen 20 *c* (dat.), 49 *c* (génit.), hülinen 121 *a* (dat.).

Les caractéristiques les plus décisives appartiennent à la *conjugaison* :

La généralisation de la désinence — (e) nt à toutes les formes du pluriel des verbes : wir dienent 47 *a*, wir hant 8 *c*, wir müestent 7 *a* ; sy schametent sich 7 *b*, (sy) bugent 7 *d*, (sy) söltent 114 *c* ;

y compris la 2e du plur. : ir ligent 7 *a*, ir segent (m. h. a. sæjet) 47 *a*, tuond ir 182 *c*, ir sint 7 *a*, ir verkouftent 44 *d*, et, à l'impératif : machent 178 *d*, gebent 162 *b*, gend 183 *c*, lond 150 *b*, gont her 44 *d*, sint bereit 172 *b* ;

l'épenthèse d'un t au datif de l'infinitif (gérondif), avec apocope de l'e final : ze sündent 7 *d*, ze tankent 12 *c*, zuo spent 17 *c* (m. h. a. ze spehenne) ;

le prés. subj. du verbe sîn : du sigest 35 *c*, wir sigent 70 *d*, ir sigent 116 *c*, die selben sigent 98 *a* ;

les formes sans l de süln : wir sond 40 *d*, ir sond, ir sont 47 *a*, 165 *a*, (sy) sont 67 *a* (et l'autre forme alamane söllent 119 *b*) ; et de wellen : wir wend 116 *d*, wend ir 99 *d*, wend sy 54 *c* ;

enfin la curieuse innovation à laquelle donne lieu la 2e pers. du sg. du prétérit des verbes forts : du nemt 169 *d* (m. h. a. næme, n. h. a. nahmst), du gebutt 34 *d* (m. h. a. gebüte, n. h. a. gebotest), du trüegt 160 *c*, du giengt 123 *a*, du wert 136 *c* (m. h. a. wære, n. h. a. warst), du get 7 *b* (m. h. a. gæbe, n. h. a. gabst), etc., et qui est d'ailleurs répandue aux XIVe et XVe siècles dans toute l'Allemagne du Sud.

Ce n'est pas à dire que tous les faits relevés ci-dessus, quoique choisis avec soin, soient exclusivement alamans : même har, qui passait autrefois pour caractéristique de l'alsacien, dépasse de beaucoup les limites de l'alaman lui-même (V. Behaghel *Grundriss*, 2e éd., I, 698). Mais du moins le sont-ils tous à un degré éminent. Ils suffisent, en l'absence de tout signe contraire, à assurer la localisation du ms.

Cette localisation reste assez large, les faits sur lesquels elle

Digitized by Google

s'appuie étant pour la plupart, au xve siècle, de l'alaman commun. Mais il est possible de la resserrer davantage.

Le ms n'est pas bas-alaman (alsacien). Abstraction faite des innovations attestées pour l'alsacien dès cette époque, et même avant, (délabialisation de ö en e, et de ü en i, changement des sons u en ü, etc.) et dont il n'y a nulle trace dans la langue du ms[1], le traitement auquel elle soumet les dentales à l'initiale exclut l'alsacien et décide en faveur du suisse (haut-alaman).

V. h. a, m. h. a. d initial, issu de germ. *th*, est représenté le plus souvent dans le ms par t : tegen 16 *d*, sunder tank 28 *a*, tistel und torn 8 *a*, turst 58 *d*, tick, adv. 59 *a*, tro 91 *c*, teky 157 *d*, tach 166 *b*, tunrr 98 *d*, trithalb 87 *d*, trissig 87 *a*, etc. et se confond avec t issu de d germanique dans tag, teil, tragen, trinken, tube, etc. Cette pratique, conforme à l'usage du haut-alaman ancien et moderne, est contraire à celui de l'alsacien. En effet, l'alsacien, non pas dès l'origine, mais dès avant l'époque du ms, emploie inversement d initial, à la fois comme représentant de germ. *th* et de germ. d. Il écrit couramment dorn, dicke, sunder dang, dunre, etc. mais aussi dag, deil, dragen, drinken, duoch, dohter, etc. On sait de reste que ces habitudes orthographiques répondent de part et d'autre à une réalité phonétique durable, qui persiste jusqu'aujourd'hui. Pour l'emploi graphique de d et de t, la comparaison du ms Barth. avec le ms de Colmar, son contemporain alsacien, écrit à Haguenau en 1459, est tout à fait concluante.

Le ms a pour forme du suffixe diminutif : li, partout, sauf à la rime, qui assure la conservation de lin : kindly vil 15 *a*, ein lemly 33 *c*, die knebely 48 *d*, das vingerly, 52 *b*, ein legili 171 *c*, das hüsli 187 *d*, génit. des kitzlis 34 *d*; à deux exceptions près : die töhterlin 49 *a*, sin scheflin 147 *c*. Cette forme est, dès le xve siècle, particulière au suisse plutôt qu'à l'alsacien.

On pourrait sans doute en dire autant des formes déjà citées füly, kitzi, becki et des plur. de féminins abstraits en - inen (vestinen, hülinen).

Enfin, certains vocables revêtent dans le ms la forme très indivi-

1. Le cas de flüss, au v. 956 de notre spécimen, est tellement isolé (nous ne lui avons pas trouvé d'analogue dans le ms) qu'il ne doit pas être pris pour une caractéristique dialectale, mais pour un lapsus.

Digitized by Google

duelle, qui, sans être toujours étrangère à d'autres dialectes, leur est familière de longue date dans le dialecte haut-alaman. Quelques-uns de ces idiotismes suisses ont persisté jusqu'aujourd'hui :

plitzg (<blicze)

plitzg (: tick) 62 *b*, mit schinenden blitzgen (: tiken) 60 *d*, ein plitzg schoss 178 *b*, plitzgen, infin 98 *d* (v. Schweizerisches Idiotikon 5, 290-293, et, sur ce type de métathèse suisse en général, Winteler, *Beitr.* 14, 455 ss.; un ex. souabe, emprunté aux Chroniques d'Augsbourg, Die Chron. d. deutschen Städte, 4, 226, chez Lexer, 1, 307;

ling

zuo der lingen (hant) 30 *b*, 137 *d*, 175 *d* (v. Schwz. Id. 3, 1340; Deutsches Wörterbuch 6, 1048).

D'autres mots ne se sont pas conservés sous la même forme :

püfel

vil püfels 108 b (Cass. 157 *d* vil pouels, Colm. 225 vil volckes).

C'est une forme concurente de m h a. povel, pövel, etc., mais plus rare. (v. Schwz Id., 4, 1044. Kluge, *Etym. Wb.* s. v. Pöbel, le signale en Souabe au xve siècle chez Niklas v. Wyle).

öhin

deux fois fol. 35 *b*, dont une à la rime avec schein, prét., pour œhein du texte primitif. (v. Schwz. Id. I, 74, Dwb 7, 1198).

Nous fermons la série par un mot qui n'est attesté jusqu'ici que pour la Suisse, et pour le dernier quart du xve et le commencement du xvie siècle :

brisune

mit frölichen brisunen 37 b

Colm. 63 *c* et Cass. 62 *a* ont tous deux tamburen, exigé par la rime C'est donc bien le scribe de Barth. qui a placé ici ce mot, encore absent du ms d'où dérivent Barth. et Cass. Il a simplement substitué le nom d'un instrument de musique à un autre. Car brisune (brasune, prasune, brassun, brusunne) est une variante, d'ailleurs inexpliquée, de busûne (Barth. 166 *a* die busunen, pl.), de vocalisme, très changeant, comme ce mot lui-même (busûne, busine, basûne, etc.) (v. Schwz. Id. 5, 780 s.v. Brasûne, et, en plus, Birlinger, Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, 15, 278, pour deux exemples bâlois de 1512).

Digitized by Google

3. Quand on a attribué au dialecte haut-alaman ce qui, dans le ms, n'appartient qu'à lui seul ou se concilie du moins avec lui, il y a un reste, très peu important, mais irréductible.

Ce sont, en premier lieu, de rares anomalies consonantiques :

d initial représentant un d germanique dans *gedöht* (: möht) 13 *c*, gedoht (: moht) 159 *b*, prétérit du verbe m. h. a. tugen (got. dugan, v. angl. dugan, v. isl. duga, v. h. a. tugan);

p, au lieu de pf attendu, à l'initiale de deux mots d'emprunt :

pister 41 *a*, 41 *b* (m. h. a. phister),

et *plum* (fleuve) (m. h. a phlûm et vlûm) :

von Egipten plvme 32 *d*,

und Euffraten den plvm ibid.

En second lieu, certaines monophtongaisons ou diphtongaisons très exceptionnelles :

vnd huob vf under in den krieg 137 *a*
ir beider her vil dick *erbig*
(m. h. a. erbiec);

inversement :

wielent 25 *a*, wieland 86 *b*,
(m. h. a. wîlent, n. h. a. weiland),

seuls exemples de ces mots également
et enfin, à l'état isolé:

der vil küne man 173 *b*,
wiese lüt 87 *d*,

contre de très nombreux küene et surtout wise.

Ces anomalies, malgré leur diversité, suggèrent des observations du même ordre.

Le prétérito-présent touc-tugen, auquel a commencé de se substituer, dès le XIIIe siècle, notamment en pays alaman, la formation plus « régulière » tougen, n. h. a. taugen (v. Weinhold, *Alemannische Grammatik*, § 388, Lexer 2, 1159 pour des ex. tirés du Lanzelet et de la Martina) y était certainement sorti de l'usage courant au XVe siècle. Ce qui prouve que le scribe de Barth. ne le comprenait plus, c'est qu'il a dû l'altérer presque partout pour y retrouver un sens : deht

Digitized by Google

(m. h. a. dæhte) 14 *b*, gedeht 189 *c*, dunhte (m. h. a. dûhte) 27 *b*, et, avec t initial, tunht 87 *c*, tünht 128 *a*; partout à la rime avec möht (e), que le scribe a laissé tel quel. — Il change de même le prés. subj. tüge (müge) 180 *a* en tüeg, subj. de tuon. Cass. se borne à rajeunir quelquefois töchte en tauchte, töuchte 179 *b*, 220 *a*, et tüge en tavge 248 *c*; Colm. maintient döhte 18 *b*, 19 *a*, 39 *b*, 263 *d*, etc.

Au contr. Cass. 47 *d* maintient pflume dans les deux cas, et c'est Colm. 47 *b* qui le change une fois en bluome, transformant, en outre, pour la rime, rume en ruome.

Le vieux verbe à redoublement v. h. a. bâgan, m. h. a, bâgen (se quereller) paraît avoir perdu en m. h. a. sa vitalité (Benecke I, 78 n'en cite que deux ex., en signalant qu'il a fait place de plus en plus au verbe faible de même racine; Lexer I, 112 deux également). Le prétérit erbiec était assurement insolite pour un scribe du xve siècle (Cass. 183 *d* le déforme en (chrieg :) enpfie, Colm. 285 *d* toutefois le conserve : (Krieg :) bieg.)

L'adverbe wilent s'est perdu de bonne heure en alaman (v. p. ex. H. Adrian. Das alemannische Gedicht von Johannes dem Täufer und Maria Magdalena, Th. de Strasbourg 1908, p. 31, pour la substitution de etwan à wilunt du texte dans le ms K (alaman, xve siècle) de ce poème, et Kluge, von Luther bis Lessing, 4e éd. p. 100, pour la glose d'Adam Petri, glossaire du Nouv. Test. de Luther, Bâle 1523 : weyland — etwen, vorzeitten.)

Il n'est pas jusqu'à küne et wiese, trop isolés naturellement pour être probants, et sans doute simples lapsus, qui ne fassent souvenir que les mots küene et wise ont cessé depuis longtemps d'être alamans (sauf dans des acceptions ou locutions très restreintes).

Rapprochées les unes des autres, ces anomalies appellent donc une interprétation commune : Elles se réfèrent en majorité à des mots archaïques ou peu familiers au dialecte alaman, préexistant sous une certaine forme dans le ms copié par le scribe de Barth., et dont celui-ci a négligé de faire la transposition phonétique, faute d'en saisir le sens. Ces formes portent donc témoignage non pour la langue du ms, mais pour celles de tel ou tel des mss qui l'ont précédé, dont elles sont des vestiges. Elles sont d'ailleurs conciliables entre elles. Les particularités relatives à la mutation consonantique sont l'indication d'un texte moyen-allemand. Cette indica-

Digitized by Google

tion n'est pas contredite par les diphtongaisons et monophtongaisons, car celles-ci, loin de s'exclure, se complètent, en caractérisant un parler où, par suite du changement de ie en i, (de uo en ū) et de üe en ǖ, la distinction entre voyelles et diphtongues n'a pas nettement persisté. Rien n'empêche donc de les voir sur le même plan, de les attribuer au scribe du même ms, qui serait le prédécesseur immédiat du nôtre. Le dialecte de ce ms aurait été un dialecte moyen-allemand.

Toutes réserves faites sur d'autres divergences sporadiques possibles, la grande masse des faits dialectaux du ms est, elle aussi, homogène, dans le sens indiqué ci-dessus (n° 2). Comme ces faits sont constamment associés, dans l'usage du ms, à d'autres faits (n° 1) qui impliquent une date, la date approximative assignée au ms lui-même par la paléographie, ils ne peuvent être rapportés qu'au dernier scribe, au scribe du ms Barth. C'est un Suisse, dirons-nous en manière de conclusion, qui, vers le milieu du xve siècle, ou un peu après, a copié le ms Barth. sur un ms très proche du ms de Cassel. Le ms Barth. a donc été écrit, selon toute vraisemblance, non loin du lieu où il a reparu quelques siècles plus tard, où la famille Bartholdi en a longtemps assuré la conservation et où il se fixera désormais. Madame Bartholdi a décidé de l'offrir en don, avec les belles collections de son mari, à la ville de Colmar, la ville natale à laquelle le grand artiste était resté très attaché.

ERNEST LÉVY.

Digitized by Google

NOTES ET DOCUMENTS

LE SONNET DE BAUDELAIRE ET LA POÉSIE ANGLAISE

On sait quelle influence la littérature anglaise, et surtout la littérature américaine de langue anglaise, eurent sur l'esprit de Charles Baudelaire. « Sa mère, dit un de ses biographes[1], lui avait certainement appris la langue de Shakespeare. Champfleury (*Souvenirs de jeunesse*) cite parmi les écrivains les plus aimés de son ami : Maturin, l'auteur de *Bertram*; Lewis, l'auteur du *Moine*; Mathews, l'auteur de *Melmoth*. Ils lui étaient chers pour le caractère satanique de leur talent. » Dans une lettre à Sainte-Beuve[2], il lui apprend qu'il vient de lire « une admirable ode mélancolique de Shelley, composée au bord du golfe de Naples ». Il s'agit des *Stanzas written in dejection, near Naples*. Dans un projet de « lettre à Jules Janin », on lit ce qui suit : « Byron, Tennyson, Poe et Cie. Ciel mélancolique de la poésie moderne. Étoiles de première grandeur[3]. » Ses *Paradis artificiels* sont en très grande partie une adaptation des *Confessions* de Thomas De Quincey.

Surtout Edgar Poe fut le héros et le dieu de Baudelaire. Dès 1846, Baudelaire connut les premières traductions du conteur américain qui parurent en France. Ce fut comme une possession et un envoûtement. Voici un curieux fragment d'une lettre écrite en 1858 à Armand Fraisse :

« ... Je puis vous marquer quelque chose... de presque incroyable. De 1846 à 1847, j'eus connaissance de quelques fragments d'Edgar Poe : j'éprouvai une commotion singulière. Ses œuvres complètes n'ayant été rassemblées qu'après sa mort en une édition unique,

1. Eugène Crépet, *Charles Baudelaire, Œuvres posthumes et correspondances inédites*, 1887, p. XXXI.
2. *Ibid.*, p. 269.
3. *Ibid.*, p. 63.

Digitized by Google

j'eus la patience de me lier avec des Américains vivant à Paris, pour leur emprunter des collections de journaux qui avaient été dirigés par Edgar Poe. Et alors je trouvai, croyez-moi si vous voulez, des poèmes et des nouvelles dont j'avais eu la pensée, mais vague et confuse, mal ordonnée, et que Poe avait su combiner et mener à la perfection[1]... »

Ainsi, il y avait eu prédestination. Baudelaire traduisit en grande partie les œuvres de Poe, et, — ce qui est rare, — sa traduction est un chef-d'œuvre. « De Maistre et Poe, dit-il quelque part, m'ont appris à raisonner[2]. » En 1890, il écrit à Sainte-Beuve : « *Il faut*, c'est-à-dire je désire qu'*Edgar Poe* qui n'est pas grand'chose en Amérique, devienne un grand homme pour la France[3]. » Voilà de l'enthousiasme. Constatons que Baudelaire est arrivé à ses fins, et qu'Edgar Poe est un des écrivains qui ont le plus donné à l'imagination française la révélation de la Beauté étrange.

Dans un récent ouvrage, où il a étudié la versification de Baudelaire[4], M. Albert Cassagne a constaté sur quelques points l'influence métrique d'Edgar Poe. « Il lui dut beaucoup pour la forme poétique, dit M. Cassagne,[5]... en ce qui concerne les effets de répétition, mais aussi en ce qui concerne les effets d'assonance et d'allitération. » Et M. Cassagne cite avec raison un passage tiré de notes que le poète avait rédigées pour une préface des *Fleurs du Mal* qui resta en projet : « Comment la poésie touche à la musique par une prosodie dont les racines plongent plus avant dans l'âme humaine que n l'indique aucune théorie classique ; — que la poésie française possède une prosodie mystérieuse, comme les langues *latine* et *anglaise*[6] ».

Mais M. Cassagne, dans son travail, d'ailleurs très soigné et très complet, n'a pas signalé la dette principale de Baudelaire envers Edgar Poe. Le critique relève et étudie chez Baudelaire nombre de sonnets « libertins », c'est-à-dire affranchis de la norme qui gouverne

1. *Crépet*, p. LVI. Reproduit dans les lettres de Baudelaire, éd. du *Mercure de France*, 1907, p. 176.
2. *Crépet*, p. 120 (Mon cœur mis à nu).
3. *Crépet*, p. 237.
4. Hachette, éditeur, 1906.
5. *Loc. cit.*, p. 39. — V. p. 109, au sujet des répétitions.
6. *Loc. cit.*, p. 60. — V. aussi *Crépet*, p. 8-9. — Dans cette même préface (p. 10), Baudelaire semblait disposé à parler des imitations qu'il avait faites de Gray, de Longfellow et de Poe.

Digitized by Google

le sonnet classique. Dans le sonnet régulier, le dessin des quatrains est fixe, et les huit premiers vers roulent sur deux rimes seulement. Les tercets admettent quelque liberté dans l'agencement des rimes. Les deux combinaisons les plus fréquentes sont : *a a b — c b c*, et *a a b — c c b*. Les autres sont très rares et considérées comme des fantaisies. Tous les sonnettistes ne se les permettent pas[1].

Voici, pour fixer les idées, un sonnet du type régulier, emprunté à Baudelaire :

BOHÉMIENS EN VOYAGE.

La tribu prophétique aux prunelles ardentes,
Hier s'est mise en route, emportant ses petits
Sur son dos, et livrant à ses fiers appétits
Le trésor toujours prêt des mamelles pendantes.

Les hommes vont à pied sous leurs armes luisantes
Le long des chariots où les leurs sont blottis,
Promenant sur le ciel des yeux appesantis
Par le morne regret des chimères absentes.

Du fond de son réduit sablonneux, le grillon,
Les regardant passer, redouble sa chanson;
Cybèle, qui les aime, augmente ses verdures,

Fait couler le rocher et fleurir le désert
Devant ces voyageurs, pour lesquels est ouvert
L'empire familier des ténèbres futures[2].

Mettons maintenant à côté de ce sonnet un poème qui porte le même nom, mais qui est d'une constitution bien différente.

Full many a glorious morning have I seen
Flatter the mountain-tops with sovereign eye,
Kissing with golden face the meadows green,
Gilding pale streams with heavenly alchemy;
Anon permit the basest clouds to ride
With ugly rack on his celestial face,
And from the forlorn world his visage hide,

1. Une troisième combinaison, sur deux rimes *a b a — b a b*, est assez généralement admise.
2. *Fleurs du Mal*, éd. Calmann-Lévy, p. 104.

Digitized by Google

Stealing unseen to west with this disgrace :
Even so my sun one early morn did shine
With all-triumphant splendour on my brow;
But, out, alack! he was but one hour mine,
The region cloud hath mask'd him from me now.
Yet him for this my love no whit disdaineth;
Suns of the world may stain when heaven's sun staineth [1].

Or, ce poème, nous le retrouvons chez Baudelaire, absolument identique pour le nombre et la disposition des rimes. Ne nous laissons pas duper par l'arrangement typographique de l'édition française, ou plutôt adoptons la transcription des éditeurs de Shakespeare, — celle qui est intelligente et ne déforme point ses sonnets en les divisant à la façon italienne.

DUELLUM.

Deux guerriers ont couru l'un sur l'autre; leurs armes
Ont éclaboussé l'air de lueurs et de sang.
— Ces jeux, ces cliquetis du fer sont les vacarmes
D'une jeunesse en proie à l'amour vagissant.
Les glaives sont brisés! comme notre jeunesse,
Ma chère! mais les dents, les ongles acérés,
Vengent bientôt l'épée et la dague traitresse.
— O fureur des cœurs mûrs par l'amour ulcérés!
Dans le ravin hanté des chats-pards et des onces
Nos héros, s'étreignant méchamment, ont roulé,
Et leur peau fleurira l'aridité des ronces.
— Ce gouffre, c'est l'enfer, de nos amis peuplé!
Roulons-y sans remords, amazone inhumaine,
Afin d'éterniser l'ardeur de notre haine! [2]

En voici un autre, en décasyllabes. Ici le distique ou « couplet » final se détache moins bien.

LE PORTRAIT.

La maladie et la mort font des cendres
De tout le feu qui pour nous flamboya.
De ces grands yeux si fervents et si tendres,
De cette bouche où mon cœur se noya,

1. *Shakespeare*, sonnet XXXIII. J'ai sous les yeux le tome IX de l'édition de Cambridge.
2. *Fleurs du Mal*, p. 136.

Digitized by Google

De ces baisers puissants comme un dictame,
De ces transports plus vifs que des rayons,
Que reste-il? C'est affreux, ô mon âme!
Rien qu'un dessin fort pâle, aux trois crayons,
Qui comme moi, meurt dans la solitude,
Et que le Temps, injurieux vieillard,
Chaque jour frotte avec son aile rude...
Noir assassin de la Vie et de l'Art,
Tu ne tueras jamais dans ma mémoire
Celle qui fut mon plaisir et ma gloire [1].

Ici la chute est vraiment shakespearienne d'accent. Cet autre est splendide.

Ils marchent devant moi, ces yeux pleins de lumières,
Qu'un ange très savant a sans doute aimantés;
Ils marchent, ces divins frères qui sont mes frères,
Secouant dans mes yeux leurs feux diamantés.
Me sauvant de tout piège et de tout péché grave,
Ils conduisent mes pas dans la route du Beau;
Ils sont mes serviteurs et je suis leur esclave;
Tout mon être obéit à ce vivant flambeau.
Charmants yeux, vous brillez de la clarté mystique
Qu'ont les cierges brûlant en plein jour; le soleil
Rougit, mais n'éteint pas leur flamme fantastique;
Ils célèbrent la Mort, vous chantez le Réveil;
Vous marchez en chantant le réveil de mon âme.
Astres dont nul soleil ne peut flétrir la flamme [2].

On sait la magie et l'ampleur de certains débuts des sonnets shakespeariens : les deux vers qui ouvrent celui-ci ne sont peut-être pas indignes de « Will », comme disait familièrement Paul Verlaine :

CAUSERIE.

Vous êtes un beau ciel d'automne, clair et rose!
Mais la tristesse en moi monte comme la mer,
Et laisse en refluant sur ma lèvre morose
Le souvenir cuisant de son limon amer.

1. *Fleurs du Mal*, p. 143.
2. *Ibid.*, p. 149.

Digitized by Google

— Ta main se glisse en vain sur mon sein qui se pâme;
Ce qu'elle cherche, amie, est un lieu saccagé
Par la griffe et la dent féroce de la femme.
Ne cherchez plus mon cœur; les bêtes l'ont mangé.
Mon cœur est un palais flétri par la cohue;
On s'y soûle, on s'y tue, on s'y prend aux cheveux!
— Un parfum nage autour de votre gorge nue!...
O Beauté, dur fléau des âmes, tu le veux!
Avec tes yeux de feu, brillants comme des fêtes,
Calcine ces lambeaux qu'ont épargnés les bêtes [1].

Les pièces LXXV (*le Tonneau de la Haine*) et LXXVI (*la Cloche fêlée*) qui sont deux sonnets, ont un dessin absolument shakespearien. Je renvoie au premier, mais je cite le second, dont le premier quatrain est si délicieusement nostalgique.

LA CLOCHE FÊLÉE.

Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver,
D'écouter près du feu qui palpite et qui fume,
Les souvenirs lointains lentement s'élever
Au bruit des carillons qui chantent dans la brume
Bienheureuse la cloche au gosier vigoureux
Qui, malgré sa vieillesse, alerte et bien portante,
Jette fidèlement son cri religieux,
Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente!
Moi, mon âme est fêlée, et lorsqu'en ses ennuis
Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,
Il arrive souvent que sa voix affaiblie
Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie
Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,
Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts

Le sonnet qui forme la pièce CXVII du recueil est shakespearien, sauf le dessin des deux premiers quatrains dont les rimes sont embrassées. Je cite la fin. Une femme inconnue vient d'apparaître au poète :

Un éclair, puis la nuit! — Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité?
Ailleurs, bien loin d'ici! trop tard! jamais peut-être!

1. *Fleurs du Mal*, p. 171.

Digitized by Google

Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais!

Ces deux derniers vers sont parmi les plus beaux vers élégiaques de la langue française.

Enfin les sonnets en vers octosyllabiques CXXXVII et CXXXVIII se terminent, à la manière shakespearienne, par un quatrain et un distique, bien que le premier commence par huit vers à rimes plates, et le second par deux quatrains à rimes embrassées et sur deux rimes, suivant l'usage reçu.

Est-ce en lisant Shakespeare que Baudelaire a conçu le dessein de construire ainsi plusieurs de ses sonnets? C'est peu probable. Nous verrons cependant qu'il a dû lire et goûter le poète souverain.

Ce n'est pas non plus chez nos poètes qu'il a pu prendre l'idée de terminer une composition lyrique par deux rimes plates. Sauf exception, la poésie française ne procède plus ainsi depuis longtemps. Les rimes plates à la fin de strophes se rencontrent assez souvent chez nos vieux poètes, jusqu'au milieu du XVIIe siècle[1]. Mais, outre que ces fins de stances ne pouvaient guère lui indiquer une nouvelle manière d'édifier le sonnet, nous savons que Baudelaire, au contraire de Théophile Gautier, de Sainte-Beuve et de Théodore de Banville, n'avait guère pratiqué nos anciens rimeurs. Ce n'était pas « un retrouveur de vieux rythmes »[2].

D'autre part, il n'est guère vraisemblable qu'il ait été frappé par les sonnets « élizabethains » de Keats ou par ceux de Shelley, qui offrent une fois le dessin shakespearien[3], et plusieurs fois se terminent par un « couplet »[4].

C'est évidemment chez Edgar Poe, son guide, seigneur et maître, que Charles Baudelaire a trouvé les suggestions qui l'ont amené à déranger le sonnet traditionnel.

Dans les poèmes de jeunesse on trouve un sonnet qui tombe sur deux rimes plates[5]. Voici, dans les derniers poèmes, un sonnet adressé à sa belle-mère. Il est entièrement de forme shakespearienne;

1. V. par exemple *Saint-Amand* (éd. Jannet), t. I, p. 21, 95, 103, 118, 127, 172, 193, 267; t. II, p. 89, 101.
2. Cassagne, *loc. cit.*, p. 105.
3. *Ed. Macmillan*, p. 637. Sonnet *From the Italian of Dante.*
4. *Ibid.*, p. 524, 587, 640.
5. *Poèmes*, éd. Kegan, 1881, p. 85. Sonnet *To Science.*

Digitized by Google

seulement le distique final se relie étroitement au dernier vers du dernier quatrain.

TO MY MOTHER.

Because I feel that, in the Heavens above,
The angels whispering to one another,
Can find among their burning terms of love
None so devotional as that of « Mother ».
Therefore by that dear name I long have called you —
You who are more than mother unto me,
And fill my heart of hearts, where Death installed you.
In setting my Virginia's spirit free.
My mother — my own mother, — who died early
Was but the mother of myself; but you
Are mother to one I loved so dearly,
And thus are dearer than the mother I knew
By that infinity with which my wife
Was dearer to my soul than its soul-life [1].

Dans les poèmes proprement dits, le sonnet à Zante offre une forme shakespearienne parfaite.

Fair isle, that from the fairest of all flowers,
Thy gentlest of all gentle names dost take!
How many memories of what radiant hours
At sight of thee and thine at once awake!
How many scenes of what departed bliss!
How many thoughts of what entombed hopes!
How many visions of a maiden that is
No more — no more upon thy verdant slopes!
No more! alas, that magical sad sound
Transforming all! Thy charm shall please *no more*
Thy memory *no more*! Accursed ground
Henceforth I hold thy flower — enamelled shore,
O hyacinthine isle! O purple Zante!
« Isola d'oro! Fior di Levante! » [2].

Dans la même série, le sonnet intitulé *Silence* se termine par un quatrain régulier et un distique.

1. P. 154. — Nous adoptons, pour la transcription de ce sonnet, une méthode qui n'est pas celle de l'édition, afin de mieux illustrer la démonstration que nous avons en vue.
2. P. 34.

Digitized by Google

Ces poèmes, sauf peut-être le dernier auquel nous avons fait allusion, ne sont point parmi ceux, qui, dans l'œuvre de Poe, dégagent le charme le plus mystérieux [1]. Mais c'en était assez pour que Baudelaire, qui vivait dans un commerce assidu avec cette œuvre, y trouvât non seulement des régions nouvelles où conduire ses rêveries, mais aussi des formes inédites pour exprimer les aventures de sa rare sensibilité. Et il pouvait constater ailleurs, chez Edgar Poe, l'effet mélancolique produit par les rimes plates qui terminent une strophe, — l'infini prolongement de la songerie douloureuse.

> Then, upon the velvet sinking, I betook myself to linking
> Fancy unto fancy, thinking what this ominous bird of yore —
> What this grim, ungainly, ghastly, gaunt and ominous
> bird of yore
> Meant in croaking : « Nevermore [2] ».

C'est donc, à ce qu'il nous semble, chez Edgar Poe qu'il faut chercher l'origine et le germe de l'émancipation baudelairienne. Car Baudelaire ne se contenta point d'écrire des sonnets shakespeariens. Il adapta à un grand nombre de combinaisons les libertés qu'il avait conquises.

Ainsi le sonnet IV (*Correspondances*) [3] présente deux quatrains à rimes embrassées, sur quatre rimes, mais se termine, comme chez Shakespeare, par un quatrain à rimes croisées et un distique.

> Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
> Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
> — Et d'autres corrompus, riches et triomphants,
> Ayant l'expansion des choses infinies,
> Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
> Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

Même observation pour les sonnets XVIII (*la Beauté*) [4] et XXXIV [5] (*Remords posthume*) dont les deux premiers quatrains sont tout à fait réguliers. L'agencement des rimes dans le sonnet XXXV [6] (*le Chat*)

1. P. 44.
2. P. 10.
3. Baudelaire, *Fleurs du Mal*, p. 12.
4. *Ibid.*, p. 111.
5. *Ibid.*, p. 134.
6. *Ibid.*, p. 135.

Digitized by Google

est tout à fait shakespearien; mais il est écrit en vers de dix et de huit syllabes alternés. Le sonnet LXXI[1] (*la Musique*) présente des rimes shakespeariennes avec des alexandrins et des vers de cinq syllabes alternés.

D'autre part, dans des sonnets dont les tercets offrent des dispositions conformes à la poétique française, les rimes des quatrains sont croisées à la manière du sonnet elizabethain (V. p. ex. p. 100, 101, 112, 113). Souvent aussi les quatrains ont les rimes embrassées; mais elles vont deux par deux.

Enfin il est une dernière disposition des six rimes finales du sonnet sur laquelle nous voudrions attirer l'attention. Elle est très fréquente chez Baudelaire. Elle peut se figurer ainsi : *a b b a c c*. Elle s'apparente à la disposition shakespearienne, si ce n'est que le quatrain a les rimes embrassées au lieu de les avoir croisées. Voici un très bel exemple de cette combinaison :

C'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes,
Au milieu de l'azur, des vagues, des splendeurs,
Et des esclaves nus tout imprégnés d'odeurs,
Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes,
Et dont l'unique soin était d'approfondir
Le secret douloureux qui me faisait languir[2].

Elle se retrouve encore dans le magnifique sonnet qui chante « la froide majesté de la femme stérile[3]; » dans celui où est évoquée « l'affreuse Juive[4] »; dans « le Parfum[5] »; et enfin dans les sonnets qui portent les numéros LXX, LXXXI (très beau), LXXXIV; CXXV (le « couplet », dolent et mélancolique, se détache très bien); CXXXVII; CXXXVIII, et CXLVIII. Citons la fin de ce dernier, si remarquable au point de vue qui nous occupe.

Il en est qui jamais n'ont connu leur Idole,
Et ces sculpteurs damnés et marqués d'un affront,
Qui vont se martelant la poitrine et le front,
N'ont qu'un espoir, étrange et sombre Capitole !.

1. Baudelaire, *Fleurs du Mal*, p. 192.
2. XII, *La vie antérieure*, p. 103.
3. XXVIII, p. 124.
4. XXIII, p. 133.
5. XXXIX, p. 140.

Digitized by Google

C'est que la Mort, planant comme un soleil nouveau,
Fera s'épanouir les fleurs de leur cerveau.

Baudelaire a pu dégager à lui seul, du sonnet shakespearien, ce dernier procédé. Mais il a pu aussi en trouver l'indication dans Edgar Poe. La fantaisie un peu singulière qu'il intitule *An Enigma* se termine ainsi :

And, veritabily, Sol is right enough.
The general tuckermanities are arrant
Bubbles — ephemeral and so transparent
But this is, now — you may depend upon it [1]
Stable, opaque, immortal — all by dint
Of the dear names that lie concealed within it [1].

Pourquoi Baudelaire a-t-il affectionné cette chute du sonnet? Pourquoi, l'ayant rencontrée dans Edgar Poe, l'a-t-il multipliée dans son œuvre? — Baudelaire, lorsqu'il oublie sa colère et son fiel, est le poète des frôlements, des alanguissements et des mélancolies subtiles. Or cette chute produit un effet très marqué de nonchalance et de langueur. Elle prolonge la rêverie, berce et endort.

Les sonnets « libertins » de Baudelaire étonnèrent et scandalisèrent un peu Théophile Gautier, qui avait tant de goût pour le poète des *Fleurs du mal* [2]. M. José-Maria de Hérédia, le sonnettiste le plus parfait du XIXe siècle en France, me disait un jour : « Le sonnet est un poème lyrique d'une forme déterminée. Il faut en avoir le sens mathématique et mystique. Les sonnets de Baudelaire sont de beaux poèmes; ils ont leur charme propre, qui est exquis, mais ce ne sont pas des sonnets. » Il s'y connaissait, et il avait cent fois raison.

Aussi ne m'accordé-je point avec M. Cassagne lorsqu'il écrit : « Il est entendu que le sonnet renversé de Baudelaire et le sonnet dont les tercets sont enclavés entre les deux quatrains ne sont pas des sonnets. Mais, pour tous les autres, si la pensée y subit cette concentration essentielle qui est le vrai, le propre caractère du sonnet, est-il d'une telle importance que le poème soit écrit sur cinq rimes et non sur six? Ou que telles rimes soient ici croisées et là embrassées, ou

1. Rime lointaine avec *don it* et *con it* plus haut dans le corps du sonnet.
2. *Op. cit.*, p. 151. — V. Préface des *Fleurs du Mal*, p. 44-45.

Digitized by Google

l'inverse? Baudelaire pensait que non, et Baudelaire n'avait pas tort[1] ».

Quoi qu'ait pu penser Baudelaire, ses sonnets, en général, n'étaient pas des sonnets au sens français du mot. Il aimait les poèmes courts. « Parce que la forme est contraignante, l'idée jaillit plus intense, écrivait-il à Joséphin Soulary.... Avez-vous observé qu'un morceau de ciel, aperçu par un soupirail ou entre deux cheminées, deux rochers, ou par une arcade, donnait une idée plus profonde de l'infini que le grand panorama vu du haut d'une montagne?.. Quant aux longs poèmes, nous savons ce qu'il en faut penser; c'est la ressource de ceux qui sont incapables d'en faire de courts. Tout ce qui dépasse la longueur de l'attention que l'être humain peut prêter à la forme poétique, n'est pas un poème[2] ».

Baudelaire voulait donc verser l'essence de sa pensée dans un vase d'étroites dimensions. Mais comme cette essence était rare, il voulait que le vase ne présentât point un aspect habituel. Il avait l'horreur du banal en tout, et du déjà vu. Il fallait une forme nouvelle à son cantique nouveau. L'on remarquera que les sonnets irréguliers sont parmi ses œuvres les plus belles, les plus singulières; — que c'est là surtout qu'il faut chercher ces vers qui communiquent aux nerfs une vibration spéciale, qui s'impriment dans la mémoire, qui hantent et poursuivent le souvenir.

Ses sonnets sont bien supérieurs à ceux d'Edgar Poe. Baudelaire aurait-il senti la palpitation des grandes ailes shakespeariennes? Je n'oserais le décider. Mais il est, lui aussi, énigmatique très souvent; ses débuts ont parfois une majesté tragique; et certains passages des *Fleurs du Mal* présentent une étrange et splendide solennité —, un accent shakespearien, si j'ose dire. Écoutons successivement ces deux grandes voix, *non mortale sonantes*.

Shall I compare thee to a summer's day?
Thou art more lovely and more temperate
Rough winds do shake the darling buds of may,
And summer's lease has all too short a date;
Sometime too hot the eye of heaven shines,

1. A. Cassagne, *op. cit.*, p. 98.
2. Crépet, *op. cit.*, p. 302.

Digitized by Google

And often is his gold complexion dimm'd;
And every fair from fair sometime declines,
By chance or nature's changing course untrimm'd;

But thy eternal summer shall not fade,
Nor lose possession of that fair thou owest;
Nor shall Death brag thou wander'st in his shade,
When in eternal lines to time thou growest.

So long as men can breathe, or eyes can see,
So long lives this, and this gives life to thee [1].

Je te donne ces vers afin que si mon nom
Aborde heureusement aux époques lointaines,
Et fait rêver un soir les cervelles humaines,
Vaisseau favorisé par un grand aquilon,

Ta mémoire, pareille aux fables incertaines,
Fatigue le lecteur ainsi qu'un tympanon,
Et par un fraternel et mystique chaînon
Reste comme pendue à mes rimes hautaines;

Être maudit, à qui, de l'abîme profond
Jusqu'au plus haut du ciel, rien, hors moi, ne répond?
— O toi qui, comme une ombre à la trace éphémère,

Foules d'un pied léger et d'un regard serein
Les stupides mortels qui t'ont jugée amère,
Statue aux yeux de jais, grand ange au front d'airain [2].

H. Potez.

1. *Shakespeare*, sonnet XVIII.
2. *Fleurs du Mal*, XL, p. 144.

Digitized by Google

SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ET LITTÉRATURES MODERNES.

L'Académie française, qui avait déjà couronné le premier fascicule des *Contes de Canterbury* de Chaucer, vient d'accorder une partie importante du prix Langlois à l'œuvre complète. La *Revue germanique*, qui a eu la primeur des *Contes*, applaudit au succès de cette œuvre collective par laquelle les professeurs agrégés d'anglais ont, à l'initiative de la *Société pour l'Étude des Langues et Littératures modernes*, manifesté pour la première fois leur cohésion et leur bonne entente intellectuelle.

Digitized by Google

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Langue et littérature allemandes.

Werden und Leben des Volksepos von JOHN MEIER. Rede gehalten den 15. November 1907 am Jahresfeste der Universität Basel. Halle a. S., Max Niemeyer, 1909. Pet. in-8°, 54 pp.

Das Waltherlied, Gedicht in mittelhochdeutscher Sprache. Mit einem Anhange über die Schriftdenkmale zur Walthersage und die Walthersage von W. ECKERTH. 2. verm. Auflage. Halle a. S., Max Niemeyer, 1909. In-8°, 196 pp.

Quelle est, dans la composition d'une chanson ou d'un de ces poèmes appelés populaires, la part de la foule et celle de l'individu? La question est depuis longtemps posée. A l'époque romantique, au temps des Hamann, des Herder, des Arnim, voire des Grimm, il était communément admis que la masse anonyme, le peuple, était l'auteur de l'œuvre. Rien n'est plus contestable. M. John Meier, qui s'est fait une brillante réputation comme historien du *lied*, vient de le dire une fois de plus. Voici, selon lui, la genèse de ces « poèmes populaires ». Il a existé, préalablement à toute rédaction, un fonds traditionnel légendaire, soit mythique, soit historique. Ce fonds, œuvre et propriété de la foule, circulait sous forme de chanson rythmée ou de récit en prose (ce dernier point est important : nombreux sont les critiques qui estiment que la période ancienne n'a connu qu'une poésie chantée; M. Meier fait remarquer, avec raison, que le conte en prose a conservé, aussi bien que la chanson rythmée, le trésor légendaire, et il détruit ainsi une conception erronée). Plus tard le fonds ancien a été accru et altéré par la fantaisie des individus. Les « artistes » sont survenus, qui ont donné la note personnelle. Ils ont organisé la masse encore amorphe; ils lui ont imposé un plan logique, une proportion régulière, un parfait équilibre. Ils ont fait d'un ensemble chaotique des groupes harmonieux. De ces « artistes » nous ignorons les noms, mais qu'importe? Leur œuvre décèle leur existence et prouve leur activité.

Si l'on admet que l'attribut « populaire » a le sens que lui attribue M. Meier, s'il signifie « susceptible d'être modifié par la foule », il n'existe pas d'épopée populaire. On ne peut en effet donner ce nom ni au *Nibelungenlied*, ni aux autres poèmes de ce genre, qui sont trop longs pour que le peuple les retienne et se les assimile, et dont les diverses parties sont trop

Digitized by Google

fortement composées et étroitement liées pour pouvoir être arbitrairement altérées.

L'étude de M. Meier est en réalité un discours académique. Malgré les renvois dont il a fait suivre son opuscule, l'auteur n'a pu entreprendre de développer et d'appuyer longuement ses opinions. Nul doute cependant qu'elles n'éveillent la réflexion et peut-être la contradiction. S'il n'est personne, ou à peu près, qui proteste en entendant dire que le système des *lieder* de Lachmann, bien que ruiné, a donné naissance à maintes erreurs qui lui ont survécu, il se trouvera vraisemblablement des critiques qui défendront contre M. Meier la théorie de MM. Ker et Heusler, d'après laquelle l'épopée s'est constituée par une extension du *lied*. La plus grave des observations que me paraît appeler l'étude de M. Meier est relative à la méthode adoptée par lui et par bien des folkloristes. Il étaye parfois une opinion ou une hypothèse sur la comparaison ou le parallèle que lui fournit le développement de la poésie à d'autres époques ou chez d'autres peuples. Il semble qu'il faudrait ici distinguer. L'épopée grecque a pu se constituer autrement que l'épopée germanique; et il n'est pas assuré que le *processus* qui a prévalu chez les Kirghiz ou les Finnois soit celui qu'on doive supposer dans d'autres pays. De tels rapprochements peuvent servir d'exemples; ils montrent que telle évolution est possible : ils ne sauraient être invoqués comme preuves.

Venant après les opuscules de MM. Panzer et Heusler sur le même sujet, le « discours » de M. Meier marque certainement un progrès fait dans des études très délicates et exigeant une vaste érudition.

La difficulté et l'insécurité des recherches relatives à la constitution des épopées se manifestent clairement lorsqu'on aborde l'étude d'un de ces poèmes. M. Eckerth l'a éprouvé récemment en examinant la légende de Walther et Hildegonde. On connait cette captivante histoire. Walter est le fils et Hildegonde la fille de rois germains établis en Gaule ou en Espagne après l'époque des invasions. Donnés par leurs pères en otages à Attila, ils grandissent à la cour du roi des Huns. Un jour ils s'en échappent et prennent la route de leur patrie. Parvenus au prix de dangers et de privations sans nombre à la forêt des Vosges, ils sont assaillis par les cupides princes de Worms, que tente le butin emmené par les fugitifs. Après un héroïque combat, où il perd la main droite, Walther peut regagner son pays d'Aquitaine avec Hildegonde, qui sera son épouse.

Ce sujet a été plusieurs fois traité au moyen âge. Les monuments qui en témoignent s'échelonnent du VIIIe au XIIIe siècle et sont écrits en anglo-saxon (*Waldere*) ou en latin (*Waltharius*) ou en norrois (*Thidreksaga*) ou en moyen-haut-allemand. La plupart, malheureusement, surtout ces derniers, sont des fragments ou des allusions parfois peu claires. Ils offrent la forme poétique, sauf la *Thidreksaga*. Y a-t-il eu, cependant, des narrations en prose de ce thème avant ou pendant la période où il a fait l'objet de

Digitized by Google

« chansons »? Qui peut le dire? On ne saurait qu'émettre des hypothèses dont aucune n'emporte définitivement la conviction. M. Eckerth s'est abstenu d'examiner ce point de l'histoire de la légende de Walther. En revanche il produit de nombreuses « hypothèses » — c'est sous ce titre modeste qu'il présente le résultat de ses études — sur d'autres questions. Il s'est préoccupé surtout de rechercher les données historiques qui ont servi de point de départ et, en quelque sorte, d'armature à la légende. Son désir de faire concorder chacun des traits du poème avec un fait historique l'a certainement conduit trop loin et mené à l'erreur. Un exemple. L'histoire nous enseigne que le roi des Wisigoths, Théodoric, temporisa avant de conclure avec Aétius une alliance contre Attila. M. Eckerth édifie sur ce fait une « hypothèse ». Si Théodoric a hésité avant de s'unir à Aétius contre le conquérant hun, c'est parce que son fils (l'histoire ignore ce fils) étant en captivité près d'Attila, il ne voulait pas exposer sa vie. Après la fuite de l'ôtage l'alliance devint possible et fut conclue. On le voit, rien, absolument rien ne peut étayer « l'hypothèse » de M. Eckerth. Plusieurs des opinions de l'auteur ont ce caractère d'imagination.

M. Eckerth ne tient nul compte du caprice ou de l'ignorance des divers conteurs ou poètes qui se sont emparés de la légende. Il est aussi trop enclin à faire état d'indications tirées de traits de mœurs. C'est ainsi qu'il pense que dans le *Waltharius*, Walther et Hildegonde sont fiancés dès l'enfance, parce que cette condition est plus conforme à la morale du moine qui écrivit le poème (p. 172). Mais alors pourquoi dans la *Thidrek-saga*, postérieure de trois siècles au *Waltharius* et où l'influence chrétienne devrait être plus manifeste encore, ce trait ne se montre-t-il pas?

On devra donc suivre avec quelque circonspection les inductions et déductions de M. Eckerth. On lira avec intérêt sa reconstitution de la légende en vers moyen-haut-allemands, qui est une agréable fantaisie. Enfin on lui saura gré d'avoir réuni les témoignages qu'il a pu recueillir[1] de l'histoire poétique de Walther. Puisse venir un philologue parfaitement armé et accoutumé aux recherches sur les légendes médiévales : il trouvera dans les livres de MM. Althof et Eckerth des travaux d'approche qui lui permettront d'aborder peut-être avec chance de succès l'étude de l'origine et de l'évolution de la légende de Walther et de Hildegonde.

F. Piquet.

Die Schule Neidharts. Eine Stiluntersuchung von Richard Brill (Palaestra XXXVII), Berlin, Mayer und Müller, 1908. In-8°, VIII-252 pp., 7, 50 M.

Le titre que M. Brill a donné à son livre peut induire en erreur. Il avait

1. Pourquoi l'auteur a-t-il omis de signaler dans la *Thidreksaga* les chapitres où il est question de son héros, exemple, chap. 129, où Walther et Dietleib essayent leurs forces, et chap. 151, où Ermanric institue Walther gouverneur du château de Gerimsheim?

Digitized by Google

été mieux inspiré, semble-t-il, lorsqu'il intitula une thèse de doctorat publiée par lui en 1903, et traitant un sujet analogue, *Pseudoneidharte*. Les productions littéraires qu'il étudie ne sont pas, en effet, des œuvres nées toutes sous l'influence de Neidhart et où sont pratiqués ses procédés. Si, parmi les poésies qu'il examine, quelques-unes sont des strophes ajoutées à celles du célèbre lyrique ou des variations de thèmes traités par lui, il est quantité d'œuvres, poésies, récits bouffons, farces, qui ne sont rattachées à Neidhart que parce que celui-ci en est le héros principal et que le sujet en est connu quelquefois par ses poésies.

De ces œuvres si diverses M. Brill a étudié le style. Il a constaté que plus elles sont récentes, plus elles sont grossières à tous les sens du mot. L'art si délicat, si original de Neidhart ne se rencontre pas chez ses continuateurs — ou plutôt ces exploiteurs anonymes d'une grande renommée littéraire — qui se contentent de satisfaire la basse curiosité d'un public aux instincts vulgaires. Mais, outre ces résultats d'ensemble, M. Brill a réuni beaucoup de faits de détail qui éclairent bien tout un genre littéraire important à divers égards.

M. Brill, qui connaît si merveilleusement son sujet, ferait œuvre pie s'il voulait nous donner en un volume une bonne édition de toutes les œuvres dont Neidhart est le héros.

F. P.

Albert Schatz. — *L'Individualisme économique et social. Ses origines. — Son évolution. — Ses formes contemporaines.* — Paris, librairie Armand Colin, 1907.

Ce n'est pas aux seuls économistes de profession que s'adresse ce livre : il veut atteindre tous ceux que préoccupent les problèmes économiques et sociaux de l'heure présente. Ce souci apparaît non seulement dans la forme très composée, élégante et claire, qui parfois se nuance d'ironie; il a contribué aussi à donner un caractère plus éclectique à cette étude, où des aperçus sur des penseurs ou des écrivains tels que Stirner, Taine, Renan, Spencer, Tarde, Nietzsche, Ibsen, viennent éclairer d'un jour nouveau l'analyse des doctrines économiques proprement dites. Par là ce livre intéresse bien l'histoire générale des idées.

Dans une première partie l'auteur montre comment la doctrine libérale classique s'est formée pièce à pièce, depuis la réaction anti-mercantiliste, où pour la première fois le libéralisme a pris conscience de lui-même — en passant ensuite par les doctrines de Hobbes et de Mandeville, des physiocrates français, de Hume et d'A. Smith — jusqu'à la constitution du libéralisme *scientifique*, c'est-à-dire la théorie « psychologique » de la valeur de Samuel Bailey, de Louis Say, etc., la théorie de la population de Malthus, la théorie de la rente de Ricardo. Cette doctrine « classique » a formulé pour la première fois les principes fondamentaux sur lesquels reposera

Digitized by Google

désormais, selon M. Schatz, tout individualisme économique et social. C'est d'abord le principe de l'ordre *naturel* et spontané dans les relations économiques, « l'idée que l'ordre économique n'est pas plus l'œuvre artificielle du législateur que l'ordre qui règne naturellement dans les fonctions d'un organisme n'est l'œuvre de l'hygiéniste » (p. 32). « La société, comme le nouveau-né, vient au monde avec ses organes en place. Il est important de connaître leur fonctionnement et leur ordre naturel — non pas pour le modifier, si illogique qu'il nous semble, mais pour le faciliter » (p. 7). — C'est ensuite la dissociation entre l'économie et la morale, car « le propre du libéralisme scientifique sera d'identifier la nature des phénomènes économiques et celle des phénomènes physiques » (p. 149). « La vie économique, non plus que la société ne sont morales... Elles sont *amorales* dans leur essence tout au moins, comme les phénomènes de l'ordre physique et de l'ordre chimique. La morale intervient seulement pour adoucir l'effet de certains de ces phénomènes ». — Enfin un troisième principe fondamental c'est l'interdépendance et l'harmonie des intérêts. En travaillant pour son intérêt particulier l'individu travaille du même coup le plus efficacement pour l'intérêt général, car il y a une adaptation spontanée de la production au besoin social, adaptation qui s'établira toujours et nécessairement pour peu qu'on ne l'entrave pas par des interventions autoritaires, par des prescriptions législatives protectionnistes ou vexatoires. Les constatations « pessimistes » de Malthus et de Ricardo sur la population et la rente n'ont fait que corriger cet optimisme un peu trop théorique des économistes du XVIIIe siècle, en mettant en lumière les « dures nécessités » que fait peser sur la vie économique le milieu extérieur, nécessités qui du reste sont aussi inévitables que la vieillesse ou la mort. Mais l'idée de l'harmonie des intérêts résiste à l'épreuve de cette critique; « elle est inscrite à la dernière page de la doctrine classique comme à la première; elle perd seulement la belle simplicité de sa forme première, elle prend conscience des heurts et des mauvais pas et elle ne triomphe qu'en usant de détours. » (p. 150).

Tout change au cours du XIXe siècle. Les bouleversements politiques et sociaux déchaînés par la Révolution française, les crises économiques provoquées par la surproduction et le machinisme, le problème de plus en plus obsédant de la misère, enfin et surtout les aspirations sentimentales nouvelles, les revendications passionnées éveillées par une idéologie révolutionnaire : voilà les éléments dissolvants et anarchiques qui viennent de plus en plus battre en brèche le savant édifice des économistes du XVIIIe siècle. Et il faut bien le dire : l'ancien libéralisme n'était pas suffisamment armé pour résister à ces assauts; il est entré en pleine décadence; par son aveuglement volontaire à l'endroit des réalités nouvelles et par son isolement dédaigneux à l'intérieur de petites chapelles fermées et prétendues « orthodoxes », il a justifié lui-même le discrédit où il est tombé aujourd'hui. Le socialisme triomphe; mais ce triomphe est un grand danger pour l'esprit individualiste. — Né d'une critique systématiquement pessi-

Digitized by Google

miste de la société, se refusant à accepter certaines constatations douloureuses mais nécessaires, le socialisme travaille à substituer à l'ordre naturel et spontané un ordre artificiel et « rationnel », fondé sur un certain idéal moral de justice théorique, auquel il prétend adapter de toutes pièces la cité future. De plus, en attaquant le principe même de la propriété, il ruine l'intérêt individuel, c'est-à-dire le principal ressort de l'activité et du progrès humains. — Enfin tandis que l'individualisme est par essence un accroissement constant d'initiative individuelle, « une école de *débrouillage* intelligent » (p. 569) et qu'il tend à développer les responsabilités, les supériorités, c'est-à-dire les inégalités individuelles, le socialisme, essentiellement égalitaire, aboutit à « une suppression d'autonomie et de responsabilité individuelles », il tend naturellement au collectivisme « qui serait la disparition intégrale de l'une et de l'autre » (p. 569). — Heureusement la pensée libérale et individualiste, momentanément refoulée, n'en subsiste pas moins au XIXe siècle parmi une élite d'économistes, de penseurs et d'écrivains. C'est en France d'abord Dunoyer avec sa définition de la liberté, et puis Bastiat et son école; en Angleterre Stuart Mill et H. Spencer, les théoriciens de l'individualisme social; c'est encore le mouvement à la fois démocratique et chrétien, solidariste et libéral, qui a inspiré l'École de la Réforme sociale de Le Play, qu'encouragent les encycliques sociales de Léon XIII et qu'on trouve tout au moins aux origines de la propagande « silloniste » de Marc Sangnier; — c'est l'interprétation individualiste de l'histoire par Tocqueville et Taine; — ce sont enfin certaines manifestations plus ou moins indépendantes, dans la littérature ou la philosophie, d'un individualisme à tendance tantôt anarchiste (Proudhon, Max Stirner), tantôt aristocratique (Renan, Nietzsche, Ibsen, etc.).

Je ne suivrai pas l'auteur pas à pas dans cette rapide excursion à travers toute l'histoire intellectuelle du XIXe siècle. On éprouve pour le moins quelque surprise à trouver enrôlés, sous le même drapeau, Renan et Léon XIII, Le Play et Max Stirner, Stuart Mill et Nietzsche, pour ne citer que quelques-unes de ces rencontres les plus inattendues. Je m'en tiens à la thèse générale du livre, à laquelle cette revue nécessairement rapide et incomplète doit servir d'illustration, et je me demande si nous arrivons à nous faire une idée bien nette de cet individualisme économique et social, tel que l'entend M. Schatz.

Et d'abord y a-t-il une antinomie si irréductible entre « individualisme » et « socialisme »? Ne sont-ce pas là des entités doctrinales que l'auteur se plaît à opposer un peu artificiellement? Est-il bien vrai, comme il le dit, que ce sont là « les deux grandes doctrines fondamentales et opposées, entre lesquelles seules une option s'impose » (p. 4)? — En fait nous voyons les individualistes être bien souvent des socialistes qui s'ignorent, et inversement. Déjà au XVIIIe siècle J.-J. Rousseau peut être considéré comme l'ancêtre commun des uns et des autres. Plus récemment Stuart Mill n'a-t-il pas conduit l'individualisme jusqu'aux confins du communisme? Dans le

Digitized by Google

catholicisme social M. Schatz veut voir un mouvement « individualiste », alors que très nettement ce mouvement s'oriente de plus en plus vers les solutions socialistes. Ibsen lui-même, — l'apôtre de l'individualisme moral le plus intransigeant — n'avouait-il pas qu'il était arrivé sur beaucoup de points, par la réflexion personnelle, aux mêmes résultats que les théoriciens de la Social-démocratie par la méthode scientifique (voir notamment la lettre n° 215 de sa correspondance) ? — Qu'est-ce à dire, sinon que dans ce débat entre individualisme et socialisme, ce sont moins des doctrines, des principes, entre lesquels on puisse « opter », c'est-à-dire faire un choix rationnel, — que des caractères et des tempéraments individuels qui s'opposent ? — L'individualisme, lisons-nous, se propose « d'augmenter la valeur des individus qui composent la société et en dehors desquels la société n'est rien, d'amener à son complet épanouissement leur personnalité, de développer leur initiative par l'éducation, de leur apprendre quelle est leur puissance et leur responsabilité dans l'évolution économique, ce qu'ils y peuvent modifier et ce qu'ils en doivent accepter comme soustrait à leurs aspirations réformatrices. » Mais cette déclaration de « principes » pourrait en somme se rencontrer aussi bien sous la plume d'un théoricien socialiste, avec la différence toutefois que ce dernier mettrait l'accent sur « ce qui peut être modifié », alors que M. Schatz appuie de préférence sur « ce qui est soustrait à nos aspirations réformatrices ». Ainsi son livre est essentiellement une critique, la critique d'un certain socialisme sentimental et utopique, à tendances démagogiques, qui consisterait à opposer obstinément « à la constatation scientifique des faits la révolte passionnée contre les réalités douloureuses. » (p. 174).

Mais si en dehors de cette critique négative du socialisme démagogique, on cherche chez l'auteur une construction positive, on se heurtera d'abord, je crois, à une opposition un peu déconcertante entre les sereines affirmations énoncées dans la première partie, et les préoccupations très différentes qui semblent inspirer la seconde. L'individualisme économique en effet, avons-nous vu, tendait à une complète dissociation entre la morale et la science économique, à une libération économique sans restriction de l'individu. Il reposait sur la constatation d'un ordre *naturel*, soustrait à l'influence de la volonté et de la raison humaines, lesquelles peuvent tout au plus en faciliter le jeu, mais non en modifier le fonctionnement; sur la croyance à une adaptation spontanée de la production aux besoins sociaux et à une harmonie providentielle des intérêts. Le milieu social le plus favorable à l'essor de la vie économique paraissait donc devoir être celui où l'individu, complètement affranchi de toute contrainte, pourrait suivre l'inspiration instinctive de ses intérêts égoïstes, assuré qu'il est en travaillant à accroître son bien-être personnel et à augmenter la somme de ses propres jouissances, de collaborer toujours en même temps au bonheur général. La vertu, d'après Mandeville, n'est-elle pas une « fonction » économique et « loin de régler les faits économiques la morale n'est-elle pas

Digitized by Google

réglée par eux? » (p. 69 et suiv.) Telles sont les conclusions qui semblent se dégager de la première partie du livre. Mais brusquement tout change. Après avoir écrit : « la société comme le nouveau-né, vient au monde avec ses organes en place » l'auteur s'inquiète du défaut d'organisation de notre société contemporaine (p. 371 et suiv.); il s'effraie de ne trouver chez l'homme, avec Taine, qu'un « gorille lubrique »; il s'indigne de l'égoïsme jouisseur des classes dirigeantes qui se désintéressent des affaires publiques (342); il déplore la disparition de ces mobiles supérieurs d'action, — religion, devoir ou honneur — qui poussaient les hommes « à subordonner leur intérêt particulier à l'intérêt général » (*ibid.*); il flétrit « l'abstraction industrielle » des utilitaires anglais et leur esprit mercantile; il prône par contre les vertus *sociales* développées par le christianisme et qui se résument en ces trois idées d'autorité, de justice et d'amour; il fait appel à une « contrainte éducatrice et moralisatrice » qui limite l'arbitraire individuel et oblige l'individu à subordonner son intérêt particulier à l'intérêt général, qui réfrène ses instincts égoïstes en les soumettant au contrôle d'une autorité morale et sociale supérieure. Et ainsi après avoir, non sans quelque désinvolture, mis d'abord la morale à la porte de l'économie politique, il s'empresse de l'y faire rentrer de nouveau. Seulement au lieu de demander cette « contrainte moralisatrice et éducatrice » à une éducation de plus en plus rationnelle de l'individu, il préfère en recevoir les principes tout faits de la tradition et de l'autorité, c'est-à-dire de l'État-gendarme et des enseignements du catéchisme.

Mais est-ce bien là encore de « l'individualisme » ? Je trouve au fond dans le livre de M. Schatz une confusion fâcheuse entre ces deux termes de « libéralisme » et d' « individualisme ». Je sais bien qu'il s'efforce quelque part de les distinguer (p. 196), qu'il voit dans le libéralisme surtout la forme française et dans l'individualisme plutôt la forme anglaise qu'a revêtue la doctrine classique. Mais n'y a-t-il vraiment entre ces deux termes qu'une simple nuance de psychologie ethnique ? Le libéralisme contemporain, si j'ai bien compris l'auteur, est une doctrine conservatrice, qui tend surtout à la « stabilité » des relations juridiques et sociales; une doctrine éclectique aussi, qui « s'accommode de certaines concessions aux systèmes adverses, soit aux systèmes qui étendent la sphère de l'action de l'autorité, soit à ceux qui prétendent adapter la société, par des réformes diverses, à un certain idéal moral » (p. 198), c'est-à-dire en somme une doctrine composée d'éléments parfois hétéroclites, empruntés à droite et à gauche, et qui par cela même manque un peu de relief original, de pensée initiatrice et de puissance de propagande. — L'individualisme au contraire, sur le domaine social aussi bien que religieux, moral ou artistique, a de tous temps été résolument novateur et révolutionnaire : qu'on songe à la Réforme dans l'ordre religieux, à l'attitude si révolutionnaire de l'individualisme romantique en matière d'art et de sentiment, au « Faust » de Gœthe ou encore à l' « immoralisme » de Nietzsche, à « l'Ennemi du Peuple » d'Ibsen. Par tempéra-

Digitized by Google

ment l'individualiste est un dissident, un hérétique, c'est-à-dire un pessimiste, un révolté et un novateur. Aussi bien le langage usuel que les œuvres des grands penseurs s'accordent sur ce point. Oter à l'individualisme ce caractère de révolte contre la convention, contre la règle établie, contre les croyances reçues, contre la vérité moyenne de la foule ou de la majorité, c'est, je crois, le vider de son contenu le plus original. Or j'ai l'impression que M. Schatz a fait de ce terme plutôt une étiquette nouvelle pour une chose très ancienne — pour ce libéralisme doctrinaire où lui-même a ses attaches intellectuelles, mais qui peut-être ne satisfait pas entièrement sa sensibilité ni certains de ses goûts personnels, qu'il ne peut s'empêcher de trouver, sous sa forme actuelle, un peu vide, impuissant et démodé, et dont il voudrait renouveler l'esprit, la méthode et les formules. Réussira-t-il à communiquer un regain de vie et de jeunesse à ce vénérable vieillard? — Tout au moins les discussions que soulève son très substantiel volume montrent assez combien l'intérêt en est vivant et la lecture attrayante et suggestive.

E. SPENLÉ.

L. Ducros. — *Jean-Jacques Rousseau. — De Genève à l'Hermitage (1712-1757).* — Paris, Fontemoing, 1908.

Rousseau a été un événement « européen ». Toute étude nouvelle sur ce génie puissamment novateur intéresse non seulement l'histoire des lettres françaises, mais, peut-on dire, la littérature universelle. M. L. Ducros, l'auteur bien connu des *Encyclopédistes*, vient de faire paraître le premier volume d'un ouvrage, qui fera date, sur la vie et la pensée de Rousseau. Cette première partie, qui porte comme sous titre « de Genève à l'Hermitage », s'arrête en 1750, c'est-à-dire au moment de la rupture de l' « ermite » avec sa protectrice Mme d'Épinay et avec ses amis Grimm, Diderot et St-Lambert. Elle embrasse donc toute cette longue période de vie nomade où le génie de Jean-Jacques s'est formé et comme mûri sur les grands chemins. Avec l'analyse des deux retentissants « Discours » nous arrivons même jusqu'au seuil des grandes œuvres, jusqu'au portique de l'édifice gigantesque : mais nous n'y pénétrons pas. Tout au moins tenons-nous déjà les prémisses, profondément inscrites dans cette sensibilité passionnée, d'où se déduiront les écrits postérieurs, — ou plutôt nous voyons se dessiner déjà les contradictions intimes auxquelles ces écrits apporteront un essai de conciliation et de justification théorique, car, au fond, toute l'œuvre de Rousseau n'a été qu'un éloquent plaidoyer en faveur de Jean-Jacques. Ainsi de l'étude approfondie de « l'homme » se dégagera ensuite tout naturellement une vue d'ensemble sur le penseur et sur l'écrivain.

Le premier problème qui se pose à tout biographe de Rousseau est celui de la véracité des Confessions. Contrôler le récit de l'auteur par les témoignages de ses contemporains ainsi que par les recherches de l'érudition la plus récente — telle est l'enquête préalable que M. Ducros s'est efforcé de

Digitized by Google

conduire avec une scrupuleuse impartialité, notamment en ce qui concerne le fameux « complot » de Grimm et de la « coterie holbachique ». De cette enquête il ressort que la sincérité de Rousseau est sujette à caution. Il ne s'agit pas seulement de rectifier quelques dates brouillées ou faussées; il y aurait, d'après M. Ducros, dans les Confessions toute une « tactique » savante, un véritable plan de campagne très habile. Car ce qui tenait surtout à cœur à Rousseau, au moment où il écrivait ses Mémoires, c'est de répondre à certaines accusations de ses amis, de détruire leurs assertions. Il lui fallait donc capter à tout prix la confiance du lecteur. De là la franchise cynique avec laquelle il avoue ses fautes de jeunesse. Comment douter ensuite, lorsque viendra l'histoire de ses démêlés avec les « philosophes », de la bonne foi d'un homme qui si loyalement s'accuse et se charge lui-même? C'est le raisonnement qu'ont toujours tenu les « Rousseauistes ». Mais si on compare le récit des Confessions à la correspondance de Rousseau, contemporaine des événements, on ne peut manquer d'être frappé d'abord de la duplicité de l'auteur. Qu'on se rappelle le jeu double qu'il joue avec Saint-Lambert qu'il essaie de supplanter dans le cœur de Mme d'Houdetot (voir les Confessions) et auprès de qui, dans ses lettres, il prend l'attitude hypocrite de l'ami vertueux et désintéressé (p. 357 et suiv. p. 387); qu'on songe à ses réticences calculées dans les lettres à Diderot, à sa lettre extraordinaire à Grimm qu'il consulte (?) pour savoir s'il doit partir avec Mme d'Epinay à Genève, alors qu'il est déjà bien décidé à n'en rien faire (p. 391), etc., et on ne peut s'empêcher de conclure avec M. Ducros qu' « il ruse avec ses amis; il leur tend des pièges, leur cache ce qu'ils devraient savoir : il a avec eux une tactique sournoise et perfide » (p. 416). Il n'est donc pas surprenant qu'on rencontre également dans les Confessions des mensonges prémédités et même des calomnies, notamment lorsque, à l'occasion du fameux voyage de Mme d'Epinay à Genève, qui fut le point de départ de toute la brouille, Rousseau, pour excuser son égoïsme, fait peser sur sa bienfaitrice l'odieux soupçon — qu'il sait injustifié, mais qu'il se garde bien de démentir — qu'elle avait une faute à cacher et qu'elle essayait de l'embaucher, lui Rousseau, pour lui faire endosser cette faute (p. 381). Ainsi apparaissent un à un les vilains côtés du caractère de Jean-Jacques. Égoïste, certes, il l'est avec une naïveté monstrueuse. Il veut être aimé et choyé de ses amis; mais quant à lui il se refuse à leur faire le moindre sacrifice et à leurs bons offices il ne répond guère que par de mauvais procédés. Il accepte tout de ses bienfaiteurs et bienfaitrices, mais il entend bien ne leur devoir aucune reconnaissance. Il veut qu'on lui passe toutes ses incartades, ses méchancetés, ses soupçons perfides; mais il est incapable de rien pardonner aux autres et sitôt que s'alarme sa susceptibilité ombrageuse il rompt brutalement, il outrage et il calomnie. « Un triste caractère », avait dit de lui Mme d'Houdetot — et M. Ducros d'ajouter — « ce qui est bien pis : un mauvais cœur. ».

Digitized by Google

Je ne sais si, avec le très louable désir de réagir contre certaines admirations aveugles et fanatiques, M. Ducros ne s'est pas armé d'une sévérité excessive. Ne mérite-t-il pas un peu le reproche — qu'il adresse du reste lui-même aux amis de Rousseau — d'avoir manqué « de patience et de charité »? Car, dans cette fameuse querelle de l'Hermitage, tous les torts, après tout, n'étaient pas du côté de Rousseau. Que penser de l'infatuation de Diderot, de son entêtement à vouloir gouverner son ami comme un enfant? Et dans les froides railleries de Grimm quel parti pris manifeste de dénigrement! Ne faillit-il pas faire perdre à l' « ermite » jusqu'à son gagne-pain, en décriant ses copies de musique? — Mais il y avait autre chose encore, qui rendait la rupture inévitable. C'est que les amis de Rousseau sentaient en lui un être foncièrement différent et d'une autre race; c'est qu'ils ne crurent jamais à la sincérité de sa « Réforme morale » et de sa vocation d'apôtre, c'est qu'ils ne voulaient voir en lui qu'un charlatan, un déclamateur, un « poseur » (p. 363). Ainsi se pose inévitablement un second problème, celui de la sincérité *morale* de Rousseau. M. Ducros croit à cette sincérité; il l'affirme nettement (p. 184). Mais alors, pourrait-on lui demander, si vraiment Rousseau fut le triste personnage que vous nous montrez et s'il ne fut *que cela*, comment pouvait-il être sincère? Car enfin, si grandes que soient les inévitables contradictions entre le caractère et les principes d'un homme, être « sincère » consiste tout de même à « croire » à ces principes, à leur donner non pas seulement une adhésion intellectuelle, mais l'adhésion de sa volonté. Il me semble donc qu'à cette occasion M. Ducros, en regard de son réquisitoire sévère, aurait pu mieux mettre en évidence les « bons côtés » de l'homme chez Rousseau.

Car ils existent, ces bons côtés, et on nous les signale en passant. C'est par exemple une horreur profondément enracinée du mensonge qui subsistera en lui, malgré les défaillances passagères. « Qu'il soit tout de même devenu capable de mentir plus tard, — écrit M. Ducros — c'est ce que je chercherai à élucider et il n'en sera alors que plus coupable; mais ce qu'il ne fera jamais, c'est comme Voltaire, de désavouer effrontément ses livres, ou, comme Diderot, dans *l'Encyclopédie*, d'écrire une chose pour suggérer le contraire au lecteur... Cette différence d'attitude entre Rousseau et les Encyclopédistes (ceux-ci avaient toute une théorie sur le mensonge utile) et qui est à l'honneur de Rousseau, je crois qu'il en faut chercher la principale cause dans leur éducation première : Voltaire et les Encyclopédistes étaient les élèves des jésuites : Jean-Jacques avait grandi à Genève et à Bossey dans des familles de huguenots » (à propos du « châtiment effroyable » qu'infligea le pasteur Lambercier au jeune Rousseau, qu'il soupçonnait d'avoir menti, p. 31-32). Il y a aussi dans la manière dont Rousseau comprend sa vocation d'écrivain un tout autre sérieux et une toute autre dignité que chez les littérateurs de son temps. Qu'on se rappelle comment il se refusa, après le succès étourdissant du *Devin du Village*, d'aller à Fontainebleau d'où il était sûr de revenir avec

Digitized by Google

une pension du roi, préférant vivre pauvrement de son métier de copiste — et que l'on compare cette attitude à celle de Marmontel, « l'écornifleur » obséquieux, dédiant son « Bélisaire » à Sa Majesté ; — de Diderot pensionné par cette Catherine de Russie, en qui il retrouve « l'image fidèle de la divinité », — ou encore de ce « pied plat » de Grimm, à la fois arrogant et rampant, le « plastron » complaisant de Frédéric le Grand, baron du Saint Empire, colonel russe, jouissant sous la Révolution d'un revenu de 40.000 livres! « Les 40 sous par jour du « copiste » Jean-Jacques font, je crois, plus d'honneur à la littérature » (p. 239). — Une affectation! une pose! ne manquaient de dire les gens comme Grimm. Mais, comme l'observe M. Ducros, « cette indépendance, il la défendra, sans doute, avec une humeur farouche et une susceptibilité souvent fort ridicule; et pourtant elle allait lui permettre, cette vie nouvelle et plus libre, de dire toute sa pensée sans ménagement ni respect humain, puisqu'il ne devait plus rien à personne; et tout cela mettait plus de sérieux et, il me semble aussi, un peu de noblesse dans sa vie. De cette façon, il s'obligeait lui-même à être de plus en plus l'homme de ses principes, qui étaient que la vertu vaut mieux que tout; il s'engageait à être le représentant, au milieu de cette société uniforme et légère, des idées sérieuses et personnelles, et cela le conduisait à devenir plus personnel lui-même et plus épris de vertu » (p. 233-234). Et en dépit de toutes les fautes, de toutes les défaillances et de toutes les rechutes, il y a dans cet essai de réforme un courageux effort, surtout quand on se rappelle d'où Rousseau était parti et qu'après tout il « aurait été excusable de n'être que cela : un simple vaurien. »

Nous voyons ainsi se dessiner la double contradiction où va se débattre cette nature passionnée. Contradiction avec son milieu d'abord. Que venait-il faire, lui, protestant et protestant genevois par-dessus le marché (il faudrait à ce propos citer en entier la si pénétrante analyse de « l'esprit genevois » esquissée par M. Ducros dans son premier chapitre), dans cette société frivole, sceptique, jouisseuse, si différente de lui par toutes ses manières de sentir et de juger et dans laquelle il devait s'apparaître à lui-même comme un isolé, presque comme un sauvage? C'est ce qui fit de lui l'incorrigible individualiste, en lutte avec la société, et sa prétendue « civilisation ». — Mais en même temps il ne pouvait pas ne pas prendre conscience d'une autre contradiction, du désaccord profond, au dedans de lui-même, entre ses bons et ses mauvais instincts, entre ses principes et sa conduite. Dieu sait les remords inavoués qu'a dû laisser à l'auteur de l'*Emile* l'abandon de ses enfants! Il allait donc éprouver le besoin de se justifier devant lui-même et aux yeux de la postérité. « Comment se fait-il donc, qu'avec tous ces bons et nobles sentiments, il ait commis des actions qu'il peut essayer d'expliquer, mais qu'au fond il sait être mauvaises et même abominables? D'où vient cette contradiction étrange entre son cœur et sa conduite? *C'est qu'il est né bon et que la société l'a corrompu.* Voilà la solution de ce poignant problème et voilà aussi ce que cherchait son

Digitized by Google

âme désemparée et angoissée, voilà sa suprême excuse : c'est la société qui rend l'homme mauvais, car c'est elle qui a introduit l'*inégalité* parmi les hommes, elle qui a fait des riches et des pauvres, des heureux et des malheureux » (p. 245). Et voilà comment Rousseau est devenu l'ancêtre des doctrines égalitaires, l'inspirateur de toutes les doctrines de révolte et de rancune sociale.

Nous tenons à présent la clé à la fois de son caractère et de son œuvre. Les deux fameux « Discours » ne feront que développer, systématiser, cette double contradiction. La « coterie holbachique » a beau soutenir — et cette thèse a été reprise récemment par M. J. Lemaître — que c'est Diderot qui a « soufflé » à Rousseau son attitude dans la réponse qu'il fit à la question posée par l'Académie de Dijon. En vérité il était prédestiné à écrire ce Discours et d'ailleurs M. Ducros, par une critique approfondie des témoignages, semble avoir définitivement réduit à néant la fameuse légende. Je ne suivrai pas l'auteur dans l'analyse si serrée, d'une documentation si scrupuleuse, qu'il fait de ces deux discours et des controverses qu'ils ont soulevées dès leur apparition. On sent dans ces pages un esprit qui a vécu pendant des années en communion intime avec son sujet, qui sans faire étalage d'érudition est au courant des travaux les plus anciens et les plus récents, et qui, en même temps que le résultat de ses minutieuses recherches, nous livre le fruit de ses réflexions les plus personnelles. Il nous reste à souhaiter que son premier volume soit bientôt suivi d'un second, où il abordera l'étude des grandes œuvres, et mènera ainsi à terme la grande tâche qu'il s'est proposé « de suivre dans tout le cours de la vie de Rousseau, les rapports de son caractère avec ses ouvrages, d'étudier à la fois l'homme et l'écrivain ».

E. SPENLÉ.

Novalis. — HENRI D'OFTERDINGEN. -- *Traduit et annoté par Georges Polét et Paul Morisse.* — Paris, Société du Mercure de France.

Déjà une partie de l'œuvre de Novalis, les « *Disciples à Saïs* », suivis d'un recueil d'aphorismes philosophiques, avait été traduite par M. Maeterlinck. — La Société du Mercure de France nous apporte une traduction de l'ouvrage capital du poète romantique allemand, de son roman inachevé d'Henri d'Ofterdingen. Avec un pieux respect et un souci scrupuleux de l'exactitude les traducteurs se sont efforcés d'en rendre le sens parfois bien fuyant et les énigmatiques symboles. Des annotations, que les lecteurs non-initiés trouveront peut-être trop rares et trop sommaires, élucident certaines obscurités du texte. Sans doute — et cela était inévitable — dans cette délicate opération de transvasement un peu du charme particulier de l'original s'est évaporé. Il a fallu souvent appuyer sur le dessin, trop flou et trop effacé, pour le mieux faire ressortir, car la prose française ne supporte pas cette imprécision diffuse où se complaisait le poète allemand. Cela donne un peu l'impression d'une reproduction « en neuf » d'une vieille

Digitized by Google

toile ou d'une tapisserie fanée. Peut-être même les auteurs ont-ils exagéré cette recherche du néologisme. Il ne faut pas oublier que très intentionnellement Novalis voulait donner à la première partie de son roman une note de simplicité archaïque et essayer de faire une imitation discrète du vieux style allemand. — Mais ce sont là des nuances qu'aucune traduction ne peut rendre. Celle que nous présentent MM. Georges Polté et Paul Morisse a de grandes qualités d'exactitude et de plus elle se présente avec un véritable cachet artistique. Elle est précédée d'une introduction initiatrice de M. Henri Albert sur le romantisme et sur l'œuvre de Novalis.

E. SPENLÉ.

Zur Dialectik des Bewusstseins nach Hegel. *Ein Beitrag zur Würdigung der Phänomenologie des Geistes*, von Dr Wilhelm Purpus, Berlin, Trowitzsch u. Sohn, 1908.

Dans le dernier chapitre de son ouvrage « Cio che è vivo e cio che è morto della filosofia di Hegel » paru en 1907 [1], M. Benedetto Croce exprime le regret de ce que la révision critique de l'hégélianisme ne se soit pas faite dans sa patrie allemande « tanto dimentica del suo gran figlio che non ne ha piu nemmeno ristampate le opere... ». Ce reproche n'était mérité qu'à moitié. Au moment de l'apparition du livre de M. Croce, la réimpression de *l'Encyclopédie*, précédée d'une préface de M. G. Lasson, datait de deux ans. Celle de la *Phénoménologie* était en préparation. De plus la bibliographie hégelienne venait de s'enrichir du beau mémoire de M. W. Dilthey, *Die Jugendgeschichte Hegels* [2] qui annonçait la publication prochaine des *Theologische Jugendschriften*, entreprise par M. Herman Nohl (Tübingen, Mohr. 1907). Dans la même année, c'est-à-dire en 1905, M. Wilhelm Purpus avait présenté dans le *Jahresbericht des Kgl. Gymnasium in Nürnberg* un travail sur « La dialectique de la certitude sensible chez Hegel, dans ses rapports avec la Logique et la dialectique des Anciens », travail intéressant, consacré au premier chapitre de la *Phénoménologie* et dénotant une connaissance sérieuse de l'œuvre de Hegel.

Une reprise des études hégéliennes semblait donc se dessiner en Allemagne au moment même où le philosophe italien déplorait l'oubli où elle tenait son grand fils, ainsi que la dureté des jugements émis par elle sur celui « que l'Italie n'avait jamais réussi à oublier complètement, qu'elle avait, en quelque sorte, fait sienne en l'unissant au Nolantais Bruno et au Napolitain Vico ».

Aujourd'hui ce mouvement a pris de la force. La maison A. Dürr, de Leipzig a publié dans sa *Philosophische Bibliothek* une édition critique de la *Phénoménologie* [3]. Elle prépare la réimpression de la *Rechtsphilosophie* et

1. *Bari*, chez Laterza.
2. Berlin, *Veröffentl. der Kgl. Akademie der Wissenschaften*, 1905.
3. 1907.

Digitized by Google

envisage celle de la *Logik*. La préface à la *Phénoménologie*, écrite par M. Georg Lasson à qui l'édition critique avait été confiée, donne sur l'objet, la méthode, le contenu et la disposition de l'œuvre, des éclaircissements qui en facilitent l'intelligence tout en attirant l'attention du lecteur sur l'évolution de la pensée hégelienne, sur son sens véritable et intrinsèque, ainsi que sur son intérêt actuel et vivant.

Le travail de M. Lasson était celui d'un éditeur critique. Le travail que vient de faire M. Purpus est celui d'un commentateur. En adjoignant à son mémoire de 1905, consacré à la certitude sensible, un second chapitre sur l'aperception il donne en effet un commentaire des 20 premières pages de la *Phénoménologie*, ayant pour objet « das Bewusstsein ». « Ramener les expériences de la conscience aux formes de la représentation, dégager les concepts purs qui guident le mouvement de l'expérience », ou plus simplement dit : expliquer le passage même de l'être de ses formes inférieures à ses formes supérieures en démontrant l'implication rationnelle immanente, comme un ordre nécessaire, à la nature même de l'être — voilà le but que vise M. P.

Pour y atteindre, et pour éviter en même temps le reproche d'avoir interprété de façon infidèle la pensée du maître dont il ne veut être que le glossateur, M. Purpus le fait parler lui-même. Son travail se présente donc comme un essai d'interprétation de H. par H. Les pensées que Hegel donne dans la *Phénoménologie* sous une forme plus ou moins concise sont développées, complétées, expliquées par des citations recueillies dans l'œuvre hégelienne et assemblées par le soin du commentateur autour de ces pensées. L'exposition se trouve ainsi élargie, les vingt premières pages du chapitre « Bewusstsein » (éd. Durr, p. 65-85), s'augmentant d'environ 150 p. de commentaire. Nous avons dit à propos du premier mémoire de l'auteur l'intérêt que présentait son travail, la forte connaissance de l'œuvre hégelienne dont il témoignait. Il en est de même de l'ouvrage complet. Certes ce n'est pas un commentaire destiné au novice, qui n'a point encore pénétré le système. Celui-ci recourra, comme par le passé, aux anciens commentaires de Kapp, Gabler, Hinrichs, Schaller, Ulrici, etc. Par contre l'ouvrage se recommande à tous ceux qui viennent de lire M. Croce, ainsi que la belle étude que M. René Berthelot vient de consacrer au « sens de la philosophie de Hegel [1] ». Le travail de M. Purpus qui confronte la *Phénoménologie* avec les œuvres postérieures les aidera à s'orienter dans le système, à découvrir le parallélisme de ses parties, à en comprendre, mieux que par le passé, la structure intime, l'élaboration chronologique (*Phénoménologie*, 1807; *Logique*, 1812-16; *Encyclopédie*, 1817, 1827-30). Il est évident qu'un essai de rapprocher, de comparer des pensées, écrites à plusieurs années de distance, ne peut pas toujours aller sans inconvénient. Tous ceux qui ont lu la *Phénoménologie* connaissent la lenteur voulue de l'exposition, lenteur irritante

1. *Evolutionnisme et Platonisme*, Paris, F. Alcan, 1908.

Digitized by Google

parfois et cependant nécessaire pour la détermination exacte des éléments constitutifs de l'esprit en son mouvement progressif vers le savoir absolu. Ils savent avec quel soin H. fixe les degrés d'une évolution de la conscience qu'il conçoit comme la marche d'une apparence vers une autre; avec quel soin il évite à la fois d'anticiper sur les degrés supérieurs et de revenir en arrière vers des degrés antérieurs, déjà dépassés. La conscience pose une détermination « pour elle » comme « an sich seiend ». En voulant retenir cet « en soi », celui-ci change. Il devient autre. La nouvelle détermination est prise pour la véritable; elle apparait comme le « an sich » recherché. Mais elle aussi subira la négation — cette négation-apparence qui n'est autre chose que l'élévation au degré supérieur.

Si donc — pour ne donner qu'un exemple des inconvénients de la méthode de M. Purpus qui consiste à citer sans commenter — p. 22, H. pose la certitude sensible comme la conscience en tant que « moi pur » « reines Ich, oder Ich bin darin nur als reiner Dieser und der Gegenstand ebenso nur als reines Dieses » — est-ce vraiment faciliter l'intelligence de ce passage que d'en rapprocher, sans explications préalables, des citations tirées de la *Philosophie de l'Esprit* (*Encycl.* § 385-412) et présentées détachées, isolées de leur connexion organique? Comme les triades de la *Phénoménologie* s'insèrent entre celles de la *Philosophie de l'Esprit* plutôt qu'elles ne leur sont absolument parallèles, les citations de M. Purpus, tout en offrant un parallélisme apparent avec la proposition qu'elles sont appelées à commenter, appartiennent de fait à un degré inférieur à celui auquel l'auteur les rapporte. Certes, il n'y a là qu'une nuance : le terme « âme » de l'*Anthropologie* coïncidant jusqu'à s'y trouver impliqué avec celui de « certitude sensible », premier terme de la triade : *Sinnliche Gewissheit*, *Wahrnehmung*, *Verstand* que renferme la notion *Bewusstsein*. Mais si les deux termes arrivent à coïncider, s'il y a de l'un à l'autre rapport d'implication, il ne peuvent se substituer l'un à l'autre. Voilà pourquoi il eût fallu mettre le lecteur au courant. Averti, il aurait fait un pas en arrière, aurait cherché le « missing link », c'est-à-dire la transition de la *Naturphilosophie* à la *Philosophie des Geistes* en passant par l'*Anthropologie* où s'opère le passage de la corporalité à l'esprit que la *Phénoménologie* présuppose sans s'y arrêter.

Cette objection posée, il ne nous reste qu'à remercier l'auteur pour un travail qui nous a permis de refaire le chemin d'une pensée qui — quoi qu'on ait pu dire — n'a jamais été et ne sera jamais complètement éliminée de la pensée philosophique allemande. Si elle en a été « ein aufgehobnes Moment », un moment dépassé, rappelons-nous que le moment dépassé est aussi un moment conservé. Et attendons avec confiance le jour où le travail critique d'un penseur congénial lui donnera ce que l'Hégélien Karl Rosenkranz a appelé « le baptême de la modernité ».

I. TALAYRACH.

Digitized by Google

JOSEF HOFMILLER, **Versuche**, München, 1909, *Süddeutsche Monatshefte.*

Les essais que M. Hofmiller vient de réunir en un volume de 260 pages ont paru dans les *Süddeutsche Monatshefte*, alors que ceux-ci étaient une jeune revue, débutant à peine, et ayant quelque peine à soutenir la concurrence de ses aînées de l'Allemagne du Nord. Si la revue de Munich a su conquérir assez vite une vraie notoriété, ce succès est dû aux efforts d'un groupe de collaborateurs jeunes, courageux et indépendants, parmi lesquels M. Hofmiller s'est particulièrement distingué. Les études qu'il a donneés et qu'il continue à donner au périodique munichois [1] appartiennent, en effet, aux meilleures productions de la critique allemande contemporaine. De celles que l'édition des *Monatshefte* publie aujourd'hui sous forme de livre et qui datent des années 1902 à 1907, le germaniste retiendra de préférence et plus spécialement les essais sur Nietzsche, Emerson, Thoreau. Mais il lira avec un plaisir égal les articles consacrés à Catherine de Sienne, Maeterlinck, l'abbé Galiani. En les approfondissant, il s'apercevra qu'un fil invisible rattache ces sujets d'apparence hétérogène. Sans être disposés dans un ordre chronologique, les articles donnent une impression de continuité, grâce à l'unité de pensée de l'auteur qui est à la fois un critique et un fin styliste.

Nous ne referons pas ici la critique du critique. Cela nous amènerait à parler de la pensée romantique dans ses manifestations les plus diverses, du « trecento » italien à nos jours. Nous nous bornerons à attirer l'attention sur les qualités de l'écrivain. On entend trop souvent dire que la langue allemande, raide, retorse, volontiers savante et obscure, ne se prête ni à la causerie verbale, ni à la causerie écrite, pour qu'il n'y ait pas quelque plaisir à réfuter une opinion qui tourne au lieu commun. Et cependant s'il y a une idée erronée, c'est bien celle-là. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à relire une page des grands essayistes allemands, de Schopenhauer, d'Henri Heine, et il suffit d'ouvrir un livre de Nietzsche. On verra tout aussitôt que l'allemand n'est réfractaire ni à l'élégance de la diction ni à la beauté du rythme, qu'il possède l'expression à la fois naïve et raffinée, qu'il ne craint pas de renouveler la langue par le retour ingénieux à l'origine figurée des mots, qu'il sait recourir avec une ingéniosité surprenante à l'opération de la refonte des formules usées, qu'il sait bégayer avec éloquence, plaider avec sobriété, se servir de l'ironie comme d'une épée de salon aussi bien que comme d'une arme tranchante, émouvoir par son pathos, faire sourire par son ingénuité. Certes, l'art d'écrire des choses sérieuses sous une forme élégante est un art difficile et rare — peut-être plus rare en Allemagne qu'en France où une tradition plus rigoureuse maintient davantage le respect de la forme. Pour y atteindre il ne suffit d'ailleurs pas d'exprimer la pensée d'une façon juste, simple et agréable. La beauté du

1. Voyez entre autres un essai sur le poëte R.-A. Schröder, fasc. août 1909.

Digitized by Google

style dépend, en quelque sorte, de la qualité même de la pensée — et ceci s'applique à la langue française aussi bien qu'à l'allemand. Lorsqu'elle est forte et neuve, le style s'en ressent en tant que profil, contour, image de la pensée. Ne sera belle une prose que si elle est l'œuvre d'un penseur original. Car, comme dit Schopenhauer : « der Stil erhält seine Schönheit vom Gedanken. »

Si donc nous recommandons à nos lecteurs le petit volume de M. Hofmiller, c'est parce qu'il réunit les qualités requises pour un ouvrage de valeur, tant au point de vue du contenu qu'au point de vue de la forme. Qu'on lise les pages où l'auteur traite de Nietzsche et de son influence sur la jeune génération en Allemagne, qu'on passe à Emerson, à ses origines, son action, à Thoreau « l'homme qui se trouve dans ce stade intermédiaire entre la célébrité et l'obscurité qu'on appelle une chapelle », — toujours on a la sensation d'être guidé par une forte pensée, appuyée sur une culture très riche, très étendue, et toujours aussi on est charmé de la variété, de l'élégance, de la souplesse d'une parole qui paraît effleurer les choses et qui cependant les marque du sceau de son originalité. Par ce petit livre M. Hofmiller s'est classé parmi les bons critiques de l'Allemagne contemporaine : les Lublinski, Eloesser, Leo Berg. Celui qui serait tenté d'écrire une étude sur la critique contemporaine d'Outre-Rhin commettrait une omission en ne le lisant pas.

J. TALAYRACH.

J.-G. Fichtes Werke. Auswahl in 6 Bdn. mit mehreren Bildnissen Fichtes. hrsg. und eingel. von Fritz Medicus, 4500 p., in-8, prix de souscrition M. 36; vol. séparés M. 7.

Après la belle édition des œuvres choisies de Schelling[1] l'éditeur F. Eckardt, de Leipzig, nous donne aujourd'hui celle des œuvres choisies de Fichte. Cette réimpression s'imposait, l'édition de 1834-1846 publiée par Hermann Fichte, étant depuis longtemps épuisée et devenue rare, même chez les bouquinistes qui la vendent au prix très élevé de 200 M.

La nouvelle édition, dont les t. II et IV ont paru, répond donc à un besoin en mettant l'œuvre à la portée du public et des travailleurs. Pour faciliter à ces derniers les recherches, on y trouve — comme dans l'édition de Schelling — à côté de la pagination nouvelle, celle de l'édition des œuvres complètes. L'éditeur, M. Medicus, a même cherché à faire coïncider, partout où cela était faisable, le contenu des pages des deux textes — chose difficile, et par endroits impossible, à cause des suppressions opérées par Fichte fils dans l'œuvre de son père. L'édition nouvelle ne s'annonce d'ailleurs pas comme une simple réimpression, mais comme une édition critique. La *Wissenschaftslehre* posthume, de 1804, a été revue

1. Voir *Revue germ.*, fasc. novembre-décembre 1908.

Digitized by Google

et débarrassée des erreurs et fautes d'impression du texte de 1834. Il en sera de même de la *Grundlage der gesammeten Wissenschaftslehre*, de 1794, ainsi que de l'écrit sur le « Begriff der Wissenschaftslehre » également de 1794, qui paraîtront pour la première fois accompagnés de variantes nombreuses. Le mémoire : *Anweisung zum seligen Leben* sera suivi — comme dans l'édition originale de 1806 — d'une réponse de F. à une critique acerbe de Schleiermacher, supprimée par H. Fichte dans l'édition complète. Les écrits relatifs à la polémique sur l'athéisme seront enrichis du mémoire de Forberg [*Entwicklung des Begriffes der Religion*, *Phil. Journal*, 1798] — si nécessaire pour l'intelligence de la controverse.

L'édition nouvelle sera précédée d'une introduction qui promet une étude approfondie et de la doctrine et de la vie de F. Le dernier volume contiendra un index complet. A en juger d'après les deux volumes parus, l'édition s'annonce comme devant rendre de grands services autant à cause du soin apporté à sa confection qu'en raison de son prix très abordable.

I. T.

Manuels d'Histoire de l'Art.. — *La Gravure*, par Léon Rosenthal. 1 vol. illustré de 174 gravures, 472 p. in-8, Paris, H. Laurens, édit., 1909.

Le livre que M. Léon Rosenthal vient de consacrer à l'Histoire de la Gravure mérite, à bien des titres, d'être signalé ici. Si la *Revue germanique* a renoncé à faire une place à l'histoire de l'art, elle ne saurait pourtant se désintéresser de l'étude de ses rapports avec la pensée et la civilisation des pays germaniques. Or il n'est point d'art qui demeure lié plus étroitement que la gravure aux manifestations les plus caractéristiques de la pensée allemande aux XVe et XVIe siècles, pas d'art qui traduise mieux la sensibilité anglaise au XVIIIe siècle et aux débuts du XIXe siècle, pour ne pas parler du rôle important qu'il a joué dans les Flandres et dans la Hollande durant le XVIIe siècle tout entier. « Toute estampe — écrit fort justement l'auteur — a une valeur esthétique, mais le nombre est relativement faible des images conçues uniquement comme œuvres d'art. Dès le début la gravure a eu un caractère populaire. Elle s'est adressée aux foules non pour leur donner des satisfactions artistiques, mais pour servir leurs croyances, leurs passions, leurs haines; intelligible aux illettrés, accessible par ses dimensions, par son prix, elle a été et reste un instrument admirable d'action sociale. Par là elle fournit une contribution essentielle à l'histoire religieuse, politique, économique ».

Mais pour bien comprendre les documents que nous fournit la gravure, pour les juger à leur véritable valeur, il est indispensable de connaître, ne serait-ce que sommairement, l'histoire des procédés si variés, que les graveurs ont mis en œuvre. « Une image est inintelligible à qui ignore la façon dont elle a été obtenue. »

Le livre de M. Rosenthal apporte sur ces questions des renseignements

Digitized by Google

fort précieux. Il les fallait chercher jusqu'à ce jour dans une série d'ouvrages trop spécialisés ou dans une ou deux études d'ensemble, déjà vieilles, et qui n'étaient pas au courant des nombreux travaux, auxquels l'histoire de la gravure a donné lieu dans ces dernières années. Enfin, sur chaque époque, sur chaque artiste, ce nouveau volume nous apporte d'excellentes et copieuses indications bibliographiques, permettant d'orienter des recherches de détail.

Je ne ferais qu'une critique à ce travail qui est le fruit de longues recherches et d'une étude consciencieuse de toutes les pièces originales, et ma critique s'avoue dès l'abord très timide. Je regrette la part trop minime que l'auteur a faite à toutes les manifestations modernes de la gravure hors de France. Mais la matière est si vaste qu'elle aurait sans doute démesurément accru les proportions du volume. Le bois, l'eau forte, la lithographie, la gravure en couleurs, l'estampe en un mot sous toutes ses formes, depuis l'épreuve d'artiste numérotée et à tirage restreint jusqu'à l'affiche, ont eu en effet dans les trente dernières années, en Allemagne, en Suède et en Norvège, en Danemark, en Angleterre tout aussi bien qu'en France, un merveilleux épanouissement. Dans un « coup d'œil hors de France », M. Rosenthal a bien tenté de nous donner une large esquisse de ce puissant mouvement de Renaissance de tous les arts de reproduction. Nous souhaiterions, très égoïstement, que cette esquisse pût devenir un jour la matière d'un nouveau livre conçu dans le même esprit que le premier, écrit avec la même méthode, la même richesse de documentation et le même agrément.

GASTON VARENNE.

Im Herbste des Lebens. Gesammelte Erinnerungen von HANS THOMA, München, 1909, *Süddeutsche Monatshefte*.

La revue *Süddeutsche Monatshefte* édite en un volume les pages écrites par Hans Thoma après sa soixantième année. Il y a des arbres qui donnent en automne leurs plus beaux fruits. Sur ces feuillets rassemblés sur le tard ne s'inscrit qu'une pensée vieillie, qui ne contient aucun ferment de vie, aucune graine capable de germer : feuilles d'automne, détachées d'un arbre dont la sève est tarie. L'impression que l'on éprouve manque de gaîté tout d'abord.

Si certain que l'on ait pu être, par avance, de ce que l'œuvre de Hans Thoma représente de factice, de conventionnel, de vieillot, si convaincu que l'on soit qu'elle est une survivance curieuse du passé, à l'écart de tout l'art d'aujourd'hui et de celui de demain, on n'en demeure pas moins stupéfait qu'une aussi longue et aussi riche carrière ait pu recouvrir une pensée aussi bornée, aussi banale. Comment tant de luttes et de déboires, tant d'influences diverses subies tour à tour, Dürer, Courbet, Corot, Millet, Bœcklin, pour ne citer que les plus profondes, des voyages

Digitized by Google

nombreux en Italie, en France, en Angleterre, une production incessante dont le chiffre dépasse sept cents œuvres et qui a presque fini par donner à certains l'illusion du génie, comment tant de contacts divers avec les œuvres d'art et avec la vie ont-ils pu laisser l'expérience aussi pauvre, la sensibilité aussi fruste? C'est la question que la lecture de ce livre nous impose le plus impérieusement.

Malgré leur désordre apparent et réel, on pourrait classer les souvenirs de Hans Thoma sous deux rubriques principales : 1) autobiographie; 2) questions d'esthétique. Il conviendrait d'y ajouter plusieurs discours prononcés soit à des banquets, soit à la Chambre badoise, quelques réponses à des questionnaires de revues sur Gœthe, Schiller, ou la réforme du costume, qui augmentent d'ailleurs bien utilement l'épaisseur du volume.

La partie autobiographique a le défaut de se maintenir dans les généralités. Les souvenirs de l'artiste manquent de précision et les futurs biographes de Thoma feront bien de garder quelque défiance. Ils trouveront cependant sur les années d'enfance du peintre, sur son séjour à Munich en 1870, sur les différents voyages en Italie des glanes intéressantes.

La partie critique est de beaucoup la plus importante. Si l'on ne jugeait que par les titres, quelle ne serait pas sa valeur! Les rapports de l'art et de la critique, de l'art et de la moralité, de l'art et de l'État, le problème de l'art anecdotique, de l'impressionnisme, la technique du peintre, les échanges artistiques entre la France, l'Allemagne et l'Angleterre, autant de sujets abordés tour à tour par Thoma. Mais aucun ne l'est avec une pénétration suffisante. Partout des banalités, une peur nettement caractérisée de toute pensée neuve et hardie que n'excusent pas suffisamment une sorte de bonhomie sans prétention et parfois même un humour assez savoureux. On se persuade avec peine que ces pages ont été écrites par un artiste que l'on a voulu considérer en Allemagne comme l'un des plus personnels de notre époque, l'un de ceux du moins qui, par la force de leur tempérament, ont su le mieux résister aux influences pernicieuses du dehors et se développer « von innen heraus ». Je songe à deux autres artistes dont la pensée nous fut récemment révélée en France par la publication de lettres ou d'écrits rassemblés après leur mort : Eugène Carrière et Émile Gallé. Quelle richesse débordante chez l'un et l'autre, que d'aperçus ingénieux et féconds, avec quel sens critique averti et quelle pénétrante intelligence ils surent examiner tous deux des problèmes identiques, pour leur donner des solutions personnelles!

La pensée de Hans Thoma n'ajoutera rien à la valeur de son œuvre. Je crains qu'elle ne la diminue plutôt aux yeux de quelques personnes indulgentes et de bonne volonté qui avaient fini par admettre certaines gaucheries comme les indices d'un tempérament original. Ces gaucheries n'apparaîtront plus désormais que comme le témoignage le plus certain d'un sens artistique rudimentaire. Aussi bien n'est-ce pas en ceci, de l'aveu même de M. Henry Thode, le plus grand admirateur de Hans Thoma en Alle-

Digitized by Google

magne, que réside la force même de son art : « Pour le comprendre pleinement, — écrivait-il — il nous faut redevenir enfants. Rien alors ne nous paraîtra plus étrange. Tout nous semblera familier, naturel et nécessaire ». Toute critique désarme devant un tel aveu.

GASTON VARENNE.

Les villes d'art célèbres. *Cologne*, par M. LOUIS RÉAU. 1 vol. in-4 illustré, H. Laurens, éditeur, Paris.

La collection des villes d'art célèbres, qui comprenait déjà deux monographies consacrées à Munich et Nuremberg, s'est enrichie d'un nouveau volume dans lequel M. Réau étudie les richesses de Cologne. Fidèle au développement historique de la vieille cité rhénane qu'il suit pas à pas, il évoque d'abord l'ancienne colonie romaine, la ville natale d'Agrippine, mère de Néron et femme de l'empereur Claude. Malgré les fouilles méthodiquement entreprises en 1880 il ne reste malheureusement que peu de vestiges de la cité antique. Sous la domination des grands archevêques, Hildebold, chapelain de Charlemagne, puis du Xe au XIIe siècle, Bruno, saint Héribert, saint Anno, Cologne devient une des villes saintes de la catholicité. C'est l'époque où s'élèvent les magnifiques églises romanes qui éclipsent aujourd'hui encore la gloire surfaite de la cathédrale : Sainte-Marie du Capitole, Saint-Martin-le-Grand, les Saints-Apôtres, Saint-Géréon; c'est l'époque de maître Eckhardt, de Tauler, de Suso, dont la mysticité se reflète dans la primitive école de peinture colonaise.

Mais bientôt la riche bourgeoisie commerçante et marchande entre en lutte contre la toute-puissance des archevêques. A la fin du XIIIe siècle, la ville voit ses libertés municipales consacrées. Puis à la rivalité entre la bourgeoisie et les archevêques, succèdent les querelles entre le patriciat et les corps de métier. Celles-ci prennent fin en 1396. Pendant plus d'un siècle c'est alors le superbe épanouissement de la puissance commerciale de Cologne. La décadence, déjà sensible en architecture à l'époque de la Renaissance, en peinture dès l'avènement d'un art bourgeois succédant à l'art mystique du XIVe siècle, se précipite durant le XVIe siècle. La vie semble se retirer progressivement de cette puissante organisation religieuse, artistique, intellectuelle, économique dont Cologne avait su donner une si forte image. Les Pays-Bas héritent de son activité commerciale. L'Université du Moyen Age succombe sous les coups que lui porte l'humanisme. La contre-réforme chasse de Cologne les protestants qui font bientôt de Dusseldorf, de Crefeld des rivales de la grande cité déchue. L'art n'est qu'un pâle reflet de l'art flamand ou hollandais. Cologne ne doit plus sa gloire qu'à Jean-Marie Farina dont l'eau de toilette est mise à la mode à Versailles par les officiers de la guerre de Sept Ans.

Depuis son annexion à la Prusse Cologne a repris peu à peu figure de grande ville; elle a vu son commerce et son industrie se développer à nou-

Digitized by Google

veau. Mais, comme le dit très justement M. Réau « ce n'est pas à l'ombre du Dôme, que s'élaborent l'art et la pensée de l'Allemagne moderne ».

Il faut louer M. Réau d'avoir su nous présenter en aussi peu de pages un tableau aussi net des destinées de Cologne. Il n'oublie pas cependant que c'est un livre d'art qu'il écrit avant tout. L'histoire n'est là que comme le cadre indispensable où viennent se placer d'elles-mêmes les œuvres d'art de toutes les époques. Et devant certaines d'entre elles, il convient qu'on s'arrête plus longuement. L'art roman puis l'art gothique représenté surtout par le Dôme, dont M. Réau nous conte longuement les vicissitudes si curieuses, l'école de peinture, depuis maître Wilhelm jusqu'à Barthel Bruyn, méritaient d'être étudiés en des chapitres distincts. La science de M. Réau est, sur tous ces points, parfaitement documentée et la bibliographie placée à la fin du volume prouve avec quel souci de ce qui avait été publié avant son livre, l'auteur a poursuivi son travail.

Il est une lacune que je ne puis cependant m'empêcher de relever. Pourquoi M. Réau n'a-t-il pas rappelé, au moins dans sa bibliographie, tout ce qu'il devait à M. Camille Enlart, le savant directeur de notre musée de sculpture comparée? Dans l'*Histoire de l'Art* actuellement en cours de publication, sous la direction de M. A. Michel [Tome I, 2e partie, et Tome II, 1re partie] M. Enlart a donné de l'architecture romane et de l'architecture gothique deux excellentes et substantielles études d'ensemble auxquelles M. Réau est redevable d'abondantes observations. Sur la question de l'identité de l'art roman allemand et de l'art roman italien qualifié d'école lombarde, sur le plan tréflé qui, à Sainte-Marie-du-Capitole, se développe avec une ampleur particulière, sur la disposition, dans le chœur des Saints-Apôtres, des niches demi-circulaires empruntées aux traditions byzantines, etc... M. Réau adopte pleinement — et avec juste raison — toutes les conclusions de M. Enlart. Nous ne pouvons l'en blâmer. Peut-être eût-il été légitime d'en avertir le lecteur. En un ouvrage qui n'a évidemment aucune prétention à être original et qui n'est qu'une œuvre de vulgarisation il est loisible de ne pas citer continuellement ses sources. Un pareil oubli est cependant d'autant plus surprenant que les emprunts sont nombreux et importants (Cf. Réau p. 37 — Enlart. Tome I, p. 487 et 498 — R. p. 32 : E. Tome I, p. 489 — R. p. 38, E. Tome I, p. 492 — R. p. 60-61. E. Tome II, p. 54, etc.).

Dans son étude de l'école de peinture colonaise, M. Réau doit beaucoup également à l'excellent ouvrage de M. Edmund Renard, n° 38 de la collection des *Berühmte Kunststätten*. Les deux livres ont une illustration provenant des mêmes clichés. On ne songe pas à le regretter, car ils sont excellents. Il est dommage simplement que le volume français n'en contienne pas un plus grand nombre.

Au total c'est un grand service que M. Réau a rendu aux touristes français curieux des questions d'architecture, intéressés par les monuments d'art, en leur offrant ce guide très précieux à travers une des villes d'Allemagne

Digitized by Google

les plus dignes de les arrêter, malgré sa cathédrale. La véritable originalité de ce livre est d'avoir su dénoncer fort justement l'enthousiasme exagéré de certains Allemands à la suite des romantiques, pour une œuvre qui peut bien être « le plus correct et le plus normal des édifices gothiques », mais qui n'est aussi qu'un froid « paradisme d'église » sans rien d'émouvant, « le Pierrefonds de l'architecture religieuse ». M. Réau a su développer ce thème avec verve, avec une conviction particulièrement sincère et chaleureuse. Tous les artistes, tous les poètes, tous ceux qui préfèrent aux restaurations les plus savantes un édifice même inachevé, même en ruines, mais éloquent par tout le passé que nous content ses vieilles pierres, pittoresque par l'aspect imprévu de ses lignes où — selon le mot de Ruskin — « la pluie et le soleil ont travaillé »; tous ceux-là souscriront pleinement au jugement de M. Réau.

GASTON VARENNE.

Les monuments nationaux en Allemagne par EUGÈNE POIRÉ, 1 vol. in-16, Plon-Nourrit et Cie, Paris.

M. Poiré a fait à tous les monuments qui, sur le sol de l'Allemagne, entendent glorifier soit les guerres d'indépendance, soit la fondation de l'unité allemande, un pèlerinage qui est d'ordinaire aussi douloureux au patriotisme français qu'à notre goût esthétique. Ni le patriotisme de M. Poiré, ni son goût n'en ont souffert. Son patriotisme y a trouvé des raisons de s'exalter, ce qui est naturel. Mais cette exaltation dissimule assez mal une admiration profonde pour l'Allemagne impériale et pour cette forme de patriotisme que nous ne lui envions guère, se manifestant bien moins par le culte du passé et du souvenir que par un sentiment d'orgueil intempérant et de défi perpétuel aux vaincus. Cette exaltation se trahit, d'autre part, par une haine assez déplaisante en pareille matière contre la République actuelle, trop insoucieuse, selon l'auteur, de « l'Éducation patriotique ». Livre écrit en somme en méconnaissance du temps présent et de ses aspirations les plus généreuses, et qui ne comprend l'Éducation patriotique que sous la forme des manifestations tumultueuses et incohérentes d'une Ligue trop fameuse, réunissant, quoi qu'en pense M. Poiré, « les citoyens les moins qualifiés » pour défendre l'idée de patrie. C'est le côté éminemment regrettable de ces pages qui tournent volontiers au pamphlet, et qui font de ce volume un ouvrage de polémique agressive et vainement déclamatoire.

L'esthétique de M. Poiré est du reste au moins aussi étrange que sa conception du patriotisme. N'écrit-il pas que la *Siegesallee* de Berlin « présente un caractère d'indéniable grandeur », que cette avenue « animée par l'histoire et embellie par l'art est unique au monde » et que ni le Pincio romain, ni le Prato della Valle de Padoue ne se peuvent comparer à cette merveille! Il n'en verrait à peu près l'équivalent que dans l'allée du Tapis-

Digitized by Google

Vert à Versailles, si, au lieu des statues mythologiques, on élevait sur des socles les statues de tous les Bourbons « qui ont fait la France comme les Hohenzollern ont fait la Prusse! »

N'enlevons pas à M. Poiré ses illusions. Je crois qu'il trouvera peu de gens de goût, même en Allemagne, en dehors des Kriegervereine bien entendu, pour préférer les bonshommes de marbre du Tiergarten aux mythologies du parc de Versailles.

Pour le surplus le lecteur trouvera ici des indications précises. L'historique de chaque monument a été fait avec soin. La statistique est particulièrement abondante. Et si l'on est intéressé d'apprendre que la Bavaria a 34 mètres de hauteur totale avec son piédestal, la Germania 37 mètres, que le monument de Kyffhäuser mesure 69 mètres de hauteur, 2 500 mètres de superficie, et un volume de 25 000 mètres cubes de pierre pesant 62 millions de kilos, etc..., on lira ce livre avec un évident profit.

GASTON VARENNE.

Langue et Littérature anglaises.

Poems by John Clare, ed. with an Introduction by Arthur Symonds. L. Frowde, 1908.

Select Poems of William Barnes, chosen and edited with a Preface and glossarial notes by Thomas Hardy. L. Frowde, 1908.

La publication des poèmes choisis de John Clare (1793-1864) et de William Barnes (1801-1886) par les éditeurs de la *Clarendon Press*, sous la direction de deux des hommes de lettres les plus en vue en Angleterre, sauve de l'oubli des œuvres, qui (c'est le cas des poèmes de Clare) offrent un réel intérêt de curiosité, ou (c'est le cas des poèmes de Barnes) ont une incontestable valeur. Ces réimpressions apportent de plus deux nouveaux documents pour étudier la genèse et les caractères de ce genre si curieux, la poésie des poètes-paysans. Elles confirment ce que nous savons déjà par l'exemple de Burns, que les poètes-paysans, ou bien sont vulgaires et plats quand ils tirent leur inspiration de leur fond, ou bien doivent leur vigueur ou leur délicatesse précisément aux formes d'art accréditées par la pratique de la poésie polie. En présence des faits, il faut renoncer à la théorie de Wordsworth, si séduisante pour un disciple de Rousseau, et avouer que la poésie la plus belle *n'est pas* celle qui exprime les sentiments des hommes simples dans le langage des champs.

On ne peut pas refuser à John Clare la qualité de paysan. Fils d'un père qui vivait des secours de la paroisse dans un village des environs de Northampton, il fut lui-même travailleur de la glèbe et, à plusieurs reprises (sans doute par tradition de famille), indigent inscrit à l'assistance publique. Il posséda, chose étrange! le don d'assembler des mots en groupes rythmés et rimés, dès qu'il eût appris à lire et à écrire à l'école du soir. Ses pre-

Digitized by Google

miers essais furent composés sur le modèle des chansons, qui se chantaient le soir à la veillée. Mais il ne réussit à atteindre une certaine plénitude de forme qu'on puisse appeler poésie qu'après que de riches protecteurs, intéressés par ses ébauches, lui eurent prêté des livres et l'eurent ainsi mis à l'école de la tradition poétique anglaise, et en particulier de la poésie de la fin du XVIIIe siècle. Ses premières compositions ne nous sont pas parvenues, mais il semble qu'on puisse les reconstituer d'après les nombreux passages de ses poèmes postérieurs, qui sont faits de longues énumérations minutieuses et monotones. Qu'on rétablisse par la pensée dans ces passages la rudesse de langue, les irrégularités métriques et les incorrections grammaticales qui devaient y abonder (avant qu'un guide bénévole lui eût conseillé de consacrer quelque temps à l'étude des paradigmes), et on aura une idée de ce que pouvaient être ces chants rustiques avant le contact avec la poésie lettrée. Il n'a pas eu, comme Burns, la bonne fortune d'appartenir à ce pays d'Écosse, musical et rêveur, qui a créé une poésie populaire, à la fois délicate par sa valeur d'art et toute proche des sentiments et des pensées des paysans. En s'affinant, Clare n'eut d'autre ressource que d'imiter la forme convenue de Thomson et d'Akenside. Il y apporta sa connaissance précise des choses de la nature, sa vision nette et sa notation exacte des détails, et c'est par cette qualité de réalisme que valent ses poèmes. La facilité verbale et le sens du rythme sont chez lui des dons étonnants, bien faits pour dérouter les psychologues. Ce miséreux, ce musard, ce pilier de taverne de village, couvrait de vers faciles, et souvent pittoresques, des pages de manuscrit in-folio, dont la dixième partie à peine a été publiée. Son cas viendrait-il à l'appui de la thèse, qui représente le cerveau dans lequel chantent spontanément les rythmes et les rimes comme anormal et entaché de quelque chose de morbide? Et la folie déclarée, qui fut la fin lamentable de cette étrange existence et qui confina le malheureux poète dans un hospice d'aliénés pendant les trente dernières années de sa vie, était-elle une conclusion fatale, ou doit-elle être considérée comme la triste conséquence du déséquilibre moral, où une heure de gloire trompeuse et la vision décevante de l'opulence jamais atteinte jetèrent ce famélique inspiré? Problème qui reste à résoudre. Toujours est-il que nous devons à la folie de John Clare ses meilleurs vers. Dans les intervalles de lucidité, la conscience poignante de sa situation, ou, en pleine folie, ses rêves touchants et doux, transformèrent le descriptif froid en lyrique plaintif, qui trouva, pour dire ses illusions et ses angoisses, des accents dignes de la simplicité et de la sincérité de Blake.

William Barnes, un vrai poète, poète conscient, maître de sa matière et de ses effets, est un rural par son inspiration et par le dialecte dont il fait l'instrument de sa pensée, et un lettré par l'éducation et par la perfection de son art. Il occupe dans les lettres anglaises une position tout à fait analogue à celle de notre Mistral. Comme le grand félibre de Provence, il avait le pouvoir, s'il lui avait plu d'en user, de se faire une place distin-

Digitized by Google

guée parmi les poètes de la langue littéraire, mais, par instinct et par choix, il s'est laissé guider par son génie provincial. Du dialecte de Dorset, qui fut une langue mais qui perd tous les jours du terrain depuis l'extension incessante de l'enseignement primaire, il a tiré de riches effets pittoresques et musicaux qui ne sont pas le moindre attrait de ses compositions. C'est avant tout un lyrique, de sentiment délicat, maître d'une grande variété de sonorités et de rimes, d'une habileté consommée dans la construction des strophes, l'usage des répétitions, des rappels et des refrains. Dans la chanson, la ballade mélancolique ou gaie, et l'idylle rustique, il égale Burns. Il lui manque la force dramatique et l'imagination hardie pour pouvoir être comparé à l'auteur de *Tam o' Shanter*, mais dans le poème de genre et la composition descriptive et élégiaque il ne lui est pas inférieur. Dans le milieu le plus familier, par le moyen des sentiments les plus simples, il fait vibrer une note de véritable émotion :

How mother, when we us'd to stun
Her head wi' all our naïsy fun,
Did wish us all a-gone vrom hwome :
And now that zome be dead, an' zome
A-gone, an' all the pleäce is dum',
  How she do wish, wi' useless tears,
  To have ageän about her ears
    The vaïces that begone!

(The Vaïces that be gone.)

C. CESTRE.

Annie Besant, an Autobiography, illustrated (3e éd.), L. Fischer Unwin, 1908.

L'histoire d'une vie, consacrée par la pensée et par les œuvres au culte de l'idéalisme et au service de l'humanité, anoblie par la foi militante et le courage agissant, distinguée par le talent autant que par le dévouement — le récit simple, sincère, ému des angoisses du doute et des joies de la certitude, des persécutions et des triomphes, des tortures morales et de l'allégresse du sacrifice — telle est cette autobiographie d'une femme de bien, dont le nom même était naguère un blasphème, et qui a vaincu la calomnie, imposé le respect. Il faut lire ces mémoires en même temps que les biographies de Bradlaugh et de Holyoake, publiées chez le même éditeur, pour comprendre la perturbation profonde produite dans les consciences anglaises par le mouvement scientifique, le déclin des croyances traditionnelles et la crise de la morale, et pour juger des efforts tentés par d'ardents propagandistes pour répandre dans les classes populaires les nouvelles idées avec leurs conséquences sociales. La nouvelle foi eut ses sectes et le prosélytisme ses degrés. Holyoake ménageait les préjugés de ses compatriotes; il atténuait la hardiesse de ses négations religieuses sous l'euphémisme de « sécularisme », et assurait ainsi le développement à peu

Digitized by Google

près libre de la *National Secular Society*. Bradlaugh brandissait à la face de l'opinion le nom d' « athée » qu'on lui avait jeté comme un opprobre, et, malgré les injures, les persécutions, les poursuites judiciaires, les assauts de la police, les atteintes à ses intérêts privés, il persévérait dans la lutte, jusqu'à ce que, à la veille de sa mort, il réussit à obtenir pour les libres penseurs les sauvegardes légales déjà concédées aux catholiques, aux dissidents et aux juifs. Mrs Besant s'associait à Bradlaugh dans ses prédications en faveur de l'athéisme et dans sa campagne politique; elle apportait à sa propagande un élan de passion et des tendances mystiques, qui n'étaient pas dans le tempérament logique et froidement résolu du fameux conférencier.

Née d'une mère irlandaise, élevée dans les croyances de la Haute Église, et d'abord mariée à un clergyman, elle garda après son abjuration une ferveur d'idéalisme qu'elle avait contractée par la pratique de la contemplation et de la prière. De cruelles épreuves morales (qu'elle raconte avec ménagements, en les détachant autant que possible des questions de personnes) la jetèrent dans le doute, puis dans l'irréligion. Elle se consacra avec ardeur aux études scientifiques et s'initia aux doctrines positivistes. C'est à une séance dans la *Hall of Science*, qu'elle connut Bradlaugh et devint collaboratrice du *National Reformer*. Ses brochures et ses articles de vulgarisation scientifique et philosophique furent immédiatement remarqués. Bientôt elle abordait la tribune et se faisait une brillante réputation oratoire à Londres et dans les provinces. Le problème douloureux de la misère des déshérités ne la préoccupait pas moins que la cause de la liberté de pensée et de parole. Elle mena de front la propagande matérialiste et une œuvre dévouée de sœur de charité dans les « slums ». Sa parole ardente s'employa à décrire l'effrayant spectacle des êtres dégradés dont le dénûment et les souffrances sont plus criants dans les grandes villes anglaises que dans tout autre pays d'Europe. C'est par pitié pour ces masses grouillantes de meurt-de-faim qu'elle prit une part active à la campagne néo-malthusienne, qui lui attira, à cause de son sexe et à cause de la nouveauté du point de vue moral, la réprobation la plus violente dont elle ait eu à souffrir. Au moment où le socialisme sortit en Angleterre de l'obscurité relative où il était longtemps resté, vers 1885, elle devint un des partisans militants des principes du collectivisme. Avec sa sincérité ordinaire, elle mit ses actes en conformité avec ses principes, et entreprit avec succès d'arracher à l'exploitation capitaliste une des catégories les plus misérables de travailleuses, les ouvrières d'allumettes : c'est à elle que celles-ci doivent la fondation de leur *trade-union*. — Entraînée par l'élan imaginatif de sa nature, Mrs Besant, sans renier sa mission humanitaire mais plutôt pour l'élever, à ce qu'il lui semblait, dans une sphère plus vaste, se convertit, il y a une vingtaine d'années, à la théosophie. Elle partit pour l'Inde, où, se consacrant à restaurer chez les indigènes leurs anciennes croyances, elle trouve à la fois l'occasion de soulager les infortunes physiques et de

Digitized by Google

travailler au salut des âmes. C'est à elle qu'on doit la fondation du séminaire hindou de Benarès, d'où sortent à la fois des érudits et des missionnaires de la foi bouddhique.

C. CESTRE.

Emerson, traduction inédite et introduction par M. Dugard (*Pages choisies des Grands Écrivains*). Paris, Colin, 1908, XLVIII et 377 p. in-12.

Studies in New England Transcendentalism, by H. C. Goddard, N. Y. The Columbia University Press, 1908, 207 p. in-8°.

Literature and the American College, by I. Babbitt, Boston, Houghton, Mifflin et C°. 1908, 246 p., in-12°.

A une année d'intervalle, Mlle M. Dugard fait suivre son important ouvrage sur Emerson d'une traduction de morceaux choisis de cet écrivain, précédés d'une substantielle Introduction. Si l'entreprise de faire connaître au public français, par les textes et par une appréciation documentée et judicieuse, un écrivain trop peu lu chez nous, ne se justifiait par l'importance du sujet et la compétence du critique, elle prendrait de la valeur par son opportunité. Emerson mérite l'attention que Mlle D. attirera sur lui dans notre pays, parce qu'il est encore aujourd'hui une influence vivante en Amérique. Deux publications récentes en sont la preuve, celle de M. Goddard, qui place Emerson au centre du moment *transcendental*, dont il a été le porte-parole de génie, et qui, par la méthode historique et comparée, cherche la solution de quelques problèmes de filiation et de doctrine restés assez obscurs. Celle de M. Babbitt, qui, sous les apparences d'un livre de pédagogie, est en réalité une thèse philosophique et morale, et, entre autres influences, reflète très manifestement celle du penseur de Concord. Ces trois ouvrages s'éclairent et se complètent l'un l'autre.

L'introduction de Mlle Dugard présente brièvement et clairement les faits essentiels de la vie d'Emerson et analyse les traits de son esprit et les principes de la doctrine. C'est, en même temps qu'une appréciation de l'homme et de l'œuvre, la clef des groupements d'extraits qui vont suivre. Le « transcendantaliste » apparaît, détaché des choses d'ici-bas, dédaigneux des appétits matériels et des ambitions réalistes qui dominent ses compatriotes, tenant en mépris le culte du bien-être et l'orgueil des inventions mécaniques, indigné de voir comme, dans la course aux biens inférieurs, l'homme devient insensible aux biens supérieurs, à l'appel de l'idéal, à la voix de la conscience. Puis c'est le visionnaire qui, mesurant la distance de ses aspirations spirituelles aux préoccupations grossières des hommes de plaisir et d'argent, frémissant sous le joug des conventions sociales et des formes vides d'une religion sans ferveur, ou se révoltant contre les lâchetés d'une morale complaisante, veut éveiller ses semblables à la communion avec l'absolu, par la vision intérieure et la contemplation de la Nature, symbole de Dieu. Puis c'est l'individualiste, qui proclame la con-

Digitized by Google

fiance en soi, déclare sa foi dans le sens propre, reflet de l'éternelle vérité, et, selon les heures, ou s'enferme dans le dédain aristocratique de la foule, ou s'incline résigné devant l'imperfection des choses, que l'Esprit suprême a voulue. Il était difficile, en peu de pages, de faire ressortir la souplesse et la variété nuancée d'une pensée, qui, par la grâce du génie, a échappé à la raideur de l'idéalisme intransigeant et aux extravagances du mysticisme. Les extraits, sur ce point, suppléent à l'Introduction. Sans doute, ces fragments détachés, malgré l'habileté du choix et de la classification, laissent subsister dans l'esprit du lecteur un peu de vague en ce qui touche la doctrine, mais ils font ressortir la pénétration psychologique d'Emerson, son enthousiasme moral, son admirable culture, et le talent d'exposition par où le penseur se révèle souvent poète. C'est ce qui importe, car Emerson reste dans son pays une force morale, moins par sa philosophie (qui n'est pas définie), que par l'élévation de son caractère et l'élan contagieux de son idéalisme. La traduction, à part quelques négligences, est juste et agréable [1].

Ce que Mlle Dugard ne pouvait pas entreprendre dans son Introduction — expliquer Emerson en le rattachant aux courants de pensée qui l'annoncent et au milieu qui l'entoure — M. Goddard l'a fait dans une intéressante étude, qui embrasse les principales figures du mouvement transcendental dans la Nouvelle-Angleterre vers 1840, et dont l'intérêt se concentre autour d'Emerson. Par une heureuse généralisation, qui constitue la pensée directrice de la première partie du livre, le transcendentalisme nous est montré dérivant non pas seulement de Kant, qui lui a donné son nom, mais des grands mouvements de pensée et de sentiments qui ont agité l'Europe à la fin du XVIIIe siècle. Comme il est arrivé régulièrement pour tous les mouvements littéraires et philosophiques en Amérique, la vague de renouvellement a atteint le Nouveau Monde un demi-siècle après qu'elle avait passé sur l'Europe. C'est donc vers 1840, qu'éclate dans les pays d'outre-mer la ferveur révolutionnaire et romantique. Comme la Révolution française elle-même, l'esprit nouveau en Amérique est à la fois rationaliste et sentimental : rationaliste, parce qu'il accepte définitivement la critique religieuse des déistes anglais et de Tom Paine; sentimental, parce qu'il aspire ardemment aux satisfactions du cœur, à la félicité de la contemplation solitaire, à la béatitude de l'extase. Il est individualiste et révolutionnaire

1. L'ampleur même du travail entrepris par Mlle D... excuse des erreurs de détail. Il y en a pourtant quelques-unes qui décèlent un manque de précision dans la connaissance de l'anglais. « High-life belowstairs », n'est pas « h. l. *au bas de l'escalier* », mais « h. l. à l'office » (p. XL). — Montaigne n'a pas préféré discourir de la vie quotidienne plutôt « qu'écrire une belle *romance* », mais « un beau roman » (p. 322). « Les difficultés surmontées *en allant au collège* » devrait être « les difficultés surmontées pour être étudiant » (p. 78). — Il y a quelques lourdeurs, dans ce goût : « Un riche n'a jamais été insulté de sa vie; mais il faut qu'un tel homme soit blessé », là où on attendrait, par exemple, « le riche n'a jamais subi l'insulte; il aurait besoin d'en sentir l'aiguillon » (p. 87). — Ce ne sont là que de petites taches, rares d'ailleurs.

Digitized by Google

par la révolte contre les conventions sociales et les pratiques machinales du calvinisme en décadence. Le parallélisme entre le développement de ce « transcendantisme romantique » et celui du « romantisme transcendantal » de Wordsworth et de Coleridge en Angleteree est frappant. Ce point, qui n'est qu'indiqué par M. G. dans son introduction, mériterait d'être développé. J'aurais souhaité que d'un mot il rappelât la conversion de Coleridge, reniant Locke et Hartley pour le néo-platonisme, quand il fait le récit de la conversion toute semblable de W. E. Channing. Il ne manque même pas cette similitude que l'un et l'autre étaient d'abord unitariens et, en cédant à leurs aspirations mystiques, ne se détachèrent pas complètement de leurs convictions rationalistes, Channing parce qu'il resta unitarien de doctrine, Coleridge parce qu'il resta dialecticien de tendances et consacra le reste de sa vie à chercher un terrain de conciliation pour la philosophie et la religion.

La seconde partie du livre de M. G. tente d'établir, par une étude d'ensemble des principaux représentants du mouvement, dans quelle mesure ils ont mérité la critique, qui leur a été souvent adressée d'un ton amer et méprisant, de s'être eux-mêmes exclus du bon sens en voulant s'élever au-dessus de la logique vulgaire, ou de s'être rendus coupables d'extravagances ridicules en voulant échapper à la médiocrité. Il n'y a pas de doute que certains transcendantaux à l'esprit mal équilibré ne se soient à cette époque tristement déconsidérés par leurs excentricités. Mais l'enquête est surtout intéressante par la lumière qu'elle jette sur Emerson, qui n'a pas échappé aux accusations lancées indistinctement contre tout le groupe, et dont l'autorité peut être diminuée, si on le laisse sous le coup du grave reproche d'incapacité pratique et de manque de pondération mentale. Emerson sort de l'épreuve justifié et réhabilité. S'il a été hardi dans quelques affirmations ou passionné dans quelques professions de foi idéaliste, c'est qu'il sentait le besoin de frapper fort à une époque où le matérialisme, l'indifférence morale et le manque d'élévation intellectuelle avaient épaissi les consciences. C'est la réaction contre un conformisme desséchant qui lui a inspiré son individualisme moral; et c'est parce qu'il savait s'adresser à une élite, qu'il a pu s'abandonner à son optimisme à l'égard du mal ou des penchants mauvais. En somme (M. G. aurait pu pousser jusque-là son analyse) les conditions de la vie collective en Amérique n'appelaient pas encore un réformateur moral : c'est pourquoi Emerson, beaucoup plus que Carlyle, beaucoup plus même que Coleridge, s'est désintéressé de l'action et a fait une œuvre qui est surtout une inspiration spirituelle ou un stimulant de méditations élevées.

L'Amérique d'aujourd'hui sait faire le départ entre ce qui, dans l'œuvre d'Emerson, était l'effet de causes temporaires ou l'excès d'une réaction contre un état antérieur, et ce qui mérite de durer comme acquisition permanente de la conscience nationale. M. Babbitt, professeur à l'Université Harvard, en cherchant à appuyer sur une conception philosophique les principes qui

Digitized by Google

doivent, selon lui, diriger l'enseignement supérieur dans les Universités américaines, se montre disciple à la fois fervent et averti d'Emerson. Il appartient à une école (petite par le nombre, importante par la distinction intellectuelle et l'élévation morale) de littérateurs ou de professeurs qui sont animés de l'ardeur d'idéalisme d'Emerson. La bourgeoisie de négoce, d'industrie ou de finance n'a pas beaucoup changé depuis le temps du « transcendantalisme »; elle s'est affermie au contraire dans sa conception de la vie en érigeant son ambition en principe, son matérialisme en doctrine, son impérialisme en système de conduite individuelle et de politique nationale. La distance s'est rapprochée de la bourgeoisie à la classe des salariés, et la démocratie parvenue, dans son impatience de rivaliser avec ses supérieurs d'autrefois, s'est hâtée d'adopter leur point de vue. Les Universités se sont ouvertes largement et comptent des milliers d'étudiants, là où naguère elles n'en recevaient que des centaines. Leur esprit et leurs méthodes se sont modelés sur les désirs et les aspirations de la nation : elles délaissent les disciplines libérales pour les arts techniques et pratiques; ou bien, à l'exemple de l'Allemagne, elles transforment les anciennes études classiques en sciences exactes, où les méthodes d'investigation et d'accumulation, les principes d'observation et de mesure ont supplanté l'appréciation qualitative. Parmi les différentes disciplines ainsi réduites à une déprimante uniformité, on a laissé les jeunes gens libres de choisir à leur gré, en remplaçant l'ancien « programme » (*curriculum*), par le « système d'option » (*elective system*) : à une démocratie d'étudiants on a offert une démocratie d'études.

M. B., un dissident, un platonisant, à la manière d'Emerson, revendique hautement le droit des aspirations spirituelles et morales à être satisfaites et à trouver aide et soutien dans les programmes universitaires. Mais le voisinage des sciences exactes, la nécessité de compter avec les tendances dominantes et aussi, le souvenir des excès où quelques-uns des transcendantaux, sinon Emerson lui-même, sont tombés, l'ont amené à corriger heureusement la doctrine du maître. Il humanise l'idéalisme mystique du philosophe par la notion historique de la « culture » selon Matthew Arnold, et il atténue son individualisme romantique par la notion classique de contrainte, de loi, imposée au sens propre par l'autorité collective des générations passées. Entre ses mains l'idéalisme émersonien s'harmonise avec le nouvel esprit scientifique de précision et de labeur patient : car le but des humanités modernes devient la recherche érudite dans le domaine des *idées*, par la méthode historique et comparée, comme les sciences poursuivent leurs investigations dans le domaine des *faits*, par la méthode d'observation et d'expérience. Et, puisque la nouvelle culture ne s'adresse plus à une élite aristocratique, mais à la masse disparate et mêlée de la démocratie, il convient de se garder, par l'adoption d'un criterium ferme, contre les dangers de l'impressionnisme moral, et contre les assauts de l'égoïsme, de l'indolence ou de la perversité, car depuis l'avènement de la démocratie ces tendances dissolvantes de la nature humaine sont moins près de disparaître que n'avaient

Digitized by Google

pu le croire les optimistes de 1840. Avec ces réserves et ces différences, M. B. n'hésite pas à invoquer la grande autorité d'Emerson pour lutter à son tour contre l'envahissement du mécanisme et l'avidité de puissance et d'argent. Il entreprend sa campagne morale sous l'égide de cette épigraphe, empruntée au penseur poète : « Il y a deux lois distinctes, inconciliables, la loi imposée à l'homme et la loi imposée aux choses; c'est cette dernière qui élève les cités et les flottes; mais elle usurpe la toute-puissance, et détrône l'homme ».

There are two laws discrete,
Not reconciled —
Law for man, and law for thing,
The last builds town and fleet
But it runs wild,
And doth the man unking.

C. CESTRE.

The Duke of Gandia, by Algernon Charles Swinburne. London, Chatto and Windus, 1908.

Comme notre Victor Hugo, son maître et son dieu, le vétéran des lettres anglaises, M. Swinburne, défie l'assaut des ans et, poète patriarche, étonne le monde par l'ampleur et la vigueur des créations de sa vieillesse. Il reste fidèle au genre où il a conquis ses lauriers : sa dernière production poétique, comme celle qui la première en 1865, lui donna rang parmi les maîtres, est un drame romantique en vers blancs. Ses préférences n'ont pas changé. Il recherche les époques volcaniques, où les passions rougeoient comme un brasier, où les appétits et les ambitions déferlent comme des vagues furieuses, où l'amour et la haine passent au front des cités, versant tour à tour l'ouragan ou la splendeur des accalmies d'orage. Il s'attache aux personnalités d'exception, où les traits de la nature humaine s'élargissent à des proportions titanesques, où la beauté sensuelle côtoie la noirceur satanique, où les contrastes se heurtent en violents conflits. Et ces chocs de nuées s'enveloppent de la splendeur du verbe, qui éclate en éclairs rapides, ou s'étend en larges nappes lumineuses, ou se brise en reflets irisés qui jettent aux saillies de la pensée la magie du lyrisme. L'époque qui a le plus souvent attiré le poète, c'est la Renaissance à ses débuts, alors que les âmes, encore pleines de sève barbare, se ruaient à la jouissance et à la puissance avec une force d'éléments déchaînés, et où, dans le débordement farouche du paganisme, le christianisme survivant faisait briller une lueur d'idéal.

Cette fois, c'est l'Italie du temps de Machiavel qui fournit le théâtre du drame, et c'est la famille des Borgia qui en prête les acteurs. Une rivalité sanglante divise les deux fils du pape Alexandre VI et de sa concubine La Rosa : l'aîné, le duc, tombe assassiné par le cadet, le cardinal; le cadavre est traîné aux pieds du vicaire du Christ et la douleur du père se tait devant la vision vertigineuse de domination universelle évoquée par César Borgia.

Digitized by Google

And now
Behooves thee rise again as Christ our God,
Vicarious Christ, and cast as flesh away
This grief from off thy godhead. I and thou
One, will set hand as never God hath set
To the empire and the steerage of the world.

Une femme traverse la scène comme une apparition de beauté. Lucrèce, la sirène, exerce même sur un père, qui est pape, même sur un frère, qui est cardinal, le charme ensorcelant de la chair.

Alexandre (le père).

Girl, the day
Looks pale before thy glory. Brow, cheek, eye,
Lips, throat, and bosom, thou dost overshine
All womanhood man ever worshipped....

César (le frère).

... Her whose face makes pale the sun in heaven,
Whose eyes outlaugh the splendour of the sea,
Whose hair has all noon's wonders in its waft,
Whose mouth is God's and Italy's one rose,
Lucrezia.

Les sursauts de passion, les déchaînements d'ambition, les frémissements des sens, la soif du pouvoir et l'adoration de la beauté forment tour à tour les thèmes du dialogue, mais il semble que le poète ait surtout recherché le sujet pour son âpre parfum de blasphème. Ces dignitaires de l'Église entraînés par leurs concupiscences dans les luttes et les orgies du monde, ces prélats sortis du temple pour se jeter dans le tourbillon turpide du siècle, ces hommes de sainteté devenus horriblement profanes, ont encore sur les lèvres les termes augustes des mystères, des sacrements et des dogmes, et ils les emploient en dérision, dans un véritable prurit de sacrilège. Ainsi, César apaise les remords de sa mère, qui craint la damnation pour avoir cédé aux embrassements d'un pape :

Hath he
Whose sin was thine not given thee there and then
God's actual absolution? Mary lived
God's virgin, and God's mother : mine art thou,
Who am Christlike even as thou art virginal.

Le poète n'a reculé devant aucune des hardiesses où l'entraînaient les débordements et le cynisme de ses personnages, et il a revêtu ces difformités humaines d'une farouche beauté par la puissance de l'imagination et le prestige du style. Nous ne nous sentons pas en présence de monstres repoussants : nous sommes élevés au-dessus de la commune humanité, dans une région d'effrayante grandeur, où se développent sans frein des forces de désir ou de conquête, dont le germe est en l'homme, et qui, dûment dirigées et dis-

Digitized by Google

ciplinées pourraient devenir le ressort de grandes actions. Il n'a manqué à César Borgia qu'un concours de circonstances heureuses pour devenir un Napoléon, un héros du monde. Au surplus, M. Swinburne ne se préoccupe pas de justifier ses personnages ou d'édifier ses lecteurs; il ne se soucie en rien de la « purification des passions ». Il prête la magie de son imagination et la richesse ou la force concentrée de sa langue à des thèmes historiques, où il appartient à chaque lecteur de découvrir ce qu'il y a d'éternellement humain. Il s'est mis à l'école des élizabéthains, mais il ne leur a pas emprunté le goût des réflexions morales et des digressions didactiques : il ne veut être que peintre, et il est grand peintre. Sa forme a constamment gagné depuis *Atalanta in Calydon*; les obscurités ont disparu, la période tourmentée s'est redressée, les tirades se sont resserrées et ramassées, les excentricités du vocabulaire n'existent plus. Et, aujourd'hui, le vers du *Duke of Gandia* présente tour à tour une rapidité et une majesté, qui donnent à ce beau poème l'élan du mouvement dramatique et l'ampleur solennelle de l'épopée.

C. CESTRE.

P. S. Allen, M. A. — *Opus epistolarum Des. Erasmi Roterodami*, denuo recognitum et auctum. Tom. I, 1484-1514. Oxonii, in Typographeo Clarendoniano, MCMVI, XXIV + 615 p.

Il y a des écrivains dont tout le monde admet et proclame qu'ils ont exercé de leur temps une influence considérable, mais que très peu de lecteurs connaissent de première main. Erasme est de cette classe. On sait assez généralement qu'il vivait au commencement du XVIe siècle, et qu'il écrivit sur les puissants de son temps une satire mordante, encore amusante à lire aujourd'hui. On sait aussi, mais moins généralement, qu'en 1516, un an environ avant la révolte de Luther, il publia, avec les encouragements du pape Léon X, un texte grec du Nouveau Testament, symbole de l'union passagère des grandes idées de renaissance et de réforme qui occupaient alors les esprits éclairés. Enfin on n'ignore pas qu'il laissa en mourant un certain nombre d'éditions d'auteurs anciens et une quantité énorme de lettres adressées à une foule de savants d'Europe. Il est assez rare qu'on aille plus loin. L'*Éloge de la Folie* n'est pas un livre populaire; le Nouveau Testament de 1516 est difficilement accessible en dehors des grandes bibliothèques; quant aux lettres, elles sont un peu pour nous ce qu'était la *Divine Comédie* pour les contemporains de Voltaire : leur renommée est sûre parce que personne ne les lit.

On aurait tort de s'étonner qu'il en soit ainsi. Erasme a trop écrit, avec trop d'érudition et dans une langue, hélas! trop négligée, pour avoir jamais beaucoup de fidèles : il a toujours été et il restera toujours un auteur pour les savants. Mais sa vie, et la quintessence de son œuvre, sinon son œuvre elle-même, pourraient avantageusement être mieux connues du public, car l'une et l'autre sont d'une importance capitale pour

Digitized by Google

l'histoire religieuse et littéraire du XVIe siècle. Or il n'existe pas sur Erasme de travail d'ensemble tout à fait satisfaisant, et sans doute il n'en existera pas de longtemps, si celui qui l'écrira doit être à la fois, comme le veut un biographe récent[1], un historien, un théologien, un fervent des classiques et un humouriste. Toutefois on peut, en attendant, préparer cette synthèse, et il n'est pas pour cela de meilleur moyen que de revoir, à la lumière des méthodes modernes, cette source inépuisable de faits et de renseignements de toutes sortes qu'est la correspondance d'Erasme.

Plusieurs savants d'Allemagne, de Hollande et d'Angleterre se sont, dans ces dernières années, appliqués à cette tâche, et nous pouvons dès à présent jouir du fruit de leurs travaux. Deux grandes éditions, commencées en Angleterre depuis 1900, nous permettent de lire aujourd'hui une partie des lettres d'Erasme sans avoir recours aux éditions des siècles précédents, dont la plus récente, qui a longtemps fait autorité, est déjà vieille de plus de deux cents ans[2]. L'une, entreprise par M. F. Morgan Nichols[3], cherche à atteindre le grand public : elle est précédée d'une longue introduction et les lettres, traduites en anglais, y sont accompagnées d'un important commentaire chronologique et de nombreuses notes explicatives. L'autre, œuvre de M. P. S. Allen, a une allure toute scientifique : le travail de l'éditeur a surtout consisté à réunir les textes, à les fixer d'une façon satisfaisante, à en éclairer la lecture au moyen des références multipliées, et à corriger les nombreuses erreurs de dates contenues dans les éditions antérieures. Nous voudrions donner une idée du progrès réalisé jusqu'à présent par cette dernière édition aux différents points de vue indiqués.

Ce n'a pas été une besogne commode que de préparer cette publication des trois cents lettres dont se compose le premier volume de M. Allen. Il est relativement facile de s'occuper d'Erasme au pied des murs de Magdalen, pendant les mois de vacances, mais les hautes vallées de Cachemire sont loin des bibliothèques et c'est d'abord dans ce cadre incommode que notre éditeur a poursuivi son œuvre. Cachemire ne lui a pas fait oublier que l'œuvre entreprise supposait, pour commencer, une grande familiarité avec les vingt-trois éditions existantes de la correspondance de son auteur, et surtout avec les manuscrits qui en ont été conservés. Mais ce n'est pas tout : elle voulait aussi qu'il recherchât lesquels de ces documents avaient déjà pu être utilisés dans les publications de correspondances contemporaines ou dans les grandes collections; une fois sa moisson faite, elle demandait qu'il précisât ce qui lui manquait encore. Il a accompli avec une rare conscience cette première partie de sa tâche. Les descriptions méticuleuses qu'il nous fournit de ses autorités, en particulier des manuscrits de Deventer et de Gouda, nous donnent une idée excel-

1. M. le professeur Emerton.
2. Celle de Leclerc (Leyde, 1703).
3. 2 vol. parus, Longmans Green, 1900 et 1904.

Digitized by Google

lente du soin qu'il y a apporté; quant à ses autres sources il suffit de jeter un coup d'œil sur sa préface et sa bibliographie pour reconnaître qu'il n'a pas ménagé sa peine. En dehors des manuscrits indiqués, qui ont une valeur de premier ordre, étant suivant les vraisemblances de la main d'élèves ou d'amis d'Erasme, — et d'autres manuscrits provenant de Leyde, de Breslau, de Dublin, de Bruxelles et de Bâle, il a utilisé les matériaux inédits de la *Bibliotheca Erasmiana*[1], les livres de Beatus Rhenanus, les journaux, les chroniques et les annales, et il n'a pas attendu pour lire les correspondances contemporaines qu'il en existât des rééditions modernes. Le premier résultat de ses recherches est que, sur les trois cents lettres environ que contient son volume, il y en a trente qui n'étaient pas dans l'édition de Leclerc, et trois et demie qui n'avaient jamais été publiées. Une de ces dernières est la copie d'un autographe de l'imprimeur Josse Bade, appartenant à l'Université de Bâle et les autres sont empruntées aux manuscrits de la ville de Gouda. M. Allen nous fait d'ailleurs espérer d'autres compléments en invitant ses lecteurs, par une liste insérée à la suite de sa préface, à rechercher avec lui quelques manuscrits égarés ou inconnus.

Au point de vue de la fixation du texte, M. Allen avait d'abord une grande ressource dans l'édition publiée à Londres en 1642 qui reproduit, avec certaines additions et corrections, celle que firent paraître à Bâle, en 1538[1], les exécuteurs testamentaires d'Erasme. Pour les lettres parues du vivant de l'auteur, M. Allen a collationné le texte de 1642 avec celui de la première édition autorisée, jugeant inutile, après expérience faite, de chercher, dans de petites éditions intermédiaires, des variantes qui ne se retrouveraient pas dans les éditions complètes : ainsi, comme il nous l'indique dans sa préface, son édition n'est pas la reproduction de l'une quelconque des éditions précédentes, mais le résultat d'une comparaison générale entre elles toutes. Il va sans dire que le principe s'applique aux lettres qui, pour une raison ou pour une autre, furent d'abord publiées ailleurs que dans les recueils épistolaires d'Erasme, et aussi aux lettres à Erasme : dans tous les cas où il y avait des variantes à signaler, la collation a été faite. Le nombre de ces variantes n'est pas considérable, à l'exception de quelques lettres : celle dans laquelle M. Allen en a relevé le plus est l'importante *Epistola qua se excusat cur mutarit monasticam vitam*, adressée à Servatius Rogerus, et dont il existe cinq textes différents. Deux exemples montreront quel intérêt il y avait à rapprocher ces textes les uns des autres. Dans la phrase : *Voluptatibus, etsi quondam fui inclinatus, nunquam servivi*, trois des textes remplacent *inclinatus* par *inquinatus*. D'autre part une édition de 1536 remplace, à trois reprises différentes, le texte latin par sa traduction

1. De MM. Vander Haeghen et Vanden Berghe, de l'Université de Gand.
2. Réimprimée avec peu de changements, à Bâle également, en 1541 et 1558. Le texte de 1642 est tantôt celui de 1538, tantôt celui de 1541.

Digitized by Google

en grec, rendant ainsi moins faciles à comprendre, et par suite moins compromettantes pour leur auteur, certaines attaques contre les monastères. (*Ausim illud dicere, magnam christianæ pietatis perniciem ex istis quas vocant religionibus exortam esse, tametsi pio fortassis studio primum inductæ sunt*, etc.). M. Allen nous apprend que l'ami inconnu d'Erasme à qui sont dues ces substitutions réussit à les faire passer comme étant le texte exact des passages en question et que son manuscrit, d'ailleurs assez imparfait, est la source à laquelle ont puisé bien des volumes contenant des matériaux pour servir à une biographie d'Erasme.

Complétons ces quelques indications relatives au texte du volume de M. Allen en disant que les épreuves en ont été revues par le grand helléniste d'Oxford, M. le professeur Bywater.

Passons aux notes et références. M. Allen n'a pas craint d'en abuser. Il nous donne sur les personnages qui touchent de près ou de loin à la correspondance d'Erasme des détails d'autant plus circonstanciés que ces personnages sont plus obscurs et que les dictionnaires biographiques s'en sont moins occupés. Mais les célébrités proprement dites ne sont pas négligées, le lecteur ayant le plus souvent besoin de connaître sur elles autre chose que des généralités au moment précis où il entre en contact avec elles. Autant que nous pouvons en juger par un examen sommaire, cette partie du travail de M. Allen n'est pas moins soignée que les autres, et nous avons compté jusqu'à quatre noms propres sur lesquels, après avoir pensé le prendre en défaut, nous avons reconnu qu'il donnait bien les indications nécessaires [1]. Il est vrai que l'index inséré dans le volume sous forme de feuille volante n'est que provisoire et que M. Allen nous en annonce un plus complet à la fin de son dernier volume. Mais dès à présent le but qu'il a poursuivi sur ce point est atteint; il a bien fait de son livre un ouvrage de référence commode pour le commencement du XVIe siècle. On pourrait seulement lui reprocher d'avoir trop accordé à l'érudition et pas assez à l'agrément, — mais il est convenu que la correspondance d'Erasme est d'abord un livre à l'usage des savants.

Il nous reste à dire quelques mots du travail fait par M. Allen sur les dates de ses documents. Trois raisons au moins rendaient ce travail nécessaire. La première est qu'Erasme n'avait pas l'habitude de dater ses lettres, les considérant « comme de la littérature élégante et non comme des matériaux pour l'histoire » (p. 596). Ce ne fut qu'en 1529, plus de quarante ans après l'époque de sa première lettre, qu'il se décida, en préparant une édition de sa correspondance, à y ajouter des dates; on comprend que des additions si tardives ne pouvaient être exactes, et de fait plus de la moitié sont fausses. D'autres erreurs, très nombreuses comme les premières, sont

1. Par contre nous continuons à regretter que l'introduction à la première lettre à More (lettre 114) ne mentionne pas la *Vie de More* par le P. Bridgett, qui fait autorité.

Digitized by Google

dues à l'intervention d'un auxiliaire de Leclerc, probablement de La Faye, qui, en 1703, crut de son devoir de dater sans grande critique les lettres du livre de Deventer, et y introduisit ainsi une série de données inexactes. Enfin Leclerc lui-même n'exerça pour ainsi dire aucune critique sur ses matériaux : il accepta les dates fournies par les éditions antérieures et se contenta d'insérer en appendice, avec le contenu du livre de Deventer et quelques autres suppléments, les lettres qui, à cause de l'époque à laquelle les attribuait la tradition, ne pouvaient pas figurer dans le corps de l'ouvrage. Pour corriger dans la mesure du possible les erreurs ainsi accumulées, M. Allen a eu naturellement recours aux procédés de la critique interne. Un exemple montrera comment il s'en est servi.

Une lettre à Batt, empruntée à une édition de 1519 (lettre 119) relate un voyage à Paris — une autre lettre (lettre 279) nous apprend qu'il venait de Douvres — au cours duquel Erasme est arrivé à Amiens, après mille difficultés, *pridie Calendas Januarias*. Quant à l'année, une lettre adressée à sa protectrice Anne de Borsselen (lettre 145) et rappelant les mésaventures en question exactement un an après nous la donne comme ayant été 1499, car cette seconde lettre porte la date 1500. M. Allen ne peut admettre ces différentes dates. Il sait par des lettres antérieures qu'en 1499 Erasme était encore en Angleterre; donc la date de la seconde lettre ne peut être 1500 mais 1501, et par suite 1500 est celle de la première. Le mois doit être corrigé aussi, attendu que la seconde lettre, la lettre de l'anniversaire, porte *VI Calend. Feb.* et que seule la date février s'accorde avec les données contemporaines.

Voilà donc la date d'un déplacement d'Erasme bien fixée et nous avons à peine besoin d'ajouter que ce n'est là qu'un exemple très simple du genre de critique auquel s'est livré M. Allen. Pour comprendre avec quelle conscience il a fait son enquête, il faudrait nous reporter avec lui, à propos de la lettre choisie par exemple, aux références auxquelles elle donne lieu, et prenant successivement pour point de départ chacune des lettres ainsi consultées, recommencer le travail avec chacune d'elles. Nous verrions ainsi les rapprochements se multiplier en chemin et l'harmonie devenir parfois de plus en plus difficile à établir. Le lecteur qui voudra s'engager dans cet engrenage compliqué constatera combien il devait être malaisé d'y voir clair avant M. Allen et combien la chose est devenue relativement facile aujourd'hui. Il est vrai que la tâche paraîtra ingrate aux impatients. Ils ne manqueront pas de répéter qu'après tout c'est le roman de la vie d'Erasme qui nous importe le plus et qu'on voudrait voir l'auteur dominer quelque part l'ensemble de son sujet au lieu de rester toujours appliqué aux détails. Mais, encore une fois, le roman de la vie d'Erasme ne saurait être écrit sans un contrôle rigoureux des données qui le composent, et ce contrôle est à lui seul une œuvre assez considérable pour que M. Allen mette toute son ambition à le mener à bien.

J. Delcourt.

Digitized by Google

Grove : *Dictionary of music and musicians*, réédité par J. A. Fuller Waitland. Tome IV, Londres, Macmillan, 1908.

La réédition de l'admirable répertoire de Grove, entreprise sous la direction de M. Fuller Waitland, est près de toucher à sa fin. Encore un volume à paraître et les musicographes anglais auront une fois de plus bien mérité de la musique. La présente réédition a été mise au courant des plus récentes découvertes; les anciens articles, si souvent consultés par tous les historiens de la musique, ont été corrigés et complétés; des articles nouveaux s'y sont ajoutés. pour lesquels l'éditeur a fait appel aux plus éminents spécialistes. Ce 4e volume, qui va de la lettre Q à la lettre S, comprend plusieurs études de grande dimension, où maintes questions importantes sont traitées jusque dans le détail : je signalerai entre autres les articles *Sonata*, *Song*, *Symphony*. M. Fuller Waitland, le critique et historien bien connu, à qui l'on doit le volume relatif à Bach et à Hœndel dans l'*Oxford history of music*, a su distribuer les innombrables matériaux de l'œuvre et déterminer les proportions respectives des divers articles avec une sûreté de coup d'œil qui fait honneur à son expérience des choses musicales.

PAUL-MARIE-MASSON.

Littérature comparée.

Des raisons de composition ont empêché la revue annuelle des ouvrages parus de trouver place dans ce numéro. Elle est reportée au numéro de janvier.

LA RÉDACTION.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE ET REVUE DES REVUES

Revues philologiques allemandes.

Zeitschrift für deutsche Philologie. T. XLI. Fasc. I (Mars 1909).

ARTICLES ORIGINAUX : W. KAMMEL : *Ueber die Stellung des Gattungsnamens beim Eigennamen in den Werken Hartmanns von Aue* (la difficulté de trouver une rime satisfaisante aux noms propres étrangers qui se trouvent dans ses poèmes a déterminé Hartmann à faire un fréquent usage de noms communs mis en opposition aux noms propres, ex. *ze Britanje in daz lant;* ce procédé se rencontre plus fréquemment dans *Iwein* que dans *Erec*, où le nom propre étranger se trouve 6 fois à la rime). — PH. STRAUCH : *Zur Gottesfreund-Frage* (le Livre de la Bannière — *Bannerbüchlein* — de Merswin n'est pas original, c'est en grande partie la reproduction d'une œuvre de Tauler conservée dans une rédaction bas-allemande). — E. STRICKER : *Floovant und Nibelungensage* (contrairement à ce qu'a affirmé M. Brockstedt dans ses *Flooventstudien*, le poème français *Floovant* n'est pas une imitation de la légende de Siegfried, la comparaison des épisodes composant chacune des deux légendes le démontre clairement).

MÉLANGES : W. MICHAEL : *Zu den Hölty-Handschriften.*

COMPTES RENDUS : C. STRECKER : *Hrotsvithae opera* (B Lundius). — E. SCHMIDT : *Zur Entstehungsgeschichte und Verfasserfrage der Virginal* (G. Rosenhagen). — R. BRILL : *Die Schule Neidharts* (R. M. Meyer). — W. ZIESEMER : *Nicolaus von Jeroschin und seine Quelle* (K. Helm). — A. HEINRICH : *Johannes Rothes Passion* (G. Ehrismann). — G. CEDERSCHIÖLD : *Clári saga* (B. Kahle). — M. DEUTSCHBEIN : *Studien zur Sagengeschichte Englands. 1. Teil. Die Wikingersagen* (L. Jordan). — E. ERMATINGER : *Die Weltanschauung des jungen Wieland* (R. M. Meyer). — H. G. GRAEF : *Goethe über seine Dtchtungen* (R. Sokolowsky). — E. WOLFF : *Der junge Goethe* (A. Kutscher). — E. SULGER-GEBING : *Goethe und Dante* (K. Vossler). — E. DESSAUER : *Wackenroders Herzensergiessungen...* (C. Neumann). — H. MAYNE : *Immermanns Werke* (R. M. Meyer). — I. KURZ : *H. Kurz* (R. M. Meyer). — F. SARAN : *Deutsche Verslehre* (G. Baesecke). — R. LEHMANN : *Deutsche Poetik* (Th. A. Meyer). — H. WUNDERLICH : *Der deutsche Satzbau* (O. Mensing). — A. NOREEN : *Vart sprak* (H. Buergel-Goodwin). — H. B. G. SPECK : *Catilina im Drama der Weltliteratur* (R. M. Meyer). — H. HAMANN : *Die literarischen Vorlagen der Kinder-und Hausmärchen und ihre Bearbeitung*

Digitized by Google

durch die Brüder Grimm (R. M. Meyer). — W. HOFSTAETTER : *Das deutsche Museum (1776-1788) und das Neue deutsche Museum (1789-1791)* (R. M. Meyer).

Fasc. II (juillet 1909) :

ARTICLES ORIGINAUX : R. KAPPE : *Hiatus und Synaloephe bei Otfrid* (première partie d'un travail très attentif de statistique sur l'usage de l'hiatus et de la synalèphe chez Otfrid). — H. REIS : *Neue Beiträge zur althochdeutschen Wortfolge* (utiles compléments apportés à deux articles parus dans le n° 83 de ce périodique; l'auteur envisage ici les règles de construction relatives au sujet).

COMPTES RENDUS : H. FISCHER : *Grundzüge der deutschen Altertumskunde* (F. Kauffmann). — K. WEHRHAN : *Dis Sage* (F. Kauffmann). — O. BÖCKEL : *Psychologie der Volksdichtung* (F. Kauffmann). — Dr FR. VON DER LEYEN : *Einführung in das Gotische* (W. Bruckner). — F. JONSSON : *Den norsk-islandske skjaldedigtning* (H. Gering). — R. MERINGER, etc. : *Wörter und Sachen*; A. FICK : *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen*; S. FEIST : *Etym. Wörterbuch der gotischen Sprache*; FR. L. K. WEIGAND : *Deutsches Wörterbuch*; *Beiträge zum Wörterbuch der deutschen Rechtssprache* (F. Kauffmann). — A. ENGELIEN : *Grammatik der neuhochdeutschen Sprache* (H. Wunderlich). — A. B. OEBERG : *Ueber die hochdeutsche Passivumschreibung mit sein und werden* (K. Jost). — H. E. FISCHER : *Kants Stil in der Kritik der reinen Vernunft* (C. Meyer). — F. AUSFELD : *Die deutsche anakreontische Dichtung des 18. Jahrhunderts* (F. Zinkernagel). — R. IDELER : *Zur Sprache Wielands* (C. Meyer). — K. FREYE : *Jean Pauls Flegeljahre* (F. Zinkernagel). — J. ERDMANN : *Eichendorffs historische Trauerspiele* (R. M. Meyer). — H. SCHMITT : *Hebbels Dramatechnik* (R. M. Meyer). — H. H. HOUBEN : *Heinrich Laubes ausgewählte Werke* (R. M. Meyer). — F. MARLOW (L. M. Wolfram) : FAUST (R. M. Meyer). — A. DREYER : *Karl Stieler* (R. Unger). — O. LYON : *Deutsche Dichter des neunzehnten Jahrhunderts* (J. Schmedes). — R. M. MEYER : *Vierhundert Schlagworte* (H. Wunderlich). — R. WOSSIDLO : *Mecklenburgische Volksüberlieferungen* (R. Petsch).

Zeitschrift für deutsche Wortforschung. T. XI. Fascicules 2 et 3 (juillet 1909). H. PAUL : *Beiträge zum deutschen Wörterbuch* (suite d'un article où sont signalés des mots inconnus au *Dictionnaire* de Grimm ou offrant un sens inusité). — W. FELDMANN : *Christian Schubarts Sprache* (le poète Schubart a usé d'une langue originale, bienveillante aux néologismes, aux provincialismes, aux archaïsmes, aux hardiesses poétiques : M. Feldmann relève les « Schubartianismes » et les autres mots créés par d'autres, mais qui étaient une nouveauté à l'époque de Schubart). — O. HAUSCHILD : *Deutsche Tierstimmen in Schriftsprache und Mundart* (curieux article sur les diverses dénominations auxquelles ont donné lieu les cris du canard, de

Digitized by Google

l'oie, du coq, de la poule, du paon, du pigeon et du dindon). — H. GÜRTLER : *Materialien zur Geschichte der Diminutiva auf-chen im Frühneuhochdeutschen* (énumération de diminutifs en *chen* rencontrés dans des œuvres du XVIe et du XVIIe siècle). — R. MUCH : *Got. haithnô* (essai — après bien d'autres — de déterminer l'étymologie du mot germanique d'où est issu l'allemand *Heide* = païen; selon l'auteur, c'est dans le mot représenté en gothique par *haithi* = région couverte de bruyère, qu'il convient de chercher le prototype de *Heide* = païen, dont le sens primitif serait habitant la bruyère ou originaire de la bruyère). — A. KLUYVER : *Kaliber* (il n'est pas vraisemblable que le mot Kaliber = calibre soit, comme on l'a cru, une dérivation du terme arabe *qâlib*). — H. KLENZ : *Ueber Dienstbotensprache* (remarques sur les particularités de langage des domestiques et leur apparition dans la littérature). — J. MÜLLER : *Jean Paul als Wortschöpfer und Stilist* (quelques additions à un article paru dans un fasc. antérieur sur les créations verbales de Jean Paul; il est intéressant de constater que le fameux nom de *Krähwinkel* a été employé par Jean Paul avant de l'être par Kotzebue et qu'il existe véritablement une localité appelée *Krawinkel*). — W. VAN HELTEN : *Zu den Trierer Glossen*; *as. under bac bezw. undar baka, ags. under bæc.*

En même temps que ce fascicule a paru la dernière livraison du 10e volume et qui est un lexique des mots de l'allemand moderne contenus dans les volumes 6 à 10. F. P.

Revues allemandes.

Les **Süddeutsche Monatshefte** (Munich) viennent de publier leur numéro de *Septembre* (2 francs). Il contient diverses contributions littéraires d'un grand intérêt, notamment une étude dramatique d'un jeune auteur Mlle de *Sanden*, et une vingtaine de sonnets du jeune poète *R. A. Schröder*, dont la réputation s'étend de plus en plus. D'une grande actualité sont les observations du critique berlinois *A. Eloesser* sur le « Künstlertheater » de Munich et la réforme du théâtre. L'excellent essayiste munichois *J. Hofmiller* traite de la correspondance entre Frédéric Nietzsche et son élève Pierre Gast ainsi que de la maladie du philosophe. D'autres articles très documentés s'occupent du parlementaire radical Theodore Barth, décédé il y a quelques semaines, et du prince de Bülow. Enfin une contribution du professeur à la Faculté de médecine de Munich *M. Pfaundler* sur l'hygiène des nouveau-nés et un choix des fragments du célèbre peintre français *Eugène Carrière* publiés dans le recueil de ses *Ecrits et Lettres choisies* (1907) et traitant de l'art dans la démocratie [1].

1. Le préambule, à cette traduction, par M. Ed. Schneegans, a le tort de ne pas citer la plus récente et la plus complète monographie qui existe sur

Digitized by Google

Nous signalons dans le *fasc. Octobre* une étude de M. Hofmiller sur *Nietzsche und seine Schwester* (à propos de la publication récente des lettres de N. à sa mère et à sa sœur), un article de R. A. Schröder sur les dernières poésies de *Stefan George*; un mémoire de E. Sieper sur *Shakespeare* au *Künstlertheater* de Munich, enfin une critique de la traduction allemande de Shaw par Trebitsch (par Mlle de Sanden).

Preussische Jahrbücher. — *Juni* : Dr. Ferdinand Jakob Schmitd, Direktor der Margaretenschule, Berlin : Der Kampf der Mechanik gegen den Psychologismus. — Hans Delbrück : Von der Königin Luise, dem Minister Stein und dem deutschen Nationalgedanken. — Dr. Reinhold Hofmann, Zwickau i. Sa. Zur Geschichte des deutschen Wörterbuchs.

Literatur : Gran und Golden : F. Stavenhagen. — Satan : Carl Hilm.

Politische Korrespondenz : D. : Konservative Steuern, liberale Regierung.

Juli 1909 : Dr. Jakob Engel, Magdeburg : Verbrecher Shakespeares vom psycho-physiologischen Standpunkt aus betrachtet. — Dr. Adolf Hedler, Hamburg : Die paedagogische Rekrutenprüfung in der Schweiz und ihre Lehren.

Notizen und Besprechungen : Philosophie : Anton Korwan, Homburg v. d. H. : E. v. Hartmann, System der Philosophie im Grundriss. — Aesthetik und Kunstgeschichte : Baudelaire, zur Aesthetik der Malerei und der bildenden Kunst. — Literatur : Dr. Johannes Schubert, Wilhelmshagen : E. Sfranger, Wilhelm v. Humboldt und die Humanitätsidee. — Wilhelm und Caroline v. Humboldt in ihren Briefen. — Dr. Richard Zimmermann, Lübeck : W. Golther, Religion und Mythus der Germanen.

Politische Korrespondenz : Emil Daniels : Aus dem inneren Leben der Tripel-Entente. — D. : Die Ablehnung der Erbschafts-Stener.

Revues anglaises.

Modern Language Notes. — *May* 1909.

Contexts : Sturtevant, Albert Morez. — A New Trace of Shakespeare's Influence upon Schiller's Wallenstein. — Gerould, Gordon Hall. — An Early Analogue of Chaucer's Prioresses Tale. — Runtz-Rees, C. — Some Debtes of Samuel Daniel to Du Bellay. — Warte, Alice Vinton. — Ben Jonson's Grammar.

Reviews : Olson, Julius, E. Henrik Ibsen : Brand [Lee M. Hollander]. — Page, Curtis Hidden : Molière [Jeannette Marks]. — Priest, George M. : Eber-

Carrière : *Élie Faure*, Eugène Carrière peintre et lithographe, 1908, alors que très visiblement, dans la thèse générale et jusque dans le détail de l'expression, elle s'en inspire. (La Red.)

Digitized by Google

nand von Erfurt [H. Z. Kip]. — Brandl, Alois : Anglo-Saxon Literature [A. W. Lawrence]. — Hatfield, James Taft: Wilhelm Müller's Gedichte [John A. Walz].

Correspondence : Viëtor, Wilhelm : Kin and Kind in Hamlet. — Jones, H. S. V. Chaucer and the Cléomadès. — May, Alfred A. : A Sourc for Christ, LL. 348-377. — Abel, Rose : Cumberland's Edition of Chaucer. — Mott, Lewis F. : Hamlet.

Brief Mention : Von Noé, A. C. A Goethe Library.

The Modern Language Review. — *April* 1909.

Articles : The Areopagus of Sidney and Spenser. By Howard Maynadier. — The Sources of Hebbels' Agnes Bernauer'. By Agnes Löwenstein. — The Dialect of the Text of the Northumbrian Genealogies, by O. T. Williams. — Drummond of Hawthornden and the Poetes of the Pléiade, by L. E. Kastner. — Shakspere's Plays : an Examination. IV. By E. H. C. Oliphant. — The Source of Sontherne's Fatal Marriage' by Paul Hamelius.

Texts and Documents : The Text of Piers Plowman' I. The A — Text, by R. W. Chambers and J. H. G. Grattan.

Miscellaneous Notes : Nathaniel Field and Joseph Taylor, by E. K. Chambers. — English « Mullion », French « Menean », by E. Weekley.

Reviews : P. Villey : Les Sources et l'évolution des Essais de Montaigne (A. Tilley) — W. W. Greg Henslowe's Diary (E. K. Chambers). — G. B. Tennant, Ben Jonson's New Inn (W. W. Creg). — H. S. Murch, Beaumont and Fletcher's Knight of the Burning Pesfle (W. W. Greg). — J. S. P. Tablock, The Development and Chronology of Chaucer's Works (G. C. Macaulay).

M. Bentinck Smith, Chaucer's Prologue and Knight's Tale (Allen Mawer).

Minor Notices : A. S. Cook and C. B. Tinker, Select Translations from Old English Prose.

Revues scandinaves.

Samtiden (Kristiania, Aschehoug). — 1909, fasc. 4. Abraham Berge : Dagens Politik. (La politique doit être de l'histoire en pratique et non un champ d'expériences théoriques : application de ce principe des plus désirables en Norvège). — Einar Maseng : Rœd eller blaa? (Nécessité de réaliser l'homogénéité de l'armée norvégienne. Deux projets en présence. Dangers courus par le pays durant la période de réorganisation). — Chr. Colin : Fra verdenshandelens vikingetid (Avantages humanitaires et sociaux du libre-échange). — J. Schœning : La crise ministérielle de 1861. — Richard Eriksen : Dr Schencke og teosofien (Contre l'article du Dr Schencke :

Digitized by Google

Le bouddhisme au temps présent. Que la théosophie n'est nullement opposée au christianisme).

Fasc. 5. Darwin og Malthus (Les antécédents de la théorie darwinienne : Saint Augustin et les néo-platoniciens. Le progrès est le résultat de la sélection naturelle des espèces). — Redaktionssekretær S. C. Hammer : Den tyrkisbe revolution (Pourquoi Abdul-Hamid est tombé). — Prof. Bredo Morgenstierne : Sibbern og ministerkrisen i 1861 (La crise ministérielle de 1861. Que les partisans de l'union furent alors les meilleurs préparateurs de la séparation). — L. Dietrichson : Mahdiafundet (Les œuvres d'art trouvées dans la mer à Mahdia, Tunisie). — C. F. Hambro : Et digt af Henrik Ibsen (Poésie inédite d'Ibsen). — Anders Krogvig : Inhold og form (Le socialisme dans le Nordland d'après le dernier roman de Régine Normann).

Tilskueren (Copenhague, Gyldendal). — Avril 1909. A. B. Drachmann och H. O. Lange : Georg Zoëga (Archéologue danois peu connu, s'est occupé de Thorwaldsen enfant). — Maurice Francis Egan : Som Svar paa et Spœrgsmaal (Pour que le suffrage universel ne devienne pas un instrument de despotisme, il importe de former la personnalité de l'électeur). — Frantz Hagerup : Fredskonferencerne og den moderne Fredsbevægelse (Historique de la conférence de la paix). — Gustav Wied : Les derniers jours de Georg With. — Cordt Trap : Nogle Træk af Kœbenhavns Udvikling i de sidste 25 Aar (Augmentation de la population de Copenhague, mais diminution de la natalité). — Harald Nielsen : Formerelse og Fremskridt (Que l'amélioration des conditions de la vie, le progrès, amène une diminution de la population). — G. P. Noter dil Fosvarssagen (Le désarmement de Copenhague et la neutralité).

Mai 1909. Georg Brandes : Jeanne d'Arc (Son rôle rationnellement, mais noblement expliqué). — Sigurd Mathiesen : Poésies. — Erik Givskov : Jœderne i Rusland (La question juive en Russie n'a rien perdu de son actualité. Leur émigration aux États-Unis commence à inquiéter les Américains). — Herman Bang : Josef Kainz som Hamlet (Sarah Bernhardt et Joseph Kainz dans Hamlet nous ont donné la représentation du génie). — J. Œstrup : Revolutionen i Konstantinopel (Le mouvement jeune turc serait-il le prélude du démembrement?) — Wentzel Hagelstam : Den politiske Situation i Finland (La Finlande n'est-elle plus qu'une province russe?) — Fred. Böök : Nye svenske Bœger (Un roman d'Ossian-Nilsson et une comédie de Per Hallström).

Juin 1909. Georg Brandes : Sminburne som Lyriker (Le plus grand lyrique de langue anglaise, mais n'a rien de populaire : l'opposé de Burns). — Fred. Poulsen : Ægypten og nogle Ægyptiske Skulpturer i Kairo (L'art égyptien essentiellement un art de race : la tradition y a étouffé la personnalité). — Harald Hœffding : Charles Darwin (En rajeunissant l'antique théorie de l'évolution, Darwin a mis en lumière la loi de l'enchaînement des

Digitized by Google

êtres; son caractère socratique). — Sigurd Mathiesen : Norsk Maalstræv (Que c'est une langue morte que les partisans du « landsmaal » veulent imposer à la Norvège, un vieux-norrois idéal, qui n'a rien de commun avec la vie moderne). — Kai Friis-Mœller : Quatre ballades de Villon traduites en danois.]

Ord och Bild (Stockholm, Wahlström). — 1909, fasc. 4, Cecilia Wœrn : Messina (Messine avant et après la catastrophe. Les conditions sociales de la Sicile). — C. D. af Wirsén : Quelques poésies de jeunesse. — Ruben G. : Berg : Svenska Annonser for hundra Aar sen (La presse en Suède au comm. du XIXe siècle. Les annonces). — Nils Erdmann : Gustaf af Geijerstam (Le skalde de la vie intérieure et de l'âme paysanne en Suède). — Carl Behrens : En bog om den italienske Renæssance (A propos du livre de Torsten Söderhjelm et Werner Söderhjelm : La renaissance italienne). — Erik Hedén : Helleniska Diktverk i svensk Tolkning (L'Iliade et l'Odyssée sont les témoignages d'une culture déjà vieille chez un peuple jeune).

Fasc. 5. Georg Nordeusvan : Nattvarden i Konsten (La Sainte-Cène dans l'art depuis la mosaïque de Ravenne jusqu'au tableau de Fritz von Uhde). — John Landquist : Victoria Benedictsson (L'autobiographie de cette artiste dit ce que peut être la destinée tragique d'une femme). — Gustava Svanström : Domedagen (Nouvelle). — Mildred Thorburn-Busck : Den döda (Poésie). — V. E. Lidforss : Salvador Rueda (Un prince de la poésie andalouse). C. D. Marcus : Svensk Dramatik (La dernière pièce de Strindberg plus poétique que dramatique).

Fasc. 6. Nicholas C. Adossides : Den sjuke Mannen ock hans kaotiska Styrelse (Le sultan Abdul-Hamid un dégénéré de haut rang : ses hallucinations. Les ministères et la vie de bureau. Qualités et noblesse de la véritable race turque). — Klas Faahrœus : Utkast och Fulländning (Influence des impressionnistes français sur les peintres suédois de 1880 à 1890 assez insignifiante). — Carl Nærup : Gunnar Heiberg (Continue la satire sociale d'Ibsen et de Kielland, mais plus à gauche). — Helena Nyblom : Elsa Lindberg-Dovlette (Une des femmes les plus originales de la littérature suédoise contemporaine. Son livre sur Constantinople).

Fasc. 7. Ruben G. Berg : Till Verner von Heidenstams Femtioaarsdag (Difficulté de caractériser sa faculté maitresse : coloris du style, plastique). — Ernest Lundquist : Domenichos Amazon (Nouvelle). — Gustaf och Magda von Heidenstams bröllop paa Olshammar 1857 (Description de leur mariage dans une lettre du frère du fiancé à leur vieille mère). — Andreas Hallén : Fraan Operan och Konsertsalarna (L'André Chénier d'Umberto Giordano). — Carl G. Laurin : Fraan Stockholms Teatrar (Succès de l'Erotikon de Per Hallström incontestable mais étonnant). — Carl R. af Ugglas : Nyare svensk Prosakonst (Les derniers romans suédois).

LÉON PINEAU.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

I. — ARTICLES ORIGINAUX

Bordier (**P.**). — Sealsfield, ses idées, ses sources, d'après le « Kajütenbuch » 273, 369
Dehmel (**R.**). — Sur la tombe de Liliencron. 505
Delattre (**F.**). — Le poète Thompson. 422
Faber von (**B.**). — Une lettre inédite de Böhl von Faber à l'éditeur F. Perthes à Hambourg 301
Joret (**C.**). — Correspondance inédite de l'helléniste d'Ansse de Villoison avec la duchesse douarière Anne-Amélie de Saxe-Weimar. . . 129
Lévy (**E.**). — Un manuscrit de la *Chronique Universelle* de Rudolf von Ems 551
Meyer (**G.**). — Les Romans de Mrs. Radcliffe 509
Piquet (**F.**). — La langue et le style de Herder (dans l'Extrait d'une correspondance sur Ossian et dans Shakespeare). 1
Seillière (**E.**). — Un moraliste prolétaire aux États-Unis 55

II. — NOTES ET DOCUMENTS

B. F. — Une lettre inédite de Wordswoorth à A. W. Schlegel 468
Derocquigny (**J.**). — Notes lexicographiques 317
Dreyfuss (**Albert**). — A propos de la mort d'Ernest von Wildenbruch 329
Ende (**von C.**). — Introduction à une bibliographie raisonnée sur Gaspard Hauser, suivie d'un aperçu chronologique de la question . 202
Meyer (**A.**). — Une poésie de H. Heine et une nouvelle de Mérimée . 83
Pineau (**C.**). — Chansons populaires scandinaves 323
Pitollet (**C.**). — La Littérature allemande en Italie. 323
Potez (**H.**). — Les sonnets de Baudelaire et la poésie anglaise . . . 586

III. — SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ET LITTÉRATURES MODERNES. 218, 230, 599

Digitized by Google

IV. — COMPTES RENDUS CRITIQUES

Allen (*P. S.*). — Opus epistolarum Des. Erasmi (J. Delcourt) 634
Assagioli (*R. G.*). — Scritti frammenti del Mago del Nord (J. Blum). . 248
Babbit. — Litterature and American College (C. Cestre). 628
F. B. — Un nouveau périodique italien 112
Bastide (*Ch.*). — De recentiore gallicorum verborum usu in anglica lingua (J. Delcourt) 228
Besant (*A.*). — Autobiographie (Cestre) 626
Brill (*R.*). — Die Schule Neidharts (F. Piquet). 602
Brockstedt (*G.*). — Das altfranzösische Siegfriedslied (F. Piquet). . . 473
Brockstedt (*G.*). — Centuries of Meditations (F. Delattre) 350
Coleridge (*Mary*). — Poems (F. Delattre). 349
Clare (*J.*). — Poems (C. Cestre). 624
Ducros : Jean-Jacques Rousseau (E. Spénle) 608
Eckerth (*W.*). — Das Waltherlied (F. Piquet) 600
Emerson. — Pages choisies (C. Cestre) 628
Feuillerat (*A.*). — Documents relating to the office of the Revels in the time of Queen Elizabeth (Paul Reyher). 225
Fichte (*J. G.*). — Werke, Auswahl in sechs Bänden (I. Talayrach) . . 617
Field (*M.*). — Wild Honey (F. Delattre). 349
Firmery (*J.*). — La Chanson des Nibelunge (F. Piquet) 470
Friedrich (*P.*). — Der Fall Hebbel (A. Tibal) 333
Geiger (*L.*). — Goethe und die Seinen (J. Dresch). 102
Goddard. — Studies (C. Cestre). 628
Grove. — Dictionary of music (P. M. Masson) 639
Grupp (*G.*). — Kulturgeschichte des Mittelalters (F. Piquet) 221
Guth (*G.*). — Der grosse Alexander (F. Piquet). 221
Gutkelch (*M. A.*). — The Battle of the books (E. L.). 225
Hausknecht (*E.*). — Neuere Sprachen (F. Piquet) 91
Heintze (*A.*). — Die deutschen Familiennamen (F. Piquet). 331
Herder's. — Sämtliche Werke (L. Mis). 477
Herre (*P.*). — Wissenschaft und Bildung (I. T.). 337
Heymann (*P.*). — Helwig's Märe vom heiligen Kreuz (F. P.). 474
Hofmiller (*J.*). — Versuche (J. Talayrach) 616
Houben (*H.*). — K. Gutzkows ausgewählte Werke (J. Dresch) 103
Krumm (*J.*). — Die Tragödie Hebbels (A. Tibal). 333
Léopold (*M.*). — Die Vorsible Ver und ihre Geschichte (F. Piquet) . . 220
Lindau (*H.*). — Gustav Freytag (J. Dresch) 109
Lobsien (*W.*). — Die erzählende Kunst in Schleswig-Holstein (A. Vulliod). 474
Mayrhofer (*O.*). — Gustav Freytag und das junge Deutschland (J. Dresch). 109

Digitized by Google

Meier (*J.*). — Werden und Leben des Volkes èpos (F. Piquet) 600
Meringer (*R.*). — Aus dem Leben der Sprache (F. Piquet) 372
Möller (*H.*). — Hebbel als Lyriker (A. Tibal) 333
Muret (*M.*). — La littérature allemande d'aujourd'hui (F. Piquet) . . . 472
Noll (*G.*). — Otta der Schütz in der Literatur (C. Pitollet) 95
Noyes (*A.*). — Forty singing Seamen (F. Delattre) 349
Oxford English Dictionary. — (J. Derocquigny) 489
Petersen (*V.*). — Magister F. Ch. Lauckhardt's Leben und Schicksale (P. Comert) 99
Phillips (*S.*). — New poems (F. Delattre) 349
Poiré (*E.*). — Les monuments nationaux en Allemagne (G. Parenne). 623
Poppe (*T.*). — Hebbels Werke in zehn Theilen (A. Tibal) 336
Purpus (*W.*). — Zur Dialectik der sinnlichen Gewissheit bei Hegel (J. Talayrach) 613
G. de la Quesnerie et Ch. Bastide. — The English language (J. Delcourt). 231
Réau (*L.*). — Cologne (G. Varenne) 621
Revue de Métaphysique et de Morale (J. Talayrach) 222
Rhamm (*K.*). — Urzeitliche Bauernhöfe (F. Piquet) 331
Rosenthal (*L.*). — La gravure (G. Varenne) 618
Le roman allemand (Revue annuelle) (L. Mis) 339
Le Roman anglais contemporain. — (M. Castelain) 236, 248
Ruyssen (*H.*). — Revue du théâtre anglais 114
Schatz (*J.*). — L'Individualisme (E. Spenlé) 603
Schmidt-Oberlössnitz (*W.*). — Otto Ludwig (L. Mis) 487
Seillière (*C.*). — Une tragédie d'amour au temps du romantisme (F. Piquet) 469
Siegel (*C.*). — Herder als Philosoph. (P. C.) 338
Spingarn (*E. L.*). — Critical Essays (E. L.) 224
Steffens (*Henrik*). — Lebenserrinnerungen (J. Talayrach) 337
Stveitberg (*W.*). — Die gotische Bibel (R. Gautheot) 88
Strode (W.). — Poetical Works (F. Delattre) 349
Swinburne. — Duke of Gandia (C. Cestre) 632
Thoma (*H.*). — Errinnerungen (G. Varenne) 619
Traherne (*T.*). — Poetical Works (F. Delattre) 349
Trench (*H.*). — New Poems (F. Delattre) 349
Tucker Brooke (*C. F.*). — The Shakespeare Apocrypha (E. L.) 224
Ulrich (*P.*). — Gustav Freytags Romantechnik (J. Dresch) 109
Vierling (*E.*). — Zacharias Werner (E. Spenlé) 91
Walzel (*O. F.*). — Hebbelprobleme (A. Tibal) 333
Weigand (*F. L. K.*). — Deutsches Wörterbuch (F. Piquet 90
Weigand (*F. L. K.*). — Deutsches Wörterbuch (F. Piquet) 473
Wilhelm (*F.*). — Deutsche Legenden und Legendare (F. Piquet) . . . 89
Windegg (*W. E.*). — Eduard Mörikes Brautbriefe (P. Comert) 101
Wyld (*H. C.*). — *The growth of English* (J. Delcourt) 232

Digitized by Google

Wyld. (*H. C.*). — The historical Study of the mother tongue (J. Delcourt) 232

V. — BIBLIOGRAPHIE ET REVUE DES REVUES

Langue et littérature allemandes (Revue des livres). . . . 251, 360, 493
Langue et littérature anglaises (Revue des livres). 260
Littérature comparée 497
Revues philologiques allemandes 126, 367, 640
Revues allemandes 128, 267, 366, 642
Revues anglaises. 269, 499, 643
Revues scandinaves 270, 500, 644

Le propriétaire-gérant : Félix Alcan.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

Digitized by Google

Digitized by Google

RETURN TO the circulation desk of any
University of California Library
or to the
NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
Bldg. 400, Richmond Field Station
University of California
Richmond, CA 94804-4698

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
2-month loans may be renewed by calling
(415) 642-6753
1-year loans may be recharged by bringing books
to NRLF
Renewals and recharges may be made 4 days
prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

NRLF PHOTOCOPY JUN 22 '90

JUN 03 1993

AUTO. DISC.
JUN 10 1992
CIRCULATION

Digitized by Google

YD 00746

U.C. BERKELEY LIBRARIES

C039995026

287364

Revue germanique

v. 5

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google